



**HAL**  
open science

# Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981)

Audrey Lasserre

► **To cite this version:**

Audrey Lasserre. Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981). Littératures. Université de la Sorbonne nouvelle - Paris III, 2014. Français. NNT : 2014PA030139 . tel-01635187

**HAL Id: tel-01635187**

**<https://theses.hal.science/tel-01635187>**

Submitted on 14 Nov 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITÉ PARIS 3 - SORBONNE NOUVELLE

ED 120 Littérature française et comparée

Littérature et civilisation françaises

Audrey Lasserre

# HISTOIRE D'UNE LITTÉRATURE EN MOUVEMENT

Textes, écrivaines et collectifs éditoriaux  
du Mouvement de libération des femmes  
en France (1970-1981)

THÈSE

présentée à l'Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle et soutenue publiquement pour  
obtenir le grade de Docteur-e en littérature et civilisation françaises,  
le 3 décembre 2014,

**sous la direction de Marc Dambre**

EN PRÉSENCE DES MEMBRES DU JURY:

Christine Bard, Professeure, Université d'Angers  
Marc Dambre, Professeur émérite, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle  
Michèle Le Dœuff, Directrice de recherche, CNRS  
Christine Planté, Professeure, Université Lumière Lyon 2  
Alain Schaffner, Professeur, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle



## **Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981)**

Le Mouvement de libération des femmes en France ne fut pas seulement un mouvement politique et social, ce fut également l'une des dernières, si ce n'est la dernière, avant-garde littéraire que la France a connue. Du point de vue international, l'activité des littératrices au sein du Mouvement constitue un des principes distinctifs de la lutte des femmes en France. Les manifestantes qui déposent publiquement une gerbe de fleurs à la femme plus inconnue encore que le soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe le 26 août 1970, sont déjà pour certaines – appelées à le devenir pour d'autres – des écrivaines. Dix ans plus tard, le MLF, depuis peu marque déposée à l'Institut national de la propriété industrielle, appartient à une éditrice, Antoinette Fouque, promotrice d'une écriture dite *féminine*. Dans l'espace circonscrit par ces deux points fixes, paraît un ensemble de textes qui s'inscrivent au sein de deux tendances majoritaires – mais antagonistes – du Mouvement, le féminisme d'une part et la néo-féminité, ou éloge de la différence, d'autre part. En miroir, un double rhizome éditorial se développe, partageant maisons d'édition et revues en deux factions militantes et littéraires bien distinctes. Pendant dix ans, la littérature se met tout autant au service du Mouvement des femmes que le Mouvement irradie la littérature, chacun-e influençant et informant la pratique et la pensée de l'autre. C'est de cette coïncidence entre littérature et Mouvement de libération des femmes que le présent écrit se propose de rendre compte, afin de retracer un mouvement politique qui fut et se fit littéraire, et, dans le même élan, une littérature qui fut et se fit politique. Par là même, la thèse redouble la question posée par tout un mouvement de femmes à la littérature elle-même, contestant ses définitions premières et repoussant les limites qui lui ont été assignées.

Mots clés : Politique et littérature, Féminisme et littérature, Littérature -- Femmes écrivains -- Histoire et critique, Femmes et littérature, Lesbianisme -- Dans la littérature, Littérature française -- 1970-.... -- Histoire et critique

## **The History of a Literature in Movement: Texts, Authors and Editorial Collectives of the Women's Liberation Movement in France (1970-1981)**

The Women's Liberation Movement (MLF) was not only a political and social movement, but one of the last, if not the very last, literary *avant-garde* that France has experienced. From an international perspective, the activity of the literary women within the movement represents one of the fundamental principles of the fight for women's rights in France. The demonstrators, who publicly placed a bouquet of flowers for the unknown wife of the Unknown Soldier under the Arc de Triomphe on August 26<sup>th</sup> 1970, are for some, and are soon to become for others, women writers. Ten years later, the MLF, a recently registered trademark with the National Institute for Intellectual Property Rights, belongs to the editor, Antoinette Fouque, promotor of female writing. Within the space determined by these two fixed points, there exists a collection of texts that adhere to two major trends – although antagonistic – of the movement, Feminism on one hand and Neofemininity, or the praise for “difference”, on the other hand. Mirroring each other, a dual editorial form develops, sharing publishers and scholarly journals, into two distinct literary and militant factions. For ten years, literature served the purpose of the Women's Liberation Movement as much as the latter promoted literature, each influencing and informing the other by practice and thought. It is precisely this coexistence between literature and the Women's Liberation Movement that the present dissertation proposes to examine, in order to trace the political movement that was and made itself literary, and, by the same token, a literature that was and made itself political. At the same time, the dissertation continues the question asked of literature by an entire women's movement, challenging its assigned definitions and pushing back its boundaries.

Key words : Politics and literature, Feminism and literature, Literature -- Women authors -- History and criticism, Women and literature, Lesbianism in literature, French Literature -- 1970-.... -- History and criticism





# Remerciements

---

Je voudrais ici exprimer toute ma gratitude à celles et ceux qui m'ont accompagnée, chacun-e à leur manière dans ce qui est devenu une aventure intellectuelle.

Pour les entretiens qu'elles m'ont, au fil des années, accordés, Françoise Barret-Ducrocq, Cathy Bernheim, Marie-Jo Bonnet, Geneviève Brisac, Josée Contreras, Christine Delphy, Catherine Deudon, Xavière Gauthier, Juliette Kahane, Leslie Kaplan, Liliane Kandel, Michèle Le Dœuff, Emmanuèle de Lesseps, Orit Mizrahi, Rachel Mizrahi, Claudine Mulard, Christine Planté, Nadja Ringart, Evelyne Rochedereux, Dominique Samson, Adela Turin, Éliane Viennot, et Anne Zelensky.

Pour avoir suivi, avec patience, écoute, et confiance, mes recherches, Marc Dambre.

Pour leurs relectures attentives et leurs conseils toujours avisés, Bernard Alazet, Marie-Odile André, Cécile de Bary, Yannick Chevalier, Stéphanie Grégoire, Jean-Louis Jeannelle, Hugues Marchal, Aline Marchand, Valérie Thouard et Amy Tondu.

Pour leur accueil cordial et leur aide précieuse en matière documentaire, Annie Metz et l'équipe de la Bibliothèque Marguerite Durand, Véronique Paris technicienne en archivistique des Archives et collections spéciales de l'université d'Ottawa, et Bénédicte Dumont du service de la documentation de *Libération*.

Pour la création graphique du schéma des groupes du MLF, pour l'établissement raisonné, à partir de l'intégralité du texte, de l'index de fin de volume, Grégory Carp. Pour la mise en forme graphique de la couverture, Virginie Berthemet.



« Écrire, ne pas écrire, telle est la question.

– Pas du tout, rectifia Rose Prudence, la question c'est : qu'est-ce que les mots ont à voir avec la Révolution, et vice-versa ? »

Catherine CRACHAT et Rose PRUDENCE, « Les Chroniques du sexisme ordinaire : La tête d'une fille », *Les Temps modernes*, janvier 1978, n°378, p. 1106.

« Vous êtes sans doute en France le plus important, sinon le seul mouvement politique. »

Jérôme LINDON, Éditions de Minuit, à La librairie des Éditions Des femmes, novembre 1979.



# Sommaire

---

<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>3</b>
<b>SOMMAIRE</b>	<b>7</b>
<b>INTRODUCTION : « UN CERTAIN ETAT DE FUREUR »</b>	<b>9</b>
<b>PREMIERE PARTIE : LES GUERILLERES : LITTERATRICES DANS L'ACTION MILITANTE (1970-1973)</b>	<b>45</b>
INTRODUCTION	47
I. À L'ORIGINE DU MLF : UNE ACTION POETIQUE COLLECTIVE	63
II. FOUQUE ET WITTIG : UNE CONTRADICTION IRREDUCTIBLE AU SEIN DU MOUVEMENT	95
III. HOMOSEXUALITE ET LESBIANISME	131
IV. SIMONE DE BEAUVOIR ET LA LUTTE DE FEMMES	159
V. UNE PLUME AU SERVICE DE LA REVOLUTION : DE L'EXPRESSION POLITIQUE ET DE L'ECRITURE LITTERAIRE	189
<b>DEUXIEME PARTIE : ECRIRE, DISENT-ELLES (1973-1977)</b>	<b>219</b>
INTRODUCTION	221
I. « TOUTES LES FEMMES DEVRAIENT ETRE DES ECRIVAINS »	229
II. DONNER A LIRE	261
III. LE JOUR OU LA FEMME DISPARUT : MANIFESTES ICONOCLASTES D'UNE PAROLE INOUÏE	299
IV. 1975 : ANNEE INTERNATIONALE DE LA FEMME	365
V. UNES ECRITURES FEMININES	401
<b>TROISIEME PARTIE : LE DIFFEREND DE LA DIFFERENCE (1977-1981)</b>	<b>437</b>
INTRODUCTION	439
I. PASSER LE MOUVEMENT EN REVUE	443
II. « LES FEMMES... MAIS N'ETES-VOUS PAS LASSES JUSQU'A L'ECOEUREMENT DE CE MOT ? »	483
III. HARO SUR LE FEMINISME	511
IV. LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS	541
<b>CONCLUSION : « COURS PETITE SŒUR, LES AVANT-GARDES SONT DERRIERE TOI ! »</b>	<b>575</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>581</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>651</b>
LEXIQUE	653
NOTICES	655
LES CHANSONS DU MLF	663
LES CARABOSSES ET LE BARCAROSSES	695
<b>INDEX DES AUTRICES/EURS</b>	<b>699</b>
<b>TABLE DES MATIERES ANALYTIQUE</b>	<b>707</b>



# Introduction : « Un certain état de fureur »

---

Le temps de la colère, les femmes,  
notre temps est arrivé ;  
connaissons notre force, les femmes,  
découvrons-nous des milliers.

*Hymne du MLF* (dernier quatrain), écrit en 1971 par Antoinette Fouque, Monique Wittig, et une dizaine de femmes du Mouvement.

« Qu'avant toute préoccupation surréaliste ou révolutionnaire, ce qui domine dans leur esprit est un certain état de fureur. », *Manifeste du surréalisme*, Résolution du 2 avril 1925.

« Le temps de la colère, les femmes, notre temps est arrivé » ouvre le dernier quatrain de la chanson devenue en quelques mois l'*Hymne du MLF*. Composée par une dizaine de femmes du jeune Mouvement de libération des femmes, notamment Antoinette Fouque et Monique Wittig, elle illustre d'abord, au sein de ce mouvement social et politique, la présence des littératrices : Antoinette Fouque est à l'époque étudiante sous la direction de Roland Barthes et s'apprête à devenir editrice, Monique Wittig est une écrivaine déjà reconnue dont l'œuvre est associée au Nouveau roman. Toutes deux, liées quelques années plus tôt, ont contribué à faire émerger, par l'un des groupes pionniers auquel elles participaient, le Mouvement de libération des femmes en France. Monique Wittig en particulier est l'auteurice d'un texte, « Combat pour la libération de la femme<sup>1</sup> » qui est lu en 1970 par Anne Zelensky et Christine Delphy du groupe FMA<sup>2</sup> et par Christiane Rochefort et Misha Garrigue des Petites Marguerites, favorisant la rencontre de celles qui vont impulser de Paris, par leur manifestation spectaculaire sous l'Arc de Triomphe, un mouvement national.

L'*Hymne* signale également à quel point les femmes changent la conception même de ce qu'il est convenu d'appeler à l'époque le militantisme : contrairement aux usages de l'extrême gauche, elles se réunissent collectivement sur un mode de création festive, inventent individuellement ou collectivement des textes et mettent ainsi, pour celles dont c'est la compétence, leur plume littéraire au service de l'expression politique. L'*Hymne* atteste aussi,

---

<sup>1</sup> Monique WITTIG, Gille WITTIG, Marcia ROTHENBURG et Margaret STEPHENSON, « Combat pour la libération de la femme », *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970 repris dans Cathy Bernheim, Françoise Picq, Liliane Kandel et Nadja Ringart, *Mouvement de libération des femmes : textes premiers*, Paris, Stock, 2009, p. 31.

<sup>2</sup> Féminin masculin Avenir devenu Féministe Marxisme Action.



puisque le Mouvement des femmes se fait atelier d'écriture de tracts, de chansons et de textes littéraires, que chacune de ces femmes remet en question les limites créatives qui lui ont été socialement assignées. Le Mouvement des femmes dénonce ainsi dès l'origine les entraves faites aux femmes créatrices, la manière dont leur création est « étouffée<sup>3</sup> », tout comme leur absence de reconnaissance : elles refusent que la littérature s'écrive sans les femmes. Les écrivaines, telle que l'incarne l'écriture de chansons poétiques et politiques, réinvestissent ainsi tous les genres littéraires, du récit à la poésie en passant par le théâtre et l'essai, pour opérer leur révolution.

Le temps des femmes est le temps de la colère, nous dit la chanson. En tant que motif et forme, la colère irrigue l'ensemble des textes de la période : « mon colérique *elles*<sup>4</sup> » écrit déjà Monique Wittig à propos du pronom de ses *Guérillères* (Minuit, 1969), alors qu'Hélène Cixous décrit rétrospectivement « Le Rire de la méduse » (*L'Arc*, 1975) comme un « éclat de colère<sup>5</sup> ». Dans *L'Amour presque parfait*, Cathy Bernheim, participante, comme Monique Wittig, du groupe d'artistes des Petites Marguerites, dont nous restituons pour la première fois ici l'histoire, témoigne de l'esprit d'une génération de femmes en lutte en soulignant la force de la collectivisation de cette colère individuelle<sup>6</sup>. Mais plus encore, cette colère est, dans le cas des écrivaines, inspiration, fureur ; elle suit le choc, « celui-là même [nous dit Viviane Forrester] qui détermine l'écriture poétique et la lie si intensément à la subversion politique : l'étonnement.<sup>7</sup> » De l'accès de colère face à la révélation de l'oppression des femmes, procède un « délire » inspiré pour chacune des écrivaines, les unes revandiquant leur « folie » comme le propre du féminin, les autres s'attachant à démontrer que leur parole n'est rien de moins que de tout à fait lucide et rationnelle.

Christiane Rochefort, pilier originel des Petites Marguerites, qui choisit de faire d'« un certain état de fureur » le titre de deux romans restés inachevés, l'affirme encore des années plus tard : « j'écris quand je suis en colère [...]. La rogne, ça me fait écrire.<sup>8</sup> » En 1975, à la

---

<sup>3</sup> Référence au collectif qui paraît en 1973 : Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, Paris, P. Horay, 1973, 237 p.

<sup>4</sup> Monique WITTIG, « Quelques remarques sur Les Guérillères », repris dans *La Pensée straight*, Paris, Amsterdam, 2007, p. 115.

<sup>5</sup> « Hélène Cixous : Le rire de la Méduse », Hélène Cixous, Martine Reid, Catherine Nesci, Frédéric Regard et Jean-Michel Rabaté, lectures par Emmanuelle Riva, Conférence du 11 mai 2010, 00 :50 :47.

<sup>6</sup> « Je me souviens qu'à vingt ans, ma colère était si grande qu'il fallait qu'elle sorte. Si j'avais été seule, alors à me dresser contre la norme, je ne crois pas que je serais encore ici aujourd'hui, à philosopher tranquillement [...]. J'y aurais laissé ma peau ou ma raison, comme beaucoup d'autres. » Cathy BERNHEIM, *L'Amour presque parfait*, Paris, [Éditions du Félin, 1991] Le Félin Poche, 2003, p. 20.

<sup>7</sup> Virginia WOOLF, *Trois Guinées*, précédées de *L'autre corps* de Viviane Forrester, Paris, Des Femmes, 1978, p. 10.

<sup>8</sup> Elle écrivait déjà dans la préface à la partie qui était consacrée aux *Stances à Sophie* par Anne Ophir dans *Regards féminins : condition féminine et création littéraire... Simone de Beauvoir, Christiane Rochefort, Claire*

Rencontre québécoise internationale des écrivains<sup>9</sup> qui constitue également une des analyses inédites de la thèse, Christiane Rochefort développe sa position en précisant que, d'une part, la colère est une des caractéristiques de la littérature produite par les groupes opprimés, au rang desquels figurent les femmes, et que, d'autre part, cette colère *infléchit* son écriture. Le constat de l'oppression des femmes et de son injustice, qui est à l'origine de cette émotion vive, change donc le tour de l'écriture ; sa course s'en trouve à jamais modifiée.

« Une lesbienne est la rage de toutes les femmes condensée jusqu'à son point d'explosion<sup>10</sup> », ce slogan que l'on doit aux *Radicalesbians* américaines en 1970, est repris par Monique Wittig alors qu'elle prépare son recueil poétique de fragments *Le Corps lesbien*. La réflexion sur l'hétérosexualité comme vecteur, voire comme origine de l'oppression des femmes, accompagne en effet la contestation d'une décennie, et constitue une des spécificités du Mouvement des femmes comme de l'œuvre de Monique Wittig qui contribue à théoriser « la pensée *straight* ». Le lesbianisme n'est alors plus seulement la résultante d'un désir d'une femme pour une autre femme mais déjà un choix politique. Ses textes s'écrivent ainsi à l'encre violette, « couleur de la lavender menace<sup>11</sup> », couleur du lesbianisme.

Hélène Cixous de son côté, lorsqu'elle appelle de ses vœux une écriture féminine tout en la faisant advenir, précise que la femme « écrit à l'encre blanche<sup>12</sup> », donnant un autre coloration au texte, celle du lait maternel. Deux visions de la politique et de la littérature coexistent alors puis s'affrontent par textes successifs, deux factions de l'avant-garde : écrivaines féministes dont les textes refusent l'assignation à résidence sexuée d'un côté et écrivaines de la différence ou de la néo-féminité\*<sup>13</sup> promouvant *la* femme et *le* féminin de l'autre. Toutes deux forment une des dernières avant-gardes, si ce n'est la dernière, que la France ait connue. Liant indissociablement politique et littérature, elles mettent en question le politique tout autant que la littérature elle-même.

---

*Etcherelli* que la « ségrégation » opérée par les critiques mettait les écrivaines « en rogne » (Paris, Denoël Gonthier, 1976, p. 89).

<sup>9</sup> Voir *Liberté*, 1976, vol. 18, n° 4-5 (106-107), p. 113-122 et l'étude que nous consacrons à cette Rencontre dans la deuxième partie.

<sup>10</sup> « What is a lesbian ? A lesbian is the rage of all women condensed to the point of explosion » est l'ouverture du manifeste « The Woman indentified woman » des Radicalesbians (1970), le texte intégral de quatre pages a été mis en ligne par l'Université de Duke à l'adresse suivante : [http://library.duke.edu/digitalcollections/wlmpc\\_wlms01011/](http://library.duke.edu/digitalcollections/wlmpc_wlms01011/)

<sup>11</sup> Anonyme [Monique WITTIG], « Un moie est appar... », *Le torchon brûle*, n° 5, [n. d. 1973], p. 3 et *Revue Minuit*, 1972, p. 44.

<sup>12</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *L'Arc*, 1975, n° 61, p. 44.

<sup>13</sup> Nous signalons par un astérisque la première occurrence des termes, fréquents dans notre corpus, qui n'ont pas rejoint les dictionnaires et que nous avons choisi de faire figurer dans le lexique placé en fin de volume.

## *Féminisme ou Mouvement de libération des femmes ?*

On le constate, peut-être avec surprise, toutes les femmes du MLF ne se disent donc pas féministes. Décrivant son expérience du Mouvement des femmes aux États-Unis, l'écrivaine et philosophe Françoise Collin prévenait ainsi en 1972 : « on hésite parfois à utiliser le terme de “féministe” qui est attaché à une certaine tradition et à une certaine forme de lutte, le terme de mouvement des femmes, *Women's Movement*, est plus juste.<sup>14</sup> » Pourtant, en France, c'est bien la lutte féministe de la première vague des suffragettes qui est revendiquée par certaines femmes, dès l'origine du Mouvement. Christine Delphy, Monique Wittig, Emmanuèle de Lesseps ou encore Cathy Bernheim se regroupent ainsi sous l'appellation des Féministes révolutionnaires, qui, plus qu'un groupe, devient rapidement une tendance du Mouvement des femmes. Leur féminisme est résolument matérialiste. Un second groupe guidé par Antoinette Fouque, Psychanalyse et Politique, et les femmes qui en sont proches (Hélène Cixous notamment) se définissent alors, en réaction, résolument antiféministes. C'est de cette tendance que procèdent du point de vue éditorial, les Éditions Des femmes, et du point de vue littéraire, l'écriture féminine.

On ne peut donc pas résoudre l'opposition essentielle, qui se mue au fil de la décennie en conflit agonistique, entre féministes et partisans de l'écriture féminine, et plus largement de la différence, en séparant le féminisme politique du féminisme philosophique. C'est en effet le parti que prenait Christina Angelfors dans sa thèse publiée en 1989 *La Double conscience : la prise de conscience féminine chez Colette, Simone de Beauvoir et Marie Cardinal*<sup>15</sup>, en distinguant le féminisme politique pluriel du féminisme philosophique qui se rangerait en deux courants distincts mais sagement unis sous la définition que Nicole-Claude Mathieu en donne dans *L'Arraînement des femmes* en 1985 : « analyse, faite par des femmes (c'est-à-dire à partir de l'expérience minoritaire), des mécanismes de l'oppression des femmes en tant que groupe ou classe par les hommes en tant que groupe ou classe, dans diverses sociétés, et volonté d'agir pour son abolition<sup>16</sup> ». L'un de ses deux courants « philosophiques », celui dit de la néo-féminité refuse en effet explicitement, comme nous y insistons, le terme de féminisme. Respecter l'intégrité de la pensée qui préside à ce choix permet alors d'expliquer ce que le refus terminologique et conceptuel signifie.

De plus, la distinction entre féminisme politique et féminisme philosophique témoigne d'une vision du monde et du féminisme, qui associe la politique à l'action de rue et la

---

<sup>14</sup> Françoise COLLIN, « New York des femmes », *La Revue nouvelle*, 1972, p. 25.

<sup>15</sup> Christina ANGELFORS, *La Double Conscience: la prise de conscience féminine chez Colette, Simone de Beauvoir et Marie Cardinal*, Lund, Lund university press, n° 44, 1989, p. 10-18.

<sup>16</sup> Nicole-Claude MATHIEU (dir.), *L'Arraînement des femmes*, 1985, Paris, EHESS, p. 172.

philosophie (comme la littérature) à la pensée, sans voir que les deux sont historiquement conjointes, ce qui constitue d'ailleurs la plus grande spécificité du Mouvement de libération des femmes en France, au regard des autres mouvements européens ou américains<sup>17</sup>. À simplement regarder le profil et le parcours des « militantes<sup>18</sup> » de l'époque, on se souvient que Monique Wittig publiée par les Éditions de Minuit est de toutes les manifestations au point de se retrouver à plusieurs reprises en garde à vue ; que l'influente Françoise d'Eaubonne, qui écrit à l'époque fiction et essais sur le féminisme, fonde des commandos saucisson contre l'association Laissez-les-vivre, que la jeune Antoinette Fouque forge de toutes pièces des éditions de femmes militantes soutenant les textes de femmes, etc. À compiler les revues comme les textes, leur dimension et leur projet politique deviennent évidents.

Si les féministes matérialistes se nomment Féministes révolutionnaires, c'est dans la même logique radicale qu'Antoinette Fouque puis Hélène Cixous s'opposent au terme comme au concept de féminisme. Le travail de Psychanalyse et Politique consiste, dans la lignée de la rupture inaugurée par mai 1968, et non dans la continuité des mouvements de femmes du siècle passé et de la pensée du *Deuxième Sexe*, à « déconstruire le féminisme comme idéologie et à faire émerger un sujet femme.<sup>19</sup> » Formidable formule à laquelle les féministes répondraient sans doute que le travail consistait pour elles, dans la lignée de la rupture consacrée par mai 1968, et dans la continuité des mouvements de femmes du siècle passé et de la pensée du *Deuxième Sexe*, à déconstruire la femme comme idéologie et à faire émerger un sujet féministe.

On y reviendra, Hélène Cixous affirme en 1977 que, de son point de vue, « de façon extrêmement précise, le féminisme [à l'époque] est une idéologie, qui à la limite, est réactionnaire.<sup>20</sup> » Elle oppose alors le féminisme à la lutte des femmes, en précisant que le féminisme entrave le Mouvement de libération des femmes. Au même moment, Geneviève Fraisse, jeune intellectuelle et militante féministe du Mouvement écrit qu'elle « continue à croire qu'une femme qui se révolte, ici ou ailleurs, se retrouve féministe, et qu'être féministe,

---

<sup>17</sup> « In France the most stimulating texts of the new feminisms are being written by women of letters, intellectuals, professors of literature and philosophy, psychoanalysts [...] » écrivent en 1980 Isabelle de Courtivron et Elaine Marks dans *New French Feminisms: an Anthology*, New York London Toronto, Harvester Wheatsheaf, 1980, p. XI.

<sup>18</sup> L'étymologie du terme militer à partir duquel militant-e est forgé en France dans les années 1960, emprunté au latin *militare* signifiant « être soldat, faire son service militaire », lui-même dérivé de *miles, itis* le soldat, le militaire. Le terme « militantisme » est en effet un néologisme dont la première occurrence est attestée en 1962. Cf. l'article « Militer », *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, nouv. éd., 2010, p. 2109.

<sup>19</sup> Antoinette FOUQUE, « Droit de réponse », *Libération*, 26/12/2008 et « Une lettre d'Antoinette Fouque », *Le Monde*, 14 et 15 décembre 2008.

<sup>20</sup> Hélène CIXOUS, « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », *Revue des sciences humaines*, « Écriture, féminité, féminisme », 1977, n° 168, p. 481.

c'est participer au mouvement des femmes.<sup>21</sup> » On assiste donc à un jeu d'inclusion et d'exclusion paradoxales qu'il est utile, non de gommer, mais de relever pour éclairer les enjeux d'une avant-garde littéraire dont la scission entre féministes et différentialistes se traduit par deux définitions concurrentes du Mouvement de libération des femmes.

Il nous apparaissait en ce sens impossible de retracer l'histoire du lien entre littérature et féminisme dans les années 1970, soit en excluant toute la mouvance, fort prolifique en littérature de la néo-féminité, soit en incluant les tenants du différentialisme\* et de l'écriture féminine au sein du féminisme qu'elles contestent toutes sans ambiguïté. Le choix que nous opérons est ainsi inverse à celui d'Elaine Marks et Isabelle de Courtivron dans leur anthologie de référence publiée en 1980, *New French Feminisms*, qui avaient en conscience « décidé de mettre "Féminismes" dans [leur] titre parce qu'il n'y a[vait] pas encore de meilleur mot pour rendre compte du phénomène [qu'elles présentaient].<sup>22</sup> » L'appellation la plus adéquate pour rendre compte de ce phénomène, qui est aussi celui que nous présentons aujourd'hui, est pourtant celle de Mouvement de libération des femmes, comme nous le démontrons ci-après.

Enfin, il va sans dire que la définition de Nicole-Claude Mathieu, féministe matérialiste du collectif de *Questions féministes*, radicalement opposée au groupe devenu tendance de Psychanalyse et Politique - Éditions Des femmes et aux tenants de l'écriture féminine, est une définition du féminisme, parmi d'autres. Comme le rappelle Geneviève Fraisse dans plusieurs de ses travaux consacrés à l'histoire du féminisme, « [l]e féminisme est une notion à la fois trop générale et trop complexe pour qu'on puisse évaluer son contenu, ses objectifs, ses argumentations, son importance historique, avant d'avoir posé la question du terme lui-même<sup>23</sup> ». Si l'origine<sup>24</sup> du terme enseigne déjà la complexité des enjeux, l'usage du

---

<sup>21</sup> Geneviève FRAISSE, « La solitude volontaire (à propos d'une politique des femmes) », *Les Révoltes logiques*, numéro spécial « Les lauriers de mai ou les chemins du pouvoir (1968-1978) », Paris, Solin, février 1978 repris dans *La Fabrique du féminisme : texte et entretiens*, Congé-sur-Orne, Le Passager clandestin, 2012, p. 25-26.

<sup>22</sup> Notre traduction de « We have nonetheless decided to place "Feminisms" in our title because there is as yet no better word to account for the phenomenon we are presenting. » (*New French Feminisms: an anthology*, New York London Toronto, Harvester Wheatsheaf, 1980, p. X).

<sup>23</sup> Geneviève FRAISSE, « Féminisme - Histoire du féminisme », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 13 octobre 2014. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/feminisme-histoire-du-feminisme/>

<sup>24</sup> Le néologisme apparaît pour la première fois au XIX<sup>e</sup> siècle, précisément en 1871 dans une thèse de médecine *Du féminisme et de l'infantilisme chez les tuberculeux* par Ferdinand-Valère Faneau de la Cour, élève du professeur Jean Lorain (Voir Geneviève FRAISSE, *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, [Aix en Provence : Alinea, 1989] Paris, Gallimard, 1995, p. 317, (Folio Histoire ; 68). Il y désigne un « arrêt de développement » chez un sujet masculin que l'on qualifie de malade puisque présentant des traits perçus comme *féminins*. Longtemps, et encore parfois, attribué à tort à Charles Fourier, le premier emploi attesté de l'adjectif se trouve un an plus tard sous la plume d'Alexandre Dumas fils pour catégoriser à des fins nosographiques les hommes présentant un défaut de virilité, corollaire de leur soutien à la cause des femmes. En 1882, dans une lettre au préfet de la Seine parue dans *Le Vote des femmes*, Hubertine Auclert fait usage du substantif, à dénotation politique et connotation laudative, pour référer à la lutte collective des femmes pour l'accession à l'égalité. C'est le sens que lui attribue Michèle Riot-Sarcey dans son *Histoire du féminisme* : le féminisme « signifie [...] l'idée d'égalité entre les sexes », écrit-elle.

mot est historiquement fluctuant. Ainsi, Sylvie Chaperon, partant de l'expérience de sa recherche doctorale<sup>25</sup>, a pu publier une synthèse<sup>26</sup> précieuse sur les différentes acceptions terminologiques qui s'offraient à elle. Mais pour la période étudiée ici, le terme est au contraire tout à fait stable, et correspond d'ailleurs, si on ne cherche pas à faire de lui un équivalent de toute action entreprise au sein du Mouvement de libération des femmes, à la définition donnée par Nicole-Claude Mathieu.

Dans les années 1970, toute action entreprise au sein du Mouvement de libération des femmes correspond en fait à la définition maximale du féminisme que donne Karen Offen dans son *Histoire des féminismes en Europe* : « la réponse, critique et circonstanciée, à la subordination systématique et délibérée des femmes en tant que groupe aux hommes en tant que groupe, dans un environnement culturel donné.<sup>27</sup> » Cette réponse peut donc prendre la forme d'idées ou de mouvement social et politique, elle peut souhaiter l'abolition de la différence sur laquelle s'érige la subordination (la mouvance féministe dans notre cas) ou magnifier la différence afin de supprimer ou de renverser le lien de subordination (ce qui est le propre du différentialisme et de l'écriture féminine en particulier). Karen Offen rejoint ainsi la définition, cette fois-ci minimale, qu'en donnait l'écrivaine et philosophe Françoise Collin pour qui le féminisme, équivalent pour elle du Mouvement des femmes, était à l'époque un « travail exercé collectivement et individuellement pour transformer radicalement la condition des femmes<sup>28</sup> ». De cette définition, s'impose, comme un socle commun, l'idéal révolutionnaire et non réformiste.

*« Le Mouvement de Libération des Femmes, eh bien ! C'est toutes les femmes en lutte qui veulent se libérer »*

Les femmes du Mouvement choisissent de proposer une forme de contestation politique collective radicalement neuve. Pour avoir participé, pour certaines d'entre elles, aux groupes d'extrême-gauche, elles refusent tout autant la hiérarchie que la cooptation politique et la mise en place de porte-paroles : Mouvement (des femmes) explique Cathy Bernheim dans *Les Temps modernes*, en décembre 1980, « signifie : pas de chef, pas de carte, pas de déléguée, pas de remise (de fondé) de pouvoir, pas de porte-parole ni de porte-drapeau, ni de

---

<sup>25</sup> Sylvie CHAPERON, *Le creux de la vague : mouvements féminins et féminismes : 1945-1970*, thèse de doctorat sous la direction de Luisa Passerini, Florence, Institut universitaire européen, 1996, 2 vol., 761 p.

<sup>26</sup> Sylvie CHAPERON, « 1945-1970, Reprendre l'histoire du féminisme », in Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?* : actes du colloque organisé par l'Université de Rouen du 27 au 29 novembre 1997, Paris, Librairie Académique Perrin, 1998, p. 205-215.

<sup>27</sup> Karen M. OFFEN, *Les Féminismes en Europe, 1700-1950 : une histoire politique*, traduit par Geneviève KNIBIEHLER, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 50.

<sup>28</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », *Les Cahiers du GRIF*, 1978, n° 23-24, p. 14.

drapeau d'ailleurs, aucun (si possible, ou alors le moins possible) des oripeaux de la vieille démocratie mâle (*et*, pour ce qui nous concerne ici, en France, capitaliste)<sup>29</sup> » ce que confirme également Françoise Collin : « il n'y a eu et il n'y a dans ce mouvement aujourd'hui encore personne qui soit habilité(e) à « autoriser » l'autre : il n'y a pas d'examen de passage, de carte de parti, de dogme, de critères de recevabilité.<sup>30</sup> » Le MLF inaugure une rupture supplémentaire par rapport aux autres militantismes : il s'agit non de militer pour les autres mais de « se faire soi-même l'objet de sa propre lutte<sup>31</sup> ». Ainsi le Mouvement de libération des femmes a, comme le conclut Patrick Rotman, « dynamité de façon la plus évidente la logique gauchiste [politique] avant de révolutionner la société.<sup>32</sup> »

Dans le deuxième numéro du *Torchon brûle*, Christiane Rochefort donne un texte dont le titre « Le MLF contre le Mouvement de libération des femmes » pourrait sembler étrange à qui ne sait ce que recouvre, pour l'époque, l'appellation de Mouvement de libération des femmes. Elle, qui figure parmi les pionnières de ce Mouvement, défilant avec une dizaine d'autres femmes vers l'Arc de triomphe, et contribuant à faire émerger ce que la presse baptise dès le lendemain MLF, met en garde, dès 1971, ses consœurs sur la nécessité d'être des femmes en mouvement vers la libération et non être des femmes *dans* un mouvement de libération, siglé pour l'occasion, et par d'autres, MLF : « Solution ? Vite, car il est rapidement trop tard. Supprimer radicalement tout de suite l'emploi du sigle MLF. Ne pas être du MLF. En sortir. Redevenir des femmes. Pas ce monstre abstrait.<sup>33</sup> » Il y a certes chez Rochefort le refus de la dénomination, par d'autres, en particulier par la presse, d'un mouvement dont le propre est de placer les femmes et leur point de vue au centre. Mais il y a également, dès l'origine, l'affirmation d'une incarnation du Mouvement des femmes dans la conscience de chaque femme en lutte.

C'est en ce sens que Mouvement de libération des femmes figure sur toutes les banderoles manifestataires de l'époque comme au bas des textes collectifs. Un compte-rendu de différentes réunions du Mouvement des femmes rédigée par une des participantes du

---

<sup>29</sup> Cathy BERNHEIM, « C'est la vérité... mais c'est pas une raison pour le dire », *Les Temps modernes*, décembre 1980, repris dans *Chroniques d'une imposture*, 1981

<sup>30</sup> Françoise COLLIN, Conférence inaugurale, *Féminismes : I. Les Luites des années soixante-dix*, actes du colloque organisé par la BPI le vendredi 12 et samedi 13 novembre 2004 au Centre Pompidou, Paris, Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2005, p. 11.

<sup>31</sup> Françoise Picq dans *Encore Elles !*, Constance Ryder, Josiane Szymanski, réal., aut., Line Kruse, Arnaud Debuchy, comp. Valérie Coué-Sibiril, voix ; Anne Zelensky, Christine Delphy, Cathy Bernheim... [et al.] participantes, [Paris], la Huit production [éd., distrib.], 2010, 1 DVD (52 min).

<sup>32</sup> Patrick ROTMAN, *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, Paris, Seuil, 2008, p. 140.

<sup>33</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le MLF contre le Mouvement de libération des femmes », *Le torchon brûle*, n° 2, [1971], [n.p. 4].

Cercle Élisabeth Dimitriev<sup>34</sup> au début de la décennie le présente comme l'ensemble des femmes en lutte contre leur oppression spécifique, dans une perspective révolutionnaire, mais en insistant sur le fait que le Mouvement « ni un parti, ni une organisation ou un syndicat, ni tout ce qui existe traditionnellement<sup>35</sup> ». Le MLF n'est donc pas, à proprement parler délimitable, puisqu'il est constitué non seulement par « les femmes qui viennent aux A.G. ou qui travaillent déjà dans les différents groupes de conscience constitués » mais encore par « chaque femme isolée, dans la famille, dans le travail, dans la société<sup>36</sup> ». De façon fractale et en manière de mise en abyme, chaque femme en mouvement (ou en lutte), à l'instar de chaque groupe de femmes, est donc le Mouvement de libération des femmes.

On retrouve cette définition au début de la décennie suivante, lorsque s'interrogent la fin du féminisme et celle du Mouvement des femmes, par le biais d'une colloque international *Féminisme et socialismes*, organisé à Paris, au Palais de l'Unesco. Gisèle Halimi précise ainsi en ouvrant la séance qui pose le féminisme à l'épreuve du socialisme en France :

Pour les profanes, et pour nous aussi, il faut savoir que le Mouvement de Libération des Femmes, eh bien ! C'est toutes les femmes en lutte qui veulent se libérer ! C'est nous toutes, que nous soyons dans des groupes, dans des mouvements, dans des partis, ou dans la salle. Une femme qui a pris conscience qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans la domination qu'elle subit aujourd'hui, eh bien ! Elle fait partie du Mouvement de Libération des Femmes.<sup>37</sup>

Françoise Collin, donnant la Conférence inaugurale *Féminismes : I. Les Luites des années soixante-dix*, du colloque organisé en 2004 au Centre George Pompidou reprend quant à elle les *Pensées* de Pascal, pour affirmer à propos du Mouvement des femmes<sup>38</sup> que « son centre est partout et sa circonférence nulle part ». Si on participe « à sa manière à ce mouvement dans la mesure de sa décision<sup>39</sup> », c'est donc que le lieu du Mouvement de libération des femmes est au cœur de chacune des femmes qui le constitue, créant par effet de vase communicant la sensation pour toute femme d'être « toutes les femmes, tous les exclus, tous les colonisés de l'Empire et de l'intérieur », comme en témoigne l'écrivaine Leïla Sebbar, qui rejoint, pour sa part, le Mouvement des femmes à la fin de la décennie.

---

<sup>34</sup> Du pseudonyme d'une militante socialiste russe, fille d'un officier tsariste, qui fut envoyée par Karl Marx en mission d'information durant la Commune de Paris. Elle y fut très active auprès des ouvrières et participa à la fondation de l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés.

<sup>35</sup> Martine, Cercle Élisabeth Dimitriev, Compte-rendu de différentes réunions pour discussion collective, [n.d.], Fonds Anne Zelensky, Boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> *Fini le féminisme ? : compte rendu intégral du colloque international Féminisme et socialismes, Paris, Palais de l'Unesco, 13-15 octobre 1983*, Paris, Gallimard, 1984, p. 400.

<sup>38</sup> À partir de la fin des années 1970, Mouvement (de libération) des femmes et féminisme sont employés comme des synonymes chez Françoise Collin.

<sup>39</sup> Françoise COLLIN, Conférence inaugurale, *Féminismes : I. Les Luites des années soixante-dix*, op. cit., p. 11.



Ainsi le fait que le Mouvement soit en toute femme alors que dans le même temps toute femme est le Mouvement contribue à rendre possible sa dimension artistique, et en particulier littéraire. En 1975, Chantal Chawaf, Hélène Cixous, Catherine Clément, Marguerite Duras, Xavière Gauthier, Sarah Kofman, Annie Leclerc et Victoria Thérèse déclarent par *leurs livres* et « en tant que femmes, [se] considér[er] comme engagées dans une histoire qui est celle de *toutes les femmes en lutte*<sup>40</sup> » alors que certaines d'entre elles, tout en étant publiées aux Éditions Des femmes, ne fréquentent pas ou n'ont pas fréquenté avec régularité un des groupes du Mouvement. Chaque ouvrage, chaque texte se met alors à porter en son propre cœur le Mouvement de libération des femmes. Dans cette logique, le Mouvement des femmes est un mouvement certes social, également culturel suivant le programme que se fixe cette révolution, mais encore littéraire. L'un des derniers mouvements littéraires avant la période de raréfaction des mouvements de la fin du siècle, et l'une des dernières avant-garde.

L'absence de hiérarchie et de porte-parole identifiée amène également certaines à donner le sentiment à d'autres qu'elles usurpent ou monopolisent à leur profit la parole des femmes en lutte. Si, Leïla Sebbar a, pour la première fois, « une tribu politique, une utopie<sup>41</sup> », cette utopie se révèle dans sa diversité au sein du Mouvement de libération des femmes, diversité progressivement conflictuelle au fil de la constitution et de l'ossification des « tendances ». *Psychanalyse et Politique*, emmené par Antoinette Fouque à laquelle on doit les Éditions Des femmes, et dans son sillage les tenants de l'écriture féminine d'une part et les Féministes révolutionnaires, dont participe Monique Wittig notamment d'autre part, s'opposent radicalement jusqu'à la fin de la décennie. Mais le propre de ses tendances est également que des écrivaines et une éditrice considèrent la littérature, non comme un instrument de lutte politique mais bien comme le terrain de la lutte politique elle-même.

Dans cette introduction comme dans la thèse, il sera beaucoup question de *Psychanalyse et Politique* et des Féministes révolutionnaires, moins de la troisième tendance du Mouvement, « Lutte des classes », qui est notamment portée par des femmes des organisations d'extrême-gauche comme *Révolution !* Contrairement aux deux autres tendances, on n'y trouve en effet pas d'expression littéraire ou de littératrices avant la fin de la décennie, au moment même où les femmes quittent leurs organisations pour se regrouper en « dissidentes » et « réintégrer » à part entière le Mouvement des femmes en se réinvestissant à

---

<sup>40</sup> « Combien la femme ? », *Libération*, 26/03/1975, p. 11, en italiques dans le texte.

<sup>41</sup> Leïla SEBBAR, *L'Arabe comme un chant secret*, Saint-Pourçain-du-Sioule, Éditions Bleu autour, 2007, p. 59-60.

la fois dans des projets liés au livre – comme la librairie *Carabosses* dont nous retraçons ici l’histoire – et dans l’écriture littéraire. Si comme l’écrit Marguerite Duras en 1980 dans *Les Yeux verts* « il n’y a pas d’écrivains communistes [...] expérimentalement le fait d’être communiste semble avoir tué le fait d’être écrivain<sup>42</sup> », il y a bien des écrivaines, et plus largement des littératrices, au sein du Mouvement des femmes, comme le révèle le réinvestissement littéraire des dissidentes à la fin de la décennie. Il signale tout autant l’élargissement de la définition de la politique par le féminisme et la lutte des femmes que la vocation culturelle de ce Mouvement.

Le MLF est d’ailleurs très clairement perçu comme un mouvement d’intellectuelles<sup>43</sup>. C’est une de ses spécificités du point de vue international, comme c’est la source d’un clivage fréquent en France, opposant les dites intellectuelles militantes aux militantes moins dotées culturellement et socialement. Si nous rendons compte principalement du Mouvement parisien, c’est d’une part parce que le noyau parisien, en majeure partie composé de jeunes intellectuelles radicales et liées à l’extrême-gauche (même dans la rupture) donne le ton au Mouvement en France, comme l’a déjà noté Florence Rochefort<sup>44</sup>, et d’autre part parce que du point de vue littéraire et éditorial, Paris est également le centre éditorial et littéraire de l’époque. Essentielle et exemplaire, l’histoire de la littérature en lien avec le Mouvement parisien permet de proposer une histoire littéraire du Mouvement des femmes en France, tout en étant nécessairement lacunaire par l’absence d’études précises (quoique ponctuellement présentes dans la thèse) du phénomène dans d’autres métropoles du territoire français.

### *1968 ou 1970 ?*

Reste à commencer cette histoire par la date de naissance du Mouvement, date qui est sujet à débat, ou plus exactement à polémique : octobre 1968 ou août 1970 ? L’enjeu est de taille car la date oppose, en l’occurrence, les femmes qui se revendiquent du féminisme, et pour lesquelles l’acte de naissance est bien le 26 août 1970, à Psychanalyse et Politique – maison d’édition Des femmes en général et à Antoinette Fouque, en particulier. Pour l’éditrice, l’acte de naissance du mouvement est en effet sans contestation possible le mois d’octobre 1968. Revenons sur les faits<sup>45</sup>. En octobre 1968 a lieu dans un studio prêté à

---

<sup>42</sup> Marguerite DURAS, « Il n’y a pas d’écrivains communistes », *Les Yeux verts, Cahiers du cinéma*, n° 312-313, juin 1980, p. 80.

<sup>43</sup> « Réunion de coordination des groupe de quartier du 24 mars », p. 1-3. Fonds Anne Zelensky, Boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>44</sup> Florence ROCHEFORT, Conférence inaugurale, *Féminismes : I. Les Lutttes des années soixante-dix*, op. cit., p. 16.

<sup>45</sup> Nous les synthétisons ici. La lectrice et le lecteur pourront se reporter à la première partie de la thèse pour en apprécier le récit détaillé.

Monique Wittig par Marguerite Duras, la première réunion d'un groupe de réflexion sur les femmes sur l'impulsion d'Antoinette Fouque, Monique Wittig et Josiane Chanel. Ce groupe prendra à partir de mai 1970, date de sa première sortie publique à l'université, le nom éphémère de groupe de Vincennes. Le 26 août 1970, quelques journalistes convoqué-e-s pour l'occasion, touristes éberlué-e-s et agents de la paix interloqués assistent à une manifestation publique d'une dizaine de féministes qui convergent vers l'Arc de triomphe pour déposer une gerbe de fleurs « à la femme inconnue du soldat ». Parmi elles, se trouve Monique Wittig. Le lendemain, en France on voit, par le relais médiatique, pour la première fois un appel à la « Libération » des femmes. L'appel est entendu : une centaine de femmes, dont certaines sont issues d'autres groupes que celui de Vincennes, dont certaines aussi ne sont issues d'aucun groupe, convergent en septembre vers les Beaux-Arts et forment la première assemblée générale du mouvement.

« C'est d'un acte de naissance que je parle et non d'un baptême médiatique<sup>46</sup> » assure Antoinette Fouque dans le recueil de témoignages et de sources, *Génération MLF* (1968-2008), qu'elle a codirigé aux Éditions Des femmes – Antoinette Fouque. Pourtant l'enjeu, à prendre au mot la métaphore, nous semble moins la médiation d'une presse, que l'on dit à l'époque « bourgeoise », médiation qui discréditerait la valeur de l'action de l'Arc de Triomphe, que la publication. *Publier*, c'est-à-dire présenter, ici une pensée et une *praxis*, au public. L'important n'est donc pas que ces femmes aient utilisés un moyen, un *medium*, pour relayer leur action ; l'essentiel est que ce moment soit parvenu à faire signe à d'autres. Là s'écrit véritablement l'acte de naissance d'un phénomène historique, car pour qu'il y ait acte de naissance, pour que la naissance soit actée, il faut qu'elle ait eu lieu auparavant. Mais cela ne revient pas à dire que la naissance véritable et officieuse du Mouvement de libération des femmes a eu lieu en octobre 1968, pour être déclarée publiquement, actée et consignée officiellement le 26 août 1970, ni d'ailleurs qu'il est question de refouler l'oralité des premières réunions, en lui substituant l'écriture des manifestes : que l'on considère l'article signé collectivement « Combat pour la libération de la femme » paru en mai 1970 dans *L'idiot international* ou « Libération des femmes – année 0 » numéro spécial et collectif de la revue *Partisans* en octobre. Cela signifie bien plutôt qu'il est impossible de considérer un mouvement en dehors la multiplicité et de la pluralité qui le définit et l'anime.

Contrairement au principe qui régit une organisation, un parti politique, ou un mouvement littéraire entendu dans le sens limité d'une école, un mouvement politique et

---

<sup>46</sup> Antoinette FOUQUE, « Qu'est-ce qu'une femme ? », in *Génération MLF (1968-2008)*, [Antoinette Fouque et al.], Paris, Des femmes – Antoinette Fouque, p. 19.

social ne saurait en effet être initié ou fondé, il surgit dans une mobilisation plurielle. Écrivant l'histoire d'un mouvement, à commencer par celle de son apparition, on se doit donc logiquement d'écarter toute déclaration individuelle prétendant à la génération du collectif, tout en tenant compte de chaque individu qui, parce qu'il s'associe à l'ensemble, est et fait le mouvement. Mais, cherchant à établir l'histoire d'une littérature en mouvement, de laquelle les littératrices sont actrices et parties prenantes, le principe de pluralité et de collectivité du mouvement social vient s'opposer, tel un film négatif, à ce qui peut apparaître comme l'essence même de la pratique à laquelle l'histoire littéraire s'efforce de restituer chronologie et sens : la littérature est œuvre singulière, dit-on, qui s'exerce le plus souvent dans la solitude. Il faut alors savoir éclairer la pratique individuelle au sein d'un collectif qui n'a de sens que dans son agrégation et, à l'inverse, mettre en lumière ce qui entre de collectif dans le procédé littéraire d'un-e seul-e. Plus encore, il faut savoir reconnaître ici la spécificité d'une littérature en mouvement qui est, dès l'origine, collective, tant dans sa pratique que dans ses formes et supports de diffusion.

Le mouvement est par définition un collectif. Or le groupe qui s'est formé autour d'Antoinette Fouque, Monique Wittig et Josiane Chanel, n'est pas le seul à se réunir dans l'après mai 1968 : Féminin Masculin Avenir, sous l'impulsion d'Anne Zelensky et Jacqueline Feldman, existe depuis la fin de l'année 1967, Les Petites Marguerites se réunissent dans l'après mai. De plus, le Mouvement, entendu dans son acception sociale, restera à partir de septembre 1970 une collectivité en accueillant en son sein de femmes venues de différents groupes (dont des groupes maoïstes mixtes comme Vive La Révolution ou la Gauche Prolétarienne) et des femmes venues d'elles-mêmes, et un collectif en fonctionnement par l'entremise de groupes de travail, devenus pour certains des « tendances » : groupe sexualité, écriture collective, Cercle Élisabeth Dimitriev, Féministes révolutionnaires (FR), Gouines Rouges (GR), Psychanalyse et Politique, etc.

Cathy Bernheim, Liliane Kandel, Françoise Picq et Nadja Ringart, militantes de la première heure, les unes parmi Les Petites Marguerites », les autres « filles de VLR », certaines étant passé par Psychanalyse et Politique, se réunissent ainsi devant ce qu'elles estiment une réalité partagée : « Il est évidemment absurde d'imaginer que l'un quelconque de ces groupes, voire l'une de ces personnes, aurait, dès 1967 ou 1968, "fondé" ce qui allait devenir en 1970, à partir de la rencontre de toutes, le Mouvement de libération des

femmes.<sup>47</sup> » Car, comme l'a rappelé Christine Delphy, également militante de la première heure, dans « Les origines du Mouvement de libération des femmes en France<sup>48</sup> », attribuer une ou plusieurs fondatrices à un mouvement qui n'existe que par sa collectivité relève du contre-sens le plus aigu. « Une seule soutient ce non-sens historique ; elle est désavouée par toutes les autres<sup>49</sup> » concluent les quatre éditrices des textes premiers du Mouvement de libération des femmes. Si Antoinette Fouque assimile de façon récurrente, depuis les années 1970, le seul groupe de Vincennes au mouvement de libération des femmes<sup>50</sup>, cette interprétation est donc démentie par les sources, comme par les actrices du mouvement elles-mêmes et participe bien plus de l'établissement d'un « mythe des origines<sup>51</sup> » que de l'écriture d'une histoire du mouvement de libération des femmes.

Mais cette volonté farouche de donner au Mouvement des femmes des co-fondatrices, Monique Wittig et elle-même, dit aussi et surtout qu'Antoinette Fouque le considère comme un mouvement... littéraire. Le « mouvement [de libération des femmes] est la forme spécifique de l'art révolutionnaire<sup>52</sup> » expliquait-elle à Catherine Clément en 1980 après son appropriation légale du MLF. Dans ce cadre, qu'un mouvement – ou une école – ait un-e ou plusieurs fondateurs ne fait que reprendre une longue tradition et de la littérature et de la discipline qui prend en charge son histoire particulière au XX<sup>e</sup> siècle, du surréalisme au Nouveau roman, en passant par l'existentialisme. Et ses fondatrices sont bien des femmes de lettres : Monique Wittig est écrivaine dont l'écriture est dès son premier texte placée dans la continuité du Nouveau roman, Antoinette Fouque et Josiane Chanel sont à l'époque de jeunes universitaires inscrites en lettres, Antoinette Fouque en particulier est spécialiste de l'avant-garde littéraire et fondera quelques années plus tard la maison d'édition Des femmes.

---

<sup>47</sup> Cathy BERNHEIM, Lilane KANDEL, Françoise PICQ et Nadja RINGART (éds), *Mouvement de libération des femmes : textes premiers*, op. cit., p. 46. Voir également Nadja RINGART, « Les féministes sont les héritières de Mai 68 », *Prochoix*, n°45, octobre 2008, p. 53-58.

<sup>48</sup> Christine DELPHY « Les origines du Mouvement de libération des femmes en France », *Nouvelles Questions féministes*, n°16-17-18, 1991, p. 137-148.

<sup>49</sup> Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, op. cit.

<sup>50</sup> Voir notamment « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », avril 1990, [Collecte d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, réalisés entre octobre 1989 et février 1990, publiés dans la revue *Le Débat*, n°59, Gallimard], in Antoinette Fouque, *Il y a deux sexes : essais de féminologie*, 1989-1995, Paris, Gallimard, 1995, p. 23-24 ; « Droit de réponse », *Libération*, 26/12/2008 ; *Qui êtes-vous Antoinette Fouque ?* Entretiens avec Christophe Bourseiller, Paris, Bourin Editeur, 2009, p. 19. ; et l'ensemble de l'ouvrage *Génération MLF (1968-2008)*, [Antoinette Fouque et al.], Paris, des femmes – Antoinette Fouque, 614 p.

<sup>51</sup> « MLF, Le mythe des origines », *Prochoix*, n°46, décembre 2008, 142 p.

<sup>52</sup> Antoinette FOUQUE, « Notre ennemi n'est pas l'homme mais l'impérialisme du phallus », entretien avec Catherine Clément, *Le Matin de Paris*, 16/07/1980, p. 13.

### *Littérature, texte et écriture*

Dans les années 1970, on ne publie pas de la littérature, on écrit, éventuellement des textes. Ce sont les années 1950 qui ont vu advenir « le texte », et « l'écriture » que l'on qualifie d'intransitive. Comme le commente Antoine Compagnon, on assiste à un double mouvement : « Presque plus rien n'est littérature, et presque tout est littérature : les deux propositions seraient à peu près équivalentes.<sup>53</sup> ». À la suite des événements de mai 1968, se développe l'utopie d'une création à laquelle tous et toutes auraient accès ; c'est une des raisons pour laquelle le Mouvement de libération des femmes connaît un véritable développement de la créativité en son sein. Alors que Roland Barthes annonce en 1968 « La mort de l'auteur » et que l'auteur est perçu comme un signe bourgeois, force est de constater que Le Mouvement des femmes voit advenir la naissance de l'autrice, dans une acception large de productrice textuelle.

Du point de vue de l'objet lui-même, les années 1950 connaissent plusieurs essais fondateurs qui mènent leur projet de redéfinition de la littérature à bien : *Le Degré zéro de l'écriture* de Roland Barthes (1953), *L'Espace littéraire* (1955) et *Le Livre à venir* (1959) de Maurice Blanchot, *L'Ère du soupçon* de Nathalie Sarraute (1956). Roland Barthes, qui le premier en 1953 donnait à l'écriture la définition d'une fonction exprimant « le rapport entre création et société », faisant d'elle « le langage littéraire transformé par sa destination sociale, [...] la forme saisie dans son intention humaine et liée ainsi aux grandes crises de l'Histoire<sup>54</sup> », précise à la fin de la décennie suivante qu'il convient mieux, pour qui entend désigner l'activité de production textuelle, de parler d'*écriture* plutôt que de littérature<sup>55</sup>. Écrire, résume alors Marie-Anne Macé dans son étude du *Roman français des années 1970*, « s'impose comme le mot d'ordre de la littérature<sup>56</sup> » de ces années-là. C'est dans cette logique que s'affirme *l'écriture* féminine.

Celle-ci se comprend aussi parce qu'elle s'oppose directement à la catégorie critique journalistique et universitaire de la *littérature* féminine, avec laquelle les écrivaines des décennies précédentes ont dû négocier pour faire reconnaître, malgré tout, leurs œuvres, la plupart refusant leur assignation à résidence sexuée alors que d'autres, à la fin des années

---

<sup>53</sup> Antoine COMPAGNON, *La littérature française : dynamique & histoire*, Paris, Gallimard, 2007, vol. 2, p. 750.

<sup>54</sup> Roland BARTHES, *Le degré zéro de l'écriture* [1953] suivi de « Nouveaux essais critiques », Paris, Seuil, p. 18. Voir également pour plus de détail sur cette question l'article « Écriture » de Florence de Chalonge dans *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 163-164.

<sup>55</sup> Voir notamment Roland BARTHES, « La mort de l'auteur » [1968], *Le Bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 66.

<sup>56</sup> Marie-Anne MACE, *Le roman français des années 1970*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995, p. 15.

1960, comme le retrace Béatrice Slama<sup>57</sup>, « commence[nt] à revendiquer le droit d'être une femme<sup>58</sup> ». Concept opérant et opératoire dans la critique journalistique et universitaire des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, la littérature *féminine* est encore au début des années 1970 une sous catégorie dont on accepte la présence en marge de la pratique reconnue et consacrée : une littérature qui est « à LA littérature ce que la musique militaire est à LA musique<sup>59</sup> », comme l'a écrit avec humour Benoîte Groult en 1975.

Ainsi, en 1968, dans *La Quinzaine littéraire*, le critique journalistique Alain Clerval prend le soin d'expliquer à ces lecteurs et lectrices à propos des textes des quatre romancières dont il rend compte que ces « romans écrits par de jeunes femmes ne sont pas des romans féminins, dans la mesure où l'épithète désigne un genre mineur<sup>60</sup> » alors que dans *La revue de Paris*, la même année, le critique Robert Kanters signe un compte-rendu de plusieurs textes de femmes, Marguerite Yourcenar et Nathalie Sarraute notamment, sous le titre « Livres de femmes ou littérature féminine<sup>61</sup> ». En 1971 encore, dans *Le Magazine littéraire*, lorsque Jean-Didier Wolfrohm annonce « Les tendances 1971 » en matière de roman, il termine son article par un « Enfin, Mesdames, voici votre coin<sup>62</sup> » signifiant, par là, clairement la place que l'on accorde aux productions littéraires des femmes assimilées à la littérature féminine.

C'est en ce sens qu'en 1982, Xavière Gauthier ouvre le dossier qu'elle consacre au sein du même *Magazine littéraire* aux « Femmes, une autre écriture ? » par ce constat : « Le féminisme [...] et la littérature féminine, traditionnelle mais profondément modifiée par le mouvement de libération des femmes, ont d'une certaine manière dominé notre paysage social, intellectuel et moral depuis dix ans.<sup>63</sup> » La définition même de la littérature, ou du moins ses contours perceptibles, se voient donc renouvelée par l'intégration des femmes dans les différentes activités de production textuelle (autrices, coordinatrices de revues, traductrices ou éditrices) mais également par les voies de diffusion qu'elles empruntent comme autant de lieux non consacrés de la littérature. La décennie est également celle d'une conquête progressive de la reconnaissance littéraire de ces lieux, comme l'histoire de la maison d'édition Des femmes en témoigne. « Plus des textes de femmes verront le jour, plus il y aura

---

<sup>57</sup> Béatrice SLAMA, « De la "littérature féminine" et l'"écrire-femme" : différence et institution », in *Littérature*, « L'institution littéraire II », n°44, décembre 1981, p. 58.

<sup>58</sup> Robert KANTERS, « Trois femmes », *Le Figaro littéraire*, 15 décembre 1966 cité par Béatrice SLAMA dans *Ibid.*

<sup>59</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle précédé de Ainsi soient-elles au XXI<sup>e</sup> siècle*, [Nouv. éd.], Paris, Grasset, 1975, p. 53.

<sup>60</sup> Alain CLERVAL, « Quatre romancières », *La Quinzaine littéraire*, n°63, 15 au 31 décembre 1968, p. 4.

<sup>61</sup> Robert KANTERS, « Livres de femmes ou littérature féminine », *La Revue de Paris*, 1968, p. 119-126.

<sup>62</sup> Jean-Didier WOLFROMM, « Les tendances 1971 », in « Les romans de la rentrée », *Le Magazine littéraire*, n° 57, octobre 1971, p. 9.

<sup>63</sup> Xavière GAUTHIER, « Femmes, une autre écriture ? », *Le Magazine littéraire*, n°180, janvier 1982, p. 17.

de chance de déplacer la littérature<sup>64</sup> » écrit en 1982 Philippe de la Genardière, écrivain et directeur de la collection « Textes » chez Flammarion.

Cette profonde modification s'est en particulier traduite par l'émergence de l'écriture féminine, qui faisait écrire en 1973 à Jacqueline Piatier, cheffe de rubrique du *Monde des livres*, pour justifier son refus d'un dossier sur l'écriture des femmes qu'elle avait pourtant commandé à Xavière Gauthier : « Si on comprend quelque chose (à la thèse de l'écriture des femmes) cela veut dire que les femmes vont écrire en poussant des cris de folles qui n'auront aucun sens. C'est à peu près ce que fait Duras. On ne sait pas ce que c'est, ce qu'elle écrit. En tous cas, ce n'est pas de la littérature.<sup>65</sup> » Le propre de cette période est bien d'avoir fait de l'écriture féminine en particulier, et de l'écriture des femmes en général, *de la* littérature. Comme l'écrit Françoise Collin, le Mouvement des femmes vise une « subversion du symbolique<sup>66</sup> » et y réussit.

Cette littérature de recherche, dont le mot d'ordre est l'écriture, loin de refuser les genres littéraires, les utilise pour les détourner à l'instar d'ailleurs de ce qui se passe en général dans le domaine littéraire à la même époque. L'œuvre de Monique Wittig ou celle d'Hélène Cixous en sont exemplaires. Dans l'ensemble, la variabilité des genres littéraires convoqués (poèmes, récits, essais, articles, chansons, chroniques, etc.) et leur hybridation disent également l'enjeu de cette décennie où l'on célèbre et encourage l'entrée des femmes en écriture, et leur capacité d'innovation, tout en voyant dans le mélange des genres une propriété spécifique du féminisme ou d'une parole de femme. Le seul inventaire des genres mobilisés au sein des livraisons du journal du Mouvement *Le torchon brûle* permet d'ailleurs d'anticiper ce qui se joue dans certains des textes publiés par la suite en maison d'édition en termes de porosité des frontières génériques.

Tous les genres font l'objet d'une réflexion particulière au regard de la question du politique et de celle du sexe social de l'autrice/eur, et lorsque le discours est différentialiste, on en vient à penser un genre des genres littéraires, comme l'illustrent par exemple les débats de la revue *Sorcières* à propos des textes qui conviennent le mieux aux femmes et à l'expression du féminin. Notre histoire d'une littérature en mouvement envisage ainsi ces textes dont le genre se construit à partir d'éclats de littéarité comme les chansons, les tracts, et les slogans, tout comme elle aborde la parodie de l'article universitaire avec Christiane Rochefort, la chronique avec les chroniques du « Sexisme ordinaire » qui paraissent dans *Les*

---

<sup>64</sup> Philippe de la GENARDIERE, *Le Magazine littéraire*, n°180, janvier 1982, p. 34.

<sup>65</sup> « Luttes de femmes », *Tel Quel*, été 1974, n° 58, p. 94. Nous soulignons.

<sup>66</sup> Françoise COLLIN, *Je partirais d'un mot: le champ symbolique*, Villenave-d'Ornon, Fus-art, 1999, p. 19-20.



*Temps modernes* à partir de 1973, le manifeste littéraire avec « Le rire de la Méduse » notamment, le théâtre dans son écriture individuelle et collective, l'œuvre-entretien avec *Les Parleuses* de Marguerite Duras et Xavière Gauthier, la fable avec « Un jour mon prince viendra » de Monique Wittig, le pamphlet avec *Ainsi soient-elle* ou le discours préfaciel avec Benoîte Groult et Simone de Beauvoir. Sans pouvoir aborder ici dans le détail l'ensemble des genres littéraires convoqués dans la thèse, nous proposons trois entrées réflexives à partir de la poésie, du récit et de l'essai.

On le sait, *La République* de Platon chasse les poètes de la Cité, alors que *L'Espace littéraire* de Maurice Blanchot les dépeint « en exilé de la cité, exilé des occupations réglées et des obligations limitées, de ce qui est résultat, réalité saisissable, pouvoir.<sup>67</sup> » Dans *Qu'est-ce que la littérature ?* encore, la poésie est congédiée par Sartre du politique au motif qu'elle ne relève pas du langage instrument. Pourtant dès les événements de 1968, la poésie s'affiche au sein des mouvements de rue et se fait moyen d'expression privilégiée de la remise en question sociale et politique. De même, au sein du Mouvement de libération des femmes des poèmes sont publiés sous forme de tract ou d'affiches mais également par l'intermédiaire des revues. Sous l'influence rimbaldienne, dont la « lettre du Voyant » est une des références du différentialisme en écriture, la poésie devient le genre majeur d'une écriture féminine réputé inouïe.

Le récit se partage entre textes de vérité et textes de fiction, mêlant d'ailleurs le plus souvent à l'époque les deux exigences. Dans le numéro de *Sorcières* consacré aux écritures, on découvre en retour que le récit, et parfois la fiction, n'ont pas bonne presse, parmi les différentialistes du moins. Le récit est ainsi écarté au motif de son ordonnancement phallogocentrique\*, il est « le contraire de l'écriture féminine<sup>68</sup> ». La fiction, quant à elle, est trahison de la vérité. Mais du côté des écrivaines féministes, le récit, notamment fictionnel continue de se pratiquer sans disqualification. « Un jour mon prince viendra<sup>69</sup> », fable de Monique Wittig qui paraît dans le deuxième numéro de la revue *Questions féministes*, illustre par le récit apologétique le principe matérialiste de l'oppression tout devenant le socle possible d'une science féministe. Néanmoins, au sein des récits de fiction, le genre romanesque en particulier, encore présent dans des formes renouvelées avec Christiane Rochefort ou Françoise d'Eaubonne, est assimilé à un genre bourgeois et réformiste comme en atteste la réception des *Mots pour le dire* de Marie Cardinal.

---

<sup>67</sup> Maurice BLANCHOT, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1955, p. 322.

<sup>68</sup> « Sorcières... nos traversées », in *Sorcières*, n° 7, Paris, Alabatros, 1977, p. 5.

<sup>69</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *Questions Féministes*, 1 février 1978, n° 2, p. 31-39.

La large part des essais enfin est le simple reflet de l'empire<sup>70</sup> de ce genre au XX<sup>e</sup> siècle. Les années 1970 en particulier tissent d'un même fil le lien entre la critique et la création littéraire comme « Le rire de la Méduse » d'Hélène Cixous, parmi d'autres textes, l'exemplifie. Le genre est, on le sait protéiforme malgré la définition minimale que l'on peut en donner de texte en prose, à visée argumentative<sup>71</sup>. Françoise d'Eaubonne de son côté consacre la décennie à diffuser ses connaissances sur le féminisme, comme le confirment son *Histoire et actualité du féminisme* (1972) ou *Le Féminisme ou la mort* (1974). À partir de 1978, Monique Wittig choisit, pour sa part, de construire la partie plus théorique de son œuvre en usant d'articles qui sont autant d'essais brefs.

La séparation pourtant défendue à l'époque par Simone de Beauvoir entre les textes littéraires fictionnels de type « romans » et les textes littéraires non fictionnels de type « essais<sup>72</sup> » n'est pas unanimement partagée. Si, selon l'autrice du *Deuxième Sexe*, seuls les essais peuvent être qualifiés de féministes, si les textes fictionnels ne devraient ainsi pas être considérés comme des romans à thèse<sup>73</sup> car le féminisme n'est pas une question à poser au roman qui est le lieu de l'ambiguïté et de la contradiction, on lit ici une distinction forte avec la génération montante des écrivaines qui font de leurs fictions, le lieu d'expression d'un projet politique féministe ou différentialiste.

### Corpus

Nous ne proposons pas, on l'aura compris, une histoire littéraire des textes *de femmes* de la période car d'autres femmes écrivent à cette époque sans être du Mouvement de libération des femmes, c'est-à-dire sans se reconnaître comme des femmes en lutte. Le point commun de l'ensemble des productions considérées est à trouver dans leur positionnement politique et non uniquement dans la catégorie de sexe de leurs productrices : femmes. En fin de décennie, certaines écrivaines du Mouvement refusent de s'inscrire d'ailleurs dans la catégorie femme(s), laquelle participe, de leur point de vue, de la domination patriarcale d'un système hétérosexuel normatif. Il en est ainsi de Monique Wittig pour qui « les lesbiennes ne sont pas des femmes<sup>74</sup> ». On songe également à Cathy Bernheim à qui la féminité « paraissait

---

<sup>70</sup> Antoine COMPAGNON, *La littérature française, op. cit.*, p. 773 sqq.

<sup>71</sup> On pourra se reporter avec profit aux études de Marielle MACE, *Le Temps de l'essai : histoire d'un genre en France au XX<sup>e</sup> siècle*, [Paris], Belin, 2006, et Jean François LOUETTE, « L'essai au XX<sup>e</sup> siècle » dans *Histoire de la France littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, vol. 3, p. 616-660.

<sup>72</sup> À cette précision que l'essai n'est pas seulement pour Beauvoir de la littérature, il dit quelque chose.

<sup>73</sup> Voir Simone de BEAUVOIR, « Mon expérience d'écrivain », 1966, in Claude Francis et Fernande Gontier (dirs.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture*, Paris, Gallimard, 1979, p. 439-457.

<sup>74</sup> Monique WITTIG, « La Pensée straight », in *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris, Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 53 repris dans *La Pensée straight*, Paris, Balland, 2001, p. 76.

assortie de tant de contrainte qu[‘elle] n’[a] pas mis longtemps à décider qu[‘elle] ne voulait pas être une femme<sup>75</sup> » mais qui décide toutefois de « faire (quelque chose) avec » *la femme*, ce « mot qui lui colle à la peau comme marque au fer rouge<sup>76</sup> ».

Que l’engagement politique coïncide avec la catégorie « femme » ne relève cependant pas de la coïncidence fortuite : le Mouvement de libération des femmes des années 1970 s’est défini comme un mouvement de femmes. La non mixité est souhaitée et âprement mise en place dès l’origine du mouvement sur le constat que les assemblées générales mixtes de mai 1968 réduisaient de fait le « deuxième sexe » au silence. Elle est conservée jusqu’à la fin du mouvement comme garante de la libre expression de chacune et comme favorisant la réappropriation par les femmes du discours sur elles-mêmes, dans une position reconquise de sujet. À ce titre, peu de voix d’hommes se sont faites, ou même auraient pu se faire, entendre. La littérature ne déroge pas à cette règle. Cela n’empêche bien évidemment pas leurs textes de dialoguer avec ceux de leurs contemporains (Barthes, Derrida, ou Lacan) ou de leurs devanciers (Marx, Engels, Baudelaire, Rimbaud, Ovide, ou Freud).

Pour ce qui est des textes et des écrivaines, nous avons donc retenu les textes littéraires du Mouvement de libération des femmes, dans son acception préalablement définie de « toute femme en lutte », en ouvrant la réflexion à des formes brèves comme le slogan ou la chanson, mais également des textes littéraires de femmes ayant initié ou participé au Mouvement et des textes littéraires influencés par le Mouvement, ou l’influençant. Nous avons également considéré les textes d’écrivaines que l’on lie au Mouvement des femmes alors qu’elles s’en détachent volontiers au nom de leur œuvre littéraire (Chantal Chawaf) ou de leur pensée singulière (Julia Kristeva), cette dernière qualifiant son féminisme d’« individualiste<sup>77</sup> ». À la fin des années 1970, la telquelienne est d’ailleurs, comme nous le verrons, extrêmement critique à l’égard du Mouvement des femmes, tant sur le plan de sa justification et de son efficacité politique que sur le plan de la valeur littéraire des écrivaines qui s’y sont illustrées. Elle lui reconnaît en revanche une réussite sur le plan conceptuel, désignant alors ses propres recherches mais également celles de Michèle Montrelay ou Luce Irigaray.

Pour ce qui concerne les collectifs éditoriaux, il est nécessaire de souligner ici que les revues en particulier jouent un rôle essentiel de socialisation littéraire et de diffusion des textes littéraires durant la décennie. Cela nous semble le propre non du seul Mouvement des femmes mais d’une époque qui connaît à la fois une kyrielle de revues d’importance et une

---

<sup>75</sup> Cathy BERNHEIM, *L’Amour presque parfait*, Paris, Kiron - Éditions du Félin, 2003, p. 54.

<sup>76</sup> Cathy BERNHEIM, *Perturbation, ma sœur : naissance d’un mouvement de femmes, 1970-1972*, [Paris, Seuil, 1983, coll. « Libre à elles »] nouvelle édition revue et augmentée, Paris, Éditions du Félin, 2010, p. 209.

<sup>77</sup> Julia KRISTEVA, *Le Magazine littéraire*, n°180, janvier 1982, p. 39.

véritable littérisation des périodiques, comme en témoignent des revues telles que *Tel Quel*, *Change* et *TXT*. La thèse l'atteste, l'expérience du *Torchon brûlé*, journal du Mouvement de libération des femmes, sera poursuivie tant en France par les chroniques du « Sexisme ordinaire » des *Temps modernes* qu'en Belgique avec *Les Cahiers du GRIF* qui s'imposent la même année comme la première revue féministe de langue française. Viennent à partir de 1976/1977, *Sorcières* et *Questions féministes*, revues respectivement différentialiste et féministe matérialiste, au sein desquelles s'incarnent et se concentrent les enjeux de cette fin de décennie, en particulier le différend de la différence.

Tout comme on ne saurait retracer l'histoire d'une littérature en omettant l'histoire des périodiques, on ne saurait la comprendre véritablement en gommant l'histoire de ses maisons d'éditions. « Vous êtes sans doute en France le plus important, sinon le seul mouvement politique » écrit en novembre 1979 Jérôme Lindon des Éditions de Minuit aux Éditions Des femmes en soutien face au saccage de leur librairie. Les Éditions Des femmes emmenées par la charismatique Antoinette Fouque qui rassemble également autour d'elle le groupe Psychanalyse et Politique entreprennent une politique éditoriale sans précédent, celle de publier exclusivement « des femmes ». Elles sont dans le même temps de tous les conflits qui font également l'histoire de cette période, jusqu'à l'appropriation légale du MLF par Antoinette Fouque en 1970. L'aventure des Éditions Des femmes permet ainsi de saisir avec plus d'acuité le destin d'avant-garde littéraire du Mouvement de libération des femmes, destin réel tout autant que, dès l'origine, souhaité.

« *Je suis la révolution* »

« Dans l'histoire du féminisme, l'apparition du marxisme marque une date aussi importante que celle des travaux de Pasteur dans celle de la médecine<sup>78</sup> » écrivait en 1951 Françoise d'Eaubonne dans *Le Complexe de Diane*. De cette apparition, procède l'adéquation des femmes à une classe. Tout groupe qui prend conscience de son oppression s'interroge sur ce qui fonde sa communauté. Dans le cas des femmes, et contrairement à d'autres groupes, il est impossible de revendiquer un « avant » positif en-deça de l'oppression. Les femmes sont définies par une oppression qui pour être sociale n'en semble pas moins une continuité historique. « En cela, le groupe des femmes s'apparente au prolétariat : d'histoire, ces deux groupes n'ont celle que de leur exploitation – oppression, leur culture est inexistante et s'ils

---

<sup>78</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Le Complexe de Diane : érotisme ou féminisme*, Paris, R. Julliard, 1951, p. 35.

ont un langage propre, on se demande lequel<sup>79</sup> ». Se construit alors dans les années 1970 une pensée de la littérature *féminine* sur le modèle de la littérature *prolétarienne*.

On oppose ainsi les hommes/bourgeois et les femmes/prolétaires, dans un monde phallogocentrique où l'on parle de langage des hommes, où l'on produit une culture masculine. L'objectif est alors de trouver pour les femmes leur propre langage, de créer leur propre culture. Le prolétariat est, dans la théorie marxiste, « la partie de la classe ouvrière consciente de l'exploitation dont elle est l'objet dans le système capitaliste, et qui travaille à mettre fin à cette exploitation par la révolution » : les féministes ou femmes en lutte sont ainsi définies comme la partie de la classe des femmes conscientes de l'exploitation dont elle est l'objet dans le système phallogocentrique, et qui travaille à mettre fin à cette exploitation par la révolution. De même que pour Roland Barthes, dans *Mythologies*, en 1957, « En société bourgeoise, il n'y a ni culture, ni morale prolétarienne, il n'y a pas d'art prolétarien ; idéologiquement tout ce qui n'est pas bourgeois est obligé d'*emprunter* à la bourgeoisie », de même, on trouve dès l'origine du Mouvement des femmes l'idée qu'en société phallogocentrique, « frauduleusement baptisée universelle<sup>80</sup> », il n'y a pas de culture *féminine*, il n'y a pas d'art *féminin* (dans l'ambiguïté du terme) ; idéologiquement tout ce qui n'est pas masculin est obligé d'*emprunter*, ou plus exactement de *singer*, terme récurrent de notre corpus, l'homme.

Le parallèle est unanimement réinvesti. Ainsi, en 1975, Marguerite Duras explique à Susan Husserl Klapit de la revue américaine *Signs* : « C'est comme si vous me demandiez : "Pourquoi n'y a-t-il pas d'écrivains au sein du prolétariat ? Pourquoi n'y a-t-il pas de musiciens parmi les travailleurs ?" C'est exactement la même chose. Il n'y a pas de musiciens parmi les travailleurs comme il n'y a pas de musiciens parmi les femmes. Et vice et versa.<sup>81</sup> » Dans le même temps, on assiste à un débat identique à celui qui agite à l'époque la culture et de la littérature prolétarienne : selon l'idée de Marx, la littérature prolétarienne n'existe pas en tant que telle hors de l'oppression, la révolution doit abolir les classes. Ainsi de Lénine qui ne souhaite pas faire de la littérature soviétique révolutionnaire une littérature prolétarienne ou de Trotski qui rappelle dans *Littérature et Révolution* que le prolétariat ne prend le pouvoir

---

<sup>79</sup> Catherine RAVELLI, « De l'intérêt de la féminité pour le féminisme », *La Revue d'en face*, n°3, novembre 1978, p. 19.

<sup>80</sup> Marcelle MARINI, « D'une création minoritaire à une création universelle », « Savoir et différence des sexes », *Les Cahiers du GRIF*, n° 45, 1990, p. 58.

<sup>81</sup> Notre traduction de « It is as if you asked me: "Why aren't there writers in the proletariat? Why aren't there musicians among the workers?" That's exactly the same thing. There are no musicians among the workers just as there are no musicians among women. And vice versa. » Marguerite DURAS et Susan HUSSERL-KAPIT, « An Interview with Marguerite Duras », *Signs*, Hiver 1975, vol. 1, n° 2, p. 430.

que pour en finir avec une culture de classe afin de préparer la survenue d'une culture humaine.

Henry Poulaille dans *Nouvel Age littéraire*<sup>82</sup> (1930) conçoit en ce sens la littérature d'inspiration prolétarienne comme une littérature de transition, en réaction à la littérature bourgeoise. Selon lui, on ne saurait nier ce que cette littérature, souvent de combat, apporte de neuf, tout en sachant qu'elle est amenée à disparaître. Michel Ragon dans son *Histoire de la littérature prolétarienne* qu'il publie pour la première fois en 1974 note que, en France, soit l'on affirme que la littérature prolétarienne n'existe pas, soit l'on dit qu'elle est de mauvaise qualité, raison pour laquelle la critique a décidé de ne pas prêter d'attention jusque-là à ces textes. Or, écrit Ragon, « [p]lacer au rebut toute une littérature tient du génocide culturel<sup>83</sup> » de la même manière qu'on évoque au même moment le *gynocide* culturel des femmes. Le parallèle ne s'arrête pas aux textes, on le retrouve également dans l'édition. Ainsi Michel Ragon écrit dans l'introduction de son *Histoire de la littérature prolétarienne* : « Le tragique de la littérature prolétarienne, [...], c'est aussi qu'elle doit passer par les comités de lecture des maisons d'édition bourgeoises et qu'elle soit, en conséquence, jugée selon des critères culturels bourgeois<sup>84</sup> » alors qu'en avril de la même année, les Éditions Des femmes consacrent leur naissance en donnant une conférence de presse au Lutetia où elles affirment leur projet de publier le refoulé des maisons d'éditions bourgeoises.

Cette pensée de la littérature de femmes (en lutte), devenue pour certaines littérature *féminine*, à l'aune de la littérature prolétarienne rejoint le principe d'identification de la littérature à la révolution analysé par Laurent Jenny dans son essai *Je suis la révolution : histoire d'une métaphore (1830-1975)*<sup>85</sup>. L'analogie et l'équivalence entre innovation littéraire et émancipation politique constituent en effet un des puissants lieux communs du discours littéraire qui s'affirme en France à partir de 1830. Laurent Jenny l'explique par l'intrication de l'histoire sociale et littéraire, des révolutions qui rythment progressivement la vie sociale à partir du XIX<sup>e</sup> siècle et de la logique des avant-gardes, qui est celle de l'innovation incessante. On le verra, le concept d'avant-garde, tout comme la réalité qu'il recouvre, est problématique. Néanmoins, le Mouvement de libération des femmes, en particulier l'écriture féminine, par la rupture idéologique et esthétique, le groupe, et les manifestes qui y sont publiés tout comme par l'importance des revues et l'affirmation conflictuelle de cheffe de file, en relève sans ambiguïté. C'est d'ailleurs en ce sens que Susan

---

<sup>82</sup> Henry POULAILLE, *Nouvel Age littéraire*, Paris, Librairie Valois, 1930, 448 p.

<sup>83</sup> Michel RAGON, *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Paris, Albin Michel, 1974, p. 25.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>85</sup> Laurent JENNY, *Je suis la révolution : histoire d'une métaphore, 1830-1975*, [Paris], Belin, 2008.

Rubin Suleiman publiait « A Double Margin : Reflections on Women Writers and the Avant-garde in France<sup>86</sup> » en 1991.

Dans *Théorie de l'avant-garde* qui paraît en 1974, Peter Bürger distingue les « mouvements historiques d'avant-garde », appellation qui vaut pour le dadaïsme, le surréalisme, l'avant-garde russe après la révolution d'octobre, le futurisme italien et l'expressionnisme allemand, des « expériences néo-avant-gardistes » qui caractérisent l'Europe dans les années 1950 et 1960. Il met ainsi l'accent non sur leur objectif commun, celui du refus de l'art en général et de l'institution en particulier, mais sur leur contexte de réception critique différent. Alors que le refus de l'art crée une rupture violente à l'époque des mouvements historiques d'avant-garde, dans le cas des expériences néo-avant-gardistes, c'est ce refus qui permet d'être consacré par l'institution et de faire œuvre : « la protestation avant-gardiste s'est ainsi muée en son contraire<sup>87</sup> », écrit-il. Or, si le Mouvement des femmes est à l'origine d'une rupture tout aussi violente avec la littérature et les pratiques de l'institution, il n'en reste pas moins que, rapidement, écrire un texte de femme (en lutte) devient un moyen de faire une entrée (remarquée) dans le champ littéraire. C'est ce que dénonce Annie Le Brun dans son pamphlet *Lâchez tout* en 1977.

Pour élargir la réflexion à la question de l'engagement de l'autrice, tel qu'y insiste Paul Aron<sup>88</sup>, l'engagement dans son acception large est un phénomène présent à toutes les époques et qui a donc toujours existé. Cette question se trouve, on le sait, placée au centre des débats littéraires au moment où Jean-Paul Sartre lance l'expression et le devoir de « littérature engagée ». À la suite, écrivain-e-s et mouvements littéraires se déclarent pour ou contre cette notion. Les années 1970 ne dérogent pas à cette règle en réarticulant le rapport de la littérature (ou plus exactement, comme nous l'avons vu, de l'écriture) et de la politique. Les écrivaines de cette époque, sans tenir les positions des écrivain-e-s du Nouveau roman, refusent en effet le concept même de littérature engagée pour lui substituer une écriture qui n'en est pas moins politique et répond à un projet révolutionnaire c'est-à-dire d'avant-garde. Le texte d'Hélène Cixous, « Poésie e(s)t Politique<sup>89</sup> », paru en 1979, en est exemplaire, alors que Henri Meschonnic affirme dix ans plus tard dans *Modernité, modernité*, que « la fusion de la

---

<sup>86</sup> Susan Rubin SULEIMAN, « A Double Margin : Reflections on Women Writers and the Avant-garde in France », in Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, 1991, p. 182-207.

<sup>87</sup> Peter BÜRGER, *Théorie de l'avant-garde*, traduit par Jean-Pierre Cometti, Paris, Questions théoriques, 2013, p. 27-28.

<sup>88</sup> Paul ARON, « Engagement », *Le Dictionnaire du littéraire*, op. cit., p. 177-178.

<sup>89</sup> Hélène CIXOUS, « Poésie e(s)t Politique », *Des femmes en Mouvement Hebdo*, n°4, 30 novembre – 7 décembre 1979, p. 29-32.

poétique et de la politique a constitué l'avant-garde.<sup>90</sup> » L'intellectuel n'est plus engagé, au sens sartrien, mais révolutionnaire et dissident, comme l'explique Julia Kristeva, à la fin de la décennie.

S'« il n'est jamais bon de traiter une œuvre féministe ou philosophique comme si elle était l'équivalent d'un certain Petit Livre Rouge prescrit aux acteurs d'une certaine Révolution Culturelle chinoise<sup>91</sup> », cela n'empêche pas le texte d'être mu par une intention ou, comme le fait remarquer à juste titre Michèle Le Dœuff, de produire un effet politique. Cela ne l'empêche pas non plus un ensemble de textes de se faire véritablement « littérature politique » au sens que Jean Lacouture donnait à ce mot en 1967 dans un *Magazine littéraire*, spécialement consacré à Albert Camus : « L'idée de politique appelle immédiatement l'idée de collectivité. En politique, ce qui est en question ce n'est pas l'individu seul avec ses angoisses et ses conflits intérieurs. Ce qui est en question, c'est le groupe, la cité. À cette idée de collectivité j'ajouterai celle de la volonté de changer le sort de l'homme dans la société.<sup>92</sup> » Si l'exemple que Jean Lacouture donnait était *L'Espoir* d'André Malraux, chacun des textes présentés ici répond sans doute à cette définition<sup>93</sup>, si on prend le soin de substituer au terme homme, celui de femme.

### *Chronologie*

Si notre histoire d'une littérature en mouvement commence avec l'année 1970 et l'action de l'Arc de Triomphe à laquelle participent notamment Monique Wittig et Christiane Rochefort, permettant d'impulser le Mouvement des femmes en faisant signe à des milliers de femmes en France, elle s'achève en 1981 sur un « après » aisément perceptible tant du point de vue politique que du point de vue littéraire. En cette fin de décennie, l'opinion publique semble penser que la question de la libération des femmes a été réglée par la prorogation de la loi Veil en 1979, ce qui se traduit par une perte d'audience mais également d'influence. Le Mouvement des femmes n'a plus le vent en poupe, certaines commentent les « voiles flasques du féminisme<sup>94</sup> » et célèbrent la mort des féministes historiques.

---

<sup>90</sup> Henri MESCHONNIC, *Modernité, modernité*, Paris, Gallimard, [1988] 1993, p. 87, coll. « Folio Essais ; 234 ».

<sup>91</sup> Michèle LE DŒUFF, « Simone de Beauvoir et le fait religieux », *Les Conférences de l'agora*, vendredi 14 novembre 2008, p. 1.

<sup>92</sup> « La littérature politique : de Homère à de Gaulle », entretien avec Jean Lacouture, *Magazine littéraire*, n°3, janvier 1967, p. 20.

<sup>93</sup> Certaines refuseront peut-être cette appellation et se retrouveront avec Leslie Kaplan plus facilement dans la devise de Jean-Luc Godard, il ne s'agit « pas de faire des films politiques mais de faire des films politiquement ». Il nous semble cependant révélateur que l'œuvre de Leslie Kaplan se déploie justement à partir de 1982 et non durant les années 1970 (Entretien personnel avec l'autrice, 12 mars 2013).

<sup>94</sup> Maria Antonietta MACCIOCCHI (dir.), *Les Femmes et leurs Maîtres*, Paris, C. Bourgois, 1979, p. I.



Du point de vue interne, le Mouvement de libération des femmes va depuis 1979 de trahisons en déceptions malgré une mobilisation toujours forte des militantes. Chacune des femmes se sent ainsi désouée dans sa lutte par les procès (Barabara, « Mon œil », Tierce) initiés par Psychanalyse et Politique – maison d'édition Des femmes, qui ponctuent cette fin de décennie. Le dépôt du MLF par Antoinette Fouque, en manière d'association à la Préfecture puis en tant que marque commerciale dans les registres de l'Institut national de la propriété industrielle, lui donne un coup fatal, que vient prolonger la scission conflictuelle du collectif de la revue *Questions féministes* dans le sillage de la parution de « La pensée *straight* » de Monique Wittig.

En perspective de l'élection présidentielle à venir, Psychanalyse et Politique appelle à voter pour le candidat de la gauche, François Mitterrand, alors que le Mouvement de libération des femmes s'est construit dès son origine comme un mouvement autonome et séparatiste. La logique révolutionnaire cède le pas à la logique réformiste. L'arrivée de la gauche au pouvoir confirme le réformisme en marche avec la création d'un Ministère pour les droits des femmes, sous la direction d'Yvette Roudy. 1982 fleurit des premières répercussions en ce domaine : la recherche féministe s'institutionnalise. Réformisme, institutionnalisation, sentiment de trahison et création ne font pas bon ménage.

Dans l'espace littéraire, on annonce la mort des avant-gardes, de l'intellectuel, et du pouvoir agissant de la littérature sur la société. Les revues disent leurs difficultés dues à une perte de lectorat et à un changement de configuration du champ et des discours. Elles s'éteignent l'une après l'autre entre 1981 et 1982, et peu d'entre elles parviennent à renaître dans les années qui suivent. Face à l'échec relatif de *Mille Plateaux* (1980), Gilles Deleuze conclut que « l'époque n'y [est] plus<sup>95</sup> ». On célèbre en retour l'entrée en écriture d'une nouvelle génération, et un « retour » au sujet.

À l'intérieur de l'espace circonscrit par ces deux dates, nous proposons un découpage chronologique entre trois temps : 1970-1973 « *Les Guérillères* : littératrices dans l'action militante », 1973-1977 « Écrire, disent-elles », et 1977-1981 « Le différend de la différence ».

Le premier temps, dont le titre rend hommage à l'influence des *Guérillères* de Monique Wittig sur les littératrices de cette époque, est celui de l'investissement des écrivaines dans la lutte des femmes. Présentes à l'origine d'un mouvement social qu'elles contribuent à impulser, elles participent durant ces premières années à chacune des actions du Mouvement. Elles modifient l'expression politique par la mise en œuvre de leurs compétences

---

<sup>95</sup> Gille DELEUZE, *Deux régimes de fous : textes et entretiens, 1975-1995*, 2003, p. 288.

littéraires alors que le Mouvement des femmes se transforme dans le même temps en vaste atelier d'écriture.

Lui succède, à partir de 1973, un moment où l'écriture devient non seulement la préoccupation de toutes mais encore le terrain même de la lutte des femmes. C'est durant cette période qu'apparaît et s'affirme l'écriture féminine, à la suite d'une véritable explosion de la créativité au sein du Mouvement et de la création des Éditions Des femmes. L'année 1975, décrétée année internationale de la femme par l'ONU, entérine la survenue du réformisme en littérature, que les radicales interrogent ou dénoncent au nom de la récupération.

Le troisième moment, est celui de la consécration de l'écriture féminine au détriment du féminisme d'une part et de tout ce qu'avait fait naître le mouvement d'autre part, à commencer par une sororité\* qui s'épuise dans les procès successifs, l'appropriation du MLF par Antoinette Fouque, et la violence de la scission du collectif de *Questions féministes*. Une parenthèse se referme, d'autres formes d'investissement prennent le relai. Le temps est venu d'écrire l'histoire des femmes et de mettre en œuvre une critique littéraire « féministe ».

On le voit par comparaison aux chronologies proposées par Biba Pavard pour l'histoire éditoriale des seules Éditions Des femmes<sup>96</sup> ou par Françoise Picq pour le Mouvement de libération des femmes en général « Le temps de la découverte », « Le temps des contradictions » dont le pivot est peu ou prou 1975, « Année internationale de la femme », la chronologie que nous adoptons, quoique en dialogue avec l'histoire politique, sociale et culturelle, trouve à se formuler à partir d'enjeux strictement littéraires. 1973 est par exemple l'année de la parution de *La Création étouffée*, du *Corps lesbien* de Monique Wittig et de la redécouverte de l'œuvre de Virginia Woolf en France ; 1977 celle du premier numéro de *Questions féministes*, du numéro « Écritures » de la revue *Sorcières*, de Histoire du MLF publiée par Anne Zelensky et Annie Sugier sous le pseudonyme d'Anne Tristan et Annie de Pisan.

### *État de l'art et « terres d'accueil<sup>97</sup> »*

L'ensemble de la bibliographie critique présentée en fin de volume en témoigne, de nombreux ouvrages ont nourri, chacun à leur tour, notre histoire d'une littérature en

---

<sup>96</sup> 1972-1974 « La venue à l'édition », 1974-1976 « Le Temps de l'essor », 1977-1979 « De la consécration à la mise en accusation » (Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes : histoire des premières années, 1972-1979*, Paris Budapest Torino, l'Harmattan, 2005).

<sup>97</sup> Nous empruntons cette image à Geneviève FRAISSE dans « À Contre-Temps », *Genre & Histoire* [En ligne], n°2 | Printemps 2008, §11, mis en ligne le 13 juillet 2008, Consulté le 15 février 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/index233.html>

mouvement. Certains ont joué cependant un rôle plus crucial par la proximité de leur objet avec le nôtre. Le présente étude n'aurait pu être si complète du point de vue sociologique et éditorial sans les contributions de Bibia Pavard en histoire culturelle et de Delphine Naudier en sociologie. Delphine Naudier qui, dans sa thèse de doctorat soutenue en 2000, *La Cause littéraire des femmes*<sup>98</sup>, a été la première à retracer avec précision l'histoire et le fonctionnement des Éditions Des femmes, précisé plus récemment grâce au travail monographique de l'historienne Bibia Pavard, *Histoire des éditions des femmes : les premières années 1972-1979*<sup>99</sup>. Mais *La Cause littéraire des femmes : modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)* nous a également permis d'affiner notre vision des actrices de l'époque, de leur trajectoires littéraires, au regard notamment de la réception critique orientée de leurs œuvres. Certains de ses articles récents ont d'ailleurs prolongé cette exploration comme « L'Écriture-femme, une innovation esthétique emblématique<sup>100</sup> » (2001) ou « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe<sup>101</sup> » (2006).

En histoire intellectuelle, le travail déjà ancien de Jean-Pierre A. Bernard, *Le Parti communiste français et la question littéraire (1921-1939)*<sup>102</sup>, thèse qui articule littérature et politique, histoire littéraire et études des idées politiques, nous a permis par comparaison de saisir avec acuité la spécificité de notre propre approche. Son auteur travaillait en effet sur un parti qui ne saurait, comme nous y insistons, être présenté comme équivalent dans sa structure, son fonctionnement et ses objectifs, du Mouvement de libération des femmes : officialité, règles, ligne, cadres, représentants, etc. Si on reconnaît un écrivain communiste à sa carte de membre, on ne peut identifier une écrivaine du Mouvement de libération des femmes qu'à son affirmation d'être en lutte.

Dans le domaine de l'histoire littéraire, c'est au cœur des travaux de Christine Planté, notamment de *La Petite Sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*<sup>103</sup>, que s'est affirmée pour nous et pour la première fois la saisie d'une écriture féminine dans sa dimension historique. Nous y avons trouvé, d'un siècle l'autre, le ton de cette recherche comme nous y

---

<sup>98</sup> Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes : modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)*, EHESS, Paris, 2000, 2 vol., 597 p.

<sup>99</sup> Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes*, op. cit.

<sup>100</sup> Delphine NAUDIER, « L'Écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », dans *Sociétés contemporaines*, 2001, n°44, p. 57-73.

<sup>101</sup> Delphine NAUDIER, « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, « Genre et classes populaires », n° 64 –2006/3, p. 67-87.

<sup>102</sup> Jean-Pierre A. BERNARD, *Le Parti communiste français et la question littéraire (1921-1939)*, avec le concours du CNRS, [Saint-Martin-d'Hères], Presses universitaires de Grenoble, 1972.

<sup>103</sup> Christine PLANTE, *La Petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989.

avons affirmé sa méthode historique. L'article de Francine Dugast-Portes<sup>104</sup>, « Les écritures de femmes, une nouvelle littérature militante », paru en 2008 dans l'*Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, tome II – après 1940*, dirigée par Michèle Touret, et celui plus ancien de Béatrice Slama « De la “littérature féminine” et l’“écrire-femme” : différence et institution<sup>105</sup> » (1981) ont confirmé les pistes sur lesquelles nous nous étions avancée, tout en les complétant, dans le cas de la synthèse de Béatrice Slama, de propositions que nous avons pu approfondir par la suite. Respectant la concision de l'exercice, étaient uniquement abordées dans le texte de Francine Dugast-Portes les publications de la deuxième moitié de la décennie qui correspondent à la vague de l'écriture féminine. Cet article rejoint en ce sens un texte fondateur mais peu connu publié à la fin des années 1970 par Françoise van Rossum-Guyon, « Sur quelques aspects de l'écriture féminine en France aujourd'hui<sup>106</sup> ».

Les travaux de Marc Dambre tiennent enfin une place à part dans ce dispositif, qui s'est élaboré en parallèle de leur lecture. Son étude de *Roger Nimier : hussard du demi-siècle*, nous a montré la mise en oeuvre d'une somme interrogeant le rapport du politique au texte, lequel ne se sépare pas de la personne. Cet essai nous a permis de ne pas « céder à l'illusion en prétendant étudier de façon exhaustive une existence<sup>107</sup> », illusion directement transposable pour l'étude du mouvement social, politique et littéraire qui nous a occupée ces dernières années. Ce sont également les entreprises qu'il a dirigées comme *L'éclatement des genres au XX<sup>e</sup> siècle*<sup>108</sup> et auxquelles nous avons intellectuellement pu prendre part du *Roman français au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*<sup>109</sup> à *La France des écrivains : éclats d'un mythe*<sup>110</sup>, à qui nous devons d'avoir construit une recherche en histoire littéraire, telle qu'elle se donne à lire aujourd'hui.

---

<sup>104</sup> Voir « Les écritures de femmes, une nouvelle littérature militante », *Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, tome II – après 1940*, Michèle Touret (dir.), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 304-310.

<sup>105</sup> Béatrice SLAMA, « De la “littérature féminine” et l’“écrire-femme” : différence et institution », art. cit.

<sup>106</sup> Françoise van ROSSUM-GUYON, « Sur quelques aspects de l'écriture féminine en France aujourd'hui », in *Écriture de la religion, écriture du roman : mélanges d'histoire de la littérature et de critique offerts à Joseph Tans*, Charles Grivel (dir.), Lille, Presses universitaires de Lille, 1979, p. 216-231.

<sup>107</sup> Marc DAMBRE, *Roger Nimier : hussard du demi-siècle*, Paris, Flammarion, 1989, p. 11.

<sup>108</sup> Marc DAMBRE et Monique GOSSELIN-NOAT (dir.), *L'éclatement des genres au XX<sup>e</sup> siècle*, [publ. par la] Société d'étude de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, [Paris], Presses de la Sorbonne nouvelle, 2001, 368 p.

<sup>109</sup> Bruno BLANCKEMAN, Aline MURA-BRUNEL et Marc DAMBRE (dir.), *Le roman français au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle* : [actes du colloque international « Vers une cartographie du roman français depuis 1980 », Paris, Université de Paris-Sorbonne, 23-25 mai 2002] / [organisé par le Centre d'Études sur le roman du second demi-siècle, aujourd'hui CERACC (Centre d'études sur le roman des années cinquante au contemporain)], Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004, 589 p.

<sup>110</sup> Marie-Odile ANDRE, Marc DAMBRE, Michel P. SCHMITT (dirs.), *La France des écrivains : éclats d'un mythe, 1945-2005*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2011, 291 p.

## À l'histoire du féminisme, recherche et critique féministes ?

Geneviève Fraisse<sup>111</sup> a souligné que l'expression recherche féministe était impropre car féministe est un qualificatif idéologique et politique qui ne convient pas à définir une entreprise intellectuelle. Celui ou celle qui pense peut être féministe, c'est à-dire promouvoir l'égalité des sexes dans une société où elle n'est pas encore réalisée, mais le résultat de ses recherches ne le sont pas. « [I]l n'existe pas de recherche féministe » écrit-elle encore, « seulement des individus féministes qui font de la recherche<sup>112</sup> ». La critique littéraire féministe est en particulier datée par l'existence du Mouvement de libération des femmes. La critique littéraire féministe peut-elle cependant avoir un sens encore aujourd'hui alors que Marcelle Marini insistait déjà au début des années 1980 sur la difficulté de définir en France comme ailleurs un ensemble de pratiques critiques fort variables et prônait le maintien dans la dissidence d'une critique littéraire qui ne se définisse pas.

Françoise Collin utilise et défend pour sa part l'appellation critique féministe en littérature comme une critique littéraire « ayant pour grille de lecture la sexuation<sup>113</sup> » que l'on peut appliquer aux œuvres de femmes comme aux œuvres d'hommes. Loin de prétendre épuiser le texte, elle constitue un des possibles de la lecture sans s'ériger en norme d'évaluation. Elle rappelle en 1979, « la pensée universitaire déguise sous le couvert de l'objectivité et de l'universalité les présupposés politiques qui nourrissent toute pensée, laquelle n'est considérée comme apolitique que si elle est adéquate au système en place<sup>114</sup> », prenant ainsi l'exact contrepiéd de Geneviève Fraisse.

La question semble d'ailleurs dénuée d'incidence au moment où s'impose en France l'appellation « études de genre », impliquant donc un outil bien délimité. Aux États-Unis, le concept de genre a été dès les années 1980 articulé aux recherches littéraires (Elaine Showalter, Nancy K. Miller). L'ouvrage de Judith Butler, *Gender Trouble*, traduit en France en 1990, constitue à la fois une synthèse de cette histoire, à laquelle participe la théorie littéraire « française », et une tentative de dépassement puisque le genre y devient « le procès même de production par lequel les sexes eux-mêmes sont établis<sup>115</sup> ». Plusieurs contributions

---

<sup>111</sup> Geneviève FRAISSE dans « À Contre-Temps », *Genre & Histoire* [En ligne], n°2 | Printemps 2008, §39, mis en ligne le 13 juillet 2008, Consulté le 15 février 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/index233.html>

<sup>112</sup> Geneviève FRAISSE, « Vingt ans en 68 », *Sens public*, « Héritages de mai 68 », février 2009, consulté le 12 septembre 2012, <http://www.sens-public.org/spip.php?article626>

<sup>113</sup> Françoise COLLIN, *Je partirais d'un mot*, op. cit., p. 41.

<sup>114</sup> Françoise COLLIN, « Un autre rapport au langage : note sur l'expérience des Cahiers du GRIF », in *Les femmes et leurs maîtres*, Paris, Christian Bourgois, 1979, p. 337.

<sup>115</sup> Judith BUTLER, *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, préface d'Éric Fassin, traduit de l'anglais par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005, p. X.

de spécialistes de la littérature (Anne Berger<sup>116</sup>, Marcelle Marini<sup>117</sup>, Christine Planté<sup>118</sup>, Éliane Viennot<sup>119</sup>) ont retracé l'intégration paradoxale et problématique mais pourtant riche de sens du concept de genre en France.

Le genre comme catégorie d'analyse historique est aujourd'hui nettement pratiqué. Ainsi la remarque de Martine Reid introduisant ses « observations à propos de *The Sentimental Education of the Novel* » dans le numéro 7 de la revue *LHT* consacré aux femmes<sup>120</sup> que nous avons dirigé vaut incontestablement pour nombre d'entre elles : « le temps est assurément venu de considérer le champ littéraire comme un tout, mais comme un tout genré, avec toutes les implications historiques et théoriques entendues par cette qualification ». Jouant à plein de la polysémie qui a préalablement desservi l'usage du terme en français, le temps semble également venu de proposer une histoire du genre des genres littéraires, ou de la hiérarchie littéraire des genres à l'aune du féminin et du masculin. De la création à la diffusion des textes, de leur lecture à leur évaluation, le concept de genre se révèle un outil essentiel pour écrire une histoire littéraire consciente de la matérialité de son objet.

Pour envisager vocabulaire et concept en ce sens, nous employons « sexes sociaux » pour désigner la construction sociale d'un sexe par opposition au sexe dit biologique, genre au singulier, ainsi qu'à l'adjectif *genré-e* dans son sens américain pour désigner la bicatégorisation hiérarchisée entre hommes/femmes, féminin et masculin, genre au pluriel dans son sens francophone pour désigner le masculin et le féminin. Il n'y a ici, on le constatera, aucun anachronisme de surcroît ici puisqu'à l'époque les trois termes et concepts existent déjà.

---

<sup>116</sup> Anne E. BERGER, « Petite histoire paradoxale des études dites de genre en France », dans *Le Français d'aujourd'hui*, « Genre, sexisme et féminisme », n° 163, Sèvres, Association française des professeurs de français, 4e trimestre, décembre 2008, p. 83-91.

<sup>117</sup> Marcelle MARINI, « Entre genre (gender) et genre humain, quels rapports ? », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 137-151.

<sup>118</sup> « Genre, un concept intraduisible ? », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 127-136 ; « La confusion des genres », dans *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch (dir.), CNRS, 1991 ; « Le Genre des genres, ou la publication d'une écriture de l'intimité », dans *Les Cahiers du CEDREF*, n° 1, « Silence émancipation des femmes entre privé et public », 1989, p. 105-110 ; Christine PLANTE (dir.), *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion, 1998 et *Masculin-féminin dans la poésie et les poétiques du XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002. Voir également Catherine NESCI, Christine PLANTE et Martine REID, « Genre, Gender : conjonctions et disjonctions », table ronde animée par Audrey LASSERRE, dans *La Littérature en bas-bleus*, Brigitte Louichon et Andrea del Lungo (dir.), Paris, Éditions Classiques Garnier, 2010, p. 399-431.

<sup>119</sup> Éliane VIENNOT, « Le genre, cet inconnu. Le mot et la chose dans l'étude de l'Ancien Régime », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, op. cit., p. 153-166.

<sup>120</sup> Audrey LASSERRE (dir.), « Les femmes ont-elles une histoire littéraire ? », *LHT-Fabula*, n°7, janvier, <http://www.fabula.org/lht/7/> et <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00744160>

Rappelons par exemple que dans le numéro de *Partisans*, Christiane Rochefort utilise le terme genre comme équivalent de sexe social, et l'emploie au pluriel : les « deux genres<sup>121</sup> ».

### *Objectifs visés*

*Les Féministes de la deuxième vague* sous la direction de Christine Bard, collectif visant à écrire l'histoire du féminisme à travers celles de ses actrices, intègre lors de sa publication une dimension culturelle en notant que la séparation entre l'histoire politique et l'histoire culturelle trouvait ici matière à être remise en cause. Organisé en 2010, l'année des 40 ans du MLF et des 10 ans des Archives du féminisme, et publié en 2012, le collectif constitue une véritable innovation. « Apporter du neuf n'est pas difficile quand on traite de l'histoire du féminisme en France » y écrit Christine Bard, « [s]ur le vaste tableau dont nous rêvons parfois, il existe bien quelques touches vives et attirantes, mais le reste de la toile est encore vierge et les éléments déjà disposés pourraient bien être retouchés.<sup>122</sup> » L'histoire que nous présentons ici souhaite prolonger ce constat en contribuant par sa matière et par sa manière littéraire au tableau de l'époque.

La présente histoire permettra alors, nous l'espérons, de repenser les apports et la spécificité des productions dites littéraires au sein de l'histoire du féminisme en général. Par l'écriture de notre thèse, nous souhaitons aussi écrire un chapitre de l'histoire littéraire du XX<sup>e</sup> siècle qui n'existe pas encore. Jusqu'à maintenant, le lien entre littérature et féminisme a souvent été réduit à l'écriture féminine. Cette réduction ôte la complexité, la richesse de cette période. Elle est par ailleurs, comme nous le démontrons, problématique. Notre propos vise aussi de donner une clé de compréhension indispensable à la lecture de ces textes : sans la saisie du mouvement global au sein duquel ils s'inscrivent le lecteur ou la lectrice ne peut que passer à côté du sens, voire risquer le contresens. Dans le même temps, nous abordons toutes ces productions selon une approche historienne et matérialiste du littéraire, et non différentialiste.

Mais il s'agit aussi à travers l'histoire de cette époque, de proposer d'interroger la littérature et le littéraire. La forme que prend notre étude plaide pour une histoire littéraire qui tient compte non seulement du parcours des littératrices, et non des seules autrices, mais également de l'étude de leurs textes de façon conjointe pour penser une histoire complexe qui

---

<sup>121</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le mythe de la frigidité féminine », « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, Paris, Maspero, n° 54-55, juillet-octobre 1970, p. 121.

<sup>122</sup> Christine BARD (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, actes du colloque « Les féministes de la 2e vague, actrices du changement social » organisé par le CERHIO, Centre de recherches historiques de l'Ouest, le Centre d'histoire de Sciences Po et l'association Archives du féminisme, Université d'Angers, les 20-22 mai 2010, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 16.

passé également par l'étude des collectifs éditoriaux (maisons d'édition et revues notamment). Il n'est pas question de dire que l'histoire éditoriale ou la sociologie de la littérature devraient être « ré-annexées » par l'histoire littéraire mais bien, comme le corpus considéré le démontre, que cet ensemble est lié et forme un tout cohérent autour du livre, ou du texte dans sa forme autonome et brève : on ne peut, pour prendre un seul exemple mesurer à quel point l'écriture est *infléchie* (pour reprendre le terme même de Christiane Rochefort) par la réception sexuée de l'ouvrage par les éditeurs, par les critiques, que dans la mesure où on étudie conjointement l'écriture et sa réception. À l'aune de cette étude seule peuvent se comprendre l'affirmation et les enjeux d'une écriture qui se proclame féminine.

Loin de se limiter aux textes de la période publiés par des contemporains-e-s, nous avons également choisi d'intégrer des textes publiés bien avant la période mais réédités dans les années 1970 parce que leur réédition et surtout leur lecture étaient fondamentales pour comprendre la situation de la littérature. À leur manière, *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir et *Une chambre à soi* sont exemplaires de ce phénomène. Nous suivons ainsi Pierre Bourdieu qui avait déjà fait remarquer dans *Choses dites* que « l'anachronisme est inscrit dans l'attitude traditionnelle à l'égard de la culture ; le lettré vit sa culture comme vivante et se vit comme le contemporain de tous les devanciers.<sup>123</sup> » Comme l'exemple d'*Une chambre à soi* l'atteste, au même titre d'ailleurs que les textes de féministes américaines traduites dans le premier manifeste collectif du Mouvement des femmes, il ou elle se vit également contemporaine de celles et ceux qui parlent une langue différente de la sienne : les traductions disponibles font donc partie intégrante de l'histoire littéraire, en terme d'influence tout du moins.

Le travail mené ici ambitionne également de repenser le travail de l'histoire littéraire : dès Lanson les femmes ne sont pas les mineures (qui servent à peindre le tableau d'une époque), mais les exclues de l'histoire littéraire. Dans « Les femmes du XX<sup>e</sup> siècle ont-elles une histoire littéraire ?<sup>124</sup> », nous avons montré en analysant une trentaine de volumes publiés entre 1943 et 2008 que les histoires de la littérature du XX<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles, tout en annonçant que l'entrée des femmes en littérature (la fin donc de la prétendue rareté) était un fait déterminant du siècle, ne reproduisaient pas ce constat dans leur propre pratique. Notre étude des histoires de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle le confirme, 5%<sup>125</sup> de femmes les placent au rang

---

<sup>123</sup> Pierre BOURDIEU, *Choses dites*, Paris, Minuit, 1987, p. 143.

<sup>124</sup> Audrey LASSERRE, « Les femmes du XX<sup>e</sup> siècle ont-elles une histoire littéraire ? », *op. cit.*

<sup>125</sup> Ainsi, au regard de la production des femmes dans le siècle que l'on peut fixer en moyenne et tous genres confondus aux alentours de 20 à 30% de la production globale, les histoires de la littérature du siècle présentent à leur tour en moyenne pour les index 93,3% d'auteurs / 6,7% d'autrices et pour les notices 94,5% d'auteurs /



d'exception à la règle de l'exclusion. La valeur est donc construite, et ici explicitement associée à la fonction auteur (homme). Considérer la valeur littéraire comme un objet d'étude et non plus comme un critère de sélection devient alors un projet d'histoire littéraire en soi.

### *Questions de terminologie*

Nous avons décidé d'utiliser des termes fréquents dans notre corpus, mais qui n'ont pas rejoint les dictionnaires, comme *féminitude*\* ou *différentialisme*, etc. Ces mots pour la plupart d'époque, dont la première occurrence est signalée par un astérisque, font l'objet d'une entrée dans un lexique placé en fin de volume. On y commente aussi le sens parfois inattendu que des mots devenus pour leur part d'usage courant, comme *phallocrate*\*, ont pu prendre dans les débats. Ces choix ont été guidés par les indications du *Trésor de la langue française* accessible en ligne, de sorte que des termes pouvant sembler curieux, mais attestés dans ce dictionnaire, sous une acception correspondant à celle que nous avons rencontrée, tel *sororicide* ne sont pas autrement signalés sous notre plume.

Chacun de ces mots signale un double enjeu. D'une part, la terminologie nouvelle pour l'époque traduit la nécessité de trouver des mots pour dire une réalité tout aussi nouvellement découverte. D'autre part, ce lexique témoigne de la cohérence du groupe étudié ici : comme le signalait déjà Marina Yaguello en 1978, étudiant le discours féministe dans son essai *Les Mots et les femmes*, « la solidarité et la cohésion à l'intérieur du groupe exigent l'élaboration d'un code commun spécifique qui permet de se démarquer [...] : la formation d'un registre féministe sert avant tout l'identité et la conscience de groupe<sup>126</sup> ». Chaque terme de ce code commun spécifique fonctionne alors comme un « signe de ralliement<sup>127</sup> ». Or, déjà à l'époque, la linguiste met en garde contre l'aspect jargonnant de ce code, qui pourrait à ce titre devenir tout aussi hermétique à qui n'est pas initié-e. On le voit ici à presque quarante ans d'écart, certains mots, à l'instar du *sexisme*, sont entrés dans la langue sans que l'on se souvienne d'ailleurs de leur origine féministe alors que d'autres, à l'instar de la *féminitude*, sonnent étrangement à nos oreilles.

---

5,5% d'autrices. Sauf deux exceptions, le pourcentage de femmes dans les index ne dépassent pas les 10%. Le constat est le même pour les notices. Suivant la valeur extrême retenue (20% ou 30%), il y a donc, en proportion, trois à cinq fois moins de littératrices citées dans les histoires de la littérature que de femmes de lettres en réalité et quatre à six fois moins de littératrices bénéficiant d'une notice. Si l'on retient à l'inverse la part des hommes de lettres, on constate que s'ils constituent entre 70% et 80% des gens de lettres, leur représentation dans les histoires littéraires les positionne à hauteur de 93% (en index) et 95% (en notices).

<sup>126</sup> Marina YAGUELLO, *Les Mots et les Femmes : essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*, Paris, Payot, 1978, p. 71.

<sup>127</sup> *Ibid.*

Reste la question non de la « féminisation » mais de l'usage du féminin pour désigner les professions littéraires exercées par des femmes : littératrices, écrivaines, éditrices, autrices, metteuses en scène, etc. Nous avons tenté de le démontrer il y a quelques années, on y lirait à tort une tentative de « féminisation » puisqu'il y a eu en réalité linguistiquement et socialement « disparition<sup>128</sup> ». Tels que le retracent les travaux récents, notamment ceux d'Éliane Viennot<sup>129</sup> et d'Aurore Evain<sup>130</sup>, la règle au XVII<sup>e</sup> siècle est sans ambiguïté : pour les hommes, le masculin, pour les femmes, le féminin. C'est à cette époque que commence à apparaître l'idée que le masculin pourrait servir aux deux sexes, et que l'on cherche à *corriger* l'usage. Or c'est spécifiquement sur les professions lettrées que se cristallisent les corrections, et notamment sur le terme *autrice* qui existe bel et bien. Au siècle suivant, Sylvain Maréchal conclut de cet effort d'effacement : « Pas plus que la langue française, la raison ne veut que... autrice ». Les auteurs du XIX<sup>e</sup> se font plus virulents en matière de ce qu'ils appellent non une correction mais le bon usage. Le masculin l'emporte sur le féminin, règle de Vaugelas, n'a par ailleurs pas de source identifiée. Il nous importait donc, puisque cette histoire d'une littérature en mouvement est aussi celle des écrivaines, de ne pas contribuer à les effacer de l'histoire.

---

<sup>128</sup> Voir notamment Éliane VIENNOT *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin : petite histoire des résistances de la langue française*, Paris, Éditions iXe, 2014.

<sup>129</sup> Aurore EVAÏN, « Histoire d'autrice de l'époque latine à nos jours », *SÉMÉION, Travaux de sémiologie* n° 6, « Femmes et langues », février 2008, Université Paris Descartes, actualisé le 13 novembre 2012, repris en ligne sur le site de la SIEFAR.

<sup>130</sup> Audrey LASSERRE, « La Disparition : enquête sur la “féminisation” des termes auteur et écrivain », dans *Le Mot juste*, sous la dir. des jeunes chercheurs du CERACC, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 51-68.



Première partie :  
Les Guérillères : littératrices dans l'action  
militante (1970-1973)

---



## Introduction

« Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble signifie. Elles disent, que celles qui revendiquent un langage nouveau apprennent d'abord la violence. Elles disent, que celles qui veulent transformer le monde s'emparent avant tout des fusils. Elles disent qu'elles partent de zéro. Elles disent que c'est un monde nouveau qui commence.<sup>131</sup> »

Laissant provisoirement de côté l'Histoire littéraire pour considérer l'Histoire, on a coutume de dire que les textes littéraires s'inscrivent dans un contexte historique dont ils découlent, voire dont ils témoignent. *Les Guérillères* (1969) de Monique Wittig ne déroge pas à cet usage, puisant leur inspiration à la source des mouvements de femmes aux États-Unis, des luttes politiques de l'extrême-gauche en France, et de la guérilla au Vietnam. Mais *Les Guérillères* jouent également un rôle annonciateur : elles préfigurent le Mouvement de libération des femmes en France, elles en deviennent une source littéraire à laquelle de nombreuses femmes du Mouvement viennent tour à tour s'abreuver. En ce sens et pour filer cette fois-ci la métaphore martiale, *Les Guérillères* constituent véritablement une œuvre « pionnière<sup>132</sup> », ainsi qu'a pu l'écrire en 2002 Suzette Robichon. Ouvrant la voie, défrichant les possibles de la lutte, ce poème épique préfigure avec grande précision une décennie de militantisme des femmes, où le littéraire participe de la lutte. *Les Guérillères* elles-mêmes sont d'ailleurs un appel aux armes.

La « guerre des sexes » que *Les Guérillères*, dont le héros est collectif et génériquement féminin, inspirent et annoncent en France implique tout d'abord que les femmes se regroupent, conscientes de leur oppression. « Elles disent qu'elles savent ce qu'ensemble signifie » pourrait servir d'introduction au principe même du Mouvement de libération des femmes où pour la première fois les militantes revendiquent la non-mixité dans la double logique de former un collectif de femmes en lutte et de permettre une prise de conscience facilitée de l'oppression. L'ensemble des femmes trace également les contours de leur autonomie et efface la logique d'une nécessaire complémentarité : « une femme sans un homme, c'est comme un poisson sans bicyclette » scandent les militantes dans les rues parisiennes. Corollaires du principe d'autonomie, *Les Guérillères* portent d'ailleurs aussi en elles-mêmes un principe d'égalité puisque à force égale avec ce qu'elles combattent, les femmes deviennent *guérillères* militantes et non plus *victimes* civiles et pacifiques des actes de guerre.

---

<sup>131</sup> Monique WITTIG, *Les Guérillères*, Paris, Minuit, 1969, p. 120-121.

<sup>132</sup> Marie-Hélène BOURCIER et Suzette ROBICHON (dirs.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes: autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Paris, Éd. Gaies et lesbiennes, 2002, p. 15.

Troupe de femmes guerrières, *Les Guérillères* rappellent, même sans coup férir, les amazones, affirmant historiquement la résistance des femmes à l'oppression des hommes. Elles ouvrent alors un parallèle entre la lutte des sexes et la lutte des classes qui trouve à s'exprimer dès 1970 au sein du premier manifeste collectif du Mouvement dans « L'ennemi principal<sup>133</sup> » de Christine Delphy, l'une des références, avec Monique Wittig, du féminisme matérialiste en France. En ce sens, le pronom « elles » permet à la fois de faire du collectif de femmes le protagoniste de la lutte et de matérialiser ce collectif comme une classe historique et sociale<sup>134</sup>.

L'usage du pronom pluriel féminin chez Wittig est d'ailleurs le point commun entre deux textes qui se situent aux confins historiques du Mouvement. Tout comme *Les Guérillères* qui annoncent en 1969 un combat à venir, *Paris-la-Politique* entérine en 1985 son achèvement : les guérillères sont bien celles qui évoluent au cœur de la fable wittigienne dont le Mouvement de libération est l'objet prophétisé puis concrétisé. Dans les deux textes précise Monique Wittig, « il y a universalisation du pronom *elles* comme on a coutume de le faire à partir du pronom *ils*. C'est une démarche qui a pour but de rendre caduque les catégories de sexe dans la langue.<sup>135</sup> » C'est ici le projet d'un monde nouveau qui commence par la remise en cause (et non l'affirmation) des catégories de sexe qui s'enracinent aussi et avant tout dans et par le langage.

On trouve alors logiquement dans *Les Guérillères* le refus de tout ce qui encouragerait une perception différentielle des sexes, à commencer par une description singulière du corps dit *féminin*. Dans cette logique, la contestation des féminaires, bestiaires du féminin, dont *Le Sexe de la femme* de Gérard Zwang paru en 1967 et réédité en 1968 a été un des modèles de Monique Wittig, traverse l'ouvrage. Dans cette logique également, *elles* refusent la fragmentation de leur corps en manière de blason : « Elles disent qu'elles ne veulent pas être prisonnières de leur propre idéologie.<sup>136</sup> » Là encore, *Les Guérillères* présagent une décennie de militantisme de femmes, où la réappropriation corporelle et (le refus ou la magnification de) la différence des sexes sont au centre des enjeux militants.

---

<sup>133</sup> Christine DUPONT [DELPHY], « L'ennemi principal », in « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*, p. 157-172.

<sup>134</sup> Voir à ce sujet les remarques de Marthe ROSENFELD, « Vers un langage de l'utopie amazonienne : Le Corps lesbien de Monique Wittig », *Vlasta*, mai 1985, vol. 4, p. 55.

<sup>135</sup> Monique WITTIG, « Paris-la-Politique », *Vlasta*, Paris, Collectif Mémoires utopies, n° 4, 1985, p. 10.

<sup>136</sup> Monique WITTIG, *Les Guérillères*, *op. cit.*, p. 81.

En France, certaines soulignent ainsi combien et comment « [l]’œuvre littéraire de Monique Wittig a irradié le mouvement féministe et lesbien en train de naître<sup>137</sup> » alors que d’autres rappellent que *Les Guérillères* en particulier sont devenues dans les années 1970 « un modèle pour la pensée utopique et féministe des pays francophones<sup>138</sup> ». Peu d’œuvres ont produit cet effet. La figure de Wittig elle-même est tout aussi exemplaire du lien qui se tisse entre les actrices littéraires et le militantisme. À l’instar de Monique Wittig en effet, plusieurs littératrices des années 1970 ont non seulement été partie prenante du mouvement de libération des femmes, mais encore l’ont fait advenir. Le terme de littératrices est préféré à tout autre car on trouve au sein des pionnières du MLF certes des écrivaines (Françoise d’Eaubonne, Rachel Mizrahi, Christiane Rochefort, Monique Wittig), dont certaines sont encore en devenir (Cathy Bernheim, Emmanuèle de Lesseps, et dans une certaine mesure Anne Zelensky), mais également des critiques et de futures éditrices (la plus connue d’entre elles est sans contestation Antoinette Fouque).

Loin de prétendre retracer l’histoire du mouvement dans son exhaustivité (car des zones d’ombre se projettent, là où les littéraires ne sont pas), il s’agit tout à la fois d’écrire quelques passages d’une histoire littéraire pour le moment lacunaire<sup>139</sup> et de repenser le rapport du littéraire au politique, mais également de porter un éclairage nouveau sur l’histoire du mouvement de libération des femmes, y compris ici sur ses origines. Les littératrices dont nous retraçons l’histoire sont non seulement des militantes, mais surtout des militantes dont le métier est (ou sera au cours de la décennie) d’écrire, d’éditer, de critiquer. Leur compétence, leur pratique et leur attachement à l’écriture littéraire ont en effet informé le mouvement, lui ont donné une forme particulière. Slogans, chansons, tracts se révèlent tout un matériau militant *et* littéraire : militant *mais* littéraire ? L’attention au sexisme de la langue comme l’exigence d’une révolution culturelle en sont également des indices.

Dès les premières années, les textes littéraires servent la cause des femmes, alors que les femmes mettent leur plume au service de la lutte. Il ne s’agit pas de hasard mais bien de causalité forte : la référence du mouvement – héritage à la fois admiré et contesté – est l’essai d’une femme de lettres, qui devient également une figure tutélaire au cours de la décennie, Simone de Beauvoir. Celle-ci a pu dire à quel point sa position de féministe et d’écrivaine se

---

<sup>137</sup> Suzette ROBICHON, « Monique Wittig, une œuvre pionnière », in Marie-Hélène BOURCIER et Suzette ROBICHON (dirs.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>138</sup> Marthe ROSENFELD, « Vers un langage de l’utopie amazonienne », *op. cit.*, p. 55.

<sup>139</sup> Parmi les histoires littéraires récentes, seule Francine Dugast-Portes consacre quelques pages à cette période en liant écritures de femmes et littérature militante. Mais au regard de l’exercice, y sont uniquement abordées les publications de la deuxième moitié de la décennie qui correspondent à la vague de l’écriture féminine. Voir « Les écritures de femmes, une nouvelle littérature militante », *art. cit.*, p. 304-310.



trouve modifiée par la rencontre des jeunes femmes qui animent le MLF à cette époque, la tirant vers un féminisme radical absolu. À l'origine du Mouvement justement se trouvent notamment une écrivaine, Monique Wittig, et une future éditrice Antoinette Fouque. Toutes deux font partie des « têtes » du MLF, elles dont les options politiques divergent radicalement à l'image des tendances qui s'affirment peu à peu au sein du Mouvement lui-même, elles dont le rapport différentiel à l'écriture trace une ligne de partage infranchissable entre féministes en littérature et partisans différentialistes de l'écriture dite féminine.

Il est à ce sujet fréquent de méconnaître en histoire littéraire la phase qui précède l'écriture féminine et sans laquelle on ne saurait comprendre l'apparition de ce qui s'apparente à un mouvement littéraire : cette phase qui court de 1970 à 1973 et que nous retraçons dans les pages à venir se caractérise non seulement par la présence des littératrices au sein du Mouvement de libération des femmes, pour certaines à des places de meneuses, mais également par l'indice de littérarité fort qui en découle au cœur des pratiques et des actions militantes (chansons, slogans, tracts, essais, récits, etc.). On constate également l'émergence, dès le premier manifeste collectif du Mouvement, d'une dénonciation des difficultés d'accès à la création, notamment à l'écriture, des femmes et d'une réflexion sur les entraves sociales à leur reconnaissance. L'appel à la prise de parole et à la venue à l'écriture de toutes les femmes, sans mention de l'inscription d'une nécessaire féminité, caractérise donc déjà ces premières années. Elle s'accompagne cependant d'un questionnement sur l'apport spécifique des femmes, par rapport aux hommes, lequel ouvre, parfois malgré lui, la voie à la pensée d'une spécificité *féminine*.

Cette période est inaugurée par la manifestation de l'Arc de triomphe en août 1970 qui signe tout à la fois la naissance d'un mouvement social et politique, l'imprégnation du politique par le littéraire et la participation active des littératrices au Mouvement de libération des femmes. C'est le moment de l'action militante des littératrices au sein du Mouvement. Trois ans plus tard, ce moment cède le pas à celui d'une coloration du littéraire par le politique qui se traduit par l'universel revendication d'une création au féminin et par l'apparition de veines littéraires. L'année 1973 voit ainsi paraître l'essai collectif consacrée à *La Création étouffée*<sup>140</sup> préparé par l'écrivaine Suzanne Horer et la peintre Jeanne Soquet, *Le Corps lesbien*, fiction de Monique Wittig, le dernier numéro du journal du Mouvement, *Le torchon brûle*. Cette même année 1973 est celle des débuts des Éditions Des femmes<sup>141</sup>

---

<sup>140</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit.

<sup>141</sup> Par convention et pour éviter toute équivoque, nous avons opté pour la mise en forme typographique suivante : Éditions Des femmes.

(créées en 1972) par Antoinette Fouque et le collectif qui s'est progressivement affirmé comme une tendance (Psychanalyse et Politique).

Le partage entre féministes en littérature et partisans différentialistes de l'écriture dite féminine, préparé par ce terrain, ne vient donc que dans un deuxième temps. À ce propos, en introduction de notre *Histoire d'une littérature en mouvement*, nous avons rappelé comment et pourquoi la commémoration de la date de naissance du Mouvement de libération des femmes avait déclenché à partir de 2008 une véritable guerre des mémoires, précisant également quelle pouvait être la position de l'historienne, de surcroît du littéraire, dans l'établissement d'une histoire qui prétendait à ne pas entrer en lutte. Mais à suivre, pendant des mois, ces multiples fils que sont les récits de mémoire du mouvement, tentant ainsi de remonter à la pelote dévidée de vérité qui devait en être l'origine, un motif propre au mouvement nous est alors apparu : celui de la focalisation multiple. Chacune proposait une histoire du mouvement et de la libération des femmes tout en ayant assisté à cette lutte, à une place bien déterminée : en assemblée générale aux Beaux-Arts, il y a celles qui montaient sur les tables pour réclamer le silence, celles qui continuaient de discuter sur les gradins de l'amphithéâtre, celles qui étaient assises en tailleur depuis l'heure prévue de l'assemblée et cherchaient à écouter celles qui proposaient une action à mener, et celles qui arrivaient avec trois heures de retard, la ponctualité étant un symptôme réputé bourgeois. De chacune de ces positions, naissent une participation et une préhension différente de l'événement.

Ce principe définitoire, jusque dans les récits de mémoire, confirme ainsi, s'il en était besoin, que le Mouvement de libération des femmes en France a été une agrégation d'idiosyncrasies, une mise en commun convergente, et parfois divergente, d'irréductibles singularités. Nous avons souhaité rendre visible ce principe fondamental qui s'accorde d'ailleurs fort bien avec l'irréfragable singularité de l'œuvre en histoire littéraire. Dans le même temps, les groupes du MLF jouent un rôle essentiel dans l'histoire du Mouvement tant par les sociabilités qui s'y nouent que par les réflexions et les actions qui y sont menées. Si d'autres avant nous ont pu proposer une présentation<sup>142</sup> de ces groupes, nous avançons ici un travail de reconstitution inédit par le recensement des membres de chacun de ces groupes et par l'intérêt particulier que nous avons logiquement porté aux groupes qui étaient animés par les littératrices du Mouvement : l'étude de la constitution et des pratiques des Petites Marguerites représente ainsi, nous semble-t-il, un apport indéniable pour les recherches

---

<sup>142</sup> Voir notamment Sylvie COQUILLE, *Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973*, Paris, Mémoire de maîtrise de Paris X – Nanterre, sous la dir. de R. Rémond, 1982 ; GARCIA-GUADILLA BEJIN, NATY, *Libération des femmes, le MLF: Mouvement de libération des femmes*, Paris, Presses universitaires de France, 1981 ; Françoise PICQ, *Libération des femmes : les années-mouvement*, Paris, Seuil, 1993.

ultérieures. Afin de faciliter la compréhension, un schéma détaillé assorti d'une ligne du temps est proposé pour matérialiser les origines et la structuration du Mouvement de libération des femmes à Paris, ainsi que la composition des groupes accueillant des littératrices en leur sein.

Ce sont tout d'abord les origines (1967-1970), tant débattues, que nous présentons en resituant sur ce schéma l'apparition des groupes du FMA (Féminin Masculin Avenir devenu Féminisme Marxisme Action) et de Vincennes. Pour ces deux groupes, nous avons fait le choix de mentionner l'intégralité de leurs membres car de leur rencontre naît le Mouvement de libération des femmes. Les deux principaux groupes d'extrême-gauche qui constituent un vivier de militantes sont également représentés : la GP (Gauche prolétarienne) et VLR (Vive la Révolution). Pour ces deux groupes, nous citons uniquement les militantes qui participent au MLF à partir de 1970. De façon tout à fait lisible, les littératrices se révèlent déjà présentes au sein des groupes du FMA et de Vincennes, elles en sont parfois les instigatrices préfigurant leur rôle moteur au sein du Mouvement. La présence des littératrices au sein des groupes d'extrême-gauche relève d'une configuration différente : d'une part, leur lien à l'écriture et à la littérature est pour toutes en devenir et en cours de maturation, d'autre part elles rejoignent le mouvement une fois que celui-ci est amorcé. Pour ne prendre qu'un seul exemple, Juliette Kahane, devenue par la suite romancière, milite à l'époque à la GP puis à VLR avant de rejoindre pendant un temps Psychanalyse et Politique ; elle figure parmi les vingt-et-une premières sociétaires de la maison d'édition Des femmes à la fin de l'année 1972.

Vient dans un deuxième temps la structuration progressive du MLF en groupes (1970-1973). En effet, lors des deux premières années, les groupes qui se forment prennent moins l'allure d'assemblages définis et clos que celle de mouvantes nébuleuses, les militantes circulant facilement et fréquemment de l'un à l'autre de ces groupes, malgré leurs différences. Au sein du Mouvement, on peut alors distinguer quatre ensembles. Le premier est formé par le groupe des artistes du Mouvement, Les Petites Marguerites, auquel se superpose rapidement un deuxième groupe aux pratiques moins artistiques, Les Féministes révolutionnaires. Les Gouines rouges, qui correspondent en partie à leur tour aux deux premiers groupes, complètent cet ensemble à partir de 1971 en devenant un lieu de réunion uniquement réservé aux lesbiennes. À l'opposé idéologique du groupe des Féministes révolutionnaires, celui Psychanalyse et Politique qui se réunit autour d'Antoinette Fouque forme un deuxième ensemble qui attire de nombreuses femmes du Mouvement. Entre ces deux antipodes, un troisième ensemble est formé par les groupes de quartiers, ainsi dénommés à cause de leur sectorisation par arrondissement parisien. Il s'agit de groupes « femmes »

même si certains se réunissent également, comme ceux du V<sup>e</sup> et du XI<sup>e</sup> arrondissements, en réaction à l'évolution du FHAR (Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire). Françoise d'Eaubonne y participera notamment dans le cadre du journal *Le Fléau social* publié à partir de juin 1972. Des groupes de quartier émergent également, en 1971, le Cercle Élisabeth Dimitriev par l'impulsion conjointe des femmes de l'AMR (Alliance Marxiste Révolutionnaire). Ce cercle n'accueille peu, voire pas, de littératrices.

Les groupes thématiques ou de prise de conscience forment un quatrième et dernier ensemble ; on s'y réunit autour d'un thème fédérateur ou dans l'idée que la circulation de la parole dans un groupe non mixte peut permettre la prise de conscience de l'oppression. Parmi ces groupes, figurent notamment le groupe d'Antoinette Fouque autour de la Sexualité féminine, le groupe Homosexualité animé par Françoise d'Eaubonne et Anne-Marie Gréolois, le groupe des Perverses Polymorphes initié par Margaret Stephenson et auquel participe Marie-Jo Bonnet, le groupe Écologie et féminisme impulsé par Françoise d'Eaubonne et le groupe La Spirale réuni autour de Charlotte Calmis et Catherine Valabrègue. La liste est ici indicative et non exhaustive : la simple consultation du bulletin ou du journal du MLF, *Le torchon brûle*, permet de relever une vingtaine de groupes supplémentaires, évoluant au fil des années, consacrés à des thèmes tout à fait variés. Nous ne consignons ici que les groupes auxquels les littératrices participent avec régularité<sup>143</sup>.

Au sein des groupes dits thématiques ou de prise de conscience, on remarquera certainement que sont mentionnés les groupes définis en 1977 par *L'Histoire du féminisme français*<sup>144</sup> comme gravitant *autour* du MLF. Ces groupes, dont le point commun est d'être lié à la création (littéraire) soit par leur objet, soit par leur initiatrice, doivent, selon nous, figurer de plein droit au sein des groupes du Mouvement<sup>145</sup>. Ainsi, La Spirale (de la communication à la création au féminin), groupe fondé en 1972 par l'écrivaine Catherine Valabrègue et la plasticienne et poétesse Charlotte Calmis se définit comme un groupe féministe de recherche sur la création au féminin. Il réunit une centaine de femmes sur la spécificité féminine, dans

---

<sup>143</sup> L'inventaire que nous présentons est sans doute lacunaire. La participation des militantes à ces groupes informels est nécessairement difficile à reconstituer : l'accès récent et restreint à de rares archives (l'absence d'archives étant le cas le plus fréquent) est un premier frein, auquel s'ajoute la volonté des actrices de préserver l'anonymat des participantes et le contenu de séances ayant à l'époque accueilli des échanges à caractère privé.

<sup>144</sup> Maïté ALBISTUR et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français: du Moyen âge à nos jours*, Paris, des Femmes, 1977, p. 458-461.

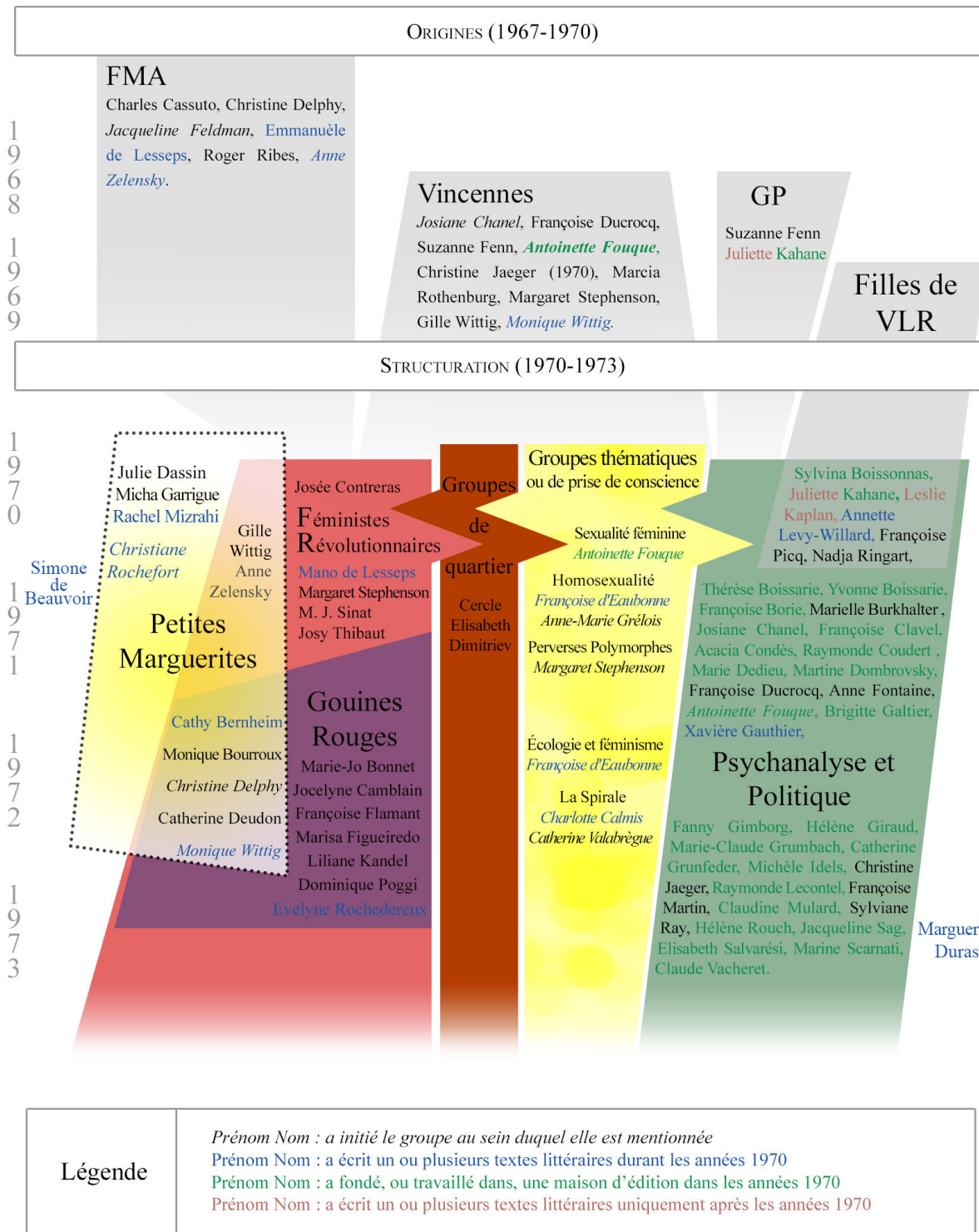
<sup>145</sup> Notre étude portant précisément sur la période allant de 1970 à 1973, nous ne mentionnons pas *Musidora* groupe « de femmes passionnées par le cinéma, professionnelles ou spectatrices » (voir « Ce qu'est l'association *Musidora* », recueil documentaire « Marie-Jo Bonnet », sous chemise 1974, 2 feuilles, Bibliothèque Marguerite Durand) qui se réunit à partir de octobre 1973 et organise en avril 1974 un premier festival. Leur initiative appartient chronologiquement et thématiquement à la deuxième période que nous traçons dans cette décennie. Voir « Écrire, disent-elles (1973-1977) », deuxième partie de notre *Histoire d'une littérature en mouvement*.

une logique de libération d'une création entravée, de libération du langage. Autre exemple, le groupe *Écologie et féminisme* est fondé en 1972 par Françoise d'Eaubonne initiant le premier écoféminisme à la française dont les ramifications s'étendent encore aujourd'hui. Nous retraçons cependant l'histoire de ces deux groupes dans la deuxième et troisième partie car s'ils naissent en 1972, leurs activités s'intensifient ultérieurement, au point de les faire appartenir à un autre moment de la décennie.

Si les deux premières années la circulation d'un groupe à l'autre est possible et fréquente (notamment entre ce que l'on n'appelle pas encore Psychanalyse et Politique et l'ensemble formé par les Petites marguerites et les Féministes révolutionnaires), une ossification s'opère cependant à partir de l'année 1971 pour devenir tangible dès 1972. Symptomatiquement les groupes deviennent tendances. Le Mouvement se fractionne en trois orientations : « Féministes révolutionnaires », « Psychanalyse et Politique » et « Lutte des classes ». La tendance « Lutte des classes » émerge avec le Cercle Élisabeth Dimitriev au sein des groupes de quartier et s'affirme progressivement au fil de la décennie. Elle est composée de femmes, toujours présentes dans les organisations d'extrême-gauche, ayant un pied féministe dans le Mouvement et un pied gauchiste dans les organisations. C'est la seule tendance des trois qui, tout en étant animée par de nombreuses intellectuelles, et notamment de futures écrivaines, dissocie sans ambiguïté l'expression politique de la pratique littéraire. Ce n'est donc qu'au moment où ces femmes font dissidence avec les groupes à la fin de la décennie au sein desquels elles évoluent qu'elles vont retrouver la littérature, l'édition, l'imprimerie, dans une logique militante féministe.

# MOUVEMENT DE LIBÉRATION DES FEMMES À PARIS

## ORIGINES ET STRUCTURATION



La présence des littératrices parmi les militantes et initiatrices du Mouvement n'est pas le seul signe du lien qui se tisse entre la littérature et le Mouvement de libération des femmes. L'usage du texte littéraire comme matériau de l'expression politique, et de la politique comme enjeu des textes littéraires forge également cette corrélation. À travers ces pages, on lira ainsi tout autant l'histoire des littératrices au sein du Mouvement que d'une littérature elle-même au service du mouvement. Cette série textuelle, dont la spécificité est d'être collective dans sa pratique et dans ses formes de diffusion, revendique un usage de la langue qui vise, à l'instar des *Guérillères* de Monique Wittig, à transformer le monde. De la manifestation de rue (slogans, chansons) au texte manifestaire, la libération passe aussi par la venue à l'écriture, les femmes devenant sujet dans la double acception du terme. L'écriture constitue alors le moment d'une prise de conscience de l'oppression et le moyen d'une possible libération. Comme nous le retraçons dans un premier chapitre, le Mouvement se fait, dès l'origine, le lieu des actions poétiques collectives.

Le MLF ouvre alors un questionnement sur la littérature elle-même. D'une part, on l'interroge comme vecteur potentiel de clichés forgeant l'oppression par un dressage socio-politique. C'est par exemple « Le mythe de la frigidité féminine » signé par Christiane Rochefort au sein du premier manifeste collectif du Mouvement, « Libération des femmes : année zéro ». D'autre part, on la dénonce comme le lieu de l'exclusion des femmes. C'est le propos de Jacqueline Feldman dans « La culture, le génie et les femmes ». Cette rupture épistémologique est annonciatrice de la prise de conscience d'une « création étouffée<sup>146</sup> » de laquelle découle bientôt la recherche d'illustres prédécesseuses et l'affirmation contemporaine d'une écriture littéraire des femmes, pour certaines *féminine*. Cette écriture littéraire émergente est alors souvent confrontée à une alternative contrainte par le rapport de genre ; elle n'a d'autre choix possible que la singerie des hommes ou la révolte par l'imposition du point de vue de « la femme ».

Pour mieux comprendre le partage du Mouvement en deux tendances ennemies l'une de l'autre qui trouve à s'illustrer à travers la pratique littéraire mais également à s'irriguer à sa source, nous avons choisi de suivre, dans un deuxième temps, le fil de deux récits des origines du Mouvement, en les confrontant. Ces deux récits matérialisent deux tendances du Mouvement incarnées par deux littératrices : la future éditrice Antoinette Fouque et l'écrivaine Monique Wittig. Deux figures littéraires et politiques se font face : une (future) éditrice et une écrivaine, une étudiante en thèse et une autodidacte, une anti-féministe

---

<sup>146</sup> Référence à Suzanne HORER et Jeanne SOUQUET, *La Création étouffée*, op. cit.

définissant le féminisme comme la « dernière métaphore historiquement connue<sup>147</sup> » du patriarcat<sup>148</sup> et une féministe revendiquant l'influence radicale américaine. L'une donne la priorité à la lutte des classes et l'autre à la lutte des femmes. L'une défend une pratique théorique et une pensée critique inédite menée au sein d'un cercle d'initiées, l'autre une pratique militante de rue donnant voix à la théorie afin de fomentier un mouvement féministe de masse.

Le récit des origines emprunte alors pour la circonstance les atours du portrait : Antoinette Grugnardi-Fouque, de son nom d'épouse qu'elle conservera, est cette future éditrice, à la personnalité charismatique aimantant des dizaines de femmes, à l'origine d'un ambitieux projet éditorial militant qui trouve à se développer à partir de 1973. Elle porte un projet d'affirmation positive du féminin et sa connaissance du milieu intellectuel et littéraire fonde, au sein du Mouvement de libération des femmes, le groupe Psychanalyse et Politique puis la maison d'édition *Des femmes*. Celle-ci vise moins à donner un lieu de publication aux textes militants qu'à faire advenir des textes et une écriture présumée inédite des femmes, et à promouvoir l'écrivaine c'est-à-dire la *femme* qui écrit. L'ensemble de la production écrite d'Antoinette Fouque est quant à elle postérieure à la décennie, car à cette époque, et dans un contexte militant, les textes sont rares et signés collectivement : Antoinette Fouque se définit d'ailleurs comme une femme en mouvement (hors de toute fixation écrite) et refuse de « capitaliser » la parole vivante des membres du groupe.

A contrario, l'œuvre de Monique Wittig est à l'orée des années 1970 exclusivement livresque et continue de s'affirmer durant la décennie. Wittig dit elle-même comment l'adolescence a été le moment d'une prise de conscience conjointe de son féminisme, de son désir pour les autres femmes et de sa vocation d'écrivaine. Déjà reconnue pour son premier texte paru aux Éditions de Minuit au milieu des années 1960, elle est une remarquable militante de terrain, adepte des actions spectaculaires. Elle croit au pouvoir du langage d'agir le réel. Wittig est également la personnalité autour de laquelle gravitent les têtes du Mouvement, forgeuse de liens entre toutes et passeuse de l'histoire des femmes, comme en témoignent déjà les listes de prénoms illustres des *Guérillères*. Si elle participe à plusieurs groupes, elle reste proche de la même tendance féministe, révolutionnaire et matérialiste. Les Petites Marguerites, groupe d'artistes (principalement écrivaines et dessinatrices) réunies

---

<sup>147</sup> Antoinette FOUQUE, *Gravidanza : féminologie II*, Paris, Des Femmes-A. Fouque, 2007, p. 104.

<sup>148</sup> Nous respectons la terminologie de l'époque. Depuis, les travaux de Geneviève Fraisse ont démontré qu'il était impropre de parler de *patriarcat* pour la société française à partir de l'instauration de la démocratie et d'une « république des frères » (voir *Muse de la raison: la démocratie exclusive et la différence des sexes*, Aix-en-Provence, Alinéa, 1989, 226 p.) Elle récuse ceci dit le terme de *fratriarcat* employé par exemple par Françoise Collin (voir notamment *Le Différend des sexes: de Platon à la parité*, Nantes, Éd. Pleins feux, 1999, 76 p.)



autour de la figure de Christiane Rochefort et de l'écriture collective de slogans, chansons, tracts ou articles, sont sa première terre d'accueil. Il y aura ensuite Les Féministes Révolutionnaires et les Gouines rouges. Wittig comme son œuvre annoncent également l'opposition qui s'incarne en littérature, en particulier dans le domaine de l'avant-garde, entre *écriture féminine* et théorisation d'un lesbianisme politique où « les lesbiennes ne sont pas des femmes<sup>149</sup> ».

Wittig et son œuvre se comprennent d'ailleurs aussi à l'aune de cette émergence politique du lesbianisme. Dans un contexte de non mixité, à la fois enjeu et impératif révolutionnaire, et de dissociation de la sexualité et de la procréation, l'homosexualité trouve un lieu favorable où s'exprimer sans répression d'un désir jusque-là socialement jugé anormal. Les femmes du Mouvement remettent ainsi en cause la normativité hétérosexuelle qui ne peut plus s'assimiler à *la* sexualité. Les mots et les textes accompagnent cette évolution, telle que nous la retraçons dans un troisième temps. Dès 1970, Françoise d'Eaubonne invite dans son essai *Éros minoritaire* à la recreation linguistique. Contre les clichés et la mort de la pensée critique, mais également pour des raisons révolutionnaires (le terme correspondant au projet radical), l'homosexualité est rapidement abandonnée par les militantes féministes au profit du « lesbianisme ». Dans le même temps, *Psychanalyse et Politique*, sémantise le terme d'homosexualité de façon inédite, l'assimilant à la présence symbolique d'un seul sexe. Homosexualité ou lesbianisme, la pratique sexuelle est pour certaines vécue comme une option politique et une position révolutionnaire à part entière.

Quatre groupes affleurent alors au sein du Mouvement : le groupe Homosexualité initié par Anne-Marie Grélois et Françoise d'Eaubonne, qui vient de signer son *Éros minoritaire*, celui des Perverses Polymorphes fondé par Margaret Stephenson, auquel participent notamment Anne-Marie Grélois et Marie-Jo Bonnet, celui des Gouines rouges où se retrouvent régulièrement chez Evelyne Rochedereux avec des dizaines de femmes, Monique Wittig, Cathy Bernheim, Marie-Jo Bonnet, Christine Delphy, ou Catherine Deudon, et celui qui se réunit régulièrement chez Antoinette Fouque. Les littératrices, à l'origine du Mouvement de libération des femmes, sont donc également les figures de proue de groupes de parole innovants sur la question lesbienne, qui sont autant de laboratoire de pensée et d'actions. La valence politique du lesbianisme donne en contrepartie matière et forme à une partie de la création textuelle et littéraire du Mouvement : s'y lisent des poèmes, des récits,

---

<sup>149</sup> Geneviève FRAISSE, *Muse de la raison: démocratie et exclusion des femmes en France*, nouv. éd., Paris, Gallimard, coll. « Folio ; 68 », 1995. Voir également *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 61. Sauf mention contraire, toutes les références ultérieures au volume français renvoient à l'édition la plus récente.

des témoignages donnant voix aux chants lesbiens. Cet ensemble, qui rappelle aussi le lien étymologique du lesbianisme à la poétesse Sappho, habitante de l'île de Lesbos, constitue durant les premières années du Mouvement les prémices d'une veine littéraire, écrite à l'encre violette, « couleur de la lavander menace<sup>150</sup> ».

Si l'on a pu écrire récemment que Simone de Beauvoir avait conçu son œuvre, et en particulier *Le Deuxième Sexe*, d'un point de vue hétérosexuel, elle n'en occupe pas moins à l'époque une place de choix au sein du Mouvement et pour les femmes qui participent de celui-ci. Son essai de 1949 est pour toutes un héritage admiré et souvent contesté, comme le confirment les textes rassemblés en 1998 par Catherine Rodgers<sup>151</sup> ; il tient lieu et place, dans l'intimité de la lecture, de « Mouvement avant le Mouvement », pour reprendre l'expression que la philosophe Michèle Le Dœuff nous offre dans *L'Étude et le Rouet*. Avec cet essai, se construit la possibilité d'un féminisme nouveau, faisant voler en tesselles la mosaïque pourtant bien assemblée de l'éternel féminin. Tout contre lui, se développe une pensée différentialiste qui vise à réévaluer le féminin, que l'essai n'a de cesse de disqualifier, et à reposer une différence que Beauvoir cherchait à « neutraliser ». Mais dans un cas, comme dans l'autre, la lecture du *Deuxième Sexe* est un préalable commun et de la formation intellectuelle, et des œuvres de ces femmes qui, dans les années 1970, suscitent le Mouvement de libération des femmes en France. C'est ainsi que nous entamons le quatrième moment d'une histoire des littératrices dans l'action militante consacré à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes ».

Figure de proue de ce jeune Mouvement, le nom de Simone de Beauvoir sert d'étendard ou d'emblème aux militantes comme à leurs actions. Loin d'être née féministe, elle l'est devenue, au contact des féministes et du féminisme – radical – de la deuxième vague. Militante et femme de lettres, l'autrice du *Deuxième sexe* est une figure tout aussi attractive pour les militantes que potentiellement répulsive pour les femmes de lettres, tant il apparaît encore évident à cette écrivaine exceptionnelle que les femmes, à cause de leur situation, sont en littérature inférieures aux hommes. Alors que le féminin constitue selon son œuvre un « problème », elle ne peut être qu'un repoussoir pour celles qui écrivent, au moment même où le féminin apparaît consubstantiel de certaines écritures. Ses prises de position éclairent d'ailleurs, parfois avant l'heure, l'antagonisme entre *féministes* en littérature et écriture *féminine*. Durant les années 1970, Beauvoir offre une reconnaissance historique au

---

<sup>150</sup> Anonyme [Monique Wittig], « Un moie est appar... », *Le torchon brûle*, n° 5, [n. d. 1973], p. 3 et *Revue Minuit*, 1972, p. 44.

<sup>151</sup> Catherine RODGERS, *Le « Deuxième Sexe » de Simone de Beauvoir: un héritage admiré et contesté*, Paris ; Montréal (Québec), l'Harmattan, 1998.

Mouvement en lui consacrant une partie de *Tout compte fait* (1972) mais ne publie dans l'ensemble aucun texte littéraire qui soit profondément marqué par son engagement militant. C'est donc la figure de l'intellectuelle au service de la cause des femmes dont nous restituons l'histoire, et la filiation parfois conflictuelle, des militantes, et en particulier des écrivaines du Mouvement, avec *Le Deuxième Sexe*.

Le Mouvement se caractérise enfin, durant ces premières années d'activité, par des pratiques manifestaires innovantes, dans la pragmatique du discours (banderoles, vêtements, gestes) mais aussi et surtout dans le discours lui-même qui est l'objet de séances d'écriture collectives. Dans « Une plume au service de la révolution : de l'expression politique et de l'écriture littéraire », nous considérons les slogans, les tracts, les chansons mais également les poèmes et récits de vérité ou de fiction dont on retrouve la trace dans le journal du Mouvement de libération, *Le torchon brûle* entre 1971 et 1973. Là encore, le repérage, le recensement mais aussi la transcription (en annexe) que nous proposons sont inédits et permettent d'envisager de multiples développements pour la recherche. Parmi ces textes, certains sont littéraires, d'autres s'apparentent plutôt à des éclats de littérarité, tant par le reflet de la pratique littéraire que l'on y aperçoit que par le rapport même qui se tisse à la littérature et à la politique reconnues à cette époque. Autant de preuves qu'écriture littéraire et expression politique, bien loin d'être incompatibles, sont pour la circonstance souvent mêlées.

L'influence du surréalisme en constitue un indice de qualité. Elle se lit tout autant dans le projet de changer la vie entière par les luttes, associant Marx et Rimbaud à la manière d'André Breton que dans celui de mettre au service de la lutte un savoir-faire littéraire. Plusieurs femmes au sein du Mouvement transmettent ainsi la pensée et l'œuvre surréaliste tout en la contestant – notamment pour son versant misogyne. Le groupe le plus évidemment vecteur de surréalisme est celui des artistes des Petites Marguerites, Christiane Rochefort tenant un rôle de choix dans cette configuration. Un projet commun affleure, celui de la réinvention de la figure de l'artiste et parfois de la matière même d'une création au féminin ouverte à tous les possibles. On ne saurait négliger en ce sens l'essai de Xavière Gauthier, *Surréalisme et Sexualité*, publié en 1971. L'universitaire – l'essai est une version remaniée d'une thèse de philosophie – et future écrivaine, fréquente à cette époque le groupe d'Antoinette Fouque, et développe dans cet écrit une critique de la position subversive d'un surréalisme qu'elle évalue comme un mouvement conservateur en matière de sexes et de sexualité. L'intérêt de *Surréalisme et Sexualité* est également d'exemplifier la possible interaction générationnelle en matière d'influence car c'est dans cet écrit que Xavière

Gauthier propose pour la première fois le terme et le concept de « femellitude\* » qui ouvre la voie de l'écriture *féminine*.



## I. À l'origine du MLF : une action poétique collective

« La poésie n'est pas imaginaire, tout est réel<sup>152</sup> »

« Nous avons appris de Freud la force de dévoilement du *Witz* et de la poésie, nous croyions à "l'efficacité symbolique" [...] nous savions que la gerbe à "la femme inconnue du soldat" avait plus pour la libération des femmes que nombre de dissertations sur la condition féminine.<sup>153</sup> »

L'histoire d'une littérature au croisement d'un mouvement politique et social commence nécessairement après, possiblement avec, l'apparition de ce mouvement. Faire coïncider l'origine d'une littérature en mouvement avec l'origine du Mouvement lui-même est un signe fort : celui d'une histoire qui cherche à retracer la part active des littératrices dans l'action politique, mais également celui de l'efficacité du littéraire au sein du politique. Les deux espaces peuvent d'ailleurs à force de superposition être amenés à, provisoirement, s'identifier : la libération des femmes passe par la pratique de la littérature, dont l'une des visées est, à cette époque, de libérer les femmes. Présentes dès l'origine, Monique Wittig, Christiane Rochefort, ou encore Antoinette Fouque, ne participent pas seulement au Mouvement de libération des femmes, elles sont parmi les pionnières qui favorisent son apparition au seuil de la décennie 1970, en cette « année 0 » de la libération. Et en retour, dès son apparition, le Mouvement se marque d'une empreinte littéraire prononcée qui contribue à faire des textes littéraires le matériau récurrent de la mobilisation politique, et de la politique l'enjeu éclairant de certains textes littéraires, dans leur poésie comme dans leur thématique. Pourtant, relater l'apparition du Mouvement, pour y montrer en premier lieu l'influence des littératrices, et la présence du littéraire, n'est pas chose *aisée*.

Écrivant l'histoire d'un mouvement, on se doit logiquement de s'interroger en premier lieu sur le moment à partir duquel celui-ci peut être saisi comme tel, sur l'instant précis où l'on peut dire que l'ensemble formé par la réunion collective s'en distingue pour *faire* mouvement. Doit-on alors parler d'acte de naissance ou de premiers pas ? Et si le mouvement social se met en marche à ce moment précis, la littérature suit-elle, de fait, réellement du même pas ? Reprenant en la désignant comme telle la métaphore d'une viviparité toute humaine pour penser le mouvement, nous avons considéré l'acte de naissance, ici la manifestation de l'Arc de Triomphe, comme antérieur à l'instant précis où l'ensemble formé

---

<sup>152</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le mythe de la frigidité féminine », art. cit., p. 131.

<sup>153</sup> Liliane KANDEL, « Le sexisme, et quelques autres ennemis principaux », « La transmission Beauvoir », *Les Temps Modernes*, janvier-mars 2008, n° 647-648, p. 119.

par la réunion collective se met en mouvement, le 26 septembre 1970<sup>154</sup>, lors de la première assemblée générale réunissant plus de cent femmes à Paris. Deux métaphores, plutôt qu'une, se conjuguent alors pour penser cette mise en mouvement : celle toute humaine où les premiers pas suivent l'acte de naissance d'une entité dont la gravidité ne fait cependant aucun doute, et celle d'une configuration de combat, où le corps collectif fait mouvement après qu'on lui a fait signe. Les femmes qui affluent vers les Beaux-Arts ce jour-là répondent en effet à un appel collectif à la libération des femmes, lancé publiquement et précisément un mois auparavant, le 26 août 1970, par une dizaine de féministes convergeant vers l'Arc de Triomphe, accompagnées de la « force de dévoilement du *Witz* et de la poésie », et, pour certaines, aussi, de leur notoriété d'écrivain-e (Rochefort, Wittig).

La seconde raison de cette difficulté de la relation tient à l'histoire même du Mouvement de libération des femmes. Si le sentiment d'appartenance est déterminant pour appréhender un mouvement social, il paraît en conséquence logique de pouvoir s'appuyer sur une mémoire commune de l'origine. Pourtant, dans le cas du Mouvement de libération des femmes, lequel incrémente une scission définitoire entre féministes universalistes et différentialistes, l'origine est bien loin d'être en partage. Elle ne recouvre pas la même acception pour toutes et ne désigne donc pas la même réalité. Que l'expérience commune ne se sédimente pas au fil des années en un tout unifié semble, somme toute, attendu, mais que ces expériences tout aussi distinctes que les individus qui les ont faites s'agrègent en deux séries cohérentes de mémoire collective mérite à la fois précision et explicitation tant elles disent *quelque chose* du Mouvement de libération des femmes. Ainsi, le point de départ du Mouvement, son acte de naissance, est pour les féministes la première apparition, la première *manifestation* du phénomène, soit l'action publique de l'Arc de Triomphe le 26 août 1970. Au contraire, pour certaines différentialistes à la tête desquelles se place Antoinette Fouque, l'origine désigne les circonstances de l'apparition du phénomène, sa *genèse*, soit la réunion du groupe, que l'on appellera éphémèrement et ultérieurement de Vincennes, à partir d'octobre 1968.

À compulser les témoignages parus dès la fin des années 1970, à comparer la commémoration différée des quarante ans du Mouvement, l'une en 2008 par Antoinette Fouque et les Éditions Des femmes, l'autre en 2010 par les actrices du MLF non déposé, les deux acceptions semblent bien irréconciliables. Choisir, comme nous le faisons ici, d'établir

---

<sup>154</sup> La date de cette première assemblée générale diffère dans les mémoires. On trouve également mention du mois d'octobre (voir par exemple Hervé HAMON et Patrick ROTMAN, *Génération: récit, 2 : Les années de poudre*, [Nouvelle éd.], Paris, Seuil, 2008, p. 236).

l'acte de naissance du MLF en date du 26 août 1970, n'est cependant pas opter pour une acception, une tendance, ou un « camp », contre un autre ; c'est au contraire souscrire à l'exigence d'une histoire du littéraire au croisement du mouvement social dans la pleine définition manifestaire et collective de celui-ci. Retenir le 26 août 1970 ne revient pas non plus à se soumettre à une économie phallique\* de la dépense, de la manifestation, de la publication au détriment d'une symbolique de l'oralité génésique, c'est au contraire considérer que l'acte de naissance manifestaire, publique et médiatique suit effectivement la genèse collective du Mouvement au sein non d'un groupe mais de plusieurs groupes premiers, chacun étant représenté par quelques-unes de ses membres lors de la manifestation de l'Arc de Triomphe.

La rencontre de ces groupes premiers permet ainsi de saisir, par la prise en compte de la gravidité du Mouvement, que deux groupes militants et un cercle d'artistes le préfigurent ; en se reconfigurant à partir de cette rencontre, ils donnent visage à deux tendances antagonistes du Mouvement, dont le terrain d'affrontement pendant cette période sera également et principalement le littéraire. L'un de ces groupes, celui de Vincennes, a été fondé par deux littératrices qui illustrent et incarnent cette scission, toutes deux sont proches de l'avant-garde littéraire : Antoinette Fouque, alors étudiante en littérature comparée, et Monique Wittig, écrivaine proche du Nouveau Roman. Un autre groupe, FMA, fondé par Anne Zelensky et Jacqueline Feldman, a été rejoint en 1968 par Emmanuèle de Lesseps, étudiante en sociologie et nouvelliste, et par Christine Delphy, sociologue qui prendra politiquement position au cours de la décennie contre l'écriture féminine. À la fin de la première année du Mouvement, l'ancien groupe de Vincennes, retranché de celles qui aiment à se désigner comme les « quatre dures », donne naissance à Psychanalyse et Politique, autour de la figure charismatique d'Antoinette Fouque. Les membres du FMA, qui continue de perdurer au sein du MLF, rejoignent avec Monique Wittig le cercle d'artistes qui se fait appeler Les Petites Marguerites autour de Christiane Rochefort. De ce groupe provient la tendance des Féministes révolutionnaires dont l'affrontement avec la tendance Psychanalyse et Politique structure et l'histoire du Mouvement en général, et l'histoire d'une littérature en mouvement en particulier. Donner sa pleine force aux groupes au sein desquels le Mouvement s'origine, c'est alors aussi proposer d'infléchir l'ouvrage fondateur de Françoise Picq, en démontrant que les « deux façons de réfléchir collectivement à l'identité des femmes, deux façons de concevoir la différence des sexes [,] qui coexistent et se rencontrent de moins en moins » au sein du Mouvement n'attendent pas que le « temps de la découverte » soit révolu



pour « se fige[r] en normes contradictoires<sup>155</sup> ». Ces deux orientations, dès l'origine présentes et hostiles l'une à l'autre, participent du Mouvement en France, forgeant sa spécificité.

De la manifestation de l'Arc de triomphe au premier manifeste collectif qui paraît à l'automne 1970, dans *L'Idiot international*, sous le titre « Libération des femmes : Année 0 », le Mouvement, tel qu'il s'agrège progressivement, se fait publiquement connaître en ayant recours à un usage de la langue qui vise à transformer le monde. Ce moment du langage, qui est également celui de toute une décennie, ne saurait, à lui seul, être définitoire d'un mouvement littéraire, mais il en est l'amorce. Et il est aussi un indice de la présence et de l'influence des écrivaines, et plus généralement des littératrices, à l'avant-garde du Mouvement. Cette efficence du littéraire est dès l'origine perceptible au travers des slogans et chansons, façonné-e-s collectivement par les militantes, parmi lesquelles Christiane Rochefort ou Monique Wittig tiennent une place d'élection. Textes premiers du Mouvement, ils sont les précurseurs d'une littérature mise au service de la lutte, comme en témoigne le premier manifeste commun où prose narrative et essai participent de ce geste inaugural manifestaire et collectif de libération des femmes. Car « il y a bien une libération qui se joue tout de suite, libération de celles qui écrivent, seules ou à plusieurs, et de celles qui allaient lire<sup>156</sup> » écrit la journaliste Martine Storti à propos de cette première parution colligée de textes écrits et rassemblés par *quelques militantes*. Loin d'être uniquement le sujet programmatique du texte, la libération passe effectivement par la venue à l'écriture et par le partage promu par la lecture de textes dont la littérarité est mise au service de la cause des femmes.

### **A. *Sous l'Arc de Triomphe : la force de dévoilement de la poésie***

Le 26 août 1970, pour le cinquantième anniversaire du suffrage féminin aux États-Unis, les Américaines font grève. En France, des femmes décident d'une opération de soutien et préviennent les journalistes. À l'heure dite, se dirigeant vers l'Arc de Triomphe, place de l'Etoile à Paris, des féministes défilent, sous l'égide de quatre slogans<sup>157</sup> déployés sur autant de banderoles. Deux d'entre eux, restés célèbres, sont devenus les textes premiers<sup>158</sup> du

---

<sup>155</sup> Françoise PICQ, *Libération des femmes*, *op. cit.*, p. 129.

<sup>156</sup> Martine STORTI, *Je suis une femme, pourquoi pas vous ? : 1974-1979, quand je racontais le mouvement des femmes dans Libération*, Paris, M. de Maule, 2010, p. 9.

<sup>157</sup> Par ordre d'apparition dans le cortège : « Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme », « Libération : solidarité avec les femmes en grève aux USA », « Un homme sur deux est une femme » et « Libération ».

<sup>158</sup> Nous faisons référence au titre choisi par Cathy Bernheim, Lilane Kandel, Françoise Picq et Nadja Ringart pour présenter les premiers écrits du mouvement (*Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*). « Un homme sur deux est une femme » est le premier texte retenu (*ibid.*, p. 11).

mouvement de libération des femmes : « Un homme sur deux est une femme » et « Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme ». Sous l'Arc de Triomphe, symbole depuis sa construction napoléonienne du triomphe guerrier de la nation française, se trouve en effet, depuis le 11 novembre 1920, la tombe d'un soldat inconnu mort pour la France durant la Première Guerre mondiale. À cette femme, plus inconnue encore que l'inconnu mis en terre au centre de la place de l'Étoile, elles destinent une gerbe de fleurs qu'elles ne déposeront jamais, la police appréhendant une partie du groupe dès son arrivée. C'est ainsi que naît ce que les médias appellent bientôt, par homologie au *Women's liberation* américain, le mouvement de libération de *la* femme<sup>159</sup>, rapidement amendé à la demande des « femmes en lutte<sup>160</sup> » elles-mêmes en mouvement de libération *des* femmes. Sur le tract d'appel à la manifestation distribué ce jour-là, on peut lire « Libération des femmes – Année 0<sup>161</sup> ».

Parmi la dizaine<sup>162</sup> de féministes à l'origine de l'action spectaculaire de l'Arc de Triomphe, quatre sont entrées (ou, pour l'une d'entre elle, est sur le point d'entrer) en littérature : Monique Wittig, Christiane Rochefort, Emmanuèle de Lesseps et Catherine Bernheim. De générations *a priori* bien différentes, elles sont dans une situation de carrière de fait distincte. À 35 ans, Monique Wittig est une écrivaine d'avant-garde déjà reconnue, saluée par les nouveaux romanciers dès son entrée en littérature chez Minuit avec son premier « roman », *L'Opoponax*, en 1964. Le texte, primé par le Médicis, se signale tant par l'intrigue (l'enfance d'une petite fille, féministe et lesbienne) que par le travail formel qui préside à son

<sup>159</sup> La presse mentionne également « Mouvement de libération de la femme *française* », lui attribuant parfois, et à tort, trois mille adhérentes (voir « Une gerbe pour la femme du soldat inconnu », *L'Aurore*, jeudi 27 août 1970, page 3).

<sup>160</sup> Signature collective figurant sur le ruban violet de la gerbe de fleurs.

<sup>161</sup> Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>162</sup> Le chiffre longtemps débattu, ainsi que la liste des présentes, a été donné en premier lieu par Christine Delphy dans « Les origines du Mouvement de libération des femmes en France » (*Nouvelles Questions féministes*, n° 16-17-18, 1991, p. 142), soient neuf féministes. Dans *Debout !* (documentaire de Carole Roussopoulos), Christine Delphy justifie sa certitude de façon pragmatique : huit d'entre elles pour tenir les quatre banderoles et une pour la gerbe de fleurs. Mais Margaret Stephenson, qui porte actuellement le nom de Namascar Shaktini, n'est pas mentionnée par Christine Delphy alors qu'elle est l'« américaine non identifiée » par la presse. Cathy Bernheim la dépeint d'ailleurs sous le prénom transposée d'Élisabeth dans *Perturbation, ma sœur, naissance d'un mouvement de femmes, 1970-1972*. Dans *À tire d'elles: itinéraires de féministes radicales des années 1970* (Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007), Françoise Flamant a recueilli son récit de l'Arc de Triomphe, où elle confirme avoir été parmi les neufs manifestantes. Parmi ses souvenirs, on lit celui de Christine Delphy craignant qu'elles ne soient que huit et accueillant avec soulagement l'arrivée d'une neuvième manifestante. Cathy Bernheim dénombre quant à elle six femmes, dont elle-même, sans mentionner leur nom (Cathy BERNHEIM, *Perturbation, ma sœur : naissance d'un mouvement de femmes : 1970-1972, nouvelle éd. revue et augmentée*, Paris, Éditions du Félin, 2010, p. 79). Enfin Catherine Deudon, qui n'était pas présente à la manifestation, en dénombre dix dans *Un mouvement à soi : images du mouvement des femmes (1970-2001)* : Cathy Bernheim, Monique Bourroux, Julie Dassin, Christine Delphy, Emmanuèle de Lesseps, Christiane Rochefort, Janine Sert, Margaret Stephenson, Monique Wittig et Anne Zelensky (Catherine DEUDON, *Un mouvement à soi : images du mouvement des femmes, 1970-2001*, Paris, Syllepse, 2003, p. 5). La liste est identique à celle donnée par Namascar Shaktini (*On Monique Wittig: theoretical, political and literary essays*, Urbana, University of Illinois Press, 2005, p. 4).

élaboration : l'universalisation d'un point de vue par l'emploi du pronom indéfini « on ». Comme Wittig le précise elle-même, l'écriture de *L'Opoponax* relève bien d'« un projet politique<sup>163</sup> », féministe et lesbien. L'ouvrage est d'ailleurs explicitement pensé à l'aune d'une « écriture politique<sup>164</sup> ». Son deuxième texte, *Les Guérillères*, paru un an avant la manifestation de l'Arc de Triomphe, poursuit ce projet et devient l'un des livres *mana* de la « génération MLF ». Avec Christine Delphy<sup>165</sup>, également à l'origine de l'action du 26 août, Wittig s'est procuré<sup>166</sup> la gerbe de fleurs que l'inscription tracée sur un ruban violet dédie « À la femme inconnue du soldat ». Proche d'Emmanuèle de Lesseps depuis son retour des États-Unis à la fin des années 1960 – les deux femmes se sont d'ailleurs rencontrées à New York en 1965<sup>167</sup> –, Christine Delphy l'est également de Monique Wittig<sup>168</sup> : chacune prendra notamment position, quelques années plus tard, contre l'écriture féminine.

Alors que Christine Delphy se trouve en tête du cortège pour mener la gerbe vers le centre de la place de l'Etoile, elle est suivie, à quelques pas seulement, par une autre écrivaine : Christiane Rochefort, en retrait sur sa gauche, étaye en effet une banderole « Libération : solidarité avec des femmes en grève aux USA ». Les gardiens de l'ordre surgissant quelques minutes plus tard, elle est emmenée avec six autres « camarades » pour « contrôle d'identité ». Écrivaine reconnue, Christiane Rochefort l'est pourtant également ; ses romans bénéficient d'un succès qui n'est pas que d'estime. Plus encore que *Le Repos du guerrier* (1958), adapté pour l'écran au début des années 1960 par Roger Vadim<sup>169</sup>, ou que *Les Petits Enfants du siècle* (1961), *Les Stances à Sophie* font à l'époque référence aux yeux des femmes en lutte.

Ce roman de la révolte contre l'institution maritale, dont le titre est emprunté à une chanson<sup>170</sup> paillarde, parodie « D'elle à lui » de Paul Marinier, met au jour l'enfermement que représente le mariage, dans la bourgeoisie des années 1960, pour une femme. Publiées chez Bernard Grasset en 1963, *Les Stances* sont rééditées en livre de poche en cette même année

---

<sup>163</sup> « Monique Wittig raconte... », entretien avec Josy Thibaut, « MLF, Le mythe des origines », *op. cit.*, p. 65.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>165</sup> Depuis six mois, la sociologue rédige « L'ennemi principal », texte qui sera publié sous le pseudonyme de Christine Dupont dans le numéro de *Partisans* à l'automne 1970. Par crainte de représailles de son employeur (elle vient d'être recrutée par le CNRS), elle est la seule à porter des lunettes noires le jour de la manifestation.

<sup>166</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, Paris, Calmann-Lévy, 1977, p. 55.

<sup>167</sup> Emmanuèle de Lesseps considère cette première rencontre comme déterminante dans son parcours de femme en lutte puisque c'est grâce à son échange avec Christine Delphy qu'elle prend conscience qu'elle est féministe (Entretien personnel avec l'autrice, 16/01/2013).

<sup>168</sup> Depuis la rencontre des groupes premiers (voir p. 74).

<sup>169</sup> *Le Repos du guerrier* est adapté et réalisé par Roger Vadim à partir du roman de Christiane Rochefort. Il sort en salle le 5 septembre 1962, réunissant à l'écran Brigitte Bardot et Robert Hossein.

<sup>170</sup> Notamment interprétée par Yvette Guilbert (1865-1944), compositrice et interprète du café-concert, de laquelle le peintre Toulouse Lautrec a laissé plusieurs portraits.

1970 où Rochefort, fait paraître sous l'intitulé générique du « récit », *C'est bizarre l'écriture*, titre qui livre par transparence la teneur de cet essai littéraire. Mais *Les Stances à Sophie*, qui se verront l'année suivante adaptées pour le grand écran par Moshé Mizrahi (1971), mari de Rachel Mizrahi<sup>171</sup>, témoignent aussi de l'intérêt pour et de l'importance de la chanson dans le travail littéraire d'une écrivaine qui, à 53 ans, met sa plume au service de la lutte des femmes pour devenir, à l'instar de Monique Wittig notamment, l'une des parolières<sup>172</sup> du mouvement. « Dès les premiers signes d'un mouvement féministe collectif, Christiane Rochefort est immédiatement active [...] sa notoriété n'a en rien empêché une présence constante et particulièrement créative<sup>173</sup> » se souvient notamment Cathy Bernheim.

À 24 ans, Catherine, dite Cathy, Bernheim ne publie pas encore mais elle écrit. Dès l'âge de 14 ans, Cathy Bernheim compose de la poésie – son père édite d'ailleurs une plaquette de ses poèmes – et plus tard des romans mais « sans parvenir à trouver sa voix/e<sup>174</sup> ». *Poubelle de riche*, commencé en janvier 1970 et laissé inachevé à la veille de la manifestation de l'Arc de Triomphe, est son huitième roman inédit. Ou plus exactement le huitième roman inédit de *Perturbation*<sup>175</sup>, personnage d'inspiration autobiographique du récit éponyme de Cathy Bernheim qui retrace les deux premières années du mouvement : *Perturbation* est à la fois un double sororal et une fraction passée de l'autrice. Le Mouvement la met alors, selon ses propres mots, sur le bon chemin. Proche de Christiane Rochefort, Cathy Bernheim compose également des chansons, poèmes et autres « cadavres exquis » et poursuivra son « aventure graphomaniacale en proposant des textes courts ou des poèmes dans les journaux, livres et revues publiés dans un contexte bien précis : celui de la libération des femmes.<sup>176</sup> » Dans les années 1970, elle traduira aussi et pour la première fois en français l'autobiographie<sup>177</sup> d'Angela Davis, intellectuelle militante des droits civiques, marxiste et féministe, qui une semaine avant la manifestation de l'Arc de Triomphe est placée par le directeur du FBI, J. Edgar Hoover, sur la liste des dix fugitifs les plus recherchés d'Amérique.

Agée, comme Cathy Bernheim, de 24 ans au moment de la manifestation de l'Arc de Triomphe, Emmanuèle, dite Mano, de Lesseps est licenciée de sociologie – elle prépare une

---

<sup>171</sup> Voir pour cette écrivaine, proche de Christiane Rochefort, *infra* p. 123.

<sup>172</sup> Elle écrit par exemple en cette année 1970 « Le Pouvoir est au bout du phallus » et « La Complainte ».

<sup>173</sup> Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*, p. 49..

<sup>174</sup> Entretien avec Cathy Bernheim, 24/02/2012.

<sup>175</sup> Cathy BERNHEIM, *Perturbation, ma soeur*, *op. cit.*, p. 216-218.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 219.

<sup>177</sup> Angela DAVIS, *Autobiographie*, traduit de l'américain par Cathy Bernheim [*An Autobiography*, 1974], Paris, Albin Michel, 1975.

maîtrise consacrée au sexisme dans les manuels scolaires<sup>178</sup>. Un an auparavant, elle publiait au Mercure de France un recueil de nouvelles écrites au sortir de l'adolescence : *L'Époque de Bertrand*. Les cinq nouvelles qui composent le recueil – « Ce qui dépasse », « L'intruse », « Stratégies », « Les grandes voiles des sœurs » et « L'Époque de Bertrand » – ont en effet été écrites autour de 1964 ; elle avait alors 18 ans et venait de terminer l'intégralité de l'œuvre proustienne. C'est une des sœurs de Lesseps qui donne *L'Époque de Bertrand* à lire au Mercure de France, confirmant que la littérature est une affaire de famille : alors que la mère d'Emmanuèle de Lesseps est codirectrice littéraire pour la maison Hatier, sa sœur Marielle est journaliste et traductrice, à l'instar de sa sœur aînée Béatrice, également écrivaine, mais à cette époque décédée. Chacune des cinq filles de cette famille de sept enfants fait, très jeune, de l'écriture son métier ou son loisir. Se consacrant depuis le début de ses études à l'analyse du social, Emmanuèle de Lesseps se sent pourtant en décalage avec la parution de ces nouvelles : elle saisit malgré tout l'occasion qui lui est offerte de publier. Après cette parution remarquée, le magazine *Vingt ans* lui passera commande. Certes, Emmanuèle de Lesseps contribue au Mouvement par l'écriture de nombreux tracts, mais c'est « Le Viol », récit tout à la fois personnel et politique publié quelques mois après la manifestation de l'Arc de Triomphe dans le manifeste « Libération des femmes : année 0 », qui signe véritablement son entrée en écriture au sein de la lutte des femmes.

Si les quatre littéraires de l'Arc de Triomphe sont toutes des traductrices – Wittig a collaboré avec Herbert Marcuse pour donner une version en langue française de *One-Dimensional Man, Studies in the Ideology of Advanced Industrial Society* aux Éditions de Minuit (1968), Rochefort traduit de l'hébreu les textes d'Amos Kenan, auteur israélien ayant séjourné en France de 1954 à 1962, et dont on dit qu'il inspira *Le Repos du guerrier* – la translation linguistique de pensée féministe institue un degré d'affinité intellectuelle entre Cathy Bernheim et Emmanuèle de Lesseps. Elle traduira ainsi de l'américain, en 1971, une autre figure du féminisme américain radical, Valérie Solanas et son *SCUM Manifesto*, publié aux États-Unis en 1967 avant sa tentative d'assassinat sur Andy Warhol ; à ce texte Cathy Bernheim donnera quant à elle une introduction dans *Le torchon brûle*<sup>179</sup> sous le titre « SCUM ou l'écume inconnue ». Outre la sociologue Christine Delphy déjà mentionnée, sont

---

<sup>178</sup> Mémoire qu'elle laisse inabouti pour reprendre sa maîtrise de sociologie en 1973 sur « Le divorce comme révélateur de la situation économique des femmes » (Entretien personnel avec l'autrice, 16/01/2013).

<sup>179</sup> *Le torchon brûle*, n° 4, [n.d. 1972], non paginé. Texte publié anonymement à l'époque.

présentes en ce moment – qui ne se sait pas encore historique – Julie Dassin<sup>180</sup> et Monique Bourroux, musicienne et danseuse proche de Christiane Rochefort, Rachel Mizrahi et Cathy Bernheim, depuis leur rencontre au théâtre du Lucernaire en 1969, Janine Sert, Frédérique Daber<sup>181</sup>, Anne Zelensky, agrégée d'espagnol et enseignante en deuxième cycle qui fondera par la suite « La ligue du droit des femmes » avec Simone de Beauvoir, et Margaret Stephenson<sup>182</sup>, américaine diplômée de littérature comparée, alors en thèse<sup>183</sup> avec Roland Barthes.

« Libération » scandent en chœur les manifestantes de l'Arc de Triomphe. Mais si le slogan, forme brève au contenu et à la forme lapidaires, est étymologiquement un cri de guerre<sup>184</sup>, la formule d'un appel au ralliement, que nous enseignent ces premiers jets de pierre linguistiques sur l'ambition des féministes qui en s'approchant du monument réussirent à faire signe à d'autres ? De quoi appelaient-elles exactement à se libérer ? En premier lieu, de l'invisibilité. La formule « un homme sur deux est une femme » frappe l'esprit : si la moitié de la population est occultée, c'est parce que le langage joue un rôle premier dans l'effacement programmé des femmes. Le slogan manifeste tout d'abord le procédé langagier qui consiste à entendre grammaticalement le masculin comme un neutre, à faire de l'homme (*vir*) le modèle générique de l'humain (*homo*). Mais plus encore, en utilisant le terme « homme » comme un masculin réputé neutre ou générique, on exerce sa faculté de langage au détriment des femmes. Le slogan permet de révéler l'opposition hiérarchisée de genre : si hommes et femmes sont humains, parler des hommes dans une acception prétendument générique revient non seulement à gommer une partie de l'espèce humaine mais encore à ne pas attribuer à cette partie occultée le pouvoir de représenter le tout. La libération passe donc par une pratique nouvelle du langage : autre et séditeuse. Les chaînes portent en elles la clé de l'oppression qu'elles exercent, car, pour le dire avec les mots de Monique Wittig, « nous

---

<sup>180</sup> La chanteuse Julie Dassin, non mentionnée par Christine Delphy (« Les origines du Mouvement de libération des femmes en France », art. cit.) mais citée par la presse, accompagnait probablement Christiane Rochefort, toutes deux étant amies et membres du groupe Les Petites Marguerites (voir p. 123).

<sup>181</sup> Elle traduit également de l'anglais, de l'allemand et du néerlandais, à la fin de la décennie. Selon Emmanuèle de Lesseps, elle a bien participé à la manifestation mais n'a en revanche jamais milité au sein du Mouvement des femmes (entretien personnel avec l'autrice, 16/01/2013).

<sup>182</sup> Margaret Stephenson étaient l'une des « quatre dures » – l'expression est de Wittig elle-même – du groupe de Vincennes (voir « La rencontre des groupes premiers », p. 74).

<sup>183</sup> La thèse portait sur le principe de distanciation dans le théâtre classique français. Voir Françoise FLAMANT, *À tire d'elles*, op. cit., p. 150.

<sup>184</sup> Alain REY (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, nouv. éd., 2010, p. 2120.

pouvons diriger contre l'ennemi les armes avec lesquelles il nous maintient dans l'esclavage<sup>185</sup> ».

« Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme » procède d'un constat identique tout en insistant sur le sacrifice, qui reste à commémorer, des femmes pour la France, par analogie avec l'épithète « Ici repose un soldat français mort pour la Patrie ». Car, à l'époque, si les femmes ne meurent pas au front, leur vie quotidienne dans une société patriarcale ressemble souvent à un combat, où certaines tombent au champ du déshonneur. « La complainte » de Christiane Rochefort, chanson militante publiée postérieurement dans le journal du mouvement<sup>186</sup>, mais qui fut chantée selon deux des manifestantes<sup>187</sup> durant les deux heures et demie de garde à vue, éclaire en ce sens la concision du slogan. Conforme à sa tradition littéraire et populaire, la complainte présente une destinée affligeante : une femme qu'une éducation *différente* destine à « repeupler la nation » et à prendre bon soin du ménage (elle a pour nom Josyane Rouvier dans *Les Petits Enfants du siècle*), est chassée par l'homme à qui elle a « donné » sa virginité ; mère célibataire, elle décide l'infanticide – l'enfant est une fille –, puis se suicide par pendaison. Si les sept strophes déploient l'argument pathétique du refrain, « une femme c'est fait pour souffrir », l'avant-dernière renvoie explicitement, en lui donnant un éclairage nouveau, au slogan de l'Arc de Triomphe : « Ses copines la portèrent / Dans sa tombe toute nue, / Et dessus elles marquèrent : / V'là l'verai soldat inconnu ». Déposer une gerbe de fleurs à la femme inconnue du soldat, c'est aussi donner à (re)connaître comme authentique et fondamental le combat quotidien des femmes, « chair à plaisir, chair à canon<sup>188</sup> » d'une société réglée par leur oppression et leur aliénation aux hommes, comme le signale l'usage du possessif « sa femme ». Les deux slogans rendent ainsi visible l'invisibilité des femmes dans la pratique commune de la langue. De cette invisibilité découle l'absence d'*inscription* historique. Le monument élevé aux femmes sacrifiées pour et par la France n'existe pas *encore*, leur histoire reste à écrire. « Nous qui sommes sans passé les femmes / Nous qui n'avons pas d'histoire », ainsi commençait l'hymne du MLF qu'avait, avec d'autres, écrit Monique Wittig à l'été 1970.

À l'origine se revendique ainsi une pratique séditeuse de la langue, comme l'évoquent quatre militantes de la première heure à propos de « [leur] MLF » : « Le patriarcat partout et

---

<sup>185</sup> Monique WITTIG, Gille WITTIG, Marcia ROTHENBURG et Margaret STEPHENSON, « Combat pour la libération de la femme », in Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*, p. 31.

<sup>186</sup> *Le torchon brûle*, n° 3, [n.d. 1972].

<sup>187</sup> Françoise FLAMANT, *À tire d'elles*, *op. cit.*, p. 152. Le récit qu'en fait Namascar Shaktini /Margaret Stephenson a été confirmé par Cathy Bernheim lors de notre entretien, le 24/02/2012.

<sup>188</sup> Nous empruntons en la détournant cette expression à Alfred Naquet (« Vers l'union libre », Paris, E. Juven, 1908).

toujours établi de haute digue pour protéger ses privilèges. Il a donc fallu un *verbe haut* pour partir à l'assaut.<sup>189</sup> » Est ici soulignée toute l'importance de la prise de parole matinée de l'obligation, pour être entendues, de parler avec autorité, mais également de parler haut et fort, ou la pratique du slogan comme cri de guerre. Plus encore, le slogan qui, figurant sur la banderole en manière d'étendard, est à la fois un emblème et un signe de ralliement se fait alors l'arme d'un déferlement corrosif, d'une révolution *en mouvement*. Cette attention à l'aspect performatif du langage (qui efface les femmes comme il peut au contraire les faire advenir – dans l'histoire) ne se traduit pas exclusivement par une instrumentalisation militante. Certes elle signale l'appartenance de la décennie à un moment, celui du langage<sup>190</sup>, mais elle témoigne, peut-être aussi, en l'occurrence, de l'exercice commun d'une littéarité. Si, comme l'affirmait le formaliste russe Victor Chklovski, référence partagée de cette décennie, le langage littéraire opère une défamiliarisation<sup>191</sup> sur celle ou celui qui le lit, voyant ainsi s'affirmer en lui une perception renouvelée de la réalité extraite de la gangu du quotidien, alors les deux slogans de l'Arc de Triomphe relèvent à proprement parler d'un tel procédé. « Nous avons appris de Freud la force de dévoilement du *Witz* et de la poésie, nous croyions à "l'efficacité symbolique" » témoigne Liliane Kandel qui rejoint quelques années plus tard le Mouvement en collaborant notamment avec Cathy Bernheim aux chroniques du « Sexisme ordinaire » qui paraissent dans *Les Temps Modernes*. « [N]ous savions [poursuit-elle] que la gerbe à "la femme inconnue du soldat" avait plus pour la libération des femmes que nombre de dissertations sur la condition féminine.<sup>192</sup> »

La manifestation de l'Arc de triomphe affirme de fait la participation des femmes de lettres au mouvement : elles en sont en partie à l'origine, elles en signent, collectivement, l'acte de naissance spectaculaire et médiatique. Cette présence des femmes de formation et de pratique littéraires confère une forme particulière à l'action politique, et ce pour une décennie de militantisme. Puisque le langage est le véhicule d'une oppression politique, un usage tout aussi politique de la langue est possible dans une logique de transformation du monde.

<sup>189</sup> « Il était une fois notre MLF », postface à Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes, op. cit.*, p. 277, nous soulignons.

<sup>190</sup> Nous faisons référence à l'ouvrage de Frédéric WORMS, *La Philosophie en France au XX<sup>e</sup> siècle. Moments*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 2009 : le troisième « moment », après celui de *l'esprit* et de *l'existence*, que délimite l'essayiste, est celui de la structure, moment qui s'érige à partir du modèle proposé par la linguistique structurale.

<sup>191</sup> Le terme est employé en référence à « L'Art comme procédé » de Victor Chklovski. *Ostranienie* est traduit en langue française par *singularisation* dans *Théorie de la littérature, textes des formalistes russes*, réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov (Paris, Seuil, 1966) ou par « *représentation insolite* » dans *Sur la théorie de la prose* (Paris, L'Âge d'homme, 1973). Nous nous référons ici à la traduction américaine, *defamiliarization* (« Art as Technique », *Russian Formalist Criticism : Four Essays*, University of Nebraska Press, 1965).

<sup>192</sup> Liliane KANDEL, « Le sexisme, et quelques autres ennemis principaux », art. cit., p. 119.



Procédant à rebours de l'acte de naissance, il est alors loisible de retracer la maturation lente du Mouvement à travers les groupes isolés qui se réunissent dans l'après mai 1968. La genèse permet en effet de saisir avec plus d'acuité le parcours, notamment littéraire et politique, des militantes de l'Arc de Triomphe. Cette prise en compte de la gravité du mouvement, de la fondation dans l'avant ou l'après mai 1968 jusqu'à la rencontre des groupes isolés en juin 1970, permet également d'identifier certaines actrices littéraires majeures du Mouvement absentes de la manifestation du 26 août 1970.

## **B. La rencontre des groupes premiers**

En juin 1970, deux mois avant la manifestation de l'Arc de triomphe, au dernier étage d'un immeuble de la rue Descartes, une réunion est organisée chez Marcia Rothenburg, l'une des signataires d'un article publié en mai de la même année par *L'Idiot international*, journal d'extrême-gauche, sous le titre « Combat pour la libération de la femme<sup>193</sup> ». Parmi les quatre signataires, et en fait à l'origine de cet appel au combat, se trouve Monique Wittig. Sont conviées dans le quartier de la Sorbonne toutes celles qui ont répondu à l'article : des femmes isolées mais également des femmes qui se réunissent déjà depuis quelques années. « Les futurs groupes de ce qui allait s'appeler le MLF [sont] en germe ce soir-là<sup>194</sup> » se souvient Anne Zelensky, elle-même à l'origine avec Jacqueline Feldman depuis 1967 d'un de ces groupes : FMA (Féminin, Masculin, Avenir). C'est en effet d'une part de cette rencontre que naît l'action de l'Arc de Triomphe et d'autre part de la reconfiguration des deux groupes principaux (FMA et Vincennes) que procèdent deux tendances antagonistes du mouvement : les Féministes révolutionnaires<sup>195</sup> (dites les « FR ») réunissant notamment Christine Delphy, Monique Wittig et Cathy Bernheim, et le groupe Psychanalyse et Politique, autour d'Antoinette Fouque. À partir de cette rencontre se formalise également un groupe existant dans l'après-mai 1968<sup>196</sup>, et qui se maintient sans exclusive au sein du Mouvement de libération des femmes, Les Petites Marguerites<sup>197</sup>, groupe d'artistes réunies autour de Christiane Rochefort, auquel Cathy Bernheim appartient, rejoint notamment par Monique Wittig, et plus tardivement Anne Zelensky, et duquel sont issues les Féministes

<sup>193</sup> *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970. Le titre initial « Pour un mouvement de libération des femmes » a été amendé avant la publication par l'équipe de rédaction de *L'Idiot international*.

<sup>194</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>195</sup> Christine [Delphy], « Je ne vois pas pourquoi un mouvement s'arrêterait de grandir... », entretien, « 1970-1981, que sont les féministes devenues... ? », *Le Temps des femmes*, n° 12, été 1981, p. 18-20.

<sup>196</sup> Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>197</sup> Le groupe se donne ce nom à l'automne 1970, en hommage au film de Vera Chytilová, *Sedmikrásky* (1966). Censuré par le gouvernement dès sa sortie en Tchécoslovaquie, le film sort en salle sous le titre *Daisies* aux États-Unis en octobre 1967, puis un mois plus tard en France sous le titre *Les Petites Marguerites*.

révolutionnaires. En ce soir de juin 1970, le groupe qui reçoit est celui qu'on appelle depuis peu le groupe de Vincennes, le groupe invité est « Féminin, Masculin, Avenir ».

Au milieu d'une trentaine<sup>198</sup> de femmes, le FMA au complet, Anne Zelensky, Jacqueline Feldman, Christine Delphy et Emmanuèle de Lesseps<sup>199</sup>, attend avec enthousiasme et appréhension de présenter, pour une première lecture publique, le manifeste de *Féminisme Marxisme Action*, nouvelle dénomination du groupe<sup>200</sup>. Après trois ans de militantisme solitaire, le groupe pense enfin rencontrer des féministes, comme le sont les membres du FMA. Mais après avoir longuement attendu, y compris ce soir-là, de pouvoir prononcer ce qui s'apparente à une plateforme politique, les deux partisans d'une lutte des femmes qui se réclame des suffragettes connaissent un accueil tout aussi partagé que l'est l'assemblée en cette nuit de juin 1970. Car si les signataires de l'article « Combat pour la libération de la femme », autour de Monique Wittig, se réclament bien du féminisme, les autres membres du groupe de Vincennes, autour d'Antoinette Fouque, le considèrent comme le dernier pilier de l'idéologie patriarcale et bourgeoise que l'on doit donc saper. Une même ligne de partage se trace dans l'assemblée entre partisans d'une lutte des femmes solidaire de, mais prioritaire à, la lutte des classes et militantes d'une lutte des classes à laquelle le combat pour la libération des femmes doit être subordonné. « Ici s'est jouée, au MLF, la scission entre celles qui se disaient féministes d'abord et celle qui refusaient le féminisme, considéré comme un mouvement bourgeois<sup>201</sup> » se souvient Jacqueline Feldman. Mais qui sont ces « féministes » du FMA qui se trouvent par ailleurs deux mois plus tard faire procession avec Monique Wittig en direction de l'Arc de Triomphe ?

Seul groupe mixte avant 1970, FMA (Féminin, Masculin, Avenir<sup>202</sup>) est fondé en novembre 1967 par Anne Zelensky<sup>203</sup> et Jacqueline Feldman<sup>204</sup> ; il accueille à ses débuts une

---

<sup>198</sup> L'estimation est celle d'Anne Zelensky (*Histoires du MLF, op. cit.*, p. 50). Monique Wittig fait mention d'une soixantaine de femmes (« Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 75).

<sup>199</sup> Si Emmanuèle de Lesseps n'apparaît pas dans le récit d'Anne Zelensky, elle est explicitement citée dans celui de Monique Wittig (*ibid.*).

<sup>200</sup> Christine Delphy situe ce changement d'appellation entre fin 1969 et début 1970 (entretien personnel avec l'autrice, 30/01/2013). Anne Zelensky le situe précisément lors de la rencontre de juin 1970 (entretien personnel avec l'autrice, 13/01/2014).

<sup>201</sup> Jacqueline FELDMAN, « De FMA au MLF », *Clio* 1/2009 (n° 29), p. 202.

<sup>202</sup> Voir, pour prendre connaissance d'un ensemble plus détaillé, Sylvie COQUILLE, *Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973, op. cit.*, p. 27-33.

<sup>203</sup> Elle prépare alors une thèse de doctorat sur « Les femmes dans le roman mexicain » à l'Institut d'Etudes hispaniques, probablement à la Sorbonne d'après ses souvenirs (entretien personnel avec l'autrice, 13/01/2014).

<sup>204</sup> Anne Zelensky et Jacqueline Feldman s'étaient rencontrées par l'intermédiaire d'Andrée Michel, sociologue et coautrice avec Geneviève Texier de *La Condition de la française d'aujourd'hui*. Pour Anne Zelensky, la première rencontre se fait au séminaire d'Andrée Michel qui leur conseille par la suite d'entrer Mouvement démocratique féminin (*Histoires du MLF, op. cit.*, p. 33-34). Selon Jacqueline Feldman, toutes deux se sont rencontrées pour la première fois à une réunion du MDF (Jacqueline Feldman, « De FMA au MLF », art. cit., p. 195).

quinzaine de participant-e-s dont la présence aux réunions se raréfie progressivement. Le 4 juin 1968, après un débat fédérateur sur « Les femmes et la révolution », dans une Sorbonne alors occupée, quatre femmes – Anne Zelensky, Jacqueline Feldman, Christine Delphy et Emmanuèle de Lesseps – et deux hommes, Roger Ribes, compagnon d’Anne Zelensky, et Charles, dit Charlie<sup>205</sup>, Cassuto, proche d’Emmanuèle de Lesseps, en constituent désormais le principe actif. Si le groupe est à ses débuts affilié au Mouvement démocratique féminin (MDF) dont il émane<sup>206</sup>, FMA prend en février 1969 la forme d’une association loi 1901 dont le but est de « définir et diffuser les modalités d’une adaptation des rôles respectifs des hommes et des femmes aux exigences de la société actuelle<sup>207</sup> », tout en poursuivant une collaboration ponctuelle avec le MDF<sup>208</sup>. Sur le modèle de l’action de l’écrivaine américaine Betty Friedan<sup>209</sup> que les deux groupes reçoivent conjointement en mars 1969, le combat, mené par FMA, contre « l’idéologie dominante<sup>210</sup> » passe notamment par une lutte contre les stéréotypes véhiculés dans la presse. Le groupe adresse également des courriers aux rédactions en réponse au traitement de l’actualité, qu’il s’agisse de l’émission d’Éliane Victor et Jacques Olivier Chattard du 15 avril 1969, procès théâtralisé d’un « Pour ou contre la femme au foyer ? », ou du suicide de Gabrielle Russier, professeure de lettres à Marseille de 32 ans, poursuivie en justice et incarcérée préventivement à la prison de femmes des Baumettes, pour avoir noué une relation partagée avec Christian, un de ses élèves de 17 ans.

Mais l’action du FMA ne se limite pas à la presse. Elle concerne également la critique savante : le groupe défend *l’Essai sur la révolution sexuelle* de Wilhelm Reich, avec qui Anne Zelensky entre en contact en novembre 1969<sup>211</sup>, et s’oppose à la critique de Simone de Beauvoir dans *L’Homme dominé* d’Albert Memmi ou *Le Malentendu du Deuxième sexe* de Suzanne Lilar. Ces deux ouvrages donnent lieu à des notes de lecture critique et, pour l’essai d’Albert Memmi, à un débat public avec l’auteur. La documentation du FMA atteste également d’un contact en 1969 avec Simone de Beauvoir, Christiane Rochefort et Françoise

---

<sup>205</sup> Nous devons ce précieux recoupement à la thèse d’Alban JACQUEMART, *Les Hommes dans les mouvements féministes français (1870-2010) : Sociologie d’un engagement improbable*, EHESS : thèse de sociologie sous la direction de Rose-Marie Lagrave, 2011, p. 121-122.

<sup>206</sup> Anne Zelensky et Jacqueline Feldman en sont membres lorsqu’elles décident de créer un groupe plus radical (Voir Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 37 et 40).

<sup>207</sup> *Journal officiel de la République française*, 6 février 1969, p. 1416.

<sup>208</sup> Ce lien, dont témoigne l’organisation commune de la rencontre avec Betty Friedan en mars 1969, est également perceptible dans les contributions des membres à *La femme du XX<sup>e</sup> siècle*, revue trimestrielle du MDF, dirigée par Yvette Roudy.

<sup>209</sup> Anne Zelensky, en qualité de présidente, écrit par exemple au *Monde* pour attirer l’attention de la rédaction sur les discriminations que les offres d’emploi véhiculent.

<sup>210</sup> Tract « Pourquoi Féminin Masculin Avenir ? », boîte FMA (1968-1970), Fonds Anne Zelensky, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>211</sup> Courrier du 08/11/1969 qui atteste d’un entretien téléphonique préalable, boîte FMA (1968-1970), Fonds Anne Zelensky, Bibliothèque Marguerite Durand.

d'Eaubonne<sup>212</sup>. Dans la livraison du 27 avril au 4 mai 1970, le groupe obtient la publication d'un courrier supplémentaire dans *Le Nouvel observateur*<sup>213</sup>. Celui-ci fait connaître le FMA au public<sup>214</sup>, notamment à un groupe connu sous le nom des « Oreilles vertes<sup>215</sup> », groupe de femmes universitaires dont les membres restent à ce jour inconnues. La rencontre entre le FMA et les Oreilles vertes, fin mai, constitue une première étape sur le chemin de l'émergence du MLF en réunissant une vingtaine de femmes<sup>216</sup>. Peu de temps après, Anne Zelensky aperçoit en kiosque *L'Idiot international*, qui porte en couverture pour sa sixième livraison, le profil droit, se détachant sur fond rose, d'une Marianne en colère. Le bonnet phrygien de cette allégorie républicaine est habillé d'une faucille et marteau de couleur rose, symbole d'une révolution unissant la lutte du prolétariat à la lutte des femmes. Sa joue accueille le titre d'un article fondateur : « Combat pour la libération de la femme<sup>217</sup> ». Aux quatre signataires de ce texte que le FMA « aur[ait] pu écrire<sup>218</sup> » – Monique Wittig, Gille Wittig, Marcia Rothenburg et Margaret Stephenson – Anne Zelensky écrit le 5 mai 1970 pour leur proposer une rencontre afin de « s'unir et lutter<sup>219</sup> ». Le courrier comme l'appel à l'action militante collective restent pourtant sans suite.

En effet, pour le groupe de Vincennes, auquel appartiennent les quatre signataires, groupe *révolutionnaire* et *mixte*, car c'est ainsi que se définit le FMA, sont deux qualificatifs qui s'excluent mutuellement<sup>220</sup>. En mai 1970, le groupe de Vincennes connaît par ailleurs un

<sup>212</sup> Le fonds (boîte FMA) comporte un échange de correspondance bref avec Simone de Beauvoir, au moment de l'affaire Memmi et la simple mention des adresses personnelles de Françoise d'Eaubonne et Christiane Rochefort sur une liste manuscrite.

<sup>213</sup> *Le Nouvel observateur*, 27 avril - 4 mai 1970, p. 7.

<sup>214</sup> En attestent les lettres de demande d'information reçue à la suite de celui-ci [Fonds Anne Zelensky, boîte FMA (1968-1970), Bibliothèque Marguerite Durand].

<sup>215</sup> Anne Zelensky fait le récit de la première rencontre du FMA et des Oreilles vertes dans Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 48. Le fonds déposé à la bibliothèque Marguerite Durand ne comporte cependant aucune trace de cette correspondance. Christine Delphy et Jacqueline Feldman confirment que la première rencontre a bien eu lieu dans l'appartement d'une des membres de ce mystérieux groupe, voir « Les origines du Mouvement de libération des femmes en France », *Nouvelles Questions féministes*, n° 16-17-18, 1991, p. 141 et Jacqueline Feldman, « De FMA au MLF », art. cit., p. 200. Josiane Chanel atteste également dans son témoignage l'existence de ce groupe : la réunion aurait eu lieu à la demande d'une femme de Vincennes, rue Vanneau dans le 7<sup>e</sup> arrondissement (Josiane Chanel, « Janvier 68 : j'ai présenté Monique Wittig à Antoinette Fouque », *Génération MLF, 1968-2008*, Paris, Des Femmes-A. Fouque, 2008, p. 32). Le groupe des Oreilles vertes est également mentionné par l'ancien animateur d'*Actuel*, Jean-François Bizot dans *Free press, la contre-culture vue par la presse underground*, Paris, Actuel, Panama, 2006, p. 240.

<sup>216</sup> Les souvenirs de Jacqueline Feldman diffèrent. Elle se souvient avoir rencontré Antoinette Fouque et Josiane Chanel lors de cette première réunion, puis avoir été invitée à se réunir avec le groupe de Vincennes chez Marcia Rothenburg à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'un soir, on demande au FMA de présenter son nouveau manifeste (Jacqueline FELDMAN, « De FMA au MLF », art. cit., p. 201).

<sup>217</sup> Le titre initial « Pour un mouvement de libération des femmes » a été amendé avant la publication par l'équipe de rédaction de *L'Idiot international* (*L'Idiot international*, n° 6, mai 1970).

<sup>218</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 48.

<sup>219</sup> Nous avons pu consulter une version que nous pensons quasi-finale de la lettre envoyée au groupe de Vincennes dans la boîte FMA (1968-1970), Fonds Anne Zelensky, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>220</sup> « Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 71.

fort clivage entre les quatre signataires réunies autour de Monique Wittig, d'une part, et le reste du groupe, d'autre part, autour d'Antoinette Fouque. Deux années auparavant, en octobre 1968, ce groupe, qui ne portait pas encore le nom de groupe de Vincennes, avait été mis en œuvre par trois femmes. Malgré des récits divergents sur le rôle de chacune<sup>221</sup>, la mémoire collective semble s'accorder sur le nom des femmes présentes à l'origine du groupe : Monique Wittig, Antoinette Fouque et Josiane Chanel, qui est la médiatrice de leur rencontre en janvier 1968. En 1968 déjà, Monique Wittig a été adoubée par les nouveaux romanciers pour son premier texte *L'Opoponax*, dont les enjeux politiques et formels ont été précédemment évoqués ; elle écrit son deuxième texte *Les Guérillères* depuis un an. Antoinette Fouque, quant à elle, collabore à plusieurs revues littéraires, est lectrice au Seuil et prépare, sous la direction de Roland Barthes, une thèse comparatiste sur deux revues contemporaines d'avant-garde, *Il Novicimi* et *Tel Quel*. Si Josiane Chanel, quoique de formation également littéraire<sup>222</sup>, reste plus en retrait, deux des femmes à l'origine du groupe de Vincennes sont donc des « littéraires » proches de l'avant-garde : l'une du côté de l'écriture de fiction, l'autre du côté de l'édition et de la critique universitaire. Antoinette Fouque et Monique Wittig, raconte Josiane Chanel, « partageaient, à partir d'expériences différentes, une même colère contre la misogynie du monde culturel et littéraire<sup>223</sup> », la première allant jusqu'à faire le constat de « la maltraitance des femmes dans la république des lettres, le milieu intellectuel, les maisons d'édition et même l'université<sup>224</sup> ». Ainsi, Antoinette Fouque a pu écrire que leur groupe<sup>225</sup> « voulait la révolution culturelle et la révolution sexuelle », toutes deux étant « dans une forme de créativité et d'affirmation, [Monique Wittig] parce qu'elle était une artiste, et [Antoinette Fouque] une intellectuelle optimiste.<sup>226</sup> »

Le groupe se réunit ainsi pendant un an autour de textes jugés fondateurs, soumis à la discussion et à la réflexion collective : *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de*

<sup>221</sup> Nous nous référons à Antoinette Fouque « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », avril 1990, [Collecte d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, réalisés entre octobre 1989 et février 1990, publiés dans la revue *Le Débat*, n° 59, Gallimard], repris dans Antoinette FOUQUE, *Il y a deux sexes: essais de féminologie 1989-1995*, Paris, Gallimard, 1995, p. 23-24. ; « Droit de réponse », *Libération*, 26/12/2008 ; Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, Paris, Bourin, 2009, p. 19, et à son témoignage dans *Génération MLF, 1968-2008*, *op. cit.*, p. 15-28. Pour Josiane Chanel, nous avons considéré son témoignage dans le même ouvrage *Ibid.*, p. 29-33. Pour Monique Wittig, « Monique Wittig raconte... », *art. cit.*

<sup>222</sup> Josiane Chanel s'installe à Paris en 1956 pour préparer le concours d'entrée à l'École Normale supérieure, section Sciences naturelles. C'est dans un foyer de jeunes filles qu'elle rencontre Wittig, alors en Propédeutique Lettres à la Sorbonne. Josiane Chanel dit alors avoir renoncé au concours et s'être inscrite en Lettres, option philosophie à l'instar de Wittig (*ibid.*, p. 29).

<sup>223</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>224</sup> Antoinette FOUQUE, « Qu'est-ce qu'une femme ? », *Génération MLF, 1968-2008*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>225</sup> Groupe qu'Antoinette Fouque assimile au Mouvement de libération des femmes, la citation exacte étant : « Notre MLF [à Monique et moi] voulait [...] » (Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, *op. cit.*, p. 44).

<sup>226</sup> *Ibid.*

*l'état* de Friedrich Engels, *La Sainte Famille* de Karl Marx et Friedrich Engels, *La Révolution sexuelle* de Wilhelm Reich, *La Condition de la française d'aujourd'hui* de Geneviève Texier et Andrée Michel ou encore *La Femme mystifiée* de Betty Friedan. Une partie du groupe souhaite également passer à l'acte militant, lors de manifestations publiques, alors que l'autre partie estime la *publication* prématurée, lui préférant une mobilisation intellectuelle mais confidentielle. À la fin 1969, le noyau dur est délimité à Monique Wittig, Gille Wittig, Margaret Stephenson, Marcia Rothenburg, Antoinette Fouque, Françoise Ducrocq, Josiane Chanel, et Suzanne Fenn<sup>227</sup>. La divergence de *praxis* ouvre cependant un net partage en deux courants au sein même du groupe, les unes se réunissant autour de Monique Wittig (Gille Wittig, Margaret Stephenson, Marcia Rothenburg et Suzanne Fenn), les autres autour d'Antoinette Fouque (Françoise Ducrocq, Josiane Chanel, rejointe en 1970 par Christine Jaeger). Les sœurs Wittig<sup>228</sup>, Margaret Stephenson et Marcia Rothenburg décident alors, contre l'avis de l'autre courant du groupe, une action publique et collective à l'Université de Vincennes, qui est, depuis son ouverture en janvier 1969, « une Université de formation politique<sup>229</sup> ».

Vincennes est à cette époque « une université rouge<sup>230</sup> » : nombre d'enseignante-e-s ont été recruté-e-s sur des critères d'appartenance à l'extrême-gauche, particulièrement au maoïsme, et les étudiant-e-s y sont politisé-e-s. Les « quatre dures » préparent la manifestation, rejointes par une quinzaine d'étudiantes de l'université. Le 21 mai 1970, elles défilent autour du bassin de l'université, avec banderoles et tee-shirts<sup>231</sup> sur lesquelles figurent le signe internationalisé des luttes de femmes, un poing dressé à l'intérieur du symbole féminin, suivi de la mention « Année zéro » et les slogans : « Nous sommes toutes des mal-baisées », « Nous sommes toutes des prostituées », « Nous sommes toutes des hystériques ». Écho plus que certain au slogan de mai 1968 adopté en soutien à Daniel Cohn-Bendit, « Nous sommes tous des juifs allemands », les trois slogans de la manifestation de Vincennes invitent à la sororité contre le sexisme, comme le premier slogan appelait à la fraternité contre le racisme. Après cette performance qui oppose<sup>232</sup> les manifestantes à la foule qu'elles

---

<sup>227</sup> Françoise PICQ, *Libération des femmes*, *op. cit.*, p. 12. La liste donnée par Françoise Picq a été vérifiée par recoupement des différents témoignages parus depuis la première publication de cet ouvrage.

<sup>228</sup> On dit fréquemment à l'époque « les Wittig ».

<sup>229</sup> Yolande ROBVEILLE, « La non-mixité, une révélation », *Génération MLF, 1968-2008*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>230</sup> L'expression est également de Yolande Robveille : *Vincennes, roman noir pour une université rouge*, film de 2008.

<sup>231</sup> Selon Yolande Robveille, le dessin a été réalisé par Philippe Gorrand et les tee-shirts imprimés à l'atelier de sérigraphie de l'université (Yolande ROBVEILLE, « La non-mixité, une révélation », *art. cit.*, p. 59).

<sup>232</sup> L'opposition est ressentie comme un rapport extrêmement violent pour les manifestantes ; les autres membres qui assistent à leur performance partagent ce ressenti. Yolande Robveille, alors militante de la Gauche

traversent, elles convergent dans un grand amphithéâtre de l'université. Antoinette Fouque et Josiane Chanel qui les observaient jusque-là à distance, mêlées au public, se joignent alors à elles<sup>233</sup>. Les six femmes du groupe, réunies, demandent aux hommes présents de quitter l'amphithéâtre. Le groupe *de Vincennes*, par cette première sortie publique, vient d'être entériné.

Le même mois paraît l'article « Combat pour la libération de la femme », dont le titre programmatique original, amendé par l'équipe rédactionnelle de *L'Idiot international*, était « Pour un mouvement de libération des femmes ». Seules quatre signataires figurent en fin d'article : Monique Wittig, Gille Wittig, Marcia Rothenburg et Margaret Stephenson. Encore aujourd'hui, l'attribution du texte à une autorité, fut-elle collective, fait débat. Si Monique Wittig affirmait dans un entretien<sup>234</sup> donné à Josy Thibaut avoir écrit le texte, sur commande, et avec l'accord d'Antoinette Fouque, à partir d'un travail personnel présenté en réunion collective en octobre 1968, Françoise Barret-Ducrocq, Josiane Chanel et Antoinette Fouque parlent, quant à elles, de récupération<sup>235</sup> de la réflexion collective menée entre octobre 1969<sup>236</sup> et avril 1970. Le contenu du texte publié en mai 1970, par son rapport au marxisme, son opposition au discours de la psychanalyse, et le déploiement d'une réflexion sur la « catégorie » de sexe<sup>237</sup> laisse peu de doute sur son origine wittigienne, mais il ne permet cependant pas de trancher la question de l'appropriation d'une pensée collective construite dans un échange exclusivement oral.

Le titre original « Pour un mouvement de libération des femmes », ouvert par la préposition *pour* qui indique l'objectif à atteindre tout en adhérant à celui-ci, appelle, comme l'article lui-même, à la constitution d'un mouvement politique autonome de femmes, non intégré aux partis de gauche ou aux organisations d'extrême-gauche. Le mouvement, collectivité *a priori* non hiérarchisée mue par une même dynamique de révolte libertaire, s'oppose d'ailleurs sémantiquement au parti comme à l'organisation qui sont des ensembles

---

prolétarienne, qui est également témoin du défilé, se souvient quant à elle d'une simple curiosité de la foule *Ibid.*, p. 60).

<sup>233</sup> Françoise Ducrocq et Christine Jaeger, également présentes et en désaccord, décident quant à elles de quitter les lieux (Françoise BARRET-DUCROCQ, « Mouvement de libération des femmes : la découverte », *Génération MLF, 1968-2008, op. cit.*, p. 48). Antoinette Fouque et Josiane Chanel affirment avoir rejoint le groupe à la demande de Monique Wittig qui n'aurait pas souhaité s'exprimer en public. À l'inverse, Monique Wittig fait état d'une récupération de la manifestation par Antoinette Fouque.

<sup>234</sup> « Monique Wittig raconte ... », art. cit.

<sup>235</sup> Antoinette FOUQUE, « Qu'est-ce qu'une femme ? », art. cit., p. 22-23 ; Josiane CHANEL, « Janvier 68 : j'ai présenté Monique Wittig à Antoinette Fouque », art. cit., p. 31 ; Françoise BARRET-DUCROCQ, « Mouvement de libération des femmes : la découverte », art. cit., p. 47.

<sup>236</sup> Période à laquelle Françoise Barret-Ducrocq se souvient avoir rejoint le groupe (*ibid.*, p. 44).

<sup>237</sup> Ultérieurement, Monique Wittig publiera « La Catégorie de sexe » [« The Category of Sex », 1982], repris dans *La Pensée straight, op. cit.*, p. 35-41.

hiérarchiquement structurés en vue d'une prise de pouvoir. Les signataires reprennent en effet en l'appliquant le constat formulé dans *La Condition de la française d'aujourd'hui* par Andrée Michel et Geneviève Texier, d'ailleurs citées en fin d'article. Dans cet ouvrage à quatre mains publié en 1964, et devenu rapidement une référence pour les femmes des années 1960, « La participation des Françaises aux partis politiques. Les motifs de leur résistance » analysait au sein du premier tome ce dont les jeunes militantes de 1968 allaient faire quatre ans plus tard l'expérience : au XX<sup>e</sup> siècle les femmes avaient déserté les partis, y compris de gauche, non seulement parce que personne n'y se souciait de l'amélioration de leur condition, mais encore parce qu'on s'y opposait de façon systématique à leurs revendications<sup>238</sup>. Ainsi, Andrée Michel et Geneviève Texier, écrivaient en manière de conclusion à cette section, la formule reprise en citation dans le manifeste renommé « Combat pour la libération de la femme » : « Ce sera le grand mérite des Françaises dans cette seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle [...] de refuser de se mystifier et de mystifier leurs compagnes en leur faisant croire que le salut s'obtient grâce aux partis et non pas en prenant en main sa propre destinée<sup>239</sup> ».

Afin de mener le combat qui vise à restituer le plein exercice de la liberté à celles qui en ont été privées, l'union des femmes et leur rassemblement apparaissent donc nécessaires : la révolution doit se faire par le peuple lui-même et « nous sommes le peuple » martèle le manifeste de mai 1970<sup>240</sup>. S'explicitent donc pour la première fois l'exigence d'une non-mixité d'une part, héritage pragmatique du militantisme des années 1968, et l'universalisation d'un point de vue *de femme(s)* d'autre part, qui n'est pas sans faire écho au travail littéraire de Monique Wittig, universalisation grâce à laquelle la lutte des femmes devient *enfin* la lutte du peuple. Si « le moment historique est bien venu pour [les femmes] de commencer la lutte<sup>241</sup> » c'est selon les signataires parce que l'égalité juridique, atteinte depuis le 13 juillet 1965 par la loi qui donne le droit aux femmes de travailler sans l'autorisation de leur mari, permet de découvrir que l'égalité de fait ne se réalise cependant pas, « leur idéologie et leur culture » portant un message contraire, celui de l'inégalité et de l'oppression. Mais, il s'agit moins de fomenté une guerre des sexes, précise le manifeste, que de mener un combat sans relâche

---

<sup>238</sup> L'exemple pris étant celui du Parti communiste, d'abord sur le droit de vote des femmes puis sur le contrôle des naissances.

<sup>239</sup> La citation est en effet empruntée au tome I de *La Condition de la française d'aujourd'hui* d'Andrée Michel et Geneviève Texier (Genève, [Paris], Gonthier, 1964, tome I, p. 196).

<sup>240</sup> On lira des remarques complémentaires dans l'article de Liliane Kandel, « Les femmes sont-elles un peuple ? », in *Femmes, Nations, Europe*, [actes du colloque organisé par le] Centre d'études et de recherches inter-européennes contemporaines, Marie-Claire Hooek-Demarle (dir.), Paris, Publications de l'Université Paris 7 – Denis Diderot, p. 42.

<sup>241</sup> « Combat pour la libération de la femme », Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*, p. 25.



contre l'idéologie – *sexiste*<sup>242</sup> – qui est à l'origine de cette oppression, afin de renverser le système – patriarcal et capitaliste – qui la produit et en tire profit.

C'est ce programme, féministe avant tout, qui réunit en ce soir de juin 1970 les militantes du FMA et les quatre dures du groupe qui n'est déjà plus le groupe de Vincennes. C'est également « Combat pour la libération de la femme » qui a attiré un autre cercle, celui qui forme déjà le socle des Petites Marguerites autour de Christiane Rochefort : Rachel Mizrahi, Misha Garrigue, Monique Bourroux, Julie Dassin<sup>243</sup> et Cathy Bernheim. Ce troisième groupe, constitué d'artistes, assiste donc également à la joute verbale qui oppose Christine Delphy du FMA à Antoinette Fouque du groupe de Vincennes. Mais cette altercation est aussi une rencontre qui rapproche de fait Monique Wittig des militantes du FMA et de celles qui se nommeront à l'été 1970 Les Petites Marguerites. Au milieu des groupuscules, se reconnaissent ainsi celles qui ont choisi, pour acte de naissance au mouvement, de défiler deux mois plus tard afin d'offrir une gerbe de fleurs à la symbolique femme inconnue du soldat : Christine Delphy, Anne Zelensky et Emmanuèle de Lesseps du FMA, Monique Wittig et Margaret Stephenson du groupe de Vincennes, Christiane Rochefort, Cathy Bernheim et Monique Bourroux des Petites Marguerites<sup>244</sup>.

### ***C. Un premier manifeste commun : « Libération des femmes : année 0 »***

De cette rencontre de juin 1970 naît également le premier manifeste commun, « texte de base<sup>245</sup> » du mouvement, sous le titre de « Libération des femmes : année zéro ». Le titre choisi pour ce numéro double de la revue de *Partisans* qui paraît à l'automne 1970<sup>246</sup>, aux éditions Maspero, est certes le constat de l'avènement d'une lutte mais il ne fait pas ici, on le sait, sa première apparition. Le 21 mai 1970, lors de la manifestation à l'Université de Vincennes qui consacre la naissance du groupe éponyme, on le voit apparaître sur les affiches et les banderoles. Il est repris le 26 août au bas du tract d'appel à la manifestation de l'Arc de Triomphe. En octobre, il s'affiche dans les kiosques et librairies parisiennes qui diffusent

---

<sup>242</sup> Le néologisme « sexisme », que les militantes américaines ont forgé, s'inscrit pour la première fois dans l'article pour penser la ségrégation des femmes par l'analogie avec le racisme.

<sup>243</sup> Monique Bourroux et Julie Dassin ne sont pas citées dans le témoignage de Monique Wittig.

<sup>244</sup> Rachel Mizrahi ne participe pas à la manifestation de l'Arc de triomphe car elle est en séjour à New York depuis le 1<sup>er</sup> juillet 1970 pour écrire un ouvrage sur le mouvement des femmes aux États-Unis. Misha Garrigue aurait accompagné le groupe le jour dit mais elle n'apparaît que dans un seul témoignage (entretien avec Orit Mizrahi, 3 février 2014).

<sup>245</sup> Tract n.d., probablement entre 1970 et 1972, Fonds Anne Zelensky, boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>246</sup> Véritable succès pour la maison Maspero, le numéro sera partiellement réédité en 1972 dans la « Petite collection Maspero » à 15 000 exemplaires.

Maspero<sup>247</sup>. Moins constatif que performatif, le manifeste expose par son titre son objectif et son programme, la libération des femmes, tout en signalant, par homologie à l'année 1970 qui ouvre une décennie nouvelle, que le processus de libération est par cette publication entamé.

Le choix de la revue *Partisans* diffusée par les éditions François Maspero inscrit, quant à lui, le manifeste du côté de la lutte révolutionnaire : les éditions Maspero sont à l'époque considérées comme une « nouvelle avant-garde éditoriale issue de la guerre d'Algérie<sup>248</sup> ». Cette option rappelle, s'il en est besoin, l'une des spécificités du mouvement français, par rapport au mouvement américain notamment : une part des militantes françaises est issue des mouvements d'extrême-gauche, et, pour toutes les pionnières du mouvement de libération des femmes, l'influence des idées marxistes est primordiale. Cette spécificité est d'ailleurs clairement exprimée dans la présentation plurielle<sup>249</sup> du numéro. L'ensemble colligé s'ouvre ainsi sur l'apport de la dialectique en matière d'analyse politique témoignant de l'influence d'Hegel et Marx tout en prévenant des limites de l'écrit présenté, dont la forme d'expression est par définition linéaire. C'est ensuite l'appartenance première de certaines actrices du Mouvement de libération des femmes en France à des formations politiques révolutionnaires qui vise à expliquer l'un des deux courants fondamentaux du Mouvement : celui qui subordonne la lutte des femmes à la lutte des classes.

Mais le choix de la revue *Partisans* affine encore cet ancrage : perçue comme le lieu d'expression de l'anticolonialisme en France, elle est également à la fin des années 1960 le lieu de diffusion des théories de Wilhelm Reich. En octobre-novembre 1966, le numéro double 32-33 intitulé « Sexualité et répression », présenté par Émile Copfermann, donnait ainsi à lire deux préfaces de Reich tout en faisant une large place à la question de la contraception et en publiant la liste des permanences du Mouvement français pour le planning familial. Que la revue *Partisans* soit le vecteur d'une telle diffusion de la pensée de Reich, qui est, rappelons-le, promue par les fondatrices du FMA, permet ainsi de comprendre le choix d'un éditeur d'extrême-gauche au regard de l'histoire de ces militantes de la première heure qui, quoique dissidentes pour certaines, ont encore maille à partir avec le sexisme des militants de mai 1968. Christiane Rochefort rappelle ainsi dans sa contribution le slogan des militants de Vincennes : « le pouvoir est au bout du phallus ». De cette expérience, notamment, procède la prise de conscience de la nécessité du séparatisme par la non mixité,

---

<sup>247</sup> À cette époque, François Maspero diffuse les ouvrages et revues qu'il édite par son propre réseau. Il ne rejoint la SODIS qu'en 1971.

<sup>248</sup> Julien HAGE, « Maspero et l'édition politique en 1968 », *Mai 68 en quarantaine*, 22 mai 2008, ENS-LSH/SCAM, <http://colloque-mai68.ens-lyon.fr/spip.php?article80>

<sup>249</sup> Ainsi titrée « Présentations », « Libération des femmes : année zéro », *Partisans, op. cit.*, p. 3-8.

que les signataires inscrivent comme définitoire du Mouvement en France dans la présentation du numéro.

Mais « Libération des femmes : année 0 » résulte en réalité moins d'un choix que de la rencontre de deux initiatives à l'origine distinctes. Initialement, les éditions Maspero, tout en préparant déjà un numéro de *Partisans* exclusivement consacré au *Women's lib*, s'étaient montrées intéressées par un tout autre projet, l'ouvrage *Féminisme, sexualité et révolution*<sup>250</sup> que Jacqueline Feldman et Anne Zelensky, du FMA, préparaient à quatre mains depuis quelques mois. C'est donc d'une réorientation du projet éditorial initial et d'une âpre négociation que naît cette livraison. Émile Copfermann, qui avait introduit le numéro de *Partisans* « Sexualité et répression » en 1966, les reçoit au nom des éditions militantes et leur propose une alternative : réécrire l'ébauche d'ouvrage en vue de sa publication ou sélectionner les passages les plus aboutis pour les intégrer à un numéro spécial de la revue *Partisans* consacré au Mouvement américain. Jacqueline Feldman et Anne Zelensky acceptent alors l'idée d'une sélection de morceaux choisis tout en persuadant l'équipe de Maspero que ce numéro doit inclure des textes d'actrices du Mouvement en France, et que ces militantes doivent avoir l'entière responsabilité de cette section du moins : elles permettent de faire advenir le premier écrit collectif des féministes qui s'étaient réunies, à la suite du numéro de *l'Idiot international*, rue Descartes, chez Marcia Rothenburg.

« Libération des femmes : année 0 » procède en quatre temps mais la troisième et quatrième partie ont un statut accessoire au regard de l'interaction entre littérature et politique : celle-là est composée d'un fragment du texte de Jacqueline Feldman et Anne Zelensky sur la révolution sexuelle, celle-ci fait figure d'annexe. On y trouve notamment la contribution du seul homme du numéro, Jean-François Godchau, imposé par les éditions Maspero. La première et deuxième partie en revanche sont essentielles en ce que, respectivement, la première matérialise l'apport du *Women's lib*, par des traductions en partie réalisées par Cathy Bernheim, et la deuxième donne forme au Mouvement en France, tissant dans plusieurs textes le lien du littéraire au politique. Le numéro a été préparé et signé par « quelques militantes<sup>251</sup> » parmi lesquelles les membres du FMA Jacqueline Feldman et Anne Zelensky qui en ont eu l'initiative, mais aussi Emmanuèle de Lesseps et Christine Delphy. Participent également deux figures des Petites Marguerites : Cathy Bernheim et Christiane

---

<sup>250</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 54.

<sup>251</sup> Signature plurielle et anonyme, le groupe prévalant sur l'individu (« Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, op. cit., p. 8).

Rochefort. Militante du groupe maoïste Vive la Révolution<sup>252</sup>, Nadja Ringart<sup>253</sup>, sous le prénom de Nadia, donne un texte sur la prison au sein de laquelle elle vient de passer les derniers mois alors que, partisane de la Gauche prolétarienne, Juliette Kahane sous les initiales J.K. consacre plusieurs pages aux militantes. Seul le groupe qui se réunit autour d'Antoinette Fouque décline toute participation, au motif que la publication leur semble prématurée<sup>254</sup>. Dès l'introduction, y est présentée l'exigence d'une révolution culturelle : « Il existe une culture qui doit venir au jour par nous et qui est celle de la moitié de l'humanité ; nous ne pouvons la définir encore car elle n'est qu'un potentiel inexploité.<sup>255</sup> » Suivant la logique marxiste, cette culture spécifique est pensée par comparaison à la culture prolétarienne qui « est actuellement aussi lointaine, mais [qui] doit émerger en même temps qu'elle dans la révolution.<sup>256</sup> » Pour y parvenir et « prendre en main [leur] propre destin », les femmes ne doivent plus accepter d'être mises à la marge, ou « d'être un post-scriptum de Marx ou de Mao Tsétoung<sup>257</sup> » : elles se doivent de conquérir le centre de la page. La production textuelle et la venue à l'écriture sont perçues comme le lieu et l'expression d'une prise de conscience de l'oppression et comme un *medium* de libération.

La première partie du numéro est ainsi consacrée à des traductions d'articles du mouvement américain, la plupart issus de *Notes from the second year : women's liberation* :

---

<sup>252</sup> « Vive la révolution » est un groupe maoïste qui succède en juillet 1969 à « Vive le communisme » (apparu en 1968), sous l'impulsion de Roland Castro et Tiennot Grumbach. Une partie du groupe, celui qui évolue avec Guy Hocquenghem, est issu des cercles de La Jeunesse Communiste Révolutionnaire (JCR) en histoire, sociologie et philosophie, appelés troisième tendance avant leur dissolution par la JCR. Si la première tendance est celle de la direction du groupe, et si la deuxième tendance est à l'origine du groupe *Révolution !*, la 3<sup>ème</sup> tendance est celle des « anar-co » qui se sont profondément investis dans mai 1968. À la différence de nombreux groupes révolutionnaires marxistes-léninistes, VLR se distingue par son aspect festif et libertaire. Parmi ses militant-e-s, figurent l'architecte Roland Castro, et plusieurs étudiant-e-s dont Tiennot Grumbach, Guy Hocquenghem, Nadja Ringart, Françoise Picq, Marc Hatzfeld, Juliette Kahane et Didier Truchaut après leur excommunication de la Gauche prolétarienne, Marguerite Arène, Hélène Millerand, Ida et Evelyne Suton, Sophie Cartier-Bresson, Hélène Bleskine et, le principal auteur du *Livre noir du communisme*, Stéphane Courtois. VLR s'est autodissous en avril 1971. Cette histoire a été retracée grâce aux entretiens accordés par Nadja Ringart, Juliette Kahane et Leslie Kaplan. On consultera également le mémoire de Sylvie Coquille, *Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973, op. cit.*, p. 40 et « Des femmes enfin », in Hervé HAMON et Patrick ROTMAN, *Génération, op. cit.*, p. 195-241.

<sup>253</sup> Nadja [Nadine] Ringart est sociologue. Alors qu'elle milite au sein de VLR et prépare une maîtrise sur l'autogestion rurale en Algérie, elle est incarcérée en maison d'arrêt à la prison de la Roquette en 1970. À sa sortie, en juin, elle termine son mémoire qu'elle consacre finalement à la vie carcérale en prison de femmes, et participe au Mouvement. Elle édite ensuite, avec d'autres, *Le torchon brûle*. Elle rejoint pour un temps le groupe Psychanalyse et Politique avant de s'en détacher en 1973 et de nourrir des analyses critiques de ce groupe (« La naissance d'une secte », *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 1977). Elle figure également parmi les éditrices de *Mouvement de libération des femmes : textes premiers*. Le portrait le plus complet publié à son sujet est à lire dans *Ibid.*, p. 195-207.

<sup>254</sup> Jacqueline FELDMAN, « De FMA au MLF », *art. cit.*, p. 202.

<sup>255</sup> « Libération des femmes : année zéro », *Partisans, op. cit.*, p. 3.

<sup>256</sup> *Ibid.*

<sup>257</sup> *Ibid.*

*major writings of the radical feminists*<sup>258</sup>, signalant ainsi la prévalence, et du mouvement américain, et du courant radical pour une partie des féministes en France. Fruit d'un travail collectif, la traduction a été en partie écrite par Cathy Bernheim. Cette première partie, comme le précise la présentation du numéro, vise à impulser une réflexion féministe en France en capitalisant les avancées radicales du mouvement aux États-Unis. La deuxième partie, quant à elle, donne à lire les quelques militantes à l'origine du numéro double et ne fait l'objet d'aucune présentation, alors que le texte introductif du numéro comporte bien une section « Le Mouvement de libération des femmes en France ». Dans ce refus de définition et dans cette multiplicité des voix/es textuelles apparaît alors un instantané de la configuration structurelle du Mouvement français en 1970 « en plein développement et en constante évolution<sup>259</sup> » dans une logique plurielle de génération spontanée. Parmi les douze textes qui composent la deuxième partie, deux textes sont le fruit de deux écrivaines de génération différente : Emmanuèle de Lesseps, à cette époque nouvelliste et traductrice, signe sous le pseudonyme d'Emmanuèle Durand un récit intitulé « Le viol » et Christiane Rochefort, romancière reconnue, un essai sur « Le mythe de la frigidité féminine ». Dans cette même partie, et à la suite de la contribution de Rochefort, on trouve également, signé du seul prénom pseudonymique Aline, un texte de Jacqueline Feldman<sup>260</sup> consacré à « La culture, le génie et les femmes ». Ces trois textes<sup>261</sup>, par des modalités différentes, témoignent dès l'origine de l'entrelacement du politique et du littéraire : les deux premiers textes attestent non seulement de la contribution des écrivaines au mouvement mais encore et surtout d'une pratique littéraire au service du mouvement ; le dernier texte préfigure, par son analyse des mécanismes et répercussions de l'exclusion culturelle (en particulier littéraire) des femmes, la mise en question d'une « création étouffée », et ouvre la voie à l'avènement d'une création *au féminin*.

La seconde partie du numéro, composée de textes du Mouvement de libération en France, s'ouvre ainsi sur « Le viol<sup>262</sup> », récit à la première personne dont le titre met en exergue le propos narratif. Le statut fictionnel de cette prose pourrait *a priori* sembler indécidable. Toutefois la réception du texte en manière de témoignage y est fortement

---

<sup>258</sup> *Notes from the second year: women's liberation; major writings of the radical feminists*, New York, Radical Feminism, 1970.

<sup>259</sup> « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>260</sup> Jacqueline FELDMAN, « De FMA au MLF », *art. cit.*, p. 193-203.

<sup>261</sup> Nous ne tenons pas compte du texte intitulé « Les militantes » de J.K., Juliette Kahane ne publiant son premier roman (*Fabrique*) qu'en 2002. Avant de prendre part à 23 ans au mouvement à partir de la réunion non mixte du groupe de Vincennes en mai 1970, Juliette Kahane a fait partie de la Ligue communiste révolutionnaire puis de la Gauche prolétarienne.

<sup>262</sup> Emmanuèle DURAND, « Le viol », « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*, p. 91-96.

déterminée par l'identité générique de l'autrice et de la narratrice. Le texte est signé Emmanuèle Durand, mention qui typographiquement précède le titre : la séquence de transition entre le paratexte et le texte associe le prénom féminin Emmanuèle, au titre « Le viol » et au pronom personnel de première personne du singulier, « Je », qui ouvre le récit. La réception du « Viol » en récit de vérité est également influencée par la pratique revendiquée des groupes de parole ou de conscience dans le numéro, dont on retrouve la trace dans le récit même, puisque celui-ci, rétrospectif, donne lieu à des précisions, analyses et commentaires, par le *je narrant*, des actions et pensées du *je narré*. « Partir de soi comme terrain<sup>263</sup> », tel est à la fois le principe et la devise du féminisme selon Emmanuèle de Lesseps. Confirmant que le personnel est aussi politique, et que la prise de parole éveille la prise de conscience féministe, tels que le théorisent deux des textes américains traduits dans la première partie du numéro<sup>264</sup>, le processus textuel de « Viol » ne se limite pas à l'examen attentif de soi.

Le texte d'Emmanuèle de Lesseps se partage en effet matériellement en deux ensembles discursifs distincts : l'un, narratif, retrace l'histoire du viol et ouvre aux commentaires du *je narrant* qui introduisent à leur tour un ensemble argumentatif, analysant le fonctionnement social de l'agression. Il n'y est plus question uniquement d'une femme, d'ailleurs si peu individualisée, par un homme, mais bien *des femmes* et *des hommes* confrontés dans un rapport social de sexes, où la femme est hiérarchiquement en position de sujétion. À l'instar de Christine Delphy<sup>265</sup> se faisant Christine Dupont pour signer « L'ennemi principal », article qui clôt en miroir la deuxième partie du numéro, le pseudonyme ici retenu par Emmanuèle de Lesseps pour ouvrir cette même deuxième partie traduit également, par le choix du patronyme le plus commun qui soit, une volonté d'universalisation du récit et de l'analyse de l'oppression des femmes qui en découle. Emmanuèle Durand est une femme comme les autres, violée en France. Le récit d'une expérience personnelle est le point de départ d'une prise de conscience féministe et d'une analyse de l'oppression des femmes. Or la narration d'une part et l'analyse d'autre part constituent deux étapes successives de la conquête par une femme, et pour toutes les femmes, d'une liberté, à plusieurs reprises déniée par la société patriarcale. Mise en récit et analyse principielle permettent de ne plus être la victime d'un événement passé traumatique mais également de le comprendre pour qu'il ne se reproduise plus - le changement idéal se situant à l'échelle collective de la révolution.

---

<sup>263</sup> Entretien personnel avec l'autrice, 16/01/2013.

<sup>264</sup> Voir dans le numéro Carol HANISCH, « Problèmes actuels : éveil de la conscience féminine. Le "personnel" est aussi "politique" » et Kathie SARACHILD, « Un programme pour l'"éveil d'une conscience" féministe ».

<sup>265</sup> C'est d'ailleurs Christine Delphy qui a invité et encouragé Emmanuèle de Lesseps à écrire ce texte (Entretien personnel avec Emmanuèle de Lesseps, 16/01/2013).

Dans l'ensemble du texte, le *je* du sujet narratif ne se marque jamais du féminin ou du masculin, Emmanuèle de Lesseps travaillant à soigneusement écarter toute configuration grammaticale de ce type. Ce procédé permet de montrer que la femme est définie en tant que telle par le discours social et qu'il est également possible de dissocier le sujet femme du féminin. Socialement désignée, la femme est de surcroît nommée comme telle, dès le second paragraphe par le discours de l'autre (l'homme qui l'aborde), et plus précisément par son statut marital : « Excusez-moi *mademoiselle* voulez-vous que je vous accompagne excusez-moi *mademoiselle* est ce que je peux parler avec vous [...]»<sup>266</sup> ». C'est donc d'une femme caractérisée par celui qui lui parle et la nomme comme un être relatif, pour reprendre le mot du *Deuxième Sexe*, qu'il sera question. Relatif, la femme selon et pour l'homme est un objet sexuel ce qui présage « la possibilité que sa liberté ne soit pas respectée<sup>267</sup> ». Assise dans un rapport d'oppression où elle tient la place d'opprimée par son sexe, la femme ne peut parvenir au statut de sujet qu'en prenant conscience de ce rapport hiérarchique. La liberté sexuelle, démontre le texte, en niant l'oppression réelle des femmes, renforce leur assujettissement. Prendre conscience de cette oppression en tant que sujet, ici de la narration et de l'analyse, permet au contraire d'exercer une liberté retrouvée. « Viol » dévoile le pouvoir du langage où « les mots qui déshabillent en nommant sont une façon comme une autre de s'approprier le corps de l'autre<sup>268</sup> » mais également, dans un effet de balancier, où les mots qui pensent l'agression permettent de la panser. Les mots agissent comme des révélateurs ; ils permettent de voir et comprendre l'agression sexuelle comme l'exercice d'un rapport de domination. Initialement employé dans l'article « Combat pour la libération de la femme<sup>269</sup> » et repris quelques années plus tard dans « Les Chroniques » des *Temps Modernes*, le néologisme sexisme forgé par analogie au racisme en est l'indice fort puisqu'il permet de donner forme à une réalité jusque-là impensée : « Les femmes, à cause de leur sexe, sont plus agressées et ridiculisées qu'aucun homme à cause de sa couleur. Il n'y a pas de pire racisme que le "sexisme".<sup>270</sup> »

À l'exact centre de cette même deuxième partie, initiée par « Le viol » d'Emmanuèle Durand et refermée en miroir par « L'ennemi principal » de Christine Dupont, figure un texte

---

<sup>266</sup> Emmanuèle DURAND, « Le viol », art. cit., p. 91. Nous soulignons.

<sup>267</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>268</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>269</sup> « Combat pour la libération de la femme », *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970. Le titre initial « Pour un mouvement de libération des femmes » a été amendé avant la publication par l'équipe de rédaction de *L'Idiot international*.

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 93.

consacré au « Mythe de la frigidity féminine<sup>271</sup> », signée par Christiane Rochefort, de son nom d'écrivaine<sup>272</sup>. Un an avant le numéro de *Partisans*, *Le Magazine littéraire* consacrait un autoportrait à la romancière dont les propos recueillis par Philippe Venault avaient été remis en forme sous le titre « Christiane Rochefort : Le chemin de la connaissance, c'est la sexualité<sup>273</sup> ». Si « Le mythe de la frigidity féminine » procède de la même veine argumentative pour battre en brèche la construction factice d'une insensibilité sexuelle des femmes, le texte s'apparente de surcroît à une parodie du genre de l'article universitaire, la contrefaçon critique visant spécifiquement le discours prétendument scientifique de la sexologie. Feignant de présenter les résultats d'une enquête sur la sexualité des femmes – à force de rhétorique de la démonstration, effacement de l'énonciateur/trice, apparente logique des statistiques, notes de bas de pages, intertitres, listes, etc. – l'article se veut en réalité un détournement critique de cette forme de discours, qui est celui des « sexologues et analystes intégrateurs, valets zélés de la classe mâlo-dominante<sup>274</sup> ». Le recours au vocabulaire familier, à l'oralité, aux jeux de mots, aux archaïsmes contrastant, et surtout au registre comique en sont autant d'indices. « Comment devenir officiellement frigide en société avancée<sup>275</sup> » expose avec une verve jubilatoire l'article, en prenant le soin de préciser par une note de bas de page à l'intertitre que l'adjectif « “Avancée” s'entend comme le fromage ». La contamination poétique gagne le texte épistémique qui, par association, irradie la frigidity féminine, la propageant au « frigidaire de l'abstraction<sup>276</sup> » et à « la révolution [...] congelée<sup>277</sup> ».

Et par l'exercice de style qui, sans être l'objectif littéraire visé, accompagne ici la pratique textuelle, comme partout ailleurs dans l'œuvre de Christiane Rochefort<sup>278</sup>, il s'agit de

---

<sup>271</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le mythe de la frigidity féminine », art. cit., p. 120-132. Nous laissons ici provisoirement de côté une sous-partie de l'article consacrée, dans la logique de la pensée radicale de son autrice, au refus des relations hétérosexuelles et au choix politique du lesbianisme, que nous abordons dans un chapitre ultérieur.

<sup>272</sup> Même si Christiane Rochefort respecte la décision de signer collectivement, elle est l'une des seules à revendiquer la signature individuelle : elle tente ainsi de convaincre les autres militantes que garder l'anonymat en employant une signature collective ne permet pas de « percevoir les évolutions ou les éventuels changements d'opinion de chacune » (Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, op. cit., p. 49).

<sup>273</sup> « Christiane Rochefort : Le chemin de la connaissance, c'est la sexualité », propos recueillis par Philippe Venault, *Le Magazine littéraire*, juillet 1969, n° 30, p. 44-45.

<sup>274</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le mythe de la frigidity féminine », art. cit., p. 126.

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 120 et 126.

<sup>277</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>278</sup> Admirant Georges Perec à qui elle rend « O, mage » dans *Ma vie revue et corrigée par l'auteur* (à partir d'entretiens avec Maurice Chavardès, Paris, Stock, 1978), c'est comme un « exercice de style » (p. 284) qu'elle désigne son roman *Le Repos du guerrier*. Nous renvoyons également à l'entretien avec Judith Jasmin, diffusé le 24 octobre 1961, dans l'émission *Premier Plan* au Canada : « Christiane Rochefort, écrivaine guerrière », *Les*



traduire le sens qui préside à l'entreprise d'écriture. Contre la pensée *scientiste*, telle que la désigne ailleurs<sup>279</sup> l'écrivaine, pensée qui prétend rendre compte des femmes et du féminin au nom des principes et méthodes de la science, s'affirme progressivement un sujet collectif des femmes en lutte au sein même du texte. Le « nous » inclusif revendique une prise de position critique. Il s'agit, tout d'abord, d'écrire à partir de *son expérience de femme*, en échangeant avec des femmes, et non de tenir un discours, prétendument de savoir, *sur* les femmes : une révolution épistémologique est en marche. Le « nous » inclusif dit aussi qu'« il n'y aura de solution que collective<sup>280</sup> » à l'oppression, ou plus exactement – puisque la première occurrence du sujet collectif des femmes en mouvement y est associée par le recours au possessif – à « notre oppression ». Le privé est politique, la perception de la nature (y compris donc ce que l'on appelle l'anatomie) est infléchie par la culture : Rochefort écrira ailleurs qu'il ne faut « jamais négliger de mettre des guillemets au “naturel”<sup>281</sup> », et emploie ici *genre*<sup>282</sup> pour désigner le sexe social. L'objectif est de faire advenir les femmes en tant que sujet du discours afin de penser un rapport d'oppression fondé par une mythification originelle qui est une mystification.

Comme dans le récit d'Emmanuèle de Lesseps, l'accent est porté sur la plasticité du langage sur le réel. Mais chez Rochefort, le langage est explicitement performatif : « C'est la non-sensibilité de la *seule*, partielle, zone vaginale, qui est appelée “frigidity”. Dans le langage courant. Dominant. Accepté de tous. Y compris des femmes » écrit-elle, « et voilà, ça n'existe pas. Il l'a dit. Il est le dominant. C'est la magie. Abracadabra. Plus de lapin blanc.<sup>283</sup> » L'oppression se love dans les plis de l'innommé ou de ce qui est relégué (ici la jouissance clitoridienne) au rang de l'imaginaire. Loin d'être performatif uniquement dans l'absence ou la réduction terminologique, le langage *est* le réel. Désignant la mise en mots de surcroît littéraire, elle écrit d'ailleurs convoquant les vers rimbaldiens de l'*Éternité* (« C'est la mer / allée avec le soleil ») : « la poésie n'est pas imaginaire, tout est réel<sup>284</sup> ». Ainsi lors du premier rapport sexuel « plane aussi la peur, d'origine mythique et fâcheusement *littéraire*, de “ne plus s'appartenir” une fois qu'on s'est “donnée” : merdier verbal.<sup>285</sup> » Le langage informe

---

*Archives de Radio-Canada*, Société Radio-Canada, Dernière mise à jour : 10 mars 2008, [http://archives.radio-canada.ca/arts\\_culture/litterature/clips/14419/](http://archives.radio-canada.ca/arts_culture/litterature/clips/14419/)

<sup>279</sup> *Ibid.*

<sup>280</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le mythe de la frigidity féminine », art. cit., p. 130.

<sup>281</sup> Christiane ROCHEFORT, *Ma vie revue et corrigée par l'auteur*, op.cit., p. 11.

<sup>282</sup> Christiane Rochefort use du terme genre comme équivalent de sexe social, et l'emploie au pluriel : les « deux genres » (« Le mythe de la frigidity féminine », art. cit., p. 121).

<sup>283</sup> *Ibid.*, p. 122.

<sup>284</sup> *Ibid.*, p. 131.

<sup>285</sup> *Ibid.*, p. 123. Nous soulignons.

donc l'objectivation sexuelle du sujet femme, de laquelle découle l'oppression. Et l'on notera que Christiane Rochefort mentionne ici spécifiquement l'écrit littéraire comme facteur d'une oppression culturelle qu'elle définit comme politique : plus loin, elle précisera que « la littérature érotique est à verser au dossier d'accusation, en compagnie des romans d'amour<sup>286</sup> ». Déjà en 1958, *Le Repos du guerrier* que Rochefort voulait essentiellement, comme tous ses textes, polémique, donnait voix à Geneviève Le Theil, un sujet faible exemplifiant l'amour féminin humilié : le roman venait ainsi répondre à cette tradition du roman d'amour pour en stigmatiser le dressage politique véhiculé. Chez Rochefort, comme chez de Lesseps, c'est par la prise de conscience et la mise en mots des rapports oppressifs, parfois au moyen de la littérature, que chaque femme peut devenir un sujet exerçant une liberté reconquise.

Dans cette même partie, et à la suite de la contribution de Rochefort, figure également, signé du seul prénom pseudonymique Aline, un texte de Jacqueline Feldman consacré à « La culture, le génie et les femmes ». Ce texte tisse un lien différent entre littérature et politique en s'interrogeant sur la place et la reconnaissance des femmes dans la culture, en particulier en littérature. Partant d'une réflexion sur l'absence de « génie féminin », laquelle préfigure toute une série de publications sur le phénomène de la « création étouffée », Jacqueline Feldman inaugure par cette contribution une analyse sur l'incidence de la référence, impossible, à des femmes illustres dans la promotion des créatrices contemporaines. Pour que le génie advienne, explique-t-elle, deux conditions doivent entrer en synergie : « un être exceptionnel, et une société prête à l'accepter, à l'encourager.<sup>287</sup> » En supplément de cet écho social contemporain, le génie a également besoin que d'autres avant lui préparent sa réception. Loin d'être le produit de son seul travail, le génie créateur n'advient qu'à partir d'une chaîne de productions reconnues que l'on appelle la tradition. Or la femme, parce qu'elle est femme, nous dit Jacqueline Feldman, est censurée de plus en plus sévèrement à tous les niveaux de l'acte créatif, en l'occurrence littéraire : de la naissance de l'idée au sein d'ego qui est un être social aux prises avec un complexe d'infériorité inculqué dès la naissance, en passant par la présentation de l'idée au groupe restreint qui produit l'incompréhension des hommes et la rivalité des femmes, jusqu'à la présentation de l'idée à l'éditeur puis à sa réception par le critique, lesquels, étant nécessairement des hommes, disqualifient le travail mené par une femme. Aucune chaîne ne peut ainsi se former, aucune tradition ne peut être reconnue qui

---

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 125.

<sup>287</sup> Aline [Jacqueline FELDMAN], « La culture, le génie et les femmes », « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*, p. 135.

prépare l'avènement d'un génie *féminin*. Au contraire, est mis en lumière un cercle vicieux : la femme n'a pas de génie, donc cette femme n'a pas de génie, donc la femme n'a pas de génie, etc.

Mais surtout, la démonstration menée dans « La culture, le génie et les femmes » met au premier plan la conception d'une spécificité *féminine* culturelle que la société a de tout temps cherché à censurer. L'article pose donc comme projet pour la libération des femmes, la libération d'une création *au féminin*. Est alors jeté le pont de l'analogie entre femmes et peuple colonisé. Prenant l'exemple de l'Algérie, Jacqueline Feldman pose l'alternative d'une création au féminin qui oscille nécessairement entre sujétion et révolte : écrire en étant femme/colonisé, c'est s'exposer en tant que sujet au partage conflictuel et insoluble entre « singer » le colonisateur et sa culture, et exprimer sa propre culture ce qui aboutit nécessairement à la révolte. La position d'opprimée qui est celle de la femme impliquerait donc une culture spécifique, jusque-là réprimée mais potentiellement à venir telle que l'annonce justement la présentation du numéro. Cependant, la spécificité des femmes au regard des autres peuples dominés réside, selon Jacqueline Feldman, dans le fait que les femmes ne forment pas une société à part entière et différente de celle formée par les hommes, ce qui ne les distingue pas, ajouterions-nous, donc de la classe ou de la caste. Ce fait rend la désaliénation à mener différente des autres groupes dominés (peuples et classes) : la référence à une culture spécifique d'avant la colonisation, le chantage à la séparation, et la violence ouverte sont trois modes d'action impossibles. Le dernier mouvement de l'article, parce qu'il est une application de cette théorie à des cas, rappelle que la femme créatrice est confrontée à l'alternative de singer l'homme (Simone de Beauvoir) ou de voir sa création disqualifiée (la cinéaste Maï Zetterling) parce qu'elle pose le point de vue de la femme.

Parmi les pionnières du Mouvement de libération des femmes figurent plusieurs littératrices, que l'on songe à Christiane Rochefort, Monique Wittig, Emmanuèle de Lesseps ou Cathy Bernheim, lesquelles ont réussi à capter l'attention médiatique au cours de ce mois estival d'août 1970 pour signifier publiquement la mise en mouvement des femmes de France. Né de la tentative avortée de déposer une gerbe de fleurs à celle qui est plus inconnue encore que le soldat, sa femme, le Mouvement de libération des femmes a pris corps collectivement au pied de l'Arc de Triomphe, permettant de faire signe à des centaines de femmes. Celles-ci

se rendront, sur cet appel<sup>288</sup>, et pour la première fois à l'assemblée générale du Mouvement de libération des femmes aux Beaux-Arts à Paris le 26 septembre 1970. Les femmes de lettres militantes qui permettent cette naissance, non seulement participent à l'action mais encore la font advenir. Elles tissent alors en son cœur un lien indéfectible au langage. Chaque slogan manifestaire rappelle en effet à quel point le langage permet d'agir le réel. Par le langage, les femmes retrouvent la possibilité de se libérer de l'invisibilité et de tenter leur inscription dans l'Histoire. Pour reprendre les mots de l'écrivaine Monique Wittig, appelant de ses vœux, avec d'autres, à un mouvement de libération des femmes dès le mois de mai 1970 : « nous pouvons diriger contre l'ennemi les armes avec lesquelles il nous maintient dans l'esclavage<sup>289</sup> ». Le langage est une de ces armes.

Que le langage puisse agir le réel est une chose, mais que l'action politique se construise sur ce constat fondamental en est une autre qui témoigne de la présence et de l'influence des littératrices au sein de ce qui s'apprête à devenir le Mouvement de libération des femmes. Du dessillement provoqué par le slogan poétique à la mise en récit de l'oppression sexuelle des femmes, en passant par l'exercice de style littéraire qui promeut une révolution épistémologique, tout concourt à la mise en lumière du pouvoir du langage, particulièrement de la mise en mots dans une forme réputée littéraire. « La poésie n'est pas imaginaire, tout est réel<sup>290</sup> » écrit encore Christiane Rochefort. La libération passe par une pratique séditeuse de la langue ; la forme littéraire, parce qu'elle est un élément du réel, devient une puissance de transformation des rapports sociaux. Le premier manifeste du Mouvement, « Libération des femmes : année 0 » en témoigne tant il se tisse de contributions littéraires que l'on se réfère au récit « Le viol » publié par Emmanuèle de Lesseps sous le pseudonyme d'Emmanuèle Durand où les mots permettent de penser l'agression tout en la pansant, ou que l'on envisage la parodie poétique de l'article universitaire de Christiane Rochefort sur « Le Mythe de la frigidity féminine », allant jusqu'à désigner la littérature, par l'intermédiaire d'une certaine littérature, comme responsable du dressage politique des femmes et des hommes en matière de sexualité mais aussi de sexuaction. Chez les deux écrivaines, c'est par l'exercice du langage, et en particulier de l'écrit, qu'il soit ou non qualifié de littéraire, que chaque femme peut devenir un sujet, exerçant une liberté reconquise.

---

<sup>288</sup> Appel à valeur symbolique, puisque quelques jours avant la première assemblée générale, des tracts appuient le bouche à oreille afin de communiquer le lieu, le jour et l'heure de cette première réunion de masse.

<sup>289</sup> Monique WITTIG, Gille WITTIG, Marcia ROTHENBURG et Margaret STEPHENSON, « Combat pour la libération de la femme », *L'Idiot international*, n° 6, mai 1970, repris dans Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, op. cit., p. 31.

<sup>290</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le mythe de la frigidity féminine », art. cit., p. 131.

Comme en témoigne la contribution de Jacqueline Feldman, « Le génie, la culture et les femmes », à ce premier manifeste collectif du Mouvement en France, la question d'une spécificité de la création littéraire au féminin est également posée dès l'origine de ce mouvement politique et social, intrinsèquement liée à celui-ci. Partant de l'absence de consécration de génie « féminin », celle qui publie sous le prénom pseudonymique d'Aline retrace le phénomène de l'exclusion des femmes du littéraire. Cette exclusion prend racine en premier lieu dans l'absence de modèles féminins. Sur cette absence s'érige le plus souvent un complexe d'infériorité en matière de création, qui ne trouve qu'à s'affronter à la carence de soutien des maisons d'édition et de la critique. Par cette réflexion brossée à grands traits, Jacqueline Feldman annonce ainsi l'entreprise du collectif de *La Création étouffée* (1973) auquel collaboreront notamment Colette Audry, Marie Cardinal, et Marguerite Duras, par leurs témoignages. « Peu de femmes ont donné au monde ce qu'il est convenu d'appeler des génies<sup>291</sup> » sont parmi les premiers mots choisis par Suzanne Horer et Jeanne Socquet pour introduire leur essai. Mais Jacqueline Feldman trace aussi la voie d'une réflexion sur une spécificité *féminine* en création qui préfigure tout autant « la venue à l'écriture » de certaines que le différend de la différence entre promotrices et détractrices de l'écriture féminine.

---

<sup>291</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, *op. cit.*, p. 9.

## II. Fouque et Wittig : une contradiction irréductible au sein du Mouvement

« Je me trouve avec Catherine rue Nationale, au milieu de la rue, devant le Super-Marché. À droite, devant le métro aérien, je vois un groupe compact de femmes bien en rang, l'air hostile. Je me retourne : à gauche, devant la palissade, il y a un autre groupe de femmes, l'air également hostile et résolu. Je les reconnais : les premières sont des "Féministes", les secondes des "Psyk et Po". Les deux sont en formation "tortue", et s'avancent lentement les unes vers les autres. Elles ont l'air décidé à combattre.<sup>292</sup> »

L'historiographie, comme l'a souligné Dominique Fougeyrollas-Schwebel dans « Controverses et anathèmes au sein du féminisme français des années 70<sup>293</sup> », accorde une grande place dans l'histoire du Mouvement de libération des femmes à l'opposition de deux tendances, les Féministes révolutionnaires, dites les FR, et Psychanalyse et Politique, dite Psych et Po. Toutes deux apparaissent au cours des années 1970, dès octobre 1970 pour les Féministes révolutionnaires, parmi lesquelles figure Monique Wittig, et en 1971 pour Psychanalyse et Politique. Ce dernier groupe s'inscrit dans la continuité du groupe Psychanalyse, appelé aussi groupe Beaumarchais, qui se réunit depuis le début du Mouvement autour d'Antoinette Fouque. Ces groupes qui fondent deux tendances radicales, mais surtout leur opposition et leur affrontement structurent l'histoire de la décennie. S'il ne faut pourtant certes pas mésestimer le rôle et le poids des autres groupes du MLF dans l'histoire de celui-ci, *Histoire d'une littérature en mouvement* choisit cependant de présenter ces deux tendances comme primordiales dans la compréhension de l'histoire de la littérature de cette période. En effet, du point de vue de l'histoire du Mouvement en général, nous soutenons que cette opposition est essentielle, et du point de vue de l'histoire littéraire en particulier qu'elle est capitale, puisqu'elle oppose deux figures littéraires, une (future) éditrice et une écrivaine, Antoinette Fouque et Monique Wittig, et deux conceptions non seulement de la politique mais encore de la littérature d'avant-garde.

Déjà à l'époque, certaines regrettent que de cette opposition procède « une image très fautive du mouvement [...], le réduisant à deux tendances : psychanalyse et politique – et

---

<sup>292</sup> Anonyme, « Rêve : rue Nationale », in « Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n° 333-334, avril 1974, p. 2083.

<sup>293</sup> Dominique FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, « Controverses et anathèmes au sein du féminisme français des années 70 », in « Féminisme(s) : penser la pluralité », *Cahiers du genre*, n° 39, Paris, L'Harmattan, 2005, voir en particulier p. 14.

féministes révolutionnaires<sup>294</sup> », comme l'écrivent les Féministes révolutionnaires elles-mêmes en 1973 dans le journal qui sert de liaison aux femmes du Mouvement, *Le torchon brûle*. Pourtant c'est bien l'image des premières années du Mouvement qui se trouve là faussée parce qu'idéalisée. La formidable synergie que les individus ont expérimenté les premiers mois est en effet entrée en concurrence dès 1971 avec l'affirmation antagoniste des deux groupes devenus tendances majoritaires. À partir de cette date, « un phénomène grave apparaît : l'identification rigide au groupe qui écrase, paralyse les individus qui ne s'expriment pas du tout en leur nom et que la pression et l'appartenance à un groupe amènent à s'exprimer dans la peur.<sup>295</sup> » En 1973, et sous la plume des Féministes révolutionnaires, cette peur ne désigne pas le sentiment qui règne dans leurs rangs mais bien celui qu'elles lisent sur les visages des guérillères de Psychanalyse et Politique.

Pourtant, la lutte n'est pas aussi bipolaire au tout début du Mouvement que pourrait le laisser à penser le rêve anonyme placé en exergue du présent chapitre et publié en avril 1974 dans *Les Temps modernes*. Non seulement Antoinette Fouque et Monique Wittig ont participé et animé ensemble l'un des groupes antérieurs au Mouvement de libération, le groupe de Vincennes, mais encore elles continuent de se rencontrer jusqu'en 1971 au sein du groupe des artistes du Mouvement, Les Petites Marguerites : au sein de celui-ci, les deux femmes composent notamment ensemble, et avec d'autres, la chanson qui deviendra l'hymne du Mouvement de libération des femmes. L'opposition ultérieure entre Antoinette Fouque et Monique Wittig, entre Psychanalyse et Politique et les Féministes Révolutionnaires, est donc bien une lutte sorocicide : à l'origine les deux ennemies étaient bel et bien sœurs de lutte. Mais on forgerait un contresens à penser qu'être unies par et dans une même militance signifie être en accord parfait. Catherine Deudon se souvient ainsi que « déjà [lors des premières assemblées générales du Mouvement en 1970] entre Monique Wittig et Antoinette Fouque il y a eu des frottements, parce qu'Antoinette Fouque était toujours en train de freiner les désirs d'actions de Monique Wittig.<sup>296</sup> » Cette opposition interpersonnelle en matière de *praxis* est aussi celle qui structure les deux groupes, Politique et Psychanalyse privilégiant une analyse de longue haleine avant toute manifestation publique alors que les Féministes révolutionnaires se distinguent par les actions spectaculaires qu'elles réalisent.

Mais pour Catherine Deudon, ancienne participante des Petites Marguerites, le rapport de ces deux meneuses à l'action ne saurait à lui seul expliquer un antagonisme profond : elle

---

<sup>294</sup> « Féministes révolutionnaires », *Le torchon brûle*, n° 5, [n. d. 1973], non paginé.

<sup>295</sup> *Ibid.*

<sup>296</sup> Entretien avec Marion Charpenel, archives personnelles de Catherine Deudon, 6 juin 2008, non paginé.

se souvient ainsi qu'« il y avait aussi une rivalité d'écriture, Monique étant un bon écrivain reconnu par un prix littéraire prestigieux pour *l'Opoponax* et Antoinette Fouque n'écrivait pas à l'époque<sup>297</sup> ». La photographe n'est pas la seule militante à garder le souvenir de cette rivalité dont l'écriture aurait été le terrain : d'autres convoquent même une incapacité à écrire qui serait à l'origine du rapport intensément paradoxal que la future éditrice entretient avec les écrivaines qui l'entourent à cette époque. Certaines se souviennent ainsi des conflits qui ont pu opposer Antoinette Fouque à diverses autrices, à commencer par Monique Wittig. Elles se souviennent aussi du ressenti partagé par plusieurs d'entre elles, du sentiment d'être non pas encouragées par Antoinette Fouque – de qui elles attendaient sensément soutien et protection – mais défaites de leur potentiel créatif au point de croire qu'elles n'écriraient jamais plus. Certaines participantes du groupe Psychanalyse et Politique évoquent d'ailleurs rétrospectivement le « rapt de la parole<sup>298</sup> » et l'interdit qui pesait sur la pratique de l'écriture, aucune des femmes du groupe n'ayant jamais été encouragée ni autorisée à publier en son nom.

### **A. De la diplopie**

Pour reprendre la métaphore développée par Antoinette Fouque dans « Mon Freud, mon père<sup>299</sup> », celle de la diplopie, trouble de la vision consistant à percevoir deux images ou plus d'un seul et même objet, les deux récits des origines, l'un par Antoinette Fouque et l'autre par Monique Wittig, ne se recoupent que très partiellement, car dans leurs différences précisément se joue l'histoire de la naissance du mouvement, et de ses orientations. En laissant provisoirement de côté la logique d'appropriation, on découvre en effet dans ces récits de mémoire les reflets d'une conception bien distincte de l'engagement politique et de la révolution. Dès les premières assemblées générales du mouvement aux Beaux-Arts, se souvient Anne Zelensky, les discussions « tournaient autour des querelles entre Antoinette et Monique<sup>300</sup> », chacune étant entourée d'un clan. Cette configuration remarquable à l'automne 1970 était déjà effective au printemps lors de la réunion des premiers groupes, rue Descartes ; elle s'était mise en place, progressivement, dès la naissance de leur groupe en 1968<sup>301</sup>.

---

<sup>297</sup> *Ibid.*

<sup>298</sup> La formule est de Juliette Kahane (Entretien personnel avec l'autrice, 26/02/2013).

<sup>299</sup> Antoinette FOUQUE, « Mon Freud, mon père », in *Il y a deux sexes*, *op. cit.*, p. 125. On trouve également le terme sous la plume de Luce Irigaray dans *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minuit, 1974, p. 177.

<sup>300</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>301</sup> Voir également à ce sujet Cathy BERNHEIM, *Perturbation, ma soeur*, *op. cit.*, p. 68-69. Antoinette Fouque y est transposée sous le prénom de Marinette.



Mais avant de retracer les contours de ces mémoires du mouvement, il nous faut préciser qu'il n'existe pas un seul récit d'Antoinette Fouque : plusieurs voient le jour en 2008 lorsque l'éditrice décide de lancer la commémoration de « son » MLF, dont les quarante ans se fêtent en octobre. Les entretiens parus dans la presse cette année-là, parce qu'ils sont à l'interface de deux volontés (celle de l'autrice et celle de la, ou du, journaliste) et qu'ils s'inscrivent dans une logique de communication différentielle selon le support de presse, ont été laissés de côté. N'ont été considérées que les publications exclusivement signées (et rassemblées) par l'autrice, soient *Il y a deux sexes : essais de féminologie, 1989-1995* et *Gravidanza, Féminologie II* publiés avant cette commémoration (respectivement 1995 et 2007), et *Qui êtes-vous Antoinette Fouque ?* (2009), entretien avec Christophe Bourseiller ayant fait, sans aucun doute possible, l'objet d'une relecture. À cette liste d'ouvrages, où s'écrit un récit relativement cohérent, s'ajoute « Qu'est-ce qu'une femme ? », témoignage sur la naissance du mouvement paru dans *Génération MLF (1968-2008)*<sup>302</sup>, qui se signale par quelques ténues variations. Il n'y a en revanche qu'un seul récit de Monique Wittig, publié après son décès dans la revue *Prochoix*, dans un numéro intitulé « MLF, Le mythe des origines », collectif préparé par plusieurs actrices du Mouvement en réponse à la commémoration anticipée de 2008. Ce récit, où elle raconte les prémisses du Mouvement de libération des femmes, est la transcription d'un entretien avec Josy Thibaut, enregistré en 1979.

Ainsi, selon Antoinette Fouque<sup>303</sup>, la rencontre avec Wittig se fait par l'intermédiaire de Josiane Chanel qui suit, comme elle, le séminaire de Roland Barthes<sup>304</sup>. Dans une Sorbonne alors occupée, elles créent toutes deux<sup>305</sup> le Comité Révolutionnaire d'Action Culturelle (CRAC) le 13 mai 1968 : parmi les invités figurent Maurice Blanchot, Marguerite Duras, Nathalie Sarraute, ou André Téchiné. Le lien à l'avant-garde, et particulièrement à l'avant-garde littéraire, est donc tissé dès les premiers mots du récit. Le groupe dit ultérieurement de Vincennes – qu'elle assimile toutefois au mouvement de libération des femmes – a été initié collectivement par les trois femmes. Elle signale comme décisif l'entretien que Wittig et elle-même ont eu pendant l'été 1968 avec Jean-Pierre Sergent revenant alors du Vietnam où il venait de tourner *Le Peuple et ses fusils* avec Joris Ivens et Marceline Loridan. Témoignant de l'engagement de tout un peuple, affirme Antoinette

<sup>302</sup> Antoinette FOUQUE, « Qu'est-ce qu'une femme ? », *Génération MLF, 1968-2008*, *op. cit.*, p. 15-28.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>304</sup> Josiane Chanel précise que le séminaire de Barthes où elle se rend sur les conseils de Wittig et où elle rencontre Fouque en 1967 porte sur *Sarrasine* de Balzac (voir Josiane CHANEL, « Janvier 68 : j'ai présenté Monique Wittig à Antoinette Fouque », *ibid.*, p. 29).

<sup>305</sup> Josiane Chanel témoigne qu'une vingtaine de personnes étaient en fait à l'origine du CRAC (*ibid.*, p. 30).

Fouque, il « nous a fortement exhortées à fonder un mouvement de femmes indépendant<sup>306</sup> ». Le récit place donc la naissance du groupe, et du mouvement, dans la droite ligne de mai 68, sous l'impulsion et l'égide de la lutte des classes. Ce témoignage reflète ainsi l'option politique de son autrice, qui sera également celle d'une partie des militantes : la lutte des femmes se doit d'être subordonnée à la lutte des classes. « Qu'est-ce qu'une femme ? » paru dans *Génération MLF* insiste de surcroît sur le caractère « viriliste<sup>307</sup> » de la révolution de mai, contre lequel se construit le mouvement, restituant l'expérience partagée par nombre de militantes originaires d'organisation d'extrême-gauche, comme la GP (Gauche prolétarienne) ou VLR (Vive la Révolution).

Les premières réunions organisées, précise Antoinette Fouque, ont lieu en octobre 1968 ; une quinzaine de femmes y assistent. « Monique et moi étions stupéfaites », se rappelle-t-elle, « nous découvrons la réalité et l'ampleur d'une souffrance dont personne ne parlait ouvertement à l'époque.<sup>308</sup> » Le dénouement des langues et la circulation de parole sont ici mises en avant par la prose narrative à travers l'image de récits individuels partagés et collectivisés : l'effet en est la prise de conscience d'une réalité occultée. « Mais il était aussi question d'amour, d'enfants » ajoute-t-elle, en manière d'équilibre : l'adversatif polarise à l'inverse de la souffrance, l'amour et la maternité, socle de la théorie et de la pratique fouquienne. L'irréductibilité des sexes et leur dissymétrie y sont en effet le creuset d'une réflexion qui fait de la procréation, et particulièrement de l'expérience de la gestation le principe même de distinction<sup>309</sup>. Ces récits individuels mis en partage dans le groupe politique l'amènent au constat d'une nécessité d'articuler le privé et le politique, un des leitmotifs du mouvement. D'octobre 1968 à mai 1970<sup>310</sup>, date de la première grande sortie publique à Vincennes, poursuit Antoinette Fouque, le groupe s'élargit progressivement, effectuant un travail de terrain tout en diffusant et en affirmant son existence, se rendant aussi à l'étranger :

---

<sup>306</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, op. cit., p. 42. La version publiée un an auparavant dans *Génération MLF* diffère en introduisant la lutte des femmes au Vietnam au regard du texte littéraire que Wittig produit à l'époque, la causalité y joue un rôle subtil (*post hoc, ergo propter hoc*) : « Il nous explique que là-bas les femmes prennent les armes. Monique me lit tous les jours ce qu'elle écrit et qui deviendra *Les Guerillères*. Et nous décidons de créer dans la foulée et contre mai 68 un groupe de femmes. » (Antoinette FOUQUE, « Qu'est-ce qu'une femme ? », art. cit., p. 19).

<sup>307</sup> *Ibid.*

<sup>308</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, op. cit., p. 43.

<sup>309</sup> Antoinette FOUQUE, « Il y a deux sexes », in *Il y a deux sexes*, op. cit., p. 57-83. Cet ouvrage reprend le texte publié sous le même titre dans *Lectures de la différence sexuelle* : actes du colloque du CIPH, Paris VIII, octobre 1990 / textes réunis et présentés par Mara Negron, Paris, Des Femmes, 1994, p. 283-317.

<sup>310</sup> 21 mai est la date que retiennent également Cathy Bernheim, Lilane Kandel, Françoise Picq et Nadja Ringart dans *Mouvement de libération des femmes*, op. cit., p. 12. Mai est indiqué dans Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, op. cit., p. 53. Avril est le mois donné par Antoinette Fouque dans « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », avril 1990, [Collecte d'entretiens avec Pierre Nora et Marcel Gauchet, réalisés entre octobre 1989 et février 1990, publiés dans la revue *Le Débat*, n° 59, Gallimard], repris dans Antoinette FOUQUE, *Il y a deux sexes*, op. cit., p. 33.

en Italie en 1968, en Angleterre en 1970, où elles rencontrent Juliet Mitchell. Ces années de grande libération et de gaieté, sont aussi celles d'une relecture et d'une discussion critique de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'état* d'Engels, des textes de Marx, Freud et Marcuse.

Ce récit diffère en grande part de celui de l'auteurice des *Guérillères*. Selon Wittig, l'idée de la création d'un groupe de femmes vient ainsi, non de mai 68, mais du « repli de 68 » qui lui semble le moment propice pour mettre en place un groupe « qui fonctionnerait de façon très militante<sup>311</sup> ». Se souvenant de la phrase de Michelet « les femmes sont un peuple dans le peuple », elle imagine un groupe d'activistes à l'instar des groupes de guérilla au Vietnam et au Laos et de « la guerre du Peuple<sup>312</sup> », cette guerre populaire initiée par le courant marxiste-léniniste-maoïste. Cette première source d'inspiration s'accompagne alors de la lecture d'un texte essentiel pour l'écrivaine : *La Femme mystifiée* de Betty Friedan. *The Feminine mystique* a en effet été traduit de l'américain par Yvette Roudy pour Denoël Gonthier, dans la collection « Femme » initiée par Colette Audry : le texte est paru en 1964<sup>313</sup>. Le militantisme et l'influence du féminisme américain forment donc le socle de l'action entreprise par Wittig. C'est dans cet élan qu'est organisée, sous l'impulsion de Monique Wittig, la première réunion du groupe chez Antoinette Fouque<sup>314</sup>, avec Josiane Chanel et Suzanne Fenn. À cette occasion, elle présente une analyse de Marx mais surtout de *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'état* d'Engels, axant son travail sur l'oppression économique et sexuelle des femmes, « [se] fabriquant [sa] petite théorie féministe et marxiste »... cette petite théorie qui est à l'origine un an et demi plus tard de l'article fondateur paru en mai 1970 dans *L'Idiot international*, « Pour un mouvement de libération des femmes ». L'influence du féminisme américain se lit alors aussi à travers la rencontre fondamentale pour Wittig en 1968 de deux des signataires de l'article : Margaret Stephenson et Marcia Rothenburg, deux américaines qui se joignent au groupe de Vincennes, Marcia Rothenburg ayant déjà fait l'expérience d'un engagement politique dans un groupe non mixte aux États-Unis. « Marcia, Margaret, Gille<sup>315</sup> et moi, les 4 dures<sup>316</sup> » dit Wittig.

---

<sup>311</sup> « Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 66.

<sup>312</sup> *Ibid.*

<sup>313</sup> FRIEDAN, Betty, *La Femme mystifiée*, traduit de l'américain *The Feminine mystique* par Yvette Roudy, Genève, Paris, Gonthier, 1964, 2 vol.

<sup>314</sup> Monique Wittig attribue la présence d'Antoinette Fouque dans le groupe à la demande de Josiane Chanel que Wittig avait contactée ; la réunion se serait tenue chez Antoinette Fouque par commodité « puisqu'elle avait une petite fille » (« Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 67).

<sup>315</sup> Marcia Rothenburg, Margaret Stephenson et Gille Wittig, sœur de l'écrivain.

<sup>316</sup> *Ibid.*, p. 72.

Au-delà de la personne, comme le fait d'ailleurs remarquer Wittig elle-même qui est réfractaire à l'idée de revendiquer<sup>317</sup> la « fondation » du mouvement, se dessinent des points d'achoppement qui témoignent d'une conception différente de l'action politique. Chez Wittig, la naissance du groupe, et du mouvement, dans le repli de mai 68, se fait en premier lieu par la prise de conscience d'une lutte des femmes irréductible à la lutte des classes. Cette lutte, si elle se pratique par la critique théorique, doit également se faire « dans la rue ». Le récit de ce que Wittig se souvient être la seconde réunion, chez elle, le confirme : les huit femmes présentes, dont certaines sont issues de groupes gauchistes ou maoïstes, envisagent de « constituer une force féministe qui prenne la direction des luttes politiques » et songent à fomenter « un mouvement de masse féministe<sup>318</sup> ». Si, de réunions en réunions, le groupe s'élargit progressivement pendant deux ans, accueillant jusqu'à cinquante personnes, il devient également le siège de dissensions entre Monique Wittig et Antoinette Fouque, entre deux visions de la lutte politique, au point de se scinder intérieurement en deux entités bien distinctes. Avec Wittig, les trois autres « dures » organisent la première réunion de Vincennes et signent le manifeste de *L'Idiot international*. Pour le clan de Monique Wittig, Vincennes est récupéré par la fraction d'Antoinette Fouque, pour celui d'Antoinette Fouque l'article paru dans *L'Idiot international* signe la récupération du travail collectif. Autour de celle que l'on appelle déjà à l'époque de son seul prénom, Antoinette, se réunissent les femmes qui formeront, pour une partie d'entre elles du moins, le groupe Politique et Psychanalyse.

Car déjà c'est aussi sur le rapport à la psychanalyse, et l'usage de celle-ci, que les deux pensées s'opposent farouchement. Au cours de son récit, Monique Wittig rapporte en manière d'anecdote une altercation violente qui l'aurait opposée à Antoinette Fouque et Josiane Chanel en 1968. Après une réunion du groupe, les trois meneuses se retrouvent seules au café ; Josiane Chanel et Antoinette Fouque confient alors à Monique Wittig qu'elles tiennent des cahiers où elles consignent les paroles de chacune « pour en donner une interprétation analytique<sup>319</sup> ». Au-delà de la trahison de la confiance de chacune, qui se serait ainsi vue analysée à son insu, c'est le recours même à la psychanalyse qui heurte Wittig. L'ensemble du parcours intellectuel et politique de l'écrivaine s'est en effet construit contre la psychanalyse. Rappelons que dès 1967, Wittig a entamé, en compagnie de deux amies<sup>320</sup>, l'une peintre et

---

<sup>317</sup> Voir précisément ce que dit Monique Wittig du droit de réponse qu'elle *pourrait* mais ne souhaite pas exercer, le mouvement de libération des femmes étant née de la synergie de plusieurs et de la rencontre de toutes (*ibid.*, p. 67).

<sup>318</sup> *Ibid.*, p. 69.

<sup>319</sup> *Ibid.*

<sup>320</sup> Wittig ne mentionne pas leur identité et les témoignages que nous avons récoltés ne nous ont pas permis de lever ce voile.

sculptrice, l'autre actrice, une « lecture très attentive de Freud, [afin d'] en faire une critique féministe<sup>321</sup> » et qu'en 1968, la découverte de *La Femme mystifiée* de Betty Friedan, dont le propos dénonce la responsabilité de la psychanalyse dans l'élaboration d'un mythe de la Femme inatteignable et coercitif aux États-Unis, est motrice de son désir de réunir un groupe de femmes en France : « puisque la psychanalyse n'est pas encore implantée avec les mêmes formes en France qu'en Amérique, et n'a pas la même importance », pensait-elle après la lecture de l'essai, « [i]l faudrait, nous, commencer à s'organiser et à lutter. Se rendre évidentes, et faire des choses, pas seulement au niveau critique, mais au niveau pratique. Dans la rue quoi !<sup>322</sup> » Le féminisme wittigien se pense donc non seulement en dehors de tout point de vue psychanalytique, jugé censurant, mais encore explicitement contre la psychanalyse. Josiane Chanel confirme d'ailleurs qu'à cette époque, Antoinette Fouque et elle-même étaient en analyse alors que Wittig « était farouchement contre la psychanalyse [et] ne supportait pas l'idée d'inconscient<sup>323</sup> ». Le contraste est évident avec la pensée de Fouque pour qui « il y [a] de l'inconscient dans la politique et du politique du côté de l'inconscient », ce principe étant à l'origine de la tendance Psychanalyse et Politique du Mouvement de libération des femmes.

Le second point de désaccord entre les deux femmes qui est à l'image d'une scission forte entre leurs deux groupes, puis à l'intérieur même du Mouvement, se concentre dans le féminisme. Autant Wittig se revendique féministe, autant Antoinette Fouque est farouchement opposée au terme comme au concept. Pour Wittig, être féministe signifie de lutter contre un système oppressif qui place les femmes en position de dominées, et militer au MLF, c'est œuvrer féministement. Pour Antoinette Fouque, le féminisme est, au début des années 1970, comme toute idéologie, « un piège<sup>324</sup> », une de ces « illusions aussi dangereuses que les religions<sup>325</sup> ». Fondée sur la psychanalyse, son analyse se durcit encore à la fin de la décennie, lorsqu'elle qualifie le féminisme de refoulement réactionnaire du MLF, d'« hystérie accomplie dans une positivité phallique<sup>326</sup> » et de régression. Cette spéculation analytique la mène d'ailleurs à dissocier le féminisme du Mouvement de libération des femmes, considérant que leur divergence « a été, dès le début, celle entre une régression vécue, purement et simplement, et une traversée analytique de la régression. L'analyse est une

---

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>322</sup> *Ibid.*, p. 66-67.

<sup>323</sup> Josiane CHANEL, « Janvier 68 : j'ai présenté Monique Wittig à Antoinette Fouque », art. cit., p. 31.

<sup>324</sup> Antoinette FOUQUE, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », in *Il y a deux sexes*, op. cit., p. 27.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>326</sup> Antoinette FOUQUE, « Gravidanza », 1980, repris dans *Gravidanza*, op. cit., p. 76.

verbalisation des processus régressifs, alors que le féminisme est un passage à l'acte.<sup>327</sup> » Selon cette approche, le féminisme n'est cependant pas totalement frappé de nullité s'il est considéré comme une phase première et circonscrite dans le temps, nécessairement préalable à la libération des femmes car « le féminisme est l'un des derniers piliers du patriarcat [s]a dernière métaphore historiquement connue.<sup>328</sup> » À ce titre, lors de la commémoration de « son » MLF, Antoinette Fouque a pu affirmer, superposant son histoire personnelle et celle du Mouvement de libération des femmes, avoir été féministe dans les années 1960 puis avoir cessé de l'être aux premiers instants de sa grossesse : « cela s'est accompli doublement par le fait que j'ai enfanté une fille » poursuit-elle dans son témoignage, « je me sentais hors clôture patriarcale, peut-être extraterritorialisée par rapport à une filiation, et en même temps appartenant à une autre lignée.<sup>329</sup> » C'est à ce titre qu'elle aurait refusé<sup>330</sup>, au nom d'ailleurs des Éditions Des femmes et du groupe Politique et Psychanalyse, de figurer en 1977 dans *L'Histoire du féminisme français* de Maïté Albistur et Daniel Armogathe<sup>331</sup>, pourtant publié aux Éditions Des femmes.

Par ce récit, Antoinette Fouque illustre également le slogan « le privé est politique » en se faisant littéralement synecdoque d'une tendance du Mouvement, voire du Mouvement lui-même. À l'image de son parcours maternel personnel, la tendance Psychanalyse et Politique, dont elle a été l'initiatrice et le pivot, cherche ainsi à enfanter symboliquement la femme, en dehors, ou plus exactement au-delà, d'une société patriarcale appelée à être de fait renversée par cet élan libertaire. Il n'est alors pas étonnant de constater au fil des ans « [s]on acharnement à dater la naissance du MLF<sup>332</sup> » d'abord du jour de sa « venue au monde » en avril 1970 à l'Université de Vincennes – elle récuse ainsi la date du 26 août qu'elle désigne comme un « baptême médiatique<sup>333</sup> » – puis du jour de la première réunion du groupe dit ultérieurement de Vincennes en octobre 1968. Selon Antoinette Fouque, le groupe auquel elle appartient avec Monique Wittig est en effet à l'origine, telle la mère de l'enfant, non d'une des tendances du MLF, mais du Mouvement lui-même : « En janvier 1968, Josiane Chanel [...] me présente Monique Wittig. [...] *Neuf mois plus tard*, nous ferons le MLF.<sup>334</sup> ». La

<sup>327</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>328</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>329</sup> Antoinette FOUQUE, « Qu'est-ce qu'une femme ? », art. cit., p. 17.

<sup>330</sup> Voir Naty GARCIA-GUADILLA BEJIN, *Libération des femmes, le MLF: Mouvement de libération des femmes*, Paris, Presses universitaires de France, 1981, p. 37-42.

<sup>331</sup> L'ouvrage reproduit ainsi la déclaration du groupe et des éditions qui « d'un geste politique délibéré » ont refusé de figurer dans cette *Histoire du féminisme français* (Maïté ALBISTUR et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français*, op. cit., p. 477.)

<sup>332</sup> *Génération MLF, 1968-2008*, op. cit., p. 17.

<sup>333</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>334</sup> *Ibid.*, p. 18. Nous soulignons.

coïncidence avec la grossesse de Vincente Grugnardi, sa mère, est signifiante : « Je suis née fille, le 1<sup>er</sup> octobre 1936 [...]. Ma mère, je l'ai occupée dès ma conception, le 1<sup>er</sup> janvier 1936 (pour les Chinois, conception vaut naissance)<sup>335</sup> » écrivait-elle en 1990. On sait que la date du 1<sup>er</sup> octobre a été revendiquée par Antoinette Fouque comme date anniversaire du Mouvement en 2008. Dans ce face à face entre deux dates – octobre 1968 (ou avril 1970) et août 1970 – s'illustrent à la fois, du point de vue historiographique, deux récits possibles du Mouvement de libération des femmes, et, du point de vue historique, comme Antoinette Fouque le confiait elle-même en 1990 à Pierre Nora et Marcel Gauchet, « la divergence des voies qui s'offraient au Mouvement.<sup>336</sup> » Ces voies sont des tendances politiques dont les actes de naissance ne prennent pas la même forme, et ne mentionnent pas le même lieu : à l'une, la tendance Psychanalyse et Politique animée par Antoinette Fouque, la rencontre à Vincennes en avril 1970 (puis la première réunion d'octobre 1968), à l'autre, la tendance Féministes révolutionnaires dont se réclame Monique Wittig, la manifestation à l'Arc de Triomphe en août 1970. Les deux tendances accueillent des femmes de lettres, écrivaines en devenir, critiques, traductrices et éditrices pour l'une, écrivaines, critiques et traductrices pour l'autre.

Trente ans après le dépôt du « MLF » par Antoinette Fouque, lorsque celle-ci vient de célébrer la naissance de « son » MLF en 1968, l'éditrice rappelle que pour le groupe qu'elle a initié, devenu tendance, les premiers temps du Mouvement ont été vécus comme une tentative de récupération constante par les féministes<sup>337</sup>. On sait que pour les féministes, comme d'ailleurs pour la plupart des femmes du Mouvement, le dépôt du « MLF » par Antoinette Fouque, et la commémoration de « son » MLF en 2008, ont été vécus comme des actes répétés de récupération. La partition politique que révèle le récit des origines d'Antoinette Fouque et de Monique Wittig est donc bien celle d'un mouvement tout entier dont les participantes se distribuent entre tenantes de la lutte prioritaire des classes et partisans de la lutte des femmes<sup>338</sup>, entre militantes dans un mouvement de femmes et militantes féministes, se scindant en deux tendances irréductibles et réfractaires l'une à l'autre : Psychanalyse et Politique d'une part et Féministes révolutionnaires d'autre part. Cependant lorsqu'Antoinette Fouque écrit que Monique Wittig et elle-même avaient « deux préoccupations majeures qui allaient fonder les deux orientations du mouvement<sup>339</sup> », elle ne fait pas référence à cette opposition entre lutte des classes et lutte des femmes, entre antiféminisme et féminisme, ni

<sup>335</sup> Antoinette FOUQUE, « Il y a deux sexes », in *Il y a deux sexes*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>336</sup> Antoinette FOUQUE, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », in *Ibid.*, p. 33.

<sup>337</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>338</sup> Voir une description de la bipartition des militantes dans Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, *op. cit.*, p. 70-72.

<sup>339</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, *op. cit.*, p. 44.

même à l'opposition sororicide entre deux tendances à jamais ennemies, mais à une autre opposition politique entre deux pensées radicales : son objectif de « faire du mouvement un lieu où naître femme » opposé à celui de Wittig de promouvoir « un mouvement marqué par le lesbianisme, et un féminisme qui, au fond, veut la disparition du terme “femme”<sup>340</sup> ». Or c'est précisément cette opposition qui s'incarne en littérature, en particulier dans le domaine de l'avant-garde, opposant *écriture féminine* à la théorisation d'un lesbianisme politique où « les lesbiennes ne sont pas des femmes<sup>341</sup> ».

## ***B. Antoinette Fouque, de Psychanalyse et Politique aux Éditions Des femmes***

Antoinette Fouque est certainement la femme la plus charismatique de tout le Mouvement de libération des femmes. Du groupe « psychanalyse » qu'elle anime, à la maison d'édition *Des femmes* qu'elle dirige, elle est entourée de femmes qui l'accompagnent, certaines pendant une décennie, dans cette entreprise militante. Toutes les expressions ont, de fait, été mobilisées pour rendre compte de l'autorité et de la fascination qu'exerce sa personnalité : on dit ainsi d'elle qu'elle est un « leader charismatique », un « prophète<sup>342</sup> » au sens weberien du terme, et même, sous une plume plus acrimonieuse, un « gourou femelle<sup>343</sup> ». Chacun des substantifs affirme dans le même élan l'influence fouquienne et l'adhésion de ses adeptes. Maîtresse à penser, Antoinette Fouque dit d'ailleurs elle-même avoir renoué une fois adulte, au moment de sa grossesse, avec son « rêve d'enfant de devenir un jour le Spartacus des femmes<sup>344</sup> ». Figure de l'antiesclavagisme, Spartacus est également un héraut de la gauche prolétarienne : esclave rebelle à l'ordre phallocratique, elle aurait ainsi, de Psychanalyse et Politique aux Éditions Des femmes, mobilisé une armée de femmes et guidé ses guérillères au travers des batailles sur le chemin de la « révolution de soi(e)<sup>345</sup> ». La référence à la « révolution de velours » tchécoslovaque (1989), notamment conduite par Vaclav Havel, poète, dramaturge et essayiste, traduit ici l'idéal selon Antoinette Fouque d'une révolution politique, menée dans la douceur par un-e lettré-e, qui soit également une révolution personnelle.

Pour comprendre ce projet révolutionnaire comme cette personnalité, qui attire près d'elle certaines femmes du Mouvement, et dans laquelle s'origine la création d'un groupe,

---

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>341</sup> Monique Wittig, « La Pensée straight », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>342</sup> Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes*, *op. cit.*, p. 255.

<sup>343</sup> Jean RABAUT, *Histoire des féminismes français*, Paris, Stock, 1978, p. 348.

<sup>344</sup> Antoinette FOUQUE, « Qu'est-ce qu'une femme ? », *art. cit.*, p. 17.

<sup>345</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, *op. cit.*, p. 37.



puis d'une tendance politique, et surtout d'un vaste projet éditorial à travers la maison d'édition *Des femmes*, les revues et les librairies des éditions, la connaissance du parcours de cette éditrice hors du commun apparaît un préalable nécessaire. D'où vient en effet cette femme de pouvoir qui soutient que le pouvoir ne l'intéresse pas, cette militante qui réussit à mobiliser une partie du Mouvement de libération des femmes autour d'elle alors qu'elle ne revendique aucune ambition, si ce n'est historique<sup>346</sup> ? Née le 1<sup>er</sup> octobre 1936, dans le quartier populaire de La Belle de mai, cette marseillaise d'origine porte le nom de naissance corse transmis par son père Alexis Grugnardi, militant du Front Populaire. Sa mère, Vincente Bonavita, est une calabraise « analphabète et géniale<sup>347</sup> » dont la grossesse n'est cependant pas désirée. Antoinette Fouque dit ainsi être « née du désir de [s]on père<sup>348</sup> ». Après des études primaires et secondaires au lycée Longchamp à Marseille, Antoinette Grugnardi obtient une licence de Lettres Modernes à la faculté d'Aix-en-Provence. C'est au lycée qu'elle a découvert la littérature, à travers les *Essais* de Montaigne, et sa maladie, une sclérose en plaque qui annonce la perte progressive mais totale de la motricité. Elle devient enseignante en 1957 puis se marie en 1959 avec Robert Fouque, étudiant en histoire. Le couple s'installe à Paris à partir de 1960. Antoinette Grugnardi-Fouque y prépare une maîtrise sur Bernanos. Une enfant naît le 3 mars 1964 : Vincente porte le prénom de sa grand-mère comme Antoinette celui de la sienne (Antonia). Femme et mère, Antoinette Grugnardi-Fouque poursuit dans le même temps sa formation académique, dans un milieu qu'elle dit elle-même peu favorable à ces deux composantes.

À Paris, Antoinette fréquente en effet le milieu intellectuel et littéraire, collabore aux *Cahiers du Sud* où elle rencontre François Wahl, directeur de la collection « L'Ordre philosophique » au Seuil et futur éditeur des écrits de Jacques Lacan, qu'il lui fait découvrir. Lectrice au Seuil, elle participe à d'autres revues littéraires comme *Le Mercure de France* ou *La Quinzaine littéraire* et commence en 1965 une thèse en sociologie littéraire sous la direction de Roland Barthes, une étude comparative de l'avant-garde italienne de la revue *Il Novicimi*, et de la revue française *Tel Quel*, qu'elle ne terminera pas<sup>349</sup>. Alors qu'elle est en troisième année et suit le séminaire de Barthes consacré à *Sarrasine*, elle y fait la rencontre de

---

<sup>346</sup> Voir *ibid.*, p. 81.

<sup>347</sup> Antoinette FOUQUE, « Il y a deux sexes », in *Il y a deux sexes*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>348</sup> Antoinette FOUQUE, « Fille de sa mère », *À voix nue*, par Virginie Bloch-Lainé, réal. Anne-Pascale Desvignes, prise de son Yves Le Hors, avec la collaboration de Claire Poinsignon, France culture, 7 janvier 2013.

<sup>349</sup> Une autre thèse sera achevée et soutenue par elle en 1992, une habilitation à diriger les recherches en 1994.

Monique Wittig en mai 1968. Quelques temps plus tard, en assistant au séminaire que donne Jacques Lacan, à l'Ecole normale supérieure, de Julia Kristeva<sup>350</sup>.

Si « les événements » déterminent l'engagement politique d'Antoinette Fouque, son investissement dans la lutte des femmes est à entendre à l'interface d'une lutte des classes primordiale et de sa formation intellectuelle qui lui permet, paradoxalement, de prendre conscience de la discrimination et de l'infériorisation des femmes dans les milieux artistiques et littéraires : « Mon avenir semblait clairement dessiné ; tout me poussait à l'édition, à la critique, à l'écriture. [...] Mais j'étais en fait très révoltée. [...] Le milieu où je me trouvais était [...] extrêmement misogyne<sup>351</sup> » confiait-elle à Pierre Nora et Marcel Gauchet à la fin des années 1980. Ce mépris du féminin touchait les femmes autant dans leurs pratiques littéraire et intellectuelle, pour lesquelles elles n'étaient pas reconnues au même titre que les hommes, que dans leurs choix personnels, d'avoir des enfants par exemple<sup>352</sup>.

C'est à cette époque de formation intellectuelle que, souhaitant battre en brèche la disqualification qu'on lui impose en tant que femme, elle fomenta le désir – qui devient *poiesis* et *praxis* – non de refuser la discrimination mais de revendiquer tel un coefficient mélioratif ce qui peut apparaître du coup comme une *distinction* : « Je voulais affirmer positivement que j'étais une femme, puisque la société, je pourrais dire la civilisation, me pénalisait d'en être une<sup>353</sup> », poursuit-elle lors de son entretien avec les deux historiens du *Débat*. La conjonction de ce projet d'affirmation positive du féminin et de cette connaissance du milieu intellectuel et littéraire fonde de fait au sein du Mouvement de libération des femmes, le groupe Psychanalyse et Politique, puis la maison d'édition *Des femmes*. Car ce projet se conjugue au Mouvement de libération lui-même et ne saurait être compris, à cette époque, en dehors de lui : « Plus qu'un mouvement social », explique-t-elle à Christophe Bourseiller en 2009, « le MLF était pour moi un mouvement de civilisation [...], de maturation, un mouvement éthique autant que politique, un lieu de symbolisation et de production d'une culture des femmes, à partir de leurs compétences propres.<sup>354</sup> » Le Mouvement de libération des femmes, ou plus exactement le groupe Psychanalyse et Politique qui se réunit autour d'Antoinette Fouque, puis la maison d'édition *Des femmes* deviennent donc le lieu non seulement d'une révolution du symbolique, mais encore de la fabrication

---

<sup>350</sup> Philippe FOREST, *Histoire de « Tel quel » : 1960-1982*, Paris, Seuil, 1995, p. 515. Antoinette Fouque aurait ainsi fait partie avec Julia Kristeva du « commando » qui occupe en 1969 le bureau du directeur Robert Flacelière pour s'opposer à la suspension du séminaire de Lacan (voir *Ibid.*, p. 361).

<sup>351</sup> Antoinette FOUQUE, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », *Il y a deux sexes, op. cit.*, p. 26-27.

<sup>352</sup> La maternité n'est pas un possible des femmes mais une propriété du féminin, selon Antoinette Fouque

<sup>353</sup> Antoinette FOUQUE, *Il y a deux sexes, op. cit.*, p. 27.

<sup>354</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, *op. cit.*, p. 70.

d'une culture spécifique aux femmes. Le MLF, confie encore Antoinette Fouque, était ainsi un « mouvement pour aller d'une humanité culturellement *homosexuée* vers une étape de l'humanisation de l'humain qui reconnaisse qu'*il y a deux sexes* [...]». <sup>355</sup> » L'objectif est donc d'affirmer à travers la culture, puisqu'il faut (et quitte à) la créer de toute pièce, une identité de femme pour donner un sens nouveau et plein à l'être humain, à la fois femme et homme. Et c'est notamment en tant qu'éditrice qu'Antoinette Fouque concrétise ce projet.

Or les Éditions Des femmes procèdent, comme nous allons le voir, du groupe « psychanalyse » devenu tendance Psychanalyse et Politique. Après avoir découvert les *Écrits* de Jacques Lacan, grâce à son éditeur, François Wahl, Antoinette Fouque a pris contact avec le psychanalyste en octobre 1968. Elle aurait <sup>356</sup> suivi avec lui à une analyse à partir de janvier 1969, devenant ainsi « une question pour [elle-même] <sup>357</sup> ». Cet intérêt pour la psychanalyse, Antoinette Fouque recevant à son tour en analyse la plupart des femmes du cercle, modèle le creuset du groupe que l'on nomme bientôt dans le Mouvement de ce seul substantif, groupe « psychanalyse ». Lorsqu'à l'automne 1970, les assemblées générales aux Beaux-Arts accueillent de plus en plus de participantes et que le MLF prend corps et forme, des tensions sont alors aisément perceptibles entre ce groupe et celui au sein duquel s'agrègent celles qui se revendiquent féministes, et, parmi elles, Monique Wittig. Les meneuses féministes, Christine Delphy et Monique Wittig pour les Féministes révolutionnaires, Christiane Rochefort pour les Petites Marguerites, se déclarent d'ailleurs ouvertement opposées à l'approche psychanalytique comme à la psychanalyse en général.

De ces tensions naissent les deux plateformes des groupes rivaux devenus rapidement tendances antagoniques. La première plateforme à être diffusée est celle du futur groupe Politique et Psychanalyse. « C'était en octobre 1970 » rappelle l'une des participantes du groupe « psychanalyse », Françoise Borie, « les féministes nous attaquaient parce que nous avons notamment refusé de participer au numéro de *Partisans*, [...] qui, sans vergogne, s'intitulait *Libération des femmes, année zéro*. Refuser l'activisme et la médiatisation, pour elles, c'était ne rien faire <sup>358</sup> ». En réponse, un tract programmatique « Femmes, sexualité et

---

<sup>355</sup> *Ibid.*

<sup>356</sup> Antoinette Fouque aurait consulté Jacques Lacan jusqu'en 1974. Cependant, certaines de ses proches de l'époque ne se souviennent absolument pas de cette analyse, voire contestent son existence (voir « Entretien avec Marie Dedieu », 2010, à paraître dans un volume qui lui est consacré).

<sup>357</sup> SAINT-AUGUSTIN, *Confessions*, IV, 4, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 70 cité par Antoinette Fouque elle-même dans son discours d'habilitation à diriger des recherches, présenté le 9 mars 1994 à l'université Paris VIII et repris sous le titre « Reconnaissances » dans Antoinette FOUQUE, *Il y a deux sexes*, *op. cit.*

<sup>358</sup> Cité dans Antoinette FOUQUE, *Gravidanza*, *op. cit.*, p. 19. Voir également la déclaration quasi-similaire dans Françoise Borie, « Une vocation tardive pour la médecine et la psychothérapie, en germe dans le parcours exceptionnel de ma mère », in *Génération MLF, 1968-2008*, *op. cit.*, p. 62.

politique » est distribué lors d'une assemblée générale aux Beaux-Arts à l'automne 1970. Rédigé en octobre 1970 par Françoise Borie, Marie-Claude Grumbach, Josiane Chanel, Françoise Martin et Antoinette Fouque, mais signé du seul prénom « Antoinette », il synthétise les recherches du groupe depuis sa création, « tous les thèmes abordés dans les séminaires et réunions, tous les concepts inventés par Antoinette<sup>359</sup> ».

Si ces recherches articulent la psychanalyse et la politique, donnant d'ailleurs ultérieurement son nom au groupe, elles se présentent en premier lieu comme le produit d'une faction hostile au groupe féministe. « Femmes, sexualité et politique » rappelle ainsi les débuts du groupe, né de mai 1968, « dans l'ignorance totale du Women's lib américain, et sans aucune relation ou information quant à d'éventuels associations féminines et ou féministes françaises<sup>360</sup> », alors que les féministes viennent de dire leur dette au *Women's lib*, à travers les traductions du numéro de *Partisans*. Opposé à « une idéologie de l'oppression, de l'activisme et de la médiatisation » qui définit le groupe féministe selon les rédactrices du tract, le groupe « psychanalyse » revendique « la pratique théorique, la pensée critique et analytique, avec un ancrage du côté des textes contemporains (Lacan, Derrida, ...), l'acte de civilisation interprétatif, la force positive et l'action créatrice des femmes<sup>361</sup> ». Le groupe réuni autour d'Antoinette Fouque se place donc du côté de la spéculation analytique et de la réflexion théorique, respectivement inspirées de la psychanalyse lacanienne et la philosophie derridienne, à commencer par la pensée de la différance que Derrida formule depuis 1968. La liste des lectures critiques se complète de Marx, Engels, Lénine et Mao pour la politique et de Freud et Mélanie Klein pour la psychanalyse. Mais c'est aussi du côté des femmes, et de leur pouvoir matriciel que se range le groupe « psychanalyse » par opposition au groupe féministe pour lequel les femmes sont le produit d'une oppression.

Le tract envisage ensuite précisément le couple<sup>362</sup> *Politique et psychanalyse* puis *Psychanalyse et politique* en dressant la liste des thèmes abordés au cours des réunions. L'articulation des deux termes vise à « analyser l'inconscient du politique et le politique de la psychanalyse » : la question est ainsi, comme le précise Antoinette Fouque elle-même :

---

<sup>359</sup> *Ibid.*

<sup>360</sup> « Femmes, sexualité et politique », tract, repris dans *Génération MLF, 1968-2008, op. cit.*, p. 417.

<sup>361</sup> *Ibid.*

<sup>362</sup> Antoinette Fouque a également donné une interprétation plus personnelle et symbolique de ce couple : « Depuis, j'ai souvent pensé qu'il y avait là une sorte de couple parental qui m'a mise au monde du temps et du lieu : la psychanalyse c'est ma mère, son intimité questionnante, son angoisse vigile, le politique c'est mon père, sa révolte de prolétaire, son engagement résistant. Un couple se conjuguant sans cesse et en perpétuelle découplaison pour que chacun affirme la singularité de son champ et l'identité de son corps, pour qu'il lui donne à elle, femme, une existence politique, pour qu'elle lui apporte à lui, homme, la conscience de ses rêves. » (« Femmes en mouvement : hier, aujourd'hui, demain », in *Il y a deux sexes, op. cit.*, p. 33.)

« qu'est-ce qui est de l'ordre du pouvoir dans la théorie analytique et qu'est-ce qui est inconscient dans les choix politiques ?<sup>363</sup> » Alors que l'appellation du groupe ne l'annonçait pas, chacun des deux axes témoigne de la préoccupation littéraire de ses militantes. Dans l'axe « Politique et psychanalyse », il est notamment question de créer des lieux d'indépendance, tel que peut l'être une maison d'édition, de penser le travail de création et le travail de gestation des femmes, d'envisager leur « (im)pouvoir matriciel », ou encore de subvertir l'ordre symbolique et d'y inscrire la différence des sexes. Dans l'axe « Psychanalyse et Politique », le dernier thème listé aborde explicitement la question littéraire sous le titre « Paroles et Écriture » : « refoulement et exploitation de l'oralité et de la génitalité par l'écriture ; on tue une femme pour naître écrivain ? Mutismes-cris et prise de paroles ; être femme et être dans le discours...<sup>364</sup> » On lit ici l'influence derridienne de la différence, comme le projet de contribuer à la prise de parole et d'écriture par les femmes, et à l'affirmation de l'écrivaine – femme et écrivain –, laquelle se doit d'inventer un langage spécifique. Sont ainsi déjà perceptibles la plupart des thèmes qui fondent trois ans plus tard la poét(h)ique<sup>365</sup> et politique éditoriale de la maison d'édition *Des femmes*.

Groupe « psychanalyse », ou encore groupe « Beaumarchais » – en référence au lieu des réunions qui se tiennent à partir de l'automne 1971 et jusqu'en 1973<sup>366</sup> boulevard Beaumarchais chez la comédienne Marie Dedieu<sup>367</sup> – ou même groupe « d'Antoinette », ainsi nomme-t-on le groupe d'Antoinette Fouque parmi les militantes du Mouvement. Pourtant les membres du groupe elles-mêmes désavouent consciencieusement l'appellation « psychanalyse » : l'enjeu est non pas tant de récuser le seul vocable *psychanalyse* que de substituer au substantif *groupe* l'expression « *tendance* politique du mouvement<sup>368</sup> », lit-on en 1972 dans le troisième numéro du journal du Mouvement, *Le torchon brûle*. C'est également la motilité qu'il s'agit de défendre par le refus de la fixation onomastique : « cette tendance n'a pas à prendre de nom, elle est un lieu permanent et ouvert<sup>369</sup> ». L'appellation « Psychanalyse et Politique » s'impose cependant peu à peu tout en étant de même contestée par ses membres à cause du primat accordé par sa formulation à la psychanalyse. Ainsi une

<sup>363</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, op. cit., p. 46.

<sup>364</sup> « Femmes, sexualité et politique », tract, repris dans *Génération MLF, 1968-2008*, op. cit., p. 419.

<sup>365</sup> « Notre politique éditoriale est une poéthique », in *Il y a deux sexes*, op. cit., p. 137-141.

<sup>366</sup> En 1973, le groupe se réunit au 63 avenue des Gobelins dans le treizième arrondissement de Paris.

<sup>367</sup> Comédienne, Marie Dedieu du nom de son époux artiste peintre, Gaspar François Dedieu, devient directrice de publication du journal du Mouvement de libération des femmes, le *Torchon brûle* au printemps 1971. Le 11 juin 1971, au volant de la voiture d'Antoinette Fouque, elle survit à un accident qui brise sa carrière et la laisse paralysée. On trouvera un portrait plus détaillée de Marie Dedieu dans le chapitre V. Une plume au service de la révolution.

<sup>368</sup> « D'une tendance... », *Le torchon brûle*, n° 3, [n. d. 1972], [n. p. ; p. 18], nous soulignons.

<sup>369</sup> *Ibid.*

militante du groupe précise dans le quatrième numéro du *Torchon brûle* : « nous sommes quelques femmes de la tendance dite “psychanalyse et politique”, nom que nous refusons dans la mesure où ce n’est pas la psychanalyse que nous mettons en avant, mais l’analyse de nos contradictions [...].<sup>370</sup> » À partir de 1973, date de la fondation des Éditions Des femmes, l’appellation courante devient « Politique et Psychanalyse », ou « Psychanalyse et Politique<sup>371</sup> », abrégé en « Psych et Po ».

Parisien, le groupe se réunit d’abord chez son inspiratrice, rue de la Roquette, puis chez Marie Dedieu, boulevard Beaumarchais. À la suite de la réunion publique à Vincennes en 1970, Antoinette Fouque accepte pour le groupe une charge de cours dans cette université qui lui offre un nouveau lieu de réunion de 1970 à 1973 : on peut y suivre une UV MLF dans le cadre d’un cours de philosophie en mai et juin 1970, une UV de psychanalyse partagée, Antoinette Fouque et « Psychanalyse et Politique » avec Luce Irigaray, en 1971 et une UV Psychanalyse et Politique, « Les femmes et le cinéma », également en 1971. Une cinquantaine de femmes assistent aux réunions. À partir de 1974, le groupe se réunira également aux éditions et à la librairie *Des femmes*, rue des Saints-Pères. Durant les premières années, sont également organisées des rencontres d’ampleur, comme à la Tranche-sur-Mer du 25 juin au 2 juillet 1972, à Vieux-Villez en novembre 1972, à Copigny en février 1973, à Évreux durant l’été 1973, ou au Moulleau, près d’Arcachon, où le groupe coordonne, dans un ancien préventorium, en août 1974, une rencontre payante sur la condition et la place des femmes dans la société. S’y succèdent plus de trois cents femmes.

Nombreuses sont les femmes du Mouvement qui viennent assister à une réunion du groupe, certaines reviennent à deux ou trois reprises, rares finalement sont celles qui y restent plus d’une année. Quoi qu’il en soit, le groupe d’Antoinette Fouque rencontre un vif succès durant ses premières années d’existence. La plupart des « filles de VLR » (Vive la Révolution) y séjournent un temps comme Françoise Picq, Annette Levy-Willard, ou Leslie Kaplan mais seules Nadja Ringart et Juliette Kahane y participent jusqu’en 1973 avant de quitter le groupe avec heurts, alors que Sylvina Boissonnas, à la tête d’une des fortunes les plus imposantes de France, en devient l’un des piliers jusqu’à la fin de la décennie. D’autres rejoignent bientôt Antoinette Fouque comme Jacqueline Sag, Anne Fontaine, Hélène Rouch, Françoise Martin, Claudine Mulard, Françoise Barret-Ducrocq, Marie Dedieu, Françoise Borie, Raymonde Coudert, Martine Gombrowsky, Marielle Burkahlter, Françoise Clavel, ou

---

<sup>370</sup> *Le torchon brûle*, n° 4, [n. d. 1972], [n. p. ; p. 9].

<sup>371</sup> Suivant que ses membres souhaitent mettre l’accent sur un terme plus que sur l’autre : pour certaines c’est la psychanalyse qui importe le plus, pour d’autres la politique (Entretien avec Claudine Mulard, 1<sup>er</sup> février 2013).

Marie-Claude Grumbach ; Josiane Chanel est quant à elle à ses côtés depuis le groupe de Vincennes. Julia Kristeva, quant à elle, participe à plusieurs réunions, sans systématiquement cependant<sup>372</sup>.

Lorsqu'on lui demande d'expliquer la fortune que rencontre le groupe, Christine Delphy, ancienne Féministe révolutionnaire, évoque – à juste titre, nous semble-t-il – le besoin d'être éclairée sur soi et de façon générale l'intérêt pour la psychanalyse en France<sup>373</sup>. Juliette Kahane, qui a participé activement à Psychanalyse et Politique durant les trois premières années, se souvient également que ce qui se passait autour d'Antoinette Fouque à ce moment-là semblait différent et neuf : non seulement par opposition aux Féministes révolutionnaires qui paraissaient malgré tout se ranger du côté du gauchisme traditionnel en réfléchissant l'articulation de leur lutte à la lutte des classes, mais encore grâce à la place inédite faite au rapport entre femmes et langage<sup>374</sup>. Antoinette Fouque affirmait, de manière programmatique, souhaiter explorer le « continent noir » (Freud) des femmes avec une langue inouïe, une langue qu'elles allaient créer à partir d'elles-mêmes par un travail sur elles-mêmes, sur leurs corps, sur leurs relations. *A posteriori*, Juliette Kahane qualifie le projet d'Antoinette Fouque d'« utopie totalitaire » mais sur le moment elle était fascinée, comme nombre de participantes aux réunions, par l'aventure et la découverte qui lui étaient proposées.

Fait notable justement, puisque singulier au sein du Mouvement de libération des femmes, c'est à propos de ce groupe que se cristallisent les images d'une chapelle ésotérique au fonctionnement totalitaire. Martine Storti, alors journaliste à *Libération*, sera la première à évoquer publiquement le sectarisme du groupe, le 8 janvier 1974, qu'elle qualifie ainsi de « secte dominée par la parole d'une seule femme<sup>375</sup> ». Sept ans plus tard, Simone de Beauvoir dans le texte liminaire qu'elle donne à *Chroniques d'une imposture* définira le groupe comme une « secte de féministes anti-féministe<sup>376</sup> ». Certes, on entend aisément la critique de celles qui se revendiquent féministes, mais c'est également dans *Libération*, le 1<sup>er</sup> juin 1977, que Nadja Ringart, militante du Mouvement, ancienne de VLR et proche de Psychanalyse et Politique à ses débuts, raconte son expérience de « La naissance d'une secte ». Quelques années plus tard l'essai *Libération des femmes le MLF* de Naty Garcia Guadilla, également proche de Politique et Psychanalyse au début des années 1970, livre une analyse en tous

---

<sup>372</sup> Philippe FOREST, *Histoire de « Tel quel », op. cit.*, p. 515.

<sup>373</sup> Entretien personnel avec Christine Delphy, 30/01/2013.

<sup>374</sup> Entretien personnel avec Juliette Kahane, 01/03/2013.

<sup>375</sup> Repris dans Martine STORTI, *Je suis une femme, pourquoi pas vous ?, op. cit.*, p. 34-36.

<sup>376</sup> *Chroniques d'une imposture*, Paris, Association du mouvement pour les luttes féministes, 1981. Les pages de cette « brochure » ne sont pas numérotées, voir la troisième page du texte de Simone de Beauvoir.

points similaires à celle de Nadja Ringart, à la croisée du témoignage et de l'analyse sociologique. Le groupe est, selon son expérience, une secte<sup>377</sup> portée à l'orthodoxie. Le fanatisme et l'intolérance de ses membres y résulteraient d'un dogmatisme cultivant la paranoïa. Enfin, Julia Kristeva qui a également fréquenté le groupe et publié aux Éditions Des femmes le considère, selon Philippe Forest, « comme une communauté perverse où jouent à plein les mornes et prévisibles règles du sadomasochisme<sup>378</sup> ».

Si certaines, pour la plupart restées proches de l'éditrice *Des femmes*, contestent l'analyse sectaire, plusieurs participantes se souviennent des heures interminables d'attente sans prise de parole collective avant qu'Antoinette Fouque ne franchisse le seuil de la réunion, de la relation psychanalytique tissée par elle et exposée aux yeux de toutes, des interdits formulés sur les relations personnelles ou les échanges politiques avec d'autres militantes, de la manipulation dont les femmes en présence étaient l'objet, comme des « procès staliniens » de certaines de ses membres, héritage direct des organisations de gauche que la plupart des participantes venaient pourtant de quitter. La description qu'en fait Anne Zelensky sous le pseudonyme d'Anne Tristan dans *Histoires du MLF* s'accorde à la plupart des témoignages que nous avons pu entendre à propos de ces réunions :

Dans le groupe « Psych et Po », on retrouvait le phénomène du pouvoir tel qu'il se présente chez les hommes. Il y avait une tête inamovible, Antoinette, autour de laquelle s'organisait visiblement le groupe. J'avais dû aller en tout à deux réunions de ce groupe. Cela commençait en principe à neuf heures. À onze heures, rien. On attendait. Alors apparaissait la petite femme entourée de ses « favorites » ; tous les regards se tournaient vers elle. Tant qu'elle n'avait pas parlé, rien ne se disait, rien ne se passait. Dans un groupe qui refusait toute ouverture sur l'extérieur, tout se passait à l'intérieur. Antoinette drainait les fantasmes, les désirs, les angoisses de ces filles particulièrement « paumées », comme nous toutes, en train de larguer les sécurisations. Il semblait qu'elle entretenait subtilement cette ambiance d'angoisse, qu'elle s'en nourrissait, araignée « savante » au milieu de sa toile tissée de psychanalyse, à la fois père, mère, mari et grande prêtresse de ces filles déboussolées.<sup>379</sup>

Centrale et prédatrice, Antoinette Fouque est perçue comme la clef de voûte d'un groupe dont les dérives s'apparentent à celles qu'ont pu connaître les organisations gauchistes quelques années plus tôt, comme la Gauche Prolétarienne par exemple.

---

<sup>377</sup> C'est également le terme employé par la politologue Françoise Vergès qui rejoint le groupe dans la deuxième moitié de la décennie (Conférence de Leïla Sebbar, Cathy Bernheim, Michelle Perrot, Françoise Vergès et Xavière Gauthier, à l'occasion de la sortie du *Pays de ma mère : voyage en Frances*, Bibliothèque Marguerite Durand, 29 janvier 2014).

<sup>378</sup> Philippe FOREST, *Histoire de « Tel quel »*, op. cit., p. 515.

<sup>379</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 90.



« Un chef charismatique, un “noyau” restreint de “grands prêtres”, une masse de “fidèles”, des lieux et des livres “saints” : tout conspire pour faire de Politique et Psychanalyse une “secte”<sup>380</sup> » résume Naty Garcia Guadilla dans son analyse résultant de l’« observation implicite ». Antoinette Fouque est bien évidemment celle dont le charisme permet de réunir les fidèles, une cinquantaine de femmes environ, mais la figure des prêtresses, convoquée ici, semble peu adaptée à ce qui s’apparente bien plutôt à un découpage en cercles concentriques. Le premier cercle, selon Juliette Kahane, regroupe à cette époque les « stars » qui correspondent aux critères de la beauté du moment telles la comédienne Marie Dedieu ou l’ancienne mannequin Marielle Bukhalter, les interlocutrices plus qualifiées dans le domaine de la psychanalyse comme Raymonde Coudert, ou celles qui ont des capacités organisatrices sûres comme Michèle Idels. Les fonctions des unes et des autres changent d’ailleurs avec le temps, parfois soudainement, à l’exception de celles de Sylvina Boissonnas et de Marie-Claude Grumbach. Au centre toujours, demeure Antoinette Fouque, dont l’influence semble reposer sur des aptitudes et des facultés hors du commun. « Faire passer de la folie pour du génie, c’est de la perversion<sup>381</sup> » note à l’époque dans un de ses carnets Claudine Mulard, participante au groupe et future cheville ouvrière avec Raymonde Coudert des éditions et de la librairie : elle consigne certainement là l’un des traits essentiels du portrait collectif que l’on fait d’Antoinette Fouque.

Ainsi, Jean Rabaut écrivant son *Histoire des féminismes français* à la fin des années 1970 ne craint-il pas d’affirmer que Psychanalyse et Politique est « une secte élitique, à prépondérance de lesbianisme, animée par un noyau communautaire pratiquant l’adoration de deux gourous femelles, l’une nommée Antoinette (Fouque), l’autre Hélène Cixous, professeur et écrivain hermétique.<sup>382</sup> » La saillie de l’historien-journaliste mise à part, on lit dans cette affirmation les traits distinctifs de Politique et Psychanalyse : cercle fermé d’intellectuelles, le groupe se signale par l’ascendant exercé sur ses membres par Antoinette Fouque, puis uniquement à partir de 1974<sup>383</sup> par Hélène Cixous, universitaire et autrice de renom des Éditions Des femmes. Le communautarisme, la féminité de ces deux intellectuelles, comme la primauté de l’homosexualité féminine – Fouque corrigerait ici le terme de *lesbianisme* qu’elle associe au féminisme et donc à une fixation au stade phallique<sup>384</sup> – rappellent que le groupe s’érige, au sein du Mouvement de libération des femmes, sur un entre femmes. Or

---

<sup>380</sup> Naty GARCIA-GUADILLA BEJIN, *Libération des femmes, le MLF*, op. cit., p. 74.

<sup>381</sup> Entretien personnel avec Claudine Mulard, 01/02/2013.

<sup>382</sup> Jean RABAUT, *Histoire des féminismes français*, op. cit., p. 348.

<sup>383</sup> Néanmoins, Frédéric Regard qui signe la préface de la réédition du « Rire » date la rencontre avec Antoinette Fouque de 1975. Voir Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, Paris, Galilée, 2010, p. 11.

<sup>384</sup> Voir par exemple Antoinette FOUQUE, *Gravidanza*, op. cit., p. 94.

libérer les femmes par cet entre femmes consiste dans le groupe Politique et Psychanalyse à faire advenir la femme : la théorie comme la pratique fouquienne tendent à faire survenir au moyen du Mouvement de libération des femmes une femme nouvelle. Ainsi, selon Naty Garcia Guadilla, le groupe qu'elle qualifie de sectaire se caractérise très rapidement par un messianisme au féminin : « Les femmes, selon elle, “n’ont jamais existé”. Antoinette serait “la première femme”, le point de départ d’une lignée de “nouvelles femmes”. Avec elle, et tout le groupe qui l’entoure, s’ouvrirait l’“après-histoire”. Naissance d’une ère nouvelle ainsi évoquée par Hélène Cixous [dans *Angst*].<sup>385</sup> »

L’écrivaine écrit en effet à la suite de *Angst* qu’elle dédie d’ailleurs à Antoinette Fouque, « la Vivante, vers qui ce texte ne savait pas qu’il conduirait », comment l’écriture l’a « amenée à la rencontre d’Antoinette, la devançante<sup>386</sup> ». Le néologisme affirme tout autant le caractère précurseur de celle à qui l’hommage est rendu – la précurseuse préparant et anticipant (pour) les autres femmes – que sa qualité qui lui permet de les surpasser. Pour l’auteurice de *Angst*, Antoinette Fouque est en effet celle « qui avait pris sur elle la souffrance et la peur des femmes sans se rendre au désespoir<sup>387</sup> », celle devant qui « la Loi est au bout du rouleau<sup>388</sup> », et celle qui a frayé « la voie qui peut conduire celles qui ont rêvé de transformer le monde, au lieu où le rêve fait place au réel<sup>389</sup> ». Plus qu’une prophétesse, la devançante fait figure de messie. Mais Antoinette Fouque est aussi et surtout celle qui « a donné lieu de vie à une toute autre scène [...], qu’il n’est plus impensable désormais pour une femme d’avoir accès à l’écriture autrement qu’au prix d’y sacrifier celle qui n’écrit pas, au prix de s’exiler d’entre les femmes<sup>390</sup> ». La formule cixousienne répond en écho au tract du groupe « psychanalyse » diffusé à l’automne 1970 où les militantes s’interrogeaient sur la systématisme de la logique causale « on tue une femme pour naître écrivain ?<sup>391</sup> ».

La théorie et la pratique d’Antoinette Fouque ont en effet créé un espace qui a permis l’écriture et la publication de *Angst*, celui d’un « corps-pensée, ce réel des femmes<sup>392</sup> ». Ce lieu tout aussi symbolique que littéral est celui de la maison d’édition *Des femmes* dont Antoinette Fouque rappelait récemment qu’elle « devait être une espèce d’utérus, non pas artificiel mais symbolique, pour y faire venir, advenir des textes.<sup>393</sup> » Lors du lancement des

---

<sup>385</sup> Naty GARCIA-GUADILLA BEJIN, *Libération des femmes, le MLF, op. cit.*, p. 74.

<sup>386</sup> Hélène CIXOUS, *Angst*, Paris, Des Femmes, 1977, p. 282.

<sup>387</sup> *Ibid.*

<sup>388</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>389</sup> *Ibid.*

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 284.

<sup>391</sup> « Femmes, sexualité et politique », tract, repris dans *Génération MLF, 1968-2008, op. cit.*, p. 419.

<sup>392</sup> Hélène CIXOUS, *Angst, op. cit.*, p. 284.

<sup>393</sup> Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, op. cit., p. 71.

Éditions Des femmes en 1974, *Libération* ne s’y trompe pas : pour rendre compte de la naissance de la maison d’édition, le quotidien titre « Une écriture qui est en train de surgir, la maison d’édition Des femmes<sup>394</sup> ». Le lieu éditorial se promet, et sur l’ensemble de la décennie permet effectivement, de diffuser des travaux existants mais aussi et surtout de les faire advenir. Lieu de diffusion, les Éditions Des femmes se définissent principalement comme lieu de création. Et si, livrant le portrait d’Antoinette Fouque, *Le Nouvel Observateur* la dépeint en 1973 comme « une femme de lettres<sup>395</sup> », force est de constater, pour reprendre les mots d’Élisabeth Roudinesco, que « fondatrice et chef de bande, cette femme est une rebelle sans écriture : elle n’a [...] d’œuvre livresque<sup>396</sup> » que celle qu’elle édite. Aux antipodes d’une même terre littéraire, Monique Wittig est une écrivaine rebelle et engagée dans une écriture politique.

### **C. Monique Wittig, des Petites Marguerites et Féministes révolutionnaires aux Gouines rouges**

Lorsque le Mouvement de libération des femmes sourd, Monique Wittig est l’auteurice de deux textes de fiction d’avant-garde, publiés par les Éditions de Minuit et remarqués par la critique. Le premier d’entre eux, *L’Opoponax* a reçu en 1964 le Médicis : parmi les membres du jury figuraient Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet et Claude Simon, « ces écrivains qui [selon les propres mots de Wittig] [lui] ont appris [s]on métier<sup>397</sup> ». À l’époque, Nathalie Sarraute voit en l’ouvrage « un succès extrêmement rare<sup>398</sup> », Marguerite Duras considère *son Opoponax* comme « une œuvre éclatante », « un chef d’œuvre d’écriture » qui signe « la fin d’une certaine littérature<sup>399</sup> », et Claude Simon se déclare dans *L’Express* « Pour Monique Wittig<sup>400</sup> ». Si *L’Opoponax* est explicitement défini par l’auteurice à l’aune d’une « écriture politique<sup>401</sup> », son deuxième texte, *Les Guérillères*, commencé au début de l’année 1968<sup>402</sup>, et paru un an avant la manifestation de l’Arc de Triomphe, poursuit ce projet et constitue un

<sup>394</sup> Sans auteur/auteurice, « Une écriture qui est en train de surgir, la maison d’édition Des femmes », *Libération*, 26 avril 1974, p. 9.

<sup>395</sup> « Antoinette Fouque : une femme de lettres », *Le Nouvel Observateur*, 27 août 1973, p. 56-59.

<sup>396</sup> Élisabeth ROUDINESCO, *Histoire de la psychanalyse en France : la bataille de cent ans, 1925-1985*, Paris, Seuil, 1986, vol. 2, p. 524. La citation exacte est « elle n’a pas d’œuvre livresque ».

<sup>397</sup> Monique WITTIG, « Quelques remarques sur *Les Guérillères* », *L’Esprit Créateur*, vol. XXXIV, n° 4, 1994, repris dans *La Pensée straight, op. cit.*, p. 114.

<sup>398</sup> Nathalie SARRAUTE, Entretien, *Lire*, n° 94, 1983, p. 87-92.

<sup>399</sup> Marguerite DURAS, « Une œuvre éclatante », *France Observateur*, 5 novembre 1964, repris en postface dans les rééditions de *L’Opoponax*, Paris, Minuit, 1964 et 1983, p. 283-284 pour l’ensemble des citations.

<sup>400</sup> Claude SIMON, « Pour Monique Wittig », *L’Express*, 30 novembre au 6 décembre 1964, p. 69-71.

<sup>401</sup> « Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 64.

<sup>402</sup> Rappelons que Wittig donne, en collaboration avec l’auteur, la première traduction en français de *L’Homme unidimensionnel* d’Herbert Marcuse, qui paraît aux Éditions de Minuit, à la veille des événements de mai 1968.

véritable appel aux armes, ou plus exactement – et pour reprendre les mots de Wittig elle-même – une « machine de guerre<sup>403</sup> ». *Les Guérillères*, dont le titre est un néologisme forgé à partir des substantifs *guerrières* et *guérilla* (les *guérilleras* sont, en espagnol, les femmes participant à la guérilla), réinventent en effet le poème épique<sup>404</sup> et la chanson de geste pour devenir l'un des livres *mana* de la « génération MLF ». À 35 ans, lorsqu'elle défile en direction de l'Arc de triomphe, Monique Wittig est ainsi une écrivaine reconnue dont l'écriture littéraire relève bien d'« un projet politique<sup>405</sup> », féministe et lesbien.

Arrivée à Paris quinze ans plus tôt, Wittig entame des études en Propédeutique Lettres à la Sorbonne. Après sa licence de lettres<sup>406</sup>, elle travaille à la Bibliothèque Nationale, puis successivement aux éditions Denoël et aux Éditions de Minuit où elle est correctrice d'épreuves. C'est dans ce contexte qu'elle soumet son premier manuscrit aux Éditions de Minuit : « [À la lecture de *Mécanique*, premier roman resté inédit] Lindon m'a dit : je vous conseille d'attendre, mais si vous devez aller chez un autre éditeur, je vous publie tout de suite. Sinon, je publie le prochain. Je lui ai fait confiance. Le suivant, c'était *L'Opoponax*.<sup>407</sup> » Ainsi débute la trilogie des pronoms, le « on » de l'enfance encore indéterminée, « étouffée et silencieuse » mais également de l'anonymat des femmes dans l'histoire avec *L'Opoponax*, le « elles », sujet actif des *Guérillères*, le j/e « perturbé, insuffisant » du *Corps lesbien* à l'image du sujet féminin qui « fait irruption dans un langage qui n'est pas le sien<sup>408</sup> », la barre oblique marquant ainsi graphiquement une déchirure<sup>409</sup>. On, elles, j/e, pronoms que l'on n'utilise habituellement pas pour signifier l'universel par opposition à *ils*, participent ainsi de l'universalisation d'un point de vue autre que le masculin. Ainsi commence plus largement le travail générique, sur le récit d'enfance avec *L'Opoponax*, sur la forme épique dans les *Guérillères*.

À l'orée des années 1970, pour Denise Bourdet, femme de lettres et critique littéraire, également membre du jury du Prix Médicis qui a été décerné à *L'Opoponax*, Wittig a les traits « d'une sage étudiante avec son visage sans fard, ses cheveux plats et une longue mèche noire

---

<sup>403</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 97 ; Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, Lyon ; Donnamarie-Dontilly, Presses universitaires de Lyon et Éd. Ixe, 2010, p. 73.

<sup>404</sup> La mention générique est de Monique Wittig dans « Quelques remarques sur *Les Guérillères* », *L'Esprit Créateur*, vol. XXXIV, n° 4, 1994, repris dans *La Pensée straight*, op. cit., p. 113.

<sup>405</sup> « Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 65.

<sup>406</sup> Il n'est pas certain que Wittig ait terminé son parcours de Licence, se montrant intéressée par le contenu des cours plus que par le diplôme universitaire (Entretien personnel avec Dominique Samson, 29/01/2013).

<sup>407</sup> « Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 24.

<sup>408</sup> *Ibid.* pour l'ensemble des citations.

<sup>409</sup> Le pronom sujet du *Corps lesbien* peut ceci dit faire l'objet d'interprétations multiples. Voir la section consacrée à ce texte dans la deuxième partie.

qui tombe sur l'œil droit, masquant à demi le regard<sup>410</sup> ». Wittig lui plaît d'ailleurs tout autant que ce premier roman primé : Denise Bourdet, femme du monde qui excelle dans l'art des portraits de gens de lettres, se souvient encore que « de jolies mains expressives forcent l'attention sur cette personne qui ne cherche pas à l'attirer et dont le charme est d'autant plus sensible qu'il est inné, comme son parfait naturel<sup>411</sup> ». À plusieurs reprises d'ailleurs, et en matière de littérature, Wittig affirme qu'elle écrit « pour séduire<sup>412</sup> ». Mais il ne faut pas s'y (laisser) tromper : si l'écrivaine est un être de passion, elle cherche avant tout à emmener avec elle (*seducere*) sa lectrice/son lecteur sur un chemin qui l'éloigne de la normativité commune et admise, littérairement et politiquement.

C'est ainsi que *Les Guérillères*, comme d'ailleurs *L'Opoponax*, s'érigent, selon les propres mots de Wittig, sur une écriture « lacunaire ». Selon la définition minéralogique de l'adjectif qu'elle emprunte au cinéaste Jean-Marie Straub, l'écriture lacunaire « indique pour [elle] le fait de créer des intervalles, de trouser la phrase au niveau grammatical, de déstabiliser l'ordre convenu du discours.<sup>413</sup> » Le langage se fait à la fois moyen et objet d'une séduction dont la visée est indissociablement politique et littéraire. Plus tard, avec *Le Corps lesbien*, la lacune est aussi ce lieu où se construit le sujet femme. « j/e suis née dans la lacune sans fin, le no woman's land<sup>414</sup> » dit alors l'association symbolique et sociale du sujet femme au manque comme l'absence de représentations des femmes et des lesbiennes dans un langage phallogentrique\*.

Loin d'être propre aux années de militantisme, la corrélation entre littérature, féminisme et lesbianisme s'est forgée pour l'écrivaine vingt ans plus tôt au moment où elle était adolescente. Née dans le Bas Rhin le 13 juillet 1935, Monique Wittig entre en effet en écriture à l'âge de douze ou treize ans lorsqu'elle tombe amoureuse pour la première fois d'une petite fille : « Mon écriture [résume-t-elle] a toujours été liée indissolublement à une pratique sexuelle interdite : le lesbianisme<sup>415</sup> ». Deux interdits sont ainsi transgressés par la jeune fille, la pratique de l'écriture et le désir d'une femme pour une autre femme, qui n'exclut pas d'ailleurs le désir adolescent et adulte pour l'autre sexe, puisque Wittig aura jusqu'en 1971 du moins des liaisons avec des hommes, notamment le cinéaste Jean-Pierre Sergent. L'usage du langage est quoi qu'il en soit et de surcroît vécu comme « le seul moyen

---

<sup>410</sup> Denise BOURDET, « Monique Wittig », in *Encre sympathique*, Paris, Grasset, 1966, p. 296.

<sup>411</sup> *Ibid.*, p. 296-297.

<sup>412</sup> Voir notamment « Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, [*Chroniques de*] *L'Art vivant*, *op. cit.*, p. 24-25.

<sup>413</sup> Monique WITTIG, « Quelques remarques sur *Les Guérillères* », repris dans *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 114.

<sup>414</sup> Anonyme [Monique Wittig], « Un moie est appar... », *Le torchon brûle*, n° 5, [n. d. 1973], p. 3 et *Revue Minuit*, 1972, p. 44.

<sup>415</sup> « Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, *art. cit.*, p. 25.

de donner une réalité à cette expérience niée, impossible.<sup>416</sup> » En France à cette époque, comme c'est encore le cas au début des années 1970, l'homosexualité est pénalisée et considérée comme une sexualité pathologique aux accents de vice et, parfois, de fléau social<sup>417</sup>. C'est également depuis l'adolescence, cette période transitoire qui fait socialement de l'enfant, ainsi que le met en lumière *L'Opoponax*, un homme ou une femme, que Monique Wittig se définit comme féministe: « j'ai pris une décision consciente à l'âge de 12 ans : j'échapperai à la dépendance des femmes, je n'aurai pas une vie de femme qui sert un homme, qui n'a pas de vie à elle.<sup>418</sup> » Tout aussi précoce que la venue à l'écriture et l'imprégnation d'un désir est donc la prise de conscience d'une discrimination pensée sous le rapport oppressif.

Tout l'enjeu de son parcours politique et une partie de celui de sa pratique littéraire est d'ailleurs là exprimé : de la vie de femme qu'elle refuse au refus de la femme telle qu'elle est définie. Il suffit de songer par anticipation au post-scriptum qu'elle prendra le soin d'ajouter à son article fondateur « La pensée *straight* » (1980) à la suite de sa formule restée célèbre « Les lesbiennes ne sont pas des femmes<sup>419</sup> » : « N'est pas davantage une femme d'ailleurs toute femme qui n'est pas dans la dépendance personnelle d'un homme.<sup>420</sup> ». À ce titre, on peut également convoquer la version anglaise du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (1976), *Lesbian Peoples : Material for a Dictionary*, qu'elle cosigne avec Sande Zeig en 1979 : la femme y est ce « [terme] désuet depuis le début de l'âge de gloire. Considérée par de nombreuses amantes comme la définition la plus infâmante ce mot s'adressait jadis à des êtres tombées dans un état de servitude totale ; il signifiait alors “quelqu'une qui appartient à autrui”<sup>421</sup> ». Le lien de subordination qui unit socialement la femme à l'homme s'accompagne ainsi dans la pensée wittigienne d'une soumission et d'une absence de liberté de la femme : la hiérarchie sociale se double d'un asservissement.

On retrouve logiquement cette position dès 1970 dans le manifeste « Combat pour la libération de la femme » signé collectivement par Monique Wittig, Gille Wittig, Marcia Rothenburg et Margaret Stephenson mais principalement rédigé par Monique Wittig. À partir

---

<sup>416</sup> *Ibid.*

<sup>417</sup> Voir notre troisième chapitre, « Homosexualité et lesbianisme », *infra* p. 131.

<sup>418</sup> « Monique Wittig raconte... », art. cit., p. 63.

<sup>419</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, février 1980, n° 7, p. 53. Voir également Monique Wittig, « La Pensée *straight* », in *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>420</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 53. Le post-scriptum n'a pas été repris dans la version en volume. D'après Louise Turcotte, il aurait en réalité été ajouté à la demande du collectif de *Questions féministes*.

<sup>421</sup> Traduit de l'anglais par Hélène Vivienne WENZEL, « Le discours radical de Monique Wittig », *Vlasta*, mai 1985, vol. 4, p. 45. Le texte diffère dans la version française initiale.

du discours idéologique d'une société patriarcale<sup>422</sup>, l'article argumente au fil de la plume l'exploitation sexuelle et domestique des femmes. Le sous-titre ajouté par Jean-Edern Halier, « Par-delà la libération-gadget, elles découvrent la lutte des classes » en précisait déjà les fondements : face à un discours qui, depuis mai 1968, entérine la libération sexuelle et promeut la lutte des classes comme avènement de la fin des inégalités, les femmes – en tant que « classe la plus anciennement opprimée<sup>423</sup> » – répondent que ces deux libérations, l'une prétendument effective et l'autre à réaliser, ne les libéreront pas. Le « nous » inclusif ouvre alors le texte pour dénoncer l'oppression des femmes dans un rapport dialectique : les hommes sont maîtres, les femmes sont esclaves, serves d'un régime relevant de la féodalité. La référence au régime politique de la féodalité n'est en rien anodine. Si la pensée de Marx et d'Engels est fondatrice dans la prise de conscience du fonctionnement de l'oppression, une limite surgit cependant à la comparaison avec la dialectique de classe : le prolétaire, selon Marx, est celui qui est libre d'échanger contre salaire sa force de travail sur le marché<sup>424</sup>, les femmes, amende Wittig, ne sont pas *libres*, elles appartiennent à une « catégorie<sup>425</sup> » qui les en empêche, une catégorie qui leur assigne des devoirs, sans pour autant leur octroyer des droits.

« L'œuvre littéraire de Monique Wittig a irradié le mouvement féministe et lesbien en train de naître puis son œuvre théorique l'a influencé durablement<sup>426</sup> » écrivait en 2002 Suzette Robichon traduisant en ces termes l'influence de l'œuvre fictionnelle et théorique de l'autrice sur chacune des militantes des « années mouvement ». En 1970, l'œuvre de Wittig autant que sa personne contribuent alors à l'entrée en militance. Plusieurs témoignages d'actrices du Mouvement attestent ainsi que, durant ces premières années, l'écrivaine se tient sur le seuil qui leur donne envie d'embrasser la lutte des femmes ou de poursuivre sur la voie où elles viennent, parfois en mal d'assurance, de s'aventurer. Marie-Jo Bonnet, étudiante en khâgne au moment où elle rejoint le Mouvement de libération des femmes en 1971, se souvient ainsi à quel point sa rencontre avec Monique Wittig a été déterminante pour s'aguerrir dans la lutte à la source d'une création vive :

---

<sup>422</sup> Sont par exemple convoqués Nietzsche, Freud, Proudhon, ou Dumas père.

<sup>423</sup> « Combat pour la libération de la femme », repris dans Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, op. cit., p. 18.

<sup>424</sup> Voir Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, Chapitre VI « Achat et vente de la force de travail ».

<sup>425</sup> « Combat pour la libération de la femme », repris dans Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, op. cit., p. 27.

<sup>426</sup> Suzette ROBICHON, « Monique Wittig, une œuvre pionnière », in Marie-Hélène BOURCIER et Suzette ROBICHON (dirs.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes*, op. cit., p. 15.

Monique Wittig (1935-2003) est certainement la femme qui m'a donné envie de rester au MLF. Non seulement parce qu'elle est la première femme qui m'ait adressé la parole en voyant que j'étais une « nouvelle » un peu égarée au milieu de ces femmes que je ne connaissais pas, mais parce qu'elle incarne la créativité du mouvement, l'accès à l'écriture, et cette bienfaisante parole poétique qui me changeait de la langue de bois marxiste ou freudienne très à la mode alors.<sup>427</sup>

La sympathie que Wittig témoignait aux autres femmes du Mouvement a marqué plus d'une militante, mais on entend surtout dans le témoignage de celle qui participera bientôt aux côtés de la peintre Charlotte Calmis à « La Spirale », association dédiée à faire sourdre la créativité parfois empêchée des femmes, l'importance au sein du Mouvement de la pratique de l'écriture, de la figure de l'écrivaine et de sa parole poétique dans la double acception du terme : verbe de créatrice empreinte de créativité<sup>428</sup>.

On lira de Nadja Ringart, alors étudiante en sociologie à la Sorbonne, un témoignage sensiblement identique à propos de cet usage de la parole. C'est en janvier 1970, que cette jeune militante de Vive la Révolution fait dans la cellule d'un poste de police la rencontre déterminante, pour son engagement féministe, de Monique Wittig. Suite à sa participation à l'occupation du siège du Centre National du Patronat Français en représailles de la mort par asphyxie de cinq travailleurs maliens hébergés dans des conditions insalubres à Aubervilliers, Nadja Ringart est en effet incarcérée avec sa camarade Annette Lévy-Willard au poste le plus proche où on la place dans la cellule des femmes. Elle y découvre tout d'abord Marguerite Duras, qui, après de rapides pourparlers au sujet des propriétés prétendument bénéfiques du valium sur les effets secondaires des coups de matraque, se voit relâchée par les forces de l'ordre pour cause de gênante notoriété<sup>429</sup>.

Mais la cellule de Beaujon recèle d'autres présences littéraires. Monique Wittig, que Nadja Ringart ne connaît que de nom, s'y trouve également, et la plus récente notoriété que lui a conféré le prix Médicis lui garantit de ne pas être libérée de si tôt. Une conversation légère s'engage alors entre les deux femmes jusqu'à ce que Nadja Ringart lance, sans y prêter attention, une remarque misogyne : « Monique Wittig m'a alors demandé très tranquillement : "pourquoi dis-tu cela ? – Heu ... pourquoi je dis ça ? En fait, je ne sais pas !" J'ai été saisie par la justesse de sa question. » S'en suit un échange qui dessille à jamais la vue politique de

---

<sup>427</sup> Marie-Jo BONNET, « Le désir, instrument de libération », in *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, Paris, O. Jacob, 2004, p. 124.

<sup>428</sup> Marie-Jo Bonnet se souvient ainsi de Wittig saluant toutes les participantes à la fin de leurs réunions en évoquant « la litanie des baisers » (entretien personnel avec l'autrice 21/09/2012).

<sup>429</sup> Hervé HAMON et Patrick ROTMAN, *Génération*, op. cit., p. 217.



la jeune militante, laquelle deviendra d'ailleurs l'une des signataires du manifeste « Libération des femmes : année 0 » à la fin de l'année 1970 :

Aucun reproche, aucune véhémence de sa part, un ton très calme pour expliquer que les femmes étaient opprimées, partout et de tous temps, pour enlever le brouillard devant mes yeux. Je revois la scène avec une grande précision, Monique Wittig me disait des choses frappées au coin du bon sens et je m'en suis rendu compte immédiatement.<sup>430</sup>

Cette prise de conscience marque pour Nadja Ringart un tournant majeur : si elle continue de militer au sein de Vive la Révolution avec les autres « filles de VLR », elle rejoint également les rangs des assemblées générales du Mouvement de libération des femmes, participant au premier manifeste, au journal *Le torchon brûle*, à différents groupes du Mouvement, pour s'y consacrer définitivement à la dissolution de VLR en avril 1971. « Il a suffi de cette rencontre et de quelques heures dans un lieu fermé aux hommes pour que le discours idéologique se fracasse brutalement<sup>431</sup> » se souvient-elle encore à propos de cette entrevue décisive avec l'autrice des *Guérillères*. Chaque mot est un Cheval de Troie, écrira plus tard Wittig, « le langage est matériel et il frappe<sup>432</sup> ».

Rompant l'ordre du discours patriarcal, Wittig, comme son œuvre, ne se contente pas de tisser un lien entre ses contemporaines au début du mouvement : c'était « une passeuse de l'histoire des femmes<sup>433</sup> » se souvient encore Marie-Jo Bonnet. Déjà *Les Guérillères* en témoigne par la liste des femmes exemplaires qui y sont inscrites, traçant un chemin textuel au fil des pages de cette épopée gynocentrique<sup>434</sup>. « [O]n peut évoquer l'histoire des femmes : des siècles de passivité anonyme ! [...] Il est très important que les femmes se reconstituent une culture, même si elle est en bribes<sup>435</sup> » déclare-t-elle à Laurence Louppe lors de la parution du *Corps lesbien*. En 1970, le « nous » inclusif déployé dans « Combat pour la libération de la femme » est aussi celui des « femmes de Paris », révolutionnaires parisiennes par la voix desquelles les signataires affirment leur droit au militantisme politique. Une liste de femmes illustres, toutes réprimées par le pouvoir, s'agrège dans l'article : militantes féministes révolutionnaires telles Olympe de Gouges, qui publia en 1791 la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne*, ou Pauline Léon et Claire-Rose Lacombe, qui créèrent

<sup>430</sup> Nadja RINGART, « La jupe et le pantalon », *Le blog de mai*, [http://mai68.over-blog.org/pages/La\\_jupe\\_et\\_le\\_pantalon\\_Nadja\\_Ringart-682395.html](http://mai68.over-blog.org/pages/La_jupe_et_le_pantalon_Nadja_Ringart-682395.html), p. 4.

<sup>431</sup> *Ibid.*

<sup>432</sup> Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 112.

<sup>433</sup> Marie-Jo BONNET, Entretien personnel avec l'autrice, 21/09/2012.

<sup>434</sup> Nous empruntons cette expression à Vicky MISTACCO dans « Monique Wittig », *Les Femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours. Seconde partie, XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, New Haven, Yale university press, 2007, p. 296.

<sup>435</sup> « Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, art. cit., p. 24-25.

le 10 mai 1793 le Club des citoyennes républicaines révolutionnaires, rassemblant plus de deux cents femmes, ou encore pour le XIX<sup>e</sup> siècle Flora Tristan, femme de lettres, militante socialiste et féministe ou Jeanne Deroin, également partisane de la cause socialiste et féministe. Les Américaines, contemporaines en lutte, apparaissent à plusieurs reprises dans l'article, préfigurant la manifestation de l'Arc de triomphe, en solidarité avec les femmes en grève aux États-Unis.

Passeuse d'histoire, forgeuse de liens, Wittig est l'une des personnalités autour de laquelle gravitent les militantes. Ainsi, après avoir appartenu au groupe de Vincennes<sup>436</sup>, elle participe activement lorsque le Mouvement prend forme, au groupe qui, en hommage au film de Vera Chytilová<sup>437</sup>, aime à se faire appeler Les Petites Marguerites. Cette assemblée d'amies et d'artistes compte parmi ses habituées Christiane Rochefort (écrivaine), Rachel Mizrahi<sup>438</sup> (écrivaine et traductrice) qui vient de publier son premier roman chez Grasset (*Harry*, 1969), Misha Garrigue (peintre et dessinatrice<sup>439</sup>), Julie Dassin (chanteuse et actrice<sup>440</sup>), Monique Wittig, Gille Wittig (dessinatrice<sup>441</sup>), Christine Delphy (sociologue, chercheuse au CNRS) et Cathy Bernheim (écrivaine et traductrice). À l'automne 1970, Wittig invite Anne Zelensky et Catherine Deudon à se joindre à elles. La photographe se souvient des premières réunions :

On ne se quittait plus, on restait coucher chez Monique Wittig, on se parlait, on débattait tout ce qui nous importait dans ce moment, et ça consistait en gros à dire « je me croyais un monstre et à vous écouter je me rends compte que ma monstruosité était celle de beaucoup d'autres ». Les monstres se parlent du coup il n'y a plus de monstres.<sup>442</sup>

---

<sup>436</sup> Voir *supra* « La rencontre des groupes premiers », p. 74.

<sup>437</sup> *Sedmikrásky* (1966) est le titre original du film féministe de Vera Chytilová qui fut censuré par le gouvernement dès sa sortie en Tchécoslovaquie. Il sortit en salle sous le titre *Daisies* aux États-Unis en octobre 1967, puis un mois plus tard en France sous le titre *Les Petites Marguerites*.

<sup>438</sup> Voir pour plus de détails, en annexe, sa notice biographique.

<sup>439</sup> Comme Rachel Mizrahi, Misha Garrigue est une intime de Christiane Rochefort. Elle réalise à cette époque les décors de l'adaptation des *Stances à Sophie* (1971).

<sup>440</sup> L'actrice américaine Julie Dassin est née le 19/07/1945 à Los Angeles. Fille du réalisateur américain Jules Dassin et de la violoniste hongroise Béatrice Launer, elle est actrice et chanteuse. En 1972, elle compose la musique de trois chansons pour l'album de Brigitte Fontaine. Antoinette Fouque la dit son amie.

<sup>441</sup> À la fin des années 1960, Gille Wittig, sœur cadette de l'écrivaine Monique Wittig, travaillait dans des cabinets d'architecture, « grattant » les plans, préparant les brouillons. En 1970, elle fait le choix de ne plus travailler et s'adonne à sa passion : le dessin (entretien personnel avec Dominique Samson, 29/01/2013).

<sup>442</sup> Entretien avec Marion Charpenel, archives personnelles de Catherine Deudon, 6 juin 2008, non paginé.

De l'échange collectif naît la fin de l'anormalité. Assurément Les Petites Marguerites sont un groupe de prise de conscience sur le modèle des groupes du *Women's lib* aux États-Unis dont Monique Wittig<sup>443</sup>, Christiane Rochefort et Rachel Mizrahi transmettent l'histoire naissante.

Rachel Mizrahi et Christiane Rochefort sont d'ailleurs liées de longue date. Les deux femmes se connaissent depuis *Le Repos du guerrier*, pour s'être rencontrées en 1958 chez le poète Amos Kenan, à l'époque compagnon de Christiane Rochefort, rue Cardinet dans le 17<sup>e</sup> arrondissement. Polonaise émigrée en Palestine au tout début de la deuxième guerre mondiale, Rachel Mizrahi vient en 1958 d'arriver en France, suivant son mari Moshe Mizrahi qui souhaite devenir réalisateur. L'amitié des deux écrivaines se scelle à jamais lorsque Christiane Rochefort nourrit le projet d'adapter *John Lennon in his own write* sous le titre *En flagrant délire* (1965), Rachel Mizrahi, polyglotte<sup>444</sup>, se chargeant tout particulièrement de la traduction. À la suite de son premier roman *Harry* (1969), et alors que Christiane Rochefort reste en France, Rachel Mizrahi part pour quelques mois en séjour aux États-Unis, financé par la maison d'édition Grasset pour préparer un livre sur le mouvement des femmes américain<sup>445</sup> ; elle y reste les trois premières années du Mouvement français tout en effectuant des allers-retours entre les deux continents, devenant ainsi un vecteur essentiel dans la transmission.

Groupe d'artistes, et principalement d'écrivaines, Les Petites Marguerites se réunissent souvent autour de l'écriture : sortent de ces séances de travail collectif et ludique des slogans, des tracts, des chansons ou des articles. Christiane Rochefort y est extrêmement active, transmettant sa passion et son intérêt pour les chansons populaires et folkloriques. Plusieurs se souviennent ainsi de sa maison à Concarneau en Bretagne, où elle réunit à l'été 1970 le groupe qui prépare l'action de l'Arc de Triomphe tout en écrivant, notamment des chansons. Et les chansonniers n'auront de cesse de pratiquer : le texte<sup>446</sup> mis en musique, qui deviendra l'hymne du MLF, est ainsi composé au début de l'année 1971 lors d'une des réunions des Petites Marguerites par Monique Wittig, Hélène Rouch<sup>447</sup>, Cathy Bernheim, Catherine

---

<sup>443</sup> En 1969, Monique Wittig demande par exemple au directeur d'*Actuel*, Jean-François Bizot de lui rapporter de son séjour aux États-Unis de la documentation.

<sup>444</sup> Rachel Mizrahi maîtrise à notre connaissance l'anglais, le français, l'italien, le portugais, l'arabe, l'hébreu, le russe, le latin, le grec et l'araméen (Entretien avec Rachel Mizrahi, 4 février 2014).

<sup>445</sup> À son retour des États-Unis, c'est le roman *Où en est la nuit* qu'elle soumet à Grasset et non le livre projeté sur le mouvement des femmes. De cet ouvrage, elle n'a écrit que 20 pages, inédites à ce jour.

<sup>446</sup> On se reportera à l'annexe « Chansons du Mouvement de libération des femmes » en fin de thèse.

<sup>447</sup> Ancienne militante du PSU et amie de Josée Contreras depuis la fin des années cinquante, c'est à ses côtés qu'Hélène Rouch (1937-2009) assiste à une première réunion du Mouvement au début de l'année 1971. La réunion au cours de laquelle elle compose « L'hymne du MLF » est sa deuxième participation au Mouvement. Elle rejoint ensuite le groupe Psychanalyse et Politique (qu'elle quittera en 1974) et participe activement au *Torchon brûle*. En fin de décennie, elle collabore également au seul et unique numéro de la revue *Parole !*.

Deudon, Josée Contreras, M.-J. Sinat, Gille Wittig, Antoinette Fouque<sup>448</sup> et Josiane Chanel. Elles célèbrent en l'écrivant le centenaire de la Commune et préparent la manifestation festive du 28 mars 1971 à Issy-les-Moulineaux.

Loin d'être le groupe des artistes et écrivaines exclusivement confirmées, Les Petites Marguerites encouragent les pratiques naissantes. Catherine Deudon, qui photographie le Mouvement, est ainsi sollicitée par Jean-Edern Hallier pour écrire le récit d'une manifestation de femmes qu'il souhaite publier dans *L'Idiot international*. Impressionnée par cette machine à écrire qu'on lui met entre les mains, la photographe se souvient avoir dépassé son appréhension grâce à la lecture collective du texte lors d'une des réunions du groupe. De ce travail d'écriture comme de la présence de plusieurs écrivaines en son sein provient certainement l'une des spécificités du groupe, déjà signalée par le nom que toutes se sont choisies en référence à la farce insolente et loufoque de Vera Chytilová. À l'instar du film homonyme, et dans une même visée féministe, Les Petites Marguerites se caractérisent en effet par la volonté de faire du rire une arme de poing, de la dérision une action politique. L'action de l'Arc de Triomphe en est le premier manifeste tant par les slogans déployés que par le positionnement public des manifestantes du 26 août.

Après le rassemblement de l'Arc de triomphe en août 1970, elles interviennent au cours d'autres actions *spectaculaires*, ce qui constitue leur seconde particularité. Le 19 octobre 1970, Cathy Bernheim est ainsi dépêchée devant la prison de la petite Roquette contre l'incarcération des « prisonnières politiques » du patriarcat. En novembre 1970, Les Petites Marguerites orchestrent l'action contre les états généraux de la femme, organisé par le magazine *Elle*. Aux côtés de Cathy Bernheim et Anne Zelensky figurent également les « têtes » politiques du groupe : « Monique [Wittig], Christine [Delphy], Antoinette [Fouque] qui s'était jointe à notre action, nous cherchions près d'elles ce qu'il fallait faire ou dire<sup>449</sup> » se rappelle la cosignataire d'*Histoires du MLF*. En février et mars 1971, elles participent à la grève des femmes dans une bonneterie de Troyes : sont présentes Cathy Bernheim et Catherine Deudon, qui réalisent avec Ned Burgess, Suzanne Fenn, Carole Roussopoulos et Annette Levy-Willard une vidéo de l'événement, *La Grève de Troyes*. Le 10 mars 1971, à Paris, elles décident le sabotage de l'émission radiophonique de Ménie Grégoire

---

Spécialiste de biologie, elle a été l'une des chevilles ouvrières de l'institutionnalisation des études féministes en France.

<sup>448</sup> On ignore souvent en effet qu'Antoinette Fouque a participé, du moins à ses débuts, à certaines réunions de ce groupe, comme Josiane Chanel d'ailleurs. Au tout début du Mouvement de libération des femmes, les frontières entre les groupes et tendances étaient loin d'être étanches, chaque militante allant au gré de ses envies et intérêts.

<sup>449</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 63.

« L'homosexualité, ce douloureux problème », lequel signe la naissance du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) : Christine Delphy, Monique Wittig et Antoinette Fouque figurent toutes trois sur la photographie prise après l'émission où elles entament une farandole de liesse. Le 28 mars 1971, en hommage aux femmes de la Commune, elles se rendent au fort d'Issy-les-Moulineaux, sont présentes Monique Wittig, Antoinette Fouque, et les filles de VLR. Enfin, dans le même temps, elles participent à la préparation du *Manifeste des 343* qui paraît le 5 avril 1971 dans *Le Nouvel Observateur* et dont elles sont toutes signataires, Rochefort usant notamment de sa notoriété pour collecter les signatures les plus prestigieuses.

Des Petites Marguerites naissent le groupe, devenu rapidement tendance, des Féministes révolutionnaires. On retrouve dans ses rangs Christine Delphy, Cathy Bernheim, Emmanuèle de Lesseps, Anne Zelensky, Monique Bourroux, Margaret Stephenson et Monique Wittig. Octobre 1970 est ainsi le mois où les Féministes révolutionnaires, qui se font également appeler « féministes radicales » à l'instar des Américaines, se constituent en tendance du Mouvement suite au désaccord avec la tendance « lutte des classes » qui sépare les bourgeoises des ouvrières, position notamment défendue par le groupe qui se réunit autour d'Antoinette Fouque. Divisant ce qui n'est pas reconnu comme une classe – les femmes – en deux classes distinctes – la femmes de la bourgeoisie et les femmes du prolétariat – la tendance « lutte des classes » privilégie la théorie marxiste classique alors que les Féministes révolutionnaires adaptent la théorie marxiste aux femmes qu'elles désignent comme une classe, militant pour l'union de toutes les femmes contre l'oppression. Le groupe des Féministes révolutionnaires s'oppose également au groupe d'Antoinette Fouque, que l'on n'appelle pas encore Psychanalyse et Politique, en tant que féministes et en tant qu'amatrices d'action spectaculaires et signifiantes. Leurs orientations sont définies dans un tract de cinq pages, intitulé « POUR UN MOUVEMENT FEMINISTE REVOLUTIONNAIRE<sup>450</sup> » et distribué en cette fin d'année 1970. Elles sont reprises et complétées dans un texte collectif intitulé « Féministes révolutionnaires » et publié dans *Le torchon brûle* n° 5 en 1973 : la libération des femmes passe par le féminisme radical. Celui-ci, que l'on dira de la deuxième vague, ne

---

<sup>450</sup> Nous avons soumis ce tract, trouvé dans les archives d'Anne Zelensky déposées à la Bibliothèque Marguerite Durand, à Christine Delphy qui conteste qu'il s'agisse bien du tract distribué par les FR à l'automne 1970. Le groupe Psychanalyse et Politique, à travers la publication *Génération MLF, 1968-2008, op. cit.*, atteste bien l'existence et la date du tract mais ne le reproduit pas. Le recueil documentaire déposé par Marie-Jo Bonnet à la Bibliothèque Marguerite Durand comprend quant à lui un tract « Pour un groupe féministe révolutionnaire » (2 feuilles) qui semble avoir été diffusé un an plus tard à l'automne 1971 : le groupe appelle à se réunir autour d'un point particulier, l'exploitation domestique.

saurait être confondu avec le féminisme réformiste des suffragettes mais tient à reconnaître le lien qui se tisse au présent de la redécouverte historique avec ces premières femmes en lutte.

La lutte spécifique que mènent les Féministes révolutionnaires passe au fil des mois par une série d'actions dont on a déjà souligné l'inspiration spectaculaire. On se souviendra ainsi de leur irruption début 1971 au cours d'une réunion de l'association nataliste « Laissez-les vivre » où elles répandent du mou de veau dans la pièce, du bombage du bâtiment du conseil de l'ordre des médecins, de la manifestation de nuit pour « prendre possession des rues », de l'organisation des « Journées de dénonciation des crimes commis contre les femmes » à la Mutualité, les 13 et 14 mai 1972, et de celle de la foire des femmes à la Cartoucherie de Vincennes le 17 juin 1973 à l'occasion de la Fête des pères, où sont données plusieurs performances théâtrales. Les fonds récoltés lors de la vente des cinq mille billets leur permettent également d'ouvrir un lieu dédié aux femmes, dans le 9<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. À partir de 1973, elles se réunissent donc au numéro 24 de la Cité Trévis à proximité du Métro Cadet. Leur permanence est quotidienne le soir de 18h à 20h, les réunions générales ont lieu le lundi à 20h. Dans le même temps, et alors que les Féministes Révolutionnaires s'affirment, Les Petites Marguerites cessent de se réunir. Catherine Deudon explique cette séparation du groupe par l'intensité initiale des réunions presque quotidiennes chez Monique Wittig et chez Christiane Rochefort. Le groupe se serait également dissous par l'évolution des rapports interpersonnels, notamment celle provoquée par la liaison de Monique Wittig et de Christine Delphy.

En 1971, Monique Wittig participe dans le même temps à un groupe d'une cinquantaine de femmes entre 20 et 35 ans, issu des Féministes révolutionnaires / Petites Marguerites, celles qui se feront bientôt appeler les Gouines rouges. Wittig a, selon les souvenirs recueillis, coutume de dire que la présence de Christiane Rochefort signale une réunion des Petites Marguerites, alors que son absence annonce celle des Gouines rouges. D'autres participantes se souviennent que l'absence de Rochefort indique une réunion des Féministes révolutionnaires, démontrant à la fois le pivot que constitue Christiane Rochefort pour le groupe des Petites Marguerites et son choix irréfutable d'évoluer exclusivement parmi les artistes du Mouvement. Mais la phrase de Wittig signale aussi que les groupes se réunissent en fonction des présences, sans ordre nécessaire du jour. Ce groupe, dans un premier temps informel, se réunit à partir de février 1971 chez Evelyne Rochedereux, rue Blomet dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. À cette époque, Wittig a fait le choix *politique* d'avoir des relations uniquement avec des femmes – elle était en effet lié à Jean-Pierre

Sergent au tout début du Mouvement. Le tournant du lesbianisme politique est donc pris, il informera sa production littéraire et théorique sur l'ensemble de la décennie.

Ce n'est que quelques mois après les premières réunions que les militantes adoptent l'appellation « Gouines rouges », proposée par Christine Delphy. Celle-ci leur raconte en effet comment, alors qu'elle vendait avec une amie le journal du Mouvement, *Le torchon brûle*, à proximité des Halles de Paris, un passant s'est écrié : « Ah, tiens, voilà les gouines rouges ». *Gouines* parce que militantes du MLF et donc assimilées nécessairement dans les discours médiatique et populaire à des femmes qui aiment les femmes ; *Rouges* parce que toutes sont révolutionnaires<sup>451</sup>. Elles retiennent donc le cliché qui fait de toutes les féministes du Mouvement des lesbiennes radicales pour le revivifier au sein de ce groupe naissant de lesbiennes qui s'est effectivement donné pour projet de faire la révolution. Leur revendication qui est loin d'être réformiste se résume pourtant à vivre leur amour lesbien aux yeux de tous/toutes afin de sortir de la clandestinité. Leur action au sein du Mouvement interroge les rapports de sexes sous l'angle des sexualités : « les lesbiennes sont-elles des femmes ? » se demandent-elles, « Notre problème est aussi le vôtre » affirment-elles. Monique Wittig tente de les pousser à conquérir plus de visibilité, mais elles sont toutes très jeunes et manquent d'expérience dans le combat politique.

C'est à la Mutualité, aux Journées de dénonciation des crimes contre les femmes, les 13 et 14 mai 1972, que les Gouines Rouges réalisent leur performance la plus décisive et la plus marquante. Devant une assemblée de femmes, elles prennent la parole, faisant ainsi de ces rencontres la première manifestation de visibilité des lesbiennes au sein du Mouvement de libération des femmes. Le groupe se dissout pourtant, sans que l'on sache nécessairement ce qui a présidé à cette fin, en 1973, qui est également l'année de sortie du *Corps lesbien* de Monique Wittig aux Éditions de Minuit.

Voir sur les rayons des librairies un livre qui portait ce titre a été un choc inimaginable. Car si certaines écrivaines avaient laissé entendre par le thème de leurs livres, ou l'apparition fugitive d'un personnage, qu'elles étaient « homosexuelles » (c'est le terme qui était alors le plus souvent employé), Monique Wittig a été la première à avoir placé le lesbianisme au centre de son travail d'écriture.<sup>452</sup>

---

<sup>451</sup> L'anecdote précise nous a été racontée par Christine Delphy (entretien personnel avec l'auteurice, 30/01/2013), elle est également rapportée par Christine BARD dans « Gouines rouges », in *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, sous la direction de Didier Eribon, avec Arnaud Lerch, coordination Frédéric Haboury, Paris, Larousse, 2003, p. 227.

<sup>452</sup> Suzette ROBICHON, « Monique Wittig, une œuvre pionnière », art. cit., p. 17.

Mais là commence justement une autre période de l'histoire de l'autrice et de son œuvre. À la suite des *Gouines rouges*, et après la conférence internationale féministe de Francfort, Monique Wittig tente de fédérer, mais sans succès, un Front lesbien international. L'autrice organise alors une rencontre à l'hiver 1973-1974 à Verderonne, dans une maison où elle vit en communauté près de Compiègne et écrit depuis plus d'un an. Mais face à des femmes qui se définissent avant tout comme féministes, Monique Wittig renonce à ce projet.

Les deux récits des origines du Mouvement de libération des femmes, l'un porté par Antoinette Fouque, l'autre par Monique Wittig sont en constant décalage et en ponctuel antagonisme. On assiste rétrospectivement à la matérialisation de la contradiction irréductible qui oppose Antoinette Fouque à Monique Wittig, Psychanalyse et Politique aux Féministes révolutionnaires, et plus tard, Psychanalyse et Politique aux autres groupes du Mouvement<sup>453</sup>. En 1970, Monique Wittig est une écrivaine déjà confirmée dont l'œuvre influence et parfois anticipe le Mouvement, Antoinette Grugnardi-Fouque, une éditrice en devenir actualisée par la lutte des femmes : toutes deux sont en relation intime avec la littérature. Discréditant ou promouvant le recours à la psychanalyse dans un même espace de pensée qui fait de Lacan, comme de Freud des coordonnées par rapport auxquelles se situer, définissant la lutte des femmes comme prioritaire à la lutte des classes ou vice et versa, constatant alors que le marxisme est un cadre de référence indépassable, privilégiant l'action spectaculaire ou revendiquant le mûrissement d'une parole inouïe, tout oppose Monique Wittig et Antoinette Fouque au point que leur contraste en arrive à se résoudre en manière d'oxymore : tout les rassemble en effet si l'on considère le *Zeitgeist*, l'esprit d'une génération d'intellectuelles formées dans les années 1960, et forgeant l'avant-garde qui occupe le devant de la scène et de la lutte dans les années 1970.

Antoinette Fouque comme Monique Wittig sont chacune de surcroît des révélateurs métonymiques des orientations littéraires du Mouvement. Du groupe Psychanalyse et Politique, de ce projet de prise de parole inouïe, procède d'une part la première maison d'édition militante consacrée aux femmes, laquelle permet non seulement à des textes refusés par d'autres de trouver un lieu de diffusion mais encore encourage une pratique littéraire qui inscrive le féminin consubstantiellement à l'écriture. D'autre part, « Une armée d'amantes :

---

<sup>453</sup> Nous retraçons cette histoire dans la troisième partie : « Seules contre toutes : le différend de la différence ».



l'image de l'Amazone dans l'œuvre de Monique Wittig<sup>454</sup> » de Diane Griffin Crowder a montré comment se construit dans l'œuvre de Wittig une évolution de l'amazone – guerrière (*Les Guérillères*, 1969) à l'amazone – amante (*Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, 1976). Cette évolution littéraire accompagne une évolution politique qui est aussi celle du Mouvement de libération des femmes. Si les trois premières années défilent au rythme d'une sororité récemment conquise qui encourage les femmes à prendre les armes contre le système oppressif en général, et parfois contre les hommes en particulier, lui succède l'idée que la révolution sera homosexuelle ou ne sera pas. Au sein des groupes et des pratiques du Mouvement, l'homosexualité féminine est tout d'abord encouragée par l'entre-femmes qui y règne à se rendre visible et à s'autoriser. Dans le même temps, le lesbianisme se veut et s'affirme comme révolutionnaire, et progressivement comme unique choix porteur de libération.

---

<sup>454</sup> Diane Griffin CROWDER, « Une armée d'amantes : l'image de l'Amazone dans l'œuvre de Monique Wittig », *Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris, Collectif Mémoires / Utopies, n° 4, mai 1985, p. 79-87.

### III. Homosexualité et lesbianisme

« Toutes les femmes du Mouvement ne sont pas homosexuelles. Ce que je trouve le plus positif dans ce mouvement, c'est qu'on a eu tout de suite envie de faire cesser la hiérarchie, l'autorité, le sectarisme, l'intolérance. Alors, il me paraîtrait dommage d'instaurer de nouvelles lois : tout le monde doit être homosexuel, ou tout le monde doit être hétérosexuel. [...] Il ne s'agit pas d'imposer l'homosexualité comme seule pratique mais qu'elle ait une place possible.<sup>455</sup> »

Dès les premières réunions de celles qui figurent parmi les pionnières du Mouvement de libération des femmes, la non mixité est posée à la fois comme un enjeu et comme un impératif – révolutionnaire. Cet impératif s'incarne catégoriquement à partir de septembre 1970 lors des premières assemblées générales de femmes qui convergent chaque semaine aux Beaux-Arts. Même au cours des réunions de groupe, en comité plus restreint, la ségrégation se révèle un principe essentiel de la communauté militante des femmes<sup>456</sup>. L'entre femmes permet en effet de retrouver une parole libre, hors de l'imposition masculine – « les femmes qui venaient [se souvient la photographe Catherine Deudon] étaient très rapidement conquises par la non mixité parce qu'elles y trouvaient une liberté de parole et elles savaient très bien qu'elles ne l'auraient pas sous le regard et le contrôle des hommes<sup>457</sup> ». L'exclusion des hommes donne également la possibilité d'entendre la convergence des expériences de femmes sur lesquelles se fondent les actions collectives. La non mixité acquiert enfin une valeur symbolique en représentant à la manière d'un négatif photographique l'absence des femmes dans une société qui est prétendument mixte : « il n'y avait pas d'école mixte. Il y avait beaucoup d'endroits non mixtes. Les femmes se faisaient agresser dans la rue etc. [...] Cette non mixité que la société nous avait imposée et bien on la retournait contre elle de façon offensive pour justement que la société devienne mixte<sup>458</sup> » se souvient encore l'autrice d'*Un mouvement à soi*.

C'est dans ce contexte d'un mouvement de femmes, revendiquant la non mixité comme définitoire, que l'homosexualité affleure à la surface des échanges, d'autant plus que le MLF par sa lutte en faveur de la contraception et de l'avortement tend à dissocier la sexualité de la procréation, interrogeant de fait l'hétérosexualité comme pratique sexuelle.

---

<sup>455</sup> Monique WITTIG, « Je crois aux amazones », propos recueillis par Evelyne Le Garrec, *Politique-Hebdo*, n° 104, 22 novembre 1973, p. 29.

<sup>456</sup> Voir par exemple à ce sujet « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*, p. 5.

<sup>457</sup> Entretien avec Marion Charpenel, archives personnelles de Catherine Deudon, 6 juin 2008, n.p.

<sup>458</sup> *Ibid.*

Durant ces premières années, certaines femmes s'étonnent et se réjouissent de la possibilité d'être homosexuelles au sein du Mouvement sans répression de leur désir. Mais elles s'inquiètent aussi des prises de position et de parole qui ne laissent pas de place à l'homosexualité à l'intérieur des différents groupes, tant la norme est du côté de l'hétérosexualité : la tendance lutte des classes refuse notamment de mentionner l'homosexualité pour sensibiliser le plus efficacement possible, de l'avis des militantes, la classe populaire. L'action des lesbiennes au sein du Mouvement se porte ainsi sur la visibilité, la reconnaissance et la création de groupes spécifiques permettant de faire entendre la voix des femmes qui désirent des femmes. Dès le premier numéro du journal du Mouvement, *Le torchon brûle*, en mai 1971, l'homosexualité devient alors le centre de plusieurs écrits, tel le poème publié sous le titre « Homosexualité capitale<sup>459</sup> » qui donne à imaginer la longue répression dont la poétesse anonyme fut la victime avant de rencontrer les femmes du Mouvement. Le dernier vers du poème, le seul à ne pas être associé à la rime, témoigne du changement de la situation de celle(s) qui se réalise(nt) enfin au présent : « Nous sommes heureuses et nous jouissons. »

Ce bonheur d'être soi-même au sein du mouvement des femmes ne s'accompagne cependant pas uniquement de jouissance. « Masques et peaux arrachés, l'on se dévisage<sup>460</sup> » témoigne avec acuité celle qui à l'époque était une de ces militantes, l'historienne Marie-Jo Bonnet. Car les lesbiennes, en se disant tout simplement telles qu'elles sont, renvoient en miroir, sans en avoir nécessairement conscience d'ailleurs, une image différentes d'elles-mêmes aux hétérosexuelles dont la sexualité, exclusivement empreinte de rapports avec les hommes, est socialement définie comme normale et normative. « L'hétérosexualité n'existait pas en 1970 : elle se faisait passer pour "la sexualité" en toute simplicité » raconte la sociologue et ancienne Féministe révolutionnaire Christine Delphy, « C'est le mouvement, l'action des lesbiennes en son sein, mais une action permise par la logique même du féminisme, qui a créé un renversement de perspective.<sup>461</sup> » Faisant apparaître ce que l'on ne percevait pas, les militantes lesbiennes permettent donc à la fois à l'homosexualité de sortir de la répression de l'anormalité et à l'hétérosexualité de s'interroger comme pratique parmi d'autres. Car comme le fait remarquer à juste titre Claudie Lessellier, la question lesbienne est

---

<sup>459</sup> Anonyme, « Homosexualité capitale », *Le torchon brûle*, 1971, n° 1, [n. p.].

<sup>460</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Les Deux Amies : essai sur le couple de femmes dans l'art*, Paris, Blanche, 2000, p. 268.

<sup>461</sup> Christine Delphy, entretien avec Christine BARD, cité dans « Féminisme », in *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, op. cit., p. 190.

en fait celle de l'hétérosexualité<sup>462</sup>, de sa norme ainsi remise en cause comme production d'un système oppressif. Ce qui est aussi pensé pour la première fois, c'est la « contrainte à l'hétérosexualité<sup>463</sup> » pour reprendre l'expression que la poétesse et essayiste américaine Adrienne Rich promeut en titre de l'article qu'elle donne à la revue *Nouvelles Questions féministes* en mars 1981.

Ce renouvellement des questionnements accompagne celui des mots mêmes. Le lexique fait ainsi l'objet d'une profonde remise en question. C'est d'abord Françoise d'Eaubonne qui, dans *Éros minoritaire*, invite à la recréation linguistique. « [I]l est des mots qui semblent aujourd'hui (à cause d'un trop long usage ?) avoir pour mission de cacher à demi ce qu'ils désignent. *Homosexualité*, ce vocable qui évoque quelque chose que chacun croît connaître à fond, prendrait-il place parmi ses mots-là ?<sup>464</sup> » s'interroge-t-elle en conclusion de son essai. Qui connaît l'œuvre et le style de Françoise d'Eaubonne sait que l'essayiste tient à l'idée que poser une question c'est déjà y répondre. Parce que les mots sont usés par l'usage et les *a priori* idéologiques, « le langage [alors] est amené à créer ses propres références pour éviter, si possible, quelques-uns de ces réflexes conditionnés, qui sont, chez le lecteur et l'auditeur, la mort de la pensée critique.<sup>465</sup> » Son amie Anne-Marie Grélois, l'une des pionnières, comme elle, du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire et militante du groupe des Perverses polymorphes au sein du Mouvement de libération des femmes, conteste à son tour, dans son texte « Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels » paru dans le *Rapport contre la normalité* en 1971, le terme « homosexuelle ». C'est le masculinisme\*, qui assimile le seul homme à l'universel, qu'elle refuse et dénonce à travers l'usage de ce mot univoque : « Dans la société bourgeoise et patriarcale, Le sexe, c'est le pénis, cette épée dont nous [femmes] sommes le fourreau. L'homosexualité, c'est la pratique sexuelle de l'homme – puisque nous, femmes, nous n'avons pas de sexe, seulement un trou !<sup>466</sup> » Les femmes ne sont donc pas homosexuelles mais lesbiennes.

Psychanalyse et Politique n'est pas en reste : l'homosexualité y est envisagée comme une « métaphore de la différence sexuelle<sup>467</sup> ». En ce sens, le terme désigne aussi bien une

---

<sup>462</sup> Voir Claudie LESSELIER dans « Les regroupements de lesbiennes dans le mouvement féministe parisien (1970-1982) », in *Crises de la société : Féminisme et changement*, colloque du Groupe d'Études féministes de l'Université Paris VII, 1991, Paris, Tierce, 1991, p. 90.

<sup>463</sup> Adrienne RICH, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions féministes*, Paris, Éditions Tierce, n° 1, mars 1981, p. 15-44.

<sup>464</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Éros minoritaire*, Paris, A. Balland, 1970, p. 291.

<sup>465</sup> *Ibid.*, p. 292.

<sup>466</sup> FRONT HOMOSEXUEL D'ACTION REVOLUTIONNAIRE, *Rapport contre la normalité*, Paris, Éditions Champ libre, 1971, p. 80.

<sup>467</sup> *Le torchon brûle*, n° 4, 1972, n. p. [p. 9].

pratique sexuelle et amoureuse que la présence symbolique d'un seul sexe. Alors que la société est « homosexuelle » (i.e. « non mixte ») par l'exclusive de la présence masculine, le Mouvement l'est également par l'entre femmes qu'il instaure. Ainsi les participantes du groupe énoncent-elles leur programme dans le journal du Mouvement, *Le torchon brûle* :

Notre pratique amoureuse, affective, érotique entre nous doit permettre un nouveau frayage de la pratique hétérosexuelle qui ne fonctionne paradoxalement que sur un seul sexe, une seule libido, une seule économie libidinale, un seul effet : l'orgasme, sans place pour une économie différente, une jouissance différente, un sexe différent.<sup>468</sup>

L'homosexualité acquiert de fait une dimension sémantique supplémentaire ainsi que par répercussion l'hétérosexualité. Ce n'est que dans ses écrits ultérieurs au Mouvement de libération des femmes qu'Antoinette Fouque péjore de surcroît le terme de lesbianisme affirmant que le lesbianisme qu'elle associe au féminisme est tout comme lui une fixation au stade phallique : il existerait cependant une homosexualité véritable au stade génital qu'il s'agit de découvrir par la pratique psychanalytique. Mais si, selon les documents de l'époque, l'homosexualité est interrogée au cours des réunions comme une « arme de combat<sup>469</sup> », Psychanalyse et Politique ne semble en réalité pas favorable à l'homosexualité, même primaire, au sens où, comme le note Marie-Jo Bonnet, et en référence à sa définition du couple homo/hétérosexualité, le groupe affirme que « l'homosexualité primaire des femmes devrait être un passage vers une hétérosexualité retrouvée et vraiment libre<sup>470</sup> ». L'historienne qualifie ainsi les pratiques et théories apparemment homophiles du groupe d'homophobie<sup>471</sup>.

On le voit, la question du lesbianisme qui investit la langue et interroge le sens est éminemment politique, que l'on considère l'homosexualité féminine comme une pratique sexuelle ou déjà comme une option politique en soi. Or la valence politique de l'homosexualité, si elle est notamment portée par des écrivaines participant au Mouvement, irrigue l'ensemble de la production littéraire de l'époque. Le poème « Homosexualité capitale » publié anonymement dans la première livraison du *Torchon brûle* en 1971 n'est pas un cas isolé dans la décennie, comme en attestent déjà les chansons militantes<sup>472</sup>. Le journal est émaillé de textes dont le lesbianisme constitue la force centripète. Un texte inédit et sans titre, dont la typographie trace un cercle, est par exemple anonymement publié dans le

---

<sup>468</sup> *Ibid.*

<sup>469</sup> Bulletin interne ronéoté de février 1971, cité par Marie-Josèphe BONNET, *Les Deux Amies*, op. cit., p. 262.

<sup>470</sup> *Le torchon brûle*, n° 3, [n. d. 1972], n. p. [p. 18].

<sup>471</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Les Deux Amies*, op. cit., p. 270. Le néologisme « homophobie » lui-même apparaît aux États-Unis au début des années 1970 pour être transposé en France à la fin de la décennie (Claude COUROUVE, *Les Homosexuels et les Autres*, Athanor, Paris, 1977).

<sup>472</sup> Voir « Chansons de combat : la poésie hors des livres », *infra* p. 199.

cinquième numéro par Monique Wittig rappelant que dans son œuvre « Par milliers les signes se pressent, écrits à l'encre violette, marquée par l'amour infallible », « j'//écris ce livre à la couleur de la lavender menace [poursuit-elle], le corps immense de m/a Sappho, tout couché entre les lignes<sup>473</sup> ». Ces lignes de Monique Wittig rappellent notamment, s'il en est besoin, le lien étymologique du lesbianisme à la poétesse Sappho, habitante de l'île de Lesbos.

Écrit à la couleur de la *lavender menace*, est également publié par Monique Wittig aux Éditions de Minuit en cette même année 1973 *Le Corps lesbien*. Si une grande partie de la production littéraire et théorique ultérieure de Wittig, que l'on songe au *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* publié en 1976 ou à « La pensée *straight* » qui paraît en 1980 dans la revue *Questions féministes*, précipitant d'ailleurs la revue et le Mouvement dans les affres d'une polémique sur laquelle nous reviendrons ultérieurement, est écrit à travers ce prisme, c'est l'ensemble de la décennie qui paraît s'égrener en entrelaçant la création et l'homosexualité. Ainsi, lorsque la journaliste Katia D. Kaupp<sup>474</sup> rendra compte dans *Le Nouvel Observateur* du week-end d'études organisé en 1976 à la fondation Maeght par Françoise Giroud, alors secrétaire d'état à la condition féminine et consacré au thème « Les femmes et la création », où sont principalement conviées des femmes de plume (de Julia Kristeva à Dominique Aury par exemple), il lui paraît évident que « la créativité des femmes est du côté de leur homosexualité<sup>475</sup> ». Les trois premières années du Mouvement de libération des femmes constituent la phase préparatoire de cette veine littéraire.

### **A. Les groupes du Mouvement**

Le Mouvement de libération des femmes est un agglomérat de groupes qui se réunissent autour d'intitulés tout aussi différents que la prostitution, l'avortement, le viol, la sexualité, le travail domestique, le cinéma, la musique, femmes mariées, femmes étrangères, le courrier, la presse, etc. Au-delà des groupes qui fondent une tendance comme Psychanalyse et Politique, les Féministes Révolutionnaires ou le Cercle Élisabeth Dimitriev (pour la tendance « Lutte des classes »), leur constitution et leurs réunions sont motivées par l'envie d'aborder un thème qui répond à l'actualité de la lutte des femmes. Dès la première année du Mouvement, le désir entre femmes se révèle au cœur de nombreux échanges et engage de cruciales redéfinitions. Le lien entre réflexion sur l'homosexualité et littératrices s'établit

---

<sup>473</sup> Anonyme [Monique WITTIG], « Un moie est appar... », *Le torchon brûle*, n° 5, [n. d. 1973], p. 3 et et Revue *Minuit*, 1972, p. 44.

<sup>474</sup> Journaliste du *Nouvel Observateur* depuis sa création, proche du maoïsme, elle est une des signataires du « Manifeste des 343 ». Voir Bibia PAVARD, « Qui sont les 343 du manifeste de 1971 ? », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 71-84.

<sup>475</sup> Katia D. KAUPP, « Femmes entre elles », *Le Nouvel Observateur*, 28 juin 1976, p. 40.

explicitement à travers celles qui constituent le pivot de ces réunions : Monique Wittig est écrivaine, tout comme Françoise d'Eaubonne, qui vient de publier *Éros minoritaire* aux Éditions André Balland, alors que Margaret Stephenson et Antoinette Fouque sont ou ont été étudiantes en littérature comparée.

C'est d'abord chez Antoinette, comme on le dit alors, au 62 rue des Saints Pères le vendredi à 19h, que se déroulent des réunions ouvertes aux hétérosexuelles et consacrées à l'homosexualité à travers le thème plus général de la « sexualité féminine<sup>476</sup> » : on s'y interroge sur « une idéologie implicite homosexuelle dans un mouvement non mixte » et sur « l'homosexualité comme arme de combat<sup>477</sup> ». Ces réunions accueillent en général 35 à 45 femmes ; une quinzaine sont systématiquement présentes. À la fin de l'année 1970 se constitue également un groupe mixte Homosexualité chez Françoise d'Eaubonne, à l'instigation de cette dernière et de Anne-Marie Grélois (de son nom de plume Anne-Marie Fauret) en lien avec des femmes d'Arcadie<sup>478</sup>. Y participent l'écrivain Daniel Guérin et le journaliste Pierre Hahn.

Dès février 1971, des réunions, d'abord ouvertes à toutes puis exclusivement réservées aux homosexuelles, se tiennent chez Monique Wittig puis à partir de l'automne 1971 principalement chez Evelyne Rochedereux de retour des États-Unis depuis le mois de juin : le groupe coïncide avec celui des Petites Marguerites et procède d'ailleurs de celui-ci. Il existe cependant deux récits des origines de ce groupe. Alors que Christine Delphy se souvient avoir initié ces premières réunions<sup>479</sup>, Catherine Deudon raconte comment le groupe serait né d'une remarque homophobe. Entre décembre 1970 et janvier 1971, lors de l'une des réunions des Petites Marguerites chez Monique Wittig, une jeune femme souhaitant décrire, sans y parvenir, une affiche de publicité sexiste convoque ainsi dans la mémoire des participantes ce qu'elle juge en être le trait saillant : « mais oui vous savez bien c'est cette affiche où il y a une espèce d'horrible gouine<sup>480</sup> ». Si personne ne réagit ouvertement sur le moment, la photographe Catherine Deudon sent un très vif malaise et une profonde perplexité au point d'écrire une lettre à Monique Wittig à l'issue de la réunion :

---

<sup>476</sup> Le recueil documentaire déposé par Marie-Jo Bonnet à la Bibliothèque Marguerite Durand comprend la photocopie d'un compte rendu des premières réunions du groupe : en deux mois, 3 réunions ont été consacrées au viol et 3 à l'homosexualité (« Groupe Sexualité féminine », recueil documentaire « Marie-Jo Bonnet », sous chemise 1971, Bibliothèque Marguerite Durand).

<sup>477</sup> *Ibid.*

<sup>478</sup> Voir pour l'histoire et l'évolution de ce groupe voir *infra* p. 142.

<sup>479</sup> Emmanuèle de Lesseps corrobore ce souvenir (Entretien personnel avec l'autrice, 16/01/2013).

<sup>480</sup> Citée par Catherine Deudon, Entretien avec Marion Charpenel, archives personnelles de Catherine Deudon, 06/06/2008, n.p. et entretien personnel avec l'autrice, 05/12/2012.

j'ai pourtant lu dans votre manifeste [lui écrit-elle,] que toutes les femmes étaient conviées à participer à la libération des femmes, les hommages, les moches, les imbéciles, les intelligentes, tout le monde, toutes les femmes étaient conviées et voilà qu'il n'y a pas de réaction sur ça. Autrement dit en clair le lesbianisme, l'homosexualité.<sup>481</sup>

La réponse de Monique Wittig à la missive de Catherine Deudon ne se fait pas attendre : c'est à partir de cet impensé homosexiste que l'auteurice des *Guérillères* propose à la réunion suivante de discuter de la position et de l'expérience de chacune au regard de l'homosexualité. Les langues se délient et les femmes qui participent aux Petites Marguerites prennent conscience que toutes, à quelques exceptions près, ont eu au moins une relation avec une femme. C'est ainsi que l'homosexualité, jusque-là scotomisée ou péjorée dans les discours, y fait une apparition fulgurante et durable.

Dans le même temps, se réunit un quatrième groupe issu du groupe Sexualité féminine<sup>482</sup>, celui des Perverses polymorphes ou Polymorphes perverses, fondé par Margaret Stephenson, diplômée de littérature comparée, alors en thèse avec Roland Barthes. Elle est l'une des « quatre dures » du groupe de Vincennes, proche de Monique Wittig, et a participé à la manifestation de l'Arc de triomphe en août 1970<sup>483</sup>. Le groupe qui se réunit à l'origine pour interroger « une politique sexuelle<sup>484</sup> » compte notamment parmi ses participantes Anne-Marie Grélois, elle-même ancienne d'Arcadie et initiatrice avec Françoise d'Eaubonne du groupe Homosexualité, et Marie-Jo Bonnet, alors en khâgne. Ces dernières se réunissent le dimanche, chez Annie Sinturel au Kremlin-Bicêtre, pour étudier la sexualité autour de Marcuse, Marx et Freud, prennent le thé, et font tourner des tables comme le résume avec beaucoup d'humour l'historienne Marie-Jo Bonnet. Le nom du groupe fait en ce sens référence, pour la contester, à la théorie freudienne qui situe la perversion dans les pulsions visant une satisfaction « polymorphe », ou détournée, c'est-à-dire autre que génitale (*Trois essais sur la théorie sexuelle*, 1905). La perversion se fonde de surcroît psychiquement, selon Freud, sur le déni de la différence des sexes. Or c'est dans la réfutation de la différence des sexes que s'originent, du moins pour la différence biologique, la théorie et la pratique de féministes radicales telles que les Polymorphes perverses.

---

<sup>481</sup> *Ibid.* La lettre est citée de mémoire par Catherine Deudon.

<sup>482</sup> « Groupe Sexualité féminine », recueil documentaire « Marie-Jo Bonnet », sous chemise 1971, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>483</sup> Voir « Sous l'Arc de Triomphe : la force de dévoilement de la poésie », *supra* p. 66.

<sup>484</sup> « Collectif Famille-Sexualité », recueil documentaire « Marie-Jo Bonnet », sous chemise 1971, Bibliothèque Marguerite Durand.



« Quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire<sup>485</sup> », tract rédigé par Margaret Stephenson permet de saisir les orientations de ce groupe et annonce l'un des enjeux fondamentaux de l'homosexualité féminine au sein du mouvement de libération des femmes. Le tract, signé de l'initiale M., fait d'ailleurs quelques mois plus tard l'objet d'une parution anonyme dans une publication du FHAR, le *Rapport contre la normalité*, publié dans le troisième numéro de *Symptôme* par les éditions Champ libre en 1971. Après avoir préalablement défini qu'une position politique est qualifiée de *révolutionnaire* si elle annihile les rapports sociaux lui préexistant, les Polymorphes perverses, en la personne de Margaret Stephenson, qualifient l'homosexualité de *potentiellement* révolutionnaire, la bisexualité de libérale et l'hétérosexualité de réactionnaire. Nous laisserons provisoirement de côté ce qui est dit de l'hétérosexualité pour nous concentrer sur le potentiel révolutionnaire de l'homosexualité. Pour que la révolution en puissance se réalise, il faut que le lesbianisme soit le fait d'une collectivité consciente de sa position politique et visant la destruction de la famille dans la forme qui lui est contemporaine (dite bourgeoise et patriarcale). Refusant « l'homophilie » arcadienne, à laquelle le tract fait explicitement référence, le groupe des Polymorphes perverses vise par l'homosexualité féminine, la désintégration des rapports sociaux de sexes et de classes. Pétrie d'analyse marxiste, les Perverses polymorphes revendiquent donc un propos radical qui les rapproche des trois autres groupes, l'intérêt pour la psychanalyse (dans une optique critique) forgeant un point commun avec le seul groupe d'Antoinette Fouque.

C'est dans ce contexte d'effervescence des groupes de femmes unies autour de l'homosexualité que les Gouines rouges, qui existent en tant que groupe informel depuis février 1971, se chargent en mai 1971 de faire la jonction entre le Mouvement de libération des femmes et le Front d'action homosexuel révolutionnaire (FHAR). Rappelons que le FHAR est lui-même issu, par la présence en son sein de Françoise d'Eaubonne et d'Anne-Marie Grémois, des groupes Homosexualité et Polymorphes perverses du Mouvement de libération des femmes. Le Front, dont l'acte de naissance deux mois plus tôt coïncide avec la perturbation de l'émission radiophonique de Mémie Grégoire consacrée à l'homosexualité, rassemble femmes et hommes autour d'une action commune : lutter contre la société hétérosexuelle et patriarcale. Mais l'alliance est de courte durée et les femmes, à l'exception de Françoise d'Eaubonne, quittent le Front en mars 1972. Cette expérience de la mixité, et

---

<sup>485</sup> Fonds Anne Zelensky, Boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand, 2 pages.

surtout de son échec<sup>486</sup>, dans la lutte homosexuelle sert, comme le note l'historienne Marie-Jo Bonnet, « la construction d'une conscience féministe nouvelle chez les lesbiennes<sup>487</sup> » qui leur fait choisir en toute conscience (pour un temps, ajouterions-nous) la lutte des femmes avant la lutte homosexuelle.

Une cinquantaine de femmes entre 20 et 35 ans, parmi lesquelles Monique Wittig, Cathy Bernheim, Christine Delphy, Marie-Jo Bonnet, Catherine Deudon, Françoise Flamant<sup>488</sup>, Dominique Poggi, Marisa Figueiredo et Jocelyne Camblain<sup>489</sup>, se retrouvent ainsi sous l'appellation Gouines rouges. Le groupe, informel, se réunit à partir de février 1971, trouve un lieu de rencontres régulières chez Evelyne Rochedereux à l'automne 1971, 11 rue Blomet dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. De retour en juin des États-Unis où elle a participé activement dès 1969 à un groupes de femmes à l'université du Michigan alors qu'elle travaillait au sein du département de langues romanes, Evelyne Rochedereux commence à participer aux assemblées générales du Mouvement en septembre et se lie rapidement avec celles qui constituent le groupe, Monique Wittig, Christine Delphy et Catherine Deudon notamment. Les femmes qui viennent aux réunions sont si nombreuses que les voisins décident de leur opposer une pétition collective. Parfois certaines militantes attendent dans l'entrée ou s'assoient dans les marches de l'escalier. Les premières réunions des Gouines rouges, qui doivent leur dénomination aux propos d'un passant<sup>490</sup>, sont mixtes, accueillant aussi bien les homosexuelles que les hétérosexuelles, puis afin que la parole circule plus librement, la décision est prise de les réserver aux lesbiennes. Leur revendication radicale, à une époque où l'homosexualité est toujours pénalisée dans sa manifestation publique sous couvert d'outrage à la pudeur, passe par le vécu de leur amour lesbien aux yeux de tous/toutes afin de sortir de la clandestinité. Leur action au sein du Mouvement interroge également les rapports de sexes sous l'angle des sexualités.

Une anecdote rapportée par la peintre Jeanne Socquet dans son journal peut permettre de prendre une mesure des enjeux de ces réunions informelles. Jeanne Socquet, connue à l'époque pour son travail « Les Folles » exposé à la galerie Saint-Placide en 1969, et Suzanne

---

<sup>486</sup> C'est également le constat que font à l'époque Claude HENNEQUIN et Emmanuèle (Mano) de LESSEPS dans « 3 ans de MLF », in « La débandade au bout du phallus MLF FHAR », *Actuel*, n° 25, novembre 1972, p. 7.

<sup>487</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Les Deux Amies*, *op. cit.*, p. 267.

<sup>488</sup> Enseignante, Françoise Flamant a ultérieurement réalisé un recueil de témoignages de féministes radicales du Mouvement de libération des femmes publié en 2007 (Françoise FLAMANT, *À tire d'elles*, *op. cit.*).

<sup>489</sup> En 1980, Jocelyne Camblain rejoint le cercle de bénévoles de la librairie *Carabosses* (58 rue de la Roquette, 75011) puis fonde l'Imprimerie de femmes *Voix off* (1982-1988) au 9, rue des Apennins, dans le dix-septième arrondissement de Paris avec Florence Faurie Vidal et Françoise Iro.

<sup>490</sup> L'anecdote nous a été racontée par Christine Delphy (entretien personnel avec l'autrice, 30/01/2013). Nous la restituons en page 128.

Horer, écrivaine, toutes deux futures signataires de *La Création étouffée* qui paraîtra en 1973 chez Horay se sont en effet rendues à une réunion des Gouines rouges à la fin de 1971. Au cours de cette réunion, les deux femmes ont présenté un tract qu'elles avaient rédigé sur les femmes créatrices. Le groupe des Gouines rouges, pourtant consacré à la sortie de la clandestinité du désir entre femmes, a donc constitué le lieu au sein du Mouvement de libération des femmes où diffuser et promouvoir une démarche portant sur la créativité des femmes. Ce soir-là, avec Françoise d'Eaubonne, Jeanne Socquet et Suzanne Horer projettent d'ailleurs de prendre la parole à la Mutualité : l'intervention de Jeanne Socquet aux « Journées de dénonciation des crimes contre les femmes » en mai 1972 enrichit ainsi de forces nouvelles le groupe de travail qui se réunit depuis mars et donne lieu à une réunion des « femmes créatrices » à Jussieu en juin de la même année.

Lors de ces mêmes Journées de la Mutualité, les 13 et 14 mai 1972, les Gouines rouges prennent également la parole, faisant ainsi de ces rencontres la première manifestation de visibilité des lesbiennes au sein du Mouvement de libération des femmes. Contrairement à l'intervention rapide de Jeanne Socquet, les Gouines rouges disposent d'une heure pour parler au millier de femmes présentes ce jour-là. Elles ne sont cependant pas préparées à une telle prise de parole publique, ayant simplement rédigé un tract signé collectivement « Un groupe de lesbiennes » sous le titre « Femmes qui refusons le rôle d'épouses et de mères, l'heure est venue, du fond du silence il nous faut parler<sup>491</sup> ». Le tract a cependant le mérite d'exposer clairement que la remise en cause des rôles sociaux dans les rapports entre les sexes a partie liée avec l'homosexualité féminine comme choix politique. Être lesbienne, c'est ici adopter une position radicale qui refuse que la femme soit prise dans un rapport d'oppression avec l'homme, en particulier dans la cellule familiale : « Nous combattons la normalité sociale qui voue les Femmes aux mâles, aux marmots, aux machines, aux marmites<sup>492</sup> » écrivent-elles. Après l'avoir lu et avoir chanté une chanson, une des militantes demande aux homosexuelles dans la salle de monter sur scène. Si la réaction est vive dans l'assistance, qui reste réticente, certaines finissent cependant par monter à la tribune et rejoindre les Gouines rouges qui s'y trouvent déjà. Cathy Bernheim provoque alors un second émoi parmi les femmes de la Mutualité en proclamant que l'homosexualité n'est pas *son* problème mais celui de la salle.

---

<sup>491</sup> Tract reproduit dans le *Bulletin des Archives, Recherches et Cultures lesbiennes*, n° 6, décembre 1987, cité par Claudie LESSELIER dans « Les regroupements de lesbiennes dans le mouvement féministe parisien (1970-1982) », art. cit., p. 88 et par Marie-Josèphe BONNET, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, op. cit., p. 137.

<sup>492</sup> Tract reproduit en annexe 12 par Sylvie Coquille dans *Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973*, op. cit., p. 174.

Suit un débat sans précédent sur le désir entre femmes au sein de ces journées de dénonciation des crimes contre les femmes.

Le groupe se dissout pourtant, sans que l'on sache nécessairement ce qui a présidé à cette fin, en 1973, qui est également l'année de la publication du *Corps lesbien* de Monique Wittig aux Éditions de Minuit. Marie-Jo Bonnet<sup>493</sup> et Catherine Deudon<sup>494</sup> ont pu évoquer l'évolution personnelle de chacune de ses membres alors que Cathy Bernheim<sup>495</sup> rend cette fin intelligible par la mission didactique que se seraient assignée les Gouines Rouges au sein du Mouvement et qui ne paraissait plus nécessaire en cette fin d'année 1973.

À la suite des Gouines rouges, et après la conférence internationale féministe de Francfort (15 au 17 novembre 1974), Monique Wittig tente de fédérer, mais sans succès, un Front lesbien international sur le modèle de ce qui se pratique alors à l'étranger, notamment aux États-Unis où s'est créé en 1969 le *Gay Liberation Front* à la suite des émeutes au Stonewall Inn dans le quartier de Greenwich Village à New York. Monique Wittig organise ainsi une rencontre à Verderonne près de Compiègne à l'hiver 1974. Evelyne Rochedereux<sup>496</sup> se souvient également d'une réunion des Féministes Révolutionnaires au GLIFE<sup>497</sup> en 1974 où Monique Wittig, soutenue par Louise Turcotte, aurait évoqué sa volonté de fomenter une scission entre le Mouvement des femmes et les lesbiennes, afin de donner naissance au Front lesbien. Evelyne Rochedereux, Catherine Deudon, Cathy Bernheim, et Liliane Kandel, quoique sous le choc d'une telle déclaration s'y opposent ouvertement se définissant avant tout comme féministes. C'est notamment, mais pas uniquement, à la suite de cette résolution avortée que Monique Wittig prend la décision de quitter la France pour les États-Unis qu'elle rejoint pour y vivre définitivement en 1976.

---

<sup>493</sup> Entretien personnel avec Marie-Jo Bonnet le 21/09/2012. Le témoignage de Marie-Jo Bonnet a également été recueilli en février 1982 par Sylvie COQUILLE dans *Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973* (Paris, Mémoire de maîtrise de Paris X – Nanterre, sous la dir. de R. Rémond, 1982, p. 93).

<sup>494</sup> Entretien personnel avec Catherine Deudon le 05/12/2012.

<sup>495</sup> Le témoignage de Cathy Bernheim a été recueilli en mars 1982 par Sylvie COQUILLE (*Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973, op. cit.*, p. 93).

<sup>496</sup> Entretien personnel avec Evelyne Rochedereux, 10/02/2013.

<sup>497</sup> Le GLIFE (Groupe de liaison et d'information femmes enfants) a été créé en 1974 par Sylvie Revers dans le quartier des Halles à Paris. Le lieu accueille une librairie avec des livres pour enfants, un café-restaurant et une grande salle de réunion.

## **B. Le FHAR (*Front homosexuel d'action révolutionnaire*)**

Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire est créé en mars 1971<sup>498</sup>, à l'initiative de militantes du Mouvement de libération des femmes et de participantes au groupe Arcadie qui souhaitent dépasser « le réformisme homophile » de ce mouvement : ce sont donc bien, comme le précise Jacques Girard, dans son histoire du *Mouvement homosexuel en France*<sup>499</sup>, les femmes qui en ont été à l'origine. Alain Prique, ancien militant du FHAR, a pu décrire le Front comme « l'enfant de mai 68, avec une grande sœur ou une marraine (suivant les goûts), le mouvement féministe<sup>500</sup> ». Dès les débuts du MLF, se réunit le groupe Homosexualité en lien avec des femmes d'Arcadie – parmi lesquelles figure l'influente Françoise d'Eaubonne – et le groupe des Perverses polymorphes qui compte notamment parmi ses participantes Anne-Marie Grélois, elle-même ancienne d'Arcadie, Margaret Stephenson et Marie-Jo Bonnet. C'est à partir de ces deux groupes que se construit le FHAR au début de l'année 1971. Il devient alors un « lieu de rencontre, de confrontation et d'action, destiné à rassembler tous les homosexuels, femmes et hommes, ayant pris conscience de la nécessité de participer à une transformation révolutionnaire de la société<sup>501</sup> ». Exactement un an plus tard, en mars 1972, les femmes du MLF quittent pourtant le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire qu'elles avaient impulsé ; seule l'écrivaine Françoise d'Eaubonne, transfuge d'Arcadie et militante du Mouvement de libération des femmes, reste pour y représenter les femmes homosexuelles. La spécificité d'Arcadie est alors éclairante pour comprendre l'évolution historique que constitue la création du FHAR par des femmes du Mouvement, tout comme l'histoire des premiers pas du FHAR permet de comprendre pourquoi la plupart des femmes du Mouvement s'en éloignent finalement rapidement.

Arcadie tire son nom de la revue française fondée par André Baudry et publiée pour la première fois en 1954, en miroir de *Der Kreis* (Le Cercle) revue allemande de diffusion des revendications homosexuelles. Dès l'origine, André Baudry associe à cette « revue littéraire et scientifique » de grandes plumes comme Jean Cocteau ou Roger Peyrefitte qui parraine la revue après avoir trouvé son titre. C'est dans cette logique que bien des années plus tard, il invitera Françoise d'Eaubonne à se joindre au cercle. Afin de garantir la publication de la revue, Baudry décide d'y refuser érotisme et pornographie, ce qui n'empêche pourtant pas

---

<sup>498</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle: essai historique*, Paris, O. Jacob, 1995, p. 333 *sqq.* Voir également Jacques GIRARD, *Le Mouvement homosexuel en France: 1945-1980*, Paris, Ed. Syros, 1981, p. 81-111.

<sup>499</sup> Jacques GIRARD, *Le Mouvement homosexuel en France*, *op. cit.*, p. 101.

<sup>500</sup> Alain PRIQUE, « L'herbe folle de Mai 68 », *La revue h*, n° 2, 1996, p. 31-33.

<sup>501</sup> Tract « Y a-t-il une misère sexuelle à la Cité Internationale », 1 feuillet imprimé recto, daté du printemps 1972, recueil « Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire », Bibliothèque nationale de France.

cette publication *homophile* – terme volontairement retenu au détriment de celui d’homosexuelle – d’être interdite à l’affichage, à la publicité et à la vente aux mineurs dès avril 1954 et jusqu’en mai 1975. Bien avant les premières parutions d’*Arcadie*, Baudry reçoit les lecteurs de *Der Kreis* chez lui, rue Jeanne d’Arc à Paris. En 1957, il décide de donner une autre forme à ces réunions, le Club littéraire et scientifique des pays latins, lequel se réunit rue Béranger de 1957 à 1969 puis rue du Château d’eau. Le nombre d’abonnés passe alors de 2 500 à 10 000, l’adhésion au Club, qui organise conférences et tables rondes, et à la revue allant de pair. Mais la revue comme le Club sont essentiellement masculins ; ce n’est qu’en 1958 qu’*Arcadie* accueille les premières lesbiennes, lesquelles ne constituent qu’un faible pourcentage des participant-e-s.

Dès sa création, *Arcadie* est réformiste et souhaite intégrer les homophiles à la société, et non modifier cette dernière ; comme le précise André Baudry dans la revue encore en 1978 « *Arcadie* n’emploie pas les mêmes arguments, ni les mêmes moyens que ces jeunes qui placent le changement radical de la société avant toute autre possibilité de vie normale pour les homosexuels. C’est même à l’opposé des idées qu’*Arcadie* exprime depuis vingt-cinq ans<sup>502</sup> ». *Arcadie*, par la voix de son fondateur, s’oppose donc explicitement au Front homosexuel d’action révolutionnaire par son objectif politique : réformiste contre radical. La déclaration d’André Baudry résonne également comme une réponse à un mot de Françoise d’Eaubonne resté célèbre, lequel signe, selon la légende, à la fois son exclusion et la création du FHAR. Huit ans plus tôt, à la fin de l’année 1970, Françoise d’Eaubonne, alors arcadienne, aurait en effet pris à parti André Baudry, avec la provocation et l’humour qui la caractérise. « Vous dites que la société doit intégrer les homosexuels, moi je dis que les homosexuels doivent désintégrer la société<sup>503</sup> » lui aurait-elle lancé lors d’une réunion. Ce trait d’esprit qui est aussi un programme révolutionnaire, lui aurait ainsi valu d’être exclue d’*Arcadie*. Plus prosaïquement, l’écrivaine elle-même raconte<sup>504</sup> comment à la suite de l’article paru dans *L’Idiot international*<sup>505</sup>, elles décidèrent, avec Anne-Marie Grélois, de lancer un appel aux femmes d’*Arcadie*, et comment cette réunion qui accueillit une cinquantaine de lesbiennes et des propos bien trop radicaux pour le cercle « homophile », lui valut une missive d’exclusion signée de la main de son fondateur. En cette fin d’année 1970, certaines femmes qui s’étaient

---

<sup>502</sup> *Arcadie*, décembre 1978, cité par Jacques GIRARD, *Le Mouvement homosexuel en France*, op. cit. Jacques GIRARD, *Le Mouvement homosexuel en France*, op. cit., p. 56.

<sup>503</sup> L’anecdote est rapportée par Jacques GIRARD, *Ibid.*, p. 81.

<sup>504</sup> Voir Françoise D’EAUBONNE « Le FHAR, origines et illustrations », *La Revue h*, Paris, Les Amis de la Revue h, n° 2, automne 1996, p. 18-30.

<sup>505</sup> Monique WITTIG, Gille WITTIG, Marcia ROTHENBURG et Margaret STEPHENSON, « Combat pour la libération de la femme », *L’Idiot international*, n° 6, mai 1970 repris dans Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, op. cit., p. 31.

réunies ce soir-là décidèrent alors de la suivre et de contacter avec elles le Mouvement de libération des femmes.

Les réunions, mixtes, du groupe Homosexualité se mettent ainsi progressivement en place chez Françoise d'Eaubonne, elle-même hétérosexuelle, « hormis quelques activités de curiosités ou de militance<sup>506</sup> ». On y parle de soi, de « sa vie, ses rêves, ses désirs, avec qui, comment et pourquoi [on] couch[e]<sup>507</sup> », certain-e-s reviennent des États-Unis, le *Gay Liberation Front* servant de modèle. Guy Hocquenghem, alors militant de Vive la Révolution (VLR) et rédacteur au journal *Tout !*, les rejoint. On trouve ainsi parmi les pionniers et pionnières Anne-Marie Grémois, Françoise d'Eaubonne, Maryse, l'écrivain Daniel Guérin, Pierre Hahn et Alain Fleig, tous deux journalistes, Guy C., et Guy Hocquenghem<sup>508</sup> qui en devient non son meneur mais son porte parole auto-proclamé. Le groupe, qui se réunit depuis septembre 1970 et la parution du numéro de *Partisans*, concrétise sa première action publique, aux côtés des militantes du Mouvement de libération des femmes, le 5 mars 1971. Sont assemblées pour cette action le groupe Homosexualité, les Perverses Polymorphes et certaines Féministes Révolutionnaires parmi lesquelles Monique Wittig et Christine Delphy, afin de perturber la conférence du Professeur Le Jeune invité par l'association nataliste « Laissez-les vivre » contre les dispositions prévues en faveur de l'avortement thérapeutique élargi. Mais ce n'est que dans l'après-midi du 10 mars 1971 que les membres du groupe Homosexualité et du groupe des Perverses polymorphes, participant, avec d'autres militantes du Mouvement de libération des femmes, au sabotage de l'émission radiophonique de Ménie Grégoire se donnent pour nom Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR)<sup>509</sup>.

En ce mercredi 10 mars<sup>510</sup>, Ménie Grégoire, dont l'émission est suivie hebdomadairement par un public nombreux, a choisi de consacrer ces quelques heures de direct pour Radio-Luxembourg à l'homosexualité. Pour ce faire, elle a décidé de réunir dans la salle Pleyel à Paris, où se déroule l'émission devant une salle comble, une série d'experts,

---

<sup>506</sup> Françoise D'EAUBONNE, « Le FHAR, origines et illustrations », art. cit., p. 18.

<sup>507</sup> Guy HOCQUENGHEM, *Le Nouvel Observateur*, 10 janvier 1972.

<sup>508</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 338.

<sup>509</sup> Le groupe décida par précaution de se déclarer à la préfecture de police sous le nom de Front Humanitaire Anti-Raciste.

<sup>510</sup> Pour un récit de la naissance médiatique du FHAR, qui condense et compare plusieurs témoignages, voir l'article de Michael SIBALIS, « Gay Liberation Comes to France: The Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) », *French History and Civilization*, 2005, p. 265-276 et sa traduction augmentée « L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) », *Genre, sexualité & société* [En ligne], n° 3, Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai 2010, Consulté le 23 octobre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1428.html> ; DOI : 10.4000/gss.1428.

de « gens qui connaissent bien la question pour des tas de raisons diverses<sup>511</sup> », parmi lesquels figurent André Baudry, fondateur d'Arcadie, Pierre Hahn journaliste ayant édité l'année précédente un recueil de textes consacré à l'homosexualité sous le titre *Français, encore un effort l'homosexualité et sa répression*, et participant au groupe Homosexualité qui se réunit chez Françoise d'Eaubonne, Armand Lanoux, écrivain et membre de l'Académie Goncourt depuis 1969. Complètent ce tableau radiophonique un prêtre, un psychanalyste et un groupe musical inattendu au regard du thème de l'émission, *Les Frères Jacques*. Le débat s'engage rapidement entre le psychanalyste qui considère l'homosexualité masculine comme un « accident regrettable » dû à un défaut de développement de la virilité et plusieurs femmes dans la salle qui contestent son sexisme, au point que Ménie Grégoire prend le parti de son invité pour rappeler en miroir qu'« une femme normale (*Cris dans la salle.*) [est] une femme qui est hétérosexuelle<sup>512</sup> ». L'émission se termine au son de l'envahissement de la tribune par la foule, Pierre Hahn criant « Liberté ! Liberté ! » au microphone alors qu'une militante agrippe la tête du prêtre, le père Guinchat, pour la frapper à plusieurs reprises contre la table. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire vient de naître dans « le bruit, le vacarme, le scandale<sup>513</sup> », pour reprendre la formule du fondateur d'Arcadie présent ce jour-là.

Alors que le groupe compte une douzaine de personnes à sa création, le douzième numéro de *Tout !, Tout ce que nous voulons : Tout !*, journal du groupe Vive la Révolution (VLR), qui paraît le 23 avril 1971, sous le titre « Libre disposition de notre corps », amène 400 personnes à rejoindre les assemblées générales du Front. Le FHAR se réunit alors tous les jeudi de 18 à 20h aux Beaux-arts. C'est par l'intermédiaire de Guy Hocquenghem que les membres de FHAR ont obtenu ces quatre pages de publication. Françoise d'Eaubonne, le journaliste Pierre Hahn et Guy Hocquenghem ont notamment participé à sa préparation. La sixième page est consacrée aux « Homosexuels-elles, Lesbiennes et homosexuels » et rassemble plusieurs textes dont « Elles sont puissantes les filles qui s'embrassent » signé par « une du FHAR » témoignant ainsi de la conscience des lesbiennes d'appartenir à deux luttes qui ne se recoupent que par leur présence au sein du Front. Mais déjà, pour d'autres militantes la lutte des lesbiennes est spécifique car les homosexuels bénéficient en tant qu'hommes de privilèges qu'elles n'ont pas. Le succès est historique, 50 000 exemplaires de ce numéro de *Tout !* consacré à la « Libre disposition de notre corps » sont vendus avant sa saisie et son

---

<sup>511</sup> « L'homosexualité, ce douloureux problème : Transcription d'une émission de Ménie Grégoire de mars 1971 », *Revue h*, Paris, Les Amis de la Revue h, n° 1, 1996, p. 52.

<sup>512</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>513</sup> Lettre d'André Baudry in « Lettre personnelle », décembre 1972, cité par Michael SIBALIS, « L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) », art. cit., § 40.



directeur de publication, Jean-Paul Sartre, est poursuivi pour outrage aux bonnes mœurs. Dans le numéro suivant, le FHAR prend de nouveau le pavé en deuxième page pour donner des nouvelles des répercussions du numéro précédent ; y est annoncée pour répondre à l'afflux du public une permanence à la faculté de Vincennes, au département de philosophie, le vendredi de 18h à 20h, en supplément de l'assemblée du jeudi aux Beaux-Arts. À ce moment, le groupe prépare également un film et mentionne un « Front de Libération des Homosexuels » à Marseille qui a pris contact avec eux.

Ainsi que l'a présenté Jacques Girard dans son étude de synthèse, le numéro 12 de *Tout !* concentre en lui-même la double spécificité du FHAR Spontanée, la libération de la parole homosexuelle provoque le regroupement à grande échelle d'individu-e-s qui trouvent ainsi un lieu de légitimité et une possibilité d'alliance dans la lutte. Mais, ce « 68 des homosexuels<sup>514</sup> » confronte les militants de gauche à un tabou qui provoque leur scission, le numéro de *Tout !* ayant « jeté le pavé de l'homosexualité dans la mare gauchiste<sup>515</sup> ». Chacun choisit alors jusqu'à l'exclusion de donner la priorité à la lutte des classes ou à la lutte des sexualités, les militants communistes et gauchistes considérant cependant que les militants homosexuels sont des traîtres à la cause. En supplément des assemblées générales aux Beaux-arts, le FHAR centralise documentation et presse dans un local de la rue des Canettes et décide des actions à mener en petits groupes ou commissions dédiées. Le FHAR fonctionne en effet à l'image du Mouvement de libération des femmes, sans cadre et sans direction. S'y produit alors, comme effet de l'inordination, un phénomène de vedettariat que déplorent rapidement les militant-e-s. En réaction à cette évolution, des groupes de quartiers se créent, dont les plus significatifs sont ceux du V<sup>e</sup> et du XI<sup>e</sup> arrondissement pour avoir notamment et respectivement donné à lire *Le Fléau social* à partir de juin 1972, journal auquel collabore Françoise d'Eaubonne à ses débuts, et l'*Antinorm* à partir de décembre 1972. À cette époque néanmoins, les femmes du Mouvement, à l'exception de Françoise d'Eaubonne ont depuis quelques mois quitté le FHAR

Cette scission spécifique entre lesbiennes et gays qui conduit les lesbiennes à rompre avec le FHAR s'explique en partie par ce qui avait au préalable permis leur alliance, pourtant forgée sur une dissymétrie. Si le 1<sup>er</sup> mai 1971, le FHAR défile derrière le MLF sous une banderole « Mâle, femelle, ras le bol ! À bas la dictature des normaux », c'est parce que hommes et femmes du Front homosexuel d'action révolutionnaire sont unis dans une même lutte : renverser la société qui s'érige sur la bicatégorisation des êtres humains justifiée par

---

<sup>514</sup> Jacques GIRARD, *Le Mouvement homosexuel en France, op. cit.*, p. 84.

<sup>515</sup> *Tout !*, 17 mai 1971, n° 13.

l'hétérosexualité comme norme. La même année, leur première publication collective hors presse, publiée aux Éditions Champ libre prend ainsi le titre de *Rapport contre la normalité*. Les textes de cette brochure, notamment préparée par Françoise d'Eaubonne, Pierre Hahn et Guy Hocquenghem, ont été écrits par des militant-e-s du FHAR et représentent la diversité des positions au sein d'un mouvement certes fédéré par le refus d'une « normalité sexuelle fasciste<sup>516</sup> ». Dès l'introduction pourtant, on y constate que la majorité des textes a été rédigée par des hommes, lesquels sont d'ailleurs majoritaires au sein du Front. « Le FHAR, qui veut unir lesbiennes et pédés, » est-il conclu, « reflète cependant dans sa composition l'oppression des femmes contre laquelle il entend aussi lutter<sup>517</sup> » car, précise l'« Adresse à ceux qui sont comme nous », « nous savons que hommes et femmes homosexuels vivent une oppression différente.<sup>518</sup> » Minoritaires au sein du Front, les femmes expérimentent une double oppression, en tant qu'homosexuelles et en tant que femmes. La composition même du *Rapport* en témoigne puisque les rares textes de femmes sont rassemblés dans la cinquième section intitulée « Les lesbiennes<sup>519</sup> ». Mais à cette époque, la lutte contre la normalité hétérosexuelle est encore assez fédératrice pour dépasser les clivages.

Les hommes du FHAR se trouvent donc pendant un temps liés aux combats des femmes du MLF ; ils se considèrent comme « alliés naturels » (*Tout*, n° 16). Leur usage du symbolique les situe à pied d'égalité dans une lutte similaire contre la société hétérosexuelle et patriarcale : pendant que les féministes brûlent leur soutien-gorge en signe de libération des femmes, les fharistes renoncent à porter des sous-vêtements en signe de libération des sexualités. Le Front imite ainsi le fonctionnement et le style du Mouvement de libération des femmes<sup>520</sup>. Plus encore, selon Françoise d'Eaubonne, la commission avortement du FHAR serait à l'origine de l'initiative du *Manifeste des 343*, le FHAR produisant par la suite son propre Manifeste des « 343 salopes qui se sont fait enculer par les Arabes ». Si les assemblées générales des deux mouvements ont lieu dans les mêmes lieux, leurs membres participent souvent aux mêmes manifestations : certain-e-s militant-e-s du Front participent par exemple à une action de protestation du MLF contre la Fête des mères, à Paris et à Tours, le 21 juin 1971. En 1972, Guy Hocquenghem résume cette synergie passée par une très belle formule :

---

<sup>516</sup> « Adresse à ceux qui sont comme nous », *Rapport contre la normalité*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>517</sup> « Introduction », *Ibid.*, p. 7.

<sup>518</sup> « Adresse à ceux qui sont comme nous », *Ibid.*, p. 10.

<sup>519</sup> *Ibid.*, p. 79-97.

<sup>520</sup> Guy HOCQUENGHEM, « De la mixité au sein du FHAR », in « Le FHAR, la fin d'un mouvement », dossier de *La Revue h*, Paris, Les Amis de la Revue h, n° 3, hiver 1996-1997, p. 32.

« Nous nous sommes appelés frères et sœurs ; nous avons voulu l'amour entre nous et la guerre avec les autres<sup>521</sup> ».

Rapidement cependant, la guerre en vient à sourdre au sein même du Front : certaines femmes du Mouvement dénoncent ainsi l'idéologie de la jouissance que prône le FHAR comme l'illustre l'article « Votre révolution sexuelle n'est pas la nôtre » publié dans le quinzième numéro de *Tout !* en juin 1971. Si l'homosexualité masculine est foncièrement révolutionnaire en remettant en cause les rôles sociaux du masculin et la famille patriarcale, en luttant contre une prétendue « normalité », il n'en reste pas moins que la sexualité ne véhicule pas les mêmes potentialités pour les hommes et les femmes. « Le sexe », ainsi que l'analyse Carl Whittman, auteur du *Gay Manifesto* américain (1970), « a d'abord été pour eux un instrument de libération, alors que pour chaque femme, au départ, il est une menace de récupération et d'aliénation.<sup>522</sup> » L'historienne et militante Marie-Jo Bonnet évoque quant à elle un malentendu nécessaire : les hommes faisaient face « à un tabou, les femmes à une mutation<sup>523</sup> ». Dès le premier bulletin du FHAR, Françoise d'Eaubonne qui choisit de rester au Front après le départ de la plupart des femmes du Mouvement, éclairait cette scission à venir en rappelant la double oppression que vivent les lesbiennes : « Les femmes sont opprimées en tant que femmes avant de l'être en tant qu'homosexuelles ; les hommes ne sont réprimés qu'en tant qu'homosexuels, jamais en tant qu'hommes. »

Dans le seizième numéro de *Tout !*, plusieurs homosexuels du FHAR proposent un « Bilan » et reconnaissent que certains fharistes sont de surcroît extrêmement misogynes. Cet aveu coïncide avec les témoignages des militantes elles-mêmes comme celui de la journaliste Hélène Hazera, ancienne Gazoline<sup>524</sup>, qui se souvient d'une scène où la jeune « Marie-Jo Bonnet, lassée qu'on ne lui donne pas l'attention qu'elle méritait, se mit debout sur une table et esquissa une danse du ventre. Il y eut un silence, elle lâcha “alors voilà ce qu'il faut faire pour être entendue”<sup>525</sup> ». Confidences et témoignages font également écho au texte publié anonymement par Anne-Marie Fauret (pseudonyme d'Anne-Marie Grélois) dans *Le Rapport contre la normalité* sous le titre « Réponse des lesbiennes à leurs frères homosexuels ». Dans

---

<sup>521</sup> Guy HOCQUENGHEM, « Aux pédérastes incompréhensibles », in « Sexualité et répression (II) », *Partisans*, n° 66-67, juillet octobre 1972, p. 156.

<sup>522</sup> Cité par Jacques GIRARD, *Le Mouvement homosexuel en France*, op. cit., p. 88.

<sup>523</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 335.

<sup>524</sup> Le groupe des Gazolines, initialement baptisé les « Camping Gaz Girls » en référence à leur habitude de servir du thé préparé sur des réchauds lors des assemblées générales, se forme au sein du FHAR à partir de 1972. Il est majoritairement composé de travesti-e-s et transsexuel-le-s.

<sup>525</sup> Hélène HAZERA, « Une gerbe pour Michel C. : Aperçus divers à propos du *Rose et le noir* » (manuscrit inédit) sans date, cité par Michael SIBALIS, « L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) », art. cit., § 21.

cette réponse, l'autrice déplore que le langage des fharistes « hommes » véhicule des valeurs que les lesbiennes combattent en tant que femmes (telle la violence et la domination), comme elle regrette et condamne l'effacement des femmes dans des discours qui ne s'adressent implicitement comme explicitement qu'aux hommes, homosexuels ou non. Dans l'article publié en manière de bilan dans *Tout !*, les hommes du FHAR concluent d'ailleurs que, au delà de la question – problématique – de la discrimination, deux branches distinctes apparaissent nécessaires au sein du FHAR, celle des pédés et celles des lesbiennes à cause de leurs luttes spécifiques. L'histoire leur donne raison puisque la majorité des femmes quittent le Front d'action homosexuel révolutionnaire en mars 1972, à peine un an après avoir contribué à sa fondation, pour étayer au sein du Mouvement de libération des femmes le groupe des Gouines rouges. Le FHAR cesse quant à lui d'exister au début de l'année 1974.

### **C. De l'Éros minoritaire aux lesbiennes politiques**

« Deux choses m'ont toujours passionnée : le féminisme et l'homosexualité » affirmait la romancière et militante Françoise d'Eaubonne qui, dès 1951, leur dédie, avec *Le Complexe de Diane : érotisme ou féminisme*, sa vie et sa plume. Fidèle amie de Simone de Beauvoir, et championne de son essai *Le Deuxième Sexe*, Françoise d'Eaubonne n'a de cesse d'affirmer un féminisme qui la mène sur le terrain de la lutte pour la libération sexuelle. De son refus des définitions sociales du féminin et du masculin<sup>526</sup> qui forgent un destin – « Cette signature de mon identité que je porte au bas du corps, elle sera cette plaie si je suis femme, cette tumeur si je suis homme ; elle transforme ma condition en appel ; rien ne la justifie et je devrais me justifier par elle !<sup>527</sup> » écrit-elle en 1970 – naît son militantisme en faveur du décloisonnement des catégories sexuelles<sup>528</sup>. Ce combat, qui se livre sur tous les fronts, prend notamment la forme d'un essai, *Éros minoritaire* (1970), qui fait date au sens où il ouvre une décennie de militantisme homosexuel, tout en étant la première, et la seule, synthèse consacrée à

---

<sup>526</sup> Françoise d'Eaubonne a confié à l'universitaire Gérard Verroust, avec qui elle a correspondu à plusieurs reprises, qu'elle aimait beaucoup la charte de la liberté amoureuse du Mouvement Hippie (1971), *The Sexual Freedom Decalogue*, dont elle disait partager les valeurs. Le dixième et dernier article nous paraît à ce titre faire écho à la pensée politique de l'écrivaine : « Do not bound by societal definitions of proper "masculine" and "feminine" roles and do not conform to either one » ce que nous traduirions par « Ne pas être entravé-e par les définitions sociales des rôles masculins et féminins dits "convenables" et ne se conformer à aucun d'entre eux. »

<sup>527</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Éros minoritaire*, *op. cit.*, p. 299.

<sup>528</sup> Cette conviction politique ne l'abandonnera jamais. Ainsi, encore à la fin de la décennie lorsque Alain Sanzio pour la revue *Masques* lui demande en 1981 si elle appelle de ses vœux « une société où il n'y aurait ni homosexuel/le ni hétérosexuel/le », elle répond « Cela va de soi. Chacun serait lui-même. Il faut que l'attrance sexuelle n'ait pas plus d'importance que la couleur de peau dans une société non raciste. À ce moment là, on serait tous des individus à part entière, on n'irait pas chercher si on est homme ou femme, homosexuel ou hétérosexuel... Ces cloisonnements sont à éliminer. Tous ceux qui sont nés de la société depuis ses débuts patriarcaux. » (« Rencontre Françoise d'Eaubonne », entretien réalisé par Alain Sanzio, *Masques : revue des homosexualités*, n° 9-10, été 1981, p. 26.)

l'homosexualité dans une logique épistémique consciente des *a priori* hétérosexistes. L'essai permet aussi de prendre la mesure du lien qui unie la littérature à l'homosexualité, et constitue une véritable césure, marquant tout à la fois un début et une fin : début car il permet d'apercevoir l'articulation possible entre féminisme et remise en cause des catégories sexuelles, fin car le positionnement réformiste qui le caractérise cède la place, dans les années 1970, à un positionnement radical où le lesbianisme devient un possible révolutionnaire.

Dès l'enfance, Françoise d'Eaubonne expérimente l'« étroite connivence<sup>529</sup> » entre son histoire personnelle et l'histoire collective : son père est militant du Sillon<sup>530</sup> ; sa mère, d'origine espagnole, partage les mêmes options politiques et, féministe, est une des premières étudiantes en sciences ; son grand-père maternel est un carliste réfugié. Le siècle qu'elle traverse (et sur lequel elle agit) façonne son rapport au politique : d'abord la Guerre d'Espagne, puis la Seconde Guerre mondiale, l'Occupation durant laquelle Françoise d'Eaubonne est résistante, le Parti Communiste qu'elle rejoint puis quitte au moment de la Guerre d'Algérie (elle est des signataires du « Manifeste des 121 »), jusqu'au Mouvement de Libération des Femmes qu'elle rejoint dès les premières assemblées générales aux Beaux-arts. *Le Féminisme ou la mort*, signera-t-elle sans surprise en titre d'un essai au cœur des années 1970 : à onze ans déjà, elle écrit du bout de sa chaussure mouillée sur le sol du cloître des dominicaines qui ont en charge de l'éduquer « Vive le féminisme ». C'est à la suite de son essai *Éros minoritaire* (1970), qu'elle reçoit chez elle le groupe mixte Homosexualité et qu'elle contribue à faire émerger le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire.

Car l'écrivaine, femme du monde et découvreuse de talent est une militante pittoresque. À l'occasion de l'intervention du 5 mars 1971, contre la conférence du professeur Lejeune organisée par l'association « Laissez-les vivre », c'est elle qui recommande lors de la réunion préparatoire qu'elle convoque dans un bistrot parisien le « commando saucisson », pour que personne ne soit accusé de violence contre les antinatalistes. C'est en ces termes qu'elle explique le procédé aux militant-e-s réuni-e-s de jour-là :

*“Le saucisson ne peut être considéré que comme une arme de 7<sup>ème</sup> catégorie – je vous jure que c'est vrai – mais un long saucisson très dur, ça vaut une matraque. Surtout si vous frappez à la tempe. Alors, toutes les filles qui sont*

---

<sup>529</sup> « Françoise d'Eaubonne, la rebelle », entretien avec Marina Galimberti et Joëlle Palmieri, juin 1999, <http://joellepalmieri.wordpress.com/2012/12/21/francoise-deaubonne-la-rebelle/> consulté le 9 janvier 2013.

<sup>530</sup> Mouvement politique initié par Marc Sangnier à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle visant à rapprocher la classe ouvrière du christianisme dans une logique républicaine. Au cours de ses vingt années d'activité (1894-1910), il compta jusqu'à 500 000 membres en France.

*d'accord, achetez un long saucisson et nous nous grouperons pour faire face au service d'ordre !”*.<sup>531</sup>

Les saucissons apportés le jour de la manifestation se révèlent d'une grande utilité, le service d'ordre, armé quant à lui de matraques, s'attaquant cependant exclusivement et violemment aux hommes. Les échauffourées émeuvent nombre des manifestant-e-s qui restent longtemps sous le choc. Seule Françoise d'Eaubonne, qui se considère par ailleurs comme une « ancienne combattante », aurait souhaité poursuivre l'altercation. Dans son *Histoire et actualité du féminisme* qui paraît en 1972, elle revendique avec fierté les dégradations liées à la manifestation du 5 mars 1971 : « Après la fin du meeting, il ne restait plus de vitre à Maubert-Mutualité. L'auteur de ces lignes y contribua<sup>532</sup> », conclut-elle superbement en note de bas de page.

« La prise de la tasse Manin » ou la perturbation du Congrès international de sexologie à San Remo (1972) sont tout aussi truculents et révélateurs de son rapport au militantisme qui se joue tout autant sur le terrain que dans la recherche et la production épistémique. Ainsi, à proximité du Parc des Buttes Chaumont, rue Manin à Paris, des homosexuels ont pris l'habitude de se rencontrer dans les urinoirs publics réservés aux hommes. Depuis quelques mois, ces hommes se font régulièrement harceler et molester par une bande de motards. C'est encore Françoise d'Eaubonne, en guérillière en chef, qui mène la contre-attaque. Amatrice de café parisien pour mener ses réunions stratégiques, elle fait le choix d'un établissement au 69 rue Saint-Jacques qui accueille habituellement les lycéens de Louis le Grand et militants de VLR : c'est là qu'elle réunit ses troupes et définit le plan de bataille de la « tasse Manin », ainsi dénommée à cause de la forme de l'intersection à défendre. À minuit, le groupe est en place pour défendre les toilettes et les visiteurs de la rue Manin, des affichettes ont été collées par Françoise d'Eaubonne sur l'urinoir « Ne tremblez pas, le FHAR est là ». La confrontation, à peine engagée, se solde par la fuite des motards, vraisemblablement déconcertés par la présence des militant-e-s du FHAR. Le 4 avril 1972 encore, Françoise d'Eaubonne part saboter, avec d'autres membres du FHAR, le Congrès international de sexologie à San Remo, qui réunit des spécialistes internationaux autour du thème suivant : « Les déviations sexuelles et leur thérapeutique ». Elle obtient, contre 20 000 lire, de prendre la parole quatre minutes à la tribune, et s'y répand en injures avant que le groupe qui l'accompagne ne répande, quant à

---

<sup>531</sup> « 5 mars 1971. Le futur FHAR attaque Laissez-les vivre », entretien avec Françoise d'Eaubonne et Marie-Jo Bonnet, propos recueillis par Moruni Turlot et Fiammetta Venner, *Prochoix*, n° 5, avril-mai 1998, p. 25. En italique dans le texte.

<sup>532</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Histoire et Actualité du féminisme*, Paris, Alain Moreau, 1972, p. 327.

lui, des boules puantes dans la salle. Cette action s'inscrit dans un ensemble de perturbations des discours scientifiques mis au service de la norme hétérosexuelle.

C'est en ce sens déjà qu'elle donnait à lire en 1970 son essai consacré à *l'Éros minoritaire* en se plaçant sur le terrain de la connaissance livresque. Alors qu'en 1968, l'auteur de la *Sociologie des relations sexuelles* publiée en « Que sais-je ? » range l'homosexualité dans le chapitre de la sexualité pathologique, la considérant comme une « maladie », une « perversion » et un « fléau social<sup>533</sup> », Françoise d'Eaubonne décide de dédier un essai à l'homosexualité, ce « phénomène [...] qui appartient à toute culture à titre de seconde normalité<sup>534</sup> ». L'instinct sexuel est ici imagé par une racine à deux bulbes (homosexualité et hétérosexualité) dont l'homosexualité constitue l'organe le plus réduit. Le texte de Françoise d'Eaubonne relève donc d'un projet épistémique qui se définit comme une tentative de synthèse objective sur la question. À ce titre, elle refuse toute interprétation essentialiste – biologisante (morphologie, endocrinologie) ou naturalisante (comparaisons éthologiques) – ou psychanalytique, et démontre l'universalité mais également la variabilité de l'homosexualité au sein des cultures. Sa logique est explicitement réformatrice, car si l'homosexualité est dans les faits, à travers les âges et les lieux, une pratique « normale » mais « minoritaire », la cause de cette minorité (ou minorisation) n'est jamais fondamentalement interrogée.

*Éros minoritaire* projette également de retracer la « curieuse partialité<sup>535</sup> » qui fait que lesbianisme et uranisme ne sont pas perçus de la même manière, Lesbos ayant « droit à l'indulgence toujours un brin condescendante ou égrillarde des mêmes vertueux moralistes.<sup>536</sup> » C'est ici la valence différentielle des sexes que perçoit d'Eaubonne par l'analyse et dont elle cherche à rendre compte. *Éros minoritaire* fait pourtant une place restreinte à l'histoire de l'homosexualité féminine parce qu'elle semble de fait « une anecdote<sup>537</sup> » au regard de l'histoire de l'homosexualité, c'est-à-dire masculine. L'essai, parce qu'il est une tentative de synthèse, peut ainsi déplorer le manque de travaux dédiés à

---

<sup>533</sup> Dr André MORALI-DANINOS, *Sociologie des relations sexuelles*, 3<sup>ème</sup> édition mise à jour, Paris, Presses universitaires de France, 1968, « Que sais-je ; 1068 », p. 45. Il s'agit de l'édition précise consultée et citée par Françoise d'Eaubonne, mais la première version de 1963 comme les versions ultérieures de 1973 et 1982 sont identiques. L'ouvrage ne sera pas réédité après cette date témoignant de l'évolution du regard porté sur l'homosexualité grâce au militantisme des années 1970. L'expression de « fléau social » est empruntée à un de ses prédécesseurs et confrères, le Dr Eck (*Sodome*, 1966) et constitue également une allusion au sous-amendement Mirguet de 1961 qui entérine le classement de l'homosexualité parmi les fléaux sociaux au même titre que l'alcoolisme, la toxicomanie ou la prostitution par exemple.

<sup>534</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Éros minoritaire*, op. cit., p. 13.

<sup>535</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>536</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>537</sup> *Ibid.*, p. 232.

l'homosexualité féminine que Françoise d'Eaubonne impute à l'indifférence<sup>538</sup>. L'objectif de la sous-partie consacrée dans *Éros minoritaire* à l'homosexualité féminine est ainsi de démontrer le sérieux du vécu du lesbianisme pour les femmes, importance qui devrait valoir au sujet plus que de rares études, de surcroît esseulées. Mais en consacrant dans un ensemble de trois cents pages, à peine six pages à l'homosexualité féminine dans la troisième partie « Le fait en lui-même », l'essayiste reproduit et reconduit donc, en quelque sorte malgré elle, une épistémè masculine où l'universel reste polarisé du côté du masculin.

Pourtant, dans la première partie, « Le fait historique » de l'Antiquité à nos jours dans différentes cultures, alors qu'elle consacre une part de l'essai à l'interprétation des mythes et à la poésie, elle offre une place de choix à Sappho dont Édith Mora vient de publier chez Flammarion une biographie et traduction (1966). Si elle voit en Sappho la preuve « que le génie poétique p[eut] s'incarner dans la femme comme dans l'homme », elle se refuse catégoriquement « à en tirer des conséquences excessives et à supposer que la lesbienne est un type de sur-femme, comme le fit Marañon [...]»<sup>539</sup>. Françoise d'Eaubonne fait référence ici à *L'Évolution de la sexualité et les états intersexuels*<sup>540</sup> du Dr Gregorio Marañon paru en 1931. L'essai établissait en effet que l'homosexualité féminine peut connaître deux formes d'« inversion » : l'une régressive et passive vers la puérité, l'autre progressive et active vers la virilité. Ce serait pour elle « superstitions romantiques » que de croire à la systématique supériorité, et à l'autre versant d'une même pensée, à savoir l'infériorité, de l'homosexuel-le. Ce refus signe, nous semble-t-il, son intégrité intellectuelle mais également son appartenance, quoique militante pittoresque et rebelle, à une génération passée.

Car c'est précisément à partir de cette conception d'un lesbianisme révolutionnaire empreint de supériorité politique que s'affirme progressivement au sein du Mouvement une mouvance qui se radicalise au point de s'opposer au féminisme prétendument incarné par les hétérosexuelles. Selon Louise Turcotte<sup>541</sup>, le débat qui laisse s'affronter lesbianisme et féminisme sourd uniquement en 1974 lorsque Monique Wittig souhaite fonder, à partir mais au-delà du Mouvement, un groupe politique de lesbiennes, Le Front lesbien international. Pourtant, il nous semble que ce débat est déjà présent, en germe du moins, au sein du groupe des Perverses polymorphes telle qu'en atteste la contribution d'une de ses participantes,

---

<sup>538</sup> Voir *ibid.*, p. 282.

<sup>539</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>540</sup> Dr Gregorio MARAÑON, *L'Évolution de la sexualité et les états intersexuels*, Paris, Gallimard, 1931. Voir en particulier pour l'homosexualité féminine, p. 157-161.

<sup>541</sup> Louise TURCOTTE, « Féminisme/lesbianisme: la nécessité d'une pensée radicale », in Claire MICHARD et Natacha CHETCUTI (dirs.), *Lesbianisme et féminisme: histoires politiques [actes des communications de l'atelier « Lesbianisme et féminisme » au 3e Colloque international de la recherche féministe francophone, Toulouse-Le Mirail, 17-22 septembre 2002]*, Paris, Budapest, Torino, l'Harmattan, 2003, p. 35.



Margaret Stephenson, au *Rapport contre la normalité* du FHAR en 1971, à peine un an après l'*Éros minoritaire* de Françoise d'Eaubonne.

Que la rédactrice du tract « Quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire<sup>542</sup> », Margaret Stephenson, soit américaine et ait préalablement à sa venue en France milité au sein du Mouvement de libération américain n'est pas sans incidence sur l'introduction et l'appui de certaines théories originaires de la réflexion états-unienne. Si l'autrice qualifie l'homosexualité de *potentiellement* révolutionnaire, la bi-sexualité de libérale et l'hétérosexualité de réactionnaire, elle ne se limite pas à une simple typologie. Les critères définitoires qu'elle convoque sont essentiels en ce qu'ils annoncent l'ensemble du débat qui mobilise le mouvement, jusqu'à la scission du comité de rédaction de la revue *Questions féministes* à l'été 1980 et avec lui de la tendance des féministes radicales. La polémique qui éclate en 1980 à partir du texte de Monique Wittig, « La pensée *straight* », ne serait donc que la continuité d'une problématique qui traverse l'ensemble de la décennie en s'affirmant jusqu'à faire controverse.

L'homosexualité est, *a contrario* de l'hétérosexualité, jugée révolutionnaire en ce qu'elle invente de nouveaux rapports sociaux, négateurs de ceux qui constituent le dit système, en refusant le monopole de l'hétérosexualité et la définition de la famille comme finalité sexuelle. À ce titre, la pratique homosexuelle rompt le lien de causalité entre plaisir sexuel et reproduction, ainsi que, par conséquent, la prétendue naturalité des rôles hétérosexuels. L'homosexualité féminine est posée de surcroît comme doublement révolutionnaire au sein d'une société patriarcale puisqu'elle implique que les femmes se définissent dans leurs rapports en fonction des autres femmes et non en fonction des hommes. Ce pas de côté permet aux lesbiennes de projeter un mouvement de masse rendu enfin possible par la suppression de l'isolement et de la rivalité qui caractériseraient les femmes hétérosexuelles<sup>543</sup>.

En miroir, si l'homosexualité féminine n'est pas une sexualité parmi d'autres mais devient une position politique (révolutionnaire), l'hétérosexualité se voit également qualifiée de position politique (réactionnaire). Si deux formes au moins de sexualité peuvent coexister, deux positions politiques de ce type (révolutionnaire/réactionnaire) sont incompatibles : « Vivant dans une situation sociale de répression journalière, on "est" forcément dans un

---

<sup>542</sup> Tract de deux pages, fonds Anne Zelensky, boîte MLF, pochette 1970-1972, Bibliothèque Marguerite Durand, repris dans FRONT HOMOSEXUEL D'ACTION REVOLUTIONNAIRE, *Rapport contre la normalité*, *op. cit.*, p. 83-88.

<sup>543</sup> L'idéalisation des rapports homosexuels, qui n'est pas ici notre objet, est flagrante dans l'ensemble du texte qui fait de l'homosexualité l'espace d'une sororité enfin accomplie où les rapports sociaux de domination n'auraient plus cours.

camp ou dans l'autre<sup>544</sup> » conclut le tract. De là cette première référence à la collaboration au système en place qui fait intellectuellement fortune jusqu'à explicitement resurgir à la fin de la décennie : « L'hétérosexuel participe objectivement à la répression exercée sur l'homosexuel. En ce qu'il acquiesce à la mutilation et l'aliénation de sa propre sexualité [...], il accroît le pouvoir de la répression sexuelle.<sup>545</sup> ». La pensée politique de l'hétérosexualité se construit sur l'adage « qui ne dit mot consent » et collabore.

« Toutes les femmes du Mouvement ne sont pas homosexuelles. [...] Il ne s'agit pas d'imposer l'homosexualité comme seule pratique mais qu'elle ait une place possible<sup>546</sup> » expliquait et défendait en 1973 Monique Wittig. Durant ces trois premières années d'existence, le pari avait en effet été tenu : le Mouvement avait permis de donner lieu, visibilité et droit de cité à l'homosexualité féminine notamment à travers les quatre groupes parisiens respectivement formés autour d'Antoinette Fouque pour le premier, de Françoise d'Eaubonne et Anne-Marie Grémois pour le groupe mixte Homosexualité, de Monique Wittig, Christine Delphy et Evelyne Rochedereux pour les Gouines rouges, de Margaret Stephenson et Marie-Jo Bonnet pour les Polymorphes perverses. Ces quatre groupes au sein desquels se réunissent de façon spontanée certaines des femmes du Mouvement sont tout autant des groupes de parole et de conscience que des laboratoires de pensée et d'actions. En témoignent les rencontres de la Mutualité en mai 1972, mais également la naissance du Front homosexuel d'action révolutionnaire dès mars 1971 dont les militantes du MLF sont à l'origine et auquel elles participent activement. En 1973 cependant, ces quatre groupes ont cessé de se réunir alors que la plupart des femmes, à l'exception de Françoise d'Eaubonne, ont quitté le FHAR tant la divergence des luttes à mener en tant que femmes ou en tant qu'hommes s'est révélée indépassable.

De l'essai de Françoise d'Eaubonne, *Éros minoritaire*, publié en 1970 au recueil poétique de Monique Wittig, *Le Corps lesbien*, qui paraît en manière de césure en 1973, sans omettre les contributions de femmes au *Torchon brûlé*, journal du Mouvement de libération des femmes, les textes manifestaires, épistémiques et littéraires accompagnent cette dynamique alors que le lexique lui-même – homosexualité ou lesbianisme – est soumis à la question. Durant ces trois premières années, les récits et poèmes en particulier se fondent souvent sur le témoignage et l'expérience personnelle : on lit ici l'influence des groupes de

---

<sup>544</sup> FRONT HOMOSEXUEL D'ACTION REVOLUTIONNAIRE, *Rapport contre la normalité*, op. cit., p. 85.

<sup>545</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>546</sup> Monique WITTIG, « Je crois aux amazones », art. cit., p. 29.

paroles. Ces textes inscrivent les interdits contre lesquels le sujet lesbien a dû et doit encore parfois s'affirmer ; le désir d'une femme pour une autre, longtemps tu depuis Sappho, trouve enfin sa voix. Le texte de Wittig fait à ce titre véritablement date et constitue le premier jaillissement de cette veine littéraire tant par la poétique qui préside à sa création que par l'affirmation du lesbianisme dans l'espace public que matérialise l'ouvrage publié aux Éditions de Minuit.

De plus, si l'élan positif de la conquête d'un possible anime femmes et textes, dès l'origine et au sein même des groupes du Mouvement une tension raidit progressivement les échanges entre celles, minoritaires, qui, dans une logique réformatrice, songent à donner légitimité et reconnaissance à l'homosexualité, et celles, majoritaires, qui, dans une visée radicale, revendiquent le potentiel révolutionnaire du lesbianisme, appelant toutes les femmes à devenir lesbiennes et à entrer ainsi en résistance. La radicalité associée, par certaines, à la position lesbienne irrigue la plupart des textes des années suivantes, notamment des textes littéraires. L'avant-garde se conjugue ainsi notamment au lesbianisme, confirmant pour reprendre la formule de la journaliste Katia D. Kaupp dans *Le Nouvel Observateur* en 1975 que « la créativité des femmes est du côté de leur homosexualité<sup>547</sup> ». Mais à travers l'appel à la résistance, c'est aussi l'image de la collaboration des hétérosexuel-le-s à l'hétérosexisme qui émerge de la trame des discours et annonce la polémique qui déchirera le Mouvement de libération des femmes en fin de décennie.

En détiissant un fil qui n'est pas étranger au motif que dessinent ces trois premières années, des « Quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire<sup>548</sup> », tract rédigé par Margaret Stephenson pour les Polymorphes perverses et paru dans le *Rapport contre la normalité* en 1971, à « La pensée *straight* », article de Monique Wittig initialement destiné à un public américain et sur lequel nous reviendrons, l'entrelacement des théories et pratiques américaines aux théories et pratiques françaises est manifeste. Il faudrait alors retracer l'histoire de la question lesbienne aux États-Unis : on sait que Monique Wittig, Christiane Rochefort et Rachel Mizrahi jouent le rôle de passeuses en la matière, alors que Christine Delphy et Evelyne Rochedereux ont, quant à elles, vécu plusieurs années aux États-Unis<sup>549</sup>. Cette influence et cette percolation de la pensée américaine en France disent aussi

---

<sup>547</sup> Katia D. KAUPP, « Femmes entre elles », art. cit., p. 40.

<sup>548</sup> Fonds Anne Zelensky, Boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand, 2 pages.

<sup>549</sup> Christine Delphy y a séjourné au milieu des années 1960 dans le cadre de ses études, Evelyne Rochedereux, une fois son baccalauréat obtenu, de 1964 à 1966 puis de 1969 à 1971. C'est donc aux États-Unis que cette dernière participe pour la première fois à un groupe de femmes, à l'université du Michigan. Elle y nourrit d'ailleurs le projet d'écrire un mémoire pour l'université française sur les groupes de femmes aux États-Unis, projet qu'elle abandonne rapidement faute de directrice/directeur en France.

l'absence antérieure de figures illustres et d'écrits de référence – politiques et littéraires – en matière d'homosexualité féminine. La plus exemplaire – Simone de Beauvoir – fait ici cruellement défaut. « À vingt ans [en 1966] », se souvient Cathy Bernheim dans *L'Amour presque parfait*, « la jeune lesbienne que je suis ouvre le tome 2 [du *Deuxième Sexe*] au chapitre « La lesbienne », lit, frissonne de dégoût devant tant de généralités accumulées et referme le livre avec une grimace d'horreur. Rendez-vous manqué.<sup>550</sup> » Le récit d'une lecture aussi répulsive de l'essai n'a guère d'équivalent<sup>551</sup> parmi les témoignages apportés sur *Le Deuxième Sexe*.

Certes, comme l'a relevé Marie-Jo Bonnet dans *Les Relations amoureuses entre femmes du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*<sup>552</sup>, la situation même du chapitre « La lesbienne », dans la partie consacrée à « La formation », après l'enfance, la jeune fille et l'initiation sexuelle, témoigne avant lecture de la logique dépréciative qui préside à l'analyse : Beauvoir ne considère pas la lesbienne comme une femme en situation (là aurait été la place de ce chapitre<sup>553</sup>) mais comme un être en formation. Outre sa situation dans l'essai, le chapitre, qui définit la lesbienne comme une femme ayant des relations érotiques *exclusivement* avec des femmes, assimile l'homosexualité au « miracle du miroir<sup>554</sup> » : si la relation hétérosexuelle est un acte, la relation lesbienne est une « contemplation<sup>555</sup> ». À cela Françoise d'Eaubonne répond en 1970 dans *Éros minoritaire* que le « miroir de Narcisse<sup>556</sup> » ne saurait avoir cours en matière d'amour ou de désir d'un être pour un autre, fussent-ils du même sexe, à moins de considérer en sage platonicien-ne qu'en tout être du même sexe se découvre le reflet d'une essence immuable masculine ou féminine.

Certes, comme le chapitre consacré à la maternité, il faut, ainsi que le recommande fort justement Hazel E. Barnes<sup>557</sup>, remettre l'ensemble dédié à « La lesbienne » dans son contexte : à l'époque où s'écrit *Le Deuxième Sexe*, l'essayiste n'a comme uniques sources que des ouvrages considérant le lesbianisme comme pathologique. Si Beauvoir utilise la littérature – *The Well of Loneliness* de Radcliffe Hall, la poésie de Renée Vivien, et les romans de

---

<sup>550</sup> Cathy BERNHEIM, *L'Amour presque parfait*, op. cit., p. 64.

<sup>551</sup> Le chapitre consacré à « La mère » a cependant produit un effet similaire, quoique moindre, sur Chantal Chawaf (voir Catherine RODGERS, *Le « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 75).

<sup>552</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Les Relations amoureuses entre les femmes du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, op. cit., p. 322.

<sup>553</sup> Marie-Jo Bonnet replacerait quant à elle le chapitre dans « La femme indépendante » car c'est le refus de considérer leur indépendance qu'elle retient.

<sup>554</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II : L'Expérience vécue*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1949, p. 207.

<sup>555</sup> *Ibid.*, p. 208.

<sup>556</sup> Voir Françoise d'EAUBONNE, *Éros minoritaire*, op. cit., p. 305-307.

<sup>557</sup> Hazel E. BARNES, « La lesbienne », in Ingrid GALSTER (dir.), *Simone de Beauvoir : « Le Deuxième Sexe », le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris, H. Champion, 2004, p. 315.

Colette – pour penser et illustrer ses propos sur le lesbianisme, dans l’ensemble, les exemples qu’elle prend sont souvent ceux des études de cas pathologiques. Si elle rejette le point de vue de la psychanalyse qui fait de l’homosexualité un échec et une déviance, au fil des lignes, et par la force des exemples, elle en vient tout de même à considérer la lesbienne comme un être inachevé, déficient, en souffrance. On a ainsi reproché à Simone de Beauvoir d’avoir écrit le chapitre du point de vue hétérosexuel et non du point de vue lesbien<sup>558</sup>. Dans l’essai, Beauvoir passe en effet sous silence non seulement les expériences de lesbiennes de son entourage, comme celle de Violette Leduc, mais encore ses propres expériences bisexuelles, notamment ses liaisons avec Bianca Bienenfeld, Nathalie Sorokine et Olga Kosakiewicz<sup>559</sup>.

Mais que Beauvoir ait écrit son essai du point de vue hétérosexuel rappelle malgré tout que l’auteur n’est pas lesbienne telle qu’elle définit elle-même le terme. Cette écriture du point de vue hétérosexuel permet aussi de saisir à quel point « poser le point de vue de », notamment le point de vue homosexuel/hétérosexuel, est justement le propre du Mouvement qui émerge vingt ans après la parution de l’essai. Enfin, le lesbianisme n’est pas selon Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, une option politique radicale, bien au contraire : « les amours saphiques sont bien loin de contredire la forme traditionnelle de la division des sexes : elles sont dans la majorité des cas une assomption de la féminité, non son refus<sup>560</sup> » écrit-elle. C’est seulement en octobre 1976, dans « *Le Deuxième Sexe, trente ans après* », qu’elle affirme comprendre le choix de l’homosexualité comme juste stratégie politique, mais uniquement « dans les circonstances actuelles<sup>561</sup> ». Sa position à cet égard annonce à quel point son engagement et ses positions sont modifiées par la rencontre des jeunes femmes qui participent du Mouvement de libération des femmes et à qui elle apporte un soutien indéfectible tout au long de la décennie.

---

<sup>558</sup> Voir par exemple Marie-Hélène BOURCIER, « La “lesbeauvoir” entre féminité, féminisme, et masculinité ou comment contenir les lesbiennes *butchs* », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris, Syllepse, 2002, p. 277-284.

<sup>559</sup> Elles ne seront d’ailleurs dévoilées qu’en 1990 dans deux publications posthumes, *Lettres à Sartre* et *Journal de guerre*, après que Beauvoir les aient niées jusqu’à sa mort.

<sup>560</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 196.

<sup>561</sup> « *Le Deuxième Sexe : trente ans après* », in Alice SCHWARZER et Simone de BEAUVOIR, *Simone de Beauvoir aujourd’hui : entretiens*, traduit par Léa MARCOU, Paris, Mercure de France, 1984, p. 80.

## IV. Simone de Beauvoir et la lutte de femmes

« on ne me trahit jamais quand on me *tire* vers... le féminisme absolu<sup>562</sup> »

« je suis une intellectuelle dont les armes sont les mots [et] je suis à l'écoute et au service du MLF.<sup>563</sup> »

En 1969 et en manière de célébration, *Le Malentendu du « Deuxième Sexe »* de Suzanne Lilar est publié aux Presses universitaires de France : l'ouvrage fait grand bruit notamment parce qu'il annonce « manquer de respect à Simone de Beauvoir » et « profaner *Le Deuxième Sexe*<sup>564</sup> » paru vingt ans plus tôt. Si l'on sait que Beauvoir qualifie en retour le texte de « scientisme fumeux<sup>565</sup> », certains critiques<sup>566</sup> de l'époque y voient cependant la preuve que l'ensemble des écrits beauvoiriens appartient à un passé désormais révolu. Moins d'un an plus tard, le Mouvement de libération des femmes, pour qui *Le Deuxième Sexe* fait figure de référence, et Simone de Beauvoir de symbole, leur apporte un cuisant démenti : l'œuvre et son autrice sont, au contraire, d'une brûlante actualité. Actualité et non simple et néanmoins déjà signifiante actualisation car l'on se méprendrait en pensant que seule l'autrice du *Deuxième Sexe*, ou son texte publié dans l'immédiat après-guerre, sont rendus au présent du Mouvement. C'est au contraire l'écrivaine reconnue qui à l'orée de la décennie signe *La Vieillesse* (1970) et rejoint la lutte féministe. Cet investissement se lit notamment dans le projet de réunir les textes écrits après 1949 sur la cause des femmes sous le titre de *Post-Scriptum au Deuxième sexe*. Le complément, dont la presse promet la parution chez Gallimard en 1979<sup>567</sup>, est en effet d'ampleur avec plus de 350 pages annoncées. Pendant toute la décennie 1970, Simone de Beauvoir « loin d'être relégué[e] à l'arrière-garde, est une figure de proue du néo-féminisme\* », sans cesse poussée au premier plan de l'actualité par ses prises

---

<sup>562</sup> Simone de BEAUVOIR, « Premier entretien », in Francis JEANSON, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre* Suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir, Paris, Seuil, 1966, p. 262.

<sup>563</sup> « Le Deuxième Sexe : trente ans après », in Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, traduit par Léa MARCOU et Daniel MIRSKY, Paris, Mercure de France, 2008, p. 69.

<sup>564</sup> Suzanne LILAR, *Le Malentendu du « Deuxième Sexe »*, Paris, Presses universitaires de France, 1969, p. 14.

<sup>565</sup> Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, p. 497. Expression reprise par Beauvoir dans « Réponse à quelques femmes et à un homme », *Le Nouvel Observateur*, n° 382, 6-12 mars 1972, p. 40.

<sup>566</sup> Voir par exemple Claude-Michel CLUNY, « Simone de Beauvoir mise en pièce », *Le Magazine littéraire*, octobre 1969, p. 34-35.

<sup>567</sup> Voir Jacques Joseph ZEPHIR et Louise Beudet ZEPHIR, *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir : trente ans après « Le Deuxième Sexe », un post-scriptum*, Paris, Denoël-Gonthier, 1982, p. 11. Le projet aurait été abandonné au motif que les inédits qui devaient y figurer avaient été publiés dans *Les Écrits de Simone de Beauvoir*.

de positions radicales<sup>568</sup> » écrivaient en 1982 Jacques et Louise B. Zéphir, dont l'ouvrage reste de référence pour aborder la relation au féminisme de l'auteurice du *Deuxième Sexe*.

On le sait, Simone de Beauvoir ne naît pas féministe avec *Le Deuxième Sexe*, elle le devient bien après la parution de son essai à la fin des années 1960. Pour comprendre cette évolution, il faut retracer l'itinéraire intellectuel de Beauvoir. Geneviève Fraisse, l'une de celles qui furent de la jeune garde des historiennes des *Temps modernes*, livre avec finesse dans *Le Privilège de Simone de Beauvoir*<sup>569</sup> le portrait de la femme de savoir, socialement émancipée qu'elle fut. Sa réussite lui conféra la possibilité d'être femme et d'appartenir à l'histoire, notamment par l'écriture. Là réside le privilège, qui est un avantage mais aussi un droit particulier, une dérogation. Le terme est d'ailleurs explicitement emprunté à l'œuvre de Simone de Beauvoir, sous la plume de laquelle il revient avec régularité : « Réussir une agrégation de philosophie, c'était se situer d'une manière *privilegiée* parmi les femmes<sup>570</sup> », dit encore Beauvoir dans un entretien de 1972, et, de fait, être une femme d'exception – tout aussi remarquable qu'inattendue – parmi les hommes. « Genet, Camus, Beauvoir, Malraux, Sartre. Cherchez l'intrus(e)<sup>571</sup> », écrit encore Cathy Bernheim dans *L'Amour presque parfait* : la formule laconique et ludique rappelle que celle qui s'est introduite, sans y être invitée, et donc celle qui dépareille dans le monde des lettres, est aussi celle qui y fait intrusion. Cette émancipation enlevée éloigna pendant longtemps Beauvoir du féminisme, lequel impliquait que cesse le privilège conquis par quelques-unes pour qu'advienne la libération de toutes. La liberté que Beauvoir avait gagnée de haute lutte était en effet individuelle, et non universelle. « J'étais la femme exceptionnelle et je l'ai acceptée<sup>572</sup> » confiait Simone de Beauvoir à Alice Schwarzer en 1976. Ce consentement à une situation d'exception, Beauvoir le qualifie elle-même rétrospectivement dès 1974 d'accord inconscient mais tacite donné à la règle de la discrimination : « ce qui m'a fait comprendre la nouvelle génération des femmes en révolte, c'est qu'il entraînait de la *complicité* dans cette désinvolture<sup>573</sup> », écrit-elle dans *Les Temps modernes*.

---

<sup>568</sup> Voir *ibid.*, p. 10.

<sup>569</sup> Geneviève FRAISSE, *Le Privilège de Simone de Beauvoir* suivi de *Une mort douce*, Arles, Actes Sud, 2008, 125 p. Voir également Sonia KRUKS, « Simone de Beauvoir and the Politics of Privilege », *Hypatia*, vol. 20, n° 1 (Hiver, 2005), p. 178-205.

<sup>570</sup> « Je suis féministe », in Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 33, nous soulignons. Voir également sa déclaration quasi-similaire dans « Le Deuxième sexe : trente ans après », *Ibid.*, p. 70.

<sup>571</sup> Cathy BERNHEIM, *L'Amour presque parfait*, *op. cit.*, p. 63.

<sup>572</sup> « Le Deuxième sexe : trente ans après », in Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 70.

<sup>573</sup> Simone de BEAUVOIR, « Présentation », « Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n° 333-334, avril 1974, p. 1720. Nous soulignons.

Au cœur de cette évolution qui mène à terme Simone de Beauvoir à participer à la lutte des femmes, il y a donc une interaction en forme de mouvement dialectique. Dans *Le Deuxième Sexe*, Beauvoir ne considère pas le féminisme. « La querelle du féminisme a fait couler assez d'encre, à présent elle est à peu près close : n'en parlons plus<sup>574</sup> », écrit-elle en introduction du premier tome, rejetant ainsi définitivement un des possibles de l'essai. Grâce à l'étude menée par Catherine Viollet, nous savons maintenant que le manuscrit du *Deuxième Sexe*, caractérisé par quelques rares notes éparses, contient un feuillet intitulé « Livres et questions », sur lequel figure au bas et en valeur une question à laquelle l'essai répond par la négative : « Peut-être faut-il un historique du féminisme<sup>575</sup> » ? La partie consacrée à l'Histoire des femmes résume en effet en une phrase pourtant bien éloignée de toute réalité historique le récit qui aurait pu être au fondement du *Deuxième Sexe* : « Le féminisme lui-même n'a jamais été un mouvement autonome : ce fut en partie un instrument aux mains des politiciens, en partie un épiphénomène reflétant un drame social plus profond.<sup>576</sup> » La lecture de cet essai fondateur qu'est *Le Deuxième Sexe* constitue cependant, nous le rappelons plus loin, le préalable intellectuel, admiré et souvent contesté, de celles qui, dans les années 1970, animent le Mouvement de libération des femmes en France. « Mouvement d'avant le mouvement<sup>577</sup> », *Le Deuxième Sexe* participe ainsi de la lutte des femmes en influençant les militantes qui des années plus tard permettent à Beauvoir de reconsidérer sa position. À la fin des années 1960, en partie grâce à cette « nouvelle génération des femmes en révolte », elle redécouvre le féminisme qu'elle soutient et dont elle rejoint la cause, à travers le Mouvement de libération des femmes.

Son engagement coïncide alors avec l'évolution de sa manière d'envisager le rapport entre lutte des classes et luttes de femmes, et la radicalité de la position politique qui, pour elle, est désormais liée au militantisme collectif. Longtemps, de la rédaction du *Deuxième sexe* au début des années 1960<sup>578</sup>, Beauvoir a cru que la lutte des classes était le préalable nécessaire à l'égalité entre femmes et hommes : à la fin des années 1960, elle analyse ce choix comme une erreur et place alors la lutte féministe comme primordiale et surtout inaliénable à

---

<sup>574</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, I : Les Faits et les mythes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1949, p. 11.

<sup>575</sup> Catherine VIOLLET, « Le manuscrit du Deuxième Sexe », in Ingrid GALSTER (dir.), *Simone de Beauvoir : « Le Deuxième Sexe », le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, op. cit., p. 496-497.

<sup>576</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, I*, op. cit., p. 222.

<sup>577</sup> Michèle Le Dœuff, *L'Étude et le Rouet, tome 1 : des femmes, de la philosophie, etc.*, Paris, Seuil, 1989, p. 70.

<sup>578</sup> C'est encore la position qu'elle adopte dans « La condition féminine » en 1961 où elle écrit que « l'égalité ne peut apparaître sans l'avènement d'un socialisme » (« La condition féminine », *La Nef*, n° 5, janvier-mars 1961, repris dans Claude FRANCIS, Fernande GONTIER (éd.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture*, en appendice, textes inédits ou retrouvés de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1979, p. 409).



la lutte des classes<sup>579</sup>. Dans le même temps, et pour cette raison, la renaissance d'un mouvement féministe aux États-Unis dans les années 1960, puis en France dans les années 1970, la mène à adopter une position stratégiquement plus radicale, c'est-à-dire à s'investir dans l'action collective en rejoignant et soutenant les jeunes militantes de France. Contrairement aux groupes qui existent en France dans les années 1950 et 1960, lesquels sont réformistes<sup>580</sup>, le Mouvement de libération des femmes en France agrège en effet des groupes dont la radicalité est politiquement définitoire. Les conditions sont ainsi réunies pour créer une « possibilit[é] de lutte collective<sup>581</sup> » qui lui paraissait faire défaut jusqu'alors.

« Simone de Beauvoir et la lutte des femmes » tel est le titre du soixante-et-unième numéro de la revue *L'Arc*, qui paraît en 1975 et que nous reprenons ici pour relater la part active que l'écrivaine prit au Mouvement durant ces premières années qui furent exemplaires de toute une décennie. La référence à ce numéro historique et militant<sup>582</sup> a le mérite d'explicitier la spécificité du rapport de Simone de Beauvoir au Mouvement de libération des femmes en France. D'une part, le titre choisi affirme un lien de coordination entre l'écrivaine et le combat féministe tout en préservant la distance tenue mais réelle<sup>583</sup> que Simone de Beauvoir a souhaité conserver, du moins dans un premier temps, avec la cause des femmes. D'autre part, puisqu'il y a Simone de Beauvoir d'un côté et des femmes – anonymes – de l'autre, ce titre rappelle à quel point le nom de Simone de Beauvoir a, en toute connaissance de cause, servi d'étendard à celles qui participaient de la lutte féministe.

La photographie de couverture sélectionnée par l'équipe éditoriale de la revue confirme cette fonction emblématique tout en signalant, par l'histoire du cliché comme par la modification des proportions et de la composition de l'image originale, que l'exercice de cette fonction ne va pas sans mal : l'emblème du féminisme se doit de veiller à ne pas être

---

<sup>579</sup> Dans la préface qu'elle donne à *Histoires du MLF* Simone de Beauvoir écrit ainsi : « certaines militantes voulaient subordonner la lutte des femmes à la lutte des classes ; le FMA se déclarait radicalement féministe : la lutte des femmes lui paraissait primordiale et non pas secondaire. C'est aussi mon avis » (Simone de Beauvoir, Préface à Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 9).

<sup>580</sup> Beauvoir fait en particulier probablement référence au Mouvement démocratique féminin, apparu en 1962, proche du parti socialiste, et qui compte parmi ses membres actives Yvette Roudy, Gisèle Halimi, Evelyne Sullerot ou encore Colette Audry. Pour une présentation plus détaillée voir Sylvie CHAPERON, *Les Années Beauvoir, 1945-1970*, Paris, Fayard, 2000, p. 302-308. Voir également « Le féminisme réformiste », in Maïté ALBISTUR et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français*, op. cit., p. 447-454.

<sup>581</sup> Simone de Beauvoir, « Premier entretien », in *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre Suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 264.

<sup>582</sup> « Ce n'est pas un numéro sur les femmes » écrivent en éditorial Catherine Clément et Bernard Pingaud, « c'est un numéro sur la façon qu'ont les femmes de militer pour leur libération, de façons multiples, parfois contradictoires » (*L'Arc*, op. cit., p. 2, nous soulignons). Le terme revient sous différentes formes à quatre reprises.

<sup>583</sup> Cette « participation distanciée » telle que la désigne Sylvie Chaperon dans « “Momone” et les “bonnes femmes” ou Beauvoir et le MLF », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, op. cit., p. 91.

transformée malgré lui en icône beauvoirienne. Prise dans l'appartement de la rue Schœlcher, lors d'une des nombreuses réunions de Simone de Beauvoir avec les militantes du Mouvement, elle figure en effet Simone de Beauvoir *seule*. Le photographe, Jean-Loup Sieff, raconte Annie Sugier, avait déjà « centré sur Simone de Beauvoir, agacé sans doute d'avoir dû partager son champ de vision avec les inconnues que nous étions<sup>584</sup> ». Le recadrage du cliché par le collectif de la revue poursuit et accentue l'effacement des femmes en luttés :

Ceux qui avaient retenu cette photo pour la couverture de la revue ARC avaient « achevé » le travail en ne conservant que le visage de Simone de Beauvoir et en découpant sur la droite et sur la gauche les visages des deux militantes les plus proches dont Anne Zelensky de laquelle on n'aperçoit qu'un œil et une mèche de cheveux. Symboliquement, ce qui s'est passé avec cette photo traduit bien la façon dont Simone de Beauvoir cherchait à nous aider et les difficultés qu'elle rencontrait [...].<sup>585</sup>

L'aura intellectuelle beauvoirienne, telle que l'exemplifie la composition du cliché mais surtout son altération, pouvait donc se révéler tout aussi salutaire pour la cause féministe que délétère pour ses participantes.

Enfin le numéro en lui-même est le symbole d'une opposition idéologique et littéraire, puisque consacré à Simone de Beauvoir et en hommage à son œuvre, il voit paraître « Le rire de la Méduse » d'Hélène Cixous, manifeste de l'« écriture féminine ». Les thèses beauvoiriennes ne s'opposent donc pas seulement, et d'ailleurs dès 1967<sup>586</sup>, à une féminité revendiquée, elles sont, en littérature du moins, à l'origine de celles-ci puisque « Le rire de la Méduse » d'Hélène Cixous répond au *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Dans le même numéro, Simone de Beauvoir dialogue avec la jeune garde d'intellectuelles, « ses féministes préférées<sup>587</sup> », qui l'entourent aux *Temps modernes* : Cathy Bernheim, Liliane Kandel, Annie Sugier et Anne Zelensky. Certaines écrivent à partir de 1973 les « Chroniques du sexisme ordinaire ». Car, de façon générale, l'intellectuelle et son œuvre, en constituant un appui avec ou contre lequel écrire, permettent la venue à l'écriture de nombreuses femmes dans les années 1970. Mais cette entrée en écriture d'une nouvelle génération dit aussi que Beauvoir, si elle poursuit son œuvre, ne publie quant à elle aucun texte qui procède ou soit influencé dans son ensemble par son engagement militant. C'est donc exclusivement en termes de

---

<sup>584</sup> SUGIER, Annie, et BENZIANE, Kahina, « Nos chemins se sont croisés », *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième Sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, textes réunis par Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort et Anne Strasser, Latresne, le Bord de l'eau, 2008, p. 329.

<sup>585</sup> *Ibid.*

<sup>586</sup> Francis JEANSON, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre Suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 265.

<sup>587</sup> Le mot est de Beauvoir elle-même, selon Anne Zelensky (entretien personnel avec l'autrice, 13/01/2014).

filiation, parfois antagonique, et d'appropriation des textes beauvoiriens que se pense le rapport de la littérature en mouvement des années 1970.

### **A. *Le Deuxième Sexe ou « le Mouvement d'avant le Mouvement »***

« Je lis *Le Deuxième Sexe*. Je nage dans l'enthousiasme, enfin une femme qui a compris !<sup>588</sup> », s'exclame Françoise d'Eaubonne<sup>589</sup>, qui s'empresse aussitôt d'écrire à Simone de Beauvoir « Vous êtes un génie ! » afin de la rencontrer. Ce même enthousiasme lui vaut, quelques dizaine années plus tard, une saillie du critique et écrivain Claude-Michel Cluny qui, dans son compte-rendu d'*Éros minoritaire* pour *Le Magazine littéraire* en décembre 1970, la dépeint « serrant sur son cœur *Le Deuxième Sexe* avec un obstiné courage d'apôtre<sup>590</sup> » : preuve laissée à la postérité de l'attachement sincère et du prix continu que d'Eaubonne confère publiquement<sup>591</sup> à l'essai de Simone de Beauvoir, paru vingt ans plus tôt. Certes Beauvoir et d'Eaubonne sont toutes deux romancières et mémorialistes, toutes deux intellectuelles d'une même génération – elles ont une dizaine d'années d'écart – ; là pourrait s'élucider l'adhésion si totale de la seconde aux théories de la première. Pourtant, cette exaltation n'est pas l'apanage de celles qui, de Colette Audry à Geneviève Gennari, s'estiment, en 1949, « vengées<sup>592</sup> ». Françoise d'Eaubonne, en fine lectrice, découvreuse de talent et femme de son temps, saisit, en effet, dans ses mémoires, l'une des caractéristiques qui contribuent à partir des années 1960 à faire de l'essai beauvoirien une œuvre réactualisée par la génération montante : « Je lis *Le Deuxième Sexe*. Je nage dans l'enthousiasme, enfin une femme qui a compris ! Enfin un écrivain chez qui le marxisme et la psychanalyse ne s'excluent pas mutuellement.<sup>593</sup> » Marxisme et psychanalyse mêlés, l'alliance est en effet définitoire de la position intellectuelle de ces « jeunes femmes » qui retiennent l'intérêt de Simone de Beauvoir à l'orée des années 1970.

---

<sup>588</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Mémoires précoces, 2 : Les Monstres de l'été...*, Paris, R. Julliard, 1966, p. 179.

<sup>589</sup> Voir également, afin de mesurer « l'extraordinaire importance de cet essai », Françoise d'EAUBONNE, *Le Complexe de Diane, op. cit.*, p. 82-122.

<sup>590</sup> Claude-Michel CLUNY, « Compte-rendu d'*Éros minoritaire* de Françoise d'Eaubonne », *Le Magazine littéraire*, « Où en est la poésie française ? », n° 47, décembre 1970, p. 64.

<sup>591</sup> Du *Complexe de Diane*, essai féministe, qu'elle publie en 1951, Françoise d'Eaubonne dit également qu'il est en partie « une défense et illustration du *Deuxième Sexe* » (*Mémoires précoces, 2 : Les Monstres de l'été...*, *op. cit.*, p. 192).

<sup>592</sup> Le mot est de Françoise d'Eaubonne (*ibid.*, p. 179).

<sup>593</sup> *Ibid.*

« [S]a lecture a été un évènement capital. C'était dans les années soixante [...]. Je me disais, mais c'est moi ! C'est tout à fait ce que je pense, c'est extraordinaire !<sup>594</sup> » raconte ainsi, avec le même enthousiasme que Françoise d'Eaubonne, Xavière Gauthier à Catherine Rodgers, lors de l'entretien préparatoire au « *Deuxième Sexe* » de Simone de Beauvoir : un héritage admiré et contesté. *Le Deuxième Sexe* a ainsi été lu des écrivaines qui sont nées juste avant la parution de l'essai et doivent attendre leurs années de formation intellectuelle pour en appréhender le contenu. De 1949 à la fin des années 1960, les idées de Simone de Beauvoir seront en adéquation parfaite avec celles des femmes de son temps, toutes générations confondues. Vendu pour le premier tome à vingt deux mille exemplaires dès la première semaine<sup>595</sup>, *Le Deuxième Sexe* est lu, et relu, au point de devenir très rapidement un classique. Écrivaine de la même génération que Xavière Gauthier, Chantal Chawaf se souvient ainsi d'avoir « eu l'impression d'avoir lu ce texte, de le connaître, et de n'avoir pas besoin de le lire<sup>596</sup> », tant il était en partage autour d'elle. En 1969, l'une des plus virulentes détractrices de Beauvoir, Suzanne Lilar, évoque ainsi la « fascination » exercée par l'essai et qualifie son autrice de « jeteu[se] de sort<sup>597</sup> », tant les idées du *Deuxième Sexe* semblent communément admises et peu contestées. Geneviève Gennari, qui après avoir partagé les thèses du *Deuxième Sexe* s'y est fortement opposée, écrit dans *Les Nouvelles littéraires* la même année que l'essai beauvoirien « a ensorcelé une génération<sup>598</sup> ». Mais à l'instar de Catherine Rodgers et de Xavière Gauthier elle-même, on ne peut tout d'abord être qu'étonné de l'adhésion inconditionnelle première de Xavière Gauthier, fondatrice de la revue différentialiste *Sorcières*, aux thèses beauvoiriennes pourtant si opposées à celles qu'elle défend par la suite dans les années 1970.

Parmi les témoignages de celles qui orientent leur travail littéraire sur la question de la féminité et de la différence, on lit en effet plutôt le désaccord fondamental qui suit la découverte à la fois admirative et troublée du texte (Annie Leclerc) ou la réaction répulsive qui fait se détourner du classique, avant même de l'avoir entièrement lu, tant l'évocation et l'analyse de la maternité (y compris dans la création) – que Beauvoir considère comme une

<sup>594</sup> Xavière Gauthier, « Entretien », in Catherine RODGERS, *Le « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 129. *Surréalisme et Sexualité* publié en 1971 par Xavière Gauthier témoigne à plusieurs reprises de la lecture du texte beauvoirien, notamment dans la deuxième partie de l'essai.

<sup>595</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force des choses*, Paris, Gallimard, 1963, p. 204. Sylvie Chaperon complète ce chiffre par le tirage total de chacun des deux tomes : soit 513 418 exemplaires pour le premier et 459 237 pour le second (Sylvie CHAPERON, *Les Années Beauvoir, 1945-1970*, op. cit., p. 191).

<sup>596</sup> Chantal CHAWAF, « Entretien », in Catherine RODGERS, *Le « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 75.

<sup>597</sup> Suzanne LILAR, *Le Malentendu du « Deuxième Sexe »*, op. cit., p. 7.

<sup>598</sup> *Les Nouvelles littéraires*, 30 octobre 1969, cité par Maïté ALBISTUR et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français*, op. cit., p. 436.

servitude et un piège<sup>599</sup> – déplaisent (Chantal Chawaf ou Antoinette Fouque<sup>600</sup>). Pourtant, tout autant que le désaccord et le déplaisir, la réaction d'identification première, et datée, de Xavière Gauthier à l'essai beauvoirien rappelle à quel point il constitue un point stable *contre* lequel il devient possible d'écrire : écrire contre, c'est s'opposer, mais également, physiquement, s'adosser. « C'était comme si *Le Deuxième Sexe* était le livre que je voulais faire, tellement j'étais dans une proximité, une adhésion totale avec cette révolte contre l'imposition féminine. [...] Depuis, j'ai fait tout un chemin », conclut Xavière Gauthier : on comprend alors que c'est parce que Beauvoir donna *Le Deuxième Sexe* que certaines de celles qui suivirent purent écrire, à partir de ce point d'appui, une œuvre et une pensée radicalement *autre*.

Dès 1977, l'*Histoire du féminisme français du Moyen-Âge à nos jours*, publiée par Maïté Albistur et Daniel Armogathe aux Éditions Des femmes, pourtant peu acquises aux thèses beauvoiriennes, invite ainsi à ne « pas avoir peur de dire que tout le féminisme contemporain procède du *Deuxième sexe*<sup>601</sup> », l'assertion se vérifiant d'ailleurs de part et d'autre de l'Atlantique, tant l'influence de l'essai sur les militantes et théoriciennes du *Women's lib* américain<sup>602</sup> est aussi constitutive qu'en France. Vingt-six ans plus tôt, *Le Complexe de Diane* que publie Françoise d'Eaubonne presque immédiatement après la sortie du *Deuxième Sexe* atteste que Beauvoir vient de jeter les fondements d'un nouveau féminisme alors que l'autrice elle-même récuse à l'époque, comme on le sait, et le terme et l'idée. Après avoir retracé les lignes de force de l'essai, d'Eaubonne ajoute même que « Simone de Beauvoir, dans *Le Deuxième Sexe*, c'est la révolte qui s'organise en révolution<sup>603</sup> ». Cette révolution, nous apprend l'autrice du *Complexe de Diane*, est rendue possible par l'un des apports fondamentaux de l'essai beauvoirien que la première phrase du premier chapitre de « L'expérience vécue » résume à elle seule : « On ne naît pas femme, on le devient<sup>604</sup> ». Loin de simplement invalider l'essentialisation dont les femmes sont l'objet, *Le Deuxième Sexe* identifie et restitue l'éternel féminin en tant que mythe, lequel ne connaît

---

<sup>599</sup> « Le Deuxième sexe : trente ans après », in Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 70 et 78.

<sup>600</sup> Antoinette Fouque a lu l'essai en 1953-54 et l'a reçu avec beaucoup d'ambiguïté comme elle le raconte dans un entretien donné à Catherine Rodgers : « ce livre me paraissait à la fois libérateur et ne pas correspondre à mon identité, à mon intimité » (cité dans « Elle et elle : Antoinette Fouque et Simone de Beauvoir », *MLN*, The Johns Hopkins University Press, vol. 115, n° 4, septembre 2000, p. 747-748).

<sup>601</sup> Maïté ALBISTUR et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français*, op. cit., p. 606.

<sup>602</sup> Voir à ce sujet Jacques Joseph ZEPHIR et Louise Beaudet ZEPHIR, *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 26-30. Rolande BALLORAIN, *Le Nouveau Féminisme américain : essai, étude historique et sociologique du Women's liberation movement*, Paris, Denoël Gonthier, 1972. Ou encore Yvette ROUDY, « La seconde révolution des Américaines », *L'Arc*, n° 61, 1975, p. 68-74.

<sup>603</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Le Complexe de Diane*, op. cit., p. 113-114.

<sup>604</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II*, op. cit., p. 13.

plus d'autres possibilités que de « rejoin[dre], au magasin des accessoires, la vertu dormitive du pavot<sup>605</sup> ». C'est bien avec ou contre l'assertion beauvoirienne que se construisent vingt ans plus tard la pensée de celles qui fomentent ou rejoignent la lutte des femmes en France.

À propos de ce qui apparaît donc comme le livre fondateur du féminisme moderne en situation<sup>606</sup>, Simone de Beauvoir écrit pourtant dans *La Force des choses* qu'elle n'a « jamais nourri l'illusion de transformer la condition féminine<sup>607</sup> », notamment parce qu'elle croit encore à cette époque au préalable et au primat de la lutte des classes. De l'intention de l'autrice à l'influence de l'essai, si *Le Deuxième Sexe* ne modifie certes pas la *condition* des femmes pendant vingt ans, il permet pourtant à certaines, comme en convient d'ailleurs Beauvoir en 1963, de « prendre conscience d'elles-mêmes et de leur situation<sup>608</sup> ». Dans son récit des « années-mouvement », l'historienne Françoise Picq insiste alors tout autant sur la lecture usuelle du classique que sur l'empreinte laissée par *Le Deuxième Sexe* : « elles avaient lu Simone de Beauvoir, les unes et les autres, les unes après les autres ; et beaucoup en avaient été profondément marquées<sup>609</sup> ». En convoquant un terme récurrent des écrits beauvoriens – le langage et l'œuvre littéraire se doivent, assure Beauvoir à plusieurs reprises, de « porter la marque<sup>610</sup> » de leur auteur –, Françoise Picq rappelle ainsi que *Le Deuxième Sexe* est parvenu à empreindre ses lectrices en leur laissant un souvenir durable et une trace qui a nécessairement informé leurs propres pensées et écrits. Si, en 1990, Julia Kristeva confie à son tour que « *Le Deuxième Sexe* a été pour [elle] comme pour beaucoup, une leçon ineffaçable de dignité féminine<sup>611</sup> », c'est bien parce qu'elle identifie à la lecture de l'essai l'apprentissage inaltérable d'une valeur intrinsèque et du respect de soi-même dans une société qui place les femmes en position d'êtres inférieurs et relatifs. Ainsi fut comprise et parfois transcendée, par la mise en commun et l'appropriation de l'écrit beauvoirien, non une condition, mais une situation.

---

<sup>605</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Le Complexe de Diane*, *op. cit.*, p. 99.

<sup>606</sup> Ingrid GALSTER (dir.), *Simone de Beauvoir : « Le Deuxième Sexe », le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, *op. cit.*

<sup>607</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force des choses*, *op. cit.*, p. 210.

<sup>608</sup> *Ibid.*

<sup>609</sup> Françoise PICQ, *Libération des femmes*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>610</sup> Voir par exemple Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, *op. cit.*, p. 132. Ou encore *Que peut la littérature ?*, Paris, Union générale d'éditions, 1965, p. 79.

<sup>611</sup> Julia KRISTEVA, « À propos des *Samourais* », *L'Infini*, n° 30, été 1990, p. 65. Avec élégance, Julia Kristeva formule ici et en réalité moins un compliment que la disqualification philosophique et théorique de l'essai (voir Catherine RODGERS, « Contemporary French Feminism and *Le Deuxième Sexe* », in « Simone de Beauvoir : Ten Years Later », Yolanda Astarita Patterson (éd.), *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 13, 1996, p. 79).

Dans *L'Étude et le Rouet*, la philosophe Michèle Le Dœuff<sup>612</sup> poursuit l'analyse de ce phénomène en assimilant, avec une grande finesse, cet effet singulier produit par l'essai à un préambule en forme d'esquisse du Mouvement lui-même : « pendant vingt ans, *Le Deuxième Sexe* a été le Mouvement d'avant le Mouvement. Dans le tête à tête de la lecture, des milliers de femmes ont trouvé ce qu'a pu apporter, par la suite, le fait de se retrouver ensemble dans des groupes<sup>613</sup> ». La lecture de l'essai permet donc à celle(s) qui li(sen)t d'être en présence d'autres femmes, convoquées par la nature réflexive de l'essai : cet entre-femmes est définitoire du Mouvement tel qu'il s'incarne dans les années 1970 en France. Mais plus encore, comme le précise Michèle Le Dœuff, se propage un « effet Mouvement » du *Deuxième Sexe* pour les lectrices qui découvrent alors « des repères pour prendre conscience de la situation qui est faite à chacune, un langage pour exprimer des impressions de malaise, et un partage de ce malaise<sup>614</sup> ». Conscience, langage, partage, l'œuvre est en quelque sorte le premier groupe de prise de conscience offert aux femmes dans l'échange autorisé par la lecture. Déjà, dans l'antichambre de la publication, *Le Deuxième Sexe* mimait le processus du groupe de prise de conscience puisque né d'un projet de confession personnelle, il était devenu un essai sur la condition féminine<sup>615</sup>. Point de hasard ici : que l'essai se fasse lieu de mise en commun, et même de communion, correspond en tous points à la vision beauvoirienne de la littérature. Alors que « jamais un livre ne suffit à changer une vie<sup>616</sup> », le langage est ce qui nous permet, affirme Beauvoir, de participer de la communauté humaine : « la présence en chaque homme des autres hommes, c'est par le langage qu'elle se matérialise et c'est une des raisons qui [lui] font tenir la littérature pour irremplaçable<sup>617</sup> » écrit-elle en 1972. Acte de communication par excellence, la littérature peut et doit, selon l'autrice du *Deuxième Sexe*, viser le dévoilement du monde<sup>618</sup>.

Mais l'expression initiée par Michèle Le Dœuff pourrait être enrichie d'une autre acception. On y verrait en quoi l'essai anticipe le Mouvement par les objets qu'il se donne et les positions qu'y tient l'essayiste. La liste des influences et reprises du texte beauvoirien reste encore à dresser, de ce poème de Cathy Bernheim, publié anonymement, dans le numéro

---

<sup>612</sup> Philosophe, Michèle Le Dœuff a été militante du Mouvement de libération des femmes. Active dès les débuts du mouvement, elle rejoint le MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception) en 1973, date de sa création et devient la même année caïmane de l'ENS Fontenay-sous-Bois, position qu'elle occupera jusqu'en 1983.

<sup>613</sup> Michèle LE DŒUFF, *L'Étude et le Rouet, tome 1 : des femmes, de la philosophie, etc.*, op. cit., p. 70-71.

<sup>614</sup> *Ibid.*

<sup>615</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force des choses*, op. cit., p. 203.

<sup>616</sup> Entretien avec Madeleine CHAPSAL, in *Les Écrivains en personne*, Paris, Julliard, 1960, p. 17.

<sup>617</sup> Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, op. cit., p. 213.

<sup>618</sup> Voir l'intégralité de son intervention dans *Que peut la littérature ?*, op. cit.

spécial fête des mères supplément au n° 1 du *Torchon brûle* sous le titre « Tu n'es pas née mère, tu l'es devenue » à « Il n'y a pas de deuxième sexe<sup>619</sup> », poème publié par Anne dans le numéro spécial des *Temps modernes*, « Les femmes s'entêtent ». Convoquant la métaphore du cycle végétal pour penser l'influence littéraire, Nancy Huston écrit en 1984 que « d'une certaine façon, relire *Le Deuxième Sexe* aujourd'hui, c'est retrouver les germes de presque tout ce [qu'elles ont] pu écrire depuis : pour ainsi dire chaque paragraphe semé par S. de B. a fleuri plus tard en un livre de quelqu'une d'autre<sup>620</sup> ». La comparaison prend d'autant plus de sens lorsque l'on se souvient des mots de Nancy Huston dans le numéro de la revue *Sorcières* consacré aux « Écritures » en 1977 : « les sorcières sont les “plantes vertes” du mouvement des femmes. Pour moi l'image doit évoquer non pas la complaisance et l'inutilité d'un objet purement décoratif, mais plutôt la force vivante du lierre qui pousse, se répand, envahissant, fissurant, faisant craquer les vieilles bâtisses...<sup>621</sup> ». De ce livre germinal qu'a été *Le Deuxième Sexe* procéderait ainsi chaque livre-plante, radical et subversif, du Mouvement de libération des femmes. Mais plus que les reprises en forme d'hommage, ce sont les désaccords des écrivaines du Mouvement avec *Le Deuxième Sexe* qui nous paraissent le mieux expliciter ce long chemin parcouru – ou cette lente germination – depuis l'identification première aux thèses beauvoiriennes. L'ouvrage, approprié par les femmes en lutte, constitue alors un paradoxe dans la transmission : vecteur de liberté en général, il constitue un appui théorique avec lequel mais surtout, pour les écrivaines de la génération suivante, contre lequel écrire. Dans cette acception, *Le Deuxième Sexe* anticipe également, mais comme un film négatif, le Mouvement de libération des femmes.

## **B. Le problème du féminin**

*Le Deuxième Sexe* ne pourrait avoir été sans la pensée révolutionnaire du féminin qu'y donne à lire en 1949 Simone de Beauvoir. Loin d'être une essence immuable, ou une nature, le féminin, apprend-on à une époque où l'« éternel féminin » fait encore l'objet d'une croyance partagée et peu discutée, est un paramètre uniquement relatif et une « réaction secondaire à une situation<sup>622</sup> ». De ce phénomène, découle l'assertion devenue métonymie du *Deuxième Sexe* : « on ne naît pas femme, on le devient<sup>623</sup> ». La femme est ainsi définie, par Beauvoir, comme une femelle, de surcroît, féminine, c'est-à-dire manifestant une féminité

<sup>619</sup> Anne, « Il n'y a pas de deuxième sexe », « Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n° 333-334, avril 1974, p. 2082.

<sup>620</sup> Nancy HUSTON, « Les enfants de Simone de Beauvoir », *La Vie en rose*, mars 1984.

<sup>621</sup> Nancy HUSTON, in « Écritures », *Sorcières*, n° 7, 1977, p. 4.

<sup>622</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, I, op. cit.*, p. 12.

<sup>623</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 13.



préalablement acquise et non innée. Les caractéristiques du féminin sont imprimées par la société et ainsi amenées à varier dans le temps et l'espace. Mais dans un XX<sup>ème</sup> siècle où, en France du moins, l'on vient tout juste de donner à l'expression suffrage *universel* son sens le plus exact, où les femmes ne sont pas libres de disposer de leur corps en matière de procréation et de sexualité, où celles-ci vivent encore sous l'autorité du père puis du mari, où le féminin n'est le plus souvent qu'assignation à résidence sexuée et entrave, la théoricienne du *Deuxième Sexe* franchit une étape supplémentaire en assignant systématiquement le féminin à une polarité négative. On n'ignore pas en effet la première citation que choisit l'écrivaine en exergue du second tome consacré à l'expérience vécue, celle du *Journal du séducteur* de Kierkegaard : « Quel malheur que d'être femme ! et pourtant le pire malheur quand on est une femme est au fond de ne pas comprendre que c'en est un.<sup>624</sup> » La prise de conscience nécessairement liée à la lecture de l'essai ne lèvera donc qu'un des voiles de cette infortune féminine redoublée par l'ignorance.

Des hordes primitives qui ouvrent « L'Histoire » à l'époque la plus contemporaine dont traite « Vers la libération », cette sombre vision de la situation des femmes est parfois interprétée, dès la parution de l'essai et pour plusieurs décennies, comme un signe de mépris et de haine du féminin. Comme Beauvoir le raconte elle-même tout en le contestant dans ses mémoires : « Des lecteurs plus subtils ont considéré que j'étais misogyne et que, prétendant prendre le parti des femmes, je les exécutais ; c'est faux : je ne les exalte pas et j'ai écrit les défauts qu'engendre leur condition, mais j'ai montré aussi leurs qualités et leurs mérites.<sup>625</sup> » Le refus de l'exaltation du féminin revient sans conteste à plusieurs reprises au fil des deux tomes du *Deuxième Sexe*. Ainsi ce qu'affirme Beauvoir de la thèse saint-simonienne, pourtant motivée par une volonté de libération des femmes, vaut, comme l'a à juste titre noté Jacques Zéphir<sup>626</sup>, pour l'ensemble des productions qui « exalte[nt] la femme au nom de sa féminité » – c'est en effet, écrit-elle, « le plus sûr moyen de la desservir<sup>627</sup> ». Presque inexistantes, en revanche, sont les (dé)monstrations des qualités et mérites associés aux femmes, car en ne distinguant pas les femmes de la féminité qu'on leur inculque, puisque celle-ci les définit, Beauvoir condamne dans le même élan définitoire toute femme à une féminité, qui est, rappelons-le, aliénante parce que vectrice de singularité, d'altérité et d'infériorité. Seules dérogent à cette règle les femmes d'exception parmi lesquelles, souvenons-nous de ses

---

<sup>624</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>625</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force des choses*, *op. cit.*, p. 207.

<sup>626</sup> Jacques Joseph ZEPHIR et Louise Beudet ZEPHIR, *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 160. Zéphir ne précise cependant pas la portée initiale restreinte de l'affirmation de Beauvoir, que nous rappelons ici.

<sup>627</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, I*, *op. cit.*, p. 193.

mémoires et entretiens comme du *Deuxième Sexe* lui-même, Beauvoir se range pendant longtemps.

« La dispute durera tant que les hommes et les femmes ne se reconnaîtront pas comme des semblables, c'est-à-dire tant que se perpétuera la féminité en tant que telle<sup>628</sup> », écrit Simone de Beauvoir en conclusion de l'essai, faisant alors de l'éradication de la féminité la condition *sine qua non* de l'égalité. Cette sentence sans appel est pérenne dans la pensée beauvoirienne de la lutte des sexes pour l'égalité. Être une femme est une difficulté qu'il faut résoudre par la suppression de la féminité : encore en 1967 elle convoque à plusieurs reprises ce qui lui a permis de « neutraliser le problème de la féminité<sup>629</sup> » ou « neutralis[er] l'ennui d'être une femme<sup>630</sup> ». *Neutraliser*, le terme est à relever dans sa double acception : il est question, dans le discours beauvoirien, de ce qui permet de rendre inefficace la ségrégation en annihilant la différence (par une enfance empreinte de catholicisme dans le premier cas, par des études à la Sorbonne dans le second cas). On touche ici à un point essentiel de la réflexion sur le féminisme qui peut être considéré, non comme une misogynie puisque l'affect n'entre pas en considération, mais comme un refus par l'intellection d'une féminité imposée aux femmes. Beauvoir ne dit pas autre chose en 1972 dans sa réponse restée célèbre à Maurice Clavel, alors journaliste au *Nouvel Observateur* : « les femmes féministes entendent-elles rester femmes ? Si on appelle femme la femme non féministe, la femme féministe ne veut évidemment pas rester femme.<sup>631</sup> » Le refus de l'exaltation du féminin est aussi un refus du féminin en situation, lequel définit le féminisme beauvoirien. La première marche du différend de la différence est ici coulée. Si, comme nous le verrons, Beauvoir reviendra sur cette vision dépréciée du féminin dans les années 1970 pour la nuancer, elle ne reconsidérera jamais ce qui est à l'origine du *Deuxième Sexe* à savoir que l'égalité s'obtient par la neutralisation de la différence.

La seconde marche du différend en procède ; il s'agit de la maternité. *Le Deuxième Sexe* anticipe à ce titre doublement le Mouvement de libération des femmes. « La mère<sup>632</sup> », sixième chapitre de la partie « Situation » est en effet un des ensembles les plus radicaux de l'essai, puisqu'il s'ouvre non sur la mère ou la maternité mais sur l'avortement. Comme y invite à juste titre Sylvie Chaperon<sup>633</sup>, il est crucial de replacer ce chapitre dans son contexte

---

<sup>628</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 646.

<sup>629</sup> Francis JEANSON, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre Suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 257.

<sup>630</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>631</sup> Simone de BEAUVOIR, « Réponse à quelques femmes et à un homme », art. cit., p. 40.

<sup>632</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 330-391.

<sup>633</sup> Sylvie CHAPERON, *Les Années Beauvoir, 1945-1970, op. cit.*, p. 165.

historique et social, c'est-à-dire dans une assignation des femmes à la maternité sur fond de natalisme professé. Beauvoir y liste tout autant les conséquences d'une grossesse menée à son terme par faute de choix que les conséquences morbides des curetages pratiqués sur celles qui tentent d'échapper à ce que l'on désigne pourtant comme un destin. En ce sens la motivation de l'essayiste est tout entière synthétisée par cette phrase qui clôt le premier mouvement du chapitre : « faute de la diffusion des méthodes anticonceptionnelles, l'avortement est aujourd'hui en France la seule voie ouverte à la femme qui ne veut pas mettre au monde des enfants condamnés à mourir de misère.<sup>634</sup> » Cette première section pose ainsi l'un des enjeux majeurs des luttes de femmes des années 1970, celui de la libre maternité, et coïncide avec l'engagement militant de Simone de Beauvoir en faveur de la légalisation de l'avortement en France : le premier acte d'éclat sera en 1971 sa signature apposée au *Manifeste des 343 femmes* qui déclarent avoir avorté dans *Le Nouvel Observateur*.

La seconde partie du chapitre qui considère à proprement parler les femmes *devenues* mères – et dans ce devenir s'enracine la démonstration – s'attache quant à elle à dévoiler les complexités psychologiques de la maternité afin de battre en brèche la mystification que constitue l'instinct maternel. Il s'agit, par la multiplicité et la variabilité des exemples, de ne rien n'omettre de cette épreuve, parfois festive, qu'est la grossesse, de cette délivrance, ouvrant aussi sur la vacuité, qu'est l'accouchement. Mais en évoquant le maternage, que l'on définira comme la mise en œuvre des moyens propres à assurer le développement d'un enfant, Beauvoir passe de la restitution d'une complexité à la condamnation de ce qui lui apparaît comme un « criminel paradoxe<sup>635</sup> ». Confier la tâche de former un être humain à un autre être – en l'occurrence une femme – auquel on interdit le monde apparaît alors comme une infraction au bon sens dont les conséquences se révèlent désastreuses : « quand on a compris à quel point la situation actuelle de la femme lui rend difficile son plein épanouissement [...], on s'effraie que des enfants sans défense lui soient abandonnés.<sup>636</sup> » Travaillant contre deux préjugés, Beauvoir rassemble ainsi en conclusion que l'enfant ne saurait nécessairement être heureux parce qu'une femme en a le soin, mais également que celui-ci ne doit pas être considéré pour une femme comme la finalité, ou la panacée, d'une existence. En prenant le contre-pied du mythe qui professe que la mère réalise son destin de femme, Beauvoir dégrade la maternité. Vingt ans plus tard, une écrivaine comme Chantal Chawaf centre son travail d'écriture sur la même question mais en y apportant une réponse contraire à celle de Beauvoir

---

<sup>634</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 342-343.

<sup>635</sup> *Ibid.*, p. 387.

<sup>636</sup> *Ibid.*, p. 373.

dans *Le Deuxième Sexe*, laquelle, « malgré son féminisme, ne rompt pas [...] avec ce qui étouffe et veut rabaisser les femmes dans une maternité primaire et insuffisante<sup>637</sup> ».

Or, selon Chantal Chawaf, si cette posture « manque de courage<sup>638</sup> », c'est aussi à cause de la manière dont Beauvoir ne pense pas les rapports entre maternité et création, dans leur incompatibilité comme dans leur complémentarité possible. À parcourir de nouveau la lecture du chapitre consacré à « La mère », apparaît effectivement sous la plume beauvoirienne, en filigrane, l'autre possible de la maternité, celui de la création. Et Beauvoir expose ces deux processus avec clarté dans un tableau où le genre, dans son acception pleinement hiérarchique, préside à la perspective d'ensemble. Du côté de la maternité, on trouvera la femme, le féminin et l'immanence, du côté de la création, l'homme, le masculin et la transcendance. Ainsi, citant longuement le témoignage d'une grossesse heureuse en convoquant un extrait de *L'Étoile Vesper* qui décrit « la longue fête » qu'est la gravidité, Beauvoir amalgame ce bonheur à une « grossesse d'homme », reprenant le mot d'un des amis de Colette. Cette « grossesse d'homme », Beauvoir la définit comme celle de « ces femmes qui supportent vaillamment leur état car elles ne s'absorbent pas en lui », et qui poursuivent leur « travail d'écrivain<sup>639</sup> ». À bien lire l'essayiste, l'activité de création permet donc de transcender le narcissisme féminin du corps en gestation (Beauvoir écrit encore que « la femme qui travaille – paysanne, chimiste ou écrivain – a la grossesse la plus facile du fait qu'elle ne se fascine pas sur sa propre personne<sup>640</sup> »), pratiquer cette activité polarise la future mère du côté de l'homme, selon le mot de Colette, et non celui de Beauvoir.

Le propos de *L'Étoile Vesper* est pourtant bien différent : Charles Sauerwein, l'ami de Colette, ne décrit aucunement un moment heureux lorsque prodiguant ses conseils, il conclut qu'elle « fai[t] une grossesse d'homme ». Comme l'autrice le confie elle-même, le directeur des informations du *Matin* réagit à l'inquiétude, marquée par une réflexivité anxieuse, de Colette à l'arrivée d'un nouvel être dans sa vie :

Les trois premiers mois, je ne divulguais presque pas mon encombrant souci de faire pour le mieux. Charles Sauerwein m'apporta ses conseils d'ami et de père de famille. Il eut un mot qui me frappa : « Sais-tu ce que tu fais ? Tu fais une grossesse d'homme. Une grossesse, il faut que ce soit plus gai que ça. Mets ton

---

<sup>637</sup> Chantal CHAWAF, « Entretien », in Catherine RODGERS, *Le « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 76.

<sup>638</sup> *Ibid.*

<sup>639</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II*, op. cit., p. 358, pour l'ensemble des citations.

<sup>640</sup> *Ibid.*, p. 389.

chapeau et viens prendre une glace à la fraise chez Poirée-Blanche.»  
Heureusement je changeais [...] <sup>641</sup>.

Pour Colette, la « grossesse d'homme » est une gravidité pétrie de malaises et de malheurs par opposition à « la béatitude des femelles pleines <sup>642</sup> » qui l'envahit progressivement à partir du quatrième mois. Ainsi, à l'aube de son accouchement ce n'est pas l'écriture mais bien l'appréhension du délai à respecter qu'elle désigne lorsqu'elle écrit plus loin dans le chapitre : « La “grossesse d'homme” ne perdit pas tous ses droits ; je travaillais à la dernière partie de *L'Entrave*. L'enfant et le roman me courait sus, et la *Vie parisienne*, qui publiait en feuilleton mon roman inachevé, me gagnait de vitesse. <sup>643</sup> » Sous la plume de l'autrice de *L'Étoile Vesper*, la « grossesse d'homme » n'est donc pas une maternité transcendée mais bien un enfantement soucieux de soi <sup>644</sup>.

Beauvoir interprète donc le texte colettien pour lui donner une signification conforme à son présupposé : si la mère préfère le garçon à la fille, écrit plus loin Beauvoir <sup>645</sup>, c'est que l'enfant devenu homme pourra être un créateur et que par lui la mère aura prise sur un monde qui lui reste inaccessible. La fille, elle, est condamnée à la procréation. Même si le chapitre admet que l'on puisse procréer et créer, le second terme devant être privilégié, la pensée beauvoirienne reproduit en fait l'antique *aut liberi, aut libri* convoqué par Nietzsche dans « Les divagations d'un inactuel » du *Crépuscule des idoles* <sup>646</sup>. Comme elle l'écrit encore vingt ans plus tard, alors qu'elle a déjà rejoint le Mouvement de libération des femmes : « Je n'ignore pas quelles joies peut apporter un enfant quand il a été désiré. Mais pour moi qui n'en souhaitais pas et qui voulais avant tout accomplir une œuvre, ç'a été une chance de n'en pas avoir. <sup>647</sup> » Si, gravide, la femme doit privilégier la création, lorsqu'elle est face à ces deux possibles, il reste donc plus prisé et plus commode d'accomplir une œuvre sans l'entrave de la maternité. C'est contre cette discrimination que plusieurs écrivent dans les années 1970 : le

---

<sup>641</sup> COLETTE, *L'Étoile Vesper : souvenirs*, Genève ; Paris ; Montréal, Milieu du monde, 1946, p. 201.

<sup>642</sup> *Ibid.*, p. 202.

<sup>643</sup> *Ibid.*, p. 206-207.

<sup>644</sup> Au-delà de l'expression « grossesse d'homme », on pourrait s'étonner que Colette constate à la fin du chapitre que *L'Entrave* a souffert de sa « laborieuse délectation de procréer ». Mais elle affirme se réjouir, et de la présence de sa fille et du « brin de virilité » qui lui permet de conserver l'envie et l'exigence de l'*écrivain*. L'ensemble du chapitre est alors interprétable à l'aune de sa formule finale, Colette explicitant « le caractère accidentel de sa maternité » par opposition à sa vocation d'écrivain (*ibid.*, p. 210).

<sup>645</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 377 sqq.

<sup>646</sup> Friedrich NIETZSCHE, *Œuvres philosophiques complètes...*, 8. [1]: *Le Cas Wagner. Crépuscule des idoles. L'Antéchrist. «Ecce homo»...* Nietzsche contre Wagner, traduit par Maurice de GANDILLAC et Jean-Claude HEMERY, Paris, Gallimard, 1974, p. 124.

<sup>647</sup> Simone de BEAUVOIR, « Réponse à quelques femmes et à un homme », *Le Nouvel Observateur*, n° 382, 6-12 mars 1972, p. 40.

quatrième numéro de la revue *Sorcières*<sup>648</sup> consacré en 1976 à la maternité en est un exemple parmi d'autres. Mais c'est également contre la polarisation masculine de la création littéraire que se définissent la plupart des textes de l'époque.

En 1975, paraît « Le rire de la Méduse » d'Hélène Cixous dans la revue *L'Arc* consacré, pour sa soixante-et-unième parution, à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes ». Au sein d'un numéro d'hommage à la lutte, devenue féministe, de Simone de Beauvoir, celle-ci intervenant en dialogue avec des militantes du *Mouvement de libération des femmes* dans un entretien liminaire, paraît donc un texte qui est reçu comme le manifeste d'une nouvelle mouvance littéraire : l'écriture *féminine*. Radicalement étrangère à l'entreprise littéraire beauvoirienne, l'écriture féminine, telle qu'elle y est définie par Hélène Cixous n'est pourtant pas, nous semble-t-il, si étrangère que cela à la lecture du *Deuxième Sexe* : c'est ce qui justifie d'ailleurs la présence de cet opus au sein de la livraison. « Le rire de la Méduse » procède en effet d'une relecture critique du *Deuxième sexe*, du moins d'une fraction de l'essai, à laquelle le texte répond, et à partir duquel se construit le manifeste littéraire. Pour comprendre le geste cixousien<sup>649</sup>, il nous faut commencer par la fin, par la fin du *Deuxième sexe*. Dans cet essai qui fait référence aux yeux des femmes en lutte, dans cet essai d'une écrivaine, symbole de la possibilité de la pratique de l'écriture littéraire pour les femmes, Simone de Beauvoir prononce en effet une condamnation sans appel : la femme est inférieure à l'homme en littérature, elle l'a été de tous temps, et le sera jusqu'à ce que l'égalité soit acquise entre les sexes. L'inégalité est donc hiérarchisée, elle est, pour la femme qui se pique d'écrire, infériorité.

Cette certitude accompagne l'essayiste tout au long du *Deuxième Sexe* : du premier tome où elle aborde les domaines de la pensée et de l'art<sup>650</sup> dans la partie consacrée à l'Histoire, à la quatrième et dernière partie du second tome, où elle envisage comment « La femme indépendante » se conjugue aux activités créatrices et notamment littéraires<sup>651</sup>. En 1949, aux yeux de Simone de Beauvoir qui ne démontre pas mais assène, l'écrivaine contemporaine est, le plus souvent, une dilettante narcissique, l'amateurisme et l'amour de soi s'irriguant tour à tour. Cette certitude de l'infériorité des femmes en littérature ne la quittera

---

<sup>648</sup> « Enceintes porter, accoucher », *Sorcières*, n° 4, 1976. Xavière Gauthier confirme par exemple que le titre du numéro par l'emploi de deux verbes d'action a été choisi « en opposition à la vision de Simone de Beauvoir, qui ne voit pas de projet dans la grossesse, pour qui ce n'est pas une activité » (Catherine RODGERS, *Le « Deuxième sexe » de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 134).

<sup>649</sup> On pourra également consulter pour une interprétation sensiblement différente Martine REID, « En-corps, brèves observations sur le manifeste d'Hélène Cixous », in par Andrea Oberhuber (dir.), « Polygraphies du corps dans le roman de femme contemporain », *Tangence*, n°103, 4<sup>e</sup> trimestre 2013, p. 21-23.

<sup>650</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, I, op. cit., p. 226-227.

<sup>651</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, II, op. cit., p. 627-641.

pas pendant quinze ans : ainsi dans un entretien donné à Maria Craipeau en 1960, Beauvoir assimile la production romanesque de ses contemporaines à des « ouvrages de dames », « de la petite littérature », stigmatisant ces romancières qui « s’installent dans le médiocre » et sont « satisfaites avec si peu de choses...<sup>652</sup> »

En 1966, au Japon, dans la conférence qu’elle consacre à « La femme et la création<sup>653</sup> », Simone de Beauvoir prolonge, en les ramassant, les remarques du *Deuxième Sexe* sur cette question, et réaffirme l’infériorité passée et *présente* des femmes en littérature en la justifiant par l’inégalité des chances. S’adressant à son auditoire, Beauvoir conclut certes son intervention par son souhait d’émanciper les femmes de ce qu’elle considère, selon ses propres mots, comme un cercle vicieux – l’absence de femmes illustres qui puissent exemplairement servir celles de la génération suivante. Mais le verbe beauvoirien est bien loin d’émanciper. Mentionnant celles qui vont littérairement lui succéder, l’autrice réinstaure au présent, et dans le même mouvement discursif d’une émancipation à venir, l’enfermement de ses consœurs : « Les femmes de vingt ans ou leurs petites filles produiront peut-être des œuvres qui seront *en nombre et en valeur* égales à celles des hommes. Nous n’en savons rien puisque jamais jusqu’ici les conditions d’égalité n’ont été réalisées.<sup>654</sup> » C’est à cette nécessité de l’égalité et à son corollaire d’infériorité *en nombre et en valeur* que répond le texte cixousien, qui décide dans un même élan performatif de faire advenir ce que la pensée beauvoirienne n’a de cesse d’ajourner.

À la fin du *Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir, après avoir affirmé l’infériorité passée et *présente* des femmes en littérature, convoque la prophétie rimbaldienne<sup>655</sup> d’une femme devenue poète qu’elle prolonge en ces termes :

Il n’est pas sûr que ses « mondes d’idées » soient différents de ceux des hommes puisque *c’est en s’assimilant à eux qu’elle s’affranchira* ; pour savoir dans quelle mesure elle demeurera singulière, dans quelle mesure ces singularités garderont de l’importance, il faudrait se hasarder à des anticipations bien hardies.<sup>656</sup>

---

<sup>652</sup> « Aujourd’hui Julien Sorel serait une femme », entretien avec Maria Craipeau, *France Observateur*, n° 514, mars 1960, p. 14, repris dans *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l’écriture*, Claude Francis, Fernande Gontier, en appendice, textes inédits ou retrouvés de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, 1979, p. 379 pour l’ensemble des citations.

<sup>653</sup> *Ibid.*, p. 458-474.

<sup>654</sup> Claude FRANCIS et Fernande GONTIER (dirs.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 474.

<sup>655</sup> Rimbaud écrivant à Paul Demeny, le 15 mai 1871 : « Quand sera brisé l’infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, l’homme, – jusqu’ici abominable, – lui ayant donné son envol, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l’inconnu ! Ses mondes d’idées différeront-ils des nôtres ? – Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons. »

<sup>656</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, II, op. cit., p. 641, nous soulignons.

S'assimiler à, c'est-à-dire s'identifier à, par un acte de volonté ou de jugement, est donc la condition *sine qua non* d'une libération de la sujétion. Il s'agit de ne plus être l'autre, cet être relatif. L'identification de la femme aux hommes, en tant que phase transitoire, laissera-t-elle subsister une *différence* entre hommes et femmes, une *singularité* féminine ? On comprend que les précautions oratoires de l'essayiste valent réponse négative<sup>657</sup>. D'un revers de la pensée est écarté le péril de la survivance d'une spécificité féminine : rien de plus incertain et périlleux pour un essai que de « se *hasarder* » à la fiction, la hardiesse redoublant le hasard de la projection. « Il est urgent d'anticiper » lui répond en négatif et vingt-cinq ans plus tard « Le rire de la Méduse » : « Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture<sup>658</sup> ». Aux antipodes du texte beauvoirien, le texte cixousien appelle, revendique et performe dans le même temps l'inscription de la féminité, comme libération du corps de la femme, et modèle pour que d'autres femmes s'autorisent à écrire, pour que « la femme se mette au texte ».

« [D]ans un domaine qui semble très accessible à la femme, le domaine de la littérature, elle [la femme] demeure, sauf de rares exceptions, inférieure aux hommes » statuait Simone de Beauvoir devant le public japonais venu l'écouter en 1966 synthétiser le rapport entre « La femme et la création ». « La première raison<sup>659</sup> », poursuivait-elle, « c'est que – contrairement à ce que croient ces femmes qui écrivent parce qu'elles n'ont rien à faire [qui écrivent donc des « ouvrages de dames » selon la terminologie beauvoirienne] – on ne s'improvise pas écrivain<sup>660</sup> ». L'arrêt prononcé à l'époque a le mérite de permettre à la lectrice et au lecteur contemporain de saisir sans ambiguïté tout ce qui diffère dans la position cixousienne du « Rire de la Méduse », mais également et peut-être surtout de comprendre le paradoxe devenu inséparable de la figure beauvoirienne pour les littératrices militantes. Alors que Simone de Beauvoir sert, comme *Le Deuxième Sexe*, d'emblème ou de symbole au Mouvement de libération des femmes dès les premières années manifestaires, elle ne peut être qu'un repoussoir pour celles qui écrivent<sup>661</sup>, au même moment où la littérature devient le lieu

---

<sup>657</sup> Simone de Beauvoir l'infirmes d'ailleurs explicitement en 1972 dans « Je suis féministe », in Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 43. Ainsi dit-elle à Alice Schwarzer : « Rimbaud imaginait que les femmes, lorsqu'elles seraient libérées, apporteraient quelque chose d'entièrement différent au monde. Ça, je ne le crois pas. Je ne crois pas que, lorsque les femmes auront conquis l'égalité, se développeront des valeurs spécifiquement féminines. »

<sup>658</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », op. cit., p. 39 et Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, op. cit., p. 37, pour les trois citations.

<sup>659</sup> Claude FRANCIS et Fernande GONTIER (dirs.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 465.

<sup>660</sup> *Ibid.*, p. 466.

<sup>661</sup> On trouvera par exemple dans le numéro consacré aux « Écritures » (1977) de la revue *Sorcières* et sous la plume d'Anne Rivière, coordinatrice du numéro qui exprime pourtant ses réserves face à l'affirmation d'une « écriture féminine », une réponse argumentée aux propos de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*.



de production du Mouvement lui-même et le féminin apparaît consubstantiel de certaines écritures.

### **C. Simone de Beauvoir militante et symbole du Mouvement**

1970 est à la fois l'année de publication de *La Vieillesse*, essai « symétrique du *Deuxième Sexe*<sup>662</sup> », et celle où Simone de Beauvoir se « lie » – terme qui revient fréquemment dans les entretiens qu'elle donne à l'époque – au Mouvement de libération des femmes. Rapidement, elle défile parmi les femmes du Mouvement (1971) et se dit publiquement féministe (1972). En cette même année 1972, elle publie le dernier volume de ses Mémoires, *Tout compte fait*, et y raconte ses liens avec le Mouvement de libération des femmes tout en explicitant son choix politique : « Si j'ai pris part à des manifestations, si je me suis engagée dans une action proprement féministe, c'est que mon attitude touchant la condition de la femme a évolué. Théoriquement, je demeure sur les mêmes positions. Mais sur le plan pratique et tactique ma position s'est modifiée.<sup>663</sup> » Si les analyses du *Deuxième Sexe* gardent toute leur pertinence aux yeux de l'autrice, ce qu'elle confirme d'ailleurs à plusieurs reprises dans le courant de cette décennie, son rapport au féminisme s'est donc transformé. Il continue d'ailleurs de se renouveler durant les années 1970, fait signifiant sur lequel nous reviendrons. Le militantisme féministe lui semble alors une voie sûre et prioritaire pour parvenir à réaliser l'égalité entre les femmes et les hommes. Il revêt même à cette époque, selon son propre terme, un caractère de nécessité<sup>664</sup>, à l'instar, quinze ans plus tôt, de son investissement lors de la guerre d'Algérie : on sait que son engagement contre la politique du Général de Gaulle et en faveur de l'indépendance de l'Algérie établit un préalable militant, dont son soutien à Djamilia Boupacha<sup>665</sup>, jeune nationaliste algérienne du FLN arrêtée et torturée, matérialise en quelque sorte le tournant. Loin d'être née militante féministe, fut-ce avec ce livre écrit « pour lutter<sup>666</sup> » qu'est *Le Deuxième Sexe*, Simone de Beauvoir le devient

---

<sup>662</sup> Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, *op. cit.*, p. 147.

<sup>663</sup> *Ibid.*, p. 497.

<sup>664</sup> Simone de Beauvoir raconte la prise de conscience d'une « nécessité de militer » au cours de son entretien avec Claude Francis, le 22 juin 1976 (Claude FRANCIS et Fernande GONTIER (dirs.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 569).

<sup>665</sup> Voir Simone de BEAUVOIR et Gisèle HALIMI, *Djamila Boupacha*, Paris, Gallimard, 1962. Voir également Gisèle HALIMI, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d'Algérie au procès de Bobigny », in Christine DELPHY et Sylvie CHAPERON (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris, Syllepse, 2002, p. 293-299.

<sup>666</sup> « La femme révoltée », in Alice SCHWARZER et Simone de BEAUVOIR, *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 50.

tout en menant le combat pour la cause des femmes avec les ressources dont elle dispose à cette époque de sa vie.

Comme elle le précise elle-même à Alice Schwarzer en 1976 : « Je ne suis donc pas militante dans le sens strict du terme – je n’ai pas 30 ans, j’en ai 67, et je suis une intellectuelle dont les armes sont les mots – mais je suis à l’écoute et au service du MLF.<sup>667</sup> » Quoique ne contrevenant pas aux limites sémantiques du terme, car avant tout, la militante est celle qui lutte, qui combat les armes à la main, l’écart au militantisme dans son acception étroite est double, selon Simone de Beauvoir, et pointe deux aspects précis de la situation d’une écrivaine dont la renommée de l’œuvre n’est à cette époque plus à faire. La jeunesse lui fait maintenant défaut, remplacée par l’expérience de la vieillesse qui entrave la pratique physique de l’activité militante. Et pourtant, les témoignages, y compris celui de Simone de Beauvoir dans *Tout compte fait* (1972), et les images abondent d’une Beauvoir pleinement engagée dans la lutte féministe : elle défile aux côtés des plus jeunes – la marche a toujours été une de ses passions de voyage –, écoute celles qui sont venues échanger dans et avec le groupe de femmes, parle avec « un stimulant mépris de toutes les conventions<sup>668</sup> », et dîne régulièrement avec le groupe, en refusant toutefois de préparer le repas, activité qu’elle exècre. On entend cependant sans peine la limitation physique que doit, malgré tout, ressentir l’écrivaine qui sortant de l’écriture aime à dire qu’elle se cogne à son âge<sup>669</sup>. Plus étonnante, cependant, est la seconde raison qu’elle invoque pour justifier le fait d’excéder les limites d’une définition rigoureuse du militantisme car « une intellectuelle dont les armes sont les mots » pourrait non seulement permettre de brosser le portrait d’une partie non négligeable des militantes parisiennes qui se réunissent aux Beaux-arts, mais encore de saisir ce qui apparaît de l’étranger comme une des spécificités du Mouvement de libération des femmes en France. Un an plus tôt, échangeant avec Jean-Louis Servan-Schreiber, elle affirmait pourtant qu’« être militante, c’est par exemple venir parler aujourd’hui du féminisme à toutes les femmes qui veulent bien [l]’écouter<sup>670</sup> ». L’intellectuelle mettait ici, en toute conscience, ses mots au service de la cause des femmes.

Quelques années avant qu’elle ne rejoigne le mouvement, les mots de Simone de Beauvoir, dévoyés par une certaine critique, avaient également été la source de sa rencontre avec quelques pionnières du MLF. Pour saisir les circonstances de ce rapprochement avec le

---

<sup>667</sup> « Le Deuxième Sexe : trente ans après », in Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 69.

<sup>668</sup> Alice SCHWARZER et Simone de BEAUVOIR, *Simone de Beauvoir aujourd’hui*, op. cit., p. 15.

<sup>669</sup> Simone de BEAUVOIR, *La Force des choses*, op. cit., p. 684.

<sup>670</sup> « Simone de Beauvoir : pourquoi je suis féministe », *Questionnaire*, présenté par Jean-Louis Servan Schreiber, réalisé par Arlette François, TF1, 06/04/1975, 49 min 47 s.

Mouvement dans lequel s'origine aussi la conversion militante du Castor, il nous faut revenir en 1969, lorsque Simone de Beauvoir croise la route d'un jeune groupe militant encore isolé, le FMA, sigle qui résume à cette époque l'appellation « Féminin, Masculin, Avenir ». À partir de 1968, au sein de ce groupe, apparaissent des notes de lecture critiques d'ouvrages contemporains, probablement distribuées en manière de tract et parfois envoyées aux journaux. Les deux plus significatives sont consacrées à des ouvrages prenant appui sur *Le Deuxième Sexe* pour en formuler la critique : *L'Homme dominé* d'Albert Memmi<sup>671</sup> et *Le Malentendu du « Deuxième sexe »* de Suzanne Lilar<sup>672</sup>. « Des niaiseries », voilà ce qu'écrit Suzanne Lilar selon Jacqueline Feldman, l'une des fondatrices du groupe, dans une correspondance privée adressée à Anne Zelensky, mais plus encore, dans la même missive, Jacqueline Feldman constate que « l'attaque porte à nouveau (comme Memmi) contre de Beauvoir, un ouvrage paru il y a 15 ans ! C'est dire le pas où vont les choses ». « Il faudrait peut-être une fois », ajoute-t-elle, « écrire à de Beauvoir pour lui expliquer que bon gré, malgré elle est devenue un *symbole* de la libération féminine (même si nous on est prêt à le contester) et que cela lui implique des *devoirs* : de s'engager plus à fond.<sup>673</sup> » La formule de Jacqueline Feldman prend des allures prophétiques pour qui connaît l'histoire du Mouvement de libération des femmes en France. Symbole de la libération féminine par son essai paru en 1949, comme par la vie d'intellectuelle qu'elle mène et le couple qu'elle forme avec Sartre, Simone de Beauvoir devient deux ans plus tard le symbole du MLF, s'engageant plus à fond, notamment au côté d'Anne Zelensky, dans la lutte en faveur de l'égalité, mettant ses mots au service de la cause des femmes, à commencer par son essai, *Le Deuxième Sexe*, paru vingt ans plus tôt.

---

<sup>671</sup> « Plaidoyer d'un tyran », est le titre du chapitre de *L'Homme dominé* que dédie Albert Memmi « à [s]es amies du FMA » (Albert MEMMI, *L'Homme dominé*, Paris, Gallimard, 1968, p. 155). Il se construit sur une lecture du *Deuxième Sexe* et des *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir. Le récit littéraire singulier vaudrait, selon Memmi, généralisation du destin social au féminin : l'ouvrage tente ainsi de démontrer, en critiquant l'œuvre de Beauvoir, que libérer la femme, n'est pas la libérer *de* la maternité mais *dans* la maternité. Prises à parti par l'exergue de l'auteur et associées à une démonstration qu'elles ne sauraient cautionner, les FMA répondent par une note de lecture critique, probablement rédigée par Christine Delphy (« À propos de l'« Homme dominé » d'Albert Memmi », 2 pages dactylographiées, Fonds Anne Zelensky, boîte FMA, Bibliothèque Marguerite Durand). Elle est transmise à l'auteur par Emmanuèle de Lesseps à la fin de l'année 1968, puis un débat – « Échec au couple ? » – est organisé le 10 février 1969 en sa présence, au 6 rue Henner dans le 9<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, lieu de réunion habituel du FMA. Simone de Beauvoir, à qui le groupe adresse une invitation accompagnée de la note de lecture critique, décline, tout en soutenant l'initiative.

<sup>672</sup> *Le Malentendu du « Deuxième Sexe »* de Suzanne Lilar donnera quant à lui naissance à une seule note de lecture signée par Anne Zelensky (« *Le Malentendu du « Deuxième Sexe »* de Suzanne Lilar », dactylographié, 4 pages, Fonds Anne Zelensky, boîte FMA, Bibliothèque Marguerite Durand) : le compte-rendu en est publié dans la quinzième livraison de *La Femme du XX<sup>e</sup> siècle* en décembre 1969.

<sup>673</sup> Lettre de Jacqueline Feldman à Anne Zelensky, 22/10/1969, Fonds Anne Zelensky, boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand, nous soulignons.

Le changement de statut du *Deuxième sexe* est en effet un exemple éclairant de cette évolution de l'autrice vers le militantisme. Ainsi que Beauvoir a toujours tenu à le préciser, *Le Deuxième Sexe* n'a jamais été pensé comme un livre militant. L'ouvrage l'est pourtant devenu, avec son accord, grâce au Mouvement de libération des femmes. En 1970, dans un entretien donné à Nina Sutton pour *The Guardian*, Beauvoir désigne l'essai comme un « fighting book<sup>674</sup> », un livre *de combat* selon notre traduction, plutôt qu'un livre *militant*<sup>675</sup> selon la traduction qui figure dans *Les Écrits*. Deux ans plus tard, Beauvoir affirme en effet avoir « écrit ce livre par intérêt pour l'ensemble de la condition féminine, non pas simplement pour comprendre ce qu'était la situation des femmes, mais *pour lutter*, pour aider les autres femmes à se comprendre.<sup>676</sup> » *Le Deuxième Sexe* est donc défini par son autrice comme un livre de combat, un essai engagé. Or il y a une distinction réelle pour l'autrice entre un ouvrage *de lutte, de combat*, un ouvrage *engagé* et un ouvrage *militant*, quoique l'acception puisse paraître *a priori* similaire : « Tout en pensant que la littérature doit être engagée » dit-elle à la fin de la décennie, « je ne pense pas qu'elle doive être militante parce qu'alors on arrive au réalisme socialiste, à des héros positifs, à des mensonges. J'ai toujours essayé dans mes livres de me tenir près de la vie réelle<sup>677</sup> ». Si l'on voit que, dans cet exemple, Beauvoir songe au roman lorsqu'elle évoque génériquement la littérature, la distinction nous semble également être pertinente pour l'essai, mais en déplaçant la ligne de démarcation. Si l'intention de l'autrice est d'engager son écrit, c'est bien la réception du public qui peut en faire un texte militant. Ainsi en 1975, lors de son premier passage sur le petit écran français, Beauvoir établit cette distinction, et du même mouvement l'autorise, en précisant que l'ouvrage outrepassa très nettement l'intention qui lui a présidé : « c'était une recherche théorique beaucoup plus qu'un travail militant et je suis très heureuse d'ailleurs qu'il ait pu par la suite rendre service aux militantes, parce que maintenant, il a un rôle militant. Mais sur le moment, il n'avait pas du tout été conçu comme cela<sup>678</sup> ». Convoquant *Le Deuxième Sexe* en exemple de sa définition d'une littérature engagée, Simone de Beauvoir dit même un an

---

<sup>674</sup> « Sartre and the Second Sex », entretien avec Nina Sutton, *The Guardian*, 19 février 1970, p. 11.

<sup>675</sup> Claude FRANCIS et Fernande GONTIER (dirs.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 245.

<sup>676</sup> « La femme révoltée », in Alice SCHWARZER et Simone de BEAUVOIR, *Simone de Beauvoir aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 50. Nous soulignons.

<sup>677</sup> « Entretien avec Simone de Beauvoir », propos recueillis par Pierre Viansson-Ponté, *Le Monde*, 10-11 janvier 1978, p. 2.

<sup>678</sup> « Simone de Beauvoir : pourquoi je suis féministe », *Questionnaire*, présenté par Jean-Louis Servan Schreiber, réalisé par Arlette François, TF1, 06/04/1975, 49min47s.

plus tard de cette réception militante que le livre a retrouvé « une certaine valeur<sup>679</sup> » avec l'essor du Mouvement, témoignant de « l'action possible de la littérature<sup>680</sup> ».

Mettre ses mots au service de la cause des femmes, c'est également faire figurer son expérience militante en bonne place dans son œuvre littéraire. Dans *Tout compte fait*<sup>681</sup>, qui paraît chez Gallimard en 1972, Simone de Beauvoir a tenu à retracer ses premiers contacts avec le Mouvement de libération des femmes au sein même du dernier volume de ses Mémoires, leur conférant ainsi reconnaissance et élection. Jusqu'à la fin des années 1970, l'investissement de Simone de Beauvoir est si intense que l'on ne saurait douter de l'importance de cette cause à laquelle elle se dit « profondément attachée<sup>682</sup> ». Mais en faisant figurer ces événements dans ses Mémoires, de par la définition même du genre, elle fait plus que souligner son lien au féminisme, elle confère au Mouvement de libération des femmes un statut proprement historique. Ainsi, c'est avec *Le Manifeste des 343* qui paraît le 5 avril 1971 dans *Le Nouvel Observateur*<sup>683</sup> que Beauvoir débute son récit mémorial et signe sa première action d'éclat au côté du et pour le MLF. Loin d'être uniquement signataire, Beauvoir a collaboré à la mise en œuvre du Manifeste depuis qu'un groupe de femmes du MLF l'a contacté à la fin de 1970. La pétition est ainsi née de la rencontre d'un groupe du MLF suscité par Anne Zelensky et Christine Delphy, et de l'idée de deux journalistes du *Nouvel Observateur*, Nicole Muchnik<sup>684</sup> et Jean Moreau, lequel « avait lu et relu *Le Deuxième Sexe*<sup>685</sup> ». Plusieurs, dont Christiane Rochefort et la comédienne Christiane Dancourt, ont pris en charge la rédaction du texte, mais c'est à Beauvoir que l'on doit la version finale. Avec Christiane Rochefort<sup>686</sup> et Christiane Dancourt, Beauvoir a également collecté les signatures. Avec des centaines d'autres, l'autrice du *Deuxième Sexe* déclare publiquement avoir avorté et réclame l'accès à la contraception et la liberté de l'avortement. Parmi les signataires figurent de nombreuses écrivaines (et plus généralement des littératrices) telles que Colette Audry, Cathy Bernheim, Françoise Collin, Lise Deharme, Marguerite Duras, Françoise d'Eaubonne, Antoinette Fouque-Grugnardi, Misha Garrigue, Annie Leclerc, Violette Leduc, Emmanuelle

---

<sup>679</sup> Simone de BEAUVOIR « Un entretien avec Susan Brison », in « Présences de Simone de Beauvoir », *Les Temps Modernes*, juin-juillet 2002, n° 619, p. 16.

<sup>680</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>681</sup> Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, *op. cit.*, p. 492 *sqq.*

<sup>682</sup> Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 22.

<sup>683</sup> « Un appel de 343 femmes », *Le Nouvel Observateur*, lundi 5 avril 1971, p. 5.

<sup>684</sup> Voir Bibia PAVARD, « Qui sont les 343 du manifeste de 1971 ? », *art. cit.*, p. 74.

<sup>685</sup> Voir Sophie DES DESERTS, « L'histoire secrète du "Manifeste des 343 salopes" », *Le Nouvel Observateur*, n° 2160, 30 mars 2006, p. 15 (et l'ensemble de l'article en général p. 14-20). Voir également Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, *op. cit.*, p. 63-69.

<sup>686</sup> Anne Zelensky mentionne une troisième collectrice, Christiane D., probablement Dancourt ou Duparc (*ibid.*, p. 67).

de Lesseps, Christiane Rochefort, Françoise Sagan, ou encore Monique Wittig. À la suite du manifeste, alors que – signe d’efficace et de victoire – ni le journal ni les signataires ne sont poursuivis, elle prend part à la manifestation du 20 novembre 1971 pour l’abrogation des lois interdisant l’avortement qu’elle évoque également dans ses Mémoires<sup>687</sup> faisant de la manifestation de rue des femmes un événement historique. Cet engagement en faveur d’une libre maternité et du droit à l’avortement l’occupe principalement dans les premières années du Mouvement.

L’écrivaine soutient ensuite les journées de dénonciation des crimes contre les femmes les 13 et 14 mai 1972, à la Mutualité. Là encore, elle met ses mots, mais également son image, au service de la cause féministe. Pour financer les journées – la location de la salle coûte à elle seule 10 000 F –, elle vend en effet aux médias un entretien avec Alice Schwartz, « La femme révoltée », lequel paraît également dans *Le Nouvel Observateur* le 14 février 1972. Elle fait ainsi connaître le MLF aux yeux d’un plus vaste public, se déclarant « liée » à ce mouvement et « féministe<sup>688</sup> ». Lors des journées de « la Mutu », auxquelles elle assiste intégralement, Beauvoir, « en observatrice, calme et toujours belle<sup>689</sup> » note la peintre Jeanne Socquet dans son journal, écoute avec intérêt et enthousiasme les interventions des unes et des autres, s’asseyant à même le sol sur la tribune avec les participantes lors du passage du groupe sur l’avortement<sup>690</sup>. Un mois plus tard, en juin 1972, elle prend la présidence de « Choisir – la cause des femmes », « émanation des 343<sup>691</sup> », cofondée avec Gisèle Halimi, Christiane Rochefort (à qui l’on doit l’idée de l’association), Jean Rostand et Delphine Seyrig. Parmi les adhérents figurent Jacques Monod et François Jacob, prix Nobel en 1965 pour leurs découvertes en génétique. L’association entend poursuivre la lutte initiée par le Manifeste paru en avril 1971 sur le plan légaliste. Le 15 juin, à un meeting à la maison de la culture de Grenoble, Gisèle Halimi et Simone de Beauvoir annoncent ainsi la préparation d’un projet de loi sur l’avortement libre. En novembre, Beauvoir poursuit sa démarche militante en appuyant l’autre versant de l’association, la protection de celle que l’on accuse d’avoir avorté : elle témoigne ainsi au procès de Marie-Claire Chevalier, jeune fille de 17 ans ayant choisi d’interrompre sa grossesse suite à un viol, et sa mère, Michèle Chevalier, accusée de complicité. L’année suivante, en janvier 1973, elle signe la préface de la publication des

---

<sup>687</sup> Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, *op. cit.*, p. 493. Voir également « Je suis féministe », in Alice SCHWARZER et Simone de BEAUVOIR, *Simone de Beauvoir aujourd’hui*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>688</sup> « La femme révoltée », in Alice SCHWARZER et Simone de BEAUVOIR, *Simone de Beauvoir aujourd’hui*, *op. cit.*, p. 27 pour les deux termes.

<sup>689</sup> Cité par Marie-Josèphe BONNET, *Les Femmes artistes dans les avant-gardes*, Paris, O. Jacob, 2006, p. 89.

<sup>690</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, *op. cit.*, p. 96.

<sup>691</sup> *Ibid.*, p. 85.

débats du procès (pourtant interdite à l'époque) sous le titre *Avortement, une loi en procès : l'affaire de Bobigny*. Elle démissionne dans le courant de l'année en raison d'une divergence de point de vue entre certaines militantes, à l'avis desquelles elle se range, et Gisèle Halimi sur les arguments invoqués pour défendre Marie-Claire Chevalier, à savoir son origine sociale<sup>692</sup>.

À partir de cette rupture, Simone de Beauvoir élargit son engagement militant au sexisme. Elle préside ainsi dès janvier 1974, la Ligue du droit des femmes, à l'origine de laquelle on trouve à nouveau pour le MLF, Anne Zelensky du FMA Dans le texte complet du manifeste publié dans le *Monde* du 8 mars 1974, la Ligue invite les femmes à s'engager dans la lutte contre le sexisme. Publiées dans *Les Temps modernes* sous l'égide de Simone de Beauvoir, « Les Chroniques du sexisme ordinaire » paraissent depuis décembre 1973<sup>693</sup>. De façon générale, la Ligue qui se réclame de la tendance féministe du MLF s'est assignée pour tâche de « [d]énoncer sous toutes ses formes la discrimination de sexe [...]. Défendre les femmes et les informer de leurs droits actuels [...]. Entreprendre toute action pour promouvoir un droit nouveau des femmes<sup>694</sup> ». Dans cette logique, elle propose un projet d'amendement de la loi antiraciste du 1<sup>er</sup> juillet 1972, pour en faire également une loi antisexiste. L'année 1975, décrétée « Année de la femme » par l'Organisation des Nations Unies, est l'occasion pour Simone de Beauvoir et les militantes de la Ligue du droit des femmes, d'intervenir à plusieurs reprises dans les médias dénonçant l'initiative et rappelant l'engagement de la ligue contre le sexisme<sup>695</sup>. L'année suivante s'ouvre également sur une intervention médiatique puisque le 3 février 1976, dans *Le Monde*, la Ligue, en la personne de sa présidente, publie un communiqué sur les propos sexistes du général Bigeard alors secrétaire d'État à la Défense rattaché au ministre Yvon Bourges, poste dont il démissionnera en août 1976. Beauvoir prend également une part active dans l'organisation du Tribunal international des crimes contre les femmes, qui se tient au Palais des Congrès de Bruxelles, du 4 au 8 mars 1976 : elle y voit « le début de la radicale décolonisation de la femme<sup>696</sup> ». Un millier de femmes, venues de trente pays différents participent au Congrès ; les hommes eux,

---

<sup>692</sup> Voir la série de contributions à « Polémique. L'autre bataille de Bobigny », *Le Nouvel Observateur*, 26 novembre 1973.

<sup>693</sup> Nous retraçons l'histoire de ces chroniques dans la deuxième partie car elles signent une nouvelle période dans la décennie : voir Écrire sous l'égide de Simone de Beauvoir : du « Sexisme ordinaire » aux *Questions féministes*, p. 279.

<sup>694</sup> « La "Ligue du droit des femmes" veut abolir la prostitution », *Le Monde*, 8 mars 1974, p. 36, en italique dans le texte.

<sup>695</sup> Voir par exemple Simone de Beauvoir et les militantes de la Ligue du droit des femmes, « Année de la femme. "Non au sexisme" », *Marie-Claire*, avril 1975, p. 87-202.

<sup>696</sup> Simone de BEAUVOIR, « Quand toutes les femmes du monde... », *Le Nouvel Observateur*, mars 1976, p. 52.

comme aux journées de la Mutualité, sont interdits d'entrée. À la suite de ce tribunal, la Ligue, Simone de Beauvoir en tête, oriente son action contre les violences faites aux femmes, notamment en initiant « SOS Femmes battues ».

Ce survol synthétique des activités militantes de Beauvoir montre à quel point, comme l'a écrit l'historienne et philosophe Geneviève Fraisse, Simone de Beauvoir « donnait son nom, son temps, sa disponibilité, son intérêt, son écoute, de manière choisie mais non exclusive. [...] Se fondre dans le féminisme était son objectif<sup>697</sup> ». Se fondre dans le féminisme, sans jamais pourtant qu'on ne confonde l'intellectuelle et la cause, sans jamais que les deux ne fusionnent totalement, Beauvoir conservant son autonomie par nécessité, par goût mais aussi pour servir au mieux la lutte des femmes en tant que symbole des plus prestigieux. En 1975, dans le numéro qui est consacré par *L'Arc* à Simone de Beauvoir, numéro auquel elle collabore en partie en dialogue avec d'autres militantes, Catherine Clément et Bernard Pingaud décrivent en ces termes la posture militante de Beauvoir au sein du Mouvement : « elle réussit à garder sa présence sans en faire une maîtrise, même masquée par un anonymat autoritaire en sous-main ; elle réussit à s'effacer sans disparaître. » S'effacer sans disparaître et se fondre sans se confondre : le nom de Beauvoir est « un support militant<sup>698</sup> ». Tout au long de la décennie, de l'entretien vendu à la presse à la présidence d'une association en passant par la signature de préfaces et autres propos liminaires, le nom de l'écrivaine sert tout à la fois de soutien, de protection et de piédestal au Mouvement de libération des femmes. « Prétexte, alibi pour introduire les femmes féministes ? Certes », poursuivent les deux éditorialistes du numéro consacré à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », « [m]ais prétexte si ouvertement assumé qu'il devient une action idéologique ; alibi si prémédité qu'il se remet en place, revenant de l'ailleurs à l'ici maintenant.<sup>699</sup> » La livraison de *L'Arc* est à l'image d'une décennie de militantisme chez Beauvoir : son nom permet d'introduire les femmes du Mouvement, du dialogue entre militantes au texte manifeste de l'écriture féminine qu'est « Le rire de la Méduse », de leur apporter une caution intellectuelle inattaquable.

Mais la présence d'un texte, et donc d'une option différentialiste, tel que « Le rire de la Méduse », doit cependant être perçu comme un *hapax* dans la liste des soutiens apportés par Simone de Beauvoir. Il n'y aura en effet pas d'autres « numéro[s] sur la façon qu'ont les

---

<sup>697</sup> Geneviève FRAISSE, *Le Privilège de Simone de Beauvoir suivi de Une mort douce*, op. cit., p. 67.

<sup>698</sup> Catherine CLEMENT et Bernard PINGAUD, « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », *L'Arc*, op. cit., p. 2.

<sup>699</sup> *Ibid.*



femmes de militer pour leur libération, de façons multiples, *parfois contradictoires*<sup>700</sup> ». Militante et symbole du Mouvement de libération des femmes, Beauvoir se définit en effet comme *féministe*, et toutes les actions qu'elle mène ou garantit le confirment. Le terme, comme on le sait, n'embrasse absolument pas toutes les tendances du MLF, bien au contraire. Grâce au *Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*<sup>701</sup>, il est maintenant établi que Simone de Beauvoir adopte successivement trois positions<sup>702</sup> au fil des trente années qui courent de la sortie de son essai sur la condition féminine au déclin du MLF. Si elle se dit non féministe au moment du *Deuxième Sexe*, elle se reconnaît féministe dans une pratique individuelle à la fin des années 1960, pour se déclarer, comme nous l'avons vu, au début des années 1970 publiquement féministe dans un engagement collectif et radical : « Je suis *radicalement* féministe, en ce sens que je réduis radicalement la différence en tant que *donnée* ayant une importance par elle-même<sup>703</sup> » dit-elle en 1967 à Francis Jeanson. On aurait tort de négliger que la déclaration publique s'accompagne d'une définition du féminisme, définition qui, tout en reconnaissant une différence entre femmes et hommes, réfute explicitement l'option différentialiste. Plus encore, au fil de la discussion, Beauvoir anticipe dès 1967 les tendances qui s'incarneront quelques années plus tard au sein du Mouvement, tout en s'y opposant par un jugement de valeur arrêté. À sa position féministe qu'elle estime équilibrée parce que médiane, elle confronte celle, propre aux Françaises, qui consiste à vivre « “fémininement” la condition féminine<sup>704</sup> » et qu'elle qualifie de régression et celle, spécifique aux Américaines, qui prétend nier la différence – certes culturellement construite entre hommes et femmes – et qu'elle considère comme un « mauvais féminisme<sup>705</sup> ». Si l'égalité dans la différence, et l'écriture féminine qui en découle, est une involution selon Beauvoir, la négation de la différence sur laquelle repose notamment la théorie lesbienne se voit qualifiée de féminisme inauthentique et sans qualité. On voit poindre à nouveau le désaccord, d'un côté avec Hélène Cixous, de l'autre avec Monique Wittig mais de façon éclairante, dès 1967, Simone de Beauvoir oppose avec évidence *féministe* à *féminin* comme deux positions antagonistes.

Dans les années 1970, elle franchit successivement deux autres étapes, sous l'influence des jeunes féministes qui la contactent : soutenir la cause des femmes en donnant un entretien à la presse où elle précise les modalités de son engagement, puis se définir

---

<sup>700</sup> *Ibid.* Nous soulignons.

<sup>701</sup> Jacques Joseph ZEPHIR et Louise Beudet ZEPHIR, *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir*, *op. cit.*

<sup>702</sup> L'ouvrage en dénombre en réalité quatre, séparant féminisme collectif et engagement radical, ce qui ne nous paraît pas nécessaire au regard de la simultanéité et de la corrélation des deux positions.

<sup>703</sup> Simone de Beauvoir, « Premier entretien », Francis JEANSON, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre Suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 258.

<sup>704</sup> *Ibid.*, p. 265.

<sup>705</sup> *Ibid.*, p. 263.

collectivement comme militante féministe radicale. Les entretiens avec Alice Schwarzer, initiés en février 1972 par un échange devenu célèbre, « La femme révoltée » / « Je suis féministe », forment une série d'instantanés de la position féministe de Simone de Beauvoir et constituent une nouvelle étape puisque l'entretien de 1972 a pris forme dans une logique militante afin de financer les journées de la mutualité. L'autrice les considère d'ailleurs comme « un témoignage très exact sur [s]on attitude à l'égard du féminisme<sup>706</sup> », qu'elle définit, encore en 1983, date du texte liminaire qui préface les entretiens, comme une « cause à laquelle [elle est] profondément attachée<sup>707</sup> ». En juillet de la même année, Beauvoir donne un entretien dans *Ms*, publié sous le titre « The Radicalization of Simone de Beauvoir », où elle atteste de l'inflexibilité de ses positions féministes. La dernière étape est franchie en 1975, lorsque l'autrice du *Deuxième Sexe* accepte de se désigner comme membre de ce mouvement collectif auquel elle déniait naguère toute autonomie et toute efficacité : « nous les féministes – je dis nous parce que je l'ai dit, j'en suis tout à fait<sup>708</sup> ». Au contact des jeunes féministes du Mouvement, au regard d'une égalité sans cesse remise à des lendemains qui chantent, alors que le socialisme révolutionnaire ne suffit pas à faire advenir l'égalité de traitement en les femmes et les hommes, Simone de Beauvoir devient donc féministe, individuellement et collectivement. Cette interaction résume à elle seule l'histoire militante de Simone de Beauvoir et ses rapports au Mouvement de libération des femmes. Profondément modifiées par la lecture de son essai, les jeunes femmes qui, dans les années 1970, convergent dans la cause féministe, viennent chercher en Simone de Beauvoir, protection et soutien, et, par leur militantisme, la modifient en retour : « au-delà des années », témoigne avec émotion Anne Zelensky, « nous nous retrouvions dans la même lutte, elle dont le livre avait inspiré notre combat, nous qui faisons passer ses idées dans l'action<sup>709</sup> ».

Symbole de la libération féminine par *Le Deuxième Sexe* qu'elle publie en 1949 comme par la vie qu'elle mène avec Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir devient également pour les années 1970 un symbole du Mouvement de libération des femmes en France. Militante, elle défile parmi les femmes du Mouvement dès 1971 et se déclare publiquement féministe en 1972. L'intellectuelle n'a de cesse durant dix ans de participer à et de soutenir des entreprises collectives. En faisant le récit de ses premières années au côté des femmes du

<sup>706</sup> Introduction à Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>707</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>708</sup> « Simone de Beauvoir : pourquoi je suis féministe », *op. cit.*

<sup>709</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, *op. cit.*, p. 96.

Mouvement de libération dans ses Mémoires, elle fait bien plus d'ailleurs que préciser son lien au féminisme : elle confère au Mouvement, du fait même de la définition du genre, un statut historique. Pourtant, loin d'être née féministe, Simone de Beauvoir l'est devenue, non au moment de l'écriture ou même de la publication de son essai fondateur en 1949, mais lors de la rencontre avec les jeunes femmes qui animent le Mouvement de libération des femmes en France dans les années 1970.

Beauvoir, comme son œuvre d'ailleurs, est aussi un formidable catalyseur d'écriture. Dès le début des années 1970, elle est l'égide sous lequel les chroniqueuses du « sexisme ordinaire », femmes du Mouvement, œuvrent à chaque livraison des *Temps modernes* et pour chacun des numéros spéciaux de la revue lesquels témoignent du succès rencontré par les sexicides\*<sup>710</sup>. Protectrice, Beauvoir permet donc à ces jeunes intellectuelles féministes, dont la plupart sont encore totalement inconnues, d'entrer et de se maintenir en écriture. « J'ai traversé en sa compagnie une phase militante aiguë » se souvient Cathy Bernheim, l'une des chroniqueuses des *Temps modernes*, « [a]près quoi (voir plus loin encore), j'ai poursuivi seule sur le chemin de la littérature », « [j]e me suis lovée dans ses encouragements, l'écouter m'affirmer à chaque livre écrit que j'étais "un vrai écrivain"<sup>711</sup>. » Alors que la force de l'âge l'abandonne progressivement, et que la vieillesse n'est déjà plus un seuil à franchir, Beauvoir est aussi l'écrivaine de talent qui permet aux jeunes plumes tremblantes du Mouvement de s'affermir en trouvant appui, conseil et soutien auprès de celle dont l'héritage littéraire et politique est tout aussi contesté qu'admiré.

---

<sup>710</sup> Ou tueuses de sexisme. Le terme qu'elles reprennent à leur compte est un néologisme initialement forgé par Yves Florenne, journaliste au *Monde* et responsable de la revue de revues.

<sup>711</sup> Cathy BERNHEIM, *L'Amour presque parfait*, op. cit., p. 69.

## V. Une plume au service de la révolution : de l'expression politique et de l'écriture littéraire

« Nos luttes changent la vie entière<sup>712</sup> »

La manifestation qui réunit en août 1970 les pionnières du Mouvement de libération des femmes en France est non seulement, comme le premier chapitre l'a démontré, exemplaire de la participation des littératrices à l'action militante mais encore de l'usage et de l'attention portés au langage comme à son potentiel performatif. Première parmi toutes les manifestations de rue, elle inaugure une pratique manifestaire dont les slogans et les chansons sont autant de signes. Béatrice Fraenkel, anthropologue et spécialiste de l'écriture, dans l'introduction qu'elle a donnée à l'édition de *40 ans de slogans féministes (1970-2010)*, rappelle ainsi à quel point « [l]a manifestation féministe innove, elle est un événement au sein de la longue histoire des manifestations militantes<sup>713</sup> ». Ainsi les militantes elles-mêmes déclarent lors du rassemblement international des femmes en soutien à des militants basques emprisonnés le 5 octobre 1975 à Hendaye qu'une manifestation féministe : « C'est là où on ne crie pas la même chose !<sup>714</sup> ». La dissonance marque le désaccord avec les pratiques militantes « traditionnelles », celles de l'extrême-gauche, celles des hommes. La variation concerne tout aussi bien la pragmatique du discours (banderoles arborées, couleurs et graphies choisies, vêtements portés, gestes) que le discours lui-même, faisant du MLF « un atelier d'écriture exceptionnel<sup>715</sup> ».

Certes, cet atelier d'écriture donne à lire d'autres résultats que ceux promis par le chantier *littéraire*. Certains des textes abordés ici, récits et poèmes publiés dans le premier journal du Mouvement, *Le torchon brûle*, sont des textes littéraires, d'autres, tels que les slogans, les tracts ou les chansons, des *éclats* de littérarité. Intensité qui frappe le regard d'une pratique littéraire réinvestie au cœur des procédés militants, que l'on considère le tract des secrétaires<sup>716</sup> parodiant « If » de Ruyard Kipling ou le tract « ludique » des Petites marguerites rédigé en manière de cadavre exquis. Ces fragments sont aussi parfois

---

<sup>712</sup> Slogan du Mouvement de libération des femmes, 1971, repris en chanson dans *L'internationale revisitée* (voir l'annexe « Les Chansons du Mouvement de libération des femmes »).

<sup>713</sup> Béatrice FRAENKEL, « “Nos drapeaux sont des foulards à fleurs”, Les manifestations du MLF », in *40 ans de slogans féministes : 1970-2010*, Donnemarie-Dontilly, iXe, 2011, p. 5.

<sup>714</sup> *Le Sexisme ordinaire*, Paris, Seuil, 1979, p. 137, cité par Béatrice FRAENKEL, « “Nos drapeaux sont des foulards à fleurs”, Les manifestations du MLF », art. cit., p. 7.

<sup>715</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>716</sup> Voir Christine BARD et Grégoire KAUFFMANN (éds.), *Les Insoumises : la révolution féministe*, Paris, Le Monde, 2013, p. 87-88.

violemment détachés d'un corps littéraire et/ou politique canonisé ainsi qu'en attestent les chansons du Mouvement. Par leur inscription dans le registre de l'expression politique, ces textes soulèvent a priori une contradiction : l'apparente incompatibilité entre écrits militants et écrits littéraires. Or le corpus considéré ici le prouve : non seulement l'expression politique s'accommode fort bien de et accommode d'ailleurs à merveille l'écriture littéraire, mais encore l'écriture littéraire peut se faire principe même de l'expression politique. On constate alors une modification de la forme que peut prendre la lutte politique par l'usage même du littéraire : le « Tract ludique<sup>717</sup> » de 1971 en serait l'un des exemples les plus représentatifs. Le message politique emprunte ainsi d'autres voies / voix, puisque les femmes s'affirment comme sujet innovant d'un discours lui-même inédit.

Toute une génération de femmes en lutte reprend ainsi à son compte ce qu'André Breton écrivait à l'entrée Karl Marx dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, dont une nouvelle édition est publiée chez José Corti en 1969, liant révolution politique et dispositif littéraire : « Transformer le monde a dit Marx ; changer la vie, a dit Rimbaud : ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un.<sup>718</sup> » « Nos luttes changent la vie entière » scandent les femmes qui défilent dans les premières manifestations d'ampleur en 1971, en hommage au projet rimbaldien dont la désormais célèbre lettre à Paul Demeny d'un siècle antérieure<sup>719</sup> est certainement le postulat critique le plus commenté de la décennie. En cette même année 1971, Xavière Gauthier, qui nourrit à l'époque le projet de devenir « un Rimbaud femelle<sup>720</sup> », consacre au surréalisme un essai de référence : elle y rappelle que « le surréalisme ne se veut pas seulement “révolutionnaire”, mais “au service de la révolution”<sup>721</sup> », en référence à l'une des revues, dirigée par André Breton, les plus influentes du mouvement. « [M]ettre au service de la révolution les moyens qui sont plus particulièrement les nôtres », tel est le programme surréaliste qui figure en exergue du premier numéro de la revue en réponse au télégramme original adressé à André Breton par le Bureau international de la littérature révolutionnaire de Moscou. Tel est le dessein des littératrices au sein du Mouvement de libération des femmes en tant que littératrices, et pour certaines en tant que femmes.

---

<sup>717</sup> Tract reproduit dans *Le Sexisme ordinaire*, op. cit., p. 364-367.

<sup>718</sup> *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, Paris, J. Corti, 1969, p. 17.

<sup>719</sup> Rimbaud écrivant à Paul Demeny, le 15 mai 1871 : « Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, l'homme, – jusqu'ici abominable, – lui ayant donné son envol, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? – Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons. »

<sup>720</sup> Entretien personnel avec l'autrice le 15/04/2013.

<sup>721</sup> Xavière GAUTHIER, *Surréalisme et Sexualité*, Paris, Gallimard, 1971, p. 34.

## A. *Le surréalisme en héritage*

Dans *Le Monde* du 4 octobre 1969, Jean Shuster signe ce que l'on considère volontiers comme l'acte de décès du surréalisme, en prononçant dans « Le quatrième chant » la dissolution du mouvement. Quoique l'acte performatif ait été violemment contesté et soit encore en partie contestable, il signe la fin d'une époque. On sait que, dans le même temps, l'avant-garde littéraire des années 1960 et 1970 subit l'ascendant du mouvement surréaliste, dans le rapport souvent conflictuel de l'opposition générationnelle plus que dans l'adhésion d'un groupe à l'autre. Alors que *La Nouvelle Critique* consacre son trente-et-unième numéro de février 1970 au surréalisme, *Tel Quel* leur dédie son n° 46 à l'été 1971, TXT se positionnant dans la foulée. Christian Prigent publie quant à lui en 1975, *Le Surréalisme et la Bretagne* alors que les situationnistes en fin de décennie choisissent l'éreintage avec *Histoire désinvolte du surréalisme* de J.-F. Dupuis (1977). La récurrence du sujet et des mentions est telle que la question de l'héritage en devient pertinente<sup>722</sup>. Question d'histoire littéraire par excellence, l'appréciation de l'héritage implique tout autant d'évaluer les effets, c'est-à-dire l'influence de l'un sur l'autre que la critique, le détournement de l'un par l'autre. Un double paradoxe devient alors logiquement explicable par cette seconde acception contestataire : plusieurs femmes transmettent la pensée surréaliste tout en contestant la misogynie ou le conservatisme de ses animateurs, tout comme l'avant-gardisme qui définit ces écrivaines et leurs productions ne s'oppose pas à l'examen, et parfois à la pratique actualisée, de précédents datés.

Cet intérêt d'une génération pour l'autre, s'explique certainement par un des traits distinctifs du surréalisme en tant que mouvement littéraire, que rappellent Henri Behar et Pascaline Mourier-Casile dans « Combats de mots<sup>723</sup> », introduction au cinquième numéro de la revue *Mélusine* consacré à la « Politique-polémique » : son engagement politique. Pour les surréalistes, l'artiste est un intellectuel révolutionnaire, l'art une militance. Le surréalisme a voulu la redéfinition totale de l'art, faisant sortir les œuvres de la conservation muséale pour les rendre à un usage quotidien comme à l'inverse favorisant l'entrée des objets triviaux dans les collections muséales. Le même phénomène est observable concernant la chose écrite. Ce programme rejoint le dessein que tracent et mettent en œuvre les femmes du Mouvement en

---

<sup>722</sup> Voir « Le surréalisme en héritage : les avant-gardes après 1945 », actes du colloque de Cerisy-la-Salle, 2-12 août 2006 ; dossier réuni par Olivier Penot-Lacassagne et Emmanuel Rubio, *Mélusine*, Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme (Paris 3), n° 28, [Lausanne] ; [Paris], L'Âge d'homme, 2008.

<sup>723</sup> Henri BEHAR et Pascaline MOURIER-CASILE, « Combats de mots », in « Politique-polémique », études et documents réunis par Henri Béhar, *Mélusine*, Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme (Paris 3), n° 5, [Lausanne] ; [Paris], L'Âge d'homme, 1983, p. 11-17.

matière de création : la plupart souhaitent une redéfinition totale de l'art dont elles ont été jusque-là exclues, et pour certaines cette redéfinition appelle une spécificité de la création au *féminin*. Comme les mouvements littéraires qui l'ont précédé, le Mouvement de libération des femmes réinvente à la fois la figure de l'artiste et la matière même de sa création.

Quelques femmes particulières incarnent ce lien étroit, et souvent critique, au surréalisme. Au sein du groupe des Petites Marguerites, il s'agit sans contestation de Christiane Rochefort, dont les textes, notamment *C'est bizarre l'écriture* (1970), renseignent sur son attachement à l'esprit contestataire d'un mouvement qui l'a influencée à ses débuts. On sait cependant que Rochefort s'est détachée rapidement du groupe à cause de l'image de la femme que promouvaient les tenants de l'école surréaliste. Quelques années avant le début du Mouvement, elle a traduit, ou plus exactement adapté<sup>724</sup> avec Rachel Mizrahi, sous le titre de *En flagrant délire, In His Own Write* de John Lennon, recueil de poèmes, de pastiches, de contes, de dessins, dédié pour sa parution française à Boris Vian. Porteuse ou passeuse, Rochefort aime également et par dérision se faire appeler *écrevisse* en lieu et place d'*écrivaine*. Certes l'autrice du *Repos du Guerrier* a pu dire combien *poétesse* lui semblait une « étiquette infamante<sup>725</sup> » mais le choix particulier d'écrevisse pourrait bien ne pas être sans rapport avec le cadavre exquis recensé dans le *Dictionnaire abrégé du surréalisme* : « L'écrevisse fardée éclaire à peine différents baisers double.<sup>726</sup> »

Passeuse d'un esprit contestataire auquel fait d'ailleurs écho celui des femmes en lutte, Christiane Rochefort est également le relais de pratiques d'écriture. Au début de l'année 1971, le « Tract ludique<sup>727</sup> », rédigé et distribué par le groupe des Petites Marguerites, est composé d'un cadavre exquis auquel s'ajoute parfois la contrainte du syllogisme ou de l'intertexte détourné. Pour dénoncer l'oppression dont les femmes sont les victimes, plusieurs participantes du groupe se sont donc livrées au « [j]eu de papier plié qui consiste à faire composer une phrase ou un dessin par plusieurs personnes, sans qu'aucune d'elles puisse tenir compte de la collaboration ou des collaborations précédentes.<sup>728</sup> » Ce tract exprime à lui seul l'influence des pratiques surréalistes au sein du groupe des artistes du Mouvement, les Petites Marguerites, comme de l'exercice d'une créativité littéraire mise au service de l'expression politique. La pratique mérite d'être commentée tant elle est innovante et paradoxale : l'écrit

---

<sup>724</sup> La traduction a été assurée par son amie et complice des Petites Marguerites Rachel Mizrahi, car Christiane Rochefort ne parlait pas anglais à l'époque. Elle a en revanche pris en charge le travail d'adaptation.

<sup>725</sup> Voir *Christiane Rochefort : écrevisse interdite*, Karine Astorg, Laetitia Cianfarini, Cyril Cohen... [et al.] réal., Christiane Rochefort participante, 1995 ; Le Pradet : Sagaert, Martine [distrib.], 1996, 1 cass. vidéo.

<sup>726</sup> *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, op. cit., p. 10.

<sup>727</sup> Tract reproduit dans *Le Sexisme ordinaire*, op. cit., p. 364-367.

<sup>728</sup> *Dictionnaire abrégé du surréalisme*, op. cit., p. 6.

politique qu'est le tract cherche à convaincre, souvent de façon argumentée, afin d'inciter à l'action, le cadavre exquis produit un effet de sens et de poéticité par une mise en commun verbale incontrôlable par définition. Il fallait donc que le groupe soit convaincu de l'universalité et de la cohérence de l'expérience d'opprimée pour que le tract une fois rédigé sur ce mode parvienne à remplir son office militant.

Mais le tract *ludique* dit aussi à quel point le plaisir du jeu verbal associé au rire est au centre de nombre des pratiques visant justement à agir efficacement sur la réalité, du moins pour celles qui participent aux groupes des Féministes révolutionnaires et des Petites Marguerites<sup>729</sup>. Tous les témoignages signalent le surgissement récurrent du rire au point d'en faire une caractéristique de la lutte des femmes<sup>730</sup> : Geneviève Fraisse évoque par exemple la mémoire du rire restée « intacte » pour elle alors que de nombreux souvenirs lui font défaut, concluant que « L'humour est une des portes par où [elle a] eu la chance d'accéder au féminisme de ce temps-là.<sup>731</sup> » Nombreux sont également les récits qui s'accordent à faire du rire provoqué par les mots une arme de poing : « L'humour m'a emballée [se souvient Catherine Deudon], c'était "sous les pavés la plage" recommencée avec des mots pavés<sup>732</sup> ». La proximité avec le surréalisme se fait également sentir dans cette définition que les Petites Marguerites partageraient sans contestation avec Tristan Tzara : « L'humour est un état d'esprit, une tonalité générale qui colore les phénomènes de la vie. Il accompagne les définitions par trop définitives pour les mettre en doute.<sup>733</sup> » C'est en effet en des termes similaires que Liliane Kandel, arrivée plus tardivement dans le Mouvement au sein des Féministes révolutionnaires, et proche de Christiane Rochefort, définit l'action maïeutique, analytique et thérapeutique du « rire-MLF », au sein d'un mouvement dont « on sous-estime trop souvent l'extraordinaire efficacité symbolique<sup>734</sup> ».

---

<sup>729</sup> Ce sont en effet au sein des témoignages des femmes des Petites Marguerites et des Féministes révolutionnaires que le rire est systématiquement cité et mis en avant. Plusieurs femmes se souviennent aussi de l'opposition explicite d'Antoinette Fouque au tract de 1971 à cause de la futilité qu'elle associait au caractère ludique de l'entreprise.

<sup>730</sup> Ultérieurement, dans le numéro de la revue *L'Arc* consacré en 1975 à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », Hélène Cixous donne l'un des textes fondateurs de l'écriture féminine, « Le rire de la Méduse », liant lutte politique, rire, et production littéraire *au féminin*. Elle précise ce lien l'année suivante dans *Les Cahiers du GRIF*, faisant du rire le signe de la venue à une écriture féminine : « Les femmes ont beaucoup pleuré culturellement, mais une fois les larmes arrêtées, à la place des larmes, ce qu'on aura abondamment c'est du rire » (Hélène CIXOUS, « Le sexe ou la tête ? », in « Elles consonnent, Femmes et langages II », *Les Cahiers du GRIF*, n° 13, 1976, p. 15).

<sup>731</sup> Geneviève FRAISSE, « Le rire et l'historienne », « La transmission Beauvoir », *Les Temps modernes*, n° 647-648, janvier-mars 2008, p. 186-187.

<sup>732</sup> Catherine DEUDON, *Un mouvement à soi*, op. cit., p. 9.

<sup>733</sup> Tristan TZARA, « Incompatibilité d'humour », *Œuvres complètes*, tome V, Paris, Flammarion, 1982, p. 398.

<sup>734</sup> Liliane KANDEL, « Génération MLF », propos recueillis par Margaret Maruani et Nicole Mosconi, *Travail, genre et sociétés*, février 2010, n° 24, p. 10.



Si l'influence du surréalisme n'est que peu décelable au sein du groupe Psychanalyse et Politique, il n'en reste pas moins que l'une des instillatrices du différentialisme en France consacre au début des années 1970 un essai fondateur aux pratiques artistiques surréalistes : *Surréalisme et Sexualité*. L'essayiste, Xavière Gauthier, assiste d'ailleurs à cette époque aux assemblées générales des Beaux-arts comme à certaines réunions du groupe animé par Antoinette Fouque. Les échanges durant ces séances recourent, d'après ses souvenirs<sup>735</sup>, son champ de recherche, l'outil psychanalytique forgeant notamment la troisième partie de l'essai. Préfacé par le philosophe et psychanalyste, Jean-Bertand Pontalis, *Surréalisme et Sexualité*, qui est publié en 1971 aux éditions Gallimard dans la collection « Idées », constitue en effet la version remaniée d'une thèse de philosophie, commencée au milieu des années 1960 et soutenue en 1969 à Nanterre. Quoique la majeure partie du texte ait été écrite avant l'émergence du Mouvement de libération des femmes en France et bien que l'essayiste n'en fasse jamais explicitement mention, la coïncidence du Mouvement avec le projet surréaliste semble extrêmement forte pour cette génération dont les artistes se veulent révolutionnaires.

Mais au premier regard, la structuration du groupe surréaliste, presque exclusivement composé d'hommes, trahit un dessein contestataire bien différent de celui des groupes de femmes en lutte à l'orée des années 1970. Les quelques artistes femmes qui participent du surréalisme depuis ses débuts n'ont d'ailleurs pas été reconnues par les artistes hommes du groupe comme motrices de leur propre histoire : c'est une vision masculine dans une pratique hétérosexuelle qui se donne à voir et à lire où la femme reste *l'autre*, inessentielle. En matière de genre, incluant le rapport social hiérarchisé entre les sexes comme le rapport à une sexualité dominante, loin d'être le mouvement le plus avant-gardiste que l'on ait pu ou puisse connaître, le surréalisme se signale ainsi selon le propos de l'essai par ses contours conservateurs et réactionnaires. Son projet initial pourtant subversif s'en voit nécessairement affecté.

Néanmoins, et comme la première partie de *Surréalisme et Sexualité* dédiée à « L'espoir surréaliste » le rappelle, le surréalisme se donne pour projet de lutter contre et de détruire le monde dit bourgeois. Pour ce faire, le groupe s'est dotée d'une arme de prédilection en matière de contestation : l'érotisme. Le discours des surréalistes est ainsi proche de celui que tient au milieu des années cinquante Herbert Marcuse dans *Éros et Civilisation* (*Eros and Civilization. A Philosophical Inquiry into Freud*, 1955). On sait que *L'Homme unidimensionnel* (*One Dimensional Man*, 1964), traduit en 1968 par Monique

---

<sup>735</sup> Entretien personnel avec l'auteur le 15/04/2013.

Wittig, est depuis lors la référence théorique de la jeunesse militante. « La revendication touchant le domaine sexuel a certainement été une des raisons (avec maintes autres, sans doute) de l'engagement politique des principaux membres du mouvement<sup>736</sup> » retrace ainsi Xavière Gauthier. En effet, le surréalisme s'oppose explicitement à la société en tant qu'obstacle à la liberté sexuelle : la révolution doit être sexuelle ou ne sera pas. Les membres du groupe contredisent en cela la position des marxistes révolutionnaires, pour lesquels la libération de la sexualité, en tant que problème mineur et second, doit rester subordonnée à la révolution sociale. L'alternative se rejoue donc : elle est identique à celle qui vient d'opposer en 1970 les groupes de femmes aux groupes gauchistes, les femmes en lutte choisissant le même parti que les surréalistes.

Pourtant, loin d'actualiser ce projet, les réalisations du groupe surréaliste que la deuxième partie de l'essai présente sous le titre « L'œuvre surréaliste » attestent d'une part que la sexualité hétérosexuelle est dominante chez les surréalistes et d'autre part que la représentation de la femme dans cette configuration s'en trouve posée en termes conservateurs. Ainsi, le mythe de l'androgynie primordial, partiellement inspiré de Platon (y sont *oublié-e-s* les femmes qui aiment les femmes et les hommes qui aiment les hommes), structure l'imaginaire de Breton. De façon générale, le mouvement surréaliste souscrit au couple monogamique hétérosexuel qui apparaît non comme un ferment révolutionnaire mais bien comme un principe réactionnaire. Pour preuve, Xavière Gauthier analyse ces « litanies de la femme surréaliste<sup>737</sup> » : la femme est dans les œuvres constamment associée à la nature, soit par le biais de la femme-fleur aux connotations virginales et infantile, soit par celui de la femme-fruit, objet de consommation. Elle est alors nourricière, médiatrice et muse, femme-monde devenue « symbole de la réalité désirable<sup>738</sup> ». Sur l'autre versant d'une même configuration, on la découvre diabolique et bestiale dévoreuse d'hommes comme la mante religieuse, prostituée, femme fatale, voyante ou sorcière. Bénéfique ou maléfique, la femme selon le surréalisme ne se définirait que par rapport au créateur, le plus souvent masculin.

Il se trouve ponctuellement malgré tout d'autres sexualités dans les œuvres surréalistes, parmi lesquelles figurent à la suite l'homosexualité, les « perversions » et le sadomasochisme hétérosexuel. Mais à leur examen, l'essayiste conclut à l'échec du projet surréaliste de révolution par la sexualité tant les œuvres sont empreintes de « phallicité\*<sup>739</sup> ». La position de Xavière Gauthier elle-même est ici à retenir par rapport au projet subversif qui

---

<sup>736</sup> Xavière GAUTHIER, *Surréalisme et Sexualité*, op. cit., p. 34.

<sup>737</sup> *Ibid.*, p. 157.

<sup>738</sup> *Ibid.*, p. 138.

<sup>739</sup> *Ibid.*, p. 269.

sera le sien au sein du Mouvement de libération des femmes : « Pour un mouvement authentiquement révolutionnaire, il ne se serait d'ailleurs pas agi d'inverser systématiquement les rôles [masculins et féminins], ce qui serait dépourvu de sens, mais de les *brouiller*.<sup>740</sup> » Ce « trouble dans le genre », pour reprendre l'expression devenue célèbre vingt ans plus tard sous la plume de la philosophe Judith Butler, comme le refus d'une systématique permutation des termes de l'équation de genre (masculin et féminin), pourrait sonner étrangement au regard de l'option différentialiste que promeut l'écrivaine dès cet essai et dans les années qui suivent à travers les *Parleuses* (1974), *Rose Saignée* (1974), ou encore la revue *Sorcières* (1975-1982).

Car c'est bien dans *Surréalisme et Sexualité* que, pour la première fois, Xavière Gauthier propose le terme de *femellitude*, néologisme qu'elle forge à partir de la *négritude*, le mot comme le concept ayant été successivement façonnés par les poètes Aimé Césaire et Léopold Sedar Senghor. L'analogie entre la situation des femmes et celles de Noirs n'est pas neuve, elle constitue déjà l'introduction du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir en 1949, mais l'affirmation par une femme d'une culture spécifique aux femmes l'est radicalement :

les Noirs ont une culture propre, celles qu'ils possédaient avant l'esclavage et les partisans du « black power » brandissent leur négritude. Mais les femmes ? Le mot de féminité est marqué du sceau d'une douceâtre abnégation, conférée par les hommes. Nous préférerions avancer celui de « femellitude » qui, comme celui de négritude, reprend violemment à son compte le mépris des « dominants ». Nous devrions lui laisser alors, son empreinte d'inconnu.<sup>741</sup>

À la douceur fade et insipide, au renoncement sacrificiel de soi, est donc préférée et défendue l'affirmation d'une spécificité revendiquée par la force. Terme discriminant de l'opresseur, la féminité, qui, rappelons-le, désigne l'ensemble des caractéristiques dites spécifiques aux femmes (à une époque et dans une société donnée), est ainsi rejetée au profit de la femellitude dont la définition informulée à ce moment de l'essai nous invite à la considérer, par homologie avec la négritude, comme la spécificité culturelle des femmes. Plus encore que sa dénotation, le recours au néologisme signale une évolution majeure : les femmes ne sont plus uniquement délocutrices, elles s'inscrivent en tant que sujets innovants du discours.

L'« empreinte d'inconnu » que souhaite préserver l'essayiste, est garantie jusqu'à la fin de la deuxième partie de *Surréalisme et Sexualité*, où la femellitude est abordée comme « un mode de désir et d'action qui lui appartienne en propre [à la femme] sans être le facile complément, le négatif affaibli de celui du mâle ; un sexe différent qui ne soit pas

---

<sup>740</sup> *Ibid.*, p. 272-273. Nous soulignons.

<sup>741</sup> *Ibid.*, p. 53.

nécessairement le “deuxième sexe.”<sup>742</sup> » Il s’agit donc bien d’une spécificité des femmes (posées comme des *femelles* humaines) caractéristique originale et exclusive de l’autre sexe, mais qui se détermine par la mélioration du féminin dans le refus d’une hiérarchisation bipolaire. Dans cette logique, l’égalité civique et politique entre les femmes et les hommes ne saurait constituer une solution viable à l’inégalité, au sens où elle s’accompagne nécessairement selon Xavière Gauthier de la négation de la différence entre hommes et femmes et de l’assimilation du féminin au masculin : « La démarche », conclut-elle toujours par analogie, « est sensiblement identique à celle qui consiste à “blanchir” les Noirs sous prétexte qu’ils sont exploités en tant que Noirs...<sup>743</sup> » À travers *Surréalisme et Sexualité*, on assiste donc en France à la première affirmation d’une théorie explicitement différentialiste.

Néanmoins, si le propos de l’essai est motivé par le constat d’une pratique conservatrice des surréalistes en matière de sexualité, la position défendue par Xavière Gauthier ne se révèle pas en rupture absolue avec celle du mouvement surréaliste. Un écho différentialiste était déjà perceptible dès 1945 chez André Breton, dont la déclaration d’*Arcane 17* a eu une influence telle qu’elle a été rééditée en 1965. L’artiste se doit en effet, écrivait-il,

de faire prédominer au maximum tout ce qui ressortit au système féminin du monde par opposition au système masculin, de faire fond exclusivement sur les facultés de la femme, d’exalter, mieux même, de s’appropriier jusqu’à le faire jalousement sien tout ce qui la distingue de l’homme sous le rapport des modes d’appréciation et de volition.<sup>744</sup>

L’idéalisation d’un féminin perçu comme propriété différentielle de la femme ainsi que son incorporation revendiquée par l’artiste n’a, on le sait, cependant pas fait l’unanimité au sein des surréalistes.

Trois ans plus tard, une réponse matérialiste a été apportée au propos de Breton à travers « L’introduction à une érotique révolutionnaire » dans *Le Surréalisme révolutionnaire* (1948). Or, si l’on s’autorise à substituer le féminisme au communisme, la réplique correspond en tous points à la ligne défendue dans les années 1970 par le groupe des Féministes révolutionnaires, auquel participe notamment Monique Wittig :

Certes la sensibilité de la femme, « quand sera brisé son infini servage », aura de quoi confondre la vieille fatuité masculine. Mais ce n’est pas en sublimant un être qu’on le libère. La sublimation a toujours eu son envers

---

<sup>742</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>743</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>744</sup> André BRETON, *Arcane 17*, Paris, Union générale d’éditions, 1965, p. 62.

d'oppression. Ce n'est pas en célébrant Mélusine que nous avancerons d'un pas vers le règne du désir, mais en attaquant par la méthode matérialiste les mythes dont on berce la femme pour mieux l'exploiter – en détruisant par l'action communiste les formes sociales de cette exploitation.<sup>745</sup>

L'ambivalence surréaliste au sujet de la libération des femmes comme de la valence du féminin (différentialisme vs matérialisme) annonce donc également celle qui traverse et divise le Mouvement de libération des femmes dès le début des années 1970.

On l'aura compris, l'influence du surréalisme est celle d'un mouvement littéraire et politique sur une génération. Elle ne s'arrête pas en 1973, comme le prouve d'ailleurs le titre du numéro spécial des *Temps modernes* « Les femmes s'entêtent », commandé par Simone de Beauvoir en juin 1973 et qui paraît au printemps 1974. Ce titre, qui projette de faire du préjugé sexiste une force révolutionnaire (des femmes *sans tête*, préjugé sexiste, aux femmes *s'entêtent*, célébrant la persévérance de celles qui luttent), est bien évidemment un hommage à *La Femme 100 têtes* (1929) de Max Ernst, roman-collage surréaliste dont on retrouve certaines caractéristiques dans ce numéro spécial : le parti pris de l'hétéroclite, l'absence de hiérarchie textuelle, le monde onirique par la présence de rêves intercalés. Le titre retenu par Simone de Beauvoir pour introduire le numéro – « Perturbation ma sœur » – appelle à la révolution tout en poursuivant l'hommage à *La Femme 100 têtes* en référant à la protagoniste éponyme. Participent à ce numéro des *Temps modernes* une quarantaine de femmes du Mouvement.

Par un effet inverse, les productions littéraires et artistiques des femmes surréalistes jusqu'alors délaissées par la critique, font l'objet en 1977 d'une première étude collective fondatrice<sup>746</sup> à travers un numéro spécial de la revue *Obliques*, « La Femme surréaliste ». L'Avertissement liminaire de cette livraison le révèle, il est à cette époque devenu impératif et inévitable d'exprimer sa position à la suite des questionnements soulevés par le Mouvement de libération des femmes. Ce numéro spécial, prend-on ainsi le soin de préciser, ne saurait ainsi se comprendre ni comme un manifeste « donn[ant] enfin la parole à des femmes créatrices jusque là tenues en lisière des mouvements artistiques de notre époque par le phallocentrisme de notre société<sup>747</sup> », ni comme un ensemble de lectures féministes, ni comme

---

<sup>745</sup> *Le Surréalisme révolutionnaire*, Paris, [s.é.], n° 1, mars-avril 1948, p. 41.

<sup>746</sup> Voir notamment Georgiana Mary Morton COLVILLE et Katharine CONLEY (dirs.), *La Femme s'entête : la part du féminin dans le surréalisme [Colloque de Cerisy-la-Salle, août 1997]*, Paris, Lachenal & Ritter, 1998, p. 8 : « C'était là le début d'une longue entreprise, souvent à tendance féministe, ayant pour objectif la dissociation du mythe poétique et iconique d'une femme surréaliste [...] des nombreuses femmes poètes, écrivains, peintres, photographes en chair et en os travaillant à leurs côtés. »

<sup>747</sup> Roger BORDERIE (dir.), assisté de Michel CAMUS, « La Femme surréaliste », *Obliques*, n° spécial 14-15, 1977, 352 p.

la démonstration d'une spécificité féminine dans la création. La nécessité de l'infirmité dit encore plus explicitement que l'affirmation le rayonnement de la création au féminin et de la critique féministe portée par lutte des femmes.

### ***B. Chansons de combat : la poésie hors des livres***

La mise au service de la révolution de compétences littéraires est particulièrement saisissable dans l'écriture chansonnière qui caractérise également ces premières années. Comme les slogans et les tracts, les chansons<sup>748</sup> du Mouvement de libération des femmes sont sans exception des écrits de combat ou de contestation. Cette désignation se justifie par le propos des chansons mais également par l'effet que les militantes cherchent à produire à travers elles. Dans cette logique, l'écriture est tout entière orientée vers le contexte d'énonciation puisque les chansons sont destinées à être entonnées collectivement au cours des manifestations<sup>749</sup>. À lire Serge Dillaz, et son étude sur *La Chanson française de contestation*, la place des chansons au sein du Mouvement de libération des femmes s'inscrirait dans un phénomène d'ensemble : la chanson de combat se voit réinvestie dans les années 1970 puis foisonne de toute part au printemps de 1968. Pourtant, les chants qui résonnent au moment des manifestations de rue lors des événements de mai sont pour une grande partie d'entre eux des chants anciens et connus tels *L'Internationale* ou *La Jeune Garde*. La spécificité du Mouvement de libération des femmes, qui n'est pas abordé par Serge Dillaz, est au contraire de donner à entendre des chansons inédites, écrites collectivement.

Politiquement, cette innovation s'explique par la remise en cause d'un système phallocratique que les militantes dénoncent et par la volonté de faire entendre le point de vue des femmes, dans le contexte d'une opposition, parfois violente, avec les militants d'extrême-gauche : aucune des chansons du répertoire politique habituel ne saurait donc convenir. Dès les débuts de Mouvement, les femmes refusent l'usage de ce répertoire comme de tout autre, au motif que la révolution commence par l'affirmation d'un point de vue inédit, celui des femmes. « Après quelques déboires dans un parti politique, me voilà dans le Mouvement de libération des femmes. Là, première surprise, les chants qu'on y chante, c'est nous qui les

---

<sup>748</sup> On se reportera à l'annexe « Chansons du Mouvement de libération des femmes » en fin de thèse pour consulter les textes mentionnés et analysés ici.

<sup>749</sup> Christine Delphy et Josy Thibaut se souviennent également que certaines chansons étaient composées dans la logique des tensions déjà perceptibles avec le groupe d'Antoinette Fouque comme « Quand je vais chez Lacan, j'ai le cœur content » destinée à railler l'intérêt de cette dernière pour le psychanalyste, comme pour la psychanalyse en général (Entretien personnel avec Christine Delphy le 30/01/2013 ; Josy Thibaut, Entretien avec Martine Storti, *op. cit.*).

écrivons.<sup>750</sup> » Ce témoignage d'une militante consigné en 1972 dans *Le torchon brûle*, journal du Mouvement de libération des femmes, permet de confirmer la singularité de la pratique du chant au sein des groupes de femmes en lutte : contrairement à l'usage politique commun, la chanson n'y est pas seulement un moyen d'expression politique, elle est également le résultat d'une activité créatrice.

Cette inventivité s'exerce précisément sur l'écriture des textes, la règle pour l'accompagnement musical étant au contraire la reprise d'airs connus. Le procédé répond à une logique : le lieu commun musical est instrumentalisé, il sert à faciliter la saisie intellectuelle et mémorielle du message innovant porté par la créativité textuelle. Le répertoire musical est d'ailleurs assez vaste, comme l'a inventorié en 2005 l'historienne Michelle Zancarini-Fournel<sup>751</sup>, de la chanson de variété française aux chants révolutionnaires détournés, en passant par l'opérette. L'air de la *Carmagnole*, chanson révolutionnaire de 1792 parfois attribuée à Mme Roland, est le seul à être utilisé à plusieurs reprises rythmant alors *La Carmagnole de la contraception* en 1972 et *La Carmagnole des femmes* ou la *Chanson des pétroleuses* et *Monsieur Debré aurait voulu* en 1975. À l'inverse, seuls deux airs sont composés pour la circonstance : celui de *La Complainte* écrite en 1970 au sein des Petites Marguerites et principalement par Christiane Rochefort et celui d'*À bas l'ordre bourgeois* ou *Aimons-nous entre femmes* (1971) que l'on doit aux participantes des Perverses Polymorphes.

Si la créativité s'exerce sur les paroles des chansons bien plus que sur la composition musicale, elle façonne cependant également la pragmatique du discours chanté ; le geste manifestaire se fait lui aussi inédit et innovant. Par la gestuelle, il s'agit d'appuyer tout en le traduisant le point de vue des femmes exprimé par les textes. « Chanson de gestes », titre retenu dans le journal du Mouvement par une militante anonyme qui souhaite rendre compte de son expérience et pratique du chant, est polysémique : le texte est en effet une analyse des conditions d'énonciation de *L'Internationale*. Entonnant ce chant révolutionnaire, les manifestants l'accompagnent selon l'usage d'un poing levé : le mouvement corporel est ici qualifié de « geste d'homme ». Le collectif éditorial du *Torchon brûle*, qui publie ce témoignage en 1972, propose une alternative « par dérision » qui sera pourtant reprise par de milliers de manifestantes : une photographie en noir et blanc figure deux mains levées et jointes par les pouces et index formant le dessin d'une vulve. Dans un mouvement de

---

<sup>750</sup> Anonyme, « Chanson de gestes », *Le torchon brûle*, n° 3, [n.d. 1972], p. 24.

<sup>751</sup> Michelle ZANCARINI-FOURNEL, « Stratégies de distinction par la voix et le geste : provocations et violences symboliques des femmes dans les manifestations des "années 68" », in Pierre Bourdin, Jean-Claude Caron et Mathias Bernard (dir.), *La Voix et le Geste : une approche culturelle de la violence socio-politique*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 249. Le travail d'inventaire consigné en annexe (dans cet article p. 261-267) nous a été utile pour préciser les airs d'une partie du corpus que nous avons en commun.

balancier générique, au geste phallique, majoritairement exécuté par des hommes, se substitue un geste vulvaire, exclusivement accompli par des femmes.

« Chanson de gestes » insiste de surcroît sur un patronage littéraire tout en attribuant aux chansons écrites dans le contexte de la lutte des femmes des caractéristiques similaires à son ancêtre médiévale : rédigée en vers, elle narre les exploits de personnages héroïques ou illustres, dans une logique d'exaltation des valeurs martiales. Les chants du MLF sont ceux des guérillères. Cette invagination de l'expression politique dans une pratique si ce n'est littéraire, du moins témoignant de l'exercice d'une littérarité, trouve une première explication dans l'évolution même de la chanson en France qui, depuis la fin des années cinquante et l'œuvre de Boris Vian, est reconnue comme relevant de la poésie<sup>752</sup>. Pourtant, d'après « Sémologie de la chanson<sup>753</sup> », il faudrait distinguer (outre la chanson de divertissement qui n'est pas notre propos ici) la chanson dite « littéraire », « qui manifeste un souci d'art, une originalité dans le discours » de la chanson dite « engagée », « qui veut inciter à l'action (pédagogique, politique, subversive dans les mazarinades, les chansons de lutte et de turlute syndicales, ou qui défend une cause [...])<sup>754</sup> ». L'engagement est alors à entendre non au sens exclusivement sartrien, auquel l'influence du surréalisme sur cette génération s'opposerait d'ailleurs, mais au sens d'« expression artistique au service d'une cause sociale<sup>755</sup> », définition qui correspond avec exactitude à la production chansonnière que nous présentons ici.

Pour autant, cet engagement nous semble bien loin d'être incompatible avec « un souci d'art » ou « une originalité dans le discours ». C'est même en partie grâce à ces caractéristiques que les chants du Mouvement de libération des femmes relèvent de l'engagement : l'expression du point de vue des femmes appelle en effet l'innovation linguistique. L'affirmation d'un sujet femme en position de locutrice et non de délocutrice, au singulier (affirmant un sujet) comme au pluriel (attestant l'existence d'une classe/caste de femmes), en constitue le premier indice. L'usage en position de sujet grammatical de la première personne du pluriel pour référer inclusivement à ce groupe en signale un deuxième.

---

<sup>752</sup> Voir la très complète étude de Lucienne CANTALOUBE-FERRIEU, *Chanson et Poésie des années 30 aux années 60 : Trenet, Brassens, Ferré ou les enfants naturels du surréalisme*, Paris, A.-G. Nizet, 1981, p. 532 *sqq.* Voir également les remarques de Marya Spiropoulou-Leclanche sur la distinction générique que l'on peut opérer entre chanson et poésie, et sur l'inscription de la chanson au sein de la littérature orale : « Ces chanteurs qu'on appelle poètes », in *Pour une esthétique de la littérature mineure*, Luc Fraisse (dir.), Paris, Champion, 2000, p. 235-242.

<sup>753</sup> Robert GIROUX, « Sémologie de la chanson », in *En avant la chanson !*, Robert Giroux (dir.), Montréal, Triptyque, 1993, p. 17-29.

<sup>754</sup> *Ibid.*, p. 23 pour les deux citations.

<sup>755</sup> Lise BIZZONI et Cécile PREVOST-THOMAS (dir.), *La Chanson francophone engagée*, Montréal, Triptyque, 2008, p. 13.



Les néologismes, tel phallocratie\* et ses dérivés – parfois inattendus comme le mot valise phallocons<sup>756</sup> – participent également de ce système innovant comme la vulgarité et l’oralité qui visent à créer un effet de contraste avec les préjugés sexistes relatifs au féminin tout en rendant compte d’une réalité qui est loin d’être bienveillante et secourable pour les femmes.

Au sein du Mouvement, la pratique du chant se maintient certes durant toute la décennie comme le confirme par exemple l’Association Chansons de femmes<sup>757</sup> dont les membres se se réunissent encore en 1977 le vendredi soir au théâtre de l’Air libre<sup>758</sup> ou le recueil des Carabosses, militantes du 11<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, daté de 1978 et conservé à la Bibliothèque Marguerite Durand<sup>759</sup>. Mais la prolificité de l’écriture chansonnière caractérise avec certitude les quatre premières années du Mouvement de libération des femmes, de 1970 à 1973. Sur la cinquantaine de chansons que nous avons recensées, plus d’un tiers a été composé entre 1970 et 1971 et un peu moins de la moitié entre 1970 et 1973. Cette kyrielle marque l’émergence d’un mouvement social et politique avec des manifestations de rue fréquentes durant cette période. Mais elle révèle également que l’exercice d’une créativité littéraire vise à refonder l’expression politique de celles qui s’estiment sans passé et sans histoire<sup>760</sup>. Cet usage du littéraire est corrélé à la forte présence des artistes au sein du Mouvement, notamment au sein du groupe des Petites Marguerites où s’écrivent les premières chansons des années 1970 et 1971.

**Tableau synthétique et chronologique des chansons du Mouvement de libération  
des femmes composées entre 1970 et 1973**

ANNEE	TITRE	SUR L’AIR DE
1970	Le Pouvoir est au bout du phallus	T’en fais pas
1970	La Complainte	***Sur un air original***
1971	L’Hymne du MLF	Le Chant des marais
1971	La Guérilla	La Guérilla
1971	Debré nous n’té ferons plus d’enfants	Brigitte Bardot <i>repris pour</i> Avec les filles je ne sais pas
1971	Nous sommes toutes	La Pègre (sous réserve)
1971	Les femmes mortes	Les Feuilles mortes
1971	La pilule oubliée... ou La Complainte des avortées	Je n’suis pas bien portant
1971	Les Galériennes	Le Galérien

<sup>756</sup> Mot valise forgé à partir du néologisme phallos / phalocrates et du substantif con(s), le tout formant un jeu de mot par l’alliance des sexes masculin et féminin. Le terme est employé dans la chanson *J’aime les filles* (1973) : voir l’annexe « Les Chansons du Mouvement de libération des femmes ».

<sup>757</sup> 123 rue du Faubourg Poissonnière, 75009 Paris.

<sup>758</sup> 3 impasse de la gaîté, 75014.

<sup>759</sup> Recueil des chansons de la décennie destiné à financer la librairie Carabosses (entretien avec Éliane Viennot, 7 août 2013).

<sup>760</sup> « Nous, qui sommes sans passé les femmes, nous qui n’avons pas d’histoire » sont les paroles liminaires de *L’Hymne du MLF*. Voir également le premier chapitre consacré au premier manifeste commun du Mouvement « Libération des femmes : année 0 », *supra* p. 82.

1971	Ménie...	**Air non identifié**
1971	Y'en a ras l'bol de se prosterner	Sixteen tones
1971	À bas l'ordre bourgeois / Aimons-nous entre femmes	***Sur un air original***
1971	La vie en « rose » (version parisienne)	La vie en rose
1971	La vie en « rose » (version marseillaise)	La vie en rose
1971	J'ai le cœur qui bat ou Une vieille goudou	J'ai le cœur qui bat
1971	Au Gay/Gai, vive la rose	Vive la rose
≤1971	La Jeune Garde	La Jeune Garde
1972	La Carmagnole de la contraception	La Carmagnole
1972	Les p'tites femmes des Galeries	Les petites femmes de Pigalle
1973	J'aime les filles	J'aime les filles
1973	Connaissez-vous les torchonnières	Les Lavandières du Portugal
1973	Procès au Portugal	Avril au Portugal
1973	Qui sont ces femmes qui s'avacent	La Veuve joyeuse

C'est au mois de mai 1970 à Vincennes que retentit la première chanson de celles qui s'apprentent à faire émerger le Mouvement des femmes de l'informel. Ouvert depuis le 13 janvier 1969, le Centre universitaire expérimental de Vincennes, cette « université rouge<sup>761</sup> », est le théâtre de diverses manifestations politisées. La majorité des enseignant-e-s y a été recrutée sur des critères d'appartenance à l'extrême-gauche, particulièrement au maoïsme, et les étudiant-e-s y ont non seulement reçu une formation politique, mais encore sont engagé-e-s dans l'action politique. En mai 1970, des femmes, réunies en assemblée générale, s'y font traiter de « mal baisées » par leurs camarades révolutionnaires : ce n'est donc que par frustration sexuelle, selon l'imaginaire de l'époque, que des femmes peuvent souhaiter se mobiliser politiquement. Leur réponse « À bas les souteneurs. On veut se libérer des libérateurs ! » signe l'émergence de l'autonomie d'une lutte des femmes, au motif de l'exploitation, notamment sexuelle. La réplique donne également le ton de cette première chanson, *Le Pouvoir est au bout du phallus*, qui, selon plusieurs sources, a été principalement écrite par Christiane Rochefort. Dévoyant tout en lui faisant référence le slogan de Mao Tsé-Toung « Le pouvoir est au bout du fusil », *Le Pouvoir est au bout du phallus* conteste l'assimilation du phallus à la conquête et à la conservation du pouvoir. La chanson attaque sur le mode satirique les militants d'extrême-gauche qui, tout en se prétendant au service de la cause du peuple, participent de l'oppression (notamment domestique) des femmes.

Le texte des trois chansons suivantes, *La Complainte*, *L'Hymne* et *La Guérilla*, emblématiques du Mouvement de libération des femmes, paraît en 1972 accompagné des partitions dans le troisième numéro du *Torchon brûlé*. Une illustration en arrière-plan figure une femme habillée d'une tunique et d'un pantalon à pattes d'éléphant bordés de fleurs, jouant

<sup>761</sup> L'expression est de Yolande Robveille : *Vincennes, roman noir pour une université rouge*, film de 2008.

de la guitare. Loin d'être anecdotique, le dessin renseigne sur les conditions d'énonciation du chant. La production chansonnière des femmes du MLF s'inscrit dans un cadre festif et créatif, et dans une contre-culture qui n'est pas sans rappeler le mouvement hippie apparu dix ans plus tôt aux États-Unis. « Nous on fait l'amour et puis la guérilla », premiers mots de *La Guérilla*, fonctionnent ici aussi comme une synecdoque de la pragmatique chansonnière et de celle de la lutte des femmes. Sur l'air et le titre d'une chanson de 1965 écrite par Serge Gainsbourg et interprétée par Valérie Lagrange, les femmes en lutte confirment que l'utopie de libération emprunte les codes hippies dont on retrouve le slogan de paix et d'amour (*Peace and Love*) prôné par ces enfants-fleurs (*Flower Children*) aux accents de bacchantes : « On prendra les usines, on prendra les jardins, / On cueillera des fleurs avec nos petites mains, / Et sur nos poitrines on aura du jasmin, / Et on dansera en mangeant du raisin. »

*La Complainte*, *L'Hymne* et *La Guérilla* sont tout à fait exemplaires de la pratique d'une écriture chansonnière et des sujets abordés lors de ces premières années : pratique scripturale collective au sein du groupe d'artistes des Petites Marguerites réunies autour de Christiane Rochefort et Monique Wittig, et dénonciation par l'écriture de l'oppression sociale des femmes. *La Complainte* s'inscrit pleinement dans cette logique militante. Comme nous l'avons précédemment retracé, *La Complainte*, principalement composée par Christiane Rochefort, a été chantée selon deux des manifestantes<sup>762</sup> durant les deux heures et demie de garde à vue qui ont suivi la manifestation de l'Arc de Triomphe, le 26 août 1970. Conforme à sa tradition littéraire et populaire, la complainte présente une destinée affligeante : une femme qu'une éducation différente destine à « repeupler la nation » et à prendre bon soin du ménage (elle s'incarne en Josyane Rouvier dans *Les Petits Enfants du siècle*), est chassée par l'homme à qui elle a « donné » sa virginité ; mère célibataire, elle décide l'infanticide – l'enfant est une fille –, puis se suicide par pendaison. Les sept strophes déploient l'argument pathétique du refrain, « une femme c'est fait pour souffrir ».

Si *La Complainte* narre le récit d'une vie d'opprimée, *L'Hymne du MLF* constitue le premier appel à la lutte collective et la première expression d'une sororité : « Ensemble on nous opprime, les femmes, / Ensemble révoltons-nous. » Et c'est véritablement dans et par le collectif que l'écriture chansonnière se constitue. *L'Hymne du MLF* et *La Guérilla* ont en effet été composées un soir de mars 1971 au sein du groupe des Petites Marguerites. Tel qu'en

---

<sup>762</sup> Françoise FLAMANT, *À tire d'elles*, op. cit., p. 152. Le récit qu'en fait Namascar Shaktini/Margaret Stephenson a été confirmé par Cathy Bernheim lors de notre entretien, le 24 février 2012. L'anthologie *Mouvement de libération des femmes en chansons : histoire subjective 1970-1980*, réalisée par Marie-Jo Bonnet d'après une idée de Josy Thibaut et avec l'aide de Jocelyne Lamblin et Catherine Deudon date cependant la composition de la fin de l'année 1970.

témoigne Josée Contreras dans « 40 ans de MLF en chanson<sup>763</sup> », la réunion qui se tenait ce soir-là chez Monique Wittig était destinée à préparer le rassemblement du 28 mars 1971 au Square d'Issy-les-Moulineaux, en mémoire et en l'honneur des femmes de la Commune de Paris. Le centenaire de la Commune de 1871 s'accompagne en effet à cette époque d'une valorisation d'un patrimoine de chansons et poèmes révolutionnaires. Les deux premiers vers de *L'Hymne* – « Nous qui sommes sans passé les femmes, / Nous qui n'avons pas d'histoire » – répondent à l'absence<sup>764</sup> de patrimoine par une créativité contemporaine de la célébration. À cette réunion dont les traits caractéristiques sont en partie ceux de l'atelier d'écriture, participent une dizaine de femmes, dont Monique Wittig, Hélène Rouch, Cathy Bernheim, Catherine Deudon, M.-J. Sinat, Gille Wittig, Antoinette Fouque et Josiane Chanel.

Josy Thibaut se souvient ainsi avoir proposé l'air sur lequel serait chanté l'hymne, *Le Chant des marais*, que toutes connaissaient sans pour autant savoir l'histoire<sup>765</sup> qu'elles réactivaient par ce choix : « Car, si opprimées que nous estimions être, il ne nous serait pas venu à l'esprit de nous identifier aux résistants antinazis et juifs, aux défenseurs de la République espagnole ou aux millions de victimes des totalitarismes ». La référence remplit cependant parfaitement son office, pour celles qui appellent les femmes tenues en esclavage à se libérer de leurs chaînes. Le destinataire collectif du message politique (*les femmes*) est ici en adéquation parfaite avec un mode de composition collégial. Ce mode collégial est le même que celui des slogans ou des tracts : « nous le faisons à toute allure. On était assises par terre, tout le monde parlait en même temps, certaines notaient, les propositions fusaient dans le brouhaha, étaient reprises, transformées, complétées, ou abandonnées.<sup>766</sup> » À l'instar de *L'Hymne*, les chansons du MLF, composées par des militantes de la cause des femmes, témoignent donc pour la plupart d'une auctorialité plurielle.

---

<sup>763</sup> Josée CONTRERAS, entretien avec Martine Storti, Le Hall de la Chanson (Centre national du Patrimoine de la Chanson, des Variétés et des Musiques actuelles), en partenariat avec l'association « 40 ans de mouvement » et le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, « 40 ans de MLF en chanson », [http://www.lehall.com/evenement/femmesenchansons/mlf/mlf\\_01.htm#70](http://www.lehall.com/evenement/femmesenchansons/mlf/mlf_01.htm#70)

<sup>764</sup> Absence résultant à l'époque de celle de travail des sources : on sait que les militantes du Mouvement de libération des femmes sont revenues à plusieurs reprises sur cette affirmation pour la nuancer, les femmes ayant bien un passé dont il fallait à cette époque *faire* l'histoire. L'histoire des femmes, en tant que domaine de recherche, prend d'ailleurs son essor en France à la suite de l'impulsion donnée par la lutte des femmes.

<sup>765</sup> Composé en 1933 par trois déportés politiques dans le camp d'internement allemand de Börgermoor, *Le Chant des marais* ou *Chant des déportés*, avait en effet été repris par des détenus dans d'autres camps de concentration mais encore par les Brigades internationales, se battant aux côtés des Républicains contre les rebelles nationalistes lors de la guerre civile espagnole.

<sup>766</sup> Josy THIBAUT, entretien avec Martine Storti, *op. cit.*

Il peut paraître tentant de s'accorder à Françoise d'Eaubonne, elle-même parolière au sein du FHAR<sup>767</sup>, pour laquelle « [a]rme de combat et outil de désintégration, chaque chanson du MLF s'applique dans une circonstance spéciale, en dehors de quelques-unes qui sont des chants de fêtes et de déclaration<sup>768</sup> ». Véritablement offensives, les chansons du Mouvement sont effectivement souvent écrites pour la circonstance militante mais ne se comprennent cependant pas uniquement au regard de celle-ci. Force est en effet de constater à la lecture des textes de ces premières années que certains thèmes s'avèrent tout aussi récurrents que fédérateurs. L'exploitation domestique, et sa dénonciation, apparaît par exemple dès les premières chansons et constitue le jalon initial de la contestation. Loin de s'inscrire dans la circonstance, la prise de conscience, au creuset du marxisme, d'une subordination de la force de travail des femmes révèle l'esprit même de la lutte qui réunit des milliers de femmes au sein du Mouvement.

C'est ensuite dès 1970, les moyens préventifs et curatifs de la grossesse non désirée – la contraception et l'avortement – qui motivent la plupart des chants, comme en attestent par exemple *La Complainte* (1970) de Christiane Rochefort, *Debré nous n'te ferons plus d'enfants* (1971), *Nous sommes toutes* (1971), *Les femmes mortes* (1971), *La pilule oubliée* (1971), *Les Galériennes* (1971), etc. La bataille pour la légalisation de l'avortement en France devient le fer de lance du Mouvement naissant. En 1971 paraît dans *Le Nouvel Observateur* le *Manifeste des 343* femmes qui déclarent avoir avorté, parmi lesquelles figurent Simone de Beauvoir, Christiane Rochefort, Monique Wittig ou encore Antoinette Fouque. Le texte fait date et inaugure une mobilisation sans faille jusqu'à l'adoption de la loi Veil en 1975, puis soutenue jusqu'en 1979, date de la prorogation de la loi. Significatives d'une cause d'importance et de longue haleine, les chansons scandent au fil de la décennie le constat d'une discrimination et d'une souffrance, les améliorations obtenues par la mobilisation des femmes tout comme les obstacles qui s'opposent encore à une véritable disposition par les femmes de leur propre corps.

L'autre versant de cette libération sexuelle revendiquée constitue un troisième thème fédérateur dès les premières années et pour l'ensemble de la décennie. Dans ce cadre, et contrairement à leur homologues masculins, c'est moins la jouissance que chantent les femmes que le constat fréquent d'une non-jouissance et de la nécessité d'une libération. *Y'en a ras le bol de se prosterner* (1971) est ainsi représentative du refus de la domination

---

<sup>767</sup> On se reportera pour plus de détails sur le Front homosexuel d'action révolutionnaire et le rôle de l'écrivaine Françoise d'Eaubonne au sein de celui-ci au chapitre III « Homosexualité et lesbianisme ».

<sup>768</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Histoire et Actualité du féminisme*, op. cit., p. 328.

sexuelle (« [...] de vous messieurs on peut se passer / Et jouir enfin sans être humiliées / [...] Y'en a ras l'bol d'être mal baisées / Par des mecs imbus de leur supériorité ») alors que *J'aime les filles*, écrite à l'occasion de la Foire des femmes qui se déroule le 17 juin 1973 à la Cartoucherie de Vincennes, révèle le lien tissé entre cette la libération de la sexualité et celle du corps féminin en général (« Les yeux la bouche les seins le cul / Du corps en miettes on n'en veut plus / Retrouvons-nous et jouissons / De notre corps comme nous voulons »). De cette réappropriation sexuelle, si ce n'est corporelle, provient l'inscription d'un choix possible de sexualité au-delà de la contrainte à l'hétérosexualité, et la célébration d'une homosexualité qui irrigue une partie du corpus de ces premières années.

Françoise d'Eaubonne écrit d'ailleurs à cette époque des chansons pour le FHAR qu'elle a contribué à fonder. Sur l'air de *La Mauvaise Réputation* de Brassens, elle compose un hymne qui est chanté lors de la manifestation du 1<sup>er</sup> mai 1971 :

Tout le monde se rue sur nous  
Mais notre patience est à bout ;  
Qu'on aime une fille ou un gars  
Cela ne vous regarde pas ;  
Il faudra vous faire un' raison d'la chose :  
Nous ne port'rons plus le triangle rose !  
Au grand jour nous apparaissions  
Et vive la révolution !

Les lesbiennes qui participent à la manifestation entonnent cependant une version différente qui révèle les enjeux spécifiques de la lutte des femmes homosexuelles. Dans cette seconde mouture, la référence au système concentrationnaire nazi et à la persécution des homosexuels disparaît (contrairement aux relations sexuelles entre hommes, aucun texte en Allemagne nazie ne condamnait les actes sexuels entre femmes) alors que le refus de la contrainte à l'hétérosexualité apparaît explicitement, liée de surcroît à la visée révolutionnaire :

Paraît que nous faisons pitié  
Parce qu'en notre lit douillet  
Nous n'acceptons pas, selon l'us  
De loger chez nous un phallus ;  
Nous nous moquons bien, cependant des hommes  
Quand nous sommes deux à croquer la pomme ;  
Au grand jour nous apparaissions  
Et vive la révolution !

Traduisant tout en les véhiculant les causes que défendent les femmes en lutte et qui les mobilisent au sein du Mouvement de libération, et par rebond au sein du FHAR, les chansons écrites lors des premières années se signalent comme autant d'éclats de littérature, encouragés par des pratiques d'ateliers d'écriture collective auxquels participent plusieurs

écrivaines. Mais loin d'être uniquement un moyen, les chansons font aussi partie, par la créativité dont elles témoignent, du message politique transmis haut et fort au cours des manifestations de rue : les femmes s'affirment publiquement comme *sujets* d'un discours innovant et, collégialement, comme autrices de textes inédits.

### C. *Quand Le torchon brûle*

Les tracts et les chansons, dont la périodicité est aléatoirement liée à la circonstance, se voient rapidement complétés d'une publication périodique dont la visée est à la fois de diffuser plus efficacement les informations et les textes produits entre les femmes du Mouvement mais également de donner un lieu textuel commun aux militantes. Le numéro zéro du journal du Mouvement de libération des femmes paraît ainsi en décembre 1970 en encart au premier numéro du journal *L'Idiot Liberté*. La couverture en couleur de cet encart, sous-titré « La révolution des femmes : le torchon brûle », figure la statue de la liberté armée d'une mitraillette. Le journal est dirigé par Jean-Edern Hallier, patronné par Simone de Beauvoir et financé par Sylvina Boissonnas. Seule livraison paginée et datée en format 20,5 x 27,5 dans une série de sept numéros dont les six suivant adoptent le format A3, ce numéro zéro intitulé « Le torchon brûle » arbore une couverture artisanale et colorée non signée mais de Gille Wittig, représentant une foule de têtes juxtaposées en écailles. L'inscription placée en bas à gauche de la première de couverture « 1 milliard 1/2 » accompagne l'illustration et annonce le propos liminaire de « Combat pour les femmes : Lettre au monstre qui est en moi-même » : les femmes, loin d'être une *minorité* opprimée, sont également assez nombreuses pour s'unir dans la lutte.

Ce numéro donne à lire 23 pages de textes divers et de dessins en noir et blanc ; si aucun d'entre eux n'est attribué à une autorité<sup>769</sup>, conformément à l'usage de l'anonymat propre aux débuts du Mouvement, on retrouve parmi les contributrices de ce premier *Torchon brûle*, Leslie Kaplan avec « Les femmes<sup>770</sup> », Cathy Bernheim avec « Pourquoi je suis dans la lutte des femmes », Christiane Rochefort avec « La politique de l'avortement » et la traduction de « La Politique du travail ménager » de Pat Mainardi, ou Misha Garrigue pour une série de dessins consacrés à l'oppression. Ce numéro de lancement est donc plus

---

<sup>769</sup> À l'exception de « La Politique de travail ménager », texte déjà paru de Pat Menardi, et traduit pour l'occasion par Christiane Rochefort (la traduction n'étant pas attribuée).

<sup>770</sup> Ce texte est la seule contribution de Leslie Kaplan, alors proche de VLR, au Mouvement de libération des femmes. À cette époque, elle était de nouveau établie en usine à Mantes-la-Jolie : « Les femmes » a été écrit dans la roulotte où elle vivait. Pour l'écrivaine, il s'agit bien rétrospectivement d'un texte militant mais elle y voit aussi, et comme nous, quelque chose du style littéraire qui s'incarne dès *L'Excès-l'usine*. Son projet, encore aujourd'hui, est de saisir à la fois l'aliénation extérieure à l'individu-e et comment l'individu-e l'intériorise (Entretien personnel avec l'autrice le 12/03/2013).

particulièrement placé sous le signe des Petites Marguerites même s'il accueille une proche de Vive la Révolution (Leslie Kaplan).

Ce numéro zéro d'un journal qui n'existe pas encore se signale également par la place accordée, telle une mise en abyme, à la prise de parole des femmes, laquelle constitue déjà l'amorce d'une lutte. L'ensemble des textes l'atteste : le poème « La rue c'était leur monde » s'achève sur la prophétie de la fin du mutisme des femmes, alors que dans « À nous la parole » l'une des contributrices se réjouit que la première personne du pluriel serve enfin inclusivement aux femmes. Longtemps tenues de se taire, les femmes du numéro – si ce n'est Christiane Rochefort publiée depuis une vingtaine d'années – semblent s'accorder sur le refus de l'éternel féminin et du mythe que constitue la femme tout en constatant la spécificité d'un langage des femmes opprimées.

La « Lettre au monstre qui est en moi-même » donne ainsi à lire une adresse qui rappelle à toute femme qu'elle *est* car « sa situation d'opprimée à travers les siècles a fait d'elle le véhicule d'un langage dominé mais vivace<sup>771</sup> » et que ce langage est une « arme » et un « espoir ». Explicitant la cause de son militantisme, Cathy Bernheim affirme quant à elle dans « Pourquoi je suis dans la lutte des femmes » que « nous [femmes] utilisons le langage des hommes pour essayer de faire passer un discours qui nous est propre. » Aux prémices du Mouvement, à la fin de 1970, il paraît donc évident que les femmes ont un discours *spécifique* et *différent* à tenir, non en tant que femmes mais en tant qu'opprimées. L'objectif de la participation au Mouvement des femmes devient alors aussi de « cherche[r] ensemble un langage qui nous appartienne un peu, une parole, une expression un peu vivantes.<sup>772</sup> » Enfin, le propos assumé dans « À nous la parole » confirme l'innovation que constitue un journal de femmes par des femmes et pour des femmes en lutte.

C'est à partir de cette première publication qu'est lancée, lors d'une assemblée générale en décembre 1970, l'idée d'un journal pérenne, telle que la diffuse dans le bulletin n° 2 « Libération des femmes<sup>773</sup> » une certaine Annette, sans doute Annette Levy-Willard qui fait partie des dirigeantes de VLR (Vive la révolution). Si les femmes du Mouvement, dit-elle, écrivent dans plusieurs journaux comme *L'Idiot*, *Le Nouvel Observateur*, *Tout*, *Actuel*, *Partisans*, *J'accuse* ou encore *Pop*, leurs textes servent de « caution “d'actualité” » d'une part, et surtout sont tenus de « s'inscrire dans le cadre politique des journaux gauchistes, dans

---

<sup>771</sup> Anonyme, « Combat pour les femmes : Lettre au monstre qui est en moi-même », *Le torchon brûle* n° 0, décembre 1970, p. 2 pour les trois références.

<sup>772</sup> Cathy BERNHEIM, « Pourquoi je suis dans la lutte des femmes », *Le torchon brûle*, n° 0, *op. cit.*, p. 19 pour les deux citations.

<sup>773</sup> Fonds Anne Zelensky, boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand.



leur style et leur public<sup>774</sup> ». C'est donc d'une triple contrainte que fait état Annette et que l'on pourrait résumer ainsi : la ligne éditoriale politique et stylistique du journal est conditionnée par les lecteurs à laquelle elle s'adresse. Or c'est de cet horizon d'attente que part la militante pour motiver la création d'un journal qui soit propre au Mouvement, non en premier lieu des textes qui trouveraient à s'y diffuser. « Je suis persuadée que si on s'adressait aux femmes » écrit-elle, « à toutes les femmes et non aux lecteurs de X ou de Y, nos articles seraient plus vrais, plus pensés, moins complaisants (au sens d'autosatisfaction de ce qu'on dit) ».

Si la signature est celle d'Annette Levy-Willard, c'est ici tout le groupe des « souris papivores<sup>775</sup> », des « filles de VLR » (Vive la révolution<sup>776</sup>), qui se dessine derrière ce simple prénom. Les féministes de ce groupe maoïste ont rejoint les premières militantes du Mouvement après la manifestation de l'arc de Triomphe en août 1970. Lors de la dissolution de VLR en avril 1971, elles se fondent alors dans le mouvement, en rejoignant le groupe qui se forme autour d'Antoinette Fouque : c'est le cas de Nadja Ringart, Françoise Picq, Annette Levy-Willard, Juliette Kahane, mais aussi plus durablement de Sylvina Boissonnas. Elles sont quelques femmes de ce groupe, parmi la douzaine à l'origine du *Torchon brûle* et leur participation n'est pas une coïncidence : Vive la Révolution s'est en effet doté d'un journal homonyme placé sous la direction éditoriale de Luc Pitoëff de novembre 1969 au milieu de l'année 1970. Celui-ci devient *Tout !* (surtitré *Tout ce que nous voulons : Tout !*, en référence au mot d'ordre des ouvriers de l'usine Mirafiori de Fiat à Turin en 1969<sup>777</sup>) dirigé par Jean-Paul Sartre à partir du 23 septembre 1970 et pour dix-sept numéros jusqu'au 29 juillet 1971.

Le journal de VLR se signale par une maquette très avant-gardiste (dans laquelle domine la partie iconographique), un ton très libre et très virulent, qui l'inscrit au sein du mouvement de la presse *underground*<sup>778</sup>. *Tout !* témoigne également d'une rupture épistémologique : partir de soi pour penser et faire la révolution. Dès la première année de *Tout !* les militantes qui se revendiquent également féministes investissent le journal de leur double lutte. Sont abordés des thèmes polémiques, notamment le féminisme et l'homosexualité. Parce que la part des écrits de femmes restent minimales dans *Tout !*, les

---

<sup>774</sup> Toutes les citations sont extraites du *Bulletin*, n° 2, « Libération des femmes ».

<sup>775</sup> Voir Nadja RINGART « L'éclosion des fleurs », in *Les années 1968, un monde en mouvement : nouveaux regards sur une histoire plurielle, 1962-1981*, [présenté par la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine], Paris, Éd. Syllepse ; Nanterre, BDIC ; Paris, Musée d'histoire contemporaine, 2008, p. 208.

<sup>776</sup> Voir pour une présentation de ce groupe le premier chapitre « À l'origine du MLF », *supra* p. 63.

<sup>777</sup> Voir Nanni BALESTRINI, *Nous voulons tout : roman*, traduit de l'italien *Vogliamo tutto : romanzo* par Pascale Budillon, Seuil, 1973.

<sup>778</sup> Sur la presse *underground* internationale, voir Jean-François Bizot dans *Free press, la contre-culture vue par la presse underground*, Paris, Actuel, Panama, 2006, 256 p.

militantes nourrissent le projet de créer leur propre journal mais, dans l'attente, continuent de participer à celui de Vive la Révolution, tirant d'ailleurs le substrat précieux d'un apprentissage éditorial.

C'est dans ce contexte que se comprend donc également l'appel à la création d'un journal autonome lancé par Annette Levy-Willard. Pour y parvenir « il faudrait se faire violence, lutter contre une tendance à l'introversion, du travail artisanal d'un tract tous les trois mois, à la passivité, dire plus fort et plus loin (eh oui, la province) ce qu'on se dit entre les 4 murs de la rue des Canettes<sup>779</sup> ». Si l'artisanat constitue une des spécificités durables de la fabrication comme de la diffusion des écrits du Mouvement, les femmes qui acceptent de relever le défi du journal souscrivent aux deux impératifs énoncés : manifester par l'écrit l'extériorisation des débats parisiens et s'inscrire dans la contrainte d'une productivité et d'une publication régulière. On perçoit alors dans quelle mesure le journal est vécu comme une étape consécutive à l'écriture fragmentaire que sont les tracts, les chansons ou les comptes rendus de réunions mais également comment il est envisagé comme un moyen de leur offrir une plus large diffusion. C'est dans cette double perspective que naît véritablement le premier journal autonome et autofinancé du Mouvement « dans un tourbillon de rires, dans la joie tonique que donne un premier geste quand on a toujours ou longtemps été privée de le faire.<sup>780</sup> »

Le titre qui apparaît dans le numéro de lancement suivi d'un point d'exclamation est conservé par la suite sans ponctuation mais suivi d'un éloquent « menstruel » qui annonce la coloration *femmes* du journal tout en inscrivant, par la référence, la provocation au cœur de son projet de diffusion. On raconte que le titre fut initialement retenu par tirage au sort : une série de propositions inscrites chacune sur un morceau de papier fut placée dans un chapeau par les femmes qui participèrent à sa création. Du chapeau, on tira « Le torchon brûle ». Accessoire et symbole de la ménagère, le torchon signale à la fois que la lutte des femmes passe par la prise de conscience de leur oppression domestique<sup>781</sup> mais aussi que le journal du Mouvement, édité par des intellectuelles parisiennes, cherche à informer *toutes* les femmes. À cette époque, « le torchon brûle » ne signifie en effet plus seulement « la torche brûle » comme originellement, même s'il n'est pas interdit d'entendre malgré tout dans l'expression

---

<sup>779</sup> *Ibid.*

<sup>780</sup> Marie [DEDIEU], « Quand on tissait le premier torchon », *Des femmes en mouvements*, n° 2, février 1978, p. 33.

<sup>781</sup> Au cœur de la théorie fondatrice de « L'ennemi principal » de Christine Delphy (« Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*) mais également déjà des considérations de Monique Wittig dans « Combat pour la libération de la femme » (*L'Idiot international*, *op. cit.*), l'oppression domestique est aussi un thème récurrent du numéro zéro.

l'imaginaire de la révolte et la lumière de l'information pour un journal qui se veut un relais entre les femmes du mouvement. Si le torchon *brûle*, c'est bien évidemment parce que les femmes en colère et en révolte se servent de l'accessoire de l'oppression domestique comme signe de leur opposition politique : le privé rejoint déjà le politique ici.

Le titre témoigne enfin de la fusion de deux imaginaires : celui du torchon de la ménagère et celui du torchon, écrit de piètre qualité, que peut être le journal de presse, d'autant plus que l'équipe qui préside à sa réalisation s'inscrit dans la bravade des attentes d'une société bourgeoise et patriarcale, tout en travaillant sur la forme même du journal que le collectif détourne de toute forme sérieuse : les metteuses en page sont muées tant par la contrainte d'une réalisation artisanale que par la volonté idéologique de créer autrement. En ce sens, lorsque les militantes racontent « comment les femmes torchonnent<sup>782</sup> », elles associent de la même façon l'usage ironique du cliché (parce que les femmes ne sauraient produire des textes de valeur, et que leur fonction est celle de l'entretien du ménage), et le goût de la révolte belliqueuse puisque torchonner, c'est avant tout battre (quelqu'un).

L'anonymat caractérise l'ensemble des textes divers et des illustrations qui figurent dans cette série de six numéros. La réflexion menée sur la signature est un des apports les plus fondamentaux du Mouvement de libération des femmes, ce dont témoigne *Le torchon brûle* durant les premiers mois du Mouvement : l'anonymat qui traduit l'expression collective des femmes en lutte et sa non récupération par une ou plusieurs individus, y est privilégié, au même titre que la mention du simple prénom vaut critique de l'imposition de nom de famille par le père ou le mari. Mais, très rapidement, l'absence de signature fait débat et devient objet de critique. Cette remise en cause de l'anonymat accompagne le développement et l'affermissement des différentes tendances au sein du Mouvement de libération des femmes, comme en témoigne le texte, signé ironiquement X, dans *Le torchon brûle* n° 4 en 1972 : « parfois il [l'anonymat] peut traduire la pensée d'une seule personne, laquelle, grâce à l'anonymat même, arrive à faire passer sa pensée à elle comme étant la pensée commune à un groupe ou mieux encore comme appartenant à toute une majorité, à tout un mouvement.<sup>783</sup> » On voit ainsi que l'ossification et l'incompatibilité progressive de certaines veines (groupes ou tendances) s'accompagnent du refus d'une réception faussée parce que unitaire des positions diverses. Dès lors, ce qui est craint, paradoxalement, c'est que l'anonymat permette la récupération de tout un mouvement par une seule.

---

<sup>782</sup> « Comment les femmes torchonnent », *Le torchon brûle*, n° 3, *op. cit.*

<sup>783</sup> *Le torchon brûle*, n° 4, 1972, [n. p.], repris dans Cathy BERNHEIM, Françoise PICQ, Liliane KANDEL et Nadja RINGART, *Mouvement de libération des femmes*, *op. cit.*, p. 135-136.

*Le torchon brûle*, dans sa facture, se doit d'être le signe d'une pluralité effective. Conçu comme un bulletin de liaison, il annonce les réunions, les groupes, les initiatives mais accueille également tout type de texte produit par une femme en lutte. Ainsi que s'en souvient Nadja Ringart, participante au collectif éditorial, le journal se fait véritable reflet du Mouvement de libération des femmes :

À l'image de la formidable diversité du mouvement féministe on y trouvait un mélange d'articles très différents : des témoignages personnels et des déclarations théoriques, des chansons drôles et des cris de révolte. La ligne directrice était la liberté d'invention. Pour mon plus grand bonheur la forme et le fond y étaient traités en harmonie. Des dessins côtoyaient des textes plus classiques et des passages manuscrits s'inséraient joyeusement entre les autres.<sup>784</sup>

On y trouve en effet des récits personnels, des lettres, des chansons, des poèmes, des slogans, de tracts, des comptes rendus, des déclarations collectives, des publicités détournées, des définitions de dictionnaire malmenées, des dessins, des photographies, etc. L'inventaire des genres mobilisés au sein des livraisons successives permet d'ailleurs de saisir une des spécificités de cette production textuelle foisonnante et diversifiée : la difficulté à établir une typologie cohérente, les frontières entre les types devant en théorie se démontrer étanches. Les témoignages personnels sont nécessairement des analyses politiques sur le modèle du récit de prise de conscience, les comptes rendus d'actions manifestaires des récits circonstanciés des opérations comme des doutes, les poèmes et les chansons des appels à la lutte politique.

Les textes littéraires y figurent en bonne place et mériteraient d'ailleurs une analyse plus détaillée que celle que nous pouvons leur accorder ici. Comme c'était déjà le cas au sein du manifeste « Libération des femmes : année 0 », *Le torchon brûle* se signale non seulement par la présence de formes littéraires diffusant un message politique mais encore par l'affirmation même de la littérature (et de ses objets) comme matière première de la lutte. Ainsi, le deuxième numéro, publié en 1971, affiche en couverture un poème anonyme signant le passage nécessaire et revendiqué d'une femme délocutrice, objet du discours de l'autre en littérature, à une femme locutrice sujet de son propre discours :

Je suis celle que chantent les poètes, — L'interminable source où puise le génie, — L'Apparition, la madone, l'égérie, — Celle qui suscite le rêve, qui purifie l'eau trouble, — Je suis le creuset, la matrice, — La vasque d'où jaillit le vers triomphant, — Où résonne l'image de musique ; — Je suis celle qui enfante, qui maternelle, — Celle qui enchante, l'omniprésente — Les

---

<sup>784</sup> Nadja RINGART, « La jupe et le pantalon », *Le blog de mai*, [http://mai68.over-blog.org/pages/La\\_jupe\\_et\\_le\\_pantalon\\_Nadja\\_Ringart-682395.html](http://mai68.over-blog.org/pages/La_jupe_et_le_pantalon_Nadja_Ringart-682395.html), p. 4.

hommes me pleurent et me désirent, — Les poètes me crient et me soupirent,  
— Tous me portent aux nues..... Mais je ne suis pas entendue. — Je suis  
parlée mais je ne parle pas, — Je suis écrite, mais je n'écris pas, — Je suis  
peinte, dépeinte, sculptée, — Le pinceau et le ciseau me sont étrangers. —  
Nul n'entend mes cris silencieux, - Ne voit ma bouche béante et muette, —  
Mes doigts crispés, mes mains ouvertes, — Mes larmes de pierre, mon cœur  
saigné<sup>785</sup>... Je suis celle qui n'a pas de langage, — Celle qui n'a pas de  
visage, celle qui n'existe pas..... La femme..... Je suis celle que  
chantent les poètes, [...] <sup>786</sup>

La femme, nous apprend le poème, est un mythe forgé par d'autres que les femmes. Dans un geste d'inscription paradoxal, le sujet *féminin* du poème — « Je suis celle » — prend ici la parole pour dénoncer son statut d'objet mythique et mutique. Véritable Cassandre jusqu'au jour où la publication lui permet d'être enfin entendue, la voix poétique qui forge la couverture du numéro (dans un geste scriptural et artistique donc) est tout aussi constatative — de l'exclusion des femmes de la création artistique — qu'illocutoire, signant leur entrée en littérature.

Délaissant provisoirement l'enjeu littéraire pour revenir à l'histoire de ce collectif éditorial, il nous faut préciser que, dans l'empressement de la publication, aucune des livraisons ne sera datée. Les événements relatés permettent cependant de saisir quelques repères antérieurs comme novembre 1971 pour le n° 3, mai 1972 pour le n° 4, janvier 1973 pour le n° 5. Ainsi on peut estimer les dates de publications suivantes<sup>787</sup> : le n° 1 en mai 1971, le n° 2 entre le 7 juin 1971 et octobre 1971, le n° 3 entre le 26 janvier et le 2 février 1972, le n° 4 au deuxième trimestre 1972 (avant le 25 juin), le n° 5 après le 20 janvier 1973<sup>788</sup> et le n° 6 en 1973. Dès le n° 1, Marie Dedieu en devient la directrice de publication. Selon son propre récit, ce choix marque la volonté de faire césure avec la pratique gauchiste du « nom comme bouclier contre la répression<sup>789</sup> », à l'instar par exemple de Sartre pour *Tout !*, journal de Vive la Révolution. Marie Dedieu<sup>790</sup> du nom de son époux artiste peintre, Gaspar François

---

<sup>785</sup> Saigné ou saigne.

<sup>786</sup> Texte également repris par la suite sous forme de chanson.

<sup>787</sup> Sauf erreur de notre part, cette tentative de datation est inédite. Nous remercions Nadja Ringart pour le concours qu'elle nous a apporté.

<sup>788</sup> Catherine Écarnot dans sa thèse consacrée à Monique Wittig date la parution du n° 5 de juillet 1972 (voir Catherine ÉCARNOT, *L'Écriture de Monique Wittig : à la couleur de Sappho*, Paris Budapest Torino, l'Harmattan, 2002, p. 205). Cette date est amendée par Nadja Ringart qui situe la parution nécessairement après le 20 janvier 1973 et Marie-Jo Bonnet qui a réalisé la mise en page du texte inédit de Wittig paru dans ce numéro (entretien personnel avec Nadja Ringart et Marie-Jo Bonnet le 15/01/2013).

<sup>789</sup> Marie [DEDIEU], « Quand on tissait le premier torchon », art. cit., p. 33.

<sup>790</sup> Entretiens personnels avec Nadja Ringart, le 30/10/2012, Claudine Mulard le 01/02/2013 et Juliette Kahane les 26/02 et 01/03/2013. Nous remercions tout particulièrement Claudine Mulard pour les documents qu'elle a souhaité nous transmettre, notamment le discours prononcé par elle lors de l'« Hommage national aux victimes du terrorisme », présidé par François Hollande, Président de la République, à l'Hôtel des Invalides, à Paris, le 19 septembre 2012.

Dedieu, est comédienne. Elle a étudié le théâtre auprès d'Antoine Bourseiller au Centre dramatique du Sud-Est et a joué sur scène comme sur grand écran<sup>791</sup>. En avril 1971, un mois avant la parution du n° 1 elle est parmi les signataires du « Manifeste des 343 ». À peine un mois après la parution du premier numéro, le 11 juin 1971, alors qu'elle est au volant de la voiture d'Antoinette Fouque, elle survit à un accident qui brise sa carrière et la laisse paralysée. Dès le n° 2 (juin-octobre 1971), Marie Dedieu – alors alitée suite à son accident – doit faire face à la justice. Elle est en effet accusée nominalement<sup>792</sup>, en tant que directrice de publication du journal, d'outrage aux bonnes mœurs : deux photographies montrant un sexe féminin, ouvert au regard de surcroît excité pour le second cliché, et un article traduit de l'américain « Le con est beau ! » déchaînent la tentative de censure.

Pendant ces trois premières années, le journal existe et se maintient pourtant sur la base de la collectivité et du volontariat<sup>793</sup> : il est ouvert à toutes celles qui ont envie d'écrire et qui le peuvent. Malgré de réguliers appels à contribution en direction de la province, l'équipe éditoriale, même fluctuante, reste principalement parisienne, à l'instar du Mouvement lui-même ; le n° 4 est cependant réalisé par des groupes de Toulouse alors que le n° 6 est intégralement pris en charge par des groupes de Rouen. Dès le premier numéro est abordée la question de la diffusion<sup>794</sup> et du financement. La production est financée par la collecte entre les femmes du Mouvement et la vente d'entretiens à la presse. La diffusion est militante (15 000 exemplaires) et professionnelle par la NMPP<sup>795</sup> (35 000 exemplaires)<sup>796</sup>. Alors que le n° 1 témoigne d'une attention portée à la fabrication et à la diffusion (« Comment on a fait le journal, comment il se vend »), le n° 2 s'intéresse plus précisément à la composition du collectif éditorial et souhaite s'affranchir de l'une des craintes récurrentes au sein du Mouvement, celle de la prise de pouvoir (« Nous sommes l'équipe du deuxième Torchon... »), le troisième numéro revenant à travers « Comment les femmes torchonnent » sur la fabrication des deux premiers. Le deuxième numéro est également l'occasion inédite, et cela nous semble lié à la question du pouvoir, d'une sélection des textes face à l'afflux de

---

<sup>791</sup> En 1967, Marie Dedieu a obtenu un rôle dans la pièce de François Billetdoux *Silence ! L'arbre remue encore* qu'Antoine Bourseiller présentait au festival d'Avignon. Elle passe de la scène au grand écran avec *Vent d'Est*, réalisé à l'été 1969 par Jean-Luc Godard et Jean-Pierre Gorin. François Truffaut lui donne un rôle plus modeste dans *Domicile conjugal* où elle interprète une prostituée.

<sup>792</sup> Ainsi que Françoise Martin qui était la signataire du chèque permettant le financement du numéro.

<sup>793</sup> Voir Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes*, op. cit., p. 41-43.

<sup>794</sup> Hélène Rouch et M.-J. Sinat se chargent de la diffusion du *Torchon* à partir de l'automne 1971, mais également des comptes. Toutes deux ont participé aux réunions des Petites Marguerites. Hélène Rouch fait partie du groupe qui se réunit autour d'Antoinette Fouque. Avec Nadja Ringart et Josée Contreras, elles s'occupent également des réponses aux lectrices et lecteurs.

<sup>795</sup> Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne.

<sup>796</sup> Voir également Françoise PICQ, *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, Brest, Éditions-dialogues.fr, 2011, p. 143-153 et 244-246.

propositions. L'équipe doit ainsi faire l'expérience du compromis entre l'éthique du Mouvement qui invite toute femme qui s'exprime à être publiée et l'exigence éditoriale qui se doit d'opérer une sélection pour des raisons de lisibilité mais également de financement<sup>797</sup>.

Proche d'Antoinette Fouque, la directrice de publication du *Torchon brûle*, Marie Dedieu, participe à ce que l'on n'appelle pas encore Psychanalyse et Politique alors que quelques mois plus tôt le n° 0 porte les couleurs des Petites Marguerites. Cette coprésence pacifique permet de comprendre que jusqu'à la fin de l'année 1971, c'est l'ensemble du Mouvement qui s'investit dans le journal et s'y trouve représenté. Antoinette Fouque est parmi la douzaine de femmes qui forgent le n° 1, dont cinq sont issues soit de VLR (Vive la Révolution) soit de la GP (Gauche Prolétarienne). Cathy Bernheim, des Petites Marguerites, donne un poème au numéro spécial « Fêtes de mères » supplément de ce numéro sous le titre « Tu n'es pas mère, tu l'es devenue ». Christiane Rochefort participe quant à elle au numéro deux en donnant « Le MLF contre le Mouvement de libération des femmes » alors que Catherine Deudon signe « La révolte féminine, ça commence dans un "garçon manqué", ça commence dans une sale "gouine" aussi » et Annie Dequeker « Sommes-nous des brebis édentées ? ». Emmanuèle de Lesseps y propose des desseins. Mais cette mise en commun initiale tourne court avec l'affirmation progressive des veines du Mouvement. La césure apparaît dans le journal lui-même lorsque le n° 3 voit paraître à la fin du mois de janvier 1972, le texte « D'une tendance...<sup>798</sup> » qui entérine l'existence d'une tendance politique du Mouvement que l'on appelle alors le groupe Psychanalyse. L'année 1973 voit quant à elle paraître le dernier numéro du journal : le n° 7 en préparation à l'été 1974, pris en charge par le groupe du Jeudi et un groupe de Marseille avec pour thème central « marginalité, différence », ne verra en effet jamais le jour tant le clivage est devenu délétère, Psychanalyse et Politique stigmatisant les femmes « qui vendent la lutte des femmes à l'université<sup>799</sup> », et entraînant la dissolution du groupe de travail.

De 1971 à 1973, *Le torchon brûle* permet de diffuser les initiatives, les réflexions, les témoignages, les convergences et les oppositions des actrices du Mouvement de libération des femmes : il en est en quelque sorte l'instantané. Mais le journal permet aussi de saisir l'une des spécificités du Mouvement en lui-même : la valeur ajoutée que constitue la forte créativité dont il est imprégné et la labilité générique de l'expression politique qui emprunte volontiers les chemins de l'écriture littéraire. « Toutes nos forces ont été mises à ce que le journal existe

---

<sup>797</sup> Le collectif se prononce pour une sélection collective, et en faveur du respect de l'intégrité des textes.

<sup>798</sup> « D'une tendance... », *Le torchon brûle*, n° 3, *op. cit.*

<sup>799</sup> Françoise PICQ, *Libération des femmes, quarante ans de mouvement*, *op. cit.*, p. 246.

concrètement ; et c'était un geste d'écriture, d'inscription aussi bien, multiplié multipliant cette parole-écriture qui poussait là, pour se faire entendre, enfin déployée, non appropriée<sup>800</sup> » écrivait Marie Dedieu en 1978 dans le mensuel des Éditions Des femmes. Ce « geste d'écriture » rappelle, certes en la préfigurant rétrospectivement ici, la politique éditoriale des éditions issues du groupe Psychanalyse et Politique. Mais il dit aussi combien et comment *Le torchon brûle* servit d'épreuves au collectif éditorial *Des femmes*. Et il affirme enfin que la pratique de l'écriture littéraire au féminin est au cœur des enjeux politiques de ces premières années, tout en se faisant moyen d'action et, en manière de prémisses, l'enjeu même de la lutte que les femmes ont à mener.

---

<sup>800</sup> Marie [DEDIEU], « Quand on tissait le premier torchon », art. cit., p. 33.





Deuxième partie :  
Écrire, disent-elles (1973-1977)

---



## Introduction

« On peut dire qu'il n'y a que les femmes qui écrivent complètement. Peut-être n'y a-t-il que les femmes qui écrivent.<sup>801</sup> »

En 1973, paraît *La Création étouffée*, pamphlet de Suzanne Horer et Jeanne Socquet, préparé au sein du Mouvement depuis 1971. Le texte écrit à quatre mains est suivi de témoignages de créatrices, notamment d'écrivaines telles que Marie Cardinal ou Marguerite Duras ; Colette Audry, écrivaine, éditrice et responsable de la première collection « femme » créée en 1964 en France y participe également. Le collectif révèle les entraves que rencontrent les femmes en matière de création littéraire, à l'instar de la pratique par les femmes de tous les autres arts (une remise en question similaire anime ainsi les arts plastiques<sup>802</sup>, le cinéma<sup>803</sup> ou la chanson<sup>804</sup>). C'est à partir de cette publication que plusieurs romancières nées dans l'intervalle qui sépare 1910 de 1920 (Duras, Rochefort, d'Eaubonne, Groult) commencent à dénoncer publiquement la catégorie critique des « ouvrages de dames », dite aussi de la « littérature féminine », qui les a contraintes à tenir une position littéraire de « résistance<sup>805</sup> » (Rochefort) face à la dévaluation et la réception critique sexiste de leur œuvre.

Dans le même temps, le Mouvement se transforme en vaste atelier d'écriture, légitimant la pratique de l'écriture par des femmes et contribuant, de fait, à la favoriser. En témoigne la venue à l'écriture de femmes du Mouvement aussi diverses que la photographe Catherine Deudon, la jeune étudiante Leïla Sebbar ou la plasticienne devenue poétesse Charlotte Calmis, qui crée dans le même élan l'association « La Spirale : libérer l'énergie

---

<sup>801</sup> Marguerite DURAS, entretien avec Xavière Gauthier, in « Lutttes de femmes », *op. cit.*, p. 99.

<sup>802</sup> Pour les arts plastiques, l'association La Spirale, dont nous retraçons l'histoire du point de vue de la création poétique, cherche explicitement à libérer la création féminine de ses entraves. On consultera pour un panorama complet des arts plastiques l'ouvrage de Fabienne Dumont, *Des sorcières comme les autres : artistes et féministes dans la France des années 1970* (Rennes, PUR, 2014).

<sup>803</sup> Le groupe et association *Musidora*, du nom d'une actrice du cinéma muet, naît en octobre 1973, de l'impulsion « de femmes passionnées par le cinéma, professionnelles ou spectatrices [ayant] constaté depuis longtemps l'absence de femmes cinéastes et [l'ayant] vécu comme un manque dans une production cinématographique presque exclusivement masculine ». Jacqueline Audry préside l'association, Simone de Beauvoir, Viviane Forester, Monique Wittig et Christiane Rochefort lui apporte leur soutien. L'action de l'association, menée à partir de 1974 (Festival Musidora), vise à « modifier la place des femmes dans le cinéma, la perception qu'en a le public et l'image qu'ont les femmes de leurs propres œuvres » (« Ce qu'est l'association Musidora », recueil documentaire « Marie-Jo Bonnet », sous chemise 1974, 2 feuilles, Bibliothèque Marguerite Durand).

<sup>804</sup> L'association Chansons de femmes naît en 1975 avec notamment pour objectif de « faire reconnaître l'existence de la création féminine dans le domaine de l'écriture et de la composition des chansons ». Elle regroupe la moitié des autrices et compositrices en activité et met en place un laboratoire, une phonothèque, un spectacle et un festival annuel. Voir « Chansons de femmes », *L'information des femmes*, n° 11, novembre 1976, p. 6.

<sup>805</sup> « La femme et l'écriture », *Liberté*, 1976, vol. 18, n° 4-5 (106-107), p. 115.

créatrice ». Créant un réseau de sociabilité littéraire inédit, le Mouvement des femmes permet aux plus « jeunes » en écriture de se lier à des écrivaines plus reconnues.

La pratique de l'écriture est alors tout autant individuelle que collective. La foire des femmes à la Cartoucherie de Vincennes, organisée en juin de cette même année 1973, est ainsi la première manifestation féministe entièrement dédiée à la créativité. Plusieurs femmes – Annie Sugier et Anne Zelensky tenant le rôle de cheville ouvrière – y travaillent alors sur un conte féministe écrit à plusieurs mains et qu'elles souhaitent mettre en scène. 5 000 personnes assistent à cette performance en plein air.

Cette explosion de la pratique littéraire rend immédiatement, par contraste, les silences de l'histoire littéraire suspects. Elle amène les contemporaines à mettre en question le passé, à la recherche de prédécesseuses, jusqu'alors inconnues, qui pourraient servir d'exemples et de modèles. 1973 est ainsi l'année de la redécouverte de Virginia Woolf en France, *A Room of One's Own* devenant la référence des femmes en lutte qui réfléchissent sur la pratique artistique et, en particulier, littéraire. L'ouvrage, par son propos comme par son ton, se révèle d'une étonnante actualité. Au même moment, une autre figure littéraire sort des limbes de l'histoire de la littérature de langue française grâce aux travaux de Dominique Desanti<sup>806</sup> : Flora Tristan, écrivaine et féministe.

Ces redécouvertes annoncent une série de relectures mais montrent également à quel point les écrivaines des années 1970 sont ignorantes des écrivaines qui les ont précédées. La période est fertile en jugements convenus : les femmes accèderaient pour la première fois, dans l'histoire, à la littérature. Au-delà de la confirmation de l'ostracisme dont sont victimes les littératrices du passé, cette configuration permet également aux écrivaines des années 1970 de se faire l'origine, en tant que femme, d'une parole jusque-là réputée inouïe. Si les femmes ont de tous temps été empêchées d'écrire, alors leurs œuvres, de femmes, sont résolument neuves.

L'entrée en nombre des femmes en écriture pose, dans le même temps, la question de la diffusion et donc de l'édition de leurs textes. 1973 est, à ce titre, l'année de la préparation éditoriale des Éditions Des femmes, créées en décembre 1972. Le projet initial, paru dans *Le torchon brûle*, journal du MLF, – que les femmes (en lutte) éditent les textes que les femmes (en lutte) écrivent<sup>807</sup> – naît de l'ambiguïté d'un mouvement qui voit dans toute femme une femme en mouvement. Le partitif *des* femmes en témoigne, cette maison d'édition dirigée par

---

<sup>806</sup> Flora Tristan, *femme révoltée*, 1972 et *Flora Tristan œuvre et vie mêlées*, 1973.

<sup>807</sup> « Nous sommes un certain nombre à vouloir tenter d'édition nous-mêmes les textes que nous écrivons. » (« Maison d'édition "des femmes" », dans *Le Torchon brûle* n° 5, 1972, p. 23).

Antoinette Fouque, issue du Mouvement de libération des femmes et animée principalement, puis exclusivement, par les membres du groupe Psychanalyse et Politique, se veut la maison d'édition de *toutes les femmes* (écrivaines, éditrices et lectrices), et non des seules militantes.

Loin de rester en retrait, les revues constituent une courroie de transmission essentielle en matière de diffusion. 1973 voit ainsi la dernière parution du *Torchon brûle*, et la première parution en novembre des *Cahiers du GRIF*, animés, de Belgique, par un groupe de militantes parmi lesquelles figure l'écrivaine philosophe Françoise Collin. En décembre, ce sont les chroniques du « Sexisme ordinaire » qui paraissent dans *Les Temps modernes*, sous le patronage de Simone de Beauvoir. Les deux dispositifs empruntent au mouvement des femmes son fonctionnement collectif. La revue comme les chroniques s'adressent à toutes les femmes dans une logique explicitement féministe.

De 1973 à 1977, le système, à partir du bénévolat et de l'artisanat du militantisme, évolue cependant progressivement vers une diffusion de plus en plus organisée et professionnalisée, qui s'inscrit dans un véritable phénomène éditorial. Les collections « femmes » qui apparaissent au sein des catalogues des maisons d'édition parisiennes en sont le signe le plus évident. Les textes littéraires, en particulier, y occupent une place de choix. En 1975, Christiane Rochefort explique ainsi à un congrès international d'écrivain-e-s qu'en France « il n'y a à peu près plus de problème [en matière de sélection des manuscrits] parce que les éditeurs se sont tout simplement aperçu qu'on pouvait faire de la monnaie sur les femmes aussi bien que sur les hommes<sup>808</sup> ». L'évolution de ces collections spécialisées est parallèle à celle du Mouvement des femmes, elles se multiplient à partir de 1973 et périclitent au début des années 1980.

Pourtant, le succès ne sépare pas totalement les équipes éditoriales de leur origine militante. En témoignent tout d'abord, tel le revers de la médaille, les quelques publications conflictuelles restées dans les mémoires, à l'instar de celle des *Chinoises* (1974) de Julia Kristeva aux Éditions Des femmes. De ce militantisme, découle à l'inverse la logique sororale qui préside à leurs travaux. Cette sororité irrigue l'ensemble des rapports des écrivaines les plus assises dans le champ (Beauvoir et Groult notamment) aux écrivaines plus jeunes : les premières signent fréquemment des préfaces qui introduisent et soutiennent les ouvrages des secondes. Le plus exemplaire de ce fait remarquable est certainement la publication en France par le Seuil des *Nouvelles lettres portugaises* (1974), défendues par Rochefort, Beauvoir et

---

<sup>808</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 50.

Wittig, et qui renseigne de surcroît sur la portée internationale du phénomène de solidarité entre femmes, et, en particulier, entre écrivaines.

Dans l'ensemble, le phénomène de venue à l'écriture et d'édition qui prend son essor à partir de 1973 permet de comprendre que le Mouvement des femmes modifie les possibilités d'accès des femmes à la création littéraire, levant les verrous en amont et en aval de l'écriture. Mais le processus ne s'arrête pas là. En permettant aux femmes d'écrire et de publier, le Mouvement modifie donc la sélection textuelle opérée par l'époque. Comme lors de toute émergence d'un groupe littéraire nouveau, ce que sont les femmes en mouvement de cette décennie, c'est la définition même de la littérature qui en vient à être modifiée par les nouvelles occurrences qui la constitue.

L'affaire du *Monde des livres* en témoigne. 1973 est en effet l'année de la préparation d'une série d'entretiens entre Xavière Gauthier et Marguerite Duras, visant à être intégrés, pour le premier d'entre eux du moins, dans un dossier sur l'écriture des femmes à l'origine commandé à Xavière Gauthier par *Le Monde des livres*. Refusé par l'éditorial parce que le projet que décrivent les textes collectés n'y serait pas *de la littérature*, il donnera matière aux *Parleuses* (1974), mais également à un dossier « Luttés des femmes » au sein de *Tel Quel* à l'été 1974. Comme *La Création étouffée*, le dossier publié par l'équipe telquelienne témoigne de la maturation du travail au sein des groupes du Mouvement, dont il se fait d'ailleurs l'écho. Il est ainsi défini comme « un point de départ public pour un débat qui a déjà eu lieu dans certains groupes du MLF sur les femmes et l'écriture.<sup>809</sup> » Ce dossier permet de constater l'adéquation, voire l'identification, des luttes à l'écriture. Mais il est également exemplaire d'un processus où la définition même de la littérature se voit, de façon performative, modifiée par une avant-garde politique et littéraire.

En retour, c'est à partir de 1973 que l'on note historiquement un élargissement du *lieu* du Mouvement, dont l'effet touche toutes les femmes qui se veulent en lutte. L'écriture et le texte deviennent des espaces et des instruments<sup>810</sup> privilégiés de la lutte des femmes. Ainsi en 1975, Chantal Chawaf, Hélène Cixous, Catherine Clément, Marguerite Duras, Xavière Gauthier, Sarah Kofman, Annie Leclerc et Victoria Thérèse déclarent « en tant que femmes, [se] considér[er] comme engagées dans une histoire qui est celle de *toutes les femmes en lutte*<sup>811</sup> » alors que certaines d'entre elles, tout en étant publiées aux Éditions Des femmes, ne fréquentent pas ou n'ont pas fréquenté avec régularité un des groupes du Mouvement. Elles

---

<sup>809</sup> « Luttés de femmes », *op. cit.*, p. 95.

<sup>810</sup> Marie-Christine GRANJON, « Les femmes, le langage et "l'écriture" », *Raison présente*, n° 39, juillet-septembre 1976, p. 25.

<sup>811</sup> « Combien la femme ? », *Libération*, 26/03/1975, p. 11, en italiques dans le texte.

ajoutent « en tant qu'écrivains, travail[er] et écri[re] dans le but de transformer le rapport des femmes à la parole et à l'écriture et de combattre l'oppression économique et phallogratique qui pèse sur les langages de femmes<sup>812</sup> » résumant ainsi le programme de toute une période : écrire, disent-elles.

L'appartenance au Mouvement ne se définit donc plus par la participation aux réunions et/ou aux actions publiques de rue mais par la publication d'un texte *de femme*. Chantal Chawaf ne dit pas autre chose lorsqu'elle affirme être « arrivée à Psyképo par l'écriture, non par le féminisme ou la politique<sup>813</sup> ». On assiste ainsi à la relève d'une avant-garde *féministe*, constituée notamment par des écrivaines dont les compétences spécifiques informent la pratique politique, par une avant-garde *fémminine*, dont l'écriture devient le terrain de lutte tout autant que le moyen d'agir sur les structures sociales. La première cherchait l'égalité, dans une logique matérialiste, la seconde souhaite et défend la valorisation du féminin, dans une logique différentialiste. Les deux ne se comprennent que dans une visée révolutionnaire.

Toutes deux entérinent le projet de « tuer la fausse femme qui empêche la vivante de respirer<sup>814</sup> ». De la première avant-garde, s'illustre à nouveau Monique Wittig avec *Le Corps lesbien* en 1973. Suivent dès l'année suivante, fondatrices de la seconde, Annie Leclerc avec *Parole de femme* (1974), Xavière Gauthier et Marguerite Duras avec *Les Parleuses* (1974), et Hélène Cixous avec « Le rire de la Méduse » (1975). Entre 1973 et 1975, provisoirement unis par leur objectif littéraire d'une parole inouïe et iconoclaste, ces quatre textes coexistent pacifiquement dans l'espace littéraire, tout quatre étant reçus comme des œuvres directement issues du Mouvement des femmes. Le projet du *Corps lesbien* est pourtant bien différent des trois autres textes, puisque Monique Wittig ne refonde littérairement pas la/les femmes, alors que les trois autres en font le sujet même de leur texte.

De cette extension textuelle du lieu du Mouvement des femmes, procède également l'apparition possible d'un réformisme. Si toutes les femmes, particulièrement celles qui écrivent, sont nécessairement en lutte, alors tout discours (littéraire) produit par une femme revêt, par définition, une vertu politique. Benoîte Groult, résume le procédé à sa manière, dans un pamphlet réformiste emblématique : l'ampleur est telle que les femmes sont « qualifi[ées]

---

<sup>812</sup> *Ibid.*

<sup>813</sup> Chantal CHAWAF, « La maternité de la langue », « Femmes en révolution : Mai 68. Années MLF », entretien avec Leïla Sebbar, in *Le Pays de ma mère : voyage en Frances*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 142.

<sup>814</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 43.



aujourd'hui de MLF dès qu'elles s'avisent de broncher<sup>815</sup> », c'est-à-dire de prendre la parole, de protester, ou d'écrire. Ce réformisme trouve sa voix/voie en littérature en 1975, « Année internationale de la femme », qui crée une véritable opportunité éditoriale pour des textes visant un large public.

Ainsi, pour la première fois depuis l'apparition du mouvement des femmes en France, sont publiés deux textes qui recourent à une forme littéraire d'arrière-garde – le roman d'inspiration autobiographique et l'essai pamphlétaire (non collectif) – pour diffuser des idées féministes à l'origine radicales et issues du Mouvement des femmes (Benoîte Groult, *Ainsi soit-elle*) et mettre en mots le récit d'une parole de femme libératrice (Marie Cardinal, *Les mots pour le dire*). La forme littéraire se coule au projet de large diffusion, comme aux objectifs réformistes.

L'isotopie de la récupération politique des enjeux radicaux, y compris au sein des discours sur la littérature, se constitue cette même année. L'« Année internationale de la femme » voit ainsi se tenir, dans le cadre du salon du livre de Nice, le Congrès international des femmes écrivains qui est collectivement dénoncé dans la presse comme une initiative commerciale par des écrivaines proches des Éditions Des femmes qui refusent de s'y rendre. Plusieurs écrivaines de France, toutes tendances confondues, se retrouvent en revanche en octobre lors de la Rencontre québécoise internationale des écrivains à Montréal, pour la première fois consacrée à « La femme et l'écriture ». Les communications comme les débats, ayant été intégralement publiés en revue, constituent une source fertile d'histoire littéraire, qui n'avait pas encore été exploitée<sup>816</sup>. Les interventions d'Annie Leclerc et de Christiane Rochefort montrent en particulier à quel point « la différence » est à cette époque unanimement revendiquée par les matérialistes et les différentialistes, mais dans une acception politique déjà distincte.

Les échanges de cette rencontre l'attestent, la question de la femme et de l'écriture est en fait à cette époque celle de l'écriture *en tant que femme*, d'une prise de parole (lieu devenu commun depuis mai 1968) *en tant que femme*. La prise de parole, déclinée au féminin par un mouvement non mixte, comme la spécificité d'une parole de femme, sont présentes dans les textes littéraires de l'époque, de l'affirmation explicite d'une *Parole de femme* (1974) qui annonce la femme par Annie Leclerc aux échanges publiés des *Parleuses* (1974) que sont Xavière Gauthier et Marguerite Duras. Dans ces deux cas, la venue à l'écriture se double non

---

<sup>815</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, op. cit., p. 5.

<sup>816</sup> La seule à y faire référence, à notre connaissance, est Miléna Santoro dans « Influences réciproques : Le féminisme des années 70 en France et au Québec », *Francophonie en Amérique : Quatre siècles d'échanges Europe-Afrique-Amérique*, Justin K. Bisanswa et Michel Tétu (éd.), Québec, CIDEF-AFI, 2005, p. 207-219.

seulement d'une thématisation de la parole mais encore d'une esthétique discursive qui donne forme aux œuvres littéraires.

Car les productions considérées ici s'inscrivent dans un moment du langage, par leur remise en question d'une langue et d'un langage sexiste comme matériau de l'écriture littéraire. Elle se comprennent à partir de ce « procès du langage » qui, selon Michel de Certeau, s'ouvre avec 1968 et trouve déjà à se formuler en 1969 dans *Les Guérillères*. Le groupe Langage animé par Catherine Valabrègue au sein de l'association La Spirale répond à ce projet. Christiane Rochefort poursuit quant à elle son travail d'écriture en visant la destruction du langage du dominant pour se réappropriier la phrase. Les écrivaines différentielistes, enfin, s'accordent à faire front contre le phallogocentrisme et le logocentrisme, le phallogocentrisme donc, qui impliquerait raison et ordonnancement de la langue écrite : le féminin se doit ainsi d'être du côté de la parole et du désordre subversif.

En 1980, Marcelle Marini dans « Les femmes et les pratiques d'écriture » cerne les enjeux de ce procès d'une décennie en évoquant « une crise des discours » ou plus exactement des êtres parlants « quand ils/elles ne peuvent plus se reconnaître dans ces énoncés : ni comme sujet d'énonciation, ni comme destinataire, ni comme sujet ou objet d'énoncé.<sup>817</sup> ». Elle établit quatre positions – le silence, l'énonciation du trivial, la répétition, et le plagiat<sup>818</sup> - qu'on donne socialement aux femmes dans le langage intersubjectif et qui permettent par contraste d'explicitier le travail des écrivaines du Mouvement sur le langage. De *Parole de femme* (1974) à *Le Discours du mâle : logos spermaticos* (1980) de la poétesse Thérèse Plantier (1911-1990) en passant par les collectifs du *Cahiers du GRIF*, « Parlez-vous française ? Femmes et langages I » en juin 1976 et « Elles consonnent : Femmes et langages II » en octobre 1976, un ensemble d'ouvrage reprennent en effet le constat formalisé par Julia Kristeva dans *Tel Quel* en 1974 : « Le sujet d'une nouvelle pratique politique ne peut être que le sujet d'une nouvelle pratique discursive<sup>819</sup> ».

L'alternative déjà formalisée par Virginia Woolf dans *A Room of One's Own* devient alors un autre lieu commun du Mouvement, de la critique littéraire féministe et des écrivaines. Les femmes qui écrivent se voient prises en tenaille entre l'imitation dépréciative de la littérature (des hommes) c'est-à-dire le plagiat ou la singerie, et l'innovation, mais toujours et

---

<sup>817</sup> Marcelle MARINI, « Les femmes et les pratiques d'écriture. Quelques réflexions », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n° 3, automne 1980, p. 58.

<sup>818</sup> « être muette, secréter le langage (dévalorisé) du quotidien, du maternage, de l'affectif que seuls les hommes (poètes et théoriciens) seraient capables de transformer en valeurs culturelles ; répéter les énoncés des hommes, en disant “je” là où ils disent “elles” ; plagier les hommes, en égrenant les mêmes discours sur tout, jusqu'à dire “je” et “elle(s)” comme eux. » (*ibid.*)

<sup>819</sup> Julia KRISTEVA, *Tel Quel*, été 1974, n° 58, p. 27.

nécessairement *en tant que femme*. Il faut alors se distinguer par sa *différence* avec l'homme, et inscrire textuellement le féminin. C'est le principe fondateur d'une nouvelle veine littéraire, l'écriture féminine, qui trouve à se formuler. Une parole inouïe et différente, qui identifie le corps féminin et la jouissance au texte, sous la plume d'une femme, tout en étant fondamentalement indéfinissable, tel est le principe directeur de cette nouvelle mouvance littéraire, « le mors de la divagation<sup>820</sup> ». Du point de vue des genres littéraires, la fiction, le poème, le théâtre, l'utopie et l'essai protéiforme sont, pour reprendre les mots de Charlotte Calmis au sujet de la poésie, « à la femme le LIEU de sa révolution<sup>821</sup> ». Car l'écriture féminine ambitionne de révolutionner la femme *et* la littérature.

Dans un élan qui n'a en définitive rien de paradoxal depuis Roland Barthes, l'écriture (féminine) vient alors s'opposer au concept de littérature (féminine) pour le supplanter. À partir de la fortune de l'écriture derridienne, l'écriture féminine se déploie d'abord contre la littérature féminine, catégorie critique avec laquelle les écrivaines ont dû constamment négocier jusque-là. Mais l'écriture féminine se déploie surtout contre la littérature (c'est-à-dire masculine) ainsi que Marguerite Duras, loin de sa réticence première, vient à l'affirmer : « On peut dire qu'il n'y a que les femmes qui écrivent complètement. Peut-être n'y a-t-il que les femmes qui écrivent.<sup>822</sup> » L'écriture féminine, loin de promouvoir uniquement l'entrée des femmes en écriture, se veut ainsi le lieu d'une pratique esthétique nouvelle, qui comme toute affirmation littéraire d'avant-garde, emprunte à l'hégémonie comme à l'anathème.

---

<sup>820</sup> Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC, *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, p. 62.

<sup>821</sup> Charlotte CALMIS, « Une écriture du réquisitoire... La Spirale », in *Regards et autres écrits*, Paris, Souffles d'elles, 2004, p. 30.

<sup>822</sup> « Lutttes de femmes », *op. cit.*, p. 99.

## I. « Toutes les femmes devraient être des écrivains »

« Il me semble que toutes les femmes devraient être des écrivains. Elles devraient toutes commencer à se faire entendre, ces voix dont nous parle Virginia Woolf, et qu'elles soient déchirantes ou plaisantes ou amusées. On ne les connaît pas encore, mais je suis sûre qu'elles vont se faire entendre.<sup>823</sup> »

Au sein des groupes premiers, et notamment de Féminin Masculin Avenir, la culture est dès les premières années au cœur des préoccupations révolutionnaires : se réunit ainsi au sein du groupe FMA une commission « La femme et la création<sup>824</sup> » composée d'Anne-Marie Olivier-Martinero, Dominique Gensac, Danièle Lévy, Yvonne Simon et Roger Ribes, laquelle part du constat de la levée d'un tabou, la « différentiation du rôle des sexes » parmi les militant-e-s, pour appeler à une réflexion sur le prétendu « caractère spécifiquement masculin de la création ». Articulant les trois termes de Féminin, Masculin et Avenir, le projet de la commission est « d'aborder [...] la création féminine [...] par une réflexion projetée dans l'avenir de sa réalisation ». Durant les premières années du Mouvement des femmes en France, la création au féminin est, comme nous l'avons retracé, présente parmi les revendications politiques. Dès 1970, « La culture, le génie et les femmes<sup>825</sup> », publié au sein du numéro de *Partisans*, pose comme projet, pour la libération des femmes, la libération d'une création *au féminin*.

En 1973, l'avenir se décline désormais au présent : le temps est non seulement venu de dénoncer les entraves des créatrices mais encore d'entériner leur prise du bastion créatif, et en particulier littéraire. Comme l'écrit Béatrice Slama pour le volume *Crises de la société : féminisme et changement* paru en 1991, à cette époque l'écriture devient l'affaire de toutes : « Dans la rue, les groupes, les assemblées générales, dans des revues, des maisons d'édition, les paroles, les écrits de femmes explosent. [...]. Les femmes ont le sentiment de dire ce qui n'avait pas encore été dit, d'écrire comme on n'avait encore jamais écrit.<sup>826</sup> » La libération de cette place forte qu'est la création et que l'on dit et croit encore à l'époque réservée aux hommes s'accompagne ainsi de la pratique démultipliée de l'écriture par les femmes, au point

---

<sup>823</sup> Monique WITTIG, « Virginia Woolf, précurseur du mouvement de libération des femmes », in Viviane Forrester, *Virginia Woolf*, Paris, ORTF et La Quinzaine littéraire, 1973, p. 61.

<sup>824</sup> Tract « Commission : La femme et la création », boîte FMA (1968-1970), Fonds Anne Zelensky.

<sup>825</sup> Aline [Jacqueline FELDMAN], « La culture, le génie et les femmes », « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*

<sup>826</sup> Béatrice SLAMA « Quand la parole, l'écriture étaient l'affaire de toutes... », in *Crises de la société : féminisme et changement*, colloque du Groupe d'Études féministes de l'Université Paris VII, 1991, Paris, Tierce, 1991, p. 105.

que Monique Wittig interrogée sur la lecture de son aînée Virginia Woolf peut affirmer « que toutes les femmes devraient être des écrivains ». Mais cette venue à l'écriture, pour reprendre le titre d'un collectif paru en 1977<sup>827</sup>, s'accompagne également d'un questionnement sur la nouveauté dont ces diverses plumes sont potentiellement porteuses.

1973 inaugure à ce titre la déflagration. Cette même année voit s'organiser la foire des femmes à la Cartoucherie de Vincennes, tels les « premiers pas précipités d'une créativité féministe<sup>828</sup> », mais également paraître *La Création étouffée*, essai collectivement mené par Suzanne Horer et Jeanne Socquet. En 1973, se préparent, à l'abri de la maison de Neauphle-le-Château, les entretiens entre Marguerite Duras et Xavière Gauthier qui deviendront *Les Parleuses*, actualisant par l'entretien devenu œuvre littéraire la prise de parole des femmes qui écrivent. 1973 signe enfin l'année de la redécouverte de l'œuvre de Virginia Woolf en France. *A Room of One's Own*, publié pour la première fois en 1929 et traduit par Clara Malraux en 1951, rencontre alors un écho fulgurant vingt ans après cette première édition, en étant actualisé par les littératrices du Mouvement des femmes qui y trouvent, comme dans nul autre ouvrage, un écho de leurs questionnements et de leurs luttes.

### **A. La petite sœur de Shakespeare ou la référence partagée à Virginia Woolf**

Dans *Histoire et Actualité du féminisme* (1972), l'écrivaine Françoise d'Eaubonne présente *Une chambre à soi* comme l'une des trois pierres angulaires du féminisme – avec *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir et *La Femme mystifiée* de Betty Friedan – et Virginia Woolf comme un « écrivain aussi important que Proust dans l'évolution de la littérature contemporaine<sup>829</sup> ». L'écrivaine Benoîte Groult<sup>830</sup>, classant dans *Histoire d'une évasion* les ouvrages par ordre d'importance pour les femmes, place *A Room of One's Own* à la suite de l'essai beauvoirien. En 1977, l'autrice du *Deuxième sexe* elle-même, à la question que lui pose Alice Jardine sur la répression des femmes qui écrivent par l'idéologie dominante, convoque *A Room of One's Own* dans lequel Virginia Woolf explique si « admirablement<sup>831</sup> », selon le mot de Beauvoir, les entraves à la création. Au-delà d'un classement des livres essentiels et fondateurs, *Une chambre à soi* est une référence quasi systématique des femmes en mouvement et de leurs ouvrages : à la fin de la décennie on la

---

<sup>827</sup> Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC, *La Venue à l'écriture*, op. cit.

<sup>828</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, op. cit., p. 118.

<sup>829</sup> Françoise d'EAUBONNE, *Histoire et Actualité du féminisme*, op. cit., p. 205.

<sup>830</sup> Benoîte GROULT, *Histoire d'une évasion*, Paris, Grasset, 1997, p. 131.

<sup>831</sup> Alice JARDINE et Simone de BEAUVOIR, « Interview with Simone de Beauvoir », *Signs*, hiver 1979, vol. 5, n° 2, p. 231.

trouve par exemple citée chez des écrivaines aussi différentes que Catherine Valabregue<sup>832</sup> et Michèle Causse<sup>833</sup>, alors que la plupart des contributrices au numéro « Les femmes et la création<sup>834</sup> » de la revue *Pénélope, pour l'histoire des femmes* y font référence.

À ce titre, 1973 signe une véritable redécouverte de l'écrivaine et de l'œuvre par la publication de la traduction en deux volumes de la biographie de Quentin Bell<sup>835</sup>, historien de l'art et neveu de Virginia Woolf, et par celle du premier volume de ses œuvres romanesques<sup>836</sup> aux Éditions Stock. Les années 1970 se font alors le lieu d'un double mouvement. On assiste tout autant à la diffusion de l'œuvre de Virginia Woolf par tout un mouvement de femmes – pour qui *Une chambre à soi* constitue le seul essai fondateur en matière de création littéraire qui puisse servir la pensée des femmes et de la création – qu'à la consécration, par la critique qui lui reconnaît un tour résolument féministe, d'une œuvre restée jusque-là confidentielle. Virginia Woolf devient « sans nul doute un précurseur du Mouvement de libération des femmes<sup>837</sup> », écrit Viviane Forrester en présentation de l'ouvrage collectif issu de l'émission consacrée à l'écrivaine de Bloomsbury sur France Inter en janvier de cette même année 1973.

Car au-delà du féminisme précurseur d'*Une chambre à soi*, Virginia Woolf incarne à elle seule toute une génération à la recherche de modèles littéraires, tant par son œuvre, redécouverte et célébrée à cette période, que par son chemin de vie potentiellement exemplaire d'une création au féminin pour celles qui revisitent cette question dans les années 1970. D'une part, la dépression et la folie de l'écrivaine font admirablement écho et aux réflexions de l'époque sur la souffrance des femmes en société patriarcale, et à la valorisation de l'instabilité mentale par opposition au tout rationnel dit masculin. D'autre part, la diversité des objets amoureux de la romancière, hommes (Leonard Woolf) et femmes (Vita Sackville-West) comme son travail littéraire sur la bisexualité (*Orlando*, 1928) sont au diapason d'un mouvement politique et littéraire dont la bisexualité (Cixous) et le lesbianisme (Wittig) sont deux enjeux majeurs. Virginia Woolf, par son œuvre, est enfin un exemple probant de la conciliation des enjeux du féminisme et des aspirations de la littérature.

Ce lien entre création au féminin et actualité du féminisme avait déjà été pressenti par l'écrivaine Colette Audry, qui, dirigeant la collection « Femme » chez Denoël, avait choisi de

---

<sup>832</sup> Catherine VALABREGUE, « Pour relire Virginia Woolf », *Les Temps modernes*, janvier 1983, n° 438, p. 1401.

<sup>833</sup> Michèle CAUSSE, « Amazone, ange, androgyne : étude sur Nathalie C. Barney » préface à *Berthe ou un demi-siècle auprès de l'Amazone*, Paris, Tierce, 1980, p. 10.

<sup>834</sup> *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd.), n° 3, automne 1980.

<sup>835</sup> Quentin BELL, *Virginia Woolf : biographie*, traduit de l'anglais par Francis Ledoux, Paris, Stock, 1973, 2 vol.

<sup>836</sup> Virginia WOOLF, *L'Œuvre romanesque*, Paris, Stock, 1973-1979, 3 vol.

<sup>837</sup> Viviane FORRESTER, *Virginia Woolf, op. cit.*, p. 8.

faire paraître en 1965 la traduction de *A Room of One's Own* sous une couverture en couleur figurant deux femmes côte à côte, l'une en habit de femme de chambre, aux teintes comme à la mine grisée par le quotidien, tenant à la main un balai, l'autre en robe rouge à pois blancs, cheveux permanentés et talons à l'appui de sa modernité, tenant à la main un stylo à plume. Un encart dans la couverture, semblant apposé par un trombone fictif, formalisait verbalement l'alternative illustrée par le dessin : « Casseroles ou création artistique ? » Ainsi que le souligne Monique Wittig dans l'échange qu'elle a avec Viviane Forrester en 1973<sup>838</sup>, c'est bien *Une chambre à soi*, plus que *Trois Guinées* par exemple, qui a été lu des femmes du Mouvement. Ces dernières semblent ainsi reposer l'alternative entre travail domestique aliénant et libération de et par l'écriture. De façon générale, l'ouvrage trouve son lectorat au sein du Mouvement des femmes par l'actualité de sa forme – *Une chambre à soi* est à la fois un essai et une fiction, et l'on y entend une voix féminine adressée à un collège de femmes – mais aussi de ses combats puisqu'il dénonce avec finesse le lien entre patriarcat, capitalisme et colonialisme et encore par l'actualité de son ton – l'humour woolfien est proche du « rire MLF ».

*Une chambre à soi* s'intéresse aux conditions matérielles comme immatérielles de la création passée, conditions convergentes pour entraver la création en général et celles des femmes en particulier. L'écho est évident, du premier manifeste du Mouvement (« La culture, le génie et les femmes<sup>839</sup> ») à l'essai collectif consacré à *La Création étouffée* en 1973. L'approche matérialiste fait la fortune de l'essai fictionnel de Woolf, dont on a retenu sans nul doute la conclusion émise en manière de prémisse : « il est indispensable qu'une femme possède quelque argent et une chambre à soi si elle veut écrire une œuvre de fiction<sup>840</sup> ». L'espace privé permet de garantir la solitude et la tranquillité que requiert l'acte d'écrire : pour s'en assurer la chambre doit être munie d'une serrure<sup>841</sup>, tel quel Woolf prend soin de le préciser à la fin de l'ouvrage. Les 500 livres de revenus annuels que l'écrivaine mentionne à plusieurs reprises deviennent ainsi la condition *sine qua non* pour que la créatrice puisse subvenir à ses besoins dans un contexte où les femmes ont longtemps été interdites d'exercer

<sup>838</sup> Monique Wittig, « Virginia Woolf, précurseur du mouvement de libération des femmes », in *Ibid.*, p. 55.

<sup>839</sup> Aline [Jacqueline FELDMAN], « La culture, le génie et les femmes », *Partisans*, « Libération des femmes : année zéro », *op. cit.*

<sup>840</sup> Virginia WOOLF, *Une chambre à soi*, traduit par Clara MALRAUX, Paris, Denoël, 1992, p. 8. « a woman must have money and a room of her own if she wants to write fiction » (Virginia WOOLF, *A Room of One's Own*, Londres, Penguin Book, 2004, p. 4). Notre objet étant la lecture d'*Une chambre à soi* en France et son influence sur les femmes qui participent du Mouvement de libération, nous citons la traduction de Clara Malraux qui a certainement été la version la plus diffusée. Nous indiquons cependant le texte original de Virginia Woolf et commentons, lorsqu'ils semblent éclairants pour notre propos, les choix opérés en matière de traduction.

<sup>841</sup> *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 157.

une activité professionnelle comme de posséder les fruits de cette activité – ce que rappelle le double narrateur d'*Une chambre à soi* dans le premier chapitre. Il est cependant moins fréquent de noter que, dans la plupart des occurrences, les 500 livres sont envisagées comme une rente, et non un salaire. L'héritage, et le revenu patrimonial qui en découle, libère l'écrivaine – comme le désirerait en définitive tout écrivain – de l'obligation des travaux alimentaires, des compromissions qu'ils occasionnent et du temps qu'ils font perdre à l'œuvre.

Rien de plus essentiel dans la compréhension d'*Une chambre à soi* car on lit ici non pas le souci d'un confort bourgeois mais bien la nécessité pour qu'un-e artiste manifeste son « génie » et produise une « œuvre » que les contraintes matérielles lui soient épargnées. Or les femmes (comme la classe ouvrière à l'échelle de la société<sup>842</sup> réfléchit Woolf) sont contraintes d'assumer les tâches domestiques, elles ne sauraient donc accueillir en leur sein de créatrice. Le parallèle entre les femmes et la classe ouvrière, ainsi que la définition des femmes comme une classe (qui n'est pas ici le propos de Woolf) sont, on le sait, un élément essentiel de la théorisation menée par les militantes, à la suite de Engels, et donc Marx, qui affirmait déjà dans *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* : « Dans la famille, l'homme est le bourgeois ; la femme joue le rôle du prolétariat.<sup>843</sup> »

Dans *Une chambre à soi*, la petite sœur de Shakespeare<sup>844</sup> illustre alors, par l'exemple fictif à valeur heuristique, les difficultés matérielles rencontrées par les femmes qui souhaitent devenir créatrices : Judith Shakespeare n'a pas, contrairement à son frère William, droit à l'instruction la plus sommaire, son apprentissage est en revanche celui des tâches ménagères. Si à 17 ans elle fuit la maison pour éviter le mariage forcé et devenir actrice, la carrière (et les revenus qu'elle promet) étant interdite aux femmes, elle finit par se suicider, enceinte. Ce n'est donc que dans un deuxième temps – plus proche d'elle et de nous – que Woolf évoque ce qu'elle considère comme un changement majeur de l'histoire littéraire : la possibilité pour certaines femmes de vivre de leur plume et de « gagne[r] cinq cents livres par an avec [leur] cerveau<sup>845</sup> ».

---

<sup>842</sup> *Ibid.*, p. 73. Voir pour la version originale *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>843</sup> Friedrich ENGELS, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, traduction française de 1952, document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi, dans le cadre de la collection « Les classiques des sciences sociales », Site web : [http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales/index.html](http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html), p. 59.

<sup>844</sup> *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 71 *sqq.* Voir pour la version originale, *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 54 *sqq.*

<sup>845</sup> *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 98. « Earn five hundred a year by your wits. » (*A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 76).



Mais *Une chambre à soi* ne se limite pas à explorer le sujet, certes essentiel, des entraves à la création. Virginia Woolf y interroge aussi, comme son sujet – les femmes et le roman – l'impose à l'époque, l'éventuelle différence des sexes en matière d'écriture. Le Mouvement des femmes se colore alors d'un autre reflet du texte woolfien puisqu'y est interrogé ce que l'entrée des femmes en écriture provoque, la manière dont elles écrivent puis rapidement la spécificité de leurs écrits. Dans *Une chambre à soi*, Virginia Woolf souhaite aborder les effets du sexe sur le/la romancière (« the effect of sex upon the novelist<sup>846</sup>»), ce que la version française présente en déplaçant l'enjeu de la romancière à son roman : « comment se traduit dans l'œuvre la différence des sexes<sup>847</sup> », traduit Clara Malraux. À cette question, Woolf répond par la certitude d'une différence hiérarchisée de valeurs où femmes et hommes sont respectivement assimilé-e-s au féminin et masculin et où les valeurs masculines/des hommes l'emportent sur les valeurs féminines/des femmes<sup>848</sup>.

La littérature ayant quelque rapport avec la vie selon Woolf – le roman en étant une forme miroir –, le texte témoigne donc de cette différence de « vision<sup>849</sup> », certaines écrivent sans tenir compte de la critique, « comme écrivent les femmes<sup>850</sup> », alors que d'autres singent<sup>851</sup> et écrivent comme les hommes. On retrouve ici l'un des alternatives les plus fréquemment exprimées au sein du Mouvement, au point d'en devenir l'un des lieux communs. Cette alternative préfigure, sans que celles qui la formulent en aient nettement conscience, le courant de l'écriture féminine. La pensée de Virginia Woolf suit cette même pente de façon tout à fait consciente pour sa part : il y a en effet, poursuit le double fictif de la romancière, une phrase d'homme et une phrase de femme. Plus encore, les genres ou formes littéraires forgées par les hommes ne conviennent certainement pas aux femmes dont l'entrée en écriture annonce avec une quasi-certitude l'innovation et l'invention d'un nouvel art. Mais cette différence n'est pas une distinction. Et de même que certaines littératrices du Mouvement, Virginia Woolf pose pour la balayer d'un revers de manche la question de la valeur : en son propre nom (et non en celui de son double de papier), elle récusé la nécessité

---

<sup>846</sup> *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 82.

<sup>847</sup> *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 106.

<sup>848</sup> « Or il est évident que l'échelle de valeur des femmes est souvent différente de celle établie par l'autre sexe et c'est bien naturel. Cependant, ce sont les valeurs masculines qui prédominent. » (*ibid.*, p. 109-110). « it is obvious that the values of women differ very often from the values which have been made by the other sex ; naturally this is so. Yet it is the masculine values that prevail. » (*A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 85).

<sup>849</sup> On trouvera le terme sous la plume de Virginia Woolf et de Clara Malraux.

<sup>850</sup> *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 111. « They wrote as women write, not as men write. » (*A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 87).

<sup>851</sup> On trouve le substantif « singe » sous la plume de Virginia Woolf et de Clara Malraux.

d'évaluer les mérites littéraires de chacun des sexes, attitude qu'elle juge infantile et futile tant la valeur vient à varier, en fonction de la critique et du temps.

S'attachant aux œuvres de femmes qui lui sont contemporaines, la narratrice d'*Une chambre à soi* oscille alors à partir du présent, entre l'héritage et l'innovation, mais toujours dans une logique de la différence des sexes sociaux. Elle croit en effet en une généalogie littéraire sexuée<sup>852</sup> : chaque écrivaine est à la fois une héritière des œuvres de femmes qui l'ont précédée et une pionnière en son écrit, garantissant la survenue de celles qui vont suivre. Chaque écrivaine pense à travers ses aïeules<sup>853</sup> (« a woman writing thinks back through her mothers<sup>854</sup> »), chaque créatrice « tir[e] sa vie de la vie des inconnues qui furent ses devancières<sup>855</sup> ». Là aussi, pour une part de l'affirmation du moins, l'essayiste préfigure tout un mouvement de redécouverte des femmes du passé, de l'émergence de l'histoire des femmes à la redécouverte des illustres prédécesseuses. L'innovation, quant à elle, se situe du côté du personnage féminin, pour la première fois réellement entré en littérature. Du point de vue de l'intrigue, l'écriture du roman par les femmes se signifierait ainsi par l'évocation de réalités jusque-là délaissées, au premier rang desquelles l'amitié entre femmes, la sororité et la complexité de toute femme en tant qu'être – « cet organisme qui a été gardé sous roche pendant des millions d'années.<sup>856</sup> »

La ségrégation serait donc voulue et affirmée. On pourrait s'y laisser prendre lorsque le double narratif de Virginia Woolf conseille à ses consœurs, dans un contexte de virilisation de la littérature produite par les hommes, de lire ses contemporaines et non ses contemporains. La parité en écriture presque obtenue, et alors que féminin et masculin semblent affiner tout en les intensifiant leurs contours, « [i]l serait infiniment regrettable que les femmes écrivissent comme des hommes ou vécussent comme des hommes » assure Virginia Woolf par la voix de son double fictif. Mais loin du contresens que l'on pourrait opérer, les mots de la romancière font ici l'éloge non d'une différence irréductible entre les hommes et les femmes, mais des différences entre les êtres, c'est-à-dire de la diversité : « Il serait infiniment regrettable que les femmes écrivissent comme des hommes ou vécussent comme des hommes, *car si deux sexes sont tout à fait insuffisants quand on songe à l'étendue*

---

<sup>852</sup> *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 93. *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 120.

<sup>853</sup> C'est le terme que choisit Clara Malraux pour traduire « mothers » (voir *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 146).

<sup>854</sup> *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 112.

<sup>855</sup> *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 171. « Drawing her life from the lives of the unknown who were her forerunners » (*A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 132).

<sup>856</sup> *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 127. « this organism that has been under the shadow of the rock these million years » (*A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 98).

et à la diversité du monde, comment nous en tirerions-nous avec un seul ?<sup>857</sup> ». Séduite par la théorie d'un androgynat de l'esprit, elle blâme ainsi « [t]ous ceux qui ont contribué à créer un état de conscience sexuelle<sup>858</sup> », tous ceux et toutes celles qui promeuvent l'identité de sexe.

### **B. Combien de Louise Labé... noyées dans l'eau de vaisselle...**

En 1973, paraît également, chez Horay éditeur, *La Création étouffée* – premier volume de la collection « Femmes en mouvement », dirigée par Rosine Grange et Véronique Oudin. L'essai, écrit à quatre mains par la peintre Jeanne Soquet et l'écrivaine Suzanne Horer, est suivi d'un ensemble de témoignages de créatrices, notamment d'écrivaines. En revenant sur leur parcours de vie et d'écriture, Marie Cardinal, Marguerite Duras, Leonor Fini ou encore Geneviève Serreau contribuent ainsi à réfléchir au canevas à partir duquel se tisse le rapport des femmes à la création. L'ouvrage, comme le signale déjà le titre de la collection qu'il inaugure, est directement issu du Mouvement de libération des femmes. En exergue, la référence à *The Death of the Family* de David Cooper, psychiatre ayant initié « l'antipsychiatrie », éclaire ce lien au Mouvement des femmes avec lequel il partage le refus de la famille comme structure aliénante, la préconisation de l'action sur soi et l'objectif libertaire : « Ce que nous pouvons faire de mieux pour la libération des autres, c'est ce que nous ferons de plus libérateur pour nous-mêmes ». Le ton de l'essai lui-même comme les modalités d'écriture apparentent *La Création étouffée* à un pamphlet ; le sens anglais du terme rappelle d'ailleurs ce qu'il doit au tract politique.

Liée dans sa phase préparatoire au Mouvement des femmes, l'aventure critique et éditoriale de ce collectif publié en 1973 a commencé deux ans auparavant. En 1971, Suzanne Horer et Jeanne Socquet, connue à l'époque pour son travail *Les Folles* exposé à la galerie Saint-Placide en 1969, se rendent en effet à une réunion du Mouvement, celle du groupe des Gouines rouges. Au cours de ce rassemblement, les deux femmes présentent un tract qu'elles ont rédigé sur les femmes créatrices. Avec Françoise d'Eaubonne, Jeanne Socquet et Suzanne Horer prévoient d'ailleurs de prendre la parole à la Mutualité quelques mois plus tard afin de présenter leur projet et d'appeler à les rejoindre (elles se réunissent déjà de façon plus restreinte depuis mars 1972). Le jour dit, à la Mutualité, Jeanne Socquet parvient à obtenir le microphone et lit le tract aux deux mille femmes présentes. Après son intervention de

---

<sup>857</sup> *Une chambre à soi*, op. cit., p. 132, nous soulignons. « It would be a thousand pities if women wrote like men, or lived like men, or looked like men, for if two sexes are quite inadequate, considering the vastness and variety of the world, how should we manage with one only ? » (*A Room of One's Own*, op. cit., p. 102).

<sup>858</sup> *Une chambre à soi*, op. cit., p. 155. « All who have brought about a state of sex-consciousness are to blame » (*A Room of One's Own*, op. cit., p. 119).

nombreuses participantes se montrent intéressées ; elle collecte avec Suzanne Horer les contacts et organise les rendez-vous à venir du groupe. Une réunion des « femmes créatrices » a ainsi lieu à Jussieu en juin. Il n’y en aura cependant pas d’autre à cause d’une incompatibilité entre le discours militant d’une créativité à tout crin et ce que Jeanne Socquet désigne personnellement, et avec exigence, sous le terme de créativité.

C’est de cette exigence que naît le volume définitif comme en témoigne la liste des créatrices sollicitées. À l’instar du texte de Jacqueline Feldman consacré à « La culture, le génie et les femmes<sup>859</sup> », *La Création étouffée* s’ouvre sur le constat de la rareté apparente des génies parmi les femmes. Il se veut explicitement un éloge de la différence et un appel à différer puisque l’entrée des femmes en création se doit d’être nécessairement innovante, non de façon générale mais spécifiquement par rapport aux formes et valeurs masculines. Ce discours correspond à celui qui circule au sein des groupes du mouvement des femmes durant les premières années et trouve ici à se retranscrire pour la première fois au sein d’un essai. Il est le terreau qui prépare la promotion d’une écriture féminine sans être pour autant assimilable à un différentialisme assumé.

Pour bien le comprendre, il faut l’appréhender comme une position révolutionnaire qui s’oppose à un réformisme honni. Le témoignage que l’artiste et écrivaine Leonor Fini donne en fin de volume est à ce titre exemplaire : « Je déteste le mot *égalité* – cela n’existe pas. Les femmes ne sont pas les “égales” des hommes. Vouloir imiter les hommes c’est leur rendre hommage et souscrire – ne l’oublions pas – à [...] une civilisation périmée.<sup>860</sup> » Refuser l’égalité, revient donc, dans cette logique, à servir la cause de la révolution. C’est d’ailleurs en ce sens qu’elle fait référence, sans la citer, à l’initiative de Françoise Parturier en 1970 qui a présenté – c’est la première femme à l’avoir osé dans l’histoire de l’institution – sa candidature à l’Académie française. Leonor Fini s’oppose ainsi aux actions des « propagandistes des droits féminins<sup>861</sup> » et invite les créatrices à refuser les lauriers des institutions masculines pour réinventer leur rapport à la création.

Or c’est cette « civilisation périmée » qui fait l’objet, dans un premier temps, de l’attaque menée par l’essai. Nous entendrons ici le terme de « civilisation » comme l’équivalent<sup>862</sup> de « culture ». Et ce sont dès les premières lignes les historiens de la littérature et de l’art qui sont visés « les professeurs et les clercs qui, rats dans un fromage, avaient

---

<sup>859</sup> Aline [Jacqueline FELDMAN], « La culture, le génie et les femmes », *Partisans*, « Libération des femmes : année zéro », *op. cit.*

<sup>860</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, *op. cit.*, p. 190.

<sup>861</sup> *Ibid.*

<sup>862</sup> Ainsi que nous y autorise le *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 731.

intérêt à ce que soit conservé la forme de culture qui les entretenait<sup>863</sup> » et ont donc délibérément fait œuvre de « propagande culturelle ». Sélectionnant les œuvres et les artistes devant passer à la postérité, les historiens semblent opter pour l'absence de subversion des créateurs retenus. La culture ainsi transmise est nécessairement « maquillée, occultée<sup>864</sup> » par eux dans une logique de préservation du système en place.

C'est dans ce contexte que se développe au sein de l'essai la métaphore du lit de Procuste du génie. Procuste est le surnom d'un brigand de l'Attique offrant l'hospitalité aux voyageurs qui s'aventurent sur la route qui va d'Athènes à Eleusis, pour s'ingénier à les torturer en les plaçant sur un lit auxquels les voyageurs se doivent de correspondre en proportion. Si leurs membres dépassent, Procuste les coupe, si le corps n'atteint pas les rebords du lit, Procuste s'emploie à étirer bras et jambes. C'est donc ici la symbolique de l'uniformisation mutilante qui est convoquée pour penser la rareté des textes de femmes qui parviennent à faire œuvre. Sans qu'aucun exemple ne soit convoqué, on ne peut que songer à celui de *Ravages* (1954) de Violette Leduc, véritablement amputé de deux moments essentiels du roman – la relation lesbienne entre Thérèse et Isabelle, et une partie du récit d'avortement – par le comité éditorial de Gallimard au motif de ce qui devait correspondre à la publiabilité d'un ouvrage littéraire... de dame<sup>865</sup>.

La rareté des femmes dites de génie est également imputée à la difficulté pour les femmes de mettre en œuvre une « énergie créatrice<sup>866</sup> », alors qu'elles doivent comme l'écrivait déjà Woolf dans *Une chambre à soi*, assurer les tâches domestiques du foyer. Usées par les tâches ménagères, les femmes ne peuvent cultiver l'envie de créer qui s'éteint en elle, littéralement étouffée : « combien de Louise Labbé<sup>867</sup>... noyées dans l'eau de vaisselle...<sup>868</sup> » déplore avec ironie le collectif retrouvant ici l'argument des femmes jouant le rôle du prolétariat au sein de l'organisation familiale. Mais loin d'être identifiée comme un rapport d'oppression et de hiérarchie de classe, cette réalité tombe sous le coup de l'argument de la nature qui systématiquement s'impose en manière d'assignation à résidence (culturelle) sexuée.

---

<sup>863</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 14.

<sup>864</sup> *Ibid.*

<sup>865</sup> On lira avec profit les travaux de Catherine VIOLLET, notamment « Relire “Thérèse et Isabelle” de Violette Leduc ... à la lumière de sa genèse », *Revue critique de fiction française contemporaine*, 15 juin 2012, vol. 0, n° 4, p. 155-164.

<sup>866</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 25.

<sup>867</sup> Ainsi orthographié dans le texte.

<sup>868</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 30.

À partir de *L'un et l'autre sexe*<sup>869</sup> de l'anthropologue Margaret Mead, ouvrage de référence traduit en 1966 pour la collection « Femme » chez Denoël Gonthier, les essayistes énoncent en effet que les différences attribuées aux sexes sont construites par toute culture. C'est la croyance en ces différences qui les fait exister et permet la ségrégation qui est qualifiée par Suzanne Horer et Jeanne Socquet de « crime contre l'humanité<sup>870</sup> ». Ces différences sont rendues effectives par les identifications dont disposent garçons et filles dès l'enfance : les jeux, les bandes dessinées, les livres pour enfant et leurs collections « spécialisées », les manuels scolaires, les romans-photos, la publicité, et l'histoire de la littérature. Les créatrices en herbe sont sans modèle : « Supposons une fille qui veut écrire ; elle cherchera des modèles d'écrivains. Que trouvera-t-elle ? Des “femmes de lettres” !<sup>871</sup> ». Par delà les langues et les sociétés, l'analyse fondée sur l'expérience des écrivaines semble partagée : on lit ici l'adhésion de Jeanne Socquet et de Suzanne Horer à l'effet Pygmalion déjà identifié par Virginia Woolf en 1929.

Le seul exemple pris dans l'essai, celui de l'*Histoire de la littérature féminine* de Jean Larnac, démontre d'une part que les femmes sont exclues des histoires de la littérature dites générales et d'autre part qu'au sein des rares histoires de la littérature écrite par les femmes, les stéréotypes de sexe informent le propos des historiens. Au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, période à laquelle Jean Larnac publie son histoire de la littérature, il est communément admis qu'une femme ne peut écrire que par dépit et faute de mieux (mariage et maternité) et qu'en ce sens elle n'écrit pas vraiment (c'est la dilettante) ou elle écrit mal (c'est l'écrivassière). Cette configuration est encore jugée pertinente au début des années 1970, où l'écrivaine est sans cesse définie en fonction de ce que l'on pense être le propre de « la » femme. La télévision, devenue un médium de masse depuis les années 1960, constitue de surcroît un terrain propice pour limiter la présentation des créatrices à leur (absence de) beauté physique. Mais surtout, si les essayistes perçoivent et dénoncent les stéréotypes de genre qui définissent les écrivaines comme leurs œuvres, elles identifient de façon précurseuse le lien qui se tisse entre la hiérarchie des sexes sociaux et celle des genres littéraires qui se voient en retour définis comme masculins ou féminins.

---

<sup>869</sup> Margaret MEAD, *L'un et l'autre sexe*, traduit par Claudia ANCELOT et Henriette ÉTIENNE, Paris, Denoël Gonthier, 1966. La pensée de Mead, déjà novatrice, est celle d'une différence effective des sexes du point de vue de la fonction de reproduction, différence sur laquelle s'appuie, selon elle, la différence construite des rôles sociaux. En ce sens, elle interroge « la » différence que l'on prête aux sexes comme « une fiction établie sur une dissemblance naturelle négligeable » (p. 21) et donne toute son importance à la diversité du comportement humain au-delà du clivage.

<sup>870</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 85.

<sup>871</sup> *Ibid.*, p. 76.

Après les histoires de la littérature, c'est la mise en œuvre de la langue qui est visée au regard de l'absence de féminin pour certaines professions artistiques, notamment littéraires. Cet effacement du féminin par les prescripteurs du prétendu bon usage linguistique (au premier rang desquels figurent les dictionnaires) signe l'exclusion des femmes de la pratique artistique. Il leur interdit également une potentielle reconnaissance puisqu'il n'y a pas de mots pour les dire. Restent les périphrases, telles que « femme écrivain » ou « écrivain femme », qui convoient avec elles une différence péjorative. Reprenant les travaux de Paul Chauchard<sup>872</sup>, les essayistes souscrivent à l'idée que le langage est une façon pour l'enfant de mesurer et d'apprendre le savoir capitalisé par ses prédécesseurs/euses. Résonne ici encore *Une chambre à soi* où les créatrices non encore advenues pensent à travers le langage de leurs aïeux et aïeules.

Si une femme parvient à devenir créatrice malgré ces entraves, c'est alors à une critique fondée sur la ségrégation des hommes et des femmes et sur la hiérarchisation du féminin et du masculin qu'elle se voit confrontée. La situation explique sans doute que les rares femmes alibis, femmes parvenues dans un milieu d'hommes qui les exclut par définition, soient identifiées pour un grand nombre à des femmes « plagiaires<sup>873</sup> », c'est-à-dire imitant en tous points les pratiques et les comportements des hommes. Or le projet de l'ouvrage, tel qu'il s'explique dans la première partie de l'essai, s'incarne dans la défense d'une société nouvelle où chaque individu serait créatif et où l'imagination serait au pouvoir<sup>874</sup>. Le projet subversif est révolutionnaire par définition, et non pas réformiste car il ne s'agit pas de donner une place aux femmes au sein du système dont elles ont longtemps été exclues.

La deuxième partie de l'essai, soit le dernier tiers, regroupe des témoignages de créatrices (artistes, écrivaines, compositrice, mais aussi cheffe, réalisatrice, guérisseuse, ou chercheuse) retenus pour l'éclairage espéré plus objectif qu'ils permettent d'apporter. Ont été écartées les déclarations revendicatives comme les récits de celles qui n'ont jamais que nourri le projet de créer. Parmi les écrivaines qui ont produit une œuvre, figure tout d'abord Colette Audry, également éditrice, avec le regard confirmé de celle dont la production est en grande partie derrière elle – puisqu'elle a au moment de la publication du collectif 67 ans. S'attardant

---

<sup>872</sup> Voir en particulier *Le Langage et la Pensée*, 7<sup>e</sup> édition, Paris, Presses universitaires de France, 1968, « Que sais-je ? ». Sur la scène militante de l'avortement, Paul Chauchard est en revanche un de leurs adversaires depuis 1970, date à laquelle il accepte la présidence de l'association Laissez-les vivre opposée à la légalisation de l'avortement.

<sup>873</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 101.

<sup>874</sup> Slogan de mai 1968, repris en juin de la même année en couverture et en titre d'une brochure éditée par Éric Losfeld.

sur la misogynie de la critique littéraire qui fait de la catégorie femme une catégorie à la fois recevable et discriminée, Colette Audry achève son témoignage sur une comparaison homérique : elle a été une Pénélope littéraire<sup>875</sup>, défaisant par ses doutes le texte (*textus*) en train de se tisser, ayant trop réfléchi avant d'écrire.

Avec vingt ans d'écart, Marie Cardinal, raconte comment, après avoir reçu une éducation bourgeoise qui fait de la femme l'archétype de l'épouse et de la mère, elle est atteinte à l'âge adulte de crises d'angoisse qui se font quotidiennes, au point de la contraindre à s'enfermer seule dans l'obscurité plusieurs heures. C'est grâce à une analyse, disant également et ainsi l'influence – ici positive – de la psychanalyse sur certaines femmes du Mouvement, qu'elle parvient à espacer ces crises. De façon inattendue, et alors qu'elle n'a jamais écrit de sa vie, elle se met à composer sur un cahier ce qui deviendra son premier livre, *Écoutez la mer*, roman paru chez Grasset en 1962.

Mais c'est surtout la contribution de Marguerite Duras, tant par la richesse que par l'actualité des questions abordées, qui constitue le fil rouge de l'ensemble des témoignages du volume. Marguerite Duras donne au cœur du collectif un entretien au cours duquel elle exprime clairement et à plusieurs reprises son soutien au mouvement de libération des femmes français et international, alors que dans le même espace elle qualifie la lutte des femmes de « lutte politique la plus difficile<sup>876</sup> ». L'origine de l'entretien comme l'interlocutrice de Marguerite Duras ne sont pas précisées. Mais pour qui connaît les entretiens que l'autrice accorde durant la décennie, le témoignage publié dans *La Création étouffée* est bien une première version des *Parleuses* (Minuit, 1974), série d'entretiens avec Xavière Gauthier, issus du projet inabouti d'un dossier sur l'écriture des femmes qui devait être publié par *Le Monde* en juillet 1973<sup>877</sup>. Duras y répond aux questions qui orientent en ce sens l'échange sur la pratique de l'écriture par les femmes.

L'écrivaine déplore ainsi l'usage de la catégorie de la littérature féminine et refuse systématiquement cette assignation de la part de la critique journalistique. Plus loin, le témoignage de Geneviève Serreau insistera à son tour sur l'absence de pratique masculine ou féminine de l'écriture. L'établissement d'une différence discriminante vient après, selon elle, au moment de la réception de l'œuvre. À l'instar de Marguerite Duras, elle condamne l'usage de la catégorie de la littérature féminine, convoquant par comparaison non l'incongruité d'une

---

<sup>875</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 152.

<sup>876</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>877</sup> Voir *infra* la section que nous consacrons aux *Parleuses* dans le troisième chapitre.



littérature des « juifs » ou des « nègres » comme sa prédécesseuse dans le volume, mais bien celle d'une « littérature des écrivains roux<sup>878</sup> ».

Reprenant l'idée du lit de Procuste, mais par d'autres voies, Marguerite Duras appelle les écrivaines à se libérer tout autant de leur entourage que de « la conspiration des écrivains ». Les uns – voulant son bien – comme les autres – arguant un savoir-faire masculin – « retiennent la femme de s'aventurer dans son propre génie ». Pourtant, dans un même élan d'ouverture et de fermeture, Duras propose une hiérarchisation des genres littéraires les plus adéquats aux femmes en matière de création : elle privilégie à ce propos la poésie au détriment du roman, au sein duquel les femmes, plus que les hommes selon elle, peinent à se départir de la tentation autobiographique par crainte de s'affirmer hors des convenances. Sans la mentionner, Marguerite Duras souscrit ainsi à la proposition de Simone de Beauvoir<sup>879</sup> dans *Le Deuxième Sexe*, certainement parce qu'elle relève d'une configuration sociale et littéraire dominante, circonscrivant les femmes et leurs productions à l'intime et à la coquetterie.

La position de Duras est, comme elle le sera souvent, ambiguë et paradoxale. Si elle refuse le différentialisme en assimilant le culte du féminin à une discrimination hiérarchisée – « Toute vénération de la femme, qu'elle soit sur le mode religieux, surréaliste, [...], est un racisme », affirme-t-elle – elle soutient en revanche la stigmatisation du sexe social quand il s'agit de décrire les hommes. On en donnera pour exemple ces deux assertions devenues célèbres grâce aux *Parleuses* publiées l'année suivante : « L'homme doit cesser d'être un imbécile théorique<sup>880</sup> » et « Chez tout homme il y a un para qui sommeille<sup>881</sup> ». L'intelligence se situe en effet pour les hommes, selon Duras, du côté de la production et de l'interprétation théorique : or le théorique lui semble dévalué depuis plusieurs siècles. Cette hiérarchisation des sexes sociaux tire son origine de la hiérarchisation des fonctions maternelles et paternelles dont Duras reconnaît elle-même qu'elle traduit son « aliénation<sup>882</sup> », par le caractère indiscuté de l'instinct ou « amour maternel » auquel elle adhère sans faille.

L'organique, sur lequel nous reviendrons à propos des *Parleuses*, fait ici sa première apparition. L'adjectif employé pour qualifier l'être femme désigne la maternité comprise bien plus comme l'exercice d'un amour maternel hors de la parole que comme la faculté de procréer. Si, selon Duras, « la femme se prive de son être organique, on peut dire : de sa nuit

---

<sup>878</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 224.

<sup>879</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, II, op. cit., p. 627-641.

<sup>880</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, op. cit., p. 178.

<sup>881</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>882</sup> *Ibid.*, p. 184.

organique, elle deviendra un homme<sup>883</sup> », c'est parce que cette « nuit organique » désigne la faculté biologique<sup>884</sup> des mères à prodiguer de l'amour à leur enfant. Son propos se distingue donc ici nettement de celui de Beauvoir mais est rejoint par celui de Geneviève Serreau qui « plain[t] les pauvres hommes, les malheureux, qui jamais, quelle que soit la forme de la société, n'hébergeront la vie dans leur ventre, la vie croissante, embarrassante, explosante, qui vous jette d'un seul coup aux confins de la mort<sup>885</sup> ».

Mais, si *La Création étouffée* stigmatise les entraves que rencontrent les femmes qui souhaitent créer, si les essayistes comme certaines des artistes qui témoignent appellent les femmes à entrer en création de manière innovante, *en tant que femme*, à aucun moment le volume ne mentionne ni ne prône une culture spécifique aux femmes, une culture *féminine*. La frontière est cependant poreuse et annonce le glissement progressif durant cette période de l'affirmation de l'apport indéniable (et nécessairement innovant) que représente l'entrée des femmes dans la pratique artistique à l'éloge d'une spécificité de la création au féminin, en particulier de l'écriture *féminine*. On ne saurait donc restituer l'émergence de l'écriture féminine sans préciser que la logique révolutionnaire la précède, et ce d'autant plus que le Mouvement est un lieu (réel et symbolique) non mixte qui favorise l'émergence de poches de culture et de créativité spécifiques<sup>886</sup>, comme on ne saurait rendre les premières réflexions politiques sur les femmes et la création sans rappeler qu'elles préparent la vague de l'écriture féminine.

### **C. Prendre la plume ou la venue à l'écriture**

Loin de dénoncer uniquement les modalités d'exclusion des femmes du littéraire, le Mouvement des femmes se fait également le lieu d'une impulsion collective. « Il est temps que la femme s'écrive », ces premiers mots du « Rire de la Méduse » d'Hélène Cixous rappellent en 1975 plus qu'ils annoncent, par l'exhortation, la venue à l'écriture. Rappellent car le premier manifeste collectif du Mouvement en France, « Libération des femmes : années zéro » est déjà perçu comme un passage – collectif et individuel – à l'écriture. Or, pour toutes les femmes qui participent au Mouvement, le regroupement des femmes ensemble est perçu, notamment par les plus jeunes qui ne publient pas encore, comme un formidable catalyseur de création. Les témoignages de femmes alors dans des situations d'écriture bien différentes le

---

<sup>883</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>884</sup> Duras exclut en effet la mère adoptante comme le père de cette capacité, que l'un et l'autre peuvent être amenés à développer mais par « accident », remplaçant ainsi la mère biologique.

<sup>885</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, *op. cit.*, p. 225.

<sup>886</sup> Voir Françoise COLLIN, « Il n'y a pas de cogito-femme » [Montréal, 1983] rééd. in *Je partirais d'un mot : le champ symbolique*, Villenave-d'Ornon, Fus-art, 1999, p. 46.

confirment, le Mouvement les lance chacune à leur manière dans l'aventure collective ou individuelle de l'écriture, légitimant leurs pratiques et contribuant ainsi à les favoriser<sup>887</sup>.

Catherine Deudon, photographe du Mouvement et participante des Petites Marguerites, se met ainsi, au contact des écrivaines du groupe, expérimentée et reconnue comme Christiane Rochefort, déjà consacrée comme Monique Wittig, aguerrie par un premier roman telle Rachel Mizrahi, ou plus jeune en écriture comme Cathy Bernheim, à écrire. Catherine Deudon participe aux séances collectives d'écriture de tracts ou de chansons et répond bientôt aux commandes d'articles qu'on lui adresse. Le Mouvement des femmes rend alors l'écriture possible pour celles qui n'avaient jamais même songé à développer ce savoir-faire : « Je n'étais pas partie dans la vie pour me croire capable d'écrire, fût-ce le plus modestement du monde, c'était cela aussi le mouvement, se découvrir des capacités insoupçonnées<sup>888</sup> », écrit-elle à propos de son expérience militante dans *Un mouvement à soi*. Atelier d'écriture, le MLF l'est non seulement par les pratiques qui s'y font jour mais encore par l'encouragement que les femmes s'y donnent.

Cathy Bernheim, jeune écrivaine qui rédige manuscrit sur manuscrit dans sa chambre de bonne parisienne, atteste d'une autre expérience tout aussi complémentaire pour saisir l'influence du Mouvement sur la venue à l'écriture des femmes qui le composent : « Quand j'avais 20 ans, je me pensais comme étant un poète, donc je me branchais sur le train des poètes, je lisais tous les poètes et je disais : “j'en suis un comme les autres”. [...] Dans le Mouvement des femmes, je suis rentrée dans quelque chose qui était autre, qui était “nous sommes toutes des poétesses”<sup>889</sup> » Face à une pratique déjà affirmée, mais dans les codes dictés par une culture pensée comme universelle en ne valorisant que des hommes au sein des parcours de lecture, le témoignage de Cathy Bernheim permet de saisir non seulement la prise de conscience d'une possible capacité des femmes à se projeter dans une pratique poétique réputée inaccessible mais encore la formidable découverte pour des femmes d'une création littéraire qui puisse être portée par des femmes, voire au féminin.

Les souvenirs de l'écrivaine Leïla Sebbar éclairent encore un autre effet du Mouvement :

C'est grâce aux femmes, quand je suis venue en France – je fuyais l'Algérie –, c'est grâce aux femmes que j'ai pu sortir des soutes, des entrailles, non

---

<sup>887</sup> Voir Marcelle MARINI, « D'une création minoritaire à une création universelle », *Les Cahiers du GRIF*, « Savoir et différence des sexes », n° 45, 1990, p. 51-66.

<sup>888</sup> Catherine DEUDON, *Un mouvement à soi*, op. cit., p. 10.

<sup>889</sup> Cathy BERNHEIM, Conférence de Leïla Sebbar, Cathy Bernheim, Michelle Perrot, Françoise Vergès et Xavière Gauthier, à l'occasion de la sortie du *Pays de ma mère : voyage en Frances*, Bibliothèque Marguerite Durand, 29 janvier 2014.

pas de ma mère, mais de la Bibliothèque nationale, et du livre des autres, et que j'ai pu enfin accéder à la rue, accéder aux autres. [...] elles m'ont permis de vivre, de résister, de penser et d'écrire, et c'est avec elles que je l'ai fait et c'est grâce à elles.<sup>890</sup>

Pour celle qui enseigne à l'époque à Paris tout en poursuivant un travail de recherche sur « Le mythe du bon nègre dans la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle (Littérature coloniale française) », le Mouvement de libération des femmes rend envisageable de ne plus uniquement se définir comme critique – du discours de l'autre<sup>891</sup> – mais bien comme créatrice à l'origine de son propre discours, de passer donc symboliquement de la dénonciation de la colonisation à la liberté par l'affirmation de soi.

Mise en œuvre de la capacité à écrire, prise de conscience de la possibilité d'une création littéraire par les femmes, passage du discours critique à la production littéraire, ces expériences individuelles de venue à l'écriture sont irriguées par le collectif tout autant qu'elles irradient au cours des manifestations publiques. Si l'écriture de tracts ou de chansons au sein du groupe des Petites Marguerites en constitue un premier signe, la « Foire des femmes », organisée le 17 juin 1973, à la Cartoucherie de Vincennes<sup>892</sup> en est exemplaire. La manifestation ouverte à toutes enregistre à ciel ouvert 5 000 entrées : mimes, marionnettes, films, danses, chansons, pièces s'y succèdent. Les organisatrices y collectent environ 3 000 francs, témoignant ainsi du succès de l'initiative auprès du public. Anne Zelensky, qui porte avec d'autres le projet, y voit à l'époque les « premiers pas précipités d'une créativité féministe<sup>893</sup> ». Précipités certes, comme nombre des initiatives collectives du MLF puisque la Foire des femmes s'est décidée dans la spontanéité, ces premiers pas sont également ceux de la production publique d'une création collective de femmes.

Pour la préparer, plusieurs femmes travaillent sur un projet de conte féministe qu'elles souhaitent porter à la scène. Anne Zelensky tient le rôle de cheffe d'orchestre, organise les rencontres entre la dizaine de femmes qui écrivent. L'intrigue de ce qui devient progressivement une pièce utopique – des féministes sont poursuivies par le pouvoir en place, séquestrées et envoyées en exil sur la planète verte où elles reconstruisent le monde – exprime

---

<sup>890</sup> Leïla SEBBAR, Conférence de Leïla Sebbar, Cathy Bernheim, Michelle Perrot, Françoise Vergès et Xavière Gauthier, à l'occasion de la sortie du *Pays de ma mère : voyage en Frances*, Bibliothèque Marguerite Durand, 29 janvier 2014.

<sup>891</sup> On retrouve également l'idée que les femmes ne produisent pas la culture mais souvent la servent (par la critique) chez Hélène Cixous, voir son « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », *op. cit.*, p. 484.

<sup>892</sup> Une pratique s'inaugure ici et se poursuit tout au long de la décennie : le 24 janvier 1976 est par exemple organisée au Théâtre de l'Aquarium, par la compagnie La Carmagnole, « une journée de rencontre autour de réalisations faites par les femmes pour dénoncer leur oppression et exprimer leurs revendications au niveau de leur lieu de travail, de leur quartier, de leurs foyers, à tous les moments de leur vie. » (*L'information des femmes*, n°3, 21 janvier 1976, [p. 1]).

<sup>893</sup> Anne TRISTAN et Annie de PISAN, *Histoires du MLF*, *op. cit.*, p. 118.

leur rôle contestataire et leur position réfractaire au système comme elle symbolise leur envie d'un ailleurs où proposer une société alternative<sup>894</sup>. Au fil de l'écriture, des sketches se montent autour de ce texte et les militantes s'accordent sur l'idée d'une série de performances menées en particulier par Annie Sugier, Claude Hennequin, et Anne Zelensky. Le groupe choisit pour metteuse en scène Barbara Giraud, qui vient du cabaret, et revendique l'influence du *living theatre*, dont les pratiques spontanéistes circulent en France depuis la fin des années 1960. Ariane Mnouchkine les soutient en leur prêtant un lieu, Annie Sugier et Anne Zelensky se chargeant de coordonner l'organisation matérielle. Ainsi, celle qui préférerait lors des premières années s'éloigner du groupe des Petites Marguerites, trop abstrait selon elle à cause de son rapport à la création, affirme à partir de cette expérience de création collective en 1973 : « Le féminisme était comme un tiroir que j'ouvrais, duquel je sortais plein de richesses : d'abord l'action, cela m'a ensuite révélé l'écriture.<sup>895</sup> »

De cette révélation de l'écriture unanimement partagée, nous convoquerons une dernière expérience, celle de Charlotte Calmis (1913-1982). Exemplaire à un double titre est le parcours de cette plasticienne, devenue poétesse au sein du Mouvement. Sa venue à l'écriture accompagne, tout comme elle est accompagnée de, la création d'un collectif dédié à la création : « La Spirale : libérer l'énergie créatrice<sup>896</sup> ». Proche de l'abstraction lyrique, Charlotte Calmis est peintre. C'est à 59 ans qu'elle vient à l'écriture, notamment à la poésie, après sa rencontre avec le Mouvement de libération des femmes, lorsque celui-ci vient perturber les États généraux du magazine *Elle* où elle est invitée en tant qu'artiste. Elle devient ainsi militante et poétesse dans un même élan, au cours d'une décennie où elle souffre d'une cécité presque totale. Dès 1972, Charlotte Calmis commence à produire son œuvre poétique tout en continuant ses recherches plastiques par le collage et crée l'association La Spirale, qui milite en faveur de la création des femmes tout en s'interrogeant sur la spécificité de la création au féminin.

L'association est à l'origine mixte, mais devient réservée aux femmes à partir de 1974. Grâce aux travaux de Diana Quinby et Fabienne Dumont<sup>897</sup>, on sait qu'à Paris l'initiative est novatrice. Quatre autres groupes ont en effet été créés par des plasticiennes dans les années 1970 mais bien plus tard : Femmes en Lutte en 1975 dans le but d'organiser des manifestations protestataires, le Groupe Dialogue, association loi 1901 fondée également en

---

<sup>894</sup> Le texte sera repris et porté à la scène dans les années 1980 sous le titre *Libertée*.

<sup>895</sup> Entretien personnel avec Anne Zelensky, 13 janvier 2014.

<sup>896</sup> La Spirale, réunissant artistes peintres et sculpteurs, a existé une première fois sous forme de groupe entre 1955 et 1957 à Saint-Tropez autour de Charlotte Calmis.

<sup>897</sup> Voir notamment dans sa thèse récemment publiée sous le titre *Des sorcières comme les autres : artistes et féministes dans la France des années 1970 (op. cit.)*, le chapitre « La Spirale (1972-1982) », p. 81-91.

1975 pour mettre en œuvre une exposition annuelle du travail des femmes, le Collectif Femmes/Art en 1976 pour promouvoir l'art des femmes, et Art et Regard des Femmes, également association loi 1901, créée en 1978 dans le but d'encourager les rencontres et les échanges de connaissances entre artistes. Outre sa fondation devancière, la spécificité de La Spirale réside manifestement dans l'alliance des pratiques plasticiennes et scripturales qu'elle est la seule à mettre en œuvre et à interroger dans une réflexion globale sur la création.

L'association est ainsi fortement liée à la personnalité de sa créatrice que l'on dépeint comme « une mystique socialisante<sup>898</sup> ». C'est dans un petit café de la rue Cardinal Lemoine que cette peintre reconnue, nouvellement poétesse, accueille tous les mardis celles qui s'intéressent à la création féminine. Plusieurs femmes l'ayant connue témoignent de la générosité de Charlotte Calmis pour ses contemporaines, laquelle est « toujours disponible pour recevoir les jeunes artistes, se rendre dans leur atelier, les encourager, participer aux événements du MLF ou accompagner chacune dans le cheminement de son âme<sup>899</sup> ». Accueillante et bienveillante pour ces jeunes femmes qui font leur premiers pas de créatrices, Charlotte Calmis s'est également découverte, au sein du jeune Mouvement, passionnément féministe dans sa pratique artistique même<sup>900</sup>.

« Je suis féministe et je suis pour la libération de la féminité frustrée. Je suis devenue adulte en revendiquant pas à pas ma propre légalité en tant que créatrice<sup>901</sup> » écrit-elle dans un tract inaugural de « La Spirale ». Elle concilie donc, de façon exceptionnelle pour la période, une position féministe et un travail sur la féminité. La Spirale se veut alors cette liberté conquise au féminin, « sans commencement ni fin<sup>902</sup> », au cœur de chaque être. Il s'agit d'explorer le silence, afin de le transmuier en « paroles, écritures et actes<sup>903</sup> » et de dévoiler la psyché féminine, qui « est un univers parallèle, un réservoir pour l'humanité<sup>904</sup> ». La démarche mystique de Charlotte Calmis est ainsi explicitement opposée à l'approche

---

<sup>898</sup> Aline DALLIER-POPPER, *Art, féminisme, post-féminisme : un parcours de critique d'art*, Paris, l'Harmattan, 2009, p. 111.

<sup>899</sup> Marie-Jo BONNET, « Renaissance de Charlotte Calmis », in Charlotte CALMIS, *Regards et autres écrits*, *op. cit.*, p. 6.

<sup>900</sup> Ses œuvres pastiques en témoignent : dans le milieu des années 1970, elle réalise une série de bocaux de « Confitures métaphysiques "Bonne maman" », contenant des phrases subversives relatives aux femmes, inscrites sur des bouts de papier repliés et enserrés dans le pot avec des collages-photos de visages féminins. Elle réalise également en 1978 une série de quinze collages sur grand format sur l'identité de la femme et le statut de l'artiste (Galerie Darial, Paris, 1978, « Recherches d'identité ») et des « Collages-coudrages » de tissus.

<sup>901</sup> Charlotte CALMIS, « La Spirale. Qu'est-ce que la Spirale? », in Charlotte CALMIS, *Regards et autres écrits*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>902</sup> *Ibid.*

<sup>903</sup> Charlotte CALMIS, « Une écriture du réquisitoire... La Spirale », *Ibid.*, p. 29.

<sup>904</sup> *Ibid.*

psychanalytique pratiquée par Antoinette Fouque dans le groupe Psychanalyse et Politique, tout comme elle se distingue de l'écriture féminine à laquelle elle s'oppose d'ailleurs<sup>905</sup>.

Comme le retrace Marie-Jo Bonnet dans son article consacré à l'artiste « Charlotte Calmis, Mémoire présente d'un langage futur<sup>906</sup> », les écrits de Charlotte Calmis se subdivisent alors en trois types de production : des textes militants écrits dans le cadre de l'association La Spirale, un journal commencé en 1974 sous le titre de *Kaléidoscope ou Journal d'une femme peintre*, à ce jour inédit, et des poèmes. Les textes militants prennent la forme de tracts, distribués lors des manifestations du Mouvement : ils dénoncent l'invisibilité des créatrices, des galeries aux musées<sup>907</sup> en passant par la presse spécialisée et les histoires de l'art, entament une réflexion sur la spécificité de la création féminine et présentent les activités et travaux des deux groupes de l'association, le groupe Langage, animé par Catherine Valabrègue<sup>908</sup> (1917-1999), et le groupe Sorcières autour de Charlotte Calmis. Composé d'une dizaine de femmes<sup>909</sup>, le groupe Sorcières applique une méthode d'exploration de la psyché féminine mise au point par l'artiste, qui consiste en une méditation collective suivie de l'écriture d'un texte et de sa lecture au sein du groupe. Comme le dit encore Charlotte Calmis, « apprendre à s'écouter, à "s'entendre" chacune, ensemble, peut devenir Révolution et nouveau militantisme de femme<sup>910</sup> ».

À ces tracts s'ajoutent les articles parus dans *Libération* en 1976, le *Womanart* en 1977, le numéro 3 de la revue *Pénélope* « Les femmes et la création », paru en 1980. Quant au premier recueil de ses poèmes, publié avec une préface de Xavier Bordes aux éditions Saint-Germain-des-Prés en 1973, il collige, sous le titre *Les Chants roux de la femelle*, trente trois de ses pièces. Suivent en 1977 « Gaïa - psaumes d'incarnation », publiés dans *Les Cahiers du nouveau commerce*. Certains des poèmes produits durant les années 1970 sont publiés de façon posthume, tel « Itinéraire », dans la monographie d'Aline Dallier, *Charlotte Calmis, peintre et poète*, en 1998. Le recueil *Regards et autres écrits*, édité par l'association Souffles

---

<sup>905</sup> « L'orgasme, la frigidité, la jouissance ne sont pas les seules garanties de "l'identité féminine". Je jouis, tu jouis, nous jouissons... La Libido a d'autres sources, une autre réalité et d'autres conquêtes. Elle est aussi cerveau, transcendance, métamorphose, transfiguration et communion. » (Charlotte Calmis, « Petit exercice mystique à l'usage du MLF », *Ibid.*, p. 27.)

<sup>906</sup> Marie-Jo BONNET, « Charlotte Calmis, Mémoire présente d'un langage futur », *Labrys : études féministes / estudos feministas*, Brasilia, Montréal, Paris, n° 8, août-décembre 2005, <http://www.tanianavarrosowain.com.br/labrys/labrys8/histoire/mariejo.htm>

<sup>907</sup> Voir par exemple le tract « La Spirale dénonce... », Paris, le 6 novembre 1974.

<sup>908</sup> Journaliste et essayiste, elle a également été secrétaire générale puis vice-présidente du Planning familial en France.

<sup>909</sup> Marie-Jo Bonnet a participé à l'association La Spirale, au sein du groupe Sorcières, de 1974 à 1980.

<sup>910</sup> Exposition *Utopie et féminisme*, février 1977, au Centre international de séjour de Paris: les œuvres d'artistes en début de carrière côtoient celles d'artistes confirmées, dont Charlotte Calmis, Aline Gagnaire, Bona de Mondiarque et Vera Pagava.

d'Elles, en 2004, en rassemble plusieurs. D'autres restent encore inédits comme « Devenir Venise », « Frontières », à l'instar de son journal ou de son essai *Les Rescapées du soleil*, écrit à la suite de la manifestation des femmes d'octobre 1979 en faveur de la liberté de l'avortement.

Durant les années 1970, la poésie est vécue et définie par Charlotte Calmis comme le lieu privilégié d'une libération féminine et d'une transformation profonde – « La poésie est à la femme le LIEU de sa révolution.<sup>911</sup> » La femme est ainsi par anticipation « mémoire présente d'un langage futur<sup>912</sup> ». Ce vers présent dans le poème « Itinéraire : des blancs et du dimanche » comme dans deux poèmes du recueil « Gaïa – psaumes d'incarnation<sup>913</sup> » est également inscrit sur le cou de *Gaïa*, œuvre collective de La Spirale présentée lors de l'exposition au 26<sup>e</sup> salon de la Jeune peinture, au Musée d'art moderne de la ville de Paris, au printemps 1975, nu dessiné au fusain par Charlotte Calmis, « corps-poème » sur lequel chaque femme du groupe a inscrit une phrase. Charlotte Calmis articulant peinture et poésie, féminisme et féminité a ainsi commenté cette figure paradigmatique de la création au féminin : « Gaïa écrite crie de la gorge au genoux que le langage spécifique de la femme est révolutionnaire, qu'il existe et qu'il est parallèle et à inventer “la création ne se viole pas, elle révolutionne”<sup>914</sup> ». La parole féminine nécessairement révolutionnaire, de cette déesse mère dont la génération spontanée a engendré le ciel, la mer et la terre, annonce prophétiquement le monde à venir.

#### **D. Écrire / prendre la parole**

Le lien que tisse Charlotte Calmis entre créativité et prise de parole n'est pas un exemple isolé, bien au contraire : cet accord structure la production d'une décennie. Dans *La Prise de parole, pour une nouvelle culture*, publié en 1968, Michel de Certeau a circonscrit le propre du mouvement de mai à l'émergence et l'affirmation de la prise de parole individuelle et collective qui à l'époque « ouvre un procès du langage et appelle une révision globale de notre système culturel.<sup>915</sup> » D'une grande pertinence pour comprendre l'histoire et l'esprit d'une génération, cette analyse est adéquate au phénomène du mouvement des femmes.

<sup>911</sup> Charlotte CALMIS, « Une écriture du réquisitoire... La Spirale », in Charlotte CALMIS, *Regards et autres écrits*, op. cit., p. 30.

<sup>912</sup> Charlotte CALMIS, « Itinéraire : des blancs et du dimanche », in Aline DALLIER-POPPER, *Charlotte Calmis : peintre et poète, 1913-1982*, Paris, les Trois spirales, 1998, p. 78.

<sup>913</sup> Charlotte CALMIS, « Gaïa – psaumes d'incarnation », *Les Cahiers du nouveau commerce*, Paris, Nouveau Quartier Latin, n° 36-37, 1977, p. 54 et 58.

<sup>914</sup> Charlotte CALMIS, « Paris... Peinture... Féminisme », in *Regards et autres écrits*, op. cit., p. 32.

<sup>915</sup> Michel de CERTEAU, *La Prise de parole : et autres écrits politiques*, Paris, Seuil, 1994, p. 39. Patrick Rotman confirme dans l'entretien qu'il a donné à Laurence Devillairs qu'il s'agit d'une des caractéristiques essentielles de Mai 68. Voir Patrick ROTMAN, *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, op. cit., p. 31.



Héritière de mai 68, la prise de parole est l'expression la plus usitée dans la première partie de la décennie, et l'axe fondamental qui traverse le mouvement : « Le Mouvement de Libération des femmes : [...] – C'est toutes les femmes en révolte qui prennent la parole », indique un tract de l'époque<sup>916</sup>. « Il s'est produit ceci d'inouï : nous nous sommes mis à parler. Il semblait que c'était la première fois. De partout, sortaient les trésors, endormis ou tacites, d'expériences jamais dites » : ce témoignage qui est celui de Michel de Certeau pourrait en modifiant simplement le marquage linguistique du masculin au féminin être celui d'une militante du Mouvement. « Le poète a dégoupillé la parole » pouvait-on lire sur un papillon de la Sorbonne, rappelle l'historien philosophe, indice et révélateur d'un phénomène majeur : « une foule est devenue poétique<sup>917</sup> ».

Mais à ce vécu historique commun, qui unit tout aussi bien la jeunesse de Mai que les femmes participant du Mouvement quelques années plus tard, vient s'ajouter une spécificité propre aux groupes des femmes : la non mixité. Celle-ci permet d'une part de faire entendre les voix des femmes présentes, effet que l'on retrouve de manière transposée dans la venue à l'écriture des femmes qui prennent la parole, mais également d'interroger leur prise de parole *en tant que femme*, autre dispositif qui irrigue l'ensemble de la production littéraire de l'époque. « Pourquoi je suis dans la lutte des femmes », texte paru en mai 1971 dans *Le torchon brûle*, non signé par Cathy Bernheim, peut être perçu comme un révélateur des enjeux qui s'affirment au sein de l'écriture littéraire à partir de 1973 : « nous utilisons le langage des hommes pour essayer de faire passer un discours qui nous est propre », écrit-elle, « Donc, je suis aussi venue [dans ce groupe] pour que l'on cherche ensemble un langage qui nous appartienne un peu, une parole, une expression un peu vivantes.<sup>918</sup> »

Cette venue à l'écriture qui signe une nouvelle période au sein de notre histoire littéraire du Mouvement des femmes s'accompagne du thème de la prise de parole dont l'esthétique donne forme aux productions littéraires. Deux des textes majeurs revêtent ainsi cette forme particulière : *Les Parleuses*, entretien de Marguerite Duras avec Xavière Gauthier, publié aux Éditions de Minuit, en mars 1974, et *Parole de femme* de la jeune philosophe Annie Leclerc éditée par Grasset un mois plus tard. L'un, par la forme de l'entretien, incarne la parole de femmes circulant dans l'échange (des groupes de femmes) tout en conférant au dialogisme le statut d'œuvre littéraire. L'autre, par la parole singulière qu'il incarne, signe dans un mouvement de génération spontanée de la femme la prise de parole d'une femme et

---

<sup>916</sup> Fonds Anne Zelensky, boîte MLF, 1970-1972, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>917</sup> Michel de CERTEAU, *La prise de parole*, op. cit., p. 42.

<sup>918</sup> Anonyme [Cathy Bernheim], « Pourquoi je suis dans la lutte des femmes », *Le torchon brûle*, n° 0, mai 1971, p. 19.

appelle dans un même élan et dans cette même logique à la venue à la parole – c'est-à-dire à l'écriture – des femmes / de la femme.

*Parole de femme*, publié aux éditions Grasset en avril 1974, bien qu'il s'apparente au genre de l'essai, est difficile à classer sous cette catégorie de par le refus revendiqué d'associer aux réflexions qui le constituent un discours épistémique. Il se décline ainsi sous plusieurs formes : du mythe à l'utopographie<sup>919</sup> – écriture de l'utopie –, en passant par le récit de vie, la réflexion philosophique, le discours féministe et le texte programmatique. Composé de onze ensembles, sans chapitrage, *Parole de femme* forme une composition cohérente qui dénonce l'urgence de l'invention d'une parole neuve, une parole de femme, dont la première tâche serait d'« inventer la femme<sup>920</sup> ». À partir de la prise de conscience d'un langage qui présente l'homme, et les valeurs masculines, comme universel et la femme, ainsi que les valeurs qui lui sont associées, comme spécifique, l'autrice lance un appel à la lutte qui ne se joue pas uniquement dans l'ordre économique, politique et social mais également dans l'ordre symbolique. La spécificité de *Parole de femme* est d'assimiler l'objet du discours à la forme discursive qui l'énonce. Par parthénogenèse, l'œuvre invite à la naissance d'une parole de femme tout en s'érigeant comme une manifestation programmatique de l'« écriture féminine » à venir, qui, nécessairement, la codifie – nous y reviendrons – à la manière d'un manifeste et d'une première œuvre littéraire.

En effet, l'oralité s'inscrit dans le texte tant par la structure phrastique (énoncés minimaux, phrases nominales, élision des négations, redoublement du sujet) que par l'emploi des mots ordinaires (vocabulaire familier voire argotique), tant par le travail du rythme traduisant la présence et l'intonation d'une voix qui mène conversation que par l'auto-désignation du discours par lequel s'énonce l'ouvrage (« je dis », « je parle », « j'arrête » de parler, etc.). L'inscription du discours au sein même du discours est une des composantes fondamentales de cette écriture. La prise de parole au féminin est dite ardue, ce qui contribue à une théâtralisation du discours ponctuelle dans l'ouvrage, dont participe également la référence à la consultation du dictionnaire. L'emploi d'interjections, et particulièrement des adverbes « oui » et « non », révèlent un dialogisme fantasmé qui assimile le texte à la translation écrite d'une conversation : dialogue d'une femme avec des paroles d'hommes, dialogue d'une femme avec d'autres femmes. On pourrait alors arguer que cette parole

---

<sup>919</sup> Annie Leclerc emploie elle-même le terme à la page 116 : « Si ce travail [domestique] était perçu à sa juste et très haute valeur, il serait aimé, il serait choisi, convoité autant par les hommes que par les femmes. Il ne serait plus ce boulet, cette oppressante, irrespirable nécessité... / ... Mais je rêve, j'utopographe, je sais. »

<sup>920</sup> « Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire : inventer la femme » (Annie LECLERC, *Parole de femme*, Paris, Grasset, 1974, p. 8).

familière, simple parce qu'orale, s'établit dans la logique de la conversation pour répondre à un impératif de clarté propre à la diffusion d'un texte militant.

Si cette explication semble recevable, elle ne saurait pour autant expliquer l'amalgame, dans l'ouvrage, de cette parole « naturelle » à une langue soutenue et à des références que le commun ne peut maîtriser : l'existentialisme sartrien, l'érotisme selon Bataille, la phénoménologie de Merleau-Ponty. Or, si l'on se souvient de l'analyse que fait Annie Leclerc de la pensée « virile », tendue vers le culte de la mort par son excès de raison, il apparaît que la parole *féminine* en est l'exact opposé. Métonymie de la vie, de la nature, est la femme, selon Annie Leclerc, *mimesis* de la vie, du « naturel », doit être la langue qu'elle parle et écrit. Dans l'ordre linguistique, au sens de Benveniste, l'énoncé masculin est *histoire* alors que l'énoncé féminin est *discours* ; dans l'ordre philosophique, il est *logos* au masculin, dans une « logique formelle », espace du rationnel pur, et parole, conversation au féminin, dans une « logique naturelle », espace du vraisemblable et des affects. Le langage sclérosé par la raison au masculin est opposé à un langage « vivant », « naturel » et passionné, au féminin. Comme toujours dans l'essai, Annie Leclerc utilise un stigmat, le bavardage féminin corollaire de l'incapacité des femmes à raisonner et à maîtriser l'art – artifice – de l'écriture, en refondant sa valeur pour définir le féminin dans une logique dialectique de la différence.

« L'éveil véritable est à venir ; il se prépare<sup>921</sup> », telle est la prophétie qui inaugure *Parole de femme*, en écho aux luttes des femmes, comme à celles de tous les « opprimés » des années 1970 qui accompagnent la révolution en marche. Il ne s'agit pas de renvoyer cette parole à la simple prédiction mais bien de l'inscrire dans le registre de la prophétie. Étymologiquement, la prophétie est l'interprétation des volontés divines, ce qui la distingue de la prédiction qui ne relève pas du sacré. Cette fonction est assurée dans la Grèce antique par deux types de devineresses : les Pythies et les Sibylles. Si l'on devait chercher une parole de femme valorisée par la tradition, on conviendrait sans doute que celle de la prophétesse, dans son avatar positif qu'est la Pythie de Delphes ou la Sibylle de Cumès ou bien encore négatif qu'est leur descendante, Cassandre, est justement la seule qui ait été parée de ce privilège<sup>922</sup>. Sans qu'aucune de ces figures ne soit citée, l'essai, parce qu'il est une parole de femme qui annonce la femme, ne peut que se référer à cette tradition, celle d'une femme parée des dons de divination, transmettant un message d'origine spirituelle, dans la transe, le

---

<sup>921</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>922</sup> Ces deux figures de prophétesses s'imposent rapidement dans le mouvement de libération des femmes comme emblème ou contre-modèle.

délire. L'ensemble de ce dispositif (parole, transe, délire) s'oppose clairement au discours des « logomachinistes » qui fonde la pensée « virile », dénoncée par le texte.

Si les Sibylles comme les Pythies étaient choisies pour leur jeunesse et leur virginité, transmettant aux mortels la parole soufflée par l'inspiration divine, tout comme la parole « féminine a été soufflée à la femme par la parole de l'homme<sup>923</sup> », la parole prophétique féminine *inédite* de l'essai est inspirée, soufflée, par cette fête de la vie, cette jouissance qu'est l'accouchement, annonçant, par parthénogenèse, sa propre naissance. Selon Annie Leclerc, l'expérience de la maternité est à l'origine de cette prise de parole qui est la sienne car elle permet de saisir la multiplicité de la jouissance féminine (règles, orgasme, grossesse, accouchement, allaitement) par opposition à l'unicité de celle de l'homme (coït). Dans sa forme même, la prise de parole se veut maïeutique, tel un accouchement de soi. « On pousse » et « on pousse encore<sup>924</sup> » quelques portes, métaphores de l'accès à la vérité, car la femme doit apprendre à naître. La parole jaillit d'elle-même<sup>925</sup> alors que les « langues [sont] encore toutes engluées du respect<sup>926</sup> » des valeurs viriles. La bouche se fait utérus, les menstruations en sont la « tiède salive<sup>927</sup> » et la parole accouchée est bien femme.

La prophétie de *Parole de femme* est tout à la fois conseil, prescription et mise en garde. On sait que tous les textes prophétiques contiennent des prédictions qui, le plus souvent, sont exprimées sous forme d'avertissements. L'événement annoncé n'est pas affirmé comme un futur inéluctable. Il n'interviendra que si les indications de vie et les instructions n'ont pas été respectées. C'est cette menace que représente l'éviction des femmes, sans qui la révolution – absolue ici – ne peut se faire. La prophétie signe la mort d'un temps, comme elle annonce la naissance d'une nouvelle ère. La naissance d'une parole de femme neuve et la refondation des valeurs féminines provoquent nécessairement, par la remise en cause de l'ordre social et symbolique intimée par la prophétie, l'annonce d'une nouvelle société, dont les valeurs et fonctionnements sont radicalement opposés à l'ordre ancien. Le reflet d'utopographie miroite ainsi ponctuellement à la surface de l'ouvrage.

La série de cinq entretiens entre Marguerite Duras et Xavière Gauthier publiée par les Éditions de Minuit à un mois d'intervalle<sup>928</sup> entérinent également la naissance de cette parole de femme par l'action même qu'implique le titre retenu : *Les Parleuses*. À l'époque où se

---

<sup>923</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, *op. cit.*, p. 12.

<sup>924</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>925</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>926</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>927</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>928</sup> *Les Parleuses* sont publiées exactement un mois avant *Parole de femme*, leur dépôt légal étant respectivement le 1<sup>er</sup> mars et le 2 avril.

déroule cet échange, entre mai et juillet 1973, Marguerite Duras publie depuis trois décennies et est reconnue, malgré le « silence » qui, selon elle, entoure son œuvre en France. Xavière Gauthier, de trente ans sa cadette, vient de s'illustrer par la publication de son premier essai, *Surréalisme et Sexualité* en 1971<sup>929</sup>. Elle n'est donc pas encore l'autrice de *Rose Saignée*<sup>930</sup>, ni maîtresse de conférences mais déjà une – jeune – chercheuse littéraire et féministe. Cette dissymétrie à la fois générationnelle et sociale est lisible dans la « fascination du discours et de la personne de Marguerite Duras<sup>931</sup> », qui captive Xavière Gauthier au point qu'elle en oublie par exemple à plusieurs reprises les conditions matérielles de l'entretien, en l'occurrence la capacité limitée d'enregistrement de la cassette du magnétophone.

Or le principe égalitaire que diffusent *Les Parleuses* – les deux interlocutrices étant désignées sous cette commune appellation – sape non seulement cet état de fait mais encore la logique de l'entretien qui instaure traditionnellement une communication asymétrique, une relation de déséquilibre entre deux spécialistes, et corrélativement entre deux discours, celui du questionné primant sur celui de l'investigateur. Le titre, bien avant la lecture, indique une circulation de la parole, certes savante, dans une conversation plus familière où il est à la fois question de littérature, de cinéma, de politique, d'anecdotes, d'enfance, de peurs, des passants et du chien qui aboie : sujets réputés sérieux ou futiles, confondus dans un même élan du dire. La conversation signale le commerce amical – sociabilité nouée autour des rires, des cigarettes et des verres de vin qui rythment leurs échanges – qui naît de la fréquentation des deux femmes le temps d'un été à la campagne, et dont témoigne par exemple le passage du vouvoiement au tutoiement au début du quatrième entretien. Les « notes en marge » établies lors de la relecture de la transcription par les deux parleuses confirment rétrospectivement la disqualification de l'entretien directif et préparé au profit d'un entretien infini, pour reprendre l'expression blanchotienne, d'un dialogue d'amitié où chacune interroge l'autre, répond à l'autre, sans que rien n'ait été anticipé, comme le confie Xavière Gauthier : « Il faut dire que nous ne savions jamais où nous allions, que nous ne savions jamais à l'avance de quoi nous parlerions, que nous étions complètement “à l'intérieur” de ce que nous faisons<sup>932</sup> ».

Pourtant le refus de Xavière Gauthier de dire « à la place de<sup>933</sup> » Marguerite Duras témoigne tout autant du respect de la femme et de l'œuvre que de la surveillance de soi qui se

---

<sup>929</sup> Son travail sur *Leonor Fini* ne paraît qu'en décembre 1973. C'est dans *Surréalisme et Sexualité* que Xavière Gauthier propose de façon inédite le concept de « femellitude » : on se reportera sur ce point au cinquième chapitre de la première partie.

<sup>930</sup> *Rose Saignée* est publié aux éditions Des Femmes en 1974, la même année que *Les Parleuses*.

<sup>931</sup> Xavière GAUTHIER, « Avant-propos », *Les Parleuses*, Paris, Minuit, 1974, p. 9.

<sup>932</sup> *Ibid.*, p. 229. Note à la page 84.

<sup>933</sup> *Ibid.*, p. 197.

dévoile ici et qui rappelle, parce qu'elle en est le symptôme, la toile de fond invisible du schéma normatif de l'entretien d'auteur où chacun doit respecter la place qui lui est impartie dans le dire. Cette surveillance de soi, tout comme les lectures faites par Xavière Gauthier avant ou entre les entretiens et le projet qui a donné naissance à ces échanges, montre à quel point cette forme de communication, informelle et amicale, en rupture avec l'entretien canonique d'auteur, est tout aussi spontanée que choisie et revendiquée.

L'avant-propos signé par Xavière Gauthier, s'il est censé expliquer *a posteriori* la facture des entretiens, renseigne ainsi le lecteur sur les présupposés théoriques qui ont guidé ces conversations. En effet, celles-ci nous sont livrées telles quelles, sans retouches, sans corrections, sans modifications. Les mots y sont restitués « *exactement tels qu'ils ont été dits*<sup>934</sup> », dans une coïncidence revendiquée de la parole et de l'écrit. Ce choix de traitement est justifié par l'adéquation de ces « failles », de ces « manques », de ces « blancs » discursifs, à l'œuvre de Marguerite Duras. Ils disent peut-être mieux que le discours, ou avec lui, ce qui se joue et se déjoue dans les textes durassiens. Mais c'est surtout la seconde précision apportée par Xavière Gauthier qui porte en elle tout le programme de ces conversations. En effet, si le discours transcrit n'a pas été corrigé, laissant à la parole son libre cours, ajoute-t-elle, c'est « parce que nous sommes toutes les deux des femmes<sup>935</sup> ». Se rejoue alors l'opposition déjà mise en œuvre dans *Parole de femme* entre un masculin logocentrique<sup>936</sup>, qui impliquerait raison et ordonnancement de la langue écrite et un féminin que l'on positionne du côté de la parole et du désordre subversif.

Durant cette période, et comme l'exemplifient *Parole de femme* et *Les Parleuses*, l'enjeu de l'écriture de la parole est tout autant de faire venir les femmes à l'écriture que de faire advenir *la* femme. Pour y parvenir, c'est la définition de la parole elle-même qui entre en question. Deux acceptions sont en effet présentes dans l'ensemble du corpus, souvent en tension, fixant deux objectifs et révélant deux esthétiques radicalement différentes. Prendre la parole, c'est alors s'exprimer et communiquer pour soi comme pour le plus grand nombre : dans ce cas la parole souscrit à la contrainte de la communicabilité. Mais prendre la parole, c'est aussi exercer une parole d'avant-garde à la fois sur le terrain féministe et sur le terrain littéraire, et dans ce cas la parole souscrit à la contrainte de l'évaluation du littéraire, telle que

---

<sup>934</sup> *Ibid.*, p. 7. En italiques dans le texte.

<sup>935</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>936</sup> Sans jamais utiliser ce terme dans l'avant-propos, Xavière Gauthier en donne pourtant une définition explicite : « Il aurait été facile – il était tentant – de restructurer l'ensemble, d'élaguer le touffus de ce qui apparaît comme des digressions, de faire aller droit au but ce qui part dans toutes les directions, de redresser la démarche de crabe, ou tournante ou ondoyante. De polir et de policer ces entretiens pour leur donner cette bonne ordonnance grammaticale, cette rectitude de pensée qui se plie à la logique cartésienne. » *Ibid.*

défini dans une période et dans une société donnée. On retrouve un des grands traits de l'époque qui s'achoppe à « réso[udre] la contradiction entre l'écriture d'avant-garde et l'action révolutionnaire<sup>937</sup> » ou, pour le dire avec les mots de Jeanne Hyvrard, s'interroge pour savoir « Comment parler aux autres sans parler comme eux ?<sup>938</sup> »

Prendre la parole *en tant que femme*, c'est, dans cette tension, gagner un espace longtemps interdit, partir du privé pour faire la révolution, affirmer de fait que le privé est politique et que la frontière entre les deux n'est pas si étanche qu'on veut bien le croire. Prendre la parole, c'est également user de la première personne en affirmant son statut de sujet, s'adresser donc à un autre sujet, homme ou femme – la spécificité du mouvement résidant dans la sexuation du destinataire/trice et du destinataire – mais également avoir recours au « nous » qui désigne tout autant le groupe réel des femmes (groupe, tendance ou Mouvement dans son intégralité) que le groupe imaginaire d'une collectivité de femmes dont on se fait le porte-parole en même temps que l'on s'adresse à elle. Prendre la parole, c'est enfin ouvrir un « procès du langage », pour revenir à l'analyse initiale de Michel de Certeau, actualisant ainsi le projet des *Guérillères* de Monique Wittig – « Elles disent qu'en premier lieu le vocabulaire de toutes les langues est à examiner, à modifier, à bouleverser de fond en comble, que chaque mot doit être passé au crible<sup>939</sup> » – projet littéralement mis en application dans *Le Brouillon pour un dictionnaire des amantes* (1976).

Le succès de la dénonciation d'une création au féminin étouffée comme celui de la venue à l'écriture de femmes, qui prennent l'une après l'autre la parole, peut se mesurer en manière de conclusion à son retentissement institutionnel dès le milieu des années 1970. La dénonciation des contraintes rencontrées et des difficultés éprouvées par les écrivaines se traduit par exemple, au creuset d'une année décrétée internationalement de la femme, par la création en 1975 de l'Association internationale des femmes écrivains. Portée par Marie-Thérèse Guinchard<sup>940</sup>, écrivaine journaliste, l'association élit son siège social à la Société des gens de lettres le 9 septembre 1975<sup>941</sup>. La vice-présidente en est l'écrivaine Pierrette Sartin (1911-2007) sociologue et psychologue, spécialiste des problèmes du travail des jeunes et des

---

<sup>937</sup> Extrait d'une lettre de la poétesse chinoise, universitaire et membre du PC, Maria Antonietta Macciocchi à Philippe Sollers, cité par Christophe Bourseiller dans *Les Maoïstes : la folle histoire des gardes rouges français*, Paris, Plon, 1996, p. 174.

<sup>938</sup> Jeanne HYVRARD, *Mère la mort*, Paris, Minuit, 1976, p. 21.

<sup>939</sup> Monique WITTIG, *Les Guérillères*, *op. cit.*, p. 192.

<sup>940</sup> Née en 1917, elle a fait des études secondaires en Autriche, est entrée à l'ORTF en 1960 pour en être licenciée en 1968 suite à la grève des journalistes.

<sup>941</sup> La SGDL contactée par nos soins déclarant ne pas avoir conservé d'archives, nous devons cette reconstitution au travail de Delphine Naudier (voir *La Cause littéraire des femmes*, *op. cit.*)

femmes, écrivaine et critique littéraire, les secrétaires générales Suzanne Frass et Marie Séraphine Tazzini, et la trésorière, Flor Romero de Nohra, diplomate et écrivaine.

Le 18 juin 1976, dans *Le Monde*, elles déclarent, pour se démarquer du Mouvement des femmes, « fondamentalement apolitique » leur association qui « n'entend pas [...] faire preuve de féminisme militant », ni « doubler les actions corporatives ou syndicales d'autres groupements ». Elles se disent ainsi motivées par la volonté de « regrouper des femmes de lettres de toutes origines et étudier tous les problèmes se référant à leur profession, défendre leurs intérêts...<sup>942</sup> ». L'association organise pourtant un congrès d'écrivaines du 28 au 30 juin 1976 dont les thèmes font directement écho aux axes de réflexion des écrivaines proches du Mouvement, qui participent d'ailleurs de la programmation<sup>943</sup> : Gisèle Halimi aborde ainsi « La femme créatrice, porteuse de valeurs nouvelles », Marie Cardinal anime « La liberté d'expression existe-t-elle pour les femmes », Pierrette Sartin présente « Le statut de l'écrivain », et Marcelle Roulier répond à celle qui se demandent « Comment se faire éditer et vivre de sa plume ? » Si l'association périclite au bout de quelques années, l'initiative n'en reste pas moins le signe de l'influence des écrits du Mouvements des femmes sur le champ littéraire.

Au sein de l'avant-garde, la venue à l'écriture produit un autre effet, la prise de conscience d'un phénomène d'intersectionnalité<sup>944</sup>, ici la verbalisation bien littéraire de la situation de personnes subissant simultanément plusieurs formes de domination ou de discrimination dans une société. « Tout de moi se liguaient pour m'interdire l'écriture : l'Histoire, mon histoire, mon origine, mon genre. Tout ce qui constituait mon moi social, culturel<sup>945</sup> », écrit en 1977 Hélène Cixous dans « La venue à l'écriture », qui donne son titre au recueil collectif au sein duquel il s'inscrit. Hélène Cixous, née le 5 juin 1937 à Oran, d'un père médecin et algérien et d'une mère allemande devenue sage-femme, est juive, dans un espace temps qui l'inscrit entre les camps de concentration et les colonies.

Cet interdit qui pèse sur l'écriture ne se limite donc pas au sexe social mais commence par la langue : elle en parle trois – le français, l'arabe et l'allemand – ce qui lui donne le

---

<sup>942</sup> « Les femmes écrivains vont se réunir en congrès à Paris », *Le Monde*, 18 juin 1976, Dossier « Littérature », BMD, cote DOS 840.4.

<sup>943</sup> Un groupe d'écrivaines féministes, dont la composition reste inconnue, assiste par ailleurs au congrès pour interroger l'apolitisme et l'aféminisme de ses organisatrices. Elles s'interrogent à la suite de celui-ci sur la pertinence de leur participation à une telle association. Voir « Congrès des femmes écrivains », *L'information des femmes*, n°8-9, juillet 1976, p. 11.

<sup>944</sup> En référence à CRENSHAW Kimberlé Williams, traduite par Oristelle Bonis, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre* 2/2005, n° 39, p. 51-82

<sup>945</sup> Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC, *La Venue à l'écriture*, op. cit., p. 20.



sentiment de n'être pas héritière de la langue française, d'en être une « usurpatrice<sup>946</sup> », forgeant ainsi l'image de la voleuse de langue, et d'écriture. Dans les rêves nocturnes de celle qui s'apprête à venir à l'écriture, l'écriture est un fruit défendu qui pousse sur l'arbre de fiction. Son gardien intérieur, son surmoi, lui rappelle que sa place n'est pas à écrire, avant que ne se formule la moindre critique extérieure. C'est par une « gestation de soi – en soi<sup>947</sup> », qui commence par la mort et ouvre une nouvelle naissance, que la venue à l'écriture est permise, comme une venue au monde, montrant le dépassement d'une oppression plurielle et intériorisée.

Dénonciation des entraves liées au sexe social à l'intersection d'autres phénomènes oppressifs, encouragement de toutes à prendre la parole et à entrer en écriture littéraire, regroupement des écrivaines au sein du Mouvement mais aussi dans ses dehors institutionnels, la pratique littéraire dans sa définition même se voit totalement remise en question à partir de la mobilisation de ses actrices. En 1982, le regard que porte Françoise d'Eaubonne sur la décennie qui vient de s'écouler est en cette matière celui d'une écrivaine victorieuse : « Nous nous sommes emparées d'un outil qui était celui des hommes, nous pouvons enfin écrire comme un être humain. » Certes, l'amie de Simone de Beauvoir, à laquelle elle fait référence par sa formule, songe sans nul doute à la dénonciation des interdits que rencontr(ai)ent les femmes, à l'explosion de la pratique de l'écriture par des femmes et à l'émergence d'une parole possible pour elles, contestant qu'une parole de *femme* existe bel et bien. Françoise d'Eaubonne est en effet de celles, féministes, qui refusent toute affirmation de spécificité.

Celle qui prône *Le Féminisme ou la mort* (1973) a certainement également à l'esprit les décennies de critique littéraire qui n'ont eu de cesse, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, de renvoyer par assimilation les femmes qui écrivent à la littérature dite *féminine*. C'est en ce sens que les écrivaines peuvent ici écrire comme un être humain, sans qualificatif de sexe social, écrire de la littérature. Mais par un mouvement de pensée dialectique, l'écrivaine militante se réjouit également de ce que les femmes, dont elle fait partie, ont « peut être libéré la littérature<sup>948</sup> », à commencer par ce que *peuvent* écrire les hommes comme les femmes. Les décennies suivantes donneront certes raison à la modalisation prudente de Françoise d'Eaubonne, car la parité en écriture se révélera loin de garantir l'égalité de traitement critique. Mais sur le

---

<sup>946</sup> *Ibid.*

<sup>947</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>948</sup> Françoise D'EAUBONNE, *Le Magazine littéraire*, n° 180, janvier 1982, p. 37.

moment, que toutes les femmes puissent devenir écrivain-e-s répond également au projet militant et révolutionnaire de changer la définition de la littérature elle-même.



## II. Donner à lire

« Ce livre est un symbole.<sup>949</sup> »

L'entrée des femmes en écriture au sein du Mouvement pose très rapidement la question de l'édition des textes. Éditer c'est nécessairement publier, rendre public un texte et par là même lui donner naissance, étymologiquement le « mettre au jour<sup>950</sup> » ; *edere* par rattachement probable au verbe *dare* signifie *donner* à lire. Si le premier élan est celui, très libre du point de vue éditorial, de l'écriture de tracts, de chansons ou de textes reproduits avec des moyens artisanaux, ce sont les collectifs éditoriaux et les circuits de publication qui se retrouvent bientôt positivement affectés par la pratique démultipliée de l'écriture comme par la multiplicité de textes de femmes qui en découlent. 1973 est ici aussi le signe de cette venue à l'édition des femmes, tant du point de vue de l'histoire des maisons d'édition – créées en décembre 1972 les Éditions Des femmes officialisent leurs premières publications en avril 1974 – que de celui des revues : les *Cahiers du GRIF*, première revue féministe de langue française, paraissent pour la première fois en novembre 1973, les chroniques du « Sexisme ordinaire » des *Temps modernes* en décembre de la même année. Le discours préfaciel, ceux de Simone de Beauvoir et de Benoîte Groult étant les plus édifiants en la matière, parachève ce dispositif – propre à la période qui s'ouvre en 1973 – de diffusion des textes, dans la logique sororale du Mouvement des femmes.

Exemplaires de ce phénomène de solidarité littéraire et éditoriale entre femmes, le livre et l'affaire de trois Maria mobilisent également les écrivaines en cette année 1973 : il dit à lui seul – raison pour laquelle nous le retenons ici – un phénomène éditorial qui se déploie non seulement nationalement mais internationalement. En avril 1972, au Portugal, Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta et Maria Velho da Costa, toutes trois écrivaines, signent *Novas Cartas Portuguesas*, les *Nouvelles lettres portugaises*. Maria Teresa Horta, journaliste, a publié des poèmes l'année précédente immédiatement censurés par la police du régime, la Pide, pour leur érotisme. Maria Velho da Costa vient quant à elle de publier son premier roman. C'est l'effet produit par la tentative de publication des poèmes de Maria Teresa Horta qui lui a donné l'idée d'écrire à six mains. Elle propose alors de prendre un modèle pour rédiger cet ouvrage, les *Lettres portugaises*, attribuées à une jeune Portugaise du XVII<sup>e</sup> siècle,

---

<sup>949</sup> Evelyne LE GARREC et Monique WITTIG, « Note pour l'édition française », *Nouvelles lettres portugaises*, Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta et Maria Velho da Costa, Paris, Seuil, 1974, p. 7.

<sup>950</sup> Voir *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 1128.

Mariana Alcoforado, placée dans un couvent par sa famille, séduite et abandonnée par un officier français. Maria Isabel Barreno inaugure le bal de l'écriture en fournissant à ses consœurs la première lettre. L'ouvrage qui en résulte après neuf mois de travail collectif est à la croisée du récit, de la poésie et du roman épistolaire. L'ensemble remet fondamentalement en cause la société dans laquelle vivent les trois autrices, de la question de la sexualité féminine à celle de la décolonisation.

À Lisbonne, lorsque les trois Maria cherchent à faire paraître l'ouvrage, le milieu de l'édition prend peur face à sa tonalité subversive. Celui-ci trouve, malgré tout, son éditeur, lequel est à son tour confronté aux réticences de l'imprimeur ; ce dernier craint que sa responsabilité soit mise en cause si la censure est effective. Dès sa sortie, *Novas Cartas Portuguesas* connaît un réel succès : 2000 exemplaires sont immédiatement vendus dans les librairies de Lisbonne. Mais un mois après la publication, alors que Marcello Caetano – successeur de Salazar – est au pouvoir, l'ouvrage est saisi et retiré du commerce. De surcroît, les trois autrices se voient inculpées d'outrage aux bonnes mœurs et d'abus de la liberté de la presse : elles risquent de six mois à deux ans d'emprisonnement. Un procès de longue haleine commence au Portugal.

En mars 1973, les trois Maria adressent une version de l'ouvrage accompagnée d'une lettre rédigée en français à Christiane Rochefort. Elles choisissent l'autrice française pour avoir l'avoir lue dans le manifeste « Libération des femmes : année 0 » de la revue *Partisans* : en écrivant à Christiane Rochefort, c'est au Mouvement des femmes en France qu'elles s'adressent et par extension à l'ensemble des femmes en lutte. C'est ainsi que ce qui n'était que silence devient en France comme à l'international « l'affaire des trois Maria ». Par l'intermédiaire de Christiane Rochefort, elles obtiennent le soutien de Simone de Beauvoir et Marguerite Duras. Le 25 octobre 1973, une « Nuit des femmes » est organisée en solidarité ; dans un théâtre parisien, on lit des extraits du texte censuré par le régime de Caetano. Le mercredi 31 janvier 1974, à Paris également, des centaines de femmes défilent en soutien, vêtues de noir et chantant le « Dies irae », sur le parvis de Notre-Dame<sup>951</sup>. Internationalement soutenues, elles sont acquittées le 7 mai 1974, quelques jours après la révolution des Œillets.

L'ouvrage est alors diffusé en France et en français au Seuil dans la collection « Combat ». Traduit du portugais par Vera Alves da Nobrega, il est préfacé par deux figures du Mouvement des femmes : Evelyne Le Garrec et Monique Wittig. Ce livre, écrivent-elles dans la note à l'édition française, « est un symbole. Par son histoire. Par la façon dont nous

---

<sup>951</sup> « Manifestation : Les 3 Maria », *Les Cahiers du GRIF*, n° 2, 1974, p. 66.

avons eu l'occasion, nous et d'autres femmes, de l'approcher. Par le mouvement international féministe qu'il a suscité. Et, avant tout, par le fait même qu'il existe aujourd'hui, ici.<sup>952</sup> » On ne saurait mieux dire que la période qui s'ouvre – avec ce livre symbole – est celle où non seulement l'écriture mais encore la publication deviennent un enjeu mais aussi un signe de la lutte des femmes en France.

### **A. « Éditer nous-mêmes » : du militantisme au phénomène éditorial**

Partout – au Québec, aux États-Unis, en Espagne, au Portugal, au Canada<sup>953</sup>, ou encore en Angleterre – les femmes viennent à l'édition pour éditer des textes féministes et des femmes. En France, l'impulsion décisive est donnée par la motivation de trouver un lieu de diffusion aux textes qui se multiplient sous l'égide du Mouvement alors que les maisons d'édition existantes, régulées par une hiérarchie littéraire peu favorable aux femmes comme aux féministes, ne veulent pas de ces textes. Au fil des années les maisons d'édition qui se créent influencent la politique éditoriale des maisons plus anciennes : elles contribuent ainsi à modifier et à orienter la production littéraire de l'époque et œuvrent pour une autre définition de la littérature. Cette venue à l'édition militante s'inscrit par ailleurs en France au sein d'un « boom démographique » dans le milieu éditorial, durant la décennie 1970, particulièrement à partir de 1973 ; Jean-Marie Bouvaist et Jean-Guy Boin parlent à ce titre de « printemps des éditeurs<sup>954</sup> ».

Les pages qui suivent doivent beaucoup aux travaux de la sociologue Delphine Naudier qui, dans sa thèse de doctorat « La Cause littéraire des femmes », a été la première à retracer avec précision l'histoire et le fonctionnement des Éditions Des femmes, comme au travail monographique plus récent de l'historienne Bibia Pavard, *Histoire des éditions des femmes : les premières années 1972-1979*. La synthèse de leur travaux que nous effectuons ici, parfois augmentée de nos propres recherches, souhaite plaider pour une histoire littéraire, des autrices comme des textes, qui ne saurait faire l'économie de l'histoire éditoriale, collectifs éditoriaux et écrivaines avançant ici de concert au sein de cette histoire d'une littérature en mouvement.

---

<sup>952</sup> Evelyne LE GARREC et Monique WITTIG, « Note pour l'édition française », *Nouvelles lettres portugaises*, Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta et Maria Velho da Costa, Paris, Seuil, 1974, p. 7.

<sup>953</sup> Voir Myriame EL YAMANI, *Médias et féminismes: minoritaires sans paroles*, Paris Montréal (Québec), l'Harmattan, 1998.

<sup>954</sup> Jean-Marie BOUVAIST et Jean-Guy BOIN, *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison : les nouveaux éditeurs en France : 1974-1988*, Paris, la Documentation française, Sofedis, 1989.

Première maison d'édition à voir le jour dans le sillage du Mouvement, *des femmes* résulte d'un travail militant collectif. L'élan de cette création a cependant été donné par une femme, Antoinette Fouque : « C'est un rêve que j'avais depuis le début du Mouvement. [...] Je voulais mettre l'accent sur la force créatrice des femmes. [...] Je voulais ouvrir le Mouvement à un public : publier.<sup>955</sup> » En 1972, un groupe de travail déjà constitué et issu de Politique et Psychanalyse publie ainsi dans le journal du Mouvement, *Le torchon brûle*, un tract suivi d'un appel à collaboration sous le titre « Maison d'édition "des femmes"<sup>956</sup> ». L'enjeu affiché de cette initiative est de faire éditer par des femmes du Mouvement les textes que des femmes produisent : « des femmes du MLF éditent... » figure en quatrième de couverture des ouvrages édités jusqu'à la fin de la décennie répondant au projet initialement défini en 1972 « Nous sommes un certain nombre à vouloir tenter d'éditer nous-mêmes les textes que nous écrivons.<sup>957</sup> » Le partitif « *des femmes* » permet cependant la pluralité des acceptions qui ne tardent pas à s'affirmer, la maison d'édition étant mise en œuvre par des femmes, souhaitant publier des textes de femmes, pour des femmes. Éditrices, écrivaines et lectrices se voient réunies par une seule et même maison d'édition militante qui souhaite devenir, non pas seulement la maison d'édition du MLF, mais bien le lieu des femmes et du féminin.

À l'origine, le groupe affirme en effet tirer son origine de la volonté de lutter contre la prohibition des textes de femmes et donc de « publier tout le refoulé, le censuré, le renvoyé des maisons d'édition bourgeoises<sup>958</sup> ». Mais il se donne également pour programme de s'opposer à l'exploitation ou à la récupération des textes de femmes en offrant une alternative militante à celles qui écrivent. On retrouve ainsi en écho de cette initiative le constat que fait Antoinette Fouque sur la place des femmes dans le milieu littéraire et leur rapport d'opprimées à la culture. L'écriture est alors définie comme « le problème le plus frontal de la lutte des femmes<sup>959</sup> », tant elle permet de mesurer l'interdit de prise de parole qui pèse sur les créatrices en particulier et sur les femmes en général.

---

<sup>955</sup> Antoinette FOUQUE, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », in *Il y a deux sexes*, *op. cit.*, p. 39-40. Antoinette Fouque a aussi confié récemment l'avoir fondé pour « honorer sa mère, qui n'écrivait pas mais qui était très sensible à la belle écriture » (Antoinette FOUQUE, *Qui êtes-vous, Antoinette Fouque ?*, *op. cit.*, p. 24.)

<sup>956</sup> « Maison d'édition "des femmes" », *op. cit.*, p. 23.

<sup>957</sup> *Ibid.*

<sup>958</sup> Conférence de presse donnée au Lutetia le 17 avril 1974, repris dans *La Quinzaine littéraire*, été 1974 ; *Tel Quel* n° 58, été 1974 ; *Les Cahiers du GRIF* n° 5, 1974. Voir également le dossier « Edition des femmes », Bibliothèque Marguerite Durand. Le texte est reproduit par Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes*, *op. cit.*, p. 203 *sqq.*

<sup>959</sup> *Ibid.*

Les militantes, qui ne se définissent pas comme des « spécialistes de l'édition », espèrent en ce sens procéder à une révolution éditoriale, afin de remplacer le système capitaliste et phallocrate par un système inédit : « en [se] donnant les moyens matériels et politiques, non seulement de [s']attaquer à un système traditionnel d'édition, mais encore d'en mettre un autre à la place.<sup>960</sup> » L'objet livre lui-même s'en trouve modifié : chaque livre au sein des Éditions Des femmes sera fabriqué en fonction du texte, modifiant le rapport à l'écrit de l'autrice elle-même comme a pu en témoigner Xavière Gauthier. Ce « travail sur le corps même du texte » mené sur *Rose saignée* qu'elle publie aux Éditions Des femmes en 1974 l'a passionné en lui permettant d'agir sur la lecture de son propre texte par le choix de la typographie ou de la couleur par exemple<sup>961</sup>.

La maison s'inscrit de façon globale dans une tradition d'édition militante, les deux modèles<sup>962</sup> d'Antoinette Fouque étant à l'époque Maspéro et Minuit. Suivant le patron du Mouvement de libération, la maison d'édition située au 2 rue de la Roquette dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement revendique ainsi l'absence de comité de lecture, le bénévolat (à l'exception de quelques postes techniques), et le travail collectif. Dans les faits, les rapports de pouvoir entre femmes, l'impossibilité de publier tous les textes proposés, la nécessité de réfléchir un combat militant placé sous le signe d'une entreprise commerciale viennent logiquement amender le projet initial. Ce qui n'empêche pas que durant toute la décennie, les autrices soient systématiquement sollicitées lors des actions militantes menées par la maison. Victoria Thérane en témoigne à Bibia Pavard<sup>963</sup>. Une autre écrivaine, restée anonyme, confie à Delphine Naudier que « tout fonctionnait mélangé : littérature et militantisme, on [I]'envoyait sur toute la France faire des débats à la fois pour le mouvement des femmes et pour les livres<sup>964</sup> ». Les textes en eux-mêmes, parce qu'écrits par des femmes, sont perçus comme des ouvrages militants.

Si les Éditions Des femmes ne se définissent pas, uniquement, comme la maison d'édition du MLF, elles sont très explicitement celle de la tendance « Politique et Psychanalyse ». La SARL est ainsi créée le 14 décembre 1972, grâce à la mécène Sylvina Boissonnas, ancienne militante de Vive la révolution, héritière de la famille Schlumberger et membre du cercle. Marie-Claude Grumbach, proche d'Antoinette Fouque et participante à Psychanalyse et Politique devient quant à elle gérante de la SARL, après la démission de la

---

<sup>960</sup> *Ibid.*

<sup>961</sup> Dossier Diffusion des Éditions Des femmes, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>962</sup> Entretien accordé par Antoinette Fouque à Bibia Pavard le 07/01/2003, voir Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes*, *op. cit.*, p. 62-63.

<sup>963</sup> Entretien accordé par Victoria Thérane à Bibia Pavard, le 11/04/2003, *Ibid.*, p. 100.

<sup>964</sup> Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes*, *op. cit.*, p. 261.



première gérante le 25 juin 1974. Sur les 21 sociétaires<sup>965</sup>, outre Antoinette Fouque elle-même, 4 sont des proches de l'éditrice et de Psychanalyse et Politique, 14 font partie du cercle élargi de Psychanalyse et Politique : seules 2 sociétaires sont issues d'autres tendances du mouvement. Ce trait s'accroît d'ailleurs au fil des cessions de part<sup>966</sup>. La maison est donc sans ambiguïté native du Mouvement de libération des femmes et majoritairement issue de Psychanalyse et Politique. La conférence de presse donnée au Lutetia le 17 avril 1974, et que l'on considère comme l'acte de naissance des Éditions Des femmes, confirme très nettement cette origine.

Comme le logo en témoigne également, par la reprise du signe internationalement utilisé pour les mouvements de femmes (le signe biologique du sexe féminin, un poing dressé à l'intérieur, augmenté de la mention des femmes en italiques et en cursives), cette filiation vaut également position politique et littéraire. Elle n'a d'ailleurs cessé d'être actualisée par le péri-texte éditorial. Ainsi peut-on lire en 1974 sur la quatrième de couverture d'*Hosto Blues*, roman de Victoria Thérèse vendu à 40 000 exemplaires :

Le mouvement de libération des femmes est une réalité historique internationale, qui ne peut désormais être réduite ou censurée. Depuis mai 68, les femmes luttent massivement pour constituer une force révolutionnaire. Dans ce parcours, et pour sortir des impasses du féminisme, le groupe « Psychanalyse et Politique » qui est à l'initiative de la maison d'édition Des femmes, est aussi à l'initiative depuis six ans d'une inscription spécifique sur le double-front – pratique, théorie – de l'inconscient et de l'histoire.

De même, lors des actions militantes, une signature commune « des femmes du MLF – groupe politique et psychanalyse éditions librairie quotidien des femmes » est employée jusqu'à la fin de la décennie comme dans le tract de soutien à Eva Forest, psychiatre, pour sa libération de prison en 1979. Dans l'un comme dans l'autre cas, les Éditions Des femmes sont bien assimilées à une production du groupe Psychanalyse et Politique, par opposition à la tendance et au groupe des Féministes révolutionnaires.

---

<sup>965</sup>En 1973, les 21 premières sociétaires (à parts égales) des éditions *des femmes* sont : Yvonne et Thérèse Boissarie, Sylvina Boissonnas, Françoise Borie, Josiane Chanel, Françoise Clavel, Acacia Condès, Martine Dombrovsky, Brigitte Galtier, Fanny Gimborg, Antoinette Grugnardi Fouque, Catherine Grunfeder, Juliette Kahane, Marie Dedieu, Marie-Claude Grumbach, Raymonde Lecontel, Hélène Rouch, Élisabeth Salvarési, Marine Scarnati, Hélène Giraud, Claude Vacheret (Source: Enregistrement SARL Des Femmes au Greffe du Tribunal de Commerce de Paris, 11 décembre 1972 ; Recension établie par Claudine Mulard). Voir également Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes*, op. cit., p. 72.

<sup>966</sup>En 1974, les cessions de part sont les suivantes : Yvonne Boissarie qui était la gérante jusque-là à Florence Prudhomme, Françoise Borie à Michelle Idels, Françoise Clavel à Sylviane Rey, Fanny Gimborg à Anne-Marie Berthon, Hélène Giraud à Yvette Orengo, Juliette Kahane à Anne Fontaine, Marine Scarnati à Raymonde Coudert, Raymonde Lecontel à Simone Bentolila, Hélène Rouch à Jacqueline Sag, et Élisabeth Salvarési à Marie-France Gay.

Comme l'atteste le texte de la conférence de 1974<sup>967</sup>, l'opposition déterminante avec le courant féministe (dont les autrices continueraient de se faire publier par des « éditeurs paternalistes » dans un désir de reconnaissance carriériste) introduit, par effet de contraste construit (féministes vs femmes), un élargissement de la maison d'édition à *toutes les femmes* : « Ce n'est pas la maison d'édition du MLF mais celle des femmes... » affirment les participantes. Dans le catalogue réalisé pour les 30 ans de la maison, Antoinette Fouque revendique la création de la maison d'édition Des femmes « justement pour tenter de réussir là où l'hystérique [la féministe] échoue<sup>968</sup> ». C'est dans cette logique de l'échec du féminisme, perçu comme fixation au stade phallique, que se comprend alors la volonté de faire advenir une écriture *spécifique* aux femmes « non pas féminine, mais plutôt "femelle" », et qui n'envie rien à celles des hommes. Le projet fouquien, que l'on pourrait d'ailleurs qualifier de rétrospectif tant son explicitation de ce point de vue est nettement ultérieure aux publications, est en effet celui d'une *female writing*<sup>969</sup> plus que d'une « écriture féminine », appellation qui s'est finalement imposée.

Si la SARL est officialisée à la fin de l'année 1972, la préparation des publications anime le groupe durant toute l'année 1973, alors que les premières publications voient le jour en 1974. Plusieurs profils d'écrivaines et de textes s'y rencontrent. Il y a tout d'abord celles dont le travail trouve à se lire grâce à la maison d'édition Des femmes : Viviane Forrester traduit *Trois Guinées* aux Éditions Des femmes en 1973 après plusieurs tentatives infructueuses chez d'autres éditeurs, de même que l'écrivaine Jeanne Hyvrard a pu confier à Delphine Naudier que de par son travail littéraire, et après avoir publié ses premiers textes aux Éditions de Minuit, la maison d'édition Des femmes lui apparaît à la fin des années 1970 comme la seule susceptible de l'accueillir. Mais la maison donne à lire également des autrices ne rencontrant pas de difficultés pour faire publier leurs textes, comme Hélène Cixous par exemple à partir de 1975. Se faire éditer par cette maison est alors explicitement un choix politique. On trouve enfin au cours de la décennie la réédition de textes anciens, signalant la nécessité d'une réédition des textes de femmes, trop souvent introuvables, et réactualisant les

---

<sup>967</sup> Repris dans *La Quinzaine littéraire*, été 1974 ; *Tel Quel* n° 58, été 1974 ; *Les Cahiers du GRIF* n° 5, 1974. Voir également le dossier « Édition des femmes », Bibliothèque Marguerite Durand. Le texte est reproduit par Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes*, op. cit., p. 203 sqq.

<sup>968</sup> *Mémoire de femmes, 1974-2004 : depuis 30 ans des femmes éditent...*, Paris, Des Femmes-A. Fouque, 2004, p. 9.

<sup>969</sup> Que l'on ne peut traduire par écriture *femelle*, le terme français ayant une dénotation nécessairement animale et une connotation péjorative que le terme anglais n'a pas. Voir à ce sujet l'intervention en anglais de Lila Karp à la Rencontre québécoise internationale des écrivains en 1975 et le débat qui s'en suit dans *Op. cit.*, p. 213 sqq. En américain, *female* permet de dire ce qui est propre aux femmes mais n'équivaut justement pas au *féminin*.

productions de femmes du passé, en les associant à une lutte des femmes qui se mènent au présent.

Si le lieu éditorial permet de diffuser des travaux existants, il les fait également advenir. Comme *Libération*, *Le Monde* voit dans cette nouvelle maison le lieu d'émergence d'une esthétique littéraire tout autant que celui d'un engagement politique : « Les vertus politiques cessent d'être préférées à ses qualités littéraires. Et, pour la première fois peut-être dans l'extrême-gauche, on considère que la vision littéraire des choses importe autant que la conception révolutionnaire du monde<sup>970</sup> ». La période de 1974 à 1976 constitue à ce titre et comme l'a identifié Bibia Pavard « Le temps de l'essor » d'un catalogue au sein duquel domine la fiction : 14 titres en 1974, 17 titres en 1975, et 41 titres en 1976. Victoria Thérèse (*Hosto-Blues*, 1974), Chantal Chawaf (*Retable La Réverie*, 1974), Xavière Gauthier (*Rose saignée*, 1974) et Hélène Cixous (*Souffles*, 1975) sont les quatre autrices qui incarnent chacune par leurs textes un aspect possible du développement de l'écriture *de femme*.

Ce programme éditorial s'accompagne également d'une action sur les lieux de diffusion. Le 30 mai 1974, les Éditions Des femmes ouvrent leur première librairie à Paris, un mois à peine après la sortie des trois premiers livres. Celle-ci vient répondre à une demande du public, en tant que première librairie spécialisée dans les textes écrits par des femmes, réglant par la même occasion le crucial souci des moyens de diffusion de la maison d'édition. Avant cette date, les lectrices et lecteurs n'ont que deux choix : La Joie de lire, librairie de François Maspero, située au 19 rue Saint Séverin à Paris, qui vend le premier *Cahier du GRIF* et possède un rayon « Femmes » dès 1970 et la Librairie de la Commune, située rue Geoffroy Saint-Hilaire, à Paris. Dès son ouverture, la librairie *des femmes* vend tous les livres de femmes et non pas seulement ceux qui sont publiés par les Éditions Des femmes, elle est ouverte à tous (hommes compris) de 11h à minuit, au 68 rue des Saints-Pères<sup>971</sup>. En choisissant le triangle d'or des éditeurs, la librairie se revendique donc héritière d'une tradition intellectuelle et éditoriale. Suivent en 1976, l'ouverture de la librairie à Marseille, au 35 rue Pavillon dans le premier arrondissement et en 1977 celle de Lyon, au 2 place des Célestins confirmant par le choix de l'adresse le même choix symbolique. Les trois librairies possèdent un signe distinctif, elles sont peintes en vert.

Lieu de diffusion des textes de femmes en général et de ceux du Mouvement des femmes en particulier, le lieu parisien incarne aux yeux du public le Mouvement en lui-même.

---

<sup>970</sup> *Le Monde*, 1<sup>er</sup> novembre 1974.

<sup>971</sup> Ce n'est qu'au 1<sup>er</sup> décembre 1980 que la librairie devient Librairie-galerie des femmes et déménage au 74 rue de Seine, à Paris.

C'est en ce sens que la librairie subit des attaques répétées dès son ouverture et durant toute la décennie : en 1974 la librairie est attaquée par un groupe néo-nazi, et en 1979, par des opposants de l'avortement. Mais le lieu représente également pour certaines le groupe et la tendance Psychanalyse et Politique en particulier, en tant que prolongement des Éditions Des femmes<sup>972</sup>. Ainsi, le 12 mai 1978, huit femmes, armées de rasoir et de barre de fer et masquées, saccagent la librairie. L'acte est revendiqué par « Les bombeuses à chapeau » dans un communiqué publié par *Libération* du 13-14-15 mai 1978 : les vandales affirment avoir visé explicitement le groupe Psychanalyse et Politique à travers la librairie. Tout le Mouvement condamne cet acte qui le vise dans son intégralité. Dans la nuit du 18 au 19 mai, une nouvelle attaque des bombeuses à chapeau, se fait cette fois à balles réelles.

Que l'on songe aux éditions Tierce ou à la librairie des Carabosses, d'autres librairies et d'autres maisons d'édition féministes se créeront en fin de décennie à la suite des Éditions Des femmes, comme nous le verrons en retraçant les dernières années de cette histoire d'une littérature en mouvement. Elles ne manqueront d'ailleurs pas de se définir par rapport au catalogue comme au projet éditorial et politique des Éditions Des femmes, tant cette première maison d'édition ouvre une voie éditoriale, littéraire et politique. Hélène Cixous, autrice phare des Éditions Des femmes a pu ainsi exprimer sa dette intellectuelle et son admiration pour cette entreprise qui a permis, selon son expérience, de « donner lieu et réalité à tant de femmes dans un geste politique, sans pratiquer de censure, ou de sectarisme, ce que les Éditions des Femmes ont su accomplir, les dizaines de milliers de femmes qui les lisent, en sont la preuve vivante. Elles ont changé la culture.<sup>973</sup> » Si d'autres témoignages rendent un aperçu divergent de la sélection pratiquée par les Éditions Des femmes, il n'en demeure pas moins, comme le constate Hélène Cixous, que cette première maison d'édition militante parvient à changer la définition de la littérature que l'on publie à l'époque, en éditant des textes de femmes délaissés ou refusés par les autres maisons. Un phénomène éditorial est lancé.

Dans le sillage de *des femmes*, de nombreuses collections « femmes » apparaissent au sein des catalogues des éditeurs parisiens. La liste des collections spécialisées, présentées ci-dessous par ordre chronologique d'apparition, permet de mesurer l'ampleur du phénomène. Y sont mentionnés le nom de la collection, la maison d'édition, le ou la directrice de collection, des extraits du catalogue le cas échéant. Au cours de cette recension, ce n'est pas seulement

---

<sup>972</sup> Marie-Claude Grumbach est également la gérante de *des femmes – librairie* après démission des 2 cogérantes initialement déclarées (dépôt au greffe du tribunal de commerce le 2 mars 1976).

<sup>973</sup> Lettre d'Hélène Cixous, ajoutée au dossier du procès contre Mireille Dekoninck, 1977, archives privées des éditions *des femmes*, citée par Bibia Pavard (*Les Éditions Des femmes*, op. cit., p. 87).

l'intérêt des maisons d'édition pour un secteur désormais recherché qui marque l'esprit mais bien la présence affirmée des textes littéraires ou de critique littéraire au sein de ces collections.

- Femme, 1964-1984, Denoël, créée par Colette Audry et dirigée par un collectif, publie des études, essais, biographies, témoignages ; 75 titres disponibles en 1979, parmi lesquels *La Femme mystifiée* de Betty Friedan, *Le Féminisme au masculin* de Benoîte Groult, *L'un et l'autre sexe* de Margaret Mead, *La Parole aux négresses* d'Awa Thiam, *Une chambre à soi* de Virginia Woolf et *Regards féminins : condition féminine et création littéraire...* Simone de Beauvoir, *Christiane Rochefort*, *Claire Etcherelli* d'Anne Ophir.
- Révolte de femmes, Belfond, 1972 ; publie *Le livre de l'oppression des femmes*.
- Femmes en mouvement, 1973-1983, Horay, dirigée par Suzanne Horer, publie essais et témoignages, dont *La Création étouffée* et *Le Féminisme ou la mort* de Françoise d'Eaubonne.
- Elles-mêmes, 1973-1980, Stock, dirigée par Jacqueline Demornex, rejointe en 1975 par Claude Daillencourt, publie des témoignages sur la vie des femmes aujourd'hui.
- Série « Féminin Futur » de la collection 10/18, 1975-1977, Union générale d'édition, dirigée par Hélène Cixous et Catherine Clément, publie des textes proches de l'écriture féminine, dont *La Jeune née* et *La Venue à l'écriture*.
- Femmes en littérature, 1976-1981, Klincksieck, dirigée par Patrice Laurent, publie des ouvrages de synthèse destinés au grand public et aux étudiants. Y est éditée *Benoîte Groult* par Fernande Gontier dans la série « Nos contemporaines » en 1978.
- Le temps des femmes, 1976-1980, Grasset, dirigée par Danielle Granet, Catherine Lamour et Nina Sutton, publie des documents d'actualité et des essais tels que *Ecoute ma différence* de Mariella Righini
- Femmes dans leurs temps, 1976-1980, Stock, Claude Daillencourt, essais sur des destins de femmes notamment d'écrivaines : Colette, Charlotte Brontë, Marie d'Agoult, Sophie de Ségur.
- Autrement dites, 1977-1979, Minuit, dirigé par un collectif représenté par Luce Irigaray, témoignages ou textes critiques sur le féminin, dont *Territoires du féminin : avec Marguerite Duras* de Marcelle Marini et *L'une ne bouge pas sans l'autre* de Luce Irigaray.
- Voix de femme, 1977-1980, Stock 2, dirigée par Catherine Erhel, Catherine Leguay et Jean-Claude Barreau, « lieu de voix multiples de femmes » dans la lignée du mouvement

des femmes, publie notamment Leïla Sebbar *On tue les petites filles*, puis *Le Pédophile et la maman : l'amour des enfants*.

- Libre à elles, 1978-1991, Le Seuil, dirigée par Monique Cahen, essais, témoignages et documents de femmes qui mettent en cause les rôles traditionnels à partir des acquis du Mouvement. Parmi les titres, *Les Femmes, la pornographie et l'érotisme* de Marie-Françoise Hans et Gilles Lapouge, *Un lit à soi* par Evelyne Le Garrec, *Le Sexisme ordinaire* préfacé par Simone de Beauvoir, et *Femmes toutes mains : essai sur le service domestique* de Geneviève Fraisse.
- Espaces féminins, 1978-1979, La pensée sauvage, publie des témoignages, luttes des femmes, ouvrages thématiques, dont le point commun est une parole de femme.
- Stock-Femmes, 1978-1982, Stock, dirigée par Claude Daillencourt, essais sur des problèmes de société mais aussi romans, dont la traduction de *Flying* de Kate Millett et *Des enfants, pourquoi ?* de Catherine Valabrègue.
- Questions de femmes, 1978, Presses de la Renaissance, enquêtes, documents, essais, sur la situation des femmes.
- Mémoire de femmes, 1978-1984, Syros, Huguette Bouchardeau, réédition de textes féministes classiques, *La voie féministe* par Hélène Brion, mais aussi Emma Goldman, Madeleine Pelletier, Nelly Roussel.
- Elle était une fois, 1979, Encre édition, dirigée par Cécile Sagne, l'histoire des femmes célèbres racontées à la première personne par des femmes, *Moi, Kristine, reine de Suède* par Françoise d'Eaubonne.

Cette quinzaine de collections, à l'exception de la collection « Femme » créée par l'écrivaine et éditrice Colette Audry<sup>974</sup>, se déploient dans les années 1970, spécifiquement à partir de 1973. Les derniers titres publiés au sein de chacune montre à quel point leur évolution accompagne celle du Mouvement des femmes : elles périssent toutes au début des années 1980. Enfin, l'origine militante de ce qui prend rapidement l'ampleur d'un phénomène éditorial est aisément perceptible dans les titres de chacune des collections : si la révolte et le mouvement font saillie dans les titres de collection de 1972 et 1973, ces références sont ensuite abandonnées au profit de la seule mention « femmes » ou « féminin ». Catherine Erhel, directrice de la collection « Voix de femme » chez Stock 2, témoigne ainsi en 1982 de

---

<sup>974</sup> L'apparition du Mouvement des femmes, s'accompagnant de la production contemporaine de textes de femmes, influence d'ailleurs le projet initial de Colette Audry qui s'était « engagée dans cette entreprise avec un seul projet, celui d'éditer, de rééditer, de tirer de l'oubli le maximum d'ouvrages écrits pas des femmes » (« Les collectionneuses », *Le Magazine littéraire*, n° 180, janvier 1982, p. 30).

la contradiction face à laquelle elle s'est rapidement retrouvée confrontée : « rester dans le radicalisme ou essayer de toucher un public plus large.<sup>975</sup> »

Initiée par une logique militante, la publication des textes de femmes prend dès le milieu de la décennie un tour résolument commercial. En 1975, décrétée année internationale de la femme par l'Organisation des Nations Unies, alors que s'apprête à se tenir le Congrès international des femmes écrivains dans le cadre du salon du livre de Nice, et sous le haut patronage du premier ministre et de plusieurs ministères, une invitation est envoyée aux écrivaines françaises. En réponse, Chantal Chawaf, Hélène Cixous, Catherine Clément, Marguerite Duras, Xavière Gauthier, Sarah Kofman, Annie Leclerc et Victoria Thérèse, ayant récemment pris position pour l'écriture féminine, certaines proches des Éditions Des femmes, envoient une lettre aux media pour signifier leur décision de ne pas se rendre à ce qu'elle considère comme une initiative commerciale : « Combien la femme ? » s'interrogent-elles dans *Libération* du 26 mars 1975<sup>976</sup>.

Mais du point de vue pragmatique, si un livre de femme se vend, c'est en retour la garantie pour les femmes de pouvoir proposer leur manuscrit à une maison d'édition sans être nécessairement remerciées pour des motifs sexistes. En cette même année 1975, Christiane Rochefort à la Rencontre québécoise internationale des écrivains consacrée en octobre à « La femme et l'écriture » corrige ainsi la vision qu'elle estime erronée d'une ségrégation éditoriale des femmes expliquant que, en France du moins, « au niveau du choix de la prise de manuscrits, il n'y a à peu près plus de problème parce que les éditeurs se sont tout simplement aperçu qu'on pouvait faire de la monnaie sur les femmes aussi bien que sur les hommes, donc ils prennent équitablement<sup>977</sup> ». Si le militantisme éditorial fait écho pour des raisons commerciales, il n'en reste pas moins qu'un de ses objectifs semble atteint, celui de donner à lire des textes de femmes.

## **B. Françoise Collin et Les Cahiers du GRIF**

Si les maisons d'édition constituent un pôle de publication majeur dans le dispositif de diffusion des textes de femmes, les revues jouent quant à elles un rôle essentiel par les textes qu'elles donnent à connaître en les diffusant de façon alternative. En 1973, alors que la « scène textuelle française [est] pratiquement vide<sup>978</sup> », se lance une nouvelle revue belge de

---

<sup>975</sup> « Les collectionneuses », art. cit., p. 31.

<sup>976</sup> Voir également *Le Monde* du 3 mai 1975. Selon Cathy Bernheim qui le signale dans les « Chroniques du sexisme ordinaire », les éditions *des femmes* se rendent pourtant bel et bien au salon.

<sup>977</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 50.

<sup>978</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », *op. cit.*, p. 6.

langue française, *Les Cahiers du GRIF* (Groupe de recherche et d'information féministes) que l'on trouve dès sa sortie à Paris dans la librairie de François Maspero, La Joie de lire. Souhaitant dépasser le cercle uniquement militant, qui est par exemple celui du *Torchon brûle* en France lequel vient à ce moment de cesser de paraître, la revue s'adresse à toutes les femmes dans une logique explicitement féministe. Le féminisme, terme si débattu au sein du mouvement parisien, y est défini comme un « travail exercé collectivement et individuellement pour transformer radicalement la condition des femmes<sup>979</sup> » et fait l'objet d'un long texte collectif « Féminitude et féminisme » définissant dans le même élan la ligne éditoriale de la revue en ouverture du premier numéro « Le féminisme, pour quoi faire ? ».

Au cœur du dispositif collectif de la revue figure Françoise Collin, critique, philosophe et écrivaine, ancienne assistante aux Facultés universitaires Saint-Louis (Bruxelles). Elle a découvert le mouvement des femmes lors d'un voyage à New York en 1972 et en a retenu d'une part la priorité donnée à la pratique sur les recherches théoriques et d'autre part la possibilité de s'engager sous toute forme de supports, y compris l'écriture. Ce qu'elle considère comme une rencontre avec le féminisme l'a également, comme elle le confie elle-même, « fait passer du singulier au collectif, inaugurant un dialogue pluriel, non pas ou pas seulement spéculatif mais politique – avec les autres femmes<sup>980</sup> ». La revue *Les Cahiers du GRIF* incarne au sens propre cette survenue de la pluralité et de la collectivité, à l'image du Mouvement des femmes lui-même. Certains textes par les diverses notes marginales (signées) qui occupent plus d'un tiers de la page, constituent d'ailleurs une mise en abyme de ce dialogue pluriel qui fonde la revue.

Réalisé durant l'été 1973 chez Françoise Collin, le premier cahier d'une revue qui apparaît aujourd'hui comme « un des monuments historiques du féminisme européen<sup>981</sup> » est édité sur fonds propres. Publié en octobre 1973<sup>982</sup>, la revue est diffusée d'abord en Belgique et en France, puis dans d'autres pays et connaît un développement rapide : tirée à 1500 exemplaires en 1973, elle atteint les 5000 à 7000 exemplaires en 1978. Cette « revue de femmes<sup>983</sup> », par les femmes et pour les femmes, réussit la véritable prouesse de faire tenir ensemble toutes les tendances féministes ou féminines en Belgique. Une dizaine de

---

<sup>979</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>980</sup> Françoise COLLIN, Conférence inaugurale, *Féminismes : I. Les Luites des années soixante-dix*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>981</sup> Rosi BRAIDOTTI, « Françoise Collin, l'immigrée blanche », [Utrecht, 2012], *Féministes en tous genres*, publié le 05/02/2014, URL : <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/archive/2014/02/05/temp-9a29c171901dea6e5becaa218dff5cb2-521734.html>

<sup>982</sup> Novembre a été avancé mais nous nous référons à Vanessa D'Hooghe qui a récemment publié « Un historique des Cahiers du Grif » (*Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexe: Avec et autour de Françoise Collin*, Sofia, Réseau belge des études de genre, , n° 1, 2011, p. 23-34).

<sup>983</sup> « Éditorial », « Le féminisme pour quoi faire ? », *Les Cahiers du GRIF*, n° 1, 1973, p. 3.



participantes régulières – Jacqueline Aubenas, Éliane Boucquey, Marie-Thérèse Cuvellez, Marie Denis, Hedwige Peemans-Poullet, Jeanne Vercheval, Marthe van de Meulebroecke, Suzanne van Rockeghem et Geneviève Simon<sup>984</sup> – se réunit chaque semaine pour préparer les *Cahiers*, qui deviennent la première revue de diffusion francophone, créant ainsi un réseau national et international. La fabrication en est pourtant artisanale, le collectif de bénévoles dont la géométrie est variable s'affrontant aux questions les plus pratiques, de la conception à la diffusion, en passant par la comptabilité. En matière d'édition, toutes sont néophytes, apprenant au fil des livraisons ce qu'elles peuvent réaliser non seulement techniquement mais encore économiquement : « Nous découvrons jusque dans nos forces physiques la résistance du réel à la passion idéologique<sup>985</sup> » écrit Françoise Collin. L'absence de recours au dessin ou à la photographie s'explique ainsi par le coût de la technique de l'offset : le texte acquiert de ce fait une position monopolistique.

Le groupe de recherche et d'information féministes est « à la fois une revue – un objet – et un groupe<sup>986</sup> », groupe où s'éprouve une sororité inédite qui affirme la possibilité d'être une femme au-delà de la définition ou de l'image péjorative qu'en donnent les représentations symboliques. Le féminisme donne alors pour projet aux femmes de découvrir une identité nouvelle, d'être « enfin conscientes d'une identité non pas théorique mais vécue<sup>987</sup> ». Le premier texte collectif de la revue « Féminité et féminisme » rédigé par Françoise Collin en précise l'approche : « Être femme, c'est être assurée de subir, de la naissance à la mort, une discrimination basée sur la seule appartenance sexuelle.<sup>988</sup> » La féminité est cette condition commune, le féminisme en est la prise de conscience en vue d'une transformation et la sororité l'expérience commune qui en découle. De façon assez rare pour mériter d'être soulignée, le texte n'exclut pas – sans en faire une de ses priorités – que les hommes subissent également une discrimination de sexe, et que la visée révolutionnaire soit de libérer les hommes comme les femmes des rôles qui leur sont prescrits<sup>989</sup>.

L'influence marxiste est présente mais pas déterminante pour Françoise Collin du moins qui considère, contrairement à Christine Delphy notamment, que la « condition des

---

<sup>984</sup> Liste établie par Vanessa D'HOOGHE (« Un historique des Cahiers du Grif », *Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexe: Avec et autour de Françoise Collin, op. cit.*, p. 26.) à partir de la liste établie par Jacqueline Brau dans *Féminisme et politique en Belgique francophone : l'histoire du GRIF, le Groupe de recherche et d'informations féministes*, mémoire non publié, 2004-2005.

<sup>985</sup> Françoise COLLIN, « Un autre rapport au langage », *op. cit.*, p. 333.

<sup>986</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », *op. cit.*, p. 10.

<sup>987</sup> Françoise COLLIN, « Féminité et féminisme », *Les Cahiers du GRIF*, 1973, n° 1, p. 18.

<sup>988</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>989</sup> C'est explicitement la position que défend Françoise Collin : elle rédige le texte et ressent de surcroît la nécessité d'ajouter une note marginale à ce sujet (*ibid.*, p. 20).

femmes ne constitue pas une classe au sens défini par Marx<sup>990</sup> ». Françoise Collin dira ultérieurement que le patron politique du marxisme, construit sur l'application d'une théorie, diffère de celui du féminisme auquel elle adhère, forgé sur « une aventure permanente » et, à ce titre, « politique de l'irreprésentable<sup>991</sup> ». Le féminisme pluriel des *Cahiers du GRIF* est toutefois nécessairement radical : être féministe c'est « inévitablement vouloir une autre société<sup>992</sup> », une société de l'égalité entre les sexes qui soit également le résultat d'une remise en question du capitalisme. Jugé corollaire de l'oppression patriarcale, le capitalisme implique une exploitation de l'humain à laquelle doivent souhaiter ne pas souscrire les femmes une fois libérées. La libération des femmes rejoint donc ici la libération du peuple, avec un même objectif affiché celui du « dépasse[ment] d'un système social basé sur la domination et l'exploitation<sup>993</sup> ».

Par ailleurs, le féminisme qui fait consensus au sein de la revue ne nie pas la différence anatomique des sexes mais considère que les rôles féminins et masculins – la féminité et la masculinité – n'en découlent pas *nécessairement* : « ce que l'on nomme habilement le sexe (masculinité ou féminité) est *davantage* lié à l'éducation et la culture qu'à la biologie<sup>994</sup> ». La biologie est donc une influence minimisée mais non écartée ; elle est l'argument *au nom* duquel se justifie la discrimination sociale. D'une part, comme le confirment les notes marginales, le questionnement psychanalytique freudien fait ici clairement surface : on reprend au compte du féminisme le devenir femme de l'enfant bisexuelle. D'autre part, *la* femme témoigne anatomiquement de « caractéristiques irréductibles<sup>995</sup> », c'est-à-dire ne pouvant être assimilées à celles de l'homme et ayant en ce sens une nature propre, spécifique, foncièrement originale : la moins grande force physique et la gestation. L'article insiste cependant sur les facteurs sociaux corrélés à ces deux spécificités pour défendre la thèse de rôles construits et non dérivés des dites caractéristiques. Cette position intermédiaire (qui ne promeut ni la spécificité biologique, ni ne défend le tout social) résulte de la pluralité définitoire du texte comme de la revue, mais elle est également propre à la pensée de Françoise Collin.

---

<sup>990</sup> *Ibid.*, p. 5, note marginale.

<sup>991</sup> Voir pour ces deux citations « De la création littéraire, philosophique et féministe : un entretien avec Françoise Collin », Nadine Plateau, *Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexe : Avec et autour de Françoise Collin*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>992</sup> Françoise COLLIN, « Féminité et féminisme », *art.cit.*, p. 5.

<sup>993</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>994</sup> *Ibid.*, p. 12. Nous soulignons.

<sup>995</sup> *Ibid.*

Si l'éditorial du premier numéro convoque le seul nom de Simone de Beauvoir précisant que « sa pensée demeure à l'horizon de toute réflexion féminine<sup>996</sup> », et si l'article inaugural « Féminité et féminisme » mentionne la nécessité pour les femmes de pouvoir manifester leur créativité, en dehors de la seule procréation, peu d'éléments – si ce n'est Françoise Collin elle-même – laissent en réalité présager le rôle littéraire qu'acquiert la revue au fil des mois. Cette littérisation de la revue s'explique tout d'abord par le profil universitaire et littéraire de certaines participantes assidues, au premier rang desquelles figure Françoise Collin. Philosophe de formation et écrivaine – elle a publié des poèmes en revue puis deux romans aux Éditions du Seuil au début des années 1960 – elle nourrit une des veines universitaire et littéraire de la revue et suscite l'intérêt de profils similaires en France comme Hélène Cixous ou Julia Kristeva par exemple, qui y publient respectivement « Le sexe ou la tête » (1976) et « Unes femmes » (1975).

Poésie e(s)t politique, formulation que nous empruntons au titre d'Hélène Cixous, vaut donc également pour Françoise Collin. En effet, l'écrivaine philosophe et militante distingue – *a posteriori* du moins – l'écriture littéraire de l'écriture politique<sup>997</sup>, à la manière de deux registres de l'écriture, la première ne s'autorisant que d'elle-même alors que la deuxième répond sensément à une situation<sup>998</sup>. De l'écart naît la fréquentation. Car c'est justement parce que l'une diffère de l'autre, que l'une n'est pas l'autre, que leur rapport devient non seulement possible mais encore signifiant. Françoise Collin se risquait ainsi à supposer d'elle-même dans un entretien récent que « l'articulation complexe entre poétique et politique [était] même peut-être le support permanent de [s]a réflexion<sup>999</sup> » depuis sa thèse de doctorat dont était issu son essai consacré à Maurice Blanchot (1971). Reprenant les mots de ce dernier, poétique et politique rencontrent alors le même horizon d'attente, celui de l'inconnu, de ce qui n'est pas encore<sup>1000</sup>. Dans cette logique, écrit Rosi Braidotti, Françoise Collin « aura peut-être été la

---

<sup>996</sup> « Éditorial », « Le féminisme pour quoi faire ? », *op. cit.*, p. 3. Françoise Collin a pu dire ultérieurement que *Le Deuxième Sexe* était le premier ouvrage à penser tous les aspects de l'aliénation des femmes à la manière d'une « structure » (Françoise COLLIN, Conférence inaugurale, *Féminismes : I. Les Luites des années soixante-dix*, *op. cit.*, p. 12).

<sup>997</sup> Toutes deux distinctes sous sa plume de l'écriture philosophique, qui tout en s'inventant se délie à partir d'une problématique première.

<sup>998</sup> Voir « De la création littéraire, philosophique et féministe : un entretien avec Françoise Collin », Nadine Plateau, *Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexe: Avec et autour de Françoise Collin*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>999</sup> Florence ROCHEFORT et Danielle HAASE-DUBOSC, « Entretien avec Françoise Collin. Philosophe et intellectuelle féministe », *Clio. Histoire, femmes et sociétés [En ligne]*, n° 13, 2001, §24, mis en ligne le 08 février 2005, consulté le 01 mai 2014. URL : <http://clio.revues.org/1545> ; DOI : 10.4000/clio.1545.

<sup>1000</sup> Dans l'entretien qu'elle donne à Irène Kaufer, elle se propose d'ailleurs de « penser l'agir politique comme une écriture, un texte qui s'écrit dans la méconnaissance du livre achevé, du tout impossible, pas à pas, dans des occurrences successives, comme mot à mot. » (*Parcours féministe*, entretien avec Irène Kaufer, Tournai, Labor, 2005, p. 120).

dernière d'une génération des femmes, féministes, qui ont effacé les lignes de démarcation entre la philosophie, l'écriture littéraire, les arts et la politique, les entraînant tous dans un tourbillon créatif qui dépasse et déplace toutes bornes<sup>1001</sup> ». Les *Cahiers du GRIF* sont un des lieux de cette érosion – plus qu'effacement – des limites.

Mais la littérisation de la revue s'explique également dans la logique du Mouvement des femmes par l'importance accordée par toutes les participantes à la parole<sup>1002</sup>. L'ensemble des numéros<sup>1003</sup> concourt à faire des animatrices des *Cahiers* une fois la décennie écoulée, et sous la plume de Françoise Collin, les « [a]ccoucheuses impatientes<sup>1004</sup> » de la parole des autres femmes. En publiant le discours d'autres femmes, elles confèrent une autorité symbolique aux autrices – qui signent chacune de leur nom – comme aux textes dont les sujets sont souvent réputés illégitimes. Un grand nombre de contributrices prennent la plume pour la première fois. Pour la majorité d'entre elles, cette expérience est déterminante et leur donne envie de poursuivre l'écriture. « Que la parole des femmes soit entendue » est selon les mots de Françoise Collin « l'enjeu le plus secret et le plus fondamental de [s]on féminisme<sup>1005</sup> ». La fabrication même des numéros illustre ce principe puisque chaque livraison fait l'objet de réunions où s'instaure un dialogue préparatoire<sup>1006</sup> fait de la mise en récit de chacune à la manière de groupes de parole du Mouvement.

Ce fonctionnement comme cet enjeu participent donc de la maïeutique d'une parole autre et respectée plus encore qu'autorisée. Se pose alors la question du traitement éditorial de ces voix singulières que la revue donne à lire. La variété des niveaux de pensée et de langage, « de la spéculation au témoignage, de l'exposé à l'explosion<sup>1007</sup> » est ainsi préservée tout comme celle du processus d'élaboration textuelle (individuelle ou collective). Le texte est littéralement une forme sens où de surcroît, pour reprendre la formule de Marshall McLuhan,

---

<sup>1001</sup> Rosi BRAIDOTTI, « Françoise Collin, l'immigrée blanche », *op. cit.*

<sup>1002</sup> Voir le chapitre précédent « Toutes les femmes devraient être écrivains » qui est en partie consacré à cette question.

<sup>1003</sup> Nous en listons ci-après chronologiquement les sujets par numéros : 1 Le féminisme (1973), 2 Le travail domestique (1974), 3 Le corps, 4 L'insécurité sociale, 5 La fête-la grève, 6 La politique (1975), 7 Création/procréation, 8 L'Eglise, 9-10 Les enfants, 11 Le travail (1976), 12 et 13 Langages, 14-15 La violence, 16 La crise (1977), 17-18 Les mères, 19 La ville, puis pour une année de césure 20 Lesbianisme (1978), 21-22 Gertrude Stein, 23-24 Où en sont les féministes ?

<sup>1004</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », *op. cit.*, p. 9.

<sup>1005</sup> Françoise COLLIN, « S'écrire », entretien avec Carmen Boustani, *Je partirais d'un mot, op. cit.*, p. 214.

<sup>1006</sup> Voir Françoise COLLIN, « Un autre rapport au langage », *op. cit.*, p. 335. « nous avons toujours commencé par nous "raconter", nous interrogeant ensemble et mutuellement sur les implications de nos récits. Nous procédions ainsi au départ à une sorte de "mise entre parenthèses" ou de "doute méthodique", à un suspens du savoir qui ne résultait pas d'une démarche cérébrale mais nous engageait tout entières : c'était notre vie même qui était mise en question, et ses fondements ébranlés. »

<sup>1007</sup> *Ibid.*, p. 337.

chère à Françoise Collin, le « medium est le message<sup>1008</sup> ». Chaque numéro soumet la même diversité de positions féministes dont nous avons déjà dit que certains textes fondateurs et fondamentaux, commentés par une autorité plurielle marginale, constituent une mise en abyme. En ce sens, le numéro est conçu comme autant de « modulations » sur un thème commun « dont les dissonances ou même les discordances ne sont jamais estompées<sup>1009</sup> ».

Cette diversité dans l'unité qu'est la revue, dont nous avons montré le monopole textuel, interroge alors le langage<sup>1010</sup>, en tant que système de communication possiblement commun. L'objectif de la revue étant de travailler à un changement radical des rapports entre les sexes, le refus d'un langage forgé dans et par le sexisme, dit langage du « colonisateur », en constitue le point de départ. Une fois ce préalable posé, reste à savoir comment les femmes peuvent mettre en mots une pensée féministe et le récit d'expériences jusque-là occultées. Ce questionnement vient croiser celui de la communicabilité des idées comme de la lisibilité des textes pour les femmes qui consultent la revue. À partir de l'usage du mot *consensus*, usage problématique parce que le terme n'est pas compris de toutes, le débat « Le langage pauvre » reproduit dans le numéro 13 de la revue montre l'alternative qui se pose aux féministes qui parlent et écrivent à cette période : refuser le langage érudit qui est réputé être le langage des hommes et donc appauvrir le message, ou bien donner la priorité à la communication en renonçant à la richesse du message.

Cette alternative s'accompagne d'un questionnement sur l'éventuelle spécificité du langage des femmes. Ici encore, la diversité ne cesse de guider la politique éditoriale des *Cahiers* : si le GRIF, à l'instar de Françoise Collin, ne défend pas l'idée d'un langage différent qui serait propre aux femmes, la revue laisse une place au sein des deux numéros spécifiquement consacrés à la question du langage en 1976 – auxquels participent notamment Hélène Cixous, Nancy Huston et Luce Irigaray – à des textes de femmes (articles ou récit) qui tiennent à cette affirmation de spécificité. Le second « Elles consonnent. Femmes et langage II » par son titre même – le verbe *consonner* signifie former, en musique, un accord admis –

---

<sup>1008</sup> Voir *ibid.*, p. 335. Françoise Collin fait référence à Marshall McLuhan, philosophe des media canadien, dans *Understanding Media: The extensions of man*, publié en 1964 : « [...] en réalité et en pratique, le vrai message, c'est le médium lui-même, c'est-à-dire, tout simplement, que les effets d'un médium sur l'individu ou sur la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous-mêmes, dans notre vie. »

<sup>1009</sup> *Ibid.*, p. 338, pour les deux citations. Dans cette même logique d'une unité plurielle, Françoise Collin utilise la métaphore de la collection – ensemble d'éléments divers réunis pour un de leur point commun – et celle du spectre – composition en sous unités, produite par la décomposition d'un ensemble plus vaste comme la lumière par exemple – pour définir la revue.

<sup>1010</sup> Nous avons déjà signalé au cours de notre étude de la période précédente l'appartenance de la décennie à un moment, celui du langage.

rappellent néanmoins le consensus : les voix de femmes ici rassemblées par la revue figurent autant de positions distinctes qui peuvent œuvrer dans la visée commune du féminisme.

Introduisant le premier des deux numéros avec cette même pluralité unitaire d'un « Polygl(o)ussons », Françoise Collin définit pour sa part *le langage*, comme l'exercice de pouvoir majoritairement aux mains des hommes, de certains hommes. Il s'agit donc selon elle d'un langage de caste(s), et non de classe. « Le français n'est pas la langue de tous. Et certainement pas la langue de toutes<sup>1011</sup> » poursuit-elle. « Parlez-vous française ? Femmes et langage I » croise en effet précisément la question de la francophonie (et donc du colonialisme) à celle des rapports sociaux de sexe et de classe : le numéro reflète une des pratiques innovantes de la revue qu'on appelle aujourd'hui l'intersectionnalité<sup>1012</sup>.

Si *le langage* est, par l'usage qui en est fait, définissable comme un langage majoritairement utilisé par les hommes, le langage des femmes, comme des femmes entre elles, reste indéfinissable pour Françoise Collin qui refuse de le réduire à un langage du corps, en particulier du corps dit féminin, comme elle refuse tout autant l'identification du langage des femmes au langage de telle ou telle écrivaine du moment<sup>1013</sup>. La spécificité éventuelle du langage des femmes constitue en effet l'une des racines devenue principe de l'écriture dite féminine, mouvance de cette période que nous présentons ultérieurement. Françoise Collin souhaite ainsi rester dans l'indéfinition d'une tension paradoxale : le langage des femmes « a une chance d'apparaître quand nous nous rassemblons. Et quand nous nous rassemblons aussi, il est en péril. Il nous appartient de le garder et de le produire.<sup>1014</sup> » écrit-elle en 1979. Le projet même des *Cahiers*, que Françoise Collin considère comme une œuvre à part entière<sup>1015</sup>, nous semble tenir dans cette tension entre l'individu et le groupe, entre la singularité et la pluralité, afin que la pensée de chacune ne puisse pas devenir l'idéologie de toutes. Donner à lire d'autres femmes par la forme colligée de la revue en est une garantie.

### ***C. Écrire sous l'égide de Simone de Beauvoir : du « Sexisme ordinaire » aux Questions féministes***

Le numéro de *L'Arc* consacré en 1975 à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes » en témoigne, Simone de Beauvoir fait plus qu'introduire la parole de femmes

---

<sup>1011</sup> Françoise COLLIN, « Polygl(o)ussons », *Les Cahiers du GRIF*, 1976, n° 12, p. 4.

<sup>1012</sup> En référence à CRENSHAW Kimberlé Williams, traduite par Oristelle Bonis, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », art. cit.

<sup>1013</sup> Voir Françoise COLLIN, « Polygl(o)ussons », art. cit., p. 7.

<sup>1014</sup> Françoise COLLIN, « Un autre rapport au langage », *op. cit.*, p. 343.

<sup>1015</sup> « Comme dans la réalisation *de n'importe quelle œuvre*, nous apprenons à conjurer la nécessité avec le hasard, notre opération la plus exigeante et la plus épuisante étant peut-être de garder la force d'ouverture à ce hasard, tout en le contrôlant » (*ibid.*, p. 334, nous soulignons).

militantes encore inconnues ou peu reconnues, elle permet également à certaines féministes du Mouvement de venir à l'écriture, parfois littéraire, et de continuer cette pratique sous l'égide de l'intellectuelle et écrivaine de renom qu'elle est à l'époque. C'est par l'intermédiaire des revues que Beauvoir dirige que se fait cette entrée en écriture. *Les Temps modernes*<sup>1016</sup> tout d'abord, accueillent à partir de 1973, et, sauf exception notable, à chaque livraison, les chroniques du « Sexisme ordinaire » rédigées par des militantes du Mouvement de libération des femmes. Le succès est tel que des numéros spéciaux voient bientôt le jour. Le premier « Les femmes s'entêtent », numéro double de 387 pages, est publié au printemps 1974 et repris en volume chez Gallimard sous le même titre en 1975. Le second « Petites filles en éducation » paraît en mai 1976, l'écrivaine Leïla Sebbar en présentant les 267 pages. Une sélection de l'ensemble de ces textes est d'ailleurs publiée à la fin de la décennie par le Seuil dans un volume de presque 400 pages préfacé par Simone de Beauvoir.

En décembre 1973 donc, *Les Temps modernes*, en la personne de Simone de Beauvoir, inaugurent « Le sexisme ordinaire », une rubrique où l'on demande aux lectrices et lecteurs de la revue de communiquer des textes constituant des outrages contre les femmes, qu'ils soient le fait d'homme ou de femme. L'objectif est donc de « dénoncer » ce que l'on ne désigne pas encore sous le terme d'injures sexistes. Dans le texte liminaire qu'elle donne à cette nouvelle rubrique, Simone de Beauvoir précise en effet que, contrairement à l'injure raciale qui peut faire l'objet d'une poursuite judiciaire, « si publiquement un homme crie à une femme “espèce de putain” ou si dans ses écrits il accuse La Femme de perfidie, de sottise, de versatilité, de débilité mentale, de conduite hystérique, il ne court aucun risque.<sup>1017</sup> » Cette définition du sexisme, qui englobe tout à la fois la discrimination et la dépréciation d'une femme mythifiée, est héritière non seulement du *Deuxième Sexe* mais encore des analyses développées au sein du Mouvement de libération des femmes : déjà en 1970 dans le numéro de *Partisans*, « Libération des femmes : année 0 », Emmanuèle de Lesseps écrivait que « [l]es femmes, à cause de leur sexe, sont plus agressées et ridiculisées qu'aucun homme à cause de sa couleur. Il n'y a pas de pire racisme que le “sexisme”<sup>1018</sup> », concluait-elle. Elle rappelait ainsi l'origine du terme, de l'anglo-saxon *sexism* pensé comme un racisme de sexe<sup>1019</sup>. *Les Temps modernes* entendent en effet faire reconnaître les injures sexistes comme un délit au

<sup>1016</sup> Pour une approche plus générale, des liens entre la revue et le féminisme, on consultera Ieme van der POEL, *Une révolution de la pensée: maoïsme et féminisme à travers « Tel Quel », « Les Temps modernes » et « Esprit »*, Amsterdam, Rodopi, 1992, p. 183 sqq.

<sup>1017</sup> Simone de BEAUVOIR, « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, décembre 1973, n° 329, p. 1092.

<sup>1018</sup> Emmanuèle DURAND, « Le viol », in « Libération des femmes : année zéro », *op. cit.*, p. 93.

<sup>1019</sup> Voir également pour une synthèse à ce sujet Marie-Jo DHAVERNAS et Liliane KANDEL, « Le sexisme comme réalité et comme représentation », *Les Temps modernes*, n° 444, juillet 1983, p. 3-30.

même titre que les injures raciales. La Ligue du droit des femmes, que Simone de Beauvoir préside et cite dans son texte liminaire, poursuit par d'autres moyens cet effort du point de vue légal<sup>1020</sup>. Les premières chroniques rassemblent ainsi en quelques pages un spicilège<sup>1021</sup> de citations où les femmes sont dévalorisées et discriminées. Assimilé à l'outrage, le sexisme à force de livraisons, et suivant la définition qu'en donne d'ailleurs la Ligue du droit des femmes, se voit ultérieurement élargi à l'instrumentalisation des femmes contre leur gré. Ainsi que l'écrit une des chroniqueuses en juillet 1974 dans « Un caméléon nommé sexisme » : « Le sexisme, ce n'est pas seulement la discrimination, la calomnie, l'insulte ouverte ou insidieuse à l'encontre des femmes. C'est aussi leur utilisation à des fins différentes (par exemple marchandes), et opposées à celles qu'elles-mêmes poursuivent.<sup>1022</sup> » Le sexisme inclut donc la présentation et l'usage de femmes-objet et désigne explicitement un système, et non une opinion ou un sentiment, acception que recouvre le terme *misogynie*<sup>1023</sup>.

Dans la préface qu'elle donne à l'édition en volume d'une sélection de textes issus du « Sexisme ordinaire » aux Éditions du Seuil, Simone de Beauvoir résume après cinq ans de parution l'entreprise des chroniqueuses par cet aphorisme : « Nommer c'est dévoiler, et dévoiler c'est déjà agir<sup>1024</sup> ». En donnant un nom à un phénomène culturel et social et en illustrant celui-ci par des exemples de ce phénomène, les sexicides ont permis la reconnaissance d'un état de fait, qui restait ignoré faute de mot pour le dire. Les chroniques se sont donc érigées, années après années, sur la croyance en un pouvoir du langage qui permettrait de faire advenir la réalité dans l'ordre de la conscience individuelle puis collective. Le néologisme désigne à proprement parler un fait inouï, non un fait inexistant. Cette croyance en un pouvoir du langage se mue dans le même temps, par l'usage du langage justement, en exercice de pouvoir. Grâce aux chroniques, le néologisme sexisme apparaît dans quelques dictionnaires en 1975 et entre pour la première fois, et pour s'y maintenir définitivement, dans le dictionnaire *Le Petit Robert* en 1978, constituant le préalable à sa reconnaissance du point de vue légal. Cathy Bernheim en livre un poétique récit dans les

---

<sup>1020</sup> Beauvoir présente les deux projets de concert alors que les féministes révolutionnaires, parmi lesquelles Liliane Kandel et Cathy Bernheim, s'étaient fermement opposées à la création de la Ligue, qui, par sa forme associative, contrevenait au principe spontané et libertaire du mouvement (voir Sylvie Chaperon, « "Momone" et les "bonnes femmes" ou Beauvoir et le MLF », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, op. cit., p. 93).

<sup>1021</sup> Nous préférons ce terme à ceux de *florilège* ou *anthologie* car les textes retenus par les chroniqueuses du « Sexisme ordinaire » ne sont que rarement des textes littéraires.

<sup>1022</sup> « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, juillet 1974, n° 336, p. 2471.

<sup>1023</sup> Terme que défend le groupe « Psychanalyse et Politique » en mars 1981 parce que le mot désigne spécifiquement l'aversion ou le mépris des femmes (*sexisme* pourrait également s'employer pour désigner la discrimination des hommes).

<sup>1024</sup> *Le Sexisme ordinaire*, Paris, Seuil, 1979, p. 7.



chroniques du n° 375 des *Temps modernes*, sous le titre « L'odeur sucrée des Phlox ou l'existence précède les sens<sup>1025</sup> ». L'hommage à la protection beauvoirienne qui a permis de réaliser cette évolution linguistique et politique est double. Le titre fait référence à l'existentialisme bien sûr, désignant la dette à l'intellectuelle. Mais il renvoie également aux *Mandarins* qui, quelques années auparavant, permirent à Cathy Bernheim de découvrir « l'odeur sucrée des phlox », ces plantes ornementales exotiques que le personnage d'Henri aime à respirer. Cathy Bernheim signale ainsi ce que les chroniqueuses doivent également à la romancière qui fait exister, par ses mots, une réalité.

En effet, pendant dix ans, de 1973 à 1984<sup>1026</sup>, les chroniques, qui se signalent ainsi par leur exceptionnelle longévité, ne sont pas uniquement un moyen de faire reconnaître l'existence du sexisme pour le combattre. Leur forme évolue très rapidement du recueil de citations à la chronique composée de plusieurs textes *écrits*. Les textes collectifs et collectant le discours des autres cèdent ainsi progressivement leur place à des textes singuliers, critiques ou littéraires (récits, poèmes en vers et en prose, pastiches) en adéquation avec le genre de la chronique, à l'interface du journalisme et de la littérature. À la fin de la décennie, Simone de Beauvoir met cette évolution au double compte de la lassitude à épingle avec régularité des clichés récurrents et de la volonté d'« analyser les articles, les livres, les films où le sexisme se dissimul[e] un peu plus subtilement.<sup>1027</sup> » Si Beauvoir privilégie l'évolution critique qui correspond au projet initial de débusquer le sexisme pour l'identifier et le combattre, plusieurs textes des chroniques montrent en parallèle à quel point la venue à et la pratique de l'écriture, notamment littéraire, sont un enjeu de lutte et de libération pour les femmes. Ainsi dans le numéro de mars 1975, les chroniqueuses dressent un premier bilan du « Sexisme ordinaire » et désignent l'écriture, pourtant si terrifiante, comme un pouvoir, qu'il faut s'appropriier et exercer. Écrire pour les chroniques, c'est alors aussi réussir à inscrire l'écriture dans le quotidien, pour la désacraliser<sup>1028</sup>. Comme l'analyse également Cathy Bernheim dans le numéro plus polémique de mai 1975, un cercle vertueux se trace progressivement où les femmes prennent la page en militantes, cette audace modifiant leur rapport à l'écriture et constituant un premier pas sur le chemin de la libération : « il est probable que la lutte de tous est en train de gagner ce terrain-là aussi<sup>1029</sup> » écrit-elle.

---

<sup>1025</sup> Catherine CRACHAT (Cathy BERNHEIM), « L'odeur sucrée de Phlox ou l'existence précède les sens », « Le Sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, octobre 1977, n° 375, p. 540-542.

<sup>1026</sup> Si les chroniques se poursuivent jusqu'en 1984, l'édition en volume d'une sélection de textes qui paraissent en 1979, préfacé par Simone de Beauvoir, aux Éditions du Seuil marque la fin d'une période.

<sup>1027</sup> Simone de BEAUVOIR, Préface au *Sexisme ordinaire*, Seuil, 1979, p. 8.

<sup>1028</sup> Voir « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, mars 1975, n° 344, p. 1246-1249.

<sup>1029</sup> « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, mai 1975, n° 346, p. 1631-32.

Le terrain de l'écriture est en effet occupé dans les chroniques du « Sexisme ordinaire » par des militantes du Mouvement de libération des femmes. « [O]uvert à toutes celles qui veulent y participer<sup>1030</sup> », le groupe des chroniqueuses, exclusivement composé de femmes sur le modèle de la non-mixité du Mouvement, varie en nom et en nombre les premiers mois, les signataires œuvrant collectivement sous leur seul prénom : « Anne, Catherine, Cathy, Claudine, Dominique, Françoise, Jacqueline, Jeanine, Jocelyne, Josiane, Josy, Laure, Liliane, Marie-Jo, Martine, Michèle, Nadia, Patricia, Simone » ont ainsi réalisé ensemble la troisième chronique paru dans le numéro de février 1974. À partir d'octobre 1974, des contributrices plus assidues, souvent sous pseudonyme, apparaissent telles les trois « filles du rasoir<sup>1031</sup> » Annie-Elm ou Annie Cagibi (Annie Dequeker), Rose Prudence (Liliane Kandel) et Cathy ou Catherine Crachat (Cathy Bernheim), accompagnées de Catherine Postillon, Catherine Glaviot (Catherine Deudon) et Pepita Regalo (Josée Contreras). Le groupe est cohérent en ce qu'il est constitué de jeunes artistes et intellectuelles, éclectique par les arts et disciplines représentées : Annie Dequeker et Liliane Kandel travaillent en psychologie sociale dans le même laboratoire, Cathy Bernheim est écrivaine, Catherine Deudon photographe et Josée Contreras psychanalyste. L'écrivaine Christiane Rochefort contribue également mais ponctuellement en donnant par exemple pour le numéro de novembre 1976 un court récit sur la machine à laver, intitulé « Du battoir au tambour, ou : la légende de nos siècles<sup>1032</sup> ».

Si le choix de la chronique épouse parfaitement l'objectif premier de cette nouvelle rubrique où il s'agit de commenter au fil du temps les propos sexistes relevés par les chroniqueuses ou les lectrices et lecteurs de la revue, le genre renvoie également à une histoire littéraire et journalistique qui le lie aux femmes, grâce à celle que l'on considère comme sa codificatrice. C'est en effet la poétesse Delphine de Girardin qui publie ses « Courriers de Paris » à partir de 1836 dans *La Presse* sous le pseudonyme du Vicomte de Launay, et donne ses lettres de noblesse au genre. Femmes de lettres sous pseudonyme, tel est le premier point commun qui tisse un lien signifiant d'un siècle l'autre. Mais d'un siècle l'autre, et au cœur d'une chronique mise en œuvre par les militantes d'un mouvement de femmes, le pseudonyme masculin se fait pseudonyme féminin ou même simple prénom. La jeune écrivaine Cathy Bernheim choisit par exemple de signer ses poèmes de son seul prénom Cathy, conformément aux usages du Mouvement de libération des femmes, tout comme elle a

<sup>1030</sup> « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, février 1974, n° 331, p. 1481.

<sup>1031</sup> Leur signature dans le « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, décembre 1974, n° 341.

<sup>1032</sup> Christiane ROCHEFORT, « Du battoir au tambour, ou : la légende de nos siècles », « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, novembre 1976, n° 364, p. 789-791.

aussi recours au pseudonyme de Catherine Crachat qu'elle doit à l'héroïne mise en scène par Pierre-Jean Jouve dans *Hécate* (1928) et *Vagadu* (1931). Signer Catherine Crachat c'est alors revendiquer, à l'instar de cette actrice de cinéma qui s'interroge sur le sens de sa vie, le féminisme et la liberté de vivre de nombreuses expériences amoureuses, avec des hommes et des femmes, loin d'une hétérosexualité normative et donc imposée. Signer Catherine Crachat c'est aussi faire précéder son texte d'une référence littéraire et politique qui annonce le dessein littéraire et politique du texte lui-même.

Les chroniques du « Sexisme ordinaire » participent ainsi de ce que Marie-Ève Thérénty a désigné sous l'expression de « littérisation du journal<sup>1033</sup> », et se situent même à l'interface du journal et de la littérature. Cette surface textuelle de contact et d'échange qu'est la chronique, permet à l'un et l'autre genre de s'enrichir mutuellement. D'une part, le littéraire forge la chronique comme en témoignent les fictions et poèmes des chroniques du « Sexisme ordinaire » - on se souviendra que, au XIX<sup>e</sup> siècle, nombre de poèmes en prose sont parus en premier lieu en manière de chronique. D'autre part, la forme colligée des chroniques fait œuvre collective, alors que des écritures s'affirment stylistiquement pour faire œuvre singulière par la suite (*Perturbation, ma sœur*). La chronique est également une écriture des faits sociaux, que l'on souhaite interroger, voire dont on souhaite tirer un enseignement. Elle est du côté du discontinu, de l'agglomérat, de l'hétérogène par la collecte de nouvelles ou d'actualités depuis la dernière parution. Ici les chroniques s'inscrivent pleinement dans cette poétique qui est aussi une esthétique, d'autant plus que les chroniques du « Sexisme ordinaire » sont collectives et collectivement mises en partage lors de la relecture : « la forme d'un texte est aussi un problème politique<sup>1034</sup> » insiste Cathy Bernheim dans le premier bilan que les chroniqueuses dressent dans le numéro de mars 1975. Même les récits lorsqu'ils sont signés d'un seul nom de plume, Catherine Crachat (Cathy Bernheim), Rose Pudence (Liliane Kandel) ou Annie-Elm (Annie Dequeker), mettent en scène l'aventure collective des chroniqueuses sexicides, cependant que chaque ensemble de chroniques participe d'un même thème. « Poussière de littérature », la chronique « est littérature encore<sup>1035</sup> » affirmait Jules Lemaître dans ses *Contemporains : études et portraits littéraires* d'autant qu'elle est, telle que la théorise Auguste Pourrat, un texte de revue et non de journal<sup>1036</sup>. La revue, qui constitue,

---

<sup>1033</sup> Marie-Ève THERENTY, *La Littérature au quotidien: poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2007 ; voir l'ensemble de l'ouvrage que cette expression traverse puisqu'elle en constitue l'une des thèses.

<sup>1034</sup> « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, mars 1975, n° 344, p. 1249.

<sup>1035</sup> Jules LEMAITRE, *Les Contemporains : études et portraits littéraires, troisième série*, Paris, Boivin et Cie, 1886-1918, p. 266, cité par Marie-Ève THERENTY, *La Littérature au quotidien, op. cit.*, p. 235.

<sup>1036</sup> Auguste POURRAT, « De la chronique », *L'Essor*, 30 juin 1834, t. IV, p. 28-29, cité par Marie-Ève THERENTY, *Mosaïques : être écrivain entre presse et roman, 1829-1836*, Paris, H. Champion, 2003, p. 248.

depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, une « consécration suprême<sup>1037</sup> » pour l'écrivain-e qui y publie, a été dans le cas des *Temps Modernes* de surcroît fondée par deux écrivains et intellectuels, Sartre et Beauvoir, et les chroniqueuses introduites et soutenues par Beauvoir elle-même, au sein d'une revue d'hommes. Secrétaire de rédaction des *Temps modernes* depuis 1973, la romancière Claire Etcherelli leur apporte également un soutien précieux, les recevant dans son bureau, discutant avec elles de la réception de leurs textes.

Tous les mois, avant de demander aux jeunes femmes un point sur l'actualité du Mouvement, Simone de Beauvoir émet aussi son avis sur les textes des chroniques qu'elle a préalablement lus : « Elle encourageait nos dons de polémistes, résolument réfractaires aux discours ambiants<sup>1038</sup> » se souvient l'une d'entre elles, la sociologue Liliane Kandel. Dans la polémique, les chroniques s'inscrivent en effet tant par l'analyse de discours ou images sexistes que par leur réception, de laquelle les sexicides se soucient en premier lieu. Sous l'égide de Simone de Beauvoir, chacune de celles qui collaborent à la revue prend conscience du pouvoir du langage, des effets que celui-ci peut produire. Les chroniqueuses, œuvrant mensuellement, y sont attentives parce qu'elles souhaitent à tout coup susciter par leurs textes une prise de conscience : « [n]ous nous enorgueillissions de provoquer chez les lecteurs ce sourire particulier qui accompagne une interprétation réussie<sup>1039</sup> » écrit Liliane Kandel à propos de son expérience aux *Temps modernes*. Cherchant à rendre visible et compréhensible le phénomène du sexisme, les chroniques sont tout entières orientées vers celui ou celle qui les lit. « La force de nos mots » affirmait déjà Cathy Bernheim en 1974 « n'est pas dans ce qu'ils disent, dans ce qui est décrit par eux, mais dans ce qu'ils éveillent en nous et chez nos maîtres d'un jour, d'un soir, d'un instant<sup>1040</sup> ». En ce *nous* se superposent les chroniqueuses des *Temps modernes* et les actrices du Mouvement de libération des femmes, lesquelles écrivent *pour* « changer la vie<sup>1041</sup> » selon le mot d'ordre rimbaldien convoqué par les surréalistes<sup>1042</sup>. Cette configuration particulière qui fait des participantes du mouvement des autrices est également celle des numéros spéciaux qui sont « les plus caractéristiques et les

---

<sup>1037</sup> *Ibid.*, p. 91 *sqq.*

<sup>1038</sup> Liliane KANDEL, « Le sexisme, et quelques autres ennemis principaux », in *L'Empreinte Beauvoir : des écrivains racontent*, 2009, p. 153.

<sup>1039</sup> Liliane KANDEL, « « Le sexisme, et quelques autres ennemis principaux », in *ibid.*

<sup>1040</sup> Cathy BERNHEIM, « Il nous manque une tête politique », « Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n° 333-334, avril 1974, p. 2097.

<sup>1041</sup> L'expression revient fréquemment dans les chroniques du « Sexisme ordinaire », particulièrement sous la plume de Cathy Bernheim.

<sup>1042</sup> « Transformer le monde a dit Marx ; changer la vie, a dit Rimbaud : ces deux mots d'ordre pour nous n'en font qu'un. » (*Dictionnaire abrégé du surréalisme, op. cit.*, p. 17.)

plus adaptés au fonctionnement du mouvement<sup>1043</sup> » puisqu'ils permettent à des militantes, parfois de tendances diverses, de se réunir autour d'un projet d'écriture commun.

Commandé par Simone de Beauvoir avant même la première publication des chroniques du « Sexisme ordinaire », dès la rencontre de juin 1973, le numéro spécial des *Temps modernes* « Les femmes s'entêtent » paraît au printemps 1974. Son succès – il est vendu à plus de 30 000 exemplaires – lui vaut d'être intégralement republié en volume chez Gallimard en 1975. Le titre qui s'affiche sur la couverture de la revue annonce le programme que s'est fixé ce numéro spécial, dans la lignée des chroniques : il s'agit de faire du préjugé sexiste une force révolutionnaire. Les femmes que l'on dit sans tête – « *tota mulier in utero* » – sont en fait des femmes entêtées, tenaces et persévérantes, des « *Temp(e)s modernes*, têtes pensantes garanties<sup>1044</sup> ». Le titre est également un hommage à *La Femme 100 têtes* (1929) de Max Ernst, roman-collage surréaliste dont on retrouve dans ce numéro spécial le parti pris de l'hétéroclite, l'absence de hiérarchie textuelle, le monde onirique par la présence de rêves intercalés. « Les femmes s'entêtent » sont ainsi structurées en cinq ensembles – Encerclement, De l'un à l'autre (1), Rupture du cercle, De l'un à l'autre (2), Désirs-délires, Postface – et se signalent tout autant par la présence exclusive de contributrices et l'usage des simples prénoms à l'instar de la pratique propre au Mouvement de libération des femmes, que par l'articulation de rêves anonymes à des textes de « réalité » – articles militants, récits de témoignage à portée générale, tracts, « article d[e] « spécialiste » en colère – en tant que femme, en tant que spécialiste<sup>1045</sup> », poèmes en vers et poèmes en prose, etc. On aura également remarqué que le titre retenu par Simone de Beauvoir pour introduire le numéro – « Perturbation ma sœur » – poursuit l'hommage à *La Femme 100 têtes*.

« “Perturbation ma sœur...” C'est sous le signe de la perturbation que ce numéro se présente » écrit en effet Simone de Beauvoir, le terme étant à entendre dans sa double acception : perturbation de l'ordre social puisqu'il s'agit de « jeter quelque trouble dans les esprits » ce dont témoigne la perturbation de la construction attendue du numéro, car « le principe qui a présidé au rassemblement de ces textes, c'est la liberté<sup>1046</sup> ». Cette construction libertaire se veut à l'image du mouvement politique qu'elle figure mais également des femmes elles-mêmes comme le précise la postface – collective – au numéro double. Le

---

<sup>1043</sup> Liliane KANDEL, « Journaux en mouvements : la presse féministe aujourd'hui », in *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris, Éditions Tierce, n° 7, février 1980, p. 21.

<sup>1044</sup> « Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, *op. cit.*, p. 2101.

<sup>1045</sup> *Ibid.*, p. 1781.

<sup>1046</sup> *Ibid.*, p. 1719, pour les trois citations.

numéro spécial se veut en effet par sa poétique même « des morceaux de mouvement<sup>1047</sup> », un agglomérat de textes dont chacun concourt à l'ensemble, à l'instar de la place et du rôle de chaque militante au sein du Mouvement de libération des femmes. La préparation de la livraison confirme déjà cette option puisque les textes ont librement afflué de tout le Mouvement, au point d'ailleurs que l'équipe de rédaction ne peut en publier l'intégralité. Il était initialement prévu, conformément aux usages du Mouvement où la sélection est considérée comme une censure, de publier tous les textes reçus : 200 pages format machine à écrire, soit un tiers de l'ensemble ont pourtant été écartées par contrainte éditoriale<sup>1048</sup>. Comme le numéro spécial de mai 1976, consacré aux « Petites filles en éducation<sup>1049</sup> », le numéro des « Femmes s'entêtent » accueille des textes de toute tendance, y compris de la tendance Psychanalyse et Politique. L'opposition<sup>1050</sup> est pourtant déjà consommée avec les Féministes révolutionnaires dont les options politiques sont les plus proches de Beauvoir et des chroniqueuses du « Sexisme ordinaire ». Enfin, comme le laisse à comprendre le sommaire qui voit la rupture du cercle succéder à l'encerclement, cette construction libertaire figure également la multiplicité et la variabilité des êtres que l'on regroupe sous le vocable « femmes ». L'objectif de ce numéro spécial n'est alors pas seulement de dénoncer le sexisme, mais de donner à lire « la parole des femmes dans un numéro de femmes, [...] des articles nouveaux, [...] une écriture nouvelle<sup>1051</sup> ». La consécution des termes est signifiante : en revendiquant qu'une femme n'est ni réductible au mythe de la femme, ni à une autre femme, ni à un autre homme, en réinventant les femmes donc, les écrits produits dans « Les femmes s'entêtent » acquièrent un statut poétique innovant.

Trois ans après ce numéro historique, Simone de Beauvoir devient la directrice de publication de la revue *Questions féministes*<sup>1052</sup>. Du soutien indéfectible qu'apporte Simone de Beauvoir aux femmes du Mouvement, et particulièrement aux féministes, notamment au sein des *Temps modernes* procède le choix de sa personne pour diriger, à partir de novembre 1977, la première revue qui se revendique de cette tendance en France. La composition du

---

<sup>1047</sup> *Ibid.*, p. 2097.

<sup>1048</sup> L'équipe du numéro spécial « Petites filles en éducation » (mai 1976) est confrontée au même problème, mais le résout différemment en ne publiant aucun des textes de fiction reçus.

<sup>1049</sup> « Petites filles en éducation », *Les Temps modernes*, n° 358, mai 1976, p. 1765-2032. Ont collaboré au numéro Leïla Sebbar-Pignon qui en signe l'introduction ainsi qu'un article, Elisabeth de Fontenay, Véronique Nahoum, Anne-Marie, « Hedwige, Laure et Marie-José », Colette Gutman, Marie-Claire Pasquier, Pierrette Pezerat, Evelyne Le Garrec, « Martine M. », Nancy Huston, Yasmina Salhi, Geneviève Fraisse, Martine Storti, « Geneviève, Josette, Martine ».

<sup>1050</sup> Un rêve met d'ailleurs en scène cette dissension sous forme de guérilla urbaine : « Rêve : rue Nationale » (*ibid.*, p. 2083).

<sup>1051</sup> *Ibid.*, p. 2098.

<sup>1052</sup> La revue inaugurant une autre période de cette histoire, on pourra consulter ce que nous retraçons en troisième partie sous le titre « Passer le mouvement en revue ».

comité de rédaction, où figurent les instigatrices de la revue – Colette Capitan Peter, Christine Delphy, Emmanuèle de Lesseps, Nicole-Claude Matthieu et Monique Plaza – comme son premier éditorial « Variations sur des thèmes communs » signale une ligne éditoriale féministe théorique et radicale, à laquelle Beauvoir adhère et qu'elle promeut. À travers l'ensemble de ces écrits, Simone de Beauvoir, intellectuelle, écrivaine et militante, soutient les jeunes intellectuelles<sup>1053</sup>, écrivaines et militantes du Mouvement de libération des femmes, leur permettant de diffuser leur idées, mais également d'entrer en écriture. Au fur et à mesure que la décennie s'égrène, et que l'histoire du Mouvement se cristallise à la fois sur l'opposition de deux tendances, et sur le séparatisme lesbien, le soutien apporté par Beauvoir dit aussi sa position marquée : celle d'une intellectuelle féministe radicale qui ne se rallie pas au choix séparatiste.

#### ***D. Le discours préfaciel ou la sororité de plume de Benoîte Groult***

Ce soutien se manifeste également chez Simone de Beauvoir par l'écriture de préfaces dont on sait qu'elle les considère, à l'instar des essais, comme des livres militants<sup>1054</sup>. À partir de 1973<sup>1055</sup> et jusqu'en 1981, Beauvoir préface huit textes<sup>1056</sup>, dont trois émanent directement des chroniques du « Sexisme ordinaire » et deux de femmes du courant Féministe révolutionnaire. En France et à la même époque, une seule écrivaine est sollicitée dans la même mesure et au même titre - pour présenter au public tout en lui apportant caution – le féminisme de la deuxième vague : Benoîte Groult. De 1975 à 1982, Benoîte Groult donne également huit préfaces à des ouvrages féministes de langue française ou de langue anglaise récemment traduits. Certes, les préfaces comme les textes préfacés par les deux écrivaines diffèrent de façon éclairante. Mais laissant provisoirement de côté ces différences, Benoîte

---

<sup>1053</sup> Elle apporte également soutien et protection à celles qu'elle appelle bientôt les historiennes, jeunes militantes parmi lesquelles figurent Geneviève Fraisse, Nadja Ringart ou encore Marie-Jo Bonnet, lesquelles préparent pour les émissions Sartre le volet consacré aux luttes des femmes.

<sup>1054</sup> Pierre VIANSSON-PONTE, « Entretien avec Simone de Beauvoir », *Le Monde*, 10-11 janvier 1978, p. 1-2.

<sup>1055</sup> Avant l'apparition du Mouvement des femmes en France, elle préface *Le Planning familial* du Dr Lagroua Weill-Hallé en 1959.

<sup>1056</sup> *Avortement : une loi en procès : l'affaire de Bobigny*, Association Choisir, sténotypie intégrale des débats du [procès de Michèle Chevalier], Tribunal de Bobigny (8 novembre 1972), Paris, Gallimard, 1973 ; Claire Cayron, *Divorce en France... : témoignage*, Paris, Denoël Gonthier, 1974 ; « Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n° 333-334, avril 1974 ; *Les Femmes s'entêtent*, Paris, Gallimard, 1975 ; Annie Pisan et Anne Tristan, *Histoires du MLF*, Paris, Calman-Lévy, 1977 ; *Le Sexisme ordinaire*, Paris, Seuil, 1979 ; *L'Enterrée vive : essai sur les mutilations sexuelles féminines*, par Renée Saurel, (suivi de) *La Conférence de la mi-décennie de la femme à Copenhague : [1980]*, Genève, Paris, Slatkine, 1981 ; *Chroniques d'une imposture. Du mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, Paris, [Association du mouvement pour les luttes féministes], 1981. On retiendra en supplément l'introduction qu'elle donne au même titre que Christiane Rochefort et Claire Etcherelli à *Regards féminins : Condition féminine et création littéraire*, d'Anne Ophir (*op. cit.*).

Groult, qui préfacera d'ailleurs *Le Deuxième Sexe* lors de sa réédition en 1990, devient alors, à l'instar de Simone de Beauvoir, une des plumes célèbres du féminisme français.

À l'orée des années 1970, on connaît Benoîte Groult pour avoir publié plusieurs romans avec sa sœur Flora Groult (*Journal à quatre mains*, 1962 ; *Le Féminin pluriel*, Denoël, 1965, et *Il était deux fois*, 1968) et *La Part des choses* en 1972. À cette époque, les articles qu'elle publie ont pris un tour résolument féministe<sup>1057</sup>. Mais comme les préfaces des années 1970 le révèlent, c'est bien à partir d'*Ainsi soit-elle*<sup>1058</sup> – pamphlet décisif sur lequel nous reviendrons – publié en 1975 et considéré en peu de temps comme un ouvrage à succès – il est tiré à plus de 300 000 exemplaires en moins d'un an<sup>1059</sup> – que Benoîte Groult devient celle dont on espère, outre Simone de Beauvoir donc, la préface à un ouvrage relatif à l'oppression ou à la lutte des femmes.

En se déclarant en effet, dans cet essai, féministe, l'écrivaine se présente au public comme une partisane de l'égalité entre les sexes. Elle choisit alors de se démarquer explicitement du Mouvement des femmes tout en apportant son soutien systématique aux femmes qui y prennent part : son « cœur est avec ces femmes et ces filles-là, sans lesquelles rien ne se ferait » écrit-elle dans *Ainsi soit-elle*<sup>1060</sup>. Réformiste et modérée, Benoîte Groult déploie ainsi un discours féministe qui donne l'opportunité de toucher un public plus large que ne le permettent certains des textes plus radicaux émanant du Mouvement. Et c'est justement l'une des différences majeures avec Simone de Beauvoir que l'on peut constater au regard du choix des ouvrages préfacés. Alors que cette dernière donne pour la plupart des cas, un texte liminaire et un soutien à des textes issus du Mouvement des femmes (au sujet de l'avortement notamment) et en particulier de la tendance féministe révolutionnaire, Benoîte Groult offre sa plume à des femmes – certes militantes pour certaines – dont le texte n'est pas issu du Mouvement.

Ainsi entre 1975 et 1982, Benoîte Groult accepte de préfacier huit textes. *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre*, d'Erin Pizzey, traduit de l'anglais et publié aux Éditions Des femmes en 1975, aborde l'expérience d'un refuge de femmes battues. *Le Viol* de Susan Brownmiller, traduit de l'américain et publié par Stock en 1976 est un essai consacré aux violences sexuelles. *La Dérobade* de Jeanne Cordelier, qui paraît chez Hachette en 1976, est un récit de témoignage sur la prostitution. *La Parole aux négresses* d'Awa Thiam, publié par

---

<sup>1057</sup> En juin 1970, Benoîte Groult participe à un débat qui l'oppose aux partisans de la misogynie et de l'inégalité, Jean Cau et Dr Simon. Elle y refuse notamment d'être décrite comme « l'avocat du diable », « parce que la cause de la femme n'est pas celle du diable ».

<sup>1058</sup> Voir pour cet essai pamphlétaire le chapitre quatre consacré à l'année 1975.

<sup>1059</sup> Fernande GONTIER, *Benoîte Groult*, Paris, Klincksieck, 1978, p. 101.

<sup>1060</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, op. cit., p. 47.



Denoël-Gonthier en 1978, présente une série de témoignages sur la condition des femmes noires d'origine africaine. Publiées aux éditions Mazarine en 1979, *Les Nouvelles Femmes* est une enquête de *F Magazine* présentant des témoignages de femmes sur leur situation assortis de tableaux statistiques. *Vivre avec la peur au ventre* d'Huguette Morière qui paraît chez Pierre Horay la même année témoigne des avortements répétés d'une mère de famille. Enfin, deux essais sur l'excision et l'infibulation terminent cette série en 1982 : *Les Mutilations sexuelles féminines* dit aussi Rapport Hosken et *Des couteaux contre des femmes* de Séverine Auffret publié par les Éditions Des femmes.

La préface est toujours l'objet d'une sollicitation prudente mais motivée parce qu'elle exprime une fois écrite le soutien d'une communauté de pensée. Que représente ainsi Benoîte Groult aux yeux de celles qui espèrent de sa plume un texte liminaire ? Les préfaces nous l'apprennent, en particulier celle que Benoîte Groult signe pour *La Parole aux négresses* d'Awa Thiam en 1978 et qui s'ouvre sur l'affirmation suivante : « Ce n'est pas en tant qu'écrivain que je voudrais dire quelques mots du livre d'Awa Thiam. [...] Ce n'est pas non plus en tant que féministe. C'est en tant que femme tout simplement.<sup>1061</sup> » Même si en l'occurrence l'une de ses qualités de préfacière (en tant que femme) est privilégiée au détriment provisoire des autres (écrivaine et féministe), la redondance comme la précision nous enseigne ici l'importance de chacune d'entre elles en matière de réception, d'autant que l'on retrouve en ces trois qualités ce qu'elle appelle ses « titres » dans *Mon évasion*.

Commençons par sa qualité de préfacière écrivaine. Contrairement à Simone de Beauvoir qui est perçue comme une intellectuelle avant tout, c'est la romancière reconnue dont les ouvrages sont appréciés, que voit en Benoîte Groult le public. Et non une essayiste ou une théoricienne, qui serait grevée d'un discours dont la distance s'avèrerait préjudiciable. Et c'est une écrivaine qui croit au pouvoir de l'écrit, particulièrement de la littérature, en matière de transmission des savoirs mais également d'éducation morale et sociale : Benoîte Groult rappelle dans *Histoire d'une évasion* qu'elle est de cette génération où « [e]n l'absence de télévision, c'est en effet la littérature passée et présente qui fournissait aux jeunes les images, les modèles et phantasmes qui s'imposaient à la société.<sup>1062</sup> » Cette certitude ne la quitte jamais dans les préfaces ; elle y dénonce fréquemment le sexisme en littérature et se fixe pour objectif d'en exposer pour les briser les stéréotypes de genre. En 1976, ce sont notamment les contes de fées qu'elle prend en exemple dans la préface au *Viol* de Susan Brownmiller et la

---

<sup>1061</sup> Benoîte GROULT, « Préface » à *La Parole aux négresses*, Awa Thiam, Paris, Denoël Gonthier, 1978, p. I.

<sup>1062</sup> Benoîte GROULT, *Histoire d'une évasion*, Paris, Grasset & Fasquelle, 1997, p. 33.

même année l'archétype de la femme-putain dans une littérature écrite par des hommes dans la préface à *La Dérobade* de Jeanne Cordelier.

Benoîte Groult est également sollicitée en tant que féministe (et non en tant que militante du Mouvement des femmes). À ce titre Benoîte Groult a pu expliquer dans *Histoire d'une évasion* qu'elle n'était pas considérée – avant *Ainsi soit-elle* justement – comme un vraie féministe car elle ne faisait pas partie du cercle universitaire – Benoîte Groult dit ici « ghetto » universitaire – du Mouvement des femmes. Mais il nous semble que ce qui a pu la desservir un temps, contribue justement à la force de son positionnement ultérieur. Concevant *Ainsi soit-elle* et soumettant l'idée à son entourage, Benoîte Groult a ainsi confié à Josyane Savigneau une des mises en garde dont on l'avait gratifiée : « Si tu fais ta MLF, tu auras tout le monde à dos, les hommes et les femmes !<sup>1063</sup> », lui dit-on. Or le propre de Benoîte Groult est justement de se dire féministe – et même ultérieurement féministe militante<sup>1064</sup> – sans s'identifier au MLF<sup>1065</sup>. Elle est la seule à faire ce choix en pratiquant un pas de côté, qui lui confère une position particulière d'extériorité au regard du collectif<sup>1066</sup>.

Benoîte Groult est enfin sollicitée en tant que femme : « Mais d'où parles-tu ? De quel lieu suis-je en train de parler ?<sup>1067</sup> » est un des lieux devenus communs de mai 68. Les années 70 et les mouvements de libération des femmes déclinent la formule, en la transformant en une révélation d'un point de vue *sexué*. Tout commence avec les groupes de prise de conscience du Mouvement des femmes qui sont des groupes de paroles<sup>1068</sup>, on y défend le principe de la non mixité afin de ne pas entraver la parole des femmes. Mais on y demande aussi et surtout, pour prendre conscience des phénomènes d'oppression, de repartir de sa propre expérience, en fonction de son propre point de vue. Rapidement cette question, et notamment celle du point de vue des femmes, en tant que femmes, devient récurrente et

---

<sup>1063</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>1064</sup> « Comment je suis devenue féministe militante ? », notes manuscrites non datées, Fonds Benoîte Groult, Archives du féminisme, 31 AF 74. Dans la préface à *Ainsi soit-elle*, en 1975, Benoîte Groult prend soin de préciser qu'elle ne milite pas. On sait cependant que, quelques années plus tard, elle participe aux manifestations comme à certaines réunions du Mouvement, comme en témoigne par exemple les circonstances de sa rencontre avec Awa Thiam en 1977.

<sup>1065</sup> C'est en ce sens un autre procès qu'intente Maryse Condé en déplorant la préface de Benoîte Groult à *La Parole des négresses* d'Awa Thiam, non tant celui d'un certain MLF que celui « d'un certain féminisme, orchestré à Paris par les grandes prêtresses des bords de la Seine. [...] Une minorité qui ne réclame guère que des aménagements de nature à se tailler une meilleure part au sein de la société. Une minorité qui ne remet en cause aucun de ses privilèges économiques et sociaux et qui entretient avec la majorité au non de laquelle elle affirme parler de douteux rapports élitistes. » (*Demain l'Afrique*, n° 11, août 1978, p. XX)

<sup>1066</sup> Voir notamment son entretien avec Delphine Naudier en 1998 (Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes*, *op. cit.*, p. 237).

<sup>1067</sup> Pierre BOURDIEU, *Réponses. Pour une anthropologie réflexive* (avec Loïc J. D. Wacquant), Paris, Seuil, 1992, p. 166.

<sup>1068</sup> Benoîte Groult dit d'ailleurs avoir assisté à certains d'entre eux, entretien avec Alexie Lorca ; Fonds Benoîte Groult, Archives du féminisme, 31 AF 37 (3).

cruciale. Parler et se définir *en tant que femme* dans le discours préfaciel d'un ouvrage consacré à la condition, à l'oppression ou à la lutte des femmes, permet donc de légitimer le propos même de l'ouvrage et d'anticiper un argument de l'arsenal critique des années 1970, celui de l'imitation du discours masculin ou viril.

C'est donc parce qu'elle est femme, écrivaine et féministe que l'on espère une préface de Benoîte Groult. Une fois écrites, les préfaces qui génèrent une rétribution symbolique mutuelle se comprennent alors dans un double mouvement : elles augmentent et entretiennent les positions féministes à l'œuvre dans *Ainsi soit-elle* comme elles offrent une égide sous laquelle s'abrite l'ouvrage – l'image du bouclier est d'ailleurs celle que retient spontanément Benoîte Groult pour qualifier le texte liminaire qu'elle donne ultérieurement aux *Vaisseaux du cœur*.

Chacune des préfaces prolonge en effet le propos d'*Ainsi soit-elle* comme des pièces féministes complémentaires : dans l'étude que Fernande Gontier consacre à l'écrivaine en 1978, le chapitre qu'elle écrit sur le féminisme est émaillé des citations du discours préfaciel. Considérant alors l'ensemble des préfaces, l'on remarque que pour une cause féministe abordée dans l'ouvrage préfacé, Benoîte Groult prend fréquemment le soin de mentionner d'autres causes qui entrent ainsi en résonance avec la première. Ainsi pour *La Dérobade* où il est question de la prostitution définie par la préfacière comme un rapport d'oppression sexuelle où la femme est réifiée - ce que matérialise la rétribution versée par le client - , sont également convoqués le viol, les violences conjugales, le recours à la contraception, et l'accouchement sans douleur. Cette cohorte vise d'une part à prévenir l'argument d'une critique négative qui ne verrait dans la prostitution (ou dans une autre cause) qu'un phénomène isolé et donc accessoire. Elle vise d'autre part à saisir le principe même de ce que Benoîte Groult nomme « la condition féminine », à travers une série de phénomènes oppressifs tels que le viol, les violences, la prostitution, l'excision, etc.

Et la préface qu'elle donne à l'ouvrage d'Awa Thiam lui permet d'adapter le procédé rhétorique pour convaincre non seulement de la domination masculine mais encore de l'universalité du phénomène oppressif que vivent les femmes : ainsi pour un ouvrage qui présente une série de témoignages sur la condition des femmes noires d'origine africaine et aborde de fait la soumission patriarcale, la polygamie et l'excision, Benoîte Groult convoque dès l'ouverture de la préface le génocide des sorcières en Europe jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la mutilation des pieds des chinoises, l'enfermement et la privation des droits dans les Pays du Proche Orient. Le procédé ainsi adapté au sujet de l'ouvrage préfacé permet non seulement d'arguer le caractère transnational et transculturel du rapport d'oppression mais encore de

contrer par avance l'argument de la relativité culturelle et du néo-colonialisme du féminisme occidental en matière d'excision et d'infibulation notamment.

Au sein des préfaces, on retrouve également à l'œuvre une conception de l'identité qui, nous semble-t-il, guide l'ensemble des textes de Benoîte Groult en matière de féminisme depuis *Ainsi soit-elle* : « to be feminist is to believe in the right to be one's self<sup>1069</sup> » dit-elle à Nina Winter dans un entretien publié en 1978 ; « être féministe c'est croire au droit d'être soi-même ». Pour Benoîte Groult, l'identité féminine est « fluctuante », il n'y a pas d'identité féminine au sens essentialiste du terme. On sait l'importance que l'essayiste accorde au vers de Martin Luther King qu'elle choisit pour clore la préface aux *Nouvelles femmes* en 1979 :

On n'est pas ce qu'on devrait être  
On n'est pas ce qu'on voudrait être  
On est pas encore ce qu'on va être  
Mais grâce à Dieu on n'est plus ce qu'on était.<sup>1070</sup>

Entre deux pôles possibles, qui s'incarnent d'ailleurs à l'époque au sein du Mouvement des femmes, l'un refusant la femme et le féminin comme uniques produits de l'oppression, l'autre valorisant la femme et le féminin en tentant de resémantiser les deux termes, Benoîte Groult, cette féministe dont la presse aime à dire qu'elle sait rester féminine, choisit donc une troisième voie, une option médiane à partir de laquelle l'identité féminine n'est définissable que par ce qu'elle a été, et non par ce qu'elle *serait* ou même *sera* selon certain-e-s. Cette voie du féminin pluriel offre manifestement la plus grande ouverture de compas possible aux femmes, la plus grande liberté en matière de définition de soi<sup>1071</sup>.

Dans le double mouvement que nous mentionnions, les préfaces introduisent la parole d'autres femmes en donnant à lire des textes qui défient le silence, brisent les tabous ou l'évidence de la norme. Le champ sémantique, pour ne pas dire l'isotopie, de ce que Benoîte Groult nomme suivant les textes la « conspiration<sup>1072</sup> » ou la « malédiction du silence<sup>1073</sup> » et dont le titre même de l'ouvrage d'Awa Thiam, *La Parole aux négresses* est le plus exemplaire, irrigue l'ensemble des textes préfaciels. Par son discours liminaire, Benoîte

---

<sup>1069</sup> Entretien avec Nina Winter, *Interview with the Muse*, Moonbooks, 1978, p. 136.

<sup>1070</sup> Benoîte GROULT, « Préface » à *Les Nouvelles Femmes*, [témoignages recueillis et présentés par] F. magazine, [Paris], Éditions Mazarine, 1979, p. 12.

<sup>1071</sup> Loin d'être la marque d'une simple conciliation, elle est véritablement une prise de position face aux possibles du féminisme. Dans l'éditorial pour *F Magazine* qu'elle signe en février 1979, « Il faut de tout pour faire des femmes », commentant notamment la parution d'*Écoute ma différence* de Mariella Righini, Benoîte Groult rappelle ainsi que la position différentialiste porte en elle-même le potentiel retour d'un discours sur la nature féminine qu'elle a avec d'autres combattu : Benoîte Groult qui se définit comme une partisane de l'égalité ne saurait admettre que la diversité entre les individus, et non la différence entre hommes et femmes.

<sup>1072</sup> Benoîte GROULT, « Préface » à *Le Viol*, Susan Brownmiller, traduit de l'américain *Against our will : men, women and rape* par Anne Villelaur, Paris, Stock, 1976, p. 8.

<sup>1073</sup> Benoîte GROULT, « Préface » à *La Parole aux négresses*, *op. cit.*, p. III.

Groult s'inscrit dans un passage de relais de la parole libératrice : les victimes (femmes battues, femmes violées, femmes excisées) qui se sont tuées ou que l'on a fait taire, « ces silencieuses de l'histoire<sup>1074</sup> » prennent enfin la parole, leur discours étant retranscrit par des femmes (féministes) qui s'appuient sur ces témoignages pour prendre elles-mêmes la plume et dénoncer une situation tout en l'analysant le cas échéant, Benoîte Groult prenant à son tour la parole en préface pour transmettre et donner à lire le discours de celles qui ont permis l'ouvrage.

L'image prépondérante et récurrente de la prise de parole inscrit certes la démarche comme les préfaces de Benoîte Groult dans le sillage du Mouvement des femmes. Dès son apparition en 1970, à travers la présence et la place des groupes de parole, la thématique de la prise de parole a, comme nous l'avons retracé précédemment, nourri l'ensemble des pratiques du Mouvement. Dès 1971 avec le journal du Mouvement, *Le torchon brûle* que Benoîte Groult convoque à plusieurs reprises dans *Ainsi soit-elle*, mais également tout au long de la décennie, l'expression fait œuvre, ainsi qu'en témoignent les publications (littéraires ou non) qui découlent du, ou qui sont influencées par, le Mouvement ; pour ne citer que les plus célèbres : *Parole de femme* d'Annie Leclerc ou *Les Parleuses*, entretien qui réunit Marguerite Duras et Xavière Gauthier, tous deux publiés en 1974. Mais cette image de la levée du tabou par la prise de parole définit surtout le projet même de Benoîte Groult dont l'ensemble de l'œuvre d'essayiste est guidé par l'impératif de la transmission didactique de la prise de conscience féministe et de ce qu'elle appelle la vérité.

Dans cette logique, et contrairement aux deux ouvrages précédemment cités, ce n'est pas une prise de parole *féminine* qui est en jeu ici mais une prise de parole *féministe*. Et de la même façon que Simone de Beauvoir dès la fin des années 1960, Benoîte Groult oppose sans aucune ambiguïté en termes de discours les deux adjectifs féminin et féministe, le *féminin* correspondant au mythe de la femme tel qu'il se construit dans les discours et les images en circulation dans une culture donnée. Comme pour Françoise d'Eaubonne ou Monique Wittig, le *féminin* est perçu comme péjoratif non parce qu'il relève de ce qui est propre aux femmes mais bien parce qu'il résulte de l'entrave construite du cliché de *la* femme. Et comme Simone de Beauvoir, Françoise d'Eaubonne ou Christiane Rochefort, Benoîte Groult a construit et publié son œuvre à une époque où la littérature dite *féminine* était non seulement une catégorie critique jugée pertinente mais encore nécessairement dévaluante. Dans cette

---

<sup>1074</sup> *Ibid.*

configuration, écrire un livre féministe, apparaît, si l'on excepte la possibilité que mentionne l'écrivaine de développer un eczéma<sup>1075</sup>, comme la seule alternative possible et souhaitable.

C'est ainsi que l'on peut comprendre sans contresens la question du style comme celle de l'autorité en matière de rhétorique chez Benoîte Groult. On sait que la romancière qualifie le style d'« essentiel chez un écrivain<sup>1076</sup> ». Or le travail stylistique chez elle se construit explicitement dans la volonté de ne pas « faire quelque chose de fade, de féminin<sup>1077</sup> ». Pour mener à bien ce projet, elle choisit comme vecteurs explicites de libération l'humour et la réappropriation d'un vocabulaire interdit aux femmes (la crudité de l'expression d'une part, la désignation explicite du corps féminin que l'on a prétendu indicible par les femmes d'autre part). Il s'agit ainsi de trouver les mots pour le dire, en référence au roman de Marie Cardinal paru la même année qu'*Ainsi soit-elle* et que Benoîte Groult compte parmi ses références littéraires de l'époque.

Pour contrer les attentes d'une réception qui assigne les femmes à résidence stylistique, l'écrivaine opte donc pour un style dont les enjeux sont féministes. Si l'on considère maintenant l'intertexte et les autorités convoquées dans les préfaces, dont Benoîte Groult reconnaît qu'elle affectionne le procédé pour « renforcer sa pensée<sup>1078</sup> », on ne peut que constater un phénomène en partie similaire : loin de ne citer que des femmes, Benoîte Groult convoque dès 1975 de nombreux auteurs (hommes donc) dont le point commun est d'être ou d'exprimer un propos féministe : la plupart d'entre eux nourrissent d'ailleurs *Le Féminisme au masculin* publié chez Denoël Gonthier en 1977.

Contrairement à d'autres littératrices plus radicales, Benoîte Groult ne choisit donc pas de refuser comme un seul et même ensemble la culture que l'on dit jusque-là produite par les hommes (qu'on les considère ou non comme une classe, dans l'influence marxiste du terme), elle s'appuie au contraire sur cet ensemble pour distinguer le bon grain – le propos féministe – de l'ivraie – le propos sexiste ou misogyne – tout en se servant de l'un comme de l'autre à titre d'exemple. L'option qui est la sienne ne manque ainsi pas d'habileté rhétorique puisqu'au lieu de refuser une légitimité (le discours des hommes) au profit d'une autre (le discours des femmes), elle se sert de cette légitimité première octroyée au discours des hommes pour en faire bénéficier son discours préfaciel et donc l'ouvrage qu'elle défend.

---

<sup>1075</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, op. cit., p. 47.

<sup>1076</sup> Fernande GONTIER, *Benoîte Groult*, op. cit., p. 187.

<sup>1077</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>1078</sup> *Ibid.*, p. 191.

Cette stratégie rejoint la position militante de Benoîte Groult pour qui le féminisme est un combat à mener contre l'inégalité mais absolument pas une guerre des sexes<sup>1079</sup>.

À l'inverse, tout aussi révélateur est l'usage ponctuel dans certaines préfaces d'un *nous* inclusif référant à la collectivité des femmes. Le procédé rhétorique témoigne certes de l'adresse aux lectrices de l'ouvrage dans la logique d'une circulation de la parole des femmes. Mais il cherche surtout à emporter l'accord de la lectrice par l'identification tout en rappelant que la préfacière appartient à la collectivité des femmes : la préface de *La Dérobade* qui s'ouvre sur ce que pensent *les* prostituées s'achève ainsi sur un « nous sommes toutes des prostituées<sup>1080</sup> », assertion déjà présente dans *Ainsi soit-elle*, alors que la préface de *Vivre la peur au ventre*, évoquant à la veille du réexamen de la loi Veil le sordide des avortements de fortune à répétition, prend le soin de rappeler que l'expérience de la peur au ventre est encore récente pour la plupart des femmes qui lisent ces lignes en France en 1979 y compris pour la préfacière qui les a écrites.

Cette affirmation d'une expérience commune aux femmes, comme de l'ensemble que forment à ce titre les femmes, est, comme nous l'apprend la préface de *La Parole aux négresses*, le préalable nécessaire d'un appel à la solidarité entre femmes. Pour Benoîte Groult, les femmes doivent être « conscientes du fait que chaque femme exploitée, mutilée ou soumise, même à 10 000 kilomètres de chez elles, soumet et mutilé toutes les autres<sup>1081</sup> ». Elle affirme ainsi que le rapport d'oppression entre hommes et femmes est, malgré des manifestations diverses, universel. Mais l'autrice d'*Ainsi soit-elle*, préfacière signant aux côtés d'une de ses sœurs de plume, plaide également que chaque femme est au sens premier du terme *solidaire* des autres, chaque femme est dans un rapport de dépendance réciproque avec les autres femmes, dans l'assujettissement comme dans la libération, et qu'en ce sens la *sororité* est le seul recours possible. Écrire une préface en est le premier manifeste.

Préfaces, rubriques, revues, éditions et librairies sont autant de dispositifs qui contribuent à diffuser les textes de femmes et, dans le même élan, à les faire advenir. Les Éditions Des femmes, *Les Cahiers du Griff*, les chroniques du « Sexisme ordinaire » et les préfaces de Benoîte Groult sont exemplaires d'une solidarité qui se transmet d'abord, dans

---

<sup>1079</sup> « Le féminisme, c'est pas la guerre », *F Magazine*, n° 11, décembre 1978, p. 98.

<sup>1080</sup> Benoîte GROULT, « Préface » à *La Dérobade*, de Jeanne Cordelier, avec la collaboration de Martine Laroche, Paris, Hachette, 1976, *La Dérobade*, p. VIII.

<sup>1081</sup> Benoîte GROULT, « Préface » à *La Parole aux négresses*, *op. cit.*, p. VIII.

une logique militante, par la courroie de transmission éditoriale. Au sein de chacun des ces espaces, celui de la maison d'édition ou de la revue notamment, les femmes dont la plume est encore timide trouvent le soutien nécessaire pour s'affermir, chacune étant encouragée à donner un texte. Mais dans le même temps, la logique de la solidarité vient s'achopper à la permanence de l'évaluation esthétique et de l'intérêt militant, plus d'ailleurs que de la rentabilité commerciale puisque, comme le reste de la décennie le confirme, les textes de femmes se vendent fort bien.

L'histoire de ces lieux de solidarité n'est en effet pas exempte de conflits et d'incompréhension. Lorsque Evelyne Rochedereux, encouragée par Liliane Kandel, propose ses « Belles histoires de la Ghena goudou », texte inspiré par la communauté de Montgeron, une des rares communautés en région parisienne, pour le volume *Les Femmes s'entêtent des Temps modernes*, elle ne s'attend certainement pas à ce que Simone de Beauvoir souligne, à la manière d'une institutrice, son texte de rouge : ce texte ne « fait pas sérieux » pour l'autrice du *Deuxième sexe*, elle dit d'ailleurs ne pas comprendre le travail du féminin qui le caractérise. L'évaluation beauvoirienne est sans appel, elle refuse le texte. Liliane Kandel et Cathy Bernheim, toutes deux proches de Simone de Beauvoir, soutiennent Evelyne Rochedereux, menaçant pour avoir gain de cause de retirer le numéro. Beauvoir cède à regret, laissant paraître les « Belles histoires de la Ghena goudou », qui ne correspondent pas de son point de vue à la ligne éditoriale des *Temps modernes*. Simone de Beauvoir, directrice de publication, était tout autant un bouclier qu'un glaive tranchant en matière de politique éditoriale.

Les Éditions Des femmes connaissent quant à elles, malgré leur affirmation à l'origine militante de publier *tous* les textes de femmes, des conflits fréquents avec leurs autrices au fil des années. Julia Kristeva a ainsi transposé dans son roman *Les Samourais* l'altercation violente qu'elle a eue avec Antoinette Fouque, présentée sous le prénom de Bernadette, au moment de la parution des *Chinoises*. À la veille du voyage en Chine de Julia Kristeva avec le groupe *Tel Quel*, Antoinette Fouque verse pour les Éditions Des femmes un acompte sur le texte d'un essai témoignage consacré aux Chinoises<sup>1082</sup>. À son retour, Julia Kristeva remet le texte qui, au lieu de circuler parmi les éditrices de la maison, se voit consigné par Antoinette Fouque<sup>1083</sup> : s'en suit, selon Julia Kristeva, un rendez-vous en manière de procès où on lui reproche tout à la fois l'image des femmes qu'elle donne à lire dans ce texte, et sa signature, du nom de son père. Pour l'absoudre, on lui demande de rédiger une préface dans laquelle elle

---

<sup>1082</sup> Philippe FOREST, *Histoire de « Tel quel », op. cit.*, p. 516.

<sup>1083</sup> Julia KRISTEVA, *Les Samourais*, Paris, Fayard, 1990, p. 241-244.



aura pour tâche d'« expliquer ce qu'elle doit personnellement<sup>1084</sup> » à Antoinette Fouque et au groupe Psychanalyse et politique. Julia Kristeva refuse, mais le manuscrit est au moment où elle souhaite le reprendre, pour le publier au Seuil, déjà sous presse : il paraît donc aux Éditions Des femmes.

---

<sup>1084</sup> *Ibid.*, p. 242.

### III. Le jour où la femme disparut : manifestes iconoclastes d'une parole inouïe

« il faut tuer la fausse femme qui empêche la vivante de respirer<sup>1085</sup> »

Lorsque Françoise d'Eaubonne rend compte pour *Le Magazine littéraire* en février 1974 de l'actualité éditoriale de la fin 1973, quelque chose a irrémédiablement changé dans l'ordre de la production et du commentaire critique littéraire. En signant un compte rendu<sup>1086</sup> des textes de femmes présentés au Centre culturel Saint-Gilles, le 11 novembre 1973, lors de la rencontre internationale des femmes, Françoise d'Eaubonne réactive certes une pratique critique usuelle, celle de la mise en commun des textes de femmes au sein d'une même rubrique, mais ici, pour la première fois, il est question non de livres de femmes mais de « quelques livres importants du Mouvement.<sup>1087</sup> » Les textes évoqués par l'auteurice du *Féminisme ou la mort*, à commencer par *Le Corps lesbien* de Monique Wittig, sont des œuvres perçues de façon inédite comme la résultante directe du Mouvement des femmes, et par extension comme autant de représentants du Mouvement des femmes en littérature.

On ne saurait oublier ici que le Mouvement des femmes n'est pas un parti politique, et que la représentation dont il est question n'est pas le déploiement d'un quelconque réalisme socialiste, contre lequel les écrivaines considérées ont d'ailleurs pris position. Le Mouvement des femmes est un mouvement tout aussi politique que culturel, et c'est en ce sens que Monique Wittig elle-même, dont on connaît l'attachement à l'autonomie de la littérature, considère la vague de textes qui paraissent à partir de 1973 comme une « nouvelle culture<sup>1088</sup> ». L'émergence culturelle procède directement d'une minorité symbolique pourtant majoritaire, d'une classe opprimée qui entend se doter, par la révolte, d'une culture nouvelle, et *différente* de celle produite par les hommes.

Comme le Mouvement des femmes, les textes qui constituent cette nouvelle culture émanent de la scène française, en particulier parisienne. Comme pour les actions de rue menées par les femmes du Mouvement, un risque se fait alors jour du point de vue littéraire, celui d'une tension irréductible entre une forme intellectuelle produite par l'avant-garde et

---

<sup>1085</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 43.

<sup>1086</sup> Françoise D'EAUBONNE, « Des femmes parlent aux femmes », *Le Magazine littéraire*, n° 85, février 1974, p. 46-48.

<sup>1087</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>1088</sup> Monique WITTIG, « Je crois aux amazones », propos recueillis par Evelyne Le Garrec, *Politique-Hebdo*, n° 104, 22 novembre 1973, p. 29.

l'horizon d'attente des lectrices comme des écrivaines elles-mêmes qui entendent s'adresser à toutes les femmes. Face à cet écart, Wittig, encore une fois la première, affirme la communauté irréductible des femmes : « il existe au contraire un langage commun à toutes les femmes, différent de celui des hommes, plus concret » explique-t-elle après la parution du *Corps Lesbien*, « Ce qui émerge du Mouvement [...], c'est qu'il y a un langage commun aux femmes.<sup>1089</sup> »

*Le Corps lesbien* est en effet à cette époque reçu et présenté par son autrice elle-même comme un texte de femme, pour les femmes, sans séparatisme. Monique Wittig, à la sortie de ce recueil de fragments poétiques, défend l'union des femmes, interroge un langage spécifique aux femmes et est vu comme « le poète femme et pour les femmes aujourd'hui<sup>1090</sup> ». Dépeintes par Françoise d'Eaubonne, *Les Guérillères* et *Le Corps lesbien* sont ainsi autant de « livre[s] de femmes sur les femmes<sup>1091</sup> ». « Elle-avec-elle » ajoute l'écrivaine et critique, militante du FHAR, à propos de ce dernier texte, « c'est une des formes (une seulement) d'elle avec elles ». L'insistance lève toute ambiguïté : le lesbianisme n'est pas la seule option politique, comme il ne recouvre pas toute la réalité de l'entre-femmes dont *Le Corps lesbien* est « le miroir captant tous les reflets et incidences de ce surgissement<sup>1092</sup> ».

Surgissement ou émergence, à l'instar du premier manifeste du Mouvement qui déclarait dans un geste performatif 1970 année 0 de la libération des femmes, les textes littéraires s'inscrivent tous à partir de 1973 dans la thématique d'une parole jusque-là inouïe, celle des femmes, et celle des écrivaines. L'affirmation a de quoi surprendre la lectrice ou le lecteur contemporain averti qui sait aujourd'hui la richesse des œuvres des écrivaines du passé. Mais en 1973, ce ne sont pas les productions littéraires qui ont réussi à se construire malgré les interdits sociaux que les écrivaines voient, mais bien la création étouffée par ces mêmes interdits et la part de compromission et de « singerie de l'homme<sup>1093</sup> » de celles qui ont réussi, malgré tout, à publier. L'affirmation d'une parole des femmes ou de femme que l'on n'avait pas entendue avant renseigne alors sur l'esprit d'une époque et d'un mouvement : les femmes du Mouvement ont libéré les femmes de *la* femme.

Si Monique Wittig, la première, choisit d'explorer littérairement les voies de la neutralisation des catégories de sexe offertes par cette disparition de *la* femme, Annie Leclerc,

---

<sup>1089</sup> Monique WITTIG, « Je crois aux amazones », art. cit., p. 29.

<sup>1090</sup> Marie DENIS, « Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa, *Les Nouvelles lettres portugaises*, Seuil, 1974 ; Guilleragues, « Chansons et bons mots valentins « lettres portugaises » », *Les Cahiers du GRIF*, 1974, vol. 5, n° 1, p. 69.

<sup>1091</sup> Françoise D'EAUBONNE, « Des femmes parlent aux femmes », *op. cit.*, p. 47.

<sup>1092</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>1093</sup> L'expression est récurrente dans les discours critiques, y compris ceux des écrivaines. On la retrouve par exemple chez Marguerite Duras (voir Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 38).

Xavière Gauthier et Hélène Cixous refondent positivement la différence des sexes, les femmes et le féminin, alors que Marguerite Duras adopte une position souvent plus ambiguë. Iconoclastes, elles font toutes voler en éclat le mythe de la femme. « [I]l faut tuer la fausse femme qui empêche la vivante de respirer<sup>1094</sup> » écrit Hélène Cixous dans « Le rire de la Méduse » en 1975, assertion qu'aucune des écrivaines présentées ici n'aurait contestée<sup>1095</sup>. Pourtant la brèche est déjà visible quand certaines réinventent la femme (ou les femmes) dans une fréquente valorisation symbolique de la mère alors que Wittig lui substitue dans un premier temps le corps lesbien puis la lesbienne, en opposition aux femmes et aux mères.

*Le Corps lesbien*, recueil de fragments poétiques publié en 1973, inaugure en effet une veine bien différente des trois autres textes présentés ici : *Parole de femme*, essai polymorphe d'Annie Leclerc, et *Les Parleuses*, entretien de Marguerite Duras et Xavière Gauthier, paraissent à quelques mois d'intervalles en 1974, alors qu'Hélène Cixous donne « Le rire de la Méduse » au numéro d'hommage consacré à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes » en 1975. Derrière la femme, c'est en effet la mère qui est en jeu dans trois de ces textes. De façon cohérente, chez Wittig le refus de la mythification de la femme entraîne celui de la mythification de la mère, les deux catégories se voyant définies comme telles, par opposition aux lesbiennes, à partir du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*. Chez Annie Leclerc et Hélène Cixous, la mère est au contraire fêtée et souhaitée, l'accouchement étant pour les deux écrivaines réinvesti comme possible pensée de la création.

*La Jeune Née*, titre retenu pour l'ouvrage de Catherine Clément et Hélène Cixous qui paraît la même année que « Le rire », dit à lui seul comment se conçoit le motif de l'entrée en littérature au féminin, comme si les femmes, parce que libérées de la femme, entraient pour la première fois en littérature. C'est à ce titre que les textes de femmes, tous genres confondus, sont interrogés comme le lieu de l'expression de leur identité *de femme* affirmée, ou recherchée, mais quoi qu'il en soit, nouvelle et véritable. Ainsi, communiquant sur la question de la femme et de l'écriture, Dominique Desanti considère en 1975 *Le Corps lesbien*, au même titre que *Parole de femme* d'Annie Leclerc, comme une des manifestations de ce lien qui s'interroge entre la femme qui écrit et le texte, mais aussi entre l'écrivaine et la pratique même de l'écriture<sup>1096</sup>.

À ce titre, l'entrée des femmes (ou des non femmes) dans l'espace symbolique est perçue en retour comme un phénomène nécessairement subversif annonçant une révolution

---

<sup>1094</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 43.

<sup>1095</sup> En 1973, et dans une logique matérialiste, Wittig aurait simplement amendé le singulier en un pluriel : « il faut tuer la fausse femme qui empêche les vivantes de respirer ».

<sup>1096</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 71.

culturelle et donc sociale. Toutes ces écrivaines, Monique Wittig et Hélène Cixous en particulier, croient au pouvoir du langage sur le réel et définissent la littérature comme des espaces d'expérimentation capables de modifier les institutions sociales et de perturber le système symbolique. Au regard des travaux de Marcel Burger<sup>1097</sup> sur les manifestes politiques et littéraires, ces quatre textes, parce qu'ils sont produits dans un contexte de dysfonctionnement de l'espace public, où les femmes sont, dans l'ensemble, écartées et minorées en tant que productrices, constituent autant de modalités d'interventions textuelles en vue d'une résolution : la venue à l'écriture des femmes, et l'intégration valorisée du féminin dans l'espace symbolique (Leclerc, Gauthier, Cixous) ou la suppression des catégories de sexe (Wittig). Tout quatre se construisent sur le performatif au sens où ils représentent et réalisent le changement qu'ils envisagent.

Du côté de la tendance différentialiste (Leclerc, Gauthier, Cixous), et à partir du constat de la dialectique féminin vs masculin, dans laquelle sont pris hommes et femmes, il paraît évident que le refus d'une valeur symbolique accordée au féminin n'est qu'une continuité de l'oppression sur laquelle repose le système patriarcal. Reste à fonder cette valeur symbolique en prenant appui sur un élément qui demeure à déterminer. Pour les différentialistes, cet élément est la spécificité féminine, à savoir leur corps de femme et, suivant les autrices, l'ensemble des événements biologiques ou psychanalytiques, qui y sont associés. Du côté des tendances matérialiste (Wittig), vouloir redonner une valeur positive à la féminité constitue une reproduction de cette dialectique sur laquelle s'érige le patriarcat, d'autant plus quand cette valeur est subsumée à partir de ce qui a été, de tout temps, un stigmaté. Chacun de ces deux pôles se renverra rapidement l'argument, en accusant l'autre de participer d'un système qu'il prétend dénoncer.

Si Cixous et Wittig partent d'une même condamnation du phallogocentrisme, c'est-à-dire du phallus au centre du discours (faisant du féminin la marge), elles y apportent donc une réponse nettement différente : Cixous réinvestit le féminin et promeut non un féminocentrisme mais un féminin disséminant et décentré, capable en ce sens de battre en brèche le phallogocentrisme, alors que Wittig rejette la catégorie femme comme impropre (après avoir tenté la déchirure du j/e dans *Le Corps lesbien*, sujet féminin qui « fait irruption dans un langage qui n'est pas le sien<sup>1098</sup> ») et lui substitue par la suite celle de lesbienne. Chez Cixous, il y a défense du féminin et des femmes mais rejet du féminisme (et non de la lesbienne

---

<sup>1097</sup> Voir Marcel BURGER, *Les Manifestes : paroles de combat, De Marx à Breton*, Paris, Lonay, Délachaux et Niestlé, 2002, en particulier à partir de la p. 79 pour les textes manifestaires.

<sup>1098</sup> « Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, [*Chroniques de*] *L'Art vivant*, n° 45, décembre 1973, p. 24.

comme l'écrit Hélène Vivienne Wenzel<sup>1099</sup>), chez Wittig rejet de la femme et de la mère, et affirmation dans un second temps de la lesbienne au détriment de la féministe.

Signe d'un siècle où l'écriture du corps comme l'écriture-corps est au cœur de la définition de la modernité<sup>1100</sup>, et du projet des avant-gardes, le corps est au centre de tous ces manifestes. Mais il est aussi un point de désaccord fondamental entre ce qui se dessine comme l'écriture féminine où le corps dit féminin est chanté, les caractéristiques sexuelles primaires et secondaires exaltées, les parties du corps ayant été l'objet d'un tabou ou d'une dépréciation revalorisées. Au contraire, chez Wittig, le corps chanté n'est pas féminin, les attributs sexuels sont des éléments corporels parmi d'autres sans plus ni moins d'importance, suivant en cela l'affirmation déjà formulée dans *Les Guérillères* : « elles disent qu'elle appréhendent leur corps dans leur totalité. Elles disent qu'elles ne privilégient pas telle de ses parties sous prétexte qu'elle a été jadis l'objet d'un interdit<sup>1101</sup> » et encore « Elles disent qu'il faut cesser d'exalter les vulves<sup>1102</sup> ».

Mais, entre 1973, date de la parution du *Corps lesbien*, et 1975, date de publication du « Rire » et de *La Jeune née*, ces quatre textes coexistent à peu près pacifiquement dans l'espace littéraire et politique, représentant tous quatre des modalités différentes de la prise de parole des femmes en littérature. L'ensemble des écrivaines – même celles qui se déclarent féministes – revendique un droit à la différence<sup>1103</sup>. C'est au fil de la période qui commence en 1973 pour s'achever en 1977 que les veines littéraires se constituent progressivement de façon agonistique, les écrivaines féministes reculant sur le terrain de la différence alors que celles qui refusent le féminisme conceptuellement s'y a/encrent de plus en plus fermement. Mais au moment où ces quatre textes paraissent, le différend de la différence n'a pas encore eu lieu. À ce titre d'ailleurs, « Le rire de la Méduse » constitue un tournant et la force de ses propositions différentialistes amène rapidement les deux veines à s'affirmer jusqu'à l'ossification.

---

<sup>1099</sup> Hélène Vivienne WENZEL, « Le discours radical de Monique Wittig », *Vlasta*, *op. cit.*, p. 45. La confusion vient certainement du fait qu'elle considère de concert Hélène Cixous et les Éditions Des femmes d'une part, Monique Wittig et le collectif de *Questions féministes* d'autre part.

<sup>1100</sup> Voir la thèse d'Hugues MARCHAL, *Corpoèmes : l'inscription textuelle du corps dans la poésie en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat en littérature et civilisation françaises, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 2002, 742 p.

<sup>1101</sup> Monique WITTIG, *Les Guérillères*, *op. cit.*, p. 80.

<sup>1102</sup> *Ibid.*, p. 102.

<sup>1103</sup> Voir *infra* « « La femme et l'écriture » : une rencontre franco-qubécoise des écrivaines », p. 386.

## A. *Monique Wittig, Le Corps Lesbien, 1973*

Une partie de la critique a tendance à présenter l'œuvre littéraire de Wittig soit tout entière résumée par la formule devenue célèbre de la pensée *straight* « les lesbiennes ne sont pas des femmes<sup>1104</sup> », soit comme évoluant progressivement vers cette position. Or il nous semble plutôt qu'un véritable tournant, dans sa production textuelle, est pris avec *Le Corps lesbien*, le second tournant, idéologique celui-ci, étant entamé par son départ aux États-Unis en 1976, où elle enseigne désormais pour l'université américaine. Ce départ coïncide d'ailleurs avec la publication, pour la première fois chez Grasset, du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, qui poursuit certes le projet formel de Wittig mais sur un mode de compréhension des femmes idéologiquement différent. C'est à partir de ce moment qu'elle demande à ses proches de ne plus l'appeler par son prénom Monique, remplacé par Théophile, abrégé en Théo<sup>1105</sup>.

On ne saurait trop souligner dans cette logique à quel point la déclaration suivante, que Wittig prononce en 1973 à la parution du *Corps lesbien*, prépare en négatif « La pensée *straight* » : au sein du Mouvement, explique-t-elle à Evelyne Le Garrec avec qui elle préfacera quelques mois plus tard les *Nouvelles lettres portugaises*, « [les femmes] pensaient que les lesbiennes n'étaient pas de vraies femmes. Comme si, par miracle, elles échappaient à l'exploitation qui pèse sur l'ensemble des femmes<sup>1106</sup> ». En 1973, et comme le confirme la facture littéraire du *Corps lesbien*, les lesbiennes sont (encore) des femmes, selon Wittig. Elle ajoute d'ailleurs dans le même entretien : « Il ne s'agit pas d'imposer l'homosexualité comme seule pratique mais qu'elle ait une place possible.<sup>1107</sup> » Le lesbianisme n'est donc pas encore la seule option politique pertinente pour qui entend mener un combat que l'on appelle alors féministe.

Littéraire, comme nous le détaillerons ici, et idéologique, le tournant est également pris dans la réception de l'œuvre et dans la représentation de la figure de l'écrivaine, elle-même. En 1974, Monique Wittig est sous la plume de Marie Denis dans *Les Cahiers du GRIF* « le poète femme et pour les femmes aujourd'hui<sup>1108</sup> », et non le poète lesbien et pour les lesbiennes aujourd'hui. Mais trois ans plus tard, en 1977, sous la plume de Michel Mesnil, qui

---

<sup>1104</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 61.

<sup>1105</sup> Marie-Josèphe BONNET, *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, op. cit., p. 277.

<sup>1106</sup> Monique WITTIG, « Je crois aux amazones », propos recueillis par Evelyne Le Garrec, *Politique-Hebdo*, n° 104, 22 novembre 1973, p. 29.

<sup>1107</sup> *Ibid.*

<sup>1108</sup> Marie DENIS, « Maria Isabel Barreno, Maria Teresa Horta, Maria Velho da Costa, *Les Nouvelles lettres portugaises*, Seuil, 1974 ; Guilleragues, « Chansons et bons mots valentins « lettres portugaises » », *Les Cahiers du GRIF*, 1974, p. 69.

publie dans la revue *Esprit* un article<sup>1109</sup> consacré à Marguerite Duras, son œuvre est mis sous l'auspice de « la revendication lesbienne » et ainsi apposée à « la fureur logicienne d'Hélène Cixous ». Si les deux œuvres sont définies par le critique comme des luttes « féminines » contre l'expression dominante, il n'est resté pas moins qu'il retient avant tout le propos politique de Wittig, par opposition à la poéticité théorique d'Hélène Cixous<sup>1110</sup>.

Une autre façon de considérer cette charnière que constitue *Le Corps lesbien*, est, comme le formalise Catherine Ecartot<sup>1111</sup>, de noter le passage à la première personne, certes fractionnée par la barre oblique, qui clôt la trilogie des pronoms mais ouvre une nouvelle période dans la production textuelle de Wittig. En plein cœur d'un Mouvement de femmes, dont Wittig participe, la forme littéraire qui s'impose à elle n'est plus le féminin pluriel des *Guérillères* (1969), ni le nous inclusif du manifeste « Pour un mouvement de libération des femmes » (1970), mais une première personne tout aussi affirmée que divisée, alors que l'écrivaine elle-même se dit « physiquement incapable du je » dans la préface à l'édition américaine du *Corps lesbien*.

Nous le verrons cependant, *Le Corps lesbien* fait véritablement charnière dans l'ensemble de l'œuvre, puisque le féminin pluriel n'y disparaît pas, bien au contraire, et contribue à irradier le sujet j/e d'une universalité du féminin. *Le Corps lesbien* est en ce sens une translation des *Guérillères*. Mais, dans le même temps, s'y construit une critique des « FEMMES À HOMMES<sup>1112</sup> » dans leur fonction de mère. Cette critique s'affirme jusqu'à la ségrégation mythique, au sein du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* ; les mères se disent soudainement femmes alors que les amazones refusent ce qu'elles considèrent comme un néologisme. Mères sédentaires et amazones nomades vivent désormais séparées, étrangères les unes aux autres et irréconciliables.

Il n'en reste pas moins que *Le Corps lesbien* est à sa parution, comme le définit Hélène Vivienne Wenzel, « un discours véritablement subversif du corps politique<sup>1113</sup> ». Par le travail sur la forme textuelle, la facture langagière et les images inédites produites, Wittig donne à lire un texte princeps<sup>1114</sup> sur le désir entre femmes qui, tout en innovant, renvoie

---

<sup>1109</sup> Michel MESNIL, « Le dur désir de Duras », *Esprit*, n° 11, nov. 1977, p. 65-78.

<sup>1110</sup> Or, comme nous le montrons dans ces pages, il y a tout autant un propos politique dans l'œuvre de Cixous qu'il y a une poéticité théorique chez Wittig.

<sup>1111</sup> Catherine ÉCARTOT, *L'Écriture de Monique Wittig*, op. cit., p. 71.

<sup>1112</sup> [Monique WITTIG] ANONYME, « Un moie est apparu », *Le torchon brûle*, s. d 1973, n° 5, p. 3. En majuscule dans le texte.

<sup>1113</sup> Hélène Vivienne WENZEL, « Le discours radical de Monique Wittig », *Vlasta*, op. cit., p. 50.

<sup>1114</sup> Dans « Some remarks on *The Lesbian Body* » [1997], Wittig a expliqué quel était pour elle le contexte littéraire de la représentation de la passion amoureuse lesbienne. Ce n'est absolument pas *Thérèse et Isabelle* de Violette Leduc, partie censurée de *Ravages* (1955), publié dans une version d'ailleurs encore censurée par Gallimard en 1966, à laquelle songe Wittig comme précédent. Si Wittig a lu Leduc, elle n'apprécie pas qu'on les



nombre de productions de l'époque à l'arrière-garde des clichés les plus éculés sur le corps comme sur les femmes. Mais *Le Corps lesbien* matérialise également, par le désapprentissage des codes qu'il propose à celui ou celle qui le lit, la fabrique sociale des corps à travers le langage et reconceptualise intégralement ce qu'il est convenu d'appeler un corps de femme, à partir de la représentation dominante des caractéristiques sexuelles primaires et secondaires. En ce sens, Wittig envisage le lesbianisme, non comme un objet de représentation, mais comme un paradigme littéraire.

### 1. Contre le corps esthétisé de la femme

Écho aux *Fleurs du mal* de Baudelaire dont le premier titre était *Les lesbiennes*<sup>1115</sup>, *Le Corps lesbien* inscrit textuellement la dérivation de Lesbos, île de la mer Égée et lieu de naissance de la poétesse Sappho – plusieurs des 110 fragments mentionnent l'île et la société qui s'y constitue ainsi que la poétesse – mais aussi la re-vie adjectivale à partir du substantif lesbienne usuel à l'époque<sup>1116</sup>. Comme l'a montré Yannick Chevalier<sup>1117</sup>, on échoue à vouloir faire de l'épithète un adjectif qualificatif ou un adjectif relationnel. *Le Corps lesbien* n'est ainsi pas le corps *féminin* comme il n'est pas le corps *d'une lesbienne*. L'adjectif qui désigne une sexualité, une couleur dans le spectre du désir, est ici appliqué au corps, signalant que le corps se marque du choix sexuel et le performe<sup>1118</sup>. Mais ce recueil de poèmes en prose n'instaure pas encore les lesbiennes – le substantif n'est jamais employé – comme une catégorie politique différente des femmes. *Le Corps lesbien*, qui se comprend par son travail de démarcation du corps dit féminin, instaure une multiplicité de possibles corporels. Dans l'ensemble du texte, il s'agit de déstabiliser le concept de corps en général.

C'est en premier lieu contre les représentations usuelles du corps féminin que se construit *Le Corps lesbien* : « Le corps, et surtout le corps féminin, a toujours été décrit en

---

compare. Ce n'est pas non plus au *Rempart des béguines* (1951) de Françoise Mallet-Joris, ces « lesbiennes de pacotille » selon le mot de Violette Leduc, que fait référence Wittig. En manière de repoussoir, c'est en effet à Colette qu'elle songe et, comme précédent, aux *Fleurs du mal*.

<sup>1115</sup> Voir Myriam ROBIC, « Tribadisme et lesbianisme dans Les Fleurs du mal », in Benoît Pivert (dir.), « Homosexualité(s) et littérature », *Cahier de la Revue d'art et de littérature, Musique*, Le chasseur abstrait éditeur, 2009, n°10, p. 145.

<sup>1116</sup> Le *Dictionnaire historique de la langue française* ne laisse pas penser qu'il puisse s'agir d'un néologisme puisqu'il atteste l'adjectif pour la première fois en 1784, puis le substantif vers 1867 (*Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, p. 1885.), alors que l'emploi baudelairien du substantif est d'ailleurs antérieur de quelques décennies.

<sup>1117</sup> Yannick CHEVALIER, « Le Corps lesbien : syntaxe corporelle et prédicat lesbien », in Benoît AUCLERC et Yannick CHEVALIER (dirs.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p. 233-255.

<sup>1118</sup> Comme nous l'enseigne le court texte que Wittig fait paraître pour annoncer *Le Corps lesbien*, les femmes se voient disposer d'un corps qui réalise leur sexe social et leur sexualité : si le corps lesbien est le corps qui désire un autre corps lesbien, alors le corps féminin est celui qui désire le corps masculin (ou plus exactement est désiré par lui).

surface, d'après un code d'amour hérité de la rhétorique du blason médiéval et qui fonctionne encore aujourd'hui. C'est pourquoi mon texte poursuit une vision radiographique du corps<sup>1119</sup> » expliquait Monique Wittig dans un entretien donné en 1973. Contre l'aspect lisse de l'extériorité qui caractérise la définition esthétique du corps féminin, la poétesse, à l'instar du couple de cygnes noirs que deviennent pour un temps les amantes, « sème le désordre dans l'ordonnance [des] plumes » du corps, « les remonte à rebours, [...] détrui[t] leur lissement<sup>1120</sup> ». Elle donne alors à lire un corps interne dans toute sa profondeur et son épaisseur. Le premier fragment, par la vision des « intestins jaunes fumant dans [l]es mains » de l'amante et l'annonce de la révélation de « la vie secrète de [s]es viscères<sup>1121</sup> », inaugure un ensemble où le corps de l'amante se voit dépecé<sup>1122</sup>, laissant apparaître les os, les muscles et les sécrétions corporelles. Et si le dépècement garantit encore l'intégrité, nombreux sont les fragments qui procèdent à la dislocation du corps, dans une visée parfois anthropophage.

En supplément de la représentation du corps interne, l'autrice choisit de mobiliser, pour décrire le corps, un vocabulaire anatomique (occiput, rachidien, helix, luette, etc.) qui permet tout autant de déprogrammer une lecture esthétisante du corps féminin que de contrer l'idéologie d'une pornographie attendue, lorsque le poète, qui est socialement femme, écrit le désir et le corps de celle que l'on appelle une femme. On ne saurait trop souligner le contexte dans lequel l'ouvrage est publié : moment d'émergence et d'affirmation du Mouvement de libération des femmes, les années 1970 connaissent par ailleurs la diffusion d'une pornographie de masse alors que certaines productions littéraires d'avant-garde signées par des hommes<sup>1123</sup> usent de cette esthétique pour dénoncer l'ordre politique et moral. En ce sens, les doubles pages intermédiaires de nomenclature du *Corps lesbien*, rappellent tout en s'y opposant également, comme l'a avancé Diane Chisholm<sup>1124</sup>, les pages centrales des magazines pornographiques : le corps lesbien n'est pas ici spécularisé.

C'est ainsi les lieux communs associés au corps féminin, comme à la relation lesbienne, dans une littérature produite par les hommes que Wittig propose de battre en brèche : « autant ne pas parler comme l'ont toujours fait les ômes d'un beau cul ou d'une belle soupière ou d'une guitare (tes flancs ont la courbe harmonieuse d'une guitare), pour

---

<sup>1119</sup> « Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, [*Chroniques de*] *L'Art vivant*, n° 45, décembre 1973, p. 25.

<sup>1120</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, Paris, Minuit, 1973, p. 32 pour les deux citations.

<sup>1121</sup> *Ibid.*, p. 7 pour les deux citations.

<sup>1122</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>1123</sup> Voir par exemple la critique qu'en fait Benoîte Groult dans *Ainsi soit-elle*, et l'analyse que nous en faisons dans le chapitre qui lui est consacré.

<sup>1124</sup> Citée par Namascar SHAKTINI, « Le projet matérialiste du *Corps lesbien* et son matériau anatomique », in Benoît AUCLERC et Yannick CHEVALIER (dirs.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, op. cit., p. 216.

chacun de leur cliché, j//ai envie de dégueuler si raffiné soit-il<sup>1125</sup> » écrit-elle dans un texte publié antérieurement, et sur lequel nous reviendrons. En ce sens, la poétesse refuse tout autant dans *Le Corps lesbien* la réification de l'inanimé et la métaphore ; elle dit ailleurs ce qu'elle doit à l'écriture d'Alain Robbe-Grillet sur ce dernier point<sup>1126</sup>. Le bestiaire déployé – les amantes se faisant cygne<sup>1127</sup>, jument<sup>1128</sup>, requin<sup>1129</sup>, poisson<sup>1130</sup>, chatte<sup>1131</sup>, ou encore papillon<sup>1132</sup> – mais aussi, dans une moindre mesure, l'herbier convoqué (la glycine<sup>1133</sup> par exemple) en témoignent tant par la représentation animée et active<sup>1134</sup> des protagonistes que par le refus de la métaphore au profit de la description des amantes métamorphosées, en référence à Ovide.

L'usage du vocabulaire anatomique et médical pour décrire le corps dans la relation lesbienne, Wittig le comprend aussi comme l'expression d'une opposition à une compréhension masculine du corps :

Pour constituer l'homosexualité dans *Le Corps lesbien*, je ne pouvais pas avoir recours à l'obscénité, utilisée par les homosexuels mâles (Genet et Guyotat par exemple). L'obscénité est une entreprise masculine typique du rapport que les hommes entretiennent avec leur propre corps et avec celui des autres.<sup>1135</sup>

L'obscénité vise à transgresser la retenue de soi, notamment en matière de sexualité. Pendant plus d'un siècle, on le sait, *L'Origine du monde* de Gustave Courbet a été considérée comme le canon de l'obscène français. Pendant plus d'un siècle, on a cru le tableau irrémédiablement disparu, détruit. Il ne reparait qu'en 1979, sous forme de photographie dans une réédition du *Sexe de la femme* du Docteur Gérard Zwang, dont s'inspire Monique Wittig dès le début de la décennie. Avoir recours à l'obscénité dans le cas d'une prosopographie de femme signifiait donc, à cette époque, écrire le sexe féminin en se centrant sur ce sexe, ce que Wittig refuse explicitement depuis *Les Guérillères*.

<sup>1125</sup> [Monique WITTIG] ANONYME, « Un moie est apparu », *op. cit.*

<sup>1126</sup> « Du côté de Robbe-Grillet c'est le travail rhétorique, qui a compté et m'a fait pratiquer pour ma part l'utilisation systématique de la litote, l'évitement systématique de la métaphore sur le plan de la phrase (en effet la métaphore étendue, celle d'un paragraphe, d'une section, ou d'un livre tout entier n'ont pas été sujettes à ce contrôle) l'utilisation de la prétériton, de la répétition », Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire, op. cit.*, p. 84.

<sup>1127</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien, op. cit.*, p. 32.

<sup>1128</sup> *Ibid.*, p. 56 et 109.

<sup>1129</sup> *Ibid.*, p. 67-68.

<sup>1130</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>1131</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>1132</sup> *Ibid.*, p. 172-173.

<sup>1133</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>1134</sup> L'analyse de la configuration syntaxique par Yannick Chevalier confirme le procédé de représentation. Voir Yannick CHEVALIER, « Le Corps lesbien : syntaxe corporelle et prédicat lesbien », in Benoît AUCLERC et Yannick CHEVALIER (dirs.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui, op. cit.*, p. 250.

<sup>1135</sup> « Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, [*Chroniques de*] *L'Art vivant*, n° 45, décembre 1973, p. 25.

Le refus de l'exhibition du corps féminin devant un œil spectateur pénétrant l'intime, et usuellement masculin, se lit également dans l'échange des propriétés corporelles des amantes par le cannibalisme érotique et vital qui est un festin de la chair. Le corps n'est pas exposé au regard mais réciproquement dévoré par l'une et par l'autre<sup>1136</sup>, objet d'absorption tout autant que de vomissement. Le corps est alors pénétré de corps, comme il est dans d'autres poèmes imprégné d'air ou de liquide<sup>1137</sup>. La pénétration est en effet un motif récurrent du *Corps lesbien*, qui met en œuvre l'écriture d'une pénétration qui n'est pas celle du pénis, ou de sa transposition oculaire. Dans chacune des scènes qui la déploient, le corps entier, et non seulement le sexe, est infiltré par l'amante.

Loin de ne concerner que les œuvres d'art, les planches d'anatomie que consulte Wittig lors de son travail préparatoire au *Corps lesbien* confirment l'effectivité de l'idéologie de genre qui façonne également les représentations médicales :

Sur des planches d'anatomie, destinées aux étudiants en médecine, figurait un écorché féminin, avec le moindre détail des muscles et des veinules ; mais la représentation du sexe relevait de la mythologie : la vulve et le vagin étaient entièrement ouverts, alors qu'en réalité les parois vaginales sont adhérentes, et qu'à l'état de repos, elles ne présentent aucune béance. L'ensemble vulvo-vaginal était largement recouvert par un hymen : ainsi la femme apparaissait-elle disponible, ouverte en permanence et en même temps, voilée, réservée à une possession unique.<sup>1138</sup>

Si Wittig conserve le vocabulaire anatomique des descriptions médicales, elle en refonde donc, par le littéraire, les représentations. Fréquentes sont ainsi, dans *Le Corps lesbien*, les lèvres, ou les nymphes, qui réinstaurent la fermeture de la vulve.

Dans cette logique, les scènes de dépècement, de dislocation et de morcellement corporels permettent de mentionner l'ensemble du corps, redevenu humain, de la peau aux poils et cheveux, des os aux muscles, des sécrétions (cyprine, bile, hormones, salive, ou urine) aux flux sanguins, des nerfs aux vaisseaux, du système sanguin avec ses nutriments et déchets au système nerveux. Le sexe est un élément parmi d'autres, à l'instar par exemple du sang des menstrues qui est un sang parmi d'autres. Mais plus que la réintégration de la globalité du corps, on constate une extension du domaine corporel par la prise en compte de phénomènes perçus habituellement comme des processus ou des productions corporelles, distinctes du corps. Font partie de l'énumération du corps dans les doubles pages intermédiaires qui figurent en supplément des fragments : la nutrition et l'élimination, les réactions, le plaisir,

---

<sup>1136</sup> Voir par exemple Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, op. cit., p. 17, 59, 117-118, ou 137.

<sup>1137</sup> Voir par exemple *Ibid.*, p. 33, 59, 71, 93-94, 98, 108, 115, ou 121-122.

<sup>1138</sup> « Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, art. cit., p. 25.

l'émotion mais également les paroles, les silences et les chants. À l'instar du silence qui, loin d'être un phénomène signalant un manque, se fait production active, le verbal est donc non seulement une production corporelle mais encore un élément à part entière du corps.

Cette figuration de l'amour lesbien, certaines en ont noté – parfois déploré – la violence. Il s'agit pourtant d'un procédé littérairement essentiel pour Wittig. « Dans l'écriture, j'expérimente l'amour lesbien comme une pratique violente et sauvage » expliquait-elle car « [i]l faut en finir avec ce mythe de l'homosexualité féminine mièvre et décorative, sans danger pour l'hétérosexualité, voire récupérable par elle.<sup>1139</sup> » La violence est aussi une façon dont l'écrivain-e travaille le matériau qui est le sien : « J/e est simultanément l'amante et l'écrivain qui doit entailler le corps/texte et créer un nouveau corps/texte, un nouveau discours érotique<sup>1140</sup> », en fait de donner à voir l'original dépouillé de sa mise en forme sociale. C'est l'image du diamant dans sa gangue que doit au préalable retrouver l'écrivain-e et que l'on trouve dans *Le Chantier littéraire*. À l'instar des amantes, le corps et le livre trouvent sans cesse leur équivalence dans une interpénétration : corps dont on lit les entrailles, texte qu'on ouvre comme un corps. Mais cette violence n'est pas uniquement interne à l'œuvre, elle est également externe, violence que le texte inédit exerce sur les anciennes formes<sup>1141</sup>. Cette violence, enfin, doit également être faite à la lectrice / au lecteur qui, en la ressentant, signe, selon Wittig, une œuvre réussie.

Dans *Le Corps lesbien*, Wittig ne s'oppose pas uniquement à la « tyrannie du “tout génital”<sup>1142</sup> ». Elle revisite tout autant les figurations des caractères dits sexuels primaires (liés à la reproduction) que secondaires. Le corps lesbien ne présente ainsi pas ce que l'on édicte socialement comme des caractères sexuels secondaires féminins : la morphologie chétive, le bassin plus développé, l'absence de pilosité, de rondeurs liées à la présence de tissu adipeux, les seins lourds ne sont pas parmi les caractéristiques du corps décrit ici. De même, pour les caractères sexuels primaires : si vulve, vagin, clitoris, pubis, sexe, et seins sont mentionnés, à plusieurs reprises, c'est l'ensemble du corps qui se donne à lire comme zone érogène.

Le traitement réservé à l'utérus est toutefois différent et en ce sens révélateur. L'utérus est en effet cité dans les scènes de pénétration : deux fois<sup>1143</sup> comme moyen d'accéder aux intestins, une fois pour désigner les limites du vagin (« de m/on utérus à m/es nymphes »). Il

---

<sup>1139</sup> *Ibid.*

<sup>1140</sup> Hélène Vivienne WENZEL, « Le discours radical de Monique Wittig », *Vlasta*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>1141</sup> Monique Wittig, « Some remarks on The Lesbian Body » [1997], Namascar SHAKTINI (dir.), *On Monique Wittig*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>1142</sup> Namascar Shaktini, « Le projet matérialiste du Corps lesbien et son matériau anatomique », in Benoît AUCLERC et Yannick CHEVALIER (dirs.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 218.

<sup>1143</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, *op. cit.*, p. 33 et 98.

n'est donc jamais convoqué dans sa fonction reproductive. Les ovaires, siège de la fécondité, sont quant à eux, sauf erreur, totalement absents du *Corps lesbien*. Si les femmes ne sauraient être tout entières dans leur matrice, le corps lesbien est un corps dont la matrice est inféconde. Sans ovaire, pas d'ovule « à féconder ». Or, si l'on en croit l'anthropologue Françoise Héritier, « ce n'est pas le sexe, mais la fécondité, qui fait la différence réelle entre le masculin et le féminin, et la domination masculine [...] est fondamentalement le contrôle, l'appropriation de la fécondité de la femme, au moment où celle-ci est féconde<sup>1144</sup> ». Wittig, dans un geste politique et littéraire inédit, se refuse donc à refonder la fécondité féminine, c'est-à-dire la différence et la domination.

S'explique alors la formule intrigante placée dans la nomenclature parallèle du corps lesbien, qui en liste les éléments corporels, la seule formule employant le système des parenthèses et nécessitant donc pour l'autrice une précision : « la reproduction (XX+XX=XX)<sup>1145</sup> ». Le terme reproduction (sexuée) désigne usuellement, de façon d'ailleurs impropre, le processus qui, à partir de deux organismes dits de sexes biologiques différents, matérialisés dans la formule par une équivalence des chromosomes dits sexuels (XX pour les femelles, XY pour les mâles), permet de créer un ou plusieurs autres organismes différents des premiers. Au contraire, la reproduction du corps lesbien est au sens propre une reproduction du XX, qui perd son caractère sexué par la disparition de la différence des sexes. La reproduction du corps lesbien est ainsi une forme inédite de parthénogenèse, c'est-à-dire de reproduction sans fécondation mâle. À l'époque, le sujet de la parthénogenèse est fréquemment débattu, au sein des communautés<sup>1146</sup> où évoluent certaines des femmes du Mouvement, comme celle de Montgeron par exemple. On y anticipe de façon utopique les moyens possibles de se reproduire sans hommes. Mais la forme proposée par Wittig est ici inédite au sens où la parthénogenèse se conçoit en théorie comme monoparentale et non comme la résultante de deux séries chromosomiques identiques.

## 2. J/e

En amont de la publication du *Corps lesbien*, Wittig fait paraître un court texte dans la revue *Minuit*<sup>1147</sup> et dans *Le torchon brûle*<sup>1148</sup> qui se révélera de la même veine que *Le Corps lesbien* sans en être pourtant un extrait. La double publication est en elle-même signifiante : le

<sup>1144</sup> Assertion qu'elle développe en 1984, reprise dans Françoise HERITIER, *Masculin/Féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, p. 230.

<sup>1145</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, *op. cit.*, p. 144.

<sup>1146</sup> Entretien personnel avec Evelyne Rochedereux, 10 février 2013.

<sup>1147</sup> Monique WITTIG, Revue *Minuit*, 1972, p. 43-46.

<sup>1148</sup> [Monique WITTIG] ANONYME, « Un moie est apparu », *op. cit.*

fragment identique avant la composition éditoriale prend un sens différent dans une mise en page classique avec un texte composé en pavés justifiés pour la revue *Minuit*, et, pour *Le torchon brûle*, dans une mise en page déstructurée, propre à la tendance avant-gardiste de la presse *underground* et restructurée de façon circulaire, afin de figurer le symbole du féminin, et peut-être l'anneau vulvaire des *Guérillères*. Sans titre, ce fragment est publié anonymement dans *Le torchon brûle*, journal du Mouvement des femmes. Les premiers mots, « Un moie est apparu », permettent à la fois de le nommer et d'en saisir l'originalité par rapport au volume qui paraît en 1973. Ce texte préalable annonce le volume à suivre tout en donnant lisiblement les principes qui ont présidé à son écriture, mais il accentue la question du sujet femme plus que celle du corps de celle qu'on nomme socialement une femme dans sa relation désirante avec un autre corps de femme.

En effet, dans *Le Corps lesbien*, le sujet n'est grammaticalement au féminin que de façon ponctuelle, contrairement à l'amante, souvent qualifiée par des adjectifs déclinés au féminin. Les attributs des amantes (vulve, clitoris) renseignent par ailleurs sur le sexe dit biologique des protagonistes, mais celui-ci n'est qu'un élément corporel parmi d'autres, au même titre que leurs doigts ou que leurs dents. À la lecture progressive des fragments, *Le Corps lesbien* ne présente pas un sujet femme, ni même un ou plusieurs corps de femme, dans une différence (corporelle ou grammaticale) avec le sujet masculin, lequel n'apparaît d'ailleurs à aucun moment dans le texte. L'usage constant du féminin grammatical dans un sens spécifique ou générique au singulier (« quelqu'une<sup>1149</sup> ») comme au pluriel (« les gardiennes des mortes<sup>1150</sup> ») produit un effet à la lecture qui témoigne de l'inter-définition usuelle du masculin et du féminin. Dans cet univers au sein duquel le féminin n'est pas une marque qui le démarque (par rapport au masculin), mais la règle commune, le sujet féminin est bien, au sens littéral du terme, universel.

Au contraire, le sujet grammaticalement féminin d'« Un moie est apparu » mentionne à deux reprises cette version tronquée des hommes que sont les « ômes », avec lesquels il partage le même désir des femmes mais refuse d'une part d'écrire et d'autre part de séduire comme eux. Le sujet femme incorpore le « moie » qui lui est au début du texte extérieur et devient ce « moie, sujet très peu déterminé, terriblement divisé et pour cause, [...] née dans la lacune sans fin, le no woman's land<sup>1151</sup> ». Le participe passé « née » lié au sujet porte la marque du féminin ; le sujet femme qui prend ici la parole doit ainsi être envisagé comme un

---

<sup>1149</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>1150</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>1151</sup> [Monique WITTIG] ANONYME, « Un moie est apparu », *op. cit.* et Revue *Minuit*, 1972, p. 44.

sujet à la fois émergent et contrarié comme le propose l'association symbolique et sociale du sujet femme au manque (lacune). Le sujet émerge dans un espace symbolique dont il est absent, traduisant ainsi l'absence de représentations des femmes comme des lesbiennes dans un langage phallogentrique.

Monique Wittig, dans un entretien<sup>1152</sup> donné le 11 novembre 1973, a expliqué que le je divisé du *Corps lesbien* fait écho à une pensée de la narratrice d'*Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Le double narratif woolfien, regardant à sa fenêtre londonienne par une matinée d'octobre 1928, songe en effet à la fréquence pour les femmes de la scission soudaine de leur conscience, lorsque descendant par exemple Whitehall, centre de Londres et siège du Parlement, la femme « pass[e] de son état d'héritière naturelle de notre civilisation à celui, tout opposé, d'élément qui lui est extérieur, étranger, hostile.<sup>1153</sup> » Cette idée, Wittig l'a également développée dans un précédent entretien donné à Viviane Forrester la même année où elle insiste sur le rôle du matériau qu'est le langage dans ce processus d'*estranement*. Or ce que désigne ici Wittig à travers le ressenti de ce moi émergent, c'est l'expérience du sujet femme et en particulier du sujet femme écrivain qu'elle qualifie de « schizophrénique<sup>1154</sup> », au sens de l'expérience d'une ambivalence psychologique tout autant que de celle d'un trouble dissociatif.

Si le féminin particulier, établi par différence, disparaît définitivement du *Corps lesbien*, le sujet universel reste cependant fracturé par une barre oblique dans toutes ses formes grammaticales : pronom sujet j/e, pronom complément d'objet m/e, déterminant possessif m/a. On assiste à la mise en question du moi, réjoui – et non menacé – par l'éclatement d'une unité apparente. On goûte la dislocation du sujet à l'instar de celle du corps dans certaines de ses représentations comme dans la présence même d'une nomenclature parallèle aux fragments. Cette dislocation est également présente syntaxiquement<sup>1155</sup> et textuellement par les fragments colligés. La fragmentation matérialise d'ailleurs, comme nous le verrons, la culture des femmes selon Wittig. Et la dispersion est au cœur de sa théorie du sujet minoritaire<sup>1156</sup>.

---

<sup>1152</sup> Archive du 11 novembre 1973 diffusée sur France Culture dans l'émission « Hors-champs » du 4 avril 2012 consacrée à Laure Murat.

<sup>1153</sup> Virginia WOOLF, *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 146. Voir Virginia WOOLF, *A Room of One's Own*, *op. cit.*, p. 112.

<sup>1154</sup> Monique WITTIG, « Virginia Woolf, précurseur du mouvement de libération des femmes », avec Ann Thomas, entretien avec Viviane Forrester in *Virginia Woolf*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>1155</sup> Voir Yannick CHEVALIER, « Le Corps lesbien : syntaxe corporelle et prédicat lesbien », in Benoît AUCLERC et Yannick CHEVALIER (dirs.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, *op. cit.*, p. 250-251.

<sup>1156</sup> « Historiquement, le sujet minoritaire n'est pas auto-centré comme l'est le sujet logocentrique. Son extension dans l'espace pourrait se décrire comme le cercle de Pascal dont le centre est partout et la circonférence nulle



Le j/e témoigne aussi, selon l'autrice du *Corps lesbien*, d'une « rêverie sur la belle analyse des pronoms je et tu<sup>1157</sup> » de Benveniste. Dans « Wittig et Benveniste<sup>1158</sup> », Yannick Chevalier, après avoir rappelé la position hégémonique de la linguistique à l'époque où Wittig écrit *Le Corps lesbien*, a montré les modalités d'une fréquentation assidue par Wittig des *Problèmes de linguistique générale*, recueil d'articles paru en 1966. On en retient nécessairement l'intérêt de Wittig pour l'innovation, dans les travaux de Benveniste, que constitue la prise en compte du sujet dans la langue : « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* » pose le linguiste<sup>1159</sup>, « le langage dans son exercice est constitutif du je qui le parle<sup>1160</sup> » reprend Wittig dans *Le Chantier littéraire*, précisant que le langage force usuellement le sujet à s'inscrire dans une catégorie de sexe marqué par le genre grammatical.

« [L]es pronoms personnels et impersonnels sont le sujet, la matière de tous mes livres<sup>1161</sup> » écrit Wittig dans *Le Chantier littéraire*. Si Dominique Bourque a exposé comment le travail littéraire de Wittig se construit en effet dans l'expression d'un dé-marquage<sup>1162</sup> grammatical et par force social, Namascar Shaktini a proposé dans « The Critical Mind and the Lesbian Body » d'interpréter la référence à Benveniste comme la compréhension de l'inexistence du corps lesbien en dehors de l'instance d'énonciation, chaque occurrence du j/e signifiant une identité sans cesse renouvelée par le discours poétique. Le sujet j/e se comprend alors aussi uniquement en relation avec le tu, de même que le corps *lesbien* ne se comprend qu'en relation.

D'autres interprétations ont été proposées. Teresa de Lauretis envisage ainsi le j/e à la fois comme la division du sujet lacanien<sup>1163</sup>, l'illustration de la différence derridienne (où le j/e peut être exprimé par l'écriture mais pas par la parole), le positionnement d'une féministe radicale qui est notre interprétation première ici et la matérialisation par le j/e-tu du double

---

part. Le sujet minoritaire peut se disperser en bien des centres, il est par force dé-centré, a-centré. » Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 91.

<sup>1157</sup> Monique WITTIG, « The Mark of gender », *The Straight Mind and others essays*, préf. de Louise Turcotte, Boston (Mass.), Beacon Press, 1992, p. 87.

<sup>1158</sup> Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 191-199.

<sup>1159</sup> Émile BENVENISTE, *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris, Gallimard, 1966, p. 259, en italiques dans le texte.

<sup>1160</sup> Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 62.

<sup>1161</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>1162</sup> Dominique BOURQUE, « Un cheval de Troie nommé dé-marquage : la neutralisation des catégories de sexe dans l'œuvre de Monique Wittig », in Benoît AUCLERC et Yannick CHEVALIER (dirs.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, op. cit., p. 67-87.

<sup>1163</sup> Ce qui nous semble peu probable puisque, comme l'écrit Diane Griffin Crowder, Wittig n'est en aucun cas lacanienne (voir « Universalizing materialist lesbianism », in Namascar SHAKTINI (dir.), *On Monique Wittig*, op. cit., p. 69).

sujet butch/femme<sup>1164</sup>. La plupart de ces interprétations, certes riches de sens, nous semblent anachroniques. De même, ce n'est que bien des années plus tard, dans « Some remarks on The Lesbian Body » [1997], que Wittig présente le j/e, non comme un signe de fracture dans un univers symbolique du manque, mais comme un « signe d'excès », d'un je « si puissant qu'il peut attaquer l'ordre hétérosexuel dans les textes et lesbianiser<sup>1165</sup> » les représentations.

Quoi qu'il en soit, le j/e comme le tu ont, dans *Le Corps lesbien*, valeur d'universels également par le refus de leur nomination. Loin d'être incarnés par des prénoms sexués ou même épiciènes, j/e et tu demeurent, dans l'ensemble des fragments, les génériques de l'interlocution. J/e et tu peuvent posséder, taire ou hurler, leur nom comme en témoigne l'usage récurrent du syntagme verbal : « j/e tairai ton nom adorable<sup>1166</sup> », « j/e te baptise pour les siècles des siècles<sup>1167</sup> », « je crie ton nom<sup>1168</sup> », « j/e t'appelle, toi innommable innommée, celle de qui je ne dois pas dire le nom celle dont le nom innommable par m/oi prononcé fait sortir les guêpes de leurs ruches<sup>1169</sup> », « m/a très innommable, pas une fois j/e te le jure bien j/e ne dirai ton nom<sup>1170</sup> », etc.<sup>1171</sup> Mais à aucun moment, ce nom, qui aurait fixé l'un et l'autre sujet dans une identité, n'est révélé.

### 3. Se donner une nouvelle culture : langage, littérature et mythe

« [C]haque mot doit être passé au crible<sup>1172</sup> », tel était le programme déjà formulé dans *Les Guérillères* et que poursuit *Le Corps lesbien*. L'expression vaut que l'on s'y arrête puisqu'elle implique l'examen attentif de chacun des mots à disposition de l'écrivain-e pour les soumettre à une sélection qui sépare le bon grain sémantique de l'ivraie des connotations idéologiques. Elle prépare l'explicitation d'une conception du langage comme matériau à travailler par l'écrivain-e. Contrairement au travail du peintre par exemple, l'écrivain-e se voit contraint-e de créer à partir d'un matériau, le langage, qui n'est plus brut car il a déjà pris forme par l'usage qui en a précédemment été fait. Pour écrire du nouveau, il faut, en ce sens,

---

<sup>1164</sup> « Quand les lesbiennes n'étaient pas des femmes », in Marie-Hélène BOURCIER et Suzette ROBICHON (dirs.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes*, op. cit., p. 51, note 22.

<sup>1165</sup> Monique Wittig, « Some remarks on The Lesbian Body » [1997], *On Monique Wittig*, op. cit., p. 47.

<sup>1166</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, op. cit., p. 11.

<sup>1167</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>1168</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>1169</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>1170</sup> *Ibid.*

<sup>1171</sup> On trouve également « j/e ne te dis pas j/e suis » (*ibid.*, p. 55), « tu me fais face en criant m/on nom » (*ibid.*), « j/e ne sais pas de quel nom t'appeler » (p. 63), « J/e ne dirai ton nom » (p. 66), « j/e ne crie pas ton nom si loin que j/e sois de la terre, j/e ne crie pas ton nom m/a plus interdite » (p. 95), « J/e crie ton nom toutes les fois que j/e n'ai pas la respiration coupée par l'effort » (p. 140), ou « Je suis celle qui a le secret de ton nom » (p. 147).

<sup>1172</sup> Monique WITTIG, *Les Guérillères*, op. cit., p. 192.

procéder à une « opération de réduction » qui « dépouille [le langage] de son sens conventionnel afin de le transformer en un matériau neuf, brut<sup>1173</sup> ». Ce procédé, Wittig le nomme également « brutification des mots<sup>1174</sup> » ; *Le Corps lesbien* en est le parfait exemple.

Le terme *vagin* illustre le plus efficacement le travail à mener sur ce matériau qui doit à son tour constituer le texte littéraire. *Vagin* trouve en effet sa source étymologique dans le latin *vagina* qui signifie « gaine, fourreau, enveloppe », en particulier « fourreau de l'épée<sup>1175</sup> ». Dès l'origine, le sexe féminin est donc défini dans une logique exclusivement hétérosexuelle en relation avec le sexe masculin. Mais le vagin est également pensé à travers la langue comme nécessairement relatif et accessoire au sexe masculin : si l'épée peut servir à l'usage sans le fourreau, le fourreau lui n'a aucun usage sans l'épée. Le terme *hymen*, dans sa double acception de membrane de la virginité et de mariage hétérosexuel, pourrait faire l'objet d'une démonstration similaire.

Une fois cette première opération de brutification effectuée, les mots pris dans la forme et le projet du texte littéraire, sont à nouveau « chargés<sup>1176</sup> », terme que l'écrivaine emploie comme un équivalent d'« essentiels », dans le sens que donne Sarraute à la taxinomie de Mallarmé. Nous dirions, chargés de sens comme les armes de munition, comme le cheval de Troie de ses guerriers. Mais, comme l'explique l'autrice, l'objectif de la brutification n'est pas l'exact équivalent de l'*ostranienie* (остранение), sorte d'*estrangement*, terme traduit en français en 1969 par *singularisation*<sup>1177</sup>, en anglais par *defamiliarization*<sup>1178</sup>, que Chklovski donne pour tâche à l'écrivain. Il ne s'agit pas de retrouver une première vision de la chose désignée par le mot mais bien une vision naïve du mot lui-même, rendu à sa puissance initiale.

La nomenclature du *Corps lesbien* appartient donc à ce projet de brutification du langage. Le recueil comporte en effet onze doubles pages intermédiaires en caractères romains dont le texte est solidaire. Le corps démembré par cette énumération sans virgule reste intègre : « le corps lesbien » ouvre et ferme l'énumération<sup>1179</sup>, définitivement clôturée par un point final. Chaque terme peut être compris comme un « matériau de

---

<sup>1173</sup> Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 97.

<sup>1174</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>1175</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., p. 3819.

<sup>1176</sup> Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 110.

<sup>1177</sup> « L'art comme procédé », repris dans le recueil de Tvetan TODOROV (éd.), *Théorie de la littérature*, Paris, Seuil, 1969.

<sup>1178</sup> « Art as Technique », *Russian formalist criticism : Four essays*, University of Nebraska Press, 1965.

<sup>1179</sup> Deux phrases la constituent : une majeure, sur l'ensemble du volume, s'achève sur le dos, une mineure sur la dernière page où reparaît le corps lesbien qui l'inaugurait au tout début de l'ouvrage. La dernière page, qui est aussi la dernière phrase, est reproduite en quatrième de couverture.

construction<sup>1180</sup> », comme Wittig l'explique elle-même dans *Le Chantier littéraire* : « Il m'a semblé que les mots réduits à leur plus simple forme, pourraient ainsi, gisant comme corps de texte parallèle au texte qui s'écrit, quand employés dans ce corps de texte, partir à neuf comme si de rien jamais n'avait été<sup>1181</sup> ». L'énumération du *Corps Lesbien* donne à voir le « corps alphabétique<sup>1182</sup> ». Plus de 300 mots sont ainsi présentés sans ordre apparent, en rupture avec un ordre alphabétique ou corporel qui pourrait être compris comme une expression du phallogocentrisme. Ils signent également la référence à la réécriture mythique par la typographie choisie.

Le programme littéraire que se donne Wittig ne se limite cependant pas à la brutification de termes existants. L'innovation terminologique en fait également partie. Ainsi, *cyprine*, sécrétion vaginale, employée à plusieurs reprises dans le recueil et premier terme dans la nomenclature du corps lesbien, ne figure ni au sein du portail du CNRTL qui fédère plusieurs dictionnaires de langue française à travers les âges, ni dans l'édition 2012 du *Dictionnaire historique de la langue française*. Le terme *bourreleuse*, qui apparaît dans le deuxième poème, est quant à lui un néologisme : « j/e suis la bourreleuse forcenée galvanisée par les tortures<sup>1183</sup> ». Il entre pour la première fois dans le dictionnaire *Le Robert* en 2001, relève Namascar Shaktini, en étant attribué à Monique Wittig. On ne le trouvera pourtant pas au sein du portail du CNRTL, ni dans l'édition 2012 du *Dictionnaire historique de la langue française*.

Le substantif *bourrelle*, nom féminin employé au XVI<sup>e</sup> siècle, est en revanche consigné par le *Dictionnaire historique de la langue française* au sens de « femme chargée d'exécuter certaines peines infligées à des femmes », qui semble la dénotation retenue ici par Wittig pour *bourreleuse*. On donne également à *bourrelle* le sens de « femme du bourreau<sup>1184</sup> » qui pourrait constituer une acception intéressante au regard de l'échange fréquent des propriétés des amantes dans *Le Corps lesbien* : la bourreleuse serait ainsi celle qui torture l'amante, tout autant que la compagne de celle qui torture. Le terme *bourrelle*, apprend-on également, a été par extension « employé par les poètes en parlant de la cause de tourment physique et moraux (1555, la jalousie) ». *Bourreleuse* est présenté dans le *Dictionnaire historique* dans sa forme adjectivale originelle, en tant que « synonyme recherché et archaïque de *bourreau* ». Si Wittig choisit de substantiver l'adjectif, et non

---

<sup>1180</sup> Namascar Shaktini, « Le projet matérialiste du Corps lesbien et son matériau anatomique », Benoît AUCLERC et Yannick CHEVALIER (dirs.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, op. cit., p. 216.

<sup>1181</sup> Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 109.

<sup>1182</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>1183</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, op. cit., p. 8.

<sup>1184</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., p. 453 pour l'ensemble de l'article « bourreau ».

d'utiliser le terme existant *bourrelle*, c'est alors certainement qu'elle souhaite référer à une réalité inédite : celle de la passion lesbienne, celle d'un corps lesbien torturant son amante et torturé par elle.

Ce qui vaut pour le lexique vaut également pour la syntaxe. Marthe Rosenfeld<sup>1185</sup> fait ainsi mention du verbe intransitif dans *Le Corps lesbien* employé avec des compléments d'objet direct alors que Yannick Chevalier étudie, comme nous l'avons déjà mentionné, « la syntaxe corporelle et le prédicat lesbien ». Plus généralement, le renouvellement générique littéraire entrepris par Monique Wittig amène à une redéfinition du langage comme l'a finement noté Hélène Vivienne Wenzel dans son article consacré au discours radical wittigien. Elle y conclut que « [s]ous la plume subversive de Monique Wittig, le *bildungsroman*, le poème épique, la Bible et le dictionnaire – tous outils puissants du discours patriarcal – contribuent à la genèse d'un autre langage, d'où émerge déjà clairement une autre culture.<sup>1186</sup> » Cette nouvelle culture se fonde donc sur un travail linguistique dans une logique littéraire, particulièrement par le travail sur le genre (littéraire).

Du point de vue générique, *Le Corps lesbien* se donne en effet à lire comme une réécriture du Cantique des cantiques de l'Ancien Testament : on y retrouve les chants d'amour alterné, à l'origine entre lui et elle, homme et femme, et l'abondance sensuelle (vin, lait, huile, myrrhe et encens). Dans la monographie qu'elle a consacrée à Monique Wittig, Catherine Ecartot a montré comment de surcroît les apostrophes du *Corps lesbien* rappellent les vocatifs du texte biblique, de la même façon que le superlatif absolu (m/a très) fait écho au superlatif relatif originel (la plus... de). Dans l'ensemble, on note des emprunts au texte biblique retravaillés par le marquage de genre grammatical tel « agnelle de lait », au Nouveau Testament, ou à la liturgie, en particulier au *Pater noster* telles les formules « ainsi soit-il<sup>1187</sup> », ou « pour les siècles des siècles<sup>1188</sup> », employées à plusieurs reprises dans le texte. C'est en ce sens que Dominique Bourque<sup>1189</sup> voit dans le titre même du *Corps lesbien* une translation de « Corpus christi ».

L'hypotexte biblique n'est pas le seul représenté ici dans cette refondation mythique. Les pièces textuelles présentées ici sont autant de poèmes, de fragments, qui font également référence à la poésie de Sappho et aux *Fleurs du mal* de Baudelaire. Les hypotextes poétiques

---

<sup>1185</sup> Marthe Rosenfeld, « Vers un langage de l'utopie amazonienne: Le Corps lesbien de Monique Wittig », *Vlasta*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>1186</sup> Hélène Vivienne WENZEL, « Le discours radical de Monique Wittig », *Ibid.*, p. 52.

<sup>1187</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>1188</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>1189</sup> Dominique BOURQUE, *Écrire l'inter-dit : la subversion formelle dans l'œuvre de Monique Wittig*, Paris, L'Harmattan, 2006.

et littéraires sont nombreux : Ovide, Homère, Baudelaire, Du Bellay, Lautréamont, Roussel, Genet, Sarraute, ou encore Racine. La forme poétique fragmentaire pour Wittig se conçoit ainsi non seulement comme une opposition à la forme romanesque que les femmes ont pu pratiquer par le passé mais également comme une figuration de la culture des femmes elle-même : « Notre culture est déjà en bribes, en fragments ; on en ramasse des petits bouts un peu partout. Il n’y a rien de continu dans ce qui peut nous mener à savoir ce qu’est une culture de femmes<sup>1190</sup> », explique-t-elle en 1973 à Viviane Forrester. On ne saurait ici que trop songer à l’œuvre de Sappho dont il ne reste déjà à l’époque que quelques fragments conservés.

Mais on se méprendrait en considérant que la réécriture des mythes se fait au féminin chez Wittig. S’il n’est jamais question de la ou des lesbiennes dans *Le Corps lesbien*, il n’est pas non plus question de la femme ou des femmes : le substantif *femme* apparaît trois fois dans l’ensemble des fragments (« toi qui as créé toute femme<sup>1191</sup> », « bénie entre toutes les femmes<sup>1192</sup> », « femme de peu de foi<sup>1193</sup> »), toujours en référence à l’hypotexte biblique, et dans une logique d’universalisation du féminin grammatical. De même l’adjectif *féminine*, employé à deux reprises seulement dans l’ensemble des poèmes, est convoqué au singulier dans un emploi substantivé (« une féminine<sup>1194</sup> ») par contraste de connotation avec la sauvagerie du collier de dents arrachées, offrande à Sappho. Il n’est alors pas anodin que le second emploi de l’adjectif, au pluriel, se fasse dans le même fragment apocalyptique qui voit intervenir celle qui « bénie entre toutes les femmes<sup>1195</sup> », est invitée à s’asseoir aux côtés de la poétesse « à l’apogée de la figuration de l’amour lesbien ».

La réécriture mythique aboutit à une réalité utopique qui n’a encore pas de nom, comme l’affirme d’ailleurs le tout premier poème du *Corps lesbien* : « Ce qui a cours ici, pas une ne l’ignore, n’a pas de nom pour l’heure<sup>1196</sup> ». Car le féminin supposerait dans ce système la permanence du couple hétérosexuel, et non l’émergence du couple lesbien. Ainsi, la désinence *-a* qu’utilise Wittig pour les transpositions du grec ancien - Ulyssea, Achillea, Patroclea, Christa, Ganymedea, Archimedea – connote tout autant le féminin dans la langue française que le neutre dans la langue latine. On songe également à la réécriture du mythe d’Eurydice et d’Orphée, dans le cinquième poème, qui donne à lire un j/e ramené-e des enfers par un tu qui jamais ne cède aux plaintes de l’amante, et jamais donc ne se retourne avant

<sup>1190</sup> Monique WITTIG, « Virginia Woolf, précurseur du mouvement de libération des femmes », avec Ann Thomas, entretien avec Viviane Forrester in *Virginia Woolf, op. cit.*, p. 63.

<sup>1191</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien, op. cit.*, p. 103.

<sup>1192</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>1193</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>1194</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>1195</sup> *Ibid.*, p. 165.

<sup>1196</sup> *Ibid.*, p. 7.

d'être parvenu-e à la surface. Si, dans *Les Métamorphose* d'Ovide, le poète Orphée échoue à sauver Eurydice, ses restes mutilés par les Ménades et sa lyre étant emportés jusqu'à la mer et finissant par échouer à Lesbos, dans *Le Corps lesbien*, l'amante ressuscite *en regardant* son amante, le poème chantant par la voix de l'un-e la force du chant de l'autre.

Sont alors ramenées à la vie dans le fragment 44 par le poème et par la lecture de l'amante-poète, Artémis, Aphrodite, Perséphone, Ishtar (Astarté), Albina, Epone, Leucippe, Isis, Hécate, Pomone, Flore, Andromède, Cybèle, Io, Niobé et Latone, Sappho, Gurinno, Cères, Leucothea, Rhamnusi, Minerve, Zeyna, Attis, et Demeter, figures mythiques connues au hasard des livres de la bibliothèque (un quart d'entre elles figurent dans *Les Métamorphoses* d'Ovide), parmi lesquelles danse l'amante dans une cérémonie païenne proche du sabbat des sorcières. Principalement divines, ces figures sont issues de mythologies diverses – grecque comme Artémis ou Aphrodite, assyrienne et babylonienne pour Ishtar, celtique pour Epone, latine pour Flore ou encore égyptienne comme Isis – ainsi fédérées dans une nouvelle mythologie transfrontalière et internationale.

Si la plupart se distribuent au cœur des autres fragments, Sappho n'en demeure pas moins la plus citée dans le texte. Dans « Un moie est apparu » déjà, telle une réécriture de l'annonciation faite à Marie par l'ange Gabriel, Sappho, divine incarnation aux attributs poétiques, rend visite à l'enfant une nuit. Se produit alors une révélation, celle du désir lesbien. Dans *Le Corps lesbien*, Sappho est invoquée à plusieurs reprises, elle est, après l'amante, celle à qui s'adresse j/e, et « le nom que donne Wittig à la force cohésive qui garantit l'authenticité de son écriture<sup>1197</sup> ». *Le Corps lesbien* est bien ce livre « écri[t] à la couleur de la lavender menace » – la couleur violette étant omniprésente dans le recueil – « le corps immense de [s]/a Sappho, tout couché entre les lignes<sup>1198</sup> ».

Les déesses ou nymphes mentionnées dans le poème 44 sont principalement liées à la chasse (Artémis), à la guerre (Ishtar, Minerve) - certaines ont d'ailleurs formes équines et donc militaires (Epona ou Leucippe), au monde végétal (Pomone, Flore, ou Cybèle), à l'amour charnel (Aphrodite), et à la mort (Perséphone, Isis, ou Hécate), composant ainsi le tableau de la culture promue par *Le Corps lesbien*. On remarquera cependant qu'une seule d'entre elles est une déesse mère (Cybèle), conformément à la compréhension des femmes qui s'affirme progressivement jusqu'au *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*. La figure de Niobé, évoquée dans le poème avec celle de Latone, est à ce titre exemplaire puisque cette déesse a été punie de son orgueil de fécondité par Latone, laquelle a ordonné le meurtre de

---

<sup>1197</sup> Cité et traduit par Catherine ÉCARNOT, *L'Écriture de Monique Wittig*, *op. cit.*, p. 91.

<sup>1198</sup> ANONYME, « Un moie est apparu », *op. cit.*

toute la descendance de Niobé. Enfin, la présence de Cérès et Demeter, déesses identifiées à l'agriculture, aux moissons et à la fécondité de la terre, démontre la charnière que constitue *Le Corps lesbien*. Dans le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* en effet, l'agriculture ainsi dépréciée est une activité propre aux mères, et non aux amantes.

De même, dans le poème qui est une réécriture de la passion du Christ, Christa interpelle à trois reprises sa mère, et par jeux de sonorités et de proximité, la déesse mère se meut alors en *détresse mère* : « j//implore la grande déesse m/a mère et je lui dis mère mère pourquoi m//as tu abandonnée [...] je crie dans m/a détresse mère mère pourquoi m//as tu abandonnée [...] je crie dans m/a grande détresse mère mère pourquoi m//as tu abandonnée<sup>1199</sup> ». En référence à l'Ave Maria, celle qui dans un univers d'Apocalypse est « bénie entre toutes les femmes » n'est pas Marie mais bien l'amante, destinée à prendre place aux côtés de la poétesse « à l'apogée de la figuration de l'amour lesbien<sup>1200</sup> », unique occurrence de l'adjectif dans l'ensemble des fragments. Enfin, au père du *Pater noster* est substituée non la *Mater noster* mais celle dont le nom n'est pas dit<sup>1201</sup>, l'amante/la lesbienne, dont la forme divine exprimée est Sappho. La nouvelle culture qui émerge ici à travers *Le Corps lesbien* n'est donc pas de celles qui glorifient les mères.

#### **4. Le retour de la catégorie : du *Corps lesbien* au *Brouillon pour un dictionnaire des amantes***

En novembre 1973, après la sortie du *Corps lesbien*, Sande Zeig, jeune actrice, arrive des États-Unis à Paris ; elle prend contact avec les groupes du Mouvement, et y rencontre Monique Wittig. Le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* résulte de cette rencontre, qui se fera liaison amoureuse et décidera en un sens du départ de Wittig au États-Unis. Écrit à quatre mains par les deux amantes, le *Brouillon* est commencé à Oia, en Grèce, entre juillet et novembre 1975 et achevé au Moulin d'Andé, en Normandie, qui est devenu grâce à Suzanne Lipinska un lieu pour le cinéma, les lettres et les arts, particulièrement fréquenté par les artistes de la Nouvelle Vague. L'ouvrage terminé paraît chez Grasset en 1976 : pour la première fois donc Monique Wittig ne publie pas aux Éditions de Minuit.

Le travail de Wittig se poursuit néanmoins dans une tension propre à la réécriture générique. Le dictionnaire, précise le titre, ne se veut pas une norme légiférant le bon usage du sens et de la terminologie d'une langue mais bien un « brouillon », c'est-à-dire une ébauche inachevée et destinée à être corrigée. On lit dans ce *Brouillon pour un dictionnaire*

---

<sup>1199</sup> Monique WITTIG, *Le Corps lesbien*, op. cit., p. 138-139. Nous soulignons.

<sup>1200</sup> *Ibid.*, p. 166.

<sup>1201</sup> *Ibid.*, p. 25.



*des amantes*, l'influence d'une conception si ce n'est nationale<sup>1202</sup> du moins communautaire du lesbianisme, venue à l'origine des États-Unis, et qui permet d'en envisager à la fois la langue et le dictionnaire, mais également l'histoire lacunaire qui fait l'objet de nombreuses entrées. Si *Le Corps lesbien* pouvait être le corps de celle qui désirant l'autre ne saurait être cependant ni une lesbienne, ni une femme, les amantes ne laissent aucun doute sur l'affirmation séparatiste en cours.

Dès l'origine, plusieurs femmes du mouvement français refusent avant toute chose l'enfermement dans une taxinomie, car celui-là se doit justement d'être le lieu d'une cohésion des femmes, réunies par une même lutte. Cette résistance à la délimitation terminologique et idéologique caractérise la position de Monique Wittig pendant les premières années : *Le Corps lesbien* en est un formidable exemple par son refus de la nomination. Dans « Monique Wittig et les lesbiennes barbues », entretien publié dans *Actuel* en janvier 1974, Wittig soutient ainsi que « les catégories hétérosexuelles-homosexuelles fonctionnent comme des manœuvres de division et de diversion sur un problème qui nous est commun : qu'est-ce que notre sexualité ?<sup>1203</sup> » Le *nous* est ici celui unifié du collectif des femmes face à une sexualité en réalité polymorphe qu'il s'agit de (re)découvrir et de (re)définir.

Un détour par l'étymologie ne semble pas, ici, inutile. La catégorie, comme le détaille le *Dictionnaire historique de la langue française*<sup>1204</sup>, est empruntée au bas latin *categoria* (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle), terme lui-même dérivé du grec *katêgoria* « accusation ». *Katêgorein*, c'est à la fois signifier, affirmer et parler contre, accuser, blâmer. Rien d'étonnant donc, si l'on se réfère à cette origine étymologique, dans le fait que la catégorie, concept fondamental de l'entendement, se mue en anathème lorsqu'elle désigne « une classe d'objets ou de personnes de même nature<sup>1205</sup> ». Le refus des catégories traduit ainsi la possibilité d'une re-vie de la pensée, des mots et des êtres. Avec le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Monique Wittig réinstaure pour la première fois de façon explicitement négative les catégories « mère » et « femme », en fondant également positivement les catégories « amante » et « lesbienne ».

Le mythe<sup>1206</sup> qui se construit au sein du *Bouillon* transforme ainsi les mères – devenir potentiel de certaines femmes – en communautés séparatistes d'anciennes amazones, ayant décidé de s'établir dans les villes pour célébrer leur capacité d'engendrement. Les amantes,

---

<sup>1202</sup> Voir par exemple l'ouvrage de l'américaine Jill Johnston fort discuté en France à l'époque, *Lesbian nation : The Feminist Solution*, publié en 1973, regroupant une série d'essais parus entre 1969 et 1972 dans l'hebdomadaire *The Village Voice*.

<sup>1203</sup> « Monique Wittig et les lesbiennes barbues », *op. cit.*, p. 12.

<sup>1204</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 620.

<sup>1205</sup> *Ibid.*

<sup>1206</sup> Voir l'entrée « Amazone », Monique WITTIG et Sande ZEIG, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, Paris, Grasset, 2011, p. 24 ; « Bacche », *Ibid.*, p. 37-38 ; « Conflit », *Ibid.*, p. 63 ; « Mère », *Ibid.*, p. 150-152.

amazones restées nomades, ont refusé cette assignation à résidence génitale et, dans le même élan, le néologisme « femmes » forgé par les mères. Avec le temps, les mères ont organisé des cultes à la grandeur de leur fécondité et ont banni les amazones réputées filles et immatures, l'amazone étant rejetée comme « celle-qui-n'assume-pas-son-destin<sup>1207</sup> ». Contrairement au mythe originel, les amazones ne sont donc pas un peuple de guerrières par fondement mais en unique réaction à la trahison des mères. Les femmes/mères ont donc brisé l'harmonie originelle, que les amazones ont vainement depuis tenté de restaurer.

Comme dans *Le Corps lesbien*, les hommes sont totalement absents du *Brouillon*, mais l'effet produit ici par le mythe du différend des mères et des amazones est bien différent de l'effet produit par *Les Guérillères*. Les mères, c'est-à-dire les femmes, sont les seules responsables d'une culture qui les glorifie au détriment de toutes les autres formes de symbolisation des amazones, tout comme elles sont responsables du conflit entre leur peuple et celui des amazones. Wittig transpose donc un rapport d'oppression, qui dans la logique matérialiste, oppose deux classes (hommes et femmes), en un rapport conflictuel entre deux peuples devenus étrangers l'un à l'autre : les femmes et les amantes. Chaque peuple se caractérise par un « mode de vie et de pensée<sup>1208</sup> » qui lui est propre. Aux mères l'agriculture, aux amazones la cueillette et la chasse ; aux mères la sédentarité, aux amantes le nomadisme. Aux mères, la parthénogénèse cette fois-ci monoparentale, les mères se plaisant, seules ou en groupe, à « regard[er] pousser leur ventre<sup>1209</sup> », aux amantes le féminisme et... le courage.

Si le *Brouillon* comporte une entrée à « Ovaire<sup>1210</sup> » (contrairement au *Corps lesbien* qui ne convoquait pas ce terme), il n'y est cependant pas question de fécondité. Loin d'être le siège de la capacité reproductive, les ovaires permettent ici de trouver une équivalence à l'expression populaire qui symboliquement fait des testicules le siège du courage : « t'as pas les ovaires de faire ça ». L'expression, nous apprend le *Brouillon*, était « en usage chez un peuple d'amantes au début de l'âge de gloire qui vivaient en Gaule, les petites marguerites ». Wittig envisage ainsi de dépendre un groupe, fondé à l'origine sur une communauté politique et artistique, Les Petites Marguerites, en « peuple d'amantes », à partir de la réassignation sémantique des gonades de l'appareil reproducteur à un trait de caractère qui est aussi une vertu menant à l'action : le courage.

---

<sup>1207</sup> Monique WITTIG et Sande ZEIG, *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, op. cit., p. 24.

<sup>1208</sup> *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, op. cit., p. 79.

<sup>1209</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>1210</sup> *Ibid.*, p. 169. L'entrée « Ovule » est à son tour éclairante puisque loin d'être le signe de la fécondité les ovules sont décrites ici au moment des menstruations, qui signent par définition la non fécondation, comme mets de choix pour les amantes qui s'en délectent.

Dans le présent de l'énonciation du *Brouillon*, les amazones sont explicitement désignées comme *les* féministes, femmes résistantes à travers les âges, qui ont permis l'émergence et le développement des mouvements de libération qui caractérisent l'âge de gloire<sup>1211</sup>. Le *Brouillon* est donc le premier texte de Wittig à intégrer des références multiples au Mouvement des femmes en France comme à l'étranger, notamment à des groupes français comme les Gouines rouges<sup>1212</sup> ou Les Petites marguerites<sup>1213</sup>, et à des autrices telles Françoise d'Eaubonne<sup>1214</sup>, Christiane Rochefort<sup>1215</sup>, ou encore Evelyne Rochedereux<sup>1216</sup>. Ce dictionnaire est également le premier texte littéraire à formaliser une cartographie des différents courants de pensée qui coexistent dans le Mouvement français, les matérialistes et les constructivistes étant du côté des amantes, les différentialistes du côté des femmes/mères. Le passé mythique du « grand différend entre les mères et les amazones<sup>1217</sup> » fonde le présent de l'énonciation et annonce le futur : « on peut s'attendre à voir la même histoire se répéter, les mères développer un rêve d'engendrement absolu et totalitaire, faisant des enfants durant les siècles des siècles, les amazones cherchant une brèche dans cette réalité-là.<sup>1218</sup> » Le *Brouillon*, écrit un an après les trois autres manifestes dont il est question ci-après, inscrit donc lisiblement le différend de la différence qui commence à se constituer, après 1975, en littérature.

---

<sup>1211</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>1212</sup> *Ibid.*, p. 100 ou 178.

<sup>1213</sup> *Ibid.*, p. 169.

<sup>1214</sup> *Ibid.*, p. 31 et 52 par exemple.

<sup>1215</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>1216</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>1217</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>1218</sup> *Ibid.*

## **B. Annie Leclerc, Parole de femme, 1974**

*Parole de femme*, publié aux éditions Grasset en avril 1974, bien qu'il s'apparente au genre de l'essai, est, comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre<sup>1219</sup>, difficile à classer génériquement, d'une part à cause du refus revendiqué d'associer aux réflexions qui le nourrissent un discours épistémique, d'autre part à cause de sa polygénéricité : du mythe à l'utopographie, en passant par le récit de vie, la réflexion philosophique, le discours féministe et le texte programmatique. Cette perturbation générique fait partie du programme que se fixe l'ouvrage : dénoncer l'urgence de l'invention d'une parole neuve, une parole de femme, dont la première tâche serait d'« inventer la femme<sup>1220</sup> ». L'autrice lance ainsi un appel à la lutte dans l'ordre symbolique, où le masculin est défini et perçu comme l'universel, le féminin comme le particulier. Par parthénogenèse, l'œuvre invite à la naissance d'une parole de femme tout en s'érigeant comme une manifestation programmatique de l'« écriture féminine » à venir, qui, nécessairement, la codifie à la manière d'un manifeste et d'une première œuvre littéraire.

### **1. Valeurs féminines et masculines**

La question de la valeur, associée aux activités de l'un et l'autre sexe, ainsi qu'au masculin et au féminin, occupe la majeure partie de l'ouvrage. Il s'agit tout d'abord de circonscrire les valeurs « viriles » révélées par le culte du héros, dont les exemples sont empruntés au cinéma américain et français, et plus rarement à la littérature<sup>1221</sup>. Ces valeurs capitalistes et guerrières sont « prendre, conquérir, vaincre, avoir<sup>1222</sup> ». L'ensemble des « valeurs de l'homme », valeurs associées aux hommes par les hommes, font l'objet d'une dépréciation sans appel. Vient ensuite l'analyse de la valeur qui est, par les hommes toujours, concédée aux femmes, le dévouement, dont la logique ancillaire et sacrificielle sert à justifier en droit l'oppression masculine de fait. Pour sortir de cette oppression, il convient nécessairement d'inventer la ou les valeurs du féminin.

« Moi, femme, qu'on avait privé de tout ce qui était censé avoir du prix, j'ai voulu, dans un premier mouvement farouche, trouver, inventer la valeur de tout ce qui n'en avait pas, et m'était attribué<sup>1223</sup> » : refusant le discours épistémique, l'essai bascule, à ce moment de la

---

<sup>1219</sup> Pour ce qui concerne l'analyse de la parole, on se reportera à la section « Écrire/ prendre la parole » du premier chapitre « Toutes les femmes devraient être des écrivains ».

<sup>1220</sup> « Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire : inventer la femme » (Annie LECLERC, *Parole de femme*, Paris, Grasset, 1974, p. 8).

<sup>1221</sup> Dont Annie Leclerc nous dit qu'elle a condamné à mort les héros sans que l'on sache pourquoi (*ibid.*, p. 21).

<sup>1222</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>1223</sup> *Ibid.*, p. 46.

réflexion, dans un récit de vie qui permet de proposer une expérience individuelle et personnelle comme point de départ d'une réhabilitation du féminin. Sont ainsi abordées ce qu'Annie Leclerc nomme « les fêtes de [s]on sexe<sup>1224</sup> » : les (premières) menstruations, les (premiers) rapports sexuels, la maternité, l'accouchement et l'allaitement. Ce récit de vie vise la fondation de la valeur symbolique positive du féminin à partir des spécificités corporelles de la femme.

Succède à ce premier récit, celui d'un mythe des origines, grâce auquel l'autrice propose une interprétation du dispositif qui a concouru à l'avalissement des valeurs et activités féminines. Les femmes, une fois ce coup de force opéré à leur rencontre, ont souffert de l'infamie qui leur était associée, les hommes, quant à eux, ont dû souscrire à l'impératif de la virilité. L'ouvrage se clôt sur l'opposition entre deux valeurs, masculine et féminine : l'une virile, qui préside à toutes les activités, y compris celles de la pensée, est le désir, l'autre, féminine, y est proposée comme une alternative pour être au monde et penser le monde, la jouissance. Si l'autrice a pu se défendre, par la suite, de revendiquer le féminin, ou la différence, *Parole de femme* se construit cependant bel et bien sur l'opposition entre le masculin et le féminin dans une logique différentialiste.

## 2. Parole de femme en mouvement ?

La prise de conscience du stigmatisme que constitue la féminité, et par extension le fait d'être femme, est ainsi à l'origine du discours qui se développe dans l'ensemble du texte. Cette conscience n'est pas neuve. Elle est héritée des postulats qui traversent le Mouvement de libération des femmes depuis 1970. Le témoignage d'Annie Leclerc paru dans *Le Magazine littéraire* de janvier 1982 confirme que l'ouvrage ne doit pas être envisagé comme une prémisse mais comme une conséquence : « Je trouve excessif de le présenter comme le début d'une prise de conscience d'une révolte des femmes. Simplement, il est tombé à un moment où les femmes portaient ça en elles. Il est devenu le témoignage de ce qu'elles avaient envie de dire.<sup>1225</sup> » On notera cependant ici le soin que l'écrivaine met à ne citer ni le Mouvement de libération des femmes, remplacé par une indéfinie « révolte des femmes », ni ses effets qui semblent littéralement incorporés par toutes les femmes (« les femmes portaient ça en elles »).

---

<sup>1224</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, op. cit., p. 85.

<sup>1225</sup> Annie LECLERC, *Le Magazine littéraire*, n° 180, janvier 1982, p. 40.

Elle insiste d'ailleurs de façon révélatrice sur le fait d'avoir « écrit ce livre très solitairement<sup>1226</sup> » à une époque où les groupes du Mouvement sont non seulement influents mais porteurs de réflexions féministes nouvelles ; on sait que l'écriture y tient dans certains un rôle essentiel. Annie Leclerc est pourtant proche à cette époque du groupe des *Temps modernes* et de Simone de Beauvoir en particulier. Son positionnement est d'ailleurs strictement identique à celui de Simone de Beauvoir après la sortie du *Deuxième Sexe* et le terme d'engagement qu'elle convoque n'appartient pas au lexique militant du Mouvement mais constitue bien une référence à la théorie de l'engagement existentialiste : « je le compterai plus comme un ouvrage de philosophie que comme un engagement », précise-t-elle à propos de *Parole de femme*, « Or, j'ai été engagée par les effets du livre. On m'a beaucoup sollicitée pour être le porte-parole du féminisme.<sup>1227</sup> » *Parole de femme* est effectivement reçu comme la parole inédite d'un nouveau féminisme, différentialiste, ce qui vaut à son autrice d'être exclue, d'ailleurs sans ménagement, du cercle beauvoirien.

Ainsi, dans *Parole de femme*, s'il semble évident à Annie Leclerc que les femmes constituent une catégorie d'opprimées, économiquement comme le prouve leur travail peu ou pas rémunéré, conjugalement et familialement par les tâches ménagères écrasantes et le « maternage » des enfants, c'est sans contestation possible en écho aux premiers travaux des féministes matérialistes qui ont mis en lumière la division sexuelle du travail justifiée par le prestige symbolique. Comme a pu l'analyser Christine Delphy dès 1970, les tâches domestiques, y compris le « maternage » des enfants, ne sont pas assimilées à « un travail » alors qu'elles contribuent au bon fonctionnement de la communauté. C'est en ce sens notamment que se formule la réponse de Christine Delphy, « Proto-féminisme et anti-féminisme<sup>1228</sup> », à la suite de la parution du texte d'Annie Leclerc.

Dès le début de *Parole de femme* sont également associées trois catégories : la femme, le noir, le prolétaire. Ceux-ci se doivent, écrit-elle, de refuser l'universalisme de l'humain, dont ils sont exclus par définition, puisqu'il signifie « homme blanc et bourgeois ». Ce parallèle trouve son écho à la fin de l'essai lorsque Annie Leclerc adjure les femmes de ne pas vouloir « peindre le noir en blanc<sup>1229</sup> », c'est-à-dire penser et être à l'aune des valeurs masculines. La formule n'est pas sans rappeler la *femellitude* de Xavière Gauthier, néologisme que la jeune universitaire et écrivaine forgeait à partir de la *négritude* en 1971

---

<sup>1226</sup> *Ibid.*

<sup>1227</sup> *Ibid.*

<sup>1228</sup> Christine DELPHY, « Proto-féminisme et anti-féminisme », *Les Temps modernes*, n° 346, mai 1975, p. 1469-1500.

<sup>1229</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, *op. cit.*, p. 113.

dans *Surréalisme et Sexualité*<sup>1230</sup>. Néanmoins, il existe, selon Annie Leclerc, une distinction entre la femme et les autres catégories d'opprimés, qui la rend à nul autre pareille. La femme est la seule à avoir de la valeur aux yeux de l'homme, car il en attend de la « reconnaissance<sup>1231</sup> ». Cette reconnaissance est le seul moyen de justifier l'oppression de fait par une oppression de droit.

Mais, pour l'essayiste, cette prise de conscience n'est pas suffisante : les luttes des femmes qui visent à la fois à dénoncer et à annihiler l'oppression, ne peuvent faire l'économie de la réappropriation du féminin, sous peine d'être, comme elles l'ont traditionnellement été, porteuses de mépris et de haine contre elles-mêmes en contribuant à leur propre effacement. Si ce retournement du stigmaté en valeur positive ne se suffit pourtant pas à lui-même, il permet de trouver le courage de lutter car « il faut du cœur au ventre de la colère et de la lutte<sup>1232</sup> ». Ce sont donc à partir des avancées et des revendications du féminisme matérialiste que se construit le féminisme différentialiste, en les ayant intégrées et en souhaitant les compléter pour une plus grande efficacité. La révolution, affirme Annie Leclerc, pour être effective, doit être symbolique ; ce sont les valeurs phalocrates qu'il faut mettre à bas.

### 3. « Etre ce vagin est heureux »

Cette révolution commence par l'écriture du corps. Il n'y a chez Annie Leclerc de corps que sexué. Le corps de l'enfant, encore indifférencié, n'est ainsi pas défini comme un corps. Selon l'essayiste, seule la sexuation de l'adulte par les critères sexuels secondaires fait advenir le corps : « quand j'étais une enfant, je n'avais ni seins, ni règles, ni poils au pubis, je n'avais pas de corps. Non, je n'avais pas de corps. J'étais indifférenciée.<sup>1233</sup> » Qu'est-ce que la femme, nous dit Annie Leclerc, si ce n'est un corps de femme, si ce n'est un sexe de femme ? Si la femme dans le discours masculin n'est qu'âme, vertu et sensibilité, l'objectif est donc de refuser le refoulement du corps des femmes, en mettant l'accent sur les critères sexuels primaires et secondaires liés à la reproduction. Annie Leclerc écarte ainsi explicitement, par son ellipse, la tradition oppressive qui veut que la femme soit toute entière une matrice, tout en la refondant implicitement par la valorisation du stigmaté. Le bonheur de vivre, opposé à la peur de la mort caractéristique du discours viril, réside dans la corporéité, la sexuation et la sexualité, et la maternité qui occupe une place de choix dans ce dispositif.

---

<sup>1230</sup> Voir dans la première partie, la section « Le surréalisme en héritage » du chapitre « Une plume au service de la révolution : de l'expression politique et de l'écriture littéraire ».

<sup>1231</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, op. cit., p. 40.

<sup>1232</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>1233</sup> *Ibid.*, p. 55.

Le récit de l'accouchement est en effet mis en valeur, tant par la facture de l'essai puisqu'un chapitre entier lui est consacré, que par la révélation qu'il constitue car, constate Annie Leclerc, il est le triomphe du corps qui reprend ses droits contre le discours occidental qui tend à l'effacer. L'accouchement signifie la perte de l'identité au profit de cette totalité suprême qu'est la vie. Il est également le symbole de la naissance de la parturiente, révélée à elle-même<sup>1234</sup>. Mais, même s'il en constitue le paroxysme, l'accouchement n'est pas la seule « fête » de la vie à laquelle la femme est conviée par sa sexualité : les menstruations, plus que tout autre événement de la vie des femmes, parce qu'elle sont « honte du sexe révélé, accusation du sexe inutile<sup>1235</sup> » doivent être requalifiées.

Ainsi, au lieu de se révolter contre la souffrance ou bien de l'accepter tel un sacrifice, les femmes doivent pour s'épanouir célébrer le bonheur d'une douleur, manifestation de la vie à l'œuvre dans leur corps. Cette affirmation conduit Annie Leclerc à un réel dérapage idéologique en arguant que l'adolescente qui n'éprouve rien durant ses règles préfigure une femme frigide car elle refuse son propre corps<sup>1236</sup>. Au-delà de l'erreur scientifique véhiculée ici puisque la douleur, ou son absence, durant les menstruations est liée à des causes physiologiques, elle est l'indice d'une figure repoussoir qu'érige peu à peu l'essai : la femme frigide. Au contraire de la femme jouissante, elle est celle qui ne place pas son corps sexué au premier plan de la définition d'elle-même. Si la maternité n'est pas définitoire de la féminité et de la femme, sa potentialité l'est au contraire.

La femme est son sexe de femme, « ce vagin, œil ouvert dans les fermentations nocturnes de la vie, oreilles tendues aux pulsations, aux vibrations du magma originaire, main liée et main déliée, bouche amoureuse de la chair de l'autre<sup>1237</sup> ». Outre l'analogie entre la bouche et le sexe, qui répond à la logique maïeutique de l'essai, le vagin se trouve, dans ce passage, par l'usage de la métaphore, doté des propriétés sensibles des quatre organes auxquels il est fait référence : la vue, l'ouïe, le toucher, et le goût. Si les sens ont la nécessaire fonction d'établir un lien entre l'être et le monde qui l'entoure, ils deviennent ici les récepteurs d'un monde intérieur, englobé par l'être – femme, au sein duquel l'Autre trouve place. L'*existence* cède la place à l'*insistance*<sup>1238</sup>.

---

<sup>1234</sup> « [...] je voulais sourdre de moi », *Ibid.*, p. 97.

<sup>1235</sup> *Ibid.*, p. 65.

<sup>1236</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>1237</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>1238</sup> *Ibid.*, p. 79.



#### 4. De la prophétie à l'utopographie

La naissance d'une parole de femme neuve et la refondation des valeurs féminines provoquent nécessairement, par la remise en cause de l'ordre social et symbolique intimée par la prophétie, l'annonce d'une nouvelle société, dont les valeurs et fonctionnements sont radicalement opposés à l'ordre ancien. Des ferments utopiques, ou plus précisément uchroniques, y travaillent la parole prophétique. Si l'on ne peut de prime abord parler d'utopie ou d'uchronie au sens strict, car à aucun moment *Parole de femme* ne donne à lire le récit fictionnel d'une société idéale dans un lieu ou un temps imaginaire, la parole prophétique emprunte pourtant lisiblement à l'utopie. Le refus du récit utopique et uchronique au sens strict est ici logique : dans leur acception générique, et en référence à leur origine étymologique, l'utopie ou l'uchronie ne sauraient désigner que le « non lieu » et le « non temps » alors que la prophétie cherche à faire advenir, si tant est qu'elle ne soit pas le récit de ce qui va naître.

Cette nouvelle ère, dont l'uchronie est fondée sur le règne de la jouissance (« la Fête »), est celle d'une société où chacun trouve sa place (homme et femme, vieillard et enfant) dans l'application des valeurs féminines que fonde l'essai et qui mènent à l'harmonie, dans la quête du bonheur. Le champ sémantique de la fête (le rire, la ronde, le partage), par le primat redonné à la sensualité des corps (caresses, baisers, toucher), s'oppose ici très clairement à un ordre social et symbolique « viril » fondé sur l'héroïsme conquérant de la guerre. Les « fruits » et le « lait » complètent ce dispositif discursif en y intégrant la procréation féminine comme perception et définition du monde, qui est ici exclusivement naturel (aucun artefact n'est présent dans cette évocation). L'« harmonie des rires » fait référence à la jouissance de la vie que constitue le rire<sup>1239</sup> et à la « polyphonie de la vie<sup>1240</sup> », comme essence du monde, dont il a été précédemment question dans l'ouvrage.

De surcroît, la tonalité de la prophétie uchronique dans ce passage est extrêmement proche du mythe des origines qui l'a précédée et ne s'en éloigne que par la situation temporelle : à la potentialité future de la prophétie utopique s'oppose le « temps d'avant<sup>1241</sup> » du mythe. Le mythe d'Ariane portait déjà en lui cette proximité, par l'utopie que constituait le

---

<sup>1239</sup> Le motif du rire parcourt l'ensemble de l'essai. Il est d'abord un moyen de s'opposer aux valeurs dites « viriles », non en les combattant mais en les rabaissant (la section traitant de l'héroïsme conquérant en est par sa tonalité une brillante illustration). Plus encore, le rire, comme les « fêtes » de la femme, est une jouissance de la vie : « Rire ? Se soucie-t-on jamais de rire ? Je veux dire vraiment rire, au-delà de la plaisanterie, de la moquerie, du ridicule ? Rire, jouissance immense et délicieuse, toute jouissance... [...] Rire sans raison est absurde, dites-vous ? Mais rien n'a plus de sens, de bon sens au contraire. [...] Rien n'est plus sage que mon fou rire, écho de joie à la folie du vivre. » (*ibid.*, p. 173.)

<sup>1240</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>1241</sup> *Ibid.*, p. 122.

mariage d'Ariane et de Dionysos, et les valeurs que tous deux symbolisent : un féminin procréateur réévalué uni à un idéal masculin respectueux de ces valeurs. La conception de la temporalité féminine, qu'Annie Leclerc définit comme une spirale où « le printemps retourne au printemps et l'hiver à l'hiver, non comme une répétition, un rabâchage de l'impuissance, mais comme une inspiration nouvelle où la mémoire s'épouse<sup>1242</sup> », éclaire alors cette proximité du mythe et de la prophétie uchronique où le présent étanche sa soif d'innovation à la fontaine d'un passé primitif actualisé.

Cette parole, si elle n'est pas strictement utopie ou uchronie, hérite de leur « principe espérance<sup>1243</sup> », selon la formule du philosophe allemand Ernst Bloch, lié à la possibilité de concevoir un système social meilleur à partir de la refondation des valeurs féminines car, affirme Annie Leclerc « ce qui est important, c'est la promesse d'être femme comme je le pressens<sup>1244</sup> ». De fait, elle hérite également de leur principe subversif puisqu'à partir du mythe, la prophétie affirme que « ces possibilités [de bonheur], d'ici et maintenant, ne sont que l'anticipation de tout ce qui serait possible dans une société radicalement autre, et qui changerait aussi le statut de la femme. Et le regard porté sur elle<sup>1245</sup> ».

## **5. De la littérature (masculine) à la parole de femme : réinventer la littérature**

La prophétie d'un nouveau monde prend son essor à partir de la refondation des valeurs féminines et de l'émergence d'une parole de femme. L'essai, par la forme qu'il emprunte à cette parole, réalise les critères de cette parole « féminine » et peut ainsi se donner à lire comme un texte programmatique littéraire. Repérer ces critères dans le texte ne revient donc pas à établir ce qu'est toute écriture de femme mais ce que veut et peut être l'« écriture féminine » comme mouvement littéraire d'avant-garde dans les années 1970, dans la première de ses manifestations qu'est *Parole de femme*. Quatre de ces critères ont déjà été relevés précédemment : la polygénéricité du texte, l'inscription textuelle du corps féminin, celle de la parole, et la conception temporelle hélicoïdale. La littérature n'échappe pas en effet à l'ordre du symbolique qui se construit dans une logique dialectique de hiérarchisation différentielle.

Dès le début de l'ouvrage, par la remise en cause d'un masculin prétendument universel, Annie Leclerc introduit une réflexion sur la définition même de la littérature : « Littérature de femme : littérature féminine, bien féminine, d'une exquise sensibilité

---

<sup>1242</sup> *Ibid.*, p. 72.

<sup>1243</sup> Ernst BLOCH, *Le Principe espérance*, trad. par Françoise Wuilmart de l'allemand *Das Prinzip Hoffnung*, Paris, Gallimard, 1976-1991, 3 vol.

<sup>1244</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, *op. cit.*, p. 70.

<sup>1245</sup> *Ibid.*, p. 103.

féminine. La littérature des hommes n'est pas masculine, bien masculine, d'une exquise sensibilité masculine. Un homme parle au nom des Hommes. Une femme, au nom des femmes<sup>1246</sup> ». Parce que le masculin est défini comme l'universel, le féminin comme le spécifique, les productions féminines sont exclues de toute prétention à l'universel, et donc à la *Littérature*, et enfermées dans une catégorie, la sensibilité, dont on a vu qu'elle est récurrente dans les tentatives de définition des œuvres de femmes au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle.

Plus encore, les productions textuelles de femmes ont été dictées, instrumentalisées, par le discours « viril » dominant comme en témoigne la comparaison du piano utilisée dans les premières pages de *Parole de femme* :

Comme un piano qui croirait faire de la musique, alléguant pour cela que la commande (choc des doigts sur le clavier) n'est pas musicale, que seule est musicale la réponse qu'il fournit. Pauvre fierté du piano qui veut oublier que tout est joué d'avance ; par le pianiste.

Toute la littérature féminine a été soufflée à la femme par la parole de l'homme.

Toutes les gammes, toutes les mélodies de la féminité étaient jouées d'avance.<sup>1247</sup>

Selon la philosophe, il n'y a donc jamais eu aucune littérature qui soit réellement de femmes à proprement parler. La femme, ayant été de tout temps opprimée, a produit des textes, résultant de l'état de pensée dans et par lequel ils étaient produits, à savoir celui de la domination masculine. Par ce geste, Annie Leclerc renvoie toutes les écrivaines du passé au rang d'écrivain-e-s mineur-e-s, tous les textes littéraires produits par elles aux gémonies d'une littérature d'imitation doublée de l'expression d'un féminin factice.

De façon cohérente par rapport à sa position d'ensemble, Annie Leclerc ne remet donc pas en cause le différentialisme dialectique - prise de position qui consisterait par exemple à refuser la « sexuation » de la littérature. En acceptant cette différence de principe – littérature produite par une femme vs littérature produite par un homme – et en lui amalgamant une différence symbolique – littérature féminine vs littérature masculine – Annie Leclerc reproduit la scission en la déplaçant. Si la littérature féminine était auparavant cet autre qui permettait de définir, par action réflexive et répulsive, ce qu'était la littérature (masculine), elle devient sous la plume de l'essayiste une forme de littérature radicalement distincte de cette dernière qui ne peut donc plus prétendre, seule, à l'universel.

De ce présupposé procède l'analyse de la littérature masculine dont le critère définitoire est le culte voué à l'héroïsme conquérant, par peur de la mort, et dont les œuvres

---

<sup>1246</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, op. cit., p. 11.

<sup>1247</sup> *Ibid.*, p. 12.

malrucciennes semblent être pour Annie Leclerc la quintessence. De ce même présupposé découle également l'opposition, parmi les textes antérieurs à *Parole de femme* qui glorifient la vie, entre livres d'hommes et livres de femmes. Les livres d'hommes sont « ces livres qui fêtent la terre et le soleil, le rire et le sexe bandé, la main avide et puissante, la main forcenée et la main douce, le sperme éjaculé et la joie exaltée à l'assaut des obstacles<sup>1248</sup> ». On retrouve en eux, les critères qui, selon Annie Leclerc, définissent la virilité : l'accès au monde extérieur (« la terre ») qu'il s'agit de prendre, de conquérir (« la main avide ») en analogie avec le sexe masculin (« sexe bandé », « sperme éjaculé ») ; la force et la puissance opposées à la douceur d'un féminin complémentaire (« la main douce »).

*A contrario*, les livres de femmes sont :

ces beaux livres [...] qui parlent de maison et de pluie, de saisons et d'enfance, d'objets doux au toucher, de miroir, de dentelle, de confiture et de silence, de lumières et d'odeurs [...] où la ferveur du vivre est reconnue par de-là ou à travers même ces pauvres choses qu'on leur a laissées, faute de pouvoir les leur retirer<sup>1249</sup>

Le féminin est paré des symboles et valeurs contraires : l'enfermement dans la sphère domestique (« maison » et « pluie » ; « dentelle » et « confiture »), l'intime (« maison », « enfance », « miroir »), la sensibilité (à travers la mobilisation des cinq sens - toucher, vue, goût, ouïe, odorat), la domination résultant de la conquête (« ces pauvres choses qu'on leur a laissées, faute de pouvoir les leur retirer ») l'ayant réduite au silence. Ce motif du silence s'oppose à l'écriture même qui tente de les transcrire, mais il annonce surtout un blanc constitutif de la littérature, selon Annie Leclerc.

Mais à tous ces livres du passé qui afferment la vie, particulièrement à ceux écrits par les femmes, il manque quelque chose, ou plus exactement, précise-t-elle, il manque l'essentiel : la féminité, avant que la domination ne soit effective, c'est-à-dire le corps féminin et ses jouissances. La littérature de femmes doit donc être une littérature féminine qui chante le bonheur d'être femme, la jouissance du corps féminin. De cet impératif résulte l'inscription textuelle du corps féminin dont l'essai d'Annie Leclerc est déjà exemplaire : caractéristiques primaires (sexe féminin) et secondaires de la sexualité (seins), menstruations, accouchement, allaitement, etc. Voici la taxinomie qui en découle et qui fonde alors l'écriture féminine :

---

<sup>1248</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>1249</sup> *Ibid.*

	<b>Masculin</b>	<b>Féminin</b>
<b>Définition de la production textuelle</b>	Littérature	Écriture / Parole
	Art – artifice et artefact	Nature
	Logos	Parole
<b>Forme de la production textuelle</b>	Histoire (énoncé coupé de l'énonciateur)	Discours (moi – ici – maintenant)
	Soliloque	Dialogue
	Genre littéraire	Polygénéricité ou Absence de classement opératoire
	Temps linéaire	Temps hélicoïdal
<b>Thèmes à l'œuvre dans la production textuelle</b>	Désir – héroïsme conquérant	Jouissance – joies de la corporéité
	Guerre	Amour
	Mort	Vie
	Corps féminin / Femme objet	Inscription textuelle du corps féminin / Femme sujet

Cette dichotomie fondatrice est établie à partir de quatre critères que nous avons distingués comme fondamentaux : l'inscription textuelle du corps féminin, celle de la parole, la polygénéricité qui peut aussi prendre la forme d'une a-généricité et la conception temporelle hélicoïdale. Ces quatre éléments ont été construits à partir de la définition d'une féminité fondée sur la féminitude, en tant qu'expérience d'un corps femelle. Le monde et les valeurs dont on le pare sont ainsi compris et mesurés à l'aune du sexe féminin.

Mais si la production textuelle d'une femme prend la forme de l'écriture féminine et non de ce que l'on appelle la Littérature au sens d'une littérature masculine, *Parole de femme* se veut pourtant bel et bien une occurrence exemplaire de la littérature qu'elle refonde. Ainsi en 1982, et pour *Le Magazine littéraire*, Annie Leclerc estimait les conditions du succès de l'ouvrage non à son principe politique mais à son caractère... littéraire : « Je crois aussi que ce livre a été entendu, accueilli parce qu'il est écrit, parce que c'est de la littérature. Ce n'est pas un texte technique ou polémique, c'est de l'écriture.<sup>1250</sup> » Loin de constituer une posture inédite à l'orée d'une nouvelle décennie où la donne littéraire est en train de changer, cette option littéraire est défendue par Annie Leclerc depuis la sortie de *Parole de femme* : elle y insiste déjà en 1975 lors de la Rencontre québécoise internationale des écrivains, affirmant que son travail se range résolument du côté de la littérature.

### **C. Xavière Gauthier et Marguerite Duras, *Les Parleuses*, 1974**

Une série de cinq entretiens entre Marguerite Duras et Xavière Gauthier publiée par les Éditions de Minuit un mois avant l'essai d'Annie Leclerc entérine la naissance d'une

<sup>1250</sup> Annie LECLERC, *Le Magazine littéraire*, n° 180, janvier 1982, p. 40.

parole de femme<sup>1251</sup> par l'action qu'implique le titre retenu : *Les Parleuses*. L'échange entre la jeune Xavière Gauthier et la déjà célèbre Marguerite Duras est né du projet avorté<sup>1252</sup> d'un dossier sur l'écriture des femmes qui devait être publié par *Le Monde* en juillet 1973 : Julia Kristeva et Luce Irigaray avaient accepté d'écrire sur ce sujet, Dominique Desanti et Marguerite Duras de s'en entretenir avec Xavière Gauthier. Une partie de l'entretien avec Marguerite Duras trouve alors sa place dans *La Création étouffée* (1973) avant de constituer le matériau des *Parleuses*, alors que les articles et un nouvel extrait des entretiens sont publiés par *Tel Quel* à l'été 1974.

Le principe égalitaire que diffuse *Les Parleuses* est inédit. Il s'oppose à la logique même de l'entretien d'auteur qui instaure traditionnellement une communication asymétrique, une relation de déséquilibre entre deux spécialistes, et donc entre deux discours, celui du questionné primant sur celui de l'investigateur. Dans *Les Parleuses* au contraire, la parole se veut égalitaire, mais aussi spontanée : l'entretien, qui prend souvent la forme d'une conversation amicale, n'est pas surveillé alors que la version publiée est livrée sans réécriture « parce que [Marguerite Duras et Xavière Gauthier sont] toutes les deux des femmes<sup>1253</sup> ». L'explication est donnée, non par Marguerite Duras, mais par Xavière Gauthier qui signe l'avant-propos. Celle à qui l'on doit le néologisme « femellitude<sup>1254</sup> » (1971) prend en effet le soin de placer les entretiens sous les auspices d'une logique différentialiste revendiquée :

Il n'est pas impossible que si les mots pleins et bien assis ont de tout temps été utilisés, alignés, entassés par les hommes, le féminin pourrait apparaître comme cette herbe un peu folle, un peu maigrichonne au début, qui parvient à pousser entre les interstices des vieilles pierres et - pourquoi pas ? - finit par déceler les plaques de ciment, si lourdes soient-elles, avec la force de ce qui a été longuement contenu. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles ces entretiens risquent d'apparaître aux nostalgiques des ordonnances de champs de betteraves (ou de champs de bataille rangée) comme un fouillis inextricable de lianes et de lierres, un enchevêtrement de plantes grimpantes... ou souterraines.<sup>1255</sup>

À une première série sémantique, qui oppose le masculin et le féminin dans une dialectique différentielle de l'ordre et du désordre, de la raison et de la folie, s'ajoute une seconde série,

---

<sup>1251</sup> Pour ce qui concerne l'analyse de la parole, on se reportera à la section « Écrire/ prendre la parole » du premier chapitre « Toutes les femmes devraient être des écrivains ».

<sup>1252</sup> Voir à ce sujet le cinquième chapitre « Une écritures féminines ».

<sup>1253</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 8. Il s'agit de la seconde raison, la première étant l'œuvre de Marguerite Duras qui correspondrait formellement à l'alternance de la parole et du blanc, au silence de l'entretien.

<sup>1254</sup> Dans son essai *Surréalisme et Sexualité* ; voir dans la première partie, la section « Le surréalisme en héritage » du chapitre « Une plume au service de la révolution : de l'expression politique et de l'écriture littéraire ».

<sup>1255</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 8.

déjà présente dans *Parole de femme*, celle de la culture, de l'artefact masculin (« vieilles pierres », « plaques de ciment » et « champs de betteraves » renvoient à la maîtrise et à la transformation de la nature) opposés à la nature – femme (« herbe un peu folle », « lianes », « lierres », « plantes grimpantes... ou souterraines »). Le logocentrisme masculin est de surcroît inféodé à une visée guerrière, conquérante (« champs de bataille rangée »). La forme des entretiens serait donc bien en adéquation avec le féminin de celles qui échangent des paroles de femmes.

Ces entretiens, s'ils apportent un éclairage certain sur l'œuvre de Marguerite Duras, sont donc à interpréter en fonction de cette affirmation différentialiste performative qui évalue masculin et féminin à l'aune d'une dialectique dont le terme féminin est revalorisé et dont les mots sont autant de signes incarnés. À l'homme reviennent le logocentrisme, l'artefact et la guerre, à la femme la folie, la subversion et la nature<sup>1256</sup>. La spécificité des *Parleuses* apparaît de surcroît clairement dans l'association du féminin au manque, au vide, au blanc dont le personnage de Lol V. Stein – comme son nom métonymique du ravissement – est l'archétype. Le stigmatisme ancien est à nouveau réinvesti de façon positive. L'œuvre durassienne se voit définie par le genre de son autrice, et par les valeurs symboliques qui sont attachées à ce sexe social : l'œuvre durassienne est une œuvre féminine. En retour, la parole féminine acquiert une valeur littéraire et subversive.

Le lieu et l'atmosphère de ces entretiens, évoqués à la fin de l'avant-propos, confirment l'inscription de ces paroles à venir, quoique déjà prononcées, dans l'ordre de la féminité. La maison de campagne de N.<sup>1257</sup>, « la couleur, l'odeur, le goût presque, de ses murs épais, de ses tissus aux fleurs fanées qui en font un lieu privilégié, un rêve d'enfance<sup>1258</sup> », les confitures dont la cuisine ponctue certains des entretiens, rappellent avec force ce qu'Annie Leclerc désigne dans *Parole de femme* comme une littérature féminine qui célèbre la vie : « ces beaux livres [...] qui parlent de maison et de pluie, de saisons et d'enfance, d'objets doux au toucher, de miroir, de dentelle, de confiture et de silence, de lumières et d'odeurs<sup>1259</sup> ».

---

<sup>1256</sup> Cette association de la féminité à la nature est clairement désignée et stigmatisée par Marguerite Duras dans le premier entretien comme une construction masculine de la féminité (*ibid.*, p. 38). Cette opposition entre les deux discours montre toute l'ambiguïté des entretiens, écartelée entre la position différentialiste de Xavière Gauthier et celle matérialiste de Marguerite Duras.

<sup>1257</sup> La localité de Neauphle-Le-Château est désignée dans les quatre derniers entretiens par cette unique majuscule suivie d'un point alors que le lieu du premier entretien, Paris, est nommé en toutes lettres, dans une distinction voulue entre la vie publique de l'autrice et ce lieu plus intime de quiétude et de travail, qu'est la maison de campagne des Yvelines.

<sup>1258</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>1259</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, *op. cit.*, p. 49.

L'ensemble de ces conversations donne à lire non pas un mais deux discours, dans une dynamique qui va de la rencontre à Paris au commerce amical de Neauphle, celui de Marguerite Duras et celui de Xavière Gauthier (parfois plus foisonnant), en interaction l'un avec l'autre, produisant de fait un troisième discours, celui des entretiens – tous trois ayant une fonction à la fois didactique et heuristique par le questionnement qu'ils soulèvent parfois. Comme le note très justement Xavière Gauthier, leurs « deux discours se chevauchent, se piétinent, s'interrompent l'un l'autre, se répondent comme en écho, s'harmonisent, s'ignorent<sup>1260</sup> ». Deux positions se font face ici : Marguerite Duras, résolument matérialiste au tout début, accepte au fil des entretiens de venir sur le terrain différentialiste de Xavière Gauthier, au point de s'y sentir comme chez elle.

### 1. « Vous parlez de mes livres ou de la vie ? »

Car la position de Marguerite Duras par rapport au projet explicité dans l'avant-propos est tout en réticences et en ambiguïtés, dans l'ensemble des échanges, et tout particulièrement dans le premier entretien qui se distingue géographiquement (Paris/Neauphle), temporellement (mai/juillet), mais aussi thématiquement des quatre suivants, car il s'inscrit encore dans la préparation du dossier sur l'écriture des femmes<sup>1261</sup>. À chacune des questions de Xavière Gauthier qui tente, dès le premier entretien, de faire de l'œuvre durassienne une production *féminine*, Marguerite Duras réplique, en effet, par une stratégie d'évitement qui consiste à répondre à côté de la question<sup>1262</sup> ou à la laisser en suspens<sup>1263</sup>.

Elle n'adhère à cette logique de la différence entre les œuvres de femmes et celles des hommes qu'à deux moments dans le premier entretien : concernant la condition et la catégorisation de l'écrivain lorsqu'il est une femme et l'imitation par les femmes des textes et des attentes des hommes dans une logique de légitimation. Or ces deux temps de la réflexion montrent à quel point, si Marguerite Duras n'hésite pas à prendre position sur la place et le rôle des femmes et des hommes dans la société, elle refuse de labelliser son œuvre sous l'appellation de littérature féminine.

---

<sup>1260</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 7.

<sup>1261</sup> La date présumée de la publication du dossier correspond à celle des quatre entretiens suivants – juillet 1973. Nous supposons qu'il ne devait y avoir à l'origine qu'un seul entretien, le premier, comme tend à le confirmer, l'un des commentaires de Marguerite Duras à la fin de celui-ci : « C'est fini. C'est déjà pas mal. C'est fini » (Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 51).

<sup>1262</sup> « X.G. - Disons, sur la façon dont le langage s'organise dans vos textes, probablement d'une façon très différente de celle dont il s'organise dans les textes d'hommes. / M.D. - Je ne m'occupe jamais du sens, de la signification. S'il y a sens, il se dégage après. En tout cas, c'est jamais un souci. » (*ibid.*, p. 11).

<sup>1263</sup> « X.G. - je me demandais si, ça, ce ne serait pas quelque chose de femme, vraiment de femme, blanc. S'il y a, par exemple, une chaîne grammaticale, s'il y a un blanc dedans, est-ce que ce ne serait pas là que serait la femme ? / M.D. - Qui sait ? » (*ibid.*, p. 12).



Si différence il y a entre hommes et femmes, elle ne résulte pas d'une donnée essentielle pour Duras mais bien d'une différence de classe, qu'elle considère uniquement comme une manifestation externe au texte littéraire. La frontière qu'elle érige entre ses positions politiques que l'on peut qualifier de féministe matérialiste, et l'interprétation différentialiste de son œuvre que propose Xavière Gauthier est toute entière résumée par cette question qu'elle pose à sa jeune comparse : « Vous parlez de mes livres ou de la vie ?<sup>1264</sup> ». Cette frontière reste tangible malgré le processus maïeutique à l'œuvre entre les deux intervenantes, maïeutique qui se construit dans une série de questions et de réponses sur ce que recouvre précisément le terme « féminin ».

Marguerite Duras semble ainsi accepter le contenu sémantique induit par la terminologie de Xavière Gauthier sans pourtant y souscrire comme en témoigne l'exemple suivant : « C'est ce blanc de la chaîne dont vous parliez [...] ce féminin, si vous voulez. Non ?<sup>1265</sup> ». La juxtaposition des deux termes *blanc* et *féminin* immédiatement suivis par une subordonnée conditionne l'emploi du mot par Duras à celui qu'en fait son interlocutrice. Le processus maïeutique enclenché à partir de l'acceptation par Duras de l'emploi d'un même langage aboutit cependant à une révélation subite : « je pense que beaucoup de femmes sont comme ça, tiens, tout d'un coup, je le pense [...]<sup>1266</sup> ». Mais cette prise de conscience ne concerne pas la facture de ses livres ; elle intéresse en effet la définition et du parcours de Lol V. Stein, en tant que personnage pouvant intégrer des représentations et fonctionnements sociaux.

De la vie des femmes, il est effectivement question dans ce premier échange. Marguerite Duras évoque ainsi, au fil de la conversation, l'aliénation des femmes à l'image que les hommes ont d'elles (à partir du personnage de Lol), la transmission patriarcale du nom, les communautés de femmes qui offrent une alternative de vie, l'homosexualité masculine comme transgression, l'histoire du mouvement de libération de la femme depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et la psychologie différentielle. Mais du caractère féminin de son écriture, il n'est jamais fait mention dans ses propos.

L'ensemble de son discours repose sur une interprétation freudo-marxiste, qui a d'ailleurs fréquemment retenu l'attention de la critique, parce qu'elle y voit, à tort justement, une tonalité essentialiste. Ainsi du passage suivant, certainement le plus exemplaire à ce titre :

---

<sup>1264</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>1265</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>1266</sup> *Ibid.*, p. 20.

Il y a un para chez tout homme. Certains osent parler de la nostalgie des guerres, mais je vois que c'est une nostalgie très inavouée, hein ? Il y a le para de la famille, il y a le para de la femme, para d'enfant, para-papa [rires], mais ils le sont tous, je crois que tout homme est beaucoup plus près d'un général, d'un militaire que de la moindre femme. [...] C'est la classe phallique, c'est un phénomène de classe.<sup>1267</sup>

Et l'ambiguïté de Marguerite Duras se dit encore dans ses lignes puisque la classe implique la lutte des classes alors qu'elle affirme qu'il « faut attendre que ça passe, c'est-à-dire que des générations entières d'hommes disparaissent<sup>1268</sup> ». Quoi qu'il en soit, l'ensemble des positions qu'elle adopte, au contraire de celles de Xavière Gauthier clairement différentialistes, est coloré d'un féminisme dilettante, distinctement matérialiste, dans lequel on sent l'esprit du temps, bien plus qu'un réel positionnement politique de l'écrivaine, et d'une réticence visible à estampiller son œuvre au *féminin*.

## 2. Livres masculins, livres féminins

Ainsi lorsque Xavière Gauthier qualifie la première partie de la production de Marguerite Duras, jusqu'à *Moderato cantabile*, de livres « plus masculins<sup>1269</sup> », parce qu'ils ne sont pas écrits sous le signe du manque, l'écrivaine acquiesce par la potentialité d'un « peut-être, oui, c'est ça<sup>1270</sup> ». Mais quand Xavière Gauthier tente d'expliquer ce phénomène de « masculinité » de l'écriture à ses débuts par la référence à la théorie freudienne (qui veut qu'une femme doive d'abord être un homme pour devenir ensuite femme), et par l'expérience personnelle de Marguerite Duras (dont la mère aurait voulu qu'elle soit un garçon), Duras répond de même, tout en invalidant la portée générale d'une telle affirmation, en la renvoyant dans l'ordre de la croyance invérifiable : « C'est très probable », affirme-t-elle, « Mais aucun psychiatre ne m'en a parlé, en tout cas<sup>1271</sup> ». Plus encore, elle amalgame cette facture d'écriture, celle du manque, à une autre expérience personnelle, celle du manque comme séquelle de la désintoxication.

Lors de ce premier échange, Marguerite Duras ne qualifie donc à aucun moment son œuvre de « féminine ». Si elle accepte l'argument de son être-femme comme éclairant, elle réduit cette évocation à une opinion dont elle limite la portée générale, tout en lui substituant une autre interprétation biographique : sa dépendance à l'alcool. Ce procédé de diffraction des possibles interprétatifs est propre à la démarche de l'écrivaine, comme elle l'explique dans le second entretien, « parce que jamais une seule raison ne contient tout, n'est valable,

---

<sup>1267</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>1268</sup> *Ibid.*

<sup>1269</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>1270</sup> *Ibid.*

<sup>1271</sup> *Ibid.*, p. 14.

n'explique tout à elle seule<sup>1272</sup> ». La méthode est de fait identique lorsque les deux parleuses abordent le sujet du statut de la femme qui écrit. Par le silence qui entoure son œuvre en France, Marguerite Duras se considère à l'époque comme « une clandestine », mais son sexe social, par lequel Xavière Gauthier explique le silence critique, est considéré comme une interprétation parmi d'autres, qu'elle ne saurait d'ailleurs expliciter. Comme elle s'y emploie souvent au cours de l'entretien, elle ponctue ce sujet en retournant la question à Xavière Gauthier – « Croyez-vous [que le fait d'être une femme entre en jeu] ?<sup>1273</sup> » - qui assume de fait le discours différentialiste – « Ah oui, moi, je crois, je crois<sup>1274</sup> ».

Si Marguerite Duras tient un discours de la différence, c'est surtout à propos de ce qui la sépare des autres femmes qui écrivent, de ses prédécesseuses, tout d'abord, ces premières femmes de lettres qui, comme Colette, « ont joué le rôle d'enfants terribles de la littérature [...] ont fait les clowns pour amuser les hommes<sup>1275</sup> ». Ces pionnières sont placées, par Duras, sous le sceau de l'aliénation, puisqu'elle leur assigne une fonction de divertissement à l'usage des hommes, assortie certes d'une capacité de transgression mais de transgression infantile. Le choix de Colette est à cet égard révélateur car y est associée implicitement déjà à l'époque la définition d'une certaine littérature *féminine*.

Marguerite Duras pense certainement à ce moment au « pire article<sup>1276</sup> », selon ses propres termes lors du quatrième entretien, qui ait été écrit sur *Le Ravissement de Lol V. Stein*, où Jacqueline Piatier la comparait à Colette en ces termes :

[M. Duras] retombe vite dans son propre univers, assez étroitement circonscrit depuis *Moderato cantabile* à la blessure d'amour. Peintre de femmes instinctives, terrassées par la passion, et qui, une fois meurtries, aggravent leur plaie en facilitant l'infidélité ou en y assistant... Comme elle est loin de Colette, de sa santé, de son équilibre, de sa lucidité, de son goût de la vie, des bêtes, de la nature !<sup>1277</sup>

L'analyse de la journaliste du *Monde*, si elle porte sur deux œuvres dont elle scinde radicalement les diégèses en adéquation à l'image qu'elle se fait des deux autrices – à Colette l'hygiénisme, le chant de la vie et de la nature, l'ouverture au monde, à Duras le repli sur soi, le masochisme et la fascination de la destruction – s'inscrit dans une configuration sociale des représentations du féminin qui oppose succinctement la femme naturelle à l'hystérique.

---

<sup>1272</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>1273</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>1274</sup> *Ibid.*

<sup>1275</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>1276</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>1277</sup> *Ibid.*, p. 238. Note à la page 161.

De toute évidence, Marguerite Duras ne peut que craindre la réduction de son œuvre à cette dialectique infranchissable, qui est également une échelle de valeurs. Ces deux pôles de la littérature dite *féminine*, parce qu'ils ne sont qu'une projection sur l'œuvre d'un stigmaté social, nient de fait la singularité de tout texte écrit par une femme. Il n'y aurait de choix littéraire pour une femme qui écrit que comme ou contre le modèle colettien. Cette alternative dit également, de façon plus éclatante ici sous la plume d'une journaliste, ce que l'on attend d'une femme et de ses écrits.

La démarcation d'avec les femmes du passé est aussi la distinction d'avec celles du présent (voire du futur), celles qui constituent la « littérature féminine » romanesque, en plein essor éditorial à l'époque, celles qui, selon Duras, écrivent (sur) leur vie misérable de femme et de mère :

La littérature féminine va former ce terrain à partir duquel..., ce terrain romanesque, parce que les femmes sont encore dans le roman, pour la plupart - je ne parle pas pour moi, parce que je ne crois pas que ce soit des romans que je fais. Enfin, je vois chez les éditeurs, c'est ça qui prolifère [...]. L'homme est très rassuré quand une femme de H. L. M. qui a six gosses ne fait que parler de ça, de son H. L. M. et de ses six gosses.<sup>1278</sup>

Cet archétype de la romancière et du roman féminin joue comme un repoussoir à partir duquel Marguerite Duras évalue ses propres textes : d'abord parce que l'œuvre durassienne use du verbe écrire de façon intransitive alors que ces femmes écrivent *leurs vies*, d'autre part parce qu'elles s'illustrent, de manière conservatrice, dans le roman, alors que l'écrivaine s'exclut par définition de cette production. À ce double critère d'exclusion, le genre du texte et la définition de l'écriture, s'ajoutent deux stigmates traditionnellement attachés à la féminité : l'écriture de l'intime et celle de la maternité. Ces deux éléments sont intégrés dans le discours de Marguerite Duras sans réévaluation, ni revalorisation, contrairement aux théories différentialistes, et servent à disqualifier les textes qui en sont porteurs<sup>1279</sup>.

Alors que, par le passé, le modèle masculin jouait pour Duras en amont des productions de femmes, leur intimant un patron à respecter, celle-ci craint une « récupération<sup>1280</sup> » de la « littérature féminine » qui lui est contemporaine, par la critique masculine, en vue de refonder un autre modèle de féminité dans l'écriture. On voit ici comme l'écrivaine est éloignée des théories différentialistes et comme elle appréhende la féminité,

---

<sup>1278</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>1279</sup> C'est bien de disqualification dont il est question ici puisque l'essor de cette littérature, qualifié de « prolifération », implique la reproduction par plusieurs textes d'un même canevas. Or on sait que les phénomènes de masse, tout comme la réplique du même, sont par définition contraires à la définition de la littérature et de l'art en général (c'est cette tension qu'illustre par exemple le *Pop Art* dans les années 1960).

<sup>1280</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, op. cit., p. 161.

non comme un critère définitoire, mais comme une construction masculine qu'il s'agit de battre en brèche pour ne pas la refonder. Lors même qu'elle affirme n'avoir pas pu se dérober au phénomène de « singerie<sup>1281</sup> » qui consiste pour la femme qui écrit à « se déguise[r] en..., homme<sup>1282</sup> » afin d'obtenir légitimité et reconnaissance, elle fonde cette révélation sur une analogie de classe : « La bonne à tout faire qui va danser se déguise en bourgeoise. La femme qui écrit se déguise en... homme ». Elle pense ainsi les écrivaines en classe opprimée et non en parangon du féminin<sup>1283</sup>.

De même, c'est en fonction de cette compréhension des écrivaines, comme classe opprimée, qu'elle note à propos de la joie ressentie lors du succès de la pièce de Nathalie Sarraute, *Isma*, créée par Claude Régy en 1973 : « je me suis aperçue, à la dire à mes amis, que cette joie était *féminine*. [...] Nous ne sommes pas dans la concurrence puisque nous sommes dans l'opposition. [...] Ce sont les hommes qui tiennent le marché<sup>1284</sup> ». La féminité n'est donc pas un concept essentialiste pour Marguerite Duras mais bien un phénomène de classe, au sens marxiste. La lecture du *Capital*<sup>1285</sup>, ou tout du moins sa connaissance, irrigue d'ailleurs l'ensemble des positions durassiennes. Celles-ci invalident explicitement dans le premier entretien la définition d'une écriture féminine qui vaudrait pour les textes durassiens, comme d'une écriture féminine générique d'ailleurs.

Et si l'on se souvient de la dialectique différentielle déployée par Xavière Gauthier dans l'avant-propos, qui définissait la féminité par le manque, la folie, la subversion et la nature, force est de constater que Marguerite Duras ne souscrit, du moins dans le premier entretien, à aucune de ces composantes. Le manque textuel, nous l'avons vu, est peut-être celui de la désintoxication. La folie est le propre, non seulement des femmes, mais encore des enfants<sup>1286</sup>. La nature, quant à elle, est clairement désignée et stigmatisée par Marguerite Duras comme une construction masculine de la féminité<sup>1287</sup>, dans laquelle les textes de femmes sont enfermés. Marguerite Duras, comme les écrivaines de sa génération (Beauvoir, Rochefort, d'Eaubonne, etc.), porte encore la marque d'une littérature féminine entendue comme une catégorie critique péjorative, qu'elle dénonçait d'ailleurs explicitement en 1973 dans l'entretien publié dans *La Création étouffée*.

---

<sup>1281</sup> *Ibid.*, p. 38. Elle emploie le terme de « plagiat » (« plagiarism ») dans « An Interview with Marguerite Duras », *op. cit.*, p. 425.

<sup>1282</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 38.

<sup>1283</sup> *Ibid.*

<sup>1284</sup> *Ibid.*, p. 34. Nous soulignons.

<sup>1285</sup> Par exemple, la référence à la « loi de la plus-value » faite par Duras (*ibid.*, p. 30) est un des éléments primordiaux développés par Karl Marx dans le livre premier du *Capital*.

<sup>1286</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 49-50.

<sup>1287</sup> *Ibid.*, p. 38.

### 3. Le féminin organique

Néanmoins, considérant l'autre terme de la différence, les hommes sont bien pour Duras, dans une logique matérialiste, ces « paras » selon sa propre expression, ces « nostalgiques » des « champs de bataille » selon celle de Xavière Gauthier dans l'avant-propos. Événement notable, c'est en définissant la pensée masculine par le logocentrisme que Marguerite Duras semble basculer lisiblement dans le différentialisme – pour la seule et unique fois dans le premier entretien : « Eh bien, c'est que les gens s'aperçoivent que le discours théorique pur, ils en ont marre. Ça, c'est féminin, parce que j'essaye, c'est le discours organique, si vous voulez, puisque je n'ai pas de référence.<sup>1288</sup> » Le discours organique pensé comme une spécificité féminine vient alors s'opposer au discours théorique réputé masculin.

Cette affirmation fait écho aux déclarations que l'écrivaine avait faites sur mai 1968, publié dans l'ouvrage de Suzanne Horer et Jeanne Soquet, *La Création étouffée*, en 1973, d'ailleurs reproduites dans les entretiens en note de fin. Cette définition du discours masculin par sa propension à la théorisation y était subordonnée une fois de plus à une analyse matérialiste. L'homme, cet « imbécile théorique<sup>1289</sup> », y était sommé de se taire et de se ranger au « silence commun à tous les opprimés<sup>1290</sup> ». On ne peut alors que constater ce glissement du matérialisme au différentialisme puisque Duras remplace une opposition de classe - théorisation des oppresseurs vs silence des opprimés - par une opposition essentielle : celle qui dresse face à face une pensée masculine théorisante et une pensée féminine « organique ».

Sur cette distinction « organique » de la pensée féminine, Marguerite Duras ne fait aucun commentaire, alors que Xavière Gauthier l'assimile sans détour, et sans même questionner le terme, à l'expression d'une caractéristique féminine. Le féminin organique est le nœud gordien de ce premier entretien que les deux parleuses se refusent à trancher, chacune pour des motifs différents : Xavière Gauthier car il correspond à sa vision différentialiste, Marguerite Duras car il s'oppose clairement à l'analyse matérialiste. Il permet de saisir pourquoi Marguerite Duras avance que la connaissance de l'oppression chez la femme se fait « corporellement<sup>1291</sup> », contrairement au prolétaire, une fois encore sans aucun commentaire à ce sujet. Il permet également de comprendre pour quelle raison, au sujet de l'érotisme de ses œuvres, elle se range finalement, après avoir revendiqué une communauté d'écriture dans ce

---

<sup>1288</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>1289</sup> Suzanne HORER et Jeanne SOCQUET, *La Création étouffée*, *op. cit.*

<sup>1290</sup> *Ibid.*

<sup>1291</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 31.

domaine, à l'analyse différentialiste de Xavière Gauthier, dont l'*a priori* d'une différence corporelle entre hommes et femmes fonde une différence de vécu et donc d'écriture.

L'affirmation qui clôt le premier entretien sonne comme l'ambiguïté même de la démarche durassienne. « Je m'aperçois que, quand je parle de moi, je parle d'une femme »<sup>1292</sup>, commente l'écrivaine, dans l'ambiguïté la plus absolue. Car la lecture de cette assertion ne peut être que double. À la simple prise de conscience de la sexuation du sujet parlant s'ajoute une éventuelle révélation d'un « point de vue de femme » qui jouerait dans la prise de parole et l'écriture, sans que l'on puisse trancher entre l'une ou l'autre interprétations. Cette ambiguïté, si elle est constitutive d'un mode de pensée durassien, se double dans le premier entretien d'une défiance perceptible de l'écrivaine face aux théories différentialistes de Xavière Gauthier.

#### 4. La folle du logis

Les quatre entretiens suivants, dont la cohérence géographique et temporelle apparaît clairement, se distinguent du premier par le changement de tonalité du discours qui se fait plus amical, plus confiant, à mesure que la fréquentation quotidienne des parleuses dans la maison de campagne de Neauphle-Le-Château tisse entre elles les liens de l'intimité. Cette évolution du contexte de communication s'accompagne également d'un changement de perspective : Xavière Gauthier s'attache à interroger l'œuvre de Duras sous une multiplicité d'angles qui ne la confronte plus nécessairement à la question du féminin et du masculin. En retour, Marguerite Duras laisse poindre de plus en plus librement au détour des pages sa conception des deux sexes qui oriente à la fois ses choix textuels, cinématographiques, et sa perception du réel.

Elle revient par exemple sur un des sujets cruciaux du premier entretien, la situation des artistes femmes, en évoquant, dès le second entretien, la misogynie<sup>1293</sup> qu'elle attire tout particulièrement en tant que femme de lettres dont les textes sont avant-gardistes et, dans le troisième, l'escroquerie dont elle a été victime pour *Hiroshima, mon amour* qu'elle impute, non pas à la situation particulière de la néophyte cinématographique qu'elle était alors, mais au fait d'être une femme<sup>1294</sup>. Le discours a donc clairement évolué. Au-delà de ces anecdotes, qui pourtant en disent long sur la situation des créatrices, l'univers durassien s'érige progressivement dans ces échanges sur une dialectique fondamentale qui associe la femme et le féminin à la passivité, l'homme et le masculin à l'activité. En effet, du même pôle relèvent

---

<sup>1292</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>1293</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>1294</sup> *Ibid.*, p. 81.

la féminité, la passivité et l'imagination, alors que le masculin est connoté par l'activité, et plus particulièrement l'activité de raison (« réfléchir », « résoudre », « philosopher »).

Notre objet n'est pas ici de trancher le débat qui ferait de l'imagination un état actif ou passif mais bien plus de noter que la « folle du logis<sup>1295</sup> » est liée, chez Duras, à un état de passivité perçu comme proprement féminin par opposition à un état actif de raisonnement proprement masculin. L'expression que nous empruntons à Nicolas Malebranche permet de saisir la revalorisation qu'opère la pensée durassienne puisque dans le second livre de *De la recherche de la vérité* consacré à l'imagination, le philosophe a réservé un sous-chapitre à la question « de l'imagination des femmes » au cours duquel il argue de l'incapacité des femmes à l'abstraction et au raisonnement, à cause de la délicatesse des fibres de leur cerveau<sup>1296</sup>.

De plus, la formule de Malebranche agrège l'imagination à la folie, par une personnification toute féminine car la « folle du logis » est bien évidemment dérivée de la « fée du logis ». On sait que ce que nomme, par euphémisme, « maladie » l'écrivaine lors des échanges est un thème récurrent dans ses œuvres, souvent associée aux personnages féminins. La folie est le propre des enfants et des femmes, affirmait-elle dans le premier entretien. Or l'ensemble des échanges laisse apparaître le lien qui existe pour elle entre la folie, ou plus exactement ce que l'on nomme comme tel, et la création, la parole *féminine*.

Ainsi dans le premier entretien de mai 1973, elle confie que la peur de la folie, « cet épouvantail qu'on a dressé devant [elle], durant toute [sa] vie<sup>1297</sup> » – les hommes surtout –, accompagne toujours son travail créatif. Elle reprend cette confiance dans le dernier entretien en la complétant : « il y avait une sorte de langage, à mon propos, les gens font pas assez attention à ça, pour un oui, un non, on me disait : “T'es vraiment folle, alors”, “T'es encore plus folle qu'on ne le pense”, “Tu devrais faire attention, t'es vraiment dingue”, “Oh, toi, toi, tu es folle, alors tais-toi”...<sup>1298</sup> » Or les deux occurrences de cette même confiance surviennent dans des contextes identiques, lorsque l'échange en vient au processus créatif qui s'accompagne d'une passivité ou qui est suivi d'une dépossession de l'écrit, ce que traduit l'oubli du contenu de ses propres textes par Duras. Qu'il s'agisse de la passivité réceptive de l'autrice lors de « cette expérience [qu'elle] laisse faire », « qui s'opère<sup>1299</sup> », ou de l'amnésie partielle qui suit la publication des textes, le champ sémantique qui précède ou qui suit la confiance est le même : le blanc, le vide.

---

<sup>1295</sup> Nicolas MALEBRANCHE, *De la recherche de la vérité, De l'imagination*, tome 2, Vrin, « Bibliothèque des Textes Philosophiques – Poche ».

<sup>1296</sup> *Ibid.*, Chapitre I de la deuxième Partie.

<sup>1297</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>1298</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>1299</sup> *Ibid.*, p. 19.



Si l'on en revient à l'étymologie de la folie<sup>1300</sup>, du latin follis « soufflet pour le feu » et « ballon gonflé d'air », c'est bien le vide, l'air qui emplit le contenant qui est mis en valeur ; c'est aussi le souffle de l'inspiration bien évidemment. Ce que le langage des autres appelle « folie » est en fait l'extrême du processus créatif tel quel le ressent encore Duras à l'époque de l'entretien car la peur de la folie s'y conjugue alors au présent. Xavière Gauthier raconte ainsi, dans les notes en marge, l'échange privé qui a suivi le dernier dialogue enregistré. Dans le jardin, l'écrivaine lui aurait demandé : « Tu me prends pour une malade mentale, non ? », ce à quoi Xavière Gauthier répondit avec beaucoup d'humour « Tu es folle ?<sup>1301</sup> ». Or cette expérience personnelle est avant tout, pour Marguerite Duras, une expérience féminine.

Nous pourrions tenter de résumer l'adéquation opérée par Marguerite Duras en recourant au syllogisme suivant : la folie est le propre des femmes (et des enfants), la folie est l'extrême du processus créatif, donc la folie est le propre du processus créatif des femmes, poussé en son extrême. C'est dans cette logique implicite, qu'au détour d'un entretien, elle résume l'essai fondateur de Michelet sur *La Sorcière* évoquant le « sexocide<sup>1302</sup> » des femmes :

[Michelet] disait que dans le haut Moyen Age les femmes étaient seules dans leurs fermes, dans la forêt, pendant que le seigneur était à la guerre - chaque fois que je peux, je cite cette histoire, je la trouve sublime - et qu'elles s'ennuyaient profondément, dans leurs fermes, seules, et qu'elles avaient faim, lui était aux croisades ou à la guerre du Seigneur, et que c'est comme ça qu'elles ont commencé à parler, seules, aux renards et aux écureuils, aux oiseaux, aux arbres, et que, quand le mari revenait, elle continuait, ça je l'ajoute, sans ça on se serait aperçu de rien, mais c'est les hommes qui les ont trouvées parlant seules dans la forêt. [...] Voilà, et on les a brûlées. Pour arrêter, endiguer la folie, endiguer la parole féminine.<sup>1303</sup>

La sorcière est donc loin de l'être maléfique aux pouvoirs occultes ; elle est la femme, qui, poussée par le manque (de l'autre, de nourriture), se met à parler seule. Elle est la *parleuse*, celle dont le lyrisme est qualifié de folie. Cette figure de la sorcière sera reprise par la suite dans les créations de femmes comme une figure mythique de la parole féminine entravée. Il n'est pas anodin d'ailleurs que trois ans après ces entretiens, une revue féministe soit fondée sous le titre de *Sorcières* par celle qui converse alors avec Marguerite Duras, Xavière Gauthier.

« Je fais mes livres avec les autres. Ce qui est un peu bizarre, c'est cette transformation que ça subit peut-être, ce son que ça rend quand ça passe par moi [...] je suis peut-être une

---

<sup>1300</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, p. 1387.

<sup>1301</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses, op. cit.*, p. 241. Note à la page 200.

<sup>1302</sup> Nous empruntons ce terme à Françoise D'EAUBONNE, *Le Sexocide des sorcières : fantasme et réalité*, L'Esprit frappeur, 1999.

<sup>1303</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses, op. cit.*, p. 163-164.

chambre d'écho »<sup>1304</sup>, ainsi se clôt le cinquième et dernier entretien. Traversée par le son du monde qu'elle modifie pour en faire une œuvre, Duras définit sa propre activité créatrice par la passivité et la réceptivité, associées comme nous l'avons vu à la folie. La chambre d'écho les inscrit dans le domaine de l'intériorité. En amalgamant cette définition spécifique au processus créatif tel que l'expérimente Duras et la vision du féminin et du masculin selon l'écrivaine, on obtient ainsi par réduction une définition de l'écriture féminine : discours organique, charnel, qui prend naissance dans l'intériorité et résulte d'un état de passivité et de réceptivité dont le processus poussé à l'extrême est appelé folie.

## 5. De la désobéissance civile et littéraire

La démarche durassienne s'érige, comme nous l'apprend le second entretien, sur un « désespoir politique immense<sup>1305</sup> ». De celui-ci procède le refus d'user d'une rhétorique révolutionnaire – puisque cette dernière participe d'un système qu'elle tend à dénoncer. Cette position est concentrée dans le dernier entretien par une formule lapidaire : « non seulement je désespère de la société, mais je désespère de la révolution<sup>1306</sup> ». La première et seule action subversive pour Duras devient alors, avant l'action « politique », le refus passif : « je rêve d'un programme politique entièrement négatif<sup>1307</sup> », commente-t-elle. Ce refus passif, à n'en pas douter, est le propre de l'enfant, de la femme, et constitue leur force.

La dialectique d'un féminin passif et d'un masculin acteur se complète ici par l'opposition entre subversion passive et action révolutionnaire. La politique masculine, dont le marxisme n'est pour Duras qu'un avatar, se définit donc par l'action révolutionnaire aporétique puisqu'elle ne fait que reproduire l'ordre du même. À celle-ci, l'écrivaine oppose une politique féminine qui prendrait forme dans le refus passif, le refus d'agir justement, entraînant une paralysie de la société et du pouvoir, en vue de sa refondation. Si le refus passif a pour objectif de consacrer la mort de la société, déjà effective selon Marguerite Duras, il est aussi une prise de décision consciente qui relève de la stratégie politique. La conscience de l'oppression, mêlée à la désillusion révolutionnaire, ne peut mener qu'au refus du passage à l'acte, ce refus que Marguerite Duras nomme « passivité *avertie*<sup>1308</sup> ».

Cet appel à la désobéissance civile est donc l'exacte réplique de la « non-violence active » prônée par Mohandas Karamchand Gandhi en Afrique du Sud au début du siècle dernier pour s'opposer aux lois discriminatoires. « Ne payez pas votre téléphone, volez dans

---

<sup>1304</sup> *Ibid.*, p. 217-218.

<sup>1305</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>1306</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>1307</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>1308</sup> *Ibid.*, p. 146-147.

les magasins, n'achetez plus d'automobiles, ne votez plus, ne payez plus vos impôts<sup>1309</sup> », telle est la prescription durassienne de la désobéissance civile. La passivité avertie se traduit non seulement par la non-coopération au système en place – ne pas consommer, voter – mais également par l'infraction à la loi – ne pas payer, voler – ce qui la distingue de la simple délinquance et lui donne une visée politique. Cette désobéissance est à l'image de celle de Gandhi lorsqu'il appelait par exemple, le 6 avril 1919, le peuple à manifester publiquement dans tout le pays en cessant toute activité ou encore de celle des contribuables américains, dans les années 1960, qui, pour manifester contre la guerre au Vietnam, refusèrent de payer leurs impôts et envoyèrent au gouvernement une copie de *La Désobéissance civile* de Henri David Thoreau à la place de leur déclaration fiscale.

Car les trois démarches – celle de Gandhi, celle des pacifistes américains que Duras désigne comme « une politique silencieuse, gestuelle plutôt, qui est parfaite »<sup>1310</sup>, celle rêvée par l'écrivaine elle-même – tirent leur dessein de ce texte fondateur de Henri David Thoreau qui prônait en 1849 la résistance passive pour manifester son désaccord face à la politique de l'État et narrait comment il avait refusé de payer la taxe destinée à financer la guerre contre le Mexique. La politique durassienne peut d'ailleurs se comprendre à l'aune d'un essai publié un an avant les entretiens par Hannah Arendt, en 1972, qui repartait de la lecture de Thoreau, « La désobéissance civile<sup>1311</sup> ». Que cette source soit directe – car le texte de Thoreau bénéficie d'une nouvelle traduction française en 1965<sup>1312</sup> – ou indirecte – puisque Duras ne fait référence qu'à la désobéissance civile américaine, omettant l'essai de Thoreau comme celui d'Arendt – elle inscrit l'approche politique durassienne dans une généalogie qui n'est ni matrilinéaire ni féminine.

L'écrivaine procède une fois encore par glissement syllogistique en amalgamant la passivité *féminine* à la désobéissance civile pour initier une politique féminine subversive. En miroir, c'est bien évidemment, la stratégie féministe déployée depuis la fin des années 1960 que Marguerite Duras stigmatise comme relevant d'une politique masculine, par le militantisme dont font preuve les féministes de la deuxième vague. Il n'y a d'ailleurs rien de surprenant dans la correspondance établie par Duras entre le militantisme et le masculin, si

---

<sup>1309</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>1310</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>1311</sup> Hannah ARENDT, « La désobéissance civile », in *Du mensonge à la violence, essais de politique contemporaine*, Paris, Calmann-Lévy, 1972, p. 57-109.

<sup>1312</sup> Henry David THOREAU, *Journal d'un homme libre. Walden (extraits) et Du devoir de désobéissance civile* ["On the duty of civil disobedience". Traduction de Geneviève Brallion-Zeude. Introduction d'Oscar Cargill.], Paris, Seghers, 1965.

l'on se réfère à l'étymologie du terme *militar*<sup>1313</sup>, emprunté au latin *militare* dérivé de *miles, itis* « le soldat, le militaire », et que l'on se souvient que l'écrivaine voit en tout homme un « para ». Le militant est donc par définition celui qui combat, qui lutte dans une logique guerrière toute masculine, de surcroît révolutionnaire puisque le sens plus courant d'« agir pour une cause, notamment pour une conviction politique » est apparu sous la Révolution française en 1794.

On sait maintenant que la logique belliciste et la logique révolutionnaire sont aux antipodes du programme politique durassien. Si la passivité est à l'origine de la démarche féministe, selon Duras, par le refus qu'elle implique, elle ne saurait qu'entrer en contradiction avec elle-même lorsqu'elle recourt au militantisme, parce qu'il est passage à l'acte révolutionnaire, lutte *masculine* et isolement au sein d'un groupe<sup>1314</sup>. Or l'isolement est, selon l'écrivaine, le propre de la situation de la majorité des femmes à cause des travaux domestiques dont elles sont chargées par exemple. Cette exclusion du tissu social leur enlève l'espoir de toute incidence politique. Le militantisme féministe, parce que celui-ci est, par choix, résolument féminin dans les années 1970, contribue donc, selon Duras, à reproduire l'ordre du même, c'est-à-dire de l'exclusion des femmes du social. Le refus de la mixité constitue à cet égard un danger, car il est perçu comme une ségrégation, alors que la désobéissance civile, cette politique féminine nouvelle, ne peut se nouer que dans l'espace public de la mixité, au sein duquel les femmes doivent initier la subversion.

En faisant connaître leur spécificité et en affirmant cette force aux yeux de tous, les femmes trouveraient dans l'affirmation de la désobéissance civile un mode d'accès privilégié à la connaissance d'elles-mêmes. De façon cohérente, Marguerite Duras utilise la même série sémantique pour le processus politique et pour le processus créatif en les associant au féminin. La passivité, dont nous avons vu qu'elle prend la forme de la réceptivité créatrice de la chambre d'écho dans le domaine artistique, devient ici inaugurale d'une subversion féminine qui a pour tâche de se dire. L'œuvre comme la parole féminine insoumise n'ont d'utilité, de valeur et de portée, selon Duras, que dans la circulation<sup>1315</sup>. Rien ne sert de dire si l'on est pas entendu.

De la même façon que l'écrivaine conçoit l'œuvre publiée comme appartenant de plein droit au domaine public, laissant chacun la citer sans mention d'origine, elle pense la conduite politique des femmes dans la mixité du domaine public comme la circulation d'un exemple

---

<sup>1313</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, p. 2109.

<sup>1314</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses, op. cit.*, p. 149.

<sup>1315</sup> *Ibid.*, p. 196.

accessible à tous. La parenté entre l'œuvre artistique et l'action politique ne s'arrête d'ailleurs pas à cette commune conception mais elle explique l'importance de l'autre, le lecteur ou l'homme, dans le dispositif de pensée durassien. En effet, s'il est une incompréhension indépassable<sup>1316</sup> entre les hommes et les femmes, ceux-ci n'en sont pas moins aptes à saisir, non le contenu du discours des femmes mais sa forme, c'est-à-dire le refus.

Si parole de femme il y a, elle doit être pour Duras l'expression de cette force que constitue le refus passif et non d'une particularité corporelle. Reprenant alors l'alphabet de la désobéissance civile comme inaugurale d'une politique féminine, la circulation de cette puissance spécifiquement féminine – d'abord écrite sur les murs – est mise en parallèle avec... la publication des œuvres de femmes. La subversion politique, comme l'écrit littéraire, tous deux féminins, se disent à l'extérieur, dans le domaine public de l'Autre au sein duquel les femmes ont toujours été interdites. Si l'on ne peut en comprendre le sens, on en saisit cependant la forme qui est un profond refus de l'ordre existant. L'écrit est une parole subversive qui se dévoile et s'affirme au monde, une désobéissance littéraire.

#### **D. Hélène Cixous, « Le rire de la méduse », 1975**

En 1975, paraît « Le rire de la Méduse » d'Hélène Cixous dans la revue *L'Arc*<sup>1317</sup> consacrée, pour sa soixante-et-unième parution, et pour la première fois à une femme, à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes ». Écrivaine – elle publie chez Grasset depuis 1967 – et universitaire, Hélène Cixous enseigne à Vincennes ; elle vient d'y créer en 1974 le doctorat d'études féminines. Au sein d'un numéro d'hommage à la lutte, devenue féministe, de Simone de Beauvoir, prend place un texte qui est reçu comme le manifeste d'une nouvelle mouvance littéraire : l'écriture *féminine*. La même année, Hélène Cixous inaugure avec Catherine Clément la série « Féminin futur » avec un recueil composé de leurs propres textes, rassemblés sous le titre *La Jeune Née*. Hélène Cixous y donne alors « Sorties<sup>1318</sup> » qui reprend des passages du « Rire », à la manière d'« une sorte d'extension, d'expansion du premier

---

<sup>1316</sup> *Ibid.*, p. 73, « X.G. – Parce qu'ils sont dans une incompréhension, finalement, d'un monde de femmes? / M.D. – Oui, c'est étanche ; on se trimbale comme ça ensemble, mais il y a des parois entre eux et nous ».

<sup>1317</sup> On consultera pour une présentation synthétique de cette revue, Martine REID, « À propos du *Rire de la Méduse* », in *Méduse en Sorbonne*, Frédéric REGARD (dir.), Journée organisée par l'Université de Paris IV, le Centre Dona i Literatura de l'Université de Barcelone et l'équipe d'accueil VALE (EA 4085) le 23/10/2010, actes mis en ligne le 27/11/2011 sur le site e-sorbonne, p. 3.

<sup>1318</sup> HÉLÈNE CIXOUS, « Sorties », in HÉLÈNE CIXOUS et CATHERINE CLÉMENT, *La Jeune née*, Paris, Union générale d'éditions, 1975, p. 115-246.

texte<sup>1319</sup> ». La cohérence des deux textes est telle qu'ils ont d'ailleurs fait l'objet d'une réédition récente en volume sous le titre *Le Rire de la Méduse et autres ironies*.

### 1. « Je croyais à la prédiction de Rimbaud, naturellement »

Radicalement étrangère à l'entreprise littéraire beauvoirienne, l'écriture féminine, telle qu'elle est définie par Hélène Cixous dans « Le rire de la Méduse » n'est pas, comme nous l'avons précédemment démontré<sup>1320</sup>, étrangère à la lecture du *Deuxième Sexe* : c'est ce qui justifie d'ailleurs la présence de cet opus au sein de la livraison. « Le rire de la Méduse » procède en effet d'une relecture critique du *Deuxième sexe*, du moins d'une fraction de l'essai, à laquelle le texte répond, et à partir duquel se construit le manifeste littéraire. Le geste cixousien<sup>1321</sup> contredit la fin du *Deuxième sexe*, les deux textes se comprenant eux-mêmes comme des réponses à un hypotexte fondateur : la lettre de Rimbaud à son ami poète Paul Demeny, le 15 mai 1871, dite « Lettre du Voyant ».

Rimbaud y fait en effet cette prophétie restée célèbre à propos de l'entrée des femmes en poésie :

Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, l'homme, – jusqu'ici abominable, – lui ayant donné son envol, elle sera poète, elle aussi ! La femme trouvera de l'inconnu ! Ses mondes d'idées différeront-ils des nôtres ? – Elle trouvera des choses étranges, insondables, repoussantes, délicieuses ; nous les prendrons, nous les comprendrons.

Le poète voyant anticipe ainsi que la libération sociale des femmes s'accompagnera nécessairement de leur entrée en poésie. Mais à ce principe qui pourrait sembler logique – la levée de l'esclavage s'accompagnant d'un accès à toutes les activités sociales – s'ajoute un second principe, celui de la mise en question, et de l'affirmation, d'une différence de la femme par rapport à l'homme : l'innovation littéraire passerait ainsi par l'inscription poétique des « mondes d'idées » de la femme, c'est-à-dire de la féminité.

On l'a vu, c'est à cette prophétie que Simone de Beauvoir donne la réplique à la fin du *Deuxième sexe*. Comme Rimbaud, et d'ailleurs comme Hélène Cixous, Beauvoir ignore les femmes qui, malgré « l'infini servage », ont réussi à faire œuvre. Pour Beauvoir, la femme n'est certes pas totalement absente en littérature, mais elle y est inférieure à l'homme, elle l'a été de tous temps, et le sera jusqu'à ce que l'égalité soit acquise entre les sexes. Or l'égalité

<sup>1319</sup> Martine REID, « À propos du *Rire de la Méduse* », art. cit., p. 11.

<sup>1320</sup> Voir « Le problème du féminin » dans le chapitre consacré en première partie à Simone de Beauvoir.

<sup>1321</sup> On pourra également consulter pour une interprétation sensiblement différente Martine REID, « En-corps, brèves observations sur le manifeste d'Hélène Cixous », in par Andrea Oberhuber (dir.), « Polygraphies du corps dans le roman de femme contemporain », *Tangence*, n° 103, 4<sup>e</sup> trimestre 2013, p. 21-23.

passé nécessairement par l'assimilation, c'est-à-dire par un devenir similaire de la femme à l'homme. Voici ce que Beauvoir répond donc un peu moins d'un siècle plus tard à la prophétie rimbaldienne :

Il n'est pas sûr que ses « mondes d'idées » soient différents de ceux des hommes puisque *c'est en s'assimilant à eux qu'elle s'affranchira* ; pour savoir dans quelle mesure elle demeurera singulière, dans quelle mesure ces singularités garderont de l'importance, il faudrait se hasarder à des anticipations bien hardies.<sup>1322</sup>

« Il est urgent d'anticiper » lui répond en négatif et vingt-cinq ans plus tard « Le rire de la Méduse ». « Je croyais à la prédiction de Rimbaud, naturellement<sup>1323</sup> », prend le soin de préciser Hélène Cixous au détour de l'introduction qu'elle a donnée à la réédition du « Rire ». En ayant recours également à la prophétie – « Je parlerai de l'écriture féminine : *de ce qu'elle fera* » – Hélène Cixous actualise donc l'idée et la forme rimbaldienne mais en les doublant d'une visée performative. Programmant l'écriture féminine, elle la fait advenir.

Pour la première fois, une femme devenue poète, au moment même où un mouvement des femmes en partie mondial est en train de desserrer l'emprise de l'oppression sur les femmes, appelle les femmes à écrire et la femme à s'écrire, c'est-à-dire à écrire la féminité comprise comme inscription de la différence sexuelle. Son texte en est lui-même exemplaire. Cixous retisse ainsi, tout autant qu'elle réalise, l'innovation au féminin. Si, sous la plume de Rimbaud, le poète est, à l'instar de Prométhée, un « voleur de feu », pour Cixous, « *[v]oler*, c'est le geste de la femme<sup>1324</sup> », dans une triple acception signifiante : voler, c'est d'abord dérober dans un monde qui n'est pas le sien, passer au dessus ou à travers, et faire voler en éclats les conventions, le système symbolique et l'histoire. En 1871, Rimbaud décide « [e]n attendant, [de] demand[er] aux poètes [hommes] du nouveau », en 1975, Cixous, explicitement, s'adresse aux femmes, prescrivant à la femme de s'écrire, « parce que c'est l'invention d'une écriture *neuve*<sup>1325</sup> ». Si Rimbaud se dit « voyant », Cixous se veut à son tour « visionnaire<sup>1326</sup> ».

## 2. De la différence sexuelle

Tout « Le Rire de la Méduse » se déploie alors dans une tension qui reste irréductible. L'autrice, dès la première page, ne laisse aucun doute sur le fait que la femme en tant que type

---

<sup>1322</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II*, op. cit., p. 641, nous soulignons.

<sup>1323</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, op. cit., p. 26.

<sup>1324</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », op. cit., p. 49 en italiques dans le texte.

<sup>1325</sup> *Ibid.*, p. 43 en italiques dans le texte.

<sup>1326</sup> Hélène CIXOUS, « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », op. cit., p. 487.

n'existe pas : « il n'y a pas », écrit-elle, « une femme générale, une femme type<sup>1327</sup> ». Néanmoins, pour trouver, selon la formule rimbaldienne, de l'inconnu et mener ainsi à bien la révolution poétique et politique, il faut nécessairement prendre le « risque d'être femme<sup>1328</sup> ». « La femme est morte, vive la femme » signe le texte cixousien réaffirmant la femme en tant que sujet universel. S'« il faut tuer la fausse femme qui empêche la vivante de respirer<sup>1329</sup> », le texte se donne néanmoins pour visée de rendre souffle à la vivante, et à ce que les femmes ont en commun. S'« il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme et fasse venir les femmes à l'écriture<sup>1330</sup> », c'est donc que cette femme existe bel et bien en chacune. Le projet littéraire ne se laisse pas limiter à l'entrée des femmes dans la pratique littéraire, il se résume par l'inscription textuelle de la femme, de la féminité et de la différence sexuelle au sein des textes produits par les femmes.

Entre usages français et usage anglais, Anne Emmanuelle Berger a proposé dès 2008 une synthèse et une histoire de l'emploi de l'idiome « différence sexuelle<sup>1331</sup> ». Commencant par Freud et la psychanalyse, elle rappelle que les travaux de ce dernier visaient d'une part la variété des comportements sexuels et d'autre part la différence entre les sexes ou les genres (non du point de vue biologique mais de celui de l'inconscient). Hélène Cixous discute cette conception de la différence sexuelle dans « Le rire de la Méduse » mais également dans *La Jeune Née*. Tel qu'elle le développe dans ce dernier texte, le féminin et le masculin ne se superposent pas aux sexes sociaux<sup>1332</sup> femme et homme, ni aux sexes anatomiques. Refusant chez Freud ce qu'elle considère comme un essentialisme, elle affirme néanmoins qu'il existe des « conséquences psychologiques de la différence entre les sexes<sup>1333</sup> ». La différence sexuelle existe alors dans l'économie pulsionnelle et la jouissance des femmes qui diffèrent de celles des hommes, et *vice et versa*.

Si Hélène Cixous, comme Jacques Derrida, choisit de penser de façon critique l'héritage et ainsi de déconstruire la « sexualité<sup>1334</sup> », elle n'envisage jamais de se séparer de la masculinité et de la féminité, quitte à songer à un monde futur, où « [l]a différence serait un

---

<sup>1327</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 39.

<sup>1328</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>1329</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>1330</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>1331</sup> Anne Emmanuelle BERGER, « Les fins d'un idiome ou la différence sexuelle en traduction » [2010], in *Le Grand Théâtre du genre : identités, sexualités et féminisme en Amérique*, Paris, Belin, 2013, p. 151-177. Une première version de cet essai a paru dans *Théorie Littérature Enseignement*, n° spécial « Traduction, Traductions » (Paris, PUV, 2008, p. 153-164).

<sup>1332</sup> Hélène Cixous emploie l'expression « "sexes" déterminés socialement » dans *La Jeune née*, *op. cit.*, p. 148.

<sup>1333</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>1334</sup> Cité par Anne-Emmanuelle BERGER, *Le Grand Théâtre du genre*, *op. cit.*, p. 163.



bouquet de différences nouvelles<sup>1335</sup> ». Selon Anne Emmanuelle Berger, c'est, par la différence sexuelle, la dissémination derridienne qui est en jeu et non « la fixité catégorielle d'un rassemblement de traits<sup>1336</sup> ». Au contraire, Geneviève Fraisse voit dans la différence *sexuelle* de Cixous (et d'Irigaray) une définition de la différence *des sexes*, « l'affirmation ontologique ou psychologique d'une différence, le point de départ d'une philosophie du féminin.<sup>1337</sup> » Les deux interprétations nous semblent ici illustrer au mieux la tension irréductible dans laquelle s'écrit le manifeste cixousien, et que contient déjà l'étymologie du terme *différence*, à la fois « caractère qui distingue une chose d'une autre<sup>1338</sup> » et « dispersion », selon que l'on porte l'accent sur le résultat ou sur le procès.

La nécessité de l'inscription textuelle de la différence sexuelle se comprend alors au regard de l'hégémonie du phallogentrisme. Recourant au vocabulaire de la psychanalyse, l'absence symbolique et donc culturelle des femmes est conçue dans « Le rire de la Méduse » comme un refoulement, c'est-à-dire comme le résultat d'une « opération psychique par laquelle le sujet [collectif ici] repousse ou maintient dans l'inconscient<sup>1339</sup> » les femmes considérées comme un interdit. Le phallogentrisme, tendance de la psychanalyse privilégiant le rapport au phallus dans la conception de la sexualité féminine, permet alors de penser l'ensemble du symbolique. Le phallogentrisme occupe non le devant de la scène, il est la scène elle-même ainsi que le décor et les acteurs : il est un « (faux) théâtre », expression que l'on trouve au moins à deux reprises dans *La Jeune Née*<sup>1340</sup>. Hélène Cixous précise d'ailleurs l'importance de l'interrogation de la scène spéculaire dans son travail textuel<sup>1341</sup>.

« Le rire de la Méduse » insiste cependant tout autant sur la femme que sur la différence sexuelle : « il faut que la femme écrive (de) la femme » revient à plusieurs reprises dans l'ensemble des sept mouvements qui constituent le texte. Les premiers éléments d'indéfinition de la femme sont la sexualité et l'inconscient, autant d'éléments du corps. Or comme le résume Diane Lamoureux dans l'article « Féminisme<sup>1342</sup> » du *Dictionnaire du Corps*, le corps est au centre du développement du féminisme de la deuxième vague, et ce de façon d'ailleurs internationale, notamment comme contre-pied de leur assimilation et de leur assignation corporelle. « Le rire de la Méduse » est en ce sens le retournement symbolique de

<sup>1335</sup> Hélène CIXOUS et Catherine CLEMENT, *La Jeune née*, *op. cit.*, p. 153.

<sup>1336</sup> Anne-Emmanuelle BERGER, *Le Grand Théâtre du genre*, *op. cit.*, p. 164.

<sup>1337</sup> Geneviève FRAISSE, *La Différence des sexes*, Paris, Presses universitaires de France, 1996, p. 45.

<sup>1338</sup> « Différence », in *Dictionnaire historique de la langue française*, *op. cit.*, p. 1027 *sqq.*

<sup>1339</sup> *Lar. Méd.* t. 3 1972, cité par le Trésor de la langue française en ligne.

<sup>1340</sup> Hélène CIXOUS et Catherine CLEMENT, *La Jeune née*, *op. cit.*, p. 152 et 153.

<sup>1341</sup> Hélène CIXOUS, « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », *op. cit.*, p. 487.

<sup>1342</sup> Diane LAMOUREUX, « Féminisme », *Dictionnaire du corps*, Michela Marzano (dir.), Paris, PUF, 2007, p. 384-387.

l'assignation à résidence corporelle et sous certains aspects de l'ancien anathème « tota mulier in utero », toute la femme est dans sa matrice. Il y est ainsi question d'écrire « nos sextes<sup>1343</sup> ».

### 3. « Rendre justice à Méduse »

« [R]endre justice à Méduse<sup>1344</sup> », tel est le projet qui guidait Hélène Cixous au moment de l'écriture du « Rire », rendre justice du meurtre perpétré par Persée qui constitue le point fixe d'un mythe par ailleurs fluctuant. Comme le retrace le *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine* de Pierre Grimal, le mythe de Méduse évolue dans le temps et est réinvesti par chaque époque. Née de deux divinités marines, Phorcys et Ceto, elle est une des trois Gorgones. Sœur de Sthéno et Euryalé, Méduse est la seule à être mortelle. À l'origine monstrueuse, Méduse porte de grosses défenses de sanglier, des mains de bronze et des ailes d'or, mais surtout sa chevelure est constituée de serpents. Son regard pétrifie quiconque lui fait face. Elle s'unit à Poséidon et de cette union, au moment du meurtre de Méduse, naissent Pégase et Chrysaor. Persée la décapite, se servant de son bouclier comme un miroir pour éviter son regard. Athéna utilise ensuite la tête de Méduse, en la plaçant au centre de son égide pour pétrifier ses adversaires. Persée en recueille, quant à lui, le sang aux propriétés magiques.

Par la suite, on dépeint Méduse en jeune mortelle d'une grande beauté, soit trop orgueilleuse de sa chevelure, soit violée par Poséidon dans l'un des temples d'Athéna. La déesse aurait alors choisi de punir la victime en la métamorphosant. Mais dans « Le rire », Hélène Cixous ne réinvestit en fait aucun des éléments originels du mythe si ce n'est justement la référence à Persée : Martine Reid a en ce sens raison d'affirmer que « Cixous défait la tradition bien plus encore qu'elle ne la conteste.<sup>1345</sup> » Hélène Cixous re-sémantise en effet Méduse, pour en faire *la* femme du point de vue symbolique.

Entre alors en jeu sa lecture de Freud et notamment de « Das Medusenhaupt », « La tête de Méduse », court texte écrit en 1922 mais publié à titre posthume en 1940<sup>1346</sup>. Pour Freud, la tête de Méduse est une figure symbolique du sexe féminin, probablement maternel, la chevelure de serpent figurant les poils pubiens. Cette chevelure a une autre valeur, celle de l'intégration de symboles phalliques qui atténue, toujours selon Freud, la peur de la castration. Passant en effet de l'effet produit par Méduse, à la décapitation mise en œuvre par Persée, la

---

<sup>1343</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 47.

<sup>1344</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 23.

<sup>1345</sup> Martine REID, « À propos du Rire de la Méduse », *art. cit.*, p. 8.

<sup>1346</sup> Sigmund FREUD, « Das Medusenhaupt », *Gesammelte Werke*, 1941, t. XVII, p. 47.

décapitation de la Méduse équivaut, pour Freud, à la castration de la mère. Par distorsion du mythe originel<sup>1347</sup>, la peur de la Méduse est donc la peur de la castration, et la pétrification, une érection rassurante.

Brigitte Weltman Aron a montré dans « Il y a de la différence » comment Hélène Cixous reprend, dans *La Venue à l'écriture*, la conférence de Freud sur la féminité, pour la détourner. Dans « Le rire », l'hypotexte freudien est signalé par la reprise d'un terme rare, « apotrope », qui signifie « qui sert à détourner la fureur des divinités ». Freud écrit ainsi que « l'exhibition des organes génitaux est encore connue par ailleurs comme acte *apotropique* » et que « Le membre viril érigé sert lui aussi d'*apotropaion* », alors que Cixous, reprenant le mythe de Méduse et convoquant son meurtrier, interpelle la femme destinataire du texte en ces termes : « Regarde, les Persées tremblants avancer vers nous bardés d'apotropes, à reculons !<sup>1348</sup> »

À Freud, comme à la psychanalyse qui fait de la peur de la castration son pivot phallogénique, Hélène Cixous répond, qu'« Il suffit qu'on regarde la méduse en face pour la voir : et elle n'est pas mortelle. Elle est belle et elle rit.<sup>1349</sup> » La double acception de mortelle tisse une ambiguïté : au regard du mythe originel qui affirme qu'elle est, contrairement, à ses sœurs, mortelle, on ne sait si Méduse est ici sujet ou cause de la mort d'autrui. Méduse, la femme, ne peut pas donc plus mourir, c'est-à-dire être mise à mort par le système symbolique phallogénique comme elle ne tue plus celui qui la regarde, le texte battant ainsi en brèche la théorie psychanalytique de la peur de la castration et l'effroi du sexe féminin. Le rire de la Méduse est donc le rire de la femme qui se moque de la peur de la castration. La laideur et la monstruosité associées à la représentation du sexe féminin cèdent ainsi la place à la beauté de celle qui rit. Le rire, de surcroît, laisse physiologiquement et symboliquement entrevoir la langue – « Il suffisait, dit le récit, que Méduse tire toutes ses langues pour que les hommes détaient : ils prenaient ces langues pour des serpents<sup>1350</sup> ».

#### 4. Une parole manifestaire

Reçu comme un manifeste, celui de l'écriture féminine, le texte est rétrospectivement présenté comme tel par Hélène Cixous dans l'introduction qu'elle a donnée à sa réédition. En effet, lorsqu'elle insiste « Et puis je ne suis pas *auteur de manifestes*. Vous m'entendez ?

---

<sup>1347</sup> C'est avant même la décapitation que dans toutes les versions du mythe la Méduse horrifie mortels et immortels. Voir Michèle BOMPARD-PORTE, Daniel BENNEQUIN, et Christian MICHEL, *Or méduse médite : vagabondages parmi la mythologie grecque : les femmes, l'intelligence, les monstres*, Paris, L'Harmattan, 2013, p. 20.

<sup>1348</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 47.

<sup>1349</sup> *Ibid.* ; Hélène CIXOUS et Catherine CLEMENT, *La Jeune née*, *op. cit.*, p. 126.

<sup>1350</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 23.

J'écris. Je suis quelqu'un de silencieux, de retiré. // Jusqu'à ce que, un jour<sup>1351</sup> », elle entend ne pas être inscrite dans la catégorie des auteurs ayant choisi le manifeste comme projet littéraire mais comme ayant été menée au manifeste par l'urgence et le contexte. Dans sa forme même, « Le rire de la Méduse » est certainement des autres textes évoqués ici celui qui correspond le plus lisiblement au manifeste avant-gardiste. Ce texte politique, théorique et poétique<sup>1352</sup>, comme l'écrit Frédéric Regard, en a la forme. En tant que manifeste, il « proclame, profère, annonce, prophétise. Il parle à la place (de ceux/celles qui ne parlent pas), il dit de quoi le futur sera fait (de changement) et décrit la nature de ce changement.<sup>1353</sup> » En tant que manifeste, son discours se comprend dans une double visée, d'ailleurs explicitée par le texte : « casser, détruire » d'une part et « prévoir l'imprévu, projeter<sup>1354</sup> » d'autre part.

Susan Suleiman est, nous semble-t-il, la première critique à l'avoir étudié comme tel. Elle précise alors ce qui rapproche le manifeste de Cixous des autres textes d'avant-garde, mais surtout ce qui l'en dissocie : « Ce qui distingue le manifeste de Cixous de ses prédécesseurs (les manifestes futuristes de Marinetti, les manifestes dada de Tzara, les manifestes surréalistes de Breton) est que Cixous assimile explicitement le texte radicalement neuf, subversif au “texte féminin”<sup>1355</sup> ». Or il nous semble, puisque Rimbaud ne dit pas autre chose dans sa lettre à Paul Demeny, que Cixous diffère en ce qu'elle pose la nécessité d'une troisième condition : que la femme s'écrive. Le pronominal permet de saisir que les deux faces sont indissociables dans le projet cixousien : « Le rire » invite la femme à *écrire* tout autant qu'il souhaite voir la femme *écrite*.

Affirmée par l'autrice, l'urgence de la prise de parole manifestaire connaît un moment, une heure : « On ne crie qu'une seule fois en littérature. J'ai crié. Allons. Une bonne fois. J'ai fait date. Une fois. L'ai-je calculé ? Non. C'était l'heure<sup>1356</sup> » résume Hélène Cixous. De raisons cependant, Hélène Cixous n'en donnera pas. Certes, lors de son arrivée en France, elle prend conscience de l'*odor di femina* à laquelle on croit encore dans ce pays prétendument de liberté : « j'ai brusquement appris que ma vérité inacceptable dans ce monde était mon être femme. Tout de suite, ce fut la guerre. J'ai senti l'explosion, l'odeur, de la misogynie.

<sup>1351</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>1352</sup> Voir *ibid.*, p. 12.

<sup>1353</sup> Martine REID, « À propos du *Rire de la Méduse* », art. cit., p. 89.

<sup>1354</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 39.

<sup>1355</sup> Notre traduction de « What distinguishes Cixous's manifesto from its forerunners (Marinetti's Futurist manifestoes, Tzara's Dada manifestoes, Breton's Surrealist manifestoes) is that Cixous explicitly equates the radically new, subversive text with the “feminine text”. » (Susan Rubin SULEIMAN, « A Double Margin : Reflections on Women Writers and the Avant-garde in France », in Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, *op. cit.*, p. 187).

<sup>1356</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 28.

Jusqu'ici, vivant dans un monde de femmes, je ne l'avais pas sentie [...] <sup>1357</sup> ». Mais ce n'est que vingt ans plus tard que se fait sentir l'urgence d'une nécessité : « Tout d'un coup, [dit-elle] je me suis vue obligée de m'engager pour défendre un certain nombre de positions <sup>1358</sup> ». Cette nécessité dérive du discours sur la différence sexuelle de l'époque, qu'elle estime « producteur de refoulements <sup>1359</sup> » et contre lequel elle fait de ses textes autant de « gestes armés <sup>1360</sup> ».

« [J]'écris ceci en tant que femme vers les femmes <sup>1361</sup> » aurait pu être signé de toute femme du Mouvement des femmes français. Pourtant le texte qui se construit sur un dialogisme au féminin, n'y fait aucune référence directe. On sait qu'Hélène Cixous, dans le cadre de son doctorat sur James Joyce, a séjourné aux États-Unis dans les années 1960. Elle y a nécessairement vu le féminisme naissant. « Le rire de la Méduse » mentionne d'ailleurs ponctuellement les USA et les Américaines. Mais dans un numéro consacré à « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », lutte initiée en France – et poursuivie car le combat pour le droit à l'avortement vient juste de trouver son issue – par au moins deux écrivaines reconnues, Monique Wittig et Christiane Rochefort, on ne peut que s'étonner de l'absence totale de référence au Mouvement français ou aux publications faites en France depuis 1970 <sup>1362</sup>.

« Je n'avais pas encore connaissance du mouvement des femmes d'Antoinette Fouque » explique Hélène Cixous dans l'introduction qu'elle a donnée à la réédition de 2010, « mais la scène existait et les effets de souffle et de respiration se faisaient sentir. <sup>1363</sup> » On atteste pourtant sa présence au sein du groupe Psychanalyse et Politique à partir de 1974 <sup>1364</sup> ; elle publie d'ailleurs *Souffles* aux Éditions Des femmes en 1975, ce qui implique des contacts antérieurs. Néanmoins, Frédéric Regard, qui signe la préface de la réédition du « Rire », date la rencontre avec Antoinette Fouque de 1975 <sup>1365</sup>. Plus que la date de leur rencontre, l'identification du Mouvement des femmes à la figure d'Antoinette Fouque permet ici de saisir l'absence de références au Mouvement français, ou aux publications antérieures. À cette

---

<sup>1357</sup> Hélène CIXOUS, « Albums et légendes », in Mireille Calle-Gruber et Hélène Cixous, *Photos de racines*, Paris, Éditions des Femmes, 1994, p. 207.

<sup>1358</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>1359</sup> *Ibid.*

<sup>1360</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>1361</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 39.

<sup>1362</sup> Y compris à celles de Luce Irigaray en matière de psychanalyse par exemple.

<sup>1363</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 28.

<sup>1364</sup> Claudine Mulard se souvient ainsi qu'Hélène Cixous est passée à la librairie *des femmes* lors de son ouverture à Paris en mai 1974. C'est ainsi que l'écrivaine aurait rencontré l'éditrice puis rejoint le groupe Psychanalyse et Politique (entretien personnel avec Claudine Mulard, 01/02/2013).

<sup>1365</sup> Comme Hélène Cixous elle – même dans *Photos de racines*, *op. cit.*, p. 16.

époque, Psychanalyse et Politique est le creuset de l'équipe éditoriale Des femmes, le groupe – ni aucune de ses membres – ne publie en son nom propre.

Les actions médiatiques portées par des écrivaines comme les publications littéraires sont, nous l'avons vu, le seul fait du cercle des Petites Marguerites et celui des Féministes révolutionnaires depuis 1970 : Wittig, Rochefort, Beauvoir pour ne citer que les écrivaines reconnues. Dans ce numéro d'hommage, Hélène Cixous s'oppose sans ambiguïté aux théories beauvoiriennes. Deux ans plus tard, en 1977, elle ira jusqu'à définir le féminisme comme « une idéologie, qui à la limite, est réactionnaire<sup>1366</sup> » et le groupe Psychanalyse et Politique comme le (seul) lieu d'élaboration d'« une réflexion politique sur la femme, l'histoire et l'idéologie<sup>1367</sup> ». Son parti est pris, et sa (re)connaissance empirique et symbolique du Mouvement se limite à une seule de ses tendances.

S'il n'est pas fait, dans le texte, référence au mouvement français, on y lit cependant l'actualité politique de certains débats. Cixous aborde l'opposition entre lutte des classes et lutte des femmes pour affirmer que la première doit être menée sous l'influence de la seconde qui ouvre à toutes les autres luttes et libérations. Elle répond également, pour s'y opposer, à l'appel par la tendance matérialiste à la grève des ventres<sup>1368</sup>. En effet, se développe depuis le début des années 1970 au sein du Mouvement, l'idée que pour mener à bien la révolution contre le capitalisme et le patriarcat, il faut opérer une révolution de la famille qui passe nécessairement par le refus de procréer. L'idée se trouve par exemple en 1970 dans le texte que Christiane Rochefort<sup>1369</sup> donne au collectif « Libération des femmes : année 0 ». Hélène Cixous s'y oppose très explicitement dans le septième et dernier mouvement du « Rire » où elle souhaite « que sur la femme ne vienne pas peser, sous couvert de prise de conscience, un supplément d'interdits<sup>1370</sup> » afin de ne pas « priver la femme d'une passionnante époque du corps<sup>1371</sup> ».

On retrouve également dans « Le rire de la Méduse » une rhétorique et un vocabulaire usuels des femmes du Mouvement, à commencer par une communication homosexuée et l'affirmation d'un point de vue sexué. Le champ lexical de la libération tisse l'ensemble du texte, qui appelle à une « écriture insurgée<sup>1372</sup> ». C'est aussi « la combattante », « la femme-

---

<sup>1366</sup> Hélène CIXOUS, « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », *op. cit.*, p. 481.

<sup>1367</sup> *Ibid.*, p. 482.

<sup>1368</sup> Formule de la féministe Nelly Roussel en 1920.

<sup>1369</sup> Christiane ROCHEFORT, « Le mythe de la frigidity féminine », *art. cit.*, p. 130.

<sup>1370</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 51.

<sup>1371</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>1372</sup> *Ibid.*, p. 43.

en-lutte<sup>1373</sup> » qui est évoquée et invoquée. Plus encore, le texte donne à lire le vécu type de la militante gauchiste devenue féministe : ainsi il est question de ne plus être « la servante du militant<sup>1374</sup> », et le récit de la prise de parole en assemblée mixte - « Toute femme a connu le tourment de la venue à la parole orale [...]»<sup>1375</sup> – qui a pu être interprétée comme la prise de parole d'une conférencière ressemble en tous points aux récits de la prise de parole des anciennes militantes gauchistes.

On trouvera un exemple dans le texte « Les militantes » signé de ses initiales, dans le manifeste « Libération des femmes : année 0 » en 1970, par la future romancière Juliette Kahane, ancienne militante de la Ligue communiste révolutionnaire puis de la Gauche prolétarienne et participante active au groupe Psychanalyse et Politique jusqu'en 1973. On constate alors que « Le rire de la Méduse » dans son ensemble performe en termes littéraires le programme défini par l'introduction du manifeste « Libération des femmes : année 0 » : « Il existe une culture qui doit venir au jour par nous et qui est celle de la moitié de l'humanité ; nous ne pouvons la définir encore car elle n'est qu'un potentiel inexploité.<sup>1376</sup> » En accord avec l'esprit du temps, et du Mouvement de femmes, « Le rire de la Méduse » n'en est pas moins un manifeste littéraire innovant parce qu'il réalise pour la première fois ce qui était resté en partie à l'état de programme et de projet.

## 5. Écriture féminine/écriture masculine

Pour la première fois en effet, un texte formalise lisiblement l'écriture féminine comme un concept différent de la catégorie « littérature féminine ». Cette dernière est, on le sait, en vigueur à l'époque dans la critique journalistique et universitaire et permet de regrouper les textes de femmes sous des critères communs, qui peuvent être amenés à varier au cours des différentes périodes. On en trouve une acception ceci dit relativement stable au XX<sup>e</sup> siècle, celle de la littérature de dames, mièvre et romantique. En donnant nom et lieu à l'écriture féminine, Hélène Cixous transforme donc, comme l'a écrit Delphine Naudier, l'appartenance au sexe social « femme » en « emblème esthétique<sup>1377</sup> ». Mais elle fait également de la féminité, en la déplaçant sémantiquement comme un possible lieu de la différence sexuelle, le principe formel et langagier du texte. Toutefois, cette revalorisation,

---

<sup>1373</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>1374</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>1375</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 43.

<sup>1376</sup> « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, *op. cit.*, p. 3.

<sup>1377</sup> Delphine NAUDIER, « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés contemporaines*, 2002, n° 44, p. 58.

bien loin de concerner *toutes* les femmes qui écrivent, ne joue, à bien lire « Le rire de la Méduse », que pour (certaines de) ses contemporaines, voire (de) ses successeuses.

En effet, si l'écriture féminine se décline au futur – « Je parlerai de l'écriture féminine : *de ce qu'elle fera* » – et se réalise par le présent du texte, il apparaît conséquemment qu'elle n'a jamais existé par le passé. Réinvestissant l'opposition générationnelle qui définit le processus d'affirmation de l'avant-garde, rejouant le dépassement de « l'Ancienne » par « la Nouvelle<sup>1378</sup> », Cixous considère ainsi l'inscription d'une catégorie de sexe comme rupture esthétique innovante.

Certes, comme chez Beauvoir, et plus que sous la plume de Rimbaud qui les ignore totalement, les écrivaines du passé sont dans l'ensemble méconnues – « on sait que le nombre des femmes écrivains [...] a toujours été dérisoire<sup>1379</sup> » écrit-elle. Mais, comme dans *Le Deuxième Sexe*, quoique pour un tout autre motif<sup>1380</sup>, on assiste à une dévalorisation des écrivaines, devenues « écrivantes » selon la terminologie empruntée par Cixous à Barthes dans ses *Essais critiques*. La plupart des écrivaines se voient en effet reprochées de reproduire le discours des hommes : « Savoir inutile et leurrant, si de cette espèce d'écrivantes on ne déduit pas d'abord l'immense majorité dont la facture ne se distingue en rien de l'écriture masculine, et qui soit occulte la femme, soit reproduit les représentations classiques de la femme<sup>1381</sup> ». Fausses femmes, adeptes de la « fausse femme » que le texte souhaite à jamais faire disparaître, ces écrivaines du passé sont écartées en raison de leur compromission esthétique au phallocentrisme alors que la femme authentique n'a pas encore trouvé à se définir.

Par opposition à la parole de l'écrivain-e, la parole de l'écrivain-e « même si elle se donne pour péremptoire, [...] s'offre paradoxalement comme un silence monumental à déchiffrer » : la formule de Roland Barthes semble taillée pour « Le rire de la Méduse ». Le texte n'a de cesse d'affirmer ce qu'il ne souhaite pourtant pas définir : la vivante reste « sans-nom<sup>1382</sup> ». Ce n'est pas sans lien que l'autrice du « Rire » refuse, du moins explicitement, d'énoncer les critères définitoires de l'écriture féminine : il est ainsi « impossible de *définir* une pratique féminine de l'écriture, d'une impossibilité qui maintiendra car on ne pourra jamais *théoriser* cette pratique, l'enfermer, la coder ce qui ne signifie pas qu'elle n'existe pas.

---

<sup>1378</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 41.

<sup>1379</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>1380</sup> Chez Beauvoir, les écrivaines sont dévalorisées car l'inégalité sociale ne peut que s'accompagner d'une inégalité littéraire.

<sup>1381</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 42.

<sup>1382</sup> *Ibid.*, p. 44.



Mais elle excédera toujours le discours qui régit le système phallogentrique<sup>1383</sup>. » Définir serait souscrire aux règles du discours phallogentrique qu'il s'agit justement de déborder, comme en témoigne le dérèglement de la syntaxe.

Refusant la logique de l'opposition phallogentrique, l'écriture féminine se comprend néanmoins comme son exacte opposé. Alors que l'écrivaine Geneviève Gennari déclare à 20 ans que « le livre écrit par une femme est un eunuque<sup>1384</sup> », tant quelque chose lui manque qui est le propre de l'homme, l'écriture féminine est placée, par Cixous sous le signe de l'excès : on y lit le refus de prêter allégeance à la théorie du manque à laquelle elle tient depuis le début du texte au sujet de la femme. « Telle est la puissance féminine qu'emportant la syntaxe<sup>1385</sup> », syntaxe qui vise à réguler alors que l'écriture féminine s'inscrit dans la dérégulation et le débordement.

C'est en effet contre un phallogentrisme qui érige le neutre et l'universel, que se comprend également le projet d'une écriture, littéralement, sexuée. Le programme du manifeste est ainsi d'appeler à faire survenir « les vrais textes de femmes, des textes avec des sexes de femmes<sup>1386</sup> ». Correspondant ici encore au projet de la modernité de faire s'identifier corps et texte, ces écritures sexuées ou « écritures marquées<sup>1387</sup> » annoncent l'inscription textuelle du sexe dans une logique de complète fusion sexe/texte comme en témoigne le néologisme « nos sextes<sup>1388</sup> ». La femme qui s'écrit permet de faire retour au corps, dont elle a été socialement privée, et du coup, par un cercle vertueux de retrouver le souffle qui est à l'origine de l'écriture: « Plus corps donc plus écriture<sup>1389</sup> ».

On aurait cependant tort de croire que l'homme est exclu du discours ; il n'est pas non plus nécessairement condamné comme oppresseur, ou comme ennemi, ce qui constitue une des spécificités du texte cixousien au regard des autres textes de la période. Au contraire, l'homme est également « victime<sup>1390</sup> » de l'idéologie phallogentrique. Comme s'affirme l'écriture féminine, et dans la logique des écritures marquées, il faut que l'homme écrive également (de) l'homme<sup>1391</sup>. Le projet de l'écriture féminine et masculine est alors d'inscrire la différence sexuelle, pensée non comme une opposition hiérarchisante, mais comme « échangeant ». Contre une qualification de l'écriture uniquement féminine, masculine ou

---

<sup>1383</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>1384</sup> Geneviève GENNARI, 12 mars 1941, in *J'avais 20 ans*, journal, Paris, Grasset, 1961, p. 91.

<sup>1385</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 48.

<sup>1386</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>1387</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>1388</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>1389</sup> *Ibid.*, p. 48.

<sup>1390</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>1391</sup> *Ibid.*, p. 40.

neutre (bisexuelle), Hélène Cixous défend ainsi une « *autre bissexualité*<sup>1392</sup> » c'est-à-dire la présence des deux sexes dans la préservation de la différence.

Cette « non-exclusion de la différence ni d'un sexe<sup>1393</sup> », les femmes en sont cependant, plus que les hommes, capables. Brigitte Wetman-Aron le résume fort bien dans un essai récent sur la différence sexuelle : « Si Cixous privilégie l'écrire femme, c'est parce qu'historiquement la femme n'a pas pu écrire sa propre "économie libidinale", son corps, sa jouissance, ce qui déconstruira efficacement ce qui s'entend par différence sexuelle, et fera arriver une autre histoire.<sup>1394</sup> » C'est donc écrire « l'être à plus d'une sexualité<sup>1395</sup> »

Cette vision est tributaire d'une conception du rapport entre réalité et littérature qui emprunte symboliquement au rapport mère / enfant. Le réel ne précède pas le texte littéraire pour Cixous, il naît de ce dernier. Dans « Le rire », « l'écriture *est la possibilité même du changement*, l'espace d'où peut s'élancer une pensée subversive, le mouvement avant-coureur d'une transformation des structures sociales et culturelles<sup>1396</sup> ». Cixous déploie ainsi une conception de la littérature, et en particulier de la fiction, comme antérieure au réel : c'est bien la réalité qui se trouve modifiée, et donc faite, par la littérature et non l'inverse<sup>1397</sup>. Ce qui est scriptible peut donc devenir réel, est déjà le réel en gestation. Cette gestation qu'est l'œuvre peut être menée à bien par le poète, femme ou homme.

Ainsi la venue à l'écriture de certaines femmes exceptionnelles par le passé, que Cixous met au crédit des poètes (hommes) qui ont réussi à créer des brèches dans la tradition phallogocentrique, renseigne sur la fonction paternelle de l'écrivain : « [J]e me suis dit que toute femme qui écrit a été portée, poussée par une instance paternelle » expliquait-elle en 1991 à Laura Cremonese. Le poète (homme) porte l'écrivaine future comme une femme porte un enfant pendant neuf mois et il la pousse, comme la parturiente pousse lors de l'accouchement. « Je me suis dit ça dans les années 70, aussi en rapport avec l'état de l'agitation féministe de l'époque, quand les femmes féministes s'imaginaient qu'il n'y avait pas de père, qu'on pouvait être sans père<sup>1398</sup> ». Rimbaud est, pour Hélène Cixous, une de ces figures paternelles.

---

<sup>1392</sup> *Ibid.*, p. 46 en italiques dans le texte.

<sup>1393</sup> *Ibid.* ; Hélène CIXOUS et Catherine CLEMENT, *La Jeune née*, *op. cit.*, p. 155.

<sup>1394</sup> Brigitte WELTMAN ARON, « "Il y a de la différence" : Hélène Cixous et la différence sexuelle », in *Méduse en Sorbonne*, Frédéric Regard (dir.), Journée organisée par l'Université de Paris IV, le Centre Dona i Literatura de l'Université de Barcelone et l'équipe d'accueil VALE (EA 4085) le 23/10/2010, actes mis en ligne le 27/11/2011 sur le site e-sorbonne, p. 6.

<sup>1395</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>1396</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 42 en italiques dans le texte.

<sup>1397</sup> Sont exclus de ce principe les « romanciers solidaires de la représentation », *Ibid.*, p. 43.

<sup>1398</sup> Laura CREMONESE, *Dialectique du masculin et du féminin dans l'œuvre d'Hélène Cixous*, Fasano et Paris, Schena et Didier Erudition, 1997, p. 136.

Dans une formule que Monique Wittig n'aurait pas démentie, tout en la parant d'une connotation bien différente, Cixous affirme que « la femme n'est jamais loin de la "mère"<sup>1399</sup> ». Si la mère est un « non-nom<sup>1400</sup> », par opposition au nom-du-père lacanien, Cixous se manifeste surtout dans « Le rire de la Méduse » comme une mère symbolique des femmes (et des écrivaines) à venir : « il faut, il suffit qu'à la femme soit donné par une autre le meilleur d'elle-même pour que la femme puisse s'aimer et rendre en amour le corps qui lui est "né"<sup>1401</sup> », écrit-elle. Si l'envie d'écrire est similaire à la pulsion de gestation, s'il faut « que la femme se mette au texte<sup>1402</sup> », dans un geste performatif qui rappelle le premier accouchement auquel assiste à 14 ans Cixous en Algérie car « quand on est au bord d'une femme qui accouche, on vient à naître avec elle<sup>1403</sup> », alors le projet cixousien est réellement d'écrire « à l'encre blanche<sup>1404</sup> ».

---

<sup>1399</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 44.

<sup>1400</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 44.

<sup>1401</sup> *Ibid.*

<sup>1402</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>1403</sup> Hélène CIXOUS, *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, *op. cit.*, p. 25.

<sup>1404</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 44.

## IV. 1975 : Année internationale de la femme

Chaque fois qu'on parle de « La Femme », on ne parle que d'une idée, on ne parle pas de quelqu'un, et cette idée complètement abstraite est un amalgame de soi-disant biologique (qui est en fait une biologie parfaitement imaginaire, totalement morale, et oppressive) de sociologie qu'on ne veut pas avouer, et de politique qu'on veut cacher. Voilà ce que c'est que « La Femme ».<sup>1405</sup>

Événement international, l'année de la femme<sup>1406</sup> est décidée par la résolution 3010 de l'assemblée générale de l'ONU le 18 décembre 1972. Célébrée en 1975, elle fut donc préparée en deux ans<sup>1407</sup>. Le choix des femmes suit de peu celui de l'opposition à la discrimination raciale qui avait été pris pour thème de l'année 1971 et dont la célébration fut considérée comme un succès. La résolution de l'assemblée générale se réfère d'ailleurs explicitement à la Déclaration pour l'effacement de la discrimination contre la femme (*Declaration on the Elimination of Discrimination against Women*). Mais si le MLF est cité dans l'annuaire des associations féminines de France, il ne fait pas partie du comité d'organisation, placé sous la présidence de Françoise Giroud, alors Secrétaire d'État à la condition féminine. Seule l'association Choisir est invitée à la table des négociations, notamment lors des journées internationales de Paris les 1<sup>er</sup>, 2 et 3 mars 1975, qui accueillent 53 pays autour de six commissions thématiques dont la culture est globalement exclue<sup>1408</sup>.

Voyant les institutions s'emparer de la question des femmes sans inviter le mouvement des femmes à y prendre part, alors qu'il existe pourtant depuis cinq ans en France et qu'il a joué un rôle majeur dans la légalisation de l'avortement libre et gratuit votée en janvier 1975, les actrices féministes s'interrogent, de fait, sur l'interprétation à donner à cette décision onusienne. Faut-il la considérer comme le signe d'une libération en marche ou la dénoncer comme une récupération<sup>1409</sup> ? Loin de ne concerner que la politique en général, ce discours trouve rapidement sa place dans le champ littéraire. Ainsi, lorsque se tient en 1975 le Congrès international des femmes écrivains dans le cadre du salon du livre de Nice, et sous le haut patronage du premier ministre et de plusieurs ministères, plusieurs écrivaines invitées (Chantal Chawaf, Hélène Cixous, Catherine Clément, Marguerite Duras, Xavière Gauthier,

<sup>1405</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 116.

<sup>1406</sup> Le passage du pluriel *women* au singulier femme est un choix français.

<sup>1407</sup> Voir le document du Secrétaire général des nations unies en date du 26 avril 1973, Dossier documentaire « Année internationale de la femme 1975 », Bibliothèque Marguerite Durand, cote DOS 85.

<sup>1408</sup> La troisième commission « Éducation, formation, culture et sport » ne laisse que peu de place à la culture qui est rapidement définie dans le pré-rapport de la commission comme un moyen pour les femmes d'affirmer leur identité.

<sup>1409</sup> Voir pour un exemple parmi d'autres : Marie-Thérèse VAN LUNEN-CHENU, « L'année de la femme, libération ou récupération », *Les Cahiers du GRIF*, n° 6, 1975, p. 61-64.

Sarah Kofman, Annie Leclerc et Victoria Thérême), ayant récemment pris position pour l'écriture féminine dans une optique explicitement radicale, signifient médiatiquement leur décision de ne pas se rendre à ce qu'elles considèrent comme une initiative commerciale où l'on vend et achète de la femme<sup>1410</sup>. La récupération est jugée tout autant politique que commerciale.

L'année 1975 est en ce sens cruciale en matière d'histoire littéraire car elle voit se produire deux phénomènes. D'une part sont publiés l'un après l'autre *Ainsi soit-elle* de Benoîte Groult et *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal, qui recourent à des formes traditionnelles – le roman et le pamphlet – pour diffuser des idées féministes à l'origine radicales et issues du Mouvement des femmes (*Ainsi soit-elle*), ou raconter la libération d'une femme par sa prise de parole psychanalytique (*Les mots pour le dire*). De la même manière que l'année internationale de la femme au sein de laquelle ils prennent place, ces deux textes signalent la diffusion des idées portées par le Mouvement des femmes en France mais également du lien tissé dès l'origine du MLF entre prise de parole, écriture et libération, sur un mode ici non radical. Tous deux constituent en ce sens l'entrée en littérature de textes portant un message réformiste, dans une forme littéraire adéquate à ce projet.

L'opposition entre réformisme et radicalisme doit alors se comprendre comme l'alternative posée entre « prendre le pouvoir dans le pouvoir ou contre le pouvoir<sup>1411</sup> ». Dans le premier cas, le risque exprimé est justement celui de la récupération et de l'affadissement des revendications radicales, dans le second cas, celui de leur marginalisation inoffensive pour le système. Or ces deux options politiques trouvent à s'affirmer dans deux genres différents : la fiction (ou l'essai fiction) déjà exploitée par les radicales (dont « Le rire de la Méduse », *La Jeune née*, *Les Prunes de Cythère*, *Le Satellite de l'amande*, *L'Encontre* et *Cercaœur* qui paraissent tous en cette année 1975 sont autant d'occurrences), le roman et le pamphlet pour les réformistes. Un premier partage littéraire entre écrivaines radicales et réformistes est donc bien en train de se constituer à l'époque<sup>1412</sup>. Ce même partage est à l'œuvre à propos de l'homosexualité en 1975, alors que l'écrivaine Catherine Valabrègue choisit de publier un essai consacré au *Droit de vivre autrement*, dans une logique explicitement réformiste, qui lui vaudra d'être sévèrement épinglée par les chroniqueuses du « Sexisme ordinaire », se faisant pour l'occasion les chroniqueuses du « Réformisme ordinaire ».

---

<sup>1410</sup> « Combien la femme ? », *Libération*, 26 mars 1975. Voir également *Le Monde* du 3 mai 1975.

<sup>1411</sup> Françoise COLLIN, « Féminité et féminisme », art. cit., p. 21.

<sup>1412</sup> Voir par exemple Noëlle LORiot, « La littérature au féminin pluriel », *L'Express*, 17 au 23 juillet 1978, p. 20-26.

D'autre part, l'année internationale de la femme est aussi celle d'une Rencontre québécoise internationale des écrivains, des écrivaines, pourrait-on être tenté d'écrire, tant les femmes y sont en majorité. C'est là un deuxième partage littéraire qui se constitue, dans un espace d'ailleurs international, entre celles qui aboutissent à la nécessité de l'affirmation d'une écriture féminine et celles qui affirment une différence d'ordre politique. Pour ces dernières, l'écriture peut être infléchie par une réaction à l'oppression – oppression littérairement matérialisée par le concept et la catégorie de « littérature féminine » qui leur a été auparavant imposée. Ainsi, pour Annie Leclerc, connue pour avoir publié *Parole de femme* en 1974, il s'agit d'affirmer une féminité mais de façon transitoire, pour Christiane Rochefort de revendiquer une différence et une spécificité *politique*. Le partage connaît donc encore en 1975 des frontières imprécises qui permettent de saisir ce que l'écriture féminine emprunte au matérialisme mais également ce que les féministes en écriture revendiquent comme une nécessaire différence, le terme se voyant par la suite banni des discours critiques.

## **A. L'apparition de la tendance réformiste (Groult, Cardinal, Valabrègue)**

### **1. Ainsi soit-elle : le livre de la « fraternité féminine »**

*Ainsi soit-elle*, rédigé depuis 1973, est publié chez Grasset par la romancière et journaliste Benoîte Groult le 25 février 1975. Il rencontre dès sa parution un véritable succès critique et commercial, puisqu'il est tiré à plus de 300 000 exemplaires en moins d'un an<sup>1413</sup>. Depuis 1952, Benoîte Groult vit avec Paul Guimard, écrivain avec lequel elle s'est mariée, en troisièmes noces. Le titre, *Ainsi soit-elle*, qu'elle convoite<sup>1414</sup> depuis que Paul Guimard en a fait la trouvaille pour son propre roman, lui a été « offert » par ce dernier. Dans l'usage chrétien, la formule de prière « ainsi soit-il » est la traduction moderne de *amen*, qui signifie en hébreu « vrai, certain<sup>1415</sup> ». *Ainsi soit-elle* formule donc une prière, le vœu de la réalisation de l'individu femme qui annonce la motivation de la plume pamphlétaire, la défense et illustration du « besoin de s'accomplir<sup>1416</sup> ». Féministe, l'ouvrage constitue, et selon les mots de Benoîte Groult, « le vrai virage de sa carrière<sup>1417</sup> » : une formule prolongeant, par la métaphore, l'allégorie du voyage en automobile qui structure la préface d'*Ainsi soit-elle*.

---

<sup>1413</sup> Fernande GONTIER, *Benoîte Groult, op. cit.*, p. 101.

<sup>1414</sup> Voir par exemple l'entretien donné à J. P. Peyretout pour le *Monde* par les deux écrivains et publié le 29 janvier 1971, où Benoîte Groult prévient déjà de son intérêt pour la formule : « Si tu laisses tomber, ce titre, je le ramasse » (p. 9).

<sup>1415</sup> *Dictionnaire historique de la langue française, op. cit.*, p. 68 et 103.

<sup>1416</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle, op. cit.*, p. 154.

<sup>1417</sup> *Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française par eux-mêmes*, Jérôme Garcin (dir.), [2e éd. rev. et augm.], Paris, Mille et une nuits, A. Fayard, 2004, cité dans Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle, op. cit.*, p. 8.

Cette préface, sans titre et signée de sa main, prépare la lecture du pamphlet et témoigne de la maîtrise de la *captatio benevolentiae*. L'humilité qui l'inaugure participe de cette visée : *Ainsi soit-elle* est ce « livre dont le sujet ennuie d'avance bien des gens... qui le plus souvent ne lisaient déjà pas [s]es romans !<sup>1418</sup> ». La préface, comme l'humilité affichée, sert, dans la logique du *placere*, un dessein bien précis, quoique non exprimé, celui de donner un livre féministe sans être identifiée au Mouvement de libération des femmes. Elle permet donc de mesurer comment Benoîte Groult anticipe et contrôle la réception de son texte. On sait notamment la mise en garde dont une personne de son entourage l'a gratifiée avant la publication : « Si tu fais ta MLF, tu auras tout le monde à dos, les hommes et les femmes !<sup>1419</sup> ». Ainsi la préface, qui s'ouvre sur un « Je pars chez moi pour écrire un livre » prend les allures d'un récit de voyage, alliant humilité et humour, là où un discours militant aurait été nécessairement reçu comme une preuve de participation, si ce n'est d'affiliation, au Mouvement.

Cette posture, Benoîte Groult n'a de cesse de l'affirmer au fil du texte liminaire. Au sein du récit de voyage, le féminisme s'exprime par remarques, comme autant de parenthèses : s'il est question du sexisme du langage, de l'introjection des modèles mais aussi du refus de la misogynie ambiante, ou de la contrainte au mariage, tout est dit en passant, sur le chemin qu'emprunte la romancière, comme autant de digressions ponctuelles plus que de détours. La narrativité de la préface, qui raconte l'histoire d'une femme certes romancière mais bel et bien comme les autres, témoigne d'un féminisme progressiste, proche du bon sens ancestral, et non d'une revendication militante liée à un mouvement historique et radical.

Car le sujet qui formule ces remarques tout comme le voyage entrepris contribuent tout autant à démarquer Benoîte Groult et *Ainsi soit-elle* du Mouvement des femmes. C'est ainsi vers la Bretagne que se dirige la romancière (qui considère cette région comme son chez elle) par opposition à Paris et au parisianisme qui caractérise le MLF. Le couple qu'elle forme avec Paul Guimard et qui est convoqué de façon systématique s'oppose au lesbianisme réel et fantasmé des femmes du Mouvement. La famille qu'elle a fondée avec Georges de Caunes ne saurait s'articuler à la remise en cause de la cellule patriarcale et capitaliste. Les vacances bourgeoises que lui rappelle son périple ne s'accordent pas à un mouvement dont le radicalisme a des accents de révolution sociale. La femme d'âge mûr s'oppose à un mouvement réputé jeune ; l'expérience de celle qui a connu et traversé un demi-siècle se

---

<sup>1418</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>1419</sup> Benoîte GROULT, *Histoire d'une évasion*, *op. cit.*, p. 142.

distingue de l'impétuosité de la jeunesse. La réception par la presse, étudiée par Christine Bard<sup>1420</sup>, confirme l'efficacité du procédé d'écriture.

En ce sens, Benoîte Groult réussit avec art à exprimer une position de soutien au Mouvement des femmes, qui la garantit féministe – « [s]on cœur est avec ces femmes et ces filles-là, sans lesquelles rien ne se ferait<sup>1421</sup> » – tout en se démarquant explicitement du MLF. « Je ne suis pas inscrite au MLF » affirme-t-elle : l'essayiste sait pourtant que l'on ne s'y inscrit pas, jouant ici la carte, non du parti, mais de l'apolitisme organisationnel et de l'universelle valeur du féminisme. Les raisons mêmes qu'elle invoque – « Ou trop vieille... ou trop heureuse... ou trop privilégiée dans ma vie personnelle pour avoir le courage de militer » – participent du négatif de ce cliché qu'est pour l'opinion commune la militante du Mouvement des femmes (jeune, opprimée et défavorisée).

Si Benoîte Groult exprime pour la première fois en 1975, dans un ouvrage, ses positions féministes, elle ne les doit donc pas à sa rencontre avec le Mouvement des femmes, non plus qu'elle ne s'en inspire. Le récit du trajet qui la mène de Paris à la Bretagne autorise en effet le récit du chemin parcouru de l'enfance à l'âge mûr qu'elle est au présent de la narration, dans un monde « moderne » devenu celui de la publicité et des échangeurs routiers. Ces moments retracés permettent de comprendre qu'il n'y a pas eu d'événement déclencheur, traumatique ou salvateur, du féminisme mais que l'évolution s'est faite progressivement, à chaque pas de son devenir femme : « Quand suis-je devenue féministe ? Je ne m'en suis même pas aperçue. C'est arrivé beaucoup plus tard et sans doute parce que j'avais eu tant de mal à devenir féminine<sup>1422</sup> » résume-t-elle dans la préface. Écrire un livre féministe lui est apparu nécessaire face à une féminité imposée aux femmes sous le concept de la « vraie femme » avec lequel elle a dû se construire.

La question qu'elle pose alors à travers *Ainsi soit-elle* n'est pas celle que porte l'avant-garde de l'époque, de l'identité de femme à la spécificité de son écriture, mais bien celle d'une possibilité. « Comment peut-on être une femme ? » s'interroge-t-elle, à l'instar du « Comment peut-on être persan ? » dans *Les Lettres persanes* de Montesquieu mais également du *Comment peut-on être Breton ? essai sur la démocratie française* de Morvan Lebesque, paru cinq ans plus tôt, « car la féminitude aussi est une patrie<sup>1423</sup> ». La Bretagne vers laquelle Benoîte Groult mène lecteur et lectrice de la préface est une façon d'imager le territoire des

---

<sup>1420</sup> Voir Christine BARD, « Mon cœur est avec ces femmes et ces filles-là », *Benoîte Groult*, colloque international et pluridisciplinaire organisé par le CIEREC et la SFR Confluences, Université d'Angers, 11/04/2014, à paraître.

<sup>1421</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, op. cit., p. 46.

<sup>1422</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>1423</sup> *Ibid.*, p. 46.



femmes. Territoire de l'étrangeté et de l'extraordinaire, pourtant si ordinaire : c'est le sens de la comparaison avec *Les Lettres persanes*. Territoire inféodé, soumis et dont on opprime les spécificités (langage, culture) et qui réclame son autonomie : c'est le sens du rapprochement avec l'essai de Morvan Lebesque.

La préface explicite également le projet qui anime la romancière : « c'est le livre de l'amitié que je voudrais écrire, ou plutôt le livre de ce qui n'existe pas encore, d'un sentiment et d'un mot qui ne sont même pas dans le dictionnaire et qu'il faut bien appeler, faute de mieux, la "fraternité féminine".<sup>1424</sup> » Le sentiment et le mot, s'il ne figure pas dans le dictionnaire, existent pourtant bel et bien au sein du Mouvement des femmes au moins depuis 1973 : il s'agit de la sororité que Benoîte Groult ne connaît pas – ou ne souhaite pas réactiver pour sa connotation militante. Dix chapitres, le dernier étant posé en manière de conclusion, structurent ce livre de la sororité qui prend la forme d'un pamphlet réformiste.

Le premier d'entre eux entame le sujet de l'ouvrage tout en poursuivant le projet inauguré par la préface. « Quand sera brisé l'infini servage », s'ouvre ainsi sur la citation<sup>1425</sup> de Rimbaud qui clôture *Le Deuxième Sexe* et à laquelle répond, la même année qu'*Ainsi soit-elle*, Hélène Cixous dans « Le rire de la Méduse ». Ce chapitre dénonce la réception particularisante des textes de femmes et le recours à une catégorie critique jugée pertinente dans la presse (et dans les histoires littéraires) : « les ouvrages de dames ». C'est ainsi que la littérature comme catégorie générique recouvre les textes produits par des hommes alors que les textes de femmes sont à classer à part dans la « littérature féminine » : ainsi « la littérature masculine c'est LA littérature ! Quant à la littérature féminine, elle est à LA littérature ce que la musique militaire est à LA musique.<sup>1426</sup> » Parce que la critique ne reçoit jamais « normalement<sup>1427</sup> » un texte de femme, Benoîte Groult dénonce ici une réception particularisante et dépréciative des textes de femmes, comme d'autres écrivaines de sa génération (Rocheport et d'Eaubonne notamment) s'y emploient. Mais elle interdit également au critique d'enfermer *Ainsi soit-elle* dans cette catégorie.

À lire ce premier chapitre vient également et nécessairement à l'esprit l'ouverture de *Parole de femme* d'Annie Leclerc, paru un an plus tôt : « Littérature de femme : littérature féminine, bien féminine, d'une exquise sensibilité féminine. La littérature des hommes n'est

---

<sup>1424</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>1425</sup> D'ailleurs tronquée et modifiée : « Quand sera brisé l'infini servage de la femme, quand elle vivra par elle et pour elle, l'homme, – jusqu'ici abominable, – lui ayant donné son envol, elle sera poète, elle aussi ! » est la version originale alors que « Quand sera brisé l'infini servage de la femme, l'homme, abominable jusqu'ici lui ayant donné son congé, elle sera poète elle aussi... » est la citation qui figure en exergue du chapitre de Benoîte Groult.

<sup>1426</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, op. cit., p. 53.

<sup>1427</sup> *Ibid.*, p. 179.

pas masculine, bien masculine, d'une exquise sensibilité masculine.<sup>1428</sup> » Dans l'ensemble, l'ouvrage témoigne de la lecture des idées précédemment articulées par les textes radicaux<sup>1429</sup> tels que *Parole de femme*, *Les Parleuses* ou « Les femmes s'entêtent », numéro spécial des *Temps modernes*. Benoîte Groult use ainsi à plusieurs reprises du terme sexisme<sup>1430</sup> inauguré par Emmanuèle de Lesseps dans *Partisans* en 1970 et repris à partir de 1973 dans les chroniques du « Sexisme ordinaire ». Cette fonction de diffusion des idées et des enjeux des textes radicaux est nettement perçue par les femmes du Mouvement, comme Marie Denis en Belgique qui en rend compte positivement à la sortie de l'ouvrage : « Celles qui n'ont pas lu les livres féministes de base en trouveront l'essentiel évoqué par Benoîte Groult, et auront peut-être ainsi l'envie de les lire entièrement.<sup>1431</sup> » C'est en ce sens qu'on lui reproche<sup>1432</sup>, au sein du Mouvement en France, de compiler<sup>1433</sup> le travail des autres.

À travers cette compilation, s'esquisse à grands traits le féminisme de l'autrice. Certes influencée par le matérialisme, elle ne se consacre cependant pas véritablement à la question économique qu'elle juge inessentielle et dont elle se dit par ailleurs non spécialiste. Dans le deuxième chapitre, elle propose un survol des entraves historiques à l'autonomie des femmes, dans le cinquième résume *La Femme mystifiée* de Betty Friedan, en déplorant le sort de ces « femmes séquestrées dans la féminité<sup>1434</sup> ». Elle précise que les tâches domestiques et parentales assurées par les femmes doivent être reconnues comme un métier (et non comme un travail) et accorde une nette part au dressage social sexué des enfants en résumant *Du côté des petites filles : l'influence des conditionnements sociaux sur la formation du rôle féminin dans la petite enfance* d'Elena Gianini Belotti (1974). Son féminisme est également une lutte prioritaire : le sixième chapitre déclare l'autonomie de la lutte des femmes et revendique le terme *féministe*, alors que le huitième chapitre précise que la domination masculine transcende les classes sociales. Enfin, « Un problème de robinet », neuvième chapitre, présente la misogynie comme un racisme de sexe, par la lecture transposée de *Réflexions sur la question juive* de Sartre.

« [J]e suis féministe et convaincue de l'égalité des sexes<sup>1435</sup> » écrit Benoîte Groult à la fin du pamphlet, dans ce même neuvième chapitre : elle précise ainsi pour la première fois ses

<sup>1428</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, *op. cit.*, p. 11.

<sup>1429</sup> Ou de travaux précurseurs comme ceux d'Evelyne Sullerot ou de Gérard Zwang.

<sup>1430</sup> Voir par exemple Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>1431</sup> Marie Denis, « Compte rendu », *Les Cahiers du GRIF*, n° 7, 1975, p. 81.

<sup>1432</sup> Christine BARD, « Mon cœur est avec ces femmes et ces filles-là », *art. cit.*

<sup>1433</sup> Dans l'ensemble, les citations sont légion dans le texte : toujours attribuées à une autorité (auteur ou autrice), les références ne sont cependant pas fréquemment données.

<sup>1434</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, *op. cit.*, p. 152.

<sup>1435</sup> *Ibid.*, p. 215.

positions féministes. Elle y crédite alors les féministes radicales – ne citant que des Américain-e-s (Firestone, Millett, Marcuse et Greer) – du bien-fondé de leurs analyses appelant un élan révolutionnaire. Mais elle restreint également leur portée à celles des manuels qu'elle oppose à la vie quotidienne. Benoîte Groult se définit en ce sens explicitement comme réformiste. Pour la romancière, les radicales – « ces âmes fortes<sup>1436</sup> » – sont nécessaires afin de faire avancer la condition de toutes les femmes, mais elles doivent également rester minoritaires. Le dernier chapitre, proposé en manière de conclusion, confirme que l'objectif d'*Ainsi soit-elle* n'est pas de renverser l'ordre établi mais d'« associer » les femmes au pouvoir. Le titre de Françoise d'Eaubonne *Le Féminisme ou la mort* se voit ainsi amendé en un « le féminisme et la vie<sup>1437</sup> ».

Une grande part de l'originalité de l'ouvrage tient dans son écriture du sexe féminin et masculin. Le quatrième chapitre, « La haine du c... », introduit ainsi l'existence et la condamnation des mutilations génitales, excision et infibulation, en Afrique. Il est du point de vue féministe doublement efficace : d'une part, Benoîte Groult y dénonce les tortures contre les femmes, au nom de leur sexe social, d'autre part, elle associe ces pratiques mutilatrices, clairement condamnables pour un-e Occidental-e, aux pratiques du sexime « ordinaire », rendant ces dernières tout aussi sérieuses et répréhensibles. « On a mal au c..., n'est-ce pas, quand on lit ça ? » écrit-elle à la suite de la description détaillée des procédés d'excision et d'infibulation : « On a mal à ses caractéristiques féminines, on a mal au cœur de soi-même, on a mal à sa dignité humaine, on a mal pour toutes ces femmes qui nous ressemblent et qui sont niées, esquintées, détruites dans leur vérité.<sup>1438</sup> »

Le sixième chapitre, « Ni calendrier, ni harmonica », revient alors, en amont de la torture, sur le tabou puis sur la description péjorative du sexe féminin et dresse la liste des dépréciations de l'organe dans le catholicisme. Elle introduit ainsi et de nouveau *Parole de femme* d'Annie Leclerc, « un livre troublant et qui va bien au-delà des revendications féministes habituelles, ou plutôt bien à côté<sup>1439</sup> », par la revalorisation des menstruations et de l'accouchement. Romancière, Benoîte Groult sait identifier parmi l'œuvre de ses contemporaines, celle qui fait date, à la fois matérialiste et différentialiste, dans son geste littéraire performatif de l'expression d'une parole de femme. L'essai d'Annie Leclerc, pour lequel elle dit avoir éprouvé au début de sa lecture un réel dégoût, la rend alors au plaisir et à la fierté d'être une femme. Cette réappropriation du discours sur soi n'est pas sans faire écho

---

<sup>1436</sup> *Ibid.*, p. 216.

<sup>1437</sup> *Ibid.*, p. 225 pour les deux citations.

<sup>1438</sup> *Ibid.*, p. 110.

<sup>1439</sup> *Ibid.*, p. 164.

à la contestation des stéréotypes dans la presse féminine, formulée au cours du troisième chapitre.

Mais on songe également à la critique de Freud qui nourrit la plupart des chapitres d'*Ainsi soit-elle* : « Freud a fait perdre cent ans à la cause des femmes<sup>1440</sup> » écrit-elle au cours du cinquième chapitre. Sade et Freud deviennent en ce sens « nos deux terribles grands-pères<sup>1441</sup> », le premier pour son apologie du masochisme féminin et le second pour sa théorie de l'envie et du manque de pénis. Ainsi la description humoristique du pénis et des bourses dans un chapitre joyeusement intitulé « C'est rouge et puis c'est amusant » – dont on pourrait citer pour seul exemple « Où elles sont placées, pauvres minouchettes, on dirait deux crapauds malades tapis sous une branche trop frêle<sup>1442</sup> » – répond alors à une double visée : désacraliser le phallus tout en déprogrammant l'assignation du style de l'autrice au « féminin ».

Le sexe masculin désacralisé et le sexe féminin revalorisé se retrouvent ensuite face à face dans la sexualité. Dans l'ensemble de l'ouvrage, Benoîte Groult envisage une sexualité exclusivement présentée comme un rapport entre homme et femme. L'hétérocentrisme d'*Ainsi soit-elle* est indiscutable ; il est, à l'époque, l'objet de critiques fondées<sup>1443</sup>. Loin de nous enseigner la méconnaissance d'une ou plusieurs sexualités autres, la représentation de l'hétérosexualité se fonde, chez Benoîte Groult, sur la conviction d'une nécessaire complémentarité : « Nous avons chacun nos jouets et ils sont faits pour aller ensemble. Quelle merveille ! L'un sans l'autre a l'air idiot. Quelle plus jolie preuve qu'ils sont faits pour aller l'un dans l'autre ? Tout le reste n'est que compensation, bricolage et pis-aller<sup>1444</sup> ». C'est donc aussi bien l'onanisme que le lesbianisme et l'uranisme qui sont ici dépréciés et dégradés comme autant d'*ersatz* du coït. Maladresse certaine d'une plume qui défend la complémentarité des sexes au nom de l'accord de paix à trouver entre hommes et femmes.

Plus incisive est la lecture critique éclairante qu'elle propose de la définition de l'avant-garde en France, au regard de la représentation d'une sexualité hétérosexuelle hiérarchisant hommes et femmes, au détriment de ces dernières. « Les portiers de nuit », titre qu'elle emprunte à *Portier de nuit* de Liliana Cavani (1974), dénonce en effet la récupération de la libération sexuelle, la permissivité s'étant rapidement muée pour l'époque en impératif :

---

<sup>1440</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>1441</sup> *Ibid.*, p. 200.

<sup>1442</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>1443</sup> Christine BARD, « Mon cœur est avec ces femmes et ces filles-là », art. cit.

<sup>1444</sup> Benoîte GROULT, *Ainsi soit-elle*, op. cit., p. 199.

« il fallait que la licence devienne un devoir<sup>1445</sup> » résume-t-elle. La littérature semble y avoir trouvé sa part depuis plusieurs années, mais sans que l'on comprenne bien dans quelle mesure les femmes y paraissent « libérées ». L'humiliation et la souffrance systématique des femmes participent en effet de la définition contemporaine de l'érotisme en littérature – Benoîte Groult cite Bataille, Miller, Réage, Guyotat, et Duvert – voire de la définition de la littérature d'avant-garde elle-même.

Ce que certains critiques – Roland Barthes, Philippe Sollers ou Michel Leiris – définissent comme des « actes révolutionnaires<sup>1446</sup> », et des textes d'avant-garde, ne sont, du point de vue de Benoîte Groult, que le resurgissement trivial du sadisme le plus convenu, puisqu'il s'exerce sur les femmes. Après Gérard Zwang, la romancière affirme que le risque à prendre du point de vue des représentations se situe du côté d'une sexualité désirable et égalitaire que craint l'ordre établi. La violence – parce qu'elle dissuade plus qu'elle ne permet de jouir – consolide au contraire la répression de la sexualité. Benoîte Groult introduit donc ici la remise en question de la hiérarchie littéraire entre avant-garde et arrière-garde, par la prise en considération de la hiérarchie de genre : le style ou la forme ne sont pas les seuls critères recevables du point de vue esthétique, les représentations doivent également être examinées pour évaluer l'innovation littéraire d'un texte.

Qu'un essai féministe, d'une essayiste qui est également romancière, dénonce la misogynie des cénacles littéraires, le sexisme en littérature et choisisse de façon spéculaire de remettre en cause la ségrégation des textes de femmes tout en y voyant le signe que son autrice appartient donc désormais à « la catégorie des emmerdeuses », de celles qui écrivent donc des « livre[s] MLF<sup>1447</sup> », montre à quel point la littérature est à l'avant-garde du combat politique, comme un terrain privilégié de la lutte féministe. L'ensemble pamphlétaire fait mouche à tous coups, de la mention du scandale de la candidature de Françoise Parturier, première femme à se présenter à l'Académie française en 1970, à l'effacement de « ces femmes qui se sont battues pour nous<sup>1448</sup> », ces devancières en littérature, dont les textes permettraient pourtant un enrichissement de l'identité de toutes les femmes<sup>1449</sup>. En ce sens, les

---

<sup>1445</sup> *Ibid.*, p. 184.

<sup>1446</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>1447</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>1448</sup> *Ibid.*, p. 89.

<sup>1449</sup> Lorsque Benoîte Groult décide de parer l'argument de l'absence de génies parmi les femmes, elle corrobore l'idée que l'absence de femmes dans les arts ou les sciences résulte de leur mise sous tutelle et des servitudes de la maternité : elle ne cite donc aucune écrivaine du passé. Les récents travaux consacrés à Virginia Woolf ou à Flora Tristan en France auraient pu lui servir de réponse. Cette méconnaissance est le signe d'une génération d'écrivaines à la recherche des modèles qui ne leur ont pas été transmis, tout comme elle est également un indice de l'introjection de leur statut d'exception.

livres féministes sont présentés comme les garants d'une solidarité à l'œuvre entre femmes, d'une « fraternité féminine » dont *Ainsi soit-elle* se veut une occurrence inspiratrice.

## 2. Les mots pour la dire

Présentés, à l'instar d'*Ainsi soit-elle*, comme un livre-cri, *Les mots pour le dire* de Marie Cardinal paraissent la même année. Romancière comme Benoîte Groult, Marie Cardinal choisit ici le roman pour transcrire une expérience qui lui est personnelle : « *Les mots pour le dire* [...] ma vie<sup>1450</sup> » écrit-elle dans son journal le 28 février 1983. Le choix du roman d'inspiration autobiographique est, d'une part, la forme littéraire attendue pour une femme et, d'autre part, relève à l'époque pour le roman d'un positionnement jugé d'arrière-garde. Les productions d'avant-garde se repèrent en effet au genre du texte et/ou à la fiction. Le péri-texte auctorial confirme d'ailleurs les propos de l'épitexte. L'exergue « Au docteur qui m'a aidée à naître », par sa position d'interface entre l'autrice et la narratrice et sa fonction de seuil, justifie l'interprétation autobiographique. Le prénom et le nom de celle-ci ne sont jamais donnés, facilitant ainsi au fil de la lecture l'assimilation de l'autrice à la narratrice. La renaissance symbolique que connaît la narratrice du roman grâce à la psychanalyse, qui lui permet de « ven[ir] au monde<sup>1451</sup> », est donc aussi celle de l'autrice, Marie Cardinal.

Le roman raconte l'histoire d'une femme presque trentenaire, atteinte de violentes crises d'angoisse non diagnostiquées. L'écoulement presque ininterrompu du sang menstruel en est un des symptômes. Il la conduit à la réclusion progressive ; elle vit plusieurs mois enfermée dans la salle de bain de son appartement. Le sang, en tant que flux, matérialise une folie que la narratrice associe à une colonne intérieure de fluide putréfié. Il permet aux yeux des autres de masquer la cause réelle de sa terreur, qui la conduit à envisager le suicide. Hallucination, vue brouillée, palpitations cardiaques, transpiration, sont autant de symptômes du mal qui la conduit bientôt à vivre sous les effets continuels des calmants et à entrer dans une clinique privée, remise aux bons soins de son oncle, clinique dont elle décide de s'échapper *in extremis* pour entamer une psychanalyse.

Pendant sept ans, elle se rend trois fois par semaine au fond de l'impasse où exerce le psychanalyste : ce « petit homme brun [...] très menu, très correctement vêtu et très distant<sup>1452</sup> », dont on apprendra rien de plus au fil du roman que l'impression laissée par cette première rencontre. L'impasse, quant à elle, figure de façon assez lisible l'utérus où symboliquement la narratrice se construit jusqu'à sa renaissance : ainsi lors de la première

---

<sup>1450</sup> Marie CARDINAL, *L'Inédit*, Paris, Montréal, Grasset & Fasquelle, Annika Parance, 2013, p. 82.

<sup>1451</sup> Marie CARDINAL, *Les mots pour le dire*, Paris, Le Livre de poche, 1977, p. 17.

<sup>1452</sup> *Ibid.*, p. 8.

séance, elle se tient « sur un divan, recroquevillée comme un fœtus dans une matrice<sup>1453</sup> », « premiers instants d'une lente gestation de sept ans<sup>1454</sup> », alors qu'après sa dernière visite, elle se tient dos à la porte du cabinet, enfin « capable de vivre seule<sup>1455</sup> ». La première séance signe également la fin définitive de l'écoulement menstruel ininterrompu, fin du trouble psychosomatique qui dit symboliquement tout autant l'efficace du dire que le début de la grossesse de soi.

Réformiste, *Les mots pour le dire* se lit comme le récit d'une libération mais également comme celui d'un retour à l'ordre non pas établi, mais ré-établi par l'individu. La révolution n'est pas à entendre comme un bouleversement soudain et radical mais bien comme le mouvement de l'astre, lent et progressif, dans une courbe à l'aspect hélicoïdal. Le chemin de l'analyse et de la découverte de soi trace en effet une spirale qui rassérène la narratrice dans son couple et sa famille : ainsi la note liminaire de l'édition qui paraît en 1977 en livre de poche précise bien l'orientation qu'il convient à l'époque de donner au texte : « au terme de son récit, elle [la narratrice] s'apercevra qu'elle est délivrée de ses angoisses et qu'elle peut recommencer à vivre avec son mari et ses enfants, enfin elle-même.<sup>1456</sup> » C'est d'ailleurs la seule interprétation possible du roman qui ne fait état d'aucune autre vie possible.

Récit de l'évolution de la narratrice durant une cure psychanalytique, le roman fournit une description précise des séances ritualisées au fil des années : le divan, la prise de parole, le récit, la re-vie d'événements de l'enfance, le déchiffrement du sens, les incursions ou expéditions dans l'inconscient, l'analyse des rêves, l'évolution de la cure faite de libérations et d'apparentes rechutes, en sont autant d'éléments usuels. C'est en premier lieu la conquête de la liberté et du bien-être corporel que réussit la narratrice, puis ensuite la découverte d'une personnalité restée enfouie. Ce trajet occupe les quatre premières années de la cure.

Durant sa psychanalyse la narratrice se met à écrire quotidiennement sur un carnet, mais différemment de ses séances sur le divan, sans être tenue par le pacte de la véracité du dire. Elle prend progressivement confiance en elle, fait lire ses textes à son mari. Elle qui ne se sentait pas digne d'être écrivain identifie progressivement sa plume à celle d'une écrivaine, au point de confier son premier manuscrit, recommandation à l'appui, à une maison d'édition qui choisit de le publier immédiatement. Entre parole et écrit, le titre du roman revêt alors autant d'acceptions complémentaires.

---

<sup>1453</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>1454</sup> *Ibid.*

<sup>1455</sup> *Ibid.*, p. 343.

<sup>1456</sup> Marie CARDINAL, *Les mots pour le dire*, *op. cit.*

*Les mots pour le dire* réfèrent en premier lieu aux mots que la narratrice doit trouver pour exprimer au psychanalyste son expérience et sa peur de « la chose », qu'elle pense être une folie intérieure : « comment trouver les mots qui passeraient de moi à lui ?<sup>1457</sup> » se demande-t-elle lors de sa première visite. Les mots sont alors souvent ceux des autres, terrifiants. Ainsi lorsqu'un gynécologue pose sur elle le diagnostic d'un utérus *fibromateux* dont il conseille l'ablation, le mot – comme la conséquence qui le suit – la possède littéralement :

Pour les malades mentaux, les mots, de même que les objets, vivent autant que les gens ou les animaux. [...] Passer au travers des mots, c'est comme marcher dans la foule. Restent des visages, des silhouettes qui s'effacent vite du souvenir ou s'y enfoncent parfois, on ne sait pas pourquoi. Pour moi, à cette époque, un mot, isolé de la masse des autres mots, se mettait à exister, devenait une chose importante, devenait même peut-être la chose la plus importante, qui m'habitait, me torturait, ne me quittait plus, reparaisait dans mes nuits et m'attendait à mon réveil<sup>1458</sup>.

Mais qu'on le dise malade ou non, les mots sont en réalité étrangers à l'individu : il doit en user comme des outils à maîtriser pour communiquer avec d'autres. Réussir à se libérer, certes progressivement, des angoisses, et de ce que la narratrice désigne comme de la folie, signifie dans le même mouvement parvenir à se réapproprier ces outils étrangers pour les faire siens, et en user à sa guise.

Plus encore que des outils, « [l]es mots [sont] des étuis, ils cont[iennen]t tous une matière vitale<sup>1459</sup> ». Une des dernières étapes de l'analyse est pour la narratrice, née et éduquée dans une classe, qu'elle nomme d'ailleurs caste, de mesurer la conformité de son comportement aux valeurs bourgeoises, en particulier l'interdit pesant sur la désignation de son entrejambe, de son anus. Sur le corps en général, comprend-elle enfin, est jeté le discrédit. Prendre conscience de l'interdit qui pèse sur certains mots, et de la valeur qu'ils véhiculent, c'est alors aussi retrouver les mots pour dire cette partie du corps. Trouver les mots du corps permet en effet de guérir les maux du corps. « Parlez, dites tout ce qui vous passe par la tête, essayez de ne pas faire le tri, de ne pas réfléchir, essayez de ne pas arranger vos phrases. Tout est important, chaque mot.<sup>1460</sup> » Les consignes du psychanalyste sont ainsi « le seul remède » donné, alors qu'il interdit la prise d'un quelconque médicament allopathique. La remise en

---

<sup>1457</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>1458</sup> *Ibid.*, p. 14-15.

<sup>1459</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>1460</sup> *Ibid.*, p. 85.



cause du dressage social par les mots, tout comme la réappropriation des mots interdits, est thérapeutique.

Trouver les mots du récit de la cure permet dans le même temps de retrouver une identité – d’avant l’analyse – à jamais perdue. « Elle et moi. Moi, c’est elle. La folle et moi<sup>1461</sup> », à la fois identiques et différents sont le je narré et le je narrant, la femme que la narratrice était avant sa psychanalyse, et la femme qu’elle est devenue. La « folle » est comme un double, qui – avec sa différence – a su trouver une place au sein de sa nouvelle identité. Dans la logique du récit emboîté, celui des souvenirs d’enfance évoqués au cours des séances, les mots sont pour la patiente des clés de compréhension du passé revécu au présent de la cure : lorsque le psychanalyste repère un mot, le « plus souvent ce mot était la clef qui ouvrait une porte [qu’elle] n’avai[t] pas vue.<sup>1462</sup> » Les mots là encore permettent de retrouver une part de soi que l’on croyait jusque là inexistante pour l’intégrer immédiatement à soi, par dissolution et imprégnation.

Le roman pourrait en dernier lieu être compris comme le récit redoublé des mots pour le dire, formule au carré que figure le récit d’une cure psychanalytique. Il n’en est cependant pas tout à fait ainsi. C’est à la fin de sa psychanalyse, souhaitant partager avec d’autres la conviction que la maladie mentale est en fait la souffrance la mieux partagée du monde, que la narratrice « [s]e promet[s] d’écrire un jour l’histoire de [s]on analyse, d’en faire un roman où [elle] raconterai[t] la guérison d’une femme qui [lui] ressemblerait comme une sœur<sup>1463</sup> ». Si la narratrice envisage la forme romanesque, ce n’est pas par crainte de la réception à nu de la vérité du texte mais bien parce que la forme de l’analyse n’est pas directement transposable à l’écrit. Le récit de la cure ne peut être emboîté dans la forme nécessairement trop étroite du récit de papier :

l’analyse cela ne peut pas s’écrire. Il faudrait des milliers de pages répétées pour exprimer interminablement le rien, le vide, le vague, le lent, le mort, l’essentiel, le parfaitement simple. Et puis, dans cette monotonie, quelques lignes fulgurantes, les secondes lumineuses où apparaît la vérité entière dont on ne prend qu’une parcelle croyant la prendre toute. De nouveau, ensuite, pendant des milliers d’autres pages, le plat, l’indicible, la matière en gestation, la gestation de la pensée, l’informe, l’inestimable. De nouveau l’étincelle éblouissant de vérité. Et ainsi de suite.

---

<sup>1461</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>1462</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>1463</sup> *Ibid.*, p. 293.

Pour rendre lisible la cure, il faut opérer des aménagements faits de sommaires et d'ellipses, que seul le roman permet selon Marie Cardinal. Le remaniement de la cure originelle est à comprendre dans l'intérêt du lecteur et de la lectrice.

La remise en ordre doublement effectuée – la cure convoque les souvenirs d'une vie que le roman agence à son tour – l'enfance apparaît un moment crucial pour la compréhension du trouble et le travail sur soi. La narratrice évoque longuement les premières années de sa vie dans une Algérie dite française où père et mère vivent séparés. Le père, ancien combattant de la Première Guerre mondiale dont les poumons ont été meurtris par les gaz, a en effet transmis à l'une de ses filles la tuberculose ; elle en est morte à onze mois, ce que la mère ne lui a jamais pardonné. Un peu avant la naissance de la narratrice, elle a demandé le divorce, se restreignant à sa seule fonction de mère et à ses bonnes œuvres algéroises. Elle se condamne ainsi, suivant l'usage de sa classe et de sa religion, à ne plus poursuivre sa vie de femme. À la fin du roman, on apprendra le nom de celle qui était réduite à sa seule fonction maternelle, Solange de Talbiac, au moment où cette mère cesse justement de l'être, pour être perçue par sa fille, et pour la première fois, comme une personne. Sa mort, le lendemain, coïncide quelques mois plus tard avec la fin de l'analyse, et ainsi du roman.

Enfant, la narratrice rend visite à son père, dont elle entrevoit les aventures galantes, lui qui n'a pas mis un terme à sa vie d'homme. Ce père, qui l'aime, lui apparaît pourtant comme un étranger, lui fait peur ou l'ennuie selon les moments : il n'a en fait de place que celle que lui donne la mère, c'est-à-dire presque aucune, portion congrue d'un droit de visite ponctuelle accompagné d'une pension à verser que l'enfant se doit de réclamer à la demande de sa mère. Son père décède alors qu'elle est adolescente, laissant un vide à l'image de celui qu'elle a toujours connu, dans la toute-puissance de sa mère. « Aucun homme n'est intervenu dans ma jeunesse. J'étais aux mains des femmes<sup>1464</sup> », au premier rang desquelles figure sa mère à qui la garde exclusive est accordée. La mère tente alors de façonner l'enfant à l'image de la femme qu'elle souhaite voir advenir sans se rendre compte qu'elle inflige à la personnalité de sa fille une douloureuse distorsion. Cet écart, l'enfant s'y soumet et y consent pour obtenir l'amour d'une mère dévouée, mais néanmoins distante, froide et, en réalité, haineuse.

C'est ainsi la mère qui crée le trauma et le discrédit de soi chez sa fille. La loi et la norme sociale prennent un visage qui n'est pas celui de l'homme mais bien celui d'une femme, la mère, qui, ayant tous les pouvoirs sur son enfant, la conforme à son désir de femme

---

<sup>1464</sup> *Ibid.*, p. 63.

meurtrie. Au moment où sa propre fille s'apprête à devenir socialement femme, la mère livre, dans un monologue mémorable, une description des menstruations qui est à l'origine d'un des troubles psychosomatiques de l'adulte. La mère enseigne à sa fille la honte de son sexe dans la double acception du terme : les règles sont une souillure, une réalité « choquante<sup>1465</sup> » que l'on se doit absolument de cacher.

Quant à la grossesse et à l'accouchement, ils ne doivent avoir lieu que dans le cadre du mariage et sont définis comme un impératif pour toutes les femmes à qui ils sont nécessairement impartis (comme aux hommes la guerre). Ainsi lorsque la narratrice aura ses premières menstruations, elle devra sur les ordres de sa mère ne « plus jamais rester seule avec un garçon et encore moins avec un homme » et donc ne plus jouer avec les garçons de son âge, et ne « plus jamais [s]e laisser toucher ou embrasser sur les joues<sup>1466</sup> ». Cette « séance d'initiation » permet à la narratrice de prendre conscience des traits de « l'uniforme invisible qui désignera [s]a caste à quiconque [la] rencontrera<sup>1467</sup> ». Le corps des femmes bourgeoises est corseté par la dépréciation de soi, sur lui pèse l'interdit du commerce charnel hors mariage.

C'est durant cette même conversation, que sa mère lui apprend qu'elle était non seulement une enfant non désirée – Solange étant tombée enceinte peu avant la demande de divorce – mais encore que l'avortement qu'elle planifiait a échoué. En se souvenant de cet aveu, la narratrice revit l'avortement symbolique que sa mère réalise *ex utero* au milieu des passant-e-s :

Là, dans la rue, en quelques phrases, elle a crevé mes yeux, elle a percé mes tympan, elle a arraché mon scalp, elle a coupé mes mains, elle a cassé mes genoux, elle a torturé mon ventre, elle a mutilé mon sexe. / Je sais aujourd'hui qu'elle était inconsciente du mal qu'elle me faisait et je ne la hais plus. Elle chassait sa folie sur moi, je lui servais d'holocauste.<sup>1468</sup>

L'avortement avorté est réalisé aux yeux de tous et toutes, en pleine rue, et en manière de sacrifice à la « chose » qui affecte également sa mère. Il signale le début de la maladie transmise par la mère en germe chez la narratrice, maladie qui se déclare lors de sa propre grossesse, au moment où, sur fond de guerre d'Algérie, la narratrice comprend que la France est en train d'« assassiner » son pays natal, qu'elle considère comme sa « vraie mère<sup>1469</sup> ». Cet

---

<sup>1465</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>1466</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>1467</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>1468</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>1469</sup> *Ibid.*, p. 112.

avortement symbolique trouvera son pendant bien des années plus tard, dans une renaissance de soi au creuset du cabinet du psychanalyste.

On comprend à l'évocation de cette scène que la haine que la narratrice ressent pour sa mère répond en miroir à la haine que la mère ressent pour l'enfant qu'elle ne souhaitait pas mettre au monde. L'épisode de la soupe vomie que la mère force l'enfant à avaler en est un exemple. Cette haine participe d'un « dressage », terme employé à plusieurs reprises dans le roman, dressage social d'une enfant destinée à être une femme de la bourgeoisie, à l'image de sa mère catholique pratiquante. C'est par le musellement de sa violence intérieure que sa mère procède, lui faisant honte puis la contraignant physiquement – comme l'illustre l'épisode de la douche froide punitive. La découverte et la libération de cette violence intérieure sont estimées par la narratrice comme le moment le plus important de sa psychanalyse.

Mais la narratrice découvre également qu'elle ressent, en tant que femme, une sorte de peur primale des hommes. Cette peur découle, selon elle, d'une nécessaire exposition à l'attaque et à la douleur à cause d'un sexe ouvert, qui ne peut jamais être obturé : « Une peur inventée par les femmes, enseignée aux femmes par les autres femmes. Peur de notre vulnérabilité, de l'incapacité absolue où nous sommes de nous fermer complètement.<sup>1470</sup> » Elle assimile ainsi, en tant que femme, tout homme à un violeur potentiel, tout enfant à un être potentiellement destructeur lors de l'accouchement. La femme, est selon ses mots, un « être troué<sup>1471</sup> ». Néanmoins cette image n'est que provisoire, car loin de signifier la peur du *phallus* comme on pourrait logiquement le penser, elle matérialise la peur d'un pouvoir qui n'est pas donné aux femmes, celui de décider de leur propre vie et du rôle qu'elles souhaitent socialement jouer. C'est alors que la narratrice prend pour la première fois la mesure du hiatus entre l'image que la société construit de la femme, et ce que peut être l'expérience individuelle ou même collective des femmes en tant que catégorie opprimée.

Ainsi, être une femme n'est pas cet être doux et docile, ange du foyer sur papier glacé de magazine, au service spontané de la réalisation de l'époux et aux soins des enfants, mais bien, en fonction de son expérience propre, celle qui se doit de cumuler trois journées de travail en une (tâches domestiques, maternage des enfants et travail salarié) tout au long de sa vie, au service – social et non naturel – des autres. La psychanalyse la mène ainsi à remettre en question ce qui est défini comme le propre des femmes, leur prétendue spécificité, la féminité sous laquelle on range un nombre de caractéristiques, à commencer par la dépendance nécessaire de la femme envers un autre être, en tant qu'épouse (de) et en tant que

---

<sup>1470</sup> *Ibid.*, p. 306.

<sup>1471</sup> *Ibid.*

mère (de) : « j'ai compris ce que c'était que d'avoir un vagin, d'être une femme [...] c'est ça avoir un vagin. C'est ça être une femme : servir un homme et aimer des enfants jusqu'à la vieillesse.<sup>1472</sup> » Aussi est-ce par sa propre famille qu'elle décide de commencer sa révolution.

L'adéquation de la femme à son sexe de femme a cependant des accents différentielistes que l'on ne saurait interpréter sans mentionner le cliché de l'envie du pénis convoqué dans le roman. Ce manque chez la petite fille s'accompagne de la masturbation, dont la prise de conscience constitue un « tournant imperceptible mais important<sup>1473</sup> » dans l'analyse. La psychanalyse est ainsi perçue comme essentiellement libératrice et si le psychanalyste fait l'objet de critiques parfois injurieuses, celles-ci valent pour la forme à une étape ou une autre de la cure dans la logique du transfert, et non pour le fond. Conformément à la décennie, que l'on songe à Psychanalyse et Politique ou à l'ensemble de l'influence psychanalytique sur les textes les plus radicaux, la psychanalyse est au cœur du texte, mais elle n'est jamais remise en question.

Néanmoins, dans la mesure où le roman permet de découvrir, en plongée, l'a-normalité d'une femme des plus normales, et la normalité d'une femme que l'on jugerait un peu trop vite anormale à la violence de ses symptômes, *Les mots pour le dire* doivent être lus comme une publication réellement novatrice du point de vue littéraire. On retiendra également, de ce texte, la critique fouillée des valeurs oppressives de la classe bourgeoise par l'une de ses membres et la critique de la féminité imposée qui rejoint celle formulée par Benoîte Groult dans *Ainsi soit-elle*, mais également celle de féministes radicales comme Christiane Rochefort ou Annie Leclerc, que l'on trouve réunies la même année au Québec pour débattre des rapports entre la femme et l'écriture.

### **3. L'homosexualité : une « manière de vivre » ? ou les chroniques du « Réformisme ordinaire »**

Si, à l'origine, l'homosexualité est pour certaines au sein du Mouvement de libération des femmes un choix politique, alors qu'elle est pour d'autres un désir irréprouvable qui ouvre « un potentiel énorme de révolte [...] consciente et politique<sup>1474</sup> » par la sortie et la lutte contre l'hétérosexualité qu'elle implique, il n'en reste pas moins que la majorité des lesbiennes du Mouvement se placent du côté de la radicalité. Cette orientation politique devient flagrante lorsque surgit, de façon d'ailleurs inattendue, la première polémique au sujet de l'homosexualité au sein du Mouvement. Elle oppose les chroniqueuses du « Sexisme

---

<sup>1472</sup> *Ibid.*, p. 308-310.

<sup>1473</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>1474</sup> Je... Gouine rouge, « POUR LES PAUVRES GOUINES QUI N'ONT PAS LE CHOIX (Politique...) », *Le torchon brûle*, n° 4, n. p. [p. 25].

ordinaire », parmi lesquelles figurent Cathy Bernheim, Marie-Jo Bonnet et Catherine Deudon, à l'essayiste et militante Catherine Valabrégue.

Militante du Mouvement français pour le planning familial – elle en est membre fondatrice et secrétaire générale – Catherine Valabrégue a rejoint le Mouvement de libération des femmes à ses débuts et y anime depuis 1972, avec Charlotte Calmis, l'association *La Spirale* dédiée à la création au féminin. L'autrice connue, pour *Contrôle des naissances et planning familial* (1960) et *La Condition masculine* (1968), fait paraître, en mars 1975, dans le numéro 344 des *Temps modernes*, « Manières de vivre<sup>1475</sup> », cinq témoignages extraits de son essai *Le Droit de vivre autrement : modes de vie inhabituels, enquêtes et témoignages* publié par Denoël-Gonthier en cette même année 1975.

Se succèdent sous ce titre la parole d'« Une concierge pas comme les autres », Mme Lily, 43 ans, une femme de l'assistance publique, devenue prostituée et alcoolique, recueillie par l'association catholique Le Nid, celle de deux « Couples d'hommes », Jean et Michel puis Jacques et André dont la situation sociale diffère, les premiers étant de classe moyenne alors que les seconds évoluent dans la bourgeoisie, celle d'un couple de femmes d'une vingtaine d'années vivant à Paris, Élisabeth et Sophie, puis celle de « Mademoiselle... sergent dans l'Armée, arcadienne, rosécrutienne<sup>1476</sup> ».

Si l'ensemble du texte est constitué en majeure partie du discours des interviewé-e-s, Catherine Valabrégue prend le soin d'introduire la parole de chacun-e en usant d'un chapeau dont le format, en général court, se révèle bien plus long dans le cas du couple de femmes avec lequel elle s'entretient<sup>1477</sup>. Voici comment les deux femmes sont présentées par l'essayiste :

Sophie est particulièrement jolie, avec de grands yeux maquillés, les ongles faits, une apparence très féminine, candide et charmante.

Élisabeth a l'air d'une lesbienne. On ne sait trop pourquoi, car elle n'accentue pas son personnage. Elle est comme tant de jeunes femmes, en pantalon avec un chemisier à carreaux, une veste, des cheveux moyennement longs. À les voir ensemble on peut tout de suite imaginer qu'elles sont lesbiennes ; séparément non.

---

<sup>1475</sup> Catherine VALABREGUE, « Manières de vivre », *Les Temps modernes*, n° 344, mars 1975, p. 1083-1120.

<sup>1476</sup> *Ibid.*, p. 1115.

<sup>1477</sup> *Ibid.*, p. 1108-1109. Par comparaison, le chapeau de chacun des entretiens ne laissent aucun doute sur l'enjeu que constitue en retour la description du couple de femmes : « Mme Lily, 43 ans » ; « Jean, barbu, costaud, quarante-cinq ans, genre capitaine au long cours, est accompagné de Michel son ami, un très joli garçon d'environ trente-cinq ans, plein de charme. D'emblée, c'est le barbu qui parle. » (1096) ; « Jacques et André forment un couple uni depuis seize ans. Jacques, quarante-cinq ans, est cadre dans un ministère, André a une belle situation dans une société privée. » (1105) et enfin « Mademoiselle... sergent dans l'Armée, arcadienne, rosécrutienne. Elle a vingt-deux ans. » (1115)

On s'en doute, c'est moins le volume du texte de l'essayiste que le portrait qu'elle brosse des deux femmes qui appelle dans la rubrique suivante du « Sexisme ordinaire » une réponse de certaines actrices du Mouvement de libération des femmes.

En mai 1975, les chroniqueuses du « Sexisme ordinaire<sup>1478</sup> » répliquent en effet à ce portrait de Catherine Valabrègue : contribuent à cette réponse collective, unifiée sous le titre « Les lesbiennes respectueuses » mais malgré tout individualisée, Catherine Deudon sous le pseudonyme de Catherine Glaviot, Marie-Josèphe Bonnet sous celui de Marie-Jo Postillonne et Cathy Bernheim sous celui de Catherine Crachat. Le champ sémantique forgé par le pseudonymat – Glaviot, Postillonne, Crachat – est explicite : il s'agit ici de toucher l'autre par son verbe en faisant montre de mépris.

Sous le titre « La Taule-est-rance est un appeau-litisme<sup>1479</sup> », aux accents littéraires marqués par le jeu de mots, Catherine Deudon présente des remerciements ironiques à Catherine Valabrègue pour avoir érigé son essai sur le principe que l'homosexualité et l'hétérosexualité sont des catégories recevables qui permettent de classer l'humanité en deux ensembles séparés dont le premier, sur le modèle freudien qui fait de la femme un homme manqué, n'est qu'une forme inabouti du second. Mais surtout, Catherine Deudon, photographe, militante féministe radicale et lesbienne, proche de Christiane Rochefort et de Monique Wittig par sa présence au sein des Petites Marguerites, et sa participation aux Gouines rouges, reproche à Catherine Valabrègue de ne pas considérer les lesbiennes comme « des politiques ».

La querelle, par la voix ici de Catherine Deudon, révèle à quel point l'option retenue par Catherine Valabrègue pour son essai destiné à un large public est bien éloignée de la réflexion d'avant-garde qui se nourrit au sein du Mouvement. Dans la « Mise au point » qu'elle fait paraître en juin 1975, l'essayiste, tout en se réaffirmant solidaire des groupes féministes, dit d'ailleurs parfaitement assumer le fait de s'adresser à un public plus large que le MLF, mentionnant les « tactiques différentes<sup>1480</sup> » qui président à leurs choix.

La réponse des chroniqueuses ne se limite cependant pas au texte de Catherine Deudon<sup>1481</sup> qui traduit pourtant la position politique de l'ensemble des sexicides du numéro.

---

<sup>1478</sup> « Le Sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, n° 346, mai 1975, p. 1627-1636.

<sup>1479</sup> *Ibid.*, p. 1626-1628.

<sup>1480</sup> Catherine VALABREGUE, « Mise au point », *Les Temps modernes*, n° 348, juillet 1975, p. 2008.

<sup>1481</sup> Outre les textes que nous présentons dans le numéro de mai 1975, Cathy Bernheim, sous le pseudonyme de Catherine Crachat, répond à nouveau dans le numéro de juin à Catherine Valabrègue sous le titre de « Z. et les lesbiennes respectueuses » (*Les Temps modernes*, n° 348, juin 1975, p. 1832-1833) : elle y explique le choc, la colère et la meurtrissure à la lecture de « Manières de vivre », l'incompréhension d'être « marquées lesbiennes », à nouveau rangées sous une étiquette, mais aussi et surtout l'absence de « l'amour et [du] désir politiques » qui sont au cœur de leur choix.

À l'image de la diversité des chroniqueuses, plusieurs formes textuelles sont convoquées pour étayer la critique de la « tactique » de Valabrègue et lui opposer une vision politique de l'homosexualité au féminin. Un questionnaire sur le modèle de celui des États généraux de *Elle* reprend le passage le plus problématique du texte, la présentation du couple de lesbiennes avec lesquelles Valabrègue s'est entretenue, pour dénoncer la subjectivité de l'appréciation « avoir l'air de » qui confine à l'homosexisme. Une lettre sous pseudonyme de Marie-Jo Bonnet appuie ce dispositif par l'usage d'une voix qui, s'autorisant du tutoiement, reproche à la sociologue d'avoir glané des témoignages en dehors du cercle qu'elle connaît dans le Mouvement. Le texte épistolaire se termine par un pastiche de la dite présentation où Valabrègue elle-même devient l'objet de la description.

« Manières de vivre ou façons de parler ?<sup>1482</sup> » de Catherine Crachat poursuit l'usage du pastiche en mimant un reportage sur le comité de rédaction des *Temps modernes*, le terme « lesbienne » se voit alors remplacé par l'expression « intellectuel de gauche » :

Ils ont l'air d'intellectuels de gauche. On ne sait trop pourquoi, car ils n'accentuent pas leur personnage. Ils sont comme tant de gens, en pantalon avec un chemisier à carreaux, une veste, des cheveux moyennement longs. À les voir ensemble on peut tout de suite imaginer qu'ils sont de gauche; séparément non.

La substitution s'avère d'une grande force : elle permet de rendre visible l'*a priori* homosexiste de l'essayiste qui, s'adressant au plus grand nombre dans une publication à large diffusion, reproduit les catégories de genre et de sexualité dominant dans la représentation commune, tout en associant le lesbianisme moins à une performance qu'à un rôle factice (le « personnage » qu'Élisabeth en l'occurrence n'accentue pas). Mais cette substitution permet également de faire apparaître, pour le renforcer, le statut politique des lesbiennes, rendant ainsi le portrait de Catherine Valabrègue d'autant plus maladroit qu'il est incongru.

« Réintroduire dans la vie quotidienne l'homosexualité<sup>1483</sup> », tel était l'objectif que s'était fixé Catherine Valabrègue et c'est pour répondre à celui-ci qu'elle avait choisi de présenter des « Manières de vivre » différentes des représentations dominantes. Son objectif était réformiste. La querelle qui l'oppose à plusieurs autres militantes du Mouvement dans *Les Temps modernes*, alors qu'elle confirme la partition possible entre communication de masse et diffusion plus restreinte d'une pensée d'avant-garde, révèle la prégnance du positionnement politique radical des lesbiennes au sein du Mouvement des femmes. Ce positionnement

---

<sup>1482</sup> « Le Sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, n° 346, mai 1975, p. 1629-1632.

<sup>1483</sup> Catherine VALABREGUE, « Mise au point », *op. cit.*, p. 2008.



constitue un socle sur lequel s'érige à la fin de la décennie une controverse dont l'aspect polémique mène à la lutte sororicide.

À ce titre, la contribution de Catherine Deudon est éclairante pour comprendre que la scission ne se fait pas entre féministes hétérosexuelles et lesbiennes radicales, mais bien entre féministes radicales (lesbiennes et hétérosexuelles) et lesbiennes radicales. Ainsi lorsqu'elle répond, comme nous venons de le voir, en 1975, avec d'autres, à l'essayiste Catherine Valabrègue dans *Les Temps modernes*, Catherine Deudon soutient le lesbianisme comme position politique. Mais lorsque, cinq ans plus tard, l'analogie de la collaboration est déployée, la photographe s'effraie, dans le dossier que *La Revue d'en face* consacre à la polémique, de la dérive qui mène certaines à revendiquer une « Nation Lesbienne chauvine<sup>1484</sup> » et prend position contre le lesbianisme radical wittigien. Les deux textes de Catherine Deudon, qui se définit – quand elle y est contrainte – comme homosexuelle, peuvent ainsi constituer un autre fil rouge, diachronique celui-ci : radicale et convaincue de la répercussion politique du lesbianisme, elle s'oppose en fin de décennie à la radicalisation séparatiste au motif que cette position est explicitement antiféministe et qu'elle réinstaure, au lieu de les annihiler, les pratiques et catégories de sexe.

### **B. « La femme et l'écriture » : une rencontre franco-québécoise des écrivaines**

En octobre de cette même année 1975 se tient à Montréal la Rencontre québécoise internationale des écrivains. Pour sa quatrième année et dans le cadre de l'année internationale de la femme, le sujet retenu, « La femme et l'écriture », réunit une vingtaine d'écrivain-e-s pendant cinq jours. La Rencontre s'inspire des directives internationales par l'affirmation préalable du statut d'exception des femmes en littérature. Mais elle témoigne aussi d'une méconnaissance, propre à l'époque, des femmes de lettres du passé, méconnaissance que viennent d'ailleurs corriger certaines participantes<sup>1485</sup>. Considérer les littératrices comme des exceptions revient également à affirmer l'absence de reconnaissance littéraire des œuvres et des écrivaines, ce qu'illustre le patronage de la Rencontre par un Comité certes international mais exclusivement composé d'hommes<sup>1486</sup>. Quoi qu'il en soit, le

---

<sup>1484</sup> Catherine DEUDON, « Radicale-ment, Nature-elle-ment », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n° 9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 83.

<sup>1485</sup> Nicole Brossard, Michèle Perrein, Dominique Desanti, Madeleine Ouellette-Michalska et Suzanne Paradis en particulier.

<sup>1486</sup> Le comité est composé de 14 personnalités : Aharon Amir (Israël), Henry Bauchau (Belgique), José Bianco (Argentine), Rachid Boudjedra (Algérie), Jacques Brault (Québec), Michel Deguy (France), Edouard Glissant

projet n'est pas d'interroger cette exceptionnalité mais bien de se concentrer sur la fiction dite féminine et la « production signifiant du féminin<sup>1487</sup> » : c'est ainsi une différence qui est mise au programme des débats, au même titre que la façon dont cette différence travaille ou non l'écriture. Dès le début de la Rencontre, il n'est donc plus question de la femme et de l'écriture en général, mais bien de l'existence et des modalités d'exercice d'une écriture dite féminine.

Majoritaires au sein du Comité de patronage, les hommes s'avèrent minoritaires au sein de cette assemblée littéraire en grande partie composée d'écrivaines<sup>1488</sup>. De France, sont venues Noëlle Châtelet, Florence Delay, Dominique Desanti, Annie Leclerc, Claire Lejeune, Vera Linhartova, Michèle Perrein, Anne Philippe et Christiane Rochefort ; du Québec sont Monique Bosco, Nicole Brossard, Madeleine Gagnon, Madeleine Ouellette-Michalska, Hélène Ouvrard, Suzanne Paradis, Fernande Saint-Martin, et France Théoret. Dans la salle, on remarque la présence de Michèle Lalonde, Michèle Mailhot et Andrée Maillet, toutes trois Québécoises. La Rencontre accueille aussi des écrivaines d'autres origines : Lila Karp, écrivaine et universitaire, vient des États-Unis, Maria Isabel Barreno, l'une des trois autrices des *Nouvelles lettres portugaises* dont nous avons établi les liens avec certaines écrivaines du Mouvement des femmes en France<sup>1489</sup> (notamment Christiane Rochefort), représente le Portugal.

La Rencontre québécoise internationale des écrivains permet à des femmes venues de France de confronter leurs positions politiques et littéraires comme leurs œuvres à celles des écrivaines du Québec. Nicole Brossard, qui assure l'allocution d'ouverture, y voit aussi « un des plus beaux prétextes pour rencontrer, travailler et discuter avec d'autres femmes qui se sont interrogées ou qui s'interrogent entre autres, sur la fonction et la pratique de leur écriture<sup>1490</sup> ». Analysant les influences réciproques du féminisme des années 1970 en France et au Québec, Milena Santoro a montré que ce colloque inaugure des amitiés littéraires de longue haleine, faites « de lettres, d'échanges d'inédits, de livres, de conversations, et de

---

(Martinique), Jacques Godbout (Québec), Herbert Gold (USA), Uffe Harder (Danemark), Georges Lisovski (Pologne), Gilles Marcotte (Québec), Gerardo Mello Mourao (Brésil), et Severo Sarduy (Cuba)

<sup>1487</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 5.

<sup>1488</sup> Selon Nicole Brossard, le choix du thème de la rencontre n'est pas lié à l'année internationale de la femme mais bien au constat, formulé l'année précédente, du peu d'écrivaines présentes en tant qu'intervenantes (voir *Ibid.*, p. 280-281). Dans l'esprit des organisateurs, il y avait donc un lien explicite entre le thème « la femme » et la présence des écrivaines, les autres thèmes « universels » étant favorables à l'invitation des hommes...

<sup>1489</sup> Voir à ce sujet l'introduction du chapitre précédent où nous retraçons le soutien que des écrivaines engagées au sein du Mouvement des femmes en France ont apporté aux *Nouvelles Lettres portugaises* et aux trois Maria.

<sup>1490</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 10.

visites<sup>1491</sup> », entre Madeleine Gagnon et Claire Lejeune, ou entre Madeleine Gagnon et Annie Leclerc par exemple<sup>1492</sup>. Toutes deux se retrouvent ainsi dès 1975 associées dans le volume initié par Hélène Cixous : *La Venue à l'écriture* (1977). Christiane Rochefort, quant à elle, sera sollicitée pour le quatrième de couverture de l'édition française de *Retailles* (1977) de Madeleine Gagnon et Denise Boucher.

Les actes de ces journées, publiés par la revue québécoise *Liberté* l'année suivante, constituent une source d'histoire littéraire remarquable en ce que les débats y sont reproduits en intégralité, en supplément des communications. Plus de 300 pages renseignent sur la position des écrivaines présentes sur la question de l'écriture, des femmes et des hommes, du féminin et du masculin, du féminisme, la plupart des écrivaines de France qui participent à ce colloque n'ayant jamais publié leurs vues sur ce point auparavant. Ainsi les actes permettent-ils de lire « la façon de penser et les préoccupations de la majorité des femmes qui écrivaient en 1975<sup>1493</sup> », mais également leur pensée d'une écriture interrogée sous l'angle des sexes et des sexualités tout comme leur interaction parfois agonistique sur un concept littéraire et politique qui est en train de s'affirmer en France comme au Québec : l'écriture féminine. Comme le précise Fernande Saint-Martin au cours de la rencontre, il y a en 1975 au Québec « un conflit majeur entre les femmes féministes et féminines<sup>1494</sup> », constat qui commence à valoir pour la France également.

## 1. Paroles de femmes en lutte

Rares sont les communications ou les interventions lors des débats qui ne mentionnent pas à un moment ou un autre que les femmes sont « en lutte ». La question de « la femme et l'écriture » s'inscrit ainsi explicitement sur la toile de fond des mouvements de femmes et lui donne sens : Lila Karp, écrivaine et féministe, qui enseigne aux États-Unis la sociologie de la littérature produite par les femmes, construit sa communication sur le caractère historiquement inévitable du féminisme pour les artistes comme pour leur art au moment où se tient cette Rencontre. Comme aux États-Unis et comme en France, le Québec assiste depuis la fin des années 1960 à l'émergence d'un mouvement de femmes ; le Front de libération des femmes, premier groupe féministe marxiste, s'est manifesté pour la première fois en 1969. Dans ces trois pays, le féminisme est culturel, les écrivaines entretenant des liens étroits non

---

<sup>1491</sup> Miléna SANTORO, « Influences réciproques : Le féminisme des années 70 en France et au Québec », art. cit., p. 207-219.

<sup>1492</sup> Les traces de ces échanges sont consignées dans les Fonds que Madeleine Gagnon a déposés à la Bibliothèque nationale du Québec.

<sup>1493</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 3.

<sup>1494</sup> *Ibid.*, p. 224.

seulement avec l'action politique mais encore avec la question du politique au sein de leurs textes. Mais plus qu'une toile de fond, le mouvement des femmes auquel certaines écrivaines participent dans leurs pays respectifs en vient à modifier la forme de la Rencontre elle-même comme l'enjeu de la question posée à l'écriture.

Deux interventions de Dominique Desanti illustrent le rapport des écrivaines au politique, qui ne se résout pas uniquement dans l'action politique. En demandant à ce que l'assemblée réunie le 5 octobre observe une minute de silence<sup>1495</sup> en soutien à la manifestation de femmes à Hendaye contre l'emprisonnement des femmes espagnoles<sup>1496</sup>, Dominique Desanti explicite certes une position intellectuelle habituelle depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, où l'écrivain (ici l'écrivaine) appuie l'action politique (ici le mouvement des femmes) tant il « [lui] semble impossible d'être réunis ici pour parler de la femme et de l'écriture [...] sans rappeler justement [...] qu'il y [a] une première tranche, une première lutte fondamentale<sup>1497</sup> ».

Mais elle explique comment cette lutte, de façon novatrice, se joue en 1975 sur le terrain de l'écriture et concerne spécifiquement la pratique de la littérature : « depuis que les femmes osent se dire, la crise, je ne parle pas de la guerre des sexes, la crise a éclaté, la crise en littérature, c'est-à-dire le rapport explicite de la femme à l'écriture.<sup>1498</sup> » Interroger « La femme et l'écriture » revient donc en 1975 à interroger la crise qui a vu jour en littérature, nous dirions pour la France depuis 1973 et *La Création étouffée*, et qui n'a de cesse, depuis cette date, d'enfler sous l'appellation d'écriture *féminine*. Là se tisse un autre lien entre politique et littérature, celui de l'articulation du sujet femme – en lutte – et du texte littéraire.

Un troisième aspect, revendiqué dans sa communication par l'Américaine Lila Karp et repris au cours des débats par Michèle Perrein est celui de l'engagement<sup>1499</sup>. Et c'est à Rénos Mandis, acteur qui vient de jouer avec et sous la direction de Julie Dassin dans *The Rehearsal* (1974), qu'il revient de formaliser l'alternative qui partage les écrivain-e-s depuis l'ouverture de la Rencontre entre « les personnes qui pensent que le mouvement des femmes devra mobiliser la littérature, et d'autres qui pensent qu'il ne le devrait pas ; alors [...] on est divisé ici en deux clans [entre ceux] qui sont pour la littérature engagée et ceux qui sont contre.<sup>1500</sup> » Or cette division ne se superpose pas à l'affirmation précédente : la littérature engagée se

---

<sup>1495</sup> Sa proposition fait immédiatement suite à celle de Madeleine Ouellette-Michalska.

<sup>1496</sup> Quelques minutes plus tard, Christiane Rochefort prend le soin de rappeler que la manifestation se déroule en soutien de tous les prisonniers (femmes et hommes).

<sup>1497</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 90.

<sup>1498</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>1499</sup> « On ne peut pas écrire sans être engagé » affirme Michèle Perrein, voir *Ibid.*, p. 157.

<sup>1500</sup> *Ibid.*, p. 158.

définit comme un outil au service d'une cause qui lui est extérieure, alors que l'écriture-femme part du présupposé que la littérature n'est pas un terrain de manœuvre mais bien le lieu de l'affrontement.

Les communications d'écrivaines en sont le premier indice. Le courrier d'invitation envoyé aux intervenant-e-s mentionne qu'il est possible pour chacun-e de communiquer sur le sujet de « La femme et l'écriture » sous la forme d'un témoignage personnel leur expérience d'écrivain-e. Nombreuses sont celles qui choisissent non de proposer une communication de type générique mais de s'exprimer sur leur vécu d'écrivaine, à partir du lieu où elles parlent – pour reprendre le lieu justement commun des années 1968. Ainsi, à la fin de la Rencontre, certaines écrivaines regrettent la forme même du colloque – une succession de communications organisées par session – et proposent de poursuivre à l'image du fonctionnement du mouvement des femmes en créant des groupes de travail et d'échange.

En ce sens, la communication de Christiane Rochefort, parce qu'elle est guidée par la question du point de vue, va bien au-delà de l'invitation au témoignage lancée par les organisateurs du colloque. Il s'agit pour elle de dire une expérience commune aux opprimées et, de l'affirmer comme « une voie de la connaissance<sup>1501</sup> », dans la parfaite logique des groupes de conscience du Mouvement des femmes auxquels elle a participé dès 1970 comme de la dénonciation de ce qu'elle nomme la pensée scientifique<sup>1502</sup>. À partir de son expérience d'écrivaine, qui a d'ailleurs traversé le siècle, elle offre une interprétation possible du lien entre femmes et écriture au XX<sup>e</sup> siècle.

Annie Leclerc est l'autre figure littéraire française de cette rencontre : elle prend la parole après l'allocution d'ouverture par Nicole Brossard et choisit la formule du témoignage qui correspond au projet de *Parole de femme*, publié l'année précédente. Comme d'autres après elle, elle décide également de s'adresser au public sans notes ni texte écrit, dans la spontanéité de la parole échangée. Si Madeleine Gagnon recourt quant à elle au texte écrit, elle propose également sous la forme de la *jasette*<sup>1503</sup> – plusieurs participantes dans la salle prenant la parole tour à tour à la fin de sa communication – une autre irruption de la parole des femmes dans le discours. Christiane Rochefort, dans son habitude manifestaire, voit cette parole comme un véritable « acte de femme<sup>1504</sup> », de l'ordre de la « poésie vivante<sup>1505</sup> »

---

<sup>1501</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 118.

<sup>1502</sup> Voir son texte « Le mythe de la frigidité féminine » paru dans le manifeste « Libération des femmes : année 0 » en 1970 et ce que nous en écrivons en première partie.

<sup>1503</sup> Terme québécois signifiant « conversation, bavardage ».

<sup>1504</sup> *Ibid.*, p. 266.

<sup>1505</sup> *Ibid.*, p. 281.

comme de la théorie du discours. La consignation des débats sans réécriture dans les actes prolonge nécessairement ce geste performatif.

Si, des deux côtés de l'Atlantique, chaque femme a vraisemblablement trouvé une parole neuve, libératrice, avec le mouvement des femmes, en France comme au Québec, ce fait a rapidement eu pour corollaire accepté<sup>1506</sup> que *la* femme – l'article incluant non seulement toutes les femmes mais leur prescrivant une conduite à tenir en tant que femme – a trouvé une parole jusque là inouïe. Cette parole construit le lien entre la femme et l'écriture, thème de la rencontre, signifiant à la fois que la parole, et donc l'écriture, d'une femme sont nécessairement innovantes et qu'elles ne peuvent ni ne doivent être identiques à la parole, et à l'écriture, d'un homme.

Si l'un des présidents de séance se fait fermement chahuter pour avoir dit qu'il *donnait* la parole, une certaine Denise lui rappelant que les femmes la *prennent* sans son accord, l'affaire de la minute de silence qui fait débat durant la moitié des discussions de la deuxième session illustre également les enjeux de la prise de parole des femmes, en particulier des écrivaines. À la fin de sa communication et en référence aux *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke<sup>1507</sup> qui prédisait un renouvellement de la société le jour où hommes et femmes pourraient échanger dans un dialogue enfin restauré, Madeleine Ouellette-Michalska invite les hommes (écrivains présents donc) à respecter cinq minutes de silence pour écouter les femmes afin d'entamer « une révolution de la parole pouvant conduire à celle, plus achevée, de l'écriture<sup>1508</sup> ».

Immédiatement, elle restreint cette contrainte par pragmatisme, dit-elle, à l'observation d'une minute de silence pour les femmes assassinées à cause de leur beauté et explicite lors des débats que la beauté est un motif, en histoire littéraire, de l'assignation au silence des écrivaines, prises en tant que femmes comme objet du discours littéraire. Or la proposition est à son tour immédiatement déviée par Dominique Desanti qui la transforme en minute de silence en soutien « à la venue de la parole de la femme », en lien avec la manifestation des femmes à Hendaye. Alors que Christiane Rochefort – en esprit indomptable – se demande si on peut se mettre parler à l'envi, l'assistance s'anime pour savoir quel discours – dénonciation de la mise sous silence ou soutien à la prise de parole – va être

---

<sup>1506</sup> Par la majorité ; certaines récusent néanmoins cette idée d'une parole inouïe et révolutionnaire, comme France Theoret (voir *ibid.*, p. 122-125).

<sup>1507</sup> Rainer Maria RILKE, *Lettres à un jeune poète [1929] et autres lettres*, trad. de *Briefe an einen jungen Dichter*, avant-propos, notes et chronologie de Claude Porcell, Paris, Flammarion, 2011.

<sup>1508</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 90.

entendu dans leur potentielle minute de silence, laquelle restera d'ailleurs lettre morte tant les débats s'enrichissent à ce sujet.

Fait neuf que permet ce dispositif de la rencontre, le dialogue est, au sens que Psychanalyse et Politique donne à ce terme, hétérosexuel. Les deux sexes sont représentés dans les prises de parole et l'interaction est évidente dès le début. On se précise homme ou femme, homosexuel le cas échéant<sup>1509</sup> ; on s'y refuse homme ou femme aussi parfois. Les un-e-s interpellent les autres lors des débats comme durant le premier échange où Noëlle Châtelet s'adresse aux hommes présents, « enfin à tous ceux qui en ont les caractéristiques du moins » et souhaite « qu'un homme relève le gant<sup>1510</sup> » à la suite de la question qu'elle vient de leur poser. Le lendemain, au cours de sa communication donnée en manière de « confession », elle affirme « ne p[ouvoir], ni ne v[ouloir] [s]e concevoir comme femme<sup>1511</sup> », au motif que la physiologie relève de l'anecdote, que l'un-e (femme ou homme) se projette nécessairement dans l'autre, et qu'elle refuse, y compris dans l'écriture, les catégories hiérarchisées et l'assignation à résidence sexuée. Yves Navarre, quant à lui, après une communication en forme de témoignage sur son expérience d'écrivain au cours de laquelle il a affirmé son homosexualité, souhaite « qu'on ne [l]e considère pas comme un homme<sup>1512</sup> » car il « n'appartien[t] pas à cette catégorie [...] des hommes qui ont le pouvoir. [Il] apparten[t] comme [les femmes], sur le plan de sa sexualité à une minorité qui est opprimée et qui s'opprime<sup>1513</sup> ». Une *majorité* opprimée, corrige alors Christiane Rochefort qui intervient à ce moment là pour la première fois dans les débats.

Car la modification du langage va de pair avec l'expression de cette parole réputée inouïe. La prise de parole des femmes changerait le lexique, comme le défend Nicole Brossard. Un exemple – celui du dé à coudre dans l'œuvre de Marie Noël – pris à l'origine du débat pour démontrer la spécificité de l'écriture féminine (le dé à coudre est réputé féminin car correspondant à une activité pratiquée par les femmes) – devient exemplaire des termes jusque-là exclus du lexique littéraire, la pratique de l'écriture par des femmes étant perçue comme un corollaire de l'usage des termes associées aux activités réputées féminines. Dans la communication de Christiane Rochefort, on retrouve cette injonction à « casser ce langage »,

---

<sup>1509</sup> Mais on ne se précise pas hétérosexuel.

<sup>1510</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 29 et 30 respectivement. Naïm Kattan, qui relève le gant, prend ainsi soin de préciser qu'« [il] ne représente pas les hommes, [mais s]e représente [lui]-même ».

<sup>1511</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>1512</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>1513</sup> *Ibid.*, p. 45-46.

à travailler à une prise de conscience « socio-sémantique<sup>1514</sup> », où toute écriture deviendrait une « destruction » du sens reçu et une resémentation consécutive.

## 2. Écriture féminine et différence

Contrairement à ce que la lectrice ou le lecteur contemporain pourrait attendre de deux des écrivaines de France célèbres en présence – Annie Leclerc et Christiane Rochefort – la Rencontre québécoise internationale des écrivains nous donne à découvrir deux positions bien plus complexes qu'on ne le dit souvent au regard de l'écriture féminine, et de la différence. Leur point de rencontre est une appropriation, divergente, du matérialisme. Que leurs positions politiques soit si opposées, que leurs récents textes (*Parole de femme* face à *Archaos* et à *Encore heureux qu'on va vers l'été*) relèvent de projets littéraires qui ne peuvent être confondus, permet de mesurer avec évidence ce que le discours des deux écrivaines ont en commun : le constat d'une oppression des femmes par le symbolique.

Pour appréhender la position d'Annie Leclerc, il faut établir non le corps mais l'expression du corps comme source de son projet d'écriture. Le corps est en l'occurrence placé dès l'allocution d'ouverture au centre de la Rencontre. Pour Nicole Brossard, « toute l'histoire de la poésie, du romanesque, et de la fiction, est essentiellement liée à la recherche du corps<sup>1515</sup> ». Toute femme qui écrit « évacue » un corps qui lui est socialement imposé. Cette expulsion d'éléments nocifs se fait dans la narration et par elle. Chacune des écrivaines prend à son tour position par rapport à cette définition. Pour Annie Leclerc, le corps est au contraire défini comme le propre des femmes (et non des hommes), élément positif qu'il s'agit de mettre au jour de l'écriture. L'autrice insiste ainsi sur sa prise de conscience dans l'enfance du ravissement provoqué par la jouissance, en tant que moment de rencontre du corps avec un autre corps. La jouissance devient en ce sens le lieu originel à partir duquel construire son projet de vie, d'action et d'écriture. Mais l'absence symbolique du corps féminin, auquel elle s'identifie, réoriente nécessairement son projet vers ce préalable : *Parole de femme* paru l'année précédente est à comprendre comme « une véritable recherche sur ce corps<sup>1516</sup> » féminin.

Au fil de la Rencontre pourtant, les interventions d'Annie Leclerc présentent une contradiction apparente à propos du féminin comme de la différence, qui traduit en fait l'empreinte du matérialisme dialectique sur sa pensée des femmes et du féminin. Il n'y a pas de définition possible de la femme ou de l'homme, affirme l'autrice de *Parole de femme* qui

---

<sup>1514</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>1515</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>1516</sup> *Ibid.*, p. 17.



ne souscrit pas au concept d'identité *féminine*. Mais, le corps, qui est au centre de son œuvre, est dit *femelle* par les caractéristiques sexuelles secondaires comme par l'expérience des relations sexuelles et de la maternité, en particulier de l'accouchement. Pour autant, il n'y a de corps que dans la jouissance, laquelle a la propriété d'annuler la sexuation du corps : « On se trompe quand on parle du corps féminin parce que le corps féminin, c'est une épreuve de tous les autres corps<sup>1517</sup> » explique-t-elle lors de la dernière session de la Rencontre.

De même, à la suite de la communication de Vera Linhartova qui affirme la neutralité du sujet dans le geste poétique, elle se dit touchée par cette position et précise : « je ne veux pas d'une écriture qui reste enfermée dans une spécificité féminine ; *je ne revendique pas la différence*<sup>1518</sup> ». Pour Annie Leclerc, une femme qui écrit doit partir d'elle-même, de sa propre expérience et ce faisant parler de son rapport aux autres et aux structures oppressives et dans un second temps seulement transcender son vécu pour viser l'universel. C'est en ce sens qu'elle affirme au cours de sa première prise de parole, s'être interrogée sur ce que son écriture présente, à ce moment-là, de *féminin* et avoir conclu : « son émergence du silence<sup>1519</sup> ». De même, l'écriture est dite *féminine* en tant qu'elle est « une écriture d'amour<sup>1520</sup> », une écriture amoureuse, au sens où elle est une écriture de la jouissance, rencontre d'un corps sexué avec un autre corps sexué, où la sexuation s'annule.

*Parole de femme* ne serait donc pas uniquement – voire parfois pas du tout selon son autrice – un texte affirmant une différence ou faisant advenir *le féminin* :

Moi, je ne revendique pas du tout le féminin, mais je revendique de pouvoir m'exprimer de là où j'ai fait le plus grand nombre d'expériences et les plus intimes. Je ne crois pas que quand j'arrive en parlant de règles, d'accouchement, de choses comme ça, je ne crois pas que j'exprime du féminin<sup>1521</sup>.

S'il y a bien chez Annie Leclerc la conviction d'une expérience *femelle*, d'une condition propre aux femmes, propre à celles qui ont un corps *femelle*, différente de la condition *mâle* et de ceux qui ont un corps *mâle*, la féminité n'est que le point de départ, actuel pour elle, à *partir duquel* elle écrit, l'affirmation valant dépassement dans et par la jouissance.

Face à cette affirmation d'une écriture féminine, qui se définit comme une écriture du corps, la question de la réception des textes de femmes émerge progressivement. Dès le début elle est associée aux choix textuels de sexuation des personnages, en particulier de l'instance

---

<sup>1517</sup> *Ibid.*, p. 308.

<sup>1518</sup> *Ibid.*, p. 108. Nous soulignons.

<sup>1519</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>1520</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>1521</sup> *Ibid.*, p. 224.

narrative dans la fiction. Christiane Rochefort, comme Michèle Mailhot<sup>1522</sup> qui prépare son septième roman, disent ainsi avoir choisi des personnages masculins pour contourner la réception critique orientée d'un personnage de femme, de surcroît dans un roman écrit par une femme. Terrifiée par l'aveu, Michèle Mailhot explique avoir opéré ce choix au nom de la vraisemblance de son personnage – il lui apparaissait impossible de présenter un personnage de femme intelligente<sup>1523</sup> – alors que Christiane Rochefort explicite l'adéquation systémique opérée par la critique entre autrice et narratrice : « un livre d'homme est un livre, un livre de femme est plus ou moins une autobiographie<sup>1524</sup> » écrit-elle.

Pour l'autrice du *Repos du guerrier*, il n'y a donc pas d'écriture – même provisoirement – sexuée mais une réception sexualisante : « la différence spécifique, [...] c'est le nom sur la couverture, sur le livre. Quand c'est Christiane, c'est une femme à n'en pas douter, c'est à ce moment-là que le regard change, quelle que soit l'écriture.<sup>1525</sup> » L'objet est externe et non interne : il n'y a pas d'écriture *féminine* pour Christiane Rochefort mais bien une catégorie critique déclenchée par la lecture du péri-texte auctorial : la littérature féminine. Cette catégorie étant jugée recevable, elle a permis de structurer la présentation des textes de femmes dans les articles de presse<sup>1526</sup> notamment ; c'est ainsi que pendant des décennies l'on a regroupé sous l'appellation « ouvrages de dame » les textes de femmes, même si ceux-ci n'avaient de caractéristique commune que le sexe social de leur autrice.

Les traits de la catégorie « littérature féminine » sont établis par la critique en fonction des attentes relatives au sexe social féminin : « Le regard du lecteur, la lecture n'est pas la même, la lecture est au-dessous de la ceinture pour un livre de femme<sup>1527</sup> », affirme Christiane Rochefort. En fonction de son expérience d'écrivaine, et notamment de la réception drapée de scandale du *Repos du guerrier*, la romancière rappelle qu'avant le Mouvement des femmes, cette « attente » portait d'une part sur l'absence de mention explicite du corps car elle ne saurait seoir à une femme, et d'autre part sur une délicatesse de ton associée à une futilité du sujet, que l'autrice résume avec humour dans la formule suivante : « les fleurs, les petits oiseaux<sup>1528</sup> ».

---

<sup>1522</sup> Voir pour l'œuvre de cette écrivaine l'ouvrage collectif qui lui est consacré sous la direction de Sylvie Camet, que nous remercions ici pour nous avoir permis de consulter le volume avant sa publication.

<sup>1523</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 39.

<sup>1524</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>1525</sup> *Ibid.*

<sup>1526</sup> Voir par exemple l'effet de « mise en gynécée » que Pierre Verdrager synthétise dans « Réduction par féminisation », *Le Sens critique : la réception de Nathalie Sarraute par la presse*, Paris, L'Harmattan, 2001, p. 102-103.

<sup>1527</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 52.

<sup>1528</sup> *Ibid.*, p. 114.

Historiquement, avant le Mouvement des femmes, les écrivaines qui refusaient ce stéréotype comme cette catégorie, établie dans la logique de la différence, étaient celles qui écrivaient « une littérature de résistance<sup>1529</sup> ». Ce sont ces écrivaines, dont elle fait partie, qui ont rejoint « les rangs des féministes », c'est-à-dire du Mouvement des femmes – les féministes ne pouvant être confondues chez Christiane Rochefort avec les écrivaines de la tendance Psychanalyse et Politique. Or c'est cet attachement au neutre que vient précisément modifier le Mouvement, insiste Christiane Rochefort : « Depuis le mouvement, [...] nous déclarons assumer la différence, assumer une différence. Simplement, c'est pas la différence dictée, c'est la différence que nous allons dicter et découvrir, c'est la différence que nous déciderons, et nous déclarons qu'il y a une différence.<sup>1530</sup> ». La différence, loin d'être rejetée comme un concept aliénant par Rochefort, est donc revendiquée au titre de la réaction à l'oppression.

Pour l'autrice, conformément à ses écrits antérieurs, la différence n'est pas d'ordre biologique, mais sociologique : « nous avons écrit une littérature de colonisés<sup>1531</sup> » affirme-t-elle. Or il ne s'agit pas uniquement, comme le fait Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe*, d'établir une comparaison : Christiane Rochefort insiste en effet sur une communauté entre les textes écrits par les femmes et les textes écrits par des individus ayant souffert une autre oppression. La spécificité que revendiquent les femmes et les écrivaines du Mouvement (ou plus exactement des Petites Marguerites et des proches de la tendance Féministes Révolutionnaires) n'est donc pas une spécificité de femmes au sens biologique mais de femmes au sens de groupe<sup>1532</sup> opprimé. Cette différence génère une « spécificité politique<sup>1533</sup> ».

La formule « une littérature de colonisés », comme le constat de modèles introjectés de domination, retient par ailleurs l'attention du poète et éditeur québécois Gaston Miron qui assiste au débat et propose à Christiane Rochefort de considérer les phénomènes qu'elle décrit comme communs aux hommes et femmes *poètes*. À ce titre, les poètes lui semblent subir une oppression, qui deviendrait double dans le cas des poétesses. La réponse de Rochefort vaut au moins pour deux aspects fondamentaux qu'elle éclaire : d'une part, elle refuse la comparaison entre oppressions, d'autre part, elle insiste sur le cumul possible des oppressions (femme, poète, du Québec) confirmant que la question de ce qu'on désigne aujourd'hui sous le terme

---

<sup>1529</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>1530</sup> *Ibid.*

<sup>1531</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>1532</sup> C'est précisément le terme (neutre) qu'emploie Christiane Rochefort, et non celui de classe ou même de caste.

<sup>1533</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 321.

d'intersectionnalité (ici sexe social et colonisation) n'est pas à l'ordre du jour des seules Québécoises. Mais, partisane du tout politique, elle refuse de considérer que les poétesses subissent une *double* oppression (en tant que femmes et en tant que poétesses) car écriture et politique sont intrinsèquement mêlées<sup>1534</sup>.

Au regard de la définition politique du groupe des femmes, Christiane Rochefort corrige le thème de la rencontre « La femme et l'écriture » en usant du pluriel car :

Chaque fois qu'on parle de « La Femme », on ne parle que d'une idée, on ne parle pas de quelqu'un, et cette idée complètement abstraite est un amalgame de soi-disant biologique (qui est en fait une biologie parfaitement imaginaire, totalement morale, et oppressive), de sociologie qu'on ne veut pas avouer, et de politique qu'on veut cacher. Voilà ce que c'est que « La Femme ».<sup>1535</sup>

Cinq ans avant les textes de Monique Wittig, Christiane Rochefort, au détour d'un échange informel, après une communication, définit donc *la* femme, comme un concept social auquel on prête, dans une visée politique, les atours de la biologie. Cette affirmation coïncide avec la pensée du genre (terme employé par Christiane Rochefort elle-même au sens de sexe social) que présentait déjà « Le mythe de la frigidité féminine », paru en 1970 dans le manifeste « Libération des femmes, année 0 ». Mentionner *les* femmes, c'est donc introduire une réalité plurielle, chaque femme se retrouvant à négocier avec « la femme » qu'on lui impose socialement. Il en va de même dans l'écriture.

Contrairement à une chaîne apparemment logique qui voudrait que l'écriture du texte soit première avant que ne lui succède l'édition puis la réception du texte, Rochefort propose une interprétation qui tient compte de l'intégration de la norme sociale au moment de l'écriture du texte. Son expérience d'écrivaine lui a fait mesurer à quel point la solitude n'existe pas dans l'écriture : « je suis absolument pleine de fantômes quand j'écris » argue-t-elle et ces fantômes sont autant de discours de domination intégrés par l'écrivaine, consciemment et subconsciemment. C'est la réaction à ces discours – pour Rochefort, la colère – qui « infléchit [s]on style, infléchit [s]on écriture<sup>1536</sup> ». Cette inflexion se matérialise dans le travail de destruction de la phrase attendue par le discours dominant, non seulement en termes de lexique, mais encore en termes de ponctuation (les virgules étant vécues comme autant de perturbations du langage dominant) et de structure syntaxique. C'est ici précisément

---

<sup>1534</sup> C'est aussi la position de Lila Karp qui refuse le terme « double » et lui substitue celui de « différente ».

<sup>1535</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 116.

<sup>1536</sup> *Ibid.*, p. 119.

dans l'idée d'une destruction suivie d'une réappropriation du langage au cœur de l'écriture que se situe le point commun à tous les opprimés.

Mais contrairement à la veine textualiste qui caractérise l'avant-garde littéraire, clarté et réappropriation, loin de s'opposer chez Rochefort, sont en corrélation l'une avec l'autre : dans une logique anticapitaliste et antipatriarcale, elle vise en effet « un langage horizontal », dit « populaire », qui se veut une « restitution » d'un langage dont les dominant-e-s font rétention. Ces dominant-e-s sont ceux et celles qui, adeptes du structuralisme par exemple, participent aux séminaires... et qui « refusent au peuple la compréhension de la théorie ». Sont ici visées les tenantes de l'écriture féminine ou femelle, à commencer par Hélène Cixous et Antoinette Fouque, ou encore Julia Kristeva.

À la fin de sa communication, la romancière précise que la réaction à l'oppression est un état *quasi* permanent, *quasi* car elle mentionne deux pages écrites par elle en dehors de la lutte – elle ne précise pas lesquelles – et qui pourraient être son style au-delà de l'oppression, dans l'âge d'or<sup>1537</sup>. Lors des débats, répondant à Nicole Brossard à propos de ce que serait le style en dehors de l'oppression, elle décrit le processus physique d'une libération exprimée corporellement par la dilatation du plexus solaire. Le processus est proche de l'écriture automatique surréaliste, « en dehors de la pensée rationnelle », et aboutit au sentiment d'unité de l'être : « il y a un monde, il y a la féminité et ça sort directement et bizarrement en mots<sup>1538</sup> ». On ne saura cependant jamais ce que recouvre cette féminité retrouvée.

Au fil de cette année 1975, lancée à l'initiative non des militantes du Mouvement des femmes mais de l'ONU, non des littératrices mais des institutions, apparaissent donc plusieurs phénomènes littéraires marquants. Des textes littéraires émergent, dont les représentations s'inscrivent dans une logique non plus radicale mais réformiste, portés par un choix générique de lisibilité, signe tout autant la diffusion de certaines idées féministes radicales à un plus large public que la diffusion restreinte d'une certaine littérature d'avant-garde sans laquelle ces textes n'auraient pas trouvé leur raison d'être. L'hétérocentrisme des textes réformistes témoigne aussi de la permanence, en 1975, d'une norme au sein de laquelle les productions littéraires d'avant-garde ne sont pas encore parvenues à former une brèche. La préparation cette même année du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* de Monique Wittig et Sande

---

<sup>1537</sup> Référence à *Archaos ou le jardin étincelant*, Paris, Grasset, 1972.

<sup>1538</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 155.

Zeig en est d'ailleurs un indice : le texte innovant par sa forme comme par l'expression d'un point de vue minoritaire fait figure d'exception et annonce le départ de Monique Wittig pour les États-Unis.

Mais, si l'on considère les textes ou les positions des écrivaines de l'époque, des radicales aux réformistes, des avant-gardes aux arrière-gardes littéraires, on ne peut qu'être interpellé-e par certains de leurs points communs en 1975. Le premier d'entre eux s'agrége sur le refus de la catégorie critique de la « littérature féminine », des « ouvrages de dame », qui leur est imposée à toutes depuis leur entrée en écriture et qu'elle refusent maintenant collectivement. En découle, la revendication collective d'une différence mais pour des motifs bien distincts, les unes se jugent différentes au nom de l'oppression, les autres au nom d'une féminité à définir, affirmer et à revendiquer. Le partage entre tenantes et opposantes d'une écriture *féminine*, qui n'est progressivement plus synonyme d'une écriture *de femme*, est depuis 1973 en train de se dessiner : il autorise encore en 1975, et pour la dernière fois, des zones d'échanges et de rapprochement.

Cette année semble ainsi refléter l'ensemble de la décennie : la psychanalyse traverse la plupart de ces écrits, sur le mode hagiographique ou critique, alors que l'écriture du corps – en particulier du corps des femmes – y est définie comme une priorité de la lutte tout autant que du texte littéraire. Réformistes et radicales s'unissent dans l'objectif de dire un corps féminin trop longtemps occulté, sans toutefois mesurer que l'écriture du corps est certainement l'une des caractéristiques de la modernité littéraire<sup>1539</sup>. Réformistes et radicales, à l'exception de Monique Wittig, se retrouvent également dans le projet de valoriser le corps dit féminin, particulièrement ses caractéristiques réputées sexuelles. Avec « Le rire de la Méduse », publié en cette même année 1975 par Hélène Cixous, dans le numéro d'hommage consacré par la revue *L'Arc* à Simone de Beauvoir, se concrétise ainsi l'affirmation d'unes écritures féminines.

---

<sup>1539</sup> Voir Hugues MARCHAL, *Corpoèmes : l'inscription textuelle du corps dans la poésie en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat en littérature et civilisation françaises, *op. cit.*



## V. Unes écritures féminines

« La féminité d'un texte ne peut guère se laisser rassembler ou flécher. Qui passera le mors à la divagation ?<sup>1540</sup> »

En 1973, Jacqueline Piatier, rédactrice au *Monde*, demande à plusieurs intellectuelles de préparer une double page sur l'écriture des femmes : Julia Kristeva et Luce Irigaray acceptent d'écrire sur ce sujet, Dominique Desanti et Marguerite Duras de s'en entretenir avec Xavière Gauthier. Jugeant les textes obtenus « complètement incompréhensibles, absurdes et dépourvus de sens<sup>1541</sup> », Piatier en refuse finalement la publication. L'entretien avec Marguerite Duras trouve alors sa place dans *La Création étouffée* (1973) avant de constituer le matériau des *Parleuses* (1974), alors que certains articles sont publiés par *Tel Quel* à l'été 1974 sous le titre « Luites de femmes ». Il y a en effet en 1974, et pour l'équipe telquelienne, une adéquation indiscutable et indiscutée entre l'écriture et la lutte des femmes, puisque ce dernier terme (*luites*) est, dans le dossier, substitué sans explication au premier (*écriture*), à la manière d'une évidence.

La note préliminaire de la rédaction de *Tel Quel* enseigne de surcroît que cette parution est à porter au crédit des liens qui se sont tissés entre Psychanalyse et Politique et certaines de ces intellectuelles, sans nul doute Julia Kristeva et Xavière Gauthier qui fréquentent toutes deux le groupe, depuis quelques années. Après avoir listé les avancées pratiques du Mouvement notamment sur l'avortement et la contraception (sans mention de groupes ou de noms, si ce n'est le MLAC qui réunit justement toutes les tendances), c'est bien « une réflexion et un travail de groupe [...] sur le rôle spécifique d'une femme et des femmes dans la société<sup>1542</sup> » qui est présenté comme émanant du *seul* groupe radical du Mouvement. Et cet unique groupe est également celui qui publie en fin de dossier une présentation des « Nouvelles éditions “des femmes au MLF” ». Le groupe devenu tendance politique est alors en train de s'affirmer comme veine littéraire, de la création à l'édition.

La publication, dans l'avertissement, des arguments de Jacqueline Piatier renseigne, quant à elle, sur le contenu même des textes que présente *Tel Quel*, comme de ceux qui n'y sont pas publiés<sup>1543</sup>. Si la journaliste du *Monde des livres* en a refusé la parution, ce n'est pas seulement parce qu'elle ne comprend pas ces textes – contestant leur lisibilité comme le fera

---

<sup>1540</sup> Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC, *La Venue à l'écriture*, op. cit., p. 62.

<sup>1541</sup> « Luites de femmes », op. cit., p. 94.

<sup>1542</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>1543</sup> Dominique Desanti et Luce Irigaray n'ont pas souhaité publier leurs textes dans *Tel Quel*.



également Simone de Beauvoir par exemple – mais parce qu'elle les entend fort bien et ne souscrit pas à la thèse qui sourd donc à partir de 1973, celle d'une écriture *féminine*.

Ainsi elle ne s'accorde pas sur l'idée que ses contemporaines prennent la parole pour la première fois après des siècles de mutisme littéraire (« c'est une affirmation gratuite et totalement fautive de dire que jusqu'à présent, dans l'histoire de la littérature, les femmes ont été muettes, puisqu'il y a eu Sappho, Renée Vivien et Mme de Lafayette »), que l'écriture des femmes soit différente de celle des hommes (« Pourquoi vouloir que les femmes écrivent autrement que les hommes ? »), que l'écriture des femmes soit nécessairement une écriture du corps (« On ne peut nier que le corps des femmes soit différent de celui des hommes. Mais qu'est-ce que le corps à avoir avec l'écriture ? Il y a des écrivains qui parlent de leur corps, il y a des écrivains qui n'en parlent pas »), que la jouissance en particulier soit un critère définitoire de l'écriture des femmes (« Quant à la jouissance, quel rapport peut-elle bien avoir avec l'écriture ?<sup>1544</sup> »).

Une parole inouïe et différente, qui inscrit textuellement le corps féminin et la jouissance, sous la plume d'une femme, telle est donc la première définition de l'écriture *féminine*. Deux réalités se sont croisées pour produire cette nouvelle veine littéraire : celle de l'avant-garde littéraire puisque le corps, ou plus exactement l'inscription du corps dans une visée d'identification au texte, est un projet définitoire de la modernité<sup>1545</sup> et celle de la lutte des femmes, la revendication politique initiale au Mouvement (« Mon corps est à moi ») ayant été transposé en principe littéraire<sup>1546</sup>.

Or c'est autant le projet de l'écriture *féminine* que la revendication *littéraire* de ces textes, que combat Jacqueline Piatier en ayant recours au refus de publication. Elle écarte en effet ces textes du *Monde des livres* car aucun d'entre eux ne correspond, de son point de vue, à la ligne éditoriale du journal, qui distingue le bon grain de l'ivraie et ne s'intéresse qu'à la littérature :

Si on comprend quelque chose à la thèse de Gauthier et au charabia de la psychanalyste [Luce Irigaray], cela veut dire que les femmes vont écrire en poussant des cris de folles, qui n'auront aucun sens. C'est à peu près ce que fait Duras. On ne sait pas ce que c'est, ce qu'elle écrit. En tous cas, *ce n'est pas de la littérature...*<sup>1547</sup>

---

<sup>1544</sup> « Lutttes de femmes », *op. cit.*, p. 94 pour les trois citations qui sont consécutives dans le texte.

<sup>1545</sup> Voir la thèse d'Hugues MARCHAL, *Corpoèmes : l'inscription textuelle du corps dans la poésie en France au XX<sup>e</sup> siècle*, *op. cit.*

<sup>1546</sup> Voir Delphine NAUDIER, « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés Contemporaines*, n° 44, 2002, p. 64.

<sup>1547</sup> « Lutttes de femmes », *op. cit.*, p. 94. Nous soulignons.

Si la postérité donnera tort à Jacqueline Piatier, la réplique a du moins l'intérêt de saisir qu'une nouvelle tendance esthétique vise à se faire reconnaître sur la scène parisienne et littéraire. On ne saurait trop souligner que, du point de vue historique, les arguments que Piatier déploie, comme ceux de Xavière Gauthier publiés en réponse, illustrent tout autant la montée d'une nouvelle génération littéraire que l'opposition subversive à un paradigme dominant de l'époque – une littérature du masculin dit neutre créditée de la valeur littéraire, tout marquage féminin étant dé-littérisant.

Et l'écriture féminine tente de surcroît l'amalgame, en se voulant écriture de (toutes les) femmes. Ouvrant le dossier consacré à l'écriture *des* femmes dans *Tel Quel*, Xavière Gauthier s'interroge ainsi sur l'existence d'une écriture *de* femmes. Le passage de l'article indéfini au partitif est exemplaire de l'affirmation qui s'opère alors. Il n'est pas question pour l'essayiste de présenter les diverses formes textuelles et modalités de la pratique de l'écriture par des femmes, mais bien d'interroger l'existence ou non d'une écriture qui soit *spécifique* aux femmes. Le syntagme employé dans le texte évolue ainsi progressivement d'écriture *de femme* (au singulier) à écriture *féminine*, dont l'ambiguïté sémantique permet de penser que cet indéfinissable *femme* a bien de potentielles caractéristiques *féminines* à révéler.

Or une telle affirmation n'est possible que par la conjugaison de deux facteurs : la méconnaissance du passé et la croyance en une révolution politique en cours. Xavière Gauthier commence ainsi par noter que le terme *écrivain* ne connaît pas, à l'époque où elle écrit, de féminin, témoignant non seulement de l'usage qui lui est contemporain mais aussi de la méconnaissance des usages du passé et de la masculinisation progressive de la langue<sup>1548</sup>. Cette conception est également un acte performatif : il consiste à reléguer les textes de femmes du passé dans une alternative posée, par les hommes, entre imitation – « singerie<sup>1549</sup> » dit à la suite Marguerite Duras – et assignation à résidence sexuée de leurs productions. S'ouvre l'ordre, non de l'existence inédite, mais de l'expression d'une vérité inouïe, enfin rendue possible par la lutte des femmes. L'écriture, puisque les femmes sont en train de se libérer de leurs chaînes grâce à la lutte des femmes, peut enfin être authentiquement *féminine*.

Parce que le système linguistique est ordonné en fonction du phallus, étendu comme signifiant fondamental, les femmes ne peuvent parler le même langage que les hommes, ni

---

<sup>1548</sup> Voir notamment les travaux Éliane VIENNOT (*Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin : petite histoire des résistances de la langue française*, Paris, Éditions iXe, 2014), d'Aurore EVAÏN (« Histoire d'autrice de l'époque latine à nos jours », *SÉMÉION*, Travaux de sémiologie n° 6, « Femmes et langues », février 2008, Université Paris Descartes, actualisé le 13 novembre 2012, repris en ligne sur le site de la SIEFAR) et d'Audrey Lasserre (« La Disparition : enquête sur la "féminisation" des termes auteur et écrivain », dans *Le Mot juste*, sous la dir. des jeunes chercheurs du CERACC, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 51-68).

<sup>1549</sup> « Luttes de femmes », *op. cit.*, p. 98.

trouver une place authentique dans le système existant. De là procède une rhétorique de la spécificité, de la différence et de l'indéfinissable, ce dernier point étant illustré tant par l'entretien qui suit avec Marguerite Duras (« C'est le blanc de la chaîne, ce féminin<sup>1550</sup> ») que par la citation dans le texte des *Guérillères* de Monique Wittig (lacunes) et de « Ce que je cherche à faire » de Nathalie Sarraute (tropismes). En effet, il est dans le principe même de l'écriture *féminine* de ne pouvoir être définie au-delà de ces deux coordonnées femme et féminin « puisque [l'écriture féminine] se compromet, se rationalise et se “masculinise” en s'expliquant.<sup>1551</sup> » « Si on l'identifiait, elle ne serait déjà plus là<sup>1552</sup> » dira plus tard Françoise Collin. Le féminin est lui-même indéfinissable<sup>1553</sup>.

Une parole inouïe et différente, qui inscrit textuellement le corps féminin et la jouissance, sous la plume d'une femme, tout en étant fondamentalement indéfinissable, telle est donc la première définition de l'écriture féminine, si l'on cherche à « passe[r] le mors à la divagation<sup>1554</sup> ». Que le sujet écrivant soit une femme n'est donc pas un critère suffisant car, comme le précise Hélène Cixous elle-même en 1976, « ce n'est pas parce que c'est signé avec un nom de femme que c'est une écriture féminine<sup>1555</sup> ». Ce que résume fort justement Françoise van Rossum-Guyon dans le numéro « Écriture – féminité – féminisme », où elle dialogue avec Hélène Cixous et Julia Kristeva : outre la spécificité du sujet femme comme sujet écrivant, celles qui affirment l'écriture féminine postulent, dans la lignée des travaux de Jacques Lacan et de Luce Irigaray, « la possibilité et la nécessité d'une écriture gérée par une économie libidinale et culturelle différente [de l'écriture masculine] ainsi que la capacité d'une telle écriture à contribuer à une transformation des structures culturelles et sociales.<sup>1556</sup> »

Le syntagme « Unes écritures féminines » nous semble en ce sens le plus efficacement décrire le principe de l'écriture féminine. Référence à « Unes femmes », texte de Julia Kristeva paru dans *Les Cahiers du GRIF*, ce choix est également né de la lecture de Marcelle Marini qui proposait en 1990 l'appellation « unes littératures féminines<sup>1557</sup> » pour désigner la

<sup>1550</sup> *Ibid.*

<sup>1551</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>1552</sup> Françoise COLLIN, *Je partirais d'un mot*, *op. cit.*, p. 136.

<sup>1553</sup> « Si je pouvais dire : le féminin c'est cela, je m'arrêteraï immédiatement de faire *Sorcières* » écrit encore en 1978 Xavière Gauthier (« Sorcières : différences », *Sorcières*, « Poupées », n° 13, 1978, p. 50).

<sup>1554</sup> Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC, *La Venue à l'écriture*, *op. cit.*, p. 62.

<sup>1555</sup> Hélène CIXOUS, « Le sexe ou la tête ? », in « Elles consonnent, Femmes et langages II », *Les Cahiers du GRIF*, n° 13, 1976, p. 12.

<sup>1556</sup> Françoise van ROSSUM-GUYON, « Introduction », « *Écriture, féminité, féminisme* », *Revue des Sciences Humaines*, 1977, n° 168, p. 475.

<sup>1557</sup> Marcelle MARINI, « D'une création minoritaire à une création universelle », *Les Cahiers du GRIF*, 1990, n° 45, p. 57-58. « Impossible encore d'affirmer qu'il existe une littérature (ou écriture) féminine, une littérature

littérature produite par les femmes. Bien évidemment ici, « unes écritures féminines » désigne, non pas toute écriture de femmes, mais une veine littéraire teintée de l'affirmation d'un féminin indéfinissable comme du maintien farouche des différences entre chacune des écrivaines considérées. Il y a ici autant de féminins que d'œuvres écrites.

Chaque écrivaine étant « vouées à être [le] scribe du féminin<sup>1558</sup> », celui-ci trouve en effet dans chaque œuvre une définition qui lui est propre. Si Xavière Gauthier espère dès 1971 la femellitude, Antoinette Fouque défend sur le modèle américain de *female writing*, une écriture femelle, et Chantal Chawaf, une écriture matricielle ou utérine. Le féminin est par exemple pour Hélène Cixous, la plus significative d'entre elles, parce qu'elle capitalise les avancées précédentes tout en les relançant dans un écrit manifestaire qui fonde réellement l'écriture féminine, « un terme dont [elle] se ser[t] pour le moment, à défaut d'autre<sup>1559</sup> » alors que « [l]a féminité est inévitable<sup>1560</sup> ».

Et dans chacun des textes considérés, le féminin ne saurait se comprendre sans le masculin : l'un ne peut aller sans l'autre. Hélène Cixous, plus que tout autre, en dit les enjeux à partir de *La Jeune née* : si notre culture repose sur l'opposition binaire et hiérarchisée (homme/femme, haut/bas, nature/histoire, etc.), « c'est sur le couple qu'il faut travailler si on veut dé-construire et transformer la culture<sup>1561</sup> ». De façon étonnante peut-être, on constate alors dans cette œuvre qui œuvre pour l'écriture féminine une réflexion autour du neutre. D'abord par son intérêt pour le neutre grammatical : la prescription linguistique de la langue française oblige en français à désigner l'enfant par un genre et donc à l'affubler<sup>1562</sup> d'un sexe (au contraire de *Das Kind* en allemand). Or « Il faut qu'il y ait du Es pour que circule la différence, le non-propre.<sup>1563</sup> » Ensuite, par son attachement au « Féminin pluriel », titre de la collection que Cixous dirige avec Catherine Clément, qui se retrouve également sous sa plume en désignant Leonard de Vinci « un féminin pluriel comme moi<sup>1564</sup> ». Enfin par sa conception même de l'écriture. La formule restée célèbre, « j'écris à l'encre blanche », convoque certes l'image du lait maternel, l'inscription du corps sous forme de flux réputés féminins car propres à la femme (un homme ne pouvant allaiter), mais l'encre blanche est

---

féministe, une littérature lesbienne. Reprenant le titre d'une intervention de Julia Kristeva dans *Les Cahiers du Grif*, « Unes femmes », je parlerais volontiers d'un(e)s littératures féminines, inscrites dans la diversité des temps, des cultures des appartenances sociales, et, en même temps, traversant cette diversité. »

<sup>1558</sup> Laurence ENJOLRAS, *Femmes écrites : bilan de deux décennies*, Saratoga, Calif, ANMA Libri, 1990, p. 38.

<sup>1559</sup> Hélène CIXOUS, « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », *op. cit.*, p. 479 pour les deux citations.

<sup>1560</sup> Hélène CIXOUS, « La venue à l'écriture », in *La Venue à l'écriture*, Paris, Union générale d'éditions, 1977, p. 41.

<sup>1561</sup> Hélène CIXOUS, « Le sexe ou la tête ? », *op. cit.*, p. 7.

<sup>1562</sup> Voir Hélène CIXOUS, Madeleine GAGNON et Annie LECLERC, *La Venue à l'écriture*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>1563</sup> *Ibid.*, p. 34.

<sup>1564</sup> *Ibid.*, p. 53.

également celle qui, sur un papier blanc, dissout le regard dans la page et rend le sens indéfinissable, à l'image de la façon dont certaines de ses théoriciennes définissent l'écriture féminine.

Dans *Le Différend des sexes*, Françoise Collin a pu écrire en ce sens qu'Hélène Cixous n'est pas différentialiste mais post-moderne c'est-à-dire que, dans la lignée de Jacques Derrida, le féminin n'est pas l'équivalent d'une propriété des femmes mais bien une catégorie qui est assimilable par les hommes comme les femmes, et qui est l'indécidable. Il n'y aurait ainsi pas dans son œuvre, comme chez Luce Irigaray, du deux ; il n'y aurait pas non plus du un, il y aurait du non-un. En fait, l'œuvre d'Hélène Cixous nous semble, dans les années 1970, dans une tension constante : partant de l'affirmation du deux (imposé par le fonctionnement du culturel), elle tente de générer du non-un.

Reste ici à établir l'inventaire précis de celles qui mettent en œuvre ce projet d'« unes écritures féminines ». Si les noms de Xavière Gauthier et Marguerite Duras, Annie Leclerc, Hélène Cixous ne font pas débat, la mention de celui de Chantal Chawaf est plus problématique. Son premier texte, *Retable*, est publié aux Éditions Des femmes en 1974. Rattachée à l'écriture féminine par la critique, Chantal Chawaf s'est par la suite défendue de cette appellation, évoquant un « malentendu total » : « Je me taisais mais j'étais contrariée, je ne reconnaissais rien de ma pratique, de mes recherches, ni de mes motivations littéraires.<sup>1565</sup> » Pourtant, à lire les textes de cette période, et au risque de contrarier l'autrice, on ne peut que souligner l'importance de sa production, notamment lors de sa participation à la revue *Sorcières*, dans la mise en œuvre d'un style exemplaire d'« unes écritures féminines ».

Jeanne Hyvrard nous semble également à retenir même si une partie de son œuvre se constitue en amont du Mouvement, et qu'elle dit ne pas avoir participé au Mouvement des femmes, étant par exemple opposée, pour des raisons personnelles, à l'avortement<sup>1566</sup>. En revanche, nous écartons les textes de Victoria Thérèse de l'écriture féminine, au sens où, publiés par les Éditions Des femmes, ils relèvent de la volonté de promouvoir plus généralement une écriture de femmes. Les textes de Victoria Thérèse ne correspondent ainsi pas à une écriture féminine dont le principe textuel est celui de l'avant-garde. À l'inverse, deux œuvres d'avant-garde restent encore à mentionner, pour les exclure : celles de Monique Wittig, et Michèle Causse. D'abord parce qu'elles ne revendiquent, ni tout simplement ne se reconnaissent comme femme (écrivain). Wittig se définissant comme écrivain sans autre

---

<sup>1565</sup> Chantal CHAWAF, « La maternité de la langue », « Femmes en révolution : Mai 68. Années MLF », entretien avec Leïla Sebban, in *Le Pays de ma mère : voyage en France*, op. cit., p. 149.

<sup>1566</sup> Voir Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes*, op. cit., p. 327.

qualificatif (« I am simply a writer<sup>1567</sup> »), alors que Causse a pu écrire qu'« il n'y a pas d'écriture lesbienne, mais des lesbiennes qui produisent de l'écriture<sup>1568</sup> ». Ensuite parce que la première d'entre elle, Monique Wittig, prend ouvertement position, à la fin de la décennie, contre l'écriture féminine.

Julia Kristeva, enfin, dont nous empruntons la formule « Unes femmes », est aux États-Unis l'une des penseuses reconnue de la triade du *French feminism*. Or nous pensons, à l'instar de Philippe Forest, que « [c]'est au prix d'un double contresens que Kristeva apparaît comme l'une des théoriciennes d'un certain féminisme.<sup>1569</sup> » Julia Kristeva s'oppose en fait très rapidement non seulement à l'existence d'une écriture *fémnine* mais encore à la pertinence et à l'utilité du mouvement des femmes comme de l'action féministe. Parce qu'elle défend le concept d'une non-identité féminine, où il y a « autant de “féminins” que de femmes<sup>1570</sup> », sa position résume, peut-être au-delà de son propre projet, l'écriture féminine de cette période.

### **A. Une avant-garde textualiste**

Ieme van der Poel, dans son essai *Une révolution de la pensée : maoïsme et féminisme à travers Tel Quel, Les Temps modernes et Esprit*, a pu désigner l'écriture féminine comme « l'avant-garde littéraire principale<sup>1571</sup> » des années 1970, ce que Françoise van Rossum-Guyon avait été la première à formuler en 1979 dans « Sur quelques aspects de l'écriture féminine en France aujourd'hui<sup>1572</sup> ». Le concept d'avant-garde, tout comme la réalité qu'il recouvre est problématique. Dès la fin des années 1960, la critique annonce la vivacité opératoire du concept en histoire littéraire tout comme sa mort effective dans le champ qui lui est contemporain, de façon logique puisqu'un objet d'analyse apparaît clairement une fois qu'il a périclité. Toutefois, le mouvement qui s'organise autour de *Tel quel* par exemple à la fin des années 1960 semble démentir cette chronique d'une mort annoncée.

La terminologie d'avant-garde elle-même est ambiguë. Au sens faible, l'avant-garde désigne tout groupe d'artistes en rupture avec ce et ceux qui les précèdent, signalant l'innovation que constituent leurs productions, au regard de celles de la génération

---

<sup>1567</sup> « “French” “Women” “Writers” and “The Canon” ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, 1991, p. 306-307.

<sup>1568</sup> Michèle CAUSSE, « Violette Leduc : “la plus démesurément vraie” », art. cit., p. 49.

<sup>1569</sup> Philippe FOREST, *Histoire de « Tel quel »*, op. cit., p. 518.

<sup>1570</sup> Christiane MAKWARD, « La critique féministe, éléments d'une problématique », « *Écriture, féminité, féminisme* », *Revue des Sciences Humaines*, 1977, n° 168, p. 499.

<sup>1571</sup> Ieme van der POEL, *Une révolution de la pensée*, op. cit., p. 170.

<sup>1572</sup> Voir Françoise van ROSSUM-GUYON, « Sur quelques aspects de l'écriture féminine en France aujourd'hui », art. cit., p. 216.

précédente. Une telle définition de l'avant-garde paraît inadéquate car elle ne renvoie finalement qu'à l'éternelle querelle qui opposent anciennes et nouvelles générations, dans une logique progressiste qui est celle de la modernité<sup>1573</sup>. Au sens fort, hérité de son origine militaire, l'avant-garde désignant la partie de l'armée qui marche et donc combat au devant des troupes, le terme renvoie, comme le rappelle Jean-Pierre Bertrand dans l'article de synthèse qu'il consacre à cette notion dans *Le Dictionnaire du Littéraire*, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle à « des idées et des formes d'expression en rupture avec l'idéologie et l'esthétique dominantes, généralement défendues et exprimées dans un manifeste par un groupe plus ou moins structuré<sup>1574</sup> ».

À ces trois critères de reconnaissance – rupture idéologique et esthétique, groupe, du mouvement à la mouvance, et manifeste(s) – viennent s'ajouter deux autres traits distinctifs : une revue qui est l'organe privilégié de la diffusion des idées de l'avant-garde et une figure de proue – du chef de file à la figure tutélaire. Le surréalisme par exemple, plus que tout autre, permet de comprendre ces données opérantes : les deux *Manifestes du surréalisme* se chargent d'affirmer la rupture esthétique et idéologique (plus particulièrement pour le second), le mouvement possède sa revue, *Littérature*, et un chef de file tout désigné, André Breton<sup>1575</sup>. L'art et le politique y sont amalgamés dans un seul et même élan – sixième et dernier critère que nous retiendrons ici. Or ces six caractéristiques sont définitoires des productions littéraires de femmes des années 1970 qui ont revendiqué ou pour qui l'on a revendiqué l'appellation d'« écriture féminine » ou d'« écriture femme ». Loin d'être le propre de l'écriture de toute femme, l'« écriture féminine » est une avant-garde qui s'est positionnée en rupture, dans une stratégie de distinction consciente, afin de prendre place dans le champ de la littérature dite « élitiste » et d'y faire date.

En effet, à partir de 1973, la rupture esthétique et idéologique avec le « phallo(go)centrisme » est clairement consommée, en lien avec la tendance différentialiste du mouvement de libération des femmes, Psychanalyse et Politique. C'est de cette disjonction que naissent les productions littéraires de femmes se réclamant d'une « écriture féminine ». *Parole de femme* d'Annie Leclerc, *Speculum de l'autre femme* de Luce Irigaray ainsi que l'échange entre Xavière Gauthier et Marguerite Duras dans *Les Parleuses* en 1974, puis « Le rire de la méduse » d'Hélène Cixous et *La jeune née* d'Hélène Cixous et Catherine Clément en 1975, ou encore *La Venue à l'écriture* d'Hélène Cixous, Madeleine Gagnon et Annie

---

<sup>1573</sup> Jean-Pierre Bertrand arrive à la même conclusion dans l'article de synthèse qu'il consacre à cette notion dans *Le Dictionnaire du littéraire, op. cit.*, p. 38.

<sup>1574</sup> *Ibid.*

<sup>1575</sup> *Ibid.*, p. 39.

Leclerc en 1977 sont autant d'incarnations d'un seul et même manifeste qui vise à codifier le mouvement, et ce malgré le refus apparent d'une quelconque codification parce qu'elle se verrait alors entachée d'un principe réputé « phallo(go)centrique ».

Hélène Cixous dans « Le rire de la méduse » précise ainsi qu'il est :

impossible de *définir* une pratique féminine de l'écriture, d'une impossibilité qui se maintiendra car on ne pourra jamais *théoriser* cette pratique, l'enfermer, la coder ce qui ne signifie pas qu'elle n'existe pas. Mais elle excédera toujours le discours qui régit le système phallogocentrique<sup>1576</sup>.

Cette dénégation est une réglementation programmatique par le négatif, l'opposition et l'interdit, tous trois reliés au refus du système phallogocentrique dont la théorie est l'apanage. Hélène Cixous n'en produit pas moins de trois textes théoriques anti-théoriques en l'espace de deux ans : « Le rire de la Méduse » (1975), *La Jeune Née* (1975), *La Venue à l'écriture* (1977). Un autre exemple emprunté à Xavière Gauthier confirme cette tacite programmation :

il est clair que cette supposée « écriture-de-femmes », aucune d'entre nous ne peut prétendre en détenir la définition ou les caractéristiques. Mais implicitement, confusément, nous nous en faisons une certaine idée, puisque souvent dans nos critiques intervient le fait qu'« on ne dirait pas que c'est écrit par une femme », même si ça raconte des histoires de femmes<sup>1577</sup>.

Le programme de l'écriture féminine s'écrit alors de façon explicite à travers les motifs, la rhétorique et la construction stylistique de ces essais théoriques qui visent à définir ce qu'est, ce que doit être, et ce que sera l'écriture « authentique » d'une femme.

Procédant d'une même logique, car elle s'inscrit dans les rapports de pouvoir, la détermination d'une chef de file comme celle d'une constitution définie d'un groupe d'écrivaines appartenant à l'écriture féminine semble problématique. Ce refus, par les écrivaines elles-mêmes, de délimitation d'une entité littéraire clairement et aisément repérable s'explique logiquement par plusieurs facteurs. En tant que femmes, ces écrivaines, sensibilisées à la lutte des femmes reproduisent le fonctionnement propre au Mouvement : un amalgame de pratiques et d'engagement sans organisation structurée. Énoncer la constitution d'un groupe, avec un jeu nécessaire d'exclusion et d'inclusion, de hiérarchisation ne pourrait qu'être en totale contradiction avec les théories qu'elles défendent.

De surcroît, l'écriture féminine se définit non comme une pratique ou une esthétique historiquement datée, mais comme une définition atemporelle de l'écriture authentique des

---

<sup>1576</sup> Hélène CIXOUS, « Le rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 45.

<sup>1577</sup> Xavière GAUTHIER, *Sorcières*, n° 3, 1978, p. 3.



femmes. L'idée d'avant-garde pourrait sembler étrangère à cette définition puisque la féminité est décrite comme une spécificité qui sépare radicalement les hommes des femmes, tout comme leurs discours et leurs écritures. La restriction de cette pratique un nombre défini de femmes irait donc à contresens de la portée universelle de leur théorie. On remarquera cependant qu'Hélène Cixous, en écartant dans « Le rire de la Méduse » la majorité des écrivaines du passé au motif de leur inauthenticité en tant que femmes reproduit de fait une opposition générationnelle justement propre à la conception de l'avant-garde.

En tant qu'écrivaines, elles optent donc pour une stratégie qui s'est déjà révélée fructueuse pour les nouveaux romanciers, celle de la « collection d'écrivains<sup>1578</sup> » unis par les mêmes motivations mais affirmant la singularité de leur œuvre et refusant de faire école. On comprend mieux alors cette affirmation d'Hélène Cixous recueillie lors d'un entretien inédit avec la sociologue Delphine Naudier : « c'était pas une école, c'était juste un élan, un appel, c'était pas autre chose<sup>1579</sup> ». Malgré tout, Hélène Cixous acquiert aux yeux de toutes une place de cheffe de file alors que Marguerite Duras s'impose comme une figure tutélaire. Quant à la diffusion des idées de l'« écriture féminine », elle est assurée en premier lieu par la maison d'édition *Des femmes* sous l'impulsion d'Antoinette Fouque – un « groupe édition » ayant été créé dès 1972 au sein de « Psychanalyse et politique », relayée en cela par la revue *Sorcières*, fondée par Xavière Gauthier en 1975.

On ne peut également ignorer que ces femmes sont non seulement des intellectuelles, mais encore des enseignantes à l'université - Hélène Cixous, Luce Irigaray et Lucette Finas à Paris VIII, Xavière Gauthier à Paris I, Madeleine Gagnon à l'Université du Québec à Montréal – et que certaines sont « spécialistes » des avant-gardes : Xavière Gauthier s'est illustrée en 1971 par la publication d'un *Surréalisme et sexualité*, Julia Kristeva par son étude sur Lautréamont et Mallarmé en 1974, *La Révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIXe siècle : Lautréamont et Mallarmé*. Toutes ont donc eu l'occasion de faire le constat de la quasi impossibilité, pour les manuels d'histoire littéraire, de prendre en compte les œuvres singulières, d'autant plus quand elles étaient œuvres de femmes, ce qui se traduit dans les faits par une histoire littéraire des mouvements bien plus facile à organiser. De cette histoire littéraire traditionnelle des mouvements, procède bien évidemment l'efficacité de l'avant-garde en termes de reconnaissance historique et littéraire, celle-ci s'inscrivant dans la sphère de la littérature « élitiste » dont les manuels (tout du moins ceux qui leur sont

---

<sup>1578</sup> Jean RICARDOU, *Le Nouveau Roman*, Paris, Seuil, 1973.

<sup>1579</sup> Hélène Cixous, entretien accordé en 2000 à Delphine Naudier, dont cette courte citation est reproduite dans « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés Contemporaines*, n° 44, 2002, p. 71.

contemporains) faisaient l'histoire – à défaut de celle d'une littérature dite « populaire » ou de masse.

Cette éviction des œuvres de femmes est, de surcroît, encouragée par l'absence de productions théoriques des femmes qui écrivaient par le passé<sup>1580</sup>. Il est donc fondamental que l'« écriture féminine », en tant que production fictionnelle, ait été accompagnée de nombreux textes, chargés de codifier, tout en l'explicitant, la démarche qui présidait à cette écriture. C'est cette existence et cette cohérence théorique qui permettent de faire date, saillie, dans une histoire littéraire qui s'attache le plus souvent à restituer les mouvements successifs de la littérature. Il est tout aussi capital que cette explicitation d'une programmation littéraire ait été couplée de fait à une production critique novatrice. Cette stratégie avait été celle de deux avant-gardes au XX<sup>e</sup> siècle : l'une déjà reconnue à l'époque, le Nouveau Roman ; la seconde en voie de reconnaissance, *Tel Quel*.

Nous prendrons pour exemple du bénéfice de ce procédé, l'*Histoire de la littérature française* publiée sous la direction de Pierre Brunel en 1986. Alors que le deuxième volume de cette *Histoire*, consacré au XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, passe sans transition du Nouveau Roman au roman contemporain illustré par Marguerite Yourcenar, Michel Tournier, Jean-Marie Gustave Le Clézio et Patrick Modiano, sans aucune référence aux productions avant-gardistes des années 1970, l'écriture féminine acquiert droit de cité dans le chapitre consacré à la critique après 1945 sous l'intitulé suivant « L'apparition d'une critique féministe ». *La Politique du mâle* de l'américaine Kate Millett y est abordée sur un pied d'égalité avec *Parole de femme* d'Annie Leclerc. La critique universitaire se laisse alors prendre au jeu du texte programmatique travesti en essai critique<sup>1581</sup>.

S'il est effectif que les écrivaines ne revendiquent pas une démarche avant-gardiste, les déclarations contemporaines de leur détractrices ou de leur partisans semblent pourtant en

---

<sup>1580</sup> Travaillant sur le XIX<sup>e</sup> siècle, Christine Planté ne dit pas autre chose lorsqu'elle écrit : « Il ne faut pas s'étonner que, dans ces réécritures de l'histoire littéraire, les catégories employées aient tendance à laisser échapper des œuvres de femmes : c'est que celles-ci ont trop souvent omis de fournir de façon aussi impérative leur propre mode d'emploi, se contentant de faire ce qu'elles faisaient, sans dire qu'elles le faisaient. Aussi glissent-elles à travers les mailles des filets de la critique, ou se voient-elles rejetées à la périphérie des écoles, des mouvements, cataloguées avec les écrivains marginaux ou mineurs. L'habitude est prise de les évaluer à l'aune de doctrines plus explicites et reconnues, ce qui contribue à faire paraître en regard leurs œuvres étranges ou incohérentes. Particulièrement en ce qui concerne le XIX<sup>e</sup> siècle où la grande majorité des femmes s'abstenaient de toute déclaration de nature théorique. » (Christine PLANTE, *La Petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur, op. cit.*, p. 329). Voir également Christine PLANTE, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », dans *RHLF*, n° 3, juillet-septembre 2003, p. 665.

<sup>1581</sup> « Le titre du bel essai d'Annie Leclerc attire l'attention sur la recherche la plus actuelle : analystes et théoriciennes s'interrogent aujourd'hui sur la spécificité d'une écriture authentiquement féminine : écriture par cycles, par jaillissement, par nappes, étrangères à l'ordre mâle, s'enchantant du pouvoir d'irradiation des vocables plus que de la syntaxe, et réfractaire à la délimitation des genres littéraires (Hélène Cixous, Catherine Clément) » (Pierre Brunel (dir.), *Histoire de la littérature française*, Bordas, 1986, tome 2, p. 744).

confirmer la réalité. Simone de Beauvoir affirme ainsi en 1976 que l'« écriture au féminin n'atteint qu'un petit cercle d'initiées », qu'elle lui « paraît élitiste, destinée à satisfaire le narcissisme de l'auteur et non à établir une communication avec autrui<sup>1582</sup> », reprenant deux des constituantes de l'avant-garde dans leur déclinaison péjorative : l'élitisme duquel découlerait l'hermétisme.

Un an plus tard, Annie Le Brun publie *Lâchez tout* un violent pamphlet contre les tenants de l'« écriture féminine », son titre comme son propos ne sont pas sans rappeler le texte publié par André Breton, en avril 1922 dans la revue *Littérature*, contre le dadaïsme. Le parallèle ne s'arrête pas là puisqu'Annie Le Brun récuse la portée révolutionnaire de la notion d'« écriture féminine » en comparant ses partisans à des propagandistes totalitaires uniquement fascinées par le pouvoir – réquisitoire contre le totalitarisme d'une mouvance qui est une des attaques fréquentes portées contre les avant-gardes au XX<sup>e</sup> siècle<sup>1583</sup>.

Le dernier exemple que nous prendrons est celui d'une synthèse américaine publiée en 1978 et consacrée aux femmes et à la littérature en France. Son autrice, Elaine Marks précise ce qui lui apparaît comme une spécificité française au regard du phénomène apparemment mondial de l'augmentation de la publication de textes par des femmes :

What is specifically French is a climate of intellectual excitement in which a small number of French women – professors of philosophy and literature, psychoanalysts, writers – have placed themselves *at the forefront of the avant-garde*, have assimilated all the theoretical positions and are using them to pursue their investigation of the “feminist” or feminine inquiry.<sup>1584</sup>

L'évidence de l'avant-gardisme de l'écriture féminine est donc telle qu'elle est reproduite par la critique américaine comme une spécificité française. Cette déclaration permet alors d'introduire une nouvelle dimension dans notre questionnement. L'écriture féminine est-elle une avant-garde ou une fraction de l'avant-garde, fût-elle au premier rang de celle-ci ?

Reprenant alors le dialogue que nous avons entamé avec l'article de Jean-Pierre Bertrand, il nous paraît évident que la France dans les années 1970 est marquée par une vague d'avant-gardisme non autour de *trois* groupes et revues<sup>1585</sup>, radicalement opposés à l'existentialisme sartrien, mais autour de quatre groupes et revues : *Tel Quel* de Philippe

---

<sup>1582</sup> Simone de Beauvoir dans la préface à Anne Ophir, *Regards féminins*, Paris, Denoël-Gonthier, 1976.

<sup>1583</sup> Sur cette question, voir Wolfgang ASHOLT, « L'avant-garde, le dernier mythe de l'histoire littéraire ? », in *Les Mythes des avant-gardes*, sous la dir. de Véronique Léonard-Roques et Jean-Christophe Valtat, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2003, p. 30.

<sup>1584</sup> Elaine MARKS, « Women and Literature in France », *Signs*, Chicago, The University of Chicago Press, vol. 3, n° 4, été 1978, p. 834, Nous soulignons.

<sup>1585</sup> *Le Dictionnaire du littéraire*, op. cit., p. 39.

Sollers fondée en 1960 et publiée par les Éditions du Seuil<sup>1586</sup>, *Change* de Jean-Pierre Faye, transfuge de *Tel Quel*, Maurice Roche et Jacques Roubaud dont le premier numéro est publié par Seghers-Laffont en 1967<sup>1587</sup>, *TXT* fondé par Christian Prigent et Jean-Luc Steinmetz en 1969 et publié par Christian Bourgois, et l'écriture féminine, autour d'Hélène Cixous, Luce Irigaray et Xavière Gauthier, dont la revue *Sorcières* complète le dispositif de diffusion mis en place par les Éditions Des femmes. La théorie de l'écriture féminine est façonnée à partir des quatre sphères d'intérêt de l'avant-garde des années 1960 : la théorie linguistique et structuraliste, le marxisme, la théorie psychanalytique et la déconstruction. *Tel quel*, *Change*, *TXT* et l'écriture féminine, révélant ainsi l'esprit d'une époque, ont « visée révolutionnaires commune : une réflexion pratique sur les pouvoirs transformateurs du langage en relation avec une théorie des pulsions<sup>1588</sup> ». Le propre de l'écriture féminine est d'avoir associé ce programme à celui de la « lutte des femmes », intégrant le sujet « femme » comme point de départ de leurs théories et leurs pratiques.

### **B. Une revue : Sorcières (de 1975 à 1976)**

Le premier numéro de la revue *Sorcières* paraît à la fin de l'année 1975<sup>1589</sup> sans mention de date exacte car « la revue refus[e] le calendrier chrétien, la scansion abstraite des mois non-lunaires et le pouvoir masculin en général<sup>1590</sup> ». *Sorcières* est une revue dédiée à la création au féminin. Elle est initiée, dirigée et représentée légalement par **Xavière Gauthier**<sup>1591</sup> mais chaque numéro est pris en charge par une équipe de collaboratrices suivant le thème retenu pour le dossier. *Sorcières* est ainsi mise en œuvre par des femmes, dont certaines du Mouvement parisien, qui ont, ou souhaitent, un rapport privilégié à la création littéraire et artistique. Rendant compte de l'actualité de la lutte des femmes dans une rubrique dédiée, la revue apporte officiellement son soutien au groupe Psychanalyse et politique jusqu'en 1977 : l'affaire Barbara y provoque en effet une déflagration en forme de rupture,

<sup>1586</sup> Voir Philippe FOREST, *Histoire de « Tel quel »*, op. cit.

<sup>1587</sup> Voir le numéro spécial que la revue *Faire part* a consacré à cette revue : « Ce que *Change* a fait », *Faire part*, premier trimestre 2005.

<sup>1588</sup> Jean-Pierre BERTRAND, « Avant-garde », *Le Dictionnaire du littéraire*, op. cit., p. 39.

<sup>1589</sup> Caroline Goldblum dans son étude d'histoire culturelle de la revue (*Sorcières (1976-1981), l'étude d'une revue féministe*, Mémoire de master 1, Lille 3, 2009) situe quant à elle le premier numéro en janvier 1976.

<sup>1590</sup> Xavière GAUTHIER, « Témoignage : sur l'expérience de la revue *Sorcières*, "Sorcières, nous tracerons d'autres chemins..." », in Christine PLANTE (dir.), « Sorcières et sorcelleries », *Cahiers Masculin/Féminin*, Université Lumière-Lyon 2 : Presses Universitaires de Lyon, 2002, p. 95.

<sup>1591</sup> Les collaboratrices qui sont écrivaines lors de leur participation à la revue *Sorcières* sont signalées en gras dans le texte à la première occurrence de leur patronyme, celles qui le deviennent à la suite de leur participation à *Sorcières* sont soulignées. Une note indique les références de leur première œuvre, dans le cas où elle n'aurait pas été précédemment mentionnée.

comme dans l'ensemble du Mouvement. Cette proximité positionne la revue dans un espace différentialiste, où s'épanouissent le concept et la mise en œuvre de l'« écriture féminine ».

La formule initiale de 1975 comporte 64 pages. 6 000 exemplaires sont vendus par livraison alors qu'à la même époque la *NRF* n'atteint, quant à elle, que 600 exemplaires<sup>1592</sup>. Entre 1975 et 1981, 24 numéros sont publiés dans un premier temps aux éditions Albatros (1975-1977, n° 1 à 10) puis aux éditions Stock (1977-1980, n° 11 à 19) et enfin aux éditions Garance (1980-1981, n° 20 à 24). Ces changements de maison d'édition permettent de tracer une première histoire de la revue. Publiée aux éditions Albatros, la revue prend son essor : cinq à six numéros par an témoignent de la vitalité des questionnements de *Sorcières* dans un contexte littéraire, l'écriture féminine, et politique, la lutte des femmes françaises, qui lui est favorable. Progressivement, *Sorcières* passe d'une expérience collective à l'intersection de la création et de la lutte des femmes à une formule colligée centrée sur la création au féminin.

Xavière Gauthier, mentionnée seule à la rédaction jusqu'au sixième numéro (1976, « Prisonnières ») est dès cette date accompagnée par Anne Rivière, ce qui constitue la véritable césure du point de vue de l'histoire littéraire entre deux périodes distinctes : celle de l'affirmation d'une écriture féminine et d'un « style *Sorcières* », puis celle de la polyphonie des voix, dans une revue, certes favorable aux écritures de femmes, dont certaines contributrices, au premier rang desquelles Anne Rivière, s'inscrivent en faux contre l'écriture féminine. Le n° 7 (1977) consacré aux écritures témoigne par son titre au pluriel du choix des collaboratrices régulières de rendre compte des divergences de vue sur la question de l'écriture des femmes et de l'écriture féminine.

Dans le respect d'un fonctionnement non hiérarchique propre au Mouvement de libération des femmes, les trois premiers numéros de *Sorcières* mentionnent l'équipe de collaboratrices du dossier, sans direction éditoriale particulière. Dès le quatrième, une ou plusieurs femmes se voient chargées, non de diriger mais d'« organis[er] le travail autour » du thème retenu pour le dossier<sup>1593</sup>. **Adélaïde Blasquez**<sup>1594</sup>, Blanche, Claude Boukobza-Hajlblum, Françoise Buisson, Danièle Carrer, Chantal Chawaf, Françoise T. Clédat<sup>1595</sup>,

---

<sup>1592</sup> Xavière GAUTHIER, « Témoignage : sur l'expérience de la revue *Sorcières* », *op. cit.*, p. 96.

<sup>1593</sup> Comme par exemple : Claude Boukobza-Hajlblum pour « Enceintes » (n° 4), Anne Rivière pour « Odeurs » (n° 5), Françoise Petitot pour « Prisonnières » (n° 6), Leïla Sebbar pour « Poupées » (n° 13), Nadia Benqué pour « La Jasette » (n° 14), Nadia Mehadji pour « Mouvements » (n° 15), Françoise T. Clédat pour « Désir » (n° 16), Yeza Boulahbel et Agnès Stacke pour « Vêtement » (n° 17), Monique Canto et Nancy Huston pour « La Mort » (n° 18), etc. Les dossiers des deux derniers numéros sont confiés à Leïla Sebbar pour « Enfants » (n° 23) et Catherine Atlani et Catherine Hébert pour « Mythes et nostalgies » (n° 24).

<sup>1594</sup> Adélaïde BLASQUEZ, *Mais que l'amour d'un grand dieu*, Paris, Denoël, 1968 [roman].

<sup>1595</sup> Françoise CLEDAT, *En tel détail recluse*, Colomiers : Encres vives, 2000 [poésie].

Xavière Gauthier, Nancy Huston<sup>1596</sup>, Christiane Nicolier, Françoise Petitot, Anne Rivière, Anne/Anna Pillet, **Victoria Thérème**, et Yolaine (Igreque) sont les collaboratrices les plus engagées dans la revue, la plupart dès la première année, par leur participation aux dossiers ou la réalisation de comptes-rendus. **Françoise d'Eaubonne** y intervient plus ponctuellement.

*Sorcières* publie exclusivement des textes de femmes et s'entoure uniquement de collaboratrices et de contributrices dans la logique de non mixité propre au Mouvement. Celles-ci sont en grande majorité écrivaines, universitaires ou artistes. *Sorcières* est une revue de femmes, réalisées par des femmes, publiant des textes de femmes et s'adressant aux femmes, même si le lectorat de la revue est composé d'hommes, comme en témoigne la rubrique « courrier » dès le premier numéro<sup>1597</sup>. Chaque texte, malgré les différences génériques, est conçu comme une parole de femme, et chaque dossier se définit comme des paroles de femmes sur des sujets de femmes ou pouvant être spécifiquement appréhendés en fonction de la féminité. Pour cette première période aux Éditions Albatros, sous la responsabilité éditoriale unique de Xavière Gauthier, les numéros sont ainsi thématiquement consacrés à la nourriture (n° 1, 1975), la voix (n° 2, 1976), la prostitution (n° 3, 1976), la grossesse (n° 4, 1976), les odeurs (n° 5, 1976), la prison (n° 6, 1976).

### **1. La naissance des sorcières : regard sur le premier numéro**

Le premier numéro dédié à « La Nourriture » est ainsi préparé par Adélaïda Blasquez, Françoise Buisson, Danièle Carrer, Nancy Huston et Yolaine Simha. Toutes deviennent des collaboratrices régulières de la revue. La fabrication est assurée par Michèle Pierret. Le dossier comporte, comme ce sera l'usage, une majorité de textes de fiction, de poèmes, d'entretiens et quelques articles sous forme d'essai (forme bien plus rare étant donné l'affirmation d'une écriture féminine qui se définit contre la théorie). À la fois emblématique et exemplaire, le premier dossier de cette revue rassemble des textes d'Hélène Cixous « Un morceau de Dieu », Noëlle Châtelet « La marmite du dedans », Annie Leclerc « Je vais te manger », Marguerite Duras « La soupe aux poireaux », Chantal Chawaf « Le lait » et « Mes nuits, tant de nuits... », mais également des textes publiés sous pseudonyme par Igreque

---

<sup>1596</sup> Nancy HUSTON, *Les « Variations Goldberg »* : romance, Paris, Seuil, 1981 [roman].

<sup>1597</sup> Rubrique « Courrier », in *Sorcières*, n° 1, Paris, Albatros, 1975, p. 64, [lettre non signée et reproduite intégralement ici] : « On s'aperçoit aujourd'hui, avec les textes de femmes, qu'une écriture n'est que féminine ; et on voit ce qu'est une écriture : les écritures viennent des corps, font passer les corps ; elles disent ; elles parlent ; les femmes écrivent, pas les hommes ; et ces écritures sont étrangères, elles sont des altérités réelles. C'est pour cette raison, en ce qui me concerne, moi homme, qu'elles m'engagent, qu'elles me tirent de moi-même. L'intrusion de l'écriture féminine, que je sens exactement différente de l'écriture masculine – réalisant de ce fait une nouveauté radicale à tout sexe masculin, si neuf, si révolutionnaire soit-il (à moins qu'il se soit féminisé) –, joue pour moi comme une délivrance, une terrible bouffée d'air, dans l'étouffant monde clos de l'écriture masculine, dans cette étouffante Unité. »

(Yolaine Simha) et Blanche, deux contributrices régulières de la revue, et sans mention du patronyme – autre indice de l'appartenance militante – pour deux entretiens<sup>1598</sup>. Michèle Causse y signe un texte hors dossier en reprenant pour titre la célèbre et antique formule qui réduit la femme à son sexe : « Tota mulier in utero ». Les textes littéraires insérés au fil du dossier sont de Marguerite Duras (*Vera Baxter ou Les Plages de l'Atlantique* et *Le Vice consul*), Lucette Finas (*Le Meurtrion*), Monique Wittig (*Le Corps lesbien*), qui ont pour point commun de tisser chacune à leur manière les fils de l'écriture, de l'avant-gardisme, du féminin, et du féminisme. On note également la présence de Roland Barthes (*Lecture de la Physiologie du goût*), un des rares hommes cité dans la revue en référence positive, confirmant ainsi la visée avant-gardiste de la revue.

Le premier numéro de *Sorcières* est emblématique car nombre d'écrivaines parmi ces femmes se sont illustrées dans les années qui précèdent par une mise en question ou une mise en fiction de l'écriture féminine. Dans un mouvement de réciprocité, il exemplifie, par le choix des textes qui le composent, la définition d'une écriture sexuée, tout comme les modes de sexuation de l'écriture retenus par les contributrices, notamment dans l'éditorial de Xavière Gauthier, servent de modèles à une conception ultérieure de l'écriture féminine. Que certaines des collaboratrices les plus célèbres de ce premier numéro (comme Hélène Cixous ou Julia Kristeva) ne poursuivent pas leur contribution au-delà du numéro de « lancement », apparente cette première livraison de *Sorcières* à un numéro témoin. Les noms retenus contribuent tout autant à confirmer la ligne éditoriale qui est en train de se forger – celle d'une écriture positivement sexuée – qu'à garantir, par leur célébrité, l'entrée de la revue dans la ronde des périodiques littéraires d'avant-garde.

Les comptes-rendus, comme leurs autrices, confirment cette orientation. Ils sont assurés par Viviane Forrester, par ailleurs collaboratrice de *La Quinzaine littéraire* (*Trois Guinées* de Virginia Woolf), Françoise Buisson (*Les Prunes de Cythère* de Jeanne Hyvrard), Nancy Huston (*Souffles* d'Hélène Cixous et *Odyssée d'une amazone* de Ti-Grace Atkinson), Laure-Marie Lapouges (*Cercœur* de Chantal Chawaf), Xavière Gauthier (*La Traversée de signes* de Julia Kristeva et al., sous forme d'entretien), Julia Kristeva (*Le Corps entier de Marigda* de Viviane Forrester), Odile Bafra-Solomon (*Le Jour de Denise* Denise Le Dantec), Danielle Cohen (*La Jeune Née* de Catherine Clément et Hélène Cixous) et Anne Baudry (*Le Mariage Berbère* de Simonne Jacquemard). Les ouvrages sélectionnés sont pour une grande part des fictions ou des essais qui sont partie prenante de l'écriture féminine. Deux

---

<sup>1598</sup> Léni, Katia, Elizabeth, « Trois femmes parlent de leur restaurant » et Marie-Hélène et Chantale, « La farine dans la Syrie archaïque », in *Sorcières*, n° 1, Paris, Albatros, 1975.

tiers des femmes ayant réalisé un compte-rendu dans ce premier numéro (notamment Viviane Forrester et Julia Kristeva) ne donnent plus de textes dans les suivants. La rubrique « Livres » est en revanche systématiquement présente par la suite ; elle est de surcroît la rubrique qui totalise le plus de pages dans l'ensemble des numéros<sup>1599</sup>.

Dès ce premier numéro, Julia Kristeva révèle par sa position critique un *dissensus* qui va en s'amplifiant dans les numéros suivants : *Sorcières* est-elle la revue de toute parole de femmes ou la revue des textes de femmes auxquels on confère une valeur littéraire ? La valeur littéraire distingue en effet la reproduction d'une formule « paroles de femmes », se multipliant telle une logorrhée depuis le début du mouvement selon Julia Kristeva, de la création singulière et unique d'une œuvre – fut-elle écrite par une femme<sup>1600</sup>. Or si une pensée de l'écriture par les femmes se construit dans une logique de libération des femmes par leur prise de parole, longtemps censurée, elle pose de ce fait toutes les femmes comme créatrices et ne peut que refuser l'établissement d'une valeur hiérarchique comme le propre du système qu'elle entend dénoncer. Ou plus exactement, elle réinstaure une valeur littéraire fondée exclusivement sur des composantes textuelles jugées *féminines*.

Cette position théorique est celle de Xavière Gauthier. Elle initie donc la revue. Mais d'autres voix qui refusent de penser l'écriture au féminin comme porteuse de sa propre valeur s'expriment également au fil des livraisons. Cette multiplicité de points de vue, résultante de la forme colligée, est également à l'origine de nombreuses « différences », terme que reprend la revue lorsque plusieurs de ses contributrices régulières sont amenées au fil des livraisons à expliciter leur position respective face à la question de l'écriture sexuée. En effet, certaines expriment clairement à cette occasion leur désaccord avec la théorie d'une écriture sexuée, féminine ou masculine. D'autres, convenant au préalable de la sexuation de l'écriture, sont amenées à constater leurs différences de conception de cette sexuation, car n'est féminin ou masculin que ce que l'on définit comme tel.

## 2. Xavière Gauthier : « Pourquoi Sorcières ? »

L'éditorial de ce premier numéro, signé par Xavière Gauthier, permet de mesurer la pensée d'une création au féminin, particulièrement d'une écriture de femmes, qui préside à la naissance de la revue. Si l'option théorique retenue par l'initiatrice de *Sorcières* laisse

---

<sup>1599</sup> Voir Caroline GOLDBLUM, *Sorcières (1976-1981), l'étude d'une revue féministe*, *op. cit.*, p. 10 *sqq.* Il en va de même de la rubrique « Informations... luttes de femmes » qui devient la deuxième rubrique la plus représentée au fil des numéros. On retrouve ainsi dans cette première livraison des noms connus du Mouvement. Suzanne Horer, corédactrice de *La Création étouffée*, publiée en 1973, est en charge de la section peinture, Victoria Théame et Nicole-Lise Bernheim du cinéma.

<sup>1600</sup> Julia KRISTEVA, « Compte-rendu de *Le Corps entier de Marigda* de Viviane Forrester », in *Sorcières*, n° 1, *op. cit.*, p. 56.



découvrir une ligne éditoriale spécifique, il ne faut pas perdre de vue que la revue, parce qu'elle est une forme colligée, laisse place, répondant en cela au souhait exprimé en fin d'éditorial, à une multiplicité de contributions parfois dissonantes au fil des publications, dans la logique du *dissensus* que nous venons d'explicitier.

L'éditorial – « Pourquoi Sorcières ? » – est précédé d'un extrait de *Vera Baxter ou Les Plages de l'Atlantique*, alors à paraître, et donc placé sous l'autorité de Marguerite Duras. C'est la première référence d'une longue série de renvois durant les sept années de vie de la revue aux textes d'une écrivaine tutélaire. Le lien entre cet extrait de *Vera Baxter*, la sorcière et la création au féminin a été tissé par Marguerite Duras elle-même dans le quatrième entretien des *Parleuses* réalisé deux ans auparavant avec Xavière Gauthier, le 13 juillet 1973<sup>1601</sup>. À partir de la lecture de *La Sorcière* de Michelet, où celui-ci racontait que les femmes s'étaient rapprochées de la nature et mises à parler aux plantes et aux animaux par solitude, Marguerite Duras ajoute – glissant ainsi de l'histoire au mythe – qu'au retour de leur mari, elles ont continué de parler seules dans la forêt et que les hommes les ont mises au bûcher « pour arrêter, endiguer la folie, endiguer la parole féminine<sup>1602</sup> ».

Ce premier extrait initie la ligne éditoriale d'une revue qui se fixe pour objectif de donner un lieu d'expression à une parole féminine longtemps interdite et réprimée en liant le féminin à la nature, à l'occulte et à la folie. Il inaugure aussi un mythe fondateur de la pensée de l'oppression et de la libération des femmes : celui de la sorcière<sup>1603</sup>. Le mythe, parce qu'il est une voie vers la connaissance qui s'oppose à une rationalité définie comme masculine, parce qu'il est étymologiquement parole, apparaît comme une forme privilégiée de la pensée d'une création féminine. Quatre propositions de causalité répondent à la question initialement posée par le titre « Pourquoi Sorcières ? » et font visuellement saillies<sup>1604</sup> dans le texte, en structurant son contenu : parce qu'elles dansent, parce qu'elles chantent, parce qu'elles vivent, parce qu'elles jouissent.

Les femmes en sorcières sont dotées d'un corps délié des entraves physiques par la danse, de la censure par le chant, de l'oppression corporelle et sexuelle par la vie et la jouissance. Elles ne sont ni maîtresses, ni possesseuses de la nature mais en ont une

---

<sup>1601</sup> Marguerite DURAS et Xavière GAUTHIER, *Les Parleuses*, *op. cit.*, p. 163-164.. Marguerite Duras reprend cette idée dans une formulation quasi-similaire lors de l'émission de télévision de Michèle Porte « Les lieux de Marguerite Duras » dont un extrait est reproduit en éditorial du numéro n° 4 « Enceintes, porter, accoucher » (Voir Marguerite DURAS, « Les lieux », in *Sorcières*, n° 4, Paris, Albatros, 1976, p. 2-3).

<sup>1602</sup> *Ibid.*, p. 164.

<sup>1603</sup> Dans *Surréalisme et Sexualité*, Xavière Gauthier consacre déjà une partie du troisième chapitre « La Mulier Instrumentum Diaboli » de la deuxième partie de son essai à la sorcière dans les œuvres surréalistes (Xavière GAUTHIER, *Surréalisme et Sexualité*, *op. cit.*, p. 184-189).

<sup>1604</sup> En gras dans le texte.

connaissance sans intermédiaire. L'imaginaire des sorcières est réutilisé à profit : la lune pour la folie, la sauvagerie, et la périodicité du sang menstruel, le balai pour la subversion de leur condition de ménagère. En osmose avec la nature, leur danse se fait celle de l'animalité dont elle reproduit les modes de déplacement. Si la danse permet d'échapper à l'oppression du « marcher droit », le chant s'oppose au « parler droit » imposé aux femmes. Plus que les trois autres thèmes (la danse, la vie, la jouissance), le chant féminin est abordé par Xavière Gauthier en lien avec la création et le mouvement de libération des femmes. Les femmes sorcières ont pris la parole, « une autre parole », différente de celles des hommes qui auraient tenté d'abuser les femmes en leur faisant croire qu'elles ne « savaient pas parler, écrire, qu'elles étaient bègues, qu'elles étaient muettes<sup>1605</sup> ».

Le mythe de la sorcière se substitue et répond à celui de l'ange du foyer, d'un éternel féminin du « sois belle et tais-toi ». Cette définition du féminin est une mystification des femmes que le texte de Xavière Gauthier traduit par la répétition d'un marqueur évidentiel – « on a voulu nous faire croire que » – opposant un pronom indéfini sujet référant au système phallocratique au nous collectif des femmes. Hétérodoxes, les femmes, selon Xavière Gauthier, ont une parole irréductible et incontrôlable, tout aussi variée dans son expression que peuvent l'être les femmes : leur parole utilise toute l'amplitude sonore, des murmures et gémissements aux cris et hurlements, et, au croisement du spectre sonore et de la musicalité de la voix, réalise modulations et vocalises. Elle se fait également oxymore en parvenant à un silence que l'on entend pourtant. La parole – définissant ici le mode d'expression féminin – est donc double communication parce que langage incarné : le sens est transmis par le code utilisé, le langage, et par les conditions pragmatiques de son énonciation, spectre et amplitude sonore.

Assimiler l'expression féminine à la parole est une première étape qui revient à restituer l'importance de la corporéité dans l'acte de langage. Mais ici la parole n'est pas seulement expression orale : la parole, langage incarné, est l'écriture féminine, dans laquelle le langage lui-même n'a que peu d'importance au regard de l'inscription textuelle du corps. La seconde étape, qui consiste à identifier la parole, et donc l'écriture féminine, au chant confère à l'expression au féminin un caractère musical à la fois naturel (par référence au chant de l'oiseau), artistique (art du chant) et poétique (chant orphique)<sup>1606</sup>. L'expression féminine amalgamerait donc, dans son essence même, la nature et l'art (fût-il lyrique). De ce

---

<sup>1605</sup> « Pourquoi Sorcières ? », *Sorcières*, n° 1, *op. cit.*, p. 2.

<sup>1606</sup> La parole féminine est également attachée à une fonction maternelle et sacrée. Elle est tour à tour berceuse, chant maternel apaisant, et prière de transe par le recours au néologisme « spasmodient », dérivé de spasmodique et de psalmodier.

rapprochement découle un double constat : toute expression féminine serait par définition poétique, toute femme une artiste née, le féminin étant intrinsèquement porteur d'une valeur artistique, et donc littéraire.

L'un et l'autre genre – féminin et masculin – sont composés de concert. Construire une parole dite féminine revient donc en creux ou en relief à forger une parole masculine, de surcroît une « épouvantable façon masculine de discourir <sup>1607</sup> ». Les hommes ne communiquent pas, selon Xavière Gauthier, ils ne s'expriment que par rhétorique, pour convaincre. Leur parole est assimilée à la verge, au phallus, à une machine de guerre. Elle n'est pas mélodieuse, comme celle des femmes, elle ne résonne que comme un « discours-mitraillette <sup>1608</sup> ». Les femmes chantent alors que les hommes guerroient par le discours, *naturellement* donc. Celles qui cherchent à discourir ne font alors qu'imiter les modalités d'expression de l'homme, modalités qui ne sont pas les leurs.

Et l'éditorial formule ici la critique d'une partie des femmes du mouvement de libération qui se définissent comme féministes et souhaitent l'égalité avec les hommes. Les *véritables* femmes, qui toutes deviennent dans ce contexte des créatrices en s'arrogeant une parole longtemps censurée, se doivent de préserver leur radicale altérité, comme facteur de subversion du système phallocratique. Ce système repose sur la conquête, le pouvoir hiérarchique mais également sur l'appropriation du corps féminin et de la nature. Les sorcières en sapent les fondements par leur connaissance des corps, qu'elles ont le pouvoir de panser, et parfois de détruire.

Elles sont ainsi opposées à la figure masculine du médecin qui acquiert le savoir livresque de la médecine et en use pour contrôler les corps. Les sorcières, au contraire, ont accumulé un savoir empirique, fondé sur l'écoute de la nature, qui permet de libérer les corps de la maladie, de la souffrance mais aussi de l'enfant à naître, que l'image soit celle de l'accouchement ou de l'avortement. La sorcière est une sage-femme, étymologiquement (celui ou) celle qui a la sagesse des femmes. Ce savoir autre qui est également un pouvoir des femmes sur leur propre corps semble à la fois incontrôlable et subversif, naturel mais perçu comme surnaturel. Pour ces raisons, il a été réprimé dans la violence par le pouvoir masculin et religieux. Les femmes, mises au bûcher pour sorcellerie et exclues de l'apprentissage du savoir livresque, ont donc été détournées de la connaissance des corps et de la nature, et surtout de la maîtrise de leur propres corps. Le mythe de la sorcière, forgé à partir du travail

---

<sup>1607</sup> *Ibid.*

<sup>1608</sup> *Ibid.*

historique de Michelet, permet d'expliquer l'origine de l'oppression des femmes. Cet état du monde antérieur explicite l'ordonnement et le fonctionnement de la société présente.

Car au moment où Xavière Gauthier publie cet éditorial dans le premier numéro de *Sorcières*, à la fin de l'année 1975, une première bataille vient d'être gagnée par le mouvement de libération des femmes, celle du droit à l'avortement. Les sorcières permettent de comprendre l'oppression du corps féminin par « l'Ordre des prêtres et [...] l'Ordre des médecins<sup>1609</sup> », deux groupes qui s'opposent particulièrement depuis 1967 à la libéralisation de la contraception et de l'avortement : les prêtres au nom du respect de la vie à naître, certains médecins<sup>1610</sup> au nom de la déontologie médicale. Or le contrôle de la reproduction (contraception et avortement) est un facteur essentiel de la possibilité de plaisir sexuel pour les femmes – comment en effet s'autoriser une relation sexuelle par désir et pour le plaisir alors que celle-ci peut mener à une grossesse non désirée ? Si les femmes en sorcières vivent, c'est donc parce qu'elles peuvent jouir sans culpabilité, contrainte ou entrave.

De façon systématique dans l'éditorial, la revalorisation du féminin passe par l'établissement d'une différence irréductible et d'une disqualification de l'autre genre – masculin. Cet antagonisme du féminin revalorisé et du masculin disqualifié répond à une logique de classement des deux genres suivant une échelle de valeurs qui est la définition même d'un lien hiérarchique. Rappelons que la hiérarchie, participant du système phallogratique – « cette foire d'empoigne hiérarchique où, comme le dit le proverbe argentin : dans le poulailler, celui qui est perché sur le barreau du dessus chie sur celui qui est sur le barreau du dessous<sup>1611</sup> » – est pourtant refusée par Xavière Gauthier, dans un langage assez familier pour signaler la médiocrité qu'assigne la penseuse à ce type de fonctionnement.

Selon Xavière Gauthier, la libération des femmes ne saurait advenir sans la réappropriation corporelle qui inclut l'exercice libéré d'une parole irréductiblement autre. Cette parole se doit de faire montre d'autres valeurs que celle d'une société phallogratique en inscrivant en toutes lettres en son sein, le corps féminin et sa puissance, la jouissance féminine, l'amour mais aussi la violence et la folie. Autant de forces féminines longtemps

---

<sup>1609</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1610</sup> Xavière Gauthier, en dénonçant la médecine et l'ordre des médecins, ne fait pas ici mention de l'engagement de certains médecins en faveur de la libéralisation de l'avortement à la suite du procès de Bobigny. En effet, le 5 février 1973, *Le Nouvel Observateur* avait publié un manifeste intitulé « Des médecins s'accusent » dans lequel 331 médecins déclaraient pratiquer des avortements. Celui-ci faisait suite à la publication le 5 avril 1971, par *Le Nouvel Observateur*, de la liste des 343 femmes qui avaient signé le manifeste « je me suis fait avorter ». Or l'engagement des 343 femmes comme des 331 médecins était à l'époque extrêmement courageux car passible de graves poursuites et, pour les médecins, de radiation de l'ordre. Sur ces deux manifestes, voir Françoise PICQ, *Libération des femmes : les années mouvement*, Paris, Seuil, 1993, p. 56-74 et p. 147-161.

<sup>1611</sup> *Ibid.*, p. 3.

censurées et refoulées qui annoncent par leur expression une révolution à venir. L'éditorial s'inscrit, en effet, entièrement dans le contexte historique du Mouvement de libération des femmes. Il s'agit de délimiter les origines de l'oppression, de signaler qu'une libération est en cours, que les femmes sont en lutte. Le rapport entre l'opresseur et l'opprimée y est traduit par la comparaison au racisme de l'homme blanc à l'encontre des femmes/sauvages et à l'impérialisme des hommes/tigres de papier exercé contre les femmes/vietnamiens. La revalorisation de la sorcière est aussi le signe d'un changement perçu comme fondamental par les femmes de cette époque, celui qui mène de la solitude de chacune à la solidarité de toutes. « Nous gliss[i]ons de la sorcière solitaire aux sorcières solidaires<sup>1612</sup> » conclut Xavière Gauthier vingt ans après la publication du dernier numéro de *Sorcières*.

Engagées, collaboratrices, liées par une démarche commune qui vise à donner un lieu d'expression et de création aux femmes, solidaires donc, toutes les femmes qui écrivent dans *Sorcières* ne souscrivent cependant pas à cette vision personnelle de la création féminine qui indexe la valeur d'une écriture de femmes sur la féminité de son écriture. Plus encore, si l'éditorialiste stigmatise une certaine mystification de la féminité (douceur, fragilité, frigidité, mutisme, inertie, etc.), elle en reconstruit pourtant une autre (corporéité, sexualité, sensualité, jouissance, labilité, naturel, folie, etc.), qui, parce qu'elle fait système, peut avoir l'apparence de la libération en réintroduisant une oppression par la conformité au modèle qu'elle suggère ou impose. C'est dans ce paradoxe, déjà pressenti par une éditorialiste pourtant libérale<sup>1613</sup>, que se clôt l'éditorial et s'ouvrent sept années de publications.

### **3. Chantal Chawaf : « Sorcières :... nous tracerons d'autres chemins... »**

Le deuxième numéro, consacré à « La Voix<sup>1614</sup> », confirme l'orientation prise par la revue comme lieu d'expression d'une parole de femme libérée. Y est placé en exergue un

---

<sup>1612</sup> Xavière GAUTHIER, « Témoignage : sur l'expérience de la revue *Sorcières* », *op.cit.*, p. 96.

<sup>1613</sup> Le dernier mouvement de l'éditorial est, en effet, un commentaire de ce qui le précède. Xavière Gauthier insiste sur le fait que sa pensée ne se veut absolument pas hégémonique : « C'est, certes, *une* façon, la mienne de voir les sorcières. [...] D'autres femmes écriront ici comment elles disent, sentent, pensent les sorcières, différemment, ou même, comment elles les refusent. » Toutefois, l'échappée belle souhaitée par la fondatrice de la revue porte bien sur le mythe des sorcières et non sur la féminité comme marque des créatrices : « Je voudrais que *Sorcières* soit un lieu ouvert pour toutes les femmes qui luttent en tant que femmes, qui cherchent et disent (écrivent, chantent, filment, peignent, dansent, dessinent, sculptent, jouent, travaillent) leur spécificité et leur force de femme. » Voir Xavière GAUTHIER, « Pourquoi *Sorcières* ? », *op. cit.*, p. 5.

<sup>1614</sup> Autour d'une équipe composée de Françoise Buisson, Danièle Carrer, Claude Hajlblum, Catherine Rotstein et Yolaine. Y contribuent : Suzanne Alexandre qui en signe l'éditorial, Irène Schavelson, Josiane, Denise Le Dantec, Françoise Dolto, Catherine Ribeiro, Diane de Margerie, Danièle Chrétien-Lesué, Danièle Carrer, Claude Hajlblum, Roberte Fouquet, Marguerite Duras, Orange, Victoria Thérame, Suzanne Horer, Viviane Forrester, Marie-Odile Hermand, Françoise Petitot-Fort, Florence Stévenin, Paula Arbel et Blanche pour le dossier, Nancy Huston, Laure-Marie Lapouges, Danièle Carrer, Françoise Buisson et Aldona Januszewski pour les comptes-

extrait de *L'Affranchissement des femmes* de Claire Demar, journaliste féministe saint-simonienne du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce texte datant de 1833 (réédité par Payot en 1976) réaffirme que prise de parole au féminin et libération des femmes sont indissociablement conjoints : « Aujourd'hui, toute parole de femme doit être dite et sera dite pour l'affranchissement de la femme, car aujourd'hui [...] toute voix de femme sera entendue et écoutée. Et moi, femme, je réponds à votre appel. Et moi, femme, je parlerai [...].<sup>1615</sup> ». De surcroît, le choix de cette épigraphe établit une filiation entre le féminisme de la première vague et celui de la seconde. Mais c'est surtout l'éditorial « Sorcières... » du numéro<sup>1616</sup> 3, consacré à la prostitution, qui répond au souhait de Xavière Gauthier que d'autres femmes, en écrivant « ici comment elles disent, sentent, pensent les sorcières<sup>1617</sup> », poursuivent une théorisation de l'écriture féminine et prolongent la construction de l'identité de la revue. Signé par Chantal Chawaf, ce texte est placé sous le signe de l'entre-femmes par le fragment saphique, adressé à l'amante Anactoria, qui est disposé en exergue.

L'épigraphe annonce l'opposition définitoire de l'écriture féminine entre valeur masculine guerrière et féminine amoureuse : « *Les uns prétendent que la plus belle chose qui soit sur la terre noire est une armée de cavaliers, les autres, une troupe de fantassins ; ceux-ci une flotte de navires. Mais moi je dis que c'est ce que l'on aime.*<sup>1618</sup> » Les outils martiaux (cavaliers, fantassins, navires) compléments de substantifs collectifs (une armée de, une troupe de, une flotte de) sont érigés en valeur esthétique et éthique par une communauté masculine (les uns, les autres, ceux-ci). L'adversatif « mais » marque l'opposition et la différence entre ce système masculin – guerrier, fonctionnel et s'édifiant sur une communauté d'hommes – et une parole féminine singulière (« moi je dis que ») qui confère valeur esthétique et éthique, non à un objet amoureux en particulier, mais à tout objet ou sujet qui suscite le sentiment amoureux : ici explicité par la destinataire mentionnée du fragment, Anactoria, l'autre femme.

Le texte de Chantal Chawaf s'élabore à l'aune de cette référence à la poétesse antique et annonce une théorisation placée sous le signe d'une différence radicale entre masculin et féminin, entre logique belligérante et principe d'amour, entre discours phallocratique et

---

rendus, Xavière Gauthier pour la peinture, Maguerite Duras pour la sculpture, Geneviève Hervé pour le théâtre et Marlène pour le cinéma.

<sup>1615</sup> Claire DEMAR, « L'Affranchissement des femmes », in *Sorcières*, n° 2, Paris, Albatros, 1976, p. 3.

<sup>1616</sup> L'équipe de rédaction est cette fois composée de Absis, Adélaïde Blasquez, Françoise Buisson, Danièle Carrer, Françoise Clédat, Claude Hajlblum, Christiane Nicolier, Anne Pillet, Catherine Rotstein et Yolaine. Nancy Huston y signe trois comptes-rendus sur six.

<sup>1617</sup> Xavière GAUTHIER, « Pourquoi Sorcières ? », *op. cit.*, p. 5.

<sup>1618</sup> SAPPHO, traduction de Mario Meunier, in Chantal CHAWAF, « Sorcières... », in *Sorcières*, n° 3, Paris, Albatros, 1976, p. 4. En italiques dans le texte.

écriture de la féminité, voire de la femellitude. L'éditorial de Chantal Chawaf poursuit en effet l'explicitation théorique d'une écriture féminine initiée par le texte de Xavière Gauthier tout en s'en démarquant nettement sur plusieurs points.

Il s'en distingue tout d'abord stylistiquement comme si la manière de Chantal Chawaf mimait une pratique de l'écriture féminine corporelle au fur et à mesure qu'elle se dit et se définit. Le texte de Xavière Gauthier, tout en témoignant déjà d'une tendance à l'énumération accumulative, donnait à lire une structuration de l'espace paginal par le recours aux propositions de causalité, à la démarcation typographique de paragraphes correspondant à l'idée qui y était développée, à la mise en évidence de formules clés de sa pensée, signalées en gras dans le texte, et aussi à l'emploi de points finaux. Au contraire, l'éditorial de Chantal Chawaf s'ouvre sur un premier et long paragraphe de trois pages et ne comprend aucun point final : le texte est composé à partir d'une majorité de points de suspension et de trois points d'interrogation. L'ensemble du texte est tissé à partir de la répétition de la formule « Sorcières » suivie de deux points qui sont, comme le point virgule dont on trouve une occurrence dans le texte, employés en signe de liaison.

Phrases nominales et propositions infinitives sont précisées par des propositions relatives ou conjonctives qui se succèdent dans l'énumération accumulative systématique. Substantifs et adjectifs sont également positionnés successivement selon ce principe. Ce style mime une langue autre, une parole dite féminine, qui coule et serpente dans le paragraphe, par la dilution progressive de la phrase verbale la plus usuelle, comme un flux de parole à l'image du sang menstruel, de la cyprine ou du lait maternel. Elle se dit en un long souffle : l'usage des points de suspension autorise la reprise du souffle dans la continuité du discours (contrairement au point final qui indique la rupture entre deux idées) tout en étant un signe d'intonation. L'écriture déconstruit l'ordonnancement rationnel du discours par opposition à une clarté rhétorique masculine telle que l'avait définie Xavière Gauthier, mais elle accentue également l'inscription textuelle du corps et de la voix par l'usage d'une ponctuation qui rappelle que son usage est lié à la respiration.

Cette construction stylistique, si elle entraîne l'essai du côté du poétique, traduit également la pensée qui inaugure le texte de Chantal Chawaf, celle d'une langue spécifique que parlaient les femmes à l'origine du monde, langue qui leur a été interdite et à laquelle on a substitué une langue étrangère, celle de l'opresseur, dont le nom est tabou par excellence puisqu'il n'apparaît qu'à trois reprises<sup>1619</sup> en fin d'éditorial. Le vocabulaire de la langue de

---

<sup>1619</sup> La première mention du substantif « homme » apparaît lors de la référence aux temps primitifs du matriarcat. Deux occurrences successives du terme sont au singulier : « où l'homme lui reconnaissait ses privilèges

l'opresseur, dont certains termes sont « intraduisibles » parce qu'ils n'ont pas d'équivalent dans la vie des femmes – est celui de la guerre. La langue de l'origine – où l'origine est à la fois celle du monde et celle de l'individue – est pour les femmes une langue maternelle, en dénotation et en connotation : langue-mère à la fois organe de parole, utérine (« obscure et confuse et muqueuse langue maternelle ») et allaitante par l'évocation de la douceur du sein maternel (« les mots ont le duveteux, la douceur d'une chair à la peau satinée<sup>1620</sup> ») et du lait nourricier. Langue charnelle, à la fois matricielle et maternante, dont les mots n'existent que pour exprimer la tendresse et protéger de la destruction, du meurtre, de l'humiliation et de la souffrance.

Tout comme Xavière Gauthier, Chantal Chawaf établit deux réseaux antinomiques de sens, deux valences différentielles des genres féminin ici maternel et masculin guerrier, qu'annonçait déjà le texte en exergue emprunté à la poétesse Sappho. La parole de femme, qui s'élabore en gommant l'homme, les hommes et le masculin grammatical, procède ainsi à un renversement de l'altérité – les hommes sont les autres, ce peuple étranger et oppresseur. On assiste parallèlement à une tentative d'universalisation du féminin par la récurrence d'une première personne du pluriel féminine, la définition d'une féminité comme « un guide autrement plus humain<sup>1621</sup> » ou encore la substitution de la « sororité<sup>1622</sup> » à la fraternité.

Par ailleurs, c'est un système politique et culturel – qu'on le nomme phallocratique, viril ou masculiniste – qui est dénoncé ici bien plus que des individus. Le rapport entre l'opresseur et l'opprimée était inscrit dans le texte de Xavière Gauthier par la comparaison au racisme de l'homme blanc à l'encontre des femmes/sauvages et à l'impérialisme des hommes/tigres de papier exercé contre les femmes/vietnamiens. Si la comparaison permet de mieux percevoir une réalité à l'aune d'une autre qu'elle convoque, elle n'établit pas de stricte équivalence. Chantal Chawaf radicalise cette juxtaposition en identité de fait, en faisant des femmes les citoyennes d'un peuple opprimé par un peuple étranger dont le premier acte d'assujettissement est d'interdire la langue natale et maternelle : première pierre d'un système oppressif qui établit une culture autre, use des tortures et de la mise à mort pour garantir son autorité. L'éditorialiste renverse les rapports de genres traditionnels fondés sur la hiérarchisation du masculin et du féminin, contribuant à l'infériorisation et à l'exclusion du

---

biologiques et où l'homme croyait à la Terre-Mère » (Chantal CHAWAF, « Sorcières... », *op. cit.*, p. 5). Une troisième et dernière occurrence apparaît lors de la narration du renversement du matriarcat par « la rage barbare des hommes » (*ibid.*, p. 6). On trouve également une seule et unique occurrence de l'adjectif « viril » (*ibid.*, p. 5).

<sup>1620</sup> *Ibid.*, p. 4 pour les trois citations du paragraphe.

<sup>1621</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1622</sup> *Ibid.*, p. 4.



féminin, en excluant de la communauté féminine constituée, les hommes et le masculin comme absolument autres.

Mais la différence de pensée entre deux écrivaines qui inaugure quelque chose de *Sorcières* ne s'arrête pas au rapport de genre, elle touche tout autant la conception même du féminin. Selon Xavière Gauthier, le féminin est principalement subsumé par le corporel. Sous la plume de Chantal Chawaf, le corporel est englobé par le maternel qui définit le féminin. Cette dernière insiste également sur la révélation de l'inconscient qu'opère la langue originelle des femmes : « paroles charnelles, phrases-connaissance aux lueurs cardiaques desquelles s'allume ce qui, si ces mots ne sourdent pas du corps, demeure plongé dans l'inconscient<sup>1623</sup> ». Elle radicalise la pensée d'une différence irréductible en séparant hommes et femmes en deux clans qui ne parleraient pas la même langue, et ne pourraient donc communiquer qu'au travers d'une traduction parfois impossible. Dans la pensée de Xavière Gauthier, la différence de voix, de chant, de parole s'érigait dans une langue pourtant commune.

La langue maternelle se donne alors à lire comme un mythe nouveau qui viendrait éclairer à la fois l'origine de l'oppression des femmes et l'incommunicabilité apparente entre hommes et femmes. Mais surtout elle justifie qu'une fois cette langue des origines recouvrée, les femmes parlent et écrivent *différemment* des hommes. Or, écrit Chantal Chawaf, c'est un langage, et non une langue, que les femmes ont encore à trouver. Au-delà de la perte irrémédiable de la langue des origines qu'il suppose, l'emploi de ce terme induit deux remarques suivant en cela les deux acceptions que l'on peut lui conférer : soit les femmes sont appelées à se doter d'un système de signes radicalement autre et neuf, soit elles doivent par la forme et le contenu de la communication envisagée adopter un langage spécifique, un parler particulier, qui s'inscrirait toutefois dans un usage du langage commun aux hommes. Que l'on choisisse l'une ou l'autre option, la seconde au regard du texte de Chantal Chawaf étant la plus vraisemblable, l'incommensurable différence, érigée sur une distinction à la fois formelle et sémantique, reste de mise. Ce langage spécifique permettrait alors de communiquer une expérience féminine commune à toutes les femmes afin qu'une solidarité, une sororité s'établisse par delà les différences de chacune. Ce langage des femmes devrait s'adresser au corps, « à ce qui, dans le corps, réclame qu'on lui prête attention<sup>1624</sup> ».

À partir de ce point, le manifeste, qui appelle à une prise de parole féminine dans un langage qui redonne la part belle au corps, emprunte au discours prophétique : les femmes,

---

<sup>1623</sup> *Ibid.*

<sup>1624</sup> *Ibid.*

comme toute la société, sont victimes d'un mal qui les ronge. Car c'est également par analogie au corps – ici souffrant et malade – que sont pensées les femmes et la société. La prophétie, révélation féminine plus que divine, annonce la mort d'un corps féminin et social si les femmes ne parviennent pas à retrouver leur langage et par ce biais à faire revivre le corps dont elles ont été chassées, par « mimétisme viril<sup>1625</sup> ».

La sensorialité de laquelle procèdent la sensibilité et la sensualité, la jouissance, l'érotisme, la liberté, l'imaginaire, la beauté et la mémoire de l'enfance sont autant de talents féminins, qu'il s'agit de faire fructifier pour que les femmes *survivent*, et que la société soit curée de la maladie qui l'affaiblit. Ces aptitudes spécifiquement féminines (à la corporéité, à l'imaginaire et à l'esthétique) sont en effet étouffées par un système qui ne génère qu'isolement entre les êtres, ne cautionne que la logique guerrière et le profit économique. La renaissance des femmes à leur propre langage et à leur propre corps annonce un changement social en marche, proche de la révolution. L'éditorialiste souhaite que la revue *Sorcières* devienne la compagne des femmes dans ce long périple qui mènera à un « futur à naître<sup>1626</sup> ».

Ce chemin qu'empruntent dès à présent les femmes est le lieu d'une maïeutique de la connaissance conçue par analogie avec l'accouchement, comme la création elle-même est explicitée par comparaison avec la parturition : « Nous souhaitons que les pages de *Sorcières* se dilatent du flux et du reflux de la vie comme le col d'un utérus sous les poussées d'un enfant<sup>1627</sup> ». Le lien entre création et procréation, notamment l'idée que la femme qui écrit enfante la femme et la féminité, constitue une formulation théorique courante de cette décennie. « Il faut que la femme s'écrive : que la femme écrive de la femme [...] que la femme se mette au texte – comme au monde [...]<sup>1628</sup> » appelait de ses vœux Hélène Cixous un an auparavant. Créatrice accouchant d'elle-même, la revue ici personnifiée enfante la féminité. Si l'on s'accorde à constater qu'une revue reste malgré tout, par sa forme colligée, le lieu d'une expression plurielle et composite, la réduction de l'ensemble des contributions à une revue parturiente révèle l'unité projetée par Chantal Chawaf sur l'ensemble des femmes : celle d'une identité féminine reposant sur la maternité (pro)créatrice d'elle-même.

Le procédé rhétorique est d'ailleurs similaire lorsque l'écrivaine aborde la lutte politique : « nous sommes du parti de la vie, nous ne voulons qu'apporter nos voix de vivantes, notre volonté de vivre et de réussir une union d'où naîtra l'urgent renouveau, une mise au monde comme si nous renouions avec le cri primitif poussé aux origines de la

---

<sup>1625</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1626</sup> *Ibid.*

<sup>1627</sup> *Ibid.*

<sup>1628</sup> Hélène CIXOUS, « Le Rire de la Méduse », *op. cit.*, p. 39.

vie...<sup>1629</sup> ». La communauté des femmes est donc appelée par l'éditorialiste à générer textuellement une féminité libératrice qui se définit par l'inscription textuelle du corps, dans sa globalité, et particulièrement dans ses caractéristiques dites sexuées (sexe, seins, flux) dans la mesure où elles sont liées à la fécondité. Matérialité de la chair et animalité sont les composantes de ce corps global dont on rappelle longuement l'intimité avec la nature que suppose le mythe de la sorcière.

L'ensemble du texte élabore cette féminité identifiée à la maternité par une longue liste de refus du système phallocratique : refus de la religion (les femmes sont païennes), de la morale (les femmes sont obscènes), des philosophies individualistes (les femmes ont une sensibilité collective) et surtout de l'histoire qui répond dans son déroulé à la logique guerrière et destructrice des hommes (le terme est dans ce contexte employé) et au sein de laquelle les femmes n'ont aucune place si ce n'est en tant que victimes. Si Xavière Gauthier faisait référence au sexocide des sorcières, celui-ci devient sous la plume de Chantal Chawaf un matricide, assimilant à nouveau la féminité à la maternité. L'holocauste des mères introduit un matriarcat fantasmé des origines où l'on reconnaissait aux femmes leurs « privilèges biologiques<sup>1630</sup> », même si cette biologie est « éternellement transformable<sup>1631</sup> », où les hommes pratiquaient le culte de la Terre-Mère, où les femmes étaient en charge de protéger la vie.

Le mythe du matriarcat chez Chantal Chawaf emprunte d'ailleurs largement, malgré quelques différences, à celui d'Annie Leclerc dans *Parole de femme*<sup>1632</sup> : puissance des mères de l'origine, femmes en osmose avec la nature et garantes de la vie, respectées et révérees par les hommes, prise de pouvoir des hommes, infantiles, par la violence guerrière, suivie chez Chantal Chawaf – et précédée selon Annie Leclerc – d'une infériorisation des femmes, d'une disqualification du féminin et d'une mystification par l'établissement d'une autre culture. Toutes deux procèdent à une relecture de l'âge d'or grec qui avait lui-même inspiré la fiction de l'état de nature rousseauiste<sup>1633</sup>. Cependant toutes deux situent le passage de l'état de nature à l'état civil non dans l'instinct de conservation, comme Jean-Jacques Rousseau, mais dans la prise de pouvoir des hommes et dans l'instauration d'un état de guerre, similaire à ce que Thomas Hobbes imaginait être l'état de nature dans le *Léviathan*<sup>1634</sup>.

---

<sup>1629</sup> Chantal CHAWAF, « Sorcières... », *op. cit.*, p. 6.

<sup>1630</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1631</sup> *Ibid.*

<sup>1632</sup> Annie LECLERC, *Parole de femme*, *op. cit.*, p. 122-131.

<sup>1633</sup> Voir Jean-Jacques ROUSSEAU, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, 1754 et *Du contrat social*, 1762.

<sup>1634</sup> Thomas HOBBS, *Léviathan*, 1651.

D'après Chantal Chawaf, ce monde primitif, les hommes en auraient eu raison par leur folie guerrière, les mères n'ayant eu, ou pu garder, aucun moyen d'entraver leurs exactions : femmes des origines puissantes parce que mères, si démunies cependant, victimisées car la lutte leur est interdite, par l'écrivaine, comme trop virile. Des mères contre des guerriers, telle est l'opposition générique qui guide la pensée de Chantal Chawaf et dont découle une série d'oppositions entre masculin et féminin : mépris masculin de la condition humaine contre amour maternel, « ciel abstrait et métaphysique<sup>1635</sup> » des hommes contre terre et nature physique des femmes, idées et rationalisme masculins impuissants face à la fécondité féminine et à une « intelligence [qui] a des organes<sup>1636</sup> », destruction virile contre engendrement et préservation de la vie. Meurtriers, destructeurs, oppresseurs, stériles, les hommes ont rompu, à leur avantage, l'équilibre des origines fondé sur les privilèges sociaux et culturels d'un matriarcat chargé de protéger le monde et les hommes puérils d'eux-mêmes.

L'ensemble du texte de Chantal Chawaf témoigne d'une pensée qui ne souhaite pas rétablir un équilibre, qui ne pense ni la lutte ni l'écriture en terme d'égalité mais en termes de différence. « Sorcières... : nous tracerons d'autres chemins...<sup>1637</sup> » est une invitation au voyage maïeutique qui emprunte les chemins d'une écriture radicalement autre. Celle-ci s'érige sur l'inscription textuelle du corps féminin maternel comme garante de la valeur littéraire du texte. Si l'éditorial de Xavière Gauthier définissait en inaugurant la revue éponyme une « pensée *Sorcières* », le texte liminaire de Chantal Chawaf peut constituer un premier exemple de ce qui est rapidement qualifié de « style *Sorcières* ». Celui-ci amène les collaboratrices régulières de la revue à exprimer leurs différentes positions sur la question de la sexuation de l'écriture, en éditorial dans le n° 7 consacré aux écritures (1977)<sup>1638</sup>.

### ***C. L'écriture des femmes, ça n'est jamais ça : Julia Kristeva et la revue Tel Quel***

Julia Kristeva est considérée outre-Atlantique comme l'un des piliers du *French feminism*. Pourtant, dès 1977, elle s'oppose non seulement à l'existence d'une écriture féminine mais encore à la pertinence et à l'utilité du Mouvement des femmes comme de l'action féministe. C'est la constitution de ce paradoxe que nous retraçons ici, des premiers travaux de Julia Kristeva qui donnent matière à en faire l'une des figures du féminisme

---

<sup>1635</sup> Chantal CHAWAF, « Sorcières... », *op. cit.*, p. 6.

<sup>1636</sup> *Ibid.*

<sup>1637</sup> *Ibid.*

<sup>1638</sup> Et hors dossier dans le n° 13 et le n° 14 (1978), période qui excède ici notre étude et que nous abordons dans la troisième partie.

littéraire français aux positions réelles de son autrice qui s'éloigne rapidement du Mouvement de libération des femmes, et en particulier du groupe Psychanalyse et Politique et des Éditions Des femmes avec lesquelles elle avait tissé de premiers liens militants. On sait en effet que Julia Kristeva et Antoinette Fouque sont les premiers temps liées, par la thèse inachevée d'Antoinette Fouque consacrée à *Tel Quel* comme exemple de l'avant-garde française, comme par la fréquentation du groupe Psychanalyse et Politique par Julia Kristeva.

L'histoire du lien entre Julia Kristeva et le Mouvement des femmes, est d'abord celui de la revue *Tel Quel* avec le Mouvement, et en particulier avec Psychanalyse et Politique. Telle que la retrace Philippe Forest, « l'histoire des relations de la revue avec les militantes du MLF va être celle d'une brève confrontation plutôt que d'une réelle et durable alliance<sup>1639</sup> ». *Tel Quel* est alors en pleine période maoïste, période circonscrite par Ieme van der Poel à l'intervalle qui sépare 1971 de 1976<sup>1640</sup>. Dans *Une révolution de la pensée*, elle a bien montré que l'une des raisons qui explique le culte de la Chine par les membres de la revue comme d'ailleurs par l'intelligentsia de l'époque est le lien apparent entre littérature et politique dans le projet de révolution culturelle, dont l'homme d'État-poète Mao Tsétoung constitue une sorte de synecdoque exemplaire. La revue *Tel Quel* défend le projet d'une révolution par l'écriture. C'est en ce sens aussi parce que le même projet anime les littératrices du Mouvement que Julia Kristeva peut à la fois participer de *Tel Quel* et de la question de l'écriture des femmes, et non parce qu'elle est une femme, ou une féministe, comme on pourrait le croire *a priori*.

L'histoire de cette brève confrontation pourrait être tout entière exemplifiée par l'aventure éditoriale *Des Chinoises*. Du 11 avril au 3 mai 1974, une délégation de la revue composée de Philippe Sollers, Julia Kristeva, Marcelin Pleyne, Roland Barthes et François Wahl, se rend en Chine. C'est Maria Antonietta Macciocchi qui se charge d'organiser le voyage, en liaison avec la diplomatie chinoise, elle-même ayant publié *De la Chine* (1971) au Seuil au retour d'un voyage sur place. Le déplacement dure trois semaines et est très clairement encadré : visite de monuments, d'usine modèle, échange avec des ouvriers choisis par les autorités chinoises<sup>1641</sup>. À son retour de voyage, Julia Kristeva publie *Des Chinoises*, qu'elle confie aux Éditions Des femmes.

Dans son roman *Les Samouraïs*, elle a raconté, à travers son double romanesque Olga, le conflit qui l'a opposé au groupe et en particulier à Antoinette Fouque. Les éditions auraient

---

<sup>1639</sup> Philippe FOREST, *Histoire de « Tel quel », op. cit.*, p. 514.

<sup>1640</sup> Ieme van der POEL, *Une révolution de la pensée, op. cit.*

<sup>1641</sup> Christophe BOURSEILLER, *Les maoïstes, op. cit.*, p. 274.

en effet demandé que l'autrice ajoute une préface à son texte, en manière de reconnaissance de la dette intellectuelle de cette dernière à Psychanalyse et Politique. Julia Kristeva aurait refusé, et souhaité reprendre son texte, qui se serait avéré déjà sous presse. Cet épisode signe ainsi « la fin de son militantisme féministe, chinois ou autre<sup>1642</sup> ». Il lui vaudra dans *Le Quotidien des femmes* du 3 mars 1975, d'être, parmi ces intellectuelles, accusée par le groupe Psychanalyse et Politique, au nom des femmes, de voler « les fruits de nos victoires en s'appropriant nos paroles en liberté – théorisation de nos pratiques – que nous n'aurions pas faites puisque nous ne les avons pas capitalisées », et de prendre « la direction de notre mouvement ».

Le désaveu accusateur de Psychanalyse et Politique trouve un écho dans le revirement de Julia Kristeva à l'égard du Mouvement des femmes en France. Ainsi, à l'automne 1974, et dans un entretien avec des femmes du groupe Psychanalyse et Politique, elle affirme que « sans le mouvement aucun travail de femme ne serait aujourd'hui réellement possible<sup>1643</sup> », mais dès l'année suivante, dans les *Cahiers du GRIF*<sup>1644</sup>, elle critique le conservatisme du mouvement des femmes et l'échec des revendications féministes. En 1977, dans la *Revue des Sciences Humaines*, la critique se durcit encore, faisant du féminisme une « position de bouderie esclavagiste<sup>1645</sup> » obsolète. Elle poursuit d'ailleurs, en définissant sa propre démarche comme individuelle, par opposition à celles qui recherchent la communauté de l'entre-femme et se retrouvent confrontées à « la déception ou l'adhésion dogmatique<sup>1646</sup> ».

Mais le lien de Julia Kristeva à l'écriture des femmes ne se limite pas seulement aux rapports, certes signifiants, qu'elle a entretenus avec le groupe Psychanalyse et Politique. Entre 1973 et 1977, Kristeva donne une vingtaine de textes dans *Tel Quel*. En 1974, elle accepte de publier l'entretien qu'elle a donné à Xavière Gauthier dans le dossier « Luites de femmes ». Alors que Marguerite Duras et Xavière Gauthier, dans une logique différentialiste, assimilent le féminin au blanc, Julia Kristeva en fait le propre de l'avant-garde littéraire – et donc des hommes qui s'y sont illustrés, de Mallarmé et Lautréamont à Joyce et Artaud, écrit-elle.

Si le sujet parlant est dans une position phallique, « [s]eules les grandes réalisations littéraires attestent la traversée [de cette position] et donc la différenciation sexuelle » car traverser c'est éprouver la différence des sexes non comme une alternative figée entre homme

---

<sup>1642</sup> Julia KRISTEVA, *Les Samourais*, *op. cit.*, p. 244.

<sup>1643</sup> Julia KRISTEVA, « La femme, ça n'est jamais ça », *Tel Quel*, n° 59, automne 1974, p. 21.

<sup>1644</sup> Julia KRISTEVA, « Unes femmes », entretien avec Elaine Boucquey, *Les Cahiers du GRIF*, n° 7, 1975, p. 22.

<sup>1645</sup> Christiane MAKWARD, « La critique féministe, éléments d'une problématique », *op. cit.*, p. 499.

<sup>1646</sup> *Ibid.*

et femme mais comme « un *procès de différenciation*<sup>1647</sup> ». Il n’y a donc plus adéquation entre le sujet parlant (femme) et le texte (écriture féminine) mais corrélation entre le potentiel d’un sujet bisexuel (homme ou femme) et la possibilité de perturbation de l’ordre du discours (avant-garde) ou non (conformisme).

En fait, pour Kristeva la jouissance est impartie aux femmes et l’écrivain, comme la littérature, sont « considérés comme féminins<sup>1648</sup> ». Pour les femmes qui écrivent et qui donc éprouvent la différenciation au sein même de leur individu, l’alternative est celle de la virilisation qui se traduit par une « tendance à la maîtrise, à la science, à la philosophie, au professorat, etc. » et peut éventuellement faire de la femme une militante ou celle de « se réfugier dans la valorisation d’un corps muet sous-marin, en abdiquant ainsi tout accès à l’histoire<sup>1649</sup> ». En ce sens, elles doivent dans une perspective radicale assurer une « fonction *négative*<sup>1650</sup> », c’est-à-dire rejeter les définitions, les structures, le sens.

C’est Sophie Podolski, jeune écrivaine de 20 ans, qui mêle textes et dessins en fac similé, publiée pour la première fois dans le n° 53 de *Tel Quel* (« Le Pays où tout est permis ») que Julia Kristeva cite quand elle cherche un exemple de l’innovation des femmes en fonction de son propre axe « le sujet et procès ». En fait, le féminin ne signifie pas ce qui est propre aux femmes, il signifie innovation « moment de rupture et de négativité qui conditionne la nouveauté de toute pratique<sup>1651</sup> ». Ainsi « le fait d’être “femme” lui a simplement servi pour devenir autre chose : un sujet en procès<sup>1652</sup> ». À lire Julia Kristeva, et comme le fait remarquer Ieme van der Poel, ce sont les hommes qui expriment le féminin en littérature.

À l’automne 1974, dans « La femme, ça n’est jamais ça », entretien avec des femmes du groupe Psychanalyse et Politique, à l’origine destiné au *Torchon brûle* et finalement publié dans *Tel Quel*, Julia Kristeva confirme cette association de la femme et du féminin à la négativité : « une femme, cela ne peut pas être : c’est même ce qui ne va pas dans l’être » écrit-elle. « À partir de là, une pratique des femmes ne peut être que négative, à l’encontre de ce qui existe, pour dire que “ce n’est pas ça” et que “ça n’est pas encore”. J’entends donc par femme ce qui ne se représente pas, ce qui ne se dit pas, ce qui reste en dehors des nominations

---

<sup>1647</sup> « Luttés de femmes », *op. cit.*, p. 99 en italiques dans le texte.

<sup>1648</sup> *Ibid.*

<sup>1649</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>1650</sup> *Ibid.*

<sup>1651</sup> *Ibid.*

<sup>1652</sup> *Ibid.*

et des idéologies.<sup>1653</sup> » C'est en ce sens qu'elle conçoit le féminin comme une multiplicité de possibles, « autant de "féminins" que de femmes<sup>1654</sup> ».

On comprend mieux alors qu'en 1977, et dans la *Revue des Sciences Humaines*, à propos de *Polylogue*, elle prenne le soin d'inaugurer son échange – ou plus exactement sa réponse écrite – à Françoise van Rossum-Guyon par cette affirmation fulgurante : « rien ne me semble permettre, des publications des femmes passées ou présentes, d'affirmer qu'il existe une écriture féminine.<sup>1655</sup> » L'entretien qui suit confirme pourtant que Julia Kristeva ne refuse pas de délimiter des points communs aux écrits de femmes, du point de vue thématique et stylistique. Mais elle laisse ouverte et sans réponse leur adéquation à une spécificité féminine comme elle ne s'inclut jamais dans son inventaire. Sa position reste celle d'une critique et non d'une écrivaine défendant une esthétique nouvelle<sup>1656</sup>, à laquelle elle ne croit d'ailleurs pas.

Revenant quelques mois en arrière, le compte-rendu qu'elle donne au *Corps entier de Marigda* de Viviane Forrester dans le premier numéro de la revue *Sorcières* éclaire alors sa conception de la littérature. Il permet de saisir les textes qu'elles souhaite, en tant que critique, valoriser tout comme le problème fondamental que lui pose l'appel à l'écriture lancé notamment par Hélène Cixous à *toutes* les femmes :

Pour ne l'avoir pas constaté – comme Viviane Forrester, elle, l'a fait, certaines femmes, aujourd'hui, écrivent. Plagiant souvent les hommes sinon en thèmes, en style, se plagiant les unes les autres – renvois à l'infini du miroir qui ne captent que les reflets de la même. Écriture non pas pour inscrire, c'est-à-dire pour marquer à neuf, tailler à vif, proférer du non-dit, mais pour pénétrer, atteindre, retrouver le corps maternel imaginé repoussant-attirant, mais possible. Pseudo-écriture romantique ou sentimentale, interminable rumination de papa-maman-et-moi dominée par le narcissisme d'un « moi » infranchissable ; ou pastiche maladroit et émouvant de l'avant-gardisme. Le féminisme aura vu cette inflation et ses entreprises éditoriales. Accident du procès en cours, ou trait essentiel du rapport de l'hystérique au langage ? Le livre de Viviane Forrester est un des rares qui essaient d'échapper à ce déluge.<sup>1657</sup>

Rares sont donc celles autorisées à embarquer sur l'arche du littéraire. On n'y trouve en effet que les œuvres inédites et singulières, dans une acception traditionnelle de la valeur littéraire

---

<sup>1653</sup> Julia KRISTEVA, « La femme, ça n'est jamais ça », *op. cit.*, p. 21.

<sup>1654</sup> Christiane MAKWARD, « La critique féministe, éléments d'une problématique », *op. cit.*, p. 499.

<sup>1655</sup> *Ibid.*, p. 496.

<sup>1656</sup> Encore en 1979, dans « Le Temps des femmes » (34/44, 1979, n° 5, p. 9), elle précise le projet de « ces intellectuelles » dont elle ne fait donc pas partie.

<sup>1657</sup> Julia KRISTEVA, « Compte-rendu de *Le Corps entier de Marigda* de Viviane Forrester », in *Sorcières*, n° 1, *op. cit.*, p. 56.



qui oppose la singularité à la reproduction du même, et l'inédit à la reprise. L'écriture féminine, dans son acception large et militante d'écriture des femmes, ne peut donc que s'opposer à la conception critique de Julia Kristeva qui défend le *génie* littéraire<sup>1658</sup>.

« [I]l est évident qu'une femme ça n'écrit pas comme un homme<sup>1659</sup> » disait Hélène Cixous à Françoise Collin en 1976. La formule illustre le retournement politique et littéraire qui vient de s'opérer en milieu de décennie. De la même façon qu'au sein du Mouvement, et de façon plus large socialement, « [l']intérêt du féminisme de la spécificité est d'avoir restauré sous la misère d'une féminité imposée la ressource inaltérable du féminin<sup>1660</sup> », l'intérêt de l'écriture féminine est d'avoir instauré une place valorisée pour les femmes et le féminin en littérature. Quelques années plus tôt, qu'une femme n'écrit pas comme un homme eut été un motif de discrédit, et de dévalorisation littéraire. La littérature féminine, en tant que catégorie critique dépréciative, vient de céder la place à l'écriture féminine.

Mais le retournement est plus vaste encore, comme l'explique Marie-Jo Dhavernas en 1978 : « Le "droit à la différence", [explique-t-elle dans *La Revue d'en face*] nous l'avons toutes revendiqué dans les premiers temps du mouvement, sans savoir à quoi cela ouvrait la voie.<sup>1661</sup> ». Dans la logique matérialiste, les femmes, en tant que classe, sont différentes des hommes. Encore en 1975, suivant ce même principe, Christiane Rochefort souhaite pour les femmes, à la Rencontre internationale des écrivains québécois en 1975 consacrée à « La femme et l'écriture », une différence assumée et affirmée<sup>1662</sup>. La déconvenue vient alors avec l'affirmation progressive de l'écriture féminine, veine littéraire et différentialiste où les différences entre chacune s'effacent peu à peu au profit d'un ensemble perçu comme monolithe : un droit à la différence se mue en « une interdiction de la diversité<sup>1663</sup> » et en un devoir de Différence. « Théoriquement, à partir de 1976-77, il est possible, preuve qu'il y a eu un *dépôt* théorique, un "Arrêté de loi" de l'écriture, de dresser un bilan des caractéristiques

---

<sup>1658</sup> Comme elle continue de le faire par la suite en consacrant trois tomes au *génie* féminin (Arendt, Klein, Colette, 1999-2002).

<sup>1659</sup> « Quelques questions à Hélène Cixous », entretien avec Françoise Collin, in « Elles consonnent, Femmes et langages II », *Les Cahiers du GRIF*, n° 13, 1976, p. 20.

<sup>1660</sup> Françoise COLLIN, *Je partirais d'un mot*, *op. cit.*, p. 35.

<sup>1661</sup> Marie-Jo DHAVERNAS, « "Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur" », *La Revue d'en face*, n° 4, novembre 1978, p. 24.

<sup>1662</sup> « La femme et l'écriture », *op. cit.*, p. 115.

<sup>1663</sup> Marie-Jo DHAVERNAS, « "Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur" », *op. cit.*

reconnues à l'écriture des femmes<sup>1664</sup> » remarquent en décembre 1978 Dominique Lafontaine et Geneviève Lorent dans *Les Cahiers du GRIF*. Une autre période commence alors, celui du différend de la différence.

---

<sup>1664</sup> Dominique LAFONTAINE, et Geneviève LORENT, « Si l'écriture des femmes », in *Cahiers du GRIF*, n°23-24, décembre 1978, p. 154. Elles précisent plus loin : « Pulsions de mort et rire, rythme et silence, hystérie, deviennent les traits qui doivent se retrouver dans les textes de femmes, les traits reconnus. »



Troisième partie :  
Le différend de la différence (1977-1981)



## Introduction

En 1977, Carolyn Greenstein Burke, qui a eu l'occasion d'observer les débuts du Mouvement des femmes en France alors qu'elle enseignait en université parisienne entre 1970 et 1974, revient à Paris pour quelques mois. L'année suivante, elle rend compte à la revue américaine *Signs* de son séjour en ces termes : « Quand je suis retournée à Paris l'an dernier les désaccords qui couvaient depuis longtemps au sein du MLF ont finalement fait éruption dans une crise ouverte.<sup>1665</sup> » La divergence tacite au sein du Mouvement depuis l'ossification de ses tendances théoriques se révèle sans ambiguïté avec l'affaire Barbara, qui oppose Mireille Dekoninck gérante salariée de la librairie Des femmes à Lyon aux Éditions Des femmes. Un premier procès aux Prudhommes oppose cette ancienne meneuse du mouvement des prostituées à Lyon, procès bientôt suivi par une riposte cette fois-ci en justice des Éditions Des femmes qui accuse l'ancienne salariée et le collectif de femmes du Mouvement qui la soutiennent de « diffamation ».

En cette même année 1977, l'ancienne militante de Vive la Révolution, Nadja Ringart, passée au début de la décennie par les réunions du groupe Psychanalyse et Politique, publie dans *Libération* un article au titre retentissant : « La naissance d'une secte ». Elle y dénonce ainsi pour la première fois les pratiques du groupe d'Antoinette Fouque où militantisme, psychanalyse sauvage et manipulation mentale y seraient pratiqués de concert. Elle y révèle aussi l'anathème lancé par la meneuse des Éditions Des femmes contre les féministes. La même année, contredisant le « Je suis féministe » que Simone de Beauvoir revendiquait en 1972, Hélène Cixous affirme qu'elle n'est pas féministe et se dit résolument opposée au féminisme de la première mais surtout de la deuxième vague tant elle y voit une idéologie « réactionnaire ». Or ce qu'elle refuse, tel qu'elle l'explicite clairement, c'est « l'effacement de la différence<sup>1666</sup> », qu'Antoinette Fouque appelle quelques années plus tard un « gynocide<sup>1667</sup> ».

---

<sup>1665</sup> Notre traduction de « When I returned to Paris last year, the long-smoldering disagreements within the MLF had finally erupted into an open crisis. » (Carolyn, GREENSTEIN BURKE, « Report from Paris: Women's Writing and the Women's Movement », *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 3, n° 4, été 1978, p. 843).

<sup>1666</sup> *Ibid.*, p. 480.

<sup>1667</sup> « Le féminisme de la non-différence – sexuelle, économique, politique – est l'atout maître du gynocide », entretien de Kate Millett et d'Antoinette Fouque, *Des femmes en mouvement – hebdo*, n°28, du 16 au 23 mai 1980, p. 12-15.

L'écriture féminine s'affirme dans l'opposition au féminisme, le féminisme dans son opposition à l'écriture féminine. Le différend de la différence vient d'éclater. Carolyn Greenstein Burke évoque en ce sens, dans son compte-rendu, à la fois le conflit qui oppose les deux groupes et le désinvestissement de certaines femmes, en désaccord ou lassées par ce conflit agonistique : « plusieurs femmes étaient impliquées dans une lutte sororicide éreintante entre les deux ailes du mouvement, d'autres en étaient sorti et travaillaient sur leurs projets personnels, et quelque unes avaient complètement laissé tomber<sup>1668</sup> », écrivait-elle. Ce désinvestissement signale tout autant l'évolution du Mouvement des femmes – « Un certain MLF est mort<sup>1669</sup> » écrit en 1978 Geneviève Fraisse – que l'affrontement des deux tendances théoriques le caractérise tout en le minant, durant les dernières années.

Les revues deviennent alors à partir de 1977, dont la date est également une césure lisible par le renouvellement des titres et l'explosion de leur nombre, le véritable instrument de ces deux groupes et tendances rivales : aux partisans de l'écriture féminine, la revue *Sorcières*, emmenée par Xavière Gauthier et à laquelle collabore de toutes jeunes recrues comme Nancy Huston et Leïla Sebbar, aux Féministes révolutionnaires, qui se réunissent avec d'autres féministes matérialistes, *Questions féministes*, placée sous la direction de Simone de Beauvoir et à laquelle Monique Wittig collabore. Ces deux périodiques accueillent les polémiques de la fin de la décennie : mères contre guérillères et lesbiennes contre féministes. La période se caractérise également par le passage d'une presse militante à une presse professionnelle et par l'apparition de magazines de très large diffusion, dont le militantisme n'est plus la visée. Alors que les périodiques du Mouvement des femmes s'affrontent sur les crises internes du Mouvement, la vogue des périodiques de très large diffusion donnent en retour l'impression d'une « récupération » de la lutte des femmes et d'une « commercialisation » du féminisme.

Face à l'affirmation de l'écriture féminine, à la vogue qu'elle connaît alors comme à la reconnaissance littéraire qu'on lui octroie, la fin de la décennie voit également, et par réaction, se formuler les critiques de cette écriture sexuée que les écrivaines féministes nourrissent depuis le milieu de la décennie. Si Beauvoir et Wittig s'opposent ainsi à l'écriture féminine, c'est à la fois dans une logique matérialiste puisque l'écriture des femmes en tant que classe n'est vouée qu'à disparaître selon le principe révolutionnaire auquel elles souscrivent toutes deux. La femme est de surcroît, pour les deux penseuses, un mythe. Du point de vue

---

<sup>1668</sup> Notre traduction de « many women were involved in an exhausting internecine struggle between two wings of the movement, other were off working on their own projects, and some had dropped out altogether. » (*ibid.*)

<sup>1669</sup> *Les Révoltes logiques*, numéro spécial « Les lauriers de mai ou les chemins du pouvoir (1968-1978) », Paris, Solin, février 1978 repris dans *La Fabrique du féminisme : texte et entretiens*, op. cit., p. 35.

strictement littéraire cependant, Beauvoir et Wittig ne critiquent pas l'écriture féminine pour les mêmes motifs. Beauvoir voit, en particulier dans les textes d'Hélène Cixous, un verbiage incompréhensible et un signe d'élitisme. Ce verbiage contrevient à la nécessaire clarté qui fonde, pour elle, la communication littéraire. On lit alors à travers les propos beauvoiriens l'antagonisme de deux générations qui coexistent dans l'espace littéraire, c'est-à-dire la rivalité de deux esthétiques littéraires successives. Wittig, pour sa part, insiste sur la vision idéaliste que véhicule l'écriture féminine qui définit le féminin comme un principe atemporel. Or pour Wittig, l'écriture est un travail et une production matérielle.

La fin de la décennie est en retour le moment d'une critique du féminisme par les partisans de l'écriture féminine. La déclaration d'Hélène Cixous à Françoise van Rossum-Guyon se fait rapidement le signal d'un antiféminisme revendiqué. Nombreuses sont celles du Mouvement des femmes pour qui, non seulement le féminisme ne pas de soi mais encore s'y trouvent par leur démarche littéraire radicalement opposées. Cette offensive prend alors un tour paradoxal lorsqu'aux États-Unis, la critique littéraire et féministe voit dans les œuvres principalement différentialistes de celles qui se disent antiféministes le cœur même de ce qui devient outre atlantique le féminisme à la française ou « French Feminism ». En 1979, cet antiféminisme se mue, en France, et sous la plume de Maria Antonietta Macciocchi, en post-féminisme, alors que le « French Feminism » est au même moment célébré aux États-Unis.

En septembre 1979 en effet, le colloque organisé par le New York Institute for the Humanities autour du *Deuxième Sexe* (« The Second Sex : Thirty Years later »), alors qu'Antoinette Fouque est en train de déposer en préfecture le MLF, est le théâtre d'une violente altercation entre Hélène Cixous et Monique Wittig, qui y communiquent toutes deux. Par Hélène Cixous, qui se revendique comme une représentante des tendances (littéraires) françaises, s'affirme un « French Feminism » qui ne coïncide pas avec le féminisme en France. Par Monique Wittig et, dans le sillage de sa pensée, les lesbiennes séparatistes du Mouvement des femmes en France, le féminisme apparaît comme une option politique dépassée par le lesbianisme, perçu comme la seule position de résistance à l'hétérosexualité. De toutes parts donc, dans l'opinion publique, comme pour les écrivaines qui ont fait le Mouvement, le féminisme est un phénomène qui appartient au passé, une idée politique qui vient en 1979 d'être dépassée.

Mais si un certain MLF est mort, il n'en reste pas moins qu'une autre pratique émerge comme le manifeste la sortie des femmes de la tendance « lutte des classes » des organisations d'extrême-gauche auxquelles elles prenaient activement part. Le regroupement collectif sous l'appellation des « dissidentes » s'accompagne de leur réinvestissement dans le Mouvement



de libération des femmes, à travers un intérêt marquant pour le livre. Plusieurs dissidentes du groupe Révolution ! créent ainsi la librairie féministe Carabosses à Paris, puis le café littéraire Barcarosses. Elles y organisent des débats, des rencontres et diffusent les informations du Mouvement, devenant un des lieux centraux de la capitale, en contrepoint de la librairie des Éditions Des femmes. De ce groupe, naît en fin de décennie l'association « Elles tournent la page », qui propose des ateliers d'écriture, de critique de livres mais aussi de films, de voix-mouvements et de danse, tout en mettant à disposition dans son local, une bibliothèque.

1977 est également l'année où Dona Stanton donne pour *Tel Quel* un article sur les départements d'Étude de femmes aux États-Unis, études qu'elle présente comme « la manifestation universitaire du MLF<sup>1670</sup> ». En France, le Mouvement des femmes initie en fin de décennie une véritable révolution épistémique et épistémologique par la prise en compte des femmes : naissent ensemble l'histoire des femmes, et la critique littéraire féministe. Dans le même temps, la naissance de cette critique féministe annonce, par un effet de vases communicants, la décréue du Mouvement. La naissance de l'histoire des femmes, et des féminismes en particulier, coïncide alors avec la prise de conscience par les militantes elles-mêmes du devenir historique du Mouvement qu'elles ont contribué à faire exister pendant dix ans.

Mais surtout, le changement est effectif du point de vue de l'écriture : « S'il y a cinq ans, il suffisait que des femmes prennent la parole, se mettent à écrire, pour faire choc, si parler, écrire, était à soi seul, pour soi et pour les autres, un geste insurrectionnel, s'il suffisait de certains mots, de certaines questions pour interroger, il n'en va plus de même aujourd'hui<sup>1671</sup> » écrit en 1978 François Collin. La reconnaissance littéraire des textes de femmes est donc réelle mais elle vient de se révéler à double tranchant. Dès 1977 en effet, le pamphlet d'Annie Le Brun, *Lâchez tout*, montre que le Mouvement des femmes, ou comme elle le nomme le « néo-féminisme », est devenu un moyen, et presque une garantie, de faire *œuvre* en littérature, c'est-à-dire d'être reconnue par l'institution littéraire, sans aucune subversion.

---

<sup>1670</sup> Dona STANTON, « Parole et écriture : Women's studies, USA », *Tel Quel*, n° 71/73, automne 1977, p. 120.

<sup>1671</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », *op. cit.*, p. 21.

## I. Passer le Mouvement en revue

La revue est un « instrument de lutte entre des groupes rivaux<sup>1672</sup> »

« Combat pour la libération de la femme », qui paraît dans *L'Idiot international*, et « Libération des femmes : année 0 », numéro spécial de la revue *Partisans*, accueillant de surcroît des textes écrits littérairement et une réflexion sur l'exclusion culturelle des femmes, montrent dès les origines du Mouvement, la nécessité pour les femmes, notamment pour les écrivaines, de trouver des relais pour diffuser leurs idées politiques. *Le torchon brûle*, journal du Mouvement réalisé par des femmes de tendances diverses à un moment où une synergie est encore possible, assure cette fonction jusqu'en 1973. Cette année-là, *Les Cahiers du GRIF*, revue de langue française venue de Belgique et fondée par l'écrivaine et philosophe Françoise Collin, prend le relai, suivie un mois plus tard par l'inauguration de la rubrique collective des chroniques du « Sexisme ordinaire », dans *Les Temps modernes*, et sous l'égide de Simone de Beauvoir. La revue *Sorcières*, qui paraît à la fin de l'année 1975 et laisse le plus de place encore aux textes littéraires, complète bientôt ce dispositif<sup>1673</sup>.

D'autres journaux ou bulletins existent certes durant cette période (1970-1977) mais notre projet de tracer une histoire littéraire nous enjoint à présenter les revues et journaux remarquables en la matière, et non l'intégralité du corpus médiatique de l'époque, dont le premier inventaire a été réalisé en 1979 par Liliane Kandel<sup>1674</sup>. On y trouvait en supplément des périodiques mentionnés par nos soins, et uniquement édités à Paris<sup>1675</sup> : *Choisir*, mensuel du mouvement « Choisir » (43 numéros, 1973-1979), *Femmes travailleuses en lutte*, de périodicité irrégulière (15 numéros, 1974-1977), *GLIFE – Informations* puis *Femmes – Informations*, par des militantes de la Ligue du droit des femmes, mensuel (11 numéros, 1975-1976), *L'Information des femmes*, mensuel (20 numéros, 1975-1977), *Les Nouvelles*

---

<sup>1672</sup> Ieme van der POEL, *Une révolution de la pensée*, op. cit., p. 168.

<sup>1673</sup> Pour plus de détails, on se reportera à la première partie pour *Le torchon brûle* (supra p. 208) et la deuxième pour *Les Cahiers du GRIF* et les chroniques du « Sexisme ordinaire » dans *Les Temps modernes* (supra p. 272 et 279).

<sup>1674</sup> Liliane KANDEL, « Journaux en mouvements : la presse féministe aujourd'hui », in *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris, Éditions Tierce, n° 7, février 1980, p. 15-36 (initialement publié dans *Pénélope*, « Les femmes et la presse », n° 1, juin 1979, p. 49-71). On trouvera également un inventaire de la presse féministe française publiée entre 1970 et 1990 dans Myriame El YAMANI, *Médias et féminismes*, op. cit., p. 73-78.

<sup>1675</sup> Une quinzaine de titres existent également en province : *Les femmes s'entendent* à Besançon, *Journal des groupes femmes* à Bordeaux et à Montpellier, *Marie-Colère* à Grenoble, *La Voix des femmes*, le *Bulletin du cercle Flora Tristan* et *Quand les femmes s'aiment* à Lyon, *Il était une fois les femmes*, *CODIF-Femmes* devenu *Femmes-Informations*, *Les dévoilées* et *La Bulletine* à Marseille, *Journal de femmes* à Poitiers, *Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?* à Reims, *Et ta sœur ?* à Strasbourg, *La Lune rousse* et *Différence* à Toulouse. Leur histoire, comme celle de l'ensemble des périodiques parisiens, reste à faire.

*Féministes*, journal de la Ligue du droit des femmes (15 numéros, 1974-1977), *Nosostras*, bulletin du groupe de femmes latino-américaines (25 numéros, 1974-1976), *Now or never*, devenu *POW (Paris Organisation of Women)*, mensuel, bulletin des groupes de femmes américaines à Paris (20 numéros, 1973-1975), *Les Pétoleuses*, journal de la tendance lutte des classes du Mouvement (7 numéros de début 1974 à décembre 1976), *Le Quotidien des femmes*, de périodicité irrégulière (10 numéros, 1974-1976) et pour les entreprises plus restreintes, *Bulletin des lesbiennes féministes* (4 numéros, 1976-1977), *La Cause* (1 numéro, 1975), et *Les femmes s'entêtent*, mensuel (2 numéros, 1975).

Ce corpus, élargi, permet cependant d'observer deux phénomènes, déjà mis au jour à partir du corpus littéraire restreint. D'une part, mouvement des femmes et presse fonctionnent de concert dès l'origine, le maillage de presse existant encourageant les femmes à fonder leur(s) propre(s) périodique(s) dans la logique de l'autonomie. D'autre part, la venue à l'écriture périodique atteste certes la nécessité de transmettre les informations relatives aux actions militantes, comme les idées débattues, mais elle correspond à un enjeu plus général de libération de la parole et donc de l'écriture. Ainsi que le raconte Liliane Kandel, ancienne féministe révolutionnaire et chroniqueuse pour la rubrique du « Sexisme ordinaire » des *Temps modernes*, « C'était vraiment une explosion, un peu comme les premiers groupes du mouvement, il s'en créait partout, en province, en banlieue, et dans les quartiers huppés, c'était un vrai mouvement d'appropriation de l'écriture et d'autonomisation par rapport à l'édition traditionnelle.<sup>1676</sup> » Or la majeure partie de ces collectifs s'arrête entre 1976 et 1977 alors que d'autres paraissent pour la première fois<sup>1677</sup>, et en aussi grand nombre, au même moment<sup>1678</sup>. 1977 constitue à ce titre une césure évidente.

Durant la première période, les chroniques du « Sexisme ordinaire » sont le lieu du féminisme matérialiste, et du groupe devenu tendance, les Féministes révolutionnaires, alors que les participantes de *Sorcières* affichent, jusqu'en 1977 du moins, leur soutien au groupe

<sup>1676</sup> Liliane KANDEL, « Génération MLF », propos recueillis par Margaret Maruani et Nicole Mosconi, *Travail, genre et sociétés*, 2010/2 n° 24, p. 18.

<sup>1677</sup> La préparation des élections législatives de mars 1978 a été un des motifs donnés par Anne-Marie Granger et Josette Desbois pour expliquer le phénomène de parution dans « L'aventure de la presse féministe », *Cahiers du féminisme*, automne 1987, n° 41-42, p. 22-25.

<sup>1678</sup> En supplément des périodiques analysés ici, et uniquement édités à Paris : *Les Cahiers du féminisme*, mensuel de la Ligue communiste révolutionnaire (81 numéros, 1977-1998), *Désormais : mensuel féministe lesbien* (8 numéros, 1979-1980), *Elles voient rouges*, journal éditée par des féministes du Parti Communiste Français (7 numéros, 1979-1982), *Le temps des femmes* (19 numéros, 1978-1983), *Jamais contentes ! Journal de femmes autonomes*, Librairie Carabosses (7 numéros, 1979-1980), *Remue-ménage*, mensuel (5 numéros, 1979-1980). Et pour les initiatives plus ponctuelles : *Colères*, par un groupe de femmes libétaires (2 numéros, 1978), *Femmes algériennes en lutte* (2 numéros, 1978), *Mujeres latino-américanas* puis *Herejias*, groupe de femmes latino-américaines (3 numéros, 1978-1979), *Les Mûres prennent la parole* (1 numéro, 1979). Liste établie par Liliane Kandel dans « Journaux en mouvements : la presse féministe aujourd'hui » (*op. cit.*) et actualisée par nos soins.

devenu également tendance, Psychanalyse et Politique, et publient des textes aux positions parfois contradictoires mais le plus souvent différentielistes. Pourtant, à regarder l'inventaire du corpus élargi, on remarque qu'il y a en fait des journaux pour chacune des tendances, et même pour chacun des groupes. Si 1977 fait à ce point césure, c'est dans la mesure où les deux réseaux (différentialiste / féministe matérialiste) s'étoffent et se ramifient à partir de cette date au détriment de la diversité première. Le périodique devient un lieu d'incarnation du Mouvement et de ses dissensions, et, en ce sens, la revue est bien, comme le concluait déjà Ieme van der Poel en 1992 dans son étude de *Tel Quel*, des *Temps modernes* et d'*Esprit*, un « instrument de lutte entre des groupes rivaux<sup>1679</sup> ».

De la première période, se poursuit<sup>1680</sup> la revue *Sorcières*, qui laisse une place de plus en plus grande à la création littéraire, et à la réflexion sur l'écriture des femmes, et sur l'écriture féminine en particulier. *Sorcières* prend alors place au sein d'un ensemble de périodiques de la différence que viennent compéter les publications des Éditions Des femmes, avec *Des femmes en mouvement* (1977-1978, 13 numéros) qui paraît à partir de 1977, à la suite du *Quotidien des femmes*, et dont la périodicité est mensuelle puis hebdomadaire à partir de 1979 (1979-1982, 101 numéros). La directrice de publication est Antoinette Grugnardi-Fouque. Périodique d'une maison d'édition qui, non seulement, fait grande part à la littérature, mais encore œuvre pour la promotion d'une écriture féminine, *Des femmes en mouvement* accueille les textes des écrivaines qui s'inscrivent dans cette veine littéraire, qu'elles soient publiées par la maison comme Chantal Chawaf, ou non comme Annie Leclerc.

En réaction explicite, se constitue un réseau porté par la toute jeune maison des éditions Tierce, issue du Mouvement en 1977. À sa tête, Françoise Pasquier, Yolaine Simha (connue sous le pseudonyme d'Igrecque), et Françoise Petitot, souhaitent offrir un autre lieu de publication aux textes féministes, dans une différence marquée avec le nécessaire différentialisme des Éditions Des femmes et de leur ligne éditoriale. *Questions féministes* (1977-1980) trouve immédiatement sa place chez Tierce. La revue annonce dès sa création le différend de la différence qui l'oppose à la ligne éditoriale de la revue *Sorcières*. La directrice de publication en est Simone de Beauvoir. Monique Wittig y collabore, donnant un texte de fiction et plusieurs textes théoriques.

Vient ensuite la revue *Parole !* (1978, 1 numéro), où se trouvent en bonne part les sexicides des *Temps modernes*, dont Cathy Bernheim et Liliane Kandel. Un seul numéro sera publié, mais la place qui y est faite à la littérature et à l'écriture mérite d'être mentionnée.

---

<sup>1679</sup> Ieme van der POEL, *Une révolution de la pensée*, op. cit., p. 168.

<sup>1680</sup> Et pour le corpus élargi, *Choisir*, mensuel du mouvement « Choisir » (43 numéros, 1973-1979).

Annette Lévy-Willard, également contributrice des chroniques du « Sexisme ordinaire », en est la directrice de publication. Le titre de cet unique numéro, « Terrorifiées », fait référence à une chanson du Mouvement de 1971, chant entonné par les filles de VLR (Vive la Révolution). Outre sa directrice de publication, deux anciennes de VLR y contribuent également : Françoise Picq, et Nadja Ringart. On trouve enfin parmi les contributrices : Pascaline Cuvelier, Anna Langfus, et Christine Fauré, cette dernière ayant été des « historiennes<sup>1681</sup> », proches de Beauvoir, avec Cathy Bernheim, Liliane Kandel, Françoise Picq, et Nadja Ringart. Elles s’y présentent comme « un groupe d’une dizaine de femmes, lentement constitué dans une pratique commune, qui m[ènent] des réflexions plurielles et parfois divergentes depuis les débuts du mouvement des femmes. Ensemble ou séparément.<sup>1682</sup> » « Le conte à rebours », éditorial signé par Cathy Bernheim, place la revue sous le signe de la prise de parole libertaire des premières femmes en mouvement – « avec les quelques acharnées qui déconstruisaient pierre à pierre les beaux édifices de la raison mâle, c’était là l’essentiel de nos écrivaines : soli pour voix de femmes seules et quelques débâtiuses d’empire<sup>1683</sup> » – et de la venue à l’écriture des femmes, bientôt récupérée dans une logique commerciale et réformiste.

*La Revue d’en face* (1977-1983, 14 numéros) enfin, est publiée chez Tierce à partir de 1978, après avoir été éditée par les éditions Savelli. Comme la plupart des revues du Mouvement, le fonctionnement est collectif, et en majeure partie bénévole. Si *Questions féministes* comme *Parole !* sont (proches) de la tendance Féministes révolutionnaires, *La Revue d’en face*, placée sous la direction de Catherine Lapierre, réunit des femmes de différents groupes (Cercle Elisabeth Dimitriev, anciennes Pétroleuses et femmes des groupes de quartiers et d’entreprise), qui prennent acte du clivage entre Féministes révolutionnaires et Psychanalyse et Politique, tout en le déplorant. Le premier éditorial définit la revue comme une publication de femmes et de contre-culture, comme une revue de politique féministe, comme le précise le sous-titre, qui se veut un moyen de diffuser les écrits des femmes en lutte. Les polémiques des dernières années (de l’appropriation du MLF par Psychanalyse et Politique à la scission du collectif de *Questions féministes*) y trouvent leur place, ce

---

<sup>1681</sup> L’ensemble de jeunes militants maoïstes issus de la Gauche prolétarienne qui participent au projet sartrien d’émissions télévisuelles sur l’histoire des luttes sont appelés « les historiens ». Les féministes radicales qui travaillent sur l’histoire des luttes féministes, malgré leur divergence forte avec la Gauche prolétarienne, se voient nommées par Simone de Beauvoir « les historiennes ». Voir à ce sujet : Nadja Ringart « Scénario pour un film condamné », p. 88-116 et Geneviève Fraisse « Le rire et l’historienne », p. 186-191, in « La Transmission Beauvoir », *Les Temps Modernes*, op.cit.

<sup>1682</sup> « Entre nous soit dit », *Parole !*, « Terrorifiées », n° 1, Paris, Tierce, 1978, p. 3.

<sup>1683</sup> Cathy BERNHEIM, « Le conte à rebours », *Parole !*, « Terrorifiées », n° 1, op. cit., p. 2.

périodique se révélant, par les articles qui y sont publiés, l'une des sources les plus intéressantes de la fin de la décennie.

À ce processus de ramification s'ajoute le passage d'une presse militante à une presse professionnelle : 1977 est l'année de la première rencontre européenne de la presse féministe organisée par *L'information des femmes*, *Les Nouvelles féministes*, *Sorcières* et l'équipe d'*Histoire d'elles*. Ce dernier périodique (1977-1980, 22 numéros), créé à partir de juin 1976<sup>1684</sup> et dont le slogan est « politique, imaginaire, quotidien », accueille suivant les livraisons entre quinze et trente bénévoles<sup>1685</sup>, journalistes de profession, comme Martine Storti de *Libération*, mais également de jeunes littératrices, appelées à devenir écrivaines au début des années 1980. Deux d'entre elles, Nancy Huston et Leïla Sebbar, qui sont plus fréquemment en charge des parutions littéraires, viennent de la revue *Sorcières*, Leïla Sebbar ayant également contribué aux *Temps modernes* ; Geneviève Brisac, ancienne du groupe Révolution !, fait ici ses premières armes dans la presse. Outre sa venue à l'écriture fictionnelle, Geneviève Brisac rejoindra par la suite également le monde de l'édition. À la professionnalisation des équipes s'ajoute celle de la diffusion. *Histoires d'elles*, *Des femmes en mouvement*, *Sorcières*, *Questions féministes*, *Parole* et *La revue d'en-face*, bénéficient en supplément d'une diffusion militante, d'une diffusion professionnelle : NMPP pour les deux premiers périodiques, Stock pour *Sorcières* et Tierce pour les trois dernières revues.

La période se distingue également par l'apparition de périodiques de très large diffusion, dans une logique qui n'est plus celle, militante, artisanale et bénévole, du Mouvement des femmes. *F Magazine* est ainsi lancé, par le groupe Expansion, en janvier 1978 : son premier numéro est vendu à 450 000 exemplaires<sup>1686</sup>. L'équipe est composée uniquement de femmes et la ligne directrice définie par Claude Servan-Schreiber dans le premier numéro est d'informer les femmes en sortant des clichés et des domaines où on les cantonne encore. Benoîte Groult y collabore régulièrement. Ce magazine à large diffusion signe une évolution vers la commercialisation du féminisme. « Les temps héroïques des feuilles ronéotypées, des journaux quasi-clandestins, ou de la fabrication artisanale sans mise

---

<sup>1684</sup> Voir Leïla SEBBAR, « *Histoires d'Elles* », *Sorcières*, « Mythes et nostalgie », n°24, Paris, Garance, 1981, p. 34-40.

<sup>1685</sup> Y collaborent notamment Leïla Sebbar, Claude Darré, Martine Storti, Élisabeth de Fontenay, Marie-Claire Pasquier, Dominique Pujebet, Marie-Odile Delacour, Hélène Bellour, Véronique Nahoum, Evelyne Le Garrec, Monique Feldstein, Yéza Boulahbel, Catherine Leguay (codirectrice de la collection « Voix de femme » chez Stock), Geneviève Fraisse, Nancy Huston, Yasmina Salhi, Ruth Stégassy, Simone Raskin, Rosi Braidotti, et Brigitte Carnecnac de Torné. Dominique Doan et Lucé Pénot en sont les graphistes.

<sup>1686</sup> L'écart des tirages est significatif : 30 000 pour *Histoires d'elles*, 7000 pour *Sorcières* et 3000 pour *Parole*, *Questions féministes*, *La revue d'en-face*. *Des femmes en mouvements* est, en revanche, vendu à 150 000 exemplaires pour son premier numéro (Liliane KANDEL, « Journaux en mouvements : la presse féministe aujourd'hui », art. cit.).

de fonds [...] semblent dépassés », constate en 1978 Françoise Collin dans le dernier numéro des *Cahiers du GRIF* : « La professionnalisation se substitue au bricolage, et l'organisation à l'improvisation. Plaire, séduire, fût-ce pour les meilleurs motifs, devient premier<sup>1687</sup> ».

*Les Cahiers du GRIF*, revue pionnière lancée avant toutes les autres en 1973, cesse en effet de paraître la première, en 1978, annonçant le processus qui aboutit pour tous les périodiques entre 1980 et 1983 à leur disparition définitive. Dans les derniers numéros du Groupe de recherche et d'information féministe, les thématiques abordées dévoilent les enjeux de la fin de la décennie : un numéro sur les mères y précède un numéro consacré au lesbianisme. Le dernier numéro des *Cahiers*, qui, tout en disant adieu à ses lectrices et potentiels lecteurs, s'interroge sur la place et l'avenir même du féminisme, traduit la crise qui couve et aboutit quelques années plus tard à la fin du Mouvement des femmes. À force de création de périodiques de femmes en lutte, le Mouvement de libération des femmes s'est en effet doté d'une presse qui lui est réputée propre<sup>1688</sup>. Ainsi la disparition de cette presse au début des années 1980 peut être interprétée comme un des signes de la fin du Mouvement des femmes en France, alors que sa vitalité conflictuelle durant la période qui s'ouvre en 1977 témoigne de l'incarnation d'un mouvement, alors passé en revue(s).

### **A. Les périodiques de la différence : l'exemple de Sorcières**

1977 constitue pour *Sorcières* une triple césure. Éditoriale tout d'abord, puisque la revue change de maison d'édition : après avoir été publiée par les Éditions de l'Albatros, la revue est publiée aux éditions Stock (1977-1980, n° 11 à 19) puis aux éditions Garance (1980-1981, n° 20 à 24). Le passage chez Stock en 1977 confirme le succès rencontré tout en permettant de pointer une première crise éditoriale à partir de 1978 : le nombre de livraisons est divisé par deux, de six à trois numéros par an. Ces difficultés, qui commencent à toucher à la fin de la décennie l'ensemble des périodiques féministes ou de femmes en lutte, se soldent par la résiliation du contrat d'édition par Stock en 1980 et le passage de la revue aux éditions Garance-Slaktine France. Quatre numéros y seront publiés jusqu'à ce que l'expérience *Sorcières* touche à sa fin en 1981.

La coordination éditoriale évolue également. À partir de 1976, Xavière Gauthier est rejointe par Anne Rivière, dont le texte présenté dans le numéro consacré aux écritures atteste des réserves sérieuses qu'elle formule à l'encontre de la théorie d'une écriture féminine. Son

---

<sup>1687</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », *op. cit.*, p. 20.

<sup>1688</sup> La revue de presse de *La Revue d'en face* qui paraît dans le cinquième numéro liste ainsi les thèmes dont il est question « dans la presse du mouvement » (*La Revue d'en face*, n° 5, mars 1979, p. 40).

analyse<sup>1689</sup> de l'affaire Barbara la même année la montre indépendante du groupe Psychanalyse et Politique. Elles assurent toutes deux la coordination éditoriale jusqu'en 1979 (n° 18, « La mort »), où Françoise Clédat se joint à elles. Lors du passage aux Éditions Garance en 1980, s'agrège un comité de rédaction de sept participantes : à Xavière Gauthier, Anne Rivière et Françoise Clédat se joignent Danièle Carrer (collaboratrice de la première heure, dès le premier numéro), Sylviane Levert (collaboratrice à partir du n° 13 et maquettiste à partir du n° 17), et deux nouvelles recrues : Lou Perdu et Geneviève Vincent. Pour le n° 23, Xavière Gauthier, Françoise Clédat et Sylviane Levert disparaissent du collectif de rédaction<sup>1690</sup>, remplacées par Annie Vénard. Leur départ annonce la fin de la revue.

De 1977 à 1981, certaines contributrices de la première heure s'éloignent<sup>1691</sup> alors que Leïla Sebbar<sup>1692</sup> et Nadia Mehadji commencent à participer à *Sorcières* en fin d'année 1976, Sylviane Levert, Agnès Stacke et Sylvie Fabre-Giacomini<sup>1693</sup> à partir de 1978. Geneviève Brisac, Danièle Sallenave et Pierrette Fleutiaux donnent chacune un texte pour le n° 18 consacré à la mort (1979) et coordonné par Nancy Huston et Monique Canto. Deux expositions *Sorcières* - la première en 1978 et la seconde un an plus tard – attestent non seulement de la dimension artistique de la revue, mais encore du formidable réseau de sociabilité littéraire et artistique qu'elle favorise<sup>1694</sup>. Les photographies prises au cours de l'exposition de 1978 et collectées pour l'exposition réalisée à la Bibliothèque Marguerite Durand en janvier 2014, montrent réunies pour cette occasion, Marguerite Duras, Viviane Forrester, Xavière Gauthier, Nancy Huston, Françoise Petitot et Anne Rivière.

L'évolution éditoriale s'accompagne d'une modification de format. La formule initiale de 1975, qui comportait 64 pages, triple à partir du n° 17 consacré au vêtement<sup>1695</sup> (1979), chaque livraison se dotant d'environ 160 pages. Cette augmentation du nombre de textes publiés dans la revue est parallèle à la raréfaction des numéros et va de pair avec une

---

<sup>1689</sup> A[nne] R[IVIERE], « Pour solde de quelques comptes », *Sorcières*, n° 9, Paris, Albatros, 1977, p. 57.

<sup>1690</sup> Danièle Carrer et Lou Perdu ne participent pas, quant à elles, au dernier numéro ; figurent à leur place Martine Leibovici et Michèle Ouerd.

<sup>1691</sup> Absis, Adélaïda Blasquez, Claude Boukobza-Hajlblum, Christiane Nicolier, et Anne/Anna Pillet.

<sup>1692</sup> Leïla SEBBAR, « On tue une petite fille », *Les Temps modernes*, août-septembre, 1977, n° 373-374 [nouvelle] et *Fatima ou les Algériennes au square*, Paris, Stock, 1981 [roman].

<sup>1693</sup> Sylvie FABRE-GIACOMINI, *L'Autre Lumière*, Trans-en-Provence, Éditions Unes, 1995. [poésie]

<sup>1694</sup> Réseau parisien, la revue étant à cette époque critiquée pour cette raison précise (voir *Sorcières*, n° 14, « La jasette », Paris, Stock, 1978, p. 2).

<sup>1695</sup> Pour cette deuxième période, les numéros sont consacrés aux thèmes suivants : l'écriture (n° 7, 1977, Albatros), la fidélité (n° 8, 1977, réalisé par un groupe strasbourgeois), le sang (n° 9, 1977), l'art (n° 10, 1977), les espaces et les lieux (n° 11, 1977, Stock), la théorie (n° 12, 1977), les poupées (n° 13, 1978), la jasette (n° 14, 1978, réalisé par un groupe de québécoises), les mouvements (n° 15, 1978), le désir (n° 16, 1979), le vêtement (n° 17, 1979), la mort (n° 18, 1979), la saleté (n° 19, 1980), la nature... assassinée (n° 20, 1980, Garance), la nouveauté (n° 21, 1980), la sorcellerie (n° 22, 1981), les enfants (n° 23, 1981), les mythes et nostalgies (n° 24, 1981).



modification de la maquette par Sylviane Levert, incluant dorénavant une partie inversée en fin de revue. Commenté dans l'éditorial « *Sorcières* se transforme<sup>1696</sup> », ce changement se traduit également par la disparition de la rubrique « Lutttes de femmes », initialement intitulée « Informations... Lutttes... Initiatives... de femmes<sup>1697</sup> » dans les cinq premiers numéros, et l'apparition du « Feuilleton des Sorcières : La femme à la voilette ». La suppression de la rubrique « Lutttes de femmes » accompagne celle, en cours, du Mouvement des femmes, alors en pleine crise. En 1979, *Sorcières* entérine donc le passage d'une expérience collective à l'intersection de la création et de la lutte des femmes à une formule colligée centrée sur la création au féminin, dont témoigne l'ajout feuilletonesque.

Du point de vue politique, la revue apporte, on le sait, officiellement, et dès le premier numéro, son soutien au groupe Psychanalyse et politique jusqu'en 1977 : l'affaire Barbara y provoque en effet une mise à distance critique, que la présence d'Anne Rivière à la coordination éditoriale confirme. De même, si, en 1975, l'éditorial de Xavière Gauthier définissait en inaugurant la revue éponyme une « pensée *Sorcières* », le texte liminaire de Chantal Chawaf de 1976 constituant un premier exemple de ce qui est rapidement qualifié de « style *Sorcières* », l'arrivée d'Anne Rivière à la coordination éditoriale coïncide avec le désir des collaboratrices régulières de la revue d'exprimer leurs positions divergentes sur la question de la sexuation de l'écriture. Plusieurs explicitent ainsi leur conception de l'écriture et leur motivation à réaliser *Sorcières* en éditorial dans le n° 7 consacré aux écritures (1977), et hors dossier dans le n° 13 et le n° 14 (1978).

### **1. Écritures plurielles (1977)**

Le septième numéro de la revue *Sorcières*, consacré en 1977 aux « Écritures » annonce par son titre au pluriel la décision des collaboratrices régulières de rendre compte des divergences de conception de l'écriture entre chacune des participantes. L'éditorial « *Sorcières* nos traversées » s'ouvre sur la prise de conscience de l'écueil que représente une perception monolithique de l'identité de la revue, initiée par le seul éditorial de Xavière Gauthier « Pourquoi *Sorcières* ? » (1975) et réaffirmée par celui de Chantal Chawaf « *Sorcières*... » (1976). En effet, ces deux textes, malgré leur dissemblance formelle, ont en commun de postuler l'existence d'une écriture féminine et d'appeler les écrivaines présentes ou futures à réaliser celle-ci dans leurs textes.

---

<sup>1696</sup> « *Sorcières* se transforme », in *Sorcières*, n° 17, Paris, Stock, 1979, p. 5.

<sup>1697</sup> Rubrique placée sous la responsabilité éditoriale successive d'Anna Pillet puis de Françoise Petitot et Agnès Stacke.

Lieu de publication pour une écriture de femmes, *Sorcières* se déterminerait donc comme une revue qui ne publie *que* des textes témoignant de féminité, dans le style adopté par Chantal Chawaf et les thèmes retenus collectivement sous la responsabilité éditoriale de Xavière Gauthier. Or certaines collaboratrices de la revue ne se reconnaissent absolument pas dans ce positionnement théorique et dans la préférence éditoriale qu'il supposerait. Elles choisissent ainsi de mettre en scène une expression plurielle et colligée, définition même de la revue, dans un éditorial polylogue au sein duquel plusieurs voix – Xavière Gauthier, Claude [Boukobza-Hajlblum], Nancy [Huston], Yolaine-Igrecque [Simha], Danièle [Carrer], Anna [Pillet], F./Françoise P[etitot], Anne [Rivière], Françoise C[lédat] – donnent à lire leur conception personnelle de l'écriture tout en se répondant mutuellement. De leurs prises de position, mêmes conflictuelles, ressort cependant l'esprit d'une époque qui voit, alors que la catégorie de la « littérature féminine » est toujours en usage dans la critique, s'affirmer une croyance en une écriture sexuée comme en un genre des genres littéraires.

Xavière Gauthier, coordinatrice avec Anne Rivière de ce numéro consacré aux écritures, est la première dont la pensée est reproduite. Son texte s'amorce par un constat fort différent du socle théorique qui avait donné naissance au premier éditorial de la revue : « Il est clair que, de cette supposée "écriture-de-femmes", aucune d'entre nous ne peut prétendre en détenir la définition ou les caractéristiques.<sup>1698</sup> » L'écriture-de-femmes, assimilée ici à l'écriture féminine, est donc de l'ordre de la supposition sans fondements assurés, ou de l'opinion. Pourtant, poursuit Xavière Gauthier, l'opinion intuitive et confuse qu'il existe bel et bien une différence de « position du sujet par rapport au mode même de son écrit<sup>1699</sup> » semble être commune à nombre de critiques femmes. L'opinion partagée par une majorité fait alors force de loi.

Cette divergence de position du sujet écrivant distingue, selon Xavière Gauthier, les *véritables* textes de femmes de ceux qui imitent « la femme » ou « l'homme ». On le sait, cette idée se trouve déjà présente dans *Une chambre à soi* de Virginia Woolf, dont l'œuvre est redécouverte en France à partir de 1973. On la trouve également dans *Les Parleuses* en 1974. Cette distinction entre vérité et imitation serait alors à percevoir non dans les thèmes retenus mais dans la forme générique et stylistique élaborée, en adéquation ou non, avec le sujet femme écrivant.

---

<sup>1698</sup> « Sorcières... nos traversées », art. cit. , p. 3.

<sup>1699</sup> *Ibid.*

Et le genre littéraire féminin par définition, sous sa plume, est la poésie. *Exit* le récit car « écrire n'est pas raconter<sup>1700</sup> ». On se souvient que Xavière Gauthier se voulait un « Rimbaud femelle<sup>1701</sup> », Rimbaud dont nous avons rappelé, à propos du « Rire de la méduse » d'Hélène Cixous, les présupposés de sa « lettre du Voyant ». Toutefois, le choix de la poésie ne garantit pas à la femme d'écrire un texte *de femme*. Ainsi les écrits qui font montre d'une poéticité gracieuse sont dépréciés par Xavière Gauthier comme imitation de « la femme », survivance du « Beau sexe », fût-il poétique. À l'inverse, les textes « modernes », « formels » et « hermétiques<sup>1702</sup> » constituent une contrefaçon de « l'homme ». « Le sexe, c'est le style<sup>1703</sup> » pourrions-nous conclure, en empruntant la formule à une des personnages de Leslie Kaplan, pour synthétiser la pensée de Xavière Gauthier.

Celle-ci abolit donc, sans même l'interroger, la distinction entre sujet écrivant réel et sujet écrivant tel qu'il est éventuellement perceptible dans l'écrit. Préalablement, l'éditorialiste avait pourtant disqualifié les « textes-témoignages ou déballages, à ras du vécu et au brut des fantasmes<sup>1704</sup> », réinjectant temporairement une valeur littéraire fondée sur le travail qu'opère l'écriture sur le réel justement. Point de hasard si elle emploie à cette occasion la métaphore de l'œuvre-miroir de la femme pour appuyer cette césure entre parole féminine de témoignage et parole féminine littéraire, comme Julia Kristeva l'avait elle-même utilisée dans son compte-rendu de l'ouvrage de Viviane Forrester dans le premier numéro de *Sorcières*. « Renvois à l'infini du miroir qui ne captent que les reflets de la même<sup>1705</sup> » écrivait Julia Kristeva, « il ne s'agit pas de proposer aux femmes un nouveau miroir où se reconnaître<sup>1706</sup> » répond Xavière Gauthier.

Le texte suivant, de Claude Boukobza-Hajlblum, prolonge d'ailleurs la métaphore du miroir, mais comme un point d'appui pour disqualifier l'ensemble de la position théorique de Xavière Gauthier : « L'intérêt de notre recherche me semble bien plutôt d'interroger, de faire travailler, éclater ces différentes images de la femme, miroirs aux alouettes dans lesquels elle se laisse piéger.<sup>1707</sup> » Pourtant, la prise en compte de cette césure entre l'écrivaine et son œuvre, du travail opéré par l'écriture sur le réel n'est que de courte durée : la croyance en un style sexué est transformée en certitude lorsque l'émotion et le sentiment confirment à la

---

<sup>1700</sup> *Ibid.*

<sup>1701</sup> Entretien personnel avec l'autrice le 15/04/2013.

<sup>1702</sup> « Sorcières... nos traversées », art. cit., p. 3.

<sup>1703</sup> Leslie KAPLAN, *Les Prostituées philosophes*, Paris, POL, 1997, p. 97. Cette réplique est celle de Marie-Claude dans le roman.

<sup>1704</sup> « Sorcières... nos traversées », art. cit., p. 3.

<sup>1705</sup> Julia KRISTEVA, « Compte-rendu de *Le Corps entier de Marigda* de Viviane Forrester », art. cit., p. 56.

<sup>1706</sup> « Sorcières... nos traversées », art. cit., p. 3.

<sup>1707</sup> *Ibid.*

critique qu'elle est face à un *vrai* texte de femme : « sauvage, vrai, travaillant l'écriture-matière, la déplaçant dans un mouvement nécessaire, vital, [un] texte concret, fort, [un] texte libre<sup>1708</sup> ». On retrouve alors l'assise théorique de « Pourquoi Sorcières ? »

Le troisième texte, celui de Nancy Huston, se construit quant à lui à partir de l'anecdote. « Quelqu'un m'a dit que les sorcières sont les "plantes vertes" du mouvement des femmes » rapporte la jeune universitaire, alors étudiante de Roland Barthes, dans une formule qui s'apparente bel et bien au témoignage d'une tension tout à fait perceptible au sein du Mouvement de libération des femmes en 1977. Ce sont ici l'inutilité, la passivité, l'inertie et l'inoffensivité d'un objet purement décoratif, l'écriture des femmes, qui sont stigmatisés par la comparaison, dans un mouvement de libération qui se définit comme en lutte, actif et politiquement subversif. Nancy Huston réutilise alors à profit la théorie d'une écriture féminine intimement liée à la nature, telle que l'ont développée Xavière Gauthier et Chantal Chawaf dans leurs éditoriaux respectifs. Les textes de femmes deviennent en effet « la force vivante du lierre qui pousse, se répand, envahissant, fissurant, faisant craquer les vieilles bâtisses...<sup>1709</sup> », le patriarcat. Cette courte et première réponse de Nancy Huston se clôt sur le sentiment de gêne, partagé avec Xavière Gauthier, face aux textes hermétiques (qui imitent l'homme) ou narcissiques. Mais, poursuivant la métaphore végétale (le narcisse est une fleur), elle ne s'accorde pas sur la disqualification littéraire des récits féminins de témoignage.

La voix qui suit est celle de Yolaine-Igrecque, pseudonyme de Yolaine Simha, connue pour ses poèmes et fondatrice, la même année, des éditions Tierce. Elle insiste, pour sa part, sur la solidarité et le soutien que représente la revue en tant que lieu d'écriture pour les femmes, dans l'entre-femmes. On lit également dans son texte une référence explicite à l'éditorial de Chantal Chawaf, dont elle partage en partie les vues littéraires, car la parole des femmes y est en « convalescence<sup>1710</sup> », y fait ses « premiers pas<sup>1711</sup> ». La réponse de Xavière Gauthier, qui suit directement, prolonge à la fois la réflexion sur la solidarité et la référence à Chantal Chawaf en reformulant la métaphore de la revue parturiente.

Au sein de la revue, tout se passe « [c]omme si l'enfant-texte (je m'excuse de cette métaphore usée) au lieu de m'être arraché, extirpé par la force médicale et livré au père-public-société, venait au monde aidé par d'autres femmes, sages-femmes et mères de leurs propres textes en même temps.<sup>1712</sup> » La référence à Chantal Chawaf est ainsi augmentée du

---

<sup>1708</sup> *Ibid.*, p. 3-4. L'ensemble des termes est au pluriel dans la citation initiale.

<sup>1709</sup> *Ibid.*, p. 4.

<sup>1710</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>1711</sup> *Ibid.*

<sup>1712</sup> *Ibid.*

développement sur l'ordre patriarcal des médecins et la communauté des sorcières sages-femmes que l'on trouve dans le premier éditorial « Pourquoi Sorcières ? ». Xavière Gauthier amalgame deux images (la revue parturiente chawafienne et les femmes en sorcières c'est-à-dire en sages-femmes de « Pourquoi Sorcières ? ») pour définir, par l'analogie, la fonction et le fonctionnement éditorial de la revue et de la création littéraire. Périodique de femmes, par des femmes, publiant des textes de femmes, *Sorcières* est pensé comme le lieu d'une ré-appropriation textuelle par une maïeutique créatrice de l'entre-femmes, nécessairement mères.

Le témoignage suivant, de Danièle Carrer, est celui d'un échec. Elle y raconte, illustrant ainsi la théorie de l'imitation de l'homme, l'insuccès d'une écriture, la sienne, qui s'appliquait « à ne pas oublier les détails, à tracer le cadre, les personnages, etc. À raconter le déroulement de l'histoire.<sup>1713</sup> » Le récit, parce qu'il est « le contraire de l'écriture féminine<sup>1714</sup> » est donc disqualifié, par le biais de l'expérience individuelle, comme masculin et impropre à la femme. Si Xavière Gauthier déprécie le récit comme n'étant pas de l'écriture, au nom d'une valeur littéraire donc, et fait de la poésie le genre où la femme peut s'illustrer, Danièle Carrer limoge également le récit mais dans une tout autre logique : il est une singerie virile qui ne peut mener qu'à la stérilité littéraire féminine, l'écrivaine certifiant ne jamais avoir terminé le texte en question. L'opposition qu'elle met en scène se construit non sur un clivage générique (récit vs poésie) mais sur un divorce plus inattendu, quoique déjà pressenti par l'emploi du terme « personnages » : l'écriture féminine est la vie et est insufflée par la vie à l'image de la *furor* divine inspirant la créatrice. L'écriture féminine est donc l'antonyme du récit, comprendre ici de la fiction.

À cette définition, et trois ans avant de publier son premier récit fictionnel, Nancy Huston ne peut réellement souscrire. Toutefois sa réponse ne s'oppose pas frontalement à ce qu'écrit Danièle Carrer, parce que la future romancière en déplace le contenu théorique. En commençant par souligner que le simple descriptif n'est jamais neutre, Nancy Huston tronque une partie de la position de Danièle Carrer car si détails, cadre et personnages peuvent effectivement définir la description, « raconter le déroulement de l'histoire » est résolument du côté de la narration. C'est donc bien le récit fictionnel dans son ensemble (description et narration) que vise Danièle Carrer. Nancy Huston n'est d'ailleurs pas dupe lorsqu'elle réhabilite le récit comme genre fécond en insistant sur l'alternative que présente la prise en compte du sujet écrivant dans l'élaboration d'une écriture fictionnelle : « Peut-être aurais-tu pu finir le texte si tu avais parlé non seulement de *ce qui t'a marquée* mais de *là où ça t'avait*

---

<sup>1713</sup> *Ibid.*

<sup>1714</sup> *Ibid.*

marquée ?<sup>1715</sup> » La marque introduit une pensée (ou un corps) déjà textualisée, qui élabore un récit à partir de ce que la vie imprime en elle. La trace laissée dans l'être é moussé l'opposition entre vie et récit textuel par la prise en compte de la médiation du sujet comme trait d'union entre le réel perçu et la mise en fiction narrative.

Tout comme Claude Boukobza-Hajlblum, Anna Pillet se prononce clairement contre une théorie de l'écriture sexuée. Cette prise de position s'élabore en premier lieu par un choix terminologique pour désigner les productions textuelles de femmes : celui des écritures de femmes et non d'une écriture féminine, ou d'une écriture-de-femmes pour reprendre l'expression de Xavière Gauthier. À une écriture commune à toutes les femmes et se définissant par un ensemble de critères appelés féminité, Anna Pillet préfère ainsi une appellation désignant un ensemble de textes produits par des écrivains dont le sexe social est féminin. Comme y invite le titre du numéro de *Sorcières* au sein duquel prend place l'éditorial « Sorcières... nos traversées », Anna Pillet défend une écriture qui se manifeste différemment sous la plume de chacun-e : « On écrit comme on sent et une femme sent différemment d'un homme mais aussi d'une autre femme.<sup>1716</sup> » Diversité, multiplicité, pluralité, différences entre les individu-e-s sont autant de formules qui insistent sur la singularité de chaque écrivain-e et de chaque écriture. Cet ensemble terminologique invalide l'établissement d'une communauté de femmes ou d'hommes dont les caractéristiques communes parviendraient à faire catégorie de lecture.

Et puisque Anna Pillet définit l'écriture par la sensation ou le sentiment (« on écrit comme on sent »), sa posture énonciative se réalise partiellement sur le même mode : « je préférerais », « j'aime » portent sur les écritures de femmes alors que « je ne voudrais surtout pas » et « je refuse », verbes de volonté marquant l'opposition, servent à statuer sur l'écriture féminine. Traduisant une expression singulière tout comme les autres contributions sont tissées de « pour ma part » ou « pour moi », le recours aux verbes de sentiment et de volonté indique qu'Anna Pillet analyse les conséquences de l'usage de l'une ou l'autre expression : ouverture appréciée vers une multiplicité des possibles pour les écritures des femmes, enfermement récusé pour l'écriture féminine. Anna Pillet soutient les unes et conteste l'autre comme retour du même : « Je refuse de nous enfermer dans un ghetto, de dire : l'écriture des femmes se caractérise par 1°, 2°... pour en revenir finalement à la tapisserie au petit point.<sup>1717</sup> » Mais surtout, elle se défend de contrer, par l'argumentation, la théorie de l'écriture

---

<sup>1715</sup> *Ibid.* Les expressions sont en italiques dans le texte.

<sup>1716</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>1717</sup> *Ibid.*

sexuée et décline ainsi l'invitation au débat que suggèrent sa propre orientation et la forme polyphonique de l'éditorial.

La « tapisserie au petit point » renvoie chez Anna Pillet à la disqualification des activités dites féminines domestiques et surtout à la limitation des écrivaines à ces « ouvrages de dames » sans valeur. Le texte de Françoise Petitot, également fondatrice des éditions Tierce, poursuit, par l'importance qu'il accorde à la matérialité de l'écriture (papier, encre, caractère d'imprimerie ou manuscrit), la référence au tissage mais selon l'origine étymologique du texte – tissu. Celle qui ourle ces lignes pense qu'« il faudrait pouvoir écrire comme on coud, comme on tisse ». Celle ou celui qui écrit, car il n'est question que d'une définition personnelle qui n'engage pas le sexe social de son autrice, est un-e artisan-e : tour à tour licier et forgeron du texte ou des textes puisqu'il est fait référence à la coordination d'un numéro de la revue. La figure de l'artisan insiste sur le choix délibéré de ne pas sacraliser l'activité d'écriture par le recours à l'idéalisation du procédé artistique et à une scénographie auctoriale de l'écrivain-e transporté-e par son art dans l'asocialité et l'incommunicabilité.

Cette voix singulière caractérise au contraire sa propre pratique – majoritairement épistolaire – comme un acte social, un moyen de communiquer à l'autre un peu de soi. Certes, le genre épistolaire a pu être défini comme un genre féminin parce que privilégié par les femmes à une époque où la lettre présentait plus de facilité d'accès que les autres genres. Françoise Petitot ne peut faire l'économie de cette histoire qui lie la créatrice à l'épistolaire. Au regard de ce qui précède mais également de ce qui suit, l'expérience qu'elle transmet valorise d'ailleurs ce qui pour Simone de Beauvoir avait dans *Le Deuxième Sexe* la force de l'évidence et de la nocivité : « Aussi est-il connu qu'elle [la femme] est bavarde et écrivassière ; elle s'épanche en conversations, en lettres, en journaux intimes. <sup>1718</sup> » Françoise Petitot considère alors avec célérité, et pour la seule fois dans l'ensemble de son discours, la possibilité d'une écriture sexuée : « J'ai beaucoup écrit... des lettres, des milliers de lettres (tradition féminine ?...). <sup>1719</sup> » L'appareil rhétorique signale les réserves de l'autrice : les parenthèses indiquent que le sujet est accessoire, le point d'interrogation traduit le questionnement irrésolu et les points de suspension signalent la poursuite du discours, et peut-être la perplexité que génère une telle question. L'option d'une annexion de sa pratique singulière à une tradition féminine est rapidement envisagée et, vraisemblablement, écartée.

En ce sens, la pratique épistolaire indique bien moins l'usage d'un genre dit féminin que l'acte de communication que peut être l'écriture. L'écrivain est un être social qui

---

<sup>1718</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 628.

<sup>1719</sup> « Sorcières... nos traversées », art. cit., p. 6.

accueille en son être un « grand vide, une grande caisse de résonance emplie de tous les bruits de ceux et celles que [il] aime ou hai[t]<sup>1720</sup> », où lui-même disparaît parfois au profit de tous ces autres qu’il réfracte. Au-delà de cette prémisse qui place l’écriture du côté de la faille, du manque, du vide et de l’impuissance contre laquelle se bat l’écrivain, il est impossible d’élaborer une théorie de l’écriture car la position de Françoise Petitot s’élabore à partir de la formule socratique « je ne sais qu’une chose, c’est que je ne sais rien ». Seule la pratique, par définition singulière, permet de saisir chaque écriture dans la particularité de son usage et de son expérience.

À la suite, Anne Rivière, coordinatrice avec Xavière Gauthier de cette livraison consacrée aux écritures, expose clairement, comme Anna Pillet, le risque encouru par la défense et l’illustration d’une écriture féminine. Elle reprend à son tour la référence au tissage, comme un avertissement : « Le jour où il nous sera accordé une “écriture féminine”, elle risque fort de se retrouver du côté de la dentelle et de la tapisserie.<sup>1721</sup> » La prédiction, par sa formulation, apporte un éclairage nouveau au débat. Il est vrai qu’Anna Pillet insiste précédemment sur l’enfermement que représente l’identification des écritures de femmes à une écriture féminine à cause de sa définition monolithique d’une part et de son association à des activités réputées féminines dévalorisées d’autre part (la tapisserie au petit point par exemple). À ce souhait de voir des femmes écrire des textes neufs dans l’immensité des possibles que leur ouvre l’émancipation des femmes, Anne Rivière ajoute qu’une écriture féminine ne peut être définie comme telle *que par un système masculiniste*. La validation et l’autorisation d’une pratique « féminine » de l’écriture (« le jour où il nous sera accordé ») introduisent la reconnaissance critique comme fondamentale... et masculiniste. Implicitement, Anne Rivière rappelle par sa prédiction une longue tradition de la critique littéraire, celle de l’assimilation des écrits de femmes à ce qu’on considère comme des « ouvrages de dames », illustrés par l’exemple de la dentelle et de la tapisserie.

On sait que *Le Deuxième Sexe* ne se distingue pas de cette comparaison dépréciative lorsque Simone de Beauvoir y note que « tableaux et essais seront traités [par la créatrice] comme des “ouvrages de dames”, elle ne leur consacra ni plus de temps, ni plus de soin et ils auront à peu près la même valeur.<sup>1722</sup> » La référence est ici choisie à dessein car, à maints égards, Anne Rivière dialogue tacitement avec la fraction du *Deuxième Sexe* consacré à la créatrice. Le texte d’Anne Rivière reprend la conception de l’écriture qui s’y fait jour tout en

---

<sup>1720</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1721</sup> *Ibid.*

<sup>1722</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 628.



démontrant le chemin parcouru depuis Beauvoir. Or, insiste-t-elle, la défense d'une écriture féminine revient à prêter le flanc aussi bien à des attaques masculinistes à l'instar de celle de Beauvoir dans un essai pourtant féministe qu'à des charges d'ordre littéraire visant à rappeler que l'écriture est un bâti qui nécessite notamment le labeur de la construction et de la réécriture.

Par sa forme colligée, comme par la diversité des voix qui s'y expriment et y explicitent leur rapport à l'écriture des femmes, et en particulier à l'écriture féminine, la revue *Sorcières* illustre avec le plus d'évidence qu'il y a, à cette période, autant de définitions du féminin que d'écrivaines et/ou de critiques littéraires, et donc autant de définitions de l'écriture *féminine*. Plus encore, l'absence de consensus, même au sein d'une revue qui est sans aucun doute possible le lieu de l'avant-garde *féminine*, par opposition à l'avant-garde *féministe*, démontre que l'adéquation de l'écriture féminine à l'écriture de (toutes les) femmes, loin d'être unanimement partagée, fait l'objet de critiques sérieuses, pour des motifs indissociablement littéraires et politiques. Dans le même temps, les positions qui s'y affrontent laissent affleurer la croyance possible en un genre des genres littéraires et la permanence d'une catégorie critique dévaluatrice encore en usage, et contre laquelle l'écriture féminine a choisi de s'affirmer, la littérature féminine.

## **2. « Sorcières, les différences » : réponses à celles de Questions féministes (1978)**

Dans le treizième numéro, consacré aux « Poupées » et qui paraît en 1978, certaines des participantes de la revue font paraître un texte collectif, à plusieurs voix sur le modèle qui avait précédemment été mis en œuvre dans le numéro consacré aux écritures. Si « Sorcières : différences<sup>1723</sup> » prend acte de la parution de *F Magazine* comme un signe de la « récupération » des luttes du Mouvement des femmes, le texte est surtout une réponse des collaboratrices de *Sorcières* à leur récente mise en cause dans le premier éditorial de la revue *Questions féministes*. La réaction est épidermique – Claude se dit « choquée<sup>1724</sup> », Françoise C. dans « une immense colère<sup>1725</sup> » : le ton et le propos querelleurs de l'éditorial de *Questions féministes* n'y sont pas étrangers. Cette réponse collective, également argumentée, atteste que les deux revues incarnent, dans leur rapport agonistique, deux tendances idéologiques majeures et irréconciliables du Mouvement des femmes : différentialisme pour la première et

---

<sup>1723</sup> Claude, Nancy, Claudine, Jacqueline, Xavière, Nadjia, Danièle, Agnès, et Françoise C., « Sorcières : différences », *Sorcières*, « Poupées », n° 13, 1978, p. 47-52.

<sup>1724</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>1725</sup> *Ibid.*, p. 52.

féminisme matérialiste pour la seconde. Elle témoigne de surcroît de la polarisation différentialiste, en France et à la fin de la décennie, de l'écriture littéraire.

L'attaque du collectif éditorial de *Questions féministes* produit un effet de regroupement des forces vives, et différentialistes, de *Sorcières*. Ainsi, contrairement au texte collectif sur les écritures qui laissait apparaître avec détails le dissensus des collaboratrices de la revue, les participantes de *Sorcières* qui prennent la parole au sein de ce texte de réponse réaffirment le lien qui les unit : l'assurance d'une différence, précieuse, entre hommes et femmes. Ne pas tenir compte d'une différence qui, pour la plupart des collaboratrices de la revue, préexiste au social, revient à vouloir « effacer, gommer le féminin<sup>1726</sup> ». C'est ainsi que le matérialisme du collectif éditorial de *Questions féministes* est perçu comme l'expression d'un « arrivisme féministe » par Xavière Gauthier qui scinde dialogiquement, pour l'occasion, sa pensée : « comment faire pour que les femmes “arrivent” dans un monde masculin ? La réponse est simple : en devenant (autant que faire se peut) des hommes, leur féminité étant un handicap.<sup>1727</sup> » Le neutre n'existe pas pour la majeure partie des collaboratrices de *Sorcières*, il n'est qu'une forme du masculin, qui vise à forclorre le féminin.

La pensée et la ligne éditoriale de la revue *Questions féministes*, guidées par une approche matérialiste de la différence entre les sexes, sont ainsi assimilées au système qu'elles prétendent dénoncer et combattre. Elles n'en sont en fait qu'un avatar. L'entreprise de *Questions féministes* appartient, en ce sens, à « une immense offensive qui proclame la mort des femmes ou les condamne à mort si elles se battent encore pour vivre en tant que femmes<sup>1728</sup> ». Le féminisme, ou plus exactement « la pseudo-lutte féministe » sous la plume de la fondatrice de la revue, n'est ni radical, ni révolutionnaire. En faisant de l'oppression une structure indépassable, le féminisme (matérialiste) proroge simplement les catégories du masculin et du féminin sans chercher à remettre en cause leur lien hiérarchique.

Le rapport au corps, privilégié parce que moins refoulé que chez les hommes, est également réaffirmé. Le féminin reste toujours indéfinissable, conformément aux usages de la mouvance de l'écriture féminine : « Si je pouvais dire : le féminin c'est cela, je m'arrêterais immédiatement de faire *Sorcières*<sup>1729</sup> » écrit Xavière Gauthier. Les collaboratrices insistent également sur la place que tient l'écriture, plus que la littérature, dans leur recherche et donc dans la revue. L'écriture est le lieu où passe la différence et le lieu du politique, de toute lutte des femmes.

---

<sup>1726</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>1727</sup> *Ibid.*

<sup>1728</sup> *Ibid.*

<sup>1729</sup> *Ibid.*, p. 50.

### 3. Mères contre Guérillères, Chantal Chawaf et Ulrike Meinhof (1978)

L'année suivante fait également place à une autre polémique, mais cette fois-ci à l'intérieur même de la revue. Le n° 12, consacré en 1977 à la théorie, voit paraître un entretien avec Chantal Chawaf à propos de son dernier livre paru aux éditions Jean-Jacques Pauvert, *Le Soleil et la Terre*. Au cours de cet échange, Françoise Clédat, qui réalise l'entretien, demande à l'écrivaine son avis sur la communauté de sa lutte avec celle de l'allemande Ulrike Meinhof, qui s'est suicidée en détention en 1976. Cofondatrice du groupe Fraction armée rouge (Rote Armee Fraktion) également surnommé groupe Baader-Meinhof et resté célèbre sous l'appellation de « bande à Baader », Ulrike Meinhof, ancienne journaliste, incarne le choix de la violence armée par une femme. Son suicide, dans des conditions de détention inhumaines, a fait l'objet d'un premier texte<sup>1730</sup> de déploration publié dans la rubrique « Faits » du quatrième numéro, « Enceintes », en 1976, puis d'un second, de Françoise d'Eaubonne, « Hurle, Ulrike, hurle<sup>1731</sup> », publié dans le sixième numéro, « Prisonnières » (1976). En 1977, les Éditions Des femmes viennent de faire paraître, de l'activiste, *Mutineries et autres textes* suivies des *Déclarations et analyses des militants de la Fraction armée rouge emprisonnés à Stammheim* et les éditions Maspero *Textes des prisonniers de la Fraction armée rouge et dernières lettres d'Ulrike Meinhof*, avec une préface de Jean Genet.

De façon cohérente au regard de ses positions politiques et de leurs mises en œuvre littéraires, Chantal Chawaf disqualifie, en réponse, l'entreprise de Meinhof, et, avec elle, la violence, dont la militante a fait preuve. L'usage de la violence armée est, à ce titre, considéré comme une pulsion. L'action des femmes se doit, selon Chantal Chawaf, d'être du côté de la préservation de la vie et non de la mise à mort, ou de la guerre. Sa visée radicale est de changer les valeurs du système existant, et non de les perpétuer. Sa « lutte » repose sur la promotion de valeurs alternatives, définies comme féminines, et plus exactement comme maternelles. La réponse que formule Chantal Chawaf vaut donc non seulement pour le combat de Ulrike Meinhof, mais encore pour la lutte de celles qui se définissent comme militantes, activistes ou guerrières. L'écrivaine n'a en revanche pas un mot pour l'incarcération qui a mené cette femme, elle-même mère de deux enfants, à se pendre dans sa cellule après deux ans de détention.

---

<sup>1730</sup> « La mise à mort d'Ulrike Meinhof », *Sorcières*, « Enceintes, porter, accoucher », n° 4, Paris, Albatros, 1976, p. 61-62.

<sup>1731</sup> Françoise D'EAUBONNE, « Hurle, Ulrike, hurle », *Sorcières*, « Prisonnières », n° 6, Paris, Albatros, 1976, p. 42. Elle publie deux ans plus tard *Contre la violence ou la résistance à l'État* aux éditions Tierce.

Passant de l'exemple de Ulrike Meinhof à la situation des femmes, Chantal Chawaf déplore ainsi que l'égalité mène sur le chemin de la reproduction des valeurs patriarcales : « Il y a des femmes comme elle [Ulrike Meinhof], il y en aura peut-être de plus en plus. J'ai lu quelque part, comme un signe de libération de la femme : "vous pouvez être soldats". C'est un des côtés du féminisme qui me fait peur.<sup>1732</sup> » Or les féministes, qui, les premières, ont donné au Mouvement son existence médiatique et publique en manifestant sous l'Arc de Triomphe à l'été 1970, ont affirmé la lutte des femmes comme non violente mais résistante, – et l'importance des *Guérillères* de Wittig en témoigne –, dans une logique d'actions de rue militantes. L'étymologie du terme *militier*, rappelée en introduction, à partir duquel militantisme est forgé en France dans les années 1960, nous enseigne que le mot est emprunté au latin *militare* signifiant « être soldat, faire son service militaire », lui-même dérivé de *miles, itis*, c'est-à-dire « le soldat, le militaire ».

C'est donc, tout à la fois, à certaines des pionnières du Mouvement des femmes, à toutes les femmes du Mouvement qui se considèrent comme féministes et/ou militantes, à une tendance du Mouvement en particulier, les Féministes révolutionnaires, que s'oppose (après Marguerite Duras<sup>1733</sup>) Chantal Chawaf, au motif que leur idéologie belliqueuse serait en réalité un retour du même, patriarcal. L'argument usuel depuis les origines du Mouvement de libération des femmes appartient à Antoinette Fouque qui définit le féminisme comme la « dernière métaphore historiquement connue<sup>1734</sup> » du patriarcat. La position que Chantal Chawaf, publiée aux Éditions Des femmes et participante du groupe Psychanalyse et Politique, exprime en son nom propre et en fonction de son propre travail (littéraire et politique) ne peut être alors reçue que comme une déclaration de guerre.

Dans le n° 14, « La Jasette », qui paraît en 1978, le collectif de *Sorcières* décide de publier dans l'ordre chronologique les réactions suscitées par cet entretien. Sont reproduits un texte de Marie-Simone Rollin qui critique la position de Chantal Chawaf, la réponse de Chantal Chawaf adressée sous forme épistolaire à Xavière (Gauthier) et Françoise (Clédât), et la réponse de Françoise Clédât à cet ensemble. Dans le texte de réponse que Marie-Simone Rollin, connue pour ses traductions au Seuil, notamment celle de *Christa T.* de Christa Wolf en 1972, a fait parvenir à la revue, elle explique que l'assimilation de la violence d'une femme à une pulsion et à une haine de la féminité (qui est censée la caractériser) est un argument non seulement rétrograde mais encore digne du système que la lutte des femmes

---

<sup>1732</sup> Chantal CHAWAF, *Sorcières*, « Théorie », n° 12, Paris, Albatros, 1977, p. 50.

<sup>1733</sup> Dans *Les Parleuses*, entretien avec Xavière Gauthier. Voir notre analyse *supra* p. 334.

<sup>1734</sup> Antoinette FOUQUE, *Gravidanza*, *op. cit.*, p. 104.

souhaite justement battre en brèche. Elle présente à l'appui le combat d'Ulrike Meinhof, dont la violence prétendait répondre à une violence préalablement exercée, idée que défendait déjà Françoise d'Eaubonne dans le texte qu'elle avait consacré à la militante. Marie-Simone Rollin refuse ainsi qu'« au nom d'un retour aux mères, [...] aux périodes rougeâtres, aux cycles<sup>1735</sup> » soit désavouée la lutte des femmes, c'est-à-dire la possibilité d'une résistance physique, et non seulement symbolique, au système.

Ce faisant, Marie-Simone Rollin exerce, dans l'acception la plus convenue de l'expression, son droit de réponse aux propos de l'écrivaine. Elle assume en son nom propre les remarques qu'elle formule. Si la lettre que Chantal Chawaf adresse en retour à Xavière Gauthier et Françoise Clédat réaffirme les positions politiques et théoriques de l'autrice sur l'usage de la violence, elle prend cependant la forme d'un désaccord entre deux groupes, et non entre deux individus. Chantal Chawaf déplore ainsi la réaction de « certaines femmes », de « ces femmes » qui retirent aux autres (femmes) leur liberté, « des femmes [qui] aussitôt se déchaînent et falsifient et dévient les interviewees dont elles ne tolèrent pas le langage différent du leur... sans doute parce qu'elles ne le comprennent pas.<sup>1736</sup> » La différence revient à plusieurs reprises dans le texte, et toujours pour qualifier la parole de l'écrivaine. L'ensemble de l'envoi laisse bien à penser que les deux camps – celui de la différence opposé à celui, que l'on devine féministe, de la haine et de la violence – sont dans un rapport agonistique qui interdit tout échange.

Au delà de l'intérêt de la réponse de Françoise Clédat, qui, tout en étant du côté différentieliste, justifie avec précision son choix du refus de la violence en l'argumentant de surcroît, on retiendra de ce texte final, placé en manière d'apaisement, ces « divergences ressenties par les unes et les autres à un tel point inassumables et menaçantes<sup>1737</sup> » qu'elles mettent en péril la synergie et la cohésion des femmes en lutte qui font *Sorcières*. Alors que Marie-Simone Rollin annonce dans son texte se retirer de la revue si le collectif s'accorde aux déclarations de Chantal Chawaf et que l'écrivaine répond en retour qu'elle n'écrira plus pour *Sorcières* à la suite de cette polémique, Françoise Clédat interroge avec justesse l'espace qui « demeure possible pour [celles] qui rest[ent], autre que celui d'une impuissance ou d'un échec dont la publication de [leurs] deux lettres peut apparaître comme l'explosion massive et brutale<sup>1738</sup> ». La polémique qui se clôt avec cette intervention de Françoise Clédat est alors à l'exacte mesure de celle qui agite l'ensemble du Mouvement des femmes en 1978. L'espace

---

<sup>1735</sup> « Sorcières : différences », *Sorcières*, « La jasette », n° 14, 1978, p. 49.

<sup>1736</sup> *Ibid.*

<sup>1737</sup> *Ibid.*, p. 51.

<sup>1738</sup> *Ibid.*, p. 50.

de celles qui restent, prises entre deux feux, différentialiste et féministe matérialiste, leur laisse de plus en plus le goût de l'impuissance ou de l'échec.

## **B. Les périodiques des éditions Tierce : l'exemple de Questions Féministes**

Les éditions Tierce sont fondées en octobre 1977 par Françoise Pasquier<sup>1739</sup>, Yolaine Simha, connue sous le pseudonyme d'Igrecque, et Françoise Petitot. Le nom de la maison joue la polysémie : elles sont trois fondatrices ; en imprimerie, la tierce est la dernière épreuve avant le tirage, servant aux ultimes vérifications. Geneviève Fraisse, en hommage à Françoise Pasquier dont elle était proche, ne s'interdit pas d'ajouter la perturbation générique, à la liste des effets produits : « Tierce, ce titre était superbe : il disait les femmes, ce Tiers-État de la subversion ; il disait le chiffre trois pour parler du deuxième sexe ; il disait la tierce personne, personne en plus ou en moins, homme ou femme, on ne savait plus<sup>1740</sup> ».

À l'exception de Françoise Pasquier, à qui l'on doit l'impulsion de la maison d'édition, les fondatrices de Tierce ont fait leurs armes éditoriales au sein de la revue *Sorcières*, à laquelle elles continuent de collaborer par la suite. Avant de fonder Tierce, Françoise Pasquier coordonne quant à elle la section « Femmes » du « Catalogue des ressources » (éd. Parallèles), ainsi que « Face à femmes », premier numéro de la revue *Alternatives*. Elle anime également la librairie Parallèle. Selon Martine Storti, Françoise Pasquier quitte les éditions Parallèles car elle ne peut y réaliser « comme femme<sup>1741</sup> » ce qu'elle souhaite mettre en œuvre du point de vue éditorial.

Ce projet, elle le réalise à travers Tierce dont la déclaration initiale affirme la ligne directrice, et rappelle le principe des Éditions Des femmes, fondées quelques années plus tôt :

Nous voulons faire une proposition d'édition différente. Pour que des femmes aient la possibilité de publier textes et revues, dans une structure où nous avons la possibilité de maîtriser nous-mêmes toutes les étapes de production d'un écrit : fabrication, diffusion, vente... La possibilité aussi de faire connaître et diffuser les textes produits par la pratique et la réflexion de groupes de femmes.<sup>1742</sup>

---

<sup>1739</sup> Françoise Pasquier installe son bureau au 1, rue des Fossés Saint-Jacques, dans le cinquième arrondissement de Paris.

<sup>1740</sup> Geneviève Fraisse, « À Françoise Pasquier », texte prononcé le jour des obsèques de Françoise Pasquier, Cimetière du Père Lachaise, le 11 janvier 2001, p. 1, Dossier biographique « Pasquier, Françoise (1945-2001) », Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>1741</sup> Martine Storti, « Les éditions Tierce », *Libération*, 24 novembre 1977, p. 15.

<sup>1742</sup> Martine STORTI, « Les éditions Tierce », *Libération*, 24 novembre 1977.

Pourtant, la maison se conçoit dans une opposition implicite aux Éditions Des femmes, auxquelles elles ne souhaitent cependant pas faire concurrence. Si elles espèrent « ouvrir un espace, un lieu de confrontation dans le Mouvement des femmes, sans être la maison d'édition d'un groupe ou d'une tendance du mouvement. Sans forcément non plus être d'accord avec tout ce qu'[elles] publi[ent] <sup>1743</sup> », c'est bien en négatif parce que la maison d'Éditions Des femmes est celle d'Antoinette Fouque et du groupe Psychanalyse et Politique. Ne s'y publient que des textes qui répondent aux exigences éditoriales que se sont données le groupe et son instigatrice. C'est donc dans une tension existante avec les Éditions Des femmes, qui détiennent le monopole de l'édition militante, que les fondatrices de Tierce « pens[ent] important qu'un lieu existe où puisse s'exprimer la multiplicité et la diversité. <sup>1744</sup> »

Leur intérêt se porte sur des ouvrages différents, en premier lieu parce que Tierce se définit comme une maison d'édition féministe, aux antipodes du refus du féminisme par Antoinette Fouque. Le catalogue de ces premières années en témoigne très nettement. À côté d'ouvrages de synthèse sur des questions d'actualité (*Les Droits du travail : côté femmes*, 1977 ; Mouvement français pour le planning familial, *Les Interruptions de grossesse* [Colloque international, 1978, Paris], 1978 ; Mouvement français pour le planning familial, *Contraception et avortement : le droit des femmes : bilan, analyses et propositions*, 1979), ce sont aussi principalement des essais, comme celui de Françoise d'Eaubonne, *Contre violence ou la Résistance à l'État* (1978), et des revues (*Questions féministes*, *Parole !*, *La Revue d'en face*) que publie la maison d'édition durant ces premières années d'activité. *Questions féministes*, par la composition de son collectif de rédaction, comme par les textes qui y sont publiés, est la revue la plus exemplaire de l'histoire littéraire que nous retraçons ici.

### 1. Variations sur un thème commun (1977)

En novembre 1977, à l'initiative de Colette Capitan Peter, Christine Delphy, Emmanuèle de Lesseps, Nicole-Claude Mathieu et Monique Plaza paraît le premier numéro d'une revue théorique et féministe : *Questions féministes*. Simone de Beauvoir qui dira quelques années plus tard à quel point elle en appréciait « la haute tenue idéologique <sup>1745</sup> » en est la directrice de publication. Le projet de cette revue avait été abordé la première fois en 1975, lors d'un échange entre Simone de Beauvoir et Christine Delphy puis approfondi à

---

<sup>1743</sup> *Ibid.*

<sup>1744</sup> *Ibid.*

<sup>1745</sup> Simone de BEAUVOIR, « Sur quelques problèmes du féminisme, entretien », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n° 9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 14.

l'occasion d'une rencontre des deux femmes en présence de la sociologue britannique Diana Leonard. Le titre avait collectivement fait l'objet d'une discussion, Christine Delphy préférant le terme de *Questions* à celui d'*Études* afin notamment de se distinguer des publications anglo-saxonnes, *féministes* s'imposant pour toutes, tel qu'en témoigne Simone de Beauvoir tant « il allait de soi et était indispensable car il résumait notre orientation politique : l'idée que *toutes les femmes subissent une oppression commune*.<sup>1746</sup> » Décidée par le refus d'un texte de Monique Plaza soumis au comité de lecture des *Temps modernes*, à fonder une revue de plus en plus nécessaire, Christine Delphy se rapproche alors de Françoise Pasquier qui nourrit à l'époque le projet de fonder sa propre maison d'édition : Tierce.

Comme le pose très clairement le premier éditorial « Variations sur des thèmes communs », la revue, qui n'est pas consacrée aux femmes, se veut explicitement une revue théorique, féministe et radicale. La théorie est le premier objectif auquel souscrit le comité de rédaction afin qu'une science féministe se développe et soit reconnue, remettant en cause le discours scientifique tel qu'il s'est construit jusque lors. La revue se veut également radicale, adoptant une perspective politique, fondée sur le constat et la lutte contre l'oppression. Elle se réclame ainsi d'une des tendances premières du Mouvement de libération des femmes, en adéquation avec le féminisme révolutionnaire dit radical aux États-Unis. Christine Delphy et Emmanuèle de Lesseps, qui se trouvaient sous l'Arc de triomphe en août 1970, sont parmi les pionnières du Mouvement et les signataires du numéro manifestaire de la revue *Partisans*, « Libération des femmes : année zéro », qui donnait à lire dès 1970 certaines des féministes américaines radicales.

Si Christine Delphy est chargée de recherche en sociologie depuis 1966, Colette Capitan Peter l'est également depuis 1962, tout en étant de surcroît historienne. Nicole-Claude Mathieu est anthropologue, avec une double compétence en sociologie ; quant à Monique Plaza, elle est chargée de recherche en psychologie au CNRS. Revue d'une tendance du Mouvement, les Féministes révolutionnaires, qui s'oppose d'ailleurs explicitement dès le premier numéro à tout différentialisme, de « Psychanalyse et Politique » à la mouvance de l'écriture féminine, *Questions féministes* est également, très lisiblement par la formation et l'activité de son comité de rédaction, une revue universitaire. Sa ligne éditoriale ne laisse donc *a priori* que peu de place aux initiatives littéraires. La revue accueille malgré tout dès le deuxième numéro « Un jour mon prince viendra », texte de fiction de Monique Wittig dont

---

<sup>1746</sup> Simone de BEAUVOIR, « Témoignage », in « Le procès intenté à *Nouvelles Questions Féministes* », *Nouvelles Questions Féministes*, avril 1982, n° 3, p. 110.



nous verrons qu'il contribue à la controverse de l'écriture féminine. Féministe matérialiste, Wittig rejoint par ailleurs le comité de rédaction dès novembre 1978.

Revendiquer le droit à la différence, c'est selon la ligne matérialiste de *Questions féministes* revendiquer le droit à l'oppression. Dès le premier numéro, les contributrices de la revue prennent explicitement position contre les promotrices de l'écriture féminine, contre ce qu'elles désignent par le « courant paroles de femmes » : « il nous faut encore parer [...] un nouvel assaut du bon vieux discours sur la différence des sexes, par voix de femmes, cette fois, qui évacue matérialisme historique et dialectique pour laisser parler la vérité nue du corps éternel des femmes.<sup>1747</sup> » À ce courant, elles reprochent de faire le jeu de l'opresseur en revendiquant la Différence. Matérialistes, les instigatrices de la revue refusent que le lien avec le corps soit perçu comme direct sans être médiatisé par le social.

Mais l'opposition n'est pas uniquement politique, elle est également littéraire. À cette écriture *féminine*, elles reprochent également d'être inféodée au style de plusieurs contemporains lui déniaient toute innovation avant-gardiste et toute spécificité : « le langage dit “éclaté” prôné par certaines écrivaines, semble s'inscrire dans un courant, sinon de pensée, du moins de style littéraire répandu par des écoles où règnent des maîtres-mâles. Il est donc tout aussi académique que d'autres langages et tout aussi “masculin”.<sup>1748</sup> » En mettant en lumière l'influence littéraire, les éditorialistes dénie toute pertinence au concept même d'écriture *féminine* et se placent aux antipodes de ce courant politique et littéraire. Dans cette logique, « *La Femme-Sorcière et l'Homme-Cartésien* », section de l'éditorial, est une réponse précise et polémique au premier éditorial de la revue *Sorcières* qui n'est pourtant à aucun moment explicitement citée : la ligne éditoriale de *Sorcières* sert ainsi de repoussoir mais également de portrait par le négatif.

Cependant, pour les féministes radicales de *Questions féministes*, le féminin, ou la féminité ne s'opposent pas au féminisme, ils en sont les formes antérieures. « *Féminité, féminité, féminisme : les trois « moments » de la bataille* » rappelle ainsi l'article de Christine Delphy paru en 1975 dans *Les Temps modernes*<sup>1749</sup>. La métaphore de l'état de siège – les femmes étant assiégées dans le ghetto par les hommes – permet de penser ces trois moments qui devraient être successifs : *la féminité* ou l'oppression économique et idéologique, assortie d'une valorisation de la femme par le système, sans remise en cause, *la*

---

<sup>1747</sup> « Variations sur des thèmes communs », *Questions féministes*, Paris, Tierce, n° 1, novembre 1977, p. 8, pour les deux citations.

<sup>1748</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>1749</sup> Christine DELPHY, « Proto-féminisme et anti-féminisme », art. cit.

*féminitude* ou « mouvement de re-connaissance des femmes<sup>1750</sup> » dont témoigne la valorisation par les femmes de caractéristiques dites féminines, dépréciées par le système, sans remise en cause du principe de la différence qui le fonde, et *le féminisme* ou « mouvement de libération des femmes » qui se caractérise par la remise en cause de la différence comme construction sociale. Par cette théorisation habile, le comité de rédaction assimile donc le mouvement de libération des femmes à la seule tendance féministe radicale, excluant la *féminitude* comme un stade pré-féministe.

## 2. Monique Wittig, « Un jour mon prince viendra » (1978)

« Un jour mon prince viendra<sup>1751</sup> », fable de Monique Wittig qui paraît dans le deuxième numéro de la revue, illustre par le récit apologétique cette classification tout en contribuant à figurer le principe matérialiste de l'oppression. C'est ici la première contribution de l'écrivaine à la revue. Elle y rejoint ainsi Emmanuèle de Lesseps et Christine Delphy, avec qui elle a défilé sous l'arc de triomphe en août 1970, contribuant ainsi à faire sortir de l'ombre le mouvement de libération des femmes ; avec Christine Delphy, elle a participé au groupe des Petites marguerites, des Féministes révolutionnaires et des Gouines rouges. Le choix de la fiction elle-même, pour cette première contribution, sert d'objection à un discours prétendument épistémique d'une science qui se définit comme objective tout en servant le système oppressif qu'elle contribue, en fait, à établir et perpétuer. La fable est donc une des formes nouvelles de cette science féministe que la revue cherche à faire advenir.

Une instance narrative, dont on ne peut dire si elle est homodiégétique ou hétérodiégétique, dépeint un jardin agrémenté de bassins dans lequel se trouvent des corps, nus et immobiles, dont la tête est protégée d'une casquette. Allongés sur des transatlantiques, les corps sont chaque jour alimentés par des nourrices, à la forme insectoïde. Les corps ont la capacité de hurler, de crier, d'émettre des bruits de gorge, de rire, de parler ou de chanter. Ils peuvent également dormir ou être éveillés. Ils ne peuvent en revanche se mouvoir que dans l'eau, car leurs jambes sont jointes et ils n'ont pas de bras : « On dit que les corps autrefois vivaient dans les océans. On les appelait des sirènes. Mais les sirènes, eux, avaient des membres antérieurs. Les corps ont ceci de commun avec les sirènes qu'ils nagent à la perfection et qu'ils chantent comme on dit que chantaient les sirènes.<sup>1752</sup> » La journée des corps est rythmée par le repas des nourrices et par le bain, donné par les grands singes, chargés de masser les corps après les avoir repêchés dans l'eau.

---

<sup>1750</sup> « Variations sur des thèmes communs », art. cit., p. 14.

<sup>1751</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *Questions Féministes*, 1 février 1978, n° 2, p. 31-39.

<sup>1752</sup> *Ibid.*, p. 32.

À la nuit tombée, viennent parfois les êtres, qui ont la capacité de se mouvoir sur terre et disposent de membres antérieurs : ils ont forme humaine. Contrairement aux corps gardés alignés à la manière d'un bétail, les êtres peuvent se déplacer par groupe de deux ou plus. Et surtout, ils contrôlent les corps, qui sont tout autant moqués et battus par eux, que soignés et nourris par leurs auxiliaires que sont les nourrices et les grands singes. Les êtres se réjouissent de la concurrence qu'ils imposent aux corps au cours de « la traite ». Le gagnant de la compétition est célébré par un collier de fleurs et, parfois, par une fessée d'une grande violence donnée par un être dont la main est préalablement revêtue d'un gant clouté. Cet épisode est appelé, par les êtres, « la frappe ». Les êtres organisent également des poursuites, qu'ils appellent des « performances ». La règle du jeu en est truquée puisque les corps n'ont aucun moyen d'échapper aux êtres, l'issue faite de violences, dont le viol est donné comme un exemple parmi d'autres.

Contrairement aux êtres, les corps sont sexués, ou plus exactement ils disposent d'un sexe à partir du moment où, dans le récit, ils sont en présence des êtres. Leur sexe n'est pas décrit, mais sa disproportion par rapport à l'ensemble du corps est soulignée. La description physique des corps a pourtant lieu bien auparavant dans le récit ; Monique Wittig y choisit la technique de la focalisation interne, la prosopographie étant motivée par le regard que les corps portent sur eux-mêmes : « la tête seule mobile dans cette station peut apercevoir les diverses parties en se penchant, la poitrine cylindrique, le ventre, les jambes jointes, scindées dont la forme qui va en s'amenuisant rappelle la queue des grands poissons bleus qu'on voit dans les bassins<sup>1753</sup> ». Au cours de ce portrait physique, l'existence d'un sexe, de surcroît démesuré, n'est donc pas pensée par les corps. De ce procédé narratologique, on déduira que le sexe n'existe pas en tant que tel : il est une marque apposée aux corps par les êtres et, de surcroît, uniquement visible par eux.

La référence au premier vers « ô balançoire ! ô lys ! clysopompes d'argent ! » d'un quatrain de Rimbaud, « Lys », emprunté à l'*Album zutique*, que les êtres « se mettent à chanter [...] en désignant les énormes sexes », les dote par association d'une forme (en partie) phallique. Mais pour bien comprendre cette référence, il faut préciser que le terme balançoire, que reproduit d'ailleurs Wittig, est dû à une erreur de transcription originelle du manuscrit de Rimbaud qui aurait en réalité écrit « balançoirs », le terme signifiant au pluriel « les testicules ». Les lys imagent le pénis, bourses et pénis étant apposés à « clysopompes », qui désigne un instrument servant à administrer des lavements, composé d'un tuyau appelé clysoir

---

<sup>1753</sup> *Ibid.*

et d'une petite pompe foulante. Il s'agit donc d'une métaphore érotique chez Rimbaud, qui compare, dans le contraste de tonalité que crée la forme de l'ode célébrant le scatologique, le sexe masculin à un instrument médical que l'on introduit dans l'anus. « Le lys » est de surcroît une parodie des textes du poète et prosateur parnassien Armand Silvestre (1837-1901) connu pour ses grivoiseries littéraires.

La chanson entonnée par les êtres a valeur de dérision du sexe, fut-il en partie phallus. Les corps faisant, par ailleurs, l'objet d'une traite de leur sexe, le récit convoque par cette seule mention, l'image du pis, c'est-à-dire d'une mamelle d'une femelle, superposant ainsi la forme phallique à la rotondité du sein, que vient confirmer l'expression « sa bulbe sexuelle<sup>1754</sup> » employée au cours du récit. Monique Wittig déprogramme par ce biais l'imaginaire des sexes attendus et sa bicatégorisation classique (phallus / vulve), pour établir le sexe des corps comme un sexe générique, dont l'association première au phallus est corrigée d'une part par l'érotisme scatologique et parodique de la référence rimbaldienne et d'autre part par la rondeur du terme le désignant par la suite. Un processus similaire est à l'œuvre lorsque les corps de forme phallique, puisqu'ils sont privés de bras et que leurs jambes sont jointes, sont comparés aux sirènes, symboles d'une monstruosité toute féminine, ou que Monique Wittig emploie, en supplément du pronom personnel « ils », le pronom indéfini « on » pour désigner les corps, pronom dont on sait depuis *L'Opoponax* qu'il permet « de faire tendre au général, à l'universel » un groupe et ainsi de le situer « en dehors de la division sociale des sexes<sup>1755</sup> ».

La fable suit ainsi sa visée didactique. Le jardin figure une société<sup>1756</sup> au sein de laquelle des individus sont assignés à deux places et deux situations bien distinctes. Les corps sont opprimés, Wittig prenant le soin de préciser que l'oppression n'est pas faite que de violence, mais également de souci et de soins pour maintenir la stabilité du système en place. Les êtres sont les oppresseurs : ils sont, d'une part, libres de leurs mouvements, de leurs activités, et de leur discours et, d'autre part, exercent une contrainte précisément sur ces trois aspects de la vie des corps. Aux opprimés, nous apprend Wittig, revient l'attribution d'un sexe, la démesure de cette partie de leur corps, faisant d'eux le Sexe. Par cette caractéristique, se précise alors la fable qui figure le fonctionnement de l'oppression, en particulier entre hommes et femmes, ces dernières étant considérées comme le Sexe, ainsi que l'avait déjà mis en lumière Simone de Beauvoir dans son essai fondateur.

---

<sup>1754</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 34.

<sup>1755</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 109 ; Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, *op. cit.*, 2010, p. 142-143.

<sup>1756</sup> On dit de ce jardin qu'il en existe d'autres, comme il existerait d'autres corps et d'autres êtres.

Comme le laissait présager l'exergue emprunté à « Culture ou domination » de Camille Larsen<sup>1757</sup> (« les créatures esclavagisées par le corps social et politique dans son ensemble témoignent jusque dans les formes de leur corps des effets de la brutalité de la violence de ce que nous appelons la culture »), Monique Wittig apporte deux éclairages complémentaires sur le phénomène de l'oppression. Les corps ne sont pas seulement opprimés, ils incarnent l'oppression, ils en sont le signe. L'apologue met en lumière le façonnage, non pas uniquement des représentations mais également des corps eux-mêmes : est ainsi envisagé, dans le récit, un « temps mythique où les corps ont eu des jambes pour marcher où ils se sont tenus droits, certains même racontent qu'ils ont eu des bras comme les êtres.<sup>1758</sup> » De plus, la culture, entendue comme l'ensemble des connaissances d'une société donnée, science et littérature mêlée, est un auxiliaire des êtres, au même titre que les nourrices et les grands singes.

Les corps ne disposant pas de bras, des hologrammes sont projetés dans un « espace de lecture » devant leurs yeux. La lecture ne leur est donc pas interdite, bien au contraire, puisque l'acquisition de la culture fait l'objet d'une contrainte, au même titre d'ailleurs que l'ingestion de la nourriture. À l'instar de cette dernière<sup>1759</sup>, la culture peut être empoisonnée de substances permettant de contrôler les esprits comme elle peut s'avérer nourricière d'une révolution à venir : « quelques-uns des corps affirment [ainsi] pouvoir utiliser les concepts eux-mêmes des êtres pour perturber leur système dans leur ensemble.<sup>1760</sup> » Lorsque les corps débattent de la raison qui poussent les êtres à prendre un tel risque en leur donnant accès aux livres, « [l]a réponse la plus admise est que la servitude des corps pour être plaisante aux êtres et non seulement profitable doit être devinée et même comprise rationnellement par les corps.<sup>1761</sup> » La réponse rappelle en ce sens la théorie hégélienne de la nécessaire reconnaissance du maître par l'esclave. Le plaisir de l'opresseur repose dans l'assimilation par l'opprimé des motifs mêmes de son oppression, qu'il doit considérer comme une norme incontestable reposant sur une vérité établie comme telle. La culture est le support même de cette assimilation.

---

<sup>1757</sup> Il n'existe à notre connaissance aucune trace de cet article ou de son autrice qui pourraient tous deux être apocryphes.

<sup>1758</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 35.

<sup>1759</sup> Le parallèle est, nous semble-t-il, construit par Monique Wittig elle-même. En effet, la nourriture, si elle est administrée par les nourrices, permet de donner force aux corps mais également de leur faire ingérer, sur l'ordre des curateurs des êtres, des substances qui permettent de délier les langues. La nourriture, mastiquée dans le creux de la joue et fermentée pendant de longs jours, est enfin l'arme mortelle finalement découverte par les corps pour tenter de mener à bien la révolution.

<sup>1760</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 37.

<sup>1761</sup> *Ibid.*

Parfois, dans le jardin, les corps se révoltent. Ces révoltes peuvent être des manifestations physiques d'abord individuelles puis collectives des corps, mais elles « peuvent prendre d'autres formes », celle du récit, nécessairement oral puisque les corps ne possèdent pas la faculté de maîtriser la projection des hologrammes dans l'espace de lecture : « L'un ou l'autre se met à raconter une histoire, par exemple il fut un temps où tu n'as pas toujours été esclave, souviens-toi. <sup>1762</sup> » Le recours au discours direct libre, qui introduit pour la première fois dans le texte la deuxième personne du singulier, produit un effet de saisissement qui met en valeur le message transmis superposant la lectrice (ou le lecteur) au corps opprimé. Ce temps où les corps n'étaient pas esclaves était celui à propos duquel il est dit que les corps avaient des bras et des jambes. Comme une mise en abyme du pouvoir de la fiction et de la tentative de résistance qu'elle représente, le récit oral et mythique du temps où les corps étaient libres laisse deviner la trace matérielle de l'oppression. Il est à l'image de la fable qui, dans un monde fantasmé, aide à comprendre l'inscription physique du rapport entre les sexes.

Le texte déploie ainsi, dans la fantasmagorie, la métaphore de l'état de siège qui initiait la revue : les femmes-corps sont assiégées dans le ghetto-jardin par les hommes-êtres. « Un jour mon prince viendra » décrit alors *la féminité-corporéité* c'est-à-dire l'oppression économique et idéologique, assortie d'une valorisation de la femme-corps par le système, sans remise en cause. Parmi les corps, il y a ceux qui se révoltent, parfois complotent, ou ceux qui, manquant d'espoir, se suicident, mais il y a également « les corps satisfaits ». Les corps satisfaits sont ceux qui n'évitent pas de gagner la traite, et qui même éprouvent une jouissance certaine au moment de la frappe. Les corps satisfaits aiment également jouer, et se divertir par la création, ils chantent « la qualité des nourritures, la diversité de leurs goûts, les beautés du jardin, les joies sensuelles de la traite, le plaisir à recevoir des colliers. <sup>1763</sup> » Les corps satisfaits sont une transposition de celles qui promeuvent l'écriture féminine, revendiquant *la féminitude* ou « mouvement de re-connaissance des femmes <sup>1764</sup> » dont témoigne la valorisation par les femmes-corps de caractéristiques dites féminines-corporelles, sans remise en cause du principe de la différence qui le fonde. Le féminisme ou mouvement de libération des femmes-corps se caractérise, comme nous l'avons vu, par la remise en cause de la différence comme construction sociale.

---

<sup>1762</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>1763</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>1764</sup> « Variations sur des thèmes communs », art. cit., p. 14.

Certains corps ne désespèrent pas et continuent de lutter, ce sont eux qui « ont pour signe de ralliement une phrase prise dans un conte des êtres dont ils ont détourné le sens<sup>1765</sup> ». Cette phrase n'est pas mentionnée, on comprend que c'est elle qui fait le titre même du texte de Monique Wittig, « un jour mon prince viendra ». La chanson « Someday My Prince Will Come » dans sa version originale a été écrite pour accompagner *Snow White and the Seven Dwarfs*, adaptation du conte *Schneewittchen* (1812) des frères Grimm par les studios Disney, et transposée en français en 1938. Son titre est l'emblème du sexage des jeunes filles que l'on destine à attendre qu'un homme vienne leur permettre de se réaliser, en tant que femme. Le signe de ralliement des corps en lutte apporte donc un élément supplémentaire de compréhension, c'est bien la croyance en une hétérosexualité comme seul modèle de société possible et vecteur d'oppression qui est transposée ici.

Rappelons que la fable est publiée en cette même année 1978 où une conférence est donnée en anglais par Monique Wittig à l'occasion de la Modern Language Convention de 1978 et dédiée en manière d'hommage aux lesbiennes américaines sous le titre « La pensée *straight* ». La référence au vers de Rimbaud trouve ainsi sa place dans un ensemble de signes qui, telle la brume violette qui recouvre le jardin à midi et constitue l'incipit de la fable, forment un réseau de sens, à déchiffrer et non donné : celui de l'hétérosexualité comme système oppressif. Si « [l]es homosexuels ont en commun avec les femmes le fait de n'être que "sexe"<sup>1766</sup> » écrit ainsi Wittig un an plus tard dans « Paradigm », les corps, qui sont le Sexe selon les êtres, ne figurent donc pas uniquement les femmes mais également les homosexuel-le-s.

On ne peut que noter à ce sujet l'absence du désir et de sa transcription dans la fable. Les rapports qui régissent la vie des êtres et des corps sont ceux qui les placent d'un côté ou de l'autre de la chaîne oppressive. À aucun moment, il n'est question du désir, ou de l'amour, d'un corps pour un être, ou inversement. À aucun moment non plus, il n'est question du désir, ou de l'amour, d'un corps pour un autre corps. On relèvera également, conformément à ses textes antérieurs et, par anticipation, à la théorie qu'elle formule un an plus tard dans « Paradigm » que la question de la reproduction et de l'appropriation de cette reproduction par les êtres / hommes n'est pas non plus abordée.

Dans une référence aux travaux de Hegel perceptibles dans l'ensemble du texte, la fable se clôt sur un appel à la lutte révolutionnaire, où les esclaves ne peuvent cesser de l'être qu'en risquant leur propre vie au détriment de celle des maîtres. Il s'agit du second emploi de

---

<sup>1765</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 37.

<sup>1766</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 86.

la deuxième personne du singulier, en manière d’apostrophe, superposant là encore la lectrice (ou le lecteur) au corps opprimé : « Et s’il faut mourir, tends à ce bonheur souverain, vile créature à qui rien sur cette terre n’appartient, sauf la mort. N’est-il pas écrit que c’est en la risquant que tu cesseras d’être esclave ?<sup>1767</sup> ». Wittig rejoint le comité de rédaction de *Questions féministes* quelques mois plus tard en novembre 1978, témoignant de l’adéquation de sa contribution à la ligne même de la revue, comme de sa position aux questions féministes qui se posent alors en France.

### **3. Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes : des lesbiennes politiques aux « hétéro collabos » (1980)**

Moins de deux ans après la naissance de la revue, le septième numéro, célébrant les dix ans du Mouvement de libération des femmes, est le théâtre d’une virulente controverse entre partisans du lesbianisme politique et défenseuses du féminisme, homosexuelles et hétérosexuelles. Les deux textes les plus représentatifs des positions qui, respectueusement dans un premier temps, se posent en s’opposant avant de s’affronter jusqu’à la rupture sont ceux de deux pionnières du Mouvement, littératrices et membres du comité de rédaction de la revue radicale *Questions féministes*. En février 1980, *Questions féministes*, pour les dix ans du Mouvement, fait en effet paraître « La pensée *straight*<sup>1768</sup> » de Monique Wittig, une « analyse de l’idéologie hétérosexuelle entreprise d’un point de vue lesbien », texte auquel répond dans le même numéro « Hétérosexualité et féminisme<sup>1769</sup> » d’Emmanuèle de Lesseps.

Monique Wittig, installée aux États-Unis depuis 1976, est membre du collectif de rédaction, comme nous l’avons vu, depuis novembre 1978 : elle joue également le rôle d’interface entre la recherche américaine et la recherche française. Emmanuèle de Lesseps est membre fondatrice du collectif de rédaction depuis 1977. C’est dans cet article fondateur que Monique Wittig établit que « les lesbiennes ne sont pas des femmes<sup>1770</sup> » car elles se refusent à consolider le régime oppressif de l’hétérosexualité ou pensée *straight*. C’est dans cette réponse, reprise à plus d’un titre, qu’Emmanuèle de Lesseps rappelle que « L’hétérosexualité

---

<sup>1767</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 39.

<sup>1768</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, février 1980, n° 7, p. 45-53. Les textes de Monique Wittig ayant fait l’objet de corrections lors de leur réédition en volume, nous citons systématiquement le texte et l’édition d’origine assortie de la référence du passage correspondant au sein du dernier volume paru en France (2007).

<sup>1769</sup> Emmanuèle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, février 1980, n° 7, p. 55-69.

<sup>1770</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 53 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 61.



est la forme spécifique *dans laquelle* s'inscrit l'oppression des femmes, mais non la forme spécifique *de* l'oppression des femmes<sup>1771</sup> ».

Et l'affaire ne s'arrête pas à cet échange. En mars et avril 1980, des lesbiennes radicales, s'appuyant sur le texte wittigien, appellent à la création d'un mouvement lesbien qui ne soit ni un mouvement homosexuel mixte ni un mouvement intégré au mouvement féministe : de cette initiative naîtra d'ailleurs, en écho au premier projet de Front lesbien, le Front des lesbiennes radicales en avril 1981. Un mois plus tard, en juin 1980, une « Rencontre lesbiennes » a lieu à Jussieu ; y sont diffusés plusieurs textes, dont le plus connu tranche explicitement que le lesbianisme est une position politique de résistance par opposition à l'hétérosexualité qui y est définie comme une position politique de collaboration. Sur les murs de Jussieu, s'affiche le slogan « Hétéros collabos ». L'analogie tissée avec la période vichyste choque d'autant plus à l'époque que le passé de la collaboration française est *un passé qui ne passe pas*<sup>1772</sup> pour reprendre l'expression de l'historien spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, Henry Rousso. Cette analogie, et ses présupposés théoriques et pratiques, divise le Mouvement au point que le comité de rédaction de la revue *Questions féministes* se scinde en quelques semaines en deux camps irréconciliables : derrière le texte de Monique Wittig se rangent Noëlle Bisseret, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Matthieu, et Monique Plaza, du côté du texte d'Emmanuèle de Lesseps, Christine Delphy et Simone de Beauvoir.

« La pensée *straight* » qui se voit publiée en France et en français dans la revue est le texte traduit d'une conférence donnée en anglais par Monique Wittig à l'occasion de la Modern Language Convention de 1978 et dédiée en manière d'hommage aux lesbiennes américaines. Monique Wittig a en effet rejoint les États-Unis depuis 1976, elle y enseigne et le texte s'adresse à l'origine à un public américain. La traduction de la communication de Wittig constitue ainsi à plus d'un titre et de façon dialectique une importation de problématiques étrangères : c'est le regard d'une féministe et lesbienne, qui a fourbi ses armes théoriques et pratiques en France puis émigré aux États-Unis, sur les apports du lesbianisme américain qui se voit sans plus de précaution repositionné sur la scène française. Wittig faisant le choix de la première personne du pluriel au regard de son projet épistémologique et épistémocritique, ce contexte d'énonciation et de réception joue sur la compréhension du texte lui-même puisque la communauté – américaine *puis* française – que projettent l'autrice et sa lectrice (ou son lecteur) à travers l'usage du pronom « nous » ne partage ni la même histoire,

---

<sup>1771</sup> Emmanuèle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », *op. cit.*, p. 66.

<sup>1772</sup> Éric CONAN et Henry ROUSSO, *Vichy, un passé qui ne passe pas*, Paris, Fayard, 1994.

ni les mêmes caractéristiques. Son statut inclusif ou exclusif reste d'ailleurs en suspens au regard de la variabilité de l'auditoire devenu lectorat.

Après avoir posé la découverte récente, dans l'histoire de la pensée, de l'aspect politique du langage, Monique Wittig établit comme fondement de sa communication que les langages ou discours, loin d'être distincts du réel, doivent être considérés comme le réel. Cette réintégration du discours au sein même de la réalité permet également de donner une visibilité à « l'oppression matérielle des individus par les discours<sup>1773</sup> » ; ces discours acquièrent en retour la faculté d'être porteurs de lutte et de libération. Une critique armée du structuralisme à la française, notamment de la psychanalyse lacanienne, se construit dans l'ensemble de l'article ; nous y reviendrons pour insister ici uniquement sur la position de Wittig au regard de l'hétérosexualité et du lesbianisme. C'est en effet un point de vue lesbien, mais universalisé qu'elle donne ici à lire, diffusant « cette science des opprimés [qui] ne peut pas [leur] être enlevée<sup>1774</sup> ». L'article emploie d'ailleurs le pronom personnel « nous » pour désigner la communauté homosexuelle dans son ensemble plus que la communauté des femmes comme Wittig l'avait toujours fait jusqu'à lors.

Malgré le renouvellement épistémologique porté par les mouvements féministe et homosexuel, constate-t-elle, certaines catégories de pensée, qu'elle regroupe sous l'expression de « pensée *straight* » en référence à la « pensée sauvage » de Claude Lévi-Strauss, semblent se maintenir : c'est le cas de la triade homme, femme, différence, ce « noyau de nature<sup>1775</sup> » qui est celui de l'hétérosexualité. Comme le précise la note de la rédaction, « *straight* », qui signifie en anglais « droit, juste, en ordre », connote la normalité : c'est pour cette raison que l'emploie « le mouvement homosexuel pour désigner péjorativement ce qui relève de l'hétérosexualité<sup>1776</sup> ». Perçue comme naturelle, l'hétérosexualité qui est l'attraction d'un individu de sexe féminin ou masculin pour le sexe dit « opposé » est alors définie comme « relation *obligatoire* entre “l'homme” et “la femme”<sup>1777</sup> ». Wittig attribue donc au rapport qui se tisse d'un sexe à l'autre la caractéristique de l'astreinte qu'elle qualifiait d'ailleurs dès 1973 dans le magazine *Politique-Hebdo* de « contrainte économique et politique<sup>1778</sup> ».

---

<sup>1773</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 48 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>1774</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 51 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>1775</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 49 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>1776</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 45. La note n'a pas été conservée dans l'édition en volume.

<sup>1777</sup> *Ibid.*, p. 49 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 57. Nous soulignons.

<sup>1778</sup> Monique WITTIG, « Je crois aux amazones », propos recueillis par Evelyne Le Garrec, *Politique-Hebdo*, n°104, 22 novembre 1973, p. 29.

L'hétérosexualité est également pour l'auteurice du *Corps lesbien* une « pensée de la différence des sexes comme dogme philosophique et politique<sup>1779</sup> » dans un déploiement universaliste qui vise à instaurer un « cela-va-de-soi hétérosexuel<sup>1780</sup> ». L'hétérosexualité pour être opérante implique en effet qu'il y ait deux « sexes », et que ces « sexes » par définition soient *différents*. Au fondement de la théorie wittigienne, se trouvent conjointement liées la prescription de l'hétérosexualité et la critique de l'idéologie de la différence, dont Psychanalyse et Politique et les Éditions Des femmes, mais également plusieurs écrivaines de la scène française (Cixous, Leclerc, Duras, Gauthier, Chawaf), constituent les fers de lance en France.

Conformément à sa foi en un pouvoir du langage, c'est donc aux catégories de langage qui sont autant de catégories politiques qu'il faut s'attaquer pour agir sur le réel et lutter contre l'oppression : « Si nous lesbiennes, homosexuels, nous continuons à nous dire, à nous concevoir des femmes, des hommes nous contribuons au maintien de l'hétérosexualité.<sup>1781</sup> » Pratiquant une autre sexualité, de laquelle serait d'ailleurs absente l'oppression, lesbiennes et « gays » doivent dans cette logique et en manière de lutte contre une société hétéronormative user d'un autre langage, se désigner sous une autre catégorie. Car les homosexuel-le-s en se signalant et se vivant comme tel-le-s évolueraient dans un autre système que les hétérosexuels : « il serait impropre de dire que les lesbiennes vivent, s'associent, font l'amour avec des femmes car "femme" n'a de sens que dans les systèmes de pensée et les systèmes économiques hétérosexuels. Les lesbiennes ne sont pas des femmes.<sup>1782</sup> »

La formule finale a force de loi et fait rapidement fortune. Pourtant rares ont été les commentaires dédiés à ce court post-scriptum qui clôt définitivement le texte wittigien : « N'est pas davantage une femme d'ailleurs toute femme qui n'est pas dans la dépendance personnelle d'un homme.<sup>1783</sup> » C'est donc bien du terme tout autant que de la catégorie opprimée que Wittig cherche à affranchir les femmes<sup>1784</sup>. Mais en instituant par substitution un autre terme et une autre catégorie – lesbienne – à la place de la précédente, elle contribue à faire émerger en France et au sein même du Mouvement un discours lesbien séparatiste

---

<sup>1779</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 49 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 58.

<sup>1780</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 52 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 60.

<sup>1781</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 51 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 59.

<sup>1782</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 53 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 61.

<sup>1783</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 53. Ce post-scriptum disparaît des éditions postérieures, car, selon Louise Turcotte, il aurait été demandé à Wittig par le collectif éditorial de la revue (« La révolution d'un point de vue », in Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, 2001, p. 18).

<sup>1784</sup> Voir notamment ce qu'elle développe dans « On ne naît pas femme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, mai 1980, vol. 8, p. 75-84. Ce texte a été écrit pour un colloque consacré au *Deuxième Sexe* (« Trente ans après le Deuxième Sexe ») en 1979 à New York.

condamnant de surcroît celles qui font le *choix* de rester dans la catégorie « femme » par leur désir des hommes.

« L'hétérosexualité est la forme spécifique *dans laquelle* s'inscrit l'oppression des femmes, mais non la forme spécifique *de* l'oppression des femmes<sup>1785</sup> » telle pourrait être la phrase qui, seule, résumerait la réponse que fait Emmanuèle de Lesseps à Monique Wittig sans pour autant jamais la citer dans son article « Hétérosexualité et féminisme ». En posant par son titre même l'articulation entre une sexualité et une position politique, le texte d'Emmanuèle de Lesseps cherche en effet à reposer à partir de son expérience de femme, de son « vécu apparemment contradictoire<sup>1786</sup> » de féministe hétérosexuelle le problème soulevé par Monique Wittig en tant que lesbienne. Si « Hétérosexualité et féminisme » constitue une réponse à la position séparatiste wittigienne, l'initiative de l'autrice est inédite au sein du Mouvement : elle est la première femme hétérosexuelle à interroger par écrit le choix de l'hétérosexualité par rapport à son engagement féministe.

Emmanuèle de Lesseps prend ainsi le soin, au-delà d'une prétendue évidence, de définir ce qu'elle entend par hétérosexualité : l'adjectif hétérosexuelle désigne alors sous sa plume « toute femme, même “bi-sexuelle”, qui reconnaît chez elle le désir de rapports avec des hommes, affectifs, sexuels, ou plus vagues – mais qui les reconnaît comme une part gratifiante de son vécu.<sup>1787</sup> » Caractérisé par l'élan spontané qui porte une femme à vouloir se lier à un homme, et vice et versa, l'hétérosexualité ne se limite donc pas aux rapports sexuels et englobe également les pratiques bisexuelles. À partir de cette mise au point, la contradiction entre hétérosexualité et féminisme tire son essence et sa force du fait que l'hétérosexualité, la pensée *straight* selon Wittig, serait le rapport de sexes qui véhicule l'oppression des femmes. Comment, en effet, voir dans un rapport d'oppression que l'on cherche à annihiler, c'est ici la position féministe, « une part gratifiante de son vécu » ? La seule solution envisagée pour contrer ce rapport d'oppression serait ainsi d'en sortir, c'est-à-dire de refuser les rapports hétérosexuels au profit du lesbianisme.

Le choix de l'hétérosexualité apparaît alors aux yeux des lesbiennes-choix-politiques du Mouvement, comme l'expression d'« un degré moindre de conscience féministe » et d'une « collabora[tion] avec l'opresseur ». Cette hiérarchie dans la prise de position politique établit nécessairement une « ligne juste » pour l'action féministe. Emmanuèle de Lesseps rappelle pourtant que l'homosexualité n'a pas toujours représenté un *choix* pour les femmes

---

<sup>1785</sup> Emmanuèle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », *op. cit.*, p. 66.

<sup>1786</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>1787</sup> *Ibid.*, p. 56.

qui aimaient d'autres femmes ; longtemps les « vraies lesbiennes » (traduction littérale du « realsbians » américain que l'on désigne plutôt sous l'expression de « lesbiennes historiques ») ont vécu leur homosexualité comme une évidence, réprimée par la société, et non comme un choix. Le choix de l'homosexualité comme position politique est apparu avec la libération qu'a portée le mouvement des femmes en France comme à l'étranger. Au sein même du Mouvement de libération des femmes en France, ces deux vécus se sont rencontrés et ont dû, avec d'ailleurs plus ou moins de heurs, coexister<sup>1788</sup>. Or, souligne l'autrice, puisqu'il est fait exclusivement référence au lesbianisme comme *choix* politique, il semble difficile de parler de l'exercice d'une volonté en toute liberté (de choix donc) lorsque la libération collective – des femmes, des sexualités, des désirs – y préside. Enfin, comme l'autrice le note pourtant également, prôner le lesbianisme comme choix politique revient également à recommander la répression des désirs hétérosexuels, le cas échéant.

Après avoir écarté l'option essentialiste qui existe dans la théorie américaine du séparatisme lesbien, Emmanuèle de Lesseps en vient à considérer suivant une option sociologique la description des féministes hétérosexuelles. À lire les théoriciennes américaines convoquées, il apparaît d'une part que l'hétérosexualité y est stigmatisée comme rapport nécessairement conservateur en termes de genre (masculin/féminin), voire comme rapport répondant à « l'idéologie masculine de la sexualité féminine » ce qui laisse matière à débat. Cette vision exclut en effet l'évolution sociétale en général et politique en particulier due aux Mouvements de libération des femmes qui agitent en partie le monde depuis la fin des années 1960, avec pour ondes de choc une libération des femmes, des sexualités et des désirs, homosexuels comme hétérosexuels.

Plus encore, réduire le désir hétérosexuel d'une femme à un désir de soumission revient à prolonger un système sexiste où les femmes ne sauraient avoir de désirs propres. D'autre part, l'hétérosexualité comme pratique individuelle ne saurait être assimilée à un désir de soumission<sup>1789</sup> au motif que l'un et l'autre membre du couple appartienne respectivement à la catégorie des oppresseurs et à celle des opprimées. C'est ici nier la complexité d'un rapport interpersonnel. Les êtres qui s'inscrivent au sein de ces catégories, comme ils s'inscrivent également dans d'autres classes ou catégories, ne sauraient de surcroît être subsumés sous elles. C'est même de ce hiatus entre rapports individuels et représentation sociale normative

---

<sup>1788</sup> Voir Vicky, « Harmonie ou si l'homosexualité m'était contée ! », *op. cit.*, et ce que nous écrivons à ce propos dans « Homosexualité et lesbianisme », p. 131.

<sup>1789</sup> Au regard de la norme de la passivité féminine, le désir hétérosexuel actif d'une femme est par exemple tout aussi réprimé que son désir homosexuel.

que « se situe la possibilité de la prise de conscience, de la révolte, c'est de ce décalage que naît le féminisme.<sup>1790</sup> »

La divergence incarnée textuellement par « La pensée *straight* » et « Hétérosexualité et féminisme » se mue alors en polémique et se déplace dans l'action politique. À la suite de, et en référence à, la publication de « La pensée *straight* », une rencontre est lancée à l'initiative du groupe des lesbiennes de Jussieu les 21 et 22 juin à Paris. Au cours de celle-ci, des affiches souhaitant matérialiser un « état de guerre des sexes » arborent par exemple les slogans suivants : « Une femme qui aime son oppresseur, c'est l'oppression. Une "féministe" qui aime son oppresseur, c'est la collaboration » ou « En tant de guerre des sexes, l'hétéroféminisme est une collaboration de classe ». Un texte est également distribué qui appuie le lesbianisme comme le seul choix politique qui ne soit pas de connivence avec une stratégie (l'hétérosexualité) déployée par un pouvoir aux mains de la classe des hommes.

Conformément à la définition des femmes comme une classe en lutte avec une autre classe, celle des hommes, l'hétérosexualité devient « une collaboration d'une horreur sans nom<sup>1791</sup> » car elle est une trahison de la classe des femmes, par des femmes qui désirent des hommes. En contexte de lutte, et même de guerre (des sexes), le lesbianisme opère donc le choix de la résistance. La féminité réduite à la séduction hétérosexuelle, à la rivalité entre femmes qui en découlerait, et à la maternité, perçue comme enfantement dans la douleur et maternage, y est disqualifiée. Le lesbianisme politique revendique donc le choix de la sororité qu'il oppose à la féminité comme définition de la femme en rapport avec l'homme – oppresseur. Le texte se clôt sur un appel à entrer en lesbianisme : « Toutes les femmes doivent devenir lesbiennes, c'est-à-dire : solidaires, résistantes... non collaboratrices<sup>1792</sup> ». Le lesbianisme est explicitement un choix politique, comme l'est par conséquence ou par prémisse l'hétérosexualité. Le lesbianisme est de surcroît défini comme l'avenir du féminisme, comme sa juste ligne politique.

Le vocabulaire de la collaboration ne fait pas ici sa première apparition, mais il était en France explicitement réservé jusque-là aux femmes extérieures au Mouvement que l'on estimait participer de la promotion du système masculiniste : ainsi Mariella Righini, journaliste au *Nouvel Observateur*, avait-elle été qualifiée de « collabo », « flic » et « espionne » lorsqu'elle avait voulu pénétrer dans la salle du Congrès féministe de Stockholm en 1971, au motif bien précis qu'elle « n'y venait pas en tant que femme mais en tant que

---

<sup>1790</sup> Emmanuèle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », *op. cit.*, p. 65.

<sup>1791</sup> Monique [PLAZA], « Le Lesbianisme... », texte diffusé lors de la « Rencontre lesbiennes », les 21 et 22 juin 1980, reproduit dans le dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>1792</sup> *Ibid.*, p. 68.

journaliste, se servant de sa qualité de femme pour mieux s'informer pour le compte d'un journal d'hommes<sup>1793</sup> ». Dans ses ouvrages, notamment dans *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, Patrick Rotman a pu rappeler que « La génération de 68 est profondément marquée par une mythologie de la Deuxième Guerre mondiale, du combat entre le Bien et le Mal [...]. L'inconscient de guerre, de la collaboration a pesé de façon déterminante sur les plus politisés de ces jeunes gens.<sup>1794</sup> »

Et c'est bien parce que les femmes sont considérées comme une classe, suivant la théorie marxiste, qu'il peut y avoir collaboration et trahison de classe justement. C'est ainsi que Simone de Beauvoir cherchant à expliquer sa situation d'écrivaine et d'intellectuelle d'exception recourait, en 1976, spécifiquement à cette comparaison : « si nous parlions en termes de classes économiques vous comprendriez tout de suite ce que je veux dire : j'étais devenue une collaboratrice de la classe privilégiée. C'est la même chose en termes de lutte des sexes<sup>1795</sup> » précise-t-elle à John Gerassi à l'occasion de l'anniversaire des 25 ans du *Deuxième Sexe*.

Mais l'analogie, qui réactive le contraire polaire forgé par Ti-Grace Atkinson<sup>1796</sup> au début des années 1970, ne se limite pas à la seule collaboration de classe en invitant au cœur de sa théorie, à la manière de l'autrice de *l'Odyssée d'une amazone*, l'imaginaire de la Seconde Guerre mondiale : aux hétérosexuelles la désignation de « collaboratrices », aux lesbiennes non séparatistes celle de « kapo<sup>1797</sup> ». L'analogie est donc à plus d'un titre empreinte de violence : elle s'érige en tribunal stalinien, tisse un lien avec la période de la collaboration française dont les mémoires sont encore vives, établit une adéquation parfaite

---

<sup>1793</sup> « D'abord sans les hommes », *Le Nouvel Observateur*, 1971, Fonds Anne Zelensky, boîte MLF, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>1794</sup> Patrick ROTMAN, *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, Paris, Seuil, 2008, p. 45-46.

<sup>1795</sup> Claude FRANCIS et Fernande GONTIER (dirs.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture*, Paris, Gallimard, 1979, p. 548.

<sup>1796</sup> Voir Ti-Grace ATKINSON, « "Lesbianisme" et féminisme : justice pour les femmes considérées comme "contre nature" », in *Odyssée d'une amazone, op. cit.*, p. 151-154. Être lesbienne au sens politique du mot, c'est selon Ti-Grace Atkinson se dévouer entièrement aux autres femmes à travers le Mouvement, sans considération de pratique sexuelle. Cependant la contrepartie dans ce couple sémantique n'est pas l'homosexualité, mais bien la collaboration. C'est explicitement, et spontanément, l'imaginaire du conflit franco-allemand, du point de vue français, et de la collaboration vichyste qui est convoquée par l'autrice en analogie : « Peut-on imaginer un Français au service de l'armée française de 9 heures du matin à 5 heures du soir, qui rentrerait ensuite chez lui en Allemagne pour y dîner et passer la nuit ? Ce serait une plaisanterie ou de la collaboration [...]. » (152) Les femmes (homosexuelles ou hétérosexuelles) qui souhaitent garantir un espace « privé » en dehors du Mouvement sont ainsi considérées comme des « collaboratrices ». Ce contraire polaire qui lie par l'opposition le lesbianisme à la collaboration est exactement celui qui resurgit au sein du Mouvement français en fin de décennie, à la différence près que sous la plume des séparatistes françaises le lesbianisme est un choix politique coïncidant avec une pratique sexuelle.

<sup>1797</sup> Le terme est également employé dans un tract ultérieurement distribué le 27 octobre 1980 lors de la rencontre féministe de Caen. Voir Marie-Jo DHAVERNAS, « Ah ! Je me ris de me voir si belle en ce miroir », *La Revue d'en face, op. cit.*, p. 93.

entre femmes non féministes et femmes hétérosexuelles au mépris de la conscience politique des dernières et scinde le mouvement des femmes en deux factions opposées par leur pratique sexuelle, sommant logiquement celles qui se définissent comme bisexuelles et celles qui refusent de se définir de choisir leur camp.

Il a suffi de trois réunions pour que le conflit mène à la scission en juin 1980 du collectif suite à l'impulsion dans la revue d'« une ligne » jugée « incompatible avec une perspective féministe radicale.<sup>1798</sup> » La collaboration et la résistance (c'est-à-dire le féminisme) ne pouvant qualifier une même action sans aporie logique, associer l'action des féministes hétérosexuelles à de la collaboration revenait en effet à prononcer leur exclusion du féminisme. Plus encore, celles – Christine Delphy, Claude Hennequin et Emmanuèle de Lesseps – qui poursuivent – contrairement aux engagements initialement pris<sup>1799</sup> – la revue sous sa forme renouvelée s'opposent à la césure établie par le lesbianisme radical au sein de la classe des femmes elles-mêmes, et définissent comme antiféministe tout appel à la désolidarisation entre femmes. Elles refusent enfin qu'une partie des militantes se proclament avant-garde et modèle à suivre pour les autres militantes que les lesbiennes radicales placent ainsi en position hiérarchiquement subalternes, à défaut de les exclure. Ce que les membres du nouveau collectif de rédaction considèrent comme une forme de stalinisme leur paraît de surcroît être un renversement d'un des fondements de la démarche féministe – « le personnel est politique » – en son envers totalitaire : « le politique est le personnel ».

Après cette rupture, Simone de Beauvoir accepte à nouveau de prendre la direction symbolique de publication des *Nouvelles Questions féministes* qui paraissent en 1981 sous l'impulsion de Christine Delphy et Emmanuèle de Lesseps, témoignant ainsi son soutien à celles qui refusent le séparatisme. L'éditorial de *Nouvelles Questions Féministes* clarifie la position des féministes radicales ayant choisi de refonder la revue en mars 1981, mais le Mouvement reste marqué au fer rouge par cette polémique qui se résout dans une impossible conciliation.

Mères contre guérillères et lesbiennes contre féministes, les polémiques de la fin de la décennie se retrouvent dans les autres périodiques, dont encore une fois, l'œuvre de Wittig semble précurseuse quand elle n'en est pas l'origine. Louise Turcotte présentant « La pensée

---

<sup>1798</sup> *Ibid.*, p. 3.

<sup>1799</sup> Nous reviendrons spécifiquement sur les implications historiques de cette résurgence éditoriale dans le dernier chapitre.



*straight* » pour sa première édition française en volume en 2001 écrivait qu'avec la parution de ce texte dans la revue *Questions féministes* « une page de l'histoire du mouvement féministe venait d'être tournée par celle-là même qui en avait été une des principales instigatrices en France<sup>1800</sup> ». On assiste alors à un changement déterminant de point de vue : l'« en tant que femme » qui structure toutes les interventions du Mouvement depuis l'origine se voit remis en question, tout comme la catégorie « femme ». Le féminisme est en peu de temps également perçu comme un « hétéroféminisme » par Wittig, qui voit dans le lesbianisme radical l'avenir du mouvement français. Cette évolution se produit dans un contexte d'affirmation du post-féminisme, alors que la fin de la décennie se distingue par une critique appuyée du même féminisme par Antoinette Fouque et Hélène Cixous.

Les signes d'un dépassement du Mouvement de libération des femmes sont également lisibles dans une presse qui cesse de paraître au début des années 1980. En 1980, *Questions féministes* s'achève sur la scission historique de son collectif éditorial pour renaître sous la forme de *Nouvelles Questions féministes* en 1981. Du côté des périodiques de la différence, *Sorcières* cesse de paraître en 1981, *Des femmes en mouvement* en 1982. Mais *Histoire d'elles*, qui disparaît en 1980, annonce également l'entrée en scène d'une nouvelle génération d'écrivaines. Ces jeunes femmes – Geneviève Brisac, Nancy Huston et Leïla Sebbar – se sont formées avec la fin du Mouvement de libération des femmes et s'appêtent à participer de la littérature des années 1980.

Normalienne, ancienne militante du groupe Révolution !, l'entrée de Geneviève Brisac au sein du Mouvement en fin de décennie signe l'investissement des jeunes femmes des groupes gauchistes et leur venue à l'écriture, à l'édition, ou aux initiatives lettrées (comme la librairie Carabosse par exemple). Elle publiera son premier roman, *Les Filles*, en 1987. Nancy Huston (1953-), étudiante de Roland Barthes, participe à des groupes de militants normaliens de gauche avant d'écrire ses premiers textes pour la revue *Sorcières* en 1975-1976 puis de collaborer à *Histoire d'elles*. Les « Variations Goldberg » sont publiées en 1981, à la mort de l'auteur du *Bruissement de la langue*, avec le sous-titre générique « Romance ». Leïla Sebbar (1941-) publie ses premiers textes fictionnels en revue dans *Sorcières* et *Les Temps modernes* avant de rejoindre également le collectif d'*Histoire d'elles*. Elle publie son premier récit, *Fatima ou les Algériennes au square*, en 1981. Autant que la disparition des périodiques du Mouvement, l'entrée en l'écriture de ces trois écrivaines est le signe du déclin d'une littérature en mouvement et de l'émergence d'une nouvelle période de l'histoire littéraire.

---

<sup>1800</sup> Louise TURCOTTE, « La révolution d'un point de vue », in Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 18.

## II. « Les femmes... mais n'êtes-vous pas lasses jusqu'à l'écœurement de ce mot ? »

« Women – are you not sick to death of the word ? I can assure you that I am.<sup>1801</sup> »

Le matérialisme à partir duquel se pense le féminisme de la deuxième vague ne saurait concevoir une affirmation culturelle de la classe des femmes que dans la logique de sa disparition. Celle-ci est dans le projet garantie par une lutte des sexes menant à la révolution. Idéologiquement, les écrivaines féministes ne peuvent donc que s'opposer à la défense et illustration de la femme ou du féminin par une écriture qui se veut féminine. Deux phénomènes littéraires supplémentaires se conjuguent en fin de décennie qui permettent de comprendre le rejet par certaines écrivaines, notamment par celles qui forment l'avant-garde féministe du Mouvement, de l'écriture sexuée : la dénonciation de plus en plus audible de la catégorie de la littérature féminine, dont l'écriture féminine est perçue comme un prolongement, et la fortune de cette dernière qui va jusqu'à faire école, la plupart des écrivaines revendiquant alors leur assignation de genre.

S'exprime ainsi de plus en plus fréquemment au fil de la décennie l'opposition à la catégorie critique de la « littérature féminine », dont on a vu précédemment qu'elle informe le positionnement littéraire mais également l'écriture des romancières nées dans l'intervalle qui sépare 1910 de 1920 (Simone de Beauvoir, Marguerite Duras, Christiane Rochefort, Françoise d'Eaubonne, Benoîte Groult notamment). C'est à partir de 1973, qui voit la parution de *La Création étouffée* que ces écrivaines commencent à dénoncer publiquement la catégorie critique des « ouvrages de dames », dite aussi de la « littérature féminine », qui les a contraintes à tenir une position littéraire de « résistance<sup>1802</sup> » (Christiane Rochefort) face à la dévaluation et la réception critique sexiste de leur œuvre. Après les travaux de Christine Planté sur le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1803</sup>, Delphine Naudier a montré dans sa thèse de doctorat, *La Cause littéraire des femmes : modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ*

---

<sup>1801</sup> Virginia WOOLF, *A Room of One's Own*, op. cit., p. 128. Virginia WOOLF, *Une chambre à soi*, op. cit., p. 166.

<sup>1802</sup> « La femme et l'écriture », *Liberté*, 1976, vol. 18, n° 4-5 (106-107), p. 115.

<sup>1803</sup> Voir notamment Christine PLANTE, *La Petite sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, op. cit.

*littéraire (1970-1998)*, que la littérature féminine constituait ainsi un « repoussoir<sup>1804</sup> » pour les écrivaines du premier demi-siècle.

Simone de Beauvoir ne dit pas autre chose lorsqu'elle signe, en 1976, l'introduction à *Regards féminin : condition féminine et création littéraire*, d'Anne Ophir, publié chez Denoël Gonthier. « Quand j'ai commencé à écrire » précise-t-elle, « [n]ous rejetons la notion de littérature féminine parce que nous voulions parler à égalité avec les hommes de l'univers tout entier. Nous le voulons toujours.<sup>1805</sup> » En tant que catégorie critique, la littérature féminine a constitué au XX<sup>e</sup> siècle une ségrégation par l'établissement d'une différence littéraire justifiée par le sexe social de l'auteur, s'accompagnant de l'attribution d'une valeur moindre, ou négligeable, aux textes réputés féminins. Exclue de l'histoire littéraire par son fondateur, Gustave Lanson, les femmes en sont dès lors, dans le meilleur des cas, les éternelles mineures<sup>1806</sup>. Mais comme le fait remarquer Simone de Beauvoir, cette catégorie critique, jugée naturelle, n'était pas seulement dépréciative, elle était également prescriptive : aux écrivaines étaient réservés certains sujets, tant il leur était interdit de « parler [...] de l'univers tout entier ».

À partir de 1975, l'écriture de femmes devenue « écriture féminine » sous la plume d'Hélène Cixous s'irrigue à la source de plusieurs textes, devenant ainsi, comme nous l'avons retracé, une veine littéraire. Si elle connaît autant de manifestations que d'autrices, l'écriture féminine semble rassembler, pour l'époque, la plupart des textes de femmes, créant ainsi un amalgame que les écrivaines féministes des générations précédentes (Simone de Beauvoir), comme les écrivaines féministes de la même génération (Monique Wittig) s'acharnent pourtant à combattre. Alors que, comme en témoigne le numéro de mars 1956 consacré à « La psychologie de la littérature féminine », collectif exemplaire d'un siècle de critique et de positionnements auctoriaux, les écrivaines ont eu au XX<sup>e</sup> siècle le « choix » d'envisager « le

---

<sup>1804</sup> Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes : modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)*, EHESS, Paris, 2000, p. 160-172.

<sup>1805</sup> Anne OPHIR, *Regards féminins : condition féminine et création littéraire... Simone de Beauvoir, Christiane Rochefort, Claire Etcherelli*, op. cit., p. 15-17.

<sup>1806</sup> Voir Martine REID, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010 ; Christine PLANTE, « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », *RHLF*, n° 3, juillet-septembre, 2003, p. 655-668 ; Luc FRAISSE, « Le prestige secret des écrivains mineurs dans l'histoire littéraire de Lanson », in Luc Fraisse (dir.), *Pour une esthétique de la littérature mineure*, Paris, Honoré Champion, 2000, p. 83-105. On pourra également consulter nos travaux : Audrey LASSERRE, « Les femmes du XX<sup>e</sup> siècle ont-elles une Histoire littéraire ? », in « Synthèses », codirigé avec Mathilde Barraband, *Cahier du CERACC* n°4, décembre 2009, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00744200> ; « La place de nos contemporaines dans les histoires de la littérature récentes ou l'écrivaine future », actes de la journée d'étude du 7 mars 2014, « Classicisation et vieillissement du contemporain : la littérature à l'épreuve de sa réception universitaire », sous la direction de Marie-Odile André, Mathilde Barraband, et Bruno Blanckeman, à paraître aux Presses de la Sorbonne nouvelle ; Audrey LASSERRE (dir.), « Les femmes ont-elles une Histoire littéraire ? », *LHT-Fabula*, n°7, janvier, <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00744160>.

cœur du *problème* » ou de « plaider *coupable*<sup>1807</sup> », pour la première fois, et pour une seule décennie, des écrivaines revendiquent cette appartenance, à la manière d'un emblème<sup>1808</sup>.

Mais l'affirmation du sexe social comme l'adéquation systématique entre femmes et féminin ne sont pas les seuls points qui posent problème aux détractrices de l'écriture féminine. Le souhait de voir le féminin s'inscrire textuellement, souhait qui procède d'une revalorisation d'une caractéristique jugée dépréciée par le passé, est l'objet des critiques les plus vives. Pour les écrivaines féministes en effet, qui sont toutes matérialistes, la revalorisation du féminin témoigne de la perpétuation du système (littéraire) en place. À nouveau, on prescrit aux femmes ce qui leur semble réservé, on leur déconseille, voire on leur interdit, « l'univers tout entier ». À la place, on les invite, voire on les exhorte, à trouver puis à promouvoir ce féminin en elles resté trop longtemps forclus.

L'alternative possible, qui scinde le mouvement des femmes en deux parties difficilement réconciliables, entre différentialisme et universalisme\*, trouve donc à se poser dans les mêmes termes en littérature. Faut-il refuser le féminin au motif qu'il serait le signe de l'oppression ou bien le chanter comme porteur d'un renouveau pour les femmes et pour l'ensemble des individus ? Faut-il refuser l'écriture féminine au motif qu'elle reconduit, à la manière d'un gant que l'on aurait retourné, la catégorie dépréciative de la littérature féminine, ou bien la revendiquer comme vectrice d'une possibilité pour les écrivaines d'inscrire un féminin (selon les cas, à définir ou même indéfinissable) qui leur a trop longtemps été refusé, et dans un même élan de valoriser ce féminin ?

Mais les écrivaines féministes liées au Mouvement des femmes ne sont pas les seules à attaquer avec plus ou moins de véhémence les tenants de l'écriture féminine. La fin de la décennie voit les charges répétées et éreintantes d'une plume acérée, celle d'Annie Le Brun, poète surréaliste et radicale. Si elle connaît et critique les textes de référence du Mouvement des femmes, qui sont en majeure partie des textes littéraires, c'est en effet parce que, défendant le féminisme de la première vague, elle souhaite leur opposer une autre idée de la révolution et de la littérature. Annie Le Brun refuse alors ce qu'elle considère comme une instrumentalisation des femmes, par des écrivaines qui ne cherchent qu'à être reconnues de l'institution littéraire. Le pamphlet permet ainsi de prendre la mesure du repère qu'est devenu le Mouvement des femmes pour l'espace littéraire, et du tremplin qu'il constitue pour les écrivaines qui souhaitent entrer en écriture notamment.

---

<sup>1807</sup> Titre des sous-sections des résultats de l'enquête menée par Nadine Lefebure sur la situation de la littérature féminine en 1956. Nous soulignons.

<sup>1808</sup> Voir Delphine NAUDIER, « L'écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », *Sociétés contemporaines*, 2002, n° 44, p. 57-73.

Pour Annie Le Brun de surcroît, l'écriture féminine est l'incarnation même, et la substantifique moelle, du Mouvement des femmes en France. Reprenant à son compte les critiques des écrivaines féministes sans les mentionner, Annie Le Brun porte donc des remarques déjà formulées, tout en procédant à un amalgame entre différentialistes et universalistes, entre l'avant-garde littéraire *féminine* et l'avant-garde littéraire *féministe*, « met[tant] dans le même sac Annie Leclerc et Monique Wittig [,] Hélène Cixous et Simone de Beauvoir<sup>1809</sup> », pour reprendre la formule des sexicides des *Temps modernes*. *Lâchez tout* permet ainsi de percevoir la polarisation différentialiste de la littérature de l'époque tout autant que la littérisation du Mouvement des femmes, dont les affrontements se situent en grande partie sur le terrain littéraire. Mais il dit aussi à quel point, pour le lectorat, même littérairement averti, de l'époque, l'écriture féminine est devenu un des visages, si ce n'est le visage, du féminisme français. Ce dernier aspect explique en retour le durcissement des critiques formulées par les écrivaines féministes du Mouvement, que sont Monique Wittig et Simone de Beauvoir, à l'encontre d'une écriture sexuée.

### A. *Beauvoir contre l'abscons*

« [E]xalte[r] la femme au nom de sa féminité » écrivait Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* « est le plus sûr moyen de la desservir<sup>1810</sup> ». Son opposition au différentialisme et à l'écriture féminine se construit donc dans la logique de la continuité d'une pensée qui a, de surcroît, assigné au féminin une polarité négative<sup>1811</sup>. À la fin des années 1960, l'essayiste prend encore le soin de préciser ce qui dans son parcours d'écrivaine lui a permis de « neutraliser le problème de la féminité<sup>1812</sup> » mais aussi de « neutralis[er] l'ennui d'être une femme<sup>1813</sup> ». En termes spécifiquement littéraires, on sait quelle réponse apporte la fin du *Deuxième Sexe* à la vision de Rimbaud : « c'est en s'assimilant à eux [les hommes] qu'elle [la femme] s'affranchira<sup>1814</sup> ». Ce principe, Simone de Beauvoir ne cesse de le défendre dès le début du Mouvement de libération des femmes en France et au fur et à mesure de l'affirmation du courant différentialiste et de l'écriture féminine en manière d'avant-garde littéraire. L'opposition s'accroît nécessairement en fin de décennie, au moment où l'écriture féminine connaît en France comme à l'étranger une véritable renommée.

<sup>1809</sup> « Harpies, harkies, et compagnie », in « Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, février 1978, n°379, p. 1297.

<sup>1810</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, I, op. cit.*, p. 193.

<sup>1811</sup> Voir *supra* « Le problème du féminin », p. 169.

<sup>1812</sup> Francis JEANSON, *Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre Suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir*, Paris, Seuil, 1966, p. 257.

<sup>1813</sup> *Ibid.*, p. 255.

<sup>1814</sup> Simone de BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe, II, op. cit.*, p. 641.

Dans *Tout compte fait*, volume de ses mémoires qui paraît en 1972 et dans lequel elle raconte sa participation au Mouvement de libération des femmes, conférant ainsi à ce dernier une qualité historique, elle insiste à nouveau sur ce qui constituait déjà la conclusion du *Deuxième Sexe* : « je ne crois pas qu'il y ait des qualités, des valeurs, des modes de vie spécifiquement féminins : ce serait admettre l'existence d'une nature féminine c'est-à-dire adhérer à un mythe inventé par les hommes pour enfermer les femmes dans leur condition d'opprimées.<sup>1815</sup> » L'analyse de Simone de Beauvoir, sans recourir à une terminologie marxiste, relève donc au début de la décennie d'une vision matérialiste du rapport entre les sexes. La spécificité féminine n'existe pas en tant que telle, elle est un mythe produit par la classe dominante (les hommes) dans le rapport d'oppression qui les oppose à la classe dominée (les femmes). De la même façon que les prolétaires n'ont pas pour objectif de s'affirmer comme prolétaires mais bien de résoudre la situation d'oppression par une révolution qui est censée mettre fin aux classes elles-mêmes, les femmes ne doivent pas avoir pour objectif « de s'affirmer comme femmes, mais de devenir des êtres humains à part entière<sup>1816</sup> ». Sa conception de l'écriture prolonge cette vision matérialiste du rapport entre les sexes.

Ainsi en 1970 dans un entretien donné à Nina Sutton, elle refuse l'idée d'une différence signifiante entre homme et femme du point de vue de l'écriture, en lui opposant celle de la complexité d'une situation individuelle : « Does a woman write differently from a man ? Only in so far as she is in a different situation in our present society. A style in writing only reflects the writer's situation and his relationship to his situation<sup>1817</sup> » ce que l'on trouve traduit en français dans *Les Écrits de Simone de Beauvoir* par « Une femme écrit-elle autrement qu'un homme ? – seulement dans la mesure où sa situation est différente dans notre société actuelle. Un style littéraire ne fait que refléter la situation de l'écrivain et son rapport à sa situation.<sup>1818</sup> » Dans la logique de la philosophie existentialiste, à laquelle Beauvoir n'aura de cesse d'adhérer, il se peut donc que le style d'une femme, parce qu'elle appartient à une classe opprimée, « reflète » cette oppression et éventuellement sa lutte ou son acceptation (consciente ou inconsciente) de l'oppression. Il y aura donc potentiellement autant de styles que de situations et de rapports à la situation possibles, sans oublier que la situation n'inclut pas exclusivement le sexe social mais aussi « notre passé, notre condition, nos projets, enfin

---

<sup>1815</sup> Simone de BEAUVOIR, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, p. 508.

<sup>1816</sup> *Ibid.*

<sup>1817</sup> Simone de BEAUVOIR, « Sartre and the Second Sex », *The Guardian*, 19/02/1970, p. 11.

<sup>1818</sup> Claude FRANCIS et Fernande GONTIER (dirs.), *Les Écrits de Simone de Beauvoir*, op. cit., p. 245.

tout l'ensemble de ce qui fait notre individualité<sup>1819</sup> » comme le précisait déjà Simone de Beauvoir en 1965. L'individuation stylistique s'oppose ainsi nécessairement à la défense et illustration d'une écriture de femme, ou d'une écriture féminine.

Cette dernière, qui se formule à la suite du « Rire de la Méduse » d'Hélène Cixous (1975), texte de réaction au *Deuxième Sexe*, réalise de surcroît la valorisation des caractéristiques dites féminines, et notamment maternelles, par le biais d'une (re)valorisation du corps. Simone de Beauvoir ne peut alors que refuser la réactivation d'une opposition binaire qu'elle estime forgée sur le mythe. Ainsi lors de l'entretien qu'elle donne à Margaret Simons et Jessica Benjamin pour *Feminist Studies* en 1979 à l'occasion des trente ans du *Deuxième Sexe*, elle s'oppose explicitement à l'écriture féminine au motif de cette entreprise de célébration d'attributs présentés comme féminins :

Ici [en France], il y a un certain nombre de femmes... qui exaltent les menstruations, la maternité, etc., et qui pensent que l'on peut y trouver le fondement d'une écriture différente. Pour ma part, je suis absolument contre tout ceci parce que cela signifie tomber une fois encore dans le piège masculin qui consiste à nous enfermer dans nos différences. Je ne pense pas que nous devions refuser d'admettre ces différences ; je ne pense pas non plus que nous devions les mépriser ou les ignorer [...]. Mais on ne doit pas faire de ce corps le centre de l'univers.<sup>1820</sup>

On voit ainsi que la revalorisation du féminin, à partir de ce qui est présenté comme des « spécificités » corporelles, pose deux problèmes majeurs à Simone de Beauvoir. D'une part, il n'y a pas, de son point de vue, revalorisation d'un objet de discrédit mais bien continuité d'une valorisation qui est propre au système masculiniste, et le conforte. D'autre part, c'est l'affirmation de la féminité, dans la logique de la revendication d'une différence irréductible, à laquelle Simone de Beauvoir s'oppose, selon un principe universaliste qui a toujours été le sien.

C'est alors sous le signe d'une grande tolérance et d'une tentative de conciliation entre les deux courants, qu'il faut relire le numéro des *Temps modernes* d'avril-mai 1974, « Les femmes s'entêtent », que Simone de Beauvoir introduit sous le titre de « Perturbation, ma sœur... ». Elle y insiste sur le principe de liberté qui a présidé à la constitution du numéro, notamment par la représentation des universalistes et différentialistes, qui s'opposent déjà à

---

<sup>1819</sup> *Que peut la littérature ?*, Paris, Union générale d'éditions, 1965, p. 76.

<sup>1820</sup> Notre traduction de « Here, there are a certain number... who exalt menstruation, maternity, etc., and who believe that one can find a basis there for a different sort of writing. As for myself, I am absolutely against all this since it means falling once more into the masculine trap of wishing to enclose ourselves in our differences. I do not believe that we should deny these differences: neither do I believe that we should despise or ignore them [...]. But one should not make this body the center of the universe. » (« Simone de Beauvoir: An Interview », with Margaret Simons et Jessica Benjamin, *Feminist Studies*, summer 1979, vol. 5, n° 2, p. 342).

cette date autant sur la question de la culture que sur celle de la langue. Présentant les deux courants d'idées, elle commence par la position universaliste qui est également la sienne : « Parmi les femmes qui choisissent de s'exprimer, certaines estiment que le langage et la logique en usage dans notre monde sont des instruments universellement valables, bien qu'ils aient été forgés par des hommes : le problème, c'est de voler l'outil.<sup>1821</sup> » Elle concède ensuite que la position adverse, celle de la féminité, peut également innover en littérature et « nous enrichi[r] d'un apport vraiment neuf.<sup>1822</sup> » Pourtant, comme le montre l'entretien donné à la revue américaine *Signs* en 1979, le débat ne s'arrête pas après ce moment de tolérance, dès lors que la féminité cède véritablement la place au différentialisme. En 1979, il n'est plus question de nouveauté mais bien de délire dans la tentative de création d'un langage radicalement différent : « créer un langage de toutes pièces qui serait un langage de femmes, je trouve cela plutôt dément<sup>1823</sup> » résume Beauvoir, répondant à Alice Jardine. « Voler l'outil » est dorénavant la seule option possible qu'elle reconnaît et défend<sup>1824</sup>.

Que le langage soit au centre de sa présentation du numéro des *Temps modernes* n'est en rien accidentel. Le langage tient en effet une place primordiale dans la conception littéraire de Simone de Beauvoir. Dans la logique universaliste qui est la sienne, le langage, et la littérature dont le langage est tout autant le matériau que le moyen, permet aux êtres de mettre en commun leur vision singulière du monde, c'est-à-dire de communiquer. L'écriture féminine lui pose un souci majeur de ce point de vue : celui de la communication. « Mon opposition [à l'écriture féminine] porte plus sur le fait de choisir un langage complètement différent du langage courant car il coupe, selon moi, la communication<sup>1825</sup> », explique-t-elle en 1976 à Susan Brison. Or comme elle l'affirmait au cours du débat *Que peut la littérature ?* dix ans plus tôt, le langage a pour fonction de « nous réintègre[r] à la communauté humaine<sup>1826</sup> », et non de la scinder en deux factions séparatistes.

Et le langage n'est pas uniquement concerné en tant que matière du littéraire, la littérature est également conçue par Simone de Beauvoir comme une activité de

<sup>1821</sup> Simone de BEAUVOIR, « Perturbation, ma sœur... », « Les Femmes s'entêtent », *op. cit.*, p. 1720.

<sup>1822</sup> *Ibid.*

<sup>1823</sup> Notre traduction de « to create a language all of a piece which would be a women's language, that I find quite insane » (Alice JARDINE et Simone de BEAUVOIR, « Interview with Simone de Beauvoir », *Signs*, hiver 1979, vol. 5, n° 2, p. 229).

<sup>1824</sup> En 1981 encore, elle défend cette position en termes matérialistes pour *La Revue d'en face* : « faire de toutes pièces un langage sous prétexte qu'on veut qu'il soit différent de celui des oppresseurs, ce me semble une entreprise qui n'est pas valable. Il faut se servir du langage des oppresseurs pour combattre les oppresseurs », (« Sur quelques problèmes du féminisme, entretien avec Simone de Beauvoir », *La Revue d'en face*, trimestre 1981, n° 9-10, p. 11).

<sup>1825</sup> Simone de BEAUVOIR, « Un entretien avec Susan Brison », *Les Temps modernes*, juillet 2002, n° 619, p. 13.

<sup>1826</sup> *Que peut la littérature ?*, *op. cit.*, p. 92.



communication, de « dévoilement<sup>1827</sup> » du monde. En 1965, la littérature est même, de son point de vue, le mode de communication qui est en mesure de supplanter tous les autres. Le langage promu par l'écriture féminine est donc loin de souscrire à cette exigence et à ce projet. Dans l'entretien qu'elle donne en 1976 à Susan Brison, la même année où Bertrand Poirot-Delpech écrit dans *Le Monde* qu'Hélène Cixous est « illisible<sup>1828</sup> », Beauvoir explique ainsi que « de nombreux livres de Cixous, par exemple, sont presque impossibles à lire parce qu'ils ne communiquent pas avec autrui.<sup>1829</sup> » Or c'est ici, en supplément de l'opposition idéologique au différentialisme, un argument littéraire majeur que Simone de Beauvoir n'a de cesse de réactiver au fil des entretiens qu'on sollicite d'elle en fin de décennie, et qui implique qu'elle ne reconnaît pas à l'écriture féminine une valeur littéraire.

L'entretien « Il ne suffit pas d'être femme » que Beauvoir donne en 1982 doit ainsi son titre à la manière dont Beauvoir refuse de lier la valeur littéraire d'un texte à l'affirmation textuelle du sexe social de son autrice. Il ne suffit pas d'être femme pour écrire un texte de valeur s'insurge-t-elle : « Je pense qu'il faut s'avoir dire non. Même aux femmes. Non, ça ne va pas ! Écrivez autre chose, essayez de vous améliorer ! Soyez plus exigeante envers vous-mêmes ! Il ne suffit pas d'être femme.<sup>1830</sup> » Beauvoir s'oppose donc explicitement à l'absence d'évaluation critique qui forge par exemple le discours officiel des Éditions Des femmes, dont on a vu qu'elles soutiennent la position différentialiste comme elles promeuvent l'écriture féminine. Mais Simone de Beauvoir refuse également la révolution culturelle initiée par le Mouvement, qui voudrait que toute femme puisse se mettre à écrire en dehors de la question de la valeur, réputée être une question du système masculiniste ou phallogénérique que les femmes du Mouvement cherche à renverser.

En ce sens, par le maintien du critère de la valeur, Beauvoir apparaît également d'une autre génération. Cette opposition générationnelle, Simone de Beauvoir, symbole politique mais aussi littéraire du Mouvement et autrice malgré tout vieillissante dans l'espace littéraire, elle-même la convoque, mais dans une visée bien différente, lorsqu'elle affirme à Alice Jardine pour le public américain de la revue *Signs* en 1979, à propos d'Hélène Cixous et de son œuvre : « je suis d'une génération plus ancienne ; je ne peux pas la lire, la comprendre.<sup>1831</sup> » Beauvoir fait ainsi de l'argument générationnel une force pour battre en

---

<sup>1827</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>1828</sup> Bertrand POIROT-DELPECH, « De Guy des Cars à Hélène Cixous : illisibles », *Le Monde*, 06/08/1976.

<sup>1829</sup> Simone de BEAUVOIR, « Un entretien avec Susan Brison », *op. cit.*, p. 12.

<sup>1830</sup> « Il ne suffit pas d'être femme », Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, traduit par Léa MARCOU et Daniel MIRSKY, Paris, Mercure de France, 2008, p. 120.

<sup>1831</sup> Notre traduction de « I'm of an older generation; I can't read her, understand her. » (Alice JARDINE et Simone de BEAUVOIR, « Interview with Simone de Beauvoir », *op. cit.*, p. 229).

brèche les tentatives avant-gardistes de celle qui apparaît, bel et bien, en France comme à l'étranger, la nouvelle venue.

À cette opposition générationnelle et littéraire, se superpose alors celle de l'objectif militant, traduisant ainsi le conflit ouvert entre la tendance différentialiste et féministe matérialiste qui mine alors le Mouvement des femmes en France. C'est en effet la première fois, en 1979, que Beauvoir utilise, en matière littéraire, l'argument de l'(in)efficacité d'une communication visant « la femme moyenne » : « ce n'est pas une bonne chose d'écrire dans un langage totalement ésotérique quand vous voulez parler de choses qui intéressent une multitude de femmes. Vous ne pouvez pas vous adresser aux femmes en parlant un langage qu'aucune femme moyenne ne va comprendre<sup>1832</sup> », explique-t-elle à Alice Jardine. Est ésotérique ce qui est réservé aux seul-e-s initié-e-s. En 1976 déjà, Beauvoir écrivait dans le texte qui paraissait en manière d'introduction à *Regards féminin : condition féminine et création littéraire*, d'Anne Ophir : « L'écriture au féminin n'atteint qu'un petit nombre d'initiales. Elle me paraît élitiste, destinée à satisfaire le narcissisme de l'auteur et non à établir une communication avec autrui.<sup>1833</sup> » En trois ans, de 1976 à 1979, si le reproche est resté sur le fond identique, le propos de Beauvoir s'est donc infléchi de la communication, en général, à la diffusion d'idées de femme(s) à femmes en particulier.

Car c'est bien au nom du féminisme que Simone de Beauvoir, en fin de décennie, s'oppose à l'écriture féminine. En 1981, dans « Sur quelques problèmes du féminisme, entretien avec Simone de Beauvoir », prenant acte de la reconnaissance de l'écriture féminine comme l'un des deux visages possibles du « féminisme français » – pour lui dénier de fait cette compétence –, elle résume ainsi sa position :

L'écriture, par exemple, qu'on appelle féminine, j'y vois un élitisme. Des livres écrits dans un langage qui n'est pas celui de tout le monde, un langage particulier et singulier, c'est hermétique et ça ne peut être compris que par un petit nombre de femmes extrêmement lettrées, cela fait chapelle ; ce n'est pas ainsi qu'on peut toucher la femme ordinaire, moyenne. On la persuadera beaucoup mieux que le féminisme est valable et qu'il la concerne en employant le langage de tout le monde.<sup>1834</sup>

Comme elle opposait déjà à la fin des années 1960 féminisme et féminin, Beauvoir refuse l'écriture féminine mais maintenant au profit de ce qu'elle considère non comme une écriture

---

<sup>1832</sup> Notre traduction de « it's wrong to write in a totally esoteric language when you want to talk about things which interest a multitude of women. You can't address yourself to women by speaking a language which no average woman will understand. » (*ibid.*, p. 229).

<sup>1833</sup> Anne OPHIR, *Regards féminins*, *op. cit.*, p. 17.

<sup>1834</sup> Simone de BEAUVOIR, « Sur quelques problèmes du féminisme », *op. cit.*, p. 10-11.

féministe mais comme des livres féministes, ou *féministement* écrits<sup>1835</sup>. L'écriture féminine constitue alors une démarche « antiféministe<sup>1836</sup> » pour Simone de Beauvoir, rejoignant ainsi l'analyse que Christine Delphy<sup>1837</sup> formulait dès la sortie de *Parole de femme* et publiait à l'époque dans *Les Temps modernes*, sous l'égide de l'autrice du *Deuxième Sexe*. Cette position est également celle de Monique Wittig.

### **B. Wittig contre la naturalisation de l'écriture**

« Le Point de vue, universel ou particulier », publié en France en 1982 comme avant-note à *La Passion* de Djuna Barnes, est certainement le texte de Wittig qui exprime le plus explicitement sa position concernant l'écriture féminine ; c'est aussi le plus connu de tous. Il appartient cependant déjà, comme nous le verrons, à une autre période de l'histoire littéraire. Les deux textes de fiction (*Les Guérillères* et *Le Corps lesbien*) que Monique Wittig publie durant la première moitié des années 1970 avant son départ aux États-Unis, s'ils ne théorisent pas son opposition à l'écriture féminine en tant que concept et courant littéraire en France, laissent cependant apparaître clairement que ce projet d'inscription textuelle du féminin n'est pas le sien. À partir du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, écrit à quatre mains avec Sande Zeig en 1975 alors que s'affirme en France, telle une avant-garde littéraire, l'écriture féminine, son refus s'inscrit et se tranche par l'établissement d'un mythe originel qui oppose les mères, devenues « femmes », aux amantes, dans un séparatisme irréconciliable. Du côté des mères sont celles qui célèbrent la fécondité et la grandeur du féminin comme capacité d'engendrement, du côté des amantes sont les féministes, femmes résistantes à travers les âges. Le différend de la différence se donne ainsi à lire pour la première fois.

Il faut cependant attendre 1978, et sa première contribution à la revue *Questions féministes*, « Un jour mon prince viendra<sup>1838</sup> », pour que le différend de la différence s'illustre au sein même du texte. Cette fable<sup>1839</sup> qui figure le fonctionnement de l'oppression à travers le récit fantasmagorique d'une société composée de corps, soumis à la contrainte des bons soins, comme des brimades et des violences, des êtres. Ces derniers disposent d'auxiliaires, les nourrices, les grands singes et les curateurs, pour mener leur tâche à bien. Le récit à visée apologétique insiste de surcroît sur la matérialité de l'oppression : les corps ne subissent pas

---

<sup>1835</sup> Voir par exemple sa réponse à Susan Brison, dans Simone de BEAUVOIR, « Un entretien avec Susan Brison », *op. cit.*, p. 13.

<sup>1836</sup> Voir par exemple « « I consider it almost antifeminist to say that » dans Alice JARDINE et Simone de BEAUVOIR, « Interview with Simone de Beauvoir », *op. cit.*, p. 230.

<sup>1837</sup> Christine DELPHY, « Proto-féminisme et anti-féminisme », art. cit.

<sup>1838</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*

<sup>1839</sup> Voir pour une analyse plus détaillée, le chapitre précédent consacré aux revues, « Monique Wittig, « Un jour mon prince viendra » (1978) », p. 467 *sqq.*

seulement le rapport oppressif, ils en sont la résultante. La culture est en ce sens un des supports de l'oppression. Administrée, comme la nourriture, de force, elle est un auxiliaire supplémentaire des êtres, qui la produisent d'ailleurs, mais elle représente aussi une possibilité de révolte, voire de révolution.

Dans ce jardin de géhenne aux allures édéniques, nous avons vu que Monique Wittig décrit plusieurs réactions possibles des corps, qui constituent autant de sous-groupes de cette population. Il existe des corps révoltés, qui parfois complotent, des corps désespérés, qui se suicident, et des corps satisfaits. Si les corps révoltés sont à l'image des féministes, c'est-à-dire matérialistes, remettant en cause la « différence biologique fondamentale<sup>1840</sup> » arguée par les êtres, les corps satisfaits sont ceux qui, loin de questionner ou même de dénoncer le système, y participent et contribuent à le valoriser. Les corps satisfaits sont ainsi, sous la plume de Wittig, une transposition des femmes qui défendent la féminité, c'est-à-dire l'expérience des femmes et les caractéristiques dites féminines. La célébration passant par la création culturelle, en particulier littéraire, les corps satisfaits désignent plus précisément encore les promotrices de l'écriture féminine, qui sont dans cette fable dépeintes comme des collaboratrices, quoique le terme ne soit jamais employé, du système en place.

Les corps satisfaits sont ainsi ceux qui parmi les corps n'évitent pas de gagner la traite des sexes, au risque des souffrances de la frappe et qui même éprouvent une jouissance<sup>1841</sup> certaine au moment de la violence que l'on exerce à leur encontre. Les corps satisfaits sont également autorisés, par les êtres, à se réunir au cours de « parties créatives » qui consistent à « improviser[r] dans des dialogues, des monologues, des discours de pompe mais aussi des poèmes de toutes sortes<sup>1842</sup> » où ils chantent le bon fonctionnement du jardin, tel qu'il est, l'expérience de la frappe et des performances servant à nourrir leurs compositions tragiques. Leurs textes prennent donc acte du « réel » pour l'utiliser comme une source de création littéraire, mais jamais ils ne contestent l'ordre établi ni ne cherchent à le modifier. C'est la raison pour laquelle leurs textes sont projetés dans l'espace de lecture, au même titre donc que ceux écrits par les êtres.

À l'instar de l'importance de la psychanalyse au sein du courant de la féminité, et en particulier de celui de l'écriture féminine, les corps satisfaits sont décrits comme ceux sur qui

---

<sup>1840</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 35.

<sup>1841</sup> Monique Wittig emploie dans la fable l'expression « jouir de la frappe », qui nous semble une référence supplémentaire au différentialisme et à l'écriture féminine en particulier, la jouissance constituant un terme récurrent et un concept essentiel de ces écrits.

<sup>1842</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 36.

l'action des curateurs<sup>1843</sup> des êtres a le plus efficacement fonctionné. En effet, lorsque les corps, dans une période de révolte, se mettent à comploter contre les êtres et à se lancer de toute leur force physique contre eux, les êtres envoient en représailles les curateurs, dont la « tâche consiste à faire parler les corps », à « délier les langues » au moyen de « liquides appropriés », eux dont le silence « a pour but de renvoyer le parleur à son propre discours<sup>1844</sup> » et dont le souci unique est de mener à bien la cure. Masqués, les curateurs, ces psychanalystes transposés pour la fable, sont suspectés d'être eux-mêmes des êtres. Or « les corps satisfaits ont été décervelés à tout jamais par les curateurs des êtres<sup>1845</sup> », nous apprend la fable. C'est la raison pour laquelle les corps satisfaits ne sauraient rejoindre les corps révoltés.

Monique Wittig réinstaure ainsi la distinction établie par le premier éditorial de *Questions féministes* entre féminitude et féminisme. Mais la féminitude n'est pas seulement, sous sa plume, un stade antérieur au féminisme, elle est déjà ici une action de collaboration au système oppressif, radicalement opposée à l'action féministe. Néanmoins, la possibilité que les corps satisfaits aient été « décervelé[s] » par les curateurs des êtres, contribue à ne pas présenter la féminitude comme un choix politique assumé mais comme la résultante du système oppressif. Les promotrices de l'écriture féminine collaborent donc, malgré elles et sans en avoir conscience, à l'oppression.

C'est à la suite de ce texte, que sont publiés les premiers textes théoriques de Monique Wittig, en premier lieu « Paradigm<sup>1846</sup> », dans *Homosexualities and French Literature : cultural contexts, critical texts*, sous la direction d'Elaine Marks et de George Stambolian. Ce texte, écrit en français par Monique Wittig et traduit par George Stambolian en anglais, ne paraîtra en France et en français que lors de la première publication du volume de *La Pensée*

---

<sup>1843</sup> Le passage théorique formalisant cette vision de la psychanalyse se trouve dans « La pensée *straight* » écrit la même année : « Celles (et ceux) qui ne sont pas tombées au pouvoir de l'institution psychanalytique peuvent éprouver un immense sentiment de tristesse devant le degré d'oppression (de manipulation) que les discours des psychanalysé(e)s manifestent. Car dans l'expérience analytique il y a un opprimé c'est le psychanalysé dont on exploite le besoin de communiquer et qui tout comme les sorcières jadis ne pouvaient sous la torture que répéter le langage que les inquisiteurs voulaient entendre n'a d'autre choix s'il ne veut pas rompre le contrat implicite qui lui permet de communiquer et dont il a besoin que d'essayer de dire ce qu'on veut qu'il dise. [...] Or ce n'est pas qu'on est malade ou à soigner, c'est qu'on a un ennemi » (Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 47 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 55).

<sup>1844</sup> Monique WITTIG, « Un jour mon prince viendra », *op. cit.*, p. 36.

<sup>1845</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>1846</sup> Monique WITTIG, « Paradigm », in *Homosexuality in French literature*, Elaine Marks and George Stambolian (éds.), Ithaca, Cornell University Press, 1979, p. 114-121. Les textes de Monique Wittig ayant fait l'objet de corrections lors de leur réédition en volume, nous citons, comme précédemment, systématiquement le texte et l'édition d'origine assortie de la référence du passage correspondant au sein du dernier volume paru en France (2007).

*straight* en 2001<sup>1847</sup>. Peu diffusé en France dans les années 1970, il permet néanmoins de mesurer l'évolution de la pensée de Monique Wittig, notamment de sa conception de la catégorie femme, du féminin, et de son opposition à l'écriture féminine.

On retrouve dans cet article plusieurs points qui avaient été avancés par la fable : l'affirmation du rapport des sexes comme rapport oppressif, la définition de toute différence dite fondamentale non pas comme naturelle mais comme politique et la dénonciation de l'hétérosexualité ici clairement explicitée pour la première fois comme « construction culturelle qui justifie le système entier de la domination sociale<sup>1848</sup> ». Mais surtout, on lit dans « Paradigm » ce que la trahison mythique des mères devenues femmes dans le *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* laissait entendre : le refus maintenant inaliénable de la catégorie femme. « “[F]emme” comme “esclave” est un mot, un concept irrécupérable. La réalité “femme” doit disparaître, de même que la réalité “esclave” après l'abolition de l'esclavage, de même que la réalité “prolétaire” après l'abolition des classes et du travail forcé<sup>1849</sup> », écrit-elle. Le terme « irrécupérable » bénéficie d'une dénotation double, puisqu'il désigne ce qui ne peut faire l'objet d'une restauration (qui ne peut être racheté<sup>1850</sup>, écrit ailleurs Wittig) tout comme, depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, il qualifie « une personne qui ne peut être incorporée dans un groupe<sup>1851</sup> » social ou politique.

Que la réalité « femme » soit amenée à disparaître après l'abolition des sexes découle tout à fait explicitement de la conception du rapport entre hommes et femmes comme un rapport oppressif de classe. Que le concept « femme » soit « irrécupérable » est également une référence et une réponse à la théorie de la féminité et de l'écriture féminine. Comme nous l'avons montré dans le chapitre consacré aux manifestes iconoclastes d'une parole inouïe, *Le Corps lesbien* comme *Parole de femme*, *Les Parleuses*, ou « Le rire de la méduse », ont un point de départ commun, celui de la dénonciation de la femme comme catégorie résultant jusque-là de la domination des hommes, et/ou du système phallogocentrique. Mais leurs points d'arrivée révolutionnaire, comme les modalités de l'action radicale, sont très différents. Si Annie Leclerc, Xavière Gauthier, Marguerite Duras, et Hélène Cixous refusent la femme telle qu'elle a été définie jusque-là, elles refondent, chacune à leur manière, une femme nouvelle. Monique Wittig, au contraire, et de façon cohérente au regard de la théorie

---

<sup>1847</sup> Il a en effet été traduit par Marie-Hélène Bourcier à partir du texte anglais publié en 1979, le texte originel français ayant été perdu (voir Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 8-9).

<sup>1848</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 82.

<sup>1849</sup> *Ibid.*

<sup>1850</sup> *Ibid.*, p. 59.

<sup>1851</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, nouv. éd. augm., Paris, Le Robert, 2012, p. 2978.

matérialiste qu'elle défend, refuse de réinstaurer une catégorie qui, selon elle, n'a de sens que dans le rapport oppressif.

Dans *Littérature et Révolution*, Trotski rappelle par ailleurs que le prolétariat ne prend le pouvoir que pour en finir avec une culture de classe afin de préparer la survenue d'une culture *humaine*. C'est dans cette logique de dépassement de la lutte des classes de sexe par la révolution, et de l'établissement d'une culture humaine, que Monique Wittig met à l'horizon de son action et de sa pensée une résolution terminologique et générique du conflit : « L'humanité doit [ainsi] se trouver un autre nom pour elle-même et une autre grammaire qui en finirait avec les genres, l'indice linguistique d'oppositions politiques.<sup>1852</sup> » L'autrice croit en effet que le langage ne transcrit pas le réel, mais qu'il le façonne : elle défend tout autant le pouvoir du langage que sa capacité d'action, sa « plasticité<sup>1853</sup> » sur le réel. Monique Wittig occupe ainsi une position inédite dans l'histoire du féminisme de la deuxième vague : pour la première fois, une autrice, pour des motifs encore féministes (le féminisme incluant encore en 1979, sous sa plume, le lesbianisme) défend la neutralisation de la langue.

Le projet de réinvention complète du système linguistique, du moins français puisque celui-ci repose sur la bicatégorisation de genre masculin/féminin, s'annonce comme un projet d'envergure. « The Mark of Gender », « La marque du genre », texte que Monique Wittig publie en anglais 1985, et reprend en français dans la section « Les catégories philosophiques. Un exemple. Le genre. » du « Chantier littéraire : témoignage sur l'expérience langagière d'un écrivain », mémoire qu'elle soutient en 1986 à l'EHESS sous la direction de Gérard Genette, en limite cependant l'ambition. C'est en effet le seul féminin, défini comme unique genre grammatical marqué<sup>1854</sup>, qu'il s'agit d'éradiquer du système linguistique. La neutralisation souhaitée dans « Paradigm » a donc pris en moins de cinq ans la forme d'une masculinisation, dont elle écrit pourtant qu'elle est un « sujet d'horreur<sup>1855</sup> » au même titre que la féminisation. Dans un monde où les catégories de sexe n'ont pas été abolies, Wittig conserve le masculin comme équivalent du neutre, la « solution finale », qui n'est pas du ressort de l'écrivain-e, écrit-elle, « [étant] bien évidemment de supprimer le genre (en tant que

---

<sup>1852</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 83.

<sup>1853</sup> *Ibid.*, p. 105 ; Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 133.

<sup>1854</sup> On lit ici l'influence des travaux de Colette Guillaumin qui publie en 1977 « Race et Nature : Système des marques, idée de groupe naturel et rapports sociaux », *Pluriel*, n° 11, repris dans *Sexe, Race et Pratique du pouvoir : l'idée de nature*, Paris, Côté-femmes, 1992.

<sup>1855</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 110 ; Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, op. cit., p. 144.

catégorie de sexe) de la langue, une fois pour toutes<sup>1856</sup> ». Cette limitation du pouvoir octroyé à l'écrivain-e signale également le début d'une nouvelle période de l'histoire littéraire.

Mais en 1979, dans « Paradigm », c'est bien la neutralisation de la langue et l'irrécupérable du concept comme de la réalité « femme », en tant que féministe et lesbienne, que Monique Wittig défend. Ses deux premiers articles théoriques publiés à la suite en France et en français le sont par la revue *Questions féministes*. Il s'agit de « La pensée *straight* », communication prononcée à New York en 1978, et publiée dans le septième numéro de la revue en février 1980, et « On ne naît pas femme », qui paraît dans le numéro suivant en mai 1980. On a vu que « La pensée *straight* » contribue à la controverse du lesbianisme et du féminisme, étape fondamentale que nous détaillerons plus encore dans le chapitre suivant, mais le texte apporte également quelques éléments nouveaux sur la question de la catégorie femme et sur celle de l'écriture féminine.

Le texte réaffirme sous la formule de la « pensée *straight* » les principes de « Paradigm » tout en les complétant : en référence à *La Pensée sauvage* de Claude Lévi-Strauss (1962), la pensée *straight* est ce « conglomérat de toutes sortes de disciplines, théories, courants, idées » au sein duquel les catégories « femme », « homme », et « différence » fonctionnent comme des « concepts primitifs<sup>1857</sup> ». La pensée *straight* instaure l'hétérosexualité, « ou pensée de la différence des sexes », comme un principe anhistorique et inéluctable. Par rapport à « Paradigm », « La pensée *straight* » réorganise<sup>1858</sup> les composantes de la théorie wittigienne de l'oppression que sont la lutte des classes de sexe (hommes/femmes) et la pensée de la différence des sexes, assimilée à l'hétérosexualité, comme système oppressif. Or l'inscription textuelle de la différence des sexes résume à elle seule le programme de l'écriture féminine, du moins, pour ce qui est de la différence *sexuelle*, le projet d'Hélène Cixous en particulier.

Dans « On ne naît pas femme », texte prononcé à l'occasion du colloque organisé pour le trentième anniversaire du *Deuxième Sexe* par le New York Institute for the Humanities à New York du 27 au 29 septembre 1979, elle insiste en conséquence sur la nécessité de distinguer et surtout de « toujours dissocier soigneusement<sup>1859</sup> » les femmes en tant que classe

---

<sup>1856</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 111 ; Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, *op. cit.*, p. 146.

<sup>1857</sup> Monique WITTIG, « La pensée *straight* », *op. cit.*, p. 49 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 57.

<sup>1858</sup> N'ayant pas eu accès à la communication que Monique Wittig a prononcée en 1978, et ne sachant si l'édition de *Questions féministes* (1980) y est fidèle, nous ne pouvons évaluer la réorganisation textuelle qu'en fonction des parutions éditoriales.

<sup>1859</sup> Monique WITTIG, « On ne naît pas femme », *op. cit.*, p. 80 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 49.



de la femme en tant que mythe<sup>1860</sup>. Alors que les femmes sont le produit de l'oppression, la femme n'existe pas puisqu'elle est de consistance mythique. Or, de façon inédite, Monique Wittig complète son propos en interprétant les raisons qui peuvent pousser certaines femmes à rechercher pour elles-mêmes « de “nouvelles” définitions de “la femme”<sup>1861</sup> », c'est-à-dire à opter pour la féminitude. Pour la première fois, explique-t-elle, les femmes doivent et peuvent se définir en tant que sujet individuel, chercher en soi une nouvelle définition en tant que femme, c'est alors, explique Wittig, chercher comment et quel sujet on peut devenir, « en dépit de l'oppression<sup>1862</sup> » car « [i]l n'y a pas de combat possible pour qui est privé(e) d'identité, pas de motivation pour se battre, puisque quoique je ne puisse combattre avec d'autres, tout d'abord je me bats pour moi-même.<sup>1863</sup> »

Cette tentative de compréhension s'explique certainement par le développement et le crédit de la féminitude chez certaines lesbiennes en particulier et non plus seulement en général chez des femmes qui se revendiquent femmes. Mais elle témoigne également de l'apparition d'un nouvel enjeu théorique chez Wittig, celui de la prise en compte de l'émergence du sujet minoritaire ou opprimé. Ainsi, résume-t-elle, si le marxisme a longtemps refusé de penser les femmes comme une classe, il a aussi entravé leur constitution en tant que sujet historique : elle formule ici pour la première fois « la nécessité pour chaque être humain d'exister en tant qu'individu en même temps que comme membre d'une classe<sup>1864</sup> » et invite à la redéfinition du sujet, au-delà des catégories de sexe. La question du sujet signe ici la fin d'une décennie, annonçant un renouveau des problématiques au-delà d'un mouvement des femmes alors en train de périlcliter.

« Le Point de vue, universel ou particulier », avant-note à *La Passion* de Djuna Barnes publiée en 1982, est ainsi postérieur à la fois au déclin du mouvement des femmes en France et à la reconnaissance du courant de la différence, en particulier de l'écriture féminine, comme le féminisme français (« French Feminism ») d'une part, et comme la seule veine littéraire, ou même la seule option, s'étant affirmée en manière d'avant-garde d'autre part. *Idéologiquement*, au regard de la théorie matérialiste qu'elle défend, *politiquement* en

---

<sup>1860</sup> On a vu que cette idée est au cœur de la conception des rapports entre les sexes de Christiane Rochefort, dont Monique Wittig est proche au début de la décennie et qu'elle cite d'ailleurs dans le même article. Rochefort défend notamment cette distinction lors de la rencontre internationale des écrivains à Montréal en octobre 1975. Voir *supra* p. 386.

<sup>1861</sup> Monique WITTIG, « On ne naît pas femme », *op. cit.*, p. 81 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>1862</sup> Monique WITTIG, « On ne naît pas femme », *op. cit.*, p. 81 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>1863</sup> Monique WITTIG, « On ne naît pas femme », *op. cit.*, p. 81. Ce passage ne figure pas dans l'édition en volume.

<sup>1864</sup> *Ibid.*, p. 83 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 51.

fonction de l'histoire bien plus complexe mais aussi conflictuelle qui vient d'opposer pendant dix ans les partisans de la différence aux féministes matérialistes, et enfin *littérairement*, à partir de l'œuvre que Wittig publie depuis *L'Opoponax*, la critique de l'écriture féminine ne peut que s'être durcie sous sa plume. La qualité littéraire des textes de Djuna Barnes que Wittig introduit ici après les avoir traduits n'est pas étrangère à ce processus.

« Qu'il n'y a pas d'"écriture féminine" doit être dit avant de commencer et c'est commettre une erreur que d'utiliser et propager cette expression<sup>1865</sup> » : ce sont les prologomènes de cette avant-note, comme un préliminaire nécessaire à la lecture juste des nouvelles de Djuna Barnes. Dans l'ensemble de ses textes précédents, Wittig avait toujours mené une réflexion critique à partir du courant de la féminité, dont l'écriture féminine était considérée comme une des manifestations. Ici, et pour la première fois, c'est donc spécifiquement et principalement de l'écriture féminine dont il est question. Le terme « propager » que Wittig emploie signale tout autant la diffusion du concept que sa fortune critique en France comme aux États-Unis, au détriment du féminisme matérialiste comme des textes littéraires d'écrivaines féministes qui ont choisi une autre voie littéraire<sup>1866</sup>.

Le premier mouvement de l'avant-note détaille alors les raisons de ce rejet de l'écriture féminine. On y retrouve le motif matérialiste déjà explicité dans « On ne naît pas femme », la femme en tant que telle n'existe pas, et par voie de conséquence le féminin est une construction mythologique, la femme est un mythe, celui de l'opresseur, mythe réhabilité par l'opprimée : la femme « est cette vieille marque au fer rouge de l'ennemi maintenant brandie comme un oripeau retrouvé et conquis de haute lutte<sup>1867</sup> ». Comme dans la fable, « Un jour mon prince viendra », l'écriture féminine alimente le système oppressif en corroborant son fondement, ce que résume Wittig dans son propos introductif en ces termes : « "Écriture féminine" est la métaphore naturalisante du fait politique brutal de la domination des femmes et comme telle grossit l'appareil sous lequel s'avance la "féminité" : Différence, Spécificité, Corps/Femelle/Nature<sup>1868</sup> ».

Plus encore, pour la première fois, Wittig a la possibilité d'explicitier sa conception de l'écriture, et, en fonction de celle-ci, la raison de son opposition à l'écriture dite féminine :

---

<sup>1865</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 89.

<sup>1866</sup> Nous retraçons cette histoire de la constitution d'un « féminisme » et d'une littérature nationale dans le dernier chapitre. C'est en fonction de ce contexte que Wittig écrit dans l'avant-note : « La (nouvelle) féminité, l'écriture féminine, la différence sont le retour de manivelle d'un courant politique engagé très avant dans la remise en question des catégories de sexe, ces deux grands axes de catégorisation pour les philosophies et les sciences humaines. Comme il arrive toujours dès que quelque chose de nouveau apparaît, il est immédiatement interprété et tourné en son contraire. » (*ibid.*, p. 89-90).

<sup>1867</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 89.

<sup>1868</sup> *Ibid.*

Par contiguïté, « écriture » est gagnée par la métaphore dans « écriture féminine » et de ce fait manque d'apparaître comme un travail et une production en cours [...]

Ainsi donc « écriture féminine » revient à dire que les femmes n'appartiennent pas à l'histoire et que l'écriture n'est pas une production matérielle.

Cette conception matérielle de l'écriture apparaît plus clairement en 1986 dans « Le Chantier littéraire : témoignage sur l'expérience langagière d'un écrivain », où elle est développée. L'écriture est pour une Wittig une « pratique », terme aussi bien employé dans « Le Point de vue, universel ou particulier<sup>1869</sup> » que dans « Le Chantier littéraire<sup>1870</sup> », pratique de l'écrivain-e du et sur le langage. Le champ sémantique qui se déploie (travail, production, matérialité, pratique, etc.) témoigne clairement de l'influence de la théorie marxiste, ou plus exactement matérialiste, sur la conception littéraire de Monique Wittig. L'écriture est tout à la fois l'activité et le produit de l'activité d'un-e écrivain-e, être social par définition, caractérisé par son historicité.

L'écriture féminine, où « écriture et féminine s'associent pour désigner une espèce de production biologique particulière (à la-femme), une sécrétion naturelle (à la-femme) » se situe donc aux antipodes de son projet littéraire comme de sa définition de l'écriture. Ce qui fait l'objet d'un travail matériel sur le langage chez Wittig, pour modifier la réalité (textuelle<sup>1871</sup>), serait ainsi simple « production biologique », « sécrétion naturelle », pour les promotrices de l'écriture féminine. Les propos de Wittig, qui force ici le trait à propos d'un courant littéraire dont le projet est plus complexe ne serait-ce que par la diversité des écrivaines qui le constituent, bénéficient néanmoins des avantages de la caricature : on a vu par exemple que le style de Chantal Chawaf, qui devient rapidement exemplaire du style *Sorcières*, mime une langue autre, une parole dite féminine, qui coule et serpente dans le paragraphe, par la dilution progressive de la phrase verbale, comme un flux de parole à l'image du sang menstruel, de la cyprine ou du lait maternel. C'est cette vision naturalisante de l'écriture, également présente dans les textes d'Hélène Cixous ou d'Annie Leclerc par exemple sans pour autant résumer leur projet esthétique, que vise Wittig.

« L'écriture féminine, c'est comme les arts ménagers et la cuisine. Une telle spécification ne concerne pas Djuna Barnes » : ainsi se clôt le premier mouvement consacré à l'écriture féminine au sein de cette avant-note. Le constat vaut en supplément de ce qui

---

<sup>1869</sup> *Ibid.*

<sup>1870</sup> Voir par exemple Monique WITTIG, *Le Chantier littéraire*, *op. cit.*, p. 42.

<sup>1871</sup> L'ajout de l'adjectif est aussi l'un des signes de l'évolution de Wittig qui annonce que « Le Point de vue, universel ou particulier » appartient non seulement à une nouvelle décennie mais également à une nouvelle période de l'histoire littéraire.

précède car il associe l'écriture féminine à la catégorie critique qui l'a précédée et contre laquelle nombre d'écrivaines du Mouvement des femmes ont construit leurs œuvres : la littérature féminine. C'est en effet la littérature féminine qui a rangé la majorité des productions textuelles de femmes du siècle parmi les « ouvrages de dames », à l'instar des arts ménagers et de la cuisine. Par cette référence implicite, Wittig insiste ainsi sur le renversement inopérant, par l'écriture féminine, d'une catégorie critique visant à dévaluer les textes littéraires de femmes. Pour valoriser les textes de Djuna Barnes qu'elle introduit ici, Monique Wittig entend procéder autrement.

C'est le sens de la comparaison de l'œuvre de Barnes avec celle de Proust, véritable « monument de la littérature française<sup>1872</sup> », qui sert avec certitude le projet classique d'une préface ou avant-note : la valorisation du texte que l'on donne à lire. Mais elle autorise aussi une comparaison entre deux auteurs dont les sexes sociaux diffèrent. Ce rapprochement, comme les premiers mots de l'avant-note, écarte la possibilité même de compréhension de l'œuvre comme littérature ou écriture *féminine*. Cette comparaison permet enfin de mettre au premier plan l'universalisation d'un point de vue minoritaire dans un système qui repose sur la pensée *straight* comme régime politique. La question du sujet, apparu dans « On ne naît pas femme » devient ici essentiel, la littérature étant dorénavant définie comme « le champ (de bataille) privilégié [...] où s'affrontent les tentatives de constitution du sujet<sup>1873</sup> ». S'ouvre alors une nouvelle période de l'histoire littéraire, où la question de la valeur littéraire des textes et la déclaration de l'autonomie de la littérature accompagnent l'affirmation du sujet minoritaire. Le temps où Monique Wittig affirmait que « toutes les femmes devraient être des écrivains<sup>1874</sup> » est définitivement révolu : au début des années 1980 et sous sa plume, être écrivain-e se réalise chaque jour dans la solitude du chantier littéraire ; en sortent des « texte[s] littéraire[s] important[s]<sup>1875</sup> » ou pas.

### **C. Annie Le Brun contre la Vagit-prop**

*Lâchez tout*, texte d'Annie Le Brun publié aux Éditions du Sagittaire en 1977, est un violent pamphlet contre celles qui prennent le parti de la différence, et revendiquent une spécificité féminine, mais le texte est aussi un « appel à la désertion<sup>1876</sup> », en particulier « des

---

<sup>1872</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 92.

<sup>1873</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>1874</sup> Monique WITTIG, « Virginia Woolf, précurseur du mouvement de libération des femmes », in Viviane Forrester, *Virginia Woolf*, Paris, ORTF et La Quinzaine littéraire, 1973, p. 61.

<sup>1875</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 92.

<sup>1876</sup> Annie LE BRUN, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, Paris, Ramsay, Jean-Jacques Pauvert, 1990, p. 42.

rangs du militantisme féministe<sup>1877</sup> ». Le propre de l'ouvrage est donc de ne pas faire de distinction entre les deux courants du mouvement des femmes, féminisme matérialiste d'une part et différentialisme d'autre part, en les rangeant sous l'appellation « féminisme » ou « néo-féminisme ». Annie Le Brun présente ainsi toutes les écrivaines qu'elle convoque sous le vocable de néo-féministes, en déployant néanmoins généralement des arguments qui concernent exclusivement le courant de la féminité, ou plus exactement de la femellitude, néologisme, forgé par Xavière Gauthier dans *Surréalisme et Sexualité*, qu'Annie Le Brun emploie à plusieurs reprises.

Ce sont en effet les textes des écrivaines, en particulier littéraires, qui sont convoqués au fil des pages pour présenter l'idéologie de ce nouveau féminisme : le premier chapitre, après avoir conspué *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, s'attaque ainsi tour à tour aux publications des Éditions Des femmes, à « ce dialogue à vagins rompus<sup>1878</sup> » que constituent *Les Parleuses* de Marguerite Duras et Xavière Gauthier, à *La Cause des femmes* de Gisèle Halimi, au volume « Les femmes s'entêtent » des *Temps modernes*, au *Satellite de l'amande* de Françoise d'Eaubonne, au *Brouillon pour un dictionnaire des amantes* de Monique Wittig et Sande Zeig, à Xavière Gauthier de nouveau pour *Surréalisme et Sexualité* et au « commando de *Sorcières*, ne se déplaçant que le lance-flamme de la féminité absolue à la main<sup>1879</sup> », à Annie Leclerc enfin pour *Parole de femme* et *Épousailles*. La liste n'est pas exhaustive puisque le deuxième chapitre invite par exemple à la table pamphlétaire aussi bien Michèle Causse pour *L'Encontre*, ou Christiane Rochefort pour son introduction à *Regards féminins* d'Anne Ophir, que Chantal Chawaf pour ses contributions à *Sorcières* et Hélène Cixous pour *Souffles*.

Le pamphlet signale en ce sens que les textes, en particulier littéraires, constituent la majeure partie des publications « féministes » de l'époque, en termes de reconnaissance symbolique du moins. Il témoigne également de ce que le « féminisme », ou plus exactement le mouvement des femmes, est devenu en quelques années un repère du champ littéraire. Annie Le Brun dépeint ainsi le bal des générations littéraires, « les unes, vieillissantes, découv[r]ant à point nommé les beautés d'un féminisme dont elles ne s'étaient guère soucié jusqu'alors et [...] les autres, piaffantes de ne pas rater leurs premiers tours dans l'arène

---

<sup>1877</sup> « Femmes, femmes, femmes », *Apostrophes*, n° 132, réalisateur : Roger Kahane, producteur et présentateur : Bernard Pivot, participant-e-s : Gabrielle Rolin, Gisèle Halimi, Michele Perrein, Émilie Carles, André Perot, Martine Portnoe et Annie Le Brun, Antenne 2, 10/02/1978, 47 min.

<sup>1878</sup> Annie Le Brun, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, op. cit., p. 55.

<sup>1879</sup> *Ibid.*, p. 65.

littéraire, port[a]nt avec ostentation le dossard de l'écurie en vogue.<sup>1880</sup> » Dénonçant au début de la décennie les entraves rencontrées par les créatrices, cherchant à favoriser la venue à l'écriture des femmes, le Mouvement de libération des femmes semble donc, à lire l'analyse qu'en fait Annie Le Brun sous l'appellation de « néo-féminisme », avoir été récupéré par l'institution littéraire qui en fait le passage obligé des femmes souhaitant accéder à la notoriété et à la reconnaissance de leurs pairs.

*Lâchez tout* est donc bien loin de présenter le même profil qu'*Ainsi soit-elle* de Benoîte Groult, paru deux ans plus tôt et qu'Annie Le Brun épingle d'ailleurs au cours du troisième chapitre<sup>1881</sup>. L'essayiste a en effet lu avec beaucoup d'attention tous les textes « de référence » du mouvement des femmes qui lui est contemporain, comme elle connaît avec précision le féminisme de la première vague, ce qui constitue une particularité assez rare à l'époque pour être soulignée. Son objectif n'est pas de diffuser les idées radicales du mouvement des femmes mais bien de leur opposer une autre conception de la révolution, de la lutte féministe et de la littérature. Poète, Annie Le Brun a participé dans les années 1960 au surréalisme, jusqu'à la dissolution du groupe. Le titre de l'ouvrage qu'elle signe en 1977 est ainsi une référence évidente au texte publié par André Breton en 1922. Au-delà de l'hommage, le choix d'un tel titre et d'un tel texte positionne le discours d'Annie Le Brun en rupture avec ses contemporaines, à commencer par Xavière Gauthier, précisément pour la critique du surréalisme qu'elle a menée dans *Surréalisme et Sexualité*.

La parution remarquée de *Lâchez tout*, à l'égard de cette rupture consommée, lui vaut d'ailleurs un passage au sein de l'émission littéraire animée par Bernard Pivot, *Apostrophes*, qui consacre le 10 février 1978 son 132<sup>ème</sup> numéro aux « Femmes, femmes, femmes », invitant pour l'occasion l'avocate Gisèle Halimi et la romancière Michèle Perrein. Nécessairement polémique face à Gisèle Halimi, figure médiatique du Mouvement depuis le procès de Bobigny en 1972, fondatrice et coprésidente de « Choisir la cause des femmes », venue présenter le « programme commun des femmes », Annie Le Brun dit souhaiter en finir avec les « meutes hurlantes<sup>1882</sup> » dont l'époque est féconde, notamment avec ces néo-féministes qui « s'arrogent scandaleusement le droit de parler au nom de toutes les femmes<sup>1883</sup> ». C'est cette appropriation qui est également une instrumentalisation des femmes par les écrivaines qui motive principalement le pamphlet.

---

<sup>1880</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>1881</sup> Voir *ibid.*, p. 125-127.

<sup>1882</sup> On retrouve également l'expression dans un entretien donné le 10 décembre 1977 au *Matin* sous le titre « Le féminisme, c'est fini » et reproduit dans *ibid.*, p. 213.

<sup>1883</sup> « Femmes, femmes, femmes », *Apostrophes*, émission citée, 48 min.

Analysant avec pertinence, ce que le mouvement des femmes doit en général à l'avant-garde littéraire et politique, Annie Le Brun commente, avec humour noir, l'esprit d'une époque et d'une génération littéraire, ayant choisi d'« enfourcher la “veuve du coureur cycliste” (petit bicyclette masturbatoire) que l'avant-garde lui fournissait en pièces détachées quelque peu usagées : des roues marxistes qui n'avancent pas, un cadre psychanalytique passablement faussé et une selle-godemiché à extension totalitaire.<sup>1884</sup> » L'alliance du marxisme et de la psychanalyse<sup>1885</sup> qui définit sous la plume de l'essayiste le « néo-féminisme » s'applique en fait exclusivement à la tendance Psychanalyse et Politique du mouvement des femmes, au courant différentialiste et aux textes de l'avant-garde féminine, les féministes (matérialistes) s'inscrivant en faux contre le cadre psychanalytique, qu'elles jugent elles aussi « passablement faussé ». La conclusion qu'en tire Annie Le Brun – « cette conformité de la machine féministe à la norme de la production intellectuelle du moment fait douter non seulement d'une spécificité de la pensée féminine mais encore de sa valeur révolutionnaire<sup>1886</sup> » – si elle s'adresse au féminisme vaut une fois encore uniquement pour le différentialisme, la spécificité étant le corollaire de la différence.

Dans l'ensemble, l'autrice dénonce, par l'éreintage, le coup de force idéologique du « féminisme » de la deuxième vague qu'elle considère comme un totalitarisme fonctionnant sur les mêmes principes que le nazisme et le stalinisme. Mais là encore, c'est le différentialisme, et en particulier l'écriture féminine, qui est visé. Le totalitarisme est, on le sait, au cœur des réflexions de l'intelligentsia française dans les années 1970, du fait de sa fascination passée ou contemporaine de plus en plus intenable pour le communisme soviétique. Système politique caractérisé par la soumission complète des existences individuelles à un cadre collectif que fait régner un pouvoir dictatorial, le totalitarisme a pour éléments distinctifs : la fusion des trois pouvoirs, l'établissement d'un parti unique, la diffusion d'une idéologie hégémonique, la mobilisation des masses, le contrôle policier et la répression suivie de l'élimination des catégories désignées comme bouc émissaire. Mais si l'essayiste assimile le différentialisme à un totalitarisme, c'est exclusivement à partir de ses réalisations textuelles, notamment littéraires.

*Vagit-prop*, titre d'une publication postérieure d'Annie Le Brun, repris comme titre de la deuxième édition de *Lâchez tout* en 1990, résume l'ensemble de sa démarche et de sa démonstration. Agitprop est l'abréviation de *отдел агитации и пропаганды (otdel agitatsii i*

---

<sup>1884</sup> Annie Le Brun, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, op. cit., p. 71.

<sup>1885</sup> Au cours du troisième chapitre, Annie Le Brun attaque néanmoins la critique systématique de la psychanalyse freudienne par les différentialistes. Voir *ibid.*, p. 132 sqq.

<sup>1886</sup> *Ibid.*, p. 71.

*propagandy*), c'est-à-dire *Département pour l'agitation et la propagande*, organe des Comités centraux et régionaux du Parti communiste de l'Union soviétique, renommé plus tard *Département idéologique*. Le terme « propagande » ne porte, en russe, aucune connotation négative et signifie simplement « diffusion d'idées ». Aussi l'Agitprop devait-il diffuser les idées du marxisme-léninisme en expliquant notamment la politique menée par le parti unique. En y adjoignant le *V* de vagin, c'est une propagande idéologique fondée sur l'éloge de la différence sexuelle féminine que l'autrice cherche à mettre à nu, ce qu'elle appelle « le terrorisme idéologique de la femellitude<sup>1887</sup> ».

Elle reproche ainsi au « néo-féminisme » la représentation misérabiliste des femmes, représentation associée à la mise en place d'un culte de l'innocence féminine. Sans dénier la souffrance de certaines femmes, l'essayiste dénonce la généralisation de ce tableau de misère féminine. Un écart, « inhérent à *l'affolante blancheur* qui nivelle aujourd'hui le paysage féministe<sup>1888</sup> », se serait ainsi creusé entre le discours des militantes du mouvement et la vie réelle des femmes. L'entreprise de « virginalisation » des femmes à laquelle semble se livrer les différentialistes - dont la sorcière serait la figure par excellence - exclue de fait toute possibilité de dépassement de la norme et du rôle, une fois de plus, assigné aux femmes. L'homme, à l'origine de cette misère féminine, devient, logiquement, l'ennemi commun qui fonde et justifie le rassemblement des femmes, dans une logique « grégaire », logique de masse à laquelle on fournit un bouc émissaire, ce qui n'est pas sans rappeler les analyses d'Hannah Arendt dans *Le Système totalitaire*. L'homme incarne la négativité absolue et l'objet de la haine de cette sororité nouvellement constituée.

Le fondement de la différence s'effectue par le constant recours à la nature, à l'aune d'une science revue et corrigée par le « point de vue de la femme ». L'essayiste saisit ici avec justesse le point de rencontre entre le féminisme matérialiste et le différentialisme puisque le point de vue de la femme ou plus exactement le point de vue des femmes a été revendiqué par les premières, du moins jusqu'à la moitié de la décennie, comme résultante de la conscience de classe des femmes. La rupture épistémologique inaugurée par la prise en compte de ce « point de vue » devient, pour Annie Le Brun, une « parthénogenèse scientifique<sup>1889</sup> ». Pour penser cette évolution, si ce n'est cette révolution, épistémologique l'autrice convoque donc une idée qui est au cœur de la réflexion féministe de ses contemporaines. On a vu que la parthénogénèse, parce qu'elle permet une reproduction sans les hommes et une remise en

---

<sup>1887</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>1888</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>1889</sup> *Ibid.*, p. 130.



cause de la structure familiale traditionnelle, est discutée au sein des communautés qui se sont établies avec le mouvement depuis le début de la décennie ; elle a ainsi inspiré plusieurs publications. L'essayiste lui confère cependant ici un sens nettement péjoratif en l'appliquant à la question scientifique. L'idée d'une reproduction sans fécondation du point de vue de la pensée laisse en effet entendre que les femmes créent du savoir à partir d'elles-mêmes, au détriment de l'existence d'autres possibles.

C'est en ce sens que le « néo-féminisme », désignant ici les deux tendances, est taxé de révisionnisme, la révision de la science devenant négation du passé comme du présent : « L'année zéro, le degré zéro, la table rase, le grand nettoyage ; le balai des sorcières ressemble soudain à tous les autres, il ne sert plus à voyager, il sert à faire le ménage<sup>1890</sup> », écrit-elle. L'année zéro renvoie bien évidemment au premier manifeste du Mouvement de libération des femmes, œuvré majoritairement par les féministes matérialistes, les sorcières à la revue différentialiste animée par Xavière Gauthier. Toutes sont supposées ici faire acte d'un révisionnisme qui est un négationnisme, dans une logique de propagande totalitaire.

Et logiquement, au regard de la démonstration, c'est par l'art, et notamment la littérature, que passe ce qu'Annie Le Brun considère comme une propagande néo-féministe. Les différentialistes sont ainsi autant de « staliniennes en jupons<sup>1891</sup> » et de « stakhanovistes de la femellitude », en référence à la doctrine soviétique qui faisait l'apologie du travailleur productif. Chaque texte se caractérise par la « Dictature du Même », « je » renvoyant au « nous » des femmes et reproduisant la fétichisation du sexe féminin associée à une valorisation constante et exclusive de la femme. L'écriture féminine ne ferait alors que prolonger la configuration sexiste qui la précède, condamnant le mystère féminin et promouvant un féminin dont elle répète à l'envi que l'on ne peut le définir. La pamphlétaire y voit ainsi « une nouvelle mystique de la féminité<sup>1892</sup> ».

Pour Annie Le Brun, il est évident que « Jdanov<sup>1893</sup> a changé de sexe », poursuivant ainsi le parallèle entamé avec le communisme soviétique : les différentialistes promeuvent un « réalisme féministe » à l'instar du « réalisme socialiste », au sein duquel le critère artistique s'effaçait au profit de la logique de propagande, de l'édification du socialisme et de la lutte contre les valeurs dites bourgeoises. On sait que Roland Barthes a fort bien résumé les conceptions de Jdanov en ces termes : « Le vin est objectivement bon ... l'artiste doit rendre la

---

<sup>1890</sup> *Ibid.*

<sup>1891</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>1892</sup> « Le féminisme, c'est fini », *Le Matin*, 10/12/1977 repris dans *ibid.*, p. 215.

<sup>1893</sup> Andreï Jdanov, collaborateur de Joseph Staline, était un grand admirateur du réalisme socialiste ; il fut l'instigateur du jdanovisme artistique.

bonté du vin, non le vin lui-même ». L'absence de critères esthétiques et de jugements de valeur artistique, refusés par les certaines créatrices au nom d'une logique révolutionnaire de remise en cause du discours phallocratique, sont, pour Annie Le Brun, les signes de ce nouveau réalisme. Plus encore, en contournant la définition de Roland Barthes, nous pourrions dire qu'Annie Le Brun s'attache à démontrer que le différentialisme pose, par le martèlement de certains motifs au sein des textes, l'affirmation suivante : « La femme est objectivement positive... l'artiste doit rendre la positivité de la femme, non la femme elle-même ».

La nouveauté du mouvement différentialiste, par le biais de la « venue à l'écriture » dite « féminine » résiderait ainsi dans le retournement des valeurs associées au féminin. Si la féminité était auparavant signe de négativité, d'infériorité, elle devient, affirme Annie Le Brun, le gage de l'entrée au paradis tout artificiel du féminin, incommensurable Eden au regard de l'enfer dans lequel vivent les hommes. La femme, privée de sa tête et de ses jambes, est sommée de souscrire au mythe réactualisé de l'éternel féminin, celui d'une femme-corps, prolongeant son enfermement : « le néo-féminisme est en train de réussir ce à quoi on n'était jamais encore vraiment parvenu : à convaincre *intimement* les femmes d'abandonner leur tête et leurs jambes pour trouver leur équilibre en se recroquevillant dans l'antre sacré de leurs ventres<sup>1894</sup> ». Comme le rappelle l'essayiste, il ne s'agit ici que de rejouer l'antique « *tota mulier in utero* » de Thomas d'Aquin en prônant une féminité, fondée sur une femellitude.

De plus si l'on refuse le discours et le système phallocrate, récusant sa logique évaluative, pourquoi en accepter les bénéfices (littéraires) comme le font les écrivaines en question ? C'est l'exemple d'Hélène Cixous, la plus institutionnellement introduite et reconnue de toutes avec Julia Kristeva, qui retient l'attention d'Annie Le Brun : pourquoi s'interroge-t-elle alors ne pas refuser « *leurs* hochets : je veux parler de *leur* prix Médicis, de *leurs* fonctions universitaires, de *leurs* préfaces à des expositions officielles, de *leur* télévision, qu'Hélène Cixous, entre autres gratifications de *leur* système, ne semble pas particulièrement mépriser.<sup>1895</sup> » Convoquant le « couteau sans lame auquel manque le manche » de Georg Christoph Lichtenberg, c'est le simulacre d'une parole dont l'objectif, plus ou moins avoué, est la prise de pouvoir, que cherche à mettre en lumière l'essayiste.

Annie Le Brun reproche donc à ses consœurs, d'une part de ne traiter que de la misère féminine, d'autre part de se l'approprier à des fins personnelles de reconnaissance. De façon générale, elle refuse le collectif des femmes en lutte comme elle déplore le collectif des

---

<sup>1894</sup> Annie Le Brun, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, op. cit., p. 166.

<sup>1895</sup> *Ibid.*, p. 85.

femmes de lettres, gênée tant par l'effet du nombre que par celui de la reproduction d'une même recette littéraire. De la cuisine littéraire au grand magasin de la littérature, elle fait ainsi ironiquement la réclame :

[les femmes] trouveront tout à la Samaritaine néo-féministe : des flacons géants d'encre menstruelle pour avoir la plume féminine, un grand choix de têtes ventruées pour accoucher d'enfants-livres, d'inusables mots-tétines pour ne pas s'arrêter de parler et puis, et puis, cet exclusif verni de jouissance censé donner un coup de brillants aux phrases les plus plates<sup>1896</sup>

À l'Écriture féminine, qu'elle orthographie en majuscule, Annie Le Brun reproche la reproduction littéraire par opposition à la singularité de l'œuvre, son aspect commercial par opposition à une diffusion plus confidentielle qui garantit la valeur de l'œuvre depuis le XIX<sup>e</sup> siècle au moins, son caractère bourgeois par opposition à ses prétentions révolutionnaires.

Mais loin de se limiter à la critique et à l'éreintage, la thèse d'Annie Le Brun repose sur trois points distincts et pourtant corrélables pour tenter de repenser la question de la femme et des femmes : la bisexualité psychique, l'invitation au voyage, et la prise de conscience du vide. En effet, tout être est, selon l'essayiste, caractérisé par la bisexualité. Sous l'égide de Georges Bataille qui affirmait, dans la revue *Critique*, en avril 1947, « sans doute l'état femelle d'un être est moins labile que l'état d'un corps : ce n'est qu'une différence de degré. Cette femme qui m'attire n'est pas moins homme que l'eau n'est glace<sup>1897</sup> », Annie Le Brun défend une position difficile qui consiste à ne pas nier la différence entre homme et femme sans pour autant la fixer, la figer, différence, écrit-elle, « qu'il serait aussi insensé de ne pas reconnaître que de figer en rupture radicale<sup>1898</sup> ».

L'échange lors d'un entretien entre Annie Le Brun et Catherine David, un an après la publication de *Lâchez tout* apporte sur ce point un éclairage nouveau : « penser c'est commencer par prendre conscience de l'autre. C'est une activité très trouble, la pensée. Dès qu'on pense, on devient androgyne.<sup>1899</sup> » Annie Le Brun revendiquait déjà dans *Lâchez tout* la prise en compte de l'Autre pour ne pas sombrer dans la « dictature du Même ». Les propos qui précèdent confirment la nécessaire intégration de l'Autre en soi pour être et penser. Au *Cogito ergo sum* cartésien, la pamphlétaire accusait les néo-féministes d'avoir substitué un « j'écris donc je jouis ; je jouis donc j'écris », reléguant l'être, comme la pensée, à mille lieux

---

<sup>1896</sup> *Ibid.*, p. 184-185.

<sup>1897</sup> Georges BATAILLE, *Critique*, avril 1947, p. 372, cité dans {Citation}p. 196)

<sup>1898</sup> Annie LE BRUN, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, op. cit., p. 195.

<sup>1899</sup> Annie LE BRUN, « Entretien avec Catherine David », *Playboy*, numéro 56, juillet 1978 ; repris dans *ibid.*, p. 230.

de leurs préoccupations<sup>1900</sup>. Elle propose, quant à elle, une nouvelle substitution, alliant Platon à Descartes : *Cogito ergo androgynus sum* ou plus exactement « Je est un autre » selon la célèbre formule rimbaldienne. La démonstration n'est pas étayée mais on est tenté de croire que l'autrice se réfère aux ouvrages récemment publiés à l'époque<sup>1901</sup> et plus certainement encore aux théories développées dans *Une Chambre à soi* de Virginia Woolf, que l'essayiste connaît bien et cite à plusieurs reprises dans l'ouvrage<sup>1902</sup>.

Plus qu'à la désertion, c'est au voyage, au nomadisme, que sont invitées les femmes, reprenant ainsi l'impératif qui clôt le texte d'André Breton : « Partez sur les routes<sup>1903</sup> ». Comme toutes celles qui se sont illustrées par leur originalité mais également par leur marginalité, les femmes contemporaines sont appelées à fuir le rôle qu'on leur a assigné, à transgresser les frontières établies dans une logique toute révolutionnaire. La pierre d'angle de cette thèse est la prise de conscience du vide essentiel, du néant constitutif qu'est l'être, prise de conscience pour laquelle les femmes disposeraient d'une prédisposition naturelle, par la constitution de leur corps.

La pierre d'angle devient alors pierre d'achoppement. Si Annie Le Brun se défend de toute thèse naturaliste, elle en revient pourtant à une différence qui avantagerait les femmes, comme elle s'en explique dans un entretien postérieur :

Non, je ne parle pas d'une nature féminine mais d'une possibilité, d'une facilité (et non d'une qualité intrinsèque) que les femmes auraient, du fait de même de leur conformation anatomique, d'envisager le néant qui menace toute existence. Le fait même de ne pas disposer d'un corps fermé sur lui-même, mais au contraire d'être ouvertes par la forme de leur sexe à tout ce qui n'est pas elles, devrait permettre aux femmes de percevoir plus facilement l'étrange vide que la vie ne cesse de creuser sous les apparences.<sup>1904</sup>

Le paradoxe est saisissant. Dans *Lâchez tout*, Annie Le Brun soufflète avec rage Luce Irigaray pour avoir écrit dans *Ce sexe n'en est pas un* que le sexe de la femme « est fait de deux lèvres qui s'embrassent continûment<sup>1905</sup> », afin d'expliquer un autoérotisme féminin dont l'homme serait privé. On distingue mal, alors, les deux fonctionnements de pensée qui consistent à

---

<sup>1900</sup> *Ibid.*, p. 171.

<sup>1901</sup> Par exemple *La Bisexualité psychique : éléments d'une réévaluation* par Christian David, Presses universitaires de France, 1975.

<sup>1902</sup> Voir Virginia WOOLF, *Une chambre à soi*, *op. cit.*, p. 147-148.

<sup>1903</sup> André BRETON, « Lâchez tout », *Littérature*, nouvelle série, n° 2, avril 1922, p. 10.

<sup>1904</sup> Annie Le Brun, « Entretien avec Catherine David », *Playboy*, n° 56, juillet 1978 repris dans Annie Le Brun, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, *op. cit.*, p. 230-231.

<sup>1905</sup> Luce IRIGARAY, *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris, Minuit, 1977, p. 24, cité par Annie Le Brun, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, *op. cit.*, p. 140.

partir de l'anatomie féminine pour aboutir à une caractéristique exclusive de l'être dans le cas de Luce Irigaray, et à un possible privilège dans celui d'Annie Le Brun.

Mais, dans *Lâchez tout*, l'attaque de la féminité, en particulier de l'écriture féminine, accompagne celle du « néo-féminisme ». Si le retour de la question de l'individu contre l'ethos révolutionnaire qui est au cœur de la démarche d'Annie Le Brun annonce le retour à l'individu et au sujet des années 1980 et la fin du mouvement des femmes comme dernière avant-garde, le pamphlet témoigne également de la diffusion de l'écriture féminine au détriment du féminisme matérialiste et des textes littéraires fictionnels ou théoriques qui ont choisi une autre voie. L'écriture féminine est sur le point de devenir *le* visage du féminisme français, alors que, paradoxalement, les écrivaines de cette avant-garde féminine refusent avec force le terme comme le concept. En appelant à la désertion des rangs du néo-féminisme, en présentant son ouvrage à la presse en 1977 sous le titre « Le féminisme, c'est fini<sup>1906</sup> », le texte d'Annie Le Brun est ainsi révélateur d'un phénomène d'ensemble, portée par des femmes qui semblent vouloir « en finir avec le féminisme et ses militantes<sup>1907</sup> ».

---

<sup>1906</sup> Entretien donné par Annie Le Brun, le 10 décembre 1977, au *Matin* et reproduit dans Annie Le Brun, *Vagite-prop Lâchez tout et autres textes*, *op. cit.*, p. 213.

<sup>1907</sup> « Harpies, harkies, et compagnie », in « Le sexisme ordinaire », *op. cit.*, p. 1294.

### III. Haro sur le féminisme

« HARO interj. et n. m. inv. attesté vers 1180 [...] cri par lequel on marquait la fin d'une foire ou la vente d'une denrée (1204); l'interjection fut ensuite utilisée (1373) dans le vocabulaire de la chasse pour exciter les chiens. [...] comme terme de droit (v. 1180), s'est employé pour exprimer l'appel à l'aide qui rendait obligatoire l'intervention de ceux qui l'entendaient; de là vient par extension (1529) la locution *crier haro sur qqun* "dénoncer qqun à l'indignation de tous, s'élever contre"<sup>1908</sup> »

En 1978, lorsque Jean-François Lyotard signe pour la revue américaine *SubStance* « One of the Things at Stake in Women's Struggles », il choisit de désigner Luce Irigaray comme *féministe* en escortant le terme de guillemets<sup>1909</sup>. L'usage signale que le féminisme, en 1978, ne va plus de soi. Non seulement Luce Irigaray, différentialiste, refuse de se définir comme telle, mais le mot lui-même s'est chargé au fil des derniers mois de connotations négatives. Françoise Collin et les animatrices des *Cahiers du Grif*, qui continuent de se dire féministes dans le dernier numéro de la revue en 1978, regrettent par exemple sa récupération<sup>1910</sup>. Dans un contexte global où le féminisme ne semble plus emporter l'adhésion, alors que le mouvement des femmes souffre d'une perte de mobilisation comme des crises internes<sup>1911</sup> qui l'entament depuis 1977, le féminisme est tout d'abord vertement critiqué par les partisans de l'écriture féminine (Hélène Cixous notamment) au motif qu'il est un épiphénomène du patriarcat. Ce qui prend rapidement les allures d'une « offensive » aboutit, paradoxalement du point de vue terminologique, à la victoire du « French Feminism », appellation américaine du différentialisme français, que l'on conçoit bientôt comme *le* féminisme de France.

Ainsi, en 1977, dans un entretien avec Françoise van Rossum-Guyon qui fait date, Hélène Cixous prononce un « Je ne suis pas féministe », à l'exact inverse du geste beauvoirien de 1972<sup>1912</sup>. On sait que l'œuvre cixousienne se construit lisiblement contre celle

---

<sup>1908</sup> *Dictionnaire historique de la langue française*, Nouv. éd. augm., Paris, Le Robert, 2012, p. 1597.

<sup>1909</sup> Jean-François LYOTARD, "One of the Things at Stake in Women's Struggles", trad. par Deborah J. Clarke, in "Focus on the Margins", *SubStance*, University of Wisconsin Press, vol. 6/7, n° 20, Automne 1978. 15. Elaine Marks qui signe « Women and Literature In France » à l'été 1978 pour la revue *Signs* opère le même choix (Elaine MARKS, « Women and Literature in France », *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 3, n° 4, Été 1978, p. 833).

<sup>1910</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », texte annoté par Marie Denis, Chantal Desmedt et Suzanne van Rockeghem, « Où en sont les féministes ? », *Cahiers du GRIF*, n°23-24, décembre 1978, p. 13 : « le féminisme qui était, qui est d'abord, action est en passe de devenir objet de consommation, générateur de plus-value culturelle et économique. »

<sup>1911</sup> Crises auxquelles nous consacrons une partie du chapitre suivant.

<sup>1912</sup> Voir « Je suis féministe » [1972], Simone de BEAUVOIR et Alice SCHWARZER, *Entretiens avec Simone de Beauvoir*, traduit par Léa MARCOU et Daniel MIRSKY, Paris, Mercure de France, 2008, 124 p.

de Simone de Beauvoir. La déclaration d'Hélène Cixous perdrait néanmoins de sa force si on la limitait à cette seule opposition. Car en se donnant pour visée littéraire l'inscription textuelle de la différence sexuelle, Hélène Cixous ne saurait souscrire à la revendication d'égalité entre les sexes qui est celle du féminisme et qui implique nécessairement de ne pas rendre les différences signifiantes. Une fois encore, on constate la littérisation du politique, dont les affrontements se situent sur le terrain littéraire.

L'alternative possible, qui scinde le mouvement des femmes en deux parties difficilement réconciliables, entre différentialisme et universalisme, trouve là encore à se formuler en littérature. Faut-il refuser le féminisme au motif qu'il serait le signe de la permanence du patriarcat et qu'il viserait l'effacement de la différence en général et du féminin en particulier, ou bien l'embrasser comme porteur d'un renouveau pour les femmes dans la logique d'une égalité enfin obtenue ? C'est la divergence idéologique conflictuelle entre le groupe devenu tendance de Psychanalyse et Politique – auquel participe Hélène Cixous, qui figure dans la liste des six « ami-e-s politiques, précieux parce que sûrs<sup>1913</sup> » de Psychanalyse et Politique – et celui des Féministes révolutionnaires qui trouve donc à s'incarner ici. Il n'est pas étonnant que l'on trouve sous la plume d'Hélène Cixous des formules proches de celles d'Antoinette Fouque, voire similaires. Loin de prendre uniquement part au débat, du côté différentialiste, Hélène Cixous, à l'instar d'Antoinette Fouque dès le début du MLF, lance ici une véritable charge contre les féministes, définissant son projet pour le Mouvement des femmes comme la seule option révolutionnaire.

La même année, les Éditions Des femmes publient *Histoire du féminisme français du Moyen-Age à nos jours*. Le geste de diffusion peut sembler paradoxal. Il est au contraire tout à fait concerté. Psychanalyse et Politique refuse de figurer dans le chapitre consacré au Mouvement de libération des femmes. Une note éditoriale est placée à la fin de l'ouvrage en « hors-texte » par « celles des éditions des femmes / groupe psychanalyse et politique / mouvement de libération des femmes<sup>1914</sup> ». Les signataires revendiquent le choix de ne pas figurer dans cette *Histoire du féminisme français* comme « un geste politique délibéré », geste d'opposition au féminisme puisque, précisent-elles, « nos pratiques dans ce mouvement, sociales-politiques, théoriques ne reviendront jamais au même (quoique tant veuillent s'y méprendre et coûte que coûte ces malentendus)<sup>1915</sup> ». Ce refus permet aux femmes de Psychanalyse et Politique de s'inscrire dans le présent de la lutte et non dans le passé, certes

---

<sup>1913</sup> *Des Femmes en Mouvement Hebdomadaire*, n°3, p. 1.

<sup>1914</sup> Maité ALBISTUR et Daniel ARMOGATHE, *Histoire du féminisme français: du Moyen âge à nos jours*, Paris, des Femmes, 1977, p. 477.

<sup>1915</sup> *Ibid.*

proche, d'un combat qui a été, et qui est d'ailleurs présenté dans l'ambiguïté sémantique du terme comme un « passif ».

C'est également dans *Libération*, le 1<sup>er</sup> juin 1977, que Nadja Ringart, militante féministe du Mouvement, ayant participé au groupe Psychanalyse et Politique à ses débuts, raconte « La naissance d'une secte ». « L'anathème, à l'initiative d'une femme et d'une seule, Antoinette, est venu frapper... les féministes » explique-t-elle alors, « nous avons été nombreuses à trébucher dans le piège.<sup>1916</sup> » Car si l'expression d'une virulente critique du féminisme trouve à se formuler en fin de décennie, c'est bien dès 1970, qu'Antoinette Fouque refuse le terme de féminisme, après la lecture du manifeste de FMA par Anne Zelensky, au motif que « sous couvert de luttes des femmes, [celui-ci] ne fai[t] que reconduire l'ordre masculin et l'idéologie dominante<sup>1917</sup> ». Elle n'aura de cesse d'affirmer ce refus au sein du groupe Psychanalyse et Politique. À ce titre, l'année 1979, qui peut être considérée comme l'année noire du Mouvement de libération des femmes, voit les attaques redoubler et s'accroître, toujours par voie de presse et d'édition. En 1980, Antoinette Fouque en vient ainsi à qualifier celles qui aspirent à l'égalité de « prostituées de l'histoire<sup>1918</sup> », lors d'un entretien avec l'américaine Kate Millett, et se déclare résolument post-féministe.

Cette rhétorique de la fin, et de l'après, Antoinette Fouque l'emprunte à Maria Antonietta Macciocchi, qui a préfacé, l'année précédente, *Les Femmes et leurs maîtres*, actes d'un séminaire tenu à l'Université de Vincennes. Sous le titre « Le Post-féminisme », cette universitaire maoïste, ancienne députée du Parti communiste italien, y annonce au début de l'année 1979 la mort des « féministes historiques ». Françoise Giroud, rendant compte avec intérêt de l'ouvrage dans *Le Monde*, ouvre alors une polémique à laquelle répondent, individuellement ou collectivement, celles qui se reconnaissent encore féministes. Elles choisissent de s'exprimer dans *Les Temps modernes*, *Questions féministes* et *La Revue d'en face* entre mai et septembre 1979. Loin d'accepter leur enterrement prématuré dans les manuels d'une histoire à jamais révolue, les féministes semblent donc bel et bien encore en Mouvement.

Mais en septembre 1979, le colloque organisé par le New York Institute for the Humanities autour du *Deuxième Sexe* (« The Second Sex : Thirty Years later ») scelle à jamais le tombeau du féminisme de la deuxième vague. D'une part, s'y manifeste

---

<sup>1916</sup> Nadja RINGART, « La naissance d'une secte », *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 1977, p. 7.

<sup>1917</sup> *Ibid.*

<sup>1918</sup> « Le féminisme de la non-différence – sexuelle, économique, politique – est l'atout maître du gynocide », entretien de Kate Millett et d'Antoinette Fouque, *Des femmes en mouvement – hebdo*, n°28, du 16 au 23 mai 1980, p. 15.



l'affirmation du « French Feminism », réduit aux textes d'Hélène Cixous, Julia Kristeva, et Luce Irigaray – toutes refusant le terme comme le concept du féminisme – au détriment de l'histoire et de la complexité du Mouvement français. D'autre part, Monique Wittig et, dans le sillage de sa pensée, les lesbiennes séparatistes du Mouvement des femmes en France, voient dans le féminisme une option politique dépassée par le lesbianisme, perçu comme la seule position de résistance à l'hétérosexualité, allant jusqu'à affirmer que « les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes<sup>1919</sup> ». De toutes parts donc, dans l'opinion publique, comme pour les écrivaines qui ont fait le Mouvement, le féminisme est un phénomène qui appartient au passé, une idée politique qui vient en 1979 d'être dépassée.

### **A. De la critique du féminisme au post-féminisme**

En 1978, Carolyn Greenstein Burke<sup>1920</sup>, qui rend compte aux États-Unis et pour la revue *Signs* de la crise qui divise le Mouvement des femmes, attribue cette tension à l'opposition sororicide entre celles qui se définissent comme féministes et celles qui, différentielles, se perçoivent comme les uniques révolutionnaires, par opposition à un féminisme jugé réformiste ou réactionnaire. Si la divergence entre féministes révolutionnaires et participantes au groupe Psychanalyse et Politique existe depuis les origines du Mouvement, c'est en effet depuis le début de l'année 1977 que la divergence s'est muée en véritable différend. Le numéro de la *Revue des sciences humaines*, « Écriture, féminité, féminisme », mis en œuvre par Françoise van Rossum-Guyon, entérine la condamnation virulente du féminisme, par Hélène Cixous comme par Julia Kristeva qui y sont interrogées toutes deux.

C'est dans cet entretien entre « Hélène » et « Françoise », la mention des seuls prénoms reprenant les codes de présentation d'un mouvement où l'on refuse le patronyme patriarcal, que, en négatif de l'affirmation beauvoirienne de 1972, Hélène Cixous refuse de se dire féministe pour se déclarer dans un même élan résolument antiféministe. « Pour moi, de façon extrêmement précise », explique Hélène Cixous, « le féminisme aujourd'hui est une idéologie, qui à la limite, est réactionnaire.<sup>1921</sup> » Si le procédé rhétorique de qualification révolutionnaire par la disqualification réactionnaire n'est pas neuf<sup>1922</sup>, l'attaque du féminisme

---

<sup>1919</sup> Monique WITTIG, « Les Questions Féministes ne sont pas des Questions Lesbiennes », *Amazones d'hier et Lesbiennes d'aujourd'hui*, n° 2.1, Montréal, juillet 1983, p. 10-14.

<sup>1920</sup> Carolyn GREENSTEIN BURKE, « Report from Paris: Women's Writing and the Women's Movement », art. cit., p. 846.

<sup>1921</sup> Hélène CIXOUS, « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », *Revue des sciences humaines*, « Écriture, féminité, féminisme », 1977, n° 168, p. 481.

<sup>1922</sup> On en trouve un exemple, en début de décennie, dans les « Quelques réflexions sur le lesbianisme comme position révolutionnaire » publiées dans le *Rapport contre la normalité* (*Symptôme*, n° 3, Champ libre, 1971). Après avoir préalablement défini qu'une position politique est qualifiée de *révolutionnaire* si elle annihile les

par une écrivaine qui, aux yeux du public, notamment de celui de la *Revue des sciences humaines*, représente le Mouvement des femmes, et donc le féminisme<sup>1923</sup> (en littérature), est bien plus significative. Faire du féminisme une idéologie revient également à nier, par l'oubli, que le féminisme est depuis les débuts du Mouvement une idée revendiquée et défendue par un groupe (les Féministes révolutionnaires) dont les membres ont été parmi les pionnières de la lutte des femmes en France et les plus actives du point de vue des actions entreprises.

La position d'Hélène Cixous à l'égard du féminisme se comprend dans le contexte de cette divergence devenue querelle entre les deux tendances du Mouvement. Mais loin de rester dans le dialogue conflictuel avec une tendance politique et littéraire qui n'est pas la sienne, l'écrivaine déplace stratégiquement le débat, opposant le féminisme, comme idéologie, au Mouvement des femmes, en tant que collectif, en précisant que le premier entrave littéralement le second :

Avant l'existence de ce qu'on appelle le « Mouvement des femmes », cela [le féminisme] renvoyait à quelque chose, dont l'histoire faisait d'ailleurs assez peu de cas, et qui était la tentative ponctuelle ou régionale de la part des femmes, à l'intérieur d'un certain système culturel et politique, d'appeler l'attention sur « la condition » des femmes. À notre époque, se dire féministe signifie quelque chose de tout à fait autre. C'est un certain comportement, encore une fois pris dans une certaine idéologie, dont les effets sont des effets d'arrêt du mouvement (je veux dire le « *mouvement des femmes* »).<sup>1924</sup>

Du point de vue diachronique, en distinguant le premier féminisme du deuxième, Hélène Cixous refuse la filiation d'un mouvement politique (le Mouvement de libération des femmes) à un mouvement politique qui l'a précédé (le mouvement des suffragettes). Cette distinction est le préalable nécessaire à la réduction du féminisme à un ensemble d'idées par opposition à un ensemble d'actions pourtant déjà réalisées par certaines des femmes du MLF au nom du même féminisme. Du point de vue synchronique, son interprétation sort de la dispute, pourtant signifiante, entre deux options politiques et littéraires pour procéder à l'identification du Mouvement des femmes au seul courant différentialiste, au détriment de la tendance et du groupe des Féministes révolutionnaires, comme des idées défendues par elles.

---

rapports sociaux lui préexistant, les Polymorphes perverses, en la personne de Margaret Stephenson, qualifient l'homosexualité de *potentiellement* révolutionnaire, la bi-sexualité de libérale et l'hétérosexualité de réactionnaire. Voir *supra* p. 149.

<sup>1923</sup> Ainsi dans un article de 1978 consacré à « La littérature au féminin pluriel » où sont présentées une dizaine d'écrivaines qui « prennent la littérature d'assaut », aucune référence n'est faite à Wittig ou son œuvre, alors qu'Hélène Cixous est dépeinte comme « le chef de file » des révolutionnaires « qui brandissent la bannière du féminisme » (Noëlle LORIOT, « La littérature au féminin pluriel », *L'Express*, 17 au 23 juillet 1978, p. 21).

<sup>1924</sup> Hélène CIXOUS, « Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », *op. cit.*, p. 481, en italiques dans le texte.

Ainsi lorsque Françoise van Rossum-Guyon propose de voir malgré tout dans la position d'Hélène Cixous « un certain type de “féminisme”<sup>1925</sup> », l'autrice répond sans ambiguïté par la négative. Face au « déferlement du mot de tous les côtés<sup>1926</sup> », c'est-à-dire à un usage démultiplié du terme, elle se dit contrainte de refuser le féminisme dont elle constate qu'il relève, de son point de vue, soit d'une phase pré-politique que le Mouvement des femmes a dépassée, soit d'un parti politique qui ne vise que l'acquisition d'un pouvoir social, soit encore de l'adéquation systématique et irréfléchie entre femme et féministe. Ces trois positions sont bien éloignées de l'objectif révolutionnaire qu'Hélène Cixous fixe au Mouvement, mûri au sein des « lieux où s'élaborent une réflexion politique sur la femme, l'histoire et l'idéologie » qu'elle prend le soin de mentionner : « je pense [dit-elle] à l'avancée ouvrante, opérée par la pensée et la pratique radicalement transformatrices des femmes du groupe *Politique et Psychanalyse*<sup>1927</sup> ». Les féministes relèvent, quant à elles, des lieux qui se situent « dans l'en-deça ».

C'est dans ce même numéro coordonné par Françoise van Rossum-Guyon que Julia Kristeva se livre également à une critique du féminisme, mais pour des motifs, nous semble-t-il, bien différents de ceux d'Hélène Cixous. Ce n'est en effet pas au nom du Mouvement des femmes, réduit au seul différentialisme, que Julia Kristeva nourrit ses observations contre le féminisme, mais bien contre le Mouvement des femmes, dans son ensemble, toutes tendances confondues. Elle dénonce ainsi la « bouderie esclavagiste<sup>1928</sup> » qui le caractérise au motif que la reconnaissance sociopolitique des femmes est sur le point de se réaliser en France, oubliant que si réalisation il y a, c'est grâce à l'action des femmes, notamment des féministes, qui y est menée depuis presque dix ans.

Dans cet entretien, la théoricienne s'en prend aussi bien aux féministes matérialistes qu'aux différentialistes prônant la féminité car elle reste « persuadée que celles qui vont à la problématique féminine non pas par recherche de leur singularité mais pour se retrouver en communauté avec “toutes les femmes”, le font d'abord pour éviter de se voir particulière et finissent en dernière instance par la déception ou l'adhésion dogmatique.<sup>1929</sup> » Opposant la réalisation de l'individu dans sa singularité à la logique du groupe qui anime le Mouvement des femmes, elle met en garde contre « le devenir-secte des groupes féminins<sup>1930</sup> », la même

---

<sup>1925</sup> *Ibid.*

<sup>1926</sup> *Ibid.*, p. 482.

<sup>1927</sup> *Ibid.* en italiques dans le texte.

<sup>1928</sup> Julia KRISTEVA, « Questions à Julia Kristeva : à partir de Polylogue », « *Écriture, féminité, féminisme* », *Revue des Sciences Humaines*, 1977, n° 168, p. 499.

<sup>1929</sup> *Ibid.*

<sup>1930</sup> *Ibid.*, p. 501.

année où Nadja Ringart, ancienne de VLR et de Psychanalyse et Politique, publie un témoignage accablant sur les pratiques sectaires du groupe d'Antoinette Fouque dans *Libération*<sup>1931</sup>. Julia Kristeva assimile à cette occasion le discours de la féminité à celui de l'antisémitisme des « penseurs de l'Allemagne nazie », concluant que « personne n'est à l'abri du totalitarisme, les femmes pas plus que les hommes<sup>1932</sup> ». L'attaque est sévère et clairement dirigée contre l'ensemble du Mouvement des femmes, dont la génération démocratique et spontanée est oubliée au profit du totalitarisme allégué des discours qui en émanent.

Or la pensée de Julia Kristeva est, dans cet entretien, extrêmement proche de celle que donne à lire la poétesse et essayiste Annie Le Brun la même année dans son pamphlet, *Lâchez tout*<sup>1933</sup>. Ne distinguant pas le féminisme matérialiste du différentialisme, Annie Le Brun dénonce en effet ce qu'elle appelle le « néo-féminisme » comme un totalitarisme. Elle y pointe le fonctionnement et les effets de ce qu'elle considère comme une propagande idéologique fondée sur l'éloge de la différence sexuelle féminine et qu'elle appelle « le terrorisme idéologique de la femellitude<sup>1934</sup> », reprenant le néologisme forgé par Xavière Gauthier dans *Surréalisme et Sexualité*<sup>1935</sup>. Le patriarcat, ou plus précisément l'homme, à l'origine des maux des femmes, devient, dans *Lâchez tout*, l'ennemi commun qui fonde et justifie le rassemblement des femmes, dans une logique « grégaire », logique de masse à laquelle on fournit un bouc émissaire, ce qui n'est pas sans rappeler, fait remarquer Annie Le Brun, les analyses d'Hannah Arendt dans *Le Système totalitaire*. La démonstration, quoique plus détaillée, est donc similaire à celle de Julia Kristeva, seul l'exemple donné à titre de comparaison varie : le nazisme pour Julia Kristeva, le communisme pour Annie Le Brun.

L'année 1977 voit donc le début d'une critique appuyée du féminisme, soit par les intellectuelles et écrivaines qui dénoncent le Mouvement des femmes comme un nouveau totalitarisme, soit par des écrivaines différentialistes, qui, au nom de la défense de la différence, choisissent non seulement de prendre position contre le féminisme mais encore de superposer le Mouvement des femmes à leur seule position révolutionnaire, faisant du féminisme un réformisme passéiste. Mais si, en 1977, Annie Le Brun donne de façon tout à fait provocante un entretien à la presse sous l'égide d'un « Le féminisme, c'est fini<sup>1936</sup> », l'initiative reste cependant isolée, contribuant d'ailleurs à l'effet de provocation. Deux ans

---

<sup>1931</sup> Nadja RINGART, « La naissance d'une secte », *art. cit.*

<sup>1932</sup> Julia KRISTEVA, « Questions à Julia Kristeva : à partir de *Polylogue* », *op. cit.*, p. 501.

<sup>1933</sup> Pour plus de précisions sur ce texte, voir notre analyse au sein du chapitre précédent « Annie Le Brun contre la Vagit-prop », p. 501.

<sup>1934</sup> Annie LE BRUN, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, Paris, Ramsay J.-J. Pauvert, 1990, p. 116.

<sup>1935</sup> Xavière GAUTHIER, *Surréalisme et Sexualité*, *op. cit.*

<sup>1936</sup> Entretien donné par Annie Le Brun, le 10 décembre 1977, au *Matin* et reproduit dans Annie LE BRUN, *Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, *op. cit.*, p. 213.

plus tard, le discours du « post-féminisme » prend en revanche son essor et s'appuie sur des plumes non seulement différentialistes mais encore de femmes politiques extérieures au Mouvement des femmes. Ce discours trouve sa voix pour la première fois au début de l'année 1979, lorsque Maria Antonietta Macciocchi (1922-2007) préface *Les Femmes et leurs Maîtres*. Le texte introduit les actes d'un séminaire tenu à l'Université de Vincennes entre 1975 et 1978, consacré pour la première partie aux « Fascismes et luttes des femmes » (1975-1976) et pour la seconde à « Marxisme et féminisme » (1977-1978). Sous le titre « Le post-féminisme », Maria Antonietta Macciocchi y annonce la mort des « féministes historiques ».

D'origine italienne, Maria Antonietta Macciocchi, est une ancienne députée du PCI (Partie communiste italien), qu'elle a par la suite critiqué dans ses *Lettres de l'intérieur du Parti* adressées à Louis Althusser (Maspero, 1970). Favorable au régime de Mao, elle a voyagé à travers la Chine et, en 1971, publié au Seuil son récit de voyage *De la Chine (Dala Cina)*. Forte de son expérience sur le terrain, elle apporte un soutien sans faille à la révolution culturelle chinoise. « Avec le recul du temps, *De La Chine* apparaît comme le témoignage incroyablement naïf d'une intellectuelle fascinée par la propagande, qui prête au régime chinois toutes les qualités d'un paradis socialiste<sup>1937</sup> » a pu conclure Christophe Bourseiller en 1996 à propos de cet opus qui, à l'époque toutefois, contribue à diffuser le maoïsme au sein de l'intelligentsia français et reçoit notamment l'appui de Philippe Sollers. L'année suivante, elle s'installe en France, est nommée assistante au département de sociologie de Vincennes et rejoint l'équipe de *Tel Quel*. Ses séminaires sont suivis par plusieurs jeunes féministes – Claudine Monteil y assiste sur les conseils de Simone de Beauvoir et devient une amie proche de Maria Antonietta Macciocchi. En 1979, à presque soixante ans, Maria Antonietta Macciocchi est sur le point d'être élue au Parlement européen.

À travers une préface datée du 15 janvier 1979, cette maoïste signe donc la fin du féminisme en France, ou plus exactement atteste sa décroissance et sa transformation politique : « Nous naviguons déjà [écrit-elle] dans l'estuaire du Post-Féminisme, les voiles flasques.<sup>1938</sup> » À la fin de la décennie, le féminisme n'a plus le vent en poupe, le souffle semble être retombé. La métaphore de l'allure maritime signifie sans ambiguïté que l'heure n'est plus au mouvement (des femmes) mais à la transition vers un ailleurs : le *post-féminisme* augure l'après d'un engagement alors que l'*estuaire* matérialise tout à la fois, parce qu'il est entre fleuve et mer, l'entre-deux et la transition. C'est en ce sens, parce qu'il

---

<sup>1937</sup> Christophe BOURSEILLER, *Les Maoïstes : la folle histoire des gardes rouges français*, Paris, Plon, 1996, p. 174.

<sup>1938</sup> Maria Antonietta MACCIOCCI (dir.), *Les Femmes et leurs Maîtres*, op. cit., p. I.

est question de *révolution* dans la double acception du terme – modification profonde et achèvement d’un cycle – que l’on peut faire l’histoire de la deuxième vague du féminisme. Du point de vue de celle qui écrit au présent de cette transition, le constat se double d’amertume : « du Mouvement féministe [...] on ne peut écrire que *l’histoire qui fut*<sup>1939</sup> » précise-t-elle et non plus, ajouterions-nous, comme les militantes le répétaient à l’envi depuis presque dix ans, faire l’histoire, en l’écrivant chaque jour.

Le constat que formule cette préface – celui de la fin du féminisme sous sa forme connue – s’accomplit au fil des pages de façon quasi performative dans la virulence d’un éreintage en bonne et due forme du « féminisme historique ». Maria Antonietta Macciocchi critique ainsi la faillite du Mouvement des femmes sans épargner l’une ou l’autre des tendances – qu’elle regroupe d’ailleurs inadéquatement sous l’appellation de féminisme historique. À ce « féminisme », elle reproche tout à la fois la récupération dont il fait l’objet, l’échec de la sororité qui semblait l’animer, la négation acharnée de la maternité – ouvrant à un retour du refoulé –, une culture de la survalorisation du féminin au détriment de la complexité des femmes, et « l’analphabétisme sexuel des femmes » qui lui est corrélé. Le Mouvement des femmes, sous la plume de la sociologue, « devient un lieu institutionnel, corporatiste, défensif, une “secte”<sup>1940</sup> », en référence au témoignage de Nadja Ringart sur le groupe d’Antoinette Fouque, et aux antipodes définitoires d’un Mouvement toujours labile.

Du féminisme à la féministe, la synecdoque participe de l’éreintage tout en présentant un portrait de la vitalité devenue moribonde du Mouvement des femmes : la mobilisation militante qui investissait l’espace public, la rue, semble s’être progressivement délitée et défait de l’atmosphère de liesse qui caractérisait les premières années – « Le grand enivrement est terminé. La féministe de choc rentre chez elle. Elle s’assied, pose drapeaux et banderoles, repense avec angoisse à ses petites affaires, réévalue le privé.<sup>1941</sup> » Tentant de répondre à la question de ce qui suivra avant d’achever sa préface, Maria Antonietta Macciocchi livre à ses lectrices et lecteurs de façon tout aussi naïve qu’étonnante, nous semble-t-il, une définition qui est celle du Mouvement qu’elle vient de condamner par contumace : « il y aura un mouvement de libération non *des* femmes mais *par* les femmes. [...] Au féminisme institutionnalisé qui meurt, succède la révolte moléculaire, invisible de l’extérieur, dans les mœurs, dans la sensualité, dans le rapport avec le corps, avec la

---

<sup>1939</sup> *Ibid.*, p. II.

<sup>1940</sup> *Ibid.*, p. VIII.

<sup>1941</sup> *Ibid.*, p. XIX.

parole.<sup>1942</sup> » Elle entérine néanmoins la fin du Mouvement des femmes en tant que collectif d'avant-garde.

« À quoi une préface sert-elle ? Presque à rien, à condition qu'on prenne la peine de la lire » : ces premiers mots de Maria Antonietta Macciocchi ont été lus et entendus. Françoise Giroud, ancienne secrétaire d'État chargée de la Condition féminine, rend élogieusement compte de l'ouvrage dans *Le Monde* du 7 avril 1979, sous le titre « Les voiles flasques du féminisme », reprenant l'image liminaire convoquée par Maria Antonietta Macciocchi. Elle y évoque « l'exécution [...] du féminisme historique, institutionnalisé, dogmatisé, exténué<sup>1943</sup> » à laquelle procède « Le post-féminisme » de Maria Antonietta Macciocchi. Mais Françoise Giroud y perçoit aussi, à partir du texte de Françoise Collin qui contribue au collectif, le propre d'un changement d'époque où l'avant-garde est sur le point de céder la place à l'individu : « Alors finie la révolte ? Parenthèse fermée ? Soulèvement dilué dans des conduites individuelles de libération de soi par soi, qui ne s'inscriront plus dans un mouvement collectif ?<sup>1944</sup> » s'interroge celle qui s'apprête en cette même année 1979 à quitter la politique pour rejoindre de nouveau le journalisme et s'adonner à l'écriture.

Ce soutien offre une caisse de résonance aux propos de la sociologue. C'est en premier lieu Andrée Michel, directrice de recherche au CNRS et ancienne du MDF (Mouvement démocratique féminin), qui prend la parole « en tant que sociologue et militante féministe » dans *Les Temps modernes*, « répond[ant] à Macciocchi qu'il est aberrant, monstrueux, antihistorique, de faire croire aux femmes qu'elles ont pu desserrer et qu'elles pourront desserrer le carcan des contraintes qui pèsent sur elles dans le système patriarcal sans la lutte, tant théorique que pratique, des féministes.<sup>1945</sup> » Andrée Michel vient de signer en cette année 1979 le premier « Que sais-je ? » consacré au *Féminisme*<sup>1946</sup>, ouvrage qui s'achève sur l'émergence et l'affirmation des mouvements de femmes depuis 1965. Dans « La libération des femmes sans les féministes ou Réflexions à propos de l'ouvrage de M.A. Macciocchi *Les femmes et leurs maîtres*<sup>1947</sup> », elle prend soin de saper les fondements prétendument scientifiques de la préface de Maria Antonietta Macciocchi, mettant en lumière la confusion qui y est opérée entre femmes et féministes, mais également entre féministes et

---

<sup>1942</sup> *Ibid.*

<sup>1943</sup> Françoise GIROUD, « Les voiles flasques du féminisme », *Le Monde*, 07/04/1979, p. 1.

<sup>1944</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>1945</sup> Andrée MICHEL, « La libération des femmes sans les féministes ou Réflexions à propos de l'ouvrage de M.A. Macciocchi *Les femmes et leurs maîtres* », *Les Temps modernes*, n° 394, mai 1979, p. 1879.

<sup>1946</sup> Andrée MICHEL, *Le Féminisme*, Paris, PUF, 1979, coll. « Que sais-je ? ; 1782 ».

<sup>1947</sup> Andrée MICHEL, « La libération des femmes sans les féministes ou Réflexions à propos de l'ouvrage de M.A. Macciocchi *Les femmes et leurs maîtres* », art. cit., p. 1872-1883.

antiféministes. Malgré la démonstration pointilleuse qu'elle effectue, Andrée Michel peine cependant à gommer le geste résolument performatif de la préface.

Suite à la parution du texte de Françoise Giroud dans *Le Monde*, plusieurs féministes du Mouvement de libération des femmes souhaitent également exercer collectivement leur droit de réponse ; le quotidien leur en promet la publication qui reste néanmoins lettre morte. « Des hystériques aux historiques, ou de la caricature à l'enterrement », est ainsi publié à l'automne 1979 dans *Questions féministes* et *La Revue d'en face*, par une douzaine de militantes qui dénoncent ces « quelques intellectuelles en mal de sujet » qui « viennent [...] jouer les mères poignards, dans le dos, toujours dans le dos d'une cause où on ne les a jamais vues venir de face.<sup>1948</sup> » Le texte est signé par des féministes du « Collectif contre le viol », d'« Elles voient rouge », de la revue *Histoires d'elles*, du Planning Familial, de la Ligue du droit des femmes, du Centre Flora Tristan, de la revue *Questions féministes*, de *La Revue d'en face*, du MLAC, des Féministes révolutionnaires du groupe Amiens-Beauvais, de la revue *Remue ménage*, de SOS femmes alternatives, ainsi que par des féministes hors groupe. C'est presque tout le Mouvement des femmes qui se trouve réuni par ces signatures, à l'exception, logique, du groupe Psychanalyse et Politique et des Éditions Des femmes.

Car le discours du post-féminisme trouve à alimenter dans le même temps l'antiféminisme d'Antoinette Fouque, qu'elle formule depuis les origines du Mouvement et instille dans le groupe Psychanalyse et Politique. Dans « La révolution est un travail » qui paraît dans *Libération* en juin 1974, les membres du groupe affirmaient ainsi, annonçant les propos tenus par Hélène Cixous trois ans plus tard, que « [l]e féminisme n'est pas la lutte des femmes, la lutte des femmes passe par une lutte contre le féminisme. Le féminisme, comme idéologie (de l'avant-garde bourgeoise au réformisme), maintient le pouvoir en place dans un processus répétitif, oppositionnel, provocatoire.<sup>1949</sup> » Dans *Le Quotidien des femmes*, presse de Psychanalyse et Politique et de la maison d'édition Des femmes, en mars 1975, le féminisme devenait « la dernière forme historique du patriarcat<sup>1950</sup> ». L'année suivante, en mars 1976, *Le Quotidien des femmes* publiait « Féminismes ou lutte de femmes<sup>1951</sup> », intervention de Benoîte Groult le 6 décembre 1975 à la maison pour tous et retransmis par France culture au cours duquel « une femme », dont le discours l'apparentait au groupe

---

<sup>1948</sup> « Des hystériques aux historiques, ou de la caricature à l'enterrement », *Questions féministes*, n°6, septembre 1979, p. 103.

<sup>1949</sup> « La révolution est un travail », *Libération*, 9 et 10 juin 1974, p. X.

<sup>1950</sup> Des femmes, « La situation et notre politique », *Le Quotidien des femmes*, lundi 3 mars 1975, p. 5.

<sup>1951</sup> « Féminisme ou lutte de femmes », débat d'une femme avec Benoîte Groult, *Le Quotidien des femmes*, samedi 6 mars 1976, p. 7-10.



Psychanalyse et Politique, expliquait à l'auteurice d'*Ainsi soit elle* que toutes les femmes du Mouvement n'étaient pas féministes.

La remarque alors formulée publiquement à Benoîte Groult, dont on a vu qu'elle reste extérieure au MLF tout en lui apportant son soutien et en se disant féministe, va plus loin qu'une simple prise en compte de la diversité des positions au sein du Mouvement des femmes. L'intervenante explique en effet que, pour sa part, elle n'est jamais devenue féministe, percevant le féminisme comme une « idéologie<sup>1952</sup> », vectrice d'oppression pour les femmes. Elle se définit ainsi au cours du débat comme « une femme en lutte [...] radicalement anti-féministe<sup>1953</sup> ». Le féminisme devient alors, par cette voix anonyme, truchement d'Antoinette Fouque elle-même, le risque pris par le combat pour l'égalité entre hommes et femmes, celui d'une société où la distinction « sexuelle » serait à terme abolie. Cette femme dit au contraire œuvrer contre « l'effacement définitif des femmes, des femmes en tant que lieu d'une différence qui n'a jamais eu lieu, en tant que non lieu<sup>1954</sup> ». Cette dernière précision polarise le travail sur la différence du côté de la subversion d'une avant-garde auquel le féminisme, conservateur et réformisme, ne saurait donc prétendre.

S'il existe des signes d'une opposition constante d'Antoinette Fouque et du groupe Psychanalyse et Politique au féminisme, l'année 1979 voit les attaques redoubler et s'accroître, toujours par voie de presse spécialisée. *Des femmes en mouvement*, journal de Psychanalyse et Politique et de la maison d'édition Des femmes qui a pris la succession du *Quotidien des femmes*, permet d'établir un florilège. Dès le premier numéro qui paraît en novembre 1979, un compte rendu du colloque « The Second Sex : Thirty Years later » qui a eu lieu en septembre aux États-Unis interroge « la quasi nullité de la “pensée” dite “féministe” qui entraînait la forme creuse de cette Conférence de Sourdes<sup>1955</sup> » et critique tout autant le féminisme américain en général que Simone de Beauvoir ou Monique Wittig qui y donnait en manière de conférence « On ne naît pas femme ».

L'année suivante, lors d'une discussion avec le sociologue Alain Touraine, reproduite dans l'hebdomadaire du 29 février au 7 mars, Marie-Claude [Grumbach] rappelle la spécificité du Mouvement des femmes, qui est, de son point de vue, la qualité d'analyste et d'agente des militantes, pour expliquer que « c'est à partir de cette position qu'a pu être faite

---

<sup>1952</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>1953</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>1954</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>1955</sup> « Un colloque féministe à New York, “Le second sexe trente ans après” », *Des femmes en mouvements – hebdo*, n° 1, 9 au 16 novembre 1979, p. 11.

la critique du féminisme comme idéologie impérialisante des luttes des femmes<sup>1956</sup> ». L'année 1980 prolonge les attaques par deux entretiens, l'un avec l'écrivaine féministe américaine Kate Millett, à nouveau publié en mai dans *Des femmes en mouvement hebdo* et l'autre avec Catherine Clément en juillet dans *Le Matin de Paris*. Après avoir publié *Sexual Politics* (1970), issu de la thèse qu'elle a soutenue la même année à l'Université Columbia, et traduite dès 1971 par Stock sous le titre *La Politique du mâle*, Kate Millett a donné deux romans *Flying* (1974 et 1975 pour la version française) et *Sita* (1977 et 1978 pour la version française). En 1979, elle vient de faire paraître aux États-Unis, *The Basement* (1979) et *Going to Iran* (1979) dont la traduction est assurée par les Éditions Des femmes.

Dans cet entretien réalisé deux ans plus tôt et intitulé en référence aux propos d'Antoinette Fouque « Le féminisme de la non-différence – sexuelle, économique, politique – est l'atout maître du gynocide<sup>1957</sup> », les textes comme la personne de Kate Millett sont lisiblement instrumentalisés pour mettre en valeur une autre parole, celle de l'intervieweuse Antoinette Fouque. Le titre n'est pas le seul élément textuel qui est emprunté aux propos de la cheffe de file du groupe Psychanalyse et Politique et de la maison d'édition Des femmes, c'est la majorité des citations d'accroche qui le sont.

Antoinette Fouque formule, grâce à cet entretien, trois critiques majeures contre le féminisme. Comme le titre l'indique, le féminisme (matérialiste) est perçu comme un levier essentiel du gynocide qui caractérise la phallocratie. Dans la mesure où le féminisme (matérialiste) espère l'abolition des classes de sexe, il procède donc, au même titre que le système qu'il entend combattre, au meurtre de la femme (ou du féminin). Le féminisme est en conséquence défini comme « l'adversaire du Mouvement de Libération des femmes », ainsi qu'Hélène Cixous l'avait déjà formulé en 1977. Enfin, en cette période d'élections législatives en France, Antoinette Fouque constate que le féminisme ne cherche qu'à prendre le pouvoir (masculin) ; il est donc réformiste et non révolutionnaire.

C'est à partir de cette triple critique du féminisme que, se solidarisant pour l'occasion avec celles qui sont toujours dans l'erreur (féministe), Antoinette Fouque conclut l'entretien sur un appel à la désertion de la phallocratie, et donc de son « atout maître », le féminisme. « Nous avons toutes été, nous sommes probablement encore toutes, au titre de mères – épouses – filles... féminines – féministes, des prostituées de l'Histoire. Notre honneur de

---

<sup>1956</sup> « Mouvements sociaux ou / et mouvements de libération », Alain Touraine, Zsuzsa Hegedus, Brice Lalonde, Emmanuel de Severac, Georges Buis, Antoinette [Fouque] et Marie-Claude [Grumbach], *Des femmes en mouvements – hebdo*, n° 17, 29 février au 7 mars 1980, p. 27.

<sup>1957</sup> « Le féminisme de la non-différence – sexuelle, économique, politique – est l'atout maître du gynocide », entretien de Kate Millett et d'Antoinette Fouque, art. cit., p. 12-15.

femmes en luttes de libérations aujourd’hui, est de dire non aux Prostitutions<sup>1958</sup> » exhorte-t-elle. Les féministes se définissent donc, comme la mère, l’épouse et la fille, par rapport à l’homme ou plus exactement au père selon Antoinette Fouque. On entrevoit ici l’influence de la psychanalyse, notamment lacanienne, sur sa conception du politique. Prétendre à l’égalité, notamment politique, avec les hommes, revient donc, de son point de vue, à se prostituer pour obtenir un pouvoir qui est par définition ici phallique.

À Catherine Clément, qui a publié avec Hélène Cixous *La Jeune née* en 1977 et qui dirige également avec elle la collection « Féminin futur », Antoinette Fouque précise, une fois encore dans la continuité de la déclaration d’Hélène Cixous en 1977, « nous tenions à affirmer que nous ne sommes pas féministes. Ce qui voulait dire, ce qui veut dire : le féminisme n’est pas le point d’arrivée de notre révolution. Nous ne sommes ni anté, ni anti, mais “post-féministes”<sup>1959</sup> ». Antoinette Fouque répond ici implicitement à « Proto-féminisme et anti-féminisme<sup>1960</sup> » de Christine Delphy, texte paru dans *Les Temps modernes* et également diffusé comme une brochure des Féministes révolutionnaires<sup>1961</sup>. Christine Delphy était la première à s’inquiéter publiquement en 1975 de l’affirmation littéraire, à travers *Parole de femme*, d’un différentialisme<sup>1962</sup>, alors politiquement discuté au sein du groupe Psychanalyse et Politique. Son texte cherchait à démontrer que l’ouvrage d’Annie Leclerc, comme le différentialisme lui-même, part du proto-féminisme, c’est-à-dire d’une phase antérieure au féminisme, pour aboutir à l’antiféminisme. En fin de décennie, au moment où Psychanalyse et Politique se choisit pour nouveau slogan « nous nous sommes libérées de l’oppression », Antoinette Fouque profite ainsi du discours général consacrant l’après du féminisme pour transformer un antiféminisme assumé en post-féminisme.

## **B. « Nous en France » ou l’invention du « French Feminism »**

Du 27 au 29 septembre 1979, un colloque est organisé par le New York Institute for the Humanities autour du *Deuxième Sexe* sous le titre « The Second Sex : Thirty Years later, a commemorative conference on feminist theory », devant presque un millier de femmes. Loin d’être célébrée comme un monument vivant, l’œuvre de Beauvoir y est, au choix, renvoyée au passé ou jugée dépassée, ce dont témoigne d’ailleurs le peu de contributions de la rencontre

---

<sup>1958</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>1959</sup> Antoinette FOUQUE, « Notre ennemi n’est pas l’homme mais l’impérialisme du phallus », entretien avec Catherine Clément, *Le Matin de Paris*, 16/07/1980, p. 13.

<sup>1960</sup> Christine DELPHY, « Proto-féminisme et anti-féminisme », art. cit.

<sup>1961</sup> C. D., FÉMINISTES RÉVOLUTIONNAIRES, « L’exploitation patriarcale, 3 : Les idéologies de la différences naturelle des sexes, Proto-féminisme et anti-féminisme », 32 p., Bibliothèque Marguerite Durand, Cote : BROCF MF 799.

<sup>1962</sup> Le terme n’est cependant jamais employé par Christine Delphy.

centrées sur Beauvoir elle-même. Michèle Le Dœuff a partagé son souvenir d'une communication française consacrée dans cette logique et pour l'occasion à la beauté des cafards<sup>1963</sup>. Le geste de femmage\* que constitue le colloque est ainsi paradoxal, tout comme les articles signés dans la presse en cette année 1979. Ceux-ci disent aussi bien l'avancée que représentait l'essai de Simone de Beauvoir en 1949 que le dépassement dont il fait l'objet en 1979.

Deux phénomènes se révèlent alors au moment de ce colloque : l'affirmation du différentialisme, devenu sous l'appellation américaine le « French Feminism », comme la seule option littéraire et politique du mouvement français, et celle du lesbianisme politique, comme avenir du féminisme. Tous deux se définissent comme des post-féminismes et sont liés par le différend de la différence qui les oppose pourtant. Le premier est porté par Hélène Cixous, le second par Monique Wittig : leur altercation publique<sup>1964</sup> au cours du colloque consacré au *Deuxième Sexe* est en ce sens tout aussi signifiante que leurs communications qui pour l'occasion sont respectivement intitulées « Poésie e(s)t politique<sup>1965</sup> » et « On ne naît pas femme<sup>1966</sup> ».

Le 27 septembre, à la suite de la session au cours de laquelle interviennent Christine Delphy, Monique Wittig et Michèle Le Dœuff, le premier jour du congrès, Hélène Cixous aurait souhaité discuter chacune des interventions précédentes lors de sa propre communication. C'est dans ce contexte qu'elle aurait affirmé « nous en France nous ne nous appelons plus *féministes* parce que nous avons abandonné ce point de vue négatif [...] nous en France nous ne nous appelons plus *lesbiennes*, parce que c'est un mot négatif et péjoratif<sup>1967</sup> ». « [Q]ui ça, “nous en France”, qui ça ? » lui aurait rétorqué Monique Wittig, s'insurgeant de ce qu'elle estimait une contrefaçon de la position « française ». L'anecdote,

---

<sup>1963</sup> Voir Michèle Le Dœuff, « Engaging with Simone de Beauvoir », traduit du français par Nancy Bauer, in *The Philosophy of Simone de Beauvoir*, Maragret A. Simons (ed), Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 11-19. Cet article a été initialement publié en français sous le titre « Nouer avec Simone de Beauvoir », dans la revue *Simone de Beauvoir's Society*, vol. 18, 2001, p. 1-8.

<sup>1964</sup> Voir Michèle Le Dœuff, « Colloque féministe à New York : *Le Deuxième Sexe* trente ans après », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, n°7, février 1980, p. 103-109.

<sup>1965</sup> Le texte d'Hélène Cixous a été publié dans *Des femmes en Mouvement Hebdo*, n°4, 30 novembre au 7 décembre 1979, p. 29-32.

<sup>1966</sup> On ne trouvera la version publiée dans *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, n°8, mai 1980, p. 75-84.

<sup>1967</sup> Voir Michèle Le Dœuff, « Colloque féministe à New York : *Le Deuxième Sexe* trente ans après », art. cit., p. 106, nous soulignons.

attestée par plusieurs participantes<sup>1968</sup>, intéresse en ce qu'elle dit la lutte d'une histoire politique et littéraire en train de se faire.

S'il est vrai que Monique Wittig a quitté le sol français depuis 1976 pour vivre et enseigner aux États-Unis, Christine Delphy et Michèle Le Dœuff vivent bel et bien en France, y mènent leur recherche et y enseignent. Caïmane à l'ENS Fontenay-sous-Bois, Michèle Le Dœuff présente pour l'occasion une communication sur les relations entre féminisme et existentialisme dans l'œuvre de Simone de Beauvoir ; elle milite par ailleurs au MLAC (Mouvement pour la liberté de l'avortement et de la contraception) depuis 1973. Christine Delphy comme Monique Wittig représentent de surcroît la tendance des Féministes révolutionnaires à laquelle s'oppose Psychanalyse et Politique, et le féminisme matérialiste dont on vient de voir qu'Hélène Cixous le considère comme une idéologie réactionnaire qui entrave le Mouvement des femmes.

Il n'est pas inutile d'anticiper le chapitre suivant consacré aux crises que traversent le Mouvement des femmes en cette fin de décennie pour préciser qu'Antoinette Fouque vient de créer, dans la plus grande discrétion, quelques semaines plus tôt l'association loi 1901 « Mouvement de Libération des Femmes – Psychanalyse et Politique », et s'apprête à déposer la marque commerciale « Mouvement de Libération des Femmes – MLF » à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI). L'affirmation du différentialisme de France comme seule option révolutionnaire portée par le Mouvement des femmes, en dépassement d'un féminisme passéiste, se produit donc dans le même temps que la tentative d'appropriation de tout le Mouvement de libération des femmes par un seul de ses groupes devenu tendance, Psychanalyse et Politique.

Faisant retour, de façon générale, sur les conflits qui ont marqué le Mouvement des femmes à la fin des années 1970, Françoise Collin a fort justement mis en avant l'usage comme la réalité problématiques du « nous » collectif : « Les dérives et règlements de compte entre femmes qu'a connus le premier féminisme », expliquait-elle à Nadine Plateau en 2011, « tenaient sans doute principalement à la projection d'un “nous” fusionnel que chacune pouvait annexer à son profit et qui ne prenait pas en considération la persistance légitime et indispensable des “je” dans tout “nous”<sup>1969</sup> ». En 1979, Hélène Cixous, et derrière elle le différentialisme du groupe Psychanalyse et Politique, « annexe » à proprement parler le

---

<sup>1968</sup> Cette altercation est également narrée, avec une variante importante, dans « Wittig-la-politique », introduction de Marie-Hélène Bourcier à la première traduction française de *La Pensée straight* (voir Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., 2001, p. 27, note 5).

<sup>1969</sup> « De la création littéraire, philosophique et féministe : un entretien avec Françoise Collin », Nadine Plateau, *Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexe: Avec et autour de Françoise Collin*, Sofia, Réseau belge des études de genre, n° 1, 2011, p. 51.

« nous » de la lutte des femmes en France pour en exclure, d'une part, les féministes et, d'autres part, les lesbiennes, dont certaines, à l'instar de Monique Wittig, revendiquent à cette époque leur position politique comme seule issue porteuse d'avenir pour le féminisme en France.

« Nous en France » permet donc de subsumer Psychanalyse et Politique et le différentialisme sous le Mouvement des femmes en France. Mais si l'opération est à ce moment possible, c'est aussi parce que le principe a déjà en France et surtout aux États-Unis quelque fondement. La réduction du féminisme à une idéologie comme le passage d'une critique antiféministe à une critique post-féministe l'autorise certes. Mais à travers cette « annexion », on perçoit en amont le travail effectué et la surface de reconnaissance acquise par les périodiques spécialisés et la maison des Éditions Des femmes emmenés par Antoinette Fouque, par certaines membres du pôle universitaire de l'Université Paris 8, centre universitaire expérimental, qui s'est doté, grâce à Hélène Cixous, d'un centre d'études féminines depuis 1974. À Vincennes, par exemple, enseignent ou ont animé des séminaires Antoinette Fouque, Serge Leclerc, Michèle Montrelay et Luce Irigaray.

Cette production tout comme l'aura intellectuelle qui l'accompagne s'inscrit dans le contexte global d'un import de la pensée française aux États-Unis, désignée à l'époque sous le vocable de « French Theory<sup>1970</sup> ». Il n'est d'ailleurs pas étonnant que ce soit les États-Unis qui accueillent le colloque consacré au trentenaire du *Deuxième Sexe*, colloque où s'affirment deux discours post-féministes « français », et où s'affrontent deux écrivaines de France les plus représentatives de la décennie : Hélène Cixous et Monique Wittig. Cette importation de la pensée française se matérialise non par la reproduction mais bien dans la « translation » et l'« appropriation<sup>1971</sup> », comme l'ont montré Christine Planté et Eleni Varikas à propos du « French Feminism » dans leurs contributions respectives au collectif *Féminismes au présent*<sup>1972</sup>. Tout comme la pensée française devient la « French Theory », l'une ne recoupant que partiellement l'autre, le féminisme français devient le « French Feminism », dont Hélène Cixous, Julia Kristeva et Luce Irigaray, toute trois opposées au féminisme, sont les seules représentantes.

---

<sup>1970</sup> Voir François CUSSET, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2005 [2003], voir en particulier la seconde partie « Les usages de la théorie », p. 141 *sqq.*

<sup>1971</sup> Anne TOMICHE et Pierre ZOBERMAN, « Introduction » à *Littérature et identités sexuelles*, Paris, Société Française de Littérature Générale et Comparée, p. 11.

<sup>1972</sup> Christine PLANTE, « Questions de différence », p. 111-131 et Eleni VARIKAS, « Féminisme, modernité, postmodernisme : pour un dialogue des deux côtés de l'océan », p. 59-84, in Riot-Sarcey, Michèle, Planté Christine et Varikas Eleni (dir.), *Féminismes au présent*, Paris, Montréal, L'Harmattan, 1993.

Ainsi, dans l'anthologie préparée par Elaine Marks<sup>1973</sup> et Isabelle de Courtivron qui devient rapidement une référence aux États-Unis, *New French Feminisms : an Anthology*<sup>1974</sup> (1980), publié l'année suivante, il n'est pas encore question de « French Feminism » mais déjà de « French Feminisms » alors que les deux chevilles ouvrières du volume, spécialistes de littérature française<sup>1975</sup>, retranscrivent, dans leur introduction, l'attaque vigoureuse (« vigorous attack<sup>1976</sup> ») contre le féminisme menée par Psychanalyse et Politique et Hélène Cixous. Elles s'en justifient en ces termes : « Nous avons néanmoins décidé de mettre “Féminismes” dans notre titre parce qu'il n'y a pas encore de meilleur mot pour rendre compte du phénomène que nous présentons.<sup>1977</sup> » Pour diffuser aux États-Unis les textes produits dans le sillage du Mouvement des femmes, dans la complexité de l'opposition entre l'avant-garde féministe et l'avant-garde de la néo-féminité, les éditrices font donc le choix de voir dans leur dénominateur commun, « la conscience de l'oppression-répression des femmes<sup>1978</sup> », un équivalent du féminisme.

Or sous la plume d'Elaine Marks, on trouvait, deux ans plus tôt, une autre définition du féminisme. Celle-ci, quoique antérieure, semble tout aussi bien que celle qui figure en introduction du volume, rendre compte des choix opérés pour la constitution de l'anthologie. À l'été 1978, Elaine Marks présentait en effet « Women and Literature in France » pour la revue *Signs* dans la section « Review : French Literary Criticism ». Se référant à l'article de Carolyn Greenstein Burke retraçant, dans le même numéro, les dernières avancées du Mouvement de libération des femmes en France, Elaine Marks écrivait en note de bas de page de son propre texte : « Les mots “féministe” et “féminisme” ont été attaqués par le groupe Psychanalyse et Politique et par Hélène Cixous [...]. J'utiliserai le mot “féministe”, entre

<sup>1973</sup> Elaine Marks était présente au colloque de New York. Psychanalyse et Politique / Des femmes fait un compte-rendu élogieux de sa communication dans « Un colloque féministe à New York, “Le second sexe trente ans après” », *Des femmes en mouvements – hebdo*, n° 1, 9 au 16 novembre 1979, p. 11-12.

<sup>1974</sup> *New French Feminisms: an Anthology*, New York London Toronto, Harvester Wheatsheaf, 1980, 279 p.

<sup>1975</sup> Après avoir obtenu son PhD en 1958 à New York University, et avoir occupé différents postes, Elaine Marks devient Professor of French and Women's Studies (University of Wisconsin-Madison). Elle a publié deux ouvrages qui font référence à l'époque : l'un consacré à Colette (1960), l'autre à Simone de Beauvoir (1973). Chair of the Women's Studies Program depuis 1977 (et jusqu'en 1985), elle est notamment proche de Germaine Brée, alors Kenan Professor of the Humanities à Wake Forest University depuis 1973 (et jusqu'en 1984). Isabelle de Courtivron après l'obtention de son PhD de Littérature française à Brown University enseigne au sein du MIT depuis 1979. *New French Feminisms* est sa première publication.

<sup>1976</sup> *New French Feminisms*, op. cit., p. X.

<sup>1977</sup> Notre traduction de « We have nonetheless decided to place “Feminisms” in our title because there is as yet no better word to account for the phenomenon we are presenting. » (*Ibid*).

<sup>1978</sup> « Nous définissons le féminisme comme une prise de conscience de l'oppression-répression des femmes qui inaugure tout à la fois des analyses de la dimension de cette oppression-répression et des stratégies de libération », notre traduction de « We define feminism as an awareness of women's oppression-repression that initiates both analyses of the dimension of this oppression-repression, and strategies for liberation. » (*Ibid*).

guillemets, pour désigner *les femmes qui explorent les liens entre femmes et langage*.<sup>1979</sup> » La précision a de quoi surprendre tant elle évacue la question du politique, et notamment du rapport homme/femme, pour recentrer la valence du *féminisme* sur l'interrogation de la langue, et donc du texte (littéraire), en fonction *d'un point de vue de femme*.

Les textes sélectionnés pour l'anthologie sont en ce sens révélateurs de la reconnaissance aux États-Unis du différentialisme, au détriment du matérialisme et de l'universalisme. Alors que le discours d'accompagnement de l'anthologie retrace le rôle fondateur de Monique Wittig au sein du Mouvement des femmes en France, on ne trouve d'elle qu'un seul de ses textes, *Les Guérillères*, fiction de 1969 sans difficulté interprétable dans la logique de la définition du féminisme donnée en introduction de l'anthologie ou de celle donnée par Elaine Marks en 1978. Par comparaison, Julia Kristeva est convoquée à quatre reprises, Luce Irigaray et Hélène Cixous chacune à deux reprises. Les écrivaines féministes représentées sont celles de la génération précédente – Simone de Beauvoir à six reprises, Françoise d'Eaubonne à deux reprises, et Christiane Rochefort pour une seule apparition. La section "Creations", qui est la plus révélatrice de la réception américaine de ce qui s'apprête à devenir le "French Feminism", comporte huit textes : sept relèvent de la tendance différentialiste (Xavière Gauthier, Julia Kristeva<sup>1980</sup>, Claudine Hermann, Marguerite Duras, Chantal Chawaf, Madeleine Gagnon, Viviane Forrester) et un seul de la tendance matérialiste (Christiane Rochefort).

L'anthologie de ces deux spécialistes de littérature que sont Elaine Marks et d'Isabelle Courtivron se comprend dans la continuité de l'intérêt porté par la revue américaine *Signs* au(x) « French Feminism(s) » depuis plusieurs années ; Elaine Marks, notamment, est une collaboratrice régulière. Dès le premier numéro de la revue en 1975, on y trouve une traduction *Des Chinoises* de Julia Kristeva alors que le deuxième numéro accueille un entretien avec Marguerite Duras consacré à la littérature féminine. L'année suivante, la revue publie une traduction du « Rire de la méduse » d'Hélène Cixous. En 1978, Elaine Marks consacre, comme nous l'avons déjà dit, un article à « Women and Literature in France », alors que Carolyn Greenstein Burke publie dans le même numéro son « Report from Paris: Women's Writing and the Women's Movement ». Une sous-rubrique ponctuelle de critique

---

<sup>1979</sup> Elaine MARKS, « Women and Literature in France », art. cit., p. 833, nous soulignons. Notre traduction de : « The words "feminist" and "feminism" have come under attack by the group Politics and Psychoanalysis and by Hélène Cixous [...]. I shall use the word "feminist," in quotation marks, to refer to women who are exploring the connections between women and language. »

<sup>1980</sup> Comme nous avons précédemment tenté de le démontrer, Julia Kristeva est assimilée à la tendance différentialiste alors qu'il s'agit, nous semble-t-il, d'une lecture inadéquate de son œuvre.



littéraire commentant les parutions récentes vient compléter cet ensemble en s'insérant dans la rubrique « The New Scholarship: Review Essays ».

En 1981, *Signs* consacre le passage des « French Feminisms » à la « French Feminist Theory<sup>1981</sup> », nom du dossier central qui constitue son septième volume. L'éditorial explique la nécessité d'un numéro spécial consacré à la « théorie féministe française » par la fortune que connaît la pensée française en général aux États-Unis : « L'influence de la pensée française sur la théorie féministe aux États-Unis, forte depuis la parution du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, semble maintenant devenir encore plus forte, et les opportunités d'apprendre des penseurs/euses français-es se multiplient<sup>1982</sup> » commente le collectif de *Signs*. C'est en fonction de cet intérêt grandissant du public américain qu'est donné à lire dans cette livraison « le travail de quatre écrivain-e-s français-e-s [Julia Kristeva, Hélène Cixous, Luce Irigaray, Christine Fauré<sup>1983</sup>] [...] represent[ant] un échantillon des idées qui s'échangent actuellement en France<sup>1984</sup>. » Parmi les quatre écrivaines censées représenter la théorie féministe française, trois refusent explicitement l'appellation féministe, alors que la quatrième (Christine Fauré), sociologue et historienne, vient de signer deux articles dans *Les Temps modernes* pour interroger la pratique, à l'époque naissante, de l'histoire des femmes.

En cette même année 1981, Diane Griffin Crowder, Professor of French and Women Studies à Cornell College, se souvient qu'« on parlait beaucoup de l'écriture féminine et, aux États Unis, dans les cercles féministes académiques, les noms de Cixous, Irigaray, et Kristeva faisaient fétiche. [...] Cixous, Kristeva, et Irigaray à elles seules étaient vues comme LE féminisme français<sup>1985</sup> ». Excluant de l'échantillon de théorie « féministe » française celles qui, *stricto sensu*, l'ont véritablement écrites, le collectif éditorial de *Signs* précise ainsi qu'il prévoit *dans l'avenir* de porter son attention sur d'autres écrivain-e-s tel-le-s que Monique Wittig et Christine Delphy. L'intention reste globalement lettre morte, car le collectif ne

---

<sup>1981</sup> Dossier « French Feminist Theory », *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 7, n°1, automne 1981, 262 p.

<sup>1982</sup> Notre traduction de « The influence of French thought among feminist theory in the United States, strong since Simone de Beauvoir's *The Second Sex* first appeared, would seem now to be growing even stronger, and opportunities to learn about French thinkers are increasing. » (*ibid.*, p. 1).

<sup>1983</sup> Alice Jardine introduit et traduit avec Harry Blake « Le temps des femmes » de Julia Kristeva (initialement paru dans 34/44: *Cahiers de recherches de sciences des textes et documents*, n°5, hiver 1979, p. 5-19), Annette Kuhn introduit et traduit « Le sexe ou la tête? » d'Hélène Cixous (initialement paru dans *Les Cahiers du GRIF*, n°13, 1976, p. 5-15), Hélène Vivienne Wenzel introduit et traduit *Et l'une ne bouge pas sans l'autre* de Luce Irigaray (Minuit, 1979), Lillian S. Robinson introduit et traduit « L'Absente » de Christine Fauré (*Les Temps modernes*, n°410, septembre 1980, p. 502-513) et « Le crépuscule des déesses, ou la Crise intellectuelle en France en milieu féministe » (*Les Temps modernes*, n°414, janvier 1981, p. 1285-1291).

<sup>1984</sup> Nous soulignons. Notre traduction de « The work of the four French Writers appearing in this issue of *Signs* represents a sampling of the ideas now exchanging in France. » (*ibid.*, p. 2).

<sup>1985</sup> Diane GRIFFIN CROWDER, « Lire Wittig: Un souvenir personnel », Labrys, études féministes, numéro spécial, septembre 2003, <http://www.tanianavarrosrain.com.br/labrys/special/special/diane.htm>

traduira aucun texte<sup>1986</sup> par la suite des deux représentantes du féminisme matérialiste en France. Cette absence confirme l'exclusion des théoriciennes féministes françaises de la « French Feminist Theory ».

Si Christine Delphy a pu qualifier de « démarche essentielle<sup>1987</sup> » l'invention du « French Feminism », soutenant qu'il n'y a pas métonymie mais « *invention* pure et simple » de ce féminisme à la française, si dès 1980 lors de la contestation collective du dépôt du MLF comme marque par le groupe Psychanalyse et Politique, Simone de Beauvoir a pu dénoncer, dans le texte liminaire à *Chroniques d'une imposture*, le fait que « [d]epuis longtemps, cette petite secte [Psychanalyse et Politique] s'affirmait à l'étranger comme l'unique incarnation valable du MLF<sup>1988</sup> », des chercheuses américaines ont elles aussi analysé le phénomène de translation des courants français du MLF en un « French feminism » réduit aux seuls noms Julia Kristeva, Hélène Cixous, et Luce Irigaray. C'est notamment le cas de Claire Moses qui a interrogé à plusieurs reprises les raisons de cette appropriation déformante.

Claire Moses<sup>1989</sup> a ainsi imputé l'émergence du « French Feminism » aux priorités scientifiques des départements féministes américains qui privilégient à la fin des années 1970 « le discours purement théorique<sup>1990</sup> » : cette « course à la théorie<sup>1991</sup> » est également l'une des clés de compréhension données par Eleni Varikas dans « Féminisme, modernité, postmodernisme : pour un dialogue des deux côté de l'océan ». C'est en ce sens que Claire Moses voit dans le « French Feminism » une preuve de l'impérialisme du monde universitaire américain qui a « exproprié un aspect de la culture française, l'a appliqué [aux] objectifs américains, au mépris des Françaises et du contexte français.<sup>1992</sup> »

---

<sup>1986</sup> On trouve en revanche à l'automne 1982 un texte de Namascar Shaktini, plus connue en France sous le nom de Margaret Stephenson, ancienne des Perverses Polymorphes et du cercle militant de Wittig, ayant défilé à ses côtés sous l'Arc de Triomphe (Namascar SHAKTINI, « Displacing the Phallic Subject: Wittig's Lesbian Writing », *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 8, no. 1, Autumn, 1982, p. 29-44).

<sup>1987</sup> Christine DELPHY, « L'invention du "French Feminism" : une démarche essentielle », in *Nouvelles Questions féministes*, « France, Amérique : regards croisés sur le féminisme », Paris, IRESCO, volume 17, n°1, février 1996, p. 15-58. Repris dans *L'Ennemi principal, 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001, p. 319-358.

<sup>1988</sup> Les pages de cette « brochure » ne sont pas numérotées, voir la deuxième page du texte de Simone de Beauvoir.

<sup>1989</sup> Claire Goldberg MOSES, « La construction du "French Feminism" dans le discours universitaire américain », dans « France, Amérique : regards croisés sur le féminisme », *Nouvelles Questions féministes*, Paris, IRESCO, vol. 17, n° 1, février 1996, p. 3-14 et Claire Goldberg MOSES, « Made-in-America : le "French Feminism" dans l'université américaine », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris, Syllepse, 2002, p. 277-284.

<sup>1990</sup> Claire Goldberg MOSES, « La construction du "French Feminism" dans le discours universitaire américain », art. cit., p. 10.

<sup>1991</sup> Eleni VARIKAS, « Féminisme, modernité, postmodernisme : pour un dialogue des deux côté de l'océan », art. cit., p. 62.

<sup>1992</sup> *Ibid.*, p. 11.

Or, expliquant l'invention du « French Feminism » par le privilège accordé à *la* littérature et *aux* écrivaines au détriment du social et des sociologues et historiennes, dans des revues américaines et des anthologies faites par des spécialistes de littérature, il nous semble que Claire Moses manque en partie la complexité d'un phénomène d'histoire *littéraire* qui privilégie tout autant *une* littérature et *certaines* écrivaines par rapport à d'autres. En privilégiant, par leur sélection, l'avant-garde littéraire de la néo-féminité, les spécialistes de littérature française aux États-Unis ne donnent pas seulement une vision du féminisme, en particulier du féminisme de France, elles privilégient également une certaine définition de *la* littérature, en particulier de la littérature française qui s'irrigue à la source de la féminité et non à ses tentatives de dépassement.

### **C. « Les Questions Féministes ne sont pas des Questions Lesbiennes »**

À partir du *Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, la catégorie utilisée par Monique Wittig pour désigner une position de résistance au système oppressif n'est plus féministe mais amante ou lesbienne. « Un jour mon prince viendra », fable fantasmagorique à visée apologétique et épistémique publiée dans *Questions féministes* en 1978, décrit des corps qui se révoltent sans utiliser aucune de ces catégories. Le titre de la revue au sein de laquelle ce récit est publié, tout comme l'éditorial initial auquel le texte fait sans nul doute écho, facilitent l'adéquation de la position de résistance envisagée au féminisme. Pourtant, dès l'année suivante, dans le texte que Monique Wittig donne *Homosexuality in French literature*<sup>1993</sup>, une tension est très nettement perceptible entre les catégories et les objectifs du lesbianisme d'une part et du féminisme d'autre part, au point que Wittig consacre à ce rapport une section entière de l'article sous le titre « Lesbiennes », laissant ainsi présager que le lesbianisme est devenu sous sa plume le futur du féminisme.

Le lesbianisme y est en effet présenté comme une culture et une société antérieures au féminisme, et envisagé dans son intersection, et donc dans sa coïncidence comme dans sa non-coïncidence avec le féminisme : « Politiquement, le féminisme en tant que phénomène théorique et pratique inclut le lesbianisme tout en étant dépassé par lui<sup>1994</sup> », écrit-elle. Si le lesbianisme excède le féminisme, les deux phénomènes entretiennent cependant un rapport de complémentarité :

---

<sup>1993</sup> Monique WITTIG, « Paradigm », art. cit. Les textes de Monique Wittig ayant fait l'objet de corrections lors de leur réédition en recueil, nous citons, comme précédemment, systématiquement le texte et l'édition d'origine assortie de la référence du passage correspondant au sein de la dernière édition parue en France (2007).

<sup>1994</sup> Monique WITTIG, *La Pensée straight*, op. cit., p. 85.

Sur le plan théorique, le lesbianisme et le féminisme articulent leur position de telle manière que l'un interroge toujours l'autre. Le féminisme rappelle au lesbianisme qu'il doit compter avec son inclusion dans la classe des femmes. Le lesbianisme alerte le féminisme sur sa tendance à traiter de simples catégories physiques comme des essences immuables et déterminantes.<sup>1995</sup>

Au regard de la fable « Un jour mon prince viendra », le lesbianisme est donc l'équivalent d'une position de résistance au système oppressif. Plus encore, Monique Wittig, fait du seul lesbianisme un équivalent du matérialisme. C'est enfin grâce au, ou à cause du, féminisme que le lesbianisme doit se souvenir que les lesbiennes sont considérées comme faisant partie de la classe des femmes, alors que « Paradigm » reprend l'affirmation formulée dès 1978 dans « La pensée *straight* », à savoir que les lesbiennes ne sont pas des femmes.

C'est durant cette même année 1979, qui voit paraître « Paradigm » dans *Homosexuality in French literature* que Monique Wittig présente « On ne naît pas femme » lors du colloque de New York consacré au *Deuxième Sexe*. Le texte paraît en mai 1980 dans la revue *Questions féministes*, avec pour toile de fond le débat séparatiste qui agite le collectif de la revue depuis la parution dans le numéro de février de « La pensée *straight* ». La revue, comme le mouvement français, s'interroge avec plus ou moins de heurts sur la ligne à suivre désormais, alors que le partage est effectif entre celles qui voient dans le lesbianisme une position politique plus radicale que le féminisme, et celles pour qui le féminisme est le moyen d'une lutte des femmes qui ne se veut pas moins révolutionnaire.

« On ne naît pas femme », référence à la phrase célèbre, mais ici tronquée, du *Deuxième Sexe*, témoigne du dépassement qui vient de s'opérer. Si Beauvoir insistait sur la construction sociale du sujet femme, Wittig ouvre de façon neuve d'autres possibles : on ne naît ni on ne devient nécessairement femme. Comme le remarque avec justesse Teresa de Lauretis<sup>1996</sup>, Wittig déplace l'accent initial beauvoirien de naître femme à devenir femme. C'est à partir de cette réflexion que Wittig s'oppose à celles qui, même parmi les lesbiennes, revendiquent la féminité. Or, alors que sous sa plume féminité et féminisme avait été présentés comme deux options opposées l'une à l'autre, Monique Wittig glisse de la féminité au féminisme pour affirmer :

L'ambiguïté du terme « féministe » résume toute la situation. Que veut dire « féministe » ? Féministe est formé avec le mot « femme » et veut dire

---

<sup>1995</sup> *Ibid.*

<sup>1996</sup> Teresa de LAURETIS, « Quand les lesbiennes n'étaient pas des femmes », in Marie-Hélène BOURCIER et Suzette ROBICHON (dirs.), *Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes: autour de l'œuvre politique, théorique et littéraire de Monique Wittig*, Paris, Éd. Gaies et lesbiennes, 2002, p. 39.

« quelqu'un qui lutte pour les femmes ». Pour beaucoup d'entre nous, cela veut dire « quelqu'un qui lutte pour les femmes en tant que classe et pour la disparition de cette classe ». Pour de nombreuses autres, cela veut dire « quelqu'un qui lutte pour la femme et pour sa défense » - pour le mythe donc et son renforcement.<sup>1997</sup>

Par là même, elle entérine l'existence du différentialisme non seulement comme option de la lutte des femmes (option qui lui est radicalement étrangère), mais encore comme un type de féminisme, ce qui témoigne de l'influence du contexte américain qui est alors le sien et qui la pousse également en ce sens au dépassement du féminisme lui-même. Elle rappelle d'ailleurs ensuite l'échec de la première vague féministe française, échec qu'elle impute à l'absence de dépassement des catégories de sexe et au principe d'un combat souhaitant l'égalité dans la différence.

Ainsi, « ne jamais oublier à quel point être "femme" était [...] "contre nature", contraignant, totalement opprimant et destructeur dans le bon vieux temps d'avant le mouvement de libération des femmes<sup>1998</sup> », c'est « avoir une conscience lesbienne », et non plus une conscience *féministe*. Elle poursuit alors en faisant de son programme théorique et politique, le projet même du Mouvement de libération des femmes en France depuis son apparition en 1970 : « il y a trente ans Simone de Beauvoir détruisait le mythe de la femme. Il y a dix ans, nous nous mettons debout pour nous battre pour une société sans sexe.<sup>1999</sup> » Selon Namascar Shaktini, c'est à partir de cette période que Wittig ne se désigne plus ni comme femme, ni comme féministe<sup>2000</sup>. C'est aussi à cette période que le débat au sein de *Questions féministes*, comme des féministes radicales françaises, se mue en violente querelle.

Au début de l'année 1981, *La Revue d'en face* consacre un dossier à la polémique sous le titre « Hétérosexualité et lesbianisme<sup>2001</sup> ». Y figure en première place, et pour contextualiser le débat qui a conduit à la scission du comité de rédaction de *Questions féministes* à l'été 1980, la reproduction du « Lesbianisme », un des textes diffusés à l'occasion de « Rencontre lesbiennes » les 21 et 22 juin 1980 par Monique<sup>2002</sup>, et jugé représentatif de la prise de position des lesbiennes radicales. Plusieurs contributions significatives trouvent place

---

<sup>1997</sup> Monique WITTIG, « On ne naît pas femme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, mai 1980, vol. 8, p. 79 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 47-48.

<sup>1998</sup> Monique WITTIG, « On ne naît pas femme », *op. cit.*, p. 78 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 46.

<sup>1999</sup> Monique WITTIG, « On ne naît pas femme », *op. cit.*, p. 79 ; Monique WITTIG, *La Pensée straight*, *op. cit.*, p. 47.

<sup>2000</sup> Namascar SHAKTINI (dir.), *On Monique Wittig: theoretical, political and literary essays*, Urbana, University of Illinois Press, 2005, p. 4.

<sup>2001</sup> Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, *op. cit.*, p. 66-109.

<sup>2002</sup> Le texte serait de Monique Plaza, membre du collectif de rédaction de la revue *Questions féministes* depuis sa création et chercheuse au CNRS en psychologie.

dans cette livraison de *La Revue d'en face* qui prolongent le numéro à l'origine<sup>2003</sup> de la polémique de *Questions féministes* et répondent au texte initialement reproduit.

Dominique Fauquet y reprend l'article d'Emmanuèle de Lesseps paru dans *Questions féministes*<sup>2004</sup> en articulant une réflexion sur la politique, le désir et l'individu ; Marie-Jo Dhavernas se donne pour projet dans « Ah ! Je me ris de me voir si belle en ce miroir » de démontrer le caractère réactionnaire de la théorie séparatiste lesbienne ainsi que les contradictions qu'elle promet ; Cathy Bernheim adresse une « Lettre à celles d'en face », au sein de laquelle se succèdent quatre poèmes – « Ailleurs », « Une autre fois », « Orange-vert » et « Attentive soldée mais poétique » - qui disent à quel point « [s]es mots et [elle], [...] craignent bien plus d'être chantés que d'être tus<sup>2005</sup> » par les lesbiennes séparatistes ; Éliane V. [Viennot] examine dans « Aimer les femmes, aimer des femmes » la contradiction posée entre féminisme et hétérosexualité en envisageant son envers, la contradiction apparente entre féminisme et amour des femmes ; et Doucha Belgrave interroge à travers son propre parcours la bisexualité comme une « diaspora sexuelle », comme « voyage sans permis de séjour<sup>2006</sup> ». C'est surtout la contribution de Catherine Deudon, figurant en deuxième place dans le dossier sous le titre de « Radicale-ment, Nature-elle-ment<sup>2007</sup> », qui retiendra ici notre intérêt tant elle nous semble diachroniquement et synchroniquement révélatrice.

Reprenant le titre du troisième numéro de *Questions féministes* publié en 1978 sous le titre « Natur-elle-ment », qui se donnait pour tâche de démontrer que la nature et le naturel ne sont que des constructions idéologiques, le texte de Catherine Deudon constitue en effet la première réfutation de « La pensée *straight* » et de ses implications séparatistes par une lesbienne radicale. De façon inédite, Catherine Deudon convoque par l'exergue qu'elle donne à son texte, une autre protagoniste dans ce débat qui réunissait jusque-là Monique Wittig et Emmanuèle de Lesseps, accompagnées des lesbiennes séparatistes : l'écrivaine et essayiste Michèle Causse<sup>2008</sup>. Avant tout féministe, Catherine Deudon défend ainsi le potentiel subversif des pratiques sexuelles mais sans les résumer à une identité. Ce refus de la catégorie ou de l'étiquette la mène notamment à infirmer l'opposition entre hétérosexuelle et homosexuelle et à défendre la cohérence du groupe des femmes réunies par l'action féministe : « N'en perdons pas notre latin féministe et restons (sans honte) homosexuelle

---

<sup>2003</sup> *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, février 1980, n° 7.

<sup>2004</sup> Emmanuèle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », art. cit.

<sup>2005</sup> Cathy BERNHEIM, « Lettre à celle d'en face », *La Revue d'en face, op. cit.*, p. 96.

<sup>2006</sup> Doucha BELGRAVE, « La bisexualité : une diaspora sexuelle ? », *ibid.*, p. 109.

<sup>2007</sup> Catherine DEUDON, « Radicale-ment, Nature-elle-ment », *ibid.*, p. 81-84.

<sup>2008</sup> Michèle Causse définit comme *homosexuelle* toute femme ayant des rapports avec une autre femme mais restant soumise aux hommes et aux mythes masculins, par opposition à la *lesbienne* qui, loin d'être soumise, est politique et subversive.

féministe (et non pas lesbianiste) c'est-à-dire située dans la classe des femmes et luttant avec elles contre leur oppression à laquelle s'ajoute (et non retranche) mon oppression spécifique d'homosexuelle.<sup>2009</sup> » Cette position unitaire était d'ailleurs celle de Monique Wittig cinq ans plus tôt lorsqu'elle affirmait que les catégories hétérosexuelle et homosexuelle appartenaient à une stratégie de division de la classe des femmes.

Et avec Éliane V. [Viennot] dans le même numéro, Catherine Deudon est l'une des premières à voir dans cette évolution de la pensée wittigienne un rapprochement inattendu mais manifeste avec les positions de *Psychanalyse et Politique* : « Je n'ai nulle envie de voir [s'indigne-t-elle] cette Nation lesbienne chauvine, sexiste et avatar de cet ailleurs de secte sectaire (déjà vue à Psyképol) faisant dans la "révolution symbolique" et "l'indépendance érotique" sur le dos... des femmes<sup>2010</sup> ». Le risque bien mesuré ici est de vider le féminisme de ces actrices, si d'un côté les hétérosexuelles ne sauraient être féministes sans collaborer à l'oppression, et que de l'autre « les lesbiennes ne sont pas des femmes », alors que *Psychanalyse et Politique*, sous la conduite d'Antoinette Fouque, se dit ouvertement et depuis ses débuts antiféministe, et tout récemment post-féministe. Le parallèle témoigne aussi de la menace qui pèse sur un Mouvement de libération des femmes que les lesbiennes radicales souhaitent voir transmué en Front lesbien international dans le même temps où *Psychanalyse et Politique* tente d'en obtenir la propriété symbolique et concrète par le dépôt du sigle MLF

Au regard des positions de cette ancienne des Petites Marguerites qu'est Catherine Deudon, la pensée antinaturaliste implique non seulement la destruction des catégories de sexe mais également la destruction des catégories de pratiques sexuelles : c'est ce à quoi se refuse Monique Wittig en affirmant que les lesbiennes ne sont pas des femmes. Elle renforce les catégories de pratiques sexuelles et du coup celles de sexe. Catherine Deudon reprend ainsi la pensée de Ti-Grace Atkinson telle qu'elle trouvait à se développer non dans « "Lesbianisme" et féminisme : justice pour les femmes considérées comme "contre nature" » (décembre 1970) mais dans « "Lesbianisme" et féminisme » (février 1970) où, examinant le lesbianisme comme pratique homosexuelle et position politique, elle écrivait « parce que le "lesbianisme" implique des rôles, et, qui plus est, parce qu'il est fondé sur le postulat fondamental de l'oppression masculine, c'est-à-dire sur la sexualité, le "lesbianisme" renforce

---

<sup>2009</sup> *Ibid.*, p. 83.

<sup>2010</sup> *Ibid.*

le système des classes sexuelles.<sup>2011</sup> » Les conclusions de « La pensée *straight* », hormis le post-scriptum dont nous avons souligné l'aspect problématique, ne dérogent pas à cette règle.

À la suite de l'éditorial de *Nouvelles Questions Féministes* qui clarifie la position des féministes radicales ayant choisi, contrairement à la décision collective prise, de refonder la revue en mars 1981, sont publiés deux articles qui poursuivent mais également closent pour un temps le débat : « Féministe homosexuelle ou hétérosexuelle ? » de Françoise Comparat et « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne » de l'américaine Adrienne Rich qui défend comme le comité de la revue *NQF* la position d'un féminisme qui puisse être lesbien, ou d'un lesbianisme féministe. Si son texte constitue un appel à l'étude de la contrainte à l'hétérosexualité, la conclusion vaut arbitrage du débat sur l'appel à entrer en lesbianisme comme on entre en résistance : se poser la question de la condamnation de toute forme de relation hétérosexuelle, tranche-t-elle, est en réalité un faux problème au regard de la véritable urgence, celle de rétablir un choix de sexualité pour les femmes. Cette absence de choix au niveau collectif explique que jusqu'à ce que cette potentialité se réalise, on ne puisse établir de constat qu'individuel et non dresser « une vue globale et complexe qui est nécessaire si l'on veut défaire le pouvoir que partout les hommes exercent sur les femmes<sup>2012</sup> ». Adrienne Rich ne réfute ainsi pas la théorie wittigienne mais la remet aux calendes grecques au nom des priorités de la lutte des femmes. En France, le lesbianisme ne parvient donc pas à s'imposer comme l'avenir immédiat du féminisme. Il en reste cependant une configuration possible.

C'est dans cette trajectoire de pensée politique qui la mène du féminisme au lesbianisme radical que, faisant référence à la polémique et à la scission du collectif de *Questions féministes*, Monique Wittig en viendra à déclarer en 1983 que « Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes<sup>2013</sup> ». Dans ce texte, elle affirme sans ambiguïté la séparation politique entre lesbiennes et féministes – « le lesbianisme n'a rien à voir avec le féminisme<sup>2014</sup> », écrit-elle – et redit sa gêne face au terme comme au concept de féminisme, « non pas à cause des suffragettes (non) mais à cause de "la femme" autour duquel

---

<sup>2011</sup> Ti-Grace ATKINSON, « « Lesbianisme » et féminisme », in Ti-Grace ATKINSON, *Odyssée d'une amazone*, traduit par Martha CARLISKY, Paris, Éditions Des femmes, 1975, p. 102.

<sup>2012</sup> Adrienne RICH, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *op. cit.*, p. 42.

<sup>2013</sup> « Les Questions Féministes ne sont pas des Questions Lesbiennes », *Amazones d'hier et Lesbiennes d'aujourd'hui*, *op. cit.* Plus tardivement lors d'un entretien avec Catherine Ecartot en 1996, l'autrice revient sur cette distinction qui marqua également une scission politique pour la contester : « Le lesbianisme est une rupture avec un système économique : l'hétérosexualité, certainement pas avec le mouvement féministe, c'est une rupture de contrat avec ce régime politique qu'est l'hétérosexualité. Je crois qu'il n'y a pas de femmes "hétérosexuelles". » (« Rencontre avec Monique Wittig », propos recueillis par Catherine Rognon-Écartot, *Lesbia*, *op. cit.*, p. 30).

<sup>2014</sup> « Les Questions Féministes ne sont pas des Questions Lesbiennes », art. cit., p. 10.



il est bâti<sup>2015</sup> ». Sa démonstration est d'ailleurs identique sur ce point à celle de « On ne naît pas femme » : la lutte des femmes n'est pas la défense de la femme mais bien le combat pour la suppression des catégories de sexes.

Les féministes y sont en revanche renommées par Wittig « hétéroféministes », terme qui était apparu dans les slogans de la rencontre du groupe des lesbiennes de Jussieu les 21 et 22 juin 1980 à Paris. Elle amalgame ainsi le féminisme à l'hétérosexualité, perçue comme système politique et désigne tout d'abord par ce terme une « homosexuelle » du collectif de *Questions féministes* (Christine Delphy). Il n'y a pas de femmes hétérosexuelles, explique-t-elle, uniquement des femmes opprimées, mais il y a cependant des « hétéroféministes ». Wittig voit la racine du concept d'hétéroféminisme dans l'article d'Emmanuèle de Lesseps paru en février 1980 en réponse à « La pensée *straight* », elle définit en ce sens l'hétéroféministe comme une « féministe (ce peut être une homosexuelle), qui pour des motifs de peur ou d'intérêt rejette le lesbianisme comme théorie, comme politique, et comme pratique l'exclut du féminisme dont elle affirme la ligne hétérosexuelle.<sup>2016</sup> » Cette définition nous intéresse en ce sens à plus d'un titre.

Historiquement, et contrairement à ce que dit<sup>2017</sup> Wittig, il n'y a eu aucun « exclusion » des lesbiennes politiques du féminisme par l'établissement d'une ligne hétérosexuelle, mais bien un refus de certaines féministes (tous désirs confondus) de faire du lesbianisme politique la nouvelle ligne du (post)féminisme. « Hétérosexualité et féminisme<sup>2018</sup> » d'Emmanuèle de Lesseps cherche en ce sens, comme nous l'avons vu, à penser l'articulation apparemment paradoxale entre hétérosexualité et féminisme, et non son amalgame. L'aspect le plus novateur de cet article est non pas de rejeter, mais de défendre la possibilité de leur articulation en interrogeant le rôle du désir, c'est-à-dire la complexité des rapports interpersonnels dans un système politique. « L'hétérosexualité est la forme spécifique *dans laquelle* s'inscrit l'oppression des femmes, mais non la forme spécifique *de* l'oppression des femmes<sup>2019</sup> », telle est la phrase qui en ce sens résume la réponse que fait Emmanuèle de Lesseps à Monique Wittig.

---

<sup>2015</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>2016</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>2017</sup> « Les Questions féministes ne sont pas des Questions lesbiennes » comptent plusieurs références à la violence de ce que Wittig considère comme une exclusion. Elle évoque par exemple les « coups de force contre lesbiennes » et « la porte claquée au nez du lesbianisme par la féminisme » (« Les Questions féministes ne sont pas des Questions lesbiennes », art. cit., p. 10 et 11).

<sup>2018</sup> Emmanuèle DE LESSEPS, « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, février 1980, n° 7, p. 55-69.

<sup>2019</sup> *Ibid.*, p. 66.

Leur désaccord provient de ce point précis : là où Wittig voit uniquement un système politique, réduisant le désir à un choix politique, Emmanuèle de Lesseps voit une intrication complexe du politique et du personnel, rappelant que le lesbianisme est devenu un choix politique avec le mouvement des femmes, tout en restant le produit d'un désir, qui peut être source de contradictions. Et c'est précisément cette question du désir que reprend Wittig dans « Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes » sans pourtant y répondre, tant elle voit dans celui-ci une « tarte à la crème sur laquelle chacune ne manque pas de dérapier en toute hâte pour échapper à son examen<sup>2020</sup> ». Qu'on définisse le désir comme un instinct qui pousse à combler un manque, ou comme un mouvement de l'être qui vise à la possession (physique) d'un objet ou d'un autre être, Wittig ne saurait envisager ce qu'elle appelle ironiquement « une exquise essence » que comme le produit matériel de l'oppression, c'est-à-dire de l'hétérosexualité. Le désir lesbien se comprend alors, à la suivre, bien qu'elle n'y fasse aucune référence, comme le produit matériel d'une lutte.

En 1979, l'heure n'est donc plus au féminisme. Les points communs entre le différentialisme, littérairement incarné par Hélène Cixous et Antoinette Fouque, et le lesbianisme comme choix politique, emmené par Monique Wittig, attirent l'attention. Au-delà du statut d'Hélène Cixous et de Monique Wittig, deux écrivaines dont les œuvres représentent à cette période une opposition catégorique au féminisme, pour des motifs pourtant bien différents, le différentialisme et le matérialisme se retrouvent sur le constat commun d'une sortie affirmée de l'oppression qui rend le féminisme dépassé et obsolète : là où Psychanalyse et Politique scande « nous avons vaincu l'oppression<sup>2021</sup> », Wittig conclut que « les lesbiennes ne sont pas des femmes », leur conférant un statut de marronnes, c'est-à-dire d'esclaves en fuite.

Du côté différentialiste, Hélène Cixous renvoie le féminisme à un geste passéiste, tout en définissant le Mouvement des femmes comme le lieu d'un travail sur la différence, notamment mené par Antoinette Fouque au sein du groupe Psychanalyse et Politique et de la maison d'édition Des femmes. Antoinette Fouque elle-même célèbre, à la suite de Maria Antonietta Macciocchi, l'entrée dans l'ère du post-féminisme. Dans le même temps, l'autrice du « Rire de la méduse » devient par ses textes littéraires la représentante, avec Luce Irigaray et Julia Kristeva, du « French Feminism » aux États-Unis, lequel s'impose bientôt à

---

<sup>2020</sup> « Les questions féministes ne sont pas des questions lesbiennes », art. cit., p. 13.

<sup>2021</sup> La formule émaille les pages de *Des femmes en mouvements – hebdo*.

l'international comme *le* féminisme de France, au détriment des autres pensées, groupes et tendances, notamment du matérialisme et du féminisme de l'égalité que revendiquent des écrivaines comme Simone de Beauvoir, Christiane Rochefort, Françoise d'Eaubonne, ou Monique Wittig. Ce sont ainsi leurs textes qui sont écartés du canon littéraire français alors en train de s'établir.

Du côté matérialiste, Wittig construit en cette fin de décennie, et depuis son départ aux États-Unis la partie plus théorique de son œuvre. Alors qu'elle formule progressivement la sortie des lesbiennes de la classe des femmes, elle concrétise dans le même temps le projet de faire du lesbianisme politique l'avenir du féminisme. Son évolution politique est également celle d'une partie des lesbiennes radicales<sup>2022</sup> de France. L'affirmation d'un lesbianisme politique comme post-féminisme conduit à la scission du collectif de *Questions féministes* entre lesbiennes et féministes radicales qu'elles soient lesbiennes ou hétérosexuelles. Si les féministes radicales reprennent la publication de la revue sous le titre de *Nouvelles Questions féministes*, alors que Wittig collabore désormais aux États-Unis à *Feminist Issues*, la polémique laisse des traces indélébiles au sein du Mouvement des femmes, comme au cœur de chacune.

Wittig se sent littéralement trahie par celles qui étaient avec elle sous l'Arc de triomphe en 1970 : elle écrira ainsi dans *Paris-la-Politique* qu'« il ne [lui] reste plus qu'à voir dans ces judas splendides les guérillères qu'[elle] avai[t] jadis chantées<sup>2023</sup> ». Mais elle n'est pas la seule à éprouver la violence de cette séparation : les guérillères qu'elle chantait ressentent également « un choc intellectuel et politique » qui « est aussi un traumatisme affectif<sup>2024</sup> ». Sur fond d'une crise de plus grande envergure, celle du dépôt de la marque commerciale « Mouvement de Libération des Femmes – MLF » à l'Institut national de la propriété industrielle (INPI) par Antoinette Fouque, le Mouvement de libération des femmes traverse en cette fin de décennie des épreuves dont il ne se relèvera pas et qui signent irrémédiablement son déclin. Si la fin justifie les moyens, l'heure est désormais venue de tourner la page.

---

<sup>2022</sup> Le confirme l'exemple d'un témoignage donnée par Frédérique, militante lesbienne, qui déclare en 1980 dans *Les femmes et les femmes d'abord* : « autant à la première rencontre lesbienne en France, à Sanguinet en 75, l'ambiance féministe allait de soi, autant à Paussac, en 79, on distinguait nettement celles qui se reconnaissaient dans le mouvement de libération de celles qui ne s'y reconnaissaient pas [...] Pour certaines de ces dernières, des GLH [Groupe de libération homosexuel] pour la plupart, le mot "féministe" désignait du reste clairement les hétéros du Mouvement de libération des femmes. » (Frédérique, « Identité et/ou politique lesbiennes », *Les femmes et les femmes d'abord*, n°1, janvier 1980, p. 12).

<sup>2023</sup> Monique WITTIG, *Paris-la-politique: et autres histoires*, Paris, POL, 1999, p. 34.

<sup>2024</sup> « Éditorial », *Nouvelles Questions féministes*, Paris, Éditions Tierce, n°1, mars 1981, p. 6.

## IV. La fin justifie les moyens

« Femme, je suis déchirée.<sup>2025</sup> »

La crise interne du Mouvement de libération des femmes se révèle sans ambiguïté avec l'affaire Barbara, qui oppose Mireille Dekoninck gérante salariée de la librairie Des femmes à Lyon aux Éditions Des femmes. Elle coïncide avec la dénonciation, principalement par des féministes (« notoires<sup>2026</sup> » selon le mot des Éditions Des femmes), du monopole médiatique de la lutte progressivement acquis par le groupe Psychanalyse et Politique et la maison d'édition d'Antoinette Fouque, au détriment des autres groupes. Comme l'analyse avec justesse, la journaliste Martine Storti dès octobre 1976 dans *Libération*, avec l'affaire Barbara « s'exprime pour la première fois dans une action publique, un conflit politique et idéologique latent dans le mouvement des femmes depuis plusieurs années<sup>2027</sup> ». Cette affaire marque le début d'une série de crises qui trouvent leur résolution agonistique lors du dépôt du Mouvement de libération des femmes en préfecture en tant qu'association et à l'INPI en tant que marque commerciale.

Le procès prudhommal qui oppose Barbara aux Éditions Des femmes est également interprété comme un conflit de classe entre femmes, Barbara incarnant ces militantes socialement et matériellement « vulnérables » alors que les femmes des Éditions Des femmes semblent toutes issues de la bourgeoisie parisienne. À lire Jeannette dans les colonnes de *Libération* en mai 1977, c'est alors le clivage entre une lutte des femmes qui non seulement passe par le livre, mais encore s'incarne dans celui-ci, et une lutte des femmes de la rue et dans la rue que l'on constate à travers ce procès : « Je suis une femme vivante, en lutte, mais je ne vous [femmes des Éditions Des femmes] accompagne pas. C'est vous qui m'accompagnez, c'est vous qui nous accompagnez. Faudrait pas renverser les rôles<sup>2028</sup> » s'indigne Jeannette dans une lettre envoyée au quotidien.

Ce que Victoria Thérame, autrice de la maison, ancienne infirmière et chauffeuse de taxi, véritable « miracle éditorial<sup>2029</sup> » pour reprendre les mots de la sociologue Delphine Naudier, décrit en 1976 comme « une mini-société qui fonctionne autrement, sans hiérarchie,

---

<sup>2025</sup> SOKHNAWA, « Je dis : “un sentiment de femme” », *Courrier, Libération*, 10 juin 1977, p. 2.

<sup>2026</sup> Les Éditions Des femmes, « C'est un procès politique que l'on nous fait », *Libération*, 18 mai 1977, p. 4.

<sup>2027</sup> Martine STORTI, « Des femmes, des librairies, un monopole », *Libération*, 19 octobre 1976, p. 7.

<sup>2028</sup> JEANNETTE, « J'ai honte de ce qui s'est passé », *Courrier, Libération*, 6 juin 1977, p. 2.

<sup>2029</sup> Delphine NAUDIER, « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, « Genre et classes populaires », n° 64 –2006/3, p. 67 à 87.

sans organisation structurée, corsetée, un groupe de femmes qui travaillent autrement, une liberté agissante, un germe de nouveau monde, le petit bourgeon vert<sup>2030</sup> » est dès l'année suivante décrit et dénoncé comme une secte par une de ses anciennes participantes, Nadja Ringart<sup>2031</sup>, dont la cohésion est assurée par la personne et la personnalité d'Antoinette Fouque. Alice Braitberg, ancienne étudiante de Vincennes, affirme quant à elle « [avoir] été personnellement témoin, et parfois complice, des manœuvres de séduction et de manipulation d'Antoinette Fouque et d'Hélène Cixous<sup>2032</sup> » dans une lettre envoyée à *Libération* en septembre 1977, sans pour autant détailler les stratégies auxquelles elle fait référence.

Au même moment, la plupart des femmes qui militaient au sein des organisations d'extrême-gauche font dissidence. Alors que pendant sept ans, elles participaient de la tendance lutte des femmes du Mouvement, mettant exclusivement leur plume au service d'une expression politique dénuée de toute littéarité, contrairement aux textes des autres tendances du Mouvement des femmes, ces dissidentes choisissent de réinvestir leur énergie dans un projet politique défendant la lecture mais aussi l'écriture féministe. De ce changement de cap, naissent consécutivement la librairie Carabosses, le café littéraire Barcarosses et l'association littéraire « Elles tournent la page ». Cette dernière, par le choix de son appellation même, figure la transition dans laquelle sont engagées les femmes du Mouvement.

Année de procès de femmes en lutte et de l'affirmation de la dissidence des militantes d'extrême-gauche, 1977 est également celle où Dona Stanton donne pour *Tel Quel* un article sur les départements d'Étude de femmes aux États-Unis, études qu'elle présente comme « la manifestation universitaire du MLF<sup>2033</sup> ». Le numéro suivant de la revue se voit consacré aux « Recherches féminines » en France, que le collectif définit comme « poussées par ce mouvement [des femmes] ou inquiètes de ses lacunes » et « abandonnant ainsi le discours simplement revendicatif d'un effet de mode en fait dépassé pour s'attaquer aux points clés de l'idéologie ou du savoir et les analyser à partir d'un lieu nouveau – le lieu des femmes.<sup>2034</sup> » Comme en témoigne le numéro de *Tel Quel*, la critique « féministe » naît dans la tension qui est celle de tout le Mouvement des femmes entre avant-garde (et recherche) féminine et avant-garde (et recherche) féministe. Si l'apparition et le développement de l'histoire des femmes, qui témoigne dans le même temps d'une historicisation du Mouvement de libération

---

<sup>2030</sup> Victoria THERAME, « Sus au révélateur ! », rubrique Courrier, « “Librairie des femmes” : la scène de ménage s'apaise », *Libération*, 22 octobre 1976, p. 2.

<sup>2031</sup> Nadja RINGART, « La naissance d'une secte », *art. cit.*

<sup>2032</sup> Alice BRAITBERG, « La réalité quotidienne du mouvement des femmes », Courrier, *Libération*, 22 septembre 1977, p. 2.

<sup>2033</sup> Dona STANTON, « Parole et écriture : Women's studies, USA », *Tel Quel*, n° 71/73, automne 1977, p. 120.

<sup>2034</sup> « Recherches féminines », *Tel Quel*, *op. cit.*, p. 2, pour les deux citations.

des femmes, se place résolument du côté féministe, ce que l'on considère bientôt comme une nouvelle école de critique littéraire se tourne avec tout autant de résolution vers le féminin.

Le lien entre critique littéraire et critique psychanalytique s'affirme alors qu'au même moment s'avance la critique féminine de la psychanalyse avec Michèle Montrelay et ses « recherches sur la féminité<sup>2035</sup> » rééditées dans *L'Ombre et le Nom* en 1977 et surtout avec les ouvrages de Luce Irigaray, notamment *Ce sexe qui n'en est pas un*, également publié aux Éditions de Minuit, dans la collection « Critique » en 1977. L'œuvre d'une autrice incarne à elle seule ce lien tissé entre littérature et Psychanalyse, Marguerite Duras. *L'Ombre et le Nom* s'ouvre sur *Le Ravissement de Lol V. Stein* alors que la même année Marcelle Marini fait de l'œuvre durassienne le sujet de ses *Territoires du féminin*.

Ce qui apparaît aux yeux des femmes en lutte comme un revirement absolu de Marguerite Duras en 1980 ne peut donc être perçu que comme un coup mortifère porté au Mouvement des femmes dont le cadavre bouge encore. Marguerite Duras, quant à elle, animé par le même mouvement tissé d'ambiguïté qui la faisait converser avec Xavière Gauthier sur un ton tout à la fois méfiant et confiant, de questions tout aussi matérialistes que différentialistes, se fait dans *L'Homme assis au fond du couloir* l'apologue de la « gloire du subissement chez la femme », c'est-à-dire de la violence physique et sexuelle exercée à son encontre.

En cette même année 1980, Marguerite Yourcenar, est élue membre de l'Académie française. Elle est la première femme à y entrer depuis la création de l'institution ; elle est également la première belge non résidente en France à y siéger. Loin de signifier la victoire du Mouvement de libération des femmes dont le premier collectif s'ouvrait sur la discrimination et les entraves qu'expérimentent les créatrices, l'élection de Marguerite Yourcenar consacre paradoxalement la défaite du féminisme en littéraire : à en croire *Les Académiciennes* de Christian Gury<sup>2036</sup>, on doit en effet l'élection de Marguerite Yourcenar au fait qu'elle n'est pas une de ces « échappée[s] du Front de libération féminine<sup>2037</sup> ». Comme le signe inverse d'une même parenthèse, l'entrée de Marguerite Yourcenar à l'Académie française, tout en entérinant la mixité de l'Académie, referme l'espoir ouvert par la candidature féministe de l'écrivaine Françoise Parturier, dix ans plus tôt.

---

<sup>2035</sup> Initialement parues dans la revue *Critique* en 1970 (n° 298) et reprise en volume en 1977.

<sup>2036</sup> Christian GURY, *Les Académiciennes*, Paris, Kimé, 1996.

<sup>2037</sup> Le mot est de Jean Chalon qui soutient la candidature de Marguerite Yourcenar dans une « Lettre ouverte au secrétaire perpétuel », cité par Christian GURY, *op. cit.*, p. 150.

## A. *Des femmes en lutte contre des femmes*

En 1976, le Mouvement de libération des femmes en France connaît ses premières perturbations endogènes, crises internes venues du mouvement lui-même. À cette période, tous les mouvements de femmes subissent du point de vue international une perte de vitesse mais il est spécifique à la France d'expérimenter une dissension interne aussi violente. Certes, la scission est effective dès les origines du mouvement : « [...] disons-le clairement, ce fut le groupe Psych & Po qui le premier, tel Moïse partageant les flots, coupa le mouvement en deux et désigna ses ennemies : les féministes révolutionnaires<sup>2038</sup> » écrit en 1980 l'une d'entre elles, Cathy Bernheim. Mais à la fin de la décennie, la scission ne se limite pas à une dissension entre Psychanalyse et Politique - Des femmes et les Féministes révolutionnaires. Ce sont tous les groupes et toutes les femmes du Mouvement qui se trouvent progressivement opposés à Psychanalyse et Politique - Des femmes. Dès 1973, les rapports entre Psychanalyse et Politique et les autres groupes du Mouvement s'étaient tendus au point qu'il en résultait « une séparation de fait et une absence quasi-totale de communication<sup>2039</sup>. » À partir de 1976, l'absence de communication se mue en conflit ouvert.

L'année 1976 est en effet marquée par deux événements. D'une part, plusieurs groupes s'insurgent contre la tentative d'effacement par Psychanalyse et Politique des autres groupes et contre le monopole médiatique d'Antoinette Fouque qui tend à se présenter comme la seule représentante du mouvement. Un texte, intitulé « Qu'est-ce que le mouvement des femmes ? » circule lors du Tribunal International des Crimes contre les femmes à Bruxelles, du 4 au 8 mars 1976 : il a été formulé par des femmes hors de la tendance Psychanalyse et Politique qui constatent qu'« [i]l est maintenant clair que ce groupe ne vise à rien moins qu'à se faire passer pour l'ensemble du mouvement, à réduire au silence, et à terme à l'inexistence, tous les autres groupes.<sup>2040</sup> »

En cette même année, Mireille Dekoninck dite Barbara, une des meneuses du mouvement des prostituées à Lyon<sup>2041</sup> en 1975, est engagée comme gérante salariée de la librairie Des femmes à partir de février 1976. À partir du mois de juin, alors que la librairie est prête à accueillir du public, les différends idéologiques entre Barbara et la maison

---

<sup>2038</sup> Cathy [BERNHEIM], « C'est la vérité... mais c'est pas une raison pour le dire », *Les Temps modernes*, décembre 1980, repris dans *Chroniques d'une imposture, Du mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, préface de Simone de Beauvoir, Paris, [Association du mouvement pour les luttes féministes], 1981, [n.p.] §10.

<sup>2039</sup> Groupe « Notre mouvement nous appartient », « Le Commerce des femmes », in *ibid.*, [n.p.] §3.2.

<sup>2040</sup> Tract reproduit dans « Les chroniques du sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, n°392, mars 1979.

<sup>2041</sup> Mobilisation d'une soixantaine de prostituées contre une législation jugée répressive et hypocrite. Les premiers états généraux de la prostitution ont lieu à Lyon début juillet de la même année 1975, suivis d'une autre rencontre à Paris, en novembre.

d'édition Des femmes apparaissent : Barbara n'est pas proche du groupe Psychanalyse et Politique, et ne souscrit pas au fonctionnement habituel du groupe qui repose sur le bénévolat. Elle veut, en outre, ouvrir la librairie à tous les groupes de femmes de Lyon, et non uniquement à ceux qui s'inscrivent dans la tendance Psychanalyse et Politique. Les Éditions Des femmes refusent alors que Barbara poursuive l'ouverture de la librairie, au motif que les éditions rencontrent « des problèmes ».

Rejetée par « des femmes », Barbara tente de se suicider en juillet 1976 puis donne un entretien à la presse pour expliquer ce qui a motivé son geste. Elle se rend ensuite à Paris en octobre pour demander des explications aux Éditions Des femmes sur sa situation de salariée. Rejointe par une trentaine de femmes du Mouvement, elle occupe la librairie parisienne pendant 24 heures pour obtenir les réponses et les bulletins de salaires qu'on lui refuse. Pour les Éditions Des femmes Barbara vient en ce sens de « s'érige[r] elle-même en adversaire politique de ce groupe<sup>2042</sup> » alors que pour les occupantes de la librairie la situation de Barbara est exemplaire de « la monopolisation du mouvement de libération des femmes par un seul groupe qui s'appuie sur des moyens financiers très importants pour s'assurer le pouvoir<sup>2043</sup> » et du « terrorisme idéologique qu'exerce ce groupe sur les femmes en les exploitant, en les opprimant, en les réprimant et en les culpabilisant.<sup>2044</sup> » Des femmes oppriment des femmes.

Les démêlés salariaux mènent alors Barbara à attaquer les Éditions Des femmes pour licenciement « sans motif sérieux ni réel » aux Prudhommes en mai 1977<sup>2045</sup>, procès qu'elle gagnera en appel en mars 1978. Des femmes du Mouvement choisissent de soutenir Barbara en proposant un documentaire à la fin de l'année 1976 réalisé par Carole Roussopoulos, vidéaste et militante du Mouvement des femmes, avec une interview de Mireille Dekoninck menée par l'actrice Delphine Seyrig, militante depuis le début de la décennie. La vidéo comporte également le témoignage critique de Brigitte Fontaine, Monique Pïton, ancienne employée de bureau à Lip, et Erin Pizzey, animatrice d'un centre des femmes battues à Londres, ces deux dernières ayant été publiées aux Éditions Des femmes. Il est projeté le 30 janvier 1977 au cours d'une fête du mouvement des femmes, à la « Maison pour tous », rue Mouffetard à Paris.

---

<sup>2042</sup> Communiqué de presse des Éditions Des femmes, cité par Martine Storti et Marie-Odile Delacour, « Barbara, un cas exemplaire », *Libération*, 14 octobre 1976, p. 5.

<sup>2043</sup> *Ibid.*

<sup>2044</sup> *Ibid.*

<sup>2045</sup> La procédure durera jusqu'en avril 1980.



Le Mouvement entre alors dans le temps des procès. Les Éditions Des femmes choisissent en effet de faire saisir la bande par huissier et d'attaquer le collectif du documentaire en justice « pour diffamation », « attendu qu'il y a une tentative concertée pour porter atteinte à l'honneur et à la considération de la Société "Des femmes" en ruinant son crédit auprès des femmes en lutte<sup>2046</sup> ». Ce recours procédurier signe l'évolution des Éditions Des femmes. Il entérine la fin d'une pratique militante dissidente et le début d'une logique commerciale et légaliste. Nadja Ringart le constate dans « La naissance d'une secte » en 1977, en écrivant que les femmes en mouvement sont « passées de l'émergence d'un mouvement des femmes à l'institutionnalisation d'un groupe du mouvement en SARL "Des femmes" ». Le recours par Barbara aux Prudhommes, compétents pour connaître les litiges individuels nés à l'occasion d'un contrat de travail de droit privé, signale que sa fonction au sein de la librairie Des femmes est régie par le code du travail et non par l'entente militante informelle. Plus encore, le recours par les Éditions Des femmes au procès « en diffamation » constitue un double précédent puisque la maison d'édition demande à une justice qu'elle considérerait jusque-là comme un instrument patriarcal et capitaliste de trancher un différend entre femmes – militantes, et de prendre ainsi position sur les pratiques politiques et éditoriales de leur « société ».

Dès 1977, les femmes des éditions analysent quant à elles les procès en termes de nécessaire différend : « On veut essayer de nous faire croire que les procès déchirent le mouvement » affirment-elles, « quand c'est l'économie même de tout mouvement que d'être traversé, divisé par des contradictions.<sup>2047</sup> » Pour les Éditions Des femmes – groupe Psychanalyse et Politique, ces procès sont autant de « symptômes » au sens psychanalytique du terme, c'est-à-dire d'expressions d'un conflit inconscient. Ainsi, poursuivent-elles, réfléchissant le Mouvement des femmes à l'instar d'un organisme vivant, « [l]'impérialisme idéologique (le Féminisme totalitaire et monopolistique) et toute tactique thérapeutique et diplomatique de "conciliation" n'auront pas d'autre effet que de renforcer et / ou de déplacer le symptôme et d'immobiliser le mouvement.<sup>2048</sup> » Si le collectif « Mon œil », diffuseur du documentaire *Maso et Miso vont en bateau*, obtient l'irrecevabilité de la plainte le 2 juin 1977 pour vice de forme (la séance de conciliation n'ayant pas eu lieu), les Éditions Des femmes attaquent de nouveau et gagnent le procès en 1979.

---

<sup>2046</sup> *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 1977, p. 7.

<sup>2047</sup> PRATIQUE « POLITIQUE ET PSYCHANALYSE » ÉDITIONS DES FEMMES, « Compter sur nos propres forces », *L'Information des femmes*, n°19, octobre 1977, p. 20.

<sup>2048</sup> *Ibid.*

L'année suivante, les Éditions Des femmes entament, dans cette logique symptomatique, un nouveau procès, cette fois-ci devant le Tribunal de Commerce de Paris pour « concurrence déloyale » contre les éditions Tierce. Le procès fait suite à l'affaire de l'Almanach « La femme et la Russie », revue féministe de femmes dissidentes de Leningrad. Alors que plusieurs maisons d'édition (dont Maspero et le Seuil notamment) se sont montrées intéressées en France par la publication de l'Almanach, toutes décident lors d'une entente collective de se désister au profit des éditions Tierce. Malgré les accords pris, les Éditions Des femmes publient l'Almanach dans *Des femmes en mouvement-hebdo* puis en volume en janvier 1980.

Au-delà d'une pratique éthique contestable, la publication s'accompagne de plusieurs omissions : celle de la dissidence des femmes russes (afin de rester dans la ligne politique de la maison), du Comité de solidarité avec les femmes de Leningrad se présentant comme le seul groupe souhaitant soutenir les femmes de Leningrad, de la formule consacrée, assortie d'un copyright, « publié à l'insu et sans autorisation de l'auteur », qui aurait évité la répression par le KGB aux autrices, etc. On constate également des erreurs de traduction imputables à la ligne politique du collectif de traduction des Éditions Des femmes : « pays écrasé par la censure » est ainsi traduit par « pays en friche ». C'est pour cette raison qu'en juillet 1980, à Copenhague, lors la Conférence mondiale de la décennie des Nations unies pour la femme « Égalité, développement et paix », est diffusé un appel au boycott des Éditions Des femmes, signé par onze autres maisons d'édition féministes, dont la maison Tierce, qui est la seule à dépendre du territoire français. En octobre, le texte est relayé lors du colloque des éditrices féministes à la Foire du livre de Francfort. La réponse des Éditions Des femmes se fait ainsi par voie judiciaire et pour « concurrence déloyale » contre les éditions Tierce.

C'est dans ce contexte procédurier qu'a lieu l'événement le plus marquant de la fin de la décennie : le dépôt de la marque MLF par le groupe Psychanalyse et Politique - Des femmes en 1979. À l'époque le groupe demande son soutien à l'équipe des *Cahiers du GRIF* qui refuse de suivre Antoinette Fouque dans ce procédé. L'affaire constitue un traumatisme pour l'ensemble des femmes du MLF, qui constatent l'appropriation métonymique du Mouvement par une seule de ses tendances, à l'exclusion de toutes les autres et surtout de toutes ses militantes. Antoinette Fouque s'en justifie en expliquant son geste comme une tentative de contrer la récupération du Mouvement de libération des femmes par les partis politiques, et en particulier par le Parti communiste français. Elle prétend également que plus aucune femme dans le mouvement n'utilise en 1979 cette appellation : se considérant comme

la (co-)fondatrice avec Monique Wittig et Josiane Chanel du MLF, elle ne fait qu'entériner ce qu'elle considère comme un état de fait, par le dépôt.

Tout commence le 5 septembre 1979, lorsqu'un bureau constitué d'Antoinette Fouque, en tant que présidente et Marie-Claude Grumbach, en tant que secrétaire, dépose une association loi 1901 « Mouvement de Libération des Femmes – Psychanalyse et Politique ». En octobre 1979, l'association loi 1901 prend le nom de « Mouvement de Libération des Femmes – MLF », Psychanalyse et Politique n'est donc plus présent dans la dénomination et le Mouvement des femmes, dont le lieu est au cœur de chaque femme, vient de se transformer en association placée sous la présidence de la directrice de la maison d'édition Des femmes. Le 19 novembre 1979, l'association loi 1901 « Psychanalyse et Politique » complète<sup>2049</sup> ce dispositif « à but non lucratif », qui est le propre de cette structure juridique. Le procédé aurait été découvert inopinément en novembre par une lectrice d'*Histoires d'elles*<sup>2050</sup>.

Mais la légalisation du Mouvement des femmes et son appropriation symbolique par une femme, à la tête d'une tendance et d'une maison d'édition, ne s'arrêtent pas à la Préfecture. Le 30 novembre 1979, Antoinette Fouque dépose la marque commerciale « Mouvement de Libération des Femmes – MLF », à Institut national de la propriété industrielle (INPI) incluant le sigle du mouvement, symbole à l'international de la lutte des femmes. Le dépôt effectif pour quatre classes de produits ou services : la classe 16 « Produits de l'imprimerie ; etc.<sup>2051</sup> », la classe 41 « Éducation ; formation ; divertissement ; activités sportives et culturelles ; etc.<sup>2052</sup> », la classe 42 « Évaluations, estimations et recherches dans

---

<sup>2049</sup> À la suite, sont déposées le 23 juillet 1980 une association loi 1901 « Confédération nationale – Mouvement de Libération des femmes », et le 18 décembre 1980 une association loi 1901 « Institut de recherche, d'enseignement et de formation en sciences des femmes ».

<sup>2050</sup> L'anecdote est rapportée par Marie-Jo, *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n° 8, 1<sup>er</sup> trimestre 1980, p. 34.

<sup>2051</sup> La classe 16 comporte également les articles pour reliures ; photographies ; articles de papeterie ; adhésifs (matières collantes) pour la papeterie ou le ménage ; matériel pour les artistes ; pinceaux ; machines à écrire et articles de bureau (à l'exception des meubles) ; matériel d'instruction ou d'enseignement (à l'exception des appareils) ; caractères d'imprimerie ; clichés. Papier ; carton ; boîtes en carton ou en papier ; affiches ; albums ; cartes ; livres ; journaux ; prospectus ; brochures ; calendriers ; instruments d'écriture ; objets d'art gravés ou lithographiés ; tableaux (peintures) encadrés ou non ; aquarelles ; patrons pour la couture ; dessins ; instruments de dessin ; mouchoirs de poche en papier ; serviettes de toilette en papier ; linge de table en papier ; papier hygiénique ; couches en papier ou en cellulose (à jeter) ; sacs et sachets (enveloppes, pochettes) en papier ou en matières plastiques pour l'emballage ; sacs à ordures en papier ou en matières plastiques.

<sup>2052</sup> La classe 41 comporte également les informations en matière de divertissement ou d'éducation ; services de loisirs ; publication de livres ; prêt de livres ; dressage d'animaux ; production de films sur bandes vidéos ; location de films cinématographiques ; location d'enregistrements sonores ; location de magnétoscopes ou de postes de radio et de télévision ; location de décors de spectacles ; montage de bandes vidéo ; services de photographie ; organisation de concours (éducation ou divertissement) ; organisation et conduite de colloques, conférences ou congrès ; organisation d'expositions à buts culturels ou éducatifs ; réservation de places de spectacles, services de jeu proposés en ligne à partir d'un réseau informatique ; services de jeux d'argent ; publication électronique de livres et de périodiques en ligne ; micro-édition.

les domaines scientifiques et technologiques rendues par des ingénieurs<sup>2053</sup> » et la classe 9 « Appareils et instruments scientifiques (autres qu'à usage médical)<sup>2054</sup> ». Par ce dépôt, Antoinette Fouque s'approprie la mention du Mouvement de libération des femmes qui ne peut donc plus figurer sur aucun support sans son autorisation expresse, et prive ainsi les femmes en lutte d'une signature collective qu'elles ne peuvent plus revendiquer.

En réaction, circule à l'hiver 1979, diffusée dans les journaux, une pétition d'une vingtaine de groupes du Mouvement des femmes : « Le Mouvement de libération des femmes restera-t-il la propriété privée d'un groupe ? » Le texte insiste sur le fonctionnement informel et collectif du Mouvement pour estimer que « ce dépôt est scandaleux en ce qu'il dépossède toutes les femmes de ce qui définit leur démarche politique ; par lui, une seule tendance du Mouvement s'approprie l'histoire et les luttes collectives des femmes<sup>2055</sup> ». Au-delà de l'appropriation du Mouvement par un groupe qui se déclare de surcroît antiféministe, le texte signale également le caractère problématique de la démarche legaliste alors que le mouvement des femmes est, depuis son origine, un mouvement hors-la-loi. Les signatures de la pétition sont symboliquement à adresser à FMA dont la boîte postale a servi dès les premières années, notamment lors de la préparation du Manifeste des 343 femmes déclarant avoir avorté, action la plus exemplaire et représentative du Mouvement de libération des femmes.

L'appropriation du Mouvement n'est plus de l'ordre du symptôme mais de la résolution du conflit intérieur. Des explications sur cette série de dépôts en Préfecture ayant été publiquement demandée à la MJC de Créteil lors d'un forum sur les femmes le 11 novembre 1979, une participante au groupe Psychanalyse et Politique aurait affirmé :

---

<sup>2053</sup> La classe 42 comporte également la conception et développement d'ordinateurs et de logiciels ; recherche et développement de nouveaux produits pour des tiers ; études de projets techniques ; architecture ; décoration intérieure ; élaboration (conception), installation, maintenance, mise à jour ou location de logiciels ; programmation pour ordinateur ; consultation en matière d'ordinateurs ; conversion de données et de programmes informatiques autre que conversion physique ; conversion de données ou de documents d'un support physique vers un support électronique ; contrôle technique de véhicules automobiles ; services de dessinateurs d'arts graphiques ; stylisme (esthétique industrielle) ; authentification d'œuvres d'art.

<sup>2054</sup> La classe 9 comporte également les appareils nautiques, géodésiques, photographiques, cinématographiques, optiques, de pesage, de mesurage, de signalisation, de contrôle (inspection), de secours (sauvetage) et d'enseignement ; appareils et instruments pour la conduite, la distribution, la transformation, l'accumulation, le réglage ou la commande du courant électrique ; appareils pour l'enregistrement, la transmission, la reproduction ou le traitement du son ou des images ; supports d'enregistrement magnétiques, disques acoustiques ou optiques, disquettes souples ; distributeurs automatiques et mécanismes pour appareils à pré-paiement ; caisses enregistreuses, machines à calculer, équipement pour le traitement de l'information et les ordinateurs ; extincteurs. Logiciels de jeux ; logiciels (programmes enregistrés) ; périphériques d'ordinateurs ; batteries électriques ; détecteurs ; fils électriques ; relais électriques ; combinaisons, costumes, gants ou masques de plongée ; vêtements de protection contre les accidents, les irradiations et le feu ; dispositifs de protection personnelle contre les accidents ; lunettes (optique) ; articles de lunetterie ; étuis à lunettes ; appareils pour le diagnostic non à usage médical ; cartes à mémoire ou à microprocesseur ; bâches de sauvetage.

<sup>2055</sup> « Le Mouvement de libération des femmes restera-t-il la propriété privée d'un groupe ? », *La Revue d'en face*, op. cit., p. 35.

« maintenant que le MLF est inscrit au *Journal Officiel*, il ne pourra plus sortir de l'histoire.<sup>2056</sup> » Si Antoinette Fouque explique par la suite son action comme une tentative de lutte contre la récupération du Mouvement de libération des femmes, elle renonce dans le même temps à ce qu'elle considère comme un « mythe de l'unité » pour subsumer l'appropriation du MLF par son groupe sous un désaccord fondamental avec les féministes : « un conflit entre femmes, c'est laid, c'est comme un gros mot » explique-t-elle ainsi par voie de presse en 1980, « [i]l aurait donc fallu estomper les divergences à tout prix. Mais nous, nous tenions à affirmer que nous ne sommes pas féministes.<sup>2057</sup> »

En 1981, et en réponse à cette appropriation, plusieurs féministes publient les *Chroniques d'une imposture, Du mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*<sup>2058</sup>, brochure de plus d'une centaine de pages préfacée par Simone de Beauvoir et diffusée par l'association du mouvement pour les luttes féministes. L'opus contient des textes précédemment publiés dans *Les Temps modernes* comme « C'est la vérité... mais c'est pas une raison pour le dire » de Cathy [Bernheim] (1981), dans *Libération* à l'instar de « La naissance d'une secte » de Nadja Ringart (1977), dans *Questions féministes* tel « Libération des femmes an dix » de Christine Delphy (1980) ou dans *La Revue d'en face* à l'instar de « Des divans profonds comme des tombeaux » de Marie-Jo Dhavernas. Y figurent également deux textes inédits : « De quelques problèmes à propos de l'internationale féministe » de Geneviève Fraisse et « Une verrue se transforme en tumeur maligne » publié sous le pseudonyme de Julie Gribouille.

Tout en restituant le déroulé des événements, on y qualifie à nouveau le groupe de secte<sup>2059</sup> : le terme se trouve sous la plume de Nadja Ringart, mais aussi sous celle de Cathy Bernheim et celle de Simone de Beauvoir le désigne le groupe Psychanalyse et Politique – Éditions Des femmes comme de « une secte de féministes anti-féministes, de capitalistes anti-capitalistes, d'idéologues mercantiles<sup>2060</sup> ». Paru ultérieurement, *Il y a deux sexes* d'Antoinette Fouque révèle la part de « messianisme<sup>2061</sup> » du mouvement selon Liliane Kandel, terme déjà employé par Marie-Jo Dhavernas dans « Des divans profonds comme des

---

<sup>2056</sup> Marie-Jo, *Ibid.*, p. 34.

<sup>2057</sup> Catherine CLEMENT, « Notre ennemi n'est pas l'homme mais l'impérialisme du phallus », nous dit Antoinette Fouque », *Le Matin*, 19/07/1980.

<sup>2058</sup> *Chroniques d'une imposture, Du mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, Paris, [Association du mouvement pour les luttes féministes], 1981.

<sup>2059</sup> L'appellation n'est pas isolée : voir ce que nous introduisons à ce sujet en première partie « Antoinette Fouque, de Psychanalyse et Politique aux Éditions Des femmes », p. 105.

<sup>2060</sup> Les pages de cette « brochure » ne sont pas numérotées, voir la deuxième et troisième page du texte de Simone de Beauvoir.

<sup>2061</sup> Liliane KANDEL, « Un messianisme génésique ? », *Le Monde des livres*, 8 avril 2004, reproduit dans *Prochoix*, n°45, octobre 2008, p. 55-58.

tombeaux » en décembre 1979. « Le groupe fonctionne comme une chapelle » écrit Frédérique Vinteuil dans *Les Cahiers du féminisme* en 1980, chapelle « dont la grande prêtresse est Antoinette Fouque, analyste, “la grande découvreuse” comme disent ses laudateurs<sup>2062</sup> ». Si le terme de secte n’a pas à l’origine de connotation négative, il est convoqué ici pour faire entendre la manipulation mentale dont on dit capable Antoinette Fouque, gouvernail de la maison d’édition, meneuse du groupe Psychanalyse et Politique et analyste de la plupart des femmes qui travaillent avec elle. La chapelle insiste en supplément sur l’esprit de coterie qui caractérise le groupe le groupe Psychanalyse et Politique – Éditions Des femmes, femmes se soutenant mutuellement, en cherchant par la lutte et l’intrigue à faire prévaloir leur intérêt commun.

Le 8 mars 1980, le cortège du Mouvement de libération des femmes défile mais en deux groupes distincts : Coordination parisienne des groupes de femmes d’un côté, Psychanalyse et Politique de l’autre. Alors que Josyane Savigneau dans *Le Monde* évoque des « querelles de tendances<sup>2063</sup> », Catherine Simon qui rapporte la manifestation le 10 mars pour *Libération* titre « Le mouvement des femmes à l’heure de la rupture<sup>2064</sup> ». À ce moment, le numéro de *Questions féministes* donnant à lire « La pensée *straight* » de Monique Wittig et la réponse d’Emmanuèle de Lesseps vient de paraître. Ce numéro mène, on le sait, à la scission effective du comité de rédaction de la revue à l’été 1980, et à l’abandon officiel de la revue en octobre 1980. L’opposition entre les deux groupes de l’ex-collectif de *Questions féministes* irradie le mouvement : exclusion des lesbiennes de Jussieu, diffusion par Christine Delphy et Emmanuèle de Lesseps de lettres personnelles leur ayant été envoyées, mise à disposition de ces lettres à la librairie Carabosse, etc.

Le 1<sup>er</sup> mars 1981, la tendance « Des lesbiennes féministes radicales de l’ex-collectif de *Questions féministes* » (Colette Guillaumin, Nicole-Claude Matthieu et Noëlle Bisseret, Monique Plaza et Monique Wittig) vient d’adresser une « Lettre au mouvement féministe », dite « lettre mauve<sup>2065</sup> », alors que l’autre partie du groupe annonce qu’elle entend reprendre la publication de la revue sous le titre *Nouvelles Questions féministes*<sup>2066</sup>. Commentant le clivage, la lettre insiste : « La scission était fondamentale et affectait le collectif comme elle

---

<sup>2062</sup> Frédérique VINTEUIL, « De Psychanalyse et Politique à Femmes en mouvement hebdo », in « « Féminismes en URSS », *Les Cahiers du féminisme*, Paris, Éditions La Brèche, n°14, été 1980, p. 6.

<sup>2063</sup> Josyane SAVIGNEAU, *Le Monde*, 11 mars 1980, p. 48.

<sup>2064</sup> Catherine SIMON, *Libération*, 10 mars 1980, p. 7.

<sup>2065</sup> À cause de la couleur du papier ayant servi à l’impression. Un exemplaire original de cette lettre est consultable dans le fonds d’archive déposé par Marie-Jo Bonnet à la BMD.

<sup>2066</sup> Cette reprise de publication, sous une forme renouvelée, donne également lieu un procès auprès du Tribunal de Grande Instance de Paris ; le jugement rendu le 8 décembre 1981 déboute Colette Guillaumin, Nicole-Claude Matthieu et Noëlle Bisseret, Monique Plaza et Monique Wittig, de leur demandes.

affecte le Mouvement<sup>2067</sup>. » En mai 1981, le groupe des trois (Christine Delphy, Claude Hennequin, Emmanuèle de Lesseps), explicitant ses positions dans l'éditorial du premier numéro de *Nouvelles Questions féministes*, atteste : « l'éclatement d'un groupe de travail tel qu'un collectif de rédaction n'est pas seulement un choc intellectuel et politique, c'est aussi un traumatisme affectif<sup>2068</sup> ». Le traumatisme, comme la scission affecte le collectif comme le Mouvement des femmes : « À partir de ce conflit autour des "hétéros collabos", je me suis sentie mal dans le mouvement, l'angoisse est montée d'un cran de trop. Le moment était venu [...] de quitter ce bateau ivre d'intolérance qui filait droit sur la langue de bois des extrémismes totalitaires<sup>2069</sup> » témoignait en 2003 Catherine Deudon.

## **B. Une révolution critique**

Le mouvement des femmes, alors en pleine tempête, initie en fin de décennie une véritable révolution épistémique et épistémologique par la prise en compte des femmes : « retrouver l'histoire des femmes, ça n'est pas compléter un savoir mais le mettre en cause<sup>2070</sup> » écrit à l'époque l'historienne Geneviève Fraisse. Mais dans le même temps, la naissance comme le débord d'un métadiscours féministe signale par un effet de vases communicants la décrue du Mouvement. La naissance de l'histoire des femmes, et des féminismes, coïncide alors avec la prise de conscience par les militantes elles-mêmes du devenir historique du Mouvement qu'elles ont contribué à faire exister pendant dix ans.

### **1. Écrire l'histoire des femmes et des féminismes**

En 1977, le premier numéro de *La Revue d'en face* s'ouvre, après son éditorial, sur un article d'Éliane Navarro et Corinne Welger consacré à la Bibliothèque Marguerite Durand sous le titre « Quels matériaux pour l'histoire des femmes : la bibliothèque ». L'histoire du mouvement se confond aussi avec l'histoire de l'émergence d'une histoire des femmes qui en signe l'achèvement. Le MLF s'inaugure en 1970 à partir de l'ignorance de l'histoire des femmes et des féminismes – « Libération des femmes, année 0 » – et se referme sur son élaboration progressive. Si en 1977, l'histoire reste à écrire à partir des « matériaux » retrouvés au cœur des bibliothèques, ou plus exactement de *la* bibliothèque (Marguerite Durand), le tournant de la décennie connaît un ensemble de travaux et d'initiatives qui

---

<sup>2067</sup> « Lettre au Mouvement féministe », p. 4.

<sup>2068</sup> « Éditorial », *Nouvelles Questions féministes*, op. cit., p. 6.

<sup>2069</sup> Catherine DEUDON, *Un mouvement à soi: images du mouvement des femmes, 1970-2001*, Paris, Syllepse, 2003, p. 12.

<sup>2070</sup> « Pour Marguerite Durand », repris dans Geneviève FRAISSE, *La Fabrique du féminisme : texte et entretiens*, Congé-sur-Orne, Le Passager clandestin, 2012, p. 22.

dénotent une période nouvelle. « Pour Marguerite Durand<sup>2071</sup> » signaient l'année précédente les « faiseuses d'histoire<sup>2072</sup> » dans *Le Catalogue des ressources* de l'édition librairie Alternative et Parallèles retraçant le même chemin de l'émergence du Mouvement réputée inédite jusqu'à la redécouverte des luttes passées occultées, alors que *L'information des femmes*, bulletin de diffusion des luttes de femmes, titrait dans son numéro double de juillet 1976 « La Bibliothèque Marguerite Durand, un trésor féministe trop peu connu<sup>2073</sup> ».

La même année, Huguette Bouchardeau publie *Pas d'histoire, les femmes... 50 d'histoire des femmes : 1918-1968*. Dans un « Plaidoyer pour une histoire des femmes<sup>2074</sup> », premier chapitre de l'ouvrage, elle constate l'absence des femmes comme celle des féministes des manuels d'histoire. La philosophe traduit pour l'occasion les recherches menées aux États-Unis qui proposent d'expliquer cette absence par la délimitation des objets historiques, par des historiens (hommes), en fonction des activités pratiqués par les hommes. Cette délimitation explique que les femmes ne soient présentes que dans les études portant sur la famille. Huguette Bouchardeau propose alors deux axes de recherche en histoire des femmes, à partir du rôle qui leur est assigné et avec lequel elles doivent négocier : leur conformation à ce qui est attendu d'elles, c'est l'histoire quotidienne des femmes, ou leur refus, c'est l'histoire du féminisme ou mouvement des femmes.

À la fin de cette même année 1977, le groupe de recherche pour l'histoire et l'anthropologie des femmes du CRH (Centre de recherche historique) de l'EHESS est sollicité par Gordon et Breach, éditeur américain, afin d'initier une revue internationale d'histoire et d'anthropologie des femmes. Le projet ne se concrétise pas mais des réunions préparatoires au projet dit *Pénélope* naît un réseau constitué notamment de Françoise Basch, Cécile Dauphin, Christiane Dufrancatel, Arlette Farge, Geneviève Fraisse, Liliane Kandel, Christiane Klapisch, Véronique Nahoum, Michelle Perrot, Françoise Picq, Madeleine Reberieux, Pauline Schmitt et Françoise Thébaud. Il constitue une passerelle avec le GEF (Groupe d'études féministes) de Paris 7 qui se réunit depuis 1975<sup>2075</sup> et accueille aussi bien des spécialistes d'histoire que de littérature, de sociologie, d'ethnologie, de philosophie pour discuter de

---

<sup>2071</sup> Repris dans *ibid.*, p. 21-23.

<sup>2072</sup> Signature collective transformée par l'éditeur en « tisseuses d'histoire ».

<sup>2073</sup> « La Bibliothèque Marguerite Durand, un trésor féministe trop peu connu », *L'information des femmes*, n°8-9, juillet 1976, p. 12.

<sup>2074</sup> Huguette BOUCHARDEAU, *Pas d'histoire, les femmes... 50 d'histoire des femmes : 1918-1968*, Paris, Syros, 1977, p. 3-32.

<sup>2075</sup> Voir Christine FAURE, « L'Absente », *Les Temps modernes*, « L'Histoire anachronique », n°410, septembre 1980, p. 503.



l'articulation entre leurs recherches et leur « choix féministe (personnel ou politique)<sup>2076</sup> ». Comme le retrace Cécile Dauphin<sup>2077</sup>, c'est à partir de ce réseau augmenté du Centre lyonnais d'études féministes (CLEF), créé en 1976 autour d'Huguette Bouchardeau et d'Annick Houel et du Centre d'études féminines de l'Université de Provence (CEFUP), créé officiellement en 1976 (mais fonctionnant depuis 1972), autour d'Yvonne Knibiehler, de Christiane Souriau et de Sylvia Ostrowetsky, qu'est préparé et diffusé le BIEF (Bulletin d'Information des Études Féminines).

Dans le même temps le groupe parisien décide de mettre en œuvre la revue *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, à raison de deux numéros par an à partir de 1979. Les trois premiers numéros sont ainsi consacrés aux thèmes, centraux pour l'époque, de la presse, de l'éducation et de la création : « Les femmes et la presse » (Michelle Perrot et Caroline Rimbault), « Éducation des filles et enseignement des femmes » (Geneviève Fraisse), « Les femmes et la création » (Marie-Jo Bonnet). En partie autofinancée par les abonnements et la vente des numéros, *Pénélope* est d'abord imprimée par l'Atelier de Reprographie de l'Université Paris 7 – Denis Diderot, puis par l'imprimerie de femmes, Voix Off. Formidable outil de diffusion pour les chercheuses comme pour les étudiant-e-s, les contributions données à la revue sont cependant totalement ignorées des bibliographies officielles en histoire. « Au regard de l'institution, la discrétion, voire l'autocensure, se sont le plus souvent imposées à toutes. Les revues scientifiques n'accordaient alors aucun crédit aux travaux "entachés" de féminisme<sup>2078</sup> » confirme Cécile Dauphin, attestant le caractère à la fois innovant et la perception militante et donc non scientifique de l'histoire des femmes naissante.

*Pénélope* constitue en ce sens un véritable tournant. C'est ce que signale Christine Fauré dans « L'Absente » en 1980. Sociologue et historienne, elle se place dans le sillage des travaux menés par le GEF depuis 1975 pour interroger l'histoire des femmes naissante qu'elle impute explicitement à la naissance du Mouvement de libération des femmes, précisant que les chercheuses du GEF étaient « animées d'un mouvement qui reportait sur le passé les enjeux décus d'un changement de société. Pour mieux comprendre et affirmer [leurs] luttes présentes, le passé [leur] apparaissait source d'informations majeures.<sup>2079</sup> » Trois grands axes de recherche se dessinent alors : l'étude des mouvements féministes, l'étude de la condition

---

<sup>2076</sup> « Groupe d'études féministes 1978-1979 », Recueil documentaire « Bonnet, Marie-Jo », 1 feuille imprimée recto-verso, Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>2077</sup> Cécile DAUPHIN, « *Pénélope* : une expérience militante dans le monde académique », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 10 | 2001, mis en ligne le 09 mai 2009, Consulté le 01 octobre 2014. URL : <http://cedref.revues.org/261>

<sup>2078</sup> *Ibid.*, § 16.

<sup>2079</sup> Christine FAURE, « L'Absente », art. cit., p. 503.

féminine et l'étude du déni des femmes en histoire qui donne son titre à l'article de Christine Fauré.

Les collections éditoriales témoignent également de l'émergence et de l'intérêt pour l'histoire des femmes en fin de décennie. La collection des « Femmes dans leurs temps » est créée chez Stock en 1976 par Claude Daillencourt ; s'y publient des essais sur des destins de femmes (Natalie Barney, Élisabeth Dmitrieff, Colette, Charlotte Brontë, etc.) La collection « Mémoire de femmes » paraît en 1978 chez Syros, sous la houlette d'Huguette Bouchardeau, qui a elle-même publié *Pas d'histoire, les femmes* en 1977 : on y réédite de textes féministes classiques. La collection « Elle était une fois » (ou « La mémoire des femmes » selon la BNF), est initiée en avril 1979, chez Encre édition, par Cécile Sagne : l'histoire des femmes célèbres y est racontée à la première personne par des femmes. Françoise d'Eaubonne y signe *Moi, Kristine, reine de Suède*.

La naissance de l'histoire des femmes et des féminismes coïncide à la même période avec la prise de conscience de la dimension historique du Mouvement des femmes. 1977 est ainsi l'année de la parution d'*Histoires du MLF* chez Calmann-Lévy. L'ouvrage en deux parties, à l'interface de l'autobiographie, des mémoires et de l'essai est signé Anne Tristan, pseudonyme d'Anne Zelensky, et Annie de Pisan, pseudonyme d'Annie Sugier. Il répond en ce sens à la caractéristique des textes féministes, selon Anne Zelensky, de s'inscrire à la croisée des genres. Préfacé par Simone de Beauvoir, *Histoires du MLF*, voit le jour grâce à Blandine Kriegel, philosophe de formation, et directrice de la collection « L'ordre des choses » chez Calmann-Lévy. C'est elle qui demande à Anne Zelensky si elle n'a pas « quelque chose » à donner sur le Mouvement des femmes. Le pseudonyme est choisi, selon l'usage du MLF, contre le nom du père, et dans une filiation féministe et littéraire : Anne Zelensky choisit Flora Tristan, mêlée à Tristan et Iseult, Annie Sugier Christine de Pisan, écrivaine souvent proposée comme la première à embrasser la cause des femmes en France. Ce ne sont pas les tensions avec Psychanalyse et Politique qui font naître l'ouvrage, mais bien l'envie de laisser une trace, une source de première main, afin de témoigner, de l'intérieur, de la réalité et du quotidien du féminisme.

Du côté des « féministes historiques », semble se dessiner la conscience d'avoir certes fait l'histoire mais également que l'histoire est maintenant à faire : « l'histoire est plus qu'une narration, c'est un enjeu politique » écrit Christine Delphy dans « Libération des femmes an dix » en février 1980, « Il est temps que nous réalisons que l'histoire fait partie du réel, que

c'est un terrain de lutte en soi<sup>2080</sup> ». On assiste ainsi à un basculement de l'histoire de la lutte des femmes à la lutte pour l'histoire des femmes. Et cette évolution, chez Christine Delphy, comme chez plusieurs féministes est aussi imputable à l'appropriation du MLF par Antoinette Fouque et le groupe Psychanalyse et Politique – Des femmes. « Nous ne sommes pas seulement *vulnérables* à l'histoire, mais *responsables* de l'histoire » conclut Christine Delphy en 1980.

Du côté de Psychanalyse et Politique en effet, après avoir inscrit le MLF au journal officiel pour qu'il ne puisse plus sortir de l'histoire, c'est l'association loi 1901 « Institut de recherche, d'enseignement et de formation en sciences des femmes » qui est déposée par Antoinette Fouque, la présidente et Marie-Claude Grumbach, la secrétaire, le 18 décembre 1980. Son objet, tel que déclaré, est de

préciser et continuer à élaborer un champ scientifique dégagé depuis octobre 1968 par le groupe « Psychanalyse et Politique » au sein du mouvement de libération des femmes : les « sciences des femmes », où les femmes sont sujets énonçants et objets conceptuels des sciences de la vie [...], des sciences humaines [...], des pratiques culturelles et esthétiques ; elle a aussi pour but de transmettre ces connaissances, pratiques et théoriques, des femmes.

Le dépôt de marque MLF est, rappelons-le, effectif pour les produits et services de classe 41 et 42 c'est-à-dire l'enseignement et la recherche.

C'est ainsi à partir de *l'Histoire du féminisme français du Moyen-âge à nos jours* de Maité Albistur et Daniel Armogathe publié aux Éditions Des femmes en 1977 que commence l'historicisation du Mouvement, la somme incluant un ensemble dédié au MLF. La même année, un tract circule « Pour une histoire du mouvement...<sup>2081</sup> » qui est un appel à la récolte des sources. Sur un mode plus journalistique Jean Rabaut publie son *Histoire des féminismes français* chez Stock en 1978. La fin de la décennie voit également paraître les premiers mémoires et thèses sur l'histoire du Mouvement de libération des femmes. Marie-Jo Bonnet, militante de la première heure, soutient en 1979 sa thèse de troisième cycle en histoire, *Recherches historiques sur les relations amoureuses entre les femmes, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, sous la direction de Michelle Perrot à Paris 7. La même année, Naty Garcia Guadilla présente *Le Mouvement de Libération des Femmes (MLF) en France de 1968 à 1978*, thèse 3e cycle en sociologie, laquelle est rapidement remaniée et publiée sous le titre *Libération des femmes : le MLF*, aux Presses universitaires de France en 1981. Sylvie Coquille soutient quant à elle

---

<sup>2080</sup> Christine DELPHY, « Libération des femmes an dix », art. cit., p. 9.

<sup>2081</sup> « Pour une histoire du mouvement », recueil documentaire « Marie-Jo Bonnet », sous chemise 1977, 1 feuille, Bibliothèque Marguerite Durand.

*Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973*, mémoire de maîtrise de Paris X– Nanterre, sous la direction de R. Rémond, en 1982.

## **2. Le féminisme : « une nouvelle école de critique littéraire »**

Le phénomène qui se produit en histoire, laquelle accueille désormais parmi ses objets mais surtout parmi ses méthodes l'histoire des femmes et des féminismes, se produit également en littérature. Dans *Les Voleuses de langue*, essai publié aux éditions Des Femmes en 1976, Claudine Hermann est la première à proposer en langue française une synthèse qui se veut, comme le signale son titre « Pour une critique féministe », également un plaidoyer. Or ce plaidoyer est placé sous les auspices de l'affirmation d'une différence entre hommes et femmes, cette différence ontologique conditionne celle de leurs valeurs et de leurs langues respectivement viriles et féminines. Si l'histoire des femmes et des féminismes est produite par des historiennes féministes, la critique « féministe » littéraire qui s'avance au même moment est le produit d'universitaires différentialistes, témoignant ainsi de la prédominance dans le champ littéraire d'une avant-garde sur l'autre.

Cette première occurrence de critique « féministe » en France, venue cependant des États-Unis où enseigne Claudine Hermann, correspond aux possibles que présentaient en 1975 Annette Kolodny dans « Some notes on Defining a “Feminist Literary Criticism” » à propos de l'étude de la littérature de langue anglaise. Personne n'ayant donné une définition exacte de la critique féministe, celle-ci se comprend de manière empirique et recouvre en matière de littérature au moins trois types de textes : toute critique écrite par une femme, sans considération de sujet (« any criticism written by a woman, no matter what the subject »), toute critique écrite par une femme d'un point de vue politique ou féministe, à propos d'un livre écrit par un homme (« any criticism written by a woman, about a man's book which treats that book from a “political” or “feminist” perspective »), toute critique écrite par une femme à propos d'un livre de femme ou des femmes qui écrivent en général (« any criticism written by a woman, about a woman's book or about female authors in general<sup>2082</sup> »).

Dans *Les Voleuses de langue*, Claudine Hermann choisit de donner deux exemples de mise en œuvre de la critique féministe, le premier d'entre eux est l'histoire littéraire. Elle y propose une relecture d'une nouvelle de Barbey d'Aurevilly, « À un dîner d'athées ». cette étude lui permet de conclure par une définition de la critique (littéraire) féministe qui est, sous sa plume, l'analyse des textes littéraires qui « pose le point de vue de la femme<sup>2083</sup> », ce point

---

<sup>2082</sup> Voir Annette KOLODNY, « Some notes on Defining a “Feminist Literary Criticism” », *Critical Inquiry*, The University of Chicago Press, vol. 2, n° 1, automne 1975, p. 75, pour les trois citations.

<sup>2083</sup> Claudine HERMANN, *Les Voleuses de langue*, Paris, Des Femmes, 1976, p. 123.

de vue étant celui de la critique. Elle opère ainsi une superposition assumée entre femme et « féministe », et de fait entre la première et la deuxième option délimitées par Annette Kolodny. Et de même qu'Annette Kolodny s'étonne du tour différentialiste que prend la critique littéraire américaine de l'époque, s'ingéniant à démontrer une différence en matière d'écriture, et notamment de style, des écrivaines par rapport à leurs homologues masculins, de même *Les Voleuses de langue* inaugurent une veine différentialiste en critique littéraire, laquelle correspond d'ailleurs, en littérature, à l'« écriture féminine » alors en train de s'affirmer en France.

Claudine Hermann précise de surcroît que la critique féministe doit se formuler « de manière à ce que cette question ne soit pas *effacée* mais *intégrée* dans l'ensemble des éléments qui permettent de procéder à l'analyse<sup>2084</sup> ». La critique féministe n'y est donc pas revendiquée comme une critique autonome<sup>2085</sup> mais comme un outil complémentaire d'autres outils critiques. Pourtant dès la parution de l'ouvrage, Jean-Jacques Brochier du *Magazine littéraire* y voit « une nouvelle école de critique littéraire<sup>2086</sup> » : « Comme il y eût le structuralisme, il y aura désormais le féminisme en critique littéraire » prédit-il, « toute notre perception de la littérature (et aussi nos idées reçues) risque d'être de fond en comble bouleversée. Cramponnez-vous, le tremblement de bibliothèque a commencé. » Et comme le Mouvement des femmes qui l'a initié est non mixte, cette nouvelle école de critique littéraire est emmenée par des critiques – femmes<sup>2087</sup>.

L'année suivante, Christiane Makward, française enseignant à Penn State University, signe dans le numéro « Écriture, féminité, féminisme » de la *Revue des sciences humaines*, dirigé par Françoise van Rossum-Guyon, « La critique féministe : éléments d'une problématique ». Elle y reprend la définition donnée par Claudine Hermann, mais en y apportant d'abord la conscience du parti pris de cette optique qui « suppose en particulier que la femme est un terme connu<sup>2088</sup> ». Elle s'interroge ensuite sur la spécificité de la critique féministe au regard de la sociocritique. Aux États-Unis, fait-elle remarquer, la critique féministe littéraire est déjà instituée, alors qu'en France, elle n'existe pas ou, plus exactement,

---

<sup>2084</sup> *Ibid.*

<sup>2085</sup> Ce qu'elle est chez nombre de critiques américaines et notamment chez Kolodny qui la conçoit, provisoirement mais nécessairement, comme autonome.

<sup>2086</sup> Jean-Jacques BROCHIER, Compte-rendu des *Voleuses de langue*, *Le Magazine littéraire*, n° 117, octobre 1976, p. 41.

<sup>2087</sup> Au-delà du discours assez conformiste en matière de catégorie de sexe qui y est tenu, les études de Michel Mercier, *Le Roman féminin* (Presses universitaires de France, 1976) et de Michael Donahy, « Le roman est-il chose femelle ? » (*Poétique*, n° 5, 1976, p. 85-105) n'en font donc pas partie.

<sup>2088</sup> Christiane MAKWARD, « La critique féministe, éléments d'une problématique », « *Écriture, féminité, féminisme* », *Revue des Sciences Humaines*, 1977, n° 168, p. 619.

elle en est à ses premiers essais avec<sup>2089</sup> *Surréalisme et Sexualité* de Xavière Gauthier en 1971, *La Jeune Née* d'Hélène Cixous et Catherine Clément en 1975 et *Les Voleuses de langue* de Claudine Hermann en 1976, qui, précise à juste titre Christiane Makward, enseigne aux États-Unis. Face à la centaine de programmes d'études féministes américaines, se comptent à l'époque sur les doigts d'une main les programmes français, notamment à Dijon, Lyon 2, Aix-en-Provence, Toulouse 2, Paris 7 et Paris 8-Vincennes.

Plus prospectif que constatif, son propos fixe ainsi à la critique littéraire féministe de langue française plusieurs objectifs. Le premier est celui de la « réhabilitation » et de la « rectification<sup>2090</sup> » des corpus et des lectures, c'est-à-dire de recomposition du canon. Mais, il est également nécessaire d'envisager de révéler « le mythe de la féminité ». Elle conclut que « la critique littéraire féministe ne peut se concevoir en dehors de l'action féministe dans son ensemble<sup>2091</sup> » car il s'agit d'« un militantisme à long terme qui met en cause les représentations culturelles de la sexualité dans le domaine dit “Littérature” et le lieu dit “Université”.<sup>2092</sup> » À cette époque, le projet d'une critique littéraire féministe est donc explicitement militant : il s'agit de lutter contre l'effacement des femmes de lettres et l'élaboration du mythe de la femme dans et par l'Université.

1977 voit également paraître *Les Territoires du féminin* de Marcelle Marini, universitaire alors en poste à Paris 7 et spécialiste de Marguerite Duras. L'ouvrage illustre pour sa part l'alliance des deuxième et troisième options délimitées par Annette Kolodny, celle d'une critique écrite par une femme à propos d'une œuvre de femme, dans une perspective « féministe », mais qui a la particularité de faire une place de choix à la psychanalyse. Pour Marini, Duras « a osé écrire d'un lieu radicalement autre, le féminin<sup>2093</sup> ». L'influence de *Speculum de l'autre femme* (1974) de la psychanalyste Luce Irigaray, a été déterminante dans l'élaboration de *Territoires du féminin*. Marcelle Marini le signale d'ailleurs au cours de l'essai avant de rapprocher les deux textes – celui de Duras et celui d'Irigaray – qui, quoique différents, répondent à son propre désir de critique, lectrice, et femme, « d'inscrire la différence dans le système étouffant du Même<sup>2094</sup> » système étouffant

---

<sup>2089</sup> Christiane Makward mentionne également comme préalable l'étude des mythes dans les œuvres littéraires du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir.

<sup>2090</sup> Christiane MAKWARD, « La critique féministe, éléments d'une problématique », *op. cit.*, p. 621 pour les deux termes.

<sup>2091</sup> *Ibid.*, p. 624.

<sup>2092</sup> *Ibid.*

<sup>2093</sup> Marcelle MARINI, *Territoires du féminin : avec Marguerite Duras*, Paris, Minuit, 1977, p. 62.

<sup>2094</sup> *Ibid.*, p. 69.

qui l'avait conduite, en tant qu'universitaire, à de « multiples impasses<sup>2095</sup> », comme elle le confie à Martine Storti pour *Libération* en décembre 1977.

La particularité de Marcelle Marini, comme le montrera la suite de son œuvre critique<sup>2096</sup>, est cependant de percevoir cette inscription comme provisoirement nécessaire, au sens où elle vise, par le différentialisme, l'universalisme. Son projet est d'« aider les femmes à entrer dans l'histoire. À constituer leur matrimoine\* en rapport dialectique avec le patrimoine pour que naisse un nouvel héritage inséparable d'une société autre.<sup>2097</sup> » L'écriture d'une différence qui n'a déjà rien de biologique et qui ne souscrit pas aux oppositions binaires simplistes se comprend chez elle dans la logique d'une refondation de la culture. Enfin universelle, la culture, dont la littérature participe, ne serait plus celle d'une seule partie de la société mais bien celle de la société toute entière. C'est dans cette logique qu'elle commence à animer à la suite de la publication de son essai un séminaire avec Françoise Charpentier et Nicole Mozet intitulé « Les femmes et les pratiques d'écriture (du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle) ».

*Les Voleuses de langue* y insistent déjà, la critique féministe littéraire s'interroge également sur la question de la langue. Alors que Luce Irigaray, dès 1976, met en garde, dans *Les Cahiers du GRIF* contre l'inscription langagière de l'effacement des femmes – « si nous continuions à nous parler le même langage, nous allons reproduire la même histoire<sup>2098</sup> » affirme-t-elle –, la jeune linguiste et enseignante de littérature, Anne-Marie Houdebine signe en 1977 dans *Tel Quel* « Les femmes et la langue » où elle constate qu'à l'époque « Tout se passe comme si aucune analyse linguistique ne pouvait être tenue pour sérieuse si elle se pose le problème de la différence sexuelle... en la prenant comme point central de sa recherche<sup>2099</sup> ». Elle témoigne par là même de la naissance, si ce n'est d'une nouvelle école de critique linguistique, du moins d'une nouvelle branche de la sociolinguistique, qui pose le problème de la différence sexuelle comme point de départ de la recherche en linguistique.

---

<sup>2095</sup> Marcelle MARINI, « Il faut se perdre », entretien avec Martine Storti, *Libération*, 28 décembre 1977, p. 14.

<sup>2096</sup> Voir notamment « Les femmes et les pratiques d'écriture. Quelques réflexions », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 58-68 ; « Féminisme et critique littéraire: réflexions sur l'esprit de discipline », *Stratégies de femmes*, Paris, Tierce, 1984, p. 235-258 ; « L'élaboration de la différence sexuelle dans la pratique littéraire de la langue », *Les Cahiers du Grad*, Faculté de Philo-sophie, Université Laval à Québec, 1987, n° 1, p. 5-20 ; « D'une création minoritaire à une création universelle », « Savoir et différence des sexes », *Les Cahiers du GRIF*, n° 45, 1990, p. 51-66. ; « Entre littérature et théorie : plaidoyer pour les écrivaines », dans *Les Cahiers du CEDREF*, n° 2, « Femmes / Sujets des discours », Marcelle Marini (dir.), 1990, p. 21-36 ; « Chapitre 10 : La place des femmes dans la production culturelle : l'exemple de la France », dans *Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Françoise Thébaud, Georges Duby et Michelle Perrot, vol. 5, Paris, Perrin, 2002 [1992], p. 403-431.

<sup>2097</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>2098</sup> Luce IRIGARAY, « Quand nos lèvres se parlent », *Les Cahiers du GRIF*, 1976, n° 12, p. 23.

<sup>2099</sup> Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD, « Les femmes et la langue », in « Recherches féminines », *Tel Quel*, n° 74, Paris, Seuil, 1977, p. 84.

Il s'agit alors d'interroger comme « chaque être humain, homme ou femme, se voit imposer des façons de dire différenciées et indexantes sexuellement (lexique, syntaxe, voire prononciation) et se voit représenter différemment dans la langue (désigner, injurier, voire effacer)<sup>2100</sup> ». Or cette interrogation se construit à partir des travaux de l'anthropologue Marie Ritchie Key, qui a publié en 1974 *Male, female Language*, l'ouvrage influençant non seulement les travaux d'Anne-Marie Houdebine<sup>2101</sup> mais également ceux de Marina Yaguello, qui publie en français et en 1978, *Les Mots et les Femmes : essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine* défini par son autrice elle-même comme le « prolongement<sup>2102</sup> » de l'école socio-linguistique féministe américaine. L'ouvrage insiste sur l'origine culturelle de la différence entre hommes et femmes dans une langue sexiste : l'écriture féminine y est ainsi abordée dans le quatrième chapitre consacrée à la recherche d'une identité culturelle et sous cet angle, alors que le discours féministe constitue l'objet du chapitre suivant.

L'approche culturelle linguistique fait légèrement contrepoids à une critique littéraire différentialiste en train de se constituer alors que du côté matérialiste, se formule tout juste l'exigence d'une critique féministe. L'éditorial du premier numéro de la revue *Questions féministes* (novembre 1977) insiste ainsi sur la nécessité d'une « science féministe<sup>2103</sup> » qui mette en cause le discours scientifique généralement admis en prenant en compte l'oppression des femmes et en refusant de voir les catégories de sexe comme naturelles. Cette veine critique reste lettre morte dans le domaine littéraire. Car ce ne sont pas les recherches « féministes » au sens que le terme a pris dans le Mouvement des femmes depuis ses origines, c'est-à-dire matérialiste, qui intéressent la critique littéraire française mais bien les « Recherches féminines », pour reprendre le titre de revue *Tel Quel* à l'hiver 1977<sup>2104</sup>.

Outre les textes publiés par des chercheuses confirmées, un véritable intérêt pour cette approche est présent au sein des jeunes chercheuses/eurs en fin de décennie. Ainsi, Claire Boniface, à l'époque en maîtrise de Lettres à l'université Paris 3, soutient en 1978 un mémoire de presque 200 pages sous le titre « Femmes et écritures<sup>2105</sup> ». Elle y restitue les

---

<sup>2100</sup> Anne-Marie HOUDEBINE-GRAVAUD, « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle, ou le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images », *Langage et société*, n° 106, MSH, décembre 2003, p. 33-61.

<sup>2101</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>2102</sup> Marina YAGUELLO, *Les Mots et les Femmes : essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*, op. cit., 1978, p. 9.

<sup>2103</sup> « Variations sur des thèmes communs », art. cit., p. 4.

<sup>2104</sup> « Recherches féminines », *Tel Quel*, op. cit.

<sup>2105</sup> Claire BONIFACE, *Femmes et écritures*, [S.l.] : [s.n.], 1978, 190 p. Mémoire de maîtrise sous la direction de Simone Fraisse ; archives personnelles. Nous remercions Claire Boniface de nous avoir confié en septembre



débats de l'époque sur une possible spécificité de l'écriture des femmes, notant que « considérer l'écriture des femmes amène à s'interroger avec celles qui la pratiquent sur la critique des écrits de femmes et la constitution (éventuelle) d'une critique "féministe"<sup>2106</sup> ». Le premier chapitre de ce mémoire est ainsi consacré à la délimitation des enjeux et pratiques de cette nouvelle critique. À la même période se tient à l'université Paris 8, au sein du département d'études littéraires anglaises, un séminaire sur « Écriture et féminin<sup>2107</sup> » (1976-1978). Comme l'a montré Delphine Naudier dans *La Cause littéraire des femmes*, Paris 7 et Paris 8 sont à l'époque des universités récentes et enclines à répondre aux intérêts étudiants qui influencent le contenu des séminaires<sup>2108</sup>.

Le processus entamé au tournant des années 1976-1977 s'affirme en fin de décennie en privilégiant l'écriture féminine. De l'autre côté de l'Atlantique, l'historienne de la littérature Germaine Brée organise en 1979 un séminaire d'été consacré aux « Problématiques de l'écriture féminine de Colette à Hélène Cixous<sup>2109</sup> » à Madison (University of Wisconsin). Dès 1973, elle s'interrogeait sur la question de la disparition des femmes de l'histoire littéraire dans « The "Querelle des femmes", old and new<sup>2110</sup> » : son histoire de la littérature<sup>2111</sup> publiée en 1978 chez Arthaud présente en notices la plus grande part de femmes pour les *Histoire de la littérature* du XX<sup>e</sup> siècle (soit 25%<sup>2112</sup>). Après avoir sélectionné 13 femmes professeurs<sup>2113</sup> Germaine Brée, qui a mis au programme des lectures de son séminaire aussi bien Cixous que Wittig, Duras que Beauvoir, Rochefort que Sarraute, prend le soin de préciser en préface de l'édition des communications<sup>2114</sup> du séminaire de Madison que l'écriture féminine ne doit pas être confondue avec l'écriture féministe<sup>2115</sup>.

---

2014 un exemplaire de ce mémoire, augmenté de la correspondance avec Simone Fraisse, de divers textes de présentation publique de ce travail, et de la correspondance avec plusieurs maisons d'édition parisiennes.

<sup>2106</sup> Lettre de Claire Boniface à Simone Fraisse, 1978, p. 1, archives personnelles.

<sup>2107</sup> Cité par Christiane MAKWARD, « La critique féministe, éléments d'une problématique », *op. cit.*, p. 623.

<sup>2108</sup> Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes : modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)*, EHESS, Paris, 2000, p. 333. Elle ajoute que ces recherches « n'investissent pas les lieux sacrés de la culture légitime tels que l'École normale supérieure ou la Sorbonne », ce qui doit être nuancé puisque la philosophe Michèle Le Dœuff, alors caïmane à Fontenay, y tient justement un séminaire sur les femmes et la philosophie, à la demande de ses étudiantes.

<sup>2109</sup> Notre traduction de « The Problematics of 'l'écriture féminine' from Colette to Hélène Cixous ».

<sup>2110</sup> Germaine BREE, « The "Querelle des femmes", old and new », dans *Women Writers in France: Variations on a Theme*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1973, p. 3-31.

<sup>2111</sup> Germaine BREE, *Le XX<sup>e</sup> siècle, 2 : 1920-1970*, Paris, Arthaud, 1978.

<sup>2112</sup> Audrey LASSERRE, « Les femmes du XX<sup>e</sup> siècle ont-elles une histoire littéraire ? », dans *Cahier du CERACC*, n°4, décembre 2009, p. 38-54 ; [http://www.ecritures-modernite.eu/?page\\_id=2785](http://www.ecritures-modernite.eu/?page_id=2785)

<sup>2113</sup> Au lieu des 12 habituellement retenues au cours des séminaires NEH.

<sup>2114</sup> « L'Écriture féminine », *Contemporary Literature*, University of Wisconsin Press, Vol. 24, No. 2, Summer, 1983, p. 115-284.

<sup>2115</sup> Germaine BREE, « Foreword », *Contemporary Literature*, XXIV, 2, 1983, p. 115.

En cette même année 1979, Françoise van Rossum-Guyon, qui a dirigé en 1977, le numéro « Écriture, féminité, féminisme » de la *Revue des Sciences Humaines* réunissant pour l'occasion Hélène Cixous et Julia Kristeva, donne à lire la première synthèse « Sur quelques aspects de l'écriture féminine en France aujourd'hui<sup>2116</sup> ». L'écriture féminine y est alors définie comme l'écriture des femmes qui écrivent au féminin, dans la logique de la différence. Dans le même temps, Françoise van Rossum-Guyon avance deux éléments de compréhension fondamentaux : l'écriture féminine fonctionne comme une *avant-garde*, alliant théorisation et expérimentation, et elle est un *mouvement littéraire* par son travail formel du texte et du langage. On le voit cette définition superpose étrangement une approche constructiviste et historienne et une approche différentialiste. Cette superposition n'aura de cesse en France de s'affirmer comme modalité d'analyse critique des textes de femmes.

L'année 1981 entérine le scellé d'une approche différentialiste. Irma Garcia publie *Promenade femmilière* aux éditions Des Femmes et Béatrice Didier, *L'Écriture – femme*, aux Presses Universitaires de France. Ce dernier ouvrage surtout signe l'entrée de la question de l'écriture féminine dans la sphère académique la plus reconnue et prestigieuse que représente son autrice, professeure à l'École Normale Supérieure et directrice de collection dans une maison tout aussi prestigieuse. Or *L'Écriture – femme* ne laisse aucun doute sur l'option différentialiste qui s'affirme au cours de l'essai, malgré les quelques précautions introductives d'usage. « Notre époque n'a pas inventé l'écriture féminine ; elle a toujours existé<sup>2117</sup> » : cette formule résume à elle seule le refus de l'approche historique de la construction du féminin qui caractérise l'ouvrage, cherchant à démontrer à travers les âges les points communs et permanents de cette écriture faite femme, à déceler « un certain accent, la marque d'une différence qui rend habituellement reconnaissable un texte écrit par une femme<sup>2118</sup> ». La critique différentialiste s'affirme alors au détriment de la dimension agissante du féminisme qui la composait initialement.

Béatrice Slama qui enseigne quant à elle à Paris 8, publie la même année la synthèse historique qui aurait pu être celle de *L'Écriture-femme* sous le titre « De la "littérature féminine" et l'"écrire-femme" : différence et institution ». L'année suivante, dans *Femmes, féminisme, recherche*, elle rend compte de l'expérience de l'Université de Vincennes, présentant une approche qui « tent[ait] d'interroger leur spécificité : langage, corps mais aussi

---

<sup>2116</sup> Françoise van ROSSUM-GUYON, « Sur quelques aspects de l'écriture féminine en France aujourd'hui », art. cit., p. 211-231.

<sup>2117</sup> Béatrice DIDIER, *L'Écriture – femme*, 3<sup>e</sup> édition, Paris, PUF, 1999 [1981], p. 10.

<sup>2118</sup> *Ibid.*, p. 17.

vision du monde du point de vue des femmes, imaginaire au féminin<sup>2119</sup> » ; elle dit aussi l'ambiguïté d'une démarche car les femmes « tendaient à devenir un objet de recherche parmi d'autres objets de recherche universitaire, un nouvel objet institutionnalisable ». Avec la parution de *L'Écriture – femme*, l'objet vient d'être effectivement institutionnalisé, perdant sa force critique féministe, alors que le Mouvement des femmes est au même moment, dépassé.

### **C. « Elles tournent la page »**

« Elles tournent la page » est le nom d'une association créée par Marie Kuhlmann et Pascale Russo au 8 impasse des trois Sœurs dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement de Paris en 1980. Le lieu, accueille une bibliothèque et propose des ateliers d'écriture, de critique de livres mais aussi de films, de voix-mouvements et de danse. Dédiée à l'écriture et à la lecture, et donc au livre, le nom choisi pour l'association témoigne d'abord de la façon dont les militantes d'extrême-gauche féministes tournent la page de leur militantisme au sein des organisations à la fin de la décennie. Elles s'investissent dans des lieux associatifs qui expérimentent également une transition du féminisme militant aux prises avec l'institutionnalisation du féminisme lors de l'arrivée au pouvoir en France d'un gouvernement de gauche.

Dans le même temps, deux écrivaines majeures du siècle, Marguerite Duras et Marguerite Yourcenar, symbolisent chacune à leur manière que le chapitre du Mouvement des femmes en France vient définitivement de se clore. En 1980, Duras tourne la page de l'oppression des femmes pour soutenir « la gloire du subissement chez la femme », c'est-à-dire les violences physiques et sexuelles à son encontre, alors que Marguerite Yourcenar, récoltant les lauriers de la gloire – tout en les subissant –, est élue à l'Académie Française, tournant la page des revendications féministes en matière de reconnaissance des créatrices et refermant le chapitre militant, inauguré par la candidature de l'écrivaine Françoise Parturier dix ans plus tôt, première femme à se présenter à la Coupole.

#### **1. Les Carabosses**

En mai 1978, un groupe de militantes, issues des dissidentes des organisations d'extrême-gauche en lien avec le Mouvement de libération des femmes, ouvre la librairie féministe *Carabosses*<sup>2120</sup>, dans le 11<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. D'abord située au 70 rue

---

<sup>2119</sup> *Femmes, féminisme et recherches* : actes du colloque national, Toulouse, décembre 1982, organisé avec le concours du Ministère de la recherche et de l'industrie et du Ministère des droits de la femme, Toulouse, Université Toulouse le Mirail, Association Femmes, féminisme et recherches, p. 921.

<sup>2120</sup> L'histoire des Carabosses nous a été confiée par Éliane Viennot lors d'un entretien réalisé le 7 août 2013. Nous la remercions ici chaleureusement pour sa disponibilité et son accueil, ainsi que pour les documents qu'elle nous a permis de reproduire en annexe de la thèse.

Jean-Pierre Timbaud, la librairie déménage dans un second temps au 58 rue de la Roquette, et voit la création d'un café littéraire, le Barcarosses. Dans l'histoire de la décennie, la séparation des féministes de leur organisation marque un tournant majeur<sup>2121</sup>, lié au déclin de l'idéal révolutionnaire. Celles qui s'investissaient exclusivement au sein de la tendance lutte des classes en mettant notamment leur plume au service d'une expression politique dénuée de tout aspect littéraire, réinvestissent leur énergie dans un projet politique lié à la diffusion par la lecture mais également à la pratique de l'écriture *féministe*.

La librairie des Carabosses représente à ce titre un moment de transition vers un après de la lutte féministe, tout en étant l'une de ses dernières manifestations. Le lieu réel – où l'on trouve tout autant des livres, de la presse que des renseignements sur le Mouvement des femmes en France – comme le réseau de la librairie avec son cercle de lecture, le Cercle des Carabosses, constitue un véritable espace de formation et un catalyseur des trajectoires personnelles et professionnelles à venir :

même si en effet j'y ai passé beaucoup de temps [...] à défaire des cartons, à épousseter des livres, à laver la vitrine, à passer des commandes, à comprendre comment on calcule la TVA. [...], même si donc pendant six ans j'ai fait beaucoup de choses très pratiques, j'ai aussi passé un certain temps à lire les livres qu'on vendait, à réfléchir sur ceux qui avaient leur place dans une librairie féministe et ceux qui n'avaient rien à y faire, à organiser des rencontres avec des autrices [...], bref à être en contact avec la recherche sur les femmes.<sup>2122</sup>

Comment en témoignait en 2009, Éliane Viennot, l'une des membres fondatrices de la librairie, aujourd'hui écrivaine et professeure de littérature française de la Renaissance à l'Université de Saint-Etienne, tenir une librairie féministe a permis à certaines de façonner fémininement leur rapport à l'édition, la recherche ou même l'écriture.

Si la librairie ouvre ses portes en 1978, l'aventure commence pour ses participantes à la fin de l'année 1977. En décembre, Éliane Viennot, militante du groupe Révolution !, dit « Révo », et active au sein de la direction nationale « femmes », laquelle se charge de définir la ligne « femme » au sein du Mouvement et en dehors de celui-ci, signe l'appel au rassemblement des dissidentes dans *Libération*. À la suite, elle participe au groupe des dissidentes qui est un groupe de discussion. Nombreuses sont parmi elles les intellectuelles, issues de la tendance dite « lutte des classes » du Mouvement. Elles décident de créer une

---

<sup>2121</sup> On ne trouvera un récit dans *C'est terrible quand on y pense*, Marie-Claire Boons, Tessa Brisac, Annick Kerhervé, Marie-Jo Roussel, Éliane Viennot, Paris, Galilée, 1983.

<sup>2122</sup> Éliane VIENNOT, « Conférence », *Cycle de conférences « Quarante ans de recherche sur les femmes, le sexe et le genre »*, 9 mai 2009, Jardin des plantes, Auditorium de la Grande Galerie de l'évolution, <http://www.institutemilieduchatelet.org/Conferences/conference-Viennot.html>

librairie féministe, afin de mener une véritable action de diffusion de la pensée féministe et de permettre aux groupes militants (notamment aux groupes de province) de diffuser leur presse. L'objectif est d'abord de donner à lire des livres *féministes* – et non *de femmes* comme aux Éditions Des femmes – d'organiser des débats avec des autrices et auteurs féministes, mais aussi d'offrir un lieu ouvert sur la ville. Dépassant la volonté de ses animatrices, la librairie ouverte deviendra également, de façon spontanée, un centre d'information.

Le groupe qui fonde initialement la librairie est majoritairement constitué d'anciennes militantes du groupe Révolution. Y participent Éliane Viennot, Élisabeth Motsch<sup>2123</sup>, qui est professeure d'anglais, Marie Kuhlmann et Pascale Russo, qui fonderont en 1980 l'association « Elles tournent la page », Murielle Peti, qui est comédienne dans la troupe de la Carmagnole<sup>2124</sup>, Arlette<sup>2125</sup>, Martine Prosper et Monique Barbier, qui sont étudiantes. Danielle Ghighi, également membre fondatrice, figure en ce sens comme une exception : rencontrée au groupe des dissidentes, elle travaille chez Flammarion ; sa sœur est à cette époque libraire. On trouve enfin parmi les fondatrices quelques militantes de la GOP (Gauche ouvrière et paysanne) mais qui ne participent que peu de temps.

La librairie féministe *Carabosses* ouvre au public en mai 1978 : elle prend la forme légale d'une SARL fondée par Éliane Viennot qui en est la gérante, Danielle Ghighi, Élisabeth Motsch et Marie Kuhlmann, qui apportent à quatre les 20 000 francs nécessaires. Le nom de la librairie témoigne de la volonté de reprendre un stigmat, celui des sorcières ou fées malfaisantes, et de l'utiliser comme un emblème. La librairie s'installe dans un local qu'Éliane Viennot achète au 70 rue Jean-Pierre Timbaud avec l'héritage de son père. Au premier noyau militant, s'agrège, dès la création, un ensemble de femmes non militantes : Christine Mian, peintre, réalise la devanture de la librairie ; Catherine Germain apporte son expérience du milieu éditorial canadien ; Nicole Luce, secrétaire, passionnée par le théâtre et férue de George Sand, Sylvie Jechou, connue sous le pseudonyme de Marion Thiba<sup>2126</sup>, Claire Pignet, architecte, et Sylvie Rucheton, employée par le Ministère de la culture, participent elles aussi de la vie de la librairie.

---

<sup>2123</sup> Élisabeth Motsch commence à publier des romans pour la jeunesse dans les années 1990, d'abord à l'École des loisirs où elle est également traductrice. Elle publiée ensuite aux Éditions de l'Olivier, puis chez Actes Sud à partir des années 2000.

<sup>2124</sup> La Carmagnole est une troupe théâtrale qui organise, depuis le milieu des années 1970, des moments de rencontre autour de réalisations de femmes liées à leur oppression. Voir *supra* p. 245.

<sup>2125</sup> Son nom de famille reste inconnu.

<sup>2126</sup> Elle devient ensuite documentariste, notamment pour France Culture.

L'équipe de bénévoles n'a ni fonds, ni salarié. Elles commencent par vendre des cartes de fidélité et un recueil de chansons<sup>2127</sup>. Danielle Ghighi a des relations dans les maisons d'édition : elles obtiennent ainsi gratuitement des dépôts de livres. C'est dans cette logique que les Carabosses, qui n'ont d'ailleurs pas d'ambition éditoriale, rencontrent l'équipe des éditions et de la librairie Des femmes, qui leur apporte leur soutien par voie de presse<sup>2128</sup>. Le local de la rue Jean-Pierre Timbaud marque ainsi le premier âge des Carabosses (1978-1979). Ses animatrices découvrent le fonctionnement du monde des livres et les contraintes financières qui y sont liées : vendre un stock ne permet par exemple pas d'en racheter un nouveau. Elles s'achoppent aux contraintes du professionnalisme, car les militantes bénévoles sont bien loin de souscrire aux règles d'une entreprise, avec ses permanences à tenir et son travail à se répartir. En mai 1979, la librairie est associée à un café littéraire, le *Barcarosses*, qui prend la forme d'une association loi 1901 pour en faire un lieu privé et pouvoir en interdire l'entrée des hommes. Ce nouveau lieu signe également un nouvel âge pour les Carabosses, celui de la rue de la roquette.

La librairie des Carabosses a pignon sur la rue de la roquette de 1979 à 1986. Les membres organisent des débats, des expositions, et animent le café. C'est en décembre 1979 que commence la pratique des *Cahiers chinois* au sein de la librairie, pratique qui perdure jusqu'en octobre 1982. Se réunissant une fois par semaine le lundi après-midi pour décider des achats, convenir des réunions professionnelles et techniques, les participantes ont néanmoins l'impression de se croiser sans réussir à se parler. Sylvie Jechou met en place des cahiers<sup>2129</sup>, laissés à disposition sur le bureau, dans lesquels elles écrivent et se répondent mutuellement. Il ne s'agit pas de propos littéraires, mais l'écriture des *Cahiers* interroge et met en œuvre l'écriture du moi, entre femmes.

À la fin de la décennie, le groupe devient également presque exclusivement lesbien, ce qui pose, paradoxalement au regard de l'histoire du Mouvement des femmes, des problèmes liés à l'apolitisme de ses membres car les lesbiennes qui y participent ne reconnaissent pas leur désir et de sexualité comme un choix politique. À la suite de la parution de « La pensée *straight* » de Monique Wittig dans *Questions féministes* en février 1980, les Carabosses organise un débat sur la scission du collectif de *Questions féministes*, interrogeant le clivage qui sépare alors les femmes du Mouvement. Le débat est houleux mais il permet également de

---

<sup>2127</sup> Voir Les Carabosses, *Elles chantent...*, [Paris], 1978, 29 p., vendu 8 francs.

<sup>2128</sup> Les Éditions Des femmes, professionnelles et bienveillantes, selon le souvenir d'Éliane Viennot, encouragent le projet et publie une annonce dans leur journal pour la création de la librairie Carabosses.

<sup>2129</sup> Nous avons pu consulter deux de ces cahiers, mis à disposition le temps de notre entretien par Éliane Viennot, le 7 août 2013.

mesurer que le lesbianisme apolitique de *Barcarosses* n'a pas grand chose à voir avec le séparatisme wittigien : toutes se reconnaissent, avant tout, comme féministes.

En 1980, une deuxième vague nourrie par les radicales du Mouvement rejoint le collectif de la librairie. Françoise Mérioux, ancienne du groupe Révolution ! qui travaillait *Aux pieds dans le plats*, un restaurant de femmes, rejoint le *Barcarosses* comme Serena de Marie, une corse de 45 ans, qui vit de ses rentes et s'investit dans le Café, au point d'en devenir rapidement un des piliers. Jocelyne Camblain, ancienne du groupe des Gouines rouges, s'agrège également au groupe avant de fonder l'Imprimerie<sup>2130</sup> de femmes *Voix off* (1982-1988) avec Florence Faurie Vidal et Françoise Iro. Parallèlement à ses activités de recherche sur le cancer, Joëlle Wiels, qui est biologiste et milite en tant que féministe dans le mouvement des femmes depuis 1977, rejoint le collectif animant la librairie Carabosse en 1980 après avoir participé entre 1979 et 1980 au groupe « Femmes et Science ». C'est à ce même moment que Marie Kuhlmann et Pascale Russo fondent l'association « Elles tournent la page », autour des ateliers d'écriture.

À partir de 1981, Michelle Coquillat qui travaille au Ministère des droits de la femme dirigé par Yvette Roudy, accepte de subventionner la librairie à travers l'octroi d'un salaire dont bénéficie Éliane Viennot dans un premier temps. Les animatrices de la librairie confectionnent alors un *Petit Guide féministe de France et ailleurs*, qui paraît en mai 1982, à partir du fichier d'adresses qu'elles ont collectées depuis l'ouverture pour renseigner les visiteurs et du catalogue très complet qu'elles ont réussi à élaborer. C'est ce document de travail, patiemment constitué depuis 1978, qu'elles impriment. Le *Petit Guide* leur apporte une rétribution tout aussi symbolique que financière.

Au fil des années 1980, la librairie se professionnalise alors que dans le même temps, l'aspect militant du lieu se perd tant à cause de l'évolution du Mouvement lui-même que sous l'effet de l'institutionnalisation du féminisme, le Ministère offrant progressivement d'autres lieux aux femmes. La presse de province connaît également une perte de vitesse, mais beaucoup d'étrangères viennent trouver des renseignements à la librairie car les Carabosses sont la seule librairie *féministe* de Paris. Le café ferme pendant quelques mois pour travaux, et, lors de sa réouverture, les féministes ne sont plus au rendez-vous. Dans le même temps, les dernières demandes faites au Ministère les désespèrent : elles sentent qu'elles sont utiles mais qu'elles ne sont plus aidées. Le temps est venu de tourner la page.

---

<sup>2130</sup> 9, rue des Apennins, 75017 Paris.

## 2. La « gloire du subissement » (Duras) et le subissement de la gloire (Yourcenar)

En 1980, paraît aux Éditions de Minuit *L'Homme assis dans le couloir* de Marguerite Duras. Ce court récit met en scène le rapport sexuel d'un homme et d'une femme. Après la jouissance, la femme demande à l'homme de la frapper : « elle dit qu'elle désire être frappée » écrit Duras, « elle dit au visage, elle le lui demande, viens. Il le fait<sup>2131</sup> ». S'en suit une scène d'une grande violence, où l'homme frappe de plus en plus fort, alors que la femme, masochiste, réclame les coups. Cette violence s'achève sur un silence dont on ne sait s'il signe l'apaisement d'un orgasme ou, plus probablement, la mort de la femme, dont la narratrice « ne voi[t] rien d'elle que l'immobilité<sup>2132</sup> ». « Je l'ignore, je ne sais rien, je ne sais pas si elle dort<sup>2133</sup> » constituent les derniers mots du texte.

Après la victoire concernant l'accès à la contraception libre et gratuite et à la dépénalisation de l'avortement, la lutte contre le viol des femmes est au cœur des combats menés par les militantes du Mouvement depuis la fin de la décennie. Le texte de Duras, quoique fictionnel, provoque ainsi questions et commentaires. À son propos, Marguerite Duras, explique, lors d'un entretien en 1980 donné à Jean-Pierre Ceton pour France Culture, ce qui reste à jamais gravée dans les mémoires des femmes du Mouvement, sa conviction d'une « gloire du subissement chez la femme » :

Il est vrai qu'il y a une sorte de gloire du subissement chez la femme... mais que beaucoup de femmes nient. C'est le règne du subissement, c'est la femme qui est royale là-dedans, ce n'est pas l'homme qui frappe... Il n'y a pas de hiérarchie d'ailleurs. Je regrette pour beaucoup de femmes qu'elles ignorent tout de ça. Il y en a pas mal je crois... On en parle pas entre soi...

Il y en a beaucoup qui ignorent ça, cette espèce de bonheur incomparable d'être bafouée, d'être les sorcières des places publiques, quoi, hein, c'est pareil. Je crois que là il y a une amplitude, je pourrais dire, de la féminité, qui est encore atteinte de nos jours, par le truchement de cette violence là subie, de l'homme, par la femme et qui est perdue. Et je pense que s'il n'y a pas ça, il y a une sexualité infirme chez les femmes, incomplète...<sup>2134</sup>

Sans la violence exercée à leur encontre, les femmes expérimentent donc, selon les propres mots de Marguerite Duras, une sexualité « infirme » et « incomplète », c'est-à-dire anormale

---

<sup>2131</sup> Marguerite DURAS, *L'Homme assis dans le couloir*, Paris, Minuit, 1980, p. 32.

<sup>2132</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>2133</sup> *Ibid.*

<sup>2134</sup> Jean-Pierre CETON et Marguerite DURAS, *Entretiens avec Marguerite Duras: « on ne peut pas avoir écrit » Lol V. Stein « et désirer être encore à l'écrire »*, Paris, F. Bourin, 2012.



et partielle. Duras signe ainsi « La mort d'une érotique au féminin<sup>2135</sup> », pour reprendre le titre d'un texte de Marcelle Marini, qui avait consacré à l'œuvre durassienne son *Territoires du féminin* en 1977, texte écrit contre *L'Homme assis dans le couloir*.

En 1980 également, dans « Baxter Vera Baxter » qui suit le scénario de *Véra Baxter ou Les plages de l'Atlantique*, Marguerite Duras évoque le personnage de Véra, femme prostituée par son mari (Jean Baxter paie Michel Cayre pour que celui-ci ait une « histoire » avec sa femme) et toute entière convaincue de son amour et de sa fidélité en précisant qu'elle « se sait jugée comme traître à une liberté théorique et régnante, par ce fascisme innocent d'une nouvelle morale libératrice.<sup>2136</sup> » Dans la note liminaire de l'auteur, elle signale que le personnage féminin, possiblement rédempteur, qui était interprété en 1976 par Delphine Seyrig, aurait dû être, comme elle en fait le choix dans cette édition, un homme. Elle qualifie son premier choix de « tort » et d'« erreur grossière<sup>2137</sup> ». L'année 1980 signe ainsi le désengagement explicite de Marguerite Duras du Mouvement des femmes en général.

Quelques années plus tard, dans *La Vie matérielle : Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour*, texte publié en 1987 et qui se présente, dans toute sa différence comme une contrepartie des *Parleuses* – ici les questions de Jérôme Beaujour sont effacées au profit du texte durassien, les propos de Duras les deux textes précédents d'une vision dépréciative de l'homosexualité dans le segment intitulé « Les hommes », et par corollaire méliorative de l'hétérosexualité. Si elle prend malgré tout le soin de préciser qu'on ne devra rien déduire de ses positions dans cet entretien, tant elle « ne pense rien en général, de rien, sauf de l'injustice sociale<sup>2138</sup> », on ne peut que noter sa conception de l'hétérosexualité comme une complémentarité, presque tragique : « L'hétérosexualité est dangereuse, c'est là qu'on est tenté d'atteindre à la dualité parfaite du désir », écrit-elle, « Dans l'hétérosexualité il n'y a pas de solution. L'homme et la femme sont irréconciliables et c'est cette tentative impossible et à chaque amour renouvelée qui en fait la grandeur.<sup>2139</sup> » À l'inverse, « la passion de l'homosexualité, c'est l'homosexualité<sup>2140</sup> » affirme-t-elle, retrouvant par là l'essai beauvoirien publié quarante ans plus tôt.

---

<sup>2135</sup> Marcelle MARINI, « La mort d'une érotique au féminin », *Cahiers Renaud Barrault*, n° 106, Paris, Gallimard, 1983, p. 37-57.

<sup>2136</sup> Marguerite DURAS, *Vera Baxter ou Les plages de l'Atlantique*, Paris, Albatros, 1980, p. 114.

<sup>2137</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>2138</sup> Marguerite DURAS, *La Vie matérielle*, Paris, POL, 1987, p. 7.

<sup>2139</sup> *Ibid.*, p. 40.

<sup>2140</sup> *Ibid.*, p. 41.

« Roland Barthes était un homme pour lequel j'avais de l'amitié mais que je n'ai jamais pu admirer<sup>2141</sup> » est une sentence de Duras, restée célèbre, pour évoquer l'absence de liens théoriques et littéraires entre les deux écrivains. On dit moins cependant que cette phrase de *La Vie matérielle* tombe, tel un couperet, après l'affirmation qui suit :

L'écrivain qui n'a pas connu de femmes, qui n'a jamais touché le corps d'une femme, qui n'a peut-être jamais lu des livres de femmes, des poèmes écrits par des femmes et qui croit cependant avoir fait une carrière littéraire, il se trompe. On ne peut ignorer une donnée pareille et être un maître à penser même pour ses pairs.<sup>2142</sup>

On sait que Roland Barthes, malgré sa discrétion à ce sujet, était homosexuel. Dans *La Passion suspendue*, entretien réalisé entre 1987 et 1989, on retrouve plus explicitement encore le corollaire que Duras pose entre la pratique hétérosexuelle et la qualité de l'écrivain :

il manque à l'amour entre semblables cette dimension mythique et universelle qui n'appartient qu'aux sexes opposés. [...] Je l'ai déjà dit, c'est la raison pour laquelle je ne peux considérer Roland Barthes comme un grand écrivain : quelque chose l'a toujours limité, comme s'il lui avait manqué l'expérience la plus antique de la vie, la connaissance sexuelle d'une femme.<sup>2143</sup>

L'universalité est donc, pour Duras, du côté de l'hétérosexualité, la spécificité du côté de l'homosexualité. Loin de se limiter à cette conception de sexualité dominante, Duras comprend donc la relation hétérosexuelle comme un gage nécessaire, mais non suffisant, de la transformation de l'écrivain, en « grand écrivain », et donc de la qualité comme de la valeur de ses textes.

Plus loin dans *La Vie matérielle*, Duras suggère que l'homme est brutal dans le couple hétérosexuel car il s'y ennuie, que la femme ayant été infériorisée pendant des siècles parle uniquement de la vie matérielle, qui donne son titre à l'entretien, et que ces propos ennui le grand homme ; dans le même temps insiste sur le fait qu'il faut beaucoup aimer les hommes, car sinon on (les femmes) ne les supportent pas. Discours sur les hommes et les femmes, le discours de Duras n'est plus un discours sur l'oppression et la libération, elle qui affirme d'ailleurs au milieu des années 1980 que la situation de la femme n'a pas beaucoup changé. La page durassienne est définitivement tournée, comme le laissait pressentir *L'Homme assis dans le couloir*, dès 1980.

---

<sup>2141</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>2142</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>2143</sup> Marguerite DURAS, *La Passion suspendue, entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, traduit de l'italien et annoté par René de Ceccatty de La passione sospesa, Paris, Seuil, 2013, p. 140-141.

En cette même année 1980, le 6 mars, Marguerite Yourcenar, qui avait reçu le grand prix de littérature de l'Académie française en 1977, est élue en tant que membre de la dite Académie. Elle est la première femme à y entrer depuis la création de l'institution. Mais loin de signifier la victoire du féminisme dans sa lutte pour la reconnaissance des créatrices, l'élection de Marguerite Yourcenar consacre la défaite de la cause littéraire des femmes : à en croire l'étude de Christian Gury<sup>2144</sup>, Marguerite Yourcenar a en effet été élue au motif qu'elle n'est pas une de ces « échappée[s] du Front de libération féminine<sup>2145</sup> ». Comme le signe inverse d'une même parenthèse, l'entrée de Marguerite Yourcenar à l'Académie française referme l'espoir ouvert par la candidature de l'écrivaine Françoise Parturier dix ans plus tôt.

Le 15 octobre 1970, Françoise Parturier postulait à la succession de feu Jérôme Carcopino en des termes explicitement militants :

Je pose ma candidature à l'Académie française sans volonté de provocation ou de scandale, mais par la seule logique des idées que je défends par ma plume depuis plus de quinze ans et dans mon cœur depuis toujours. *Je pense aussi que le moment est venu pour ce geste. Je n'ai pas d'ambition personnelle, mais le désir de faire ouvrir la porte.* Les quolibets, les sarcasmes, les ricanements et les questions idiotes seront pour moi, le fauteuil pour une autre. Je le sais très bien, et je me présente à l'Académie française, la première de toutes les femmes, sans plus de naïveté que d'insolence.<sup>2146</sup>

Si Roger Caillois est élu, Françoise Parturier obtient malgré tout une voix qui entérine, pour la première fois dans l'institution, la validité de sa candidature au rang d'immortelle. Le siège sera effectivement, en 1980, pour une autre écrivaine, Marguerite Yourcenar.

L'élection de Marguerite Yourcenar a pourtant de quoi surprendre puisque, belge d'origine vivant alors aux États-Unis, elle n'est pas citoyenne ni d'ailleurs résidente française. Si Michèle Perrein, romancière et féministe s'insurge en 1982 sur la « virilité » du roman de Yourcenar, témoignant de l'influence de l'écriture *féminine* – « L'entrée à l'Académie française de Marguerite Yourcenar, vous croyez que c'est le couronnement du roman féminin ? Il n'y a pas d'œuvre plus docilement virile que *Les Mémoires d'Hadrien*.<sup>2147</sup> » argue-t-elle au sein du *Magazine littéraire* de janvier 1982 consacré à l'écriture des femmes –, *Les Académiciennes* de Christian Gury tend à prouver, par les réponses misogynes de Yourcenar aux attaques tout aussi misogynes des académiciens, que c'est bien pour des motifs

---

<sup>2144</sup> Christian GURY, *Les Académiciennes*, *op. cit.*

<sup>2145</sup> Le mot est de Jean Chalon qui soutient la candidature de Marguerite Yourcenar dans une « Lettre ouverte au secrétaire perpétuel », cité par Christian GURY, *op. cit.*, p. 150.

<sup>2146</sup> Françoise PARTURIER, citée par Christian GURY, *op. cit.*, p. 141, nous soulignons.

<sup>2147</sup> Michèle PERREIN, « Ainsi parle une telle qui écrit », *Le Magazine littéraire*, n°180, janvier 1982, p. 18.

antiféministes qu'elle a été élue. Son accession à la Coupole garantit à une institution jusque-là non mixte la présence d'une femme alibi qui ne témoigne d'aucune velléité concernant la situation des femmes, et en particulier des intellectuelles et des écrivaines. Le chapitre de l'accession *des* femmes aux fonctions de prestige et aux institutions de pouvoir vient ainsi d'être refermé.

En mai 1980, paraît le premier numéro Madame Figaro, supplément mensuel du Figaro, avec un éditorial de Louis Pauwels, et un article d'Hélène de Turckheim intitulé « Féminisme, il n'y a plus que les hommes pour y croire ». Dans les mois qui suivent, Choisir, présidé par Gisèle Halimi, apporte de façon inédite pour un groupe féministe, son soutien à la candidature de François Mitterrand, candidat du PS, tout comme Psychanalyse et Politique qui, un an plus tôt dénonçait par la voix d'Antoinette Fouque les « prostitutions » à la logique du pouvoir, appelle à voter pour le présidentiable, au nom du MLF : « Côté cœur, pas de candidat pour les femmes. Côté raison, Mitterrand dès le premier tour pour assurer sa victoire au second. » Son élection s'accompagne de l'institutionnalisation du féminisme dont témoigne la création du premier Ministère des droits de la femme dirigé par Yvette Roudy.

*Fini le féminisme ?*: compte rendu intégral du Colloque international « Féminismes et socialismes » organisé par le mouvement « Choisir » les 13, 14 et 15 octobre 1983 au Palais de l'UNESCO à Paris, dont la dernière journée interroge « ici et maintenant : le féminisme à l'épreuve du socialisme en France », Gisèle Halimi ouvrant la séance fait le tour des présentes et des absentes, signalant que le comité d'organisation avait « également invité le Mouvement de libération des femmes. » S'excluant provisoirement à l'occasion de l'envoi de cette invitation d'un mouvement duquel elle participe depuis le procès de Bobigny, elle prend le soin préciser que le Mouvement de libération des femmes, c'est « c'est toutes les femmes en lutte qui veulent se libérer ! » Cependant, explique-t-elle,

il y a un Mouvement de Libération des Femmes qui a déposé des statuts, et qui s'appelle donc, comme le veut la loi, le MLF. J'ai invité le MLF [...]. Et j'ai reçu une lettre d'Antoinette Fouque, qui, à ma connaissance, dirige ce mouvement, qui me remercie de mon invitation et qui m'indique que ce jour-là, elle, personnellement, n'est pas libre. Je lui ai répondu que j'aurais été très heureuse de l'avoir parmi nous, mais qu'enfin ce n'était pas elle personnellement que nous invitions, mais le Mouvement qu'elle représente

et qu'elle aurait pu par conséquent, si elle voulait assister à ce débat, déléguer une de ses représentantes !<sup>2148</sup>

Le Mouvement de libération des femmes, dans son acception déposée, sera donc absent de cette manifestation. Plus que d'empêcher la récupération du Mouvement des femmes, Antoinette Fouque vient donc, par ce geste même, de lui ôter son principe même. C'est ainsi qu'Anne Zelensky, participant aux débats, se présentera comme représentante d'un groupe, les féministes radicales, et non du MLF qui n'apparaît dans son discours que sous l'appellation « MLF déposé<sup>2149</sup> ». Le Mouvement de libération des femmes, vidé de son contenu – les femmes en mouvement –, et consigné dans les registres de la Préfecture et de l'INPI, n'existe plus.

---

<sup>2148</sup> *Fini le féminisme, op. cit.*, p. 400.

<sup>2149</sup> *Ibid.*, p. 442.

# Conclusion : « Cours petite sœur, les avant-gardes sont derrière toi ! »

---

« Nous disons “nous” pour que chacune un jour puisse dire je. Nous entrons dans la généralité (des femmes) pour la subvertir. Nous récusons la subjectivité pour accéder à la singularité. Nous luttons contre une condition pour faire place à l’existence.<sup>2150</sup> »

« Cours petite sœur, les avant-gardes sont derrière toi », slogan du Mouvement de libération des femmes, détournait le slogan de mai 1968 « Cours, camarade, le vieux monde est derrière toi » : pour les femmes du Mouvement, il traduisait l’hostilité des groupes d’extrême-gauche avec qui elles étaient en rupture. Pour notre histoire d’une littérature en mouvement, ce slogan à nouveau détourné incarne la fin des avant-gardes politiques et littéraires, l’effondrement de la possibilité même du projet révolutionnaire. Comme l’écrit à juste titre Bruno Blanckeman, « [c]’est moins en effet la modernité qu’une certaine idée de la modernité qui est remise en cause au début des années 1980, dans ses modèles esthétiques (les avant-gardes), politique (l’idéal révolutionnaire), philosophique (le progressisme des Lumières).<sup>2151</sup> » Se produit alors « une mutation esthétique majeure<sup>2152</sup> » selon les termes de Dominique Viart. Les écrivain-e-s s’émancipent en effet d’une « conception essentiellement formelle de la littérature<sup>2153</sup> ». L’intransitivité littéraire est abandonnée au profit d’un retour à la transitivité et au sujet.

Le projet de l’histoire des femmes, coordonné par Michelle Perrot et Georges Duby et « né sous la pression du mouvement des femmes<sup>2154</sup> », commence également au début des années 1980. Comme le commente Geneviève Fraisse, « [à] cette avancée dans la recherche, on peut tendre le miroir de l’actualité politique : il n’était plus temps de souligner la subversion collective et l’émergence du sujet de l’émancipation. Le socialisme, avec la

---

<sup>2150</sup> Françoise COLLIN, « Au revoir », *Les Cahiers du GRIF*, 1978, n° 23-24, p. 15.

<sup>2151</sup> Bruno BLANCKEMAN, « La littérature française au début du XXI<sup>e</sup> siècle : profils culturels », in *Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle*, tome II, après 1940, sous la direction de Michèle Touret, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 432.

<sup>2152</sup> Dominique VIART, « Histoire littéraire et littérature contemporaine », in Mathilde Barraband (dir.) « L’histoire littéraire du contemporain », *Tangence*, n°102, 2013, p. 126.

<sup>2153</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>2154</sup> Geneviève FRAISSE, « À Contre-Temps », *Genre & Histoire* [En ligne], n°2 | Printemps 2008, §30, mis en ligne le 13 juillet 2008, Consulté le 15 février 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/index233.html>

présidence de François Mitterrand semblait advenir.<sup>2155</sup> » Les événements scientifiques le confirment. À partir d'avril 1982, se prépare à Paris le premier colloque « Femmes, féminisme, recherches » qui a lieu à Toulouse les 17, 18 et 19 décembre de la même année. Y participent de nombreuses chercheuses du Mouvement, notamment Liliane Kandel, Françoise Picq, Hélène Rouch, Rita Thalmann, et Marie-Jo Bonnet. Du 12 au 19 juin 1982, se déroule également au centre à Reid Hall, le colloque « Le Mouvement de libération des femmes en France et aux États-Unis » qui atteste, dans le prolongement des ouvrages précédemment cités dans la sous section consacrée à la naissance de l'histoire des femmes et du féminisme, l'historicisation du Mouvement des femmes en France.

Le 23 octobre 1982, date de la manifestation mixte pour le droit à l'avortement et son remboursement constitue ainsi la dernière manifestation où apparaît une banderole se réclamant du Mouvement de libération des femmes<sup>2156</sup>. Quelques mois plus tôt, en juin, Marie-Jo Bonnet diffuse un tract où elle constate que « Le mouvement féministe est devenu mortellement sage, mortellement crédible, mortellement réaliste : en un mot respectable [...] Le féminisme est un grand corps malade qui ne s'appartient plus<sup>2157</sup> », conclut cette historienne et militante de la première heure. C'est à partir de ce moment que l'on constate, en parallèle de l'historicisation du Mouvement des femmes, sa mise en fiction du Mouvement des femmes.

L'année suivante voit ainsi publié *C'est terrible quand on y pense*<sup>2158</sup>, récit des dissidentes des organisations d'extrême-gauche ayant rejoint le Mouvement des femmes en 1977. « Les riches heures des femmes de Lorgat », fable écrite par Éliane Viennot, transpose<sup>2159</sup> ainsi la fusion entre Révolution ! (la ville de Lorgat) et la Gop (la bourgade de Gopar) qui s'unissent sous le sigle OCR (Organisation Communiste Révolution !) poussant les militantes à rejoindre le MLF (hameaux de femmes, « groupfâmes » du « Emmelaife ») :

au soir du deuxième jour, n'ayant plus de larmes à verser, elles laissèrent les survivants hébétés à leur blessure et à leurs regrets. Certaines firent aussitôt leurs bagages, d'autres s'attardèrent encore quelques jours dans les rues

---

<sup>2155</sup> Geneviève FRAISSE, « À Contre-Temps », *Genre & Histoire* [En ligne], n°2 | Printemps 2008, §22, mis en ligne le 13 juillet 2008, Consulté le 15 février 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/index233.html>

<sup>2156</sup> Voir Catherine DEUDON, *Un mouvement à soi: images du mouvement des femmes, 1970-2001*, Paris, Syllepse, 2003, p. 120.

<sup>2157</sup> « Le Mouvement des femmes en France en 1982 : un mouvement qui a perdu la tête », tract, juin 1982, 1 page A4, dossier documentaire « Bonnet, Marie-Jo », Bibliothèque Marguerite Durand.

<sup>2158</sup> *C'est terrible quand on y pense*, Marie-Claire Boons, Tessa Brisac, Annick Kerhervé, Marie-Jo Roussel, Éliane Viennot, Paris, Galilée, 1983.

<sup>2159</sup> La Ligue Communiste Révolutionnaire devient également sous sa plume la cité concurrente de Laligat.

désolées de la ville en ruine, avant de se décider. Puis elles partirent, elles aussi, rejoindre les hameaux où elles décidèrent de vivre définitivement.<sup>2160</sup>

Par la fiction, elle restitue le rôle de critique joué par certaines militantes également féministes au point de contribuer à la dissolution de l'organisation et de leur ouvrir la voie de la dissidence.

La même année paraît le récit Cathy Bernheim, *Perturbation, ma sœur : naissance d'un mouvement de femmes, 1970-1972*<sup>2161</sup>. Le titre rappelle l'introduction du numéro des *Temps modernes* d'avril-mai 1974, « Les femmes s'entêtent », signée par Simone de Beauvoir. *Perturbation*, personnage d'inspiration autobiographique qui est à la fois un double sororal et une fraction passée de l'autrice, retrace les deux premières années du mouvement. Monique Cahen, directrice de la collection « Libre à elles » aux Éditions du Seuil, lui en a passé la commande. Une suite est prévue, *Les Louves imaginaires (1973-1976)*, que Cathy Bernheim ne publiera finalement pas, préférant faire de *Perturbation, ma sœur* le premier opus d'une trilogie poursuivie par *L'amour presque parfait* (1991) et *Dors, ange amer* (2005).

1983 signe également le départ d'Antoinette Fouque pour les États-Unis, où elle vit à San Diego jusqu'en 1989. La maison d'édition devenue Des femmes – Antoinette Fouque vient par ailleurs d'opérer une reconversion avec le lancement, réussi, de la collection « bibliothèque des voix<sup>2162</sup> ». Monique Wittig, qui vit et enseigne aux États-Unis depuis 1976 entame quant à elle un mémoire de l'EHESS sous la direction de Gérard Genette qu'elle soutient en 1986 sous le titre « Le Chantier littéraire : témoignage sur l'expérience langagière d'un écrivain<sup>2163</sup> ». Monique Wittig a cinquante ans et, pour reprendre le sous-titre du mémoire, l'expérience d'un-e écrivain-e qui publie depuis plus de vingt ans. Tels d'autres textes qui s'étaient attachés à réinvestir le récit d'enfance, l'épopée, le dictionnaire ou le théâtre, « Le Chantier littéraire » se donne à lire comme une subversion de la définition canonique du genre du mémoire universitaire et comme une machine de guerre lancée, en territoire hostile, contre une critique qui se refuse à entendre le point de vue du fabricant.

---

<sup>2160</sup> Éliane [VIENNOT], « Les riches heures des femmes de Lorgat », in *C'est terrible quand on y pense*, op. cit., p. 79.

<sup>2161</sup> Cathy BERNHEIM, *Perturbation, ma sœur*, op. cit.

<sup>2162</sup> Voir Delphine NAUDIER, *La Cause littéraire des femmes*, op. cit., p. 323-329 ; Bibia PAVARD, *Les Éditions Des femmes*, op. cit., p. 195.

<sup>2163</sup> Ce mémoire déposé à l'EHESS sous la cote 2665 comporte une page de titre, une page dédiée à la table des matières et 125 feuilles imprimées uniquement au recto. Ces pages contiennent parfois des remarques tapuscrites en marge gauche, dont la plupart sont des références minimales d'ouvrage, ce qui les apparente à des notes, bien qu'elles ne soient ni numérotées, ni appelées au sein du texte principal. Le mémoire est composé d'une introduction, de cinq sections titrées mais non numérotées et d'une conclusion. Il a été édité en 2010 aux Presses universitaires de Lyon en partenariat avec les éditions Ixe.



Mais il dit aussi par l'affirmation de la singularité de l'écrivain au travail dans la solitude du chantier littéraire la fin d'une période où le collectif primait dans un idéal révolutionnaire.

Si, dans ce texte, Monique Wittig identifie le féminin grammatical à une marque du genre, et préconise de fait l'usage du masculin, Benoîte Groult devient quant à elle, en 1984, présidente de la commission de terminologie pour la féminisation des noms de métiers, de grades et de fonctions confirmant l'institutionnalisation du féminisme. Un des exemples que prend la romancière pour présenter les enjeux de la discrimination linguistique et les possibles réalisations de la commission à la presse est l'usage d'écrivaine :

Comme on est mal dans sa peau, on peut se sentir mal dans ses mots. Je me suis aperçue que j'hésitais toujours sur la façon de me nommer. Fallait-il dire : je suis une femme-écrivain ou écrivain-femme ? Ou je suis UN écrivain ? Cette mention obligatoire de mon sexe en même temps que de mon métier me gênait. Comme si, du fait de ce sexe qu'il fallait signaler, je n'étais plus un écrivain tout court, un écrivain normal. La normalité étant masculine bien entendu.<sup>2164</sup>

Par l'usage du féminin, l'écrivaine plaide ainsi dans le même temps pour la reconnaissance des créatrices et de leurs œuvres. Mais cette reconnaissance tout comme les recommandations linguistiques de la commission seront, à vrai dire, peu entendues<sup>2165</sup>. La critique littéraire féministe née à la fin des années 1970 continue ainsi d'exister, mais sans devenir une approche littéraire d'envergure institutionnelle<sup>2166</sup> dans le champ critique.

Au moment où les résultats de la commission de terminologie trouvent à se formuler dans une circulaire<sup>2167</sup> préconisant l'usage des féminins pour les noms de métiers, notamment littéraires (*écrivaine* et *autrice* y sont par exemple recommandés), moment qui est aussi celui de la soutenance du « Chantier littéraire » par Monique Wittig, Simone de Beauvoir décède le 14 avril à l'âge de 78 ans. Après Sartre mais également Barthes en 1980, Lacan en 1981, Aragon en 1982, Foucault en 1984, s'éteint avec Beauvoir une figure du féminisme internationalement reconnue et, à l'instar de ceux qui l'ont devancée par leur disparition, une

---

<sup>2164</sup> Voir par exemple Benoîte GROULT, « Je suis une écrivaine », *Médias et langage*, n°19-20, avril 1984, p. 20.

<sup>2165</sup> Les réticences institutionnelles sont fortes de surcroît. En témoignent à l'époque les prises de position de certains des membres de l'Académie, comme leurs positions actuelles, en octobre 2014, alors qu'éclate une nouvelle polémique à propos de ce qui est considéré, à tort, comme une « féminisation ».

<sup>2166</sup> Son parti pris différentialiste, les approches historiennes et matérialistes du littéraire restant isolées, explique certainement l'écart de développement et d'influence que l'on constate par comparaison avec d'autres disciplines, comme l'histoire ou la sociologie par exemple.

<sup>2167</sup> En janvier 1986, la Commission transmet son rapport qui donne lieu à une circulaire (du 11 mars 1986) relative à la féminisation des noms de métier, fonction, grade ou titre. Celle-ci reste sans effet.

figure appréciée au titre de « grand écrivain<sup>2168</sup> », c'est-à-dire d'un intellectuel-le portant avec elle une certaine idée de la littérature agissante.

Le parcours individuel des écrivaines ayant participé au Mouvement qui entrent en littérature au début des années 1980 traduit également ce changement d'époque. Leslie Kaplan publie son premier roman *L'Excès l'usine* en 1982. Commencée en 1978, le texte est achevé en décembre 1979, mais il met environ un an et demi à trouver son éditeur, comme le raconte Leslie Kaplan elle-même :

Un ami m'a conseillé de l'envoyer à Paul Otchakovsky-Laurens qui dirigeait alors une collection chez Hachette, je l'ai fait, neuf mois plus tard il me téléphonait, c'était en mai 1981, j'avais ma fille Naruna 10 mois dans les bras. Je le dis parce que c'était aussi un moment où l'on avait le sentiment que quelque chose commençait, Mitterrand arrivait au pouvoir contre Giscard, on ne pensait pas encore que c'était pour enterrer le mouvement de mai 68.<sup>2169</sup>

Paul Otchakovsky-Laurens est à cette époque déjà un éditeur d'avant-garde, du côté de l'expérimentation. Il publie le texte en 1982 et sollicite Marguerite Duras, désengagée du Mouvement des femmes en général et de l'écriture féminine en particulier, dont l'entretien avec Leslie Kaplan à Neauphle-le-château<sup>2170</sup> paraît dans la deuxième édition de *L'Excès-l'usine*. Un an après la première édition du texte de Leslie Kaplan, Paul Otchakovsky-Laurens a en effet fondé sa propre maison d'édition, qui devient un des diffuseurs de la création littéraire des années 1980.

1981 est aussi la date du premier roman de Leïla Sebbar, *Fatima ou les algériennes au square*, et de Nancy Huston, *Les Variations Goldberg*. Leïla Sebbar évoque à ce sujet « la tentation de la fiction<sup>2171</sup> » comme une évolution littéraire dans l'écriture des femmes qui ont participé au Mouvement : « parce qu'elles se sont elles-mêmes forgé les armes de la guerre, de l'écriture, les nouvelles femmes de lettres pourront enfin donner à la fiction sa forme irrégulière, fragmentée, vagabonde et exigeante, comme l'insurrection même d'où elles sont nées.<sup>2172</sup> » Pourtant, ce qui a pris les allures d'une véritable formation littéraire dans le

---

<sup>2168</sup> Voir Henri RACZYMOW, *La mort du grand écrivain : essai sur la fin de la littérature*, Paris, Stock, 1994 et Dominique NOGUEZ, *Le Grantécrivain et autres textes*, [Paris], Gallimard, 2000.

<sup>2169</sup> Leslie KAPLAN, « Les premières années POL, un récit », publié en anglais dans *The Review of Contemporary Fiction*, automne 2010, dans un numéro consacré aux Éditions P.O.L., traduit et mis en ligne par Leslie Kaplan en juin 2012 : <http://lesliekaplan.net/avec-des-ecrivains/article/les-premieres-annees-pol-un-recit>

<sup>2170</sup> Voir Leslie KAPLAN, *Les Outils*, Paris, POL, 2003, p. 222. La revue *Banana Split* de Liliane Giraudon et Jean-Jacques Viton a accueilli cet entretien, et, par la suite, *L'Autre journal* de Michel Butel, avant qu'il ne soit republié, d'abord dans la deuxième édition de *L'Excès-l'usine*, ensuite dans *Les Outils*.

<sup>2171</sup> Leïla SEBBAR, « Témoigner », *Le Magazine littéraire*, n°180, janvier 1982, p. 24.

<sup>2172</sup> *Ibid.*

Mouvement de libération des femmes est aussi un « marquage politique<sup>2173</sup> » dont les écrivaines ne parviennent pas à se défaire. On comprend alors la nécessité de s'en démarquer pour correspondre à l'esthétique valorisée par une époque nouvelle. *Le Chantier littéraire* le confirme, la question de la valeur littéraire des textes et la déclaration de l'autonomie de la littérature réapparaissent pour accompagner l'affirmation d'un sujet, profondément réformé, comme en témoigne le sujet *minoritaire* wittigien.

---

<sup>2173</sup> Delphine NAUDIER, « La fabrication de la croyance en la valeur littéraire », *Sociologie de l'Art*, n° 2, 2004 (OPuS 4), p. 37-66.

# Bibliographie

---

En raison même de l'ampleur de notre sujet et du nombre d'autrices abordées, plusieurs questions se sont posées lors de l'élaboration de la bibliographie.

On trouvera en première partie le corpus d'étude et les sources consultées pour élaborer notre histoire d'une littérature en mouvement, réparties en trois ensembles : textes d'écrivaines, périodiques, et autres sources. Pour les textes, le classement est opéré alphabétiquement par écrivaine puis le cas échéant par genre. Leurs œuvres complètes n'y sont pas consignées, d'abord parce que la période étudiée limite notre étude à un intervalle chronologique, ensuite parce qu'à l'intérieur de cet intervalle nous avons opéré une sélection parmi les textes en fonction du sujet retenu. Pour les périodiques, une fois la distinction posée entre les périodiques du Mouvement des femmes et les autres périodiques, le classement est opéré alphabétiquement par titre, puis chronologique pour les articles. Pour les autres sources, qui incluent notamment les traductions, les chansons, la critique « féministe » publiée à l'époque, les dossiers documentaires, les archives, les témoignages d'autrices du Mouvement des femmes, le classement interne est également alphabétique.

La deuxième partie de cette bibliographie méthodique est consacrée aux ouvrages critiques. Après les études portant sur une seule autrice et les études consacrées à plusieurs autrices, on retrouvera les ouvrages critiques répertoriés en fonction des enjeux abordés au cours de la thèse : histoire du féminisme, édition et revues, langage, genres littéraires, méthodes et méthodologies de la recherche, etc. Le classement interne est alphabétique.

Pour ne pas enfler un ensemble déjà conséquent, quelques ouvrages cités épisodiquement au cours de la thèse ne figurent pas dans la bibliographie. Les références complètes sont cependant systématiquement indiquées en note de bas de page.

<b>CORPUS D'ETUDE / SOURCES</b> .....	<b>583</b>
<b>LITTERATRICES</b> .....	<b>583</b>
BEAUVOIR, SIMONE DE (1908-1986).....	583
BERNHEIM, CATHY (1946-).....	584
BRISAC, GENEVIEVE (1951-).....	585
CALMIS, CHARLOTTE (1913-1982).....	585
CARDINAL, MARIE (1929-2001).....	586
CAUSSE, MICHELE (1936-2010).....	586
CHAWAF, CHANTAL, PSEUD. (1943-).....	586
CIXOUS, HELENE (1937-).....	587
CLEMENT, CATHERINE (1939-).....	588
COLLIN, FRANÇOISE (1928-2012).....	588
DURAS, MARGUERITE (1914-1996).....	589
EAUBONNE, FRANÇOISE D' (1920-2005).....	590
ETCHERELLI, CLAIRE (1934-).....	591
FOUQUE, ANTOINETTE (1936-2014).....	591
GAUTHIER, XAVIERE, PSEUD. (1942-).....	592
GROULT, BENOITE (1920-).....	592
HORER, SUZANNE.....	593
HUSTON, NANCY (1953-).....	593
HYVRARD, JEANNE (1945-).....	593
KAHANE, JULIETTE (1948-).....	594
KAPLAN, LESLIE (1943-).....	594
KRISTEVA, JULIA (1941-).....	594
LE BRUN, ANNIE (1942-).....	594
LECLERC, ANNIE (1940-2006).....	595
LESSEPS, EMMANUELE DE (1946-).....	595

MIZRAHI, RACHEL (1932-2014) .....	595
PARTURIER, FRANÇOISE (1919-1995).....	595
PODOLSKI, SOPHIE (195X-1974) .....	595
ROCHEFORT, CHRISTIANE (1917-1998).....	595
ROCHEDEREUX, EVELYNE (1940-).....	596
SARTIN, PIERRETTE (1911-2007) .....	596
THERAME, VICTORIA (1937-) .....	596
SEBBAR, LEÏLA (1941-).....	596
WITTIG, MONIQUE (1935-2003) .....	597
<b>JOURNAUX ET REVUES.....</b>	<b>598</b>
PRESSE DU MOUVEMENT .....	598
AUTRES PERIODIQUES .....	603
<b>AUTRES SOURCES .....</b>	<b>605</b>
TRADUCTIONS .....	605
CHANSONS .....	606
CRITIQUE « FEMINISTE » .....	607
PSYCHANALYSE.....	608
AUTRES SOURCES NON LITTERAIRES .....	608
TEMOIGNAGES D'ACTRICES DU MOUVEMENT .....	609
ANTHOLOGIES .....	613
DOSSIERS DOCUMENTAIRES ET FONDS D'ARCHIVES .....	614
<b><u>OUVRAGES CRITIQUES.....</u></b>	<b>615</b>
<b>ÉTUDES CONSACREES A UNE SEULE AUTRICE.....</b>	<b>615</b>
BEAUVOIR, SIMONE DE.....	615
CALMIS, CHARLOTTE .....	617
CAUSSE, MICHELE .....	618
CHAWAF, CHANTAL .....	618
CIXOUS, HELENE.....	618
COLLIN, FRANÇOISE .....	618
DURAS, MARGUERITE.....	619
EAUBONNE, FRANÇOISE D' .....	619
GROULT, BENOITE.....	620
HYVRARD, JEANNE .....	620
PARTURIER, FRANÇOISE .....	620
ROCHEFORT, CHRISTIANE.....	620
SEBBAR, LEÏLA .....	621
THERAME, VICTORIA .....	621
WITTIG, MONIQUE .....	621
WOOLF, VIRGINIA .....	622
<b>GENERALITES ET ETUDES PORTANT SUR PLUSIEURS AUTRICES .....</b>	<b>622</b>
<b>LESBIANISME.....</b>	<b>628</b>
<b>GENRE / GENDER.....</b>	<b>630</b>
<b>HISTOIRE DES FEMINISMES .....</b>	<b>632</b>
SUR LE MLF .....	634
FRENCH FEMINISM .....	636
<b>EDITION ET REVUES .....</b>	<b>637</b>
<b>MARXISME, LITTERATURE ET CULTURE PROLETARIENNE.....</b>	<b>638</b>
<b>MAI 68, MAOÏSME.....</b>	<b>639</b>
<b>LANGAGE .....</b>	<b>639</b>
<b>GENRES LITTERAIRES .....</b>	<b>640</b>
<b>MODERNITE(S) ET AVANT-GARDES.....</b>	<b>642</b>
<b>LITTERATURE APRES 1980 .....</b>	<b>642</b>

DICTIONNAIRES .....	643
HISTOIRES LITTÉRAIRES .....	643
METHODES ET METHODOLOGIES DE LA RECHERCHE .....	644
HISTOIRE LITTÉRAIRE .....	644
HISTOIRE DES FEMINISMES .....	648
HISTOIRE DES FEMMES – METHODE .....	649

## Corpus d'étude / Sources

### *Littératrices*

#### **BEAUVOIR, Simone de (1908-1986)**

##### Mémoires et essais

*La Vieillesse*, Paris : Gallimard, 1970, 608 p.

*Le Deuxième Sexe*, 1. Les Faits et les mythes, Paris : Gallimard, 1949, 400 p.

*Le Deuxième Sexe*, 2. L'Expérience vécue, Paris : Gallimard, 1949, 583p.

*Tout compte fait*, Paris : Gallimard, 1972, 512 p., coll. « Blanche ».

##### Articles et conférences

« [Intervention de] Simone de Beauvoir », in *Que peut la littérature ?*, interventions de Simone de Beauvoir, Yves Berger, Jean-Pierre Faye, Jean Ricardou, Jean-Paul Sartre et Jorge Semprun, présenté par Yves Buin, Paris : Union générale d'éditions, 1965, coll. « Le Monde en 10/18 ; 249 », p. 73-92.

« Année de la femme. "Non au sexisme" », avec les militantes de la Ligue du droit des femmes, *Marie-Claire*, 1975, p. 87-202.

« La condition féminine », *La Nef*, n° 5, janvier-mars 1961, p. 121-127, repris dans *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture*, Claude Francis, Fernande Gontier, en appendice, textes inédits ou retrouvés de Simone de Beauvoir, Paris : Gallimard, 1979, p. 401-409.

« La femme et la création », in *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture*, Claude Francis, Fernande Gontier, en appendice, textes inédits ou retrouvés de Simone de Beauvoir, Paris : Gallimard, 1979, p. 458-474.

« Réponse à quelques femmes et à un homme », *Le Nouvel Observateur*, n°382, 6-12 mars 1972, p. 40.

##### Préfaces et textes liminaires

« Introduction », *Regards féminin. Condition féminine et création littéraire*, Anne Ophir, contient également des introductions de Christiane Rochefort et Claire Etcherelli, Denoël Gonthier, 1976, p. 11-13.

« Présentation », « Les Femmes s'entêtent », *Les Temps modernes*, n°333-334, avril 1974, p. 1719-1720.

« Présentation », *Les Femmes s'entêtent*, Paris : Gallimard, 1975, 478 p., coll. « Idées Sciences Humaines », p. 11-13. [Recueil de textes extraits pour la plupart de *Les Temps Modernes*, n°spécial, avril-mai 1974].

*Avortement : une loi en procès : l'affaire de Bobigny*, Association Choisir, sténotypie intégrale des débats du [procès de Michèle Chevalier], Tribunal de Bobigny (8 novembre 1972), Paris : Gallimard, 1973, 254 p., coll. « Idées ; 283 ».

*Chroniques d'une imposture, Du mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, Paris, [Association du mouvement pour les luttes féministes], 1981, 124 p.

*Histoires du MLF*, Annie Pisan et Anne Tristan, Paris, Calman-Lévy, 1977, 262 p., coll. « L'Ordre des choses ».

*L'Enterrée vive : essai sur les mutilations sexuelles féminines*, par Renée Saurel, (suivi de) *La Conférence de la mi-décennie de la femme à Copenhague : [1980]*, Genève ; Paris : Slatkine, 1981, X-310 p.

Préface à *Divorce en France... : témoignage*, Claire Cayron, Paris : Denoël Gonthier, 1974, 222 p.

Préface, *Le Sexisme ordinaire*, Paris, Seuil, 1979, p. 7-8.

### Entretiens

« Aujourd'hui Julien Sorel serait une femme », entretien avec Maria Craipeau, *France Observateur*, n° 514, mars 1960, p. 14, repris dans *Les Écrits de Simone de Beauvoir : la vie, l'écriture*, Claude Francis, Fernande Gontier, en appendice, textes inédits ou retrouvés de Simone de Beauvoir, Paris : Gallimard, 1979, p. 377-380.

« Beauvoir elle-même », entretien avec Catherine David, *Le Nouvel Observateur*, 22-29 juin 1979, p. 83-86.

« Dialogue with Simone de Beauvoir », in *It Changed My Life: Writings on the Women's Movement*, Betty Friedan, Cambridge : Harvard University Press, 1998, p. 391-403.

« Entretien avec Simone de Beauvoir », propos recueillis par Pierre Viansson-Ponté, *Le Monde*, 10-11 janvier 1978, p. 1-2.

« Interview with Simone de Beauvoir » [2 juin 1977], Alice Jardine, *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 5, n° 2, Hiver 1979, p. 224-236.

« Simone de Beauvoir : pourquoi je suis féministe », *Questionnaire*, présenté par Jean-Louis Servan Schreiber, réalisé par Arlette François, TF1, 06/04/1975, 49min47s.

« Simone De Beauvoir: An Interview », with Margaret Simons et Jessica Benjamin, *Feminist Studies*, summer 1979, vol. 5, n° 2, p. 330-345.

« Sur quelques problèmes du féminisme, entretien avec Simone de Beauvoir », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1er trimestre 1981, p. 3-14.

« Un entretien avec Susan Brison », in « Présences de Simone de Beauvoir », *Les Temps Modernes*, juin-juillet 2002, n°619, p. 8-18.

Entretien avec Madeleine Chapsal, in *Les Écrivains en personne*, Paris : Julliard, 1960, p. 17-37.

*Simone de Beauvoir aujourd'hui: entretiens* avec Alice Schwartz, introduction, entretien 2, 5, et 6 traduit de l'allemand *Simone de Beauvoir Heute* par Léa Marcou, Paris : Mercure de France, 1984, 127 p.

*Simone de Beauvoir ou l'entreprise de vivre*, suivi de deux entretiens avec Simone de Beauvoir, Francis Jeanson, Paris : Seuil, 1966, 301 p.

## **BERNHEIM, Cathy (1946-)**

### Récits

*Dors ange amer*, Paris : Seuil, 2005, 310 p.

*L'Amour presque parfait*, Paris : [Éditions du Félin, 1991] Le Félin Poche, 2003, 249 p.

*Perturbation, ma sœur : naissance d'un mouvement de femmes, 1970-1972*, [Paris : Seuil, 1983, coll. « Libre à elles »] nouvelle édition revue et augmentée, Paris : Éditions du Félin, 2010, 231 p.

### Participation aux collectifs

*Le Livre de l'oppression des femmes*, Paris : Belfond, 1972, 183 p., coll. « Poche club ».

*Le Sexisme ordinaire*, préface de Simone de Beauvoir, Paris : Seuil, 1979, 374 p., coll. « Libres à elles ».

*Les Femmes s'entêtent*, Paris : Gallimard, 1975, 478 p., coll. « Idées ».

*Notre corps, nous-mêmes*, par le Collectif de Boston pour la santé des femmes ; adapté de l'américain par un collectif de femmes, Paris : Albin Michel, 1977, 239 p.

*Les Temps Modernes, Libération, F Magazine, Parole, La Revue d'en face.*

#### Entretiens

« À la mesure de ce qu'on désire », entretien avec Sylvie Duverger et Sarah Jagodzinski, « Féministes en tous genre », 01/07/2012, *Le Nouvel Observateur en ligne*, <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/>

« Il faut maintenir les liens, jeter des passerelles, franchir des ponts », entretien avec Sylvie Duverger et Sarah Jagodzinski, « Féministes en tous genre », 27/06/2012, *Le Nouvel Observateur en ligne*, <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/>

« La vérité en face », in *Un mouvement à soi : images du mouvement des femmes, 1970-2001*, Catherine Deudon, Paris, Syllepse, 2003, p. 80-81.

« Les féministes sont-elles des femmes », entretien avec Sylvie Duverger et Sarah Jagodzinski, « Féministes en tous genre », 04/07/2012, *Le Nouvel Observateur en ligne*, <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/>

« Les médias sont en soi un miroir déformant », entretien avec Sylvie Duverger et Sarah Jagodzinski, « Féministes en tous genre », 22/06/2012, *Le Nouvel Observateur en ligne*, <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/>

« Une histoire de liberté et de désir », « Femmes en révolution : Mai 68. Années MLF », entretien avec Leïla Sebbar, in *Le Pays de ma mère : voyage en France*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 110-113.

#### **BRISAC, Geneviève (1951-)**

« “Nos luttes changent la vie entière ?” (féminisme, affectif, politique) », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 48-54.

avec Bernheim Cathy, « Liberté, égalité, sororité, ou : le troisième mot » dans *La Revue d'en face*, n°11, quatrième semestre 1981.

« Paroles et réflexions de femmes », *Le Monde diplomatique*, avril 1980, p. 2.

#### Participation aux collectifs

*La Revue d'en face, Histoire d'elles.*

#### **CALMIS, Charlotte (1913-1982)**

##### Poèmes

« Gaïa – psaumes d'incarnation », *Les Cahiers du Nouveau Commerce*, Paris, Nouveau Quartier Latin, no 36-37, 1977, p. 37-59.

« Itinéraire », in Aline Dallier, *Charlotte Calmis, peintre et poète*, Paris, Les trois spirales, 1998, p. 47-80.

« Mardi Bleu », poème et dessins, revue *Correspondances*, Munich, n° 1, 1982.

*Les Chants roux de la femelle*, Paris : Éditions St Germain des Prés, 1973, 62 p.

*Regards et autres écrits*, Paris : Éditions Souffles d'Elles, 2004, 33 p.

#### Articles



« Entre ombre et lumière - Histoire d'un portrait peint... ou pari sur un regard », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 91-93.

« L'avant garde n'est pas où on la voit », *Libération*, vendredi 13 juillet 1979.

« Le temps des cachots », *Libération*, 15 mars 1979.

« Séraphine de Senlis », by Charlotte Calmis, translated by Mary Guggenheim. *Womanart / Winter* 77-78, Vol. 2, no 2.

### **CARDINAL, Marie (1929-2001)**

#### Romans

*Les Mots pour le dire*, Paris : Grasset, 1975, 322 p.

#### Journal

*L'Inédit*, préface de Josyane Savigneau, Paris : Grasset & Fasquelle ; [Montréal (Québec)] : A. Parance, 2013, 255 p.

#### Entretiens

« Pour une autre humanité », *Écrivains contemporains : entretiens 1, 1976-1979*, Jean Royer, Montréal : Éditions de l'Hexagone et Jean Royer, 1982, p. 57-63.

*Autrement dit*, postf. d'Annie Leclerc, Paris : Grasset, 1977, 219 p.

CARDINAL, Marie. HALIMI, Giselle, *La Cause des femmes*. Paris : Grasset, 1973, 206 p., coll. « Enjeux »).

- *La Cause des femmes* précédée de *La Femme enfermée*. Paris : Grasset, 1978, XVIII-204 p., coll. « Enjeux »).

- *La Cause des femmes* précédée de *Le Temps des malentendus*, nouv. édition revue, augmentée et commentée par l'auteur, Paris : Gallimard, 1992, XIII-305 p., coll. « Folio, 2334 »).

### **CAUSSE, Michèle (1936-2010)**

*L'Encontre*, Paris : Éditions Des Femmes, 1975, 162 p. [Fable]

« Amazone, ange, androgyne : étude sur Nathalie C. Barney » préface à *Berthe ou un demi-siècle auprès de l'Amazone*, Paris, Tierce, 1980, p. 5-47.

#### Entretiens

« Violette Leduc : "la plus démesurément vraie" », propos recueillis par Françoise Armengaud, *Roman* 20/50, n°28, décembre 1999, p. 47-54.

### **CHAWAF, Chantal, pseud. (1943-)**

« De l'écriture matricide à la pensée matricielle », in *Penser avec Antoinette Fouque*, Paris : Des femmes – Antoinette Fouque, 2008, p. 49-56.

*Blé de semence*, [Paris] : Mercure de France, 1976, 121 p.

*Cercœur*, [Paris] : Mercure de France, 1975, 123 p.

*Chair chaude* (suivi de) *L'Écriture*, [Paris] : Mercure de France, 1976, 82 p.

*Le Soleil et la terre*, [Paris] : J.-J. Pauvert, 1977, 169 p.

*Retable : La Rêverie*, Paris : Des Femmes, 1974, 165 p.

*Rougeâtre*, [Paris] : J.-J. Pauvert, 1978, 185 p.

#### Entretiens

« "French" "Women" "Writers" and "The Canon" ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions

of Culture and Society », 1991, p. 279-281. La version complète de cet entretien figure dans *Shifting Scenes*.

« Chantal Chawaf », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 17-31.

« L'amour est politique », *Écrivains contemporains : entretiens 3, 1980-1983*, Jean Royer, Montréal : Éditions de l'Hexagone et Jean Royer, 1985, p. 236-241.

« La maternité de la langue », « Femmes en révolution : Mai 68. Années MLF », entretien avec Leïla Sebbar, in *Le Pays de ma mère : voyage en France*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 147-150.

#### Participation au collectif

*Sorcières*.

### **CIXOUS, Hélène (1937-)**

#### Fictions

*Angst*, Paris, Des Femmes, 1977, 283 p.

*Là*, Paris : Gallimard, 1976, 272 p.

*Souffles* : fiction, Paris : Des Femmes, 1975, 229 p.

#### Théâtre

*Portrait de Dora*, [Paris, Théâtre d'Orsay, 26 février 1976], Paris : des Femmes, 1976, 111 p.

#### Textes en revues

« Grâce à la différence », *Nouvelles littéraires*, 26 mai 1976.

« Le rire de la Méduse », in « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », *L'Arc*, n°61, 1975, p. 39-54. Repris dans *Le Rire de la Méduse et autres ironies*, préface de Frédéric Regard, Paris, Galilée, 2010, 199 p., coll. « Lignes fictives ».

« Le sexe ou la tête ? », in « Elles consonnent, Femmes et langages II », *Les Cahiers du GRIF*, n° 13, 1976, p. 5-15.

« Poésie e(s)t Politique », *Des femmes en Mouvement Hebdo*, n°4, 30 novembre – 7 décembre 1979, p. 29-32.

#### Participation aux collectifs

avec CLEMENT, Catherine, *La Jeune Née*, Paris : Union générale d'édition, 1975, 296 p., coll. « 10/18 : Féminin futur ; 984 ».

avec GAGNON, Madeleine, LECLERC, Annie, *La Venue à l'écriture*, Paris : Union générale d'Éditions, 1977, 151 p., coll. « 10-18 ».

#### Préface

CHESLER, Philis, *Les Femmes et la folie*, traduit de l'américain *Women and madness* par Pierre Cottureau, Paris : Payot, 1972, 262 p., coll. « Traces ».

#### Thèse publiée

*L'Exil de James Joyce ou l'Art du remplacement*, Paris : B. Grasset, 1968, 861 p.

#### Entretiens

« "French" "Women" "Writers" and "The Canon" ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 281-283. La version complète de cet entretien figure dans *Shifting Scenes*.

« Entretien avec Françoise van Rossum-Guyon », in « Écriture, féminité, féminisme », *Revue des Sciences Humaines*, n°168, Villeneuve d'Ascq : Université Lille 3, 1977, p. 479-493.  
« Hélène Cixous », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 32-50.  
« Quelques questions à Hélène Cixous », entretien avec Françoise Collin, in « Elles consonnent, Femmes et langages II », *Les Cahiers du GRIF*, n° 13, 1976, p. 16-20.  
avec CALLE-GRUBER, Mireille, *Photos de racines*, Paris : Éditions des Femmes, 1994, 219 p.

### **CLEMENT, Catherine (1939-)**

#### Essais et collectifs

Avec BRUNO, Pierre et SEVE, Lucien, *Pour une critique marxiste de la théorie psychanalytique*, Paris : Éditions sociales, 1973, 282 p, coll. « Problèmes ; 9 ».  
avec CIXOUS, Hélène, *La Jeune Née*, Paris : Union générale d'édition, 1975, 296 p., coll. « 10/18 : Féminin futur ; 984 ».  
*Le Pouvoir des mots : symbolique et idéologique*, [Tours] : Mame, 1974, 173 p., coll. « Repères: Sciences humaines, idéologies ; 10 »  
*Miroirs du sujet*, Paris : Union générale d'éditions, 1975, 316 p., coll. « 10-18 ; 1004. Série Esthétique ».

#### Romans

*Bildoungue : une vie de Freud ?* Paris : C. Bourgois, 1978, 155 p.  
*La Sultane*, Paris : Grasset, 1981, 216 p.

#### Entretien

« Catherine Clément », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 51-54.

#### Participation au collectif

*L'Arc*.

### **COLLIN, Françoise (1928-2012)**

#### Essai

*Maurice Blanchot et la question de l'écriture*, Paris : Gallimard, 1971, 253 p.  
*Je partirais d'un mot: le champ symbolique*, Villenave-d'Ornon : Fus-art, 1999, 223 p., coll. « Textes femmes ».  
*Le Différend des sexes: de Platon à la parité*, Nantes : Éd. Pleins feux, coll. « Lundis philosophie », n° 7, 1999, 76 p.

#### Articles

« Au revoir », texte annoté par Marie Denis, Chantal Desmedt et Suzanne van Rockeghem, « Où en sont les féministes ? », *Cahiers du GRIF*, n°23-24, décembre 1978, p. 5-23.  
« Conter n'est pas compter », *Le Récit et sa représentation*, Colloque de Saint-Hubert, 5-8 mai 1977, prélude de Jacques Sojcher et de Maurice Olender, Paris : Payot, 1978, p. 125-131.  
« Féminitude et féminisme », avec Jacqueline Aubenas, Éliane Boucquey, Marie-Thérèse Cuvelliez, et Hedwige Peemans-Poullet, « Le féminisme pour quoi faire ? », *Les Cahiers du GRIF*, 1973, n° 1, p. 5-22.  
« Le New York des femmes », *La Revue nouvelle*, 1972, p. 25.  
« Polygl(o)ussons », *Les Cahiers du GRIF*, 1976, n° 12, p. 3-9.

« Pour une politique féministe, fragments d'horizon », « Les femmes et la politique », *Les Cahiers du GRIF*, 1975, n° 6, p. 68-74.

« Un autre rapport au langage : note sur l'expérience des Cahiers du GRIF », in *Les femmes et leurs maîtres*, Séminaire, Paris VIII-Vincennes, [1975-1978], textes rassemblés par Jacqueline Aubenas-Bastié, [sous la direction de] Maria Antonietta Macciocchi, Paris, C. Bourgois, 1979, p. 331-344.

#### Entretiens

« “French” “Women” “Writers” and “The Canon” ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 283-285. La version complète de cet entretien figure dans *Shifting Scenes*.

« De la création littéraire, philosophique et féministe : un entretien avec Françoise Collin », Nadine Plateau, *Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexe: Avec et autour de Françoise Collin*, Sofia, Réseau belge des études de genre, n°1, 2011, p. 45-57.

« Entretien avec Françoise Collin, philosophe et intellectuelle féministe », Florence Rochefort et Danielle Haase-Dubosc, « Intellectuelles », Mathilde Dubesset et Florence Rochefort (dir.), *Clio : Histoire, Femmes et Sociétés*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, n° 13, 2001, p. 195-210 ; disponible en intégralité à cette adresse : <http://clio.revues.org/index1545.html>; DOI : 10.4000/clio.1545

« Françoise Collin », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 55-70.

« S'écrire », entretien avec Carmen Boustani, *Je partirais d'un mot : Le champ symbolique*, Villeneuve-d'Ornon : Fus Art, 1999, coll. « Textes Femmes », p. 197-220.

*Parcours féministe*, entretien avec Irène Kaufér, Tournai : Labor, 2005, 205 p.

#### Actes de colloque

Conférence inaugurale, *Féminismes : I. Les Luites des années soixante-dix*, actes du colloque organisé par la BPI le vendredi 12 et samedi 13 novembre 2004 au Centre Pompidou, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2005, p. 8-14.

#### Participation au collectif

*Les Cahiers du GRIF*.

#### **DURAS, Marguerite (1914-1996)**

*L'Homme assis dans le couloir*, Paris : Minuit, 1980, 36 p.

*Les Parleuses*, avec Xavière Gauthier, Paris : Minuit, 1974, 243p.

*Les Yeux verts*, *Cahiers du cinéma*, 312-313, juin 1980, 98 p.

*Vera Baxter ou Les Plages de l'Atlantique*, Paris, Albatros, 1980, 119 p., coll. « Ça cinéma ».

#### Postfaces

« Une œuvre éclatante », *France Observateur*, 5 novembre 1964, repris en postface dans les rééditions de *L'Opoponax*, Paris, Minuit, 1964 et 1983, p. 283-284.

Postface à LENNARD, Erica, *Les Femmes, les sœurs*, Paris : Des Femmes, 1976, 79 p.

#### Entretiens

« “French” “Women” “Writers” and “The Canon” ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions

- of Culture and Society », 1991, p. 285-287. La version complète de cet entretien figure dans *Shifting Scenes*.
- « An Interview with Marguerite Duras », Susan Husserl-Kapit et Marguerite Duras, *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 1, n° 2, Hiver 1975, p. 423-434. URL: <http://www.jstor.org/stable/3173055>
- « Écrire c'est tout », *Écrivains contemporains : entretiens 3, 1980-1983*, Jean Royer, Montréal : Éditions de l'Hexagone et Jean Royer, 1985, p. 248-252.
- « Entretien » avec Xavière Gauthier, in « Luttés de femmes », *Tel Quel*, été 1974, n° 58, p. 99.
- « Marguerite Duras », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 71-78.
- Entretiens avec Marguerite Duras : « on ne peut pas avoir écrit Lol V. Stein et désirer être encore à l'écrire »* [France Culture, 1980], avec Jean-Pierre Ceton, préface, notice et notes de Jean Cléder, Paris: Bourin, 2012, 109 p.
- La Passion suspendue, entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, traduit de l'italien et annoté par René de Ceccatty de *La passione sospesa*, Paris, Seuil, 2013, 187 p.
- La Vie matérielle : Marguerite Duras parle à Jérôme Beaujour*, Paris : POL, 1987, 158 p.
- Les Lieux de Marguerite Duras*, entretien avec Michelle Porte, Paris : Minuit, 1977, 103 p.
- Les Parleuses*, entretien avec Xavière Gauthier, Paris : Minuit, 1974, 243p.
- Marguerite Duras à Montréal*, textes réunis et présentés par Suzanne Lamy et André Roy, Montréal : Spirale, 1981, 172 p.

## **EAUBONNE, Françoise d' (1920-2005)**

### Essais

- Contre violence ou la Résistance à l'État*, postface d'Éveline Le Garrec, Paris : Éditions Tierce, 1978, 94 p.
- Écologie, féminisme : révolution ou mutation ?*, Paris : Éditions A.T.P., 1978, 223 p., coll. « Actualité du temps présent ».
- Éros minoritaire*, Paris : A. Balland, 1970, 326 p.
- Histoire de l'art et lutte des sexes*, Paris : Éditions de la Différence, 1978, 182 p.-XI f. de pl., coll. « Le goût du vrai ».
- Histoire et actualité du féminisme*, Paris : A. Moreau, 1972, 400 p., coll. « Histoire et actualité »
- Le Complexe de Diane, érotisme ou féminisme*, Paris : Julliard, 1951, 303p.
- Le Féminisme ou la mort*, Paris : P. Horay, 1974, 274 p., coll. « Femmes en mouvement ; 2 »
- Les Écrivains en cage*, Paris : A. Balland, 1970, 231 p.
- Les Femmes avant le patriarcat*, Paris : Payot, 1976, 239 p., coll. « Bibliothèque scientifique ».

### Mémoires

- [Mémoires précoces, 1] Chiennne de jeunesse*, Paris : René Julliard, 1965, 381 p.
- [Mémoires précoces, 2] Les Monstres de l'été*, Paris : René Julliard, 1966, 463 p.
- L'Indicateur du réseau : contre-mémoires*, Paris : Encre, 1980, 350 p.
- Mémoires irréductibles : de l'entre-deux guerres à l'an 2000*, Paris : Dagorno, 2001, 1134 p. Réunit : *Chiennne de jeunesse ; Les monstres de l'été ; L'Indicateur du réseau ; Les Feux du crépuscule.*

### Récit biographique

- Une Femme nommée Castor, mon amie Simone de Beauvoir*, [Paris] : Encre, 1986, 365 p.

### Fiction

- Le Satellite de l'Amande*, Paris : Éditions des Femmes, 1975, 253 p.

### Articles

« De l'écriture, du corps et de la révolution », *Les Cahiers du GRIF*, n°20, avril 1978, « Femmes entre elles, Lesbianisme », p. 9-10.

### Entretiens

« 5 mars 1971. Le futur FHAR attaque Laissez-les vivre », entretien avec Françoise d'Eaubonne et Marie-Jo Bonnet, propos recueillis par Moruni Turlot et Fiammetta Venner, *Prochoix*, n°5, avril-mai 1998, p. 24-26.

« Rencontre Françoise d'Eaubonne », entretien réalisé par Alain Sanzio, *Masques : revue des homosexualités*, n° spécial « Homosexualités 1971-1981 », n°9-10, été 1981, p. 20-26.

« Dialogue avec Françoise d'Eaubonne : "La mixité sera remise en cause" », *Désormais*, n°3-4, août-septembre 1979, p. 20-21.

« Françoise d'Eaubonne, la rebelle », entretien avec Marina Galimberti et Joëlle Palmieri, juin 1999, <http://joellepalmieri.wordpress.com/2012/12/21/francoise-deaubonne-la-rebelle/> consulté le 9 janvier 2013.

### **ETCHERELLI, Claire (1934-)**

Introduction p.153-154 à *Regards féminin. Condition féminine et création littéraire*, Anne Ophir, contient également des introductions de Simone de Beauvoir et Christiane Rochefort, Denoël Gonthier, 1976, 248p.

### **FOUQUE, Antoinette (1936-2014)**

#### Articles

« Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », entretien, *Le débat*, n°59, mars-avril 1990, p. 126-143, repris dans *Il y a deux sexes : essais de féminologie : 1989-1995*, Paris : Gallimard, 1995, p. 23-55.

« Il y a deux sexes », in *Lectures de la différence sexuelle : actes du colloque du CIPH, Paris VIII, octobre 1990 / textes réunis et présentés par Mara Negron*, Paris : Des Femmes, 1994, p. 283-317, repris dans *Il y a deux sexes : essais de féminologie : 1989-1995*, Paris : Gallimard, 1995, p. 57-136.

#### Essais

*Gravidanza : féminologie II*, Paris : Des femmes – Antoinette Fouque, 2007, 296 p.

*Il y a deux sexes : essais de féminologie : 1989-1995*, Paris : Gallimard, 1995, 277 p., coll. « Le Débat ».

*Penser avec Antoinette Fouque*, Paris : Des femmes – Antoinette Fouque, 2008, 219 p.

#### Catalogue des Éditions Des femmes

*Mémoire de femmes, 1974-2004 : depuis 30 ans des femmes éditent*, introd. par Antoinette Fouque, Paris : Des femmes – Antoinette Fouque, 2004, 453 p.

#### Entretiens

« Fille de sa mère », *À voix nue 1/5*, par Virginie Bloch-Lainé, réal. Anne-Pascale Desvignes, prise de son Yves Le Hors, avec la collaboration de Claire Poinsignon, France culture, 7 janvier 2013.

« Le MLF », *À voix nue 2/5*, par Virginie Bloch-Lainé, réal. Anne-Pascale Desvignes, prise de son Yves Le Hors, avec la collaboration de Claire Poinsignon, France culture, 8 janvier 2013.

« Qu'est-ce qu'une femme ? », in *Génération MLF, 1968-2008*, [Antoinette Fouque et al.], Paris : Des Femmes-A. Fouque, 2008, p. 15-28.

Avec Kate Millett, *Des femmes en mouvement hebdo*, n°28, 1980, p. 12-15.

*Le bon plaisir* : [émission diffusée sur France Culture en 1989], réal. par Françoise Malettra, Paris : Des femmes ; [Lagny-sur-Marne] : Sodis, 2006, 1 disque compact (1 h 11 min).

*Qui êtes vous Antoinette Fouque ?*, entretiens avec Christophe Bourseiller, Paris : Bourin, 2009, 148 p., coll. « Qui êtes-vous ? ».

### **GAUTHIER, Xavière, pseud. (1942-).**

#### Fictions

*Rose saignée*, Paris : Éditions Des femmes, 1974, 121 p.

#### Essais

*Dire nos sexualités : contre la sexologie*, Paris : Galilée, 1976, 319 p., coll. « Coup pour coup ».

*Surréalisme et Sexualité*, Paris : Gallimard, 1971, 383 p., coll. « Idées ».

#### Articles

« Femmes, une autre écriture ? », *Le Magazine littéraire*, n°180, janvier 1982, p. 17.

« Lettre à Marguerite Duras », in « Duras », Bernard Alazet et Christiane Blot-Labarrère (dir.), *Cahier de l'Herne*, n° 86, 2005, p. 81-82.

« Témoignage : sur l'expérience de la revue *Sorcières*, "Sorcières, nous tracerons d'autres chemins..." », in Christine Planté (dir.), « Sorcières et sorcelleries », *Cahiers Masculin/Féminin*, Université Lumière-Lyon 2 : Presses Universitaires de Lyon, 2002, p. 95-104.

Dossier « Lutttes de femmes », *Tel Quel*, été 1974, n° 58, p. 94-99.

#### Entretiens

« Sorcières, c'est ma création », « Femmes en révolution : Mai 68. Années MLF », entretien avec Leïla Sebbar, in *Le Pays de ma mère : voyage en Frances*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 142-146.

*Les Parleuses*, avec Marguerite Duras, Paris : Minuit, 1974, 243p.

*Xavière Gauthier*, Françoise Flamant et Hélène Fleckinger réal. ; Xavière Gauthier particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (2 h).

#### Participation au collectif

*Sorcières*.

### **GROULT, Benoite (1920-)**

*Ainsi soit-elle* [1975] ; précédé de *Ainsi soient-elles au XXI<sup>e</sup> siècle*, [Nouvelle Édition], Paris : Grasset, 2010, XVII-228p.

*Le Féminisme au masculin*, Paris : Denoël Gonthier, 1977, 195 p., coll. « Femme ; 13 ».

*La Moitié de la terre*, Paris : Moreau, 1981, 219 p., coll. « Presse-poche ; 6 ».

#### Préfaces

Préface p. 7-14 à *Crie moins fort, les voisins vont t'entendre*, Erin Pizzey, traduit de l'anglais par le collectif de traduction des éditions des femmes de *Scream quietly or the neighbours will hear* [1974], Paris : Des Femmes, 1975, 232 p.

Préface p. 7-14 à *Le Viol*, Susan Brownmiller, traduit de l'américain *Against our will : men, women and rape* par Anne Villelaur, Paris : Stock, 1976, 568 p.

Préface p. I-VIII à *La Dérobade*, Jeanne Cordelier, avec la collaboration de Martine Laroche, Paris : Hachette, 1976, 403p.

Préface p. I-VIII à *La Parole aux négresses*, Awa Thiam, Paris : Denoël-Gonthier, 1978, 189 p., coll. « Femme »

Préface p. 9-12 à *Les Nouvelles femmes*, [témoignages recueillis et présentés par] F. magazine, [Paris] : Éditions Mazarine, 1979, 241 p.

Préface p. 5-9 à *Vivre avec la peur au ventre* d'Huguette Morière, Paris : Pierre Horay, 1979, « Femmes en mouvements », 157 p.

Préface p. I-XIII à *Des Couteaux contre des femmes*, Séverine Auffret, Paris : des Femmes, 1982, XIII-297 p.

#### Autobiographies

*Histoire d'une évasion*, avec l'intervention de Josyane Savigneau, Paris : Grasset, 1997, 285 p.

*Mon évasion : autobiographie*, Paris : Grasset, 2008, 335 p. Voir en particulier le chapitre VIII, entretien avec Josyane Savigneau, « Enfin féministe ! », p. 183-225.

#### **HORER, Suzanne**

*La Sexualité des femmes*, texte établi par Suzanne Horer à partir d'une enquête dans « F.magazine » ; préf. de Marie Cardinal, Paris : France Loisirs, 1980, 274 p.

HORER, Suzanne. SOCQUET, Jeanne, *La Création étouffée*, Paris : P. Horay, 1973, 237 p., coll. « Femmes en mouvement ; 1 ».

#### **HUSTON, Nancy (1953-)**

##### Entretiens

« Femmes en révolution : *Histoire d'elles* », entretien avec Leïla Sebbar, in *Le Pays de ma mère : voyage en Frances*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 160-162.

##### Récits d'enfance

« Deux voyages retour simple », *Une enfance d'ailleurs : 17 écrivains racontent*, textes recueillis par Nancy Huston et Leïla Sebbar, Paris : [Belfond, 1993] J'ai lu, 2002, p. 33-45.

##### Participation aux collectifs :

*Sorcières, Les Cahiers du GRIF, Histoires d'elles.*

#### **HYVRARD, Jeanne (1945-)**

*Les Prunes de Cythère*, Paris : Minuit, 1975, 237 p.

*Mère la mort*, Paris : Minuit, 1976, 159 p.

*Les Doigts du figuier*, Paris : Minuit, 1977, 146 p.

*La Meurtritude*, Paris : Minuit, 1977, 147 p.

##### Entretiens

« "French" "Women" "Writers" and "The Canon" ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 290-291. La version complète de cet entretien figure dans *Shifting Scenes*.

« Jeanne Hyvrard », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 87-96.



### **KAHANE, Juliette (1948-)**

« Les militantes », « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, Paris : François Maspero, n° 54-55, juillet-octobre 1970, p. 145-150.

#### Entretiens

« Les Filles de la Gauche Prolétarienne », avec Herta Alvares, Rosine Feferman, Claire-Brière-Blanchet, Juliette Campagne et Juliette Kahane, documentaire de Kristel Le Pollotec, réalisé par Renaud Dalmar, « La Fabrique de l'histoire », *France culture*, 26 mai 2010.

### **KAPLAN, Leslie (1943-)**

« Les femmes », *Le Torchon brûle*, n° 0, décembre 1970, en encart au premier numéro du journal *L'Idiot Liberté*, [n. p.].

*L'Excès-l'usine*, Paris : Hachette, 1982, 107 p., coll. « POL ».

### **KRISTEVA, Julia (1941-)**

#### Récits de voyage et essais

*Des Chinoises*, Paris : Éditions des Femmes, 1974, 228-[6]p.

*Polylogue*, Paris : Seuil, 1977, 437 p.

*La révolution du langage poétique : l'avant-garde à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Lautréamont et Mallarmé*, Paris : Seuil, 1974, 645 p., coll. « Tel quel ; 48 ».

#### Articles

« La femme, ça n'est jamais ça », *Tel Quel*, n° 59, automne 1974, p. 21.

« Le temps des femmes », *34/44: Cahiers de recherches de sciences des textes et documents*, n°5, hiver 1979, p. 5-19.

*Seule une femme*, Paris : Éditions de l'aube, [2005] 2013, 262 p. [Recueil de textes extraits pour la plupart de diverses revues et publications].

#### Entretiens

« "French" "Women" "Writers" and "The Canon" ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 295-297. La version complète de cet entretien figure dans *Shifting Scenes*.

« Julia Kristeva », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 113-124.

« Questions à Julia Kristeva : à partir de *Polylogue* », in « Écriture, féminité, féminisme », *Revue des Sciences Humaines*, n°168, Villeneuve d'Ascq : Université Lille 3, 1977, p. 495-501.

« Unes femmes », propos recueillis par Éliane Boucquey, in « Dé/pro/ré créer », *Cahiers du GRIF*, n°7, juin 1975, p. 22-27.

#### Roman d'inspiration autobiographique

*Les Samourais*, Paris, Fayard, 1990, 460 p.

### **LE BRUN, Annie (1942-)**

*À distance*, Paris : Éditions 13, 1984, 249 p. [Contient les publications de l'autrice de 1970 à 1984].

*Lâchez tout*, Paris : le Sagittaire, 180 p.

*Vagit-prop ; Lâchez tout et autres textes*, Paris : Ramsay : J.-J. Pauvert, 1990, 273 p. [Nouv. éd. de *Lâchez tout*, suivie de douze textes de l'autrice parus entre 1977 et 1987].

**LECLERC, Annie (1940-2006)**

avec CIXOUS, Hélène et GAGNON, Madeleine, *La Venue à l'écriture*, Paris : Union générale d'Éditions, 1977, 151 p., coll. « 10-18 ».

*Parole de femme*, Paris : Grasset, 1974, 200 p.

Postface à *Autrement dit*, Marie Cardinal, Paris : Grasset, 1977, 219 p.

**LESSEPS, Emmanuèle de (1946-)**

« Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris : Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 55-69.

« Le fait féminin : et moi ? », *Questions féministes, « Fait féminin et fait raton »*, Paris : Éditions Tierce, n°5, février 1979, p. 3-28.

« Le Viol », sous le pseudonyme d'Emmanuèle DURAND, « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, Paris : François Maspero, n° 54-55, juillet-octobre 1970, p. 91-96.

*L'Époque de Bertrand*, nouvelles Paris : Mercure de France, 1969, 59 p., « L'initiale » : contient « Ce qui dépasse », « L'intruse », « Stratégies », « Les grandes voiles des sœurs » et « L'Époque de Bertrand ».

Participation au collectif

*Questions féministes*.

**MIZRAHI, Rachel (1932-2014)**Romans

*Harry*, Paris : Grasset, 1969, 284 p.

*Où en est la nuit*, Paris : Grasset, 1975, 251 p.

*Adieu, Eldorado*, Paris : Grasset, 1978, 244 p.

Récit autobiographique

« Un jour j'irai », *Une enfance d'ailleurs : 17 écrivains racontent*, textes recueillis par Nancy Huston et Leïla Sebbar, Paris : [Belfond, 1993] J'ai lu, 2002, p. 169-181.

**PARTURIER, Françoise (1919-1995)**

« Le féminisme est-il un humanisme... ? », *Le Monde*, 30 décembre 1977, p. 2.

*Lettre ouverte aux femmes*, Paris : A. Michel, 1974, 191 p., coll. « Lettre ouverte ».

*Lettre ouverte aux hommes*, Paris A. Michel, 1968, 155 p., coll. « Lettre ouverte ».

**PODOLSKI, Sophie (195X-1974)**

« Fragments inédits », in « Recherche féminines », *Tel Quel*, n° 74, Hiver 1977, p. 78-83.

**ROCHEFORT, Christiane (1917-1998)**Romans

*Archaos*, Paris : Grasset, 1972, 420 p.

*Encore heureux qu'on va vers l'été*, Paris : Grasset, 1975, 258 p.

*Printemps au parking*, Paris : Grasset, 1969, 272 p.

Essais et articles

« Le MLF contre le Mouvement de libération des femmes », *Le Torchon brûle*, n°2, automne 1971, non paginé.

« Le mythe de la frigidity féminine », « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, Paris : François Maspero, n° 54-55, juillet-octobre 1970, p. 120-132.

« *Quand tu vas chez les femmes* », Paris, Grasset, 1982, 194 p.

*C'est bizarre l'écriture*, Paris, Grasset, 1970, 157 p.

Introduction p. 89-90 à *Regards féminin. Condition féminine et création littéraire*, Anne Ophir, contient également des introductions de Simone de Beauvoir et Claire Etcherelli, Denoël Gonthier, 1976, 248p.

*Ma vie revue et corrigée par l'auteur*, à partir d'entretiens avec Maurice Chavardès, Paris, Stock, 1978, 363 p.

#### Entretiens

« "French" "Women" "Writers" and "The Canon" ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 303-305. La version complète de cet entretien figure dans *Shifting Scenes*.

« Christiane Rochefort », in Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 174-191.

« Christiane Rochefort, écrivaine guerrière », *Les Archives de Radio-Canada*, Société Radio-Canada, Dernière mise à jour : 10 mars 2008, [http://archives.radio-canada.ca/arts\\_culture/litterature/clips/14419/](http://archives.radio-canada.ca/arts_culture/litterature/clips/14419/)

*Autres regards*, documentaire, avec Christiane Rochefort et Rachel Mizrahi, 1995, Société Vidéo Présence, Fonds Christiane Rochefort, Bibliothèque Pauline Roland, Le Pradet, 18 :16, <http://www.youtube.com/watch?v=0N563aelKG0>

*Christiane Rochefort : écrivaine interdite*, Karine Astorg, Laetitia Cianfarini, Cyril Cohen... [et al.], réal., Christiane Rochefort, participante, 1995 ; Le Pradet : Sagaert, Martine [distrib.], 1996, 1 cass. vidéo : coul., SECAM ; 1/2 pouce VHS + 1 brochure (64 p. ; 15 cm), (De nous à vous).

#### **ROCHEDEREUX, Evelyne (1940-)**

« Belles histoires de la Ghena goudou », « Les Femmes s'entêtent... perturbation ma sœur », *Les Temps modernes*, n° spécial 333-334, avril-mai 1974.

#### **SARTIN, Pierrette (1911-2007)**

*Aujourd'hui, la femme ; pour une politique pratique de la femme*, Paris : Stock, [1974], 413p.

*Souvenirs d'une jeune fille mal rangée*, [Chronique du temps passé, 2], Paris : P. Horay, 1982, 222 p., coll. « Femmes en mouvement ».

#### **THERAME, VICTORIA (1937-)**

*Hosto-blues*, Paris : Éditions Des Femmes, 1974, 476 p.

*La Dame au bidule*, Paris : Éditions Des Femmes, 1976, 331 p.

#### **SEBBAR, Leïla (1941-)**

##### Nouvelles

« Sur sa culotte bleue en toile à matelas », *Sorcières*, « Le Sang », n°9, septembre 1977.

« L. de l'autre côté de la rue », *Les Cahiers du GRIF*, n°20, avril 1978, « Femmes entre elles, Lesbianisme », p. 79-80.

##### Essais

*On tue les petites filles : : une enquête sur les mauvais traitements, sévices, meurtres, incestes, viols contre les filles mineures de moins de 15 ans, de 1967 à 1977 en France*, Paris, Stock, 1978, 356 p, coll. « Voix de femmes ».

*Le Pédophile et la Maman*, Paris, Stock, 1980, 300 p., coll. « Voix de femmes ».

#### Articles et numéros de revues

« Le mythe du bon nègre dans la littérature du XVIIIe siècle (Littérature coloniale française) », *Les Temps modernes*, n°336, juillet 1974 et n°337-338, août-septembre 1974.  
(dir.), « Petites filles en éducation », *Les Temps modernes*, mai 1976, n°358, p. 1765-2032.

#### Récit

*Fatima ou les Algériennes au square*, Paris : Stock, 1981, 233 p.

#### Témoignages/Entretiens

*L'Arabe comme un chant secret*, Saint-Pourçain-du-Sioule : Éditions Bleu autour, 2007, p. 59-60.  
Recueil de textes publiés depuis 1978, rééd. augmentée en 2010.

« Femmes en révolution : Mai 68. Années MLF », entretien avec Cathy Bernheim, Michelle Perrot, Catherine Deudon, Liliane Kandel, Laure Adler, Françoise Vergès, Anne-Marie Lugan Dardigna, Geneviève Fraisse, Xavière Gauthier et Chantal Chawaf, dans *Le Pays de ma mère : voyage en France*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 107-150.

« Femmes en révolution : Histoire d'elles », entretien avec Yéza Boulahbel, Dominique Doan, Nancy Huston, Catherine Leguay, Luce Pénot et Dominique Pujebet, in *Le Pays de ma mère : voyage en France*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 151-174.

« *Histoires d'Elles* », *Sorcières*, « Mythes et nostalgie », n°24, Paris, Garance, 1981, p. 34-40.

#### Récits d'enfance

« La Moustiquaire », *Une enfance d'ailleurs : 17 écrivains racontent*, textes recueillis par Nancy Huston et Leïla Sebbar, Paris : [Belfond, 1993] J'ai lu, 2002, p. 199-207.

#### Participation aux collectifs :

*Sorcières*, *Les Cahiers du GRIF*, *Histoires d'elles*.

### **WITTIG, Monique (1935-2003)**

#### Fictions

« Paris-la-politique », *Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris : Collectif Mémoires / Utopies, n°4, mai 1985, p. 9-35.

« Un jour mon prince viendra », *Questions féministes*, « Les corps appropriés », n°2, février 1978, p. 31-39.

« Un moie est apparu... », *Le torchon brûle*, n° 5, [n. d. 1973], p. 3.

« Un moie est apparu... », *Revue Minuit*, n° 5, 1972, p. 43-46.

*Brouillon pour un dictionnaire des amantes*, avec la collaboration de Sande Zeig, Paris : Grasset, 1976, 251 p.

*Le Corps lesbien*, Paris : Minuit, 1973, 188 p.

*Les Guérillères*, Paris : Minuit., 1969, 208 p.

*Paris-la-politique* : et autres histoires, Paris : P.O.L., 1999, 140 p.

#### Théorie

« La pensée *straight* », *Questions féministes*, *Du mouvement de libération des femmes*, n°7, février 1980, p. 45-53.

« Le Cheval de Troie », *Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris : Collectif Mémoires / Utopies, n°4, mai 1985, p. 36-41.

« On ne naît pas femme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, n°8, mai 1980, p. 75-84.

« Paradigm », in *Homosexualities and French Literature : cultural contexts, critical texts*, Elaine Marks and George Stambolian (éds.), Ithaca, Cornell University Press, 1979, p. 114-121.

*La Pensée straight*, traduit de *The Straight Mind and others essays* par Marie-Hélène Bourcier avec Monique Wittig, Paris : Éd. Amsterdam, 2007 [Éd. Balland, 2001], 119 p.

*The Straight Mind and others essays*, préf. de Louise Turcotte, Boston (Mass.) : Beacon Press, 1992, XVII-110 p.

### Critique littéraire

« Author's note », *The Lesbian Body*, traduit du français par David Le Vay, New York : William Morrow and Company, p. 9-11.

« Quelques remarques sur *Les Guérillères* », *L'Esprit Créateur*, vol. XXXIV, n°4, 1994, repris dans *La Pensée straight*, traduit de *The Straight Mind and others essays* par Marie-Hélène Bourcier avec Monique Wittig, Paris : Éd. Amsterdam, 2007 [Éd. Balland, 2001], p. 113-119.

« Some remarks on *The Lesbian Body* » [1997], *On Monique Wittig : theoretical, political, and literary essays*, Urbana : University of Illinois Press, 2005, p. 44-48.

*Le Chantier littéraire*, préface de Christine Planté, notes et notices préparées par Benoît Auclerc, Yannick Chevalier, Audrey Lasserre et Christine Planté, Lyon : Presses universitaires de Lyon ; Donnemarie-Dontilly : Éd. Ixe, 2010, 223 p.

### Entretiens

« "French" "Women" "Writers" and "The Canon" ? », propos recueillis par Alice Jardine et Anne Menke, in *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 305-307. Repris sans modification dans Alice Jardine et Anne M. Menke, *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, p. 192-195.

« Entretien avec Monique Wittig », propos recueillis par Laurence Louppe, [*Chroniques de*] *L'Art vivant*, n°45, décembre 1973, p. 24-25.

« J'ai connu la guillotine », propos recueillis par Claire Devarrieux, *Libération*, 17 juin 1999, p. III.

« Je crois aux amazones », propos recueillis par Evelyne Le Garrec, *Politique-Hebdo*, n°104, 22 novembre 1973, p. 29.

« Monique Wittig et les lesbiennes barbues », *Actuel*, n°38, janvier 1974, p. 12.

« Monique Wittig raconte... », entretien avec Josy Thibaut, in « MLF, Le mythe des origines », *Prochoix*, n°46, décembre 2008, p. 63-76.

« Rencontre avec Monique Wittig », propos recueillis par Catherine Rognon-Écarnot, *Lesbia*, n° 155, décembre 1996, p. 28-30.

« Virginia Woolf, précurseur du Mouvement de libération des femmes », avec Ann Thomas, entretien avec Viviane Forrester, *Virginia Woolf*, supplément au n° 166, Paris : ORTF et La Quinzaine littéraire, p. 55-63.

## ***Journaux et revues***

### **Presse du Mouvement**

#### **(1) L'information des femmes (1975-1977)**

(1976) « Congrès des femmes écrivains », *L'information des femmes*, n°8-9, juillet 1976, p. 11.

- (1976) « La Bibliothèque Marguerite Durand, un trésor féministe trop peu connu », *L'information des femmes*, n°8-9, juillet 1976, p. 12.
- (1976) « Chansons de femmes », *L'information des femmes*, n° 11, novembre 1976, p. 6.
- (1977) Pratique « Politique et Psychanalyse » éditions des femmes, « Compter sur nos propres forces », *L'Information des femmes*, n°19, octobre 1977, p. 20.

### **(2) Les Cahiers du GRIF (1973-1978)**

L'intégralité de la revue a été récemment numérisée et est disponible sur le site de Persée : <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/revue/grif>

- (1973) « Le féminisme pour quoi faire ? », *Les Cahiers du GRIF*, n°1, novembre 1973, 52 p.
- (1974) « Ceci (n')est (pas) mon corps », *Les Cahiers du GRIF*, n°3, 1974, 88 p.
- (1975) KRISTEVA, Julia, « Unes femmes », propos recueillis par Éliane Boucquey, « Dé/pro/ré créer », *Les Cahiers du GRIF*, n°7, juin 1975, p. 22-27.
- (1976) « Parlez-vous française ? Femmes et langages I », *Les Cahiers du GRIF*, n°12, juin 1976, 88 p.
- (1976) Voir l'intégralité du numéro, et en particulier CIXOUS, Hélène, « Le sexe ou la tête ? », « Elles consonnent. Femmes et langages II », *Les Cahiers du GRIF*, n°13, octobre 1976, p. 5-15.  
« Quelques questions à Hélène Cixous », entretien avec Françoise Collin, « Elles consonnent. Femmes et langages II », *Les Cahiers du GRIF*, n°13, octobre 1976, p. 16-20.
- (1978) Voir l'intégralité du numéro, et en particulier EAUBONNE, Françoise d', « De l'écriture, du corps et de la révolution », « Femmes entre elles, Lesbianisme », *Les Cahiers du GRIF*, n°20, avril 1978, p. 9-10.  
SEBBAR, Leïla, « L. de l'autre côté de la rue », « Femmes entre elles, Lesbianisme », *Les Cahiers du GRIF*, n°20, avril 1978, p. 79-80.
- (1978) Voir l'intégralité du numéro, et en particulier COLLIN, Françoise, « Au revoir », texte annoté par Marie Denis, Chantal Desmedt et Suzanne Van Rockeghem, « Où en sont les féministes ? », *Les Cahiers du GRIF*, n°23-24, décembre 1978, p. 5-23.  
LAFONTAINE, Dominique, et LORENT, Geneviève, « Si l'écriture des femmes », *Les Cahiers du GRIF*, n°23-24, décembre 1978, p. 153-156.

### **(3) Des femmes en mouvements, mensuel (1977-1978)**

- (1978) Marie [Dedieu], « Quand on tissait le premier torchon », *Des femmes en mouvements, mensuel* n°2, février 1978, p. 33.

### **(4) Des femmes en mouvements, hebdomadaire (1979-1981)**

- (1979) « Un colloque féministe à New York, "Le second sexe trente ans après" », *Des femmes en mouvements – hebdo*, n° 1, 9 au 16 novembre 1979, p. 11-12.
- (1979) Hélène Cixous, « Poésie e(s)t Politique », *Des femmes en Mouvement Hebdo*, n°4, 30 novembre au 7 décembre 1979, p. 29-32.
- (1979-1980) « Spécial lectures », *Des femmes en Mouvement Hebdo*, n°7-8, 21 décembre 1979 au 4 janvier 1980, 64 p.
- (1980) « Mouvements sociaux ou / et mouvements de libération », Alain Touraine, Zsuzsa Hegedus, Brice Lalonde, Emmanuel de Severac, Georges Buis, Antoinette [Fouque] et Marie-Claude [Grumbach], *Des femmes en mouvements – hebdo*, n° 17, 29 février au 7 mars 1980, p. 27.

### **(5) Histoires d'elles (1977-1980) - N°0, 1977-n°22, 1980**

### **(6) Parole ! (1978) – Un numéro paru**

### **(7) Pénélope (1979-1985)**

- (1979) KANDEL, Liliane, « La presse féministe aujourd'hui », Michelle Perrot et Caroline Rimbault (éd), « Les femmes et la presse », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, n°1, juin 1979, p. 49-71.
- (1980) BONNET, Marie-Jo, « Introduction », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 1-4.
- (1980) DUPONT-VIAU, Gaëlle, « Pour une histoire de mot » *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 13-15.
- (1980) LAPIDUS, Jacqueline, « Travail collectif et création individuelle : l'expérience d'un groupe de femmes poètes », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 23-27.
- (1980) BLOCH, Michelle, « La femme et la création », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 51-53.
- (1980) PASQUIER, Marie-Claire, « Gertrude Stein, écrivain », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 54-57.
- (1980) MARINI, Marcelle, « Les femmes et les pratiques d'écriture. Quelques réflexions », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 58-68.
- (1980) CARCENAC DE TORNE, Brigitte, « L'étrange identité de la poésie féminine », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 69-75.
- (1980) CALMIS, Charlotte, « Entre ombre et lumière - Histoire d'un portrait peint... ou pari sur un regard », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 91-93.
- (1981) Ribery, Claudine, « Rapport de sexage et repérages énonciatifs ou femmes et hommes appartiennent-ils au genre humain ? » « Les femmes et la science », Christiane Frougny, Françoise Gaill, Michèle Kail et Jeanne Pfeiffer (éd), n°4, printemps 1981, p. 68-70.
- (1981) MARCHAL, Claire, « À l'écoute de nos différences : locutrices et locuteurs, même productions ? », « Les femmes et la science », Christiane Frougny, Françoise Gaill, Michèle Kail et Jeanne Pfeiffer (éd), n°4, printemps 1981, p. 71-73.
- (1981) GARCIA GUADILLA, Naty, « De la confiance à l'association : l'évolution du M.L.F. depuis 1968 », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Femmes et associations », Sylvie Fayet-Scribe (éd), n°11, automne 1984, p. 154-159.

### **(8) Questions féministes (1977-1980)**

- (1978) WITTIG, Monique, « Un jour mon prince viendra », *Questions féministes*, « Les corps appropriés », Paris : Éditions Tierce, n°2, février 1978, p. 31-39.
- (1979) LESSEPS, Emmanuèle de, « Le fait féminin : et moi ? », *Questions féministes*, « Fait féminin et fait raton », Paris : Éditions Tierce, n°5, février 1979, p. 3-28.
- (1980) KANDEL, Liliane, « Journaux en mouvements : la presse féministe aujourd'hui », in *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris : Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 15-36.
- (1980) KANDEL, Liliane, « Post-scriptum : une presse « anti-féministe » aujourd'hui : « Des femmes en mouvements », in *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris : Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 37-44.
- (1980) WITTIG, Monique, « La pensée Straight », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris : Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 45-53.

- (1980) LESSEPS, Emmanuèle de, « Hétérosexualité et féminisme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris : Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 55-69.
- (1980) LE DŒUFF, Michèle « Colloque féministe à New York : *Le Deuxième Sexe* trente ans après », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris : Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 103-109.
- (1980) WITTIG, Monique, « On ne naît pas femme », *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris : Éditions Tierce, n°8, mai 1980, p. 75-84.

*Questions féministes : 1977-1980*, préface de Sabine Lambert, Paris, Syllepse, 2012, 952 p.

#### **(9) Nouvelles Questions féministes (1981-)**

- (1981) « Éditorial », *Nouvelles Questions féministes*, Paris : Éditions Tierce, n°1, mars 1981, p. 3-14.
- (1981) RICH, Adrienne, « La contrainte à l'hétérosexualité et l'existence lesbienne », *Nouvelles Questions féministes*, Paris : Éditions Tierce, n°1, mars 1981, p. 15-44.
- (1981) COMPARAT, Françoise, « Féministe homosexuelle ou hétérosexuelle ? », *Nouvelles Questions féministes*, Paris : Éditions Tierce, n°1, mars 1981, p. 45-51.
- (1982) « Le procès intenté à *Nouvelles Questions Féministes* », *Nouvelles Questions Féministes*, n°3, avril 1982, p. 106-117.
- (1984) ATKINSON, T. Grace, et Coryell, Rosette, « Le nationalisme féminin », *Nouvelles Questions Féministes*, n°6/7, avril 1984, p. 35-54.

#### **(10) La Revue d'en face (1977-1983)**

- (1978) RAVELLI, Catherine, « De l'intérêt de la féminité pour le féminisme », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n°4, novembre 1978, p. 18-23.
- (1978) DHAVERNAS, Marie-Jo, « Puisque ces mystères me dépassent, feignons d'en être l'organisateur », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n°4, novembre 1978, p. 24-29.
- (1979) FAGNEN, Yanne, « Le péril mauve », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n°5, mars 1979, p. 60-62.
- (1979) « Des féministes hystériques aux féministes historiques, ou de la caricature à l'enterrement », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n°6, juin 1979, p. 45-46.
- (1980) [Dhavernas,] Marie-Jo, « Le dépôt du MLF par le collectif Psychanalyse et Politique », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n°8, 1<sup>er</sup> trimestre 1980, p. 34.
- (1980) « « Le Mouvement de libération des femmes restera-t-il la propriété privée d'un groupe ? », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n°8, 1<sup>er</sup> trimestre 1980, p. 35.
- (1980) Dhavernas, Marie-Jo, « Des divans profonds comme des tombeaux : idéologie des « Femmes en mouvements hebdo », *La Revue d'en face*, Paris, Éditions Tierce, n°8, 1<sup>er</sup> trimestre 1980, p. 36-44.
- (1981) « Sur quelques problèmes du féminisme, entretien avec Simone de Beauvoir », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 3-14.
- (1981) Monique, « Le Lesbianisme... », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 66-68.
- (1981) Fauquet, Dominique, « Politique, désir, individu », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 69-80.
- (1981) Deudon, Catherine, « Radicale-ment, Nature-elle-ment », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 81-84.
- (1981) Dhavernas, Marie-Jo, « Ah, je ris de me voir si belle en ce miroir (critique de l'idéologie séparatiste », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 85-95.



- (1981) BERNHEIM, Cathy, « Lettre à celles d'en-Face », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 96-98.
- (1981) Éliane V., « Aimer les femmes, aimer des femmes », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 99-105.
- (1981) BELGRAVE, Doucha, « La bisexualité, une diaspora sexuelle », Dossier « Hétérosexualité et lesbianisme », *La Revue d'en face*, Paris : Éditions Tierce, n°9-10, 1<sup>er</sup> trimestre 1981, p. 106-110.

### **(11) Sorcières**

- L'ensemble des numéros est disponible à la Bibliothèque Marguerite Durand : « La nourriture » (n° 1, Paris, Albatros, 1975), « La voix » (n° 2, Paris, Albatros, 1976), « Se prostituer » (n° 3, Paris, Albatros, 1976), « Enceintes, porter, accoucher » (n° 4, Paris, Albatros, 1976), « Odeurs » (n° 5, Paris, Albatros, 1976), « Prisonnières » (n° 6, Paris, Albatros, 1976), « Écritures » (n° 7, Paris, Albatros, 1977), la fidélité (n° 8, Paris, Albatros, 1977), le sang (n° 9, Paris, Albatros, 1977), l'art (n° 10, Paris, Albatros, 1977), les espaces et les lieux (n° 11, Paris, Stock, 1977), la théorie (n° 12, Paris, Stock, 1977), « Poupées » (n° 13, Paris, Stock, 1978), « La jasette » (n° 14, Paris, Stock, 1978), « Gestes, Mouvements » (n° 15, Paris, Stock, 1978), « Désir » (n° 16, Paris, Stock, 1979), « Vêtement » (n° 17, Paris, Stock, 1979), « La mort » (n° 18, Paris, Stock, 1979), « La saleté » (n° 19, Paris, Stock, 1980), « La nature... assassinée » (n° 20, Paris, Garance, 1980), « La nouveauté » (n° 21, Paris, Garance, 1980), « La sorcellerie » (n° 22, Paris, Garance, 1981), « Les enfants » (n° 23, Paris, Garance, 1981), « Mythes et nostalgies » (n° 24, Paris, Garance, 1981).
- (1975) GAUTHIER, Xavière « Pourquoi Sorcières ? », *Sorcières*, « La nourriture », n° 1, Paris, Albatros, 1975, p. 2-5.
- KRISTEVA, Julia, « Compte-rendu de *Le Corps entier de Marigda* de Viviane Forrester », in *Sorcières*, n° 1, Paris, Albatros, 1975, p. 56.
- (1976) CHAWAF, Chantal, « Sorcières... », *Sorcières*, « Se prostituer », n° 3, Paris, Albatros, 1976, p. 4-6.
- (1977) « Sorcières... nos traversées », in *Sorcières*, n° 7, « Écritures », Paris, Albatros, 1977, p. 3-7.
- A[nne] R[ivière], « Pour solde de quelques comptes », *Sorcières*, n° 9, Paris, Albatros, 1977, p. 57.
- (1978) « Sorcières : différences », *Sorcières*, « Poupées », n°13, Paris, Stock, 1978, p. 47-52.
- Marie-Simone Rollin, Chantal Chawaf, et Françoise C[lédard], « Sorcières : différences », *Sorcières*, « La jasette », n°14, Paris, Stock, 1978, p. 48-52.
- (1979) « *Sorcières se transforme* », in *Sorcières*, n° 17, Paris, Stock, 1979, p. 5.
- (1981) « Sorcières, vers un nouveau projet ? », *Sorcières*, « Mythes et nostalgie », n°24, Paris, Garance, 1981, p. 3.
- SEBBAR, Leïla « *Histoires d'Elles* », *Sorcières*, « Mythes et nostalgie », n°24, Paris, Garance, 1981, p. 34-40.
- COLLIN, Françoise, « Factions et fictions ou les contes des mille et une nuits », *Sorcières*, « Mythes et nostalgie », n°24, Paris, Garance, 1981, p. 108-113.

### **(12) Le torchon brûle (1971-1973)**

*Le torchon brûle*, Paris : Des femmes du MLF, 1982, 120 p.

*Le torchon brûle (!)*, 6 numéros de mai 1971 à juin 1973, et un numéro spécial, Bibliothèque Marguerite Durand.

## Autres périodiques

### (13) *L'Arc*

(1975) Numéro spécial « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », *L'Arc*, n° 61, 1975, 84 p. Voir en particulier CIXOUS, Hélène, « Le rire de la Méduse », p. 39-54.

### (14) *Diacritics : a review of contemporary criticism*

(1982) Numéro spécial « Cherchez la femme : féministe critique / feminine text », *Diacritics : a review of contemporary criticism*, The Johns Hopkins University Press, été 1982, 80 p.

### (15) *Europe*

(1977) Dossier « La littérature prolétarienne en question », *Europe*, mars-avril 1977, p. 5-203.

### (16) *L'Express*

(1978) LORiot, Noëlle, « La littérature au féminin pluriel », *L'Express*, 17 au 23 juillet 1978, p. 20-26.

### (17) *Libération*

(1976) STORTI, Martine et DELACOUR, Marie-Odile, « Barbara, un cas exemplaire », *Libération*, 14 octobre 1976, p. 5.

(1976) STORTI, Martine, « Des femmes, des librairies, un monopole », *Libération*, 19 octobre 1976, p. 7.

(1976) Courrier, « “Librairie des femmes” : la scène de ménage s’apaise », *Libération*, 22 octobre 1976, p. 2 : Catherine Leguay, « Sortir du ghetto de la Sainte-Union », Claude Parent « Créons une maison des femmes par et pour le MLF dans son entier », Victoria Thérame, « Sus au révélateur ! ».

(1976) FAVRET, Jeanne, « Allonge-toi tu seras emballée », Courrier, « L’idéologie sexuelle de Libération... » *Libération*, 27 octobre 1976, p. 2.

(1977) Rose Prudence [Liliane KANDEL] et Catherine Crachat [Cathy BERNHEIM], « En vers et contre toutes », *Libération*, 18 mai 1977, p. 4.

(1977) Les Éditions Des femmes, « C’est un procès politique que l’on nous fait », *Libération*, 18 mai 1977, p. 4.

(1977) Collectif de solidarité avec Mireille, Monique, Erin, Carole et « Mon œil », « Une édition contre des femmes », *Libération*, 18 mai 1977, p. 5.

(1977) RINGART, Nadja « La naissance d’une secte », *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 1977, p. 7.

(1977) Jeannette, « J’ai honte de ce qui s’est passé », Courrier, *Libération*, 6 juin 1977, p. 2.

(1977) Sokhnawa, « Je dis : “un sentiment de femme” », Courrier, *Libération*, 10 juin 1977, p. 2.

(1977) BRAITBERG, Alice « La réalité quotidienne du mouvement des femmes », Courrier, *Libération*, 22 septembre 1977, p. 2.

(1977) MARINI, Marcelle, « Il faut se perdre », entretien avec Martine Storti, *Libération*, 28 décembre 1977, p. 14.

### (18) *Le Magazine littéraire*

(1982) Dossier « Femmes, une autre écriture ? », *Le Magazine littéraire*, n°180, janvier 1982, p. 16-36 avec la participation de Xavière Gauthier, Michèle Perrein, Françoise Clédat, Leïla Sebbar, Anne-Marie de Vilaine, Nancy Huston, Dominique Pujebet et Ruth Stegassy, Anne Rivière.

### (19) *Le Monde*

(1970) SARRAUTE, Claude, « Une certaine Amérique II La Women lib », *Le Monde*, 21 avril 1970, p. 4.

(1972) BERNHEIM, Nicole, « Le M.L.F., pour quoi faire ? », *Le Monde*, 19 février 1972, p. 19.

(1974) « La “Ligue du droit des femmes” veut abolir la prostitution », *Le Monde*, 8 mars 1974, p. 36.

- (1976) « Les femmes écrivains vont se réunir en congrès à Paris », *Le Monde*, 18 juin 1976.
- (1976) POIROT-DELPECH, Bertrand, « Lire et écrire au féminin », *Le Monde*, 25 juin 1976.
- (1977) « Écrire au féminin », *Le Monde*, 25 février 1977.
- (1978) « Entretien avec Simone de Beauvoir », propos recueillis par Pierre Viansson-Ponté, *Le Monde*, 10-11 janvier 1978, p. 2.
- (1979) GIROUD, Françoise, « Les voiles flasques du féminisme », *Le Monde*, 7 avril 1979, p. 2.

**(20) Le Nouvel observateur**

- (1971) « Notre ventre nous appartient », *Le Nouvel Observateur*, lundi 5 avril 1971, p. 6.
- (1971) « Un appel de 343 femmes », *Le Nouvel Observateur*, lundi 5 avril 1971, p. 5.
- (1975) RIGHINI, Mariella, « Être femme enfin ! ... », *Le Nouvel Observateur*, lundi 10 mars 1975, p. 82-100.

**(21) Partisans**

- (1970) « Libération des femmes : année zéro », *Partisans*, Paris : François Maspero, n° 54-55, juillet-octobre 1970, 247 p. Voir aussi *Libération des femmes année zéro*, Paris : François Maspero, 1972, 188 p., coll. « Petite collection Maspero ; 107 ». Réédition partielle du n°54-55, juillet-octobre 1970.

**(22) Raison présente**

- (1976) GRANJON, Marie-Christine, « Les femmes, le langage et "l'écriture" », *Raison présente*, n° 39, juillet-septembre 1976, p. 25-32.

**(23) Signs : Journal of Women in Culture and Society**

- (1975) « On the Women of China », [traduction du chapitre « La loi du mariage (1950) » extrait *Des Chinoises*] Julia Kristeva et Ellen Conroy Kennedy, *Signs*, vol. 1, n° 1, Automne 1975, p. 57-81.
- « An Interview with Marguerite Duras », Susan Husserl-Kapit et Marguerite Duras, *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 1, n° 2, Hiver 1975, p. 423-434.
- (1976) « The Laugh of the Medusa », [traduction révisée du « Rire de la Méduse »] Hélène Cixous, Keith Cohen and Paula Cohen, *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 1, n° 4, Été 1976, p. 875-893.
- (1978) MARKS, Elaine, « Women and Literature in France », *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 3, n° 4, Été 1978, p. 832-842.
- GREENSTEIN BURKE, Carolyn, « Report from Paris: Women's Writing and the Women's Movement », *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 3, n° 4, Été 1978, p. 843-855.
- (1979) « Interview with Simone de Beauvoir » [2 juin 1977], Alice Jardine, *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 5, n° 2, Hiver 1979, p. 224-236.
- (1981) Dossier "French Feminist Theory", *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 7, n°1, automne 1981, 262 p. : contient "Le temps des femmes" de Julia Kristeva introduit et traduit par Alice Jardine avec Harry Blake sous le titre "Women's Time", "Le sexe ou la tête?" d'Hélène Cixous introduit et traduit Annette Kuhn sous le titre "Castratio or Decapitation", *Et l'une ne bouge pas sans l'autre* de Luce Irigaray introduit et traduit Hélène Vivienne Wenzel sous le titre "And the One doesn't Stir without the Other", "L'Absente" et "Le crépuscule des déesses, ou la Crise intellectuelle en France en milieu féministe" de Christine Fauré introduits et traduits par Lillian S. Robinson sous le titre respectif de "Absent from History" et "The Twilight of the Goddesses, or The Intellectual Crisis of French Feminism".
- (1982) SHAKTINI, Namaskar, « Displacing the Phallic Subject: Wittig's Lesbian Writing », *Signs*, The University of Chicago Press, vol. 8, no. 1, Autumn, 1982, p. 29-44.

**(24) SubStance**

(1978) "One of the Things at Stake in Women's Struggles", Jean-François Lyotard, trad. par Deborah J. Clarke, in "Focus on the Margins", *SubStance*, University of Wisconsin Press, vol. 6/7, n° 20, Automne 1978, p. 9-17.

#### **(25) *Tel Quel***

(1974) Dossier « Luttés de femmes », *Tel Quel*, été 1974, n° 58, p. 94-99.

(1974) KRISTEVA, Julia, « La femme, ça n'est jamais ça », *Tel Quel*, n° 59, automne 1974, p. 21.

(1977) STANTON, Dona, « Parole et écriture : Women's studies, USA », *Tel Quel*, n° 71/73, automne 1977, p. 119-135.

(1977) KRISTEVA, Julia, « Un nouveau type d'intellectuel : le dissident », in « Recherche féminines », *Tel Quel*, n° 74, Hiver 1977, p. 3-8

(1977) KRISTEVA, Julia, « Hérétique de l'amour », in « Recherche féminines », *Tel Quel*, n° 74, Hiver 1977, p. 30-49.

(1977) FORRESTER, Viviane, « Féminin pluriel », in « Recherche féminines », *Tel Quel*, n° 74, Hiver 1977, p. 68-77.

(1977) PODOLSKI, Sophie, « Fragments inédits », in « Recherche féminines », *Tel Quel*, n° 74, Hiver 1977, p. 78-83.

(1977) HOUDEBINE-GRAVAUD, Anne-Marie, « Les femmes et la langue », in « Recherche féminines », *Tel Quel*, n° 74, 1977, p. 84-95.

(1977) MAURICE, Christine, « Des femmes dans le savoir : la revue *Signs* », in « Recherche féminines », *Tel Quel*, n° 74, Hiver 1977, p. 96-98.

#### **(26) *Les Temps modernes***

(1973-1984) chroniques du « Sexisme ordinaire »

(1974) « Les Femmes s'entêtent... perturbation ma sœur », *Les Temps modernes*, n° spécial 333-334, avril-mai 1974. Voir également *Les Femmes s'entêtent*, présentation par Simone de Beauvoir, Paris : Gallimard, 1975, 478 p., coll. « Idées Sciences Humaines ». Recueil de textes extraits pour la plupart du n°spécial, avril-mai 1974.

(1979) MICHEL, Andrée, « La libération des femmes sans les féministes ou Réflexions à propos de l'ouvrage de M.A. Macciocchi *Les femmes et leurs maîtres* », *Les Temps modernes*, n° 394, mai 1979, p. 1872-1883.

(1980) FAURE, Christine, « L'Absente », *Les Temps modernes*, « L'Histoire anachronique », n°410, septembre 1980, p. 502-513.

(1981) FAURE, Christine, - « Le crépuscule des déesses, ou la Crise intellectuelle en France en milieu féministe », *Les Temps modernes*, n°414, janvier 1981, p. 1285-1291.

#### **(27) *Tout ! Tout ce que nous voulons : Tout !***

(1971) « Libre disposition de notre corps », *Tout*, n° 12, 23 avril 1971.

### ***Autres sources***

#### **Traductions**

« Première partie », », *Partisans*, Paris : François Maspero, n° 54-55, juillet-octobre 1970, p. 9-90.

ATKINSON, Ti-Grace, *Odyssée d'une amazone*, traduit de *Amazon Odyssey* par Martha Carlisky, revu par Michèle Causse et Ti-Grace Atkinson, Paris : éditions des Femmes, 1975, 280 p.

DAVIS, Angela, *Autobiographie*, traduit de l'américain *An Autobiography* par Cathy Bernheim, Paris : Albin Michel, 1975, 344 p.

- FIRESTONE, Shulamith, *La Dialectique du sexe : le dossier de la Révolution féministe*, traduit de l'américain par Sylvia Gleadow, Paris : Stock, 1972, 306 p.
- FRIEDAN, Betty, *La Femme mystifiée*, traduit de l'américain *The Feminine mystique* par Yvette Roudy, Genève ; Paris : Gonthier, 1964, coll. « Femme ; 8-9 », 2 vol., 244 p. et 216 p.
- GOLDMAN, Emma, *Épopée d'une anarchiste : New York 1886-Moscou 1920*, traduction et adaptation de l'américain *Living my life* par Cathy Bernheim et Annette Lévy-Willard, Paris : Hachette, 1979, 316 p.-[8] p. de pl.
- GREER, Germaine, *La Femme Eunuque* / traduit de l'anglais *The Female eunuch* par Laure Casseau, Paris : Robert Laffont, 1971, 432 p., coll. « Réponses ; 16)
- HENNESSY, Caroline, *Moi, la salope, manifeste pour la libération des femmes*, traduit de l'américain *I, B.I.T.C.H.* par Hélène Francès, Paris : Denoël : Gonthier, 1971, coll. « Femme », 213 p.
- MEAD, Margaret, *L'Un et l'autre sexe* / traduit de l'anglais *Male and female, a study of the sex in a changing world* par Claudia Ancelot et Henriette Etienne, Paris : Denoël/Gonthier, 1966, 347 p.
- MILLETT, Kate, *La Politique du mâle* / traduit de l'américain *Sexuals politics* par Élisabeth Gille, Paris : Stock, 1971, 463p.
- *La Prostitution : quatuor pour voix féminines*, [textes d'entretiens réunis et présentés par] Kate Millett, traduit de l'américain *Woman in sexist society* par Élisabeth Gille, Paris : Denoël : Gonthier, 1972, coll. « Femme ; 21 », 124 p.
- MITCHELL, Juliet, *Psychanalyse et féminisme* / traduit de l'américain par Françoise Basch, Françoise Barret-Ducrocq et Catherine Léger, Paris : Des Femmes, 1974, 634 p.
- ROWBOTHAM, Sheila, *Féminisme et révolution*, traduit de l'anglais par Pierre Kamnitzer de *Women, resistance and revolution* [1972], Paris : Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot ; 229 », 1973, 311 p.
- *Conscience des femmes, monde de l'homme*, traduit de l'anglais par Françoise Ducrocq de *Woman's consciousness, man's world* [1973], Paris : Des Femmes, 1976, 217 p.
- SOLANAS, Valérie, *SCUM Manifesto*, traduit de l'américain par Emmanuelle de Lesseps, Paris : Nouvelle Société Olympia, 1971, 111 p.
- WOOLF, Virginia, *L'Art du roman*, traduit et préfacé par Rose Celli, Paris : Seuil, 1963, 208p. voir en particulier « Les Femmes et le roman », p. 81-90.
- *Une chambre à soi*, traduit par Clara Malraux, Genève, Paris : Gonthier, « Femme ; 15 », 158 p. L'édition que nous citons ici est identique mais ultérieure (Paris : Denoël, 1992, « 10/18 ; 2801 », 171 p.)
- *Trois Guinéas* précédées de *L'autre corps* de Viviane Forrester, Paris : Des femmes, 1978 ???, « Pour chacune », 317 p.

## Chansons

- « Chansons féministes », Recueil, Bibliothèque nationale de France, cote 4-WZ-10998 : comporte une photocopie d'un tract distribué à l'occasion du 8 mars 1982 reproduisant « L'hymne du MLF ».
- Chansons de femmes*, Paris : La Documentation française, ca 1975, 16 p. Bibliothèque Marguerite Durand, cote Broc MF 1838.
- Le Torchon brûle* n° 3, [n.d. 1972], p. 2.
- LES CARABOSSES, *Elles chantent...*, [Paris], 1978, 29 p. Bibliothèque Marguerite Durand, cote Broc 2.
- Mouvement de libération des femmes en chansons : histoire subjective 1970-1980*, anthologie réalisée par Marie-Jo Bonnet d'après une idée de Josy Thibaut et avec l'aide de Jocelyne Lamblin et Catherine Deudon, Paris : Tierce, 1981, N.p. [31 p.]. Bibliothèque Marguerite Durand, cote Broc MF 26.

- STORTI, Martine, *Le Hall de la Chanson* (Centre National du Patrimoine de la Chanson, des Variétés et des Musiques Actuelles), en partenariat avec l'association « 40 ans de mouvement » et le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, « 40 ans de MLF en chanson », <http://www.lehall.com/evenement/femmesenchansons/mlf/mlf.htm>
- Une histoire, des chansons, des dates*, supplément à *Les Pétoleuses*, n°3, 1974, 20 p. Bibliothèque Marguerite Durand, cote Broc MF 2313.
- 8 mars, journée internationale des luttes de femmes, en chansons*, [s.l.] : Impr. spéciale Groupes femmes, 1975, 20 p. Bibliothèque Marguerite Durand, cote Broc MF 1839.

### **Critique « féministe »**

- « L'Écriture féminine », *Contemporary Literature*, University of Wisconsin Press, Vol. 24, No. 2, Summer, 1983, p. 115-284, Textes issus du séminaire d'été 1981 consacré aux écrits de femmes et dirigé par Germaine Brée à l'université du Wisconsin.
- BONIFACE, Claire, *Femmes et écritures*, [S.l.] : [s.n.], 1978, 190 p. Mémoire de maîtrise sous la direction de Simone Fraisse – archives personnelles.
- BOUCHARDEAU, Huguette, *Pas d'histoire, les femmes... 50 d'histoire des femmes : 1918-1968*, Paris : Syros, 1977, 237 p., coll. « Histoire et Théorie ; 5 ».
- BREE, Germaine, « The "Querelle des femmes", old and new », dans *Women Writers in France: Variations on a Theme*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1973, p. 3-31.
- DIDIER, Béatrice, *L'Écriture – femme*, 3<sup>e</sup> édition, Paris : PUF, 1999 [1981], 288 p., coll. « Écriture ».
- Femmes, féminisme et recherches : actes du colloque national*, Toulouse, décembre 1982, organisé avec le concours du Ministère de la recherche et de l'industrie et du Ministère des droits de la femme, Toulouse, Université Toulouse le Mirail, Association Femmes, féminisme et recherches, 1080 - [15] p.
- GARCIA, Irma, *Promenade femmilière*, Paris : Des Femmes, 1981, 2vol : 379-221 p., coll. « Des femmes du MLF éditent ».
- HERMANN, Claudine, *Les Voleuses de langue*, Paris : Des Femmes, 1976, 176 p.
- HOUEBINE-GRAVAUD Anne-Marie, « Les femmes et la langue », dans *Tel Quel*, n° 74, Éditions du Seuil, 1977, p. 84-95.
- KOLODNY, Annette, « Some notes on Defining a "Feminist Literary Criticism" », *Critical Inquiry*, The University of Chicago Press, vol. 2, n° 1, automne 1975, p. 75-92.
- MARINI, Marcelle, *Territoires du féminin : avec Marguerite Duras*, Paris : Minit, 1977, 265 p., coll. « Autrement dites ».
- « Les femmes et les pratiques d'écriture. Quelques réflexions », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 58-68.
  - « La mort d'une érotique au féminin », *Cahiers Renaud Barrault*, n° 106, Paris, Gallimard, 1983, p. 37-57.
  - « Féminisme et critique littéraire: réflexions sur l'esprit de discipline », *Stratégies de femmes*, Paris, Tierce, 1984, p. 235-258.
- OPHIR, Anne, *Regards féminins : condition féminine et création littéraire... Simone de Beauvoir, Christiane Rochefort, Claire Etcherelli*, Paris : Denoël Gonthier, 1976, 248p.
- ROSSUM-GUYON, Françoise van, « Sur quelques aspects de l'écriture féminine en France aujourd'hui », in *Écriture de la religion, écriture du roman : mélanges d'histoire de la littérature et de critique offerts à Joseph Tans*, Charles Grivel (dir.), Lille, Presses universitaires de Lille, 1979, p. 211-231.
- SHOWALTER, Elaine, « Towards a Feminist Poetics », in *Women Writing and Writing About Women*, Mary Jacobus (éd.), London : Croom Helm, 1979, p. 22-41.

SLAMA, Béatrice, « De la "littérature féminine" et l'"écrire-femme" : différence et institution », in *Littérature*, « L'institution littéraire II », n°44, décembre 1981, p. 51-71.

YAGUELLO Marina, *Les Mots et les femmes : essai d'approche socio-linguistique de la condition féminine*, Payot, 1978, coll. « Langages et sociétés », 202 p.

### **Psychanalyse**

FREUD, Sigmund, *Trois Essais sur la théorie sexuelle* / traduit de l'allemand par Philippe Koeppel / préf. de Michel Gribinski, Paris : Gallimard, 1995, 211 p., coll. « Connaissance de l'inconscient ».

- « La Féminité », *Nouvelles Conférences d'introduction à la psychanalyse*, traduit de l'allemand *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* par Rose-Marie Zeitlin, Paris : Gallimard, 1989, 263p., coll. « Connaissance de l'inconscient ».

IRIGARAY, Luce. - *Speculum de l'autre femme*, Paris : Minuit, 1974, 463 p., coll. « Critique ».

- *Ce sexe qui n'en est pas un*, Paris : Minuit, 1977, 217 p., coll. « Critique ».

LACAN, Jacques, *Écrits*, Paris : Éditions du Seuil, 1966, 911 p., coll. « Le Champ freudien »

MONTRELAY, Michèle, *L'Ombre et le Nom*, Paris : Minuit, 1977, 164 p.

### **Autres sources non littéraires**

« À bas la société mâle », *Actuel*, n°4, janvier 1971.

« Combat pour la libération des femmes », *L'Idiot international*, mai 1970.

« Hommage à Hélène Rouch », *Bulletin ANEF (Association nationale des études féministes)*, automne-hiver 2009-2010, n°59, p. 56-87.

« La débandade au bout du phallus MLF FHAR », *Actuel*, n°25, novembre 1972.

« Mouvements lesbiens en France 1970-1980 », n° spécial *Archives, recherches et cultures lesbiennes*, n°6, 1987.

AUBENAS-BASTIE, Jacqueline, « 68-78 : dix ans de féminisme en Belgique », in *Les femmes et leurs maîtres*, Séminaire, Paris VIII-Vincennes, [1975-1978], textes rassemblés par Jacqueline Aubenas-Bastié, [sous la direction de] Maria Antonietta Macciocchi, Paris, C. Bourgois, 1979, p. 309-330.

Cercle Élisabeth Dimitriev du Mouvement de libération des femmes, *Pour un féminisme autogestionnaire*, suivi de *Sortir de l'ombre*, Paris, Cercle Dimitriev, 1975, 64 p.

CLEMENT, Catherine, « Les luttes des femmes : la fin d'un combat de dix ans ? », *Le Matin*, 18 avril 1979.

DELPHY Christine, « Proto-féminisme et anti-féminisme », *Les Temps modernes*, n°346, mai 1975, p.1469-1500. Voir également C. D., *Féministes révolutionnaires*, « L'exploitation patriarcale, 3 : Les idéologies de la différences naturelle des sexes, Proto-féminisme et anti-féminisme », 32 p., Bibliothèque Marguerite Durand, Cote : BROCF MF 799.

Dossier « Trois milliards de pervers. Grande encyclopédie des homosexualités », *Recherches*, mars 1973.

Hocquenghem, Guy, « Aux pédérastes incompréhensibles », in « Sexualité et répression (II) », *Partisans*, n°66-67, juillet octobre 1972, p. 150-159.

LA GAFFICHE [Association] (ed.), *Les Femmes s'affichent : affiches du mouvement de libération des femmes en France depuis 1970*, Paris : Syros, 1984, 123p.

LA GRIFFONNE [Association] (ed.), *Douze ans de femmes au quotidien : douze ans de luttes féministes en France*, Paris : La Griffonne, 1981.

*Le Livre de l'oppression des femmes*, Paris : Éditions Pierre Belfond, 1972, coll. « Révolte de femmes », 185 p.

- MACCIOCCHI, Maria Antonietta, « Le post-féminisme », préface à *Les femmes et leurs maîtres*, Séminaire, Paris VIII-Vincennes, [1975-1978], textes rassemblés par Jacqueline Aubenas-Bastie, [sous la direction de] Maria Antonietta Macciocchi, Paris, C. Bourgois, 1979, p. I-XXII.
- MITTERRAND, François, *Quel président pour les femmes? Réponse de François Mitterrand* : compte rendu de la rencontre organisée par « Choisir » au Palais des Congrès le 25 avril 1981, préf. de Gisèle Halimi, Paris : Gallimard, 1981, 146 p., coll. « Idées Actuelles ; 448).
- Rapport contre la normalité, Symptôme*, n°3, Paris, Champ libre, 1971, 125 p.
- Recueil « Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire », Bibliothèque nationale de France, contient 5 tracts imprimés recto.
- RIGHINI, Mariella, *Écoute ma différence*, Paris : Grasset, 1978, 190 p., coll. « Le Temps des Femmes ».

## Témoignages d'actrices du Mouvement

### (1) Entretiens inédits réalisés au cours de la thèse

- Françoise Barret-Ducrocq, 15 avril 2013
- Cathy Bernheim, 24 février 2012
- Marie-Jo Bonnet, 21 septembre et 30 octobre 2012
- Geneviève Brisac, 12 mars 2014
- Josée Contreras, 1<sup>er</sup> décembre 2012
- Christine Delphy, 30 janvier 2013
- Catherine Deudon, 5 décembre 2012
- Xavière Gauthier, par courriel, reçu le 15 avril 2013
- Juliette Kahane, 26 février et 1<sup>er</sup> mars 2013
- Leslie Kaplan, 12 mars 2013
- Liliane Kandel, 20 juin 2012 et 31 janvier 2013
- Michèle Le Dœuff, 19 juin 2013
- Emmanuèle de Lesseps, 16 janvier 2013
- Rachel (et Orit) Mizrahi, 3 au 5 février 2014
- Claudine Mulard, 1<sup>er</sup> février 2013
- Nadja Ringart, 30 octobre 2012 et 15 janvier 2013
- Evelyne Rochedereux, 10 février 2013
- Dominique Samson, 29 janvier 2013
- Adela Turin, par courriel, le 6 avril et le 20 avril 2013
- Éliane Viennot, 7 août 2013
- Anne Zelensky, 13 janvier 2014

### (2) Témoignages écrits publiés

- « Au commencement, il y eut les Gouines rouges... », Marie-Jo [Bonnet], Catherine, Evelyne, propos recueillis par Bernadette, Nelly et Suzette, *Masques : revue des homosexualités*, n° spécial « Homosexualités 1971-1981 », n°9-10, été 1981, p. 117-118.
- « MLF : le détournement », *Prochoix*, n°63, septembre 2014, p. 24-106.
- « MLF, Le mythe des origines », *Prochoix*, n°46, décembre 2008, 142 p.
- BARBARA, *La Partagée*, Paris, Minuit, 1977, 190 p., coll. « Autrement dites ».
- BERNHEIM, Cathy, *Perturbation, ma sœur : naissance d'un mouvement de femmes, 1970-1972*, [Paris : Seuil, 1983, coll. « Libre à elles »] nouvelle édition revue et augmentée, Paris : Éditions du Félin, 2010, 231 p.



- « La vérité en face », in *Un mouvement à soi : images du mouvement des femmes, 1970-2001*, Catherine Deudon, Paris, Syllepse, 2003, p. 80-81.
- BONNET, Marie-Jo, « Le désir, instrument de libération », in *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, Paris : O. Jacob, 2004, p. 123-160.
- « Le temps des citées éclatées », *Les Deux Amies : essai sur le couple de femmes dans l'art*, Paris : Blanche, 2000, p. 261-279.
- « Le MLF, Nouvelle conscience, nouvelle politique », *Les Femmes artistes dans les avant-gardes*, Paris : Odile-Jacob, 2006, 269 p.
- BONNET, Marie-Jo, et EAUBONNE, Françoise d', « 5 mars 1971. Le futur FHAR attaque Laissez-les vivre », propos recueillis par Moruni Turlot et Fiammetta Venner, *Prochoix*, n°5, avril-mai 1998, p. 24-26.
- C'est terrible quand on y pense*, Marie-Claire Boons, Tessa Brisac, Annick Kerhervé, Marie-Jo Roussel, Éliane Viennot, Paris : Galilée, 1983, 308 p.
- CHANEL, Josiane, « Janvier 68 : j'ai présenté Monique Wittig à Antoinette Fouque », in *Génération MLF, 1968-2008*, [Antoinette Fouque et al.], Paris : Des Femmes-A. Fouque, 2008, p. XXX
- Chroniques d'une imposture, Du mouvement de libération des femmes à une marque commerciale*, préface de Simone de Beauvoir, Paris, [Association du mouvement pour les luttes féministes], 1981, 124 p.
- DELPHY, Christine, « Les origines du Mouvement de libération des femmes en France », *Nouvelles Questions féministes*, n°16-17-18, 1991, p. 137-148.
- « Beauvoir, l'héritage oublié », « Controverse : Re-lire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir », *Travail, Genre et Sociétés*, n°20, novembre 2008, p. 173-180.
- [DELPHY], Christine, « Je ne vois pas pourquoi un mouvement s'arrêterait de grandir... », entretien, in « 1970-1981, que sont les féministes devenues... ? », *Le Temps des femmes*, n°12, été 1981, p. 18-20.
- DEUDON, Catherine, « Entretien », propose recueillis par Annie Metz, *Bulletin Archives du féminisme*, n° 6, décembre 2003.
- EAUBONNE, Françoise d', « Rencontre Françoise d'Eaubonne », entretien réalisé par Alain Sanzio, *Masques : revue des homosexualités*, n° spécial « Homosexualités 1971-1981 », n°9-10, été 1981, p. 20-26.
- FAURET Anne-Marie, « À l'origine, des femmes », *Gai pied*, n° 25, avril 1981, p. 36.
- FELDMAN, Jacqueline, « De FMA au MLF », « 68' révolutions dans le genre », Vincent Porhel et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *Clio : Histoire, Femmes et Sociétés*, n° 29, 2009, p. 193-203 ; disponible en intégralité à cette adresse : <http://clio.revues.org/9326>; DOI : 10.4000/clio.9326
- FOUQUE, Antoinette, « Femmes en mouvements : hier, aujourd'hui, demain », entretien, *Le débat*, n°59, mars-avril 1990, p. 126-143, repris dans *Il y a deux sexes : essais de féminologie : 1989-1995*, Paris : Gallimard, 1995, p. 23-55.
- *Qui êtes vous Antoinette Fouque ?*, entretiens avec Christophe Bourseiller, Paris : Bourin, 2009, 148 p., coll. « Qui êtes-vous ? »
- « Qu'est-ce qu'une femme ? », in *Génération MLF, 1968-2008*, [Antoinette Fouque et al.], Paris : Des Femmes-A. Fouque, 2008, p. 15-28.
- FRAISSE, Geneviève, « Pour Marguerite Durand », in *Le Catalogue des ressources*, Paris : Édition librairie Alternative et Parallèles, 1976, repris dans *La Fabrique du féminisme : texte et entretiens*, Congé-sur-Orne : Le Passager clandestin, 2012, p. 21-23.
- « La solitude volontaire (à propos d'une politique des femmes) », *Les Révoltes logiques*, numéro spécial « Les lauriers de mai ou les chemins du pouvoir (1968-1978) », Paris, Solin,

- février 1978, repris dans *La Fabrique du féminisme : texte et entretiens*, Congé-sur-Orne : Le Passager clandestin, 2012, p. 23-37.
- Génération MLF, 1968-2008*, [Antoinette Fouque et al.], Paris : Des Femmes-A. Fouque, 2008, 615 p.
- HENNEQUIN, Claude, et Lesseps, Emmanuèle de (Mano), « 3 ans de MLF », in « La débandade au bout du phallus MLF FHAR », *Actuel*, n°25, novembre 1972, p. 6-7.
- [KUHLMANN] Marie et [RUSSO] Pascale, « Un désir d'écriture », in « 1970-1981, que sont les féministes devenues... ? », *Le Temps des femmes*, n°12, été 1981, p. 58-59.
- Le DŒUFF, Michèle, « Souvenirs singuliers des années 68, etc. », *Sens public*, « Héritages de mai 68 », février 2009, <http://www.sens-public.org/spip.php?article625>
- MONTEIL, Claudine, « Simone de Beauvoir et le mouvement des femmes. Un témoignage », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, p. 305-309, coll. « Nouvelles Questions féministes).
- *Simone de Beauvoir le mouvement des femmes : mémoires d'une jeune fille rebelle*, Montréal : Stanké, 1995, 186 p., coll. « Parcours ».
- PISAN, Annie [Sugier, Annie], et TRISTAN, Anne, [Zelensky, Anne], *Histoires du M.L.F.*, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Calman-Lévy, 1977, 262 p. (L'Ordre des choses)
- RINGART, Nadja, « La naissance d'une secte », *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 1977, p. 7.
- « L'écllosion des fleurs », p. 204-215.
- « Quand ce n'était qu'un début », in *Crises de la société : Féminisme et changement*, colloque du Groupe d'Études féministes de l'Université Paris VII, 1991, Paris : Éditions Tierce, 1991, p. 157-171.
- « La jupe et le pantalon », *Le Blog de mai*, 5 p., [http://mai68.overblog.org/pages/La\\_jupe\\_et\\_le\\_pantalon\\_Nadja\\_Ringart-682395.html](http://mai68.overblog.org/pages/La_jupe_et_le_pantalon_Nadja_Ringart-682395.html), consulté le 31/10/2012.
- « Les féministes sont les héritières de Mai 68 », *Prochoix*, n°45, octobre 2008, p. 53-58.
- SEBBAR, Leïla, « Femmes en révolution : Mai 68. Années MLF », entretien avec Cathy Bernheim, Michelle Perrot, Catherine Deudon, Liliane Kandel, Laure Adler, Françoise Vergès, Anne-Marie Lugan Dardigna, Geneviève Fraisse, Xavière Gauthier et Chantal Chawaf, dans *Le Pays de ma mère : voyage en Frances*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 107-150.
- « Femmes en révolution : Histoire d'elles », entretien avec Yéza Boulahbel, Dominique Doan, Nancy Huston, Catherine Leguay, Luce Pénot et Dominique Pujebet, in *Le Pays de ma mère : voyage en Frances*, aquarelles, dessins, gravures de Sébastien Pignon, Saint-Pourçain-sur-Sioule : Bleu autour, 2013, « d'un regard l'autre », p. 151-174.
- « *Histoires d'Elles* », *Sorcières*, « Mythes et nostalgie », n°24, Paris, Garance, 1981, p. 34-40.
- STORTI, Martine, *Le Hall de la Chanson* (Centre National du Patrimoine de la Chanson, des Variétés et des Musiques Actuelles), en partenariat avec l'association « 40 ans de mouvement » et le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, « 40 ans de MLF en chanson », <http://www.lehall.com/evenement/femmesenchansons/mlf/mlf.htm>
- SUGIER, Annie, et BENZIANE, Kahina, « Nos chemins se sont croisés » (*Re)découvrir l'oeuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, textes réunis par Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort et Anne Strasser, Latresne : le Bord de l'eau, 2008, p. 329-334.
- VIENNOT, Éliane, « Conférence », *Cycle de conférences « Quarante ans de recherche sur les femmes, le sexe et le genre »*, 9 mai 2009, Jardin des plantes, Auditorium de la Grande Galerie de l'évolution, <http://www.institutemilieduchatelet.org/Conferences/conference-Viennot.html>

- « Féminisme et partis politiques: une greffe impossible », « Féminisme : quelles politiques ? », *Nouvelles Questions féministes*, n°2, octobre 1981, p. 34-46.

WITTIG, Monique, « Monique Wittig raconte... », entretien avec Josy Thibaut, in « MLF, Le mythe des origines », *Prochoix*, n°46, décembre 2008, p. 63-76.

ZELENSKY-TRISTAN, Anne, *Histoire de vivre, mémoires d'une féministe*, Paris : Calmann Lévy, 405 p.  
- Voir également PISAN, Annie [Sugier, Annie], et TRISTAN, Anne, [Zelensky, Anne], *Histoires du MLF*, préface de Simone de Beauvoir, Paris, Calman-Lévy, 1977, 262 p. (L'Ordre des choses)

ZELENSKY, Anne, « Simone de Beauvoir ou la cohérence d'une vie », *(Re)découvrir l'oeuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, textes réunis par Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort et Anne Strasser, Latresne : le Bord de l'eau, 2008, p. 335-336.

[ZELENSKY] Anne, « Le féminisme est un cheminement personnel », entretien, in « 1970-1981, que sont les féministes devenues... ? », *Le Temps des femmes*, n°12, été 1981, p. 21-22.

### **(3) Témoignages en images**

#### Fonds « Témoigner pour le féminisme »

*Marie-Jo Bonnet*, Carole Roussopoulos réal. ; Marie-Jo Bonnet, particip, Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (52 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Christine Delphy*, Carole Roussopoulos réal. ; Christine Delphy, particip, Angers : Archives du Féminisme, 2009, 2 DVD (58 et 15 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Odile Dhavernas*, Carole Roussopoulos réal. ; Odile Dhavernas, particip, Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (36 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Jacqueline Feldman*, Carole Roussopoulos réal. ; Jacqueline Feldman, particip, Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (49 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Françoise Flamant*, Hélène Fleckinger et Laure Poinot réal. ; Françoise Flamant particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (1h44).

*Xavière Gauthier*, Françoise Flamant et Hélène Fleckinger réal. ; Xavière Gauthier particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (2 h).

*Emmanuelle de Lesseps*, Carole Roussopoulos réal. ; Emmanuelle de Lesseps, particip, Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (28 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Françoise Picq*, Carole Roussopoulos réal. ; Françoise Picq, particip, Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (57 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Nadja Ringart*, Carole Roussopoulos réal. ; Nadja Ringart, particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (47 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Annie Sugier*, Carole Roussopoulos réal. ; Annie Sugier, particip, Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (49 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

*Annie Sugier*, Françoise Flamant, Hélène Fleckinger et Laure Poinot réal. ; Annie Sugier particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (1h50).

Josy Thibault, Françoise Flamant et Hélène Fleckinger réal. ; Josy Thibault particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 1 DVD (1 h 39 min).

Anne Zelensky, Carole Roussopoulos réal. ; Anne Zelensky, particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 2 DVD (60 et 17 minutes), [rusches montés du films *Debout ! une histoire du mouvement de libération des femmes (1970-1980)* de Carole Roussopoulos, 1999].

Anne Zelensky, Françoise Flamant, Hélène Fleckinger et Laure Poinot réal. ; Anne Zelensky particip., Angers : Archives du Féminisme, 2009, 2 DVD (1 h 33 min, 2 h 02 min).

#### Autres

*Antoinette Fouque : qu'est-ce qu'une femme ?*, Julie Bertuccelli, réal. ; Anne Andreu, idée orig., [Paris] : France 5 [prod.] : CinéTévé [prod., distrib.], 2008, 52 min 30 s.

*Debout ! : une histoire du Mouvement de libération des femmes, 1970-1980*, Carole Roussopoulos, réal., Anne Zelensky, Christine Delphy, Marie-Jo Bonnet... [et al.], participantes, Suisse : Centre pour l'image contemporaine ; Orléans : Prospective image [prod., distrib.], 1999, 1 cass. vidéo (1 h 20 min)

DEUDON, Catherine, *Un mouvement à soi : images du mouvement des femmes, 1970-2001*, Paris, Syllepse, 2003, 213 p.

*Encore Elles !*, Constance Ryder, Josiane Szymanski, réal., aut., Line Kruse, Arnaud Debuchy, comp. Valérie Coué-Sibiril, voix ; Anne Zelensky, Christine Delphy, Cathy Bernheim... [et al.] participantes, [Paris] : la Huit production [éd., distrib.], 2010, 1 DVD (52 min).

*Les Femmes s'affichent : affiches du Mouvement de libération des femmes en France depuis 1970*, [choisies et présentées par l'Association la Gaffiche], Paris : Syros, 1984, 123 p.

« Femmes, femmes, femmes », *Apostrophes*, n° 132, réalisateur : Roger Kahane, producteur et présentateur : Bernard Pivot, participant-e-s : Gabrielle Rolin, Gisèle Halimi, Michele Perrein, Emilie Carles ; André Perot, Martine Portnoe et Annie Lebrun, Antenne 2, 10/02/1978, 01h22.

*Vincennes, roman noir pour une université rouge*, Yolande Robveille réal., 2008.

MIZRAHI, Rachel, « Christiane Rochefort : "Interview Rachel" », mis en ligne par la Bibliothèque Pauline Roland - Le Pradet, en quatre parties, 19 : 07 ; 18 : 47 ; 18 : 37 ; 14 : 25, [https://www.youtube.com/watch?v=Wq\\_IIIQSKzk](https://www.youtube.com/watch?v=Wq_IIIQSKzk) ;  
<https://www.youtube.com/watch?v=QISrEG1OaG0> ;  
<https://www.youtube.com/watch?v=tuglb35YYM4> ;  
<https://www.youtube.com/watch?v=iTkKsM2zyFY>

#### **Anthologies**

*40 ans de slogans féministes : 1970-2010*, Corinne App., Anne-Marie Faure-Fraisse, Béatrice Fraenkel [et al.] éd., Donnemarie-Dontilly : Éd. iXe, 2011, 243 p.

ALBISTUR, Maïté et ARMOGATHE, Daniel. (ed.), *Le Grief des femmes*, vol. 2 : Anthologie des textes féministes du Second Empire à nos jours, Paris : Éditions Hier et demain, 1978, 318 p.

BARD, Christine, et KAUFMAN, Grégoire (éds.), *Les Insoumises : la révolution féministe*, Paris : « Le Monde », 2013, 189 p., coll. « Les rebelles ; 17 ».

COLLIN, Françoise, PISIER, Évelyne et VARIKAS, Eleni, *Les Femmes de Platon à Derrida. Anthologie critique*, Paris : Plon, 2000, 830 p.

DESFORGES, Régine, *Les Cents plus beaux cris de femmes*, Paris : Saint-Germain-des-Prés et Le Cherche-Midi éditeurs, 1980, 251 p.

MISTACCO, Vicky, *Les Femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours. Seconde partie, XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, New Haven : Yale university press, 2007, XIX-385 p.

*Mouvement de libération des femmes : textes premiers*, BERNHEIM Cathy, KANDEL Liliane, PICQ Françoise et RINGART Nadja (éds), Paris : Stock, 2009, 304 p.

*Mouvement de libération des femmes en chansons : histoire subjective 1970-1980*, anthologie réalisée par Marie-Jo Bonnet d'après une idée de Josy Thibaut et avec l'aide de Jocelyne Lamblin et Catherine Deudon, Paris : Tierce, 1981, N.p. [31 p.]

PELLEGRIN, Nicole, *Écrits féministes de Christine de Pizan à Simone de Beauvoir*, Paris, Flammarion, 2010, 254 p., coll. « Champs Classiques ».

## **Dossiers documentaires et fonds d'archives**

### **(1) Dossiers documentaires de la Bibliothèque Marguerite Durand, Paris**

« Bonnet, Marie-Jo », 2 boîtes, classées thématiquement : coupures de presse sur Marie-Jo Bonnet, documentation diverse rassemblée par Marie-Jo Bonnet relative notamment aux mouvements de femmes depuis les années 1970, DOS BON.

« Eaubonne, Françoise d' », 2 chemises, la seconde contenant la correspondance de l'écrivaine avec Gérard Verroust.

« Éditrices et Éditions », sous chemise 1914-1988.

« Fouque, Antoinette ».

« La Spirale : association (1972-1979) » : tracts, compte-rendus de réunion et poèmes.

« Librairie des femmes ».

« Littérature », DOS 840.4.

« Pasquier, Françoise (1945-2001) ».

« Psychanalyse et politique » : tracts et coupures de presse.

« Zelensky, Anne ».

N°16 contenant sous chemise « Tierce », « Éditions des femmes ».

### **(2) Fonds d'archives de la Bibliothèque Marguerite Durand, Paris**

Fonds Anne Zelensky, Bibliothèque Marguerite Durand.

Fonds Histoire d'elles, Bibliothèque Marguerite Durand.

### **(3) Fonds d'archives de la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine, Nanterre**

« Liliane Kandel », 1 carton, F delta Rés. 704.

« Françoise PICQ », 3 microfiches, Mcf 198 (1-3).

### **(4) Fonds d'archives de l'Institut mémoires de édition contemporaine, Caen**

Françoise d'Eaubonne, 47 boîtes, ABN.

Christiane Rochefort, 58 boîtes, RCF.

### **(5) Fonds d'archives du Centre des archives du féminisme, Angers**

Benoite Groult

Ecologie et féminisme

### **(6) Bibliothèque Pauline Roland, Le Pradet**

Fonds Christiane Rochefort

## Ouvrages critiques

### *Études consacrées à une seule autrice*

#### **Beauvoir, Simone de**

« La Transmission Beauvoir », *Les Temps Modernes*, janvier-mars 2008, n°647-648 : voir en particulier les contributions de Claire Etcherelli « Quelques photos-souvenirs » (56-66), Marie-Josèphe Dhavernas « Deux adolescentes et une jeune fille rangée » (77-81), Cathy Bernheim « S. de B. ou le murmure obstiné » (82-87), Nadja Ringart « Scénario pour un film condamné » (88-116), Liliane Kandel « Le sexisme, et quelques autres ennemis principaux » (117-121), Geneviève Brisac « Les instants, la vie même » (133-137), Michelle Perrot « Simone de Beauvoir et l'histoire des femmes » (162-168), Françoise Picq « Simone de Beauvoir et "la querelle du féminisme" » (169-185), Geneviève Fraisse « Le rire et l'historienne » (186-191), Élisabeth Roudinescu « Soudain, *Le Deuxième sexe*... » (192-212), Éliane Lecarme-Tabone, « *Le Deuxième sexe*, une œuvre littéraire ? » (213-228), Michèle Le Dœuff « De la critique comme valeur limite » (229-241).

« Le naturalisme depuis Simone de Beauvoir », présenté par Françoise Armengaud, *Nouvelles Questions féministes*, Lausanne : Antipodes, vol. 20, n°4, 1999, 106 p.

« Présences de Simone de Beauvoir », *Les Temps Modernes*, juin-juillet 2002, n°619 : contient les contributions de Michel Kail « Présentation » (5-7), Simone de Beauvoir « Un entretien avec Susan Brison » (8-18), Éliane Lecarme-Tabone « Le couple Beauvoir-Sartre face à la critique féministe » (19-42), Margaret A. Simons « L'indépendance de la pensée philosophique de Simone de Beauvoir » (43-52), Eva Gothlin « Lire Simone de Beauvoir à la lumière de Heidegger » (53-77), Hélène Rouch « Acquis scientifiques et avancées féministes : Simone de Beauvoir, Suzanne Lilar, Adrienne Sahuqué » (78-92), Liliane Kandel « Simone de Beauvoir, unique » (93-94), Michèle Riot-Sarcey « Les femmes de Platon à Derrida ou L'impossible sujet d'histoire » (95-114), Elsa Dorlin « Autopsie du sexe » (115-143), Michel Kail « Michèle Le Dœuff. Une philosophie à l'œuvre » (144-162), Denis Charbit « Simone de Beauvoir, Israël et les Juifs : les raisons d'une fidélité » (163-184), Emmanuel Leclercq « Le cinéma selon Simone de Beauvoir : les visages et les mythes » (185-248).

« Simone de Beauvoir et la psychanalyse », *L'Homme et la société*, n° 179-180, janvier-février 2011, 348 p.

ALBISTUR, Maïté, et ARMOGATHE, Daniel, « Simone de Beauvoir ou la naissance d'un féminisme radical : *Le Deuxième Sexe* », p. 414-436, in *Histoire du féminisme français du Moyen-Age à nos jours*, Paris : Des Femmes, 1978 [1977], 731 p., coll. « Pour Chacune, n°22 ».

BUTLER, Judith, « Sex and Gender in Simone de Beauvoir's *Second Sex* », *Yale French Studies*, n°72, p. 35-49.

CABESTAN, Philippe, « Simone de Beauvoir et l'énigme de la différence sexuelle », in KRISTEVA, Julia (dir.), *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, textes réunis par Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort et Anne Strasser, Latresne : le Bord de l'eau, 2008, p. 165-169.

CHAPERON, Sylvie, *Les Années Beauvoir 1945-1970*, Paris : Arthème Fayard, 2000, 430 p.

- « "Momone" et les "bonnes femmes" ou Beauvoir et le MLF », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 85-96.

- Cinquantenaire du Deuxième sexe (1949-1999)*, Carole Roussopoulos, réal., Monnaz (CH) : C. Roussopoulos [éd.] : Vision prod [distrib.], 2001, 1 DVD (47 min)
- DAUPHIN, Sandrine, « L'engagement politique de Simone de Beauvoir : parcours d'une intellectuelle », in « Beauvoir in the New Millennium », Yolanda Astarita Patterson (éd.), *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 17, 2000-2001, p. 64-73.
- DELPHY, Christine et CHAPERON, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, 523 p., coll. « Nouvelles Questions féministes ».
- EAUBONNE, Françoise d', *Une Femme nommée Castor, mon amie Simone de Beauvoir*, [Paris] : Encre, 1986, 365 p.
- ERNAUX, Annie, « "Le fil conducteur" qui me lie à Beauvoir », in « Beauvoir in the New Millennium », Yolanda Astarita Patterson (éd.), *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 17, 2000-2001, p. 1-6.
- FALLAIZE, Élisabeth, « Le Temps des femmes : Simone de Beauvoir et la femme indépendante », in *(Re)découvrir l'oeuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, textes réunis par Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort et Anne Strasser, Latresne : le Bord de l'eau, 2008, p. 285-291.
- FRAISSE, Geneviève, *Le Privilège de Simone de Beauvoir suivi de Une mort douce*, Arles, Actes sud, 2008, 126 p.
- GALSTER, Ingrid (dir.), *Simone de Beauvoir : Le Deuxième Sexe, le livre fondateur du féminisme moderne en situation*, Paris : H. Champion, 2004, 519 p.
- GALSTER, Ingrid (éd.), *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2004, 365 p. : voir en particulier Dominique Aury, « Le visage de Méduse », [*Contemporains*, décembre 1950], p. 266-271.
- GOTHLIN, Eva, *Sexe et existence: la philosophie de Simone de Beauvoir*, traduit de l'anglais *Sex and Existence : Simone de Beauvoir's « The Second sex »* par Michel Kail et Marie Ploux / préf. de Michel Kail, Paris : Éditions Michalon, 2001, 347 p.
- GROSHOLZ, Emily R. (ed.), *The Legacy of Simone de Beauvoir*, Oxford : Oxford University Press, 200 p.
- HALIMI, Gisèle, « Simone de Beauvoir, une femme engagée : de la guerre d'Algérie au procès de Bobigny », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, p. 293-299, coll. « Nouvelles Questions féministes ».
- KRAUS, Cynthia, « La psychanalyse d'une point de vue féministe matérialiste : l'invite du *Deuxième Sexe* », « Controverse : Re-lire *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir », *Travail, Genre et Sociétés*, n°20, novembre 2008, p. 158-165.
- KRISTEVA, Julia (dir.), *(Re)découvrir l'oeuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, textes réunis par Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort et Anne Strasser, Latresne : le Bord de l'eau, 2008, 474 p.
- KRISTEVA, Julia, « Beauvoir présente », in « The Talk of the Town : Beauvoir and Sartre », Yolanda Astarita Patterson (éd.), *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 20, 2003-2004, p. 11-22.
- KRUKS, Sonia, « Simone de Beauvoir and the Politics of Privilege », *Hypatia*, Vol. 20, No. 1 (Winter, 2005), p. 178-205.
- L'Empreinte Beauvoir : des écrivains racontent*, propos recueillis par Liliane Lazar, L'Harmattan, 2009, 221 p., coll. « L'ouverture philosophique ».

- LE DŒUFF, Michèle, « Engaging with Simone de Beauvoir », traduit du français par Nancy Bauer, in *The Philosophy of Simone de Beauvoir*, Maragret A. Simons (ed), Bloomington, Indiana University Press, 2006, p. 11-19. Cet article a été initialement publié en français sous le titre « Nouer avec Simone de Beauvoir », in « Ce siècle a deux ans », Yolanda Astarita Patterson (éd.), *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 18, 2001, p. 1-8.
- LECARME-TABONE, Éliane, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir*, Paris : Gallimard, 2008, 303 p., coll. « Foliothèque ; 153 ».
- LEON, Céline T., « Simone de Beauvoir on the writing(s) of women », « Simone de Beauvoir and Women Writers », *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 10, 1993, p. 5-14.
- LILAR, Suzanne, *Le Malentendu du Deuxième Sexe*, Paris : Presses universitaires de France, 1969, 306 p., coll. « À la pensée ; 9 ».
- MOI, Toril, *Feminist theory & Simone de Beauvoir*, Oxford (RU); Cambridge (Mass.): Blackwell, 1990, VII-120 p., coll. « Bucknell lectures in literary theory ».
- REID, Martine, « Anatomie d'une réception : *Le Deuxième Sexe* », in KRISTEVA, Julia (dir.), *(Re)découvrir l'oeuvre de Simone de Beauvoir : du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, textes réunis par Pascale Fautrier, Pierre-Louis Fort et Anne Strasser, Latresne : le Bord de l'eau, 2008, p. 208-215.
- RETIF, Françoise, *Simone de Beauvoir : l'autre en miroir*, Paris ; Montréal : L'Harmattan, 2000 [1998], 186 p., coll. « Bibliothèque du féminisme ».
- RODGERS, Catherine, *Le Deuxième Sexe de Simone de Beauvoir : un héritage admiré et contesté*, Paris ; Montréal : L'Harmattan, 1998. 316 p., coll. « Bibliothèque du féminisme ».
- « Elle et elle : Antoinette Fouque et Simone de Beauvoir », *MLN*, The Johns Hopkins University Press, vol. 115, n° 4, septembre 2000, p. 741-760.
  - « The Influence of *The Second Sex* on the French Feminist Scene » in *Simone de Beauvoir's The Second Sex*, Ruth Evans (éd), Manchester : Manchester University Press, 1988, p. 741-760.
  - « Contemporary French Feminism and *Le Deuxième Sexe* », in « Simone de Beauvoir : Ten Years Later », Yolanda Astarita Patterson (éd.), *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 13, 1996, p. 78-88.
- SALLENAVE, Danièle, *Castor de guerre*, Paris : Gallimard, 2008, 603 p.
- SCHWARTZER, Alice, *Simone de Beauvoir aujourd'hui: entretiens / introduction, entretien 2, 5, et 6* traduit de l'allemand par Léa Marcou, Paris : Mercure de France, 1984, 127 p.
- ZELENSKY, Anne, « Castor for ever », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantième du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, p. 310-313, coll. « Nouvelles Questions féministes ».
- ZEPHIR, Jacques J. (éd.), « Simone de Beauvoir and Women », *Simone de Beauvoir Studies*, vol.2, n°1, automne 1983, 164 p.
- ZEPHIR, Jacques J., *Le Néo-féminisme de Simone de Beauvoir : trente ans après le Deuxième sexe, un postscriptum*, avec la collaboration de Louise B. Zéphir, Denoël-Gonthier, 1982, 270 p.
- « Féminisme et littérature dans l'œuvre de Simone de Beauvoir », in « Simone de Beauvoir in 1984 », ZEPHIR, Jacques J. (éd.), *Simone de Beauvoir Studies*, vol. 2, automne 1984, p. 11-23.

### **Calmis, Charlotte**

- BONNET, Marie-Jo, « Charlotte Calmis, Mémoire présente d'un langage futur », *Labrys : études féministes / estudos feministas*, Brasilia, Montréal, Paris, n°8, août-décembre 2005, <http://www.tanianavarrosain.com.br/labrys/labrys8/histoire/mariejo.htm>
- « Renaissance de Charlotte Calmis », *Regards et autres écrits*, Paris, Souffles d'elles, 2004, p. 6-7.



- *L'Initiatrice*, Revue des Lettres et de Traduction, Université de Kaslik (Liban), Kaslik, Faculté des Lettres, n° 12-2006.

DALLIER(-Popper), Aline, *Charlotte Calmis, peintre et poète*, Paris : Les trois spirales, 1998, 82 p.  
- *Art, féminisme, post-féminisme : un parcours de critique d'art*, Paris, l'Harmattan, coll. « Histoires et idées des arts », 2009, 213 p.

### **Causse, Michèle**

ARMENGAUD, Françoise, « À la mémoire de Michèle Causse, une grande figure du lesbianisme politique », *Nouvelles Questions féministes*, Lausanne : Antipodes, vol. 30, n°1, 2011, p. 76-87.

### **Chawaf, Chantal**

BOSSHARD, Marianne, *Chantal Chawaf*, Amsterdam : Rodopi, 1999, 146 p.

LASSERRE, Audrey, « Chantal Chawaf », *Dictionnaire universel des créatrices*, sous la dir. d'Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber et de Béatrice Didier, Paris : Éditions des Femmes, 2013.

MISTACCO, Vicky, « Chantal Chawaf », *Les Femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours. Seconde partie, XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, New Haven : Yale university press, 2007, p. 327-343.

### **Cixous, Hélène**

CALLE-GRUBER, Mireille (dir.), *Hélène Cixous, croisées d'une œuvre*, Paris : Galilée, 2000, 471 p., coll. « La philosophie en effet ».

CALLE-GRUBER, Mireille et GERMAIN, Marie-Odile (dir.), *Genèses, généalogies, genres : autour de l'oeuvre d'Hélène Cixous* : [actes du colloque tenu à la Bibliothèque nationale de France du 22 au 24 mai 2003], Paris : Galilée : Bibliothèque nationale de France, 2006, 368 p., coll. « Lignes fictives ».

MISTACCO, Vicky, « Hélène Cixous », *Les Femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours. Seconde partie, XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, New Haven : Yale university press, 2007, p. 95-107.

MOTARD-NOAR, Martine, *Les Fictions d'Hélène Cixous : une autre langue de femme*, Lexington (Ky.) : French Forum, 1991, 206 p., coll. « French Forum monographs ».

REID, Martine, « En-corps, brèves observations sur le manifeste d'Hélène Cixous », in par Andrea Oberhuber (dir.), « Polygraphies du corps dans le roman de femme contemporain », *Tangence*, n°103, 4<sup>e</sup> trimestre 2013, p. 21-30.

ROSSUM-GUYON, Françoise van, et Díaz-Diocaretz, Myriam, *Hélène Cixous, chemins d'une écriture*, [actes du colloque d'Utrecht, 8-11 juin 1987], Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes ; Amsterdam : Rodopi, 1990, 242 p.

WELTMAN ARON, Brigitte, « "Il y a de la différence" : Hélène Cixous et la différence sexuelle », in *Méduse en Sorbonne*, Frédéric Regard (dir.), Journée organisée par l'Université de Paris IV, le Centre Dona i Literatura de l'Université de Barcelone et l'équipe d'accueil VALE (EA 4085) le 23/10/2010, actes mis en ligne le 27/11/2011 sur le site e-sorbonne, 22 p.

WILCOX, Helen (ed.), *The body and the text : Hélène Cixous, reading and teaching*, New York; London [etc.]: Harvester Wheatsheaf, 1990, 222 p.

### **Collin, Françoise**

BRAIDOTTI, Rosi, « Françoise Collin, l'immigrée blanche », [Utrecht, 2012], *Féministes en tous genres*, publié le 05/02/2014, URL : <http://feministesentousgenres.blogs.nouvelobs.com/>

MONTANARO, Mara, *Françoise Collin : la révolution permanente d'une pensée discontinuée*, thèse de doctorat en philosophie, Paris 5 en cotutelle avec l'Università del Salento (Italie), 2013, 543 p.  
*Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexes: Avec et autour de Françoise Collin*, Sofia, Réseau belge des études de genre, n°1, 2011, 60 p.

### **Duras, Marguerite**

- « Du Corps et de l'absence » p. 21-108 dans *Écrire, dit-elle : imaginaires de Marguerite Duras : textes / réunis par Danielle Bajomée et Ralph Heyndels*, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1985, 268p.
- BIEZENBOS, Lia Van De, *Fantômes maternels dans l'œuvre de Marguerite Duras : dialogue entre Duras et Freud*, Amsterdam : Rodopi, 1995, 214 p. (99).
- BLOT-LABARRERE, Christiane, *Marguerite Duras*, Paris, Seuil, 1992, « Les contemporains ; 14 », 315 p.
- BORGOMANO, Madeleine, « Une écriture féminine ? À propos de Marguerite Duras », *Littérature*, n° 53, février 1984, p. 59-68.
- COHEN, Susan D, *Women and discourse in the fiction of Marguerite Duras: love, legends, language*, Basingstoke (GB); London: Macmillan, 1993, IX-239 p.
- COUSSEAU, Anne, *Poétique de l'enfance chez Marguerite Duras*, Genève : Librairie Droz, 1999, 462 p., coll. « Histoire des idées et critique littéraire ; 375 ».  
- Notice de Marguerite Duras, *Les Parleuses* dans les *Œuvres complètes*, sous la direction de Gilles Philippe, t. 3, Paris : Gallimard, (Bibliothèque de la Pléiade), 2014.
- DAVID, Michel, *Marguerite Duras : une écriture de la jouissance : psychanalyse de l'écriture*, Paris : Desclée de Brouwer, 1996, 391 p.
- HILL, Leslie, *Marguerite Duras : Apocalyptic Desires*, London: Routledge, 1993, VIII-200 p.
- MISTACCO, Vicky, « Duras Marguerite », *Les femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours. Seconde partie, XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, New Haven : Yale university press, 2007, p. 225-279.
- RODGERS, Catherine. UDRIS, Raynalle, *Marguerite Duras: lectures plurielles*, Amsterdam ; Atlanta (Ga) : Rodopi, 1998, 205 p., coll. « Études de langue et de littérature françaises ; 144 ».  
Catherine Rodgers, « Lecture de la sorcière, ensorcellement de l'écriture », p.17-34 et Kate Ince, « Woman, lover, daughter, mother : female genealogies in *Le Navire Night* and *Savannah Bay* ».
- ROYER, Michelle, « Féminisme, écriture féminine et féminin dans la parole publique de Marguerite Duras », *Marguerite Duras et la pensée contemporaine*, actes du colloque des 10-12 mai 2007 tenu à la Faculté des Lettres de l'Université de Göteborg (Suède), textes réunis et présentés par Eva Ahlstedt et Catherine Bouthors-Paillart, Göteborg : Göteborgs Universitet, Acta Universitatis Gothoburgensis, 2008, p. 149-155.
- VALLIER, Jean, *Marguerite Duras : la vie comme un roman*, Textuel, 2006, 191 p., coll. « Passion ».

### **Eaubonne, Françoise d'**

- GIOTTA, Cinzia. *Françoise d'Eaubonne : une irréductible écrivaine de la liberté*, Tesi di Laurea, Università Ca' Foscari Venezia : 2006, 165 p., BMD, cote 4°2807.
- GOLDBLUM, Caroline, « Françoise d'Eaubonne, une intellectuelle "maudite" ? », Master 2, Université de Lille III, (dir. Florence Tamagne), 2010, 111 p.
- JACCOMARD, Hélène, *Lecteur et lecture dans l'autobiographie française contemporaine : Violette Leduc, Françoise d'Eaubonne, Serge Doubrovsky, Marguerite Yourcenar*, Genève, Droz, 1993, 488 p., coll. « Histoire des idées et critique littéraire ; 327 ».

LASSERRE, Audrey, « Françoise d'Eaubonne », *Dictionnaire universel des créatrices*, sous la dir. d'Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber et de Béatrice Didier, Paris : Éditions des Femmes, 2013.

### **Groult, Benoîte**

*Ainsi soient-elles*, autour de Benoîte Groult, actes du colloque tenu à la Société des gens de Lettres en juin 2000 à l'initiative de Françoise Guienne, Paris : Grasset, 2003, 212 p.

GONTIER, Fernande, *Benoîte Groult*, Paris : Klincksieck, 1978, 235 p.

### **Hyvrard, Jeanne**

LASSERRE, Audrey, « Jeanne Hyvrard », *Dictionnaire universel des créatrices*, sous la dir. d'Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber et de Béatrice Didier, Paris : Éditions des Femmes, 2013.

MARINI, Marcelle « Production et reproduction langagières : en lisant Jeanne Hyvrard... », dans « Femmes et Institutions littéraires », 34/44, *Cahiers de Recherches S.T.D. Paris 7*, n° 13, 1984, p. 19-24.

*Ut philosophia poesis : études sur l'oeuvre de Jeanne Hyvrard*, articles réunis et prés. par Jean-François Kosta-Théfaine, Amsterdam : Rodopi, 2001, coll. « Faux titre ; 217 », 219 p.

VERTHUY-WILLIAMS, Maïr et WAELTI-WALTERS, Jennifer, *Jeanne Hyvrard*, Amsterdam : Rodopi, 1988, 131 p., coll. « Collection Monographique Rodopi en littérature française contemporaine ; 10 »

WAELTI-WALTERS, Jennifer, *Jeanne Hyvrard : theorist of the modern world*, Edinburgh : Edinburgh university press, 1996, VI-210 p.

### **Parturier, Françoise**

LASSERRE, Audrey, « Françoise Parturier », *Dictionnaire universel des créatrices*, sous la dir. d'Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber et de Béatrice Didier, Paris : Éditions des Femmes, 2013.

### **Rochefort, Christiane**

BARBRO, Nilsson, « *Le mot chien n'aboie pas* » : Quand tu vas chez les femmes : *un roman autobiographique de Christiane Rochefort analysé à partir de ses œuvres précédentes*, Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1990, 346 p., coll. « Umeå studies in the Humanities ; 97)

BLANDIN, Claire, « Les visages de l'écrevisse, Christiane Rochefort dans la presse française », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 201-218.

CONSTANT, Isabelle, *Les Mots étincelants de Christiane Rochefort, langages d'utopie*, Amsterdam : Rodopi, 1996, 193 p., coll. « Faux titre : études de langue et littérature françaises ; 113 ».

SAGAERT, Martine, « Christiane Rochefort, "écrevisse" », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 20, n°1, 1999, p. 9-22.

- « Christiane Rochefort (1917-1998) » in *Gide aux miroirs, Le roman du XX<sup>e</sup> siècle*, [Mélanges offerts à Alain Goulet], Caen : Presses universitaires de Caen, 2002, p. 233-240.

- « Christiane Rochefort, *Les Petits enfants du siècle* », in *Dictionnaire des littératures françaises et francophones du XX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction d'Henri Mitterand, Le Robert, « Les Usuels », 1995, p. 366.

-« Christiane Rochefort, *Le Repos du guerrier* », in *Dictionnaire des littératures françaises et francophones du XX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction d'Henri Mitterand, Le Robert, « Les Usuels », 1995, p. 423-424.

- « Préface » à *Œuvre romanesque* de Christiane Rochefort, Paris : Grasset & Fasquelle, 2004, p. 7-35.

VIOLLET Catherine, « Christiane Rochefort : la fabrique d'une autobiographie rebelle », *Manuscrits littéraires du XX<sup>e</sup> siècle : conservation, valorisation, interprétation, édition*, Actes du colloque du 8 avril 2004, Bordeaux, sous la direction de Martine Sagaert, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2005, p. 99-115.

- « La petite fabrique des titres de Christiane Rochefort », *Le Moi et ses modèles : genèse et transtextualités*, sous la direction de Véronique Montémont et Catherine Viollet, Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 2009, p.167-180, (Au cœur des textes ; 14 ».

### **Sebbar, Leïla**

CHAULET-ACHOUR, Christiane, « Leïla Sebbar, le féminisme à l'initiale d'une écriture et son devenir dans l'œuvre », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 147-159.

LARONDE, Michel (dir.), *Leïla Sebbar*, Paris ; Budapest ; Torino : l'Harmattan, 2003, 300 p., coll. « Autour des écrivains maghrébins ».

### **Thérame, Victoria**

LASSERRE, Audrey, « Victoria Thérame », *Dictionnaire universel des créatrices*, sous la dir. d'Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber et de Béatrice Didier, Paris : Éditions des Femmes, 2013.

NAUDIER, Delphine, « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, « Genre et classes populaires », n° 64 –2006/3, p. 67-87.

### **Wittig, Monique**

ARMENGAUD, Françoise, « La contestation des conventions du discours chez Nathalie Sarraute et chez Monique Wittig », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 19, n°1, 1998.

AUCLERC, Benoît, et CHEVALIER, Yannick (dir.), *Lire Monique Wittig aujourd'hui*, Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2012, 313 p.

BONNET, Marie-Jo, « Le désir théopanique chez Monique Wittig », in *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, Paris : O. Jacob, 2004, p. 270-294.

BOURDET, Denise, « Monique Wittig », in *Encre sympathique*, Paris : Grasset, 1966, p. 295-302.

BOURQUE, Dominique, *Écrire l'inter-dit : la subversion formelle dans l'œuvre de Monique Wittig*, Paris : l'Harmattan, 2006, 167 p., coll. « Bibliothèque du féminisme ».

DELPHY, Christine, « La Passion selon Wittig », *Nouvelles Questions Féministes*, n° 11-12, 1985, p. 151-156.

ÉCARNOT, Catherine, *L'écriture de Monique Wittig : à la couleur de Sappho*, Paris, Budapest, Torino : l'Harmattan, 2002, 221 p., coll. « Bibliothèque du féminisme ».

GRIFFIN CROWDER, Diane, « Amazons or Mothers? Monique Wittig, Hélène Cixous and Theories of Women's Writing », *Contemporary Literature*, XXIV, 2, 1983, p. 117-144.

- « Une armée d'amantes : l'image de l'Amazone dans l'œuvre de Monique Wittig », *Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris : Collectif Mémoires / Utopies, n°4, mai 1985, p. 79-87.

- « Lire Wittig: Un souvenir personnel », *Labrys, études féministes*, numéro spécial, septembre 2003, <http://www.tanianavarros-wain.com.br/labrys/special/special/diane.htm>

JACQUESSON, Chloé, *Les relations entre fiction et théorie chez Nathalie Sarraute (Portrait d'un inconnu, L'Ère du soupçon) et Monique Wittig (Les Guérillères, The Straight Mind, Le Chantier*

- littéraire), Mémoire de Master 2 sous la direction de Benoît Auclerc, Université Lyon 3, 2012, 142 p.
- MARINI, Marcelle, « Enfance en archipels : *L'Opoponax* de Monique Wittig », *Revue des sciences humaines*, n°222, avril-juin 1991, p. 143-159.
- MISTACCO, Vicky, « Monique Wittig », *Les Femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours. Seconde partie, XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, New Haven : Yale university press, 2007, p. 294-326.
- REMY, Monique, « L'utopie amazonienne », « Penser au féminin », *Cahiers internationaux de symbolisme*, n°65-66-67, 1990, p. 157-171.
- ROSENFLED, Marthe, « Vers un langage de l'utopie amazonienne: *Le Corps lesbien* de Monique Wittig », *Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris : Collectif Mémoires / Utopies, n°4, mai 1985, p. 55-62.
- SHAKTINI, Namascar [Margaret Stephenson], « Le déplacement du sujet phallique : l'écriture lesbienne de Monique Wittig », *Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris : Collectif Mémoires / Utopies, n°4, mai 1985, p. 65-77.  
- *On Monique Wittig : theoretical, political, and literary essays*, Urbana : University of Illinois Press, 2005, XVI-230 p.
- VIVIENNE WENZEL, Hélène, « Le discours radical de Monique Wittig », *Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris : Collectif Mémoires / Utopies, n°4, mai 1985, p. 43-52.  
*Vlasta*, « Spécial Monique Wittig », Paris : Collectif Mémoires / Utopies, n°4, mai 1985, 136 p.

### **Woolf, Virginia**

- BARRETT, Eileen, et Cramer, Patricia, *Virginia Woolf: lesbian readings*, New York : New York University Press, 1997, « Cutting Edge: Lesbian Life & Literature », 306 p.
- BRISAC, Geneviève, et DESARTHE, Agnès, *V. W. : le mélange des genres*, Paris : Éditions de l'Olivier, Le Seuil, 2004, 285 p.
- FORRESTER, Viviane, *Virginia Woolf*, supplément au n° 166, Paris : ORTF / La Quinzaine littéraire, 151 p.

### **Généralités et études portant sur plusieurs autrices**

- ABEL, Elizabeth, *Writing and sexual difference*, Chicago : The University of Chicago press, 1981, 315 p.
- ANDERSEN, Marguerite, et KLEIN-LATAUD, Christine.(dir.), *Paroles rebelles*, Montréal : Éditions du Remue-ménage, 1992. 334 p.
- ANGELFORS, Christina, *La Double conscience : la prise de conscience féminine chez Colette, Simone de Beauvoir et Marie Cardinal*, Lund : Lund University Press, 1989, 237 p.
- ARDIS, Ann L, *New women, new novels : feminism and early modernism*. New Brunswick [N.J.]: Rutgers University Press, 1990, X-217 p.
- ARMSTRONG, Isobel (ed.), *New Feminist Discourses: Essays in Literature, Criticism and Theory*, London: Routledge, 1992, 371 p.
- Avant-garde*, n° 4, « Femmes / Frauen / Women », Françoise van Rossum-Guyon, (dir.), Amsterdam, Rodopi, 1990, 193 p.
- BAHAR, Saba et COSSY, Valérie (dir.), « Féminisme et littérature », *Nouvelles Questions Féministes*, Lausanne, Antipodes, 2003, vol. 22, n° 2, 144 p.
- BAUER, Dale, et M. MCKINSTRY, Susan Jaret (ed.), *Feminism, Bakhtin and the Dialogic*, Albany: State University of New York Press, 1991, VI-259 p.

- BERANGER, Élisabeth, et CASTRO, Ginette, *Lyrisme et féminité* : actes du colloque international organisé en janvier 1980 par l'Équipe Créativité et Imaginaire du centre de recherches interdisciplinaire sur les femmes (Talence, Gironde), Talence : Presses Universitaires de Bordeaux, 1991, 179 p.
- BERGER, Anne Emmanuelle, « Les fins d'un idiome ou la différence sexuelle en traduction » [2010], in *Le Grand Théâtre du genre : identités, sexualités et féminisme en Amérique*, Paris : Belin, 2013, p. 151-177.
- BISHOP, Michael, *Thirty voices in the feminine : Beauvoir, Ernaux, Yourcenar, Hébert...*, Amsterdam ; Atlanta (Ga): Rodopi, 1996. 300 p., coll. « Faux titre : études de langue et littérature française ; 144 ».
- BRIDET, Guillaume, et TOMICHE, Anne (dir.), *Genres et avant-gardes, Itinéraires. Littérature, textes, culture*, n°1, Centre d'études des nouveaux espaces littéraires, Université Paris 13, Paris : L'Harmattan, 2012, 189 p.
- CAIRNS, Lucille, « Lesbianisme et littérature », *Lesbia*, juil. 2004, n° 237.
- CALLE-GRUBER, Mireille (ed) ». *Du féminin*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble ; Québec: Le Griffon d'Argile, 1992, VIII-264 p. (Trait d'union), Rencontres des 15, 16, 17 octobre 1991 à Queen's university, Ontario.
- CARR, Glynis (ed.), « *Turning the century* » : *Feminist Theory in the 1990s*, Lewisburg, (Pa): Brucknell University Press, 1992, 195 p.
- CASTRO, Ginette. PAOLI, Marie-Lise. Équipe de recherche créativité et imaginaire des femmes (Talence, Gironde), *Femme et nature*, 2, Talence : Maison des sciences de l'homme et de l'Aquitaine, 2000. 236 p. (Publication de la Maison des sciences de l'homme et de l'Aquitaine).
- CAUVILLE, Joelle. ZUPANCIC, Metka, *Réécriture des mythes : l'utopie au féminin*, Amsterdam : Rodopi, 1996, X-266 p., coll. « Faux titre ; 123 ».
- CHALONGE, Florence de, « Écriture féminine », *Dictionnaire universel des créatrices*, sous la dir. d'Antoinette Fouque, Mireille Calle-Gruber et de Béatrice Didier, Paris : Éditions des Femmes, 2013.
- COLLIN, Françoise, « La Lecture de l'illisible », dans « Femmes et Institutions littéraires », *34/44, Cahiers de Recherches S.T.D. Paris* 7, n° 13, 1984, p. 7-10.  
 - *Le Différend des sexes : de Platon à la parité*, Nantes : Éditions Plein feux, 1999, « Lundis philosophie », 76 p.  
 - *Je partirais d'un mot : Le champ symbolique*, Villenave-d'Ornon : Fus Art, 1999, « Textes Femmes », 223 p.
- COSNIER, Colette, *Le Silence des filles : de l'aiguille à la plume*, Paris : Fayard, 2001, 332 p.
- CURTI, Lidia, *Female stories, female bodies : narrative, identity and representation*, Basingstoke (England) : Mac Millan, 1998, XVIII-232 p.
- DI PIAGGI, Giorgio, *La Conquête de l'écriture: ou une saison d'écriture narrative au féminin : les années 70*, Fasana : Schena ; Paris : Nizet, 1993, 720 p., coll. « Biblioteca della ricerca-cultura straniera, n°52 ».
- DIDIER, Béatrice, *L'Écriture – femme*, 3<sup>e</sup> édition, Paris : PUF, 1999, 288p., coll. « 1<sup>ère</sup> édition en 1981), coll. « Écriture ».
- DOAN, Laura L. (ed.), *The Lesbian Postmodern*, New York : Columbia University Press, 1994, XIV-267 p.
- DONAWERTH, Jane L. COLMERTEN, Carol A (ed.), *Utopian and Science Fiction by Women: Worlds of difference*, Syracuse (NY): Syracuse University Press, 1994, XIX-260 p.

- DOTTERER, Ronald, et BOWERS, Susan (ed), *Sexuality, the Female Gaze, and the Arts*, Selinsgrove (PA): Susquehanna University Press, 1992, 191 p.
- DUDOVITZ, Resa L, *The Myth of Superwoman: Women's Bestsellers in France and United States*, London: Routledge, 1990, V-208 p.
- DUGAST-PORTES, Francine, « Les écritures de femmes, une nouvelle littérature militante », *Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle, tome II – après 1940*, Michèle Touret (dir.), Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 304-310.
- DUNANT, Ghislaine. COQUILLAT, Michelle. DESSIEUX, Gisèle. CESPEDES, Alba de, *Femmes et féminisme : Virginia Woolf, Simone de Beauvoir, Betty Friedan suivi de Le Cahier Interdit* par Alba de Cespédès, Romorantin : Martinsart, 1981, 374 p.
- ENJOLRAS, Laurence, *Femmes écrites, bilan de deux décennies*, Saratoga (Californie) : Anma Libri, 1990, 78p.
- EYCHENNE, Anne- Marie. *L’Affirmation féminine dans les littératures française et anglo-saxonne du XV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, [S.l.]: [s.n.], 1991, 2 vol : 433f, Thèse 3<sup>e</sup> cycle : Littérature française et comparée : Bordeaux 3 : 1991.
- FORSAS-SCOTT, Helena, *Textual Liberation: European Feminist Writing in the Twentieth Century*, London: Routledge, 1995, IX-342 p.
- FOURNIER, Danielle, *Dire l’autre*, Saint Laurent : Fides, 1998, 68p.
- GALLOP, Jane, *Around 1981: Academic Feminist Literary Theory*, London : Routledge, 1992, 276 p.
- GARCIA, Irma, *Promenade femmilière : Recherches sur l’écriture féminine de Sand à Duras*, Paris : des Femmes, 1981, 2 vol., 379 + 221 p.
- GAUDET, Jeannette Marie, *L’Écriture féminine en France depuis 1985 : Wittig, Duras, Redonnet, Giraudon et Atlan*, 1995, VII-303 f.  
Université Laval (Québec).
- GELFAND, Elissa D., et Hules, Virginia Thorndike, *French Feminist Criticism : Women, Language, and Literature : an Annotated Bibliography*, New York ; London : Garland, 1985, LII-318 p., coll. « Garland bibliographies of modern critics and critical school ; 9 », « Garland reference library of the humanities ; 351 ».
- GENUIST, Monique et STEPHAN, Andrée, « La littérature féministe au Québec », in « Guerres de femmes », *Plurial*, Rennes : CELICIF (Centre d’étude des littératures et civilisations francophones), n° 2, 1991, p. 17-25.
- GLOVER, David. KAPLAN, Cora. *Genders*. London; New York: Routledge, 2000, 174 p., coll. « The New Critical Idiom ».
- GROS, Elizabeth, *Sexual Subversions: Three French Feminists*, London : Allen, 1989, XXIII-262 p.  
*Guerres de femmes* numéro spécial de *Plurial*, n°2 - Rennes: Presses de L’Université de Rennes 2, 1991.
- GURY, Christian, *Les Académiciennes*, Paris, Kimé, 1996, 255 p., coll. « Détours littéraires ».
- HAVERCROFT, Barbara, « Littérature des femmes », *Le Dictionnaire du littéraire*, sous la direction de Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, Paris, PUF, 2002, p. 222-224.
- HEINICH, Nathalie, *États de femme : l’identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris : Gallimard, 1996, 397 p., coll. « NRF Essais ».  
- *Être écrivain : création et identité*, Paris : Éditions La Découverte, 2000, 367 p., coll. « Armillaire ».
- HENNESSY, Rosemary, *Materialist feminism and the Politics of discourse*, London : Routledge, 1993, XVIII-177 p.

- HEWITT, Leah Dianne, *Autobiographical tightropes: Simone de Beauvoir, Nathalie Sarraute, Marguerite Duras, Monique Wittig and Maryse Condé*, Lincoln: University of Nebraska Press, 1990, 259 p.
- HEYMANN, Brigitte. STEINBRÜGGE, Liselotte.(dir.), *Genre, sexe et roman : de Scudéry à Cixous*, Frankfurt am Main [etc.]: P.Lang, 1995, 128p.
- HOGELAND, Lisa Maria, *Feminism and its fictions : the consciousness-raising novel and the women's liberation movement*, Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 1998, XXI-200 p.
- HOUEL, Annik, *L'Adultère au féminin et son roman*, Paris : Armand Colin, 1999, 175 p., coll. « Renouveaux en psychanalyse ».
- JARDINE, Alice, et MENKE, Ann M., *Shifting Scenes : Interviews on Women, Writing and Politics in Post-68 France*, New York: Columbia University Press, 1991, 222 p. [Contient des entretiens avec Chawaf, Cixous, Clément, Collin, Duras, Herrmann, Hyvrard, Irigaray, Kofman, Kristeva, Lemoine-Luccioni, Marini, Montrelay, Rochefort, Wittig.]
- JOHNSON, Barbara Ellen, *A World of difference*, Baltimore ; London : The Johns Hopkins university press, 1987, XII-225 p.  
- *The Critical difference: essays in the contemporary rhetoric of reading*, Baltimore ; London : The Johns Hopkins university press, 1980, XII-156 p.
- KAIVOLA, Karen, *All Contraries Confounded: The Lyrical Fiction of Virginia Woolf, Djuna Barnes and Marguerite Duras*, Iowa city: University of Iowa Press, 1991, 176 p.
- KOPELSON, Kevin, *Love's Litany: The Writing of Modern Homoerotics*, Stanford (CA): Stanford University Press, 1994, VIII-194 p.
- KSIAZENICER-MATHERON, Carole. *Le Sacrifice de la beauté*, Paris : Presses Universitaires de la Sorbonne Nouvelle, 2000, 107 p., coll. « Page ouverte ».
- LAFONTAINE, Dominique, et LORENT, Geneviève, « Si l'écriture des femmes », in *Cahiers du GRIF*, n°23-24, décembre 1978.
- LANSER, Susan, *Fictions of Authority : Women Writers and Narrative Voice*, Ithaca (NY) : Cornell University Press, 1993, X-287 p.
- LARNAC, Jean, *Histoire de la littérature féminine en France*, Poitiers : Nicolas, Renault et Cie ; Paris : Kra, 1929, 297 p.
- LARUE, Anne, et CLEMENT, Michèle (ed.), *La Femme coupée en morceaux / textes réunis et présentés par Anne Larue et Michèle Clément*, Poitiers : La Licorne, 1999, 124 p., coll. « La Licorne : Hors série – Colloque ; 9 ».
- LECARME-TABONE Éliane, « L'autobiographie des femmes », dans Jacques Lecarme et Éliane Lecarme-Tabone, *L'Autobiographie*, Paris, Armand Colin, coll. « U. Lettres », 1999 [1997], p. 95-124.  
- « L'Autobiographie des femmes », « Les femmes ont-elles une histoire littéraire ? », Audrey Lasserre (dir.), *Fabula*, n°7, 1<sup>er</sup> janvier 2011, <http://www.fabula.org/lht/7/lecarme-tabone.html>
- Lectures de la différence sexuelle : actes du colloque du CIPH, Paris VIII, octobre 1990 / textes réunis et présentés par Mara Negron*, Paris : Des Femmes, 1994, 316 p.
- MARINI, Marcelle, « Les femmes et les pratiques d'écriture. Quelques réflexions », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Les femmes et la création », Marie-Jo Bonnet (éd), n°3, automne 1980, p. 58-68.  
- « L'élaboration de la différence sexuelle dans la pratique littéraire de la langue », *Les Cahiers du Grad*, Faculté de Philo-sophie, Université Laval à Québec, 1987, n° 1, p. 5-20.  
- « D'une création minoritaire à une création universelle », « Savoir et différence des sexes », *Les Cahiers du GRIF*, n° 45, 1990, p. 51-66.



- « Entre littérature et théorie : plaidoyer pour les écrivaines », dans *Les Cahiers du CEDREF*, n° 2, « Femmes / Sujets des discours », Marcelle Marini (dir.), 1990, p. 21-36.
- « Chapitre 10 : La place des femmes dans la production culturelle : l'exemple de la France », dans *Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Françoise Thébaud, Georges Duby et Michelle Perrot, vol. 5, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2002 [1992], p. 403-431.
- MASSE, Sylvie, *Les Stratégies du discours et l'écriture des femmes au tournant du siècle : l'expression implicite d'une parole hétérogène*, Québec : Groupe de Recherche Multidisciplinaire Féministe, Université Laval, 1993, III-130 p., coll. « Cahiers de Recherche du G.R.E.M.F. ».
- MEANY, Gerardine, *(Un)like Subjects : Women, Theory and Fiction*, London : Routledge, 1993, X-255 p. [Porte sur Hélène Cixous, Luce Irigaray et Julia Kristeva].
- MEESE, Elizabeth A, *(Ex)tensions: Re-figuring Feminist Criticism*, Urbana: University of Illinois Press, 1990, XI-206 p.
- MERCIER, Michel, *Le Roman féminin*, Paris : PUF, 1976, 248 p.
- MILLS, Sara. PEARCE, Lynne. SPAULL, Sue. MILLARD, Elaine, *Feminist Readings / Feminists Reading*, Charlottesville : University Press of Virginia, 1989, III-268 p.
- MISTACCO, Vicky, *Les Femmes et la tradition littéraire : anthologie du Moyen Âge à nos jours. Seconde partie, XIX<sup>e</sup> - XXI<sup>e</sup> siècle*, New Haven : Yale university press, 2007, XIX-385 p.
- MODLESKI, Tania, *Feminism without Women: Culture and Criticism in a "Postfeminist" Age*, London: Routledge, 1991, 188 p.
- NAUDIER, Delphine, « Les usages différenciés du « féminin » dans l'écriture dans les années 1970 : du repoussoir au signe distinctif », in Anne-Marie Green et Hyacinthe Ravet (dir.), *L'accès des femmes à l'expression musicale. Apprentissage, création, interprétation : les musiciennes dans la société contemporaine*. Paris : L'Harmattan, 2005, p.183-197.
- « L'invention d'un territoire d'écriture : l'écriture-femme », in Christine Bard (dir.), *Le Genre des territoires : féminin, masculin, neutre*, Angers : Presses de l'université d'Angers, 2004, p. 189-200.
- « Écrivaines, deuxième sexe de la littératures », dans « Femmes rebelles », *Manières de voir, Le Monde diplomatique*, n°68, avril-mai 2003, p. 20-23.
- « L'Écriture-femme : enjeu esthétique, enjeu entre génération, enjeu de femmes », *Le Texte et le Contexte : analyses du champ littéraire français, XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle*, Michael Einfalt et Joseph Jurt (dir.), Berlin : A. Spitz ; Paris : Éd. MSH, 2002, 3, coll. « Studien des Frankreich-Zentrums der Albert-Ludwigs-Universität Freiburg ; 9 », p. 143-160
- « L'Écriture-femme, une innovation esthétique emblématique », dans *Sociétés contemporaines*, 2001, n°44, p. 57-73.
- *La Cause littéraire des femmes : modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)*, Thèse de doctorat en sociologie, EHESS, 2000, 2 vol., cote TH-5457.
- NEWTON, Judith Lowder, *Starting over: Feminism and Politics of Cultural Critique*, Ann Arbor: University of Michigan Press, 1994.
- OUERD, Michèle, « Lesbianisme et littérature », *Masques : revue des homosexualités*, n° spécial « Homosexualités 1971-1981 », n°9-10, été 1981, p. 28-36.
- OZOUF, Mona, *Les Mots des femmes. Essai sur la singularité française*, Édition augmentée d'une post-face, Paris : Gallimard, 2000, 421 p., coll. « Tel ; 303 ».

- PAROUTY DAVID, Françoise, *Le Récit d'émancipation féminin de 1968 à 1990*, [S.l.]: [s.n.], 1993, 375 f. [Thèse 3<sup>e</sup> cycle : Lettres et Sciences Humaines : 1993 ; sous la direction d'Hélène Constans].
- PUJADE-RENAUD, Claude, « Du corps féminin à l'écriture » [décembre 1979], *Esprit*, 1982, p. 107-121.
- REY, Pierre Louis, *La Femme : de la Belle Hélène au MLF* / [textes choisis et présenté par Pierre Louis Rey], Paris : Bordas, 1978, 207 p., coll. « Univers des lettres : thématique ; 755 ».
- SAGE, Lorna, *Women in the House of Fiction: Post-War Women Novelists*, London : MacMillan, 1992, XI-216 p.
- SAIGAL, Monique, *L'Écriture de mère à fille chez Jeanne Hyvrard, Chantal Chawaf et Annie Ernaux*, Amsterdam : Rodopi, 2000, 179 p., coll. « Chiasma ; 11 ».
- SAINT-MARTIN, Lori, *Contre-voix : essais de critique au féminin*, [Montréal] : Nuit Blanche, 1987, 291 p.
- SANTORO, Miléna, « Influences réciproques Le féminisme des années 70 en France et au Québec », *Francophonie en Amérique : Quatre siècles d'échanges Europe-Afrique-Amérique*, Justin K. Bisanswa et Michel Tétu (éd.), Québec : CIDEF-AFI, 2005, p. 207-219.
- SCHOR, Naomi, *Breaking the chain : women, theory and French realist fiction*, New York: Columbia University Press, 1985, XIV-203p., coll. « Gender and culture ».
- SELLERS, Susan (ed.), *Writing differences : readings from the seminar of Hélène Cixous*, Milton Keynes : Open University Press, 1988, (Gender in writing series), XII-158 p.
- SELOUS, Trista, *The Other Woman : feminism and femininity in the work of Marguerite Duras*, New Haven Conn; London: Yale University Press, 1988, 260 p.
- SLAMA, Béatrice, « Quand la parole, l'écriture étaient l'affaire de toutes... », in *Crises de la société : Féminisme et changement*, colloque du Groupe d'Études féministes de l'Université Paris VII, 1991, Paris : Éditions Tierce, 1991, p. 105-122.
- SQUIER, Susan Merrill (ed.), *Women writers and the city: essays in feminist literary criticism*. Knoxville: University of Tennessee Press, 1984, 306 p.
- STEPHENS, Sonya (dir.), *A History of Women's Writing in France*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, IX-314 p.
- STISTRUP JENSEN, Merete, « La notion de nature dans les théories de l'«écriture féminine» », *Clio : Histoire, femmes et sociétés*, Toulouse : Presses de l'université du Mirail, n° 11, p. 165-170 ; intégralement disponible à l'adresse : <http://clio.revues.org/218> ; DOI : 10.4000/clio.218
- SULEIMAN, Susan Rubin, *Subversive Intent: Gender, Politics, and the Avant-garde*, Cambridge (Ma): Harvard University Press, 1990, XVIII-276p.
- « A Double Margin : Reflections on Women Writers and the Avant-garde in France », in Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 182-207.
- VERDRAGER, Pierre, « Réduction par féminisation », *Le Sens critique : la réception de Nathalie Sarraute par la presse*, Paris: L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2001, p. 102-103.
- WEAR, Delese, et NIXON, Lois la Civita, *Literary Anatomies : Women's Bodies and Health in Literature*, Albany: State University of New York Press, 1994, IX-150 p.
- WEITZ, Margaret Collins, *Femmes : recent writings on French women*, Boston : G.K. Hall, 1985, G.K.Hall, XXIII-245 p., coll. « Women's studies publication ».
- WILWERTH, Évelyne, *Visages de la littérature féminine*, Bruxelles, Mardaga, 1987, 244 p., coll. « Psychologie et sciences humaines ; 168 ».

WINDERS, James A., *Gender Theory, and the Canon*, Madison: University of Wisconsin Press, 1991, XI-195 p.

## **Lesbianisme**

« Écrire l'histoire des homosexualités en Europe : XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 53-4, 2006 : Florence Tamagne, « Histoire des homosexualités en Europe : un état des lieux », p. 7-31 ; Julian Jackson, « Arcadie : sens et enjeux de "l'homophilie" en France, 1954-1982 », p.150 à 174 ; Alexandre Marchant, « Daniel Guérin et le discours militant sur l'homosexualité masculine en France (années 1950-années 1980) », p.175 à 190.

« L'homosexualité, ce douloureux problème : Transcription d'une émission de Ménie Grégoire de mars 1971 », *La Revue h*, Paris : Les Amis de la Revue h, n°1, été 1996, p. 52-59.

« Le FHAR, la fin d'un mouvement », dossier de *La Revue h*, Paris : Les Amis de la Revue h, n°3, hiver 1996-1997, p. 23-36.

ANGELFORS, Christina, « Le lesbianisme, l'homosexualité dans *Le deuxième sexe* », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, p. 285-289, coll. « Nouvelles Questions féministes ».

ATKINSON, T. Grace, et CORYELL, Rosette, « Le nationalisme féminin », *Nouvelles Questions Féministes*, n°6/7, avril 1984, p. 35-54.

BARD, Christine, « Gouines rouges », in *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, sous la direction de Didier Eribon, avec Arnaud Lerch, coordination Frédéric Haboury Paris : Larousse, 2003, p. 227.

BONNET, Marie-Jo, *Les Relations amoureuses entre femmes du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Odile Jacob, 1995, 416 p.

- « Les Gouines rouges », *Ex aequo : mensuel gay d'information et de débats*, n°11, octobre 1997, p. 33.

- « De l'émancipation amoureuse des femmes dans la cité : lesbiennes et féministes au XX<sup>e</sup> siècle », *Les Temps modernes*, n°598, 1998.

- « La relation entre femmes : un lien impensable ? », *Esprit*, mars-avril 2001.

- *Qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ?*, Paris : O. Jacob, 2004, 388 p.

BOURCIER, Marie-Hélène, « La "lesbeuvoir" entre féminité, féminisme, et masculinité ou comment contenir les lesbiennes *butchs* », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, p. 277-284, coll. « Nouvelles Questions féministes ».

CAIRNS, Lucille, « Lesbianisme et littérature », *Lesbia Magazine*, juil. 2004, n° 237, p. 28-33.

- *Lesbian Desire in Post-1968 French Literature*, New York ; Ontario ; Lampeter : The Edwin Mellen Press, 2002, X-484 p.

CASTANEDA, Marina, *Comprendre l'homosexualité*, Paris : Laffont, 1999, 264 p., coll. « Réponses ».

CHETCUTI, Natacha et MICHARD, Claire (dir.), *Lesbianisme et féminisme : histoires politiques*, Paris : L'Harmattan, 2003, 316 p.

*Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, sous la direction de Didier Eribon, avec Arnaud Lerch, coordination Frédéric Haboury Paris : Larousse, 2003, 548 p.

DUCATE, Claudine, *Terre de femmes : l'homosexualité féminine*, Paris : Morisset, 1997, 160 p.

EAUBONNE, Françoise d', « Le FHAR, origines et illustrations », *La Revue h*, Paris : Les Amis de la Revue h, n°2, automne 1996, p. 18-30.

- « Tensions et déclin », *La Revue h*, Paris : Les Amis de la Revue h, n°3, hiver 1996-1997, p. 25-26.
- GIRARD, Jacques, *Le Mouvement homosexuel en France, 1945-1981*, Paris : Syros, 1981, 206 p.
- GUNTHER, Scott Éric, *The Elastic Closet : a History of Homosexuality in France, 1942-present*, Basingstoke ; New York : Palgrave Macmillan, 2009, 166 p. Voir en particulier p. 45-65.
- Homosexualités*, Paris : Seuil, 1999, 112 p. N° spécial : Actes de la recherche en sciences sociales, n°125.
- JACKSON, Julian, *Arcadie : la vie homosexuelle en France, de l'après-guerre à la dépénalisation*, traduit de l'anglais par Arlette Sancery, Paris : Autrement, 2009, 363 p., coll. « Collection Mutations. Sexe en tous genres ».
- KLAICH, Dolorès, *Femme et femme : attitudes envers l'homosexualité*, Paris : Des Femmes, 1976, 315 p., coll. « Pour chacune ; 6 ».
- LESSELIER, Claudie, « La construction socio-historique du lesbianisme : une étude contextuelle des discours contemporains en France », in CNRS, Action thématique programmée n°6, *Recherches sur les femmes et recherches féministes, présentation des travaux, 1986-1989*, Nantes : Faculté de droit, 1990, 165 p.
- « Les regroupements de lesbiennes dans le mouvement féministe parisien (1970-1982) », in *Crises de la société : Féminisme et changement*, colloque du Groupe d'Études féministes de l'Université Paris VII, 1991, Paris : Éditions Tierce, 1991, p. 87-103.
- MARTEL, Frédéric, *Le Rose et le noir : les homosexuels en France depuis 1968*, Paris : Seuil, 1996, 448p., coll. « L'épreuve des faits ».
- *Matériaux pour servir à l'histoire des homosexuels en France, chronologie, bibliographie, 1968-1996*, Lille : GKC, 1996, 108p., coll. « Question de genre ; 35 ».
- MENDES-LEITE, Rommel (dir.), *Un Sujet inclassable?: approches sociologiques, littéraires et juridiques des homosexualités / préf. de Marie-Élisabeth Handman*, Lille : GKC, 1995, 211 p., coll. « Université ; 6 ». N°spécial : Cahiers gay-kitsch-camp., n°28.
- MILES, Christopher, « Arcadie, ou l'impossible Éden », *La Revue h*, Paris : Les Amis de la Revue h, n°1, été 1996, p. 25-35
- « Arcadie, 1968-1982, splendeurs et misères », *La Revue h*, Paris : Les Amis de la Revue h, n°4, printemps 1997, p. 43-52.
- NAVARRO SWAIN, Tania, « Le lesbianisme serait-il une identité ? », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantenaire du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, p. 269-276, coll. « Nouvelles Questions féministes ».
- OUERD, Michèle, « Lesbianisme et littérature », *Masques : revue des homosexualités*, n° spécial « Homosexualités 1971-1981 », n°9-10, été 1981, p. 28-36.
- PREARO, Massimo, *La Genèse des mouvements d'affirmation identitaire : homosexualité et identité à l'âge de l'autonomie*, Thèse de doctorat en Études politiques, Paris : EHESS, 2011, 489 p.
- PRIQUE, Alain, « L'herbe folle de Mai 68 », *La revue h*, Paris : Les Amis de la Revue h, n° 2, 1996, p. 31-33.
- SAVARD, Claudette, *L'Amour entre elles : une réalité méconnue*, Paris : Éditions de l'Homme, 1999, 127 p.
- SIBALIS, Michael, « Gay Liberation Comes to France: The Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) », *French History and Civilization*, 2005, p. 265-276.
- « L'arrivée de la libération gay en France. Le Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire (FHAR) », *Genre, sexualité & société* [En ligne], 3 | Printemps 2010, mis en ligne le 18 mai

2010, Consulté le 23 octobre 2012. URL : <http://gss.revues.org/index1428.html> ; DOI : 10.4000/gss.1428

SPENCER, Colin, *Histoire de l'homosexualité: de l'antiquité à nos jours* / traduit de l'anglais par Olivier Sulmon, Paris : Pocket, 1999, 472 p., coll. « Agora; 211 ».

TIN, Louis Georges, *Homosexualités : expression, répression*, Paris : Stock, 2000, 256 p.

## **Genre / Gender**

« Genre, féminisme et valeur de l'art », *Cahiers du Genre*, n° 43, Séverine Sofio, Perin Emel Yavuz et Pascale Molinier (dir.), Paris, L'Harmattan, 2007.

« Genre, sexisme et féminisme », *Le Français d'aujourd'hui*, n° 163, Sèvres, Association française des professeurs de français, 4<sup>e</sup> trimestre, décembre 2008.

« Histoire des femmes, histoire des genres », *Vingtième Siècle, revue d'Histoire*, n° 75, mars 2002 : Raphaëlle Branche et Danièle Voldman, « Pour une histoire des genres », (3-4); Fabrice Virgili, « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », (5-14); Paula Schwartz, « Women's studies, gender studies. Le contexte américain », (15-20); Sylvie Chaperon, « L'histoire contemporaine des sexualités en France », (47-59); Florence Tamagne, « Genre et homosexualité. De l'influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l'homosexualité », (61-73); Michelle Zancarini-Fournel, « Genre et politique : les années 1968 », (133-143); Alain Corbin et Michelle Perrot, « Des femmes, des hommes et des genres », (167-176); Françoise Thébaud, « La vitalité d'un champ », (177-181).

« Le Genre de l'histoire », *Les Cahiers du Griffon*, n° 37-38, Christine Planté, Michèle Riot-Sarcey et Eleni Varikas (dir.), 1988.

« Silence émancipation des femmes entre privé et public », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 1, 1989.

BERGER, Anne Emmanuelle, « Petite histoire paradoxale des études dites de genre en France », dans *Le Français d'aujourd'hui*, « Genre, sexisme et féminisme », n° 163, Sèvres, Association française des professeurs de français, 4<sup>e</sup> trimestre, décembre 2008, p. 83-91.

- *Le Grand Théâtre du genre : identités, sexualités et féminisme en Amérique*, Paris : Belin, 2013, 288 p.

BUTLER, Judith, *Gender trouble: feminism and the subversion of identity*, New York: Routledge, 1990, XII-172 p., coll. "Thinking gender".

- *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*, préface d'Éric Fassin, traduit de l'anglais *Gender trouble: feminism and the subversion of identity* par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005, 283 p.

- *Bodies that matter: on discursive limits of "sex"*, New York; London : Routledge, 1993, XII-288p.

- *Undoing gender ; Défaire le genre*, New York : Routledge, 2004, VIII-273 p.

DELPHY, Christine, « Penser le genre : quels problèmes ? », dans *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch (dir.), CNRS, 1991 ; repris dans sous le titre « Penser le genre : problèmes et résistances ? », *L'Ennemi principal, 2. Penser le genre, op. cit.*, p. 243-260.

DOWNS, Laura Lee, « Histoires du genre en Grande-Bretagne, 1968-2000 », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 51-4bis, 2004, p. 59 à 70.

GARDEY, Delphine, et LOWY, Ilana.(dir.) : *L'Invention du naturel, les sciences et la fabrication du féminin et du masculin* / Centre de Recherche en histoire des sciences et techniques, Paris : Éditions des archives contemporaines, 2000, 227 p., coll. « Histoire des sciences, des techniques et de la médecine ».

- HURTIG, Marie-Claude, et PICHEVIN, Marie-France (ed.), *Sexe et pouvoir = Sex, Gender and Power*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, 1998, 169 p. N° spécial : Revue internationale de psychologie sociale, n°10.
- HURTIG, Marie-Claude. KAIL, Michèle, ROUCH, Hélène, *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Paris : Centre National de Recherche Scientifique, Centre régional de publication de Paris, 1991, 281 p.
- Introduction aux études sur le genre*, Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunait, et Anne Revillard, 2<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, Bruxelles : De Boeck, 2012, 357 p., coll. « Ouvertures politiques ».
- LLOZE, Evelyne, « Éléments de réflexion sur la question du genre dans la poésie moderne et contemporaine », dans *Genre et légitimité culturelle : quelle reconnaissance pour les femmes ?*, sous la dir. de Delphine Naudier et Brigitte Rollet, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2007, p. 75-97.
- MARINI, Mareclle, « Entre genre (gender) et genre humain, quels rapports ? », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, l'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, p. 137-151.
- MEKOUAR-HERTZBERG, Nadia, « Avant-propos : D'une question à d'autres : quelques éléments d'approche théorique », in « Les paradigmes Masculin/Féminin », *Lineas* [En ligne], Numéros en texte intégral, n°3, décembre 2013, mis à jour le : 19/03/2014, URL : <http://revues.univ-pau.fr/lineas/1118>.
- MILLER, Nancy K. (dir.), *The Poetics of Gender*, New York, Columbia University Press, 1986.
- NAUDIER, Delphine, et ROLLET, Brigitte (dir.), *Genre et légitimité culturelle : quelle reconnaissance pour les femmes ?*, Paris, L'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2007, 165 p.
- NESCI, Catherine, PLANTE Christine et REID Martine, « Genre, Gender : conjonctions et disjonctions », table ronde animée par Audrey Lasserre, dans *La Littérature en bas-bleus*, Brigitte Louichon et Andrea del Lungo (dir), Paris, Éditions Classiques Garnier, coll. « Masculin/Féminin dans l'Europe moderne », 2010, p. 399-431.
- PLANTE, Christine, « Genre, un concept intraduisible ? », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, l'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, p. 127-136.
- « La confusion des genres », in *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch (dir.), CNRS, 1991, p. 51-57.
  - « Est-il néfaste pour qui veut lire de penser à son sexe ? Notes sur une critique féministe », dans *Compar(a)ison, A International Journal of Comparative Literature*, « “Reading otherwise ?” La critique des femmes », Peter Lang, n° 1, 1993, p. 33-55.
  - « Le Genre des genres, ou la publication d'une écriture de l'intimité », dans *Les Cahiers du CEDREF*, n° 1, « Silence émancipation des femmes entre privé et public », 1989, p.105-110.
- PLANTE, Christine, (dir.), « Silence, émancipation. Des femmes entre privé et public », *Cahier du CEDREF*, n°1, 1989.
- *L'Épistolaire, un genre féminin ?*, Paris, Honoré Champion, 1998, 305 p.
  - *Masculin-féminin dans la poésie et les poétiques du XIX<sup>e</sup> siècle*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2002, 517 p.
- PLANTE, Christine, FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL Dominique, RIOT-SARCEY Michèle et ZAIDMAN, Claude, *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, l'Harmattan, 234 p., coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003.

- RIOT-SARCEY, Michèle, « L'historiographie française et le concept de "genre" », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 47-4, 2000, p. 805-814.
- ROGERS, Rebecca, « Rencontres, appropriations et zones d'ombre : les étapes d'un dialogue franco-américain sur l'histoire des femmes et du genre », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 11 –2004/2, p. 101 à 126.
- SHOWALTER, Elaine, *Speaking of gender*, New York, Routledge, 1989, 335 p.
- THEBAUD, Françoise, « Entre parcours intellectuel et essai d'ego-histoire. Le poids du genre », *Genre & Histoire* [En ligne], n°4 | Printemps 2009, mis en ligne le 01 septembre 2009, Consulté le 15 février 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/index697.html>
- VIENNOT, Éliane, « Le genre, cet inconnu. Le mot et la chose dans l'étude de l'Ancien Régime », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, Budapest, Torino, l'Harmattan, 2003, coll. « Bibliothèque du féminisme », p. 153-166.
- ZOLTE-GRESSER, Christiane, « Critique littéraire, études féminines et *Gender Studies* : le champ actuel des théories et des méthodes en Allemagne », dans *Études féminines / Gender Studies en littérature en France et en Allemagne*, Roetraud Von Kulesa (dir.), Fribourg, Frankreich-Zentrum, 2004, p. 28-29.

### ***Histoire des féminismes***

- ABENSOUR, Léon, *Histoire générale du féminisme*, des origines à nos jours, Paris : Delagrave, 1921, 326 p.
- *Le Problème féministe ; un cas d'aspiration collective vers l'égalité*, Paris : Radot, 1927, 189 p., coll. « Les Cahiers de la femme ».
- ADLER, Laure. - *À l'Aube du féminisme : les premières journalistes : 1830-1850*, Paris : Payot, 1979, 231 p., coll. « Bibliothèque historique ».
- ALBISTUR, Maïté; ARMOGATHE, Daniel, *Histoire du féminisme français du Moyen-Age à nos jours*, Paris : Des Femmes, 1978 [1977], 731 p., coll. « Pour Chacune, n°22 ».
- BALLORAIN, Rollande, *Le Nouveau Féminisme américain : essai, étude historique et sociologique du Women's liberation movement*, Paris : Denoël : Gonthier, 1972, 430 p., « Femme ».
- BARD, Christine (dir.), *Un siècle d'antiféminisme*, préface de Michelle, Perrot, Paris : Fayard, 1999, 481-[8] p.
- BARD, Christine, *Les Filles de Marianne. Histoire des féminismes (1914-1940)*, Paris : Fayard, 1995, 528p.
- *Les Femmes dans la société française au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Armand Colin, 2001, 285 p., coll. « U Histoire ».
- CHAPERON, Sylvie, « Le creux de la vague : mouvements féminins et féminismes : 1945-1970 » thèse de doctorat sous la direction de Luisa Passerini, Florence, Institut universitaire européen, 1996, 2 vol., 761 p.
- *Les Années Beauvoir 1945-1970*, Paris : Arthème Fayard, 2000, 430 p.
- COHEN, Yolande, et THEBAUD, Françoise (dir.), *Féminismes et identité nationale : les processus d'intégration des femmes en politique*, Lyon : Programme Rhône-Alpes Recherches en sciences humaines : Centre Jacques Cartier, 306 p., coll. « Les Chemins de la recherche ; 44 ».
- COLLARD, Nathalie, et NAVARRO, Pascale, *Interdit aux femmes : le féminisme et la censure de la pornographie*, [Montréal] : Boréal, 1996, 142 p.
- DAGENAIS, Huguette, et DROLET, Gaëtan, « Féminisme et postmodernisme » dans *Recherches féministes*, 1993, p.151-164.

- DEBRAUWERE-MILLER, Nathalie, « Parcours historique des féminismes intellectuels en France depuis Beauvoir », *Contemporary French Civilization*, Liverpool : Liverpool University Press, vol. 38, n° 1, p. 23-46.
- DUBY, George. PERROT, Michelle. FRAISSE Geneviève.(dir.), *Histoire des femmes en occident, t.4, Le XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Plon, 1991, 627 p.
- DUBY, George. PERROT, Michelle. THEBAUD, Françoise.(dir.), *Histoire des femmes en occident, t.5, Le XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Plon, 1992, 646 p.
- Éléments pour une histoire du féminisme en France* / présentation Daniel Mayer, Association des amis de la BDIC et du musée, 1985, 36 p. N° spécial : Matériaux pour l'histoire de notre temps, n°1.
- FOL, Catherine, *Dans la tête des filles, Chronique de l'après-féminisme* / [préf. de Jacques Godbout], [Montréal] : Stanké, 1999, 158p.
- FRAISSE, Geneviève, « Féminisme - Histoire du féminisme », Encyclopædia Universalis [en ligne], consulté le 13 octobre 2014. URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/feminisme-histoire-du-feminisme/>
- *La Fabrique du féminisme : texte et entretiens*, Congé-sur-Orne : Le Passager clandestin, 2012, 381 p.
- GARCIA, Sandrine, *Le Féminisme, une révolution symbolique ? Études des luttes symboliques autour de la Condition féminine*, Lille : Atelier national de reproduction des thèses, 1993, 2 microfiches. Thèse 3<sup>e</sup> cycle sous la direction de Pierre Bourdieu.
- GUBIN, Éliane, et al. (dir.), *Le Siècle des féminismes*, Paris : Éditions de l'Atelier, 2004, 463 p.
- JACQUEMART, Alban, *Les Hommes dans les mouvements féministes français (1870-2010) : Sociologie d'un engagement improbable*, EHESS : thèse de sociologie sous la direction de Rose-Marie Lagrave, 2011, 512 p.
- KLEJMAN, Laurence, et ROCHEFORT, Florence, *L'Égalité en marche : le féminisme sous la Troisième République*, préf. de Michelle Perrot, Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques : Des Femmes, 1989, 356 p.
- LAMOUREUX, Diane, « Féminisme », *Dictionnaire du corps*, Michela Marzano (dir.), Paris, PUF, 2007, p. 384-387.
- MICHEL, Andrée, *Le Féminisme*, Paris : Presses Universitaires de France, 1979. 127 p., coll. « Que sais-je ?; 1782 ».
- *Le Féminisme*, 6<sup>e</sup> édition corrigée, Paris : Presses Universitaires de France, 1998, 127 p., coll. « Que sais-je ?; 1782 ».
- MONTREYNAUD, Florence, *Le XX<sup>e</sup> siècle des femmes*, avec la collaboration de Françoise Audé, Caroline Hefter, Laurence Klejman, Monique Perrot-Lanaud, [Nouvelle édition mise à jour et augmentée], Paris : Nathan, 2000, 830 p.
- OFFEN, Karen, « Sur l'origine des mots féminisme et féministe », *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, n° 3, juillet-septembre 1987, p. 492-496.
- *Les féminismes en Europe (1700-1950) : une histoire politique*, traduction de Geneviève Knibiehler, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, 542 p., coll. « Archives du féminisme ».
- PELLEGRIN, Nicole, *Écrits féministes de Christine de Pizan à Simone de Beauvoir*, Paris, Flammarion, 2010, 254 p., coll. « Champs Classiques ».
- PICQ, Françoise, « Le "Féminisme bourgeois" : une théorie élaborée par les femmes socialistes avant la guerre de 14 » dans *Stratégies de Femmes*, Paris : Tierce, 1984, p. 391-404.
- RABAUT, Jean, *Histoire des féminismes français*, Paris : Stock, 1978, 427 p-[4] f.



- RIOT-Sarcey, Michèle, *Histoire du féminisme*, Paris, Éd. la Découverte, 2008 [2002], 120 p., coll. « Repères ; 338 ».
- SCOTT, Joan Wallach, *La Citoyenne paradoxale: les féministes françaises et les droits de l'homme*, traduit de l'anglais Only paradoxes to offer : French feminists and the rights of man par Marie Bourdè et Colette Pratt, Paris : Albin Michel, 1988, 286-[1]p.

### Sur le mlf

- « L'Autre moitié de l'humanité : le combat des femmes pour l'égalité des droits », p. 203-225 dans *Le XX<sup>e</sup> siècle raconté par ceux qui l'ont vécu. Le siècle des hommes (1950-2000)*, Paris : Éditions Atlas, 1996.
- ALBISTUR, Maïté, et ARMOGATHE, Daniel, « Le féminisme radical à partir de 1968 », in *Histoire du féminisme français du Moyen-Age à nos jours*, Paris : Des Femmes, 1978 [1977], coll. « Pour Chacune, n°22 », p. 455-475.
- BARD, Christine (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, actes du colloque « Les féministes de la 2e vague, actrices du changement social » organisé par le CERHIO, Centre de recherches historiques de l'Ouest, le Centre d'histoire de Sciences Po et l'association Archives du féminisme, Université d'Angers, les 20-22 mai 2010, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, 260 p.
- BARD, Christine, « Féminisme », in *Dictionnaire des cultures gays et lesbiennes*, sous la direction de Didier Eribon, avec Arnaud Lerch, coordination Frédéric Haboury Paris : Larousse, 2003, p.190-193.
- BELLART, Guillaume, *Une révolution dans la révolution?: théories et pratiques du féminisme dans l'extrême gauche maoïste et trotskiste en France, du début des années 70 à nos jours.* - Saint-Martin-d'Hères : IEP., 1998, 220 p. Mémoire de Sciences Politiques : Grenoble : IEP :1998 ; séminaire dirigé par Mathilde Dubesset « Histoire et politique, réalités et représentation ».
- BENOIT, Nicole. MORIN, Edgar. PAILLARD, Bernard, *La Femme majeure. Nouvelle féminité, nouveau féminisme*, Paris : Club de l'Obs, Seuil, 1973, 160 p.
- Chronique d'une passion : le Mouvement de libération des femmes à Lyon*, Centre lyonnais d'études féministes, Paris : Éd. L'Harmattan, 1989, 271 p., coll. « Logiques sociales ».
- COQUILLE, Sylvie, *Naissance du mouvement de libération des femmes en France, 1970-1973*, Paris, Mémoire de maîtrise de Paris X – Nanterre, sous la dir. de R. Rémond, 1982, 206 p.
- COURTIVRON, Isabelle de, « Women in Movement(s) 1968-1978 », *French Literature Series*, « Manifestoes and Movements », 1979, n°7, p. 121-132.
- DESERTS, Sophie des, « L'histoire secrète du "Manifeste des 343 salopes" », *Le Nouvel Observateur*, n° 2160, 30 mars 2006, p. 14-20.
- DHOQUOIS, Régine, *Appartenance et exclusion*, Paris : L'Harmattan, 1989, 303 p., coll. « Logiques sociales ».
- DUCHEN, Claire, *Feminism in France: From May '68 to Mitterand*, London, Boston and Henley : Routledge and Kegan Paul, 1986, 165 p.
- DUMONT, Fabienne, *Femmes et art dans les années 70 : « douze ans d'art contemporain » version plasticiennes : une face cachée de l'histoire de l'art*, Paris, 1970-1982, sous la dir. de Laurence Bertrand Dorléac, Thèse doctorat : Histoire de l'art : Amiens : 2004, 481 f.
- « Les années 1968 des plasticiennes : création de collectifs et ruptures dans les parcours individuels », *Clio : Histoire, Femmes et Sociétés*, « 68' révolutions dans le genre », Vincent Porhel et Michelle Zancarini-Fournel (dir.), n° 29, 2009, p. 141-151 ; disponible intégralement à l'adresse : <http://clio.revues.org/9249> ; DOI : 10.4000/clio.9249.

- *Des sorcières comme les autres : artistes et féministes dans la France des années 1970*, Rennes : PUR, 2014, coll. « Archives du féminisme », 568 p.
- Fini le féminisme ?*: compte rendu intégral du Colloque international « Féminismes et socialismes » organisé par le mouvement « Choisir » les 13, 14 et 15 octobre 1983 au Palais de l'UNESCO à Paris / précédé de *Perdre plus que nos chaînes* de Gisèle Halimi, [Paris] : Gallimard, 1984, 497 p., coll. « Idées ».
- FLAMANT, Françoise, *À tire d'elles. Itinéraires de féministes radicales des années 1970*, Rennes, PUR, 2007, 173 p.
- FOUGEYROLLAS-SCHWEBEL, Dominique, « Controverses et anathèmes au sein du féminisme français des années 70 », *Cahiers du genre*, n° 39 « Féminisme(s) : penser la pluralité », Paris : L'Harmattan, 2005, p. 13-26.
- FOUREST, Caroline, « Le féminisme pour les nuls », in « MLF, Le mythe des origines », *Prochoix*, n°46, décembre 2008, p. 15-17.
- G.E.F., *Crises de la société : Féminisme et changement*, colloque du Groupe d'Études féministes de l'Université Paris VII, 1991, Paris : Éditions Tierce, 1991, 265 p.
- GARCIA GUADILLA, Naty, *Libération des femmes : Le MLF, Mouvement de Libération des femmes*, Paris : Presses Universitaires de France, 1981, 146 p.
- GOLDMANN, Annie, *Les Combats des femmes*, 2<sup>ème</sup> édition, Paris : Casterman ; Florence : Giunti, 1998, 159 p., coll. « XX<sup>e</sup> siècle ; 23 ».
- KANDEL, Liliane, « Les femmes sont-elles un peuple ? », in *Femmes, Nations, Europe*, [actes du colloque organisé par le] Centre d'études et de recherches inter-européennes contemporaines, Marie-Claire Hoock-Demarle (dir.), Paris : Publications de l'Université Paris 7 – Denis Diderot, coll. « Cahiers du CEDREF », p. 40-59.
- « Sur la différence des sexes, et celle des féminismes », *Les Temps modernes*, n° 609, juin-juillet-août 2000, p. 283-306.
- Le Féminisme et ses enjeux : vingt-sept femmes parlent*, Paris : Centre Fédéral FEN (Fédération de l'Éducation Nationale) : EDILIG, 1988, 576 p.
- PAVARD, Bibia, « Les féministes, au-delà des mythes », in *Les Années 68, un monde en mouvement, nouveaux regards sur une histoire plurielle, 1962-1981*, [présenté par la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine], Paris : Éd. Syllepse ; Nanterre : BDIC ; Paris : Musée d'histoire contemporaine, 2008, p. 302-316.
- « Qui sont les 343 du manifeste de 1971 ? », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 71-84.
- PERROT, Michelle, « “Antoinette Fouque a un petit côté sectaire” », in « MLF, Le mythe des origines », *Prochoix*, n°46, décembre 2008, p.19-20.
- PICQ, Françoise, « MLF : 1970, année zéro », in « MLF, Le mythe des origines », *Prochoix*, n°46, décembre 2008, p.11-13.
- PICQ, Françoise, *Libération des femmes: les années – mouvement*, Paris : Édition du Seuil, 1993, 380 p.
- *Libération des femmes: quarante ans de mouvement*, Brest : éditions-dialogue.fr, 2011, 530 p.
- « Enquête sur les féministes des “années mouvement” », in Christine Bard (dir.), *Les Féministes de la deuxième vague*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 61-69.
- PIPON, Colette, *Et on tuera tous les affreux : le féminisme au risque de la misandrie (1970-1980)*, Rennes : Presses universitaire de Rennes, 2013, coll. « Mnémosyne », 239 p.

- QUINBY, Diana, « De l'art et du féminisme en France dans les années 1970 », *Bulletin Archives du féminisme*, n° 8, décembre 2004.
- RABAUT, Jean, « L'ère du M.L.F. (1968-1978) », in *Histoire des féminismes français*, Paris : Stock, 1978, p. 333-365.
- REMY, Monique, *Histoire des mouvements de femmes: de l'Utopie à l'intégration* / préf. de Claude Javeau, Paris ; Montréal : L'Harmattan, 1990, 170 p., coll. « Logiques sociales ».
- ROCHEFORT, Florence, Conférence inaugurale, *Féminismes : I. Les Lutttes des années soixante-dix*, actes du colloque organisé par la BPI le vendredi 12 et samedi 13 novembre 2004 au Centre Pompidou, Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information / Centre Pompidou, 2005, p. 15-18.
- STORTI Martine, *Je suis une femme, pourquoi pas vous ?, 1974-1979 Quand je racontais le Mouvement des femmes dans Libération*, Paris : Éditions Michel de Maule, 2010, 315 p.
- TRAT, Josette, « L'histoire oubliée du courant féministe "lutte des classes" », *Les Cahiers de critique communiste*, mars 2007, p. 9-32.
- VOLDMAN, Danièle, « Mai 68 ou la Féministe refusée », *Nouvelle revue socialiste*, août-septembre 1985, p. 41-47.

### **French feminism**

- BERGER, Anne-Emmanuelle, *Le Grand Théâtre du Genre : identités, sexualités et féminisme en Amérique*, Paris, Belin, 2013, 293 p.
- « Sexing Differences », in « Derrida's Gift », Elizabeth Weed and Ellen Rooney (éd), *Differences: a Journal of Feminist Cultural Studies*, Duke University Press, vol. 16, n° 3, 2005, p. 52-67.
- CUSSET, François, *French Theory : Foucault, Derrida, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2005 [2003], voir en particulier la seconde partie « Les usages de la théorie », p. 141 *sqq.*
- DELPHY, Christine, « L'invention du "French Feminism" : une démarche essentielle », dans *Nouvelles Questions féministes*, « France, Amérique : regards croisés sur le féminisme », Paris, IRESCO, vol. 17, n° 1, février 1996, p. 15-58 ; Repris dans *L'Ennemi principal, 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2001, p. 319-358.
- French feminist theory* / Alice Jardine, Annette Kuhn, Hélène Vivienne Wenzel et [al], Chicago : University of Chicago Press, 1981, IV-263p.
- GROSZ, Elizabeth, « Derrida and Feminism: A Remembrance », in « Derrida's Gift », Elizabeth Weed and Ellen Rooney (éd), *Differences: a Journal of Feminist Cultural Studies*, Duke University Press, vol. 16, n° 3, 2005, p. 88-94.
- HUFFER, Lynne (ed.), *Another look, another woman: retranslations of French feminism*, New Heaven (Conn.): Yale University Press, 1995, 225 p., coll. « Yale French studies ».
- MARKS, Elaine, et COURTIVRON, Isabelle de (ed.), *New French feminisms : an anthology*, Amherst: University of Massachusetts Press, 1980, XIII-279 p.
- MOSES, Claire Goldberg, « La construction du "French Feminism" dans le discours universitaire américain », dans *Nouvelles Questions féministes*, « France, Amérique : regards croisés sur le féminisme », Paris, IRESCO, vol. 17, n° 1, février 1996, p. 3-14.
- « Made-in-América : le "French Feminism" dans l'université américaine », in Delphy, Christine et Chaperon, Sylvie (dir.), *Cinquantième du Deuxième Sexe*, avec la collab. de Kata et Edward Fullbrook, Paris : Syllepse, 2002, p. 277-284.

VARIKAS, Eleni, « Féminisme, modernité, postmodernisme : pour un dialogue des deux côté de l'océan », in RIOT-SARCEY, Michèle, PLANTE Christine ET VARIKAS Eleni (dir.), *Féminismes au présent*, Paris ; Montréal : L'Harmattan, 1993, p. 59-84.

### ***Edition et revues***

BIZOT, Jean-François, *Free press, la contre-culture vue par la presse underground*, Paris : Actuel, Panama, 2006, 256 p.

BOISCLAIR, Isabelle, « Les Éditions du Remue-ménage : vingt-cinq ans d'édition féministe », in Bahar, Saba et Cossy, Valérie (dir.), « Féminisme et littérature », *Nouvelles Questions Féministes*, Lausanne, Antipodes, 2003, vol. 22, n° 2, p. 112-116.

BOISCLAIR, Isabelle, *L'édition féministe au Québec : les Éditions de la Pleine Lune et les Éditions du Remue-ménage (1975-1990)*, Mémoire de maîtrise, Université de Sherbrooke, 550 f.

BOUVAIST, Jean-Marie, et BOIN, Jean-Guy, *Du printemps des éditeurs à l'âge de raison : les nouveaux éditeurs en France : 1974-1988*, Paris : la Documentation française : Sofedis, 1989, 222 p.

COURTIVRON, Isabelle de, « La Politique éditoriale des Éditions Des femmes », in *Regards sur la France des années 80*, ed. Joseph Brami, Madeleine Cottenet-Hage, Pierre Verdaguer, Stanford : Stanford French & Italian Studies, printemps 1995, p. 223-231.

D'HOOGHE, Vanessa, « Un historique des Cahiers du Grif », *Transmission(s) féministe(s) - Penser/agir la différence des sexe: Avec et autour de Françoise Collin*, Sofia, Réseau belge des études de genre, n°1, 2011, p. 23-34.

DAUPHIN, Cécile, « Pénélope : une expérience militante dans le monde académique », *Les cahiers du CEDREF* [En ligne], 10, 2001, mis en ligne le 09 mai 2009, Consulté le 01 octobre 2014. URL : <http://cedref.revues.org/261>

FOREST, Philippe, *Histoire de Tel Quel (1960-1982)*, Paris : Seuil, 1995, 655 p.

*François Maspero et les paysages humains* : [exposition, Lyon, Musée de l'imprimerie, du 16 septembre au 15 novembre 2009 ; Strasbourg, Médiathèque André Malraux du 21 novembre 2009 au 9 janvier 2010], Lyon : La Fosse aux ours À plus d'un titre, 2009, 331 p.

GARCIA GUADILLA, Naty, *Libération des femmes : le M.L.F.*, Paris, PUF, 1981, 146 p., coll. « Le sociologue ».

- « De la confiance à l'association : l'évolution du M.L.F. depuis 1968 », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, « Femmes et associations », Sylvie Fayet-Scribe (éd), n°11, automne 1984, p. 154-159.

- *Le Mouvement de Libération des Femmes (M.L.F.) en France de 1968 à 1978*, Thèse 3e cycle : Sociologie : Paris 5, EHESS : 1979, 423 f.

GOLDBLUM, Caroline, *Sorcières*, (1976-1981), étude d'une revue féministe, Master 1, Université de Lille III, (Florence Tamagne dir.), 2009, 91 p.

HAGE, Julien, « François Maspero, éditeur partisan », *Contretemps*, n°13, Paris : Éditions Syllepse, 2005, p. 100-108.

- « L'Autre temps des revues (1962-1968) », in Philippe Artières, Michelle Zancarini-Fournel (dir.), *68, une aventure collective*, Paris, La Découverte, 2008.

- « Les Éditions Maspero », in Antoine Artous, Didier Epsztein, Patrick Silberstein, *La France des années 1968*, Paris, Syllepse, 2008.

- « Maspero et l'édition politique en 1968 », in *Mai 68 en quarantaine*, 22 mai 2008, ENS-LSH/SCAM, [http://www.canal-u.tv/video/ecole\\_normale\\_superieure\\_de\\_lyon](http://www.canal-u.tv/video/ecole_normale_superieure_de_lyon)

- HAMON, Hervé, et ROTMAN, Patrick, *Génération : récit. 2, Les années de poudre*, nouv. éd., Paris : Seuil, 2008, 694 p.-16 p.
- JOSTE, Juliette, « La Prêtresse femme : enquête sur Antoinette Fouque », *XXI*, n°7, été 2009, p. 142-153.
- KANDEL, Liliane, « La presse féministe aujourd'hui », Michelle Perrot et Caroline Rimbault (éd), « Les femmes et la presse », *Pénélope, pour l'histoire des femmes*, n°1, juin 1979, p. 49-71 repris avec modifications sous le titre « Journaux en mouvements : la presse féministe aujourd'hui », in *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris, Éditions Tierce, n°7, février 1980, p.15-36
- « Post-scriptum : une presse « anti-féministe » aujourd'hui : « Des femmes en mouvements », in *Questions féministes, Du mouvement de libération des femmes*, Paris, Éditions Tierce, n°7, février 1980, p. 37-44.
- « Génération MLF », propos recueillis par Margaret Maruani et Nicole Mosconi, *Travail, genre et sociétés*, 2010/2 n° 24, p. 5-24.
- LIATARD, Séverine, *Colette Audry (1906-1990) : engagements et identité d'une intellectuelle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, 395 p., coll. « Archives du féminisme ».
- NAUDIER, Delphine, « Sociologie d'un miracle éditorial dans un contexte féministe », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, « Genre et classes populaires », n° 64 –2006/3, p. 67-87.
- *La Cause littéraire des femmes : modes d'accès et modalités de consécration des femmes dans le champ littéraire (1970-1998)*, Th. de doctorat en sociologie, EHESS, 2000, 2 vol., 597 f., cote TH-5457.
- PAVARD, Bibia, *Les Éditions Des femmes : histoire des premières années, 1972-1979*, préf. de Jean-François Sirinelli, Paris, L'Harmattan, 2005, 236 p.
- ROUDINESCOU, Élisabeth, *Histoire de la psychanalyse en France*, tome 2, 1925-1985, Paris, Seuil, 1986, 781 p. Voir en particulier « Histoires de femmes », p. 511-530.
- VAN DER POEL, Ieme, *Une Révolution de la pensée : maoïsme et féminisme à travers Tel Quel, Les Temps modernes et Esprit*, Amsterdam ; Atlanta : Rodopi, 1992, 269 p.
- VINTEUIL, Frédérique, « De Psychanalyse et Politique à Femmes en mouvement hebdo », in « « Féminismes en URSS », *Les Cahiers du féminisme*, Paris : éditions La Brèche, n°14, été 1980, p. 5-9.

### **Marxisme, littérature et culture prolétarienne**

- BERNARD, Jean-Pierre A., *Le Parti communiste français et la question littéraire (1921-1939)*, avec le concours du CNRS, [Saint-Martin-d'Hères], Presses universitaires de Grenoble, 1972, 341 p.
- ENGELS, Friedrich, *L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* / traduit de l'allemand *Der Ursprung der Familie des Privateigentums und des Staats* par Jeanne Stern, Paris : Éd. Sociales, 1973, 394 p.
- MANDEL, Ernest, *Traité d'économie marxiste*, Paris, Julliard, 1962, 2 vol., 516 et 555 p.
- MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, *Sur la littérature et l'art*, textes présentés par Jean Fréville, Paris : Éditions sociales, 1954 [1937], 411 p.
- MARX, Karl, *Le Capital*, trad. de *Das Kapital* par Joseph Roy, chronologie et avertissement de Louis Althusser, Paris, Garnier Flammarion, 1969, Livre 1, 699 p.
- POULAILLE, Henry, *Nouvel Age littéraire*, Paris, Librairie Valois, 1930, 448 p.
- RAGON, Michel, *Histoire de la littérature prolétarienne en France*, Paris, Albin Michel, 1974, 315 p.
- *Histoire de la littérature ouvrière*, Paris, Les Éditions ouvrières, 1953, 222p., coll. « Masses et militants ».

## **Mai 68, Maoïsme**

- BOURSEILLER, Christophe, *Les Maoïstes, la folle histoire des gardes rouges français*, Paris, Plon, 1996, 346 p.
- CERTEAU, Michel de, *La Prise de parole et autres écrits politiques*, Paris : Seuil, 1994, 216 p., coll. « Points ; 281 ».
- COMBES, PATRICK, *La Littérature et le mouvement de Mai 68 : écritures, mythes, critique, écrivains : 1968-1981*, Paris : Seghers, 1983, 319 p. [Th. 3e cycle : Sociologie et sémiologie des arts et des littératures, sociologie de la littérature : Paris, École des hautes études en science sociales : 1981. Nouvelle édition identique en 2008 sous le titre Mai 68, les écrivains, la littérature Paris : l'Harmattan.]
- HAMON, Hervé, et ROTMAN, Patrick, *Génération : récit. 1, Les années de rêve*, nouv. éd., Paris : Seuil, 2008, 615 p.
- *Génération : récit. 2, Les années de poudre*, nouv. éd., Paris : Seuil, 2008, 694 p.-16 p.
- ROTMAN, Patrick, *Mai 68 raconté à ceux qui ne l'ont pas vécu*, entretien avec Laurence Devillairs, Paris : Seuil, 2008, 158 p.
- VAN DER POEL, Ieme, *Une Révolution de la pensée : maoïsme et féminisme à travers Tel Quel, Les Temps modernes et Esprit*, Amsterdam ; Atlanta : Rodopi, 1992, 269 p.

## **Langage**

- AEBISCHER, Verana, *Les Femmes et le langage : représentations sociales d'une différence*, Paris : Presses Universitaires de France, 1985, 200 p., coll. « Sociologie d'aujourd'hui ».
- AEBISHER Véréna et FOREL Claire A. (dir.), *Parlers féminins / Parlers masculins*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1983, 197 p., coll. « Textes de base en psychologie ».
- BAUDINO Claudie, *Politique de la langue et différence sexuelle : la politisation du genre des noms de métier*, Paris, L'Harmattan, 2001, 403p., coll. « Logique politique ».
- DHAVERNAS, Marie-Jo, et KANDEL, Liliane « Le sexisme comme réalité et comme représentation », *Les Temps modernes*, n°444, juillet 1983, p. 3-30.
- EVAIN, Aurore, « Histoire d'autrice de l'époque latine à nos jours », *SÉMÉION*, Travaux de sémiologie n° 6, « Femmes et langues », février 2008, Université Paris Descartes, (actualisé le 13 novembre 2012), repris en ligne sur le site de la SIEFAR : [http://www.siefar.org/docsiefar/file/Histoire%20d'autrice%20-%20A\\_%20Evain.pdf](http://www.siefar.org/docsiefar/file/Histoire%20d'autrice%20-%20A_%20Evain.pdf)
- HOUEBINE-GRAVAUD Anne-Marie (dir), *La Féminisation des noms de métiers en français et dans d'autres langues*, Paris, L'Harmattan, 1998, 198 p.
- HOUEBINE-GRAVAUD Anne-Marie, « De "la" femme dans les discours », dans *Les Cahiers du CEDREF*, n° 2, « Femmes / Sujets des discours », Marcelle Marini (dir.), 1990, p. 51-76.
- « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle, ou le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images », *Langage et société*, n° 106, MSH, décembre 2003, p. 33-61.
- KHAZNADAR Edwige, « Métalangage du genre : un flou artistique », in *Extension du féminin : les incertitudes de la langue*, sous la dir. de Marie-Jo Mathieu, Champion, 2002, p. 25-41.
- LASSERRE Audrey, « La Disparition : enquête sur la "féminisation" des termes auteur et écrivain », dans *Le Mot juste*, sous la dir. des jeunes chercheurs du CERACC, Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 51-68.

- LENOBLE-PINSON Michèle, « Mettre au féminin les noms de métier : résistances culturelles et sociolinguistiques », dans *Le Français d'aujourd'hui*, « Genre, sexisme et féminisme », n° 163, Sèvres, Association française des professeurs de français, 4<sup>e</sup> trimestre, décembre 2008, p. 73-79.
- LYRA-WEX, Marianne, *Le Langage « féminin » et « masculin du corps », reflet de l'ordre patriarcal*, traduit de l'allemand par Marc Peeters, Bruxelles : Academia-Bruylant, 1993, 354 p.
- MATHIEU, Marie-Jo (dir.), *Extension du féminin : les incertitudes de la langue*, publ. par l'Institut de linguistique française, Paris, Champion, 2002, 140 p. coll. « Linguistique française ». Contient notamment des articles de Anne-Marie Houdebine-Gravaud, Edwige Khaznadaret Marina Yaguello.
- MICHARD, Claire et RIBERY, Claudine, *Sexisme et Sciences humaines : pratique linguistique du rapport de sexage*, Lille, Presses universitaires de Lille, coll. « Linguistique », 1982 ; nouvelle édition identique à l'ancienne : Villeneuve d'Ascq, Presse universitaires du Septentrion, , 2008, 200 p., coll. « Linguistique ».
- MICHARD, Claire, *Le Sexe en linguistique : sémantique ou zoologie ?*, Paris, l'Harmattan, 2001, 157 p., coll. « Bibliothèque du féminisme ».
- « La notion de sexe en français : attribut naturel ou marque de la classe de sexe appropriée ? », *Langage et société*, n° 106, MSH, décembre 2003, p. 63-80.
- PLANTE, Christine, « La désignation des femmes écrivains », *Langages de la Révolution (1770- 1815)*, Paris : Klincksieck, 1995, p. 409-416.
- SELLERS, Susan, *Language and Sexual difference: feminist writing in France*, New York: Saint Martin's Press, 1991, 196 p.
- VIENNOT, Éliane, *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin : petite histoire des résistances de la langue française*, Paris : Éditions iXe, 2014, 128 p.
- VINET, Marie- Thérèse [et al.], « Grammaire, langage et féminisme » dans *Présence francophone*, 1994, n°45, p. 3-101.
- YAGUELLO, Marina, *Le Sexe des mots*, Paris, Belfond, 1989, 159 p.

### **Genres littéraires**

- ANGENOT, Marc, *La Parole pamphlétaire*, Paris : Payot, 1982, 425 p., coll. « Langages et sociétés ».
- BIZZONI, Lise, et PREVOST-THOMAS, Cécile (dir.), *La Chanson francophone engagée*, Montréal : Triptyque, 2008, 192 p.
- BRECY, Robert (éd.), *La Chanson de la Commune : chansons et poèmes inspirés par la Commune de 1871*, Paris : Éd. ouvrières, 1991, 273-XXXI p.
- BURGER, Marcel, *Les Manifestes : paroles de combat. De Marx à Breton*, Paris : Lonay : Délachaux et Niestlé, 2002, 352 p., coll. « Science des discours ».
- CANTALOUBE-FERRIEU, Lucienne, *Chanson et poésie des années 30 aux années 60 : Trenet, Brassens, Ferré ou les enfants naturels du surréalisme*, [Thèse : Lettres : Toulouse II : 1977], Paris : A.-G. Nizet, 1981, 688 p.
- CAWS, Mary Ann (ed.), *Manifesto, a century of isms*, Lincoln : University of Nebraska press, 2001, XXXIV-713 p.
- CHAMPIGNY, Robert, *Pour une esthétique de l'essai : analyses critiques* (Breton, Sartre, Robbe-Grillet), Paris : Lettres modernes Minard, 1967, 110 p., coll. « Situation ; 15 ».
- CURATOLO, Bruno et SCHAFFNER, Alain (dir.), *La Critique journalistique des écrivains : 1880-2000*, Dijon : Éditions universitaires de Dijon, 2010, 226 p., coll. « Écritures ».
- DEMERS, Jeanne et Mc MURRAY, Line, *L'Enjeu du manifeste, le manifeste en jeu*, Québec (Québec) : le Préambule, 1986, 157 p., coll. « L'Univers des discours ».

- DILLAZ, Serge, *La Chanson française de contestation : des barricades de la commune à celles de mai 1968*, Paris : Seghers, 1973, 287 p.
- DUMASY, Lise et MASSOL, Chantal (dir.), *Pamphlet, utopie, manifeste XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle*, Paris ; Montréal (Québec) ; Budapest [etc.] : L'Harmattan, 2001, 478 p., coll. « Utopies ».
- GIROUX, Robert, « Sémiologie de la chanson », in *En avant la chanson !*, Robert Giroux (dir.), Montréal : Triptyque, 1993, p. 17-29.
- GLAUDES, Pierre (dir.), *L'Essai : métamorphoses d'un genre*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2002, 474 p.
- GLAUDES, Pierre et LOUETTE, Jean-François, *L'Essai*, nouvelle éd. revue et augmentée, Paris : A. Colin, 2011, 318 p., coll. « Lettres sup. : théorie des genres ».
- LANGLET, Irène, « Le recueil comme condition, ou déclaration de littérarité : Paul Valéry et Robert Musil », *Études littéraires*, « Poétiques du recueil », vol. XXX, n°2 hiver 1998, p. 23-35.
- Le texte préfaciel* : actes du colloque des 17,18 et 19 septembre 1999, Université Nancy 2, UFR de lettres, textes réunis par Laurence Kohn-Pireaux, Nancy : Presses universitaires de Nancy, 2000, 231 p., coll. « Le texte et ses marges ».
- LITS, Marc, « Pour une définition de l'essai », *Lettres romanes*, XLIV n°4, novembre 1990, p. 283-296.
- Littérature*, « Les Manifestes », n°39, octobre 1980, Paris : Paris VIII et Larousse [contient également un article de J.-M. Gleize sur les préfaces, p. 12-16].
- LOUETTE, Jean-François, « L'essai au XX<sup>e</sup> siècle », *Histoire de la France littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige », 2006, vol. 3, p. 616-660.
- LUKACS, Georges, « À propos de l'essence et de la forme de l'essai », *L'Âme et les formes*, traduction de G. Haarscher, Paris : Gallimard, 1974, p.12-33.
- MACE, Marie Anne, *Le Roman français des années 70*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 1995, 163p.
- MACE, Marielle, *Le Temps de l'essai : histoire d'un genre en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Belin, 2006, 361 p., coll. « L'Extrême contemporain ».
- PLANTE, Christine, « Genre, un concept intraduisible ? », dans *Le Genre comme catégorie d'analyse : sociologie, histoire, littérature*, Paris, l'Harmattan, coll. « Bibliothèque du féminisme », 2003, p. 127-136.
- « La confusion des genres », dans *Sexe et genre : de la hiérarchie entre les sexes*, Marie-Claude Hurtig, Michèle Kail et Hélène Rouch (dir.), CNRS, 1991.
- « Le Genre des genres, ou la publication d'une écriture de l'intimité », dans *Les Cahiers du CEDREF*, n° 1, « Silence émancipation des femmes entre privé et public », 1989, p.105-110.
- SPIROPOULOU-LECLANCHE, Marya, « Ces chanteurs qu'on appelle poètes », in *Pour une esthétique de la littérature mineure*, Luc Fraisse (dir.), Paris, Champion, 2000, p. 235-242.
- TERRASSE, Jean, *Rhétorique de l'essai littéraire*, Montréal : PUQ, 1977, 156 p., coll. « Genres et discours ; 4 ».
- THERENTY, Marie-Eve, *La Littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 2007, 408 p.
- Être écrivain entre presse et roman (1829-1836)*, Paris, Honoré Champion, 2003, 735 p.
- YANOSHEVSKY, Galia. – *Le Discours du Nouveau Roman : essais, entretiens, débats*, Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion, 2006, 336 p.
- ZANCARINI-FOURNEL, Michelle, « Stratégies de distinction par la voix et le geste : provocations et violences symboliques des femmes dans les manifestations des "années 68" », in Pierre Bourdin, Jean-Claude Caron et Mathias Bernard (dir.), *La Voix et le Geste : une approche*



*culturelle de la violence socio-politique*, Clermont : Presses universitaires Blaise Pascal, 2005, p. 245-270.

### **Modernité(s) et avant-gardes**

« Amour-Humour », études et documents réunis par Henri Béhar et Pascaline Mourier- Casile, *Mélusine*, Cahiers du centre de recherche sur le surréalisme (Paris 3), n°10, L'Age d'homme, 1988, 285 p.

« Le surréalisme en héritage : les avant-gardes après 1945 », actes du colloque de Cerisy-la-Salle, 2-12 août 2006 ; dossier réuni par Olivier Penot-Lacassagne et Emmanuel Rubio, *Mélusine*, n° 28 [Lausanne] ; [Paris] : l'Âge d'homme, 2008, 318 p.

ASHOLT, Wolfgang, « L'avant-garde, le dernier mythe de l'histoire littéraire ? », in *Les Mythes des avant-gardes*, sous la dir. de Véronique Léonard-Roques et Jean-Christophe Valtat, Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 2003, p. 19-32.

*Avant-garde*, n° 4, « Femmes / Frauen / Women », Françoise van Rossum-Guyon, (dir.), Amsterdam : Rodopi, 1990, 182.

BERTRAND, Jean-Pierre, « Avant-garde », *Le Dictionnaire du littéraire*, sous la direction de Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala, Paris, PUF, 2002, p. 38-39.

BONNET, Marie-Jo, *Les Femmes artistes dans les avant-gardes*, Paris : Odile Jacob, 2006, 269 p.

BRIDET, Guillaume, et TOMICHE, Anne (dir.), *Genres et avant-gardes, Itinéraires. Littérature, textes, culture*, n°1, Centre d'études des nouveaux espaces littéraires, Université Paris 13, Paris : L'Harmattan, 2012, 189 p.

BÜRGER, Peter, *Théorie de l'avant-garde*, trad. de l'allemand *Theorie der Avantgarde* par Jean-Pierre Cometti, Paris : Éditions Questions Théoriques, 2013, 201 p., coll. « Saggio casino ».

Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, *La Femme s'entête : la part du féminin dans le surréalisme* : [Colloque de Cerisy-la-Salle, août 1997] / textes réunis par Georgiana M. M. Colvile & Katharine Conley, Paris : Lachenal & Ritter, 1998, 401 p., coll. « Pleine marge, 1255-1619 ».

JENNY, Laurent, *Je suis la révolution histoire d'une métaphore, 1830-1975*, [Paris] : Belin, 2008, 221 p., coll. « L'extrême contemporain ».

MARCHAL, Hugues, *Corpoèmes : l'inscription textuelle du corps dans la poésie en France au XX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de doctorat en littérature et civilisation françaises, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 2002, 742 p.

MEIZOZ, Jérôme, « Le détournement de proverbes en 1925 », *Poétique*, février 2003, n° 134, p. 193-205.

SULEIMAN, Susan Rubin, *Subversive Intent: Gender, Politics, and the Avant-garde*, Cambridge (Ma): Harvard University Press, 1990, XVIII-276p.

- « A Double Margin : Reflections on Women Writers and the Avant-garde in France », in Joan DeJean et Nancy K. Miller (dir.), *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, p. 182-207.

TOMICHE, Anne, « Les modernités littéraires sont-elles un affaire cooccidentale ? », in Xavier Garnier et Anne Tomiche (dir.), « Modernités occidentales et extra-occidentales », *Itinéraires. Littérature, textes, cultures*, n°3, Paris : L'Harmattan, 2009, p. 29-42.

### **Littérature après 1980**

- BAERT, François, et VIART, Dominique, *La Littérature française contemporaine: questions et perspectives*, Leuven (Belgique) : Presses Universitaires de Leuven, 1993, 168 p.
- BAETENS, Jan, et VIART, Dominique, *États du roman contemporain*, Paris ; Caen, n°2, 1999, 266 p.
- BAUMANN, Christiane, et LERCHE, Gisela. *Extreme Gegenwart: Französische Literatur der 80<sup>er</sup> Jahre*, Bremen (Allemagne): Manholt Verlag, 1989, 238 p.
- BLANCKEMAN, Bruno, *Les Fictions singulières*, Paris : Prétexte Editeur, 2002, 167 p.
- BRAMI, Joseph, VERDAGUER, Pierre, et COTTENET-HAGE, Madeleine, *Regards sur la France des années 80: le roman*, Stanford : Anma Libri, 1994, 260 p., coll. « Stanford French and Italian Studies; 80 ».
- DAMBRE, Marc, « Romanciers d'aujourd'hui, I » dans *19/20, revue de littérature moderne 19<sup>ème</sup>, 20<sup>ème</sup> siècle*, Saint-Pierre-du-Mont (40281) : SPEC, n°2, 1996 nov., 105 p.
- DOMENACH, Jean- Marie. *Enquête sur les idées contemporaines*, Paris : Seuil, 1981, 124 p.
- *Le Crépuscule de la culture française*, Paris : Plon, 1995, 209 p.
- *Regarder la France : essai sur le malaise français*, Paris : Perrin, 1997, 201 p.
- LEBRUN, Jean-Claude, et PREVOST, Claude, *Nouveaux Territoires romanesques*, Paris : Messidor-éditions sociales, 1990, 275 p.
- MORELLO, Nathalie. RODGERS, Catherine (dir.), *Nouvelles écrivaines : nouvelles voix ?*, Amsterdam : New York, 2002, 331 p., Collection « Faux Titre », n° 230.
- NAUDIER, Delphine, « La fabrication de la croyance en la valeur littéraire », *Sociologie de l'Art*, n° 2 2004 (OPuS 4), p. 37-66.
- RABATE, Dominique, *Modernités II: l'instant romanesque*, Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, 1998, 182 p.
- RICHARD, Jean-Pierre, *L'État des choses. Études sur huit écrivains d'aujourd'hui*, Paris : Gallimard, 1990, 198 p., coll. « NRF essais ».
- *Terrains de lecture*, Paris : Gallimard, 1996, 185 p.
- ROSSUM-GUYON, Françoise Van, *Le Cœur critique : Butor, Simenon, Kristeva, Cixous*, Amsterdam ; Atlanta : Rodopi, 1997, 247 p., coll. « Interactions ; 3 ».
- VIART, Dominique, *Mémoires du récit*, Paris ; Caen : Lettres modernes : Minard, 1998, 195 p.

### **Dictionnaires**

- FOUQUE, Antoinette, CALLE-GRUBER, Mireille, et DIDIER, Béatrice, *Dictionnaire universel des créatrices*, Paris : Éditions des Femmes, 2013, XLIII-4982 p.
- GARCIN, Jérôme, *Dictionnaire des écrivains contemporains de langue française : par eux-mêmes*, Paris : Éd. Mille et une nuits, 2004, 417 p., coll. « Mille et une nuits ».
- Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, 634 p.
- MAKWARD, Christiane Perrin, et COTTENET-HAGE, Madeleine, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française : de Marie de France à Marie NDiaye ; avec la collab. de Mary-Helen Becker, Erica Eisinger et al.*, Paris : Éd. Karthala, 1996, 641 p.
- REY, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Nouv. éd. augm., Paris, Le Robert, 2012, 3 vol., XVII-4168 p.

### **Histoires littéraires**

- Antoine COMPAGNON, « XX<sup>e</sup> », in *La littérature française : dynamique & histoire*, Jean-Yves Tadié (dir.), Paris, Gallimard, 2007, vol. 2, 929 p., coll. « Folio ; 495-496 ».
- CALLE-GRUBER, Mireille, *Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle ou les Repentirs de la littérature*, Paris, Champion, 2001, 230 p.

- LABOURET, Denis, *Littérature française du XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Armand Colin, 2013, 286 p.
- PRIGENT, Michel, BERTHIER, Patrick, et JARRETY, Michel (dirs.), *Histoire de la France littéraire, Modernités XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup>*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, vol. 3, 856 p.
- TOURET, Michèle (dir.), *Histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle*, tome II, après 1940, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 539p.

## **Méthodes et méthodologies de la recherche**

### **Histoire littéraire**

#### **(1) Généralités**

- BARBERIS, Pierre, *Le Prince et le marchand. Idéologiques : la littérature, l'histoire*, Paris : Fayard, 1980, 437 p., coll. « La Force des idées ».
- « IV : La Sociocritique » dans *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, sous la direction de Daniel Berguez, Paris : Bordas, 1990, p. 121-153.
- BEHAR, Henri. FAYOLLE, Roger.(dir.), *L'Histoire littéraire aujourd'hui*, Paris : Armand Colin, 1990, 187 p.
- BEUGNOT, Bernard. MOUREAUX, José-Michel, *Manuel bibliographique des études littéraires : les bases de l'histoire littéraire, les voies nouvelles de l'analyse critique*, Paris : Nathan, 1982, 478p., coll. « Nathan université-information-formation ».
- BOURDIEU, Pierre, « Champ culturel et projet créateur » dans *Les Temps modernes*, n°256, novembre 1966, p. 865-906.
- *Questions de sociologie*, Paris : Minuit, 1980, 268p., coll. « Documents ».
- *Choses dites*, Paris : Minuit, 1987, 229 p., coll. « Le sens commun ; 78 ».
- BRAUDEL, Fernand, *Écrits sur l'histoire*, Paris : Flammarion, 1977, 314 p., coll. « Champs ; 23 ».
- BRUNETIERE, Ferdinand, *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, Paris : Hachette, 1890, 2 vol., XIV-283 p.
- BURGUIERE, André et [al.], *Dictionnaire des sciences historiques*, Paris : Presses Universitaires de France, 1986, 694 p.
- CERTEAU, Michel de, *L'Écriture de l'histoire*, Paris : Gallimard, 1975, 186 p.
- COMPAGNON, Antoine, *La Troisième République des Lettres : de Flaubert à Proust*, Paris : Seuil, 1983, 381 p.
- CRISTIN, Claude, *Aux origines de l'histoire littéraire*, préf. de Jean Sgard, Saint-Martin-d'Hères : Presses Universitaires de Grenoble, 1973, 119 p., coll. « Hypothèses ».
- DELFAU, Gérard, et ROCHE, Anne, *Histoire, littérature : histoire et interprétation du fait littéraire*, Paris : Seuil, 1977, 314 p., coll. « Pierres vives ; 104 ».
- ESCARPIT, Robert, *La Révolution du livre*, 2<sup>nde</sup> édition revue et mise à jour, Paris : Unesco, 1969, 168p.
- *Sociologie de la littérature*, 7<sup>e</sup> édition mise à jour, Paris : Presses Universitaires de France, 1986, 127 p., coll. « Que sais-je ?; 777 ».
- ESCARPIT, Robert. (dir.), *Le Littéraire et le social : éléments pour une sociologie de la littérature*, Paris : Flammarion, 1977, 315 p., coll. « Champs : Champs sociologique ; 5 ».
- FAYOLLE, Roger, *La Critique*, Paris : Armand Colin, 1978, 295 p., coll. « U : Lettres Françaises ».
- FRAISSE, Luc (dir.), *L'Histoire littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle : controrverses et consensus*, Paris : Presses universitaires de France, 2005, 742 p.
- *Pour une esthétique de la littérature mineure*, Paris : Champion, 2000, 266 p.

- FRAISSE, Luc, *Les Fondements de l'histoire littéraire. De Saint-René Taillandier à Lanson*, Paris : Champion, 2002, 715 p., coll. « Romantisme et modernité ».
- *L'Histoire littéraire : un art de lire*, Paris, Gallimard, 2006, 133p., coll. « La Bibliothèque ».
- HABERMAS, Jürgen, *L'Espace public : archéologie de la publicité comme dimension de la société bourgeoise*, préf. inédite de l'auteur ; traduit de l'allemand *Strukturwandel der Öffentlichkeit* par Marc B. de Launay, [nouv. édition], Paris : Payot, 1997, XXXV-324 p.
- HAMBURGER, Kate, *Logique des genres littéraires*, traduit de l'allemand *Die Logik des Dichtung* par Pierre Cadiot ; préf. de Gérard Genette, Paris : Seuil, 1986, 312 p., coll. « Poétique ».
- HAUSER, Arnold, *Histoire sociale de l'art et de la littérature, 4. L'Époque contemporaine*, Paris : Le Sycomore, 1982. 233p., coll. « Arguments critiques ».
- JAUSS, Hans Robert, *Pour une esthétique de la réception*, traduit de l'allemand par Claude Maillard ; préf. de Jean Starobinski, Paris : Gallimard, 1978, 305 p., coll. « Bibliothèque des Idées ».
- *Pour une herméneutique littéraire*, traduit de l'allemand *Ästhetische Erfahrung und literarische Hermeneutik* par Maurice Jacob, Paris : Gallimard, 1988, 457 p., coll. « Bibliothèque des Idées ».
- LANSON, Gustave, *Méthodes de l'histoire littéraire ; Hommes et livres : études morales et littéraires*, présentation d'Éphraïm Harpaz, Paris ; Genève : Slatkine, 1979, IX-364-57 p., coll. « Ressources ». [Reprod. en fac-sim. des éd. = Paris : Les Belles Lettres, 1925 et Paris : Lecène, Oudin et Cg, 1895. La préf. est propre à l'édition de 1979].
- LUKACS, György, *La Théorie du roman* suivi de *Introduction aux premiers écrits* de Georg Lukács, traduit de l'allemand par Jean Clairevoye, Paris : Gallimard, 1989, 196 p., coll. « Tel ; 144 ».
- MADELENAT, Daniel, « Chapitre II : Savoir », dans *La Critique littéraire*, Pierre Brunel, Daniel Madelénat, Jean-Michel Gliksohn, Daniel Couty, Paris : Presses Universitaires de France, 1977, p. 27-84, coll. « Que sais-je ? »
- MOISAN, Clément, *Qu'est-ce que l'histoire littéraire ?*, Paris : Presses Universitaires de France, 1987, 265 p., coll. « Littératures modernes ».
- *L'Histoire littéraire*, Paris : Presses Universitaires de France, 1990, 127 p., coll. « Que sais-je ? ; 2540 ».
- MOISAN, Clément.(dir.), *L'Histoire littéraire : théories, méthodes et pratiques*, [actes du colloque international organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise de l'Université Laval en 1986], Québec : Presses de l'Université Laval, 1989, X-284 p.
- PERKINS, David, *Is Literary History possible ?*, Baltimore (M.D.) ; London : The Johns Hopkins University Press, 1993, X-192 p.
- PERUS, Jean, *Techniques du travail en histoire littéraire*, Paris : Messidor, 1986, 250 p.
- Problèmes et méthodes de l'histoire littéraire*, Colloque, Paris, 18 novembre 1972, Société d'histoire littéraire de la France, Paris : Armand Colin, 1974, 127 p., coll. « Publications de la Société d'histoire littéraire de la France ».
- RIOUX, Jean-Pierre. SIRINELLI, Jean-François.(dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris : Seuil, 1997, 455 p., coll. « L'Univers historique ».
- Sociologie de la littérature : recherches récentes et discussions*, édité par l'Institut de sociologie, Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles, 1973, 241 p., coll. « Études de sociologie de la littérature ».
- STUCKI, Pierre-André, *Essai sur les catégories de l'histoire littéraire*, Neuchâtel : H.Messeiller, 1969, 117 p.
- Texte littéraire et histoire : approche théorique et pratique à la lumière des récentes recherches européennes*, Centre de recherches d'histoire et de littérature en Europe au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup>

siècle, Paris : Les Belles Lettres, 1985, 220 p., coll. « Annales littéraires de l'Université de Besançon : 312 : Centre de recherches d'histoire et de littérature en Europe au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle ; 16 ». [Communications présentées au séminaire de 1983-1984 et au 3<sup>e</sup> colloque franco-allemand de Besançon, 22-23 mai 1984.]

TOURET, Michèle et DUGAST-PORTES, Francine, *Le temps des lettres : quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française du XX<sup>e</sup> siècle ?*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2001, 336 p., coll. « Interférences »

## (2) Histoire de la littérature de femmes

« Femmes / Sujets des discours », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 2, Marcelle Marini (dir.), 1990.

34/44, *Cahiers de Recherches S.T.D. Paris 7*, « Femmes et Institutions littéraires », n° 13, 1984.

BONNET, Marie-Jo, *Les Femmes artistes dans les avant-gardes*, Paris : Odile Jacob, 2006, 269 p.

BOUTIN, Aimée, et PALIYENKO, Adrianna M., « Nineteenth-Century French Women Poets : An Exceptional Legacy », dans « French and Francophone Women, 16<sup>th</sup>-21<sup>st</sup> Centuries: Essays on Literature, Culture, and Society with Bibliographical and Media Resources », n° special de *Women in French Studies*, Catherine Montfort and Marie-Christine Koop (dir.), octobre 2002, p. 77-109.

BRESSLER, Charles E, *Literary Criticism, An introduction to Theory and Practice*, London: Prentice-Hall, 1994, 205 p. (voir "Feminism" p.102-113).

CHAULET-ACHOUR, Christiane, « Patrimoine littéraire et écrivaines francophones », *Le Français d'aujourd'hui*, « Genre, sexisme et féminisme », n° 163, Sèvres, Association française des professeurs de français, 4<sup>e</sup> trimestre, décembre 2008, p. 7-15.

CLIO : *Histoire, Femmes et Société*, « Parler, chanter, lire, écrire », sous la resp. de Daniel Fabre et coord. par Agnès Fine, n° 11, Toulouse : Presses universitaires du Mirail, 2000, 301 p. ; intégralement disponible à l'adresse : <http://clio.revues.org/707>

COLLIN, Françoise, « Le sujet et l'auteur ou lire "l'autre femme" », *Les Cahiers du CEDREF*, n° 2, « Femmes / Sujets des discours », Marcelle Marini (dir.), 1990, p. 9-20.

- « Chapitre 9 : Différence et différend : la question des femmes en philosophie », dans *Histoire des femmes en Occident*, sous la dir. de Françoise Thébaud, Georges Duby et Michelle Perrot, vol. 5, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2002 [1992], p. 361-401.

DEJEAN Joan, « Le grand oubli : comment les dictionnaires et l'histoire littéraire moderne ont fait disparaître le statut littéraire féminin », communication au colloque tenu le 20/03/2009 à la Bibliothèque nationale de France (cote NUMAV- 169576), repris dans *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Martine Reid (dir.), Paris, Champion, p. 75-83.

DEJEAN, Joan, et MILLER, Nancy K. (dir.), *Displacements. Women, Tradition, Literatures in French*, Baltimore-London, Johns Hopkins University Press, coll. « Parallax : Re-Visions of Culture and Society », 1991, XIII-336 p.

EVAIN, Aurore, « Éditer le théâtre des femmes de l'Ancien Régime », communication donnée à l'occasion des 4<sup>e</sup> rencontres de la SIEFAR : « Projets collectifs et réseaux de recherche sur les femmes de l'Ancien Régime », 8 juin 2007, American University of Paris, texte prêté par l'autrice et consultable en ligne <http://theatredesfemmes-ancienregime.org/spip.php?article33>.

EZELL, Margaret J.M, *Writing Women's Literary History*, Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1993, VIII-205 p.

FOUCAULT, Michel [et al.], *Le Genre de l'Histoire. Les Cahiers du GRIF*, Paris : Éditions Tierce, 1988, n°37-38, 189 p. Dossier central : Christine PLANTE, Eleni VARIKAS, Michèle RIOT-SARCEY.

- KLAPISCH-ZUBER, Christiane (dir.), « Georges Duby et l'Histoire des femmes », *Clio : Histoires, Femmes et Sociétés*, n°8, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1998, 304 p. ; intégralement disponible à l'adresse : <http://clio.revues.org/678>
- LASSERRE, Audrey, « La volonté de savoir », « Les femmes ont-elles une histoire littéraire ? », *Fabula*, n°7, 1<sup>er</sup> janvier 2011, <http://www.fabula.org/lht/7/index.php?id=209>  
« Les femmes du XX<sup>e</sup> siècle ont-elles une histoire littéraire ? », dans *Cahiers du CERACC*, n°4, décembre 2009, p. 38-54 ; [http://www.ecritures-modernite.eu/?page\\_id=2785](http://www.ecritures-modernite.eu/?page_id=2785)
- LE DŒUFF, Michèle, *L'Etude et le Rouet, Tome 1, Des femmes, de la philosophie, etc.*, Paris : Seuil, 1989, 382 p.  
- *Le Sexe du savoir*, Paris : Flammarion, 2000, 378p., coll. « Champs ».
- MARINI, Marcelle, « D'une création minoritaire à une création universelle », « Savoir et différence des sexes », *Les Cahiers du GRIF*, n° 45, 1990, p. 51-66.  
- « Féminisme et critique littéraire : réflexions sur l'esprit de discipline », *Stratégies des femmes : Amsterdam, Berlin, Boston, Londres, New York, Paris, Philadelphie, Rome : livre collectif*, Paris, Tierce, 1984, p. 235-258.
- MILLIGAN, Jennifer E., *The Forgotten Generation : French Women Writers of the Inter-War Period*, Berg, 1996, IX-236 p.
- MOZET, Nicole, « La femme-auteur comme symptôme », dans « Femmes et Institutions littéraires », 34/44, *Cahiers de Recherches S.T.D. Paris 7*, n° 13, 1984, p. 35-41.
- PATAI, Delphine, « Le Regard d'ailleurs : les constructions utopiques de la « différence », p. 40-63, in « Utopies révolutionnaires, utopies littéraires », *Nouvelles Questions Féministes*, Lausanne, Antipodes, 1996, vol. 17, n° 2, 64 p.
- PLANTE, Christine, « La place problématique des femmes poètes », communication au colloque tenu le 20/03/2009 à la Bibliothèque nationale de France (cote NUMAV-169576), in *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Martine Reid (dir.), Champion, 2011, p. 55-72.  
- « La place des femmes dans l'histoire littéraire : annexe ou point de départ d'une relecture critique ? », dans *RHLF*, n° 3, juillet-septembre 2003, p. 655-668.  
- *La Petite Sœur de Balzac : essai sur la femme auteur*, Paris : Éditions du Seuil, coll. « Libre à elles », 1989, 374 p.  
- « Le silence des femmes ou les enjeux d'une métaphore », dans *Les Cahiers du CEDREF*, n° 1, « Silence émancipation des femmes entre privé et public », 1989, p. 9-41.  
- « Femmes exceptionnelles : des exceptions pour quelle règle ? », dans « Le genre de l'histoire », sous la dir. de Christine Planté, Michèle Riot-Sarcey et Eleni Varikas, *Les Cahiers du GRIF*, 1988, n° 37-38, p. 91-111.
- POLLOCK, Griselda, « Histoire et politique : l'histoire de l'art peut-elle survivre au féminisme ? », in *Féminisme, art et histoire de l'art*, Paris : École Nationale des Beaux-arts, [1994], coll. « Espaces de l'art », p. 63-90.
- REID, Martine (dir.) *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Paris, Honoré Champion, 2011, 212 p., coll. « Littérature et genre ; 1 »
- REID, Martine, *Des femmes en littérature*, Paris, Belin, 2010, 335 p., coll. « L'Extrême contemporain ».
- RIOT-SARCEY, Michèle, et VARIKAS, Eleni, « Réflexions sur la notion d'exceptionnalité », dans « Le Genre de l'histoire », *Les Cahiers du Grif*, 1988, n° 37-38, p. 77-89.
- SHAPIRO, Ann-Louise (ed.), *History and feminist theory*, Middletown (Conn.) : Wesleyan University Press, 137 p., coll. « History and theory ».

- SISASK, Florence, « Vers une redécouverte ? Petite enquête sur la place des femmes poètes du XIX<sup>e</sup> siècle dans l'histoire littéraire de la France », dans *Femmes poètes du XIX<sup>e</sup> siècle : une anthologie*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2<sup>nd</sup>e édition revue, corrigée et complétée en 2010, p. 321-326.
- TICKNER, Lisa, « Féminisme et histoire de l'art : une affaire à suivre », in *Féminisme, art et histoire de l'art*, Paris : École Nationale des Beaux-arts, [1994], coll. « Espaces de l'art », p. 41-62.
- VIENNOT, Éliane, « Le traitement des grandes autrices françaises dans l'histoire littéraire du XVIII<sup>e</sup> siècle : la construction du panthéon littéraire national », communication au colloque tenu le 20/03/2009 à la Bibliothèque nationale de France (cote NUMAV-169576), dans *Les Femmes dans la critique et l'histoire littéraire*, Martine Reid (dir.), Paris, Champion, 2011, p. 31-41.  
- *La France, les femmes et le pouvoir. [2], Les résistances de la société : XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2008.

### **Histoire des féminismes**

- BARD, Christine, NEVEU Valérie, METZ Annie (dir.), *Guide des sources de l'histoire du féminisme*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2006, 442 p.
- CHAPERON, Sylvie [et al.], « *Questions actuelles au féminisme* », *Les Temps modernes*, n°593, 1997, 237 p.
- CHAPERON, Sylvie, « 1945-1970, Reprendre l'histoire du féminisme », in Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*: actes du colloque organisé par l'Université de Rouen du 27 au 29 novembre 1997, Paris : Librairie Académique Perrin, 1998, p. 205-215.
- DAGENAIS, Huguette, *Approches et méthodes de la recherche féministe* : actes du colloque organisé par le Groupe de Recherche Multidisciplinaire féministe (GREMF), 2, 3 et 4 mai 1985, Université Laval. Québec : Université Laval, 1986, 298p.
- DESCARRIES-BELANGER, Francine; SEVE, Micheline de, *Bilan et perspectives de recherches féministes*, Ottawa : Institut Canadien de Recherches dur les Femmes, (ICREF), 1985, 60 p., coll. « Perspectives féministes ; 3 ».
- Dictionnaire critique du féminisme* / Coordonné par Hélène HIRATA, Françoise LABORIE, Hélène Le DOARE, Danièle SENOTIER, Paris : Presses Universitaires de France, 2000, XXX-299 p., coll. « Politique d'aujourd'hui ».
- DORE, Chantal, *Les Études féministes : quelques observations sur la documentation au tournant des années 1990* / avec la collaboration de Pierrette Bouchard, Québec : Groupe de Recherche Multidisciplinaire Féministe, Université Laval, 1996, 54 p., coll. « Cahiers de Recherche du G.R.M.E.F. ».
- FRAISSE, Geneviève, « Singularité féministe. Historiographie critique de l'histoire du féminisme en France », in Michelle Perrot (dir.), *Une Histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Paris : Rivages, 1984, p.190-204.  
- *Femmes et Révolution*, Nouvelle édition, Paris : Gallimard, 1995, 378p., coll. « Folio histoire ; 68 ».
- GUILLAUMIN, Colette, *Sexe, Race et Pratiques du pouvoir. L'idée de Nature*, Paris : Côté-femmes, 1992, 239 p.
- HENNESSY, Rosemary, et INGRAHAM, Chrys, *Materialist Feminism: A Reader in class, Difference, and Women's Lives*, New York; London: Routledge, 1993, XVIII-177 p., coll. « Thinking gender ».
- OLLIVIER, Michèle. Tremblay, Manon, *Questionnements féministes et méthodologie de recherche*, Paris ; Montréal : L'Harmattan, 2000, 256 p., coll. « Outils de Recherche ».

- RIOT-Sarcey, Michèle, PLANTE Christine et VARIKAS Eleni (dir.), *Féminismes au présent* / Berger, Didier. Collin, Françoise. Davhernas, M.J. Duroux, F. [et al.], Paris ; Montréal : L'Harmattan, 1993, 285 p. Supplément à *Futur antérieur*.
- ROCHEFORT, Florence « Réflexions à propos de l'histoire du féminisme », in Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*: actes du colloque organisé par l'Université de Rouen du 27 au 29 novembre 1997, Paris : Librairie Académique Perrin, 1998, p. 195-203.
- « Les féministes », in Jean-Jacques Becker et Gilles Candar (dir.), *Histoire des gauches en France. Volume 2*, Paris, La Découverte « Poche/Sciences humaines et sociales », 2005, p. 108-118.

### **Histoire des femmes – méthode**

- « Histoire des femmes, histoire des genres », *Vingtième Siècle, revue d'Histoire*, n° 75, mars 2002 : Raphaëlle Branche et Danièle Voldman, « Pour une histoire des genres », (3-4); Fabrice Virgili, « L'histoire des femmes et l'histoire des genres aujourd'hui », (5-14); Paula Schwartz, « Women's studies, gender studies. Le contexte américain », (15-20) ; Sylvie Chaperon, « L'histoire contemporaine des sexualités en France », (47-59) ; Florence Tamagne, « Genre et homosexualité. De l'influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l'homosexualité », (61-73) ; Michelle Zancarini-Fournel, « Genre et politique : les années 1968 », (133-143) ; Alain Corbin et Michelle Perrot, « Des femmes, des hommes et des genres », (167-176) ; Françoise Thébaud, « La vitalité d'un champ », (177-181).
- BALLAYE, Simone, CHARZAT, Gisèle, et REVAULT D'ALLONES, Myriam, *Femmes et Histoire*, Romorantin : Martinsart, 1980, 388-[24] p.
- CORRADIN, Irène, et MARTIN, Jacqueline, *Les Femmes sujets d'Histoire : à la mémoire de Marie-France Brive*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1999, 351 p., coll. « Féminin et masculin ».
- COVA, Anne (dir.), *Histoire comparée des femmes*, préface de Françoise Thébaud, Lyon, ENS Éditions, 2009, 158 p., coll. « Sociétés, espaces, temps ».
- EPHESIA (pseud. collectif), *La Place des femmes. Les enjeux de l'égalité et de l'identité au regard des sciences sociales*. Colloque international de recherche, Paris, Mars 1995, organisé par la mission française de coordination chargée la préparation de la Conférence de Pékin, septembre 1995, 3<sup>e</sup> édition, Paris : La Découverte, [1995] 1997, 740 p.
- ERNOT, Isabelle, « L'histoire des femmes et ses premières historiennes (XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 16 –2007/1, p. 165 à 194.
- Femmes et histoire : La Sorbonne, 13-14 novembre 1992* : actes du colloque organisé par Georges Duby, Michelle Perrot et les directrices de *L'Histoire des femmes en occident*, Paris : Plon, 1993, 197 p.
- FRAISSE, Geneviève, *La Différence des sexes, recherches sur une forme de la connaissance*. [s.l. ; s.n.], 6vol. : 1435 p. [Thèse 3<sup>e</sup> cycle : Philosophie : sous la direction de Heinz Wisman.]
- *Muse de la raison : la démocratie exclusive et la différence des sexes*, [Aix en Provence : Alinea, 1989] Paris : Gallimard, 1995, 381 p., coll. « Folio Histoire ; 68)
- *Femmes et Révolution*, Nouvelle édition, Paris : Gallimard, 1995, 378p., coll. « Folio histoire ; 68 ».
- *La Raison des femmes*, Paris : Plon, 1992, 294 p.
- *La Différence des sexes*, Paris : Presses Universitaires de France, 1996, 126 p., coll. « Philosophies ; 65 ».
- *Les Femmes et leur histoire*, Paris : Gallimard, 1998, 614 p., coll. « Folio histoire ; 90 ».



- « À Contre-Temps », *Genre & Histoire* [En ligne], n°2 | Printemps 2008, mis en ligne le 13 juillet 2008, Consulté le 15 février 2012. URL : <http://genrehistoire.revues.org/index233.html>
  - « Vingt ans en 68 », *Sens public*, « Héritages de mai 68 », février 2009, consulté le 12 septembre 2012, <http://www.sens-public.org/spip.php?article626>
  - *La Controverse des sexes*, Paris, PUF, 2001, 326 p., coll. « Quadrige ; 327 »
  - « Pour en finir avec la “condition féminine” », in *Féminin masculin : mythes et idéologie*, sous la dir. de Catherine Vidal, Paris, Belin, 2006, p. 15-24.
- PERROT, Michelle (dir.), *Une Histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Paris : Rivages, 1984, 228p.
- PERROT, Michelle, *Les Femmes ou Les Silences de l'histoire*, Paris : Flammarion, 1998, XVI-493p.
- ROGERS, Rebecca, « Rencontres, appropriations et zones d'ombre : les étapes d'un dialogue franco-américain sur l'histoire des femmes et du genre », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n° 11 –2004/2, p. 101 à 126.
- SOHN, Anne-Marie, et THELAMON, Françoise (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*: actes du colloque organisé par l'Université de Rouen du 27 au 29 novembre 1997, Paris : Librairie Académique Perrin, 427 p.
- THEBAUD, Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses : ENS Éditions Fontenay Saint Cloud, 1998, 227 p., coll. « Société, espaces, temps ».

# Annexes

---



## Lexique

Nous plaçons ici des termes fréquents dans notre corpus, mais qui n'ont pas rejoint les dictionnaires, assortis d'une définition la plus concise possible. Ces choix ont été guidés par les indications du *Trésor de la langue française* accessible en ligne et par le *Dictionnaire historique de la langue française* dirigé par Alain Rey (2012). Le cas échéant, nous indiquons des ouvrages de références en notant de façon abrégée des éléments que l'on pourra retrouver détaillés dans la section bibliographique.

**Différentialisme** : terme non employé à l'époque, désigne le courant de la néo-féminité ou de la différence ; partant du principe qu'il y a deux sexes distincts, souhaite dans une optique révolutionnaire, garantir leur existence et le maintien de leur différence. Également orthographié différencialisme (voir not. Françoise Collin, « Différence des sexe (Théorie de la) », *Dictionnaire critique du féminisme*, 26-35). Antonyme : Universalisme.

**Femellitude** : le terme est employé pour la première fois dans *Surréalisme et Sexualité* de Xavière Gauthier (1971) sur le modèle de *négritude* (L.-S. Senghor). Femelle est à entendre dans son origine certainement américaine *female* où l'adjectif n'a pas nécessairement une dénotation animale et désigne ce qui est *propre aux femmes* et non ce qui est féminin. « La démarche [communiste qui consiste à revendiquer l'égalité civique et politique] est sensiblement identique à celle qui consiste à blanchir les Noirs sous prétexte qu'ils sont exploités en tant que Noirs... Cependant, les Noirs ont une culture propre, celles qu'ils possédaient avant l'esclavage et les partisans du "black power" brandissent leur négritude. Mais les femmes ? Le mot de féminité est marqué du sceau d'une douceâtre abnégation, conférée par les hommes. Nous préférerions avancer celui de "femellitude" qui, comme celui de négritude, reprend violemment à son compte le mépris des "dominants". Nous devrions lui laisser alors, son empreinte d'inconnu. » (Xavière Gauthier, *Surréalisme et Sexualité*, 53)

**Féminitude** : condition commune des femmes expérimentant « une discrimination basée sur la seule appartenance sexuelle » (Françoise Collin, « Féminitude et féminisme », *Les Cahiers du GRIF*, 1973, n° 1, 5) et « mythe » (Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, 16 et 37).

**Femmage(s)** : mot attesté en 1975 employé par Florence Delay (Rencontre québécoise internationale des écrivains, *Liberté*, 1976, 220), signifie rendre un témoignage de respect et de gratitude à une femme. Il semble que le mot soit construit à tort puisque si hommage est bien dérivé d'homme (au sens de vassal), le terme désigne l'émetteur et non le récepteur du message. *Femmage* devrait donc désigner un témoignage de respect et de gratitude rendu *par* une femme.

**Masculinisme** : attesté au sens de « présence chez la femme de caractères sexuels secondaires masculins » et comme contraire du féminisme dans son acception biologique, le terme est employé au sens politique comme un équivalent du système fondé par la domination des hommes et du masculin, sur les femmes et le féminin.

**Matrimoine** : de l'ancien français, ensemble des biens, des droits hérités de la mère. Revivifié dès la fin des années 1960. Au sens d'héritage culturel, on le trouve sous la plume de Marcelle Marini en 1977 dans *Territoires du féminin* : « aider les femmes à entrer dans l'histoire. À constituer leur matrimoine en rapport dialectique avec le patrimoine pour que naisse un nouvel héritage inséparable d'une société autre. » (*Territoires du féminin*, 57).

**Néo-féminisme** : désigne le féminisme de la deuxième vague, c'est-à-dire l'intégralité du Mouvement des femmes y compris celles qui se définissent comme « antiféministes ». On le trouve notamment sous la plume d'Annie Le Brun dans *Lâchez tout*.

**Néo-féminité** : désigne le courant différentialiste qui vise l'expression et la valorisation d'une féminité nouvelle. On le trouve notamment sous la plume de Michèle Le Dœuff dans « Colloque féministe à New York : *Le Deuxième Sexe* trente ans après » (*Questions féministes*, n°7, février 1980, p. 103-109).

**Phallus (dérivés de)** : *Phallicité*, néologisme forgé dans *Surréalisme et Sexualité* (1971) de Xavière Gauthier pour désigner ce qui porte les caractéristiques du phallus ; *Phallique*, dont la forme évoque un pénis en érection ou plus généralement relatif au phallus, le terme est popularisé par les *Écrits* de Jacques Lacan qui paraissent en 1966 au Seuil (voir not. p. 694) ; *Phallogentrisme*, le terme

serait selon Irène Pagès de Levi Strauss. Mais Anne Berger dit que le concept vient du psychanalyste anglais Ernest Jones, qui contestait le parti-pris « phallogocentrique » de son maître et ami Freud (Anne Berger, *Le Grand théâtre du genre*). Voir égal. Derrida, *Marges de la philosophie*, 1972, XVII ; *Phallogocrate*, « celui qui croit que le fait de posséder une bite lui donne le droit d'opprimer. » (*Rapport contre la normalité*, 15) ; *Phallogocratie*, le terme serait selon Françoise d'Eaubonne (*Le Complexe de Diane*, 136) de Marise Choisy ; « forme de domination de la société, sous prétexte que le phallus (votre bite) est supérieur au vagin – ou au clitoris. Tout pouvoir d'état est fondé sur cette “petite différence”. » (*Rapport contre la normalité*, 14). Entrée dans le Dictionnaire *Le Robert* en 1978 (1420), « Nom féminin, milieu du XX<sup>e</sup> siècle, domination des hommes (et de la symbolique du phallus) sur les femmes » (Andrée Michel, *Le féminisme*, 1981) ; *Phallogocratisme*, syn. de phallogocratie (Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, 115-117) ; *Phallogocentrisme*, mot valise forgé à partir de phallogocritisme et de logocentrisme (Derrida, *Marges de la philosophie*, 1972, XVII), répond au projet initial de déconstruire le logocentrisme qui est un refoulement avorté de l'écriture hors de la parole et une répression historique et « une métaphysique de l'écriture phonétique » (Derrida, « Exergue », *De la grammatologie*, 11) qui commande le concept de l'écriture, l'histoire de la métaphysique et le concept de la scientificité de la science.

**Sexicides** : Ou tueuses de sexisme. Néologisme initialement forgé par Yves Florenne, journaliste au *Monde* et responsable de la revue de revues, repris par les chroniqueuses du « Sexisme ordinaire » dans *Les Temps modernes*.

**Sexisme** : de l'anglo-saxon *sexism* pensé comme un racisme de sexe, le terme apparaît pour la première fois en France sous la plume d'Emmanuèle de Lesseps (Emmanuèle Durand [de Lesseps], « Le viol », in « Libération des femmes : année zéro », 93) puis « assujettissement généralisé et [...] exploitation de la femme » sous celle de Françoise Collin (*Cahiers du GRIF*, n°1, novembre 1973, 17) ; « Le sexisme, ce n'est pas seulement la discrimination, la calomnie, l'insulte ouverte ou insidieuse à l'encontre des femmes. C'est aussi leur utilisation à des fins différentes (par exemple marchandes), et opposées à celles qu'elles-mêmes poursuivent. » (« Le sexisme ordinaire », *Les Temps modernes*, juillet 1974, n°336, 2471) « division, selon le sexe, du travail et de la participation à la vie, à la marche des affaires humaines » (Françoise d'Eaubonne, *Le Féminisme ou la mort*, 119). Entrée dans le Dictionnaire *Le Robert* en 1978 (1809), « attitude de discrimination à l'égard du sexe féminin » (Andrée Michel, *Le féminisme*, 1981).

**Sororité** : « communauté de femmes » est le sens attesté par les dictionnaires d'aujourd'hui. À l'époque, désigne la solidarité entre femmes (*Les Cahiers du GRIF*, 1973), mot revitalisé par l'influence de l'anglais *sisterhood*.

**Universalisme** : terme employé à l'époque dans son sens commun de « caractère universaliste d'une théorie, d'une doctrine, d'un système ». A pris le sens plus particulier de courant féministe qui « repose sur l'affirmation selon laquelle tous les êtres humains sont des individus au même titre », la distinction de sexe étant ainsi insignifiante. Antonyme : Différentialisme.

## Notices

Nous présentons ici de façon succincte les écrivaines, critiques et éditrices les plus remarquables dans le présent volume. De multiples études étant disponibles à propos de Simone de Beauvoir et Marguerite Duras, nous ne leur consacrons pas ici les quelques lignes que nous réservons à leurs contemporaines.

**Audry, Colette**, écrivaine et éditrice (1906-1990). Normalienne et agrégée de lettres, elle devient professeure et rencontre à cette époque Simone de Beauvoir. Deux ans après l'obtention du prix Médicis pour son roman *Derrière la baignoire* (Gallimard, 1962), elle fonde et dirige la collection « Femme », la première du genre en France, chez Denoël, et y publie des ouvrages féministes de référence, notamment des traductions comme *La femme mystifiée* ou *Une chambre à soi*. Elle participe au MDF (Mouvement Démocratique Féminin) : avec Marie-Thérèse Eyquem, Solange Lambergéon, Yvette Roudy, et Evelyne Sullerot. Leur journal *La femme du XX<sup>e</sup> siècle*, dans lequel les petites de FMA écrivent d'ailleurs (comme Christine Delphy par exemple), témoigne de leur intérêt pour la littérature féministe et le féminisme renaissant en général. Elle est une des signataires du Manifeste des 343. En 1973, elle participe au collectif de *La Création étouffée*, témoignant des entraves dont elle a fait l'expérience durant son parcours d'écrivaine.

**Bernheim, Cathy**, écrivaine (1946-). Étude de Lettres modernes à Nice. À 17 ans son père fait faillite et vend l'hôtel familial de La Calanque d'or à Aiguebelle où a été tournée l'adaptation de *Bonjour tristesse*. Arrive à Paris en 1966, sans un sou, et travaille au théâtre du Lucernaire. Elle y rencontre Brigitte Fontaine puis Les Petites Marguerites (Monique Bourroux, Misha Garrigue, Christiane Rochefort, Rachel Mizrahi, etc.). Présente lors de la manifestation de l'Arc de Triomphe en 1970, elle est l'un des pionnières du MLF où elle participe de la tendance Féministes révolutionnaires puis du groupe des Gouines rouges. Traductrice des féministes américaines, elle compose également des chansons, poèmes et autres cadavres exquis « militants ». Elle devient dès 1973 l'une des chroniqueuses régulières du « Sexisme ordinaire », rubrique des *Temps modernes*. On lui doit au début des années 1980 un roman, *Perturbation, ma sœur*, qui retrace les deux premières années du Mouvement.

**Brisac, Geneviève**, écrivaine (1951-). Entourée par une mère écrivaine (feuilletons, dramatiques) et un père polytechnicien, ingénieur puis expert judiciaire. Normalienne, agrégée de lettres modernes en 1974, militante du groupe Révolution !, elle rejoint le Mouvement des femmes par la lutte des classes pour s'y consacrer pleinement à partir de 1978. Enseignante en collège en Seine Saint Denis entre 1976 et 1982. Collabore à plusieurs revues du Mouvement en fin de décennies (*Sorcières*, *Histoire d'elles*, *La Revue d'en face*) puis également au *Monde* à partir de 1982. La revue des livres pour enfant, revue des bibliothèques qui dépend de la BNF la mène sur le chemin de l'édition jeunesse. Elle a consacré plusieurs textes à l'œuvre de Virginia Woolf qui l'a influencée dans les années 1970. Elle publie en 1987 *Les Filles* son premier roman, qu'elle considère du point de vue générique comme « le lieu de la mise en œuvre du contradictoire », et reçoit le prix Femina en 1996.

**Calmis, Charlotte**, écrivaine (1913-1982). « Juive toujours », Charlotte Calmis est née en Syrie, mais a passé son enfance en Egypte avec sa mère, remariée à la mort précoce de son père. Pour encourager son désir de peindre, son beau-père finance un séjour d'études en France : elle s'installe à Paris en 1937. Dans l'intervalle des langues, des territoires et des religions, l'identité pour Charlotte Calmis prend donc très tôt et à jamais la forme de l'incertitude. Installée à Menton, après le décès de son mari sculpteur, elle participe aux activités artistiques méridionales jusqu'en 1969 : elle y est reconnue comme peintre de l'abstraction lyrique. Après un détour par Israël, elle emménage à Paris au début des années 1970. Tout en poursuivant son travail plastique qui s'en trouve d'ailleurs modifié, son œuvre connaît alors une nouvelle période : celle de la création poétique.

**Cardinal, Marie**, écrivaine (1928-2001). Née en Algérie, de 1953 à 1960, elle enseigne la philosophie, à Salonique, Lisbonne, Vienne et Montréal, puis met un terme à sa carrière professorale pour se tourner vers le journalisme, collaborant à différents hebdomadaires tels que *L'Express* ou encore *Elle*. Cardinal publie son premier roman en 1962 *Écoutez la mer*. Féministe, elle recueille les propos de Gisèle Halimi dans *La Cause des femmes* (1973). *Les mots pour le dire*, roman inspiré de sa cure psychanalytique couronné l'année suivante par le prix Littré, en fait une des visages du féminisme français. Elle est également à l'origine de la création du Syndicat des écrivains de langue française et en fut présidente honoraire à vie.

**Chawaf, Chantal**, écrivaine (pseud. Marie de la Montluel, 1943-). À l'âge de 25 ans, on lui apprend les circonstances d'une naissance traumatique jusque-là taboues. Ce récit des origines constitue une seconde naissance symbolique qui mène l'écrivaine, devenue Chantal Chawaf, sur les chemins d'une quête de la maternité. « Par le langage, je voulais entrer dans la différence », commente-t-elle à propos de son premier livre, écrit en Syrie, après sa première grossesse : *Retable* suivi de *La Réverie* (1974), rédigé sous la forme du flux de conscience et, en partie, autobiographique. Collaboratrice durant la décennie de la revue *Sorciers*, différentialiste, elle a été associée à l'écriture féminine. Son œuvre comporte une vingtaine de textes littéraires. Confidentielle en France, son œuvre est enseignée en Amérique du Nord depuis les années 1980.

**Cixous, Hélène**, écrivaine (1937-). Née en Algérie, de confession juive. Son père, également né en Algérie est d'origine espagnole, sa mère d'origine allemande. Alors qu'elle prépare sa thèse sur Joyce sous la direction de Jean-Jacques Mayoux, elle demande, en 1962, un entretien à Jacques Derrida qu'elle rencontre pour la première fois à cette occasion et dont elle restera l'amie. Elle est nommée en 1967 par Raymond Las Vergnas, doyen de la Sorbonne et ancien directeur de l'Institut d'anglais, à Nanterre sur un poste de professeur, alors qu'elle n'a pas soutenu sa thèse. La thèse terminée est publiée chez Grasset, ainsi que son premier recueil de nouvelles *Le Prénom de Dieu* et son premier roman *Dedans* qui obtient le Prix Médicis en 1969. Raymond Las Vergnas la charge alors de participer à la création de l'Université de Vincennes où elle occupe le poste de professeur de Lettres anglaises. En 1970, elle fonde la revue *Poétique* au Seuil avec Gérard Genette et Tzvetan Todorov, en 1974, le doctorat de troisième cycle en études féminines de Paris 8. On lui doit en 1975 « Le rire de la Méduse », manifeste de l'écriture féminine, puis *Sorties* et *La Jeune née* qui poursuivent cette voie. Elle s'illustre également dans le genre théâtral avec *Portrait de Dora*. Son œuvre, qui s'enrichit encore de nos jours, est enseignée en Amérique du Nord depuis les années 1980.

**Collin, Françoise**, écrivaine et philosophe (1928-2012). Critique, philosophe et écrivaine, formée en philosophie à l'Université de Louvain, ancienne assistante aux Facultés universitaires Saint-Louis (Bruxelles). Résidant en Belgique, elle se réfugie dans le sud de la France au début de la deuxième guerre et y fait de réguliers séjours par la suite, notamment pour ses études. Elle accompagne de sa pensée critique Maurice Blanchot, Hannah Arendt et Gertrude Stein. Elle rencontre le mouvement des femmes lors d'un voyage à New York en 1972 et à son retour en Belgique fonde la première revue féministe de langue française, *Les Cahiers du GRIF* (1973-1978). En 1978, elle porte avec Hedwige Peemans Pouillet le projet « GRIF – Université des femmes » et en 1981, profitant d'une retraite anticipée, elle s'installe définitivement à Paris. Elle dirige la collection « Littérales » aux Éditions Tierce.

**Eaubonne, Françoise d'**, écrivaine (1920-2005). Fille d'un militant du Sillon, et d'une espagnole féministe, elle traverse le siècle en s'engageant politiquement : d'abord la Guerre d'Espagne, puis la Seconde Guerre mondiale, l'Occupation durant laquelle elle est résistante, le Parti Communiste qu'elle rejoint puis quitte au moment de la Guerre d'Algérie (elle est des signataires du « Manifeste des 121 »), jusqu'au Mouvement de Libération des Femmes qu'elle rejoint dès les premières assemblées générales aux Beaux-arts. Admiratrice et proche de Simone de Beauvoir, elle consacre plusieurs essais au féminisme. *Le Féminisme ou la mort* (1974) exhale le sens de l'absolu de cette militante pittoresque. C'est à la suite de son essai *Éros minoritaire* (1970), qu'elle reçoit chez elle le groupe mixte Homosexualité et qu'elle contribue à faire émerger le F.H.A.R. En 1972, elle crée

également le groupe Écologie et féminisme. Son œuvre, primée, comporte une soixantaine de titres : romans, poèmes, biographies, mémoires et essais.

**Forrester, Viviane**, écrivaine et critique littéraire, (1925 -). Née dans une famille bourgeoise juive, Viviane Dreyfus passe son adolescence sous l'occupation puis, pour échapper aux rafles, quitte provisoirement la France pour l'Espagne en 1943 (*Ce soir, après la guerre*, 1992). Dans les années 1970, elle entre en littérature fictionnelle (*Ainsi des exilés*, 1970), devient critique littéraire à *La Quinzaine littéraire*, au *Monde* et au *Nouvel Obs*, et produit des émissions littéraires radiodiffusées sur France-Culture puis télédiffusées sur A. 2. Tout en poursuivant la veine romanesque, elle se consacre à partir des années quatre-vingt à l'essai avec *La Violence du calme* (1980), *Van Gogh ou l'enterrement dans les blés* (1983) et *Mains* (1988). Cette tendance s'accroît au tournant du siècle où trois essais politico-économiques la font internationalement reconnaître : *L'Horreur économique* en 1996 (Prix Médicis essais), *Une étrange dictature* en 2000 et *Le Crime occidental* en 2004. Membre des jurys du prix du meilleur livre étranger depuis 1975 et du prix Femina depuis 1994, elle a reçu plusieurs distinctions officielles. Spécialiste de V. Woolf, une de ses *Passions de toujours* (2006), elle lui a consacré une biographie en 2009.

**Fouque, Antoinette [née Grugnardi]**, éditrice (1936-2014). Marseillaise d'origine, enseignante de formation, elle rejoint Paris en compagnie de son mari, Robert Fouque, à partir de 1960. Elle y fréquente le milieu intellectuel et littéraire et commence en 1965 une thèse en sociologie littéraire consacrée à l'avant-garde sous la direction de Roland Barthes. En mai 1968, elle fait la rencontre de Monique Wittig et anime avec elle à partir d'octobre un groupe de femmes (dit ultérieurement Groupe de Vincennes). Présente dès l'origine du Mouvement, elle réunit autour d'elle le groupe Beaumarchais, devenu Psychanalyse et Politique, duquel s'écartera dès 1973 le projet des Éditions *Des femmes*. En 1979, arguant la récupération du Mouvement, elle crée une association loi 1901 « Mouvement de Libération des Femmes – Psychanalyse et Politique » et dépose la marque commerciale « Mouvement de Libération des Femmes – MLF » à l'Institut national de la propriété industrielle.

**Gagnon, Madeleine**, écrivaine (1938-). - Née à Amqui (Canada), fait ses études classiques au couvent des Ursulines de Québec (1952-1955) puis au collège Notre-Dame d'Acadie, à Moncton, où elle obtient son baccalauréat ès arts en 1959. Maîtrise ès arts (philosophie) de l'Université de Montréal en 1961, elle poursuit ses études à l'Université d'Aix-en-Provence, où elle termine son doctorat ès lettres en 1968. Entame une cure psychanalytique en 1967 à laquelle elle doit sa venue à l'écriture. D'abord chargée de cours aux universités Concordia et de Montréal (1966-1968), elle est nommée professeur au Département d'études littéraires à l'Université du Québec à Montréal, fonction qu'elle quitte en juin 1982 pour se consacrer à l'écriture. Nouvelliste, poète et romancière, membre de l'Union des écrivains québécois, elle publie également dans de nombreux périodiques.

**Gauthier, Xavière**, écrivaine (pseud. Mireille Boulaire, 1942-). Son premier essai, *Surréalisme et Sexualité* (1971), est une version remaniée de sa thèse de philosophie. Elle y développe une critique de la position subversive d'un surréalisme qu'elle évalue comme un mouvement conservateur en matière de sexes et de sexualité, et y forge le néologisme de « femellitude », sur le modèle de négritude. À cette époque, elle fréquente le groupe d'Antoinette Fouque, Psychanalyse et Politique. En 1974, les Éditions des femmes publient son premier texte de fiction, *Rose saignée*, en cette même année où paraissent *Les Parleuses*, entretien avec Marguerite Duras, qui est reçu comme un des manifestes de l'écriture que l'on appelle bientôt féminine. À la fin de l'année suivante, elle fonde la revue *Sorcières*, revue artistique dont les participantes sont pour la plupart différentielles. La revue accueille de nombreuses signatures littéraires, des écrivaines les plus connues à celles qui sont sur le point de le devenir (Nancy Huston, Leïla Sebbar notamment).

**Groult, Benoîte**, écrivaine (1920-). Issue de la bourgeoisie aisée mais bohème, Benoîte Groult fréquente très jeune le milieu littéraire et artistique. De son père, célèbre décorateur, elle hérite la pratique précoce de l'écriture, et de sa mère, directrice d'une maison de couture à une époque où le travail des femmes est méconsidéré, la conscience d'une nécessité féministe. Après des débuts dans



l'enseignement, elle signe avec sa sœur Flora, également écrivaine, une série de romans qui la font connaître du public. Avec *Ainsi soit-elle* en 1975, elle contribue à diffuser les idées du féminisme radical dans un pamphlet qui se révèle un véritable succès de librairie. Elle devient ainsi un des visages mais également une des plumes du féminisme français, comme en témoignent les préfaces que l'on sollicite d'elle. En 1978, elle fonde avec Claude Serva-Schreiber *F Magazine*, de la large diffusion qui entérine sa position réformatrice. De 1984 à 1986, elle assure la présidence de la Commission de terminologie pour la féminisation des noms de métiers, de grades et de fonctions, fondée par Yvette Roudy.

**Huston, Nancy**, écrivaine (1953-). Canadienne, elle vit aux États-Unis depuis 1968, et arrive en France en 1973 à 20 ans pour une année d'études. Elle participe à plusieurs revues et journaux féministes comme *Sorcieres*, *Les Cahiers du Grif* ou *Histoire d'elles* (1977-1980). Elle suit le séminaire de Roland Barthes en 1975-76 et prépare un mémoire sur le tabou linguistique sous sa direction qu'elle publie sous le titre *Dire et Interdire* (1980). Elle donne à lire en 1981 son premier roman *Les Variations Goldberg*.

**Hyvrard, Jeanne**, écrivaine (1945-). « Je n'ai pas de biographie, cette protestation m'en tient lieu » affirmait Jeanne Hyvrard en janvier 1985. De sa vie hors les livres, on ne sait donc peu de choses si ce n'est qu'elle emprunte son nom de plume à sa grand-tante maternelle et qu'elle a été professeure d'économie politique dans un lycée technique de Paris. Son premier roman, *Les Prunes de Cythère* (1975), se veut ainsi un compte-rendu de la situation sociale et économique aux Antilles où elle a enseigné pendant deux ans. Le second, *Mère la mort* (1976), s'apparente à un traité d'économie politique et introduit la métaphore de la Mère (métaphysique et idéalisée), présente dans la plupart de ses productions ultérieures. La réécriture des mythes, notamment de la genèse mais également d'autres mythes bibliques ou grecs, constitue un procédé récurrent de son œuvre qui comporte des romans, des nouvelles, un conte philosophique, des récits, des poésies, des « paroles » et des essais. Dans l'ensemble, elle déploie et défend une « pensée femme » (« pensée ronde » ou fusionnelle) : on l'apparente à l'écriture féminine. Elle est moins connue en France qu'en Amérique du nord où ses textes sont enseignés à l'université.

**Kahane, Juliette**, écrivaine (1948-). Issue d'une famille d'éditeurs (Kahane-Girodias) et formée à l'histoire (en Sorbonne où elle intègre le cercle des étudiants de la J.C.R., plus précisément de la tendance 3 des anarcho-communistes) et la philosophie, Juliette Kahane est lectrice-correctrice au Seuil dans les années 1970. Après les événements de mai 68, et encore plus avec les débuts du M.L.F., elle décide de se consacrer à l'action politique. Passée successivement par le « Groupe de base Censier » avec la famille Hocquenghem, la Gauche prolétarienne avec Didier Truchaut et par Vive la Révolution, elle donne « Les militantes » au numéro fondateur de « Libération des femmes années 0 » et participe au groupe Psychanalyse et politique jusqu'à 1973. Elle reprend ses études au début des années 1980, se spécialisant en psychopathologie clinique. Écrivaine, elle a publié quatre romans depuis 2002.

**Kristeva, Julia**, écrivaine et critique (1941-). D'origine bulgare, elle arrive en France en 1966 et devient une participante active du groupe *Tel Quel*. Ses premiers travaux sont remarqués par Roland Barthes dès 1970. On lui doit une série d'essais fondateurs sur la langue et la littérature ; elle invente notamment en 1969 le concept d'intertextualité. En lien avec Antoinette Fouque et le groupe Psychanalyse et Politique au début de la décennie, elle fait paraître dans *Tel Quel* sous le titre « Lutttes des femmes » le dossier consacré à l'écriture des femmes et préparé par Xavière Gauthier, pour le *Monde des livres*. Elle prend cependant rapidement ses distances, pour rompre totalement avec la maison d'édition Des femmes après l'affaire de la publication des *Chinoises* (1974). Représentante outre-atlantique du « French Feminism », elle est pourtant dès 1977 très critique du Mouvement de libération des femmes et du féminisme. Elle insiste par ailleurs, malgré des prises de position parfois contradictoires, sur le fait que l'écriture féminine reste controversée.

**Leclerc, Annie**, écrivaine et philosophe (1940-2006). Enseigne la philosophie de 1963 à 1975 avant de se consacrer provisoirement, après la sortie de *Parole de femme* (Grasset, 1974), à l'écriture.

Si son premier livre, *Le Pont du Nord* (1967), est un récit, c'est bien son second ouvrage, *Parole de femme*, qui lui ouvre la voie de la reconnaissance. Collaboratrice des *Temps modernes* et de Beauvoir jusqu'à la sortie du livre, elle y est remerciée et éreintée pour ses options différentialistes. À la suite, Christine Delphy (« Proto-féminisme et anti-féminisme », 1975) et Annie Le Brun (*Lâchez tout*, 1977) ont consacré des analyses parfois pamphlétaires à son œuvre. Le parti de la différence lui vaut d'être assimilée à l'écriture féminine : elle participe d'ailleurs à *La Venue à l'écriture* (1977) avec Hélène Cixous et la québécoise Madeleine Gagnon, s'entretient avec Marie Cardinal dans *Autrement dit* (1977) et collabore dans les années 1970 à la revue *Sorcières* fondée par Xavière Gauthier. En 1979, elle reprend l'enseignement puis participe à des ateliers d'écriture en prison. Elle poursuit son travail littéraire dans les années 1980. En 2006, le cancer qui l'avait affaibli durant les six dernières années de sa vie, l'emporte le 3 octobre.

**Lesseps, Emmanuèle de**, écrivaine (1946-). Emmanuèle, dite Mano, de Lesseps est licenciée de sociologie. En 1969, elle publie au Mercure de France un recueil de nouvelles écrites au sortir de l'adolescence : *L'Époque de Bertrand*. La littérature est une affaire de famille : alors que la mère d'Emmanuèle de Lesseps est codirectrice littéraire pour la maison Hatier, sa sœur Marielle est journaliste et traductrice, à l'instar de sa sœur aînée Béatrice, également écrivaine. Chacune des cinq filles de cette famille de sept enfants fait, très jeune, de l'écriture son métier ou son loisir. Présente lors de la manifestation de l'Arc de Triomphe en 1970, Emmanuèle de Lesseps contribue au Mouvement par l'écriture de nombreux tracts, mais c'est « Le Viol », récit tout à la fois personnel et politique publié dans le manifeste « Libération des femmes : année 0 », qui signe véritablement son entrée en écriture au sein de la lutte des femmes. On la retrouve à la fin de la décennie lorsqu'elle répond à « La pensée *straight* » de Monique Wittig dans *Questions féministes*, dont elle est membre fondatrice.

**Marini, Marcelle**, critique (1932-2007). Ancienne élève de l'École Normale Supérieure de Sèvres, agrégée de Lettres classiques, elle enseigne à la Sorbonne à partir de 1969 puis à l'université Paris 7 au sein du département STD (Sciences des textes et des documents) qu'elle contribue à fonder. Elle donne à lire une théorie du littéraire au creuset de la psychanalyse et du féminisme. Attentive aux œuvres dont celles de Marguerite Duras, Jeanne Hyvrard, Nathalie Sarraute ou encore Monique Wittig, elle livre également plusieurs études consacrées aux femmes et à l'écriture. On retient ses *Territoires du féminin : avec Marguerite Duras* (Minuit, 1977) qui contribue avec d'autres de ses textes par la suite à fonder une critique littéraire féministe française.

**Mizrachi, Rachel**, écrivaine (1932-2014). Polonaise d'origine, elle fuit son pays lors de l'entrée des troupes allemandes dans Varsovie. Après avoir vécu une vingtaine d'années en Palestine devenue Israël et suivi des études en linguistique, elle rejoint la France avec son mari Moshe en 1958. Liée à Christiane Rochefort dès son arrivée, elle devient une amie indéfectible et une interlocutrice littéraire assidue. En 1965, elles adaptent toutes deux *John Lennon in his own write*. Quatre ans plus tard, elle publie son premier roman chez Grasset, *Harry*, qui reçoit le prix d'Honneur. Habituee des Petites Marguerites, elle participe au Mouvement des femmes en France dès l'origine puis séjourne aux États-Unis pendant plusieurs années afin de préparer un ouvrage sur le Mouvement de femmes qui restera inédit. Polyglotte, elle maîtrise une dizaine de langues et a publié cinq romans en France.

**Parturier Françoise**, écrivaine et journaliste (1919-1995). Issue d'un milieu médical et littéraire, Françoise Parturier choisit l'enseignement. Immobilisée à la suite d'un accident, elle publie en 1955 son premier roman *Les Lions sont lâchés* (adapté à l'écran par H. Verneuil en 1961) sous pseudonyme et en collaboration avec J. Raoul-Duval. Également journaliste, Françoise Parturier se fait, dès les années 1950, championne des droits des femmes dans les colonnes du *Figaro* (1956-1975) et du *Monde*. La publication remaniée de certains de ses textes journalistiques, transgressifs pour l'époque, dans *Lettre ouverte aux hommes* en 1968 puis *Lettre ouverte aux femmes* en 1974 accompagne la naissance du Mouvement de libération des femmes en France et se traduit par un véritable succès de librairie. Le 15 octobre 1970, poursuivant son combat féministe, elle fait scandale en postulant – première femme depuis toujours – à l'Académie Française. Son action prépare l'élection de M. Yourcenar en 1980 : pour la première fois l'Académie enregistre la candidature d'une femme comme recevable, le vote en faveur d'une femme comme valide.

**Podolski, Sophie**, écrivaine (195 ?-1974). Jeune écrivaine de 20 ans, qui mêle textes et dessins en fac similé, publiée pour la première fois dans le n° 53 de *Tel Quel* (« Le Pays où tout est permis »). Elle se suicide quelques temps plus tard. Julia Kristeva voit dans ses créations une écriture féminine.

**Rochefort, Christiane**, écrivaine (1917-1998). Née à Paris, originaire du Limousin, entame des études de médecine à l'Université de Montpellier qu'elle ne terminera pas. Elle rencontre son premier succès, de scandale, avec *Le Repos du guerrier* (1958). Dans les années 1950 et 1960, elle est également attachée de presse au Festival de Cannes. Signataire du « Manifeste des 121 » en 1960 et du « Manifeste des 343 » en 1971, pour lequel elle se charge également de récolter les signatures, elle est l'une de celles qui contribuent à lancer le Mouvement de libération des femmes en France (26 août 1970). Son roman, *Les Stances à Sophie*, est une des références féministes des femmes en lutte. Membre du groupe d'artistes Les Petites Marguerites, elle met sa plume au service du Mouvement en en devenant l'une des parolières les plus actives. Durant la décennie, elle publie également roman, essai, et autobiographie détournée.

**Sebbar, Leïla**, écrivaine (1941-). S'installe en 1963 à Paris. Après des études de Lettres, elle enseigne et poursuit un travail de recherche sur « Le mythe du bon nègre dans la littérature du XVIIIe siècle (Littérature coloniale française) ». Elle participe à plusieurs revues et journaux féministes comme *Sorcières*, *Les Cahiers du Grif* ou *Histoire d'elles* (1977-1980)

**Stephenson, Margaret**, critique. Diplômée de littérature comparée, alors en thèse avec Roland Barthes sur le principe de distanciation dans le théâtre classique français, elle milite dès le début du Mouvement de libération des Femmes, aux côtés de Monique Wittig, notamment lors de l'action de l'Arc de Triomphe en 1970. Elle fonde le groupe des Polymorphes Perverses, et y construit une réflexion sur le « lesbianisme comme position révolutionnaire ». Elle rejoint les États-Unis quelques mois plus tard. Actuellement professeure de littérature française et comparée à l'Université de Florida-Atlantic, elle porte le nom de Namascar Shaktini et a publié plusieurs textes consacrés à l'œuvre de Monique Wittig, notamment *Monique Wittig : Theoretical, Political and Literary Essays* (2005).

**Thérame, Victoria**, écrivaine, (pseudonyme, 1937-) Lorsque Victoria Thérame cesse ses études à 16 ans, elle est formée par son père, qui la destine également au mariage, pour reprendre la boutique de change familiale. Mais en 1959, Françoise d'Eaubonne, lectrice chez Julliard, retient son premier roman, *Morbidezza*, publié l'année suivante sous pseudonyme : Thérame, alliage forgé de l'italien Terremoto (devenu Terramoto), de Dante et d'Érasme (*Journal d'une dragueuse*, 1990). Pour s'assurer une stabilité financière, elle suit des études d'infirmière à Marseille puis, de retour à Paris, travaille de nuit dans le milieu hospitalier pendant dix ans. En 1970, elle publie ses premiers poèmes *Trans-viscère-express* et devient conductrice de taxi. Viennent ensuite deux romans, publiés aux Éditions des Femmes, qui la font connaître du public : *Hosto Blues* (1974) et *La Dame au bidule* (1976). Pigiste à la fin des années 1970 (*Charlie Hebdo*), autrice d'une quinzaine de textes (romans, nouvelles, poèmes et pièce de théâtre), son travail littéraire s'érige en partie sur la réécriture de son expérience, notamment professionnelle.

**Viennot, Éliane**, libraire puis écrivaine et critique (1951-). Étudiante en lettres à la Sorbonne depuis 1971, elle milite en premier lieu au sein du mouvement étudiant de 1973. Elle participe ensuite au M.L.A.C. à partir de 1974, puis rejoint la tendance « lutte des classes » du M.L.F. en entrant dans le groupe Révolution ! en 1975 : elle y participe à la direction nationale « femmes » jusqu'en 1977. En décembre 1977, elle signe l'appel au rassemblement des « dissidentes » dans *Libération* puis ouvre en mai 1978 la librairie féministe *Carabosses*, associée l'année suivante à un café littéraire, *Barcarosse*. Après une thèse consacrée à Marguerite de Valois, elle s'est spécialisée dans les écrits des femmes politiques de la Renaissance. Co-fondatrice de la Société Internationale pour l'Étude des femmes de l'Ancien Régime (SIEFAR), elle est actuellement professeure de Littérature française de la Renaissance à l'Université de Saint-Étienne, membre de l'Institut universitaire de France et écrivaine.

**Wittig, Monique**, écrivaine (1935-2003). Après son premier roman primé par le Médicis en 1964 (*L'Opoponax*), elle est l'une de celles qui contribuent à lancer le Mouvement de libération des femmes en France. Membre du groupe d'artistes Les Petites Marguerites, des Féministes Révolutionnaires et des Gouines rouges, sa présence comme son œuvre (not. *Les Guérillères* et *Le Corps lesbien*) ont durablement influencé les militantes féministes et/ou lesbiennes radicales. Elle quitte la France pour les États-Unis en 1976 où elle enseigne dans plusieurs universités. De l'étranger, elle est à l'origine de la polémique séparatiste du Mouvement en fin de la décennie, dans le sillage de son article « La pensée *straight* ». Poursuivant son œuvre littéraire dans les années 1980, elle soutiendra sous la direction de Gérard Genette un mémoire de l'EHESS consacré au « Chantier littéraire : témoignage sur l'expérience langagière d'un écrivain » (1986). Lorsqu'elle décède le 3 janvier d'un accident cardiaque, elle est professeure en études féministes à l'Université d'Arizona à Tucson.



## Les Chansons du MLF

Outre les entretiens avec des femmes du Mouvement, huit sources principales ont été utilisées pour la récolte et la transcription des textes : le recueil documentaire « Marie-Jo Bonnet », sous chemise 1971, Bibliothèque Marguerite Durand ; *Le torchon brûle* n° 3, [n.d. 1972], p. 2 ; *Une histoire, des chansons, des dates*, supplément à *Les Pétroleuses*, n° 3, 1974 ; *8 mars, journée internationale des luttes de femmes, en chansons*, [s.l.] : Impr. spéciale Groupes femmes, 1975, 20 p. ; *Chansons de femmes*, Paris : La Documentation française, 1975, 16 p. ; Les Carabosses, *Elles chantent...*, [Paris], 1978, 29 p. ; *Mouvement de libération des femmes en chansons : histoire subjective 1970-1980*, anthologie réalisée par Marie-Jo Bonnet d'après une idée de Josy Thibaut et avec l'aide de Jocelyne Lamblin et Catherine Deudon, Paris, Tierce, 1981, n.p. [31 p.] ; Martine Storti, *Le Hall de la Chanson* (Centre national du Patrimoine de la Chanson, des Variétés et des Musiques actuelles), en partenariat avec l'association « 40 ans de mouvement » et le Centre audiovisuel Simone de Beauvoir, « 40 ans de MLF en chanson », <http://www.lehall.com/evenement/femmesenchansons/mlf/mlf.htm>.

### *Le Pouvoir est au bout du phallus (1970)*

*Sur l'air de T'en fais pas*

Le pouvoir est au bout du phallus  
Dit celui qui écrit sur les murs  
Je fais la révolution  
Les femmes lui ont répondu  
Ta révolution tu peux t'la foutre au cul  
Elle fait pas jour

Mon mec est un grand militant  
Au peuple il donne tout son temps  
Et moi j'y donne le mien  
T'en fais pas ma nana t'en fais pas  
La révolution au centuple te l'rendra  
Si j'suis encore là

Adieu mes amis mes amours  
Je pars sans avoir vu le jour  
De la révolution  
Le rôti est dans le frigo  
Et pour aujourd'hui c'est vous qui f'rez l'fricot  
Moi j'suis d'repos.

### *La Complainte (1970)*

*Sur un air original*

Approchez, gens de la ville,  
Ecoutez un conte de fée  
Il était une fois une fille  
Pleine de bonne volonté

Elle arriva dans la vie  
Sans savoir ce qui l'attendait

*Refrain :*

Une femme, c'est fait pour souffrir

À l'école sa maîtresse  
Lui disait : ne t'en fais pas  
Si le carré d'la vitesse,  
Ca te paraît du chinois  
C'qu'il faut surtout qu'tu connaittes  
C'est l'temps d'cuisson des p'tits pois

Le premier homme qu'elle rencontre  
Lui demande sa vertu ;  
Elle lui donne ;  
tu n'as pas honte !  
Lui dit-il quand il l'a eue ;  
Et comme elle était enceinte,  
À la porte il l'a fichue.

Docteur j'ai la rubéole,  
Et j'ai pris du stalinon,  
J'ai attrapé la vérole,  
Et j'ai une dépression  
Mademoiselle, c'est votre rôle  
de repeupler la nation.

L'enfant, ce fut une fillette  
Et tristement elle lui dit :  
Ah ma pauvre mignonette  
Pourquoi t'ai je donné la vie,  
Elle lui a cassé la tête  
Contre les barreaux du lit

Puis sans faire sa prière  
Au plafond, elle s'est pendue,  
Ses copines la portèrent  
Dans sa tombe toute nue,  
Et dessus elles marquèrent :  
V'la l'vrai soldat inconnu

La morale de ces stances  
C'est qu'c' est pas la solution,  
Elle a manqué de patience,  
Elle a manqué d'information ;  
Elle aurait mieux fait d'attendre  
Le Mouvement de libération !

Personne n'est fait pour souffrir

*L'Hymne du MLF (1971)*

*Sur l'air du Chant des marais*

Nous, qui sommes sans passé les femmes,  
nous qui n'avons pas d'histoire,  
depuis la nuit des temps, les femmes,  
nous sommes le continent noir.

*Refrain :*

Levons nous, femmes esclaves  
Et brisons nos entraves,  
Debout! Debout !

Asservies, humiliées, les femmes  
Achetées, vendues, violées ;  
Dans toutes les maisons, les femmes,  
Hors du monde reléguées

*Refrain*

Seules dans notre malheur, les femmes  
L'une de l'autre ignorée,  
Ils nous ont divisées, les femmes,  
Et de nos sœurs séparées.

*Refrain*

Reconnaissons-nous, les femmes,  
Parlons-nous, regardons-nous,  
Ensemble on nous opprime, les femmes,  
Ensemble révoltons-nous.

*Refrain*

Le temps de la colère, les femmes  
Notre temps est arrivé  
Connaissons notre force, les femmes  
Découvrons-nous des milliers<sup>2174</sup>

### *La Guérilla (1971)*

#### *Sur l'air de La guérilla*

Nous on fait l'amour et puis la guérilla,  
L'amour entre nous c'est l'amour avec joie,  
Mais pour faire l'amour il n'y a pas d'endroit,  
Partout y'a des hommes et partout on se bat.

On prendra les usines, on prendra les jardins,  
On cueillera des fleurs avec nos petites mains,  
Et sur nos poitrines on aura du jasmin,  
Et on dansera en mangeant du raisin.

---

<sup>2174</sup> Reproduction de la chanson selon l'anthologie *Mouvement de libération des femmes en chansons : histoire subjective 1970-1980*. Le recueil « Chansons féministes » de la Bibliothèque nationale de France (cote 4-WZ-10998) qui comporte une photocopie d'un tract du 8 mars 1982 propose ponctuellement une ponctuation différente.



On prendra les zoos, on ouvrira les cages,  
Vive les oiseaux et fini le ménage,  
On se balancera au cou des girafes,  
L'amour entre nous, aux hommes la guérilla.

On prendra le soleil, on le mettra dans le train,  
On aura des casquettes de mécanicien,  
On ira en Chine dans le transsibérien,  
Et puis on s'en fout, tout ce qu'on fait est bien !

*Debré nous n'te ferons plus d'enfants (1971)<sup>2175</sup>*

*Sur l'air de Brigitte Bardot (1961) repris pour Avec les filles je ne sais pas (1970)*

Debré nous n'te ferons plus d'enfants,  
Non, non, non  
Pour faire de la chair à canon,  
Non, non, non  
S'abrutir à la production,  
Oh non !  
Et vive la contraception !

*Refrain :*

La, la, la...  
C'est bon, c'est bon, c'est bon,  
De ne plus avoir un bonhomme sur notre dos.

Plus jamais nous n'aurons d'enfants,  
Non, non, non  
Tant que nous les élèverons,  
Non, non, non  
Plus jamais nous n'occuperons,  
Oh non !  
Votre cuisine et votre lit.

Plus jamais nous aurons à cœur,  
Non, non, non  
De leur plaire, de faire leur bonheur,  
Non, non, non  
Et puis toute leur virilité,  
Oh oui !  
Qu'ils se la mettent sous leur oreiller !

Plus jamais nous ne nous marierons,  
Non, non, non  
Ne rentrons plus à la maison,  
Non, non, non  
Leur amour c'est comme une prison,  
Oh oui !  
Faisons des fêtes et des chansons.

---

<sup>2175</sup> La chanson sera reprise avec variante en 1974 (20 avril-1<sup>er</sup> mai), Debré étant remplacé par Chaban (ou Royer ou Giscard). Voir *Une histoire, des chansons, des dates*, supplément à *Les Pétoleuses*, n°3, 1974, p. 8.

*Nous sommes toutes (1971)*

*Sur l'air de La pègre (sous réserve)*

Nous sommes toutes des avortées  
Nous sommes toutes des avorteuses  
Nous sommes toutes péripatéticiennes  
Des lesbiennes et des mal-baisées

Nous libérerons la société  
Nous libérerons la sexualité

Nous disons tout haut  
Ce qu'on pense tout bas  
Nous disons la vérité

*Les femmes mortes (1971)*

*Sur l'air des Feuilles mortes*

Les femmes mortes se ramassent à la pelle  
Les avortées les avorteuses aussi  
Et les fœtus remplissent les poubelles  
Car avorter c'est illégal ici.

C'est une chanson  
Qui nous ressemble  
Toi tu baisais  
Moi j'avortais  
On faisait ça  
Surtout l'dimanche  
Car le lundi  
Fallait bosser

*La pilule oubliée... ou La Complainte des avortées (1971)*

*Sur l'air de Je n'suis pas bien portant*

La pilule oubliée  
L'stérimet qui s'est barré  
Le diaphragme mal placé  
Jules [qui] s'est pas retiré  
La capote a crevé [variante : La capote a percé]  
[Les jours mal calculés]  
Le bidet ça a raté [variante : Le bidet qu'a foiré]

*Refain :*

Ah vraiment qu'c'est embêtant  
D'être toujours enceinte  
Ah vraiment qu'c'est embêtant  
Tous ces avortements

L'Angleterre c'est trop cher  
La Roumanie c'est fini  
Le persil inutile  
Et la sonde vagabonde  
La quinine t'as bonne mine  
Le cheval c'est brutal  
La seringue ça rend dingue  
Les tuyaux c'est bien beau

*Les galériennes (1971)*

*Sur l'air du Galérien*

Je m'souviens ma mère disait  
T'en vas pas voir les hommes  
J'y ai été, j'ai avorté  
Et c'est bien fait pour ma pomme  
Y m'a dit faut t'débrouiller  
C'est des histoires de femmes  
Je n'veux pas m'en occuper  
J'veux pas d'illégalité  
Jean Daniel t'as bien eu peur  
Mais tu t'es fait du beurre  
T'en fais pas c'est pas fini  
T'en verras d'toutes les couleurs  
Au Nouvel Observateur  
C'est c'quils ont eu d'meilleur  
Si les tirages ont monté  
C'est grâce au sang des avortées  
Y'a la mère Evelyne Sullerot  
Qu'a refusé d'signer  
Elle nous a toutes traitées  
De lesbiennes excitées  
Ça n'durera pas  
Nous sommes toutes des avortées  
Car nous sommes toutes des femmes  
Nous sommes toutes des exploitées  
Cela ne peut plus durer.

*Ménie... (1971)*

*Air inconnu*

C'est la fête à Ménie  
Ménie s'est faite belle  
Ménie s'est faite homosexuelle  
C'est la fête à Ménie  
J'suis amoureuse de Ménie, de Ménie  
De ses grands yeux, d'sa sociologie  
Et à Ménie, de Ménie  
Souvent j'aspire  
Je sais qu'un jour sans rien me dire  
Elle arrivera à me faire jouir  
Ménie un jour, Ménie pour toute la vie

*Y'en a ras l'bol de se prosterner (1971)*

*Sur l'air de Sixteen tones*

Y'en a ras l'bol de se prosterner  
Devant l'érection d'un phallus fatigué  
Car de vous messieurs on peut se passer  
Et jouir enfin sans être humiliées  
Y'en a ras l'bol de cette morale  
Des tabous sexuels et super mâles  
Les femmes ne sont pas faites pour procréer  
Je sais qu'un jour elles pourront le prouver  
Y'en ras l'bol depuis l'temps qu'on glandouille  
Il s'rait temps d'prouver qu'on a pas besoin d'couilles  
Pour s'organiser et, s'il le faut, cogner  
Pour conquérir toutes les libertés  
Y'en a ras l'bol d'être mal baisées  
Par des mecs imbus de leur supériorité  
L'amour entre nous c'est l'égalité  
Et vive l'homosexualité

*À bas l'ordre bourgeois ou Aimons-nous entre femmes (1971)*

*Sur un air original*

À bas l'ordre bourgeois  
Et l'ordre patriarcal  
À bas l'ordre hétéro  
Et l'ordre capitalo  
Nous les gouines, les lesbiennes  
Les vicieuses, les infâmes  
Nous aimons d'autres femmes  
Nous briserons nos chaînes  
Ne rasons plus les murs  
Aimons-nous au grand jour  
Conquérons notre amour  
Nous sommes les temps futurs  
Amies prenons les armes  
Contre l'ordre moral  
Ne soyons plus rivales  
Aimons-nous entre femmes

*La vie en « rose » (version parisienne, 1971)*

*Sur l'air de La vie en rose*

Quand il me prend dans ses bras  
Je me dis ben voilà  
C'est parti pour la France  
Il me dit des mots d'amour  
Des mots de tous les jours  
Mais ça n'est pas Byzance  
Il est entré dans mon corps  
Comme un salaud d'butor  
J'ai vraiment pas eu d'chance  
C'est lui pour lui,

Moi pour lui, dans la vie  
Il me l'a dit, l'a juré cette nuit  
Et lorsque je l'aperçois  
Moi je lui dis tout bas  
Ça n'durera pas

*La vie en « rose » (version marseillaise, 1971)*

*Sur l'air de La vie en rose*

Quand il me prend dans ses bras  
Qu'il me parle tout pas  
C'est fou ce que je m'emmerde  
Il me dit des mots d'amour  
Et je m'emmerde toujours  
Ou je pense à autre chose  
Il est entré dans mon cœur  
Une part de rancœur  
Dont je connais la cause  
Car moi pour lui moi pour lui  
C'est fini  
Je lui ai dit mais il n'a rien compris  
Et lorsque je l'aperçois  
Vraiment c'est pas la joie  
Car j'ai pas le choix.

*J'ai le cœur qui bat ou Une vieille goudou (1971)*

*Sur l'air de J'ai le cœur qui bat*

J'ai le cœur qui bat  
Quand tu t'approches de moi  
Espèce de vieille goudou  
Le cœur battant  
Je t'attends  
Tu me prends la main  
Et tu m'emmènes très loin  
Espèce de vieille goudou  
Jusqu'à chez toi  
Nous voilà  
On est bien là toutes les deux  
Tu m'as préparé le feu  
La pluie frappe au carreau  
Et tant mieux, chez toi  
Il fait si chaud  
Que l'on ne bouge pas  
Devant le feu qui flamboie  
Espèce de vieille goudou  
On ne dit rien  
On est bien  
Tu frôles ma joue  
Et dans un geste très doux  
Espèce de vieille goudou

Fermons les yeux  
C'est bien mieux

On est bien là toutes les deux  
Moi je me suis prise au jeu  
Il est temps de partir  
Mais avant je veux  
T'entendre dire  
J'suis une vieille goudou  
Ah que c'est doudoudoudoux  
D'être une vieille goudou  
Dougoudougougoudougou

### *Au Gay/Gai, vive la rose (1971)*

Sur l'air de *Vive la rose*

Ton amant, tu délaisses  
*Au gay/gai vive la rose (bis)*  
Pour venir avec nous  
Vive la rose et le lilas  
Il est furieux, malade  
*Au gay/gai vive la rose (bis)*  
De rage il en crèvera  
Vive la rose et le lilas  
S'il nous fait des menaces  
*Au gay/gai vive la rose (bis)*  
Au nez on lui rira  
Vive la rose et le lilas  
Il verra bien qu'on s'aime  
*Au gay/gai vive la rose (bis)*  
Et que c'est bien comme ça  
Vive la rose et le lilas

### *La Jeune Garde (≤1971)*

Sur l'air de *La Jeune Garde*

Nous sommes les spécifiques  
nous sommes les femmes de l'avenir  
Lesbiennes et hystériques  
nous saurons vaincre sans mourir !  
Nous spécifions pour la bonne cause  
pour délivrer le genre humain  
tant mieux si notre rage arrose  
les phallos sur notre chemin !

*Refrain :*

Prenez garde, (bis)  
Vous les papas, les phallos  
les machos, les virilos  
à toutes ces femmes (bis)  
qui veulent changer la société.  
C'est la lutte des femmes qui  
c'est la lutte des femmes qui commence  
c'est la révolte de toutes les opprimées

c'est le mouv'ment des femmes qui s'avance  
et qui saura demain tout transformer !

Nous sommes les tricoteuses  
et comme le dit la CGT  
c'est grâce à nos aiguilles  
qu'au 1er mai on est passées.  
Nous tricotons pour la bonne cause  
pour réchauffer le genre humain  
jusqu'à c'que les frontières explosent  
du politique au quotidien !

### *La Carmagnole de la contraception (1972)*

*Sur l'air de La Carmagnole*

*M. Debré aurait voulu (bis)*  
*Qu'on fasse des enfants tant et plus (bis)*  
Mais nous n'avons que faire  
De pondre pour les guerres !  
La planète déborde,  
À bas Debré, À bas Pompom  
La planète déborde  
Vive la contraception !

*Refrain :*  
Ah, ça ira, ça ira, ça ira  
La société mâle à la lanterne !  
Ah, ça ira, ça ira, ça ira  
Tous les phalocrates on les pendra !...

*Société Mâle et Députés (bis)*  
*Juges, médecins et curés (bis)*  
Nous en avons ras l'bol  
Des pantins, des guignols  
Les femmes se libèrent  
Nous disons non ! Nous disons non !  
Plus de juments poulinières  
Vive la contraception !  
*Plus de mariage, plus de servage (bis)*  
Mettons les bites dans les marmites  
Les spermato dans l'caniveau  
Déchaînons-nous ensemble  
Brûlons tous nos torchons !  
Chantons la liberté  
De nous aimer, de nous aimer !  
Chantons la liberté  
De nous aimer  
Comme ça nous plaît !!...

### *Les p'tites femmes des Galeries (1972)*

*Sur l'air des Petites femmes de Pigalle*

De deux choses l'une  
Il vous faut choisir  
Toutes nous augmenter  
Ou bien vous barrer  
On n'en a pas l'air  
Mais il faut se méfier  
car on est toutes là  
Prêtes à se bagarrer

*Refrain :*

*Ah les p'tites femmes, les p'tites femmes des Galeries (bis)*

On a l'air fragiles  
Mais rien ne nous fait peur  
Même les gardes mobiles  
Sont partis ailleurs  
Quand à vous les filles  
Qui n'y croyez pas  
Ferez triste mine  
Quand on gagnera

*Refrain*

Ah ce qu'ils étaient drôles  
Derrière les banderoles  
On ne voyait que leurs petites, guibolles  
Quand à leur frimousse  
Mieux vaut pas la voir  
Car ils ont tous des gueules de barbares  
*Ah les petites lopes de la gendarmerie (bis)*

### *J'aime les filles (1973)*

*Sur l'air de J'aime les filles*

J'aime les filles du MLF  
Toutes les filles et je vous [le] dis  
Y a plus de belles, de grosses, de laides  
J'aime les filles et je suis une fille  
J'aime les homos, les hétéros  
Les paranos, les hystéros  
Les divorcées, les solitaires  
J'aime les mères célibataires  
J'aime les filles Annie Christine  
J'aime les filles Françoise Jocelyne  
J'aime les filles Julie Suzon  
Qui ne gardent que leurs prénoms  
J'aime les filles qui viennent de naître  
Qui osent chanter et se connaître  
Qui osent danser aimer jouer  
Du saxophone, de la clarinette  
J'aime les filles qui se révoltent  
J'aime les filles qui claquent les portes  
J'aime les filles qu'envoient dinguer  
Tous les mecs qui les ont fait chier



Les yeux la bouche les seins le cul  
Du corps en miettes on n'en veut plus  
Retrouvons-nous et jouissons  
De notre corps comme nous voulons  
Nous rejetons tous les mectons  
Tous les dutronc les phallocons  
Tous les dragueurs les Dons Juans  
Les découpeurs de femmes en rond  
J'aime pas du tout Dutronc du tout  
J'aime pas du trou, du tronc, du cou  
J'aime plus du coup, Dutronc du trou  
J'aime plus du tout Dutronc du tout !

### *Connaissez-vous les torchonnières (1973)*

*Sur l'air des Lavandières du Portugal*

Connaissez-vous les torchonnières  
Celles de France et du Portugal  
Ce sont vraiment toutes des sorcières  
C'est du moins ce qu'en pensent les mâles  
Ils disent qu'les procès des Torchons  
N'ont vraiment rien de politique  
Mais les juges sont des faux-jetons (ou : des cochons)  
Et les procureurs sont lubriques  
Tant qu'y aura des femmes à baiser  
Les bas Dim feront des affaires  
Tant qu'y aura des hommes pour juger  
L'patriarcat sera rassuré (ou bien : protégé)  
*Ils tapent (ter) avec leur machin*  
*Elles tapent (ter) avec leurs machines*  
*Et now (bis) ils tapent sur le Torchon*  
*Et now (bis) c'est ça le pouvoir du con*

### *Procès au Portugal (1973)*

*Sur l'air de Avril au Portugal*

Procès au Portugal  
À deux c'est infernal  
À trois c'est radical  
Et international  
Écrire au Portugal  
C'est déjà pas si mal  
Mais sans confessionnal  
Ça déplaît fort aux mâles  
Soutien sentimental  
C'est pas original  
C'est quasi viscéral  
Et même dès fois verbal  
Verdict au Portugal  
(Dit le juge machinal)  
« Je donne à ces parias  
Un Pater  
Et trois Marias »

*Qui sont ces femmes qui s'avancent (1973)*

*Sur l'air de La Veuve joyeuse*

Qui sont ces femmes qui s'avancent  
femmes qui s'avancent  
femmes qui s'avancent  
C'est le MLF, le MLF  
Et ce nom seul dispense  
seul me dispense  
seul me dispense  
D'en dire plus long  
*D'en dire plus long (bis)*

*On a chanté les élections (1974)*

*Giscard, on va aller t'causer (bis)*  
*Du prix d'la viande et d'la cherté (bis)*  
Au lieu d'payer le prochain terme  
Les aristos à la lanterne  
Ah ! Ah ! Les femmes vraiment  
Se moquent d'un homme intelligent

*Chaban ta nouvelle société (bis)*  
*Pour les riches ça d'vrait êtr'le pied (bis)*  
Puis arrive l'heur' d'la récession  
Femmes retournez à la maison  
Ah ! Ah ! Cette société  
On va s'presser de l'enterrer !

*Depuis qu'Royer crie sur les toits (bis)*  
*Tout c'que les bourgeois pensent tout bas (bis)*  
Travail, famille et patrie  
D'Pétain c'étaient les litanies  
On va t'envoyer au foyer  
Paraît qu'tu sais y rigoler  
Ah ! Ah ! Ah méfie toi  
Les femmes ont déjà su châtrer

*Le père François nous a promis (bis)*  
*L'avortement à très bas prix (bis)*  
Des femmes dans les ministères  
Et pourquoi pas pour faire la guerre !  
Ah ! Ah ! Ah non vraiment  
Nous n'donnerons pas de chèques en blanc !

Arlette, c'est le prolétariat  
D'ailleurs elle le dit à chaq' fois  
Parler des femmes à la télé  
C'était un truc à pas manquer  
Ah ! Ah ! C'est rigolo  
Lutte Ouvrière change de trop !

Krivine, s'il en a parlé  
On n'la pas encor' remarqué  
Mais la libération des femmes  
N'attendra pas ad vitam aeternam  
Ah ! Ah ! Ah oui vraiment  
Ça s'f'ra maint'nant en l'imposant

*Le matin je me lève en chantant ou Journée d'une femme de ménage (1974)*

Les Pétroleuses  
*Sur l'air de Le matin je m'éveille en chantant*

*Refrain :*  
Le matin, je me lève en chantant  
*Et le soir je me couche en dansant (bis)*

Tout le jour je fais la fête  
En m'levant c'est déjà chouette  
Je commence par nettoyer  
Et je vais vit' leur fair' leur café.

*Refrain*

À sept heures faut qu'je sois prête  
Fraîche, dispose et très coquette  
Je m'entasse dans le métro  
Pour y faire mes huit heures de boulot

*Refrain*

Mon patron me pince les fesses  
Le regard plein de promesses  
Et il est si bon pour moi  
Que j'aurai peut-être mon treizième mois

*Refrain*

En rentrant faut qu'jme dépêche  
Car le gosse est à la crèche  
Je prépare le dîner  
Pendant qu'il regarde la télé

*Refrain*

Mon mari encore s'inquiète  
Qu'à dix heures je n'sois pas prête  
Car depuis qu'il est couché  
Il n'attend plus que moi pour baiser.

*Refrain*

*Pour être femme (1974)*

Groupe femmes de Marseille  
*sur l'air des Canuts*

*Pour être femme il faut avoir  
Des cheveux longs et des yeux noirs. (bis)*  
Il nous faut plaire dans la rue, au travail,  
Oui, mais à la maison, on torche la marmaille.

Femmes opprimées, faut s'organiser.

*Pour être femme il faut savoir  
Se taire et ne pas faire d'histoires. (bis)*  
On nous empêche de prendre la parole  
Car bien sûr de penser ce n'est pas notre rôle.

Femmes opprimées, faut s'organiser.

*Pour être femme il faut pouvoir  
Se crever du matin au soir (bis)*  
À l'atelier, au bureau, à l'usine,  
Et puis à la maison, bouclées dans la cuisine.

Femmes exploitées, nous sommes des milliers.

*Mais les femmes, ces hystériques  
Se mêlent maintenant de politique (bis)*  
Avec tous ceux qui se battent aujourd'hui  
Elles combattront demain cette société pourrie.

Femmes opprimées, il nous faut lutter !

### *Avec ses tracts sa ronéo (1974)*

*sur l'air du Père Noël et la petite fille*

*Avec ses tracts sa ronéo (bis)*  
*Il est revenu mon gaucho (bis)*  
Il avait une chemise sale  
Il m'a dit faut que tu la laves  
*J'ai pris une bassine d'eau (bis)*  
*Je lui ai filé le paquet d'omo (bis)*  
Il en est resté tout bête  
Il me prenait pour une femme sans tête

*M'a dit arrête de déconner (bis)*  
*Va vite nous faire à bouffer (bis)*  
Je lui ai rendu mon tablier  
Pour aller vite m'organiser

*Maintenant le vent a tourné (bis)*  
*Il lave son linge fait à bouffer (bis)*  
Son beau temps des pieds sous la table  
Ça n'a pas duré davantage

*Maintenant il semble avoir compris (bis)*  
Mais il n'y a jamais rien d'acquis

Toute l'année on se battra  
Toute l'année on remettra ça

*J'ai mauvaise réputation (1974)*

*sur l'air de La mauvaise réputation*

Pour mon mari sans prétention  
J'ai mauvaise réputation  
Il me dit que je suis sexiste  
Et complètement hystérique  
Je ne veux pourtant pas de mal aux hommes  
Mais j'en ai assez de servir de bonne  
*Mais les hommes ils n'aiment pas que  
L'on vive autrement que pour eux (bis)*  
Je veux enfin vivre pour moi  
Entendez-vous pour moi pour moi

Le matin quand je prends le métro  
Pour aller vite à mon boulot  
Y a des mecs qui me pincent les fesses  
Et qui me touchent et qui m'agressent  
Je ne veux pourtant pas de mal aux hommes  
Mais j'en ai assez de n'être personne  
*Mais les hommes ils nous voient surtout  
Objets sexuels et puis c'est tout (bis)*  
Je ne veux que mon corps soit à moi  
Entendez-vous à moi à moi

Pour mon patron sans prétention  
J'ai mauvaise réputation  
Car je suis dans un syndicat  
Et les patrons ils n'aiment pas ça  
Pour eux une femme c'est d'abord une coquette  
Ça ferme sa gueule ça courbe la tête  
*Mais les femmes elles en ont assez  
Elles commencent à s'organiser (bis)*  
S'ils croient que rien ne va changer  
On va durement les détromper

Le soir quand je rentre je suis vidée  
Et je trouve mes gosses en train de gueuler  
Je n'ai pas une âme de mégère  
Mais faut que je crie pour les faire taire  
Ils ne font pourtant de tort à personne  
Mais le soir moi je n'supporte plus personne  
*Car pendant toute la journée  
J'suis opprimée j'suis exploitée (bis)*  
Vraiment ça ne peut plus durer  
Cette société faut la changer

*J'aime les périodes électorales (1974-1975)*

Sur l'air de J'aime le jambon et la saucisse

J'aime les périodes électorales  
J'aime les shows à la télé !  
Tous les candidats enfin parlement aux femmes,  
chaque fois ça m'donne du vague à l'âme  
J'suis complètement fascinée.

J'aime tant les hommes politiques  
ce sont vraiment les plus beaux  
Ils ont un humour tout à fait spécifique  
et avec mes copines hystériques  
on les a tous dans la peau !

### *La bonne Madame Giroud (1974-1975)*

*Sur l'air de La Canaille*

Ah l'énorme chance pour nous  
D'avoir la bonne Madame Giroud  
Nous n'avons plus besoin d'lutter  
Maintenant que nous sommes ministrées  
Voilà qu'on nous donne la pilule  
L'divorce et même l'avortement  
Et des promesses, tant qu'on en voudra !

Et voilà la grande bourgeoise  
La nouvelle secrétaire d'État  
Bien qu'elle ait voté Mitterrand  
Elle tourne sa veste au bon moment !  
Laissons le peuple à ses problèmes  
Ne parlons pas de ce qu'on ne connaît pas  
C'est une bourgeoise, et sans complexe !

Pourtant elle va pendant les grèves  
Voir les femmes occupant les usines  
Les embobine, les ensorcèle,  
Elle compatit, elle s'émeut  
Elle va même parler pour elles  
À Valéry, son cher patron,  
Ah ! Quelle aubaine pour les bourgeois !

Mais les véritables problèmes  
Surtout ne les abordons pas  
Double journée, demi-salaire  
Lassitude et isolement  
Les femmes on voudrait nous faire taire  
Nous renvoyer à nos fourneaux  
Pour le système ce s'rait trop beau !

Car voilà que s'aggrave la crise  
Chômage, récession, inflation  
Les femmes rendues briseuses de grèves  
Intérim et salaire d'appoint  
Non nous ne jouerons pas ce rôle  
Car c'est avec tous les travailleurs  
Que nous les femmes, nous lutterons !

On parle toujours des faibles femmes  
Mais ensemble nous sommes fortes  
Une femme isolée s'fait coincer  
Ensemble nous pouvons oser  
Oui, nous pouvons changer le monde  
Avec le peuple tout entier  
Car sans les femmes, rien n'est gagné !

*La mongolienne (1975)*

*Sur l'air de J'ai la mémoire qui flanche*

J'ai la pratique qui flanche  
Je n'me sens plus très bien  
À force de me faire agresser  
Sur ma passivité  
Les analystes  
Les féministes  
Et toutes les trotskystes  
Qui me réduisent  
Qui me divisent  
Et qui me socialisent

Moi j'suis une mongolienne  
J'suis une inadaptée  
Toutes les théories qu'elles tiennent  
J'passe souvent à côté  
De leur boutique  
D leur polémique  
Et de leur politique  
Si j'suis débile  
J'suis pas docile  
J'veux pas faire c'qui m'fait chier  
J'ai le pour qui est contre  
Le contre qui est pour  
Je suis en pleine contradiction  
Mais qu'est-ce que je trouve ça bon  
D'être anarchiste  
D'être terroriste  
D'être exhibitionniste  
De m'défoncer  
Dans les AG  
D'êt' pas disciplinée  
On est bien trois ou quatre  
Peut-être cinq ou six  
On va pas se laisser abattre  
On a notre praxisse  
C'est d'boycotter  
D'contaminer  
Pour prendre tous les pieds  
Des petites chéries  
Des indécises  
Qui n'savent plus d'où parler  
Comme on n'est pas mesquines  
On va pas se compter

On a bien d'autres choses à faire  
Que d'se numéroter  
Les mouvements d'masse  
Ça me dépasse  
J'me sens plus impliquée  
Je suis grégaire  
Je suis sectaire  
Mais j'suis pas fonctionnaire

*Trois pas en avant (1975)*

*Sur l'air de* Il était une fermière

Les hommes savent plus quoi faire<sup>2176</sup>  
pour nous remettre au pas.  
Voilà qu'ils nous libèrent,  
il nous manquait plus qu'ça !  
Ils causent de nous dans les forums  
Ils nous préparent des p'tites réformes  
*Trois pas en avant, trois pas en arrière*  
*Trois pas d'l'autre côté, trois pas sur l'côté (bis)*

*Tout, tout, tout, vous aurez tout (1975)*

Groupe femmes 18<sup>ème</sup> arrondissement, Paris

*Sur l'air du Zizi*

*Refrain :*

Tout, tout, tout, vous aurez tout nous dit GIROUD  
Petits salaires, si gros boulots,  
La signature d'la feuille d'impôts  
Avortement – Contraception  
Plus salariat et promotion  
Tout, tout, tout, vous aurez tout nous dit GIROUD

Elle a vu des femmes policiers oh gué ! oh gué !  
Une amirale, une préfet, oh gué ! oh gué !  
Elle a vu des femmes bien dans leur peau  
Souriant, sereine au boulot  
Et des femmes qui le soir  
Baisaient sans faire d'histoire !  
Elle a vu des femmes, qui, modestes  
De chez le traiteur mangeaient les restes.

Moi j'ai vu des femmes au chômage oh gué ! oh gué !  
Usées, fatiguées avant l'âge oh gué ! oh gué !  
J'ai vu des femmes qui mourraient  
En se faisant avorter  
Et d'autres qui s'épuisaient a élever la nichée  
J'ai vu des femmes huit heures à l'usine  
Et le soir quatre heures dans leur cuisine.

*Refrain*

---

<sup>2176</sup> Il existe plusieurs variantes à cette chanson, telle que « Giroud sait plus quoi faire / Pour nous remettre au pas » ou « Tous ceux qui nous gouvernent / Veulent nous remettre au pas ».



Elle a vu des femmes « fée du logis » oh gué ! oh gué !  
Et attentives à leur mari oh gué ! oh gué !  
Qui avec qualification  
Gravissaient les échelons.  
N'attendant pas qu'on leur dise  
Prenant des initiatives  
L'ONU pour ces femmes « libérées »  
Généreux sera cette année.

Moi j'ai vu des femmes sous-qualifiées oh gué ! oh gué !  
Premières licenciées dernières embauchées, oh gué ! oh gué !  
J'ai vu des femmes traitées de putains  
Si elles refusaient un bambin  
S'étant épuisées à chercher des crèches surpeuplées  
J'ai vu des femmes presque violées  
Si elles ne voulaient pas baiser.

### *Refrain*

Elle a vu des femmes isolées, oh gué ! oh gué !  
Et reléguées dans leur foyer, oh gué ! oh gué !  
Qui rencontrant sa voisine passait une recette de cuisine  
Ne parlant de ses ennuis  
Qu'à sa meilleure amie.  
Elle a vu des femmes écrasées  
Ne sachant contre qui lutter

Moi j'ai vu des femmes regroupées oh gué ! oh gué !  
Qui toutes ensemble se révoltaient oh gué ! oh gué !  
Qui, conscientes de leur oppression  
Faisaient cesser l'exploitation  
Et pensent qu'une année bidon  
N'est pas une solution  
La lutte des femmes continue  
Nous la mènerons à son but.

### *Et vive la contraception !<sup>2177</sup> (1975)*

MLAC

*Sur l'air de La Carmagnole*

*Monsieur Debré aurait voulu (bis)*  
*Qu'on fasse des enfants tant et plus (bis)*  
Mais on ne veut pas faire  
Des enfants pour la guerre  
Pas d'enfants pour la nation  
*Nous disons non (bis)*  
Pas d'enfants pour les patrons  
Et vive la contraception !

*Monsieur Lejeune aurait voulu (bis)*  
*Qu'on gard' tous les petites fœtus (bis)*  
Mais on ne veut pas faire  
Des enfants de misère

---

<sup>2177</sup> Variante de *La carmagnole de la contraception* (1972).

Plus d'enfants à la chaîne  
*Nous disons non (bis)*  
Plus de chaînes pour les enfants  
Et vive la contraception !

*Monsieur Hervet aurait voulu (bis)*  
*Que la pilul' on ne prenne plus (bis)*  
Mais on ne veut pas faire  
Des enfants pour d'autr'mères  
Au trafic de l'adoption  
*Nous disons non (bis)*  
Et vive la contraception !

*Monsieur le Pape aurait voulu (bis)*  
*Qu'on gard' tous les enfants d'Jésus (bis)*  
Mais lui n'en a que faire  
D'arrêter la misère  
Pas d'enfants que nous n'voulons  
*Nous disons non (bis)*  
Seulement quand nous voulons  
Et vive la contraception !

*Tous ceux du MLAC auraient voulu (bis)*  
*Qu'on fasse l'amour tant et plus (bis)*  
Des goss'aimés d leur mère  
Plus d'détresse ni de misère  
Il n'y a qu'une solution  
*Nous disons oui (bis)*  
Qu'on change la société  
Et vive la révolution !

### *La Carmagnole des femmes ou la Chanson des pétroleuses (≤1975)*

Groupe femmes de Marseille  
*Sur l'air de La Carmagnole*

*Depuis toujours opprimées (bis)*  
*Depuis toujours exploitées (bis)*  
Humiliées, ignorées...  
Parias de la société.

#### *Refrain*

Voilà qu'il y en a marre  
Vive le son, vive le son  
Voilà qui en a marre  
Vive le son de l'explosion.

Ah! Ça ira, ça ira, ça ira  
Le mouvement des femmes se fera quand même  
Ah! Ça ira, ça ira, ça ira  
Cette société on la changera.

*Dans notre société infecte (bis)*  
*Y en a vraiment que pour les mecs (bis)*  
Bonniches à la maison,  
Esclaves pour le patron.

*Refrain*

*Sous-formées, sous-qualifiées (bis)*  
*Pas embauchées, premières vidées (bis)*  
Salaires de misère  
Et cadences d'enfer.

*Refrain*

*Pour une fille son destin (bis)*  
*C'est devenir mère ou putain (bis)*  
Pas de sexualité  
Hors de la maternité.

*Refrain*

*Sous la Commune de Paris (bis)*  
*Les Pétroleuses avaient surgi (bis)*  
En les voyant lutter  
Les bourgeois ont tremblé.

Elles nous montrent la voie  
Vive le son, vive le son  
Elles nous montrent la voie  
Vive le son de l'explosion.

Ah! Ça ira, ça ira, ça ira  
Le mouvement des femmes est en train de se faire  
Ah! Ça ira, ça ira, ça ira  
Cette société on la changera

*Contre cette société pourrie (bis)*  
*Les femmes lutteront aussi (bis)*  
Opprimées, exploitées  
Il faut s'organiser.

Pour prendre notre vie en mains  
Vive le son, vive le son  
Pour prendre notre vie en mains  
Vive le son de l'explosion.

Ah! Ça ira, ça ira, ça ira  
Le mouvement des femme est en train de se faire  
Ah! Ça ira, ça ira, ça ira  
Cette société on la changera

### *Chanson divorce (≤1975)*

Groupe Divorce du 13<sup>ème</sup> arrondissement, Paris  
*Sur l'air du Petit vin blanc*

*Refrain :*

Les femmes se regroupent,  
Les femmes s'organisent,  
Contre leur oppression,  
Leur sur-exploitation.  
Plus de rôles secondaires,  
Fini de toujours se taire,  
D'être seulement bonne à faire  
Les mouflets, le ménage,  
La vaisselle, la cuisine,  
Enfin, tout pour servir ces messieurs.

Quand on a vingt ans,  
On souhaite ardemment  
Un beau mariage.  
On dit gentiment  
Oui, au prétendant  
Qui nous met en cage.

Et les promesses et les serments d'amour  
Se transforment en tristesse, en vie de tous les jours  
Et les caresses et les plus longs discours  
Se transforment en bassesses et en silences lourds.

*Refrain*

Et vient le moment  
Où ça devient vraiment  
Trop insupportable.  
On croit naïvement  
À un arrangement  
Pour divorce à l'amiable.

Mais rapidement il nous faut constater  
Qu'il n'y a pas d'arrangement quand on veut divorcer.  
La loi nous ment, l'mari nous fait chanter.  
Que faire quand on est seule et qu'on a pas d'métier ?

*Refrain*

Fini de pleurer,  
De se lamenter,  
Brisons l'isolement.  
Nous avons trouvé  
La force de lutter  
En nous regroupant.

Et c'est ainsi que l'on se réunit  
Pour parler toutes ensemble  
de nos expériences,  
Tous les Samedi à la cité Fleurie.  
La solidarité, c'est notre permanence.

*Chanson contre le viol (≤1975)*

Troupe de femmes de Marseille « La Serpillère »

*Sur l'air de Contessa*

Nous disons NON à la fatalité  
Nous disons NON au viol légalisé  
Victimes d'un ordre que nous subissons  
Victimes d'un ordre que nous changerons  
Le sang des femmes qui sont mortes sans un rêve  
La mémoire des corps mutilés par centaines  
Diront mieux que moi ma colère qui monte  
Parleront mieux que moi de la révolution.

Nous disons non à la fatalité  
Nous disons non au viol légalisé  
Victimes d'un ordre que nous subissons  
Victimes d'un ordre que nous changerons  
Le sang des femmes qui mourront sans un rêve  
La mémoire des corps résignés à l'extrême  
Diront mieux que moi ma révolte vivante  
Parleront mieux que moi de la révolution.

Nous disons non au viol légalisé  
Victimes d'un ordre que nous subissons  
Victimes d'un ordre que nous changerons  
La peur des femmes qui mourront sans un rêve  
La honte des corps qui se louent et s'achètent  
Diront mieux que moi ma révolte vivante  
Parleront mieux que moi de la révolution.

Le jour viendra où nous imposerons nos rêves  
Le jour viendra où nous briserons nos chaînes  
Demain tu verras entre nos mains une arme  
que nous construisons : c'est la LUTTE DES FEMMES.

*L'Internationale (≤1975)*

*Sur l'air de l'Internationale*

Notre oppression est millénaire.  
La bourgeoisie nous y maintient.  
Laissons torchons et cuisinières.  
Rejoignons le combat commun.

Prolétaires, des prolétaires  
Femmes esclaves, debout, debout !  
Nos luttes changent la vie entière.  
Nous ne sommes rien, soyons tout.

C'est la lutte finale, groupons-nous  
Et demain  
L'Internationale sera le genre humain.

*Quand les femmes, Quand les femmes vont (≤1975)*

*Sur l'air de Le Jazz et la Java*

Quand les femmes  
Quand les femmes vont

Se mettre à lu-  
Se mettre à lutter

Il n'y aura plus de p'tits chefs

De flics ou de patrons

Pour nous résis-  
Pour nous résister.

On rentre à la maison en sortant de l'usine  
S'occuper du ménage et puis faire la cuisine,  
Double journée d'travail, et tout ça pas payé,  
On commence à en avoir marre de se faire exploiter.

Quand l'patron a besoin de main d'œuvre pas chère,  
Il embauche des femmes sans faire des manières  
Mais quand le boulot commence à vraiment manquer  
Nous sommes les 1<sup>ères</sup> à se faire licencier.

On s'retrouve au chômage, complètement isolées,  
À part tous les 15 jours quand il faut aller pointer.  
40.000 balles par moi : comment faire pour payer  
Le loyer, la bouffe, le gaz, l'électricité.

### *Elle court, elle court la loi Veil (≤1975)*

*Sur l'air de Il court, il court le furet*

Elle court, elle court la loi Veil  
La loi Veil pour nous les femmes  
C'est du bidon la loi Veil  
Elle n'est même pas appliquée  
Elle est passée par ici,  
Elle ne repassera pet'te pas  
Mais nous, on est là  
Pour leur imposer nos droits.

### *Les femmes s'en vont en lutte (≤1975)*

*Sur l'air de Malborough s'en va en guerre*

Les femmes s'en vont en lutte  
C'est fini le temps de cuisinières  
Les femmes s'en vont en lutte  
*Conter leur oppression (bis)*  
Oppression millénaire  
Du patron, du mari, du Saint-Père  
Oppression millénaire  
*Nos chaînes nous les briseront (bis).*

### *Un avortement, c'est le droit des femmes (≤1975)*

*Sur l'air de J'aime tes grands yeux*

Un avortement, c'est le droit des femmes  
Le choix d'un enfant, ça nous appartient,  
L'ordre des médecins, c'est une belle racaille  
Et « Laissez-les-Vivre », une bande d'assassins.

*Sur un avortement qui a mal tourné (≤1975)*

*Sur l'air de L'Hirondelle du faubourg*

On l'appelle l'Hirondelle du Faubourg,  
Ce n'est qu'une pauvre fille d'amour,  
Née un jour d'la saison printanière, d'une petite ouvrière.  
Comme les autres elle aurait bien tourné  
Si l'patron qui la f'sait travailler  
Lui donnait d'quoi manger  
Et s'faire belle...

À l'hôpital, c'est l'heure de la visite,  
Le médecin chef passe devant les lits,  
L'numéro treize, qu'est-ce qu'elle a cette petite ?  
C'est une tête dure, elle ne parle pas beaucoup  
Hémorragie, c'est un avortement,  
Non, pas foutue, à cet âge on tient le coup  
Seulement, tout de même, faut prévenir ses parents.  
Mais la gamine, alors, répond doucement  
« C'est pas la peine, j'ai quitté ma maman !... »

On l'appelle l'Hirondelle du Faubourg,  
Comme les autres, un jour, j'ai fait l'amour,  
Un beau jour d'la saison printanière,  
Comme une p'tite ouvrière.  
Mais les choses auraient pu mieux tourner,  
Si sa mère au lieu d'moraliser  
Avait su lui donner d'bons conseils... pour aimer

Numéro treize, toujours quarante de fièvre,  
Ça tourne mal pour la jeune alitée  
L'Corps médical lui a r'fusé son aide,  
Pas étonnant qu'elle se soit trafiquée  
J'suis un médecin, moi, j'obéis à l'Ordre.  
Celle-là, comme d'autres, il pouvait l'avorter,  
La v'là qui meurt dans l'oubli et l'opprobre  
Encore un homm' qui l'a laissée tomber !...  
Vous nous r'gardez avec des yeux ronds...  
Vous les apssants, écoutez la leçon :

On l'appelait l'Hirondelle du Faubourg,  
Elle avait pourtant droit à l'amour,  
Mais, victime d'une morale périmée  
Elle est morte sacrifiée  
Tout ça parce qu'elle manquait d'oseille.  
C'est une chose qui d'vrait pas r'commencer,  
Si vraiment elle était appliquée  
LA LOI VEIL

## *Causes toujours, tu m'intéresses (≤1975)*

*Sur l'air de C'est vrai*

Ils disent qu'on est des hystériques,  
des salopes excentriques : c'est vrai  
Ils disent que l'on a dans nos slips  
des couteaux électriques : c'est vrai  
Ils peuvent toujours causer, nous on s'en fiche  
Notre libération, ce n'est pas du bidon !  
Ils disent : on n'est pas tous salauds  
On n's'rait pas MLF, s'ils n'étaient pas phallos.

Ils disent qu'on est toutes des r'foulées  
des frustrées mal baisées : c'est vrai  
Ils disent qu'on est toutes des lesbiennes  
agressives, pleines de haine : c'est vrai  
Mais ça ils nous le disent quand on les plaque  
et que, leur cinéma tombe complet'ment à plat.  
Ils disent : tu n'sais pas c'que tu rates  
Caresses moi l'omoplate, et tu verras c'que c'est.

Ils disent qu'ils ont tous des problèmes  
qu'ils voudraient qu'on les aime : c'est vrai  
Ils disent : nous laissez pas en rade  
soyez nos camarades, c'est vrai  
Expliquez-nous un peu, on est pas clairs  
Keksé cette oppression, faudrait qu'nous en causions !  
Ils disent : on court à la scission  
s'agit pas d'division, s'agit d'libération.

## *Allo le MLAC (1975)*

*Sur l'air de Madame la Marquise*

Allo le MLAC ! Bonne nouvelle !  
Il paraît qu'enfin c'est voté,  
Cette fois, on la tient, la loi Veil,  
Les femmes vont pouvoir avorter.

*Refrain :*

Tout va très bien ma petite dame, c'est la Fête !  
*Tout va très bien (bis).*  
Mais cependant il faut que j'vous arrête,  
On bute sur un tout petit rien :  
Il n'y a pas de lits à l'hôpital,  
D'ce côté là, ça va plutôt mal...  
Le directeur vraiment n'y est pour rien,  
Dans quelque mois ça ira très bien.

Allo le MLAC ! Bonne nouvelle !  
À Saint-Antoine, il y a deux lits : 2 !  
Vous voyez bien, on a de la veine,  
J'ai rendez-vous, j'y vais mardi.



*Refrain :*

Tout va très bien, allons-y, je vous emmène.  
Avez-vous les certificats ?  
Mais oui, madame, le 1<sup>er</sup>, le 2<sup>ème</sup>  
Et le 3<sup>ème</sup>, pour faire le poids.  
Avez-vous vu le psychologue, le Planning  
Et le sociologue ?... Avec tout ça,  
C'est certain, ma petite dame,  
Le médecin vous avortera...

Allo le MLAC ! Bonne nouvelle !  
Ça y est, j'les ai tous mes papiers,  
J'ai pas dépassé les dix semaines,  
Le bon délai pour avorter.

*Refrain :*

Tout va très bien, ils vont faire un curetage,  
Pas de « Karman<sup>2178</sup> », ils connaissent pas,  
Anesthésie, plus deux d'hôpital,  
Ça coûtera soixante mille balles.  
Et c'est pas cher, au prix qu'est l'beurre,  
Moitié du SMIC, un vrai bonheur !  
Et la Sécu ? C'est fait pour les braves gens,  
Pas les salopes, évidemment...

Allo le MLAC ! Mais c'est pas vrai !  
C'est une vacherie qu'on nous a faite !  
Quoi de changer pour les prolos ?  
Et vive les aiguilles à tricot...

### *On est des milliers (≤1975)*

Croyez-vous que ça nous fait plaisir  
Quand celui qu'on aime se retire  
Quand dans l'angoisse d'être enceinte  
Pendant ce court instant d'amour,  
Nos pensées sont mobilisées  
Puisse-t-il en finir  
Pourvu que je m'en tire au bon moment  
Ah ! Non vraiment.

*Refrain :*

Maintenant on est ni une, ni cent  
On est des milliers, à vouloir  
Pouvoir choisir le bon moment  
Pour les enfants qu'on veut avoir  
Et faire l'amour plus librement.

Car faire l'amour, deux fois pas mois,  
Croyez-vous vraiment qu'on aime ça  
Surtout qu'on est bien convaincus,  
Qu'on est tous nés d'c't' méthode là

---

<sup>2178</sup> Référence à la sonde de Karman qui donne son nom à la méthode employée en obstétrique. Elle permet d'aspirer la paroi de l'utérus, sans traumatisme sévère contrairement au curetage.

Non messieurs, soyez bien persuadés  
Qu'la liberté de faire l'amour, on la gagn'ra  
ON LUTTERA.

*Refrain*

C'est à nous les femmes et à nous seules de décider  
C'est pas Giscard, Giroud, qui peuvent parler pour nous  
Année de la femme, égalité, discours sur la féminité  
S'ils croient pouvoir nous posséder

Du matin au soir, alors qu'on a pas le temps d'avoir  
Faudrait en plus être belle, douce et intuitive  
Comment dans ces conditions osent-ils parler d'égalité  
Vraiment ça ne peut plus durer.

Chacune dans un coin à ressasser, ça sert à rien  
Pour tous les moyens, brisons notre isolement  
Déjà d'autres femmes dans les usines, dans les quartiers,  
Se sont rassemblées pour lutter.

Ce n'est qu'un début et nous ne nous tairons plus  
Comme à Grondin big chief, lip et Cerisay  
Tous nous devons nous battre pour imposer le droit des femmes.  
*Sans nous pas de révolution (bis).*

La crèche, je m'y pointe y foutre les gosses,  
À l'usine, je pointe  
Sur mon poste on pointe encore  
Faut dire qu'on fait dans l'électro de pointe.  
Femmes, faites le point.  
Fait dire que c'est un patronat de pointe  
Question salaire d'appoint, faut pas être désappointée  
Point de rendement  
Point de boni  
Point de présence  
Pas de point.  
Question production, on est des femmes  
Sommes partout, on est là pour l'appoint.

*Les femmes ont retrouvé les femmes (1976)*

*Sur l'air de* La femme est l'avenir de l'homme

Leur poète était encore rond  
Il s'était gouré d'horizon  
L'avait sûrement du vague à l'â-âme.  
Il peut donner sa démission  
Depuis qu'elles rient de ses chansons  
Les femmes ont retrouvé les femmes  
Avec leurs perceus's électriques  
Et leurs bombes très atomiques,  
Avec leur tiercé du dimanche  
Et leurs tondeuses à gazon,  
Ils brament à la castration,  
C'est le patriarcat qui flanche

Face aux vieilles mâles façons  
 On veut pas de leurs rogatons  
 Ils peuvent remballer leur belle â-âme.  
 Depuis qu'elles ne sont plus leurs pions,  
 Depuis qu'elles brûlent leurs torchons,  
 Les femmes ont retrouvé les femmes.  
 Ils ont baisé dans la violence  
 Pour contrôler nos jouissances  
 Pendant des temps, des millénaires.  
 Ils sont encore au Moyen Âge ;  
 Siècles d'infini pelotage  
 N'arriv'ront plus à nous faire taire.  
 La raison n'est plus de saison  
 Qu'ils prennent garde à leurs arpions  
 Et qu'ils remballent leur belle â-âme.  
 Depuis qu'elles ne sont plus leurs pions  
 Qu'elles ne sont plus leurs paillassons  
 Les femmes ont retrouvé les femmes  
 Ils pensent qu'ils nous récupèrent  
 Parc'qu'ils nous flanqu'nt une Secrétaire  
 À la Condition féminine ;  
 Ils pensent qu'ils nous rémunèrent  
 En nous collant le nom du Père.  
 On march'ra plus dans leurs combines.  
 Leurs poètes étaient encor' ronds  
 Ils s'étaient gourés d'horizon  
 Z'avaient surement du vague à l'â-âme  
 ils peuv'nt donner leur démission  
 Depuis qu'elles rient de leurs chansons  
 Les femmes ont retrouvé les femmes

### *Avortement libre et gratuit (1976)*

*Sur l'air de Les filles de joies*

*Bien que les femmes aient lutté (bis)*

*Avortement libre et gratuit (bis)*

Elles restent sur des listes d'attente, d'attente, d'attente

Elles restent sur des listes d'attente

*C'est l'avortement clandestin (bis)*

*Pour les mineures, les immigrées (bis)*

*Toutes celles qui n'ont pas les moyens (bis).*

*À Aix, 6 femmes en procès (bis)*

*Que la justice a inculpées (bis)*

Inculpées, nous le sommes toutes, oui toutes, oui toutes

Inculpées, nous le sommes toutes.

### *Occupation (1976)*

Groupe du 15<sup>ème</sup> arrondissement, Paris

On est là dans la rue aujourd'hui  
 toutes les femmes, toutes ensemble réunies  
 pour obtenir par la lutte un centre

une maison de femmes-femmes-femmes-femmes  
si Giroud, Hautecloue<sup>2179</sup> nous disent  
faites confiance aux mesures prises  
nous répondrons par l'occupation  
d'une maison de femmes-femmes-femmes-femmes  
pour rompre l'isolement quotidien  
pour mettre nos problèmes en commun  
un lieu de rencontres et de débats  
une maison de femmes-femmes-femmes-femmes.

*Au niveau du discours (1976)*

*Sur l'air du Chant du départ*

Au niveau du discours  
Nous n'avons rien à dire  
Car quelque part nous sommes ailleurs  
Malgré tout on est pour  
Dans le champ du délire  
Sans féminin nous sommes fées mineures  
Nous sommes la machine désirante  
Qui ne machinons rien du tout  
Nous sommes tellement ambivalentes  
Le lieu d'où on parle on s'en fout  
Le féminisme nous interpelle  
À la limite, existons-nous ?  
Vous pouvez analyser nos selles  
Polymorphes, signifiantes et goudous.

*Il portait une capote (1979)*

*Sur l'air de L'homme à la moto*

Il portait une capote  
Moi j'avais qu'Ogino  
Il baisait comme un aigle  
Moi j'étais toujours sur le dos.  
Mais comme il trébuchait  
Dans l'éjaculation  
Sa capote capotait  
Et j'avais encore le bidon  
J'ai voulu avorter  
J'ai d'mandé une IVG  
On m'a dit Mademoiselle  
Y a pas d'place avant trois semaines  
Je suis revenue plus tard  
On m'a dit qu'c'était trop tard  
J'me suis dit « Madame Weil  
Elle dort sur des deux oreilles »  
Il portait une capote  
Moi j'avais qu'Ogino  
Bien sûr il s'est tiré  
Moi j'ai dû garder les marmots  
Maintenant quand j'vois un mec

---

<sup>2179</sup> Nicole Hautecloue, élue du 15<sup>ème</sup> arrondissement de Paris.

je change de libido  
J'ai acheté une moto  
Et j'ai plus personne sur le dos

*Les hommes n'ont rien à faire (1979)*

*Sur l'air de Il était une fermière (et en référence à Trois pas en avant)*

Les hommes n'ont rien à faire  
Pour nous mettre au pas.  
Leurs femmes nous récupèrent,  
Et nous imposent leur loi  
Femmes des orgas elles sont liguées  
Viennent au mouv'ment nous structurer

*Refrain :*

Trois pas en avant, c'est l'avortement  
Trois pas en arrière, c'est la loi du père  
Trois pas sur'l'côté, c'est la mixité  
Trois pas d'l'aut'côté, on va s'fair' baiser !

C'est vrai qu'l'autonomie  
Ca avait l'air joli  
Mais pour être autonome  
Paraît qu'il faut des hommes  
C'est ce que disent toutes leurs copines  
qui pensent qu'on est un peu mesquines

*Refrain*

Elles veulent du féminisme  
Rien qu'la publicité  
Mais les vraies féministes  
Elles peuvent pas les blairer  
Nous on s'en fout des étiquettes  
Tout ce qu'on veut, c'est fair' la fête

*Refrain*

On vous laisse ce mouv'ment,  
Il est beaucoup plus lent  
On préfère s'agiter  
On est bien trop pressées  
Et si on f'sait trois pas ailleurs  
On s'rendrait compte que c'est meilleurs

*Refrain*

## Les Carabosses et le Barcarosses



*1978, Librairie Carabosses, Photographie de groupe*

Archives personnelles d'Éliane Viennot, de gauche à droite Christine Mian, Éliane Viennot, Nicole Luce, Claire Piguet, Sylvie Jechou.

# BARCAROSSES : UN CAFE LITTÉRAIRE DE FEMMES

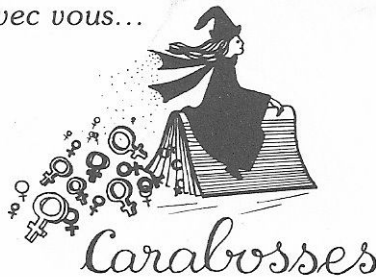
*Carabosses a un an. De la librairie au café littéraire, une absence, un désir : tous ces livres sur les étagères, nous voulons pouvoir en parler avec d'autres, en grignotant, en sirotant. Et puis, où se rencontrer entre femmes, pour discuter, se restaurer, passer un moment agréable, aujourd'hui à Paris ?*

*Mais nous ne voulons pas seulement un café !*

*Une animation régulière autour du livre, de la lecture, de l'écriture... et pourquoi pas, musique, peinture, cinéma, théâtre, vidéo... Un projet mégalo(woman) – le seul qui pouvait nous séduire !*

**ALORS !**

- *des débats, des rencontres, des fêtes,*
- *des animations dont vous pourrez choisir le thème et prendre en charge la réalisation,*
- *des ateliers de recherche et de création,*
- *et tant d'autres choses auxquelles nous pensons déjà, et que nous réaliserons avec vous...*

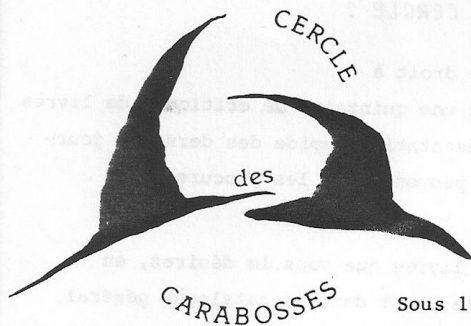


**Mai 79**

**70, rue Jean-Pierre-Timbaud - Paris 11<sup>e</sup> - Tél. 357.08.39.**

**ouvert l'après-midi de 14 à 20 heures sauf le lundi**

**Chèques à l'ordre de Carabosses  
ou virement CCP PARIS 116903 Z**



DES LIVRES DE FEMMES,  
DES REVUES FEMINISTES,  
PAR CORRESPONDANCE.

Sous l'impulsion des luttes féministes, la production culturelle et littéraire des femmes a connu ces dernières années un accroissement sans précédent. Quelques 17 collections-femmes dans les années 80, deux maisons d'édition créées par des femmes, une floraison de récits, d'essais, de témoignages, de critiques, la traduction ou la réédition des plus grandes auteures contemporaines : Lessing, Oates, Woolf, Yourcenar...

Or, après une période "faste" où les écrits de femmes ont connu une vogue certaine, il est redevenu difficile aujourd'hui de se procurer bon nombre d'ouvrages qui témoignent de l'avancée sociale, théorique, politique et culturelle opérée par les femmes durant ces quinze dernières années. Des librairies féministes ont fermé leurs portes (Aix, Lyon, Strasbourg...), et la plupart des grandes librairies ont relégué le "rayon-femmes" au magasin des antiquités.

Les contacts que nous entretenons quotidiennement avec les femmes qui viennent de toute la France nous prouvent pourtant qu'elles sont de plus en plus nombreuses à s'intéresser aux productions littéraires et théoriques des femmes, que leur curiosité n'a pas diminué -- comme le prouve l'élargissement constant du champ des recherches féministes, et contrairement à ce que prétendent les médias.

C'EST POURQUOI NOUS AVONS CRÉÉ UN SERVICE  
D'ABONNEMENT-VENTE PAR CORRESPONDANCE

Nous proposons cinq fois par an une sélection d'une quinzaine d'ouvrages, du grand best-seller aux revues féministes à petit tirage, en passant par des classiques de la littérature féministe étrangère, des polars ou de la science-fiction.

Nous espérons ainsi favoriser une plus grande diffusion des idées féministes; nous espérons aussi, car nous savons que l'isolement intellectuel et culturel des femmes est souvent très grand, créer un lien plus fort entre les femmes, par delà les kilomètres, les frontières, les cultures...

Les Carabosses

Tel 700 13 06

[s.d., 1980-1986] Bulletin d'adhésion du Cercle des Carabosses recto



COMMENT FONCTIONNE LE CERCLE ?

- 1- ABONNEMENT Il est de 50F. par an, et donne droit à
- \* cinq bulletins, bimestriels, présentant une quinzaine de critiques de livres et de revues récemment parus, ainsi qu'une présentation rapide des derniers journaux féministes parus (dans la mesure où nous pouvons nous les procurer).
  - \* le catalogue de fond de la librairie.
- 2- COMMANDES Vous pouvez commander autant de livres que vous le désirez, en choisissant soit dans la sélection bimestrielle, soit dans le catalogue général. L'abonnement étant individuel, vous ne pouvez commander qu'un exemplaire par titre. Si aucun ouvrage ne vous tente, vous pouvez ne rien commander : vous ne recevrez aucun livre d'office.
- 3- PAIEMENT Vous payez à la commande. Toute commande supérieure à 65F. est franco de port. En dessous de 65F, vous payez 9,20F en sus pour le port.
- 4- RECEPTION Vous recevez les ouvrages commandés dans les 3 semaines qui suivent, excepté pour les livres en langue étrangère (5 à 6 semaines). Si un livre est indisponible, vous avez le choix (décidé au moment de la commande) entre être remboursée, ou conserver le montant correspondant comme avoir sur votre prochaine commande.

REGLEMENT VALABLE POUR LA FRANCE METROPOLITAINE

AUTRES PAYS ABONNEMENT 60 FRANCS

\*\*\*\*\*

BULLETIN D'ADHESION

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

\* JE JOINS UN CHÈQUE DE 50 F (BANCAIRE OU POSTAL)  
A L'ORDRE DE CARABOSSES.

[s.d., 1980-1986] Bulletin d'adhésion du Cercle des Carabosses verso

# Index des autrices/eurs

---

L'index que nous mettons ici à disposition a été obtenu de façon méthodique et raisonnée. On y trouvera tou-te-s les autrices/eurs, entendu-e-s comme source d'une production textuelle ou plus largement artistique, exception faite des critiques (hors période) que nous avons convoqué-e-s au fil des pages puisqu'ils/elles ont contribué à l'écriture de notre histoire d'une littérature en mouvement, sans en être l'objet.

## A

AGOULT, Marie d' ..... 270  
ALBISTUR, Maïté...53, 103, 162, 165, 166, 512, 556, 613, 615, 632, 634  
ALCOFORADO, Mariana ..... 262  
ALTHUSSER, Louis ..... 518, 638  
ALVES DE NOBREGA, Vera ..... 262  
ARENDET, Hannah ..... 348, 434, 505, 517, 656  
ARMOGATHE, Daniel...53, 103, 162, 165, 166, 512, 556, 613, 615, 632, 634  
ARTAUD, Antonin..... 431  
ATKINSON, Ti-Grace... 416, 480, 536, 537, 601, 605, 628  
AUBENAS, Jacqueline ..... 274, 588  
AUDRY, Colette...94, 100, 162, 164, 182, 221, 231, 240, 270, 271, 638, 655  
AUDRY, Jacqueline..... 221  
AURY, Dominique..... Voir DESCLOS, Anne

## B

BARBIER, Monique ..... 566  
BARNES, Djuna ..... 492, 498, 499, 500, 625  
BARNEY, Natalie ..... 231, 555, 586  
BARREAU, Jean-Claude ..... 270  
BARRENO, Maria Isabel ..... 261, 263, 300, 304, 387  
BARRET-DUCROCQ, Françoise..... 3, 79, 80, 111, 606, 609  
BARTHES, Roland ..... 9, 23, 28, 30, 71, 78, 98, 106, 137, 228, 361, 374, 416, 430, 453, 482, 506, 571, 578, 657, 658, 660  
BASCH, Françoise ..... 553, 606  
BATAILLE, Georges..... 252, 374, 508  
BAUDELAIRE, Charles..... 28, 306, 318  
BAUDRY, André..... 142, 143, 145  
BAUDRY, Anne ..... 416  
BEAUVOIR, Simone de.. 10, 12, 26, 27, 33, 41, 49, 59, 63, 71, 76, 77, 92, 112, 149, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 193, 196, 198, 205, 206, 208, 221, 223, 230, 242, 243, 258, 261, 262, 270, 271, 276, 279, 280, 281, 282, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 294, 297, 301, 327, 342, 350, 351, 352, 358, 359, 361, 396, 399, 402, 412, 439, 440, 443, 445, 446, 456, 457, 464, 465, 469, 474, 480, 481, 483, 484, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 502, 511, 512, 518, 522, 524, 525, 526, 528, 529, 530, 531, 533, 534, 540, 544, 550, 555, 559, 562, 577, 578, 583, 584, 585, 587, 590, 591, 596, 601, 603, 604, 605, 607, 610, 611, 612, 614, 615, 616, 617, 622, 623, 624, 625, 632, 633, 655, 656, 659, 663

BELGRAVE, Doucha ..... 535, 602  
BELL, Quentin ..... 231  
BENVENISTE, Émile ..... 252, 314  
BERNHEIM, Catherine dite Cathy .3, 9, 10, 12, 15, 16, 21, 22, 27, 28, 49, 58, 66, 67, 69, 70, 72, 73, 74, 81, 82, 84, 86, 89, 92, 93, 97, 99, 113, 120, 123, 124, 125, 126, 139, 140, 141, 143, 157, 160, 163, 168, 182, 188, 204, 205, 208, 209, 212, 216, 244, 245, 250, 272, 281, 282, 283, 284, 285, 297, 383, 384, 417, 445, 446, 535, 544, 550, 577, 584, 585, 597, 602, 603, 605, 606, 609, 611, 613, 614, 615, 655  
BISSERET, Noëlle ..... 474, 551  
BLANCHE ..... 414, 416, 422  
BLANCHOT, Maurice ..... 23, 26, 98, 276, 588, 656  
BLASQUEZ, Adélaïde..... 414, 415, 423, 449  
BOISSARIE, Thérèse ..... 266  
BOISSARIE, Yvonne ..... 266  
BOISSONNAS, Sylvina ..... 111, 114, 208, 210, 265, 266  
BONIFACE, Claire ..... 561, 562, 607  
BONNET, Marie-Josèphe dite Marie-Jo ..... 3, 53, 58, 120, 121, 122, 126, 132, 134, 136, 137, 139, 140, 141, 142, 144, 148, 151, 155, 157, 183, 204, 214, 221, 227, 231, 247, 248, 288, 304, 383, 384, 385, 551, 554, 556, 560, 576, 586, 591, 600, 606, 607, 609, 610, 612, 613, 614, 617, 621, 625, 628, 642, 646, 663  
BORDES, Xavier ..... 248  
BORIE, Françoise..... 108, 111, 266  
BOSCO, Monique..... 387  
BOUCHARDEAU, Huguette..... 271, 553, 554, 555, 607  
BOUCHER, Denise ..... 388  
BOUCQUEY, Éliane ..... 274, 431, 588, 594, 599  
BOUKOBZA-HAJLBLUM, Claude..... 422, 423  
BOURDET, Denise ..... 117, 118, 621  
BOURROUX, Monique..... 67, 71, 82, 126, 655  
BRAIDOTTI, Rosi ..... 273, 276, 277, 447, 618  
BRAITBERG, Alice ..... 542, 603  
BRASSENS, Georges ..... 201, 207, 640  
BRÉE, Germaine ..... 528, 562, 607  
BRETON, André... 60, 190, 195, 197, 302, 357, 369, 408, 412, 503, 509, 640  
BRION, Hélène ..... 271  
BRISAC, Geneviève..... 3, 447, 449, 482, 609, 615  
BRISAC, Tessa ..... 565, 576, 610  
BRISON, Susan ..... 182, 489, 490, 492, 584, 615  
BROCHIER, Jean-Jacques..... 558  
BRONTË, Charlotte..... 270, 555  
BROSSARD, Nicole..... 386, 387, 390, 392, 393, 398  
BROWNMILLER, Susan..... 289, 290, 293, 592  
BUISSON, Françoise ..... 414, 415, 416, 422, 423  
BURGESS, Ned ..... 125

BURKAHLTER, Marielle..... 111

## C

CAHEN, Monique ..... 271, 577  
CAILLOIS, Roger ..... 572  
CALMIS, Charlotte..... 53, 121, 221, 228, 246, 247, 248,  
249, 383, 585, 586, 600, 617, 618, 655  
CAMBLAIN, Jocelyne..... 139, 568  
CAMUS, Albert ..... 33, 160, 198  
CANTO, Monique ..... 414, 449  
CAPITAN PETER, Colette ..... 288, 464, 465  
CARCOPINO, Jérôme..... 572  
CARDINAL, Marie ..... 12, 26, 94, 221, 226, 236, 241, 247,  
257, 295, 366, 367, 375, 376, 379, 586, 593, 595,  
622, 656, 659  
CARRER, Danièle..... 414, 415, 422, 423, 449, 451, 454  
CAUSSE, Michèle ..... 231, 406, 407, 416, 502, 535, 586,  
605, 618  
CAVANI, Liliana ..... 373  
CERTEAU, Michel de ..... 227, 249, 250, 256, 639, 644  
CÉSAIRE, Aimé..... 196  
CHANEL, Josiane 20, 21, 22, 77, 78, 79, 80, 98, 100, 101,  
102, 103, 109, 112, 125, 205, 266, 548, 610  
CHARPENTIER, Françoise..... 560  
CHÂTELET, Noëlle..... 387, 392, 415  
CHAUCHARD, Paul ..... 240  
CHAWAF, Chantal. 18, 28, 157, 165, 166, 172, 173, 224,  
225, 268, 272, 365, 405, 406, 414, 415, 416, 422,  
423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 445, 450, 451,  
453, 460, 461, 462, 476, 500, 502, 529, 586, 587,  
597, 602, 611, 618, 625, 627, 656  
CHKLOVSKI, Victor ..... 73, 316  
CHYTILOVÁ, Vera..... 74, 123, 125  
CIXOUS, Hélène . 10, 11, 12, 13, 18, 25, 27, 32, 114, 115,  
163, 175, 177, 186, 193, 224, 225, 228, 230, 231,  
243, 245, 257, 267, 268, 269, 270, 272, 276, 278,  
299, 301, 302, 303, 305, 350, 351, 352, 353, 354,  
355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364,  
365, 370, 388, 398, 399, 401, 404, 405, 406, 408,  
409, 410, 411, 413, 415, 416, 427, 433, 434, 439,  
441, 452, 476, 482, 484, 486, 488, 490, 495, 497,  
500, 502, 507, 511, 512, 514, 515, 516, 521, 523,  
524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 539, 542,  
559, 562, 563, 587, 588, 595, 599, 603, 604, 618,  
621, 625, 626, 627, 643, 656, 659  
CLAVEL, Françoise..... 111, 266  
CLAVEL, Maurice ..... 171  
CLÉDAT, Françoise ..... 414, 423, 449, 460, 461, 462, 603  
CLÉMENT, Catherine..... 18, 22, 162, 185, 224, 270, 272,  
301, 350, 354, 356, 363, 365, 405, 408, 411, 416,  
523, 524, 550, 559, 587, 588, 608, 625, 645  
CLUNY, Claude-Michel..... 159, 164  
COHEN, Danielle ..... 416  
COLETTE, Sidonie-Gabrielle. 12, 158, 173, 174, 270, 306,  
340, 434, 528, 555, 562, 622  
COLLIN, Françoise ..... 12, 15, 16, 17, 25, 38, 57, 182, 223,  
272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 366, 404,  
406, 434, 442, 443, 448, 511, 520, 526, 575, 588,  
589, 599, 602, 613, 618, 619, 623, 625, 637, 646,  
649, 653, 654, 656  
COMPARAT, Françoise ..... 537, 601  
CONTRERAS, Josée ..... 3, 124, 125, 205, 215, 283, 609  
COOPER, David..... 236

COPFERMANN, Émile ..... 83, 84  
COQUILLAT, Michelle ..... 568, 624  
CORDELIER, Jeanne..... 289, 291, 296, 592  
COUDERT, Raymonde ..... 111, 114, 266  
COURTIVRON, Isabelle... 13, 14, 528, 529, 634, 636, 637  
CUVELIER, Pascaline ..... 446  
CUVELLIEZ, Marie-Thérèse..... 274, 588

## D

DABER, Frédérique..... 71  
DAILLENCOURT, Claude ..... 270, 271, 555  
DANCOURT, Christiane ..... 182  
DASSIN, Julie ..... 67, 71, 82, 123, 389  
DAUPHIN, Cécile ..... 553, 554, 616, 637  
DAVID, Catherine..... 508, 509, 584  
DAVIS, Angela ..... 69, 605  
DEDIEU, Gaspar François ..... 110, 215  
DEDIEU, Marie.. 108, 110, 111, 114, 214, 215, 216, 217,  
266  
DEHARME, Lise..... 182  
DEKONINCK, Mireille dite Barbara ..... 269, 413, 439, 449,  
450, 541, 544, 545, 546  
DELAY, Florence ..... 387, 653  
DELPHY, Christine. 3, 9, 12, 16, 22, 48, 58, 65, 67, 68, 70,  
71, 74, 75, 76, 77, 82, 84, 87, 108, 112, 123, 125,  
126, 127, 128, 132, 136, 139, 144, 155, 156, 158,  
178, 180, 182, 199, 211, 274, 288, 327, 464, 465,  
466, 467, 474, 481, 492, 524, 525, 526, 530, 531,  
538, 550, 551, 552, 555, 556, 608, 609, 610, 611,  
612, 613, 616, 617, 621, 628, 629, 630, 636, 655,  
659  
DEMAR, Claire ..... 423  
DEMENY, Paul..... 176, 190, 351, 357  
DEMORNEX, Jacqueline..... 270  
DENIS, Marie ..... 274, 300, 304, 371, 511, 588, 599  
DEQUEKER, Annie..... 216, 283, 284  
DEROIN, Jeanne ..... 123  
DERRIDA, Jacques 28, 109, 353, 406, 527, 613, 615, 636,  
654, 656  
DESANTI, Dominique. 222, 301, 335, 386, 387, 389, 391,  
401  
DESCARTES, René ..... 509  
DESCLOS, Anne..... 135, 374, 616  
DEUDON, Catherine ..... 3, 58, 67, 96, 123, 125, 127, 131,  
136, 137, 139, 141, 193, 204, 205, 216, 221, 244,  
283, 383, 384, 386, 535, 536, 552, 576, 585, 597,  
601, 606, 609, 610, 611, 613, 614, 663  
DHAVERNAS, Marie-Jo ..... 280, 434, 480, 535, 550, 601,  
612, 615, 639  
DIDIER, Béatrice ..... 563, 618, 620, 621, 623  
DU BELLAY, Joachim ..... 319  
DUFRANCATEL, Christiane..... 553  
DUPUIS, J.-F. .... 191  
DURAS, Marguerite..... 18, 19, 20, 25, 26, 30, 94, 98, 116,  
121, 182, 221, 224, 225, 226, 228, 230, 236, 241,  
242, 243, 250, 253, 254, 255, 262, 270, 272, 294,  
300, 301, 305, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340,  
341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350,  
365, 401, 402, 403, 404, 406, 408, 410, 415, 418,  
422, 431, 449, 461, 476, 483, 495, 502, 529, 543,  
559, 562, 564, 569, 570, 571, 579, 589, 590, 592,  
604, 607, 619, 624, 625, 627, 655, 657, 659  
DUVERT, Tony..... 374

## E

EAUBONNE, Françoise d'.... 13, 26, 27, 29, 49, 53, 54, 58, 77, 133, 136, 137, 138, 140, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 157, 164, 165, 166, 167, 182, 206, 207, 221, 230, 236, 258, 270, 271, 294, 299, 300, 324, 342, 346, 370, 372, 415, 460, 462, 464, 483, 502, 529, 540, 555, 590, 591, 599, 610, 614, 616, 619, 620, 628, 653, 654, 656, 660  
ENGELS, Friedrich..... 28, 79, 100, 109, 120, 233, 638  
ERHEL, Catherine..... 270, 271  
ERNST, Max..... 198, 286, 331  
ETCHERELLI, Claire..... 11, 270, 285, 288, 484, 583, 591, 596, 607, 615

## F

FARGE, Arlette ..... 553  
FAUQUET, Dominique..... 535, 601  
FAURÉ, Christine..... 446, 530, 553, 554, 604, 605  
FAURIE VIDAL, Florence..... 139, 568  
FAYE, Jean-Pierre ..... 413, 583  
FELDMAN, Jacqueline... 21, 56, 65, 74, 75, 76, 77, 84, 85, 86, 91, 92, 94, 180, 229, 232, 237, 610, 612  
FENN, Suzanne ..... 79, 100, 125  
FIGUEIREDO, Marisa ..... 139  
FINAS, Lucette..... 410, 416  
FINI, Leonor..... 236, 237, 254  
FLAMANT, Françoise 67, 71, 72, 139, 204, 592, 612, 613, 635  
FLEIG, Alain ..... 144  
FLEUTIAUX, Pierrette..... 449  
FONTAINE, Anne ..... 111, 266  
FONTAINE, Brigitte ..... 123, 545, 655  
FOREST, Eva ..... 266  
FORRESTER, Viviane..... 10, 229, 231, 232, 267, 313, 319, 416, 417, 422, 433, 449, 452, 501, 529, 598, 602, 605, 606, 622, 657  
FOUQUE, Antoinette... 1, 9, 12, 13, 18, 19, 20, 21, 22, 29, 34, 35, 49, 50, 51, 52, 53, 56, 57, 58, 60, 63, 64, 65, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 82, 85, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 123, 125, 126, 129, 134, 136, 138, 155, 166, 193, 194, 199, 205, 206, 210, 215, 216, 223, 248, 264, 265, 266, 267, 297, 358, 398, 405, 410, 430, 439, 441, 445, 461, 464, 482, 512, 513, 517, 519, 521, 522, 523, 524, 526, 527, 536, 539, 540, 541, 542, 544, 547, 548, 550, 556, 573, 574, 577, 586, 591, 592, 599, 610, 611, 613, 614, 617, 618, 620, 621, 623, 635, 638, 643, 657, 658  
FRAISSE, Geneviève..... 13, 14, 35, 38, 57, 58, 160, 185, 193, 271, 287, 288, 354, 440, 446, 447, 463, 550, 552, 553, 554, 575, 576, 597, 611, 615  
FRASS, Suzanne..... 257  
FREUD, Sigmund 28, 63, 73, 97, 100, 102, 109, 112, 120, 129, 137, 194, 353, 355, 356, 373, 588, 608, 619, 654  
FRIEDAN, Betty ..... 76, 79, 100, 102, 230, 270, 371, 584, 606, 624

## G

GAGNON, Madeleine 228, 230, 257, 387, 388, 390, 401, 404, 405, 408, 410, 529, 587, 595, 657, 659  
GAINSBURG, Serge ..... 204  
GARCIA GUADILLA, Naty.... 112, 114, 115, 556, 600, 635, 637  
GARCIA, Irma ..... 563  
GARRIGUE, Misha..... 9, 82, 123, 182, 208, 655  
GAUTHIER, Xavière .. 3, 18, 24, 25, 26, 60, 113, 165, 166, 175, 190, 194, 195, 196, 197, 221, 224, 225, 226, 230, 241, 244, 245, 250, 253, 254, 255, 265, 268, 272, 294, 300, 301, 302, 327, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 349, 365, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 428, 429, 431, 440, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 457, 459, 461, 462, 476, 495, 502, 503, 506, 517, 529, 543, 559, 589, 590, 592, 597, 602, 603, 609, 611, 612, 653, 657, 658, 659  
GENET, Jean ..... 160, 319, 460  
GENETTE, Gérard..... 496, 577, 645, 656, 661  
GENNARI, Geneviève ..... 164, 165, 362  
GERASSI, John..... 480  
GERMAIN, Catherine..... 566  
GHIGHI, Danielle..... 566, 567  
GIANINI BELOTTI, Elena..... 371  
GIRARDIN, Delphine de ..... 283  
GIRAUDO, Barbara..... 246  
GIROUD, Françoise .... 135, 365, 513, 520, 521, 604, 679, 681, 691, 693  
GODCHAU, Jean-François..... 84  
GOLDMAN, Emma..... 271, 606  
GOMBROWSKY, Martine ..... 111  
GONTIER, Fernande.... 27, 161, 176, 177, 178, 181, 270, 289, 292, 295, 367, 480, 487, 583, 584, 620  
GOUGES, Olympe de ..... 122  
GRANET, Danielle ..... 270  
GRANGE, Rosine ..... 236  
GREENSTEIN BURKE, Carolyn .... 439, 440, 514, 528, 529, 604  
GREER, Germaine ..... 372, 606  
GRÉGOIRE, Ménie .. 3, 125, 138, 144, 145, 189, 613, 628  
GRÉLOIS, Anne-Marie .... 53, 58, 133, 136, 137, 138, 142, 143, 144, 148, 155  
GRIFFIN CROWDER, Diane..... 130, 314, 530, 621  
GRIMM, Les frères ..... 472  
GROULT, Benoîte... 24, 26, 225, 226, 230, 261, 270, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 307, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 382, 447, 483, 503, 521, 522, 578, 620, 657  
GROULT, Flora ..... 289, 658  
GRUMBACH, Marie-Claude.. 85, 109, 112, 114, 265, 266, 269, 522, 523, 548, 556, 599  
GUÉRIN, Daniel..... 136, 144, 628  
GUILLAUMIN, Colette ..... 474, 496, 551, 648  
GUIMARD, Paul ..... 367, 368  
GUINCHARD, Marie-Thérèse..... 256  
GUYOTAT, Pierre ..... 308, 374

## H

HAHN, Pierre..... 136, 144, 145, 147

HALIMI, Gisèle.....17, 162, 178, 183, 257, 502, 503, 573,  
586, 609, 613, 616, 635, 656  
HALL, Radcliffe ..... 157  
HANS, Marie-Françoise ..... 271, 645  
HAZERA, Hélène ..... 148  
HEGEL, Georg Wilhelm Friedrich.....83, 472  
HENNEQUIN, Claude..... 139, 246, 481, 552, 611  
HERMANN, Claudine.....529, 557, 558, 607  
HOCQUENGHEM, Guy ..85, 144, 145, 147, 148, 608, 658  
HOMÈRE.....33, 319  
HORER, Suzanne 10, 50, 56, 94, 140, 221, 230, 236, 237,  
238, 239, 240, 241, 242, 243, 270, 343, 417, 422,  
593  
HORTA, Maria Teresa .....261, 263, 300, 304  
HOUDEBINE, Anne-Marie..... 560, 561  
HOUEL, Annick ..... 554, 625  
HUSTON, Nancy 169, 278, 287, 414, 415, 416, 422, 423,  
440, 447, 449, 451, 453, 454, 482, 579, 593, 595,  
597, 603, 611, 657, 658  
HYVRARD, Jeanne ..... 256, 267, 406, 416, 593, 620, 625,  
627, 658, 659

## I

IDELS, Michèle..... 114, 266  
IRIGARAY, Luce ..... 28, 97, 111, 270, 278, 335, 354, 358,  
401, 402, 404, 406, 408, 410, 413, 509, 511, 514,  
527, 529, 530, 531, 539, 543, 559, 560, 604, 608,  
625, 626  
IRO, Françoise ..... 139, 568

## J

JACOB, François..... 183  
JACQUEMARD, Simonne..... 416  
JAEGER, Christine..... 79, 80  
JARDINE, Alice ... 230, 407, 489, 490, 491, 492, 530, 584,  
586, 587, 588, 589, 590, 593, 594, 596, 598, 604,  
625, 636  
JDANOV, Andreï..... 506  
JECHOU, Sylvie ..... 566, 567, 695  
JOYCE, James ..... 358, 431, 587, 656

## K

KAHANE, Juliette .... 3, 52, 85, 86, 97, 111, 112, 114, 210,  
214, 266, 360, 502, 594, 609, 613, 658  
KANDEL, Liliane..... 3, 9, 21, 22, 63, 66, 67, 69, 72, 73, 74,  
81, 89, 93, 99, 120, 141, 143, 163, 193, 212, 280,  
281, 283, 284, 285, 286, 297, 443, 444, 445, 447,  
550, 553, 576, 597, 600, 603, 609, 611, 614, 615,  
635, 638, 639  
KAPLAN, Leslie .. 3, 33, 85, 111, 208, 452, 579, 594, 609,  
624  
KARP, Lila ..... 267, 387, 388, 389, 397  
KAUPP, Katia D..... 135, 156  
KENAN, Amos ..... 70, 124, 528  
KIERKEGAARD, Søren..... 170  
KIPLING, Rudyard..... 189  
KLAPISCH, Christiane ..... 553  
KLEIN, Mélanie ..... 109, 434  
KNIBIEHLER, Yvonne ..... 15, 554, 633  
KOFMAN, Sarah ..... 18, 224, 272, 366, 625  
KOLODNY, Annette..... 557, 558, 559, 607

KRISTEVA, Julia ..... 28, 33, 107, 112, 113, 135, 167, 223,  
227, 276, 297, 335, 398, 401, 404, 405, 407, 410,  
416, 417, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 452, 507,  
514, 516, 517, 527, 529, 530, 531, 539, 563, 594,  
599, 602, 604, 605, 615, 616, 617, 625, 626, 643,  
658, 660  
KUHLMANN, Marie..... 564, 566, 568, 611

## L

LABBÉ, Louise.....238  
LACAN, Jacques... 28, 106, 107, 108, 109, 129, 199, 404,  
578, 608, 653  
LACOMBE, Claire-Rose ..... 122  
LAFAYETTE, Marie-Madeleine Pioche de La Vergne ... 402  
LAFONTAINE, Dominique ..... 435, 599, 625  
LALONDE, Michèle ..... 387, 523, 599  
LAMOUR, Catherine ..... 270  
LANGFUS, Anna..... 446  
LANOUX, Armand ..... 145  
LANSON, Gustave ..... 41, 484, 645  
LAPIERRE, Catherine..... 446  
LAPOUGE, Gilles..... 271  
LARNAC, Jean..... 239, 625  
LARSEN, Camille ..... 470  
LAURENT, Patrice ..... 31, 270, 624, 642  
LAUTRÉAMONT, Isidore Lucien DUCASSE dit Comte de  
..... 319, 410, 431, 594  
LE BRUN, Annie ... 32, 412, 442, 485, 486, 501, 502, 503,  
504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 517, 594, 653,  
659  
LE CLÉZIO, Jean-Marie Gustave ..... 411  
LE DANTEC, Denise ..... 416, 422  
LE DCEUFF, Michèle ... 3, 33, 59, 161, 168, 525, 526, 562,  
601, 609, 611, 615, 617, 647, 653  
LE GARREC, Evelyne... 131, 261, 262, 263, 271, 287, 299,  
304, 447, 475, 590, 598  
LEBESQUE, Morvan..... 369  
LECLERC, Annie.... 18, 165, 182, 224, 225, 226, 228, 230,  
250, 251, 252, 253, 257, 272, 294, 300, 301, 302,  
325, 326, 327, 328, 329, 331, 332, 333, 334, 336,  
366, 367, 370, 371, 372, 382, 387, 388, 390, 393,  
394, 401, 404, 405, 406, 408, 411, 415, 428, 445,  
476, 486, 495, 500, 502, 524, 586, 587, 595, 658  
LECLERC, Serge..... 527  
LEDUC, Violette..... 158, 182, 238, 305, 407, 586, 619  
LEGUAY, Catherine..... 270, 447, 597, 603, 611  
LEIRIS, Michel ..... 374  
LEJEUNE, Claire ..... 387, 388  
LÉNINE, Vladimir Ilitch..... 30, 109  
LENNON, John ..... 124, 192, 659  
LÉON, Pauline ..... 122  
LEONARD, Diana ..... 465  
LESSELLIER, Claudie ..... 132  
LESSEPS, Emmanuèle de dite Mano .3, 12, 49, 65, 67, 68,  
69, 70, 71, 75, 76, 82, 84, 86, 87, 88, 90, 92, 93, 126,  
136, 139, 180, 183, 216, 280, 288, 371, 464, 465,  
467, 473, 474, 477, 478, 479, 481, 535, 538, 539,  
551, 552, 595, 600, 601, 606, 609, 611, 612, 654,  
659  
LEVERT, Sylviane ..... 449, 450  
LÉVI-STRAUSS, Claude..... 475, 497  
LÉVY, Danièle ..... 229  
LICHTENBERG, Georg Christoph..... 507

LILAR, Suzanne .....76, 159, 165, 180, 615, 617  
 LINDON, Jérôme .....5, 29, 117  
 LINHARTOVA, Vera.....387, 394  
 LIPINSKA, Suzanne .....321  
 LORENT, Geneviève.....435, 599, 625  
 LUCE, Nicole.....566, 695  
 LYOTARD, Jean-François.....511, 605

## M

MACCIOCCHI, Maria Antonietta ..33, 256, 430, 441, 513,  
 518, 519, 520, 539, 589, 605, 608, 609  
 MAILHOT, Michèle.....387, 395  
 MAILLET, Andrée.....387  
 MAKWARD, Christiane ..... 407, 431, 433, 558, 559, 562,  
 643  
 MALLARMÉ, Stéphane.....316, 410, 431, 594  
 MALRAUX, André .....33, 160  
 MALRAUX, Clara ..... 230, 232, 234, 235, 606  
 MANDIS, Rénos.....389  
 MARAÑÓN, Gregorio.....153  
 MARCUSE, Herbert.....70, 100, 116, 137, 194, 372  
 MARIE, Serena de .....568  
 MARINI, Marcelle.....30, 38, 39, 227, 244, 270, 404, 543,  
 559, 560, 570, 600, 603, 607, 620, 622, 625, 631,  
 639, 646, 647, 653, 659  
 MARINIER, Paul.....68  
 MARKS, Elaine ..... 13, 14, 412, 494, 511, 528, 529, 598,  
 604, 636  
 MARTIN, Françoise.....109, 111, 215  
 MARX, Karl..... 17, 28, 30, 60, 79, 83, 85, 100, 109, 120,  
 137, 190, 233, 275, 285, 302, 342, 638, 640  
 MASPERO, François .40, 82, 83, 84, 268, 273, 460, 518,  
 547, 594, 595, 604, 605, 637  
 MATHIEU, Nicole-Claude.....12, 14, 464, 465, 639, 640  
 MCLUHAN, Marshall .....277, 278  
 MEAD, Margaret .....239, 270, 606  
 MEHADJI, Nadia.....414, 449  
 MEINHOF, Ulrike .....460, 461, 462  
 MEMMI, Albert.....76, 77, 180  
 MÉRIOUX, Françoise.....568  
 MESNIL, Michel.....304, 305  
 MIAN, Christine .....566, 695  
 MICHEL, Andrée .....75, 79, 81, 520, 654  
 MICHELET, Jules.....100, 346, 418, 421  
 MILLETT, Kate.....271, 372, 411, 439, 513, 523, 591, 606  
 MIRON, Gaston.....396  
 MITCHELL, Juliet .....100, 606  
 MIZRAHI, Rachel.....3, 49, 69, 71, 82, 123, 124, 156, 192,  
 244, 596, 655  
 MNOUCHKINE, Ariane.....246  
 MODIANO, Patrick .....411  
 MONOD, Jacques .....183  
 MONTEIL, Claudine .....518, 611  
 MONTESQUIEU, .....369  
 MONTRÉLAY, Michèle .....28, 527, 543, 608, 625  
 MORA, Edith .....153  
 MOREAU, Jean .....182  
 MORIÈRE, Huguette .....290, 593  
 MOTSCH, Elisabeth.....566  
 MOZET, Nicole .....560, 647  
 MUCHNIK, Nicole .....182  
 MULARD, Claudine ..... 3, 111, 114, 214, 266, 358, 609

## N

NAHOUM, Véronique.....287, 447, 553  
 NAVARRE, Yves.....392  
 NAVARRO, Éliane.....552, 629, 632  
 NICOLIER, Anne.....415, 423, 449  
 NICOLIER, Christiane .....415, 423, 449  
 NIETZSCHE, Friedrich.....120, 174  
 NOËL, Marie .....392

## O

OLIVIER CHATTARD, Jacques.....76  
 OPHIR, Anne.....10, 270, 288, 412, 484, 491, 502, 583,  
 591, 596, 607  
 OSTROWETSKY, Sylvia.....554  
 OUDIN, Véronique .....236, 645  
 OUVRARD, Hélène .....387  
 OVIDE, .....28, 308, 319, 320

## P

PARADIS, Suzanne .....386, 387  
 PARTURIER, Françoise .....237, 374, 543, 564, 572, 595,  
 620, 659  
 PASCAL, Blaise .....17, 200, 313, 412, 642  
 PASQUIER, Françoise..287, 445, 447, 463, 465, 600, 614  
 PAUWELS, Louis .....573  
 PEEMANS-POULLET, Hedwige .....656  
 PELLETIER, Madeleine.....271  
 PERDU, Lou .....449  
 PERREIN, Michèle .....386, 387, 389, 502, 503, 572, 603,  
 613  
 PERROT, Michelle .....113, 244, 245, 553, 554, 556, 560,  
 575, 597, 600, 611, 615, 626, 630, 632, 633, 635,  
 638, 646, 648, 649, 650  
 PETI, Murielle.....566  
 PETITOT, Françoise ...414, 415, 445, 449, 450, 451, 456,  
 457, 463  
 PHILIPPE, Anne.....387  
 PIATIER, Jacqueline.....25, 340, 401, 402, 403  
 PICQ, Françoise ..9, 16, 21, 22, 35, 51, 65, 66, 67, 69, 72,  
 73, 74, 79, 81, 85, 89, 93, 99, 111, 120, 143, 167,  
 210, 212, 215, 216, 421, 446, 553, 576, 612, 614,  
 615, 633, 635  
 PIERRET, Michèle.....415  
 PIGUET, Claire.....566, 695  
 PILLET, Anna.....415, 423, 449, 450, 451, 455, 456, 457  
 PINGAUD, Bernard.....162, 185  
 PISAN, Christine de..35, 68, 74, 76, 77, 84, 97, 104, 113,  
 125, 162, 182, 183, 187, 230, 245, 288, 555, 584,  
 611, 612  
 PITOËFF, Luc.....210  
 PITON, Monique .....545  
 PIVOT, Bernard.....502, 503, 613  
 PIZZEY, Erin .....289, 545, 592  
 PLANTIER, Thérèse.....227  
 PLATON,.....26, 57, 195, 509, 588, 613, 615, 623  
 PLAZA, Monique .....288, 464, 465, 474, 479, 534, 551  
 PLEYNET, Marcelin .....430  
 PODOLSKI, Sophie .....432, 595, 605, 660  
 POGGI, Dominique.....139  
 POIROT-DELPECH, Bertrand .....490, 604  
 PONTALIS, Jean-Bertand .....194

PRIGENT, Christian ..... 191, 413, 644  
 PRIQUE, Alain ..... 142, 629  
 PROSPER, Martine ..... 566  
 PROUST, Marcel ..... 230, 501, 644

## R

RABAUT, Jean ..... 105, 114, 556, 633, 636  
 RÉAGE, Pauline ..... Voir DESCLOS, Anne  
 REBERIOUX, Madeleine ..... 553  
 RÉGY, Claude ..... 342  
 REICH, Wilhelm ..... 76, 79, 83  
 RIBES, Roger ..... 76, 229  
 RICH, Adrienne ..... 133, 537, 601  
 RIGHINI, Mariella ..... 270, 293, 479, 604, 609  
 RILKE, Rainer Maria ..... 391  
 RIMBAUD, Arthur.. 28, 60, 176, 177, 190, 285, 351, 352,  
 357, 361, 363, 370, 452, 468, 472, 486  
 RIMBAULT, Caroline ..... 554, 600, 638  
 RINGART, Nadja.... 3, 9, 21, 22, 66, 67, 69, 72, 73, 74, 81,  
 85, 89, 93, 99, 111, 112, 120, 121, 122, 143, 210,  
 212, 213, 214, 215, 288, 439, 446, 513, 517, 519,  
 542, 546, 550, 603, 609, 611, 612, 614, 615  
 RITCHIE KEY, Marie..... 561  
 ROBBE-GRILLET, Alain..... 116, 308, 640  
 ROCHE, Maurice ..... 413  
 ROCHEDEREUX, Evelyne.. 3, 58, 127, 136, 139, 141, 155,  
 156, 297, 311, 324, 596, 609  
 ROCHFORT, Christiane ..9, 10, 16, 19, 25, 26, 33, 40, 41,  
 49, 56, 58, 60, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72,  
 74, 76, 77, 82, 83, 85, 86, 89, 90, 91, 92, 93, 108,  
 123, 124, 126, 127, 156, 182, 183, 192, 193, 200,  
 203, 204, 206, 208, 209, 216, 221, 223, 226, 227,  
 244, 262, 270, 272, 276, 283, 288, 294, 324, 342,  
 358, 359, 367, 370, 382, 384, 387, 388, 389, 390,  
 391, 392, 393, 395, 396, 397, 398, 434, 483, 484,  
 498, 502, 529, 540, 562, 583, 589, 591, 595, 596,  
 607, 613, 614, 620, 621, 625, 633, 636, 649, 655,  
 659, 660  
 ROLAND, Mme ..... 200  
 ROLLIN, Marie-Simone..... 461, 462, 602  
 ROMERO DE NOHRA, Flor..... 257  
 ROSTAND, Jean ..... 183  
 ROTHENBURG, Marcia .9, 72, 74, 77, 79, 80, 84, 93, 100,  
 119, 143  
 ROUBAUD, Jacques ..... 413  
 ROUCH, Hélène....39, 111, 124, 205, 215, 266, 576, 608,  
 615, 630, 631, 641  
 ROUDY, Yvette ..... 34, 76, 100, 162, 166, 568, 573, 606,  
 655, 658  
 ROULIER, Marcelle..... 257  
 ROUSSEAU, Jean-Jacques..... 428  
 ROUSSEL, Nelly ..... 271, 359  
 ROUSSEL, Raymond..... 319  
 ROUSSO, Henry..... 474  
 ROUSSOPOULOS, Carole..... 67, 125, 545, 612, 613, 616  
 RUCHETON, Sylvie..... 566  
 RUSSO, Pascale ..... 564, 566, 568, 611

## S

SACKVILLE-WEST, Vita ..... 231  
 SADE, Donatien Alphonse François de ..... 373  
 SAG, Jacqueline ..... 111, 266

SAGAN, Françoise..... 183  
 SAGNE, Cécile ..... 271, 555  
 SAINT-MARTIN, Fernande ..... 387, 388  
 SALLENAVE, Danièle ..... 449, 617  
 SAND, George ..... 566  
 SAPPHO..... 59, 135, 153, 156, 214, 306, 318, 319, 320,  
 321, 402, 423, 425, 621  
 SARRAUTE, Nathalie 23, 24, 98, 116, 316, 319, 342, 395,  
 404, 562, 603, 621, 625, 627, 659  
 SARTIN, Pierrette..... 256, 257, 596  
 SARTRE, Jean-Paul. 26, 32, 146, 158, 160, 180, 181, 187,  
 210, 214, 285, 288, 371, 487, 578, 583, 616, 640  
 SCHMITT, Pauline ..... 37, 553  
 SCHWARTZER, Alice..... 183, 584, 617  
 SCHWARZER, Alice ..... 158, 159, 160, 166, 177, 178, 179,  
 181, 182, 183, 187, 490, 511  
 SEBBAR, Leïla 17, 18, 113, 221, 225, 244, 245, 271, 280,  
 406, 414, 440, 447, 449, 482, 579, 585, 587, 592,  
 593, 595, 596, 597, 599, 602, 603, 611, 621, 657,  
 660  
 SEDAR SENGHOR, Léopold ..... 196, 653  
 SÉGUR, Sophie de..... 270  
 SERGENT, Jean-Pierre ..... 98, 118, 128  
 SERREAU, Geneviève..... 236, 241, 243  
 SERT, Janine..... 67, 71  
 SERVAN-SCHREIBER, Claude..... 447  
 SEYRIG, Delphine ..... 183, 545, 570  
 SHAKESPEARE, William..... 230, 233  
 SHUSTER, Jean ..... 191  
 SIEFF, Jean-Loup ..... 163  
 SILVESTRE, Armand..... 469  
 SIMHA, Yolaine..... 415, 445, 451, 453, 463  
 SIMON, Catherine ..... 551  
 SIMON, Claude ..... 116  
 SIMON, Geneviève..... 274  
 SIMON, Yvonne ..... 229  
 SINAT, M.-J. .... 125, 205, 215  
 SINTUREL, Annie ..... 137  
 SLAMA, Béatrice ..... 24, 37, 229, 563, 608, 627  
 SOCQUET, Jeanne..... 10, 50, 56, 94, 139, 140, 183, 221,  
 230, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 343,  
 593  
 SOLANAS, Valérie ..... 70, 606  
 SOLLERS, Philippe ..... 256, 374, 413, 430, 518  
 SOURIAU, Christiane ..... 554  
 STACKE, Agnès..... 414, 449, 450  
 STAMBOLIAN, George..... 494, 598  
 STANTON, Dona ..... 442, 542, 605  
 STEINMETZ, Jean-Luc ..... 413  
 STEPHENSON, Margaret 9, 53, 58, 67, 71, 72, 77, 79, 80,  
 82, 93, 100, 119, 126, 136, 137, 138, 142, 143, 154,  
 155, 156, 204, 515, 531, 622, 660  
 STORTI, Martine.. 66, 112, 199, 205, 287, 447, 463, 541,  
 545, 560, 603, 607, 611, 636, 663  
 STRAUB, Jean-Marie..... 118  
 SUGIER, Annie..... 35, 163, 222, 246, 555, 611, 612  
 SUTTON, Nina ..... 181, 270, 487

## T

TAZZINI, Marie Séraphine..... 257  
 TÉCHINÉ, André..... 98  
 TEXIER, Geneviève ..... 75, 79, 81

THÉBAUD, Françoise .553, 560, 626, 630, 632, 633, 646, 649, 650  
 THÉORET, France..... 387  
 THÉRAMÉ, Victoria ..... 18, 224, 265, 266, 268, 272, 366, 406, 415, 417, 422, 541, 542, 596, 603, 621, 660  
 THIAM, Awa ..... 270, 289, 290, 291, 292, 293, 593  
 THIBAUT, Josy..68, 80, 98, 199, 204, 205, 598, 606, 612, 614, 663  
 THOREAU, Henri David..... 348  
 TOURAINE, Alain ..... 522, 523, 599  
 TOURNIER, Michel ..... 411  
 TRISTAN, Flora..... 123, 222, 374, 443, 521, 555  
 TROTSKI, Léon ..... 30, 496  
 TSÉTOUNG, Mao ..... 85, 109, 203, 430, 518  
 TURCKHEIM, Hélène de ..... 573  
 TZARA, Tristan..... 193, 357

## V

VADIM, Roger..... 68  
 VALABREGUE, Catherine ..... 53, 227, 231, 248, 271, 366, 367, 383, 384, 385, 386  
 VAN DE MEULEBROECKE, Marthe..... 274  
 VAN ROCKEGHEM, Suzanne..... 274, 511, 588, 599  
 VELHO DA COSTA, Maria ..... 261, 263, 300, 304  
 VÉNARD, Annie ..... 449  
 VERCHEVAL, Jeanne ..... 274  
 VIAN, Boris ..... 181, 192, 201, 288, 584, 604  
 VICTOR, Éliane..... 76  
 VIENNOT, Éliane 3, 39, 43, 202, 403, 535, 536, 564, 565, 566, 567, 568, 576, 577, 609, 610, 611, 632, 640, 648, 660, 695  
 VINCENT, Geneviève..... 449  
 VINCI, Leonard de ..... 405  
 VINTEUIL, Frédéricque ..... 551, 638  
 VIVIEN, Renée ..... 157, 402

## W

WAHL, François..... 106, 108, 430  
 WARHOL, Andy ..... 70  
 WELGER, Corinne..... 552  
 WHITTMAN, Carl ..... 148  
 WIELS, Joëlle ..... 568

WITTIG, Gille .... 9, 72, 77, 79, 80, 93, 100, 119, 123, 125, 143, 205, 208

WITTIG, Monique ..... 9, 10, 11, 12, 13, 18, 20, 21, 22, 25, 26, 27, 33, 34, 35, 47, 48, 49, 50, 56, 57, 58, 59, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 92, 93, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 107, 108, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 135, 136, 137, 139, 141, 143, 144, 153, 154, 155, 156, 183, 186, 195, 197, 204, 205, 206, 211, 214, 221, 224, 225, 229, 230, 231, 232, 244, 256, 261, 262, 263, 294, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 358, 359, 364, 384, 397, 398, 399, 404, 406, 416, 440, 441, 445, 461, 465, 467, 468, 469, 470, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 481, 482, 484, 486, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 514, 515, 522, 525, 526, 527, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 548, 551, 562, 567, 577, 578, 597, 598, 600, 601, 604, 610, 612, 621, 622, 624, 625, 657, 659, 660, 661

WOLF, Christa ..... 461

WOOLF, Leonard ..... 231

WOOLF, Virginia..... 10, 35, 222, 227, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 238, 239, 270, 313, 319, 374, 416, 451, 483, 501, 509, 598, 606, 622, 624, 625, 655, 657

## Y

YAGUELLO, Marina ..... 42, 561, 608, 640

YOURCENAR, Marguerite ..... 24, 411, 543, 564, 569, 572, 619, 623, 659

## Z

ZEIG, Sande..... 119, 321, 322, 323, 399, 492, 502, 597

ZELENSKY, Anne.... 3, 9, 16, 17, 19, 21, 35, 49, 65, 67, 71, 74, 75, 76, 77, 82, 84, 97, 113, 123, 125, 126, 138, 154, 156, 163, 180, 182, 184, 187, 209, 222, 229, 245, 246, 250, 480, 513, 555, 574, 609, 611, 612, 613, 614, 617

ZETTERLING, Mai ..... 92

ZWANG, Gérard ..... 48, 308, 371, 374





# Table des matières analytique

---

<b>REMERCIEMENTS</b>	<b>3</b>
<b>SOMMAIRE</b>	<b>7</b>
<b>INTRODUCTION : « UN CERTAIN ETAT DE FUREUR »</b>	<b>9</b>
FEMINISME OU MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES ?	12
« LE MOUVEMENT DE LIBERATION DES FEMMES, EH BIEN ! C'EST TOUTES LES FEMMES EN LUTTE QUI VEULENT SE LIBERER »	15
1968 ou 1970 ?	19
LITTERATURE, TEXTE ET ECRITURE	23
CORPUS	27
« JE SUIS LA REVOLUTION »	29
CHRONOLOGIE	33
ÉTAT DE L'ART ET « TERRES D'ACCUEIL »	35
À HISTOIRE DU FEMINISME, RECHERCHE ET CRITIQUE FEMINISTES ?	38
OBJECTIFS VISES	40
QUESTIONS DE TERMINOLOGIE	42
<b>PREMIERE PARTIE : LES GUERILLERES : LITTERATRICES DANS L'ACTION MILITANTE (1970-1973)</b>	<b>45</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>47</b>
<b>I. À L'ORIGINE DU MLF : UNE ACTION POETIQUE COLLECTIVE</b>	<b>63</b>
A. SOUS L'ARC DE TRIOMPHE : LA FORCE DE DEVOILEMENT DE LA POESIE	66
B. LA RENCONTRE DES GROUPES PREMIERS	74
C. UN PREMIER MANIFESTE COMMUN : « LIBERATION DES FEMMES : ANNEE 0 »	82
<b>II. FOUQUE ET WITTIG : UNE CONTRADICTION IRREDUCTIBLE AU SEIN DU MOUVEMENT</b>	<b>95</b>
A. DE LA DIPLOPIE	97
B. ANTOINETTE FOUQUE, DE PSYCHANALYSE ET POLITIQUE AUX ÉDITIONS DES FEMMES	105
C. MONIQUE WITTIG, DES PETITES MARGUERITES ET FEMINISTES REVOLUTIONNAIRES AUX GOUINES ROUGES	116
<b>III. HOMOSEXUALITE ET LESBIANISME</b>	<b>131</b>
A. LES GROUPES DU MOUVEMENT	135
B. LE FHAR (FRONT HOMOSEXUEL D'ACTION REVOLUTIONNAIRE)	142
C. DE L'ÉROS MINORITAIRE AUX LESBIENNES POLITIQUES	149
<b>IV. SIMONE DE BEAUVOIR ET LA LUTTE DE FEMMES</b>	<b>159</b>
A. LE DEUXIEME SEXE OU « LE MOUVEMENT D'AVANT LE MOUVEMENT »	164
B. LE PROBLEME DU FEMININ	169
C. SIMONE DE BEAUVOIR MILITANTE ET SYMBOLE DU MOUVEMENT	178
<b>V. UNE PLUME AU SERVICE DE LA REVOLUTION : DE L'EXPRESSION POLITIQUE ET DE L'ECRITURE LITTERAIRE</b>	<b>189</b>
A. LE SURREALISME EN HERITAGE	191
B. CHANSONS DE COMBAT : LA POESIE HORS DES LIVRES	199
C. QUAND LE TORCHON BRULE	208
<b>DEUXIEME PARTIE : ECRIRE, DISENT-ELLES (1973-1977)</b>	<b>219</b>
<b>INTRODUCTION</b>	<b>221</b>
<b>I. « TOUTES LES FEMMES DEVRAIENT ETRE DES ECRIVAINS »</b>	<b>229</b>
A. LA PETITE SŒUR DE SHAKESPEARE OU LA REFERENCE PARTAGEE A VIRGINIA WOOLF	230
B. COMBIEN DE LOUISE LABE... NOYÉES DANS L'EAU DE VAISSELLE...	236

C.	PRENDRE LA PLUME OU LA VENUE A L'ECRITURE	243
D.	ÉCRIRE / PRENDRE LA PAROLE	249
<b>II.</b>	<b>DONNER A LIRE</b>	<b>261</b>
A.	« ÉDITER NOUS-MEMES » : DU MILITANTISME AU PHENOMENE EDITORIAL	263
B.	FRANÇOISE COLLIN ET LES CAHIERS DU GRIF	272
C.	ÉCRIRE SOUS L'EGIDE DE SIMONE DE BEAUVOIR : DU « SEXISME ORDINAIRE » AUX QUESTIONS FEMINISTES	279
D.	LE DISCOURS PREFACIEL OU LA SORORITE DE PLUME DE BENOITE GROULT	288
<b>III.</b>	<b>LE JOUR OU LA FEMME DISPARUT : MANIFESTES ICONOCLASTES D'UNE PAROLE INOUÏE</b>	<b>299</b>
A.	MONIQUE WITTIG, LE CORPS LESBIEN, 1973	304
B.	ANNIE LECLERC, PAROLE DE FEMME, 1974	325
C.	XAVIERE GAUTHIER ET MARGUERITE DURAS, LES PARLEUSES, 1974	334
D.	HELENE CIXOUS, « LE RIRE DE LA MEDUSE », 1975	350
<b>IV.</b>	<b>1975 : ANNEE INTERNATIONALE DE LA FEMME</b>	<b>365</b>
A.	L'APPARITION DE LA TENDANCE REFORMISTE (GROULT, CARDINAL, VALABREGUE)	367
1.	<i>Ainsi soit-elle</i> : le livre de la « fraternité féminine »	367
2.	Les mots pour la dire	375
3.	L'homosexualité : une « manière de vivre » ? ou les chroniques du « Réformisme ordinaire »	382
B.	« LA FEMME ET L'ECRITURE » : UNE RENCONTRE FRANCO-QUEBECOISE DES ECRIVAINES	386
1.	Paroles de femmes en lutte	388
2.	Écriture féminine et différence	393
<b>V.</b>	<b>UNES ECRITURES FEMININES</b>	<b>401</b>
A.	UNE AVANT-GARDE TEXTUALISTE	407
B.	UNE REVUE : SORCIERES (DE 1975 A 1976)	413
1.	La naissance des sorcières : regard sur le premier numéro	415
2.	Xavière Gauthier : « Pourquoi Sorcières ? »	417
3.	Chantal Chawaf : « Sorcières : ... nous tracerons d'autres chemins... »	422
C.	L'ECRITURE DES FEMMES, ÇA N'EST JAMAIS ÇA : JULIA KRISTEVA ET LA REVUE TEL QUEL	429
<b>TROISIEME PARTIE : LE DIFFEREND DE LA DIFFERENCE (1977-1981)</b>		<b>437</b>
<b>INTRODUCTION</b>		<b>439</b>
<b>I.</b>	<b>PASSER LE MOUVEMENT EN REVUE</b>	<b>443</b>
A.	LES PERIODIQUES DE LA DIFFERENCE : L'EXEMPLE DE SORCIERES	448
1.	Écritures plurielles (1977)	450
2.	« Sorcières, les différences » : réponses à celles de <i>Questions féministes</i> (1978)	458
3.	Mères contre Guérillères, Chantal Chawaf et Ulrike Meinhof (1978)	460
B.	LES PERIODIQUES DES EDITIONS TIERCE : L'EXEMPLE DE QUESTIONS FEMINISTES	463
1.	Variations sur un thème commun (1977)	464
2.	Monique Wittig, « Un jour mon prince viendra » (1978)	467
3.	Parce que les lesbiennes ne sont pas des femmes : des lesbiennes politiques aux « hétéro collabos » (1980)	473
<b>II.</b>	<b>« LES FEMMES... MAIS N'ÊTES-VOUS PAS LASSES JUSQU'A L'ECŒUREMENT DE CE MOT ? »</b>	<b>483</b>
A.	BEAUVOIR CONTRE L'ABSCONS	486
B.	WITTIG CONTRE LA NATURALISATION DE L'ECRITURE	492
C.	ANNIE LE BRUN CONTRE LA VAGIT-PROP	501
<b>III.</b>	<b>HARO SUR LE FEMINISME</b>	<b>511</b>
A.	DE LA CRITIQUE DU FEMINISME AU POST-FEMINISME	514
B.	« NOUS EN FRANCE » OU L'INVENTION DU « FRENCH FEMINISM »	524
C.	« LES QUESTIONS FEMINISTES NE SONT PAS DES QUESTIONS LESBIENNES »	532
<b>IV.</b>	<b>LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS</b>	<b>541</b>
A.	DES FEMMES EN LUTTE CONTRE DES FEMMES	544
B.	UNE REVOLUTION CRITIQUE	552

1. Écrire l'histoire des femmes et des féminismes	552
2. Le féminisme : « une nouvelle école de critique littéraire »	557
C. « ELLES TOURNENT LA PAGE »	564
1. Les Carabosses	564
2. La « gloire du subissement » (Duras) et le subissement de la gloire (Yourcenar)	569

---

**CONCLUSION : « COURS PETITE SŒUR, LES AVANT-GARDES SONT DERRIÈRE TOI ! » 575**

---

**BIBLIOGRAPHIE 581**

**CORPUS D'ÉTUDE / SOURCES 583**

LITTÉRATRICES	583
BEAUVOIR, Simone de (1908-1986)	583
BERNHEIM, Cathy (1946-)	584
BRISAC, Geneviève (1951-)	585
CALMIS, Charlotte (1913-1982)	585
CARDINAL, Marie (1929-2001)	586
CAUSSE, Michèle (1936-2010)	586
CHAWAF, Chantal, pseud. (1943-)	586
CIXOUS, Hélène (1937-)	587
CLEMENT, Catherine (1939-)	588
COLLIN, Françoise (1928-2012)	588
DURAS, Marguerite (1914-1996)	589
EAUBONNE, Françoise d' (1920-2005)	590
ETCHERELLI, Claire (1934-)	591
FOUQUE, Antoinette (1936-2014)	591
GAUTHIER, Xavière, pseud. (1942-).	592
GROULT, Benoite (1920-)	592
HORER, Suzanne	593
HUSTON, Nancy (1953-)	593
HYVRARD, Jeanne (1945-)	593
KAHANE, Juliette (1948-)	594
KAPLAN, Leslie (1943-)	594
KRISTEVA, Julia (1941-)	594
LE BRUN, Annie (1942-)	594
LECLERC, Annie (1940-2006)	595
LESSEPS, Emmanuèle de (1946-)	595
MIZRAHI, Rachel (1932-2014)	595
PARTURIER, Françoise (1919-1995)	595
PODOLSKI, Sophie (195X-1974)	595
ROCHEFORT, Christiane (1917-1998)	595
ROCHEDEREUX, Evelyne (1940-)	596
SARTIN, Pierrette (1911-2007)	596
THERAME, VICTORIA (1937-)	596
SEBBAR, Leïla (1941-)	596
WITTIG, Monique (1935-2003)	597
JOURNAUX ET REVUES	598
Presse du Mouvement	598
Autres périodiques	603
AUTRES SOURCES	605
Traductions	605
Chansons	606
Critique « féministe »	607
Psychanalyse	608

Autres sources non littéraires	608
Témoignages d'actrices du Mouvement	609
Anthologies	613
Dossiers documentaires et fonds d'archives	614
<b>OUVRAGES CRITIQUES</b>	<b>615</b>
ÉTUDES CONSACRÉES A UNE SEULE AUTRICE	615
Beauvoir, Simone de	615
Calmis, Charlotte	617
Causse, Michèle	618
Chawaf, Chantal	618
Cixous, Hélène	618
Collin, Françoise	618
Duras, Marguerite	619
Eaubonne, Françoise d'	619
Groult, Benoîte	620
Hyvrard, Jeanne	620
Parturier, Françoise	620
Rochefort, Christiane	620
Sebbar, Leïla	621
Thérèse, Victoria	621
Wittig, Monique	621
Woolf, Virginia	622
GENERALITES ET ETUDES PORTANT SUR PLUSIEURS AUTRICES	622
LESBIANISME	628
GENRE / GENDER	630
HISTOIRE DES FEMINISMES	632
Sur le mlf	634
French feminism	636
EDITION ET REVUES	637
MARXISME, LITTÉRATURE ET CULTURE PROLETARIENNE	638
MAI 68, MAOÏSME	639
LANGAGE	639
GENRES LITTÉRAIRES	640
MODERNITE(S) ET AVANT-GARDES	642
LITTÉRATURE APRES 1980	642
DICIONNAIRES	643
HISTOIRES LITTÉRAIRES	643
METHODES ET METHODOLOGIES DE LA RECHERCHE	644
Histoire littéraire	644
Histoire des féminismes	648
Histoire des femmes – méthode	649
<b>ANNEXES</b>	<b>651</b>
<b>LEXIQUE</b>	<b>653</b>
<b>NOTICES</b>	<b>655</b>
<b>LES CHANSONS DU MLF</b>	<b>663</b>
LE POUVOIR EST AU BOUT DU PHALLUS (1970)	663
LA COMPLAINTÉ (1970)	663
L'HYMNE DU MLF (1971)	664
LA GUERRILLA (1971)	665
DEBRE NOUS N'TE FERONS PLUS D'ENFANTS (1971)	666
NOUS SOMMES TOUTES (1971)	667
LES FEMMES MORTES (1971)	667

LA PILULE OUBLIEE... OU LA COMPLAINTÉ DES AVORTEES (1971)	667
LES GALERIENNES (1971)	668
MENIE... (1971)	668
Y'EN A RAS L'BOL DE SE PROSTERNER (1971)	669
À BAS L'ORDRE BOURGEOIS OU AIMONS-NOUS ENTRE FEMMES (1971)	669
LA VIE EN « ROSE » (VERSION PARISIENNE, 1971)	669
LA VIE EN « ROSE » (VERSION MARSEILLAISE, 1971)	670
J'AI LE CŒUR QUI BAT OU UNE VIEILLE GOUDOU (1971)	670
AU GAY/GAI, VIVE LA ROSE (1971)	671
LA JEUNE GARDE (≤1971)	671
LA CARMAGNOLE DE LA CONTRACEPTION (1972)	672
LES P'TITES FEMMES DES GALERIES (1972)	672
J'AIME LES FILLES (1973)	673
CONNAISSEZ-VOUS LES TORCHONNIERES (1973)	674
PROCES AU PORTUGAL (1973)	674
QUI SONT CES FEMMES QUI S'AVANCENT (1973)	675
ON A CHANTE LES ELECTIONS (1974)	675
LE MATIN JE ME LEVE EN CHANTANT OU JOURNEE D'UNE FEMME DE MENAGE (1974)	676
POUR ETRE FEMME (1974)	676
AVEC SES TRACTS SA RONEO (1974)	677
J'AI MAUVAISE REPUTATION (1974)	678
J'AIME LES PERIODES ELECTORALES (1974-1975)	678
LA BONNE MADAME GIROUD (1974-1975)	679
LA MONGOLIENNE (1975)	680
TROIS PAS EN AVANT (1975)	681
TOUT, TOUT, TOUT, VOUS AUREZ TOUT (1975)	681
ET VIVE LA CONTRACEPTION ! (1975)	682
LA CARMAGNOLE DES FEMMES OU LA CHANSON DES PETROLEUSES (≤1975)	683
CHANSON DIVORCE (≤1975)	684
CHANSON CONTRE LE VIOL (≤1975)	685
L'INTERNATIONALE (≤1975)	686
QUAND LES FEMMES, QUAND LES FEMMES VONT (≤1975)	686
ELLE COURT, ELLE COURT LA LOI VEIL (≤1975)	687
LES FEMMES S'EN VONT EN LUTTE (≤1975)	687
UN AVORTEMENT, C'EST LE DROIT DES FEMMES (≤1975)	687
SUR UN AVORTEMENT QUI A MAL TOURNE (≤1975)	688
CAUSES TOUJOURS, TU M'INTERESSES (≤1975)	689
ALLO LE MLAC (1975)	689
ON EST DES MILLIERS (≤1975)	690
LES FEMMES ONT RETROUVE LES FEMMES (1976)	691
AVORTEMENT LIBRE ET GRATUIT (1976)	692
OCCUPATION (1976)	692
AU NIVEAU DU DISCOURS (1976)	693
IL PORTAIT UNE CAPOTE (1979)	693
LES HOMMES N'ONT RIEN A FAIRE (1979)	694
<b>LES CARABOSSES ET LE BARCAROSSES</b>	<b>695</b>
1978, LIBRAIRIE CARABOSSES, PHOTOGRAPHIE DE GROUPE	695
1979, TRACT DU CAFE LITTERAIRE BARCAROSSES	696
[S.D., 1980-1986] BULLETIN D'ADHESION DU CERCLE DES CARABOSSES RECTO	697
[S.D., 1980-1986] BULLETIN D'ADHESION DU CERCLE DES CARABOSSES VERSO	698
<b>INDEX DES AUTRICES/EURS</b>	<b>699</b>
<b>TABLE DES MATIERES ANALYTIQUE</b>	<b>707</b>

## **Histoire d'une littérature en mouvement : textes, écrivaines et collectifs éditoriaux du Mouvement de libération des femmes en France (1970-1981)**

Le Mouvement de libération des femmes en France ne fut pas seulement un mouvement politique et social, ce fut également l'une des dernières, si ce n'est la dernière, avant-garde littéraire que la France a connue. Du point de vue international, l'activité des littératrices au sein du Mouvement constitue un des principes distinctifs de la lutte des femmes en France. Les manifestantes qui déposent publiquement une gerbe de fleurs à la femme plus inconnue encore que le soldat inconnu sous l'Arc de Triomphe le 26 août 1970, sont déjà pour certaines – appelées à le devenir pour d'autres – des écrivaines. Dix ans plus tard, le MLF, depuis peu marque déposée à l'Institut national de la propriété industrielle, appartient à une éditrice, Antoinette Fouque, promotrice d'une écriture dite *féminine*. Dans l'espace circonscrit par ces deux points fixes, paraît un ensemble de textes qui s'inscrivent au sein de deux tendances majoritaires – mais antagonistes – du Mouvement, le féminisme d'une part et la néo-féminité, ou éloge de la différence, d'autre part. En miroir, un double rhizome éditorial se développe, partageant maisons d'édition et revues en deux factions militantes et littéraires bien distinctes. Pendant dix ans, la littérature se met tout autant au service du Mouvement des femmes que le Mouvement irradie la littérature, chacun-e influençant et informant la pratique et la pensée de l'autre. C'est de cette coïncidence entre littérature et Mouvement de libération des femmes que le présent écrit se propose de rendre compte, afin de retracer un mouvement politique qui fut et se fit littéraire, et, dans le même élan, une littérature qui fut et se fit politique. Par là même, la thèse redouble la question posée par tout un mouvement de femmes à la littérature elle-même, contestant ses définitions premières et repoussant les limites qui lui ont été assignées.

Mots clés : Politique et littérature, Féminisme et littérature, Littérature -- Femmes écrivains -- Histoire et critique, Femmes et littérature, Lesbianisme -- Dans la littérature, Littérature française -- 1970-.... -- Histoire et critique

## **The History of a Literature in Movement: Texts, Authors and Editorial Collectives of the Women's Liberation Movement in France (1970-1981)**

The Women's Liberation Movement (MLF) was not only a political and social movement, but one of the last, if not the very last, literary *avant-garde* that France has experienced. From an international perspective, the activity of the literary women within the movement represents one of the fundamental principles of the fight for women's rights in France. The demonstrators, who publicly placed a bouquet of flowers for the unknown wife of the Unknown Soldier under the Arc de Triomphe on August 26<sup>th</sup> 1970, are for some, and are soon to become for others, women writers. Ten years later, the MLF, a recently registered trademark with the National Institute for Intellectual Property Rights, belongs to the editor, Antoinette Fouque, promotor of female writing. Within the space determined by these two fixed points, there exists a collection of texts that adhere to two major trends – although antagonistic – of the movement, Feminism on one hand and Neofemininity, or the praise for “difference”, on the other hand. Mirroring each other, a dual editorial form develops, sharing publishers and scholarly journals, into two distinct literary and militant factions. For ten years, literature served the purpose of the Women's Liberation Movement as much as the latter promoted literature, each influencing and informing the other by practice and thought. It is precisely this coexistence between literature and the Women's Liberation Movement that the present dissertation proposes to examine, in order to trace the political movement that was and made itself literary, and, by the same token, a literature that was and made itself political. At the same time, the dissertation continues the question asked of literature by an entire women's movement, challenging its assigned definitions and pushing back its boundaries.

Key words : Politics and literature, Feminism and literature, Literature -- Women authors -- History and criticism, Women and literature, Lesbianism in literature, French Literature -- 1970-.... -- History and criticism